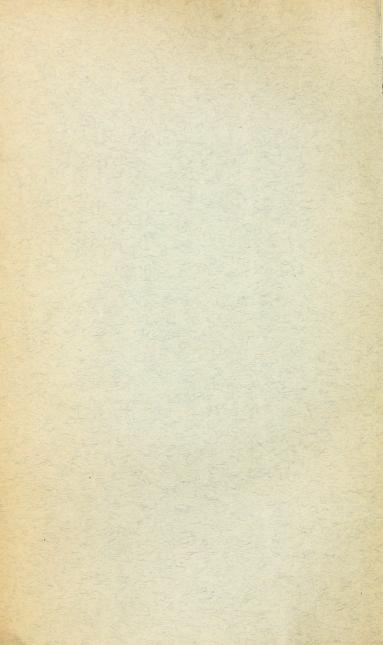


(05) 33







# Social- una Wirtschaftsgeschichte

Unter ständiger Mitwirkung

von

Dr. Georges Espinas (Paris), Prof. Dr. Henri Pirenne (Gent), Prof. Dr. Gius. Salvioli (Neapel), Prof. P. Vinogradoff (Oxford)

herausgegeben

von

Prof. Dr. St. BAUER

Prof. Dr. G. VON BELOW in Freiburg i. Br.

Dr. L. M. HARTMANN

in Wien

Redaktionssekretär: DR. KURT KASER in Wien

V. Band

Verlag von W. Kohlhammer

Berlin W. 35 Derfflingerstrasse 16 Stuttgart Urbanstrasse 14 Leipzig Rossplatz 16 H 5 Vlo Bd.5

Alle Rechte vorbehalten.



# Inhalt des fünften Bandes.

I. Abhandlungen.	Seite
Maugis, E., La Saieterie à Amiens, 1480—1587 Heck, Ph., Der Ursprung der sächsischen Dienstmannschaft Müller, Johannes, Geleitswesen und Güterverkehr zwischen Nürnberg	1 116
und Frankfurt a. M. im 15. Jahrhundert  MÜLLER, JOHANNES, Geleitswesen und Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. im 15. Jahrhundert. Fortsetzung und Schluß	173 361
S. VAN BRAKEL Gz., Die Entwicklung und Organisation der Merchant- Adventurers	401 433
CARO, G., Probleme der deutschen Agrargeschichte v. Below, G., Wirtschaftsgeschichte innerhalb dor Nationalökonomie . Scott, W. R., The Constitution and Finance of an English Copper	481
Mining Company in the Sixteenth and Seventeenth Centuries  FABRICIUS, WILHELM, Dr., Grundherrliche Rechte im Fronhof des Klosters Wörschweiler zu Udenheim in Rheinhessen und deren Ab-	525
lösung durch eine Geldabgabe im Jahre 1266 Wahl, A., Droit de cuissage im Jahre 1744?	553 559
II. Miszellen.	
Schreuer, H., Przemysl = Samo	197
geschiehte des deutschen Bergbaues	238 292
ROMOLO BROGLIO D'AJANO, Tumulti e scioperi a Siena nel Secolo XIV	466
DAVIS, H. W. C., An early mention of seutage . SCHNEIDER, FEDOR, Zur Handelsgeschichte der Mittelmeerländer FROIDEVAUX, HENRI, De quelques publications récentes relatives à	467 565
Phistoire coloniale de la France (1903/1904)	
III. Literatur.	
L'histoire de l'Industrie à Mulhouse et en Haute-Alsace, d'après une enquête recente. Besprochen von P. Boissonade	308
Ergänzungshett XIII.) Trier, Lintz 1996. VIII und 86 Seiten. 8°. Besprochen von Siegfried Rietschel. The Great Revolt of 1381. By Charles Oman (Oxford: Clarendon	330
Press, 1906). Besprochen von Ellen A. Mc Arthur Sigmund Rietzler, Geschichte Bayerns, 6. Band (1508–1651). Gotha 1903,	342
F. A. Perthes. XVI und 521 S. (Geschichte der europäischen Staaten, 20. Werk, 6. Band.) Besprochen von G. v. Below	
melte Aufsätze. Leipzig, Veit & Comp. 1905. 132 S. 8°. Besprochen von Siegerried Rietschell.  Der Kölner Fischlandel vom 14.—17. Jahrhundert. Von Dr. Bruno Kuske in Köln. Sonderabdruck aus der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Jahrg. XXIV, Heft III, gr. 8 (87 s.)  Trier 1905. Beahdungkessein von Leich Lintz. Beangeben von M. N.	
Trier 1905, Buchdruckerei von Jakob Lintz. Besprochen von Max Pappenheim.  JUSTUS Wilhelm Hedemann: Die Fürsorge des Gutshertn für sein Gesinde (brandenburgisch-preußische Geschichte). Sonderausgabe aus "Festgabe für Felix Dahn zu seinem 50jährigen Doktor- jubiläum", I. Teil (Deutsche Rechtsgesch.) S. 167—220. Breslau	. 351 1
M. & H. Marcus, 1905. Bespr. von W. v. Sommerfeld	. 354

Dr. Konrad Beyerle (Professor an der Universität Göttingen), Ergebnisse einer alamannischen Urbarforschung. Aus: Festgabe für Fellx Dahn zu seinem 50jährigen Doktorjubiläum. I. Teil (Deutsche Rechtsgeschichte) 67—128. Breslau 1905, Verlag von M. & H. Marcus.	
Besprochen von H. WOPFNER HEYNEN, R., Zur Entstehung des Kapitalismus in Venedig, Stuttgart 1905 (Münchener Volkswirtschaftliche Studien, herausgeg. von L. Bren-	357
TANO U. W. LOTZ). Besprochen von L. M. HARTMANN CHARLES GROSS, The court of piepowder. (The Quarterly Journal of Economics. Vol. XX February 1906 p. 231—249.) Besprochen von	359
SIEGFRIED RIETSCHEL  Die landesfürstlichen Urbare Nieder- und Oberösterreichs aus dem 13.  u. 14. Jahrhundert im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften unter Mitwirkung von Dr. W. Levec, herausgeg. von Alfons Dopsch. Wien und Leipzig, W. Braumüller 1904. Be- sprochen von Kuer Kasep.	360 469
sprochen von Kurt Kaser  Hansisches Urkundenbuch. Neunter Band: 1463—70. Bearbeitet von W. Stein. Leipzig 1903, Duncker & Humblot. XLIII und 751 S.	
Besprochen von G. v. Below Schauß, Franz, Dr., Der Kampf gegen den Zinswucher, ungerechten Preis und unlauteren Handel im Mittelalter. Von Karl dem Großen bis Papst Alexander III. Eine moralhistorische Untersuchung. kl. 8°	473
XII 217 S. Freiburg i. B. Herder 1905. Besprochen von Grupp FRIEDRICH BOTHE: Beiträge zur Wirtsehafts- und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt. Leipzig, Duncker & Humblot, 1906. IX und	476
172 S. Besprochen von Heinrich von Læsch. Bei der Redaktion eingelaufene Rezensionen. Otto Meltzing, Das Bankhaus der Medici und seine Vorläufer in: Volkswirtschaftliche und wirtschaftsgeschichtliche Abhandlungen, herausgeg. von Prof. Dr. Wilhelm Stieda in Leipzig, Neue Folge,	479 480
6. Heft. Verlag von Gustav Fischer in Jena, 1906. 8°. Besprochen von Fedor Schneider.  Moritz Hartmann, Geschichte der Handwerkerverbände der Stadt Hildesheim im Mittelalter (Beiträge für die Geschichte Niedersachsens und Westfalens, 1. Jahrg., 1. Heft; S. 1—40 auch als Münstersche Dissertation erschienen). Hildesheim, Lax, 1905. 89 S.	594
WALTHER TUCKERMANN, Das Gewerbe der Stadt Hildesheim bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts. Tübinger Dissertation, Berlin 1906, Verlag von E. Ebering. 156 S. Besprochen von Heinrich von	
Lesch . Léon Minor, Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380—1383). Leurs causes, leurs conséquences. Paris, A. Fonte-	596
moing, 1906. XIII.—242 p. in-8°. Besprochen von H. PIRENNE. PAUL MANTOUX, La Révolution Industrielle au XVIII.º siècle. Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre.	601
Besprochen von F. H. Penson	602
Phylologisch-Historischen Klasse der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Bd. XXIV Nr. IV.)	
ZEHNTBAUER, RICHARD, Dr., Die Stadtrechte von Freiburg im Uecht- land und Arconciel-Illens, Innsbruck, Wagner, 1906. Besprochen von H. FLAMM Notiz über Redlichs Rudolf von Habsburg (Innsbruck, Wagner, 1903).	605
Besprochen von Kurt Kaser	606 607

### Anhang.

Bibliographie der Social- und Wirtschaftsgeschichte für 1907, April bis September. Bearbeitet vom Internationalen Institut für Social-Bibliographie in Berlin.

## La Saieterie à Amiens, 1480-1587.

Par

#### E. Maugis.

#### Iº 1480-1548.

L'Industrie de la Saiterie est, sans contredit, le plus beau privilège dont Louis XI ait gratifié sa bonne ville d'Amiens. Il faut avouer toutefois que ce fut d'une manière assez inattendue et qui ne ressemble en rien à l'exécution d'un plan préconçu: On sait qu'après 2 révoltes consécutives de la ville d'Arras, en 1478 et 1479, Louis XI conçut et fit exécuter le dessein, au moins étrange, de la part d'un politique fort attentif aux problèmes de l'ordre économique, d'en disperser entièrement la population dans toutes les parties du royaume et de la remplacer par de malheureuses familles réquisitionnées à travers la France entière '). Il était naturel que, dans cet exode forcé de tout un peuple, nombre de proscrits cherchassent à se fixer à Amiens, où marchands et gens de métier avaient chance de retrouver des conditions d'existence et de succès assez semblables à celles dont ils étaient

<sup>1)</sup> Les Registres aux Comptes des Archives communales, Série CC, années 1479-80, portent, aux chapitres: Messagers et Dépences communes, une série d'allocations aux Compagnies privilégiées, (Archers, Arbalétriers etc.) «pour avoir esté quérir ès villes de Compiègne et de Soissons et convoié jusqu'à Doullens et environs des troupes de mesnagers ordonnés aler demeurer en la ville d'Arras . . . venant desdes villes, comme de Tours, Orléans, Blois, Angers, Senlis et autres villes, ainsi que des pays de France, Auvergne, Limousin, Poitou, Saintonge, Vicomté de Thouars et autres pays . . . .

et de même pour avoir «convoié des Commissaires desd. lieux délégués à porter argent ausd. mesnagers desdes villes estans à Franchise».

On n'y rélève pas moins de 11 mandements de ce genre, représentant une dépense totale de 55<sup>1</sup>. 8<sup>s</sup>., pour les 2 années.

frustrés. Telle devait être surtout la pensée des Saieteurs, dont l'industrie, depuis longtemps la plus florissante d'Arras, répugnait, entre toutes, à s'expatrier au loin.

Dans les premiers jours qui suivirent l'arrêt d'expulsion du 2 Juin, l'Echevinage fut saisi d'une requête d'un certain nombre d'exilés qui demandaient permission d'élire domicile à Amiens. Très favorable en principe, mais appréhendant quelque objection contre leur établissement à si brève distance, il se hâta de la transmettre au Lieutenant du Roi à Arras, avec son propre avis. La reponse de celuici fut non point négative, comme le croit Mr Henri Sée l), mais dilatoire. Après en avoir référé lui-même au Maître d'hôtel Guérin, commissaire délégué à l'exécution des ordres du Roi, qui refusa de se prononcer, il conseillait de s'adresser directement au prince.

Intimidé par ce début peu encourageant, le Corps de ville s'abstint de renouveler la démarche en son propre nom²), mais il en chargea les premiers intéressés, les invitant «à en faire au mieux qu'ils pourroient». Ses sentiments d'ailleurs étaient si peu douteux qu'à 4 mois de là³), avant qu'aucune réponse du Roi fût, semble-t-il, intervenue, nous constatons que nombre de marchands et de gens de métier, chassés de Franchise et autres villes, sont admis à vendre et à ouvrer dans Amiens, en toute liberté. Sur la plainte de la communauté des Merciers, dénonçant cette faveur accordée à des concurrents, qui n'ont acquitté les droits du métier, l'Echevinage décide que, quant aux marchands d'Arras, les choses resteront en l'état, mais que ceux des autres villes seront tenus de payer les droits et devoirs portés par les statuts.

Au reste, les Saieteurs ne furent pas longtemps sans obtenir pareil traitement; car, le 17 Avril suivant 4), nous les voyons, au nombre de 47, «tous marchands, ouvriers et ouvrières dud. mestier», présenter à l'Hôtel de ville une demande d'institution officielle et de statuts. Le 4 Juin, après s'être fait communiquer

<sup>1)</sup> Louis XI et les villes p. 287, note 5.

BB XIII, 95. 1er Juillet 1479. Cette première négociation avait duré un mois seulement.

<sup>3)</sup> Ibid. 113. 9 9bre 1479.

<sup>4)</sup> Ibid. 132vo.

par eux un double des règlements d'Arras, l'Echevinage leur donne satisfaction et homologue un statut en 36 articles qui inaugure, dans l'histoire du travail à Amiens, une nouvelle et brillante période.

Ce qui fait l'intérêt de ce document 1), c'est qu'il accuse une évolution beaucoup plus avancée du régime corporatif et de la législation industrielle que tout ce qui peut s'observer dans la législation indigène jusqu'à cette date. Toutes les tendances au privilège et au monopole, à une règlementation rigoureuse du travail, comme à la poussée de l'esprit oligarchique qui, sans être précisément innées au régime corporatif, n'ont cessé de se développer avec lui, s'y manifestent avec une force dont rien encore n'approchait. Une analyse sommaire va nous en convaincre.

Constatons d'abord que le document se présente à nous avec un caractère exceptionnel de logique et de netteté: Les principaux points y sont traités méthodiquement, par séries d'articles faisant groupes, et disposés avec une suite qui revèle une expérience éprouvée. On en jugera par ce bref argument, dont le plan est à peu près calqué sur celui du texte.

- art 1 à 4, 15 et 16 détails de fabrication concernant le travail du Saieteur (tissage), longueur et largeur des pièces, nombre et qualité des fils, vérification des mesures, répression des infractions.
- art 9 à 14 et 23 nouveaux détails de manipulation concernant le travail des métiers auxiliaires (Foulons, Teinturiers et Conreurs), obligations et responsabilités propres à chaque métier.
- art 5 et 6 interdiction du travail de nuit et clauses de garantie.
- art 7 et 8, 17 à 19, 23 et 24 visitation et seeau des pièces, avant et après la teinture et le calendrage, aux lieu et jours prescrits, conditions requises d'origine et de qualité.
- art 20 à 22, 25 à 27, 34 -- conditions et droits de la Maîtrise et de l'apprentissage.

<sup>1)</sup> Aug. THIERRY, Monuments inédits pour servir à l'histoire du Tiers Etat, II 379. Les premières inscriptions d'apprentissage insérées au Cartulaire AA. VI sont du 14 Juin.

art 28 à 36 — clauses spéciales concernant l'eswardise: Nombre et institution des Eswars, vacations et salaires, contrôle de leurs opérations, responsabilités, cas d'exclusion et d'incapacité.

Négligeons les détails techniques de fabrication, qui ne remplissent guère qu'une dizaine d'articles, et retenons seulement de ces règles celles qui régissent les conditions sociales et économiques du travail. où l'esprit de règlementation et de monopole se révèle avec une force encore inconnue à Amiens. Nous suivons pour cela les degrés de la hiérarchie corporative.

Les conditions de l'apprentissage frappent tout d'abord par leur rigueur et leur précision. Le statut de 1480 se borne pourtant à poser les principes fondamentaux : I seul apprenti, qui fera 3 ans, sous le même maître, sous peine d'exclusion absolue du métier, au cas de rupture du contrat par sa faute, obligation de l'enregistrement à l'Hôtel de ville commune aux enfants d'étrangers et aux fils et filles de Maîtres instruits par leurs parents, ces derniers dispensés seulement des droits à payer à la ville et aux Eswars. Mais tous les statuts ultérieurs, à mesure que des abus seront signalés, reviendront sans cesse sur ces prescriptions pour les aggraver et spécifier, au profit des contractants, des garanties mutuelles. Cest ainsi que celui de 1511 stipulera, au bénéfice de l'apprenti, l'interdiction de tout engagement au Maître qui ne possèderait pas au moins deux estilles, une pour lui-même. l'autre pour son apprenti, et qui ne besognerait point pour son propre compte exclusivement, enfin qui ne serait «reputé ouvrier suffisant pour monstrer et enseigner» 1) - au bénéfice du patron, contre l'apprenti convaincu de plus de 6 semaines d'absence injustifiée, la menace de radiation par les Eswars — etc. — art. 22, 29, 30,

Les clauses les plus remarquables sont celles qui concernent, non pas tant l'accès à la Maîtrise<sup>2</sup>), que vise un seul article (22)

<sup>1)</sup> De telle sorte qu'à sa sortie led. apprenti se puisse monstrer ouvrier souffisant par devant les gardes et Eswars et dresser une pièce sans rien payer.

<sup>2)</sup> Les prescriptions relatives à l'épreuve du chef d'œuvre n'apparaissent que bien plus tard. Il semble que pendant longtemps il n'y en ait pas en d'antre qu'un examen sommaire au sortir d'apprentissage «pour estre reçu à

sur le dépôt obligatoire de la marque personnelle, que la constitution et les droits du patronat. Jamais on n'a poussé plus loin les préoccupations égalitaires et le souci des classifications sociales rigoureuses: C'était à la fois une sanction très efficace de la prohibition du travail de nuit et un moyen de contrôle mutuel offert à tous que l'obligation imposée aux Saicteurs d'avoir, comme à Arras, cleurs ouvroirs sur rue, ès premier et second étage des maisons, tellement que on les pût oir ouvrer desderues». On admettait seulement, à titre provisoire, pour ceux qui n'avaient «pu ancores trouver maisons propices», la faculté d'établir leurs estilles aux lieux les plus commodes de leurs demeures, avec le congé des Eswars.

Ces servitudes constituent à la fois une garantie d'egalité et la rançon du monopole assuré à ce petit patronat: Les articles 20 et 21 réservent aux seuls Maîtres domiciliés à Amiens le droit d'acheter du fil de saiette en lade ville, en interdisant aux marchands d'en vendre, en dehors des lieu et jours prescrits; et l'article 27 y ajoute le privilège exclusif de la fabrication, sans aucune des restrictions admises en d'autres métiers, en vue d'un usage personnel ou domestique. ('est le statut de 1511 seulement qui, en reprenant l'article : «Nul ne pourra faire ne faire faire ou verage de Saiterie, qui ne soit Maistre ou Maistresse,

ouvrer». Cf. AA. VI. anno 1480-81. 5 Saieteurs reçus à ouvrer, dont 3, 2 fils et une fille, reçus à ouvrer comme maîtres avec leurs parents, 2 Juillet. Pas de mention de chef d'œuvre. Statut de 1511. art. 24. (AUG. TH. II 548), «pour ce que au temps passé plusieurs ont esté passés Maistres sans y rien savoir».

BB XIX. 111. 11 8bre 1502.

BB XXIII. 64. 22 Août 1538. Saieteur reçu Maitre saus chef d'œuvre. avec permission d'avoir un apprenti, au prix d'un don fait pour l'artillerie.

C'est à cette époque 1537-38 qu'il est, pour la première fois, question, dans les comptes, de l'entretien «d'une maison, lieu et plache pour faire les chefs d'œuvre du mestier de Saieterie. Série CC. Comptes du domaine, chapitre Dépense Commune.

1) 1511, art. 20 et 21, loc. cit.

2) à rapprocher de l'art. 34 qui exclut du métier les marchands et les ouvriers à façon (Foulons, Teinturiers et Conreurs). Le véritable objet de cette prohibition est d'assurer l'autonomie de ce petit patronat que le capitalisme marchand eût pu être tenté de réduire lui-même à la condition d'instrument travaillant à façon comme il était arrivé jadis dans la Draperie. V. infra.

ayant fait son apprentissage en lad' ville et demourant en la closture d'icelle ..., y introduira cette réserve: «sauf les habitans, pour leur user seulement et sous la foi du serment, en tant que, se autrement il se faisoit, ils seroient privilégiés comme les autres Maistres». et, par compensation, déterminera les peines, non spécifiées tout d'abord, confiscation et amende de 40 s. ps., contre toute infraction.

C'est toujours dans la même pensée de privilège et de monopole que l'article 8 prohibe la vente et l'exportation des saies non teintes, appointées, scellées et marquées, «pour éviter fraudes, dit-il, et que la ville ne perde son droit de sceau et d'eswart», en réalité pour réserver à la main d'œuvre indigène tout le profit des manipulations accessoires.

Mais toutes ces clauses ne prennent encore leur véritable signification qu'autant qu'on les rapproche de l'article 34, duquel on peut dire qu'il jette un jour décisif sur les rapports traditionnels des 3 classes sociales, de la Marchandise et des métiers, du petit patronat et des professions subalternes.

«Nul Marchans, dit-il, varlets de Marchans Saieteurs, Conreteurs, Tainturiers ne Foullons ne pourront estre fais dud. mestier de Saiterie, ne de l'eswart, pour hoster toutes faveurs et suspicions, moiennant que on pust assez trouver des gens de l'estat de lad<sup>c</sup> Saiterie, congnoissans le fait desd<sup>es</sup> saies».

Voilà bien, fondée sur des raisons de loyauté industrielle et d'intérêt général, la distinction fondamentale entre les 3 éléments constitutifs de la hiérarchie économique au sein des classes urbaines;

- la Marchandise exclusivement confinée dans la fonction du négoce et des échanges.
- le petit patronat fabricant, nettement separé d'elle, comme des professions auxiliaires, et spécialement privilegié, parce que c'est avant tout sur lui que repose la réputation du travail indigène et de ses produits.
- les métiers inférieurs des travailleurs à façon qui n'ont jamais formé de corporations autonomes avec maîtrises et statuts particuliers.

Nous avons établi par ailleurs comment cette hiérarchie

économique, qui se montre à Amiens dès les origines de la Commune et lui est peut-être antérieure, est en même temps une hiérarchie politique, sur laquelle se règle toute l'économie du régime municipal, mais seulement par voie de conséquence, les institutions de gouvernement n'étant ici comme partout que le reflet des formes de la vie sociale. Quant à chercher dans la législation qui la perpétue, comme dans les faits qui lui ont donné naissance, une pensée proprement politique, l'indice d'une conception démocratique ou aristocratique de la Cité, ce serait peine perdue, et surtout à la fin du XVe s., alors que Marchands et Maîtres des métiers se voient définitivement supplantés, dans la vie publique, par la classe nouvelle des praticiens et des gens de loi. La verité, c'est que toutes les précautions prises, pour maintenir ces distinctions et consacrer cette classification sociale rigoureuse, visent seulement à prévenir des fraudes et des complaisances préjudiciables au bon renom de la ville - celles du marchand devenu Eswart qui serait tenté d'abuser de sa fonction pour tolérer des négligences et se livrer à des manœuvres où il trouverait son profit, - celles du foulon ou du teinturier, placé dans une situation forcée de dépendance vis-à-vis du Saieteur, son bailleur d'ouvrage. - De tous les contrôles, le seul qui présente quelques garanties, et combien précaires, nous le verrons, c'est encore celui de l'artisan, hier l'égal du contrôlé, demain son justiciable.

C'est ce même souci de l'intérêt général, si étroitement associé à la conception du monopole, qui se traduit, avec une rare vigueur, dans le luxe d'articles édictés pour réglementer l'apposition des sceaux et les opérations de l'esgardise.

Toute saie, pour être réputée «bonne, juste et léalle . . . tant en façon qu'en couleur», doit porter 2 sceaux: le petit sceau apposé par les Eswars au domicile du Saieteur et, pour éviter toutes fraudes, avant que la pièce soit descendue de l'estille, les pièces importées du dehors n'y ayant droit, parce qu'il constitue proprement le certificat d'origine; le grand sceau apposé publiquement aux halles, par les mêmes Eswars, après les opérations successives du foulage, de la teinture et du calendrage, sur la pièce définitivement vendable et sans défaut grave.

Il peut arriver qu'au cours de ces diverses manipulations elle ait été assez gravement endommagée. Le statut fixe le nombre et la gravité des fautes, «taches, trous ou rontures à travers», qui la rendent indigne du second sceau. Le Saieteur peut d'ailleurs la vendre, mais non «pour bonne ne parmi les bonnes», sous peine d'avoir à la remplacer ou à indemniser le marchand. «Et se question cy-après en sourvient de marchand achetteur pour ravoir ses despens, les eswars seront mandés avec les ouvriers foullons et tainturiers pour scavoir dont la fautte procède, pour incontinent la faire amender par le défaillant» art. 23.

Il est enfin des pièces si défectueuses, soit au sortir des mains du Saieteur, soit après la teinture et le calendrage qu'elles sont indignes de porter aucun sceau: il appartient alors aux eswars de décider si elles seront justiciées ou seulement le premier sceau enlevé 1), et les anteurs punis de l'une des amendes prévues par le statut, art. 15, 19, 23.

Pour remplir tous ces devoirs, «aller férer du petit fer avant la ville, trois fois la semaine, mardi et jeudi après midi, samedi matin et plus souvent, se faire se poeut», eswarder aux halles les pièces apprêtées, à toute réquisition des ouvriers et marchands etc., l'on institue 6 Eswars annuels, salariés à raison de 2 deniers par pièce, un pour chaque sceau, avec une part des amendes. On connait déjà les conditions de recrutement posés par l'article 34, comme garanties de l'indépendance mutuelle de l'eswar et du justiciable. Viennent ensuite les garanties de respectabilité: «Item et sy ne porront nulz dud, mestier estre mis èsd, offices, s'il ne est légitime et de léal mariage», art. 35.

Mais tout cela ne crée encore que des présomptions en faveur de l'intégrité des élus. Il est bon que ce pouvoir de contrôle soit lui-même contrôlé, qu'il comporte des responsabilités faciles à établir, même après de longs délais. C'est à quoi pourvoient les articles 32 et 33: Le premier prescrit que les Eswars ne pourront refuser le second sceau sans produire la pièce incri-

<sup>1)</sup> C'est ce qu'il faut entendre par la formule: «et seront les ouvriers condamnés à oster les entrebactes», c'est à dire le premier pli où figurait le petit secau, à coté de la marque personnelle de l'artisan.

minée devant 7 ouvriers qui en jugeront sous serment; au cas où ils la trouveront suffisante. «sera férée de 2 fers semblables, dits fers aux jurés, différents du fer des eswars»; le suivant, que le fer des eswars sera renouvelé tous les ans et portera successivement une des lettres de l'alphabet A, B, C, D... dont mention sera faite au registre des Eswars, en regard des noms des 6 de l'année.

Enfin un dernier article, le 36°, réserve implicitement le droit dont l'Echevinage devait bientôt user, de commettre à la Saiterie tels de ses membres ou autres délégués à son choix, et stipule que «se aucunes questions se mouvoient entre les eswars et autres commis, il leur sera interdit et défendu l'exercise jusques à ce que ils seront accordés et remis ensemble».

Première et significative dérogation au principe de l'autonomie traditionnelle des corporations de métier! Ce qui apparaît dans eet artiele, c'est un pressentiment singulièrement juste il serait peut-être plus exact de dire, une légitime appréhension, fondée sur l'expérience de la ville d'Arras. - des perturbations prochaines que vont apporter, à Amiens, dans le régime de la police industrielle et dans toute la vie publique, les conditions d'existence propres à la grande industrie, dont les progrès de la Saiterie sont la première manifestation. Nous allons voir éclater. en effet, en moins d'une génération, entre ces conditions nouvelles et les pratiques traditionnelles du régime corporatif, une antinomie radicale d'où sortira, avec les prétentions rivales des intéressés, du Corps de ville et du Parlement pour suppléer à l'impropriété des vieilles règles, un des grands débats du siècle. l'un des épisodes les plus intéressants de l'histoire du travail dans l'ancien régime.

L'essor de la Saiterie d'Amiens fut aussi rapide que remarquable. Il nous est attesté par 2 faits significatifs: le développement considérable de la main d'œuvre et de la fabrication, et la très grande place que les ordonnances et nouveaux statuts prennent dans les recueils officiels:) de la Commune, saus parler

Le Registre aux Brefs et Statuts des métiers (AA, XIII.) ne compte que 8 des Statuts de la Saiterie, dont 7 antérieurs à 1518. Le 8mc est du 28 Jet 1528.

de celle que leur font les délibérations d'échevinage, dont certains registres sont presque entièrement consacrés aux questions qui s'y rattachent.

Par malheur, la période pour laquelle nous sommes le moins bien renseignés est celle des origines. Les Brefs et règlements sont rares, sans doute en majorité perdus; la série des Echevinages incomplète et les volumes restants mutilés; celle des registres aux métiers a tout entière péri jusqu'en 1543. Essayons pourtant d'y supplées avec les données imparfaites que nous fournissent les Comptes et surtout les archives du Parlement.

On sait que l'introduction de la Saiterie à Amiens eut son retentissement immédiat dans la fiscalité communale, sous la forme de l'ouverture à la recette du Grand Compteur, puis du Receveur du domaine, d'un nouveau chapitre 1). — Droits payés à la ville par les Maîtres et apprentis Saieteurs 2). Ces droits, qui sem-

Les Recueils d'ordonnances (AA. XII. XIV. XVI. XVII.) n'en renferment pas moins de 53, du 11 Xbre 1518 au 11 Juillet 1591, et la série n'est pas complète. Nombre de règlements sont restés non transcrits dans la série des Echevinages ou bien ont fourni la matière de Recueils spéciaux. L'Inventaire SIII de 1551 en cite deux aujourd'hni perdus, l'un de 1545, l'autre sans date et probablement antérieur, qu'il désigne ainsi:

«Item ung livre en pappier couvert de cuir noir où sont contenus les briefs du mestier de Saiterie.

Item ung livre en parchemin couvert de parchemin signé en fin A. de Canteleu et J. de Court, signé, en laxs de soie rouge et vert, du sceau du bailliage d'Amiens, contenant plusieurs ordonnances faictes en l'an MDXLV, touchant les mestiers de houppier, foulon, peseur, sayeteur et aultres mestiers déclairés aud livre» coté C.III.

Il y a une distinction capitale à établir entre les Brefs et Statuts et les Ordonnances. Les premiers émanent du métier lui-même exerçant la réalité de l'activité législative, sous réserve de l'homologation du Magistrat; les autres sont des règlements de police édictés par celui-ci. La différence d'origines explique l'insertion en des recueils différents.

On voit que les Saieteurs perdirent de bonne heure le droit de faire leurs statuts; mais ils n'y renoncèrent jamais, comme on le verra par la suite.

- 1) Essai sur le Régime financier de la ville d'Amiens, du XIV° à la fin du XVI° s., p. 403.
- 2) Le droit exigé des apprentis était de 10 sols et resta toujours le même. Le droit de Maîtrise varia de 10 s., en 1481, à 8 s., en 1521, 20, en 1543, etc.

blent avoir été fort mal acquittés par les Maîtres, durant 35 ans, mais plus exactement par les apprentis, finirent par être perçus assez régulièrement, à partir de 1515-16, et par constituer un élément de recettes appréciable, quand ils se chiffrèrent, chaque année, par plusieurs centaines d'articles.

Les relevés de ces longues listes ne sauraient pourtant nous donner qu'une idée très imparfaite des mouvements de la main d'œuvre du métier. Sans parler de l'exemption des fils de maîtres, qui ne peut manguer de créer un écart notable entre le chiffre des articles de recette et celui des inscriptions annuelles au registre spécial des métiers, ils soulèvent en effet deux questions auxquelles nous ne pouvons répondre que par des hypothèses: la première relative à la surprenante variation des chiffres, d'une année à l'autre; la seconde, à l'écart considérable et à peu près constant entre le total des apprentis taxés et celui des Maîtres. Les raisons de ces faits nous paraissent être les suivantes: d'une part, il se peut que la perception des droits, particulièrement des droits d'apprentissage, ne se soit pas faite exactement l'année même de l'inscription ), une certaine latitude devant être admise, comme il était d'usage dans les autres métiers, pour l'acquittement des bienvenues et autres redevances; enfin, le silence des statuts aidant, les Compteurs devaient se montrer plus ou moins zélés et exigeants. D'autre part, si les droits de Maîtrise, non spécifiés d'ailleurs au statut de 1480, apparaissent incontestablement des la première année<sup>2</sup>), il est fort probable qu'on usa longtemps. vis-à-vis du nouveau métier, de la même tolérance qu'à l'endroit de plusieurs autres dont les règlements, pourtant très formels, n'empéchaient que les droits attribués à la ville ne fussent point ou très mal payés<sup>3</sup>); à telles enseignes qu'on n'en trouve pas

<sup>1)</sup> L'inscription elle-même ne se faisait pas toujours exactement au moment de l'entrée en apprentissage, comme le prouvent les injonctions répétées de l'Echevinage aux Esgards. BB XXII. 50°0, 21 Fevr. 1521; XXIII. 30, 28 8bre 1530.

<sup>2)</sup> Cf. AA. VI, 2 Juillet 1481: 2 fils et 1 fille de Maîtres Saieteurs reçus à ouvrer avec leurs parents, comme Maîtres, sans payer de droit à la ville, loc. cit. 2 autres «reçus à ouvrer sous autrui» ont payé le droit de 10 s., 4 7bre et 21 8bre.

<sup>3)</sup> Cf. AA. VI, 31 Août 1454, 9 et 31 Mars 1458 etc., mentions de droits de

trace dans les Comptes, non seulement avant 1480, mais jusqu'en 1516. C'est seulement à cette date que s'ouvre un nouveau chapitre. — Droits payés par les Maîtres et Apprentis d'autres métiers dont la recette, 13 ans durant, reste insignifiante, avec un maximum de 10 articles, en 1521 et 1522, pour s'élever, tout d'un coup, à 73, en 1529, et se confondre ensuite avec le chapitre précédent, qui ne comprend pas moins de 584 articles en 1530-31, résultat certainement imputable à un rappel d'arriérés par les Compteurs, dont l'Echevinage ne cessait de gourmander la négligence 1). Même alors, et dans toute la période suivante, le rapport entre les inscriptions à titre onéreux des Maîtres Saieteurs et celles des Apprentis reste dans la proportion constante de 2 à 5 ou 6; et cet écart ne saurait s'expliquer que par une tolérance consentie aux Maîtres de différents métiers qui se portaient alors en foule vers la Saiterie et dont on n'exigeait que les droits d'apprentissage. Nous citerons, par la suite, des preuves de faits semblables. Quant à l'imputer à une sorte de barrière qui se serait élevée entre l'apprentissage et la maîtrise, rien n'est moins admissible; et l'étude des registres aux métiers postérieurs à 1543, suffit à écarter la supposition.

De ce second témoignage également officiel, mais, de plus, complet, 2 faits se dégagent avec une égale certitude:

Le premier 2), c'est que, jusqu'aux dernières décades du siècle.

10 s. payés aux Grands Compteurs par des Maîtres Bonnetiers, qui ne se retrouvent pas en recette aux Comptes desdes années.

```
et Statut des Huchers 1399 art. 3. Droit de 4 s.
., ., . . Bonnetiers 1446 .. . . . . . 10 s.
.. . Tondeurs 1464 .. . . . . 20 s.
., ., ., Patiniers 1463 .. . . . . S s. etc.
```

1) BB XXII. 161. 18 7bre 1526.

2) Les Registres aux métiers donnent pour les années suivantes

Maîtr. et Maîtress. de Saiet. et Houppiers. Apprentis et Apprentisses

1544 - 45	55	57
1554 - 55	102	59
156364	99	180
1564 - 65	95	61
1565 - 66	30	25
1574 - 75	37	46
	No. of Concession, Spinish	#X8.467P(3.024)
	Totaux 418	428

où une crise de misère et de chômage saus précédent détermina l'Echevinage à déroger aux statuts et à suspendre, par moments, l'accès à la maîtrise et même à l'apprentissage, la concordance entre le nombre des Maîtres et celui des apprentis fut, dans la Saiterie, comme dans les autres métiers, pour un cycle d'années déterminé, à peu près parfaite.

Le second, c'est que le rapport des inscriptions à titre onéreux, consignées dans les Comptes, au total absolu, révélé par les Registres aux métiers, s'abaisse progressivement. Très voisin de la moitié, pour la première période sexennale, qui nous met en possession des éléments de comparaison, il tombe au dessous du tiers, dans la suivante, et se maintient à ce niveau jusqu'à la fin du siècle. Le nombre croissant des apprentis fils de Maîtres, exonérés de droit, et, après 1573, des enfants du Bureau des pauvres, reçus à titre gratuit, en s'engageant à servir leurs maîtres 4 ans au lieu de 3, explique assez ce fléchissement.

De ce second fait nous conclurons qu'il convient de majorer du tiers ou même du double le nombre des apprentis qui ont acquitté le droit, avant 1543, pour arriver à une supputation approximativement exacte du recrutement de la Saiterie dans la période de ses débuts: soit une moyenne annuelle de 20 à 30 seulement, durant une période assez longue de près de 25 ans, où le principal appoint, comme la matière première, était encore fourni par le dehors, c'est-à-dire par l'immigration 1):

Maîtr, et Maîtress, de Saiet, et Houppiers Apprentis et Apprentisses

articas, ue	Jaiet, et	mouthbrers	Thbicutie cr
1580 - 81		52	43
158182		105	100
1582-83		129	124
158384		55	204
1584 - 85		106	159
1585 -86		62	202
	***	000000000000000000000000000000000000000	PARTICION DE LA CONTRACTION DE
	Totau	2 509	832

L'écart ne devient sensible qu'avec les années 1583 à 1586 où l'Echevinage enraya précisement l'accès à la Maîtrise. V. infra. Par la suite, le rapport se rétablit: 1594-95, Maîtres 50; Apprentis 33.

 Les délibérations du temps parlent en effet d'un grand nombre d'immigrés et de compagnons forains appelés à Amiens par les progrès de la Saiterie. BB XXI, 128°°, 170, 19 Jany, 1512, 20 Avril 1513. puis, et très rapidement, de cent, deux cents, trois cents et plus, quand la nouvelle industrie est arrivée à se suffire et à se créer des débouchés. Ce n'est pas un fait sans intérêts de voir, dans une ville jusque là médiocrement peuplée, les chapitres des Comptes, pour la période quinquennale 1526-31, accuser un total de près de 1300 inscrits payants i) qui ne represente peutêtre pas moins de 2000 apprentis engagés et d'un millier d'ouvroirs 2) en pleine activité.

Ces chiffres ne sont pas les seuls indices que nous possédions de ce rapide essor. Il en est d'autres qui nous sont fournis par une foule de faits concordants, notamment la jalousie que cette prospérité ne tarda pas à exciter au dehors. La ville d'Arras, en particulier, où la Saiterie s'était rapidement reconstituée, après le traité de 1482, ne put, sans dépit, considérer cet essor d'une cité rivale trop manifestement enrichie de ses propres dépouilles. Elle ne négligea rien pour l'entraver 3). Non contente de refuser aux apprentis d'Amiens, qui, leurs 3 ans faits et «reçus à ouvrer», s'en allaient de ville en ville complèter leur éducation technique et tenter la fortune, la qualité d'ouvriers et du travail, s'ils ne se résignaient à un nouvel apprentissage, elle trouvait moyen, en 15094), de surprendre à la simplicité du gouvernement de Louis XII des privilèges dont elle attendait merveille et qui devaient se retourner contre elle. Ce n'était rien moins que le monopole de la vente des filés ou fils de saiette, et l'interdiction de l'exportation hors des limites de la Comté d'Artois. Le coup était rude pour les Saieteurs d'Amiens qui, de leur propre aveu, en étaient encore réduits à s'approvisionner à Arras et dout l'industrie était menacée de périr d'inanition<sup>5</sup>). Nous ignorons ce qui advint des démarches qu'ils tentèrent pour se défendre

<sup>1)</sup> Exactement 1267.

<sup>2)</sup> Il ne peut y avoir en effet qu'un apprenti payant par ouvroir, engagé pr. 3 ans. Or le nombre des inscrits, pr. les 3 années 1526 à 1528, est de 353 + 242 + 190 = 785. En majorant d'un tiers, 295, ou obtient environ 1100.

<sup>3)</sup> BB XIX. 111, loc. cit.

<sup>4)</sup> BB XXI. 28vo, 27 Mars.

<sup>5)</sup> Cependant les Houppiers avaient reçu des statuts, le 23 Août 1496, AUG. THIERRY, II. 473. Mais leur travail, qui consistait seulement à laver, peigner et tirer la laine, ne faisait que préparer celui des filcurs.

contre ces procédés de concurrence trop conformes aux mœurs du temps et à leurs propres idées. Deux faits au moins sont certains: l'essor de leur fabrication n'en fut point retardé, et la guerre économique ainsi déclarée finit par se retourner contre ses auteurs. Vers la fin du siècle, la ruine de la Saiterie d'Arras était si complète qu'on lit, non sans surprise, dans une délibération du 14 septembre 1574¹), l'avis exprimé par plusieurs Echevins d'envoyer à Lille et autres villes des Pays Bas, «pour savoir leur règlement de la Saiterie, vu que les briefs des Saieteurs d'Amiens ont esté pris sur ceux de Lille». Peut-être aussi y a-t-il encore là quelque arrière-pensée de rancune.

Moins de deux ans après l'incident, le statut de 1511<sup>2</sup>) nous fait constater des progrès signalés. La Saiterie d'Amiens a déjà élargi et perfectionné ses procédés de fabrication. Elle crée tous les jours de nouveaux articles, satins reversés, ostades, dont le succès provoque une règlementation spéciale et comme une sorte de dédoublement du métier.

Il semblerait que cette complication nouvelle des formes du travail et cette incessante mobilité, qui va être la condition de la Saiterie au XVI<sup>e</sup> s., eussent dû appeler un progrès en sens inverse de la législation, et que des règlements plus larges, d'un jeu plus souple et plus aisé, cussent dû paraître les gages des progrès à venir. C'est le contraire qui se produisit: On dirait qu'au sortir d'une période de transition et de ménagements relatifs, imposés par les circonstances mêmes de son établissement, la Saiterie ne songe qu'à concentrer son monopole et à s'enfermer dans des règles plus étroites <sup>5</sup>); et tel sera désormais l'effet le

BB XLI. 139. En tout cas, Arras n'est plus jamais citée parmi les villes concurrentes d'Amiens, vers lesquelles les crises de la fabrication. font parfois refluer les marchands. V. infra.

<sup>2)</sup> Aug. Thierry, II. 542.

<sup>3)</sup> Les 16 premiers articles du statut sont consacrés à des détails techniques relatifs au travail des Foulons, Teinturiers, Calendreurs et Tondeurs. Ils ne font, sauf pour ces derniers, qui apparaissent, pour la première fois, que repéter les prescriptions de 1480.

Signalons les art. 3 et 4 défendant aux Conreurs et Calendreurs de rendre les pièces mauvaises (ou bonnes en tête et médiocres pour le reste), avant de les avoir montrées aux Eswars.

plus certain de chacun de ses perfectionnements ultérieurs d'être considérés comme des incitations à la fraude par la routine, l'égoïsme et le préjugé. Cette fois du moins, leur victoire resta quelque temps douteuse. Le préambule du document parle de remontrances et de réponses «baillés au contraire par aucuns opposans» à l'encontre des requêtes des Esgards et de la majorité, et d'un grand débat public où l'on finit par s'accorder. L'avantage n'en resta pas moins au parti des représailles et de la règlementation à outrance.

A dire vrai, le statut, discuté pendant près de 2 aus 1). était, avant tout, une réplique aux provocations de ceux d'Arras et, tout rigoureux qu'il fût, il restait encore en deca des dispositions prises par l'agresseur. Il se bornait à écarter de la maîtrise les apprentis forains, mais les admettait à ouvrer, sous la seule justification de l'apprentissage fait en ville de loi, art, 28. Les mesures de défense contre les marchandises importées étaient plus sévères et dayantage faites pour surprendre: C'était l'interdiction à tout artisan «de fouler, taindre, appointer. calendrer aucun satin non fait et scellé en lade ville, sous peine de confiscation et de LX s. p. d'amende», art. 18. et, par mesure préventive, à tous marchands «d'acheter satins blancs en lade ville sans les v faire taindre, appointer, sceller et, avant toutes choses, marquer d'un fer spécial» qui leur serait donné individuellement à l'Hôtel de ville, art. 17. Ces inconséquences, dont on ne pouvait attendre que des effets préjudiciables aux intérêts du travail local, ne s'expliquent pas seulement par une pensée de représailles; elles s'inspirent d'autres préoccupations non moins graves. et notamment de celle d'enraver l'exode de la Saiterie vers la campagne, où la sévérité des règlements risquait de la faire émigrer.

les art. 5 et 6 leur enjoignant de plier les bonnes pièces d'une façon et les mauvaises d'une autre.

les art. 11 et 12 leur enjoignant, comme aux Teinturiers, de marquer leurs ouvrages de marques déposées à l'Hôtel de ville,

l'art. 14 . . . de signaler par des marques ou fils les trous ou rontares des pièces.

l'art. 15 ... pour éviter toutes faveurs des Eswars, de coudre la marque de l'ouvrier avant l'eswardise etc.

<sup>1)</sup> BB XXI, 28, 52°0, 27 Mars 1509, 2 Jany, 1510.

Durant ce premier quart de siècle, où elle avait eu à se constituer, en hâte, un recrutement indigène, pour ne pas dépendre du bon vouloir toujours incertain d'éléments immigrés 1), on avait laissé fléchir la lettre de plus d'un statut 2) interdisant le cumul de 2 professions, et toléré, tout au moins en certains métiers très rapprochés, l'exercice facultatif de la nouvelle industrie. Puis, le résultat atteint, on songea à rétablir l'autorité des vieilles règles, en mettant fin à ce régime de compromis. Le statut de 1511 consacre précisément à la question deux articles essentiels : art. 27 et 31: l'un qui interdit à tout maître ou maîtresse du métier de Saiterie de se mêler d'une autre profession; l'autre qui exclut de l'apprentissage toute femme mariée, pour éviter la réunion de 2 métiers en un même ménage 7). Ils devaient être suivis de beaucoup d'autres.

Mais alors, nombre de maitres, troublés dans ce qu'ils considéraient comme un droit acquis, manifestèrent le dessein de transporter leurs estilles à la campagne. L'exode, possible aux Tisseurs, ne l'était guère aux Foulons et Teinturiers dont les installations plus coûteuses, ne pouvaient aussi aisément se déplacer. Les prohibitions qui leur étaient imposées visaient donc avant tout à retenir les premiers.

Dejà l'anc des formes du travail nouveau, la plus rudimentaire, la fabrication des filés, s'était largement répandue dans les villages de la région, où elle devait finir par se fixer presque uniquement<sup>4</sup>); et les Saicteurs émigrants étaient assurés d'avance

A la suite du renouvellement des hostilités sur la frontière et des avertissements des Lieutenants généraux, de la Gruthuze et de Pyennes, on observe des manifestations de défiance contre les compagnons et varlets étrangers, dont il est avisé de faire des relevés exacts. BB XXI, 128vo, 170, 19 Jany, 1512, 20 Avril 1513.

On avait même vu des couvents de femmes tenir ouvroir de saieterie, ce que l'Echevinage, à la requête des Saieteurs, interdit aux sœurs grises, le 18 Mars 1506, BB XX, 117.

<sup>3) «</sup>aultrement led. mestier se feroit à chascun commun», art. 23.

Ul. ordonnance du 24 Jl. 1512 interdisant de même l'apprentissage de la Saiterie à tous hommes mariés ou à marier déjà en possession d'un métier, sauf renonciation. BB XXI. 144° et AA XIII. 257.

<sup>4)</sup> Cf. Statut de 1548 art. 37, 38 et BB XLV. 112. 8 Janv. 1582. Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirt-chaftsgeschichte. V.

de pouvoir s'approvisionner à bon compte. Il semble y avoir eu une période d'hésitation et d'incertitude qui remplit encore un quart de siècle. Finalement, les prohibitions décrétées en 1511 et renouvelées en 1514, 1535 ), par dessus tout, la privation de l'eswart, du sceau et autres privilèges attachés à la maîtrise réussirent à les ramener ou les retenir à Amiens, où la Saiterie resta désormais concentrée, dans ses organes essentiels.

C'est au cours de cette période que s'était pleinement révélée l'antinomie radicale entre les mœurs nouvelles qui naissaient de ses progrès et les traditions démocratiques et égalitaires de la corporation de métier dont, en principe, le régime juridique était encore le sien. Le système de l'élection annuelle et directe de ses magistrats. Esgards et Maîtres de la confrérie du métier, par une plèbe de plusieurs milliers d'artisans tous égaux en droits, celui des Assemblées générales, également ouvertes à tous et en possession de la pleine et entière autonomie législative. sous réserve de la simple homologation de l'Echevinage, en un temps et dans une industrie où l'instabilité s'annonçait comme devant être la règle, avait, depuis une génération, fait ses preuves; et l'expérience allait droit à l'encontre des tendances de plus en plus oligarchiques qui régnaient sans partage à l'Hôtel de ville, comme de ces garanties d'ordre et de paix intérieure dont les circonstances de l'histoire nationale, la guerre presque permanente à la frontière, commandaient impérieusement le maintien. Bonnes pour de petites corporations de quelques dizaines de maîtres chacune, qui se neutralisaient les unes les autres, ces pratiques devenaient singulièrement dangereuses aux mains d'une multitude à laquelle le sentiment de sa force et la solidarité d'intérêts, l'état de fermentation propre à la vie des foules et le retour périodique de crises de chômage particulièrement douloureuses pour ce peuple d'artisans prolétaires devaient, à certains jours, imprimer des mouvements irrésistibles.

Nous savons trop, par l'expérience du temps présent, quelles perturbations la grande industrie apporte dans les milieux habitués au travail fragmentaire et dispersé pour nous étonner des alarmes

Cf. AA XIII. fo 257. Ordonn. du 28 9hr. 1514; AA XII. fo 177, 9 Jany, 1535.

concues par l'Echevinage aux premiers symptomes d'agitation. Il crut en avoir trouvé le remède dans la substitution du régime de la règlementation officielle à celui des libres élections et des assemblées démocratiques. Nous le voyons, dès avant 1511, procéder par voie de délégation à deux de ses membres de cette sorte de juridiction suprême attribuée, dans le principe, à la multitude elle-même, dans la personne de 7 ouvriers pris dans la foule pour prononcer, en dernier ressort, sur les malfaçons. C'est le préambule même du statut de 1511 qui cite, pour la première fois, «deux Maîtres et principaux gardes (échevins de l'année) commis et ordonnez suz le fait, estat et marchandise desd, mestiers et stilles avec lesd. Eswars» ceux-ci réduits de 6 à 4 - dont la fonction consiste spécialement à surveiller leurs opérations et à informer le Magistrat des poursuites et exécutions requises contre les délinquants, art. 32, avec part des amendes, art. 1. Rien n'annonce d'ailleurs une innovation. Nous sommes trop mal renseignés sur ces premiers temps pour pouvoir dire s'il avait attendu jusquelà pour procéder également par voie d'ordonnances, ce qui devint la caractéristique de la période suivante.

L'Echevinage se trouvait ainsi engagé dans une voie qui devait l'entraîner aux extrèmes conséquences et à une rupture ouverte avec cette multitude aussi jalouse de ses droits qu'impatiente de changements. Trois ans après. en 1514, il érigeait la fonction d'Esgards en offices vénaux. Les plaidoiries de ses Avocats en Parlement¹), dans le grand procès qui devait sortir de là, sont les seuls documents qui nous renseignent sur les raisons qui le déterminèrent à ce coup d'autorité. On en distingue de 3 ou 4 sortes, où il n'est pas difficile de reconnaître, avant tout, les effets de l'antinomie que nous avons signalée:

1º la nécessité de mettre fin aux abus de la tolérance admise, à titre provisoire, en 1480. On pensait couper court aux brigues et intelligences entre Esgards et justiciables, en libérant définitivement les nouveaux titulaires de tout intérêt professionnel,

Cf. les plaidoiries de l'avocat de la ville Rebours, des 18 Août 1542,
 (XIA 8353 f° 509 seq.) et 8 Janv. 1544 (XIA 4921 f° 231 seq.) et les lettres patentes de Juin 1544. (XIA 8615 f° 81.)

puisque l'exercice du métier, comme de la marchandise. leur était interdit sans retour:

- 2° le danger périodique de ces assemblées tumultueuses qui ramènent dans la ville un état d'effervescence et d'agitation plein de périls, étant donnés le temps de guerre et le voisinage de la frontière;
- 3º l'invasion dans l'Echevinage de l'esprit de règlementation qui y prévaut de jour en jour avec l'élément praticien et les officiers royaux;
- 4° enfin les abus de la fiscalité monarchique et la pénurie des finances municipales.

Les plaidoiries ne manquent pas d'insister sur ce fait que l'innovation de 1514 et chacune des extensions on tentatives d'extension qu'elle reçut par la suite coïncident soit avec l'avènement de quelque nouveau Maieur, officier du bailliage 1), élu en violation des ordonnances royales et des arrêts de la Cour elle-même, soit avec les pires extorsions du fisc 2) qui laissent la commune, et spécialement le service de la fortification, en proie à une extrême détresse et à la tentation trop naturelle de recourir aux expédients. Si fortes que fussent ces raisons et quelques avantages qu'il attendît du nouveau régime, l'Echevinage, en procédant d'autorité, avait forcé la mesure: il allait au devant de résistances qu'il ne sut ni ménager ni prévoir.

Le nouveau régime semble pourtant avoir fonctionné sans trop de peine durant 14 ans. Mais, en 1528, de nouveaux vices de fabrication, imputables à la mauvaise qualité de la teinture, ayant derechef menacé d'éloigner les marchands qui commençaient à prendre la route de Lille et des villes du Nord, l'Echevinage fit décider en assemblée l'adoption de procédés meilleurs et de garanties propres à parer au mal et à rétablir la Saiterie d'Amiens

En 1536, celle de Jeh. de Soissons, Receveur du domaine du Roi: en 1541, celle d'Adrien Vilain, Procureur du Roi au bailliage, l'un et l'autre personnellement visés par des arrêts de la Cour des 23 Fevr. 1527 et 17 Janv. 1539. X<sup>1A</sup> 1530 f° 133v° et X<sup>IA</sup> 8352 f° 140v°.

<sup>2)</sup> Par exemple, en 1541-42, avec le détournement par le Roi des deniers communs des villes du royaume et en particulier d'Amiens. X<sup>1A</sup> 8353 f° 509. V notre Essai sur le Regime financier de la ville d'Amiens, p. 326.

dans sa première réputation : Dans le nombre figurait une inspection nouvelle des ateliers de teinture, dans l'intervalle du passage des saies du premier bain de mordant ou de guelde au second bain, dit de teinture en noir. Cette mesure apparemment très justifiée fut pourtant l'occasion de difficultés graves où le pouvoir nouveau du Magistrat allait subir les plus rudes assauts. Elle impliquait en effet un remaniement notable des obligations mutuelles des artisans intéressés. Les Esgards de la Saiterie, tenus de faire cette visitation à toute heure du jour, sur la réquisition des teinturiers, étaient autorisés à prendre d'eux un supplément de salaire d'un denier par pièce, tandis que ceux-ci, tant en compensation de cette taxe que du pied de guelde en sus imposé pour le premier bain, voyaient élever le leur de 6 ou 8 deniers à 2 puis bientôt 3 sols. C'était là une surcharge sensible nour le pauvre Saieteur, appelé en fin de compte à faire tous les frais de la réforme, sans être assuré d'en tirer grand profit. Ainsi lésés dans leurs intérêts matériels, comme dans l'exercice de leurs droits traditionnels, il devait fatalement s'établir, dans l'esprit des artisans, une relation directe entre les deux faits: aussi la multitude ne tarda pas à dénoncer comme abusifs et la nouvelle magistrature et les nouveaux règlements institués, disait-elle, par la volonté de quelques-uns, contre toutes les conditions de légalité et de sanction populaire.

L'Echevinage, non moins imprévoyant en cette circonstance qu'il l'avait été, peu avant, dans les préliminaires du procès des Aides 1), ne sut opposer à ces protestations que des démarches maladroites près du pouvoir central et du Parlement, offrant derechef à celui-ci de nouveaux moyens d'intervention et de subordination contre lui-même. A vrai dire, le premier recours en Parlement vint des ouvriers et des marchands Saieteurs, mais au lieu de profiter de l'expérience acquise et d'éviter le péril par d'habiles manœuvres, Maires et Echevins y donnèrent à nouveau, tête baissée, en posant sur la foi de demi-succès de début, la question de leur propre compétence et des limites de la prérogative municipale.

L'appel des gens de métier en Parlement contre les ordon-

<sup>1)</sup> V. notre Essai p. 290 seq.

nances et règlements de police industrielle de l'Echevinage, sans être, à Amiens, un fait nouveau, puisque nous en avons trouvé, dès 1335, un premier exemple 1), était resté jusqu'alors une exception de médiocre conséquence, comme n'ayant porté jamais que sur les questions de fait et d'application, non sur les titres mêmes du pouvoir mis en cause 2). Tout au contraire, c'est

En 1459, à la suite d'un règlement d'Echevinage, rééditant une ordonnance autérieure du 22 Mars 1439 sur la poissonnerie de mer, règlement d'ailleurs adopté par la majorité des intéressés, 3 Grossiers sur 12 déclarèvent en appeler et, avec l'appui des Prévots de Beauquesne et de Beauvaisis, portèrent effectivement la cause devant la Cour. Celle-ci, par son arrêt du 13 7<sup>pe</sup> 1460, décida qu'informations seraient faites sur la commodité ou incommodité des ordonnances en discussion de 1439, 43, 59, dont rapport serait fait par devant elle, pour conclure juridiquement. Ce qui ne l'empéchait de donner une première satisfaction à l'Echevinage, en stipulant que les appelants exerceraient provisoirement leur office, selon la teneur desdes ordonnances, jusqu'à la conclusion définitive, dont elle proroge, plusieurs fois, les délais, en 1460, 1463 etc. XIA 1484 f° 140. et XIA 92 f° 217<sup>Ve</sup>.

La seconde affaire est au contraire un recours de gens de métier au Parlement pour rester justiciables des Maire et Echevins. En 1511, à la suite de la dénonciation d'un ex-Maitre, exclu du métier comme indigne, les Orfèvres d'Amiens avaient été exécutés par arrêt des Généraux des monnaies, comme détenteurs de matières d'or et d'argent uon poinçonnées du nouveau poinçon ordonné par le Roi ou d'aloy insuffisant. Ils en appelèrent à la Cour, protestant que même l'exécution des ordonnances royales appartenait aux Maire et Echevins, juges royaux et politiques, au titre de fermiers de la Prévôté, et demandèrent le renvoi. Celle-ci, après les avoir invités à produire les privilèges de la ville, se détermina à juger sur le fond et rendit son arrêt le 6 Mars 1512 — XIA 4853 for 106 et 286, 22 Xbre 1511, 6 Mars 1512.

 Quant aux démélés de ce genre avec le bailliage (conflits de compétence),
 ils avaient toujours été très rares et s'étaient résolus sur place, sans appel au Parlement.

Cf. BB V 208, 14 Avril 1444. A la suite d'une coalition de brasseurs pour éléver d'eux-mêmes le prix de la bière et frapper d'amende toute défection au pacte conclu, l'Echevinage ayant emprisonné les délinquants, le Lieutenant civil et le Procureur du Roi lui font défense de connaître de l'incident «comme de cas privilégié» et d'élargir les détenus, de son chef. Il s'eusuit protestations, d'une part, notification d'appel, de l'autre, et députation près du Roi et du

<sup>1)</sup> Aug. Thierry I. p. 578.

Nous n'avons relevé jusqu'ici, de 1337 à 1530, que 2 affaires de ce genre portées devant le Parlement.

presque aussitôt sur ce terrain essentiellement politique qu'après les premiers engagements va se porter, au XVIº s., l'effort simultané des corporations turbulentes des Taverniers, de la Saiterie et des Tanneurs, également empressées à contester au Corps de ville le droit de créer des taxes, d'instituer des offices et de remanier souverainement la législation professionelle, sans la participation des métiers intéressés. Aussi n'est-ce pas un médiocre sujet d'étonnement de voir des gens en possession seulement d'un pouvoir précaire et purement traditionnel les défier les premiers sur ce terrain dangereux et, dans l'espoir de confirmations improbables, livrer leur prétendu droit aux entreprises d'une puissance souveraine qui, derrière toutes les fictions juridiques dont elle aimait à se voiler, n'en restait pas moins absolue et discrétionnaire. Pour s'expliquer une si singulière tactique, disons mieux, une tel aveuglement, il faut avoir observé, jusque dans le détail de la vie quotidienne, cette fureur de l'esprit processif et procédurier qui sévissait alors au sein d'une bourgeoisie municipale presque uniquement formée de légistes et de praticiens, et cette extraordinaire confusion de mœurs publiques où l'on voyait, tour à tour, le même homme, suivant qu'il siégeait au bailliage ou à l'Hôtel de ville, mener l'attaque ou la défense de privilèges qu'il revendiquait, un jour, en qualité de Maieur, et travaillait à ruiner, le lendemain, comme officier du Roi.

Mais arrivons au débat lui-même et à ses péripéties les plus intéressantes: Aux premières résistances rencontrées dans l'application duc de Bourgogne, en vue d'obtenir mandat d'élargissement. L'affaire n'eut pas de suites.

BB XII. 73. 10 Xbre 1476. A l'occasion de démélés entre l'Echevinage et les Bouchers, au sujet de l'ouverture d'éraux concédés par lui près des différentes portes de la ville, contrairement aux défenses signifiées par le bailli, sur la requête du métier. l'Echevinage accorde adjonction aux occupants cattendu que, en matière de police des métiers, il est souverain, peut muer estaux, marchés etc.». Force lui resta

Son droit de police et de juridiction est donc incontestable et presque incontesté.

Il n'en est pas de même du droit de législation. Nous avons montré ailleurs comment ce droit, à peu près absolu en ce qui concerne la règlementation de la marchandise et du service des subsistance, est très nettement limité à une simple homologation, du côté des métiers industriels. V. infra.

24

du nouveau règlement, l'Echevinage, fidèle à sa tactique habituelle. an lieu d'aborder l'obstacle de front et d'instituer avec les intéressés un débat loyal, se dérobe par les voies obliques et cherche à lui opposer une double confirmation de son privilège, partant de ses actes et de son pouvoir, par la Couronne et le Parlement. Déjà dupe de cette manœuvre, au cours d'incidents récents du procès des Aides, il v revient pourtant avec une obstination qui revèle, une fois de plus, sa répugnance absolue à transiger avec le droit populaire, quoi qu'il doive lui en coûter. Effectivement, si l'on a quelque peine à s'expliquer la complaisance avec laquelle la royauté devait répondre à toutes ses sollicitations, il est trop aisé de comprendre que le Parlement, une fois saisi, se soit montré de moins bonne composition et ait refusé de couvrir de sa sanction des prétentions qui ne se fondaient pas plus en droit strict qu'autrement. Il ne fallut pas moins que toute la subtilité des gens de chicane pour trouver, dans ses premiers arrêts, le semblant de confirmation souhaité, dont les Avocats de la ville devaient faire si grand état tout d'abord. Voici au juste quelle était la base fragile de ces prétentions que ni les termes des arrêts, ni la nature même des préliminaires, qui y donnèrent lieu, ne justifiaient aucunement.

Ces préliminaires se réduisent à une instance d'un certain Nicolas Bourlé. marchand d'Amiens, pour obtenir de la Cour main-levée de pièces de saiterie arrêtées comme défectueuses, par ordre des Maire et Echevins, sur la requête des Esgards. L'instance ne dura pas moins de 5 ou 6 aus, et elle ne donna pas lieu à moins de 5 arrêts motivés, sans compter de nombreuses enquêtes, délégations de commissaires, appointements, défauts et autres incidents de procédure, qui se succèdent de 1530 à 1536 et que nous résumons: En 1530 et 1532 1), deux commissions avaient été successivement décernées par la Cour aux 2 Conseillers du Drac et de la Porte pour informer sur place et appointer les parties. Le premier était venu à Amiens où il avait rendu par défaut et fait exécuter un premier décret d'emprisonnement contre

<sup>1)</sup> XIA 4893 f° 214, arrêt du 20 Janv. 1533 et XIA 1536 f° 427, arrêt du 6 7<br/>bre 1533.

les Esgards: le second, apparemment substitué à son collègue. après la mort de celui-ci, avait vainement essavé de ménager une solution transactionnelle, par appointement du 12 Xbre 1532. Le 20 Janvier suivant, l'affaire revenait devant la Conr sous la forme d'un double appel de Bourlé contre les Maire et Echevins, assistés des 6 Esgards, et de ces derniers contre Bourlé et le sergent du Châtelet exécuteur de la sentence d'emprisonnement. Un arrêt de provision fut rendu qui, sur le premier point, renvoyait les parties devant le bailii d'Amiens, juge compétent pour faire visiter par experts les pièces arrêtées et en faire instice, dépens réservés, et, sur le second, condamnait Bourlé aux dénens, dommages et intérêts, à raison de l'emprisonnement, réserve faite de son recours contre le sergent et de ses movens de défense. La question restait ainsi ouverte à Amiens comme à Paris, A Amiens, Maire, Echevies et Esgards firent à nouveau défaut devant le bailli; et. le 7 Juillet suivant. ils représentèrent, devant la Cour, comme moyen de défense, des lettres royaux du 1er Avril 1530, sur la produccion desquelles ils avaient obtenu d'elle, une première fois, défaux contre Bourlé, le 12 Juin 1531 1), et dont ils demandaient dereche l'l'entérinement contre lui. Nous ne connaissons malheureusement que la date de ce document, dont il n'est fait état que dans ces préliminaires?) et qui ne reparaîtra plus dans le débat sur le fond, ce qui ne laisse pas de le rendre quelque peu suspeci. La Cour commença par en refuser l'entérinement, en n'admettant les demandeurs à produire, dans leur requête, que l'arrêt du 20 Janvier, dont les 2 parties se prévalaient également, et en donnant acte à Bourlé du nouveau défaut obtenu par lui à Amiensa). Mais presque aussitôt elle se ravisait, nommait de nouveaux Commissaires pour informer sur lesde lettres, et, 2 mois après, accordait l'entérinement, «tout ainsi que si elles estoient adressées à elle-même 4). I'our le reste,

<sup>1)</sup> X<sup>1</sup> 8846 f\* 297ve. L'arrêt du 12 Juin 1531 ne lui donne même pas de date.

<sup>2)</sup> Une lacune de 2 ans dans les Après-Dinées a sans doute fait disparaître les premiers actes du procès.

<sup>3)</sup> XIA 8348 fo 476, 7 Just 1533.

<sup>4)</sup> Arrêt du 6 7bre.

l'arrêt du 20 Janvier, touchant le renvoi de la cause au bailli, était contirmé, sauf condamnation des Esgards aux dépens de tous les incidents de procédure accumulés depuis le premier arrêt de du Drac — défauts, contumaces, informations etc.

Trois ans après, l'affaire était encore pendante. En réponse aux instances de Bourlé pour obtenir de la Cour mandat d'exécution de ses arrêts des 20 Janvier et 6 7 hr. 1533, la partie adverse avait commencé par demander que «lad" exécution fust commise» au bailli d'Amiens, c'est à dire, que la cour fixât elle-même la procédure de la visitation des pièces en litige et évoquât la cause, ce qui lui avait été accordé par un 4 me arrêt du 6 Mars 1535 l); puis elle avait éleve de nouvelles contestations sur l'idendité des pièces qui n'étaient plus les mêmes, disait-elle, que celles qui avaient été visitées le 9 X hr. 1532, avant l'appointement du t'onseiller de la Porte: sur quoi une nouvelle information était décidée par arrêt du 19 8 hr. 1536 etc. 2).

Nous ne suivrons pas plus longtemps les parties dans ces dédales de la chicane, et nous nous bornerons à conclure, avec toute vraisemblance, que tous ces artifices de procédure n'avaient été imaginés que dans le double but d'induire le Parlement à enregistrer les lettres du 1<sup>er</sup> Avril 1530 et à trancher directement, au profit des Maire et Echevins, un litige relatif à l'application des nouveaux réglements de la Saiterie.

Arrivés à leurs fins sur le premier point — nous ignorons ce qui advint du second —, c'est sur la foi de ce médiocre succès qu'ils se déterminaient, peu après, à poser, contre les 6 Esgards, leurs alliés de la veille, et les principaux corps de métier, la question de leur pouvoir discrétionnaire en matière de création d'offices et de législation industrielle.

C'est en effet en cette même année 1536 que se place la première tentative de création de 4 nouveaux Esgards spéciaux <sup>3</sup>), pour la visitation de la teinture en guède, et que la crise entre dans sa phase aigüe.

A l'ordonnance d'Echevinage les 6 Esgards anciens, délégués

<sup>1)</sup> XIA 1538 fo 125.

<sup>2)</sup> XIA 1539 fo 551.

<sup>3)</sup> XIA 8353 fo 500. Plaid, du 18 Août 1542, loc. cit.

provisoirement à cette inspection, en 1528, répondent par un appel devant le bailli, et la mesure est ajournée.

En 1539, nouvelle ordonnance, pareillement suivie d'appel et de sursis.

On arrive ainsi à l'année 1541, où un nouveau Maire, Me Adrien Vilain, procureur du Roi au bailliage, personnage singulièrement remuant et audacieux, passe outre à toutes oppositions et fait mettre les 4 offices en vente 1). A ce moment, François Ie: venait de faire saisir, par tout le royaume, les deniers communs des villes et particulièrement d'Amiens: la guerre était aux portes, les travaux de fortification les plus urgents, en souffrance. L'occasion était unique; les 4 offices furent effectivement vendus, et les acquéreurs mis en possession commencèrent à vaquer aux devoirs de leur charge, sans avoir égard à l'appel des premiers possesseurs. Ceux-ci passèrent à la résistance ouverte. Il s'ensuivit des troubles graves, invasion par la force des ateliers de teinture, bris et enlèvement des sceaux apposés par les nouveaux Esgards, attroupements et séditions. L'Echevinage bravé en face répliqua par des décrets de prise de corps et de suspension de leurs offices contre les 6 perturbateurs qui subirent une détention de 6 semaines et se virent même suppléés dans l'exercice de leur

L'Echevinage venait déjà d'édicter, quelques mois avant, les Avril 1541, une nouvelle ordonnance sur la Saiterie, dont Adrien Vilain, en prenant la Mairie, 28 8<sup>hre</sup>, annonçait le dessein d'assurer l'exécution rigoureuse. Il s'ensuivit aussitôt un appel des Esgards Saieteurs et des Teinturiers devant le bailli. AA XII. 1º 200 et BB XXIV. 121.

L'ordonnance n'en fut pas moins complétée, le 9 Mars suivant, par l'addition de nombreux articles, BB XXIV. 163.

Le 16 Mars, la Communauté des Saieteurs y répondit par un contre-projet, pour l'evamen duquel l'Echevinage convoque une réunion de 10 Maîtres ouvriers, dont les 4 Maîtres de la Confrérie. 10 Marchands Saieteurs élus par leurs collègues et 10 Echevins. BB XXIV. 168.

Mais, le même jour, les mutins, après avoir constitué un Procureur pour soutenir leur opposition devant le bailli, se répandent en tunuite dans la ville et essaient des procédés d'intimidation. Sur le rapport du Maire, on décide aussitôt d'informer le plus secrétement possible sur leurs excès et monopoles et cependant de mettre en vente les 4 offices. BB XXIV, 169.

L'agitation persistant, on se résolut, le 11 Mai, à faire arrêter les 6 Esgards anciens. BB XXIV. 178.

charge. C'est alors qu'ils en appellent au Parlement, dont ils obtiennent un 1° arrêt de suspension). Enhardis par ce succès, ils requièrent l'évocation globale de tous les appels pendants devant le bailli — appel des teinturiers contre l'imposition du 3<sup>me</sup> denier dit de la visitation de la teinture en guèdes, qui, depuis 1528, s'était toujours faite gratuitement par les 6 Esgards anciens — ce 3<sup>me</sup> denier attribué, à titre de rémunération aux 4 offices nouveaux — appel de la Communauté des Saietzurs contre les nouvelles ordonnances du Maire Vilain, touchant la règlementation du travail — pour les voir joindre à leur propre cause et obtenir un règlement d'ensemble.

C'est en ces termes que l'affaire revient devant la Cour, le 18 Août 1542°), pour être plaidée à fond, entre les Maire et Echevins d'une part, les 6 Esgards anciens et les Teinturiers, d'autre part, l'évocation des autres appels n'étant encore résolue.

Nous connaissons déjà les arguments de fait invoqués de part et d'autre. Il nous reste à exposer les raisons de droit et prétendus titres juridiques produits par l'Avocat de la ville pour justifier les prétentions du Magistrat. Elles tiennent, dans sa plaidoirie, la première place et constituent visiblement la partie essentielle de son argumentation.

Ces droits se fondent, suivant lui, sur 4 titres principaux, la Charte de 1209, le bail perpétuel de la Prévôté par Philippe le Bel, en 1292, et spécialement les actes de restitution de 1332, 1337, la déclaration confirmative de Louis XI, en 1480, et les sanctions récentes données par la Cour elle-même à la nouvelle législation de la Saiterie.

Nous sommes renseignés sur la valeur exacte de ce dernier; essayons d'établir avec quelque précision celle des 3 autres: Elle

<sup>1)</sup> Cet arrêt, mentionné dans une délibération du 5 Juillet 1542, comme portant la date du 30 Juin, n'a pas laissé de traces dans les registres du Parlement. Mais il y est assez clairement fait allusion dans l'assignation donnée par la Cour, le 18 Août suivant. X<sup>1A</sup> 8353 f° 509, toc. cit.

Rendu par défaut au profit des 6 anciens Esgards contre le corps de ville et les 4 Esgards nouveaux et suivi tout aussitôt d'exécution, il avait été, sans tarder, frappé d'appel, considéré que led. arrest a esté donné sans oyr les parties». BB XXIV. 185.

<sup>2)</sup> XIA 8353 to 509, loc. cit.

ressort déjà très clairement à nos yeux de l'interprétation et du commentaire de la défense elle-même. Comme l'Echevinage ne trouva jamait mieux à dire, dans les nombreuses démarches qui suivirent, cet exposé mérite d'être reproduit. Rien ne montre mieux l'indigence de l'esprit critique et même du simple sens de la tactique offensive chez ces praticiens dont l'habitude de la chicane ayait plus qu'aux trois quarts oblitéré les facultés.

Trouver, dans la Charte de 1209, l'attribution aux Maire et Echevins «de la mise au fait et police des arts et métiers, érigés en lade ville, avec corps, collège et puissance de faire status et ordonnances pour le fait de la police, entretien de la ville et des métiers ... » — ce sont les termes mêmes de la plaidoirie est proprement un tour de force, puisque pas plus en 1209, qu'en 1185<sup>4</sup>), métiers et corporations, législation et police industrielle ne sont nulle part nommés, même par allusion. Il ne faut pas moins pour les y découvrir que solliciter étrangement un certain article 47, où toute la subtilité d'un légiste ne les trouve encore contenus que par préterition: Le Roi, en déferant aux Maire et Echevins, par devant le bailli, la juridiction de tous les forfaits commis dans la ville et la banbeue, s'y réserve exclusivement celle du meurtre et du rapt, avec le bénéfice de la confiscation des katels des homicides, traîtres et incendiaires, Interprétons cette restriction dans le sens le plus rigoureux, instituons une confusion entre le droit criminel et le droit civil. et voilà la compétence du Magistrat étendue à souhait.

L'argument tiré des aliénations successives de la prévoté royale 2) n'est guère moins spécieux. Des 4 actes invoqués, 3 sont mis hors de cause par le 4° n°. — Lettres de Philippe VI, de Juin 1332, touchant la restitution à la Commune des offices et courtages retenus indûment, avec la Prévoté elle-même, entre les mains du Roi, qui déclare précisément que ces offices n'ont avec elle rien de commun — «les quiex, dit le Roi, nous déclarons à culx appartenir

<sup>1)</sup> Cf. ces différents textes dans la publication de M. DE BEAUVILLE. Recueil de Documents inédits concernant la Picardie, t. IV, p. 19 seq.

<sup>2)</sup> Cf. AUGUSTIN THERRY, I, p. 291, 435, 438, 466. Bail à ferme de la Prévôté en 1292, Résiliation du bail et restitution des offices (énumérés ci-joint) en Juin 1332, Restitution de la Prévôté en 1337.

à cause de Mairie». Reste à fixer la nature de ces offices et les droits attachés à leur exercice ainsi qu'au pouvoir d'en disposer, si formellement reconnu à l'Echevinage. Le document les énumère ainsi: «offices de courratié de cuirs, de laines, de herenc. de draps, d'avoir de poys, de fruit, de voitures, de charettes et de plusieurs autres marchandises qui par courretiers ont esté acoustumées de vendre ou à faire vendre et acheter, et aussi les offices de jaugage, de l'ensellerie de draps, de crier les corps et de faire les fossés pour enfouir les corps, de auner les draps, de deschargier les vins, de lyer les charetes, de garder les biens des terres que l'on dit messiers, et plusieurs autres offices et ordenances de mestier qui par le Maieur et Eschevins sont acoustumé de donner et de en ordener à leur volenté». On remarquera que dans cette longue liste ne sont désignés expressément que des emplois relevant de la marchandise, dont il a été établi par ailleurs que le régime est celui de la règlementation par l'Echevinage, emplois d'intermédiaires ou d'auxiliaires subalternes ou de contrôleurs des transactions, devenus presque tous vénaux en 1403.

Les offices de police industrielle n'y figurent point. Et si l'on objecte qu'il y a tout au moins quelque ambiguïté dans la formule finale «et plusieurs autres offices et ordonnances de mestier», nous répondrons que le sens en est, à 2 reprises, très nettement défini et limité, dans la suite du texte, par l'addition des mots «et vivres» qui rendent à celui de mestier sa véritable acception, celle de service d'alimentation. C'est ainsi qu'on lit, quelques lignes plus bas, «avec l'ordenance des estaus au poisson et de mestiers et vivres de lad" ville». Or les métiers de l'alimentation vivaient sous le même régime que la marchandise. Impossible donc de trouver ici encore une justification, même détournée, des prétentions du Magistrat.

Quant à la découvrir, avec son Avocat, dans les lettres patentes de 23 8<sup>tre</sup> 1480, confirmatives de l'ensemble des privilèges octroyés à la ville, en 1471 1, voilà qui ne devait guère être

<sup>1)</sup> Ordonnances des Rois t. XVII, p. 401. On sait que, le Parlement ayant refusé l'enregistrement des lettres patentes données à Beauvais, en Mars 1471, comme n'étant signées de la main du Roi, la ville en sollicita une con-

moins malaisé; ces lettres, qui ne nous sont point parvenues, ne pouvant contenir plus que les octrois eux-mêmes, où il n'est jamais question des métiers et de législation industrielle. On sait que Louis XI s'abstint, à Amiens, de toute ingérence dans ce domaine. Enfin nous avons, par surcroît. l'aveu des intéressés eux-mêmes qu'il n'était question nommément, dans les lettres d'8½ 1480, que de la confirmation de la dispense des lettres d'octroi, pour l'imposition annuelle des Aides, et de l'exemption des francs fiefs et nouveaux acquêts.

La réplique de l'Avocat du Roi fut aussi courte que concluante: Il reconnut avoir bien vu, par leurs titres, que les Maire et Echevins étaient en possession du pouvoir de disposer des offices, incorporés au domaine de la ville et énumérés dans l'acte de 1332, mais non d'en ériger et vendre de nouveaux. Que s'ils avaient tel privilège, ce qu'il leur déniait, ils ne pouvaient s'en prévaloir, n'en avant jamais requis vérification devant la Cour. Quant à la confirmation de Louis XI de 1480 1), ce n'était qu'une dispense de taxes et une permission de s'imposer pour la fortification, par le seul consentement des habitants. Encore la Cour n'en avait-elle vérifié que le premier point: Si la Chambre des Comptes l'avait fait sans restriction, ce n'avait été que sur le mandement exprès du Roi. Pour ces raisons, il déclarait prendre le fait et cause des Esgards appelans, en se disant, quant au reste, décrets de prise de corps et séditions populaires - insuffisamment informé.

La Cour, en fixant au lendemain, sans plus de délais, l'examen des pièces d'information déposées, laissa pareillement entendre qu'elle se tenait elle aussi pour amplement instruite et en mesure de se prononcer. Effectivement, elle rendait, 8 jours après 2), malgré les efforts du procureur de la ville, pour obtenir un supplément d'enquête et gagner du temps, un 2ème arrêt de provision qui, en donnant satisfaction aux appelans sur la question de fait, réservait tacitement le fond même du débat.

firmation qui ne fut elle même enregistrée intégralement qu'en Chambre des Comptes et en vertu d'un mandement exprès du Roi. V. notre Essai p. 292.

<sup>1)</sup> XIA 4904 fº 144vo, Plaid. 12 Juillet 1537.

<sup>2)</sup> XIA 4917 fo 348ro, 27 Août 1542.

L'arrêt se hornait, quant aux appellations relatives aux points de droit érection, institution et fonctionnement des nouveaux offices, appel des Teinturiers contre l'imposition du 3ème denier, et du Procureur générai contre le principe du droit prétendu de l'Echevinage — à mettre le tout au néant sans amende ni dépens, quant aux parties privées.

Pour le reste, — appel des décrets de prise de corps etc. — il condamnait les Maire et Echevins en 80 l. ps. de dépens, dommages et intérêts envers les 6 Esgards anciens, en réintégrant ces derniers en leur droit exclusif de visitation des saies et de la teinture en guède, mais sans autre salaire que les 2 deniers primitifs, qui constituaient leur remunération traditionnelle, sous peine de privation de leurs états, et en faisant défense aux Maire, Echevins et nouveaux Egards d'y donner aucun empêchement à l'avenir.

Enfin restitution était stipulée, au profit des 6 appelans, des deniers perçus du chef de leurs offices pendant leur détention, et, au profit des teinturiers, du produit du 3ème denier, s'il en avait été exigé d'eux quelque chose.

Quelque sagesse qu'eût mise la Cour à s'abstenir de statuer sur le fond, comme de révoquer l'institution des 4 Esgards ') et de se prononcer sur la requête d'évocation annexée à la cause, son exemple resta vain. Le vent ne soufflait pas aux transactions, bien au contraire.

La Communauté des Saieteurs, encouragée par ce succès, prétendait arriver à une victoire complète, arracher au Magistrat le droit d'édicter des statuts et recouvrer la liberté de ses élections traditionnelles. De son coté, l'Echevinage, dûment averti pourtant, persistait dans son entreprise. Même après leur avoir remboursé le prix de leurs charges, il gourmandait «le refroidissement» de ses 4 alliés, et leur reprochait d'abandonner la partie sur un simple engagement de début.

<sup>1)</sup> Ceux-ci u'en demandèrent pas moins à l'Echevinage, dès le 5 7<sup>bre</sup>, le remboursement du prix de leurs offices, soit 1333 l., à quoi il fut fait droit, le 19 8<sup>bre</sup>. Quant au paiement de l'amende, on attendit pour l'effectuer plus de 2 ans encore, jusqu'à Pexécution d'une contrainte par un sergent du Châtelet. 133 XXIV, 191 seq.; XXV, 97, 0<sup>hac</sup> 1544.

Cependant, par l'effet de son peu d'empressement à y donner ordre ), la visitation de la teinture ne se faisait plus qu'avec une extrême négligence; les marchands laissaient entendre des plaintes; la fabrication déjà éprouvée par la guerre menaçait d'émigrer à Rouen, où les pauvres ouvriers annonçaient le dessein d'aller «ériger leur mestier».

Deux ans durant, la ville fut pleine d'agitations, d'assemblées tumultuenses et, comme on disait alors, d'excès et de monopoles <sup>2</sup>), jusqu'à ce qu'enfin l'affaire revînt devant le Parlement, reprise, au nom de la Communauté du métier, par les 4 Maîtres de la confrérie des Saieteurs, qui perpétuaient seuls, à sa tête, la tradition d'une représentation élective. Cette fois, la Cour fut mise en demeure de se prononcer sur le fond, c'est à dire, sur la compétence de l'Echevinage, tant en matière de création d'offices que de rédaction de Statuts.

Nous résumons les principaux éléments du débat3):

Dès les premiers mots, la question est posée sur son vrai terrain et les objections décisives mises en pleine lumière:

l'impuissance des Maire et Echevins à exercer un droit qui n'appartient qu'au Roi, celui de faire des ordonnances. — le vice fondamental de ces offices vénaux qui portent, dans l'exercice de leurs attributions, l'esprit de fiscalité dont ils sont issus et, «par fryandise d'amendes», n'appliquent les règlements que pour «molester» les justiciables, — la nécessité de revenir au régime des élections annuelles ou biennales, pratiqué dans toutes les villes de France, — enfin les conséquences arbitraires d'un tel état de choses où le pouvoir incriminé ne sait répondre aux

<sup>1)</sup> Il instituait de nouvelles enquêtes près des Teinturiers, ajournait sa réponse aux requêtes des 6 Esgards qui lui demandaient l'autorisation de vaquer à lade visitation et ne leur fixait jour et heure pour ce faire qu'après 3 mois d'attente, 7 Xbre, BB XXIV. 211, 219, 223, 30 9bre, 23 8bre.

<sup>2)</sup> Cf. Série CC. Comptes de 1542, 43, 44, aux chapitres: Voyages et Dépenses Communes, nombreux mandements à ce sujet.

L'Echevinage multiplia, dans ces 2 années, les démarches près du Roi et du Grand Conseil pour obtenir une confirmation directe de ses ordonnances; et le Parlement donna contre lui plusieurs défauts au profit des Maîtres de la Confrérie, BB XXIV. 224, 14 Xbrc 1542 et XIA 4919 f° 537, 9 Août 1543.

<sup>3)</sup> NIA 4921 fo 231. Plaid, 8 Jany, 1544.

appels et doléances des plaignants que par des décrets de prise de corps.

La réponse des Avocats de la ville et des 6 Esgards ceux-ci «adjournés pour veoir régler les parties» — à ce réquisitoire véhément est plutôt faible: L'un, après avoir réédité la singulière argumentation que nous avons réfutée sur l'origine des titres de la ville, se rabat, cette fois, de préférence, sur les questions de fait1): - l'inobservation des statuts et le décri de la marchandise d'Amiens, — la nécessité d'y remédier par les prescriptions techniques qui ont fait l'objet des ordonnances attaquées, - l'insubordination de ce peuple qui répond par des plaintes et des attroupemens aux mesures prises dans son intérêt. Devant ces démonstrations, l'Echevinage toujours conciliant lui a proposé de faire assemblée de 30 des siens, auxquels s'adjoindraient plusieurs marchands et 10 Echevins à leur choix. Vains efforts! Ils ont répondu en relevant leur appel devant la Cour et en s'assemblant en armes, par 3 divers jours, devant la maison du Maieur et l'Hôtel de ville, aux cris de «aux armes. à Mahon», au point de contraindre le Maire à s'enfuir dans sa maison, et de déchainer le sédition 2). Comment tolérer de tels excès, dans une ville bien policée, clef du royaume, au bon gouvernement de laquelle les meilleurs juges, et récemment le duc de Vendôme, ne cessaient de rendre hommage? Comment contester au Magistrat l'obligation stricte de sévir et de décréter contre 5 ou 6 mutins?

Notons seulement, en réponse à l'argument des appelans, la distinction reprise par lui entre Ordonnances et Statuts, les unes ne pouvant émaner que du Roi seul, les autres «qu'il appartient de faire aux Maire et Eschevins».

<sup>2)</sup> Il va de soi que l'avocat des appelans conteste jusqu'à la réalité de ces troubles. Les choses, suivant lui, se seraient ainsi passées: Après l'appel interjeté, quelques Saicteurs s'en seraient allés, un jour, en la maison du Maire lui demander permission de s'assembler afin d'élire et constituer procureur pour la conduite de leur cause. Sur son refus, ils seraient retournés vers le bailli ou son lieutenant qui leur aurait donné la permission. Sur quoi, ils auraient fait assemblée aux halles; et c'est alors seulement que le Maire irrité aurait decrété lade prise de corps.

Si nous en croyons le témoignage non intéressé des Registres aux Comptes, et les habitudes connues de ce peuple mobile et colérique, il est douteux que les choses se soient passées aussi pacifiquement.

L'autre se borne à rappeler les circonstances et conditions d'ordre public qui ont fait substituer des offices aux fonctions électives, ce que la Cour a positivement approuvé dans son dernier arrêt «par lequel est dit qu'ils demoureront»; puis il conteste que ses clients se montrent avides de gain, comme on le leur a reproché, qu'ils soient juges et parties dans leur propre cause; car telle est la procédure de leurs visitations: En cas de malfaçon constatée, ils font porter la pièce déloyale en l'Hôtel de ville ), où elle est, en présence de l'ouvrier intéressé, revue par gens expers, pour lui être rendue ou frappée d'une amende de 2 sols, à leur profit.

A son tour, l'Avocat du Roi conclut en précisant la doctrine qu'il formulait 2 ans avant: Au Roi seul il appartient de faire des ordonnances et d'ériger des offices, et non aux Maire et Echevins, contre lesquels il se joint au parti des appelants. Que si tel cas se présente, qui requière prompte solution, par voie d'ordonnance, il propose la procédure suivante: Les Maire et Echevins s'assembleront, pour aviser, avec le bailli et les officiers du Roi, puis, leur avis transmis au prince, celui-ci ordonnera suivant son bon plaisir. Pour ce qui est du mode d'institution des Esgards, il requiert un règlement de la Cour rétablissant les élections annuelles ou bisannuelles ou tout au moins un supplément d'enquête. Quant aux décrets de prise de corps, ou ne saurait admettre que les Maire et Echevins, étant parties, aient eu qualité pour se faire juges, et la cause doit être renvoyée au bailli.

L'arrêt de la Cour, du même jour, tout en restant quelque peu en deça de cette doctrine, la confirme sur les points essentiels. C'est un des plus rudes coups qui aient été portés jamais à la prérogative municipale. On remarquera les analogies frappantes

<sup>1)</sup> La procédure était, en réalité, beaucoup plus simple, comme en témoigne une ordonnance des 30 Juillet et 19 X<sup>bre</sup> 1538 instituant une commission de 4 et non plus seulement 2 Echevins «pour estre tous les jours présents aux halles, au moins deux d'entre eux, et expédier sommairement les parties, avec l'assistance du greffier ou de son commis chargé de tenir registre des appointements et condamnations et d'adresser le rôle des amendes au Receveur du domaine, à qui appartenait la perceptiou. BB XXIII. 62°°, 96.

des solutions appliquées, à quelques années de distance, à la rédaction des statuts des métiers et au vote des impositions communales 1).

La Cour commence par déclarer «nuls et de nul effet et valeur» les statuts faits «sans l'auctorité et approbation spéciale du Roi, qui sont requises en fait de statuts et police. Et a lade Court faict inhibitions et deffences aux Maire et Echevins de lade ville d'Amiens doresnavant faire statuts perpétuels en faiet de police dud. mestier de Sayetterie. sans premièrement avoir la délibération et advis de l'assemblée qui se fera en la Maison Commune de la ville, assavoir président en icelle le bailly d'Amiens ou son Lieutenant, y assistans les Maire et Echevins et X Maistres du mestier de savetterie, et X bons et notables bourgeois de la ville, en la présence de tous lesquels seront mises en délibération les choses qui seront requises et nécessaires pour le bien et continuation de la commodité dud. mestier. Et ce qui sera advisé par eulx ensemblement sera redigé par escript, et sur ce sera présenté au Roy requeste afin que son bon plaisir soit statuer et ordonner ce qui aura esté advisé par la compagnie, sinon, selon et ainsy qu'il luy plaira, en y adjoustant ou diminuant. Toutesfois entand lade Court que [pour] les matières qui requerront prompte loy et provision et ne pourront souffrir longue demeure, que, par provision, pour obvier au péril et danger imminent, ilz en puissent donner tel ordre qu'ils adviseront pour lors et qu'il appartiendra par raison».

Comme pour atténuer l'effet d'une solution qui, sans être absolue et radicale, devait pourtant encore enflammer les passions contraires, l'arrêt s'adressant alors aux Saieteurs leur recommande, en longs termes, «de bien et loyaument exercer leur mestier, faire bonne marchandise» etc. Reprenant une à une les prescriptions techniques des ordonnances contestées, il édicte, sur chaque point, un règlement transactionnel, propre à concilier les parties <sup>2</sup>).

Cf. Arrêt du 3 Févr. 1539. X<sup>1A</sup> 4907 f<sup>6</sup> 275. V. notre Essai p. 296.

<sup>2)</sup> Ces prescriptions étaient les suivantes:

I° Pour rémédier à la négligence des Saieteurs qui laissaient beaucoup de taches en leurs pièces, en se contentant de les dissimuler dans les plis.

Puis, revenant aux questions irritantes, il s'applique à les résoudre par la même méthode: L'affaire des décrets de prise de corps est renvoyée devant le bailli; et le règlement de la requête relative au mode d'institution des Esgards, ajourné au premier jour plaidoyable à la Chandeleur, pour plus ample audition des parties et information de la Cour qui, cependant, charge les officiers du Roi à Amiens d'un supplément d'enquête sur la commodité ou incommodité des solutions discutées.

L'arrêt conclut en défendant à tous Saieteurs «de faire assemblée et congrégation universelle, se n'est en cas de nécessité, auquel cas, pour eulx assembler, se retireront devers le bailly ou son Lieutenant pour en avoir la permission et congé par

dont les 2 ou 3 apparents restaient seuls sans défauts, à la très grande déception des marchands, il leur avait été enjoint de laisser leurs pièces toutes deployées lors de la dernière visitation en halle, où les Esgards devaient frapper d'amende toute tache même effaçable, la plupart étant des taches d'huile, indélébiles par conséquent.

La Cour les autorise à ôter et purger les taches avant de mettre les pièces en vente et maintient l'amende pour celles qui subsisteront. Les pièces seront pliées de telle sorte que les marchands puissent en voir toutes les fautes.

H° Sous le prétexte que les tricquebattes de fil (cordelles soutenant la pièce sur le métier) laissaient des fils dans le tissu, il avait été ordonné qu'elles se feraient de boyaux, sous peine de grosses amendes, ce qui induisait le Saieteur à des dépenses fort onéreuses, «X sols de boyaux, disaient-ils, ne remplaçant VIII deniers de fil, et le pays de Picardie ne pouvant fournir toute la quantité nécessaire pour monter les seuls métiers d'Amiens.

La Cour, laissant la décision au Roi sur ce point, après avis de l'assemblée qui se réunira sous la présidence du bailli, autorise les Saicteurs à garder provisoirement l'usage ancien, mais à la condition de ne pas laisser de fils dans le tissu, sous peine de réparations et d'amendes.

HIº Pour ce que bien souvent, des étrangers venant vendre leurs saies à Amiens, ceux de la ville qui en avaient de mauvaises les écoulaient par leurs mains, pour échapper à toute recherche des Marchands et des Esgards, telles substitutions avaient été interdites et l'ouvrier sommé de vendre sa saiterie en personne, non par gens interposés, même pas, disaient les plaignants, par les mains de sa femme, de ses serviteurs ou ses amis; ce que contestait l'avocat de la ville qui niaît que le règlement s'appliquât aux personnes dont le chef d'ouvroir était responsable.

La Cour, adoptant cette dernière interprétation, confirme le règlement et permet aux Saieteurs de faire vendre leurs ouvrages par leurs femmes et serviteurs, sous leur responsabilité. provision, et ce sans préjudice de la juridiction des Maire et Echevins en aultres causes. Leur défend toutes fois eulx assembler par la ville et faire aucun tumulte en icelle, sur peine d'estre déclarés rebelles au Roy et de punition corporelle, ains se retireront en quelque honneste lieu».

Si politiques et mesurés que fussent ce langage et ces dispositions, que la Cour s'abstenait prudemment de formuler en règle générale applicable à tous les métiers d'Amiens, ils ne pouvaient faire illusion sur leur véritable portée et les sanctions ultérieures qu'ils laissaient suffisamment entrevoir 1). Au cas d'ailleurs fort improbable où les Maire et Echevins eussent été disposés à conserver quelques doutes. l'événement ne tarda pas à les dissiper; car une semaine était à peine écoulée qu'une seconde affaire, de même ordre, recevait, des mêmes juges, une solution identique.

On croira sans peine qu'au cours des incidents que nous venons d'exposer, plus d'un métier s'était laissé entraîner, par l'exemple des Saieteurs, à braver l'autorité de l'Echevinage et à contester ceux de ses règlements qui lui déplaisaient. Au premier rang des artisans de désordre, nous retrouvons, comme toujours, la nombreuse et turbulente «Communauté des Taneurs, Cordonniers et Conreurs» (corroyeurs), alors fort excitée contre l'institution récente d'une halle aux cuirs et la modification des usages anciens concernant l'esgardise des marchandises: En 1540°). l'Echevinage importuné des plaintes des marchands forains, dont les cuirs exposés à découvert sur le pont Baudry, où ils devaient être esgardés avant d'être mis en vente, se gâtaient à la pluie, avait décrété la création d'une halle aux cuirs, au même endroit, pour les abriter, et enjoint aux 3 métiers d'y déposer les leurs, sous la garde d'un préposé qui recevrait un denier par cuir, pour

<sup>1)</sup> Le premier effet de l'arrêt fut naturellement un redoublement de désordres dans Amiens.

Le 24 Janvier, l'Echevinage ordonne que le fiscal poursuivra en toute diligence «la matière extraordinaire renvoyée par lade Court de Parlement, touchant le grand tumulte et monopole que ont fait lesd. Saieteurs, afin d'en avoir la réparation». BB XXV. 15°°.

<sup>2)</sup> Aug. Thierry II, 612. Ordonnance 16 7bre.

y être visités ensemble. Ceux-ei protestèrent contre la double vexation du dérangement et de cette taxe d'un denier supplémentaire qui s'ajoutait aux 3 autres exigés déjà pour l'apposition du triple sceau de leurs Esgards respectifs, et en appelèrent devant le bailli, ¿juge d'appel», «combien que, disaient-ils plus tard, ils eussent pu le faire en la Cour, puisqu'il y avoit entreprise sur l'autorité du Roi, auquel seul appartient faire ordonnances de police» 1).

L'Echevinage, passant outre, fit édifier la halle par les soins d'un certain Aubry qui s'était présenté pour le faire à ses frais, à charge d'en devenir gardien et de percevoir la taxe à son profit. Il fit même arrêter, entre ses mains, 80 cuirs appartenant à 2 marchands qui refusaient de payer. Enfin, les Esgards faisant apparemment cause commune avec les gens des 3 métiers, il n'hésita point à faire saisir, dans la maison du plus ancien, le coffre où les 3 sceaux étaient conservés sous triple serrure pour le faire transporter à la nouvelle halle; d'où 2 appels subsidiaires des intéressés, dont le bailli les aurait, à leur avis, déboutés sans propos, en retenant seulement le principal de la cause, et réappel devant la Cour, tant sur les 2 incidents qu'aux fins d'évocation de la cause elle-même, non encore jugée.

Deboutés, une seconde fois, à Paris, sur l'incident de la saisie des sceaux, les plaignants reviennent à la charge, alléguant l'identité de leur situation avec celle des Saieteurs, et ils finissent par être admis à plaider, au péril d'amende, le 15 Janvier 1544, 8 jours après l'arrêt rendu au profit de ceux-ci. Le jour même, après l'audition des plaidoiries et des conclusions de l'Avocat du Roi, qui prit encore fait et cause pour eux, la Cour leur accorda l'arrêt d'évocation, en assignant les parties au premier jour, et Aubry avec elles, sur l'incident le concernant.

Cette fois du moins, l'Echevinage se hâta de transiger; et, le 31 Janvier, l'Avocat du Roi n'eut plus qu'à présenter un accord des parties, qui acceptaient l'extension à leur propre cause du règlement appliqué aux Saieteurs, touchant la rédaction des

<sup>1)</sup> XIA 4921 fo 272, 331. Plaid. et Arrêts des 15 et 31 Janvier 1544.

<sup>2)</sup> Dont le plus ancien Esgard de chacun des 3 métiers gardait une clef.

statuts et ordonnances, accord dont il demandait homologation par la Cour, ce qu'il obtint, séance tenante.

Restaient l'instance d'Aubry, requérant remboursement par la ville des 12 ou 1500 l. engagées par lui dans la construction de la halle, celle des marchands, dont les cuirs avaient été arrêtés, voire perdus ou n'avaient pu être recouvrés qu'en pavant la taxe, à pareille fin de restitution contre lui. Sur le premier point, l'Echevinage demandait qu'il fût debouté, en alléguant qu'il s'était offert de lui-même et n'avait reçu aucun mandat, aucun engagement de la ville envers lui. D'ailleurs le loyer de la halle n'était pas aboli pour les marchands forains; et l'ordonnance n'était pas précisément annulée mais seulement suspendue à l'égard de ceux d'Amiens, jusqu'à la décision du Roi qui, l'information faite, suivant la méthode prescrite, pourrait la rétablir. La Cour, adoptant ce parti, ajourna l'instance à deux mois. délai suffisant pour réunir l'assemblée consultative et obtenir une solution du Roi. En cas de confirmation de l'ordonnance, la demande de remboursement tombait d'elle-même, et l'affaire était mise hors de Cour; dans le cas contraire, elle était renvoyée devant le bailli.

Sur le second point, l'avocat d'Aubry déclarant n'avoir charge et mandat de son client, pour plaider lade appellation qui n'était au rôle, défaut fut donné contre lui. Nous ignorons la suite de l'un et l'autre incident. Il nous suffit de constater la confirmation par le Parlement de sa jurisprudence récente et l'empressement de l'Echevinage à s'y rallier, à la veille d'un nouvel échec.

Cet empressement était feint, et l'Echevinage à cent lieues d'une pensée quelconque d'abdication. Ce qu'il revèle seulement c'est un changement de tactique ou plutôt un retour à la tactique traditionnelle qui consiste à opposer l'autorité directe du Roi à celle du Parlement. Deux systèmes sont ici en présence, du conflit desquels on peut dire qu'il est le fait dominant et comme la synthèse de toute la vie publique en France depuis des siècles: d'une part un vaste programme de centralisation et d'unification progressive réalisé à la fois et tempéré par la double garantie d'assemblées consultatives locales, où la magistrature des offices se substitue graduellement à l'élément populaire et représentatif,

et du contrôle d'un grand corps autonome, exerçant la juridiction suprême, au sommet. C'est la nation passant insensiblement, et par un appareil très savant de formes juridiques, sous la tutelle de la bourgeoisie de robe fortement hiérarchisée et devenue l'ordre prépondérant dans l'Etat; — de l'autre, la tradition encore vivace dans une partie de la bourgeoisie, mais doublement compromise par sa rupture avec le peuple et la marche ascendante de la centralisation, du privilège et du particularisme communal qui cherche sa dernière sauvegarde dans la volonté arbitraire du prince; c'est le privilège abdiquant aux mains du despotisme.

Ces réserves faites, il convient de reconnaître que ces gens de chicane avaient au moins le génie de la tactique défensive et qu'ils manœuvrèrent supérieurement pour arracher au Roi et à la Cour elle-même, en moins de deux années, l'annulation à peu près formelle des deux arrêts des 27 Août 1542 et 8 Janvier 1544. Leurs démarches avaient commence, au lendemain du premier, par l'envoi d'une mission en Cour, en Xbre 1542 1), chargée de solliciter, entre autres choses, la confirmation directe par le Roi «des brefs, status et ordonnances, érection d'offices faites par Messeigneurs de l'Echevinage pour le bien des mestiers de Saiterie et de Tannerie, en vue de mettre fin aux procés en Parlement». Elles semblent n'avoir donné aucun résultat jusqu'au jour où l'Echevinage, instruit par une suite d'échecs, prit le parti de sérier les questions: Profitant de ce que l'affaire du mode d'institution des Esgards Saieteurs n'avait pas été résolue par l'arrêt du 8 Janvier mais ajournée et soumise à l'enquête, il affecta de ramasser ses efforts sur ce seul point pour obtenir plus aisément satisfaction. La manœuvre lui réussit: Le Roi. saisi d'une longue requête, où étaient exposés, avec les titres conférés au Magistrat d'Amiens par les lettres patentes de Juin 1332, les raisons qui avaient motivé la transformation des charges électives en offices et qui militaient en faveur du maintien de ceux-ci, octrova. par de nouvelles lettres de Juin 1544<sup>2</sup>), une confirmation perpétuelle qui réglait, en principe,

<sup>1)</sup> BB XXIV. 224.

<sup>2)</sup> XIA 8615 fo 81.

la question. Le document renvové au Parlement, aux fins d'enregistrement, y fut effectivement enregistré, le 16 Février suivant1), sur l'avis conforme du Procureur général, déjà mentionné dans les lettres du Roi. Les raisons de ce revirement apparent de la Cour et du Ministère public ne sont pas difficiles à saisir. Il faut les rechercher dans les répugnances non déguisées des légistes à faire le jeu d'une démocratie turbulente, dont les résultats de l'enquête avaient amplement démontré les excès, Le système d'assemblées consultatives, récrutées, du coté du peuple, par un suffrage à deux degrés, bon pour l'élaboration des statuts, ne leur paraissait pas, avec raison, pouvoir s'adapter aussi facilement au renouvellement d'une magistrature annuelle. et, bénéficiant eux-mêmes de la vénalité des offices, il n'avaient, tant s'en faut, contre ce mode de recrutement, aucune prévention, pourvu qu'il s'entourât des garanties et des tempéraments appropriés, que l'arrêt d'enregistrement eut précisément soin de stipuler. Il y était dit, «par addition au texte des lettres du Roi . . . que. occurrant la vacation de l'estat d'esgard, à laquelle fauldroit procéder par élection et provision, avant que ce faire, les Maire et Echevins seroient tenus appeler avec eulx IV des plus anciens Maistres Saieteurs, avec lesquels ils informeroient des plus anciens et capables dud, estat pour après, en procédant par eux à lade élection et provision, avoir regard aud, avis, sans estre autrement tenus à le suivre».

Pareillement, il était ordonné, «du consentement desd. Maire et Eschevins, que la Communauté des Saieteurs pourroit eslire, sous la foi du serment, XII dud. mestier capables et suffisans pour juger avec les VI Maistres Esgards de la loyauté des ouvrages de saiteries.

On remarquera que la question de la vénalité était une fois de plus écartée et qu'à la faveur de ce silence l'Echevinage restait en droit de persévérer dans ses errements passés, les clauses restrictives garantissant la participation du peuple, tant au choix des candidats qu'à l'exercice de la juridiction, une fois respectées. Il ne se tint pourtant point pour satisfait d'une

<sup>1)</sup> X1A 4924 fo 479.

solution qui lui faisait, en somme, la part très belle, et dont le peuple, pour son compte, ne demandait qu'à s'accommoder'). Non seulement il paraît, dans la réalité, n'en avoir tenu aucun compte; mais ses démarches n'en furent que plus actives pour se faire libérer, par le Roi, de toutes ces entraves apportées à l'exercice de son pouvoir. Il est vrai qu'elles ne nous sont révélées que par le résultat final. Suivant une tactique à lui familière, il a joué, dans la circonstance, un jeu si serré qu'on ne trouve pas trace dans ses délibérations, de ces manœuvres de la dernière heure. Il crut même devoir donner le change à l'adversaise et masquer son jeu secret de démarches officielles dans le sens de la conciliation et des vœux du populaire.

La vérification des lettres de Juin 1544 avait été précédée, à 15 jours de distance, 31 Janvier 1545, de l'octroi par la Cour d'une Commission conforme au dispositif de son Arrêt de Janvier 1544, et qui en étendait l'effet à tous les métiers d'Amiens. Cette Commission 2) adressée au bailli l'invitait «à procéder, à la requeste des supplians, au règlement, instruction et dressement non seulement des Saieteurs, mais des Tanneurs, Cordonniers, Conreurs, Macons, Charpentiers, Consturiers, Apothicaires et autres mestiers de temps immémorial instruits et dressés par lesd, supplians, toutes et quantes fois seroit bon à faire, le tout par forme d'advis et provision, et selon la forme portée par l'arrest . . . et sans ce que lade Commission qui sera ainsi décernée, pour III ans, puisse expirer. - On ne manquera pas de noter cette dernière clause. seule addition apportée au texte de l'arrêt, sur le vœu exprimé, dit-on, par les supplians dans leur requête, dont la Cour déclare ne faire que s'approprier les termes. Rien de plus vraisemblable d'ailleurs, à première vue, que d'admettre qu'en matière de règlementation industrielle, comme dans le domaine fiscal, le régime des octrois à long terme, se prorogeant automatiquement. rallie, à cette heure, à défaut de l'autonomie pure, toutes les sympathies de la bourgeoisie municipale.

<sup>1)</sup> Lettres et Arrêts sont notifiés en Echevinage, en présence de notaires royaux, aux 4 Maîtres de la confrérie adont ont requis avoir copie qui leur a esté accordée, le V Mars suivant», BB XXV. 121.

<sup>2)</sup> XIA 1554 fo 290. 31 Jany, 1545.

Ainsi donc, à en juger par les termes mêmes de ces 2 actes, — Arrêts du 31 Janvier et du 16 Février 1545, — les parties sont d'accord. les solutions transactionnelles acquises; on touche à la liquidation de ce grand débat; quand, en 8<sup>hr</sup> 1545, coup de théâtre: Tout est remis en question par l'octroi de nouvelles lettres patentes qui libèrent l'Echevinage de toute entrave et lui confirment purement et simplement lex deux pouvoirs contestés de législation et de création d'offices, c'est-à-dire, toutes ses prétentions initiales.

Le Roi commence par rappeler le privilège de 13321), qu'il a confirmé lui-même, avec l'ensemble des franchises de la ville d'Amiens, à son avenement à la couronne, et l'interprête dans le sens même des prétentions du Magistrat. Se faisant l'écho des doléances de l'Echevinage «contre ces artisans et gens de mestier, meismes Saieteurs, Taverniers, Vinaigriers, qui veulent s'émanciper de sa juridiction, pour exercer leurs métiers en toute liberté, sans être repris de leurs fautes, il blâme implicitement son Parlement qui, sans avoir égard ausd, privilèges, a cassé les briefs et status attaqués, en compromettant grandement l'ordre de la ville «principale de la frontière de Picardie et exemple de toutes les villes de guerre du royaume . . . Car, ajoute-t-il, s'il est permis ausd, artisans et mécaniques, qui se entretiennent et suivent l'un l'autre, contemner l'obéissance accoustumée à leurs Magistrats, il en pourroit advenir dommage irréparable». C'est pourquoi, requis et supplié par les Maire et Echevins de leur vouloir pourvoir de grâce et provision convenables, ayant pris avis de son Conseil privé et considérant la bonne police de lade ville, dont il v a lieu d'être pleinement satisfait, le Roi leur confirme derechef «particulièrement et spécialement led. privilège ... et pour obvier aux difficultés que l'on pourroit faire, à raison de l'obscurité des clauses dispositives d'icelles lettres, couchées en termes trop brefs et succincts, de nouvel donne et octroie ausd. Maire et Echevins, par ces présentes, plein pouvoir et autorité, de ordonner et disposer, sous le bon plaisir royal, du fait de la police, faire briefs, status et ordonnances politiques

<sup>1)</sup> Aug. Theerry II, 622.

pour le règlement des d. métiers et, pour iceulx garder et faire les visitations requises, commettre et députer gens expers et leur ordonner salaires convenables, comme par le passé, avant led. arrest . . . Et néantmoins veut que les appels qui pourroient estre interjetés, touchant la civilité ou incivilité d'iceulx règlemens ressortissent par devant le bailly d'Amiens ou son lieutenant et en appel devant la Cour de Parlement.

On croira sans peine que le Parlement ainsi joué se soit refusé tout d'abord à enregistrer un acte aussi manifestement contraire à sa propre jurisprudence. Il finit pourtant par s'y résigner, sur un mandement royal du 7 Avril 1546 ), mais d'assez mauvaise grâce et en réservant l'avenir par une formule équivoque qui évitait d'infirmer ses précédents arrêts: «Lad° Court, disait-il, suivant le bon plaisir et commandement du Roy, contenu ès lettres par luy led. jour envoyées à icelle, et pour aucunes considéracions à ce la mouvant, a permis et permect, par provision et jusques à ce que par lad° Court aultrement ait esté ordonné sur la publication desdes lettres patentes ²), veue la qualité du temps, que les Maieur, Prévost et Eschevins de lade ville d'Amiens puissent pourveoir au fait de la police ainsy qu'ils verront estre requis et nécessaire, en lade ville d'Amiens, selon la forme et teneur desdes lettres patentes».

Ce fut au milieu d'un déploiement de forces inusité et, pour tout dire, d'un véritable état de siège que l'Echevinage victorieux signifia leur défaite aux Saieteurs. Ils y repondirent par de si violentes séditions qu'il fallut à nouveau recourir au Roi pour faire faire par le bailliage le procès des mutins 3).

<sup>1)</sup> XIA 1557 fº 389. Arrêt du 10 Avril. Aug. Thierry, pour avoir très légèrement, sur la foi du P. Daire et de Dom. Grenier, négligé de rectifier la date exacte de ce document — 10 Avril 1545 avant Pâques — l'a placé avant les lettres d'8bre et a ainsi été induit à supposer, avec eux, l'existence de lettres antérieures données aussi à Corbie sur le même sujet en 8bre 1540. C'est là une des nombreuses méprises dont il a été redevable à son excessive confiance en ces deux médiocres autorités.

<sup>2)</sup> Le Procureur général, suivant une tactique à lui familière, et dont nous avons déjà relevé un premier exemple (Essai p. 293) avait commencé par se déclarer consentant à la vérification des Lettres d'8<sup>5</sup>° «quant à la tuition et defense de la ville», mais en l'empêchant pour le reste.

<sup>3)</sup> Au reste, cette année 1546 tout entière fut tellement agitée qu'au

La question litigieuse ne s'en trouva pas moins résolue, en fait, pour longtemps, et le pouvoir du Magistrat fortifié, contre toute attente, au sortir de cette crise de 20 années.

La procédure n'en fut pourtant pas arrêtée du coup: Elle se poursuivit 3 ans encore, au sujet de ce 3ème denier «de la visitation de la teinture en guède» qui, après avoir été le véritable enjeu de la querelle entre anciens et nouveaux Esgards, s'était laissé quelque temps oublier derrière le conflit politique qui en était issu. L'arrêt du 27 Août 1542 ne s'était pas contenté de l'abolir; il avait encore prescrit le remboursement de tout ce qui en avait été percu jusque là. Double mécompte pour des gens pris à leur propre piège, mais qui ne lâchaient pas aussi facilement prise. La Cour, ayant tout aussitôt, à la requête des Teinturiers, constitué un Commissaire pour entendre les parties et régler cette question, ils commencèrent par contester devant lui qu'ils fussent effectivement tenus à restitution. Puis, quand, en 1544, appointement eut été, de guerre lasse, donné, à leur profit, ce fut à l'article portant abolition pour l'avenir qu'ils s'attaquèrent. Ils alléguaient que, dans les plaidoiries qui avaient précédé l'arrêt, la question du salaire n'avait pas été soulevée, et que, avant le prononcé de la Cour, se voyant frustrés, sans avoir été entendus, ils avaient vainement demandé de l'être sur ce point spécial. «Or estoit l'heure passée et y avoit grand tumulte au plaidoié, et leur fut respondu de bailler leur requeste par escript», ce qu'ils avaient trop longtemps négligé de faire; fâcheux retard, qui fournit argument au Procureur général pour conclure contre eux et faire rejeter leur instance, quand elle se produisit. Ils revinrent à la charge et, le 11 Janvier 1545 1),

<sup>28 8&</sup>lt;sup>bre</sup> l'Echevinage sortant, pour faire le silence sur ces incidents, prit le parti de faire arracher 30 feuillets du registre aux délibérations, du 21 Janvier à sa sortie de charge. BB XXV. f° 186 222. C'est à tort que M. G. Durand, Inventaire des Archives Communales, série BB II. f° 364 note 1, les croit détruites par l'humidité; les traces de mutilation sont évidentes.

Heureusement les ordonnances de police de l'année et quelques délibérations postérieures nous ont conservé, bien qu'en termes vagues et discrets, l'écho de ces évènements. AA XII. f° 220 seq. 23 Mars, 15, 18 Juin et BB XXV. 233. 9 Xbre. Lettres du Roi.

<sup>1)</sup> XIA 4924 fo 310.

la Cour consentit à leur donner audience contre le ministère public, mais sans appeler les Teinturiers ni les Maire et Echevins. A leur exposé des faits l'Avocat du Roi réplique sèchement que tout cela n'est que manœuvres pour faire rétracter un arrêt acquis, qu'au fond de tout le procès il n'y a jamais eu, de leur part, que «fryandise de gain», à quoi l'intérêt public commande de donner ordre; «car si on leur donne ce IIIème denier, finablement les sujets du Roi le paieront et non les Teinturiers»; enfin qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à des subtilités telles que leur demande de préfixion de jours et heures pour la visitation de la teinture en guède, et d'une indemnité pour la fourniture des plombs, attendu que ce ne sont là qu'échappatoires, frais insignifiants et que leur salaire ancien suffit amplement.

La Cour conclut pourtant à un supplément d'enquête '), en donnant assignation avec eux aux autres intéresses (Maire et Echevins et Teinturiers): et, le 18 Août suivant <sup>2</sup>), par une complaisance insigne, en confirmant son Arrêt de 1542, qui devait être exécuté dans sa forme et teneur, elle laissa encore aux Esgards la faculté d'informer.

Déjà le bailli d'Amiens, en vertu de la Commission à lui décernée le 31 Janvier, le déléguant à la réformation et règlement des métiers, «selon les status anciens faits en l'Echevinage et l'arrest de la Court», avait fait comparaître les parties pour les accommoder à titre provisoire. Entre autres articles, il avait enjoint aux 6 Esgards de procéder tous les jours à la visitation tant de la teinture en guède que des pièces définitivement teintes. en leur allouant pour ce, vu l'obligation d'y être présents tous les 6 ensemble, le denier contesté, et en portant, du même coup, le salaire des teinturiers à trois sols.

C'est à ce moment que l'Echevinage saisissant habilement le prétexte de ce démenti partiel, donné sur les lieux, par le magistrat royal, à l'arrêt du 27 Août 1542, obtenait du Roi les lettres patentes d'8<sup>hr</sup> 1545 et aussitôt nanti de ce précieux titre faisait confirmer en assemblée de ville la décision du bailli.

Après divers incidents de procédure d'un intérêt médiocre,

<sup>1)</sup> XIA 8357 fo 314. 31 Juillet.

<sup>2)</sup> Ibid., fo 374.

qui remplirent l'année 1546 1), l'affaire revint, une 3 eme fois, devant le Parlement, le 1er Février 1547 2). Aux arguments des Esgards, renforcés du triple consentement du bailli, de l'assemblée de ville et du Roi, l'avocat des Teinturiers, manœuvrant habilement pour ramener la question sur le terrain politique, objectait encore que le fond du litige n'était qu'une prétention du Corps de ville au droit d'imposer des taxes, de son autorité propre, contre certaines interdictions de la Cour, qu'il cherchait, par des voies obliques, à faire révoquer, et qu'au reste son consentement était récusable. comme de partie intéressée à la plus value de ces offices vénaux. Quant aux raisons alléguées par les 6 Esgards, elles n'étaient pas plus recevables, les 2 deniers anciens leur valant déjà. comme il avait été établi, disait-il, par enquête contradictoire, plus de 3500 l.3), non compris les autres profits et émolumens de leurs offices, somme considérable et même excessive, l'usage général du royaume étant la gratuité de telles visitations d'Esgards.

La Cour non convaincue décida, sur les conclusions du Procureur général:

1º qu'il serait fait enquête par le bailli tant sur le réel produit des 2 deniers anciens et autres émolumens desd. offices que sur la manière dont s'acquittaient les titulaires;

2' que le 3ème denier, en restant exigible des teinturiers, serait provisoirement consigné ès mains de justice, jusqu'à solution définitive; enfin que ceux-ci, suivant leur offre, fourniraient le plomb des sceaux, à déduire sur le produit des sommes consignées.

Nouvelle assignation de la Cour du 28 Juin 1546, X<sup>1A</sup> 4927 fo 110, et adjudication aux 6 Esgards d'un défaut contre les Teinturiers, 20 Août 1546, X<sup>1A</sup> 1558 fo 490.

<sup>2)</sup> XIA 4928 fo 300vo et 338vo seq. Plaid. 25 Janv., 1er Février.

<sup>3)</sup> Inntile de dire que ce chiffre est de pure fantaisie et manifestement exagéré. Il donnerait en effet, à raison de 2 deniers par pièce, un total de 420 000 pièces teintes à Amiens. Nous inclinerions assez à croire que le scribe ou l'avocat ont ajouté gratuitement un zéro. Car nous établirons plus loin que la production d'Amiens, qui constituait, bien entendu, le gros de ce qui passait ensuite par les mains des Teinturiers. ne devait pas dépasser, à cette époque, 40 à 50 000 pièces.

Six mois après, la question était enfin résolue, au profit des 6 Esgards, par arrêt du 13 Août 1547¹).

Doublement victorieux sur le terrain des faits et celui du droit, l'Echevinage sortait de cette longue crise en possession d'une pouvoir théoriquement accru et mieux défini (que celui qu'il tenait jadis de la tradition), en réalité plus précaire et plus incertain.

Il ne devait pas tarder à connaître combien fragile et décevant était ce régime du privilège fondé sur l'arbitraire et le bon plaisir. Quand la royauté, convertie, à son tour, au système de la règlementation générale et uniforme de la police des métiers, commença, 20 ans après, à édicter ses premières ordonnances sur le mode de recrutement de leurs Esgards, tout fut remis en question. Le débat se rouvrit alors, à Amiens, avec d'autant plus de passion qu'avant de devenir officiel et public le règlement établi par l'Edit de 1567 <sup>2</sup>) y était spontanément appliqué, depuis plus de 10 ans, à l'ensemble des métiers <sup>3</sup>), la Saiterie exceptée; que l'exception, bien que suffisamment justifiée par la série d'actes officiels et de lettres patentes que nous venons de résumer, comme par la condition particulière de communautés de plusieurs milliers d'artisans, s'y trouvait dès lors infirmée par le pouvoir même au nom duquel elle était

<sup>1)</sup> Cet arrêt, mentionné dans un appointement du 17  $\rm X^{bre}$  1548, n'a pas laissé d'autre trace dans le fonds du Parlement,  $\rm X^{IA}$  4935 f $^{9}$  264 $^{9}$ 0.

<sup>1)</sup> Il fallut encore 18 mois pour régler entre les parties les questions subsidiaires de dépens, dommages et intérêts, et fixation du point de départ du nouveau régime. C'est ainsi qu'un nouvel arrêt du 17 X<sup>bre</sup> 1548, rendu sur appel des Teinturiers d'un règlement du bailli, homologua un accord entre les parties qui faisait partir la perception du 3ème denier du jour même pour les uns, du 12 X<sup>bre</sup> 1547 pour le promoteur de tous les incidents que nous venons de résumer, Godefroy le Dien. X<sup>1A</sup> 4935 f° 264v°.

<sup>2)</sup> Edit de 1567, Titre XVI. FONTANON, Ordonn. des Rois I, 818.

Les Gardes et Jurés des méstiers seront fais et renouvellés de II en II ans, ou de III en III ans au plus, en telle sorte qu'il y en ait toujours moitié d'anciens et moitié de nouveaux. Et pour assoupir toutes brigues, monopolles ou assemblées, seront les maistres de chascun mestier successivement fais et créés gardes et jurés d'icelluy pour le temps susd., chascun à leur tour et selon l'ordre de leur réception.

<sup>3)</sup> Il avait édicté à ce sujet une série d'ordonnances qui avaient soulevé de longs démélés avec les Orfèvres et les Apothicaires, de 1556 à 1559.

appliquée: qu'enfin, dans ce temps d'effervescence, que fut la seconde moitié du XVI° siècle, les instincts de turbulence du prolétariat n'avaient fait que s'exalter. Nous verrons plus loin comment, dans l'espace de 10 ans, l'Echevinage se vit exproprier des attributions si péniblement conquises, de 1514 à 1547, en matière de création d'offices.

Quant à son pouvoir d'édicter des statuts et règlements, s'il fut moins contesté 1), dans cette période, c'est que, sans cesser d'invoquer, en toute occasion, leurs titres nouveaux, Maire et Echevins ne laissèrent point de transiger, dans la pratique, et de faire spontanément à la jurisprudence du Parlement les concessions nécessaires. La Cour elle-même leur avait, à vrai dire, montré la voie et prêché d'exemple. Par ses renvois repétés au bailli, tant des nombreuses informations nécessaires que des questions techniques à résoudre sur place, par l'accueil qu'elle avait fait à la plupart des solutions transactionnelles suggérées ou acceptées par l'Echevinage, elle avait hautement témoigné de sa répugnance à passer du domaine du droit pur, qui était le sien, à celui de la règlementation positive où les pouvoirs locaux étaient seuls compétents.

Cet enseignement ne fut pas perdu; et c'est par voie de compromis entre les clauses impératives des arrêts ou commissions de la Cour et le privilège du Roi de 1545 que s'opéra désormais, à Amiens, l'élaboration de la législation industrielle et tout d'abord la refonte générale de celle de la Saiterie, d'où sortit, en 1548, un règlement en 184 articles, destiné à demeurer, près d'un siècle, dans ses prescriptions essentielles, le véritable code d'un ensemble de professions embrassant de 5 à 6000 personnes.

<sup>1)</sup> Nous n'avons trouvé après 1547 qu'une seule mention de contestation de ce genre:

Le 7 Janv. 1557, les Esgards Chaudronniers présentent en échevinage une requête en vue d'obtenir adjonction en la cause d'appel peudante au Parlement entre eux et 2 maîtres du métier qui maintiennent que les Maire et Echevins ne peuvent faire briefs ni statuts. On avise d'en reférer au fiscal pour consentir ou dissentir. Nous ignorons la suite de l'incident, BB XXX.30.

## П.

## 1548-87.

La procédure d'où sortit, en 1548, le nouveau règlement de la Saiterie ne nous est malheureusement pas décrite par le témoignage direct et authentique des documents. Les assemblées qui l'élaborèrent, sous la présidence du bailli, n'ont pas laissé de procès-verbaux dans les registres aux échevinages; c'était là une règle à peu près invariable. Mais, en raisonnant par analogie, nous pouvons la reconstituer avec une vraisemblance suffisante et fixer exactement la part qui y fut faite aux principes posés par le Parlement. Voici en effet comment on en usa, par la suite, quand, l'apaisement venu, la présence du bailli u'étant plus réputée nécessaire, l'Echevinage reprit la direction des délibérations préliminaires et en réincorpora, dans ses registres, les comptes-rendus détaillés.

Prenons un exemple: Le 7 7bre 15571), à la suite de doléances répétées d'un certain nombre de marchands, d'esgards et de maîtres Saieteurs. lui dénonçant les abus et malversations qui se commettent journellement aud. métier, le Magistrat décide de procéder à une consultation solennelle des interéssés: Pour cela, il convoque pardevant lui, en chambre du conseil, une assemblée préparatoire ainsi composée: 10 ou 12 marchands, pris parmi les signataires des requêtes en question, les esgards sur l'estille et sur halles (12), les esgards sur le foulage et ceux des Houpiers (10), 6 ou 8 maîtres Houpiers, autant de Pareurs et de Tisserands de draps, 15 ou 16 maîtres Saieteurs, avec les 4 maîtres de la confrérie, 5 ou 6 maîtres Foulons et autant de Conroveurs de satins, soit 80 personnes environ. La réunion est alors invitée à désigner: les marchands, 3 ou 4 d'entre eux; les divers corps d'esgards, 2 de chaque esgardise; les Houpiers, Pareurs, Tisserands de draps, Foulons et Conroyeurs, deux de chaque profession; les Saieteurs et maîtres de la confrérie, 13 dud. métier — au total 34 mandataires — «lesquels se trouveront le lendemain au mesme lieu pour oyr et entendre le contenu desdes trois requestes, et répondre au surplus sur plusieurs autres points et articles que le

<sup>1)</sup> BB XXXII, 154.

Procureur de la ville vouldra proposer pour extirper lesdes faultes et malversations . . . »

Les différences avec les prescriptions de l'Arrêt du 8 Janv. 1544 sont sensibles, mais l'esprit général en est respecté; voici les principales:

Bailli et officiers du Roi ne sont plus convoqués.

Il n'y a pas élection par le corps entier de chaque métier mais par des électeurs à la désignation du Magistrat ou des esgards en charge.

Les élus figurent moins, à l'assemblée dernière, strictement consultative, comme participans à l'action législative que comme témoins privilégiés, venus «pour oyr, entendre et répondre aux questions posées»: c'est à dire qu'en dernière analyse le pouvoir législatif reste à l'Echevinage.

Ainsi en usa-t-on par la suite<sup>1</sup>), avec quelques variantes de détail<sup>2</sup>), pour tous les remaniements qu'eut à subir la législation de la Saiterie, comme celle des autres métiers.

Revenons maintenant au statut de 1548<sup>3</sup>), dont ces remaniements n'affectèrent jamais que le détail non le fond. L'élaboration de cet important document n'avait pas exigé moins de 8 à 9 mois. Arrêté dans ses grandes lignes, dans une assemblée extraordinaire tenue en chambre du conseil, sous la présidence

<sup>1)</sup> Cf. BB XXVIII. 115. 19 8<sup>bre</sup> 1553. Taxe de 12 écus sol **a Mº** N¹e de Nibat, échevin et conseiller au bailliage, \*pour avoir vaqué par plusieurs jours à rédiger par écrit certains mémoires, puis les brefs, statuts et ordonnances du mestier de Hautelisseur et assisté à diverses assemblées faites par MM. en l'Hostel de ville avec plusieurs notables marchands et plusieurs maistres et esgards tant dud. mestier que de la Saiterie pour, leurs avis pris, procéder par MM. au parfait dud. règlement.

<sup>—</sup> les préambules de toutes les grandes ordonnances interprétatives du statut de 1548 ou complémentaires, p. ex. Ordonn. des 13 Avril 1565, 12 Avril 1566, 3 Août 1566, 27 Août 1569, 11 Janvier 1570, 17 Avril 1573 (Recueil imprimé des Ordonnances de la Saiterie d'Amiens 1641. Bibliothèque Natle, Inventaire F. 13.315.

<sup>2)</sup> L'élaboration de ces ordonnances est parfois précédée d'une consultation par écrit des interessés, BB XL. 155, 8 Janv. 1573, ou d'une enquête faite par chacun des Esgards près d'un grand nombre de Maîtres, 2 à 300 au total, BB XLI. 139, 14 8<sup>bre</sup> 1541 etc.

<sup>3)</sup> Bibl. Natle, Inventaire F. 13. 315. fo 1.

du bailli, il fut publié en 2 ou 3 fois, d'abord, sous forme d'extraits contenant seulement «les articles liquides et sans opposition», les 30 Juin et 14 8<sup>bre</sup>, puis, dans son ensemble, les 24 et 25 Fevrier 1548 1). Ses 184 articles se groupent sous les 6 titres suivants:

art. 1 à 31 — Quant au faict de la laine, en l'estat et charge des Houpiers,

art. 32 à 44 - Pour le regard des filés,

art. 45-51 - Pour le regard des peseurs du fil,

art. 52 à 132 — Quant à la manufacture des sayes, satins et autres espèces de Saiterie,

art. 133 à 146 - Foulage des satins,

art. 147 à 184 — Pour le fait et regart des mestiers de Conroyeurs, Tondeurs, Tainturiers et Calendreurs.

Il n'y a pas lieu d'analyser en détail toute cette règlementation où les prescriptions techniques tiennent, comme il est aisé de le concevoir, une place considérable. Il nous suffira de signaler les innovations principales introduites dans la police des métiers et les conditions sociales du travail, spécialement sur les points qui avaient été si vivement débattus devant le Parlement.

Le premier et le plus longuement discuté avait été la question du mode d'institution, des droits et des obligations des Esgards de la Saiterie. Le statut nouveau ne lui consacre pas moins de 15 articles consécutifs (118—132), par lesquels satisfaction à peu près entière est donnée aux prétentions de l'Echevinage. Il commençe par constater que le nombre de 6 Esgards ferreurs «exerçant le fait du blanc, du guelde et du noir» est notoirement insuffisant, eu égard à la foule des ouvriers, «qui sont en grand nombre et en apparence d'augmenter», et aux charges de leur service, «en un chascun jour, qu'ils ne sauroient faire ni exempter»; c'est assavoir:

1º d'aller ferrer sur l'estille, en un chascun jour ouvrier, par toutes les maisons des Saieteurs, visiter les ourdissoirs, entrebacts de haut et de bas, rocqs etc., compter le nombre de fils et examiner s'il y a graisse ou huilles à l'entour de l'estille, «si en

AA XII. f<sup>o</sup> 228, 14 8<sup>bre</sup> 1547. BB XXV. 271, 317. 30 Juin 1547
 Et 23 Février 1548.

l'ouvroir il y a autres sortes d'estilles qu'il n'y doit avoir, s'il y a plus d'un Maistre, plus d'un apprenti, quels ouvriers estrangers y besongnent comme maistres, sans avoir certification et quelles sont leurs estendées».

- 2' «d'aller chascun jour visiter les gueldes des teintures et meismement les satins tirés jus du premier guelde, en quoy se sont jà advenus plusieurs interests aux marchands et à la marchandise par ce estre mutrenée et camusée pour avoir surattendu eux descharger l'un sur l'autre, et encore s'est trouvé que, par faute de bonne et prompte visitacion, lade marchandise a esté trouvée mal tainte».
- 3° «item et tiercement d'eux trouver tous, un chaseun jour, aux halles et à faire leur dernière visitacion et esgardise, tellement que impossible leur seroit de fournir à tous sans confusion», art. 120 à 122.

Pour suffire à tous ces soins le nombre des Esgards est porté non plus à 10, mais à  $16^{\,1})$ 

- 6 sur le blanc et l'estille qui devront, de 15 en 15 jours, visiter la totalité des ouvroirs et en faire rapport aux Maire et Echevins, sous peine de suspension de leurs offices et d'amende arbitraire, aux salaires accoutumés de 2 deniers par saie et 1 denier par toute autre pièce de saiterie, art. 123.
  - 4 pour la visitation de la teinture et des satins en guelde,

<sup>1)</sup> Ajoutons que le même statut donne encore:

<sup>-- 6</sup> Esgards aux Houppiers (2 maîtres Houppiers, 2 Saieteurs, un Tisserand et un Pareur) «comme dessus», art. 28.

<sup>— 2</sup> Esgards aux Fillatiers art. 44. Ce genre de travail était en principe abandonné aux gens de la campagne qui venaient à Amiens acheter de la houppe (laine tirée, sortie, épareillée, battue, peignée et lavée, art. 2) et rapportaient des filés qu'ils devaient vendre exclusivement au marché derrière le beffroi, non en maisons particulières ou en tavernes, et aux seuls maîtres Saieteurs résidant en la ville; il était interdit aux acheteurs de revendre ou regratter, art. 32 à 43. C'est la seule des branches du travail de la laine qui n'ait jamais comporté de maîtrises, apprentissages et chefs d'œuvre, avec celle des Foulons. L'art 136bis cite bien un maître foulon; mais il faut entendre patron, employeur.

<sup>—</sup> Il en donne encore 4 aux Foulons (2 Foulons et 2 Saieteurs) chargés d'inspecter à la fois le travail des Foulons et celui des Conroyeurs.

Au total 28 Esgards pour l'ensemble de la Saiterie.

dont 2 Teinturiers, l'un en noir, l'autre en guelde, un Foulon et un Saieteur, art. 124. Ce nombre fut peu après porté à 6.

— 6 pour l'esgardise en halle ou en noir, tenus désormais d'y vaquer également soir et matin, «aux salaires, fruictz et profictz acoustumés».

«Le tout sous l'autorité et institution desd. Maieur, Prévost et Eschevins, en la forme qu'il a esté fait desd. 6 premiers Esgards», aut. 125

Après l'accroissement du nombre des offices et leur spécialisation, le statut tranche, avec non moins de décision, la question des salaires, dont il ne se contente pas d'allouer, à nouveau, aux interessés, les portions contestées, mais qu'il majore sensiblement 1). Autant d'innovations qui ne sauraient s'expliquer que par la fin qui les justifie, et dont on peut dire qu'elle est la véritable conclusion du procès récent: faire de la responsabilité des Esgards, jusque-là toute virtuelle, une réalité.

Contre les abus et négligences possibles, les anciens règlements n'édictaient guère que des garanties préventives dont, même après l'érection de la fonction en offices, l'insuffisance s'était pleinement révélée. Restait à les compléter par tout un ensemble de clauses répressives, dont les dispositions qui précèdent n'étaient en somme que la condition préalable. Aux garanties anciennes, soigneusement reproduites et développées:

- garanties de zèle et de loyauté: faire observer par tous, sans acception de personnes, tous les articles du règlement et, pour éviter toute excuse d'ignorance, en garder copie «et souventes fois la lire», art. 126, 127, 30;
- garanties d'honorabilité et de compétence: «estre bien naiz, gens resséans, d'honneste conversation et de bonne vie et renommée, sans avoir esté reprins d'aucun vilain cas», estre gens expers et congnoissans aud. mestier. bons ouvriers ayant fait chef d'œuvre», art. 128.
  - garanties de désintéressement: Défense ausd. Esgards «de

<sup>1)</sup> Allocation au ferreur en blanc de 2 deniers par saie, au lieu d'un seul, selon l'usage ancien, et de 1 dr pour tout autre ouvrage, art. 123.

<sup>—</sup> à l'esgard en guelde de 2 deniers par saie, au lieu de l'unique denier jadis si ardemment contesté, art. 164.

vendre saies et satins, ne autres ouvrages dud. mestier, se ce n'est en blanc ou faictes de fil d'estaime, sans les pouvoir faire taindre ne mettre en couleur ... et pareillement d'estre marchands, vallets de marchands, facteurs. courtiers, tainturiers, conroyeurs ne foulons, art. 129, 130,

le statut de 1548 ajoute, pour la première fois, des sanctions pénales qui reviennent presque à chaque article, amendes, suspension d'office, confiscation, sans préjudice de peines plus graves, selon l'exigence des cas, art. 132.

Pour éviter toute attente au Saieteur qui ne peut descendre de l'estille sa pièce non ferrée, injonction aux Esgards en blanc de faire leurs visitations tous les jours, sous peine d'amende, de passer au moins de quinzaine en quinzaine, sous peine de suspension et d'amende, art. 101, 102, 123.

Injonction aux Esgards en guelde de visiter souvent les teinturiers «de sorte que les satins ne prennent empirance par trop longuement reposer sur le carreau, en attendant leur visitation «sous peine de dommages-intérêts et de 60 s. ps. d'amende, art. 163.

Aux Esgards foulons qui apposeront leur fer à des pièces défectueuses, amende, art. 145. A ceux qui, de leur autorité propre, «par abus et compositions», percevraient des amendes «sans attendre qu'elles leur fussent baillées par rolles», privation de leurs offices et amende arbitraire, art. 131, 29, 31.

Contre quiconque, à l'occasion des maîtrises, inciterait les candidats à d'excessives dépenses, y prendrait part ou les consentirait, amende arbitraire, art. 5, 183, 184 etc.

Une autre sauvegarde du Saieteur contre la partialité des Esgards, c'était ce conseil ou jury d'appel dont l'arrêt d'enregistrement des lettres patentes de Juin 1544, en en restaurant la tradition, avait fixé l'effectif à 12 Maîtres élus par l'ensemble de la Communauté. Le statut de 1548, en reprenant, à son tour, la question, art. 113 à 116, institue un compromis entre la pratique ancienne et la solution trop démocratique adoptée par la Cour: Il stipule qu'au cas où les Esgards et ouvriers tomberont en controverse, au sujet de quelque faute, non prévue par le règlement nouveau, la pièce incriminée sera mise, pour 24 heures, sous la main de justice, pour être soumise aux 7 du conseil.

Que si elle leur agrée, elle sera ferrée en leur présence du fer spécial, dit fer aux jurés, distinct de celui des Esgards, qui doit permettre aux marchands de reconnaître un ouvrage suspect. Puis elle passera directement des mains du clerc de la Saiterie à celles du Teinturier qui, après l'avoir teinte, sera tenu la rapporter personnellement en halles pour la visitation dernière, art. 113, 114.

Que si elle ne leur agrée point, l'ouvrier pourra encore faire appeler un arrière-conseil «d'autres 7 hommes», dont le jugement sera définitif, qu'ils acceptent l'ouvrage ou qu'ils le refusent. En cas de refus, la pièce sera justiciée et pliée de 12 à 13 plis, à la différence des bonnes, et l'auteur paiera au conseil 2 sols pour la saie condamnée, 12 deniers pour tout autre ouvrage, sans préjudice de l'amende habituelle, art. 115.

Pour convoquer les 7 de l'un ou de l'autre conseil, le serviteur du métier, la première fois qu'il en sera requis, «se transportera en une rue de l'une des paroisses de la ville et y assemblera son nombre, si ainsy le peut faire, sinon prendra recours en la rue plus prochaine, en assignant lesd. hommes à eulx transporter esdes halles, au jour du lendemain, pour faire le service susd. Puis, une autre fois, en sera faiet le semblable en la mesme paroisse, tellement que ung chascun Maistre ouvrier de lade paroisse ait fait, à son tour, semblable service, paravant que de retourner en une autre paroisse; et desdes évocations sera tenu faire rapport au bureau desdes halles 1), esquelles lesd. évoqués seront tenus d'aller, sur peine de X sols p. d'amende, et dont registre sera tenu par le Clerc cy-après nommé», art. 116.

<sup>1)</sup> Ce bureau est constitué, art. 117, 1º par une Clerc «commis en la ferme de la Saiterie», chargé de tenir registre des jugements, d'assister. chaque jour, en lade halle, aux heures des visitations et esgardise, «pour y conserver les droits des fermiers, de tenir autre registre des satins scellés par les Esgards et des pièces refusées avec les noms des ouvriers, pareillement des pièces importées pour les rapointer avec les noms des rapointeurs et des marchands acheteurs»;

<sup>2°</sup> par une délégation quotidienne de 2 Echevins qui, sur le rapport du Clere, ont à faire prompte punition «des défaillans et spécialement des récidivans. Lesquelles vacations du Clere et des Echevins se paieront des deniers de la ville et non d'autres».

Les autres articles du statut qui ne font guère que confirmer ou interpréter les usages anciens ne nous apportent plus qu'un écho affaibli du procès récent et des arrêts du parlement. Ils ont pourtant ceci de commun avec ceux qui précèdent que la plupart visent à préciser les responsabilités des différentes catégories de travailleurs.

Parmi les prescriptions intéressant l'apprentissage, nous rencontrons pour la première fois — Houpiers art. 7, Saieteurs art. 53 — la définition précise du double serment prêté devant les Esgards, lors de l'enregistrement et présentation à l'hôtel de ville: serment du Maître de bien montrer et enseigner le métier, de l'apprenti de bien servir son maître.

Voici maintenant quelques dispositions nouvelles: «Nul apprenti ne pourra avoir part ou portion, de gain ou de perte, à l'ouvrage de luy ou de son Maistre, sur peine de LX sols p. d'amende, en quoy chascun escherra», art. 56.

«Nulle pièce de Saiterie, de quelque sorte qu'elle soit, ne sera faite en lade ville par autre main que celle du mesme Maistre ou Maistresse, apprenti ou ouvrier sous eux, sous peine de confiscation et d'amende», art. 61.

L'art. 58, en reconnaissant à l'apprenti, à titre de réciprocité, en cas d'absence prolongée de son maître ou d'abandon du métier, la faculté d'en recouvrer un autre pour achever ses 3 aus, y ajoute celle de le contraindre «à lui restituer l'argent qu'il aura reçu de luy», première mention, bien que détournée, d'un contrat particulier d'aliments qui ne figure nulle part ailleurs ).

Les articles spéciaux relatifs à la condition des compagnons varlets sont très rares dans le statut de 1548, et les quelques dispositions qui les concernent ne se séparent guère de celles qui règlent l'exercice de la maîtrise. C'est dire que la qualité de maître est accessible à tous et largement répandue et que par elle se recrute uniquement un petit patronat d'artisans, fort nombreux et vivant médiocrement du travail du chef d'ouvroir

<sup>1)</sup> C'était la contre-partie de certaines clauses de dédit mentionnées dans les inscriptions d'apprentissage. Cf. AA VI. 16 7<sup>bre</sup> 1481. Apprenti engagé pour 3 ans. Fait serment de servir son maître led. temps ou paiera 3 écus d'or, au gré de celui-ci.

et de deux ou trois aides 1) — femme, enfants, apprenti — organisation toute domestique et familiale qui ne se modifia que très lentement par la suite. On remarquera que le texte lui-même semble présenter comme exceptionnel le cas d'un ouvroir comptant plusieurs métiers, outre les deux nécessaires au maître et à l'apprenti 2): «Et supposé qu'un maistre ait plusieurs estilles . . . », art. 76, cf. art. 64, 70. Au reste, ces ouvriers pouvaient être des maîtres travaillant sous autrui: Maîtres suspendus un an et jour, par mesure disciplinaire, «du pouvoir de tenir ouvroir, mais autorisés à aller ouvrer en la maison d'autre maistre», art. 66; maîtres ouvriers étrangers «reçus à besongner en la ville». en justifiant d'un apprentissage fait en ville de loi, sous peine de 20 sols p. d'amende, «à prendre sur le maistre qui les auroit reçus en son ouvroir», art. 70, toute association entre maîtres restant inderdite comme par le passé, art. 64 2).

L'esprit général du statut est d'ailleurs bienveillant pour cette classe d'artisans. Témoin l'article 130bis sur le travail des aides foulons: «Item et affiin que lesdo saies et satins soient mieux foulées, nettoyées et aussi que tous les Foulons, qui sont en grant nombre, puissent gaigner leur vie. est advisé que les maistres foulons, auxquels les marchands de lado ville auront baillé leurs satins à fouler, ne pourront en un jour [fouler] plus de IV vaisselées, sans renouveller d'un autre foulon, frais et reposé, sur peine d'amende. Et si led. aide foulon estoit reffusant y aller et besongner, en ce cas lesd. Maistres foulons pourront prendre telle autre aide que bon leur plaira, à la charge toutesfois que iceulx maistres foulons responderont de toutes fautes

<sup>1)</sup> Par exception certaines formes du travail requiérent un plus grand nombre d'aides; par exemple, le premier conroi où le maître, pour tenir la pièce sur le rouleau, doit s'aider de 7 hommes avec lui, art. 152.

Mais il ne s'agit toujours là que de petits ateliers.

Cf. art. 61 où l'ouvrier n'est nommé qu'après l'apprenti — parce qu'il n'est que l'exception.

<sup>3)</sup> Le Titre — des Houpiers, art. 8 — est encore moins exigeant. Il admet l'ouvrier forain à travailler à journée ou comme serviteur, sous la seule condition, pour le maître qui l'emploie, de le déclarer, dans les 8 jours, aux esgards «pour connaître par eux s'il est ouvrier», pour quoi leur paiera 2 sols dont le maître sera responsable.

qui se trouveront estre venues de la part de leursd. facteurs, sauf leur recours à l'encontre d'eux».

Après celles des Esgards, c'est sur les responsabilités des Maîtres, chefs d'ouvroir, que le statut de 1548 s'étend avec le plus d'insistance: Un seul Maître responsable par ouvroir; nulle pièce d'ouvrage qui ne sorte des mains d'un seul artisan, art. 60, 61, 177; nulle collusion ou intelligence entre Maîtres et Esgards<sup>1</sup>), art. 169. telles sont les règles fondamentales qu'il prétend corroborer de sanctions nouvelles: Pour les faire respecter, la marque individuelle de l'ouvrier, Saieteur ou Conroyeur, ne paraît plus une garantie suffisante, et l'on institue un fer spécial pour chaque ouvroir: «Pour ce que, dit l'article 71, les Maistres et aprentis commettent, dans les saies et autres ouvrages qu'ils vendent en blanc aux marchands, plusieurs négligences et abus qui ne se revèlent qu'après la teinture, à la dernière visitation sur halles, sans que l'acheteur sache à qui s'en prendre à cause de la multitude et diversité des marques des ouvriers, qui peuvent mesme être changées et falsifiées, il est ordonné que chaque maistre Saieteur, outre sa marque qu'il doit tisser en la pièce, aura un fer où seront gravés ses nom et surnom et qu'il imprimera sur un des costés du plomb du ferreur en blanc».

Tous les maîtres devront en être munis, sous huitaine, et, passé ce délai, nulle pièce ne pourra être mise en vente, sans porter le nouveau sceau, sous peine de confiscation et de 60 sols p. d'amende pour l'acheteur. Toutes les pièces sortant d'un même ouvroir porteront ainsi le nom du maître. Ce fer sera toujours placé, d'une manière visible, à coté de l'estille, pour être tout prêt sous la main, lors du passage des Esgards ferreurs. Nul apprenti ne sera reçu maître sans en être pourvu, art. 72 à 76.

Ces responsabilités auxquelles nul n'échappera désormais, du moins croit-on les compenser par la confirmation des privilèges dont ils sont comme la rançon, et que nous connaissons déjà<sup>2</sup>), sans voir que ce qui est profit et protection pour les uns tourne fatalement au préjudice des autres.

Les Conroyeurs devront cacher et coudre l'enseigne des saies pour laisser ignorer aux Esgards le nom de l'ouvrier, art. 169.

<sup>2)</sup> Le bénéfice exclusif du fer des Esgards qui constitue le certificat

Si l'on en juge par l'esprit qui l'anime et par ses proportions mêmes, il apparaît clairement que le statut de 1548 prétendait donner à la législation de la Saiterie une précision et une stabilité qu'une première période d'établissement et d'organisation n'avait pas encore comportées jusque-là. Il y réussit en partie, puisque, jusqu'au milieu du XVII<sup>c</sup> siècle, on se contenta de l'amender ou de le compléter sur des points de détail, voire de lui donner simplement une publicité nouvelle, toutes les fois que les circonstances, l'intérêt public ou seulement des symptômes trop manifestes de relâchement en firent apparaître la nécessité.

Cette stabilité relative ne fut point maintenue sans une certaine violence faite à l'ordre naturel des choses. Chacun sait que la grande industrie et, entre toutes les branches de la fabrication, celle des tissus légers particulièrement exposée aux fluctuations de la mode, a été, de tout temps, soumise à la loi de la concurrence et du progrès, c'est à dire du changement. Il en était déjà ainsi au XVI<sup>e</sup> siècle, et c'était là une antinomie de plus entre la Saiterie et les conditions normales du régime corporatif, tel qu'étaient habitués à l'entendre et à le pratiquer ceux qui avaient la charge d'en garantir le fonctionnement et la durée.

Tout l'intérêt de la période qui suit réside dans le conflit permanent de l'esprit d'invention, qu'aiguillonne chaque jour la nécessité, et de ces traditions de discipline et de conservation où l'on s'obstine à chercher des garanties d'ordre et de prosperité, quand elles ne sont plus que des entraves et des causes de paralysie. Réduit à ces éléments purement moraux, le problème ne se révèle pas encore dans toute sa gravité. En fait, il se complique de l'intervention de deux facteurs considérables, le perfectionnement du machinisme et le fléau du chômage et du paupérisme qui en est la suite inévitable.

Tant que l'artisan n'avait eu à sa disposition qu'un petit nombre d'outils, toujours les mêmes, ou un métier primitif, d'un

d'origine et la garantie refusés aux ouvrages forains; la prohibition de l'exportation des pièces en blanc «non teintes et appointées en la ville» On y ajoute même celle de l'importation de telles pièces par les forains, en renouvelant aux ouvriers de la ville la défense de les recevoir et appointer.

prix médiocre, qui se transmettait de père en fils, l'identité presque absolue des conditions du travail imposées par les statuts. et de l'habileté professionnelle acquise au cours d'un long apprentissage avait suffi à maintenir, d'un ouvroir à l'autre, une égalité relative et une harmonie de rapports, sur lesquelles certaines habitudes tout individuelles d'ordre et d'économie ne pouvaient que très faiblement réagir. Il n'en fut plus ainsi quand les progrès de la fabrication introduisirent une plus grande diversité dans l'outillage et la production. L'emploi d'un matériel plus coûteux, lui-même susceptible de modifications et de changements assez fréquents, les fluctuations de la mode inégalisèrent, d'une manière sensible, dans les rangs du petit patronat, les chances de placement de ses produits et de rémunération du travail. C'était une nouvelle forme du capitalisme qui se révélait, non plus seulement extérieure aux métiers, comme par le passé, mais intérieure et incorporée, partant d'autant plus redoutable.

Ainsi en advint-il, à Amiens, vers le milieu du XVI° siècle, quand de véritables industries de luxe commencèrent à surgir, sur le fonds primitif de la Saiterie commune — «satins changeans, camelots, satins damassés, rayés, à lézardes, à carreaux, à bourdons, etc.» qui conquirent vite une très grande vogue, en partie due aux ordonnances somptuaires des Rois prohibant l'usage des soieries. Dans une pensée facile à saisir, le statut de 1548, art. 87, avait interdit à tout maître Saieteur de posséder plus d'un métier propre à la fabrication de ces nouveautés. La prescription, plusieurs fois renouvelée ou suspendue sur les instances contraires de la majorité des maîtres 1) favorable à la mesure et de la minorité hostile, ne fut, bien entendu, jamais observée. Plusieurs rapports et ordonnances d'Echevinage s'accordent à répéter que, des quelques centaines d'estilles du nouveau modèle relevées dans les 12 ou 1500 ouvroirs de la ville 2), la plupart

<sup>1)</sup> Dans cette majorité, plus d'un eût souhaité voir proscrire purement et simplement tous ces nouveaux ouvrages. Cf. BB XXIII. 30vo, 7 9bre 1536: Requête de plusieurs Saieteurs «pour faire cesser les demies ostades rayez et autre nouvel ouvrage qui se fait en ceste ville».

En 1550, on compte dans la ville 1200 maîtres et 200 estilles de novalités, BB XXVI. 110, 18 Xbre 1550; en 1552, 14 à 1500, BB XXVIII. 26, 15 Xbre; en 1553, 1600, BB XXVIII. 28, 7bre 1553.

se trouvent réunies, par groupes de 3, 4, 5 et plus, dans un petit nombre d'ateliers. C'était, dans les idées d'alors, accaparement véritable et préjudice grave causé au plus grand nombre, c'est à dire à l'intérêt général. En vain les marchands consultés avaient-ils affirmé, sous serment, que de plus en plus les principaux débouchés, «Paris, Lyon et autres places lointaines, demandoient plus du nouvel ouvrage que de l'ancien», l'Echevinage n'avait su opter franchement entre le strict maintien de la règlementation officielle et la liberté. Par une succession de demi-mesures, de tolérances provisoires, presque aussitôt rapportées, il avait réussi à combiner les inconvénients des deux systèmes, sans aucun de leurs avantages, à ébranler, non sur un point mais sur tous, l'autorité des statuts et à aggraver, aux dépens de la partie routinière et indigente de la Saiterie, ce fléau du chômage et de la misère qu'il eût voulu conjurer.

Les choses en étaient venues à ce point que, dès 1557 ), il se voyait réduit à prendre en considération une proposition de la commission des pauvres de suspendre, pour 6 ans, toute réception de maîtres et apprentis houppiers, «au moins des gens de village ou des forains, n'ayant quelque bien pour vivre», en vue d'enrayer le reflux sur la ville des miséreux du plat pays qu'elle ne pouvait plus occuper; mesure révolutionnaire qu'il appliquait, au moins en partie, à la Saiterie elle-même.

Dix ans après, de son propre aveu, la situation avait encore empiré; et elle provoquait, de sa part, un redoublement d'efforts et de règlementation, qui allait sévir plusieurs années durant pour aboutir toujours au même résultat.

Le 13 Avril 1565, en faisant publier derechef «ou marché au fil, le marché séant», le statut de 1548, il exposait ainsi,

<sup>1)</sup> BB XXX. 48, 64. 18 Février, 8 Avril 1557.

Le 8 Avril, sur la requête d'une fille à marier agée de 24 ans, remontrant qu'elle était fiancée et que, si elle ne passait maîtresse, «sond. mariage ne prenderoit perfection, n'ayant stil ni moien de gagner sa vie que aud. mestier, eu égard aussi que son fiancé estoit riche de plus de C. l.» et demandant d'être admise à la maîtrise, nonobstant l'ordonnance récente, vu que son chef d'œuvre était presque achevé lors de la publication d'icelle, satisfaction lui est donnée à la condition que led. chef d'œuvre sera trouvé bon.

dans une sorte de préface 1), les effets de la crise et la nécessité d'y porter remède: La Saiterie d'Amiens, y disait-il, après avoir progressé depuis 50 ans, au point de voir la plus grande partie de la population se consacrer au trafic et à la manufacture 2), avait été reçue avec faveur «non seulement par toutes les villes de France, d'Allemaigne, d'Espaigne et de Chrestienté, mais aussi en Turquie, Barbarie et généralement par tout le monde», à raison du mérite de ses produits, dû surtout à l'excellence des statuts et à leur parfaite exécution; «dont lad ville avoit recu partout grant louange, renom et honneur et les habitans d'icelle un indicible profit et utilité . . . N'a esté depuis quelque temps en ça que, par la malice du temps, grande partie des Saieteurs, oublieux de leur serment de maistrise, se seroient hasardés faire leurs saies, satins et camelots courts et estroicts, de fil non suivi ni assorti . . . et mesme, pour couvrir leurs fautes et larcins. apposer marques contrefaites, autres que celles dont ils marquent ordinairement»; ce qui ne s'était fait que par la négligence des Esgards «qui n'apportent aucuns zèles à faire leurs visitations et à faire rapport des fautes qu'ils ont observées». Quant aux Houppiers, Conroyeurs, Tainturiers «et généralement tous ceux qui ont appareil et maniement de lade marchandise, n'ont semblablement tenu compte . . . de leurs briefs et serments, de manière que led. estat et mestier a esté et est à présent fort aboly, abbâtardy et annéanti en ceste ville; tellement que, à raison desdes fautes et desloiautés, les marchands forains, au grand scandale et déshonneur de lade ville, ont esté constrainetz laisser la marchandise d'icelle et aller faire leurs achats en la ville de Lille et autres villes de par délà, où se portent, pour cest effect, de grands deniers qui souloient demeurer en cestede ville», au grand préjudice de toutes les branches du travail, ouvriers de la laine, fileurs, tisseurs, appareilleurs etc. L'Echevinage, se mettant ensuite lui-même en cause, bien qu'à mots couverts, confesse que tout le mal «semble estre procédé spécialement pour avoir traité trop doucement les d. Saieteurs, Esgards, Houp-

<sup>1)</sup> Bibl. Nation. Inventaire F. 13. 315.

Tout cela est repété à peu près textuellement dans le préambule de l'Ordonn. de l'année suivante. 12 Avril 1566, ibid.

piers, Conroyeurs et Tainturiers en leurs fautes, larcins, abbus et malversations, leur faisant diminution et modération des amendes et peines encourues.»

On ne saurait dire plus ouvertement qu'il y avait alors unanimité, du coté du Magistrat, comme des travailleurs, pour frauder les règlements, ce qui donne à penser qu'ils étaient, en réalité, inapplicables, et leur sévérité une perpétuelle entrave plutôt qu'une garantie de prosperité et de succès. Et certes les nombreux détails qui fourmillent dans les déliberations du temps 1) ne pourraient que charger encore les traits du tableau et imposer plus fortement cette conviction.

L'Echevinage en tirait pourtant, quant à lui, la conclusion contraire, en annonçant sa résolution trés-arrêtée de couper court à ces errements, «de faire garder et observer entièrement et à toute rigueur les briefs, status, ordonnances et réglemens . . . en tous les poins et articles y contenus, et de punir et condamner les contrevenans . . . sans en faire aucune modération.

En témoignage de son zèle nouveau, il décidait de transporter la halle de la Saiterie sur le noir, en la salle de la maison du Souich, près de l'Hôtel de ville, «pour y entendre et avoir l'œil et regard plus diligemment que jamais».

Le même jour, par une ordonnance spéciale<sup>2</sup>), comme pour donner à ce point plus de relief et en souligner l'importance exceptionelle, il rappelait le 87° article du statut, et sommait tous les maîtres ayant plus d'une estille du nouveau modèle de s'en défaire immédiatement, en donnant seulement délai de 8 jours pour les décharger et achever les pièces montées, sous peine aux contrevenans de 60 sols ps. d'amende.

L'interdiction réitérée en août fut d'ailleurs levée partiellement en X<sup>bre</sup>, dans une assemblée tenue sur le fait des pauvres, qui,

<sup>1)</sup> BB XXVIII. 31, 5 Janv. 1553. Requête du fermier des saies dénonçant les méfaits des Teinturiers qui, au lieu de porter en halles les pièces par eux acoustrées, pour les y faire sceller et empaqueter devant les Esgards, les vendent directement aux marchands qui les emportent non scellées ni esgardées, en fraudant la ville de son droit, au point que, sur son 1<sup>ex</sup> quartier, il a déjà perte de 1501, et plus. (Le prix de sa ferme est, en cette année, de 1600 l.)

<sup>2)</sup> Inventaire F. 13, 315.

en considération de la misère du temps», permit à chaque maître d'avoir 2 nouveaux métiers jusqu'au 1<sup>or</sup> Août suivant <sup>1</sup>).

Mais, dans l'intervalle, une nouvelle fabrication, celle des serges façon d'Ascot, s'introduisit à Amiens; la prohibition lui fut aussitôt appliquée dans toute sa rigueur<sup>2</sup>). Prohibition et tolérance eurent encore le même sort; on n'en tint nul compte. Les principaux ouvroirs continuèrent à travailler, à raison de 4, ou 5 métiers et plus de l'une ou de l'autre «novalité», voire des deux réunies.

Ces abus en appelant d'autres, on vit alors le marchandage 3), c'est à dire, la cession du travail à profit d'un maître à l'autre, «ce qui a esté, le passé, dit une ordonnance, une des principalles causes de la ruyne et pauvreté de plusieurs desd. Saieteurs», on vit le travail de nuit si sévérement condamné s'afficher librement 4), sans souci des menaces et des sommations dont la répétition presque quotidienne trahit assez l'inanité.

Un si médiocre succès, dont l'aven revient presque à chaque page de ses ordonnances, eût dû, à la fin, dissuader l'Echevinage de persévérer dans une voie où il n'avait guère à attendre que de nouvelles et plus éclatantes démonstrations de son impuissance. Mais les leçons de l'expérience et l'observation n'ont jamais triomphé que lentement de l'esprit de systeme et du préjugé.

Un an après avoir rétabli dans toute sa rigueur le statut de 1548, Maire et Echevins entreprenaient encore de le compléter sur un point essentiel: De nouveaux abus s'étaient révélés, disaient-ils, qui motivaient, chaque jour, les plaintes et doléances des marchands, tant d'Amiens que de Paris, Lyon, Reims et

<sup>1)</sup> Ordonn. 3 Août 1566. Inventaire F. 13. 315.

<sup>2)</sup> Ordonn. 12 Avril 1566, art. 14 à 16, ibid.

Cf. Ordonn. sur le même objet des 3 Août 1566, 22 Févr., 2 Mai 1567,
 Mai 1571, ibid.

Nous n'avons pas trouvé trace de la prohibition du marchandage avant le 3 Août 1566.

<sup>4)</sup> BB XXVIII. 26 loc. cit.

Le procédé habituel des fraudeurs était d'opposer des requêtes contraires aux prohibitions de l'Echevinage et de continuer à travailler comme devant, sans attendre ses résolutions. La science de la chicane pénétrait ainsi jusqu'au peuple. Ordonn. 22 Février 1567 et BB XXXVIII. 38, 68. 28 9<sup>bre</sup> 1566, 20 Fevr. 1567.

autres lieux. On reprochait aux Saieteurs non plus seulement de faire leurs pièces de fil non suivi et assorti, mais de les faire trop courtes et trop étroites, «insuffisantes en nombre de fil, aulnage et longueur».

En conséquence, après avoir pris avis de plusieurs assemblées de Marchands, Maîtres Saieteurs, Esgards, Foulons, Teinturiers, Conroyeurs et autres, une nouvelle ordonnance était édictée qui ne devait point médiocrement compliquer les diverses opérations de vente et d'achat, de contrôle et d'appareillage ).

- art. 1. Tout maître Saieteur, après avoir vendu au marchand ses pièces en blanc et arrêté le prix, avant de les lui délivrer et d'en recevoir l'argent, devra les porter en halles, -le prix au préalable écrit ou indiqué par le marchand sur lesdes pièces», et les faire mesurer par 6 auneurs spéciaux, sur des tables dressées à cet effet, à peine de 60 sols p. d'amende contre l'un et l'autre, en cas d'omission. La faculté était pourtant laissée au premier de faire auner ses pièces avant de les mettre en vente.
- art. 2. Les pièces trouvées de longueur voulue et dûment ferrées par les esgards sur l'estille recevront des auneurs un nouveau plomb aux armes de la ville, marqué d'un L sur le revers.
- art. 3 et 4. Les pièces trop courtes seront coupées en 4 et rendues au Saicteur, dont rapport sera fait par les auneurs à l'Echevinage, pour faire justice de l'ouvrier coupable et de l'esgard ferreur.
- art. 5. L'auneur qui ferrerait une pièce trop courte ou non ferrée sur l'estille encourra lui-même des amendes graduées de 10 à 20 l. ps., avec privation d'office à la seconde récidive.
- art. 6 et 7. Les 6 anneurs devont être désignés de 3 en 3 mois ou de 6 en 6 mois, «comme il paroistra bon», parmi les maîtres Saieteurs de bonne vie et renommée, et leur salaire d'un denier par pièce être pris sur le marchand et acquitté de semaine en semaine, sur la foi du registre du Clerc juré. (L'Echevinage croyait ainsi naïvement en dispenser le vendeur.)

<sup>1)</sup> Ordonn, 12 Avril 1566, Invent. F. 13, 315.

art. 9. Un dernier article donnait aux artisans délai de 8 jours pour se défaire des pièces non conformes au type preserit (art. 8), passé lequel, le nouveau régime entrait en vigueur et les auneurs en fonctions, à la date du 21 Mai 1566.

Au jour dit, le peuple, à son tour, manifestait son avis, mais par une sédition. Saieteurs et Saitières se répandaient par la ville en proférant des menaces et se livraient à des voies de fait sur les personnes des auneurs, pour faire rapporter l'ordonnance. L'Echevinage pris de court, après avoir foudroyé les mutins de ses proclamations 1), dut déployer l'appareil de rigueur et d'intimidation des grandes circonstances. Finalement force lui resta. Il n'en était qu'au début des difficultés que devait soulever la nouvelle institution.

On sait qu'en vertu des plus anciens règlemens les pièces de Saiterie, même achetées en blanc par le marchand, devaient être entiérement «acoustrées et appareillées dans la ville»<sup>2</sup>), passant successivement aux mains des Foulons, Teinturiers et Conroyeurs, pour revenir en halles subir une dernière inspection, celle des Esgards en noir, qui les marquaient d'un ou deux fers, suivant leur mérite, et, après le calendrage, les faisaient encore empaqueter sous leurs yeux. C'était seulement après qu'elles avaient, en dernier lieu, acquitté les droits de la ville, dont le paiement était consigné au registre du Clerc juré du fermier de l'imposition. qu'il était permis de les exporter. Pour prévenir toute fraude ou toute complaisance des Esgards pour de riches marchands, il appartenait aux seuls Teinturiers et Conroyeurs de les présenter à cette dernière visitation, doublement obligatoire, sous peine de grosses amendes, dont étaient passibles avec eux les marchands convaincus d'avoir exporté des pièces non ferrées. Comme supplément garantie, le statut de 1548 avait étendu aux Teinturiers et Calendreurs l'interdiction de la profession de marchands, sauf exception consentie par l'Echevinage (art. 182).

En fait, la fraude ne cessa jamais de se pratiquer sur une grande échelle, et journellement nombre de pièces sortaient de

<sup>1) 22</sup> Mai 1566. Invent. F. 13, 315.

<sup>2)</sup> Statut de 1548, art. 108, 170, 171, 177 à 179.

la ville sans passer par les halles, au triple préjudice des esgards, du fermier du droit de la ville et du bon renom de la marchandise 1).

Ce fut bien pis encore quand l'ordonnance du 12 Avril 1566 cut institué deux aunages successifs, avec mesure légale, en blanc et en noir. Ce redoublement de rigueur ne s'accordait guère avec les difficultés croissantes du commerce, en ce temps de guerres civiles.

Les uns après les autres, les marchands de la ville, dans l'impossibilité de recouvrer leurs créances sur les pays en proie à la guerre, suspendaient leurs achats <sup>2</sup>). Quant aux forains, ils se disaient déterminés à ne continuer les leurs qu'autant qu'on leur permettrait d'exporter les pièces en blanc, dût-il leur en coûter le paiement des droits de la ville et des esgards. On ne pouvait signifier plus clairement que l'abus de la règlementation était devenu intolérable.

En Février 1568 3). l'Echevinage consentit à lever momentanément l'interdiction, à la condition que les pièces porteraient les plombs de l'estille et de l'aunage en blanc, avec le fer des esgards en noir et acquitteraient tous droits d'aides et d'esgardise, «comme si elles estoient entièrement taintes et acoustrées en la ville».

La fissure était à peine entrouverte que l'intérêt mercantile s'ingéniait à l'élargir:

Certains marchands de la ville, instruits apparemment par l'exemple des forains, usaient de la tolérance accordée pour faire fouler leurs serges hors de la ville, «sur le fort et au moulin» (ce qui les rendait plus fortes et meilleures, mais les ramenait

<sup>1)</sup> BB XXVIII. 31, 5 Janv. 1553, loc. cit.

<sup>2)</sup> BB XXXVII. 158, 12 Févr. 1568. Le 12 7 bre 1565, pour s'excuser du refus opposé à une demande de taille du Roi, il est dit que les bourgeois ont à nourrir grand nombre de pauvres Saieteurs condamnés au chômage par les troubles de Languedoc, Dauphiné, Guyenne et autres pays où se vend la Saiterie, dont les marchans doivent grands deniers à ceux d'Amiens. BB XLII. 33.

<sup>3)</sup> Inventaire F. 13, 315.

<sup>4)</sup> Ordonn. 25, 27 Août 1569, ibid., «pour leur profit particulier et sans égard à la réputation de la ville».

à 17 ou 18 aunes, au lieu de 20, mesure prescrite, et leur faisait perdre plus d'un quartier de largeur. Aussitôt les esgards ferreurs et foulons de protester contre l'abus et de sommer l'Echevinage de faire respecter les règlements, sans restriction, ni tolérance. A les en croire, c'était la ruine irréparable de la ville et la désertion définitive des marchands forains vers les marchés d'Ascot, d'Inpre. Pouperine et par delà, sans compter qu'en faisant fouler leurs pièces hors de la ville «ils y pouvoient mesler les serges faites à Conty, Mouy, Ailly et ailleurs alentour et les faire ensuite acoustrer à Amiens, chose non moins prohibée. Ils demandaient donc qu'on y mît ordre et qu'il leur fût permis de faire des perquisitions domiciliaires chez les détenteurs de pièces suspectes pour les justicier. L'Echevinage, après avoir pris avis d'une assemblée spéciale où figuraient, avec les 16 Esgards de la Saiterie et du foulage, les 6 auneurs, les 4 Maîtres de la Confrérie, 12 marchands et autant de Saieteurs «des plus anciens et suffisans», leur donna encore toute satisfaction et rapporta son ordonnance du 13 Février 1568.

Cette facilité à se laisser tirailler d'un parti à l'autre ne pouvait avoir que des effets négatifs; l'esprit d'invention et de progrès n'en fut qu'entravé, non découragé, et le parti de l'égoïsme et de la routine assez fortement déçu n'en devint que plus importun.

Après un nouveau répit de 18 mois, l'Echevinage se vit derechef assiégé de ses doléances 1). Il s'agissait cette fois de règlementer «aucuns nouveaux ouvrages inventés depuis peu . . . camelotz étroits et en plus petit nombre de fils les uns que les autres . . . camelots dits à gros grains, que les marchands faisoient acoustrer et tirer sur la largeur plus que sur la lougueur, suivant le désir des forains, pour les faire «paroistre plus beaux et luisans, comme ceux de Turquie, et de plus grande durée, ce qui, tains et acoustrés, les ramenoit à XVIII aulnes». Quant aux serges d'Ascot, on continuait à les fouler pour la plupart au moulin et sur le fer, au point de les réduire à 17, 18, 19 aunes, au lieu des 20 règlementaires. La chose, il est vrai, se faisait

<sup>1)</sup> Ordonn, 11 Jany, 1571, Invent. F. 13, 315.

pareillement sur le vouloir des forains, mais pourtant, disait-on, à leur préjudice, dont il convenait apparenment de prendre plus grand souci qu'eux-mêmes.

Ce n'était pas tout: On se plaignait encore que les esgards ferreurs ne fissent leur devoir d'aller ferrer, chacun jour, sur l'estille ou que, trouvant les pièces inachevées et ne les pouvant ferrer, ils fissent attendre le Saieteur au lendemain, ce qui le contraignait à les laisser sur le métier «à son grand intérest et incommodité» vu qu'il en manquait la vente, ce jour-là. De là survenaient nombre d'abus; car d'aucuns, contre les règlements, les portaient ferrer ès maisons des ferreurs '); et «bien souvent ceux-ci ferroient ainsi en leurs maisons des pièces faites hors de la ville», tandis que, de leur côté, les maîtres Saieteurs désignés de 3 ou de 6 en 6 mois pour faire l'aunage en blanc «favorisoient leurs compagnons Saieteurs . . . sous espérance d'estre, à leur tour, favorisés», de telle sorte qu'on trouvait, chacun jour, le plomb de l'aunage à des pièces trop courtes.

Cette fois pourtant, l'Echevinage se montra de moins bonne composition. Il finissait par se rendre compte de la stérilité de ce travail de naufragé qui consistait à aveugler sans relâche de nouvelles voies d'eau sur une épave vermoulue, à mesure que la force du courant et les remous la disloquaient. Et puis, à se laisser ainsi ballotter de la tolérance à la prohibition, il ne faisait pas seulement tort à l'intérêt public mais à lui-même. Le système de la règlementation par le Magistrat, qu'il avait cru jadis plus souple, plus logique et plus éclairé que la procédure forcément lente et tumultueuse de la législation par le peuple, se révélait, à l'épreuve, depuis plus d'un demi-siècle, l'impuissance et l'incohérence même; il importait de le modérer, c'est à dire, de l'incliner à plus de défiance de soi et à de meilleures méthodes d'observation et d'expérience.

Au lieu de céder à première sommation, comme il l'avait

<sup>1)</sup> Le 28 9<sup>bre</sup> 1566, les 6 Esgards ferreurs en blanc avaient requis de l'Echevinage pouvoir de ferrer, à leur passage, les pièces inachevées, alléguant que leur fer n'avait d'autre valeur que celle de certificat d'origine et que ces pièces étaient encore aunées en blanc avant de passer aux marchands; ce qui leur avait été refusé. BB XXXVIII. 38, loc. cit.

fait trop souvent, il tint à se renseigner exactement, convoqua les intéressés à plusieurs assemblées consécutives et promulgua une ordonnance qui, sans rompre ouvertement avec les errements du passé, marquait du moins une évolution significative: La liberté s'y faisait enfin jour, non plus à titre provisoire et momentané, mais définitif, aussi définitif du moins que le comportaient la matière et l'esprit même de la législation municipale.

Il était permis aux marchands: 1° de faire acoustrer les camelots à gros grains comme il leur plairait, sous la seule condition qu'ils revinssent, tout appareillés, au moins à 18 aunes; 2° de faire fouler, au moulin et en tous lieux, à leur choix, les serges façon d'Ascot, en faisant au préalable comparaître devant l'Echevinage les maîtres des moulins, pour y être enregistrés, entendre les ordonnancs et prêter serment de les garder, en baillant caution.

Ces restrictions et celles qui les complétaient ne faisaient que tempérer le principe de liberté, en vue de ménager une transition nécessaire; on pouvait douter d'ailleurs qu'elles eussent chance, pour la plupart, d'être sérieusement appliquées: Telle l'injonction aux esgards ferreurs en noir, de mettre, à la dernière visitation, plomb différent aux pièces esgardées, suivant leur longueur, avec mention exacte de la mesure sur la feuille de métal — nouvelle complication après tant d'autres — et la défense aux maîtres des moulins de recevoir à fouler aucunes serges n'ayant le plomb de l'aunage en blanc, comme de l'égarer avant de les rendre aux teinturiers.

Pour ce qui était des opérations des ferreurs sur l'estille et des auneurs en blanc<sup>1</sup>), il était dit des premiers: qu'au cas où ils trouveraient, en un ouvroir, des pièces inachevées, ils se borneraient à les marquer sur la lisière des lettres A. S. (Amiens)

<sup>1)</sup> Dés le mois de 9<sup>bre</sup> 1566, à l'expiration des pouvoirs de la 1<sup>re</sup> commission d'Auneurs, les 6 Esgards ferreurs en blanc avaient demandé de leur être substitués, alléguant qu'ils pourraient mieux que de simples maîtres reconnaître leurs propres plombs et les marques des Saieteurs. L'Echevinage, en le leur refusant, avait décidé 1° de renouveler les 6 auneurs, en portant leur nombre à 8 par le maintien de 2 anciens, 2° de construire une halle spéciale vers St Leu, où 4 d'entre eux se tiendraient et 4 aux grandes halles. BB XXXVIII. 38. loc. cit.

ciaciles à effacer», de telle sorte que le Saicteur. son ouvrage fini, pût l'enlever du métier et le leur apporter à ferrer en halles ou à domicile, sans qu'il y eût supercherie ou confusion possible; — des seconds, que, pour couper court à tous abus, l'aunage se ferait désormais par les soins des 12 Esgards ferreurs en blanc et en noir, lesquels se départiraient, par semaines ou quinzaines, à leur gré. Jours et heures leur étaient assignés en conséquence pour se trouver aux halles de l'aunage et y vaquer à leur nouvelle charge, sans faveur ni connivence, sous peine de grosses amendes et de suspension et perte d'office en cas de récidive.

On peut constater, à partir du règlement du 11 Janvier 1571, un ralentissement notable dans le développement de la législation de la Saiterie .). Si les ordonnances continuent à se succéder

1) La dernière Ordonnance d'une portée assez générale est celle du 17 Avril 1573, la dernière du siècle insérée au Recueil de 1641. Elle avait été précédée de nombreuses consultations par écrit des intéressés, dont les avis contradictoires avaient dû être conciliés par une commission d'Echevins. BB XL 15579, 8 Jany, 1573.

Or elle ne fait guère que rééditer des prescriptions connues touchant la fabrication, le foulage, l'esgardise, la vente du fil, la défense d'avoir plus d'une estille à serge, de céder du travail à autrui etc. (AUG. THIEREY II, 809.)

Quelques articles nouveaux sont seuls à citer:

L'un permet de fabriquer les camelots, façon de Lille, ayant la chaine de fil retors et la lanchure de quaingne, aux conditions de longueur et de largeur habituelles.

Les autres stipulent de nouvelles garanties en faveur de l'apprentissage et des épreuves de maîtrise :

Obligation aux maîtres de faire ouvrer leurs apprentis, au moins I an sur 3, à faire satins communs ou larges, «ce qui est le fond dud. estat et du chef d'œuvre», sous peine de cent sols d'amende.

Pour remédier aux fraudes, dans l'épreuve de la maîtrise, subie parfois en lieux suspects et favorables, avec l'assistance d'autrui, obligation 1° de demander congé au bureau de la chambre du conseil, où le prétendant sera presenté par un Esgard. Là, il lui sera assigné lieu pour ce faire, en attendant l'aménagement d'un lieu spécial; 2° de justifier de l'âge légal, 22 ans, de la possession de certaines ressources, d'une estille, avec 2 étoffes (c'est à dire, d'une provision de fil pour garuir 2 fois le métier) et d'armes suffisantes pour la garde de la ville.

Enfin, pour donner plus grande publicité à l'ensemble des statuts, il est prescrit à tous marchands, esgards, auneurs et Maîtres de la confrérie d'en à des intervalles assez rapprochés, elles perdent singulièrement en intérêt: Elles ne font plus guère que rééditer des sanctions pénales aussi souvent rappelées, semble-t-il, que mal appliquées. Quant aux prescriptions d'un caractère organique, elles se font de plus en plus rares, et elles intéressent plutôt le service du contrôle que la règlementation même du travail. Ce n'est pas que l'activité de la fabrique elle-même décroisse. Sans doute il v a eu, dans le dernier quart du siècle, des années de dures épreuves et des crises de chômage très douloureuses; mais c'était là un fait général, conséquence des guerres civiles, dont l'action meurtrière se faisait deux fois sentir, par l'interruption des échanges et le reflux sur la ville des habitants du plat pays habitués à vivre, en partie, de son industrie. Nous dirons, dans une autre étude, avec quelles terribles difficultés l'Echevinage fut alors aux prises, quand il eut à nourrir, pendant des hivers entiers, tout un peuple de prolétaires, voire une partie de la province en proje à la famine et au plus complet dénûment.

Ajoutons que de telles extrémités ne pouvaient être que temporaires, sous peine d'aboutir à la ruine absolue et à l'anéantissement, et qu'elles créaient plutôt de nouveaux stimulants à l'esprit d'invention et de progrès. Surtout, elles achevèrent de libérer l'Echevinage de l'empire du préjugé et de sa foi passée dans la vertu des règlementations officielles l. Déjà déconcerté

lever copie au greffe de la ville, au prix de 10 sols ts. sous peine d'amende. Quelques mois avant, l'Echevinage en avait fait imprimer à Paris 300 exemplaires destinés à cet usage. BB XL. 153, 18 Xbre 1572.

Ces prescriptions touchant l'exécution du chef d'œuvre et les conditions de la maîtrise, qui apparaissent pour la première fois et vont se multiplier à l'avenir, sont à noter. C'est désormais de ce côté que l'Echevinage va chercher les garanties qu'il ne saurait plus attendre de la multiplication des détails techniques dans les règlements.

<sup>1)</sup> Ces nouvelles dispositions d'esprit s'expriment bien dans la résolution suivante: Le 19 Mai 1575, sur un rapport qui lui est fait qu'il n'y a jamais eu, en l'estat de Saiteric, autant d'abus et que de 6 pièces il ne s'en trouve pas une qui soit faite, tissue, teinte etc. conformément aux statuts, et que, s'il n'y est donné ordre, sans acception de personnes, ce sera la déchéance irréparable de la fabrique et l'exode des marchands forains vers les villes des Pays-Bas, où lade marchandise est tenue en meilleure loyauté et réputation, il avise, pour l'instant, de ne toucher aux briefs, mais de tenir la main

par les brusques variations de la demande et de la consommation, par les importunités et les contradictions des intérêts particuliers, il devait, de jour en jour, appréhender davantage de toucher, d'une main hâtive et inexperte, à des matières d'où dépendait la vie de tant de milliers d'êtres humains. Il y a certainement plus qu'un rapport de coïncidence entre l'apparition de ces tendances nouvelles et l'établissement du Bureau permanent des pauvres dans la ville d'Amiens, en 1573.

C'est ainsi que l'idée commence à se faire jour de l'impuissance de l'esprit de système à fixer, dans des cadres rigides, les formes changeantes du travail et de la vie. Là, comme partout, la liberté s'insinue par les voies de la souffrance et de l'empirisme, liberté toute négative et fragmentaire, née de la lassitude et de l'impuissance, mais qui a encore à compter avec bien des résistances et des préjugés, tant au-dedans qu'au dehors.

Qu'une ville comme Amiens sacrifie quelque chose de la rigueur de ses règlements, elle risque, jusqu'à la fin du XVIº siècle, de se voir fermer les débouchés de ses produits, non par la désertion de sa clientèle, mais par l'intransigeance de ces pouvoirs locaux habitués à juger du mérite des choses sur des signes tout extérieurs et convenus. Les villes se faisaient ainsi l'affront de se renvoyer leurs marchandises, pièces d'étoffes réputées défectueuse, pour quelque insuffisance de longueur ou de largeur, quelque défaut présumé de teinture qui réellement n'eût pu se révéler qu'à l'usage etc. Les syndies des foires de Paris et du Lendit ') étaient particulièrement coutumiers de semblables exécutions, qui n'entachaient pas seulement l'honneur du marchand dont les denrées étaient «justiciées», mais encore du Magistrat et de la ville dont elles portaient les sceaux. On imagine, sans peine, l'émoi causé

à les faire observer, en rappelant à ses propres membres, délégués à la Saiterie, l'obligation de se transporter, 3 fois la semaine, aux halles en noir et, si besoin est, chez les Foulons et Teinturiers. BB XLII. 5.

A noter cette formule «et que la principalle faute procède des Saieteurs et apprès des Esgards et Teinturiers, meismes d'aucuns marchands acheptans lade marchandise».

BB XII. 15, 16 J<sup>let</sup> 1475; XL. 146, 13 9<sup>hre</sup> 1572; XLII. <sup>137vo</sup>,
 Aoht 1575.

par de tels incidents, tant au sein de la population intéressée que des villes rivales et concurrentes, les clameurs des ennemis de la liberté, le redoublement de rigueurs qui s'ensuivait, au temps où la foi dans la valeur du système subsistait presque entière.

En 1475 ), une mise à l'index des draps d'Amiens, réputés mal teints, à la foire du Lendit, avait soulevé, dans la ville, une agitation extrème, occupé l'échevinage plusieurs séances durant, provoqué une vaste enquête et tout un plan de refonte des statuts de la teinture. Mais, un siècle après, pareille aventure est prise moins au tragique: 35 pièces de serge renvoyées, en 1572 ), «comme deffectives en longueur et largeur», sont rendues au marchand pour être corrigées; ordre est donné d'arrêter en halles les charges en partance, pour en vérifier les mesures, laisser passer tout ce qui n'est pas au dessous du minimum admis et justicier le reste suivant la lettre des statuts; seuls les Esgards coupables d'avoir ferré les pièces refusées sont frappés solidairement d'une amende de 20 l. ps.

Un autre symptôme non moins significatif du nouvel état d'esprit, c'est la rareté des concessions de privilèges corporatifs, à cette époque. La seconde moitié du XVIº siècle n'a vu qu'une seule constitution de métier privilégié, en faveur des Saieteurs drappans, en 1570³). Encore ne s'agit-il que d'un démembrement de la Saiterie, motivé par l'une de ces incessantes modifications de la fabrication qui avaient déjà donné lieu à tant d'additions au règlement de 1548. Si l'on procéda, cette fois, par séparation et non par extension du privilège, c'est que cette nouvelle forme du travail, en combinant les procédés et la matière première de deux métiers distincts 4) — Saiterie et draperie — avait commencé

<sup>1)</sup> BB XII. 15, loc. cit.

<sup>2)</sup> BB XL. 146, loc. cit.

<sup>3)</sup> Aug. Thierry II, 783.

<sup>4)</sup> Une 1<sup>re</sup> Ordonnance du 30 7<sup>bre</sup> 1568 sur la matière nous apprend que «des longtemps a» l'Echevinage était saisi des doléances des gens des 2 métiers:

Les uns, Saieteurs, se plaignant que les Tisserands fissent nouvelle marchandise appelée baye, dont la chaîne était de fil sec et l'enfleure de fil

par les mettre violemment aux prises. Pour apaiser le conflit, l'Echevinage avait d'abord inutilement tenté de leur interdire tout empiètement mutuel. Puis, justement soucieux de ne point entraver un nouvel essor du travail local, il avait adopté le moyen terme de la constitution d'un troisième métier, en adaptant à son usage les principales clauses du règlement de la Saiterie. Au reste, la séparation était si bien artificielle que le statut de 1570 prévoyait le passage et retour alternatif des maîtres et ouvriers de l'un à l'autre, en exigeant seulement un certain délai; et dans la pratique, à toute menace de chômage, on en usa plus libéralement encore.

Quelques années après, pour remédier au déclin des articles de nouveautés si florissants vers 1560, les mêmes facilités étaient étendues aux rapports des Saieteurs et des Hautelisseurs<sup>2</sup>). La tapisserie de haute-lisse, après avoir été, par deux fois, érigée, à Amiens, en métier privilégié, avec statuts et monopole, les 2 7<sup>bro</sup> et 2 8<sup>bro</sup> 1492 et en 1544<sup>3</sup>) et y avoir joui d'une réelle faveur.

gras, combien que leurs règlements interdisent à tous autres d'user et même d'acheter du fil sec, dit fil de sayette.

<sup>—</sup> les autres, Tisserands, que les Saieteurs s'ingérassent de faire lesd. ouvrages où entrait plus de fil gras que de sec, l'usage du premier leur étant interdit par les règlemens de la Saiterie, et réclamant pour eux seuls le privilège d'en user, vu que le fil sec employé était si gros qu'il ne pouvait servir à autre fin.

L'Echevinage fort embarrassé, soucieux de ne pas priver la ville d'un nouvel article, dont les marchands s'approvisionnaient jusque-là à Ippre, Pouperine, Ascot et autres villes de par delà, mais aussi de maintenir les règlements dans leur vigueur, sur l'affirmation des Saieteurs que ce genre d'étoffes pouvait se faire tout de fil sec ou de fil gras, adopte ce parti et, en recounaissant aux 2 métiers le droit d'en fabriquer, chacun de son côté, leur interdit tout empiètement mutuel.

<sup>1)</sup> Saieteurs et Tisserands purent obtenir la nouvelle maîtrise sans apprentissage, au prix seulement d'un chef d'œuvre. BB XL. 161, 22. Janv. 1573.

Par un dernier ménagement pour les privilèges des Saieteurs, le nouveau statut interdisait aux Saieteurs drappans d'acheter du fil sec dans la ville, sous peine d'amende. Ils devaient s'en procurer dans les villages ou le fabriquer eux-mêmes.

BB XLIII. 127. 10 8<sup>bre</sup> 1577.

<sup>3)</sup> Aug. Thierry II, 454, 456.

vers le milieu du siècle¹), s'était vue de nouveau à ce point délaissée qu'on n'y comptait plus, en 1577, que 8 ou 10 anciens maîtres vivants, tous ayant cessé d'exercer. A cette époque, la défaveur où étaient tombés leurs produits ayant induit plusieurs Saieteurs à tenter derechef la fortune, en fabriquant certaines étoffes de haute-lisse, «trippes de velours, bombazins etc., que les Marchands, disaient-ils, estoient contraints aller acheter à grands frais hors du royaume», l'Echevinage, sur leur requête, se détermina à une seconde restauration. Mais, en prévision de fluctuations nouvelles, il imposait aux futurs maîtres, comme aux Saieteurs drappans, une pratique exclusive de 6 mois, passé lequel délai, ils redevenaient libres d'opter pour tout autre métier, au prix d'une simple déclaration devant les Esgards et lui-même, ce qui constituait déjà une demi-liberté.

La liberté à peu près entière de l'une des branches de la Saiterie devait pourtant faire son apparition à Amiens, avant la fin du siècle, à la suite du reflux sur la frontière de Flamands fugitifs qui se réfugiaient en France «pour y vivre catholique-

<sup>1)</sup> BB XXV. 126. 19 Mars 1545.

Sur le rapport de 2 Echevins commis à l'examen de la requête de 2 maîtres jurés du métier de Hautelisseur de Tournay, s'offrant pour ériger leur métier à Amiens, au prix de quelque don pour achat d'outils et de la concession d'une maison pour 6 ans, il leur est alloué 6 écus payables de 3 en 3 mois et le logement pour 3 ans, avec promesse de leur donner Brefs et statuts. Ces statuts, non plus que ceux de 1577, ne nous sont parvenus. Il leur en fut encore donné en 8<sup>bre</sup> 1553, que l'Echevin, Mº N¹º de Nibat, Conseiller au bailliage, fut chargé de rédiger. Cf. AA XIII. Hautelisseurs, 2 8<sup>bre</sup> 1553 et BB XXVIII. 115, 19 8<sup>bre</sup> 1553, loc. cit.

Cf. BB XXVIII. 26, 101. 15 Xbre 1552 et 28 7bre 1553.

Il y est dit que 10 ou 12 Saieteurs, sans avoir renoncé à leur métier, se prétendent Hautelisseurs, bien que n'ayant fait apprentissage, et tiennent autant d'estilles que bon leur semble, où ils font travailler leurs ouvriers, maîtres Saieteurs et non Hautelisseurs, plus de nuit que de jour, et en contrevenant aux statuts presque sur tous points. \*Pourquoi ils ont esté déjà plusieurs fois mis en cause pardevant MM. où ils tiennent encore les esgards Saieteurs». Ils sont alors mandés à comparaître pour se justifier et, après nouvelle sommation, ou décide d'y donner ordre.

Il s'ensuivit ordonnances, informations, assemblées, production de mémoires etc. BB XXVIII, 115, loc. cit.

ment». Le 22 Mars 1584 ), sur la requête d'un Anversois, Caron le Sur, qui s'offrait à venir exercer son métier de Saieteur et Teinturier en burail de soie et à l'enseigner à qui il plairait à l'Echevinage de désigner, «chose de grand avantage pour la ville», celui-ci l'admettait sans autre condition que de vivre catholiquement. Quelques mois après, lors d'une recherche des étrangers faite par ordre du gouverneur de la province, on en signalait, dans la ville, une cinquantaine environ, la plupart façonniers de burail de soie, occupés à instruire les Saieteurs de la ville des procédés de leur métier. Il ne paraît pas qu'aucune ordonnance ait jamais été édictée sur la matière <sup>2</sup>).

Il est toutefois un point de l'organisation de la Saiterie sur lequel l'Echevinage eut encore à délibérer et à statuer longuement, dans cette période, celui-là même qui avait donné lieu, dans la période précédente, au grand procès en Parlement, la constitution et les salaires de l'Esgardise: En donnant, en 1570, des statuts aux Saieteurs drappans, il avait décrété qu'après une période d'essais de 3 mois leurs esgards seraient renouvelés d'an en an, «comme ès autres métiers», c'est à dire, par élection. Cédait-il, sans arrière-pensée, au vœu populaire, ou aux prescriptions de l'Edit de 1567? ne voulait-il pas plutôt se ménager, par une nouvelle expérience, un prétexte de conclure, à bref délai, contre un usage qui lui était suspect, pour en revenir au système de son choix, à la création d'offices? nous l'ignorons.

Toujours est-il qu'en moins de 5 ans le régime fut deux fois

<sup>1)</sup> BB XLVI. 115. 170. 22 Mars, 13 Xbre.

<sup>2)</sup> On voit pourtant, contrairement à ses habitudes, l'Echevinage se refuser absolument à laisser poursuivre, à Amiens, l'expérience d'un nouveau mode de teinture sans guelde, proposé par un certain Jean Desmadry, étranger, en 1572, «bien que plusieurs marchands forains et habitans demandent des camelots teints par ce procédé, de préférence à ceux teints en guelde, et donner raison sur ce point à l'opposition des Esgards de la Saiterie qui objectent que telle marchandise se peut aisément «débouillir» et déteindre, à l'user.

Après avoir pris avis des marchands forains et indigènes et des Teinturiers, il prescrit de remettre à l'un de ces derniers, ROBERT CAZET, pour être gueldées et teintes, suivant les règlements, les pièces ainsi traitées, avec défense de continuer à l'avenir. Invent. F. 13.315 f° 36.

modifié. Les Esgards annuels avaient commencé, à l'en croire. par user de telles faveurs et complaisances envers les gens du métier, dans l'espoir d'être, à leur tour, semblablement traités, qu'après quelques mois l'érection de la fonction en offices s'était imposée 1). Mais ce fut bien pis alors: aux complaisances succédèrent la néglicence et la vénalité: On vit les statuts et ordonnances publiquement enfreints, «le plomb de la loyaulté apposé à toutes sortes de pièces d'ouvrages, sans avoir aucun esgard à la bonté, loyaulté, longueur et largeur d'icelles», les différends avec les Tisserands plus ardents que jamais2), par suite de la cupidité des Esgards des deux partis, toujours prêts à entreprendre sur les états les uns des autres, les uns ferrant souvent comme bon ce que les autres avaient refusé comme défectif etc. Après la série de consultations et assemblées d'usage, il fut décidé qu'il n'y aurait plus qu'une seule et même visitation, pour les deux métiers, des articles similaires, et qu'elle se ferait par les esgards Saieteurs drappans et d'après leurs statuts. A cet effet, 5 nouveaux Esgards étaient institués en titre d'office: 2 marchands, - dont un Saieteur, l'autre drapier. - un maître Saieteur drappant, un Tisserand et un Pareur de draps, lesquels devaient avoir encore l'inspection des serges foraines faites en ville de loi et apportées à Amiens pour v être teintes et acoustrées. Des titulaires des 4 offices existants, le plus ancien était seul prorogé, les 3 autres devaient en faire résignation, sous un mois, aux mains de la ville ou de successeurs agréés.

Ces tâtonnements, la répétition et le scandale d'abus si publiquement avoués n'étaient pas pour rehausser le prestige d'un régime odieux au peuple. C'est précisément au cours de ces incidents que se renouvelèrent, après un silence d'un quart de siècle, les premières attaques déclarées contre le principe même de la vénalité. Elles vinrent de la multitude des Houpiers, l'élément le plus pauvre et le plus turbulent de la Saiterie.

<sup>1)</sup> BB XLII, 137vo. 16 Août 1575.

<sup>2)</sup> Les Tisserands de draps continuaient en effet, conformément à l'ordonnance de 1568, à fabriquer des baies et revesches tout de fil gras; et la similitude des produits favorisait l'abus.

L'Echevinage saisi, en 1572 1, d'une demande de déchéance contre les 6 Esgards du métier, institués en titre d'office en 1527 2, essaya tout d'abord de se retrancher derrière le privilège royal d'8bre 1545 et de débouter les poursuivants. Le bailli s'empara de l'affaire, se déclara compétent, comme doublement fondé en titre sur les arrêts de la Cour et le récent édit du Roi (1567), dont les Maîtres et Compagnons demandaient qu'il leur fût fait application, et, cassant la sentence du Magistrat municipal, commença par le condamner aux dépens.

Ce fut au tour de celui-ci d'en appeler au parlement, d'abord en règlement de juges, puis aux fins d'évocation du principal de la cause. Mal lui en prit; car, si satisfaction lui fut donnée, sur ce point, par un premier arrêt du 29 X<sup>bro</sup> 1575°), il eut moins à se féliciter de la sentence définitive rendue sur le fond, 2 ans après, le 8 Février 15784).

L'occasion était trop belle pour la Cour de revenir sur la concession qui lui avait été arrachée jadis, de la vérification provisoire du privilège d'8<sup>bre</sup> 1545, et de fortifier sa propre jurisprudence de l'autorité des Ordonnances royales. Elle n'y manqua pas:

Son arrêt stipula que «dedans VI semaines, à dater du jour de la publication, il se feroit, par devant les Maire et Eschevins, assemblée des gens des IV mestiers de Houpiers, Saieteurs, Tisse-

<sup>1)</sup> La première démarche mentionnée dans les Echevinages est du 8 Mai 1572, BB XL. 105. La sentence des Maire et Echevins déboutant la Communauté du métier est du 17 Juin suivant. Celle du bailli, du 20 Mai 1578. XIA 233 f° 179.

<sup>2)</sup> AA XII. f° 159.

<sup>3)</sup> XIA 233 f° 179.

<sup>4)</sup> Dans l'intervalle, un 2ème arrêt du 14 Août 1577 avait prescrit aux parties de désigner, sous 2 mois et d'un commun accord, pardevant un ('onseiller de la Cour délégué à cette fin, 8 notables bourgeois, «pour estre oys d'office sur certains points et extraits dud. procès», sous peine de voir, passé ce délai, le Conseiller délégué les constituer lui-même. X<sup>1,\(\)</sup> 1656 f° 174.

Le Conseiller désigné, Me Nlas Chevalier, avait rempli jadis à Amiens les fonctions de Lieutenant général civil, de 1540 à 44, et les avait résiliées pour celles de conseiller au Parlement. V. XIA 4910 f° 207°°, 3 Février 1540, et XIA 1558 f° 250, 17 Jlet 1544. C'est lui qui contresigna l'arrêt du 8 Févr. 1578.

rands et Pareurs, lesquels, après avoir fait serment d'élire en leur foi et conscience, nommeroient — chaque métier en son particulier — Il houpiers, Il Saieteurs, I Tisserand et I Pareur, pour faire, comme devant, lade esgardise». Lesquels 6 Esgards se renouvelleraient, à leur tour, comme ci-dessus, de 2 en 2 ans, à raison de 4 sur 6, un pour chaque métier. Il leur était de plus interdit de prendre désormais autres droits que ceux qui leur étaient attribués par l'ordonnance du Roi¹).

Cinq mois après, ces clauses n'avaient pas encore reçu leur exécution. Aux sommations des métiers l'Echevinage objectait qu'il lui était impossible d'assembler, pour une élection d'esgards, 3000 personnes et plus et que la Cour ne l'avait pu vouloir?). Aussi demandait-il un arrêt d'interprétation qui limitât à 40 ou 50 le nombre des gens à convoquer de chaque profession, sans pouvoir obtenir, depuis deux mois, des intéressés qu'ils consentissent à comparaître avec lui en débat contradictoire. Dans ces conditions, leur obstination justifiant la sienne, il se déclarait résolu à ne point réunir d'assemblée électorale, la sécurité de la ville et l'ordre public étant en jeu. Le Parlement finit par lui donner raison par un dernier arrêt du 16 Juillet 3) qui fixa effectivement à 40 le nombre des électeurs pour chaque métier; et cette solution transactionnelle entra presque aussitôt en vigueur 4).

L'instance était encore en cours et la décision du juge suprême non encore connue quand une menace d'aggravation

<sup>1)</sup> L'Edit de 1567, Titre XVI, art. 3, interdisait aux Esgards et Jurés de prendre aucuns droits de visitation, hors la partie des amendes à eux attribuée par les anciens statuts, et, art. 8, attribuait seulement 10 s. à chacun d'eux, au cas où il scrait délégué à la surveillance et visitation des chefs d'œuvre de Maîtrise. Fontanon I, 818, loc. cit.

<sup>2)</sup> BB XLIV. 25. 19 Juin 1578.

AA XV. fº 95. L'arrêt, conservé dans le Cartulaire AA XV, n'a pas laissé de traces dans le fonds du Parlement.

<sup>4)</sup> L'Echevinage attendit encore 3 mois, 16 Juillet — 16 8<sup>bre</sup>, avant d'enjoindre aux 4 métiers de bailler, sous 3 jours, les noms des Maîtres, selon l'ordre de leur réception, «pour estre appellés par MM. XL des plus anciens à faire lade élection», bien que la Cour ne lui ent donné que 15 jours de délai. BB XLIV. 47<sup>vo</sup>.

Le 23 8bre suivant, ordonnance de remboursement des 6 Esgards anciens.

soudaine des effets de la vénalité. dans l'ensemble de la Saiterie, vint achever d'exaspérer les animosités populaires contre un régime odieux. Cette menace, où les gens de métier ne voulurent voir qu'un dérèglement de l'esprit de fiscalité inhérent à l'institution des offices '), procédait, en réalité, d'une tout autre cause. Nous voulons parler de l'avilissement général des salaires et de l'élévation du prix des choses, double effet de la dépréciation soudaine des espèces monétaires, qui retentissait alors inégalement sur les conditions du travail et la rémunération des offices '). Dans ces 25 années, il n'en est peut-être pas une seule où l'Echevinage n'ait en à débattre, avec ses agents et officiers de tous grades et de toutes catégories, cette question de l'insuffisance des salaires devenue capitale pour toutes gens vivant de gages et d'honoraires fixés par un tarif officiel.

Comme de juste, c'est encore aux Esgards Saieteurs qu'était

au prix de 133 | 10 s. chaque office, ibid. p. 50, et des 6 Esgards en noir de la Saiterie. V. infra.

- XIA 5060 f<sup>0</sup> 403.
- 2) Nous citons, dans une autre étude, des chiffres précis sur cette majoration du prix des choses nécessaires à la vie, loyer, vêtement etc. En voici quelques-uns:

Le 11 Juillet 1577, dans une requête des 4 peseurs de lin, chanvre et fil, il est dit que depuis leur institution, le prix de la botte de chanvre s'est élevé de 3 ou 4 sols à 24 ou 28 sols, celui de la botte de fil. de 24-2 ou 3 sols à 15 ou 18 sols. On leur accorde, en conséquence, un relèvement moyen du double de leurs salaires anciens. BB XLIII. 99.

Le 10 8<sup>bre</sup>, dans l'ordonnance définitive sur le relèvement de ceux des Esgards Saieteurs, il est dit que, depuis leur institution (1541-48), le prix du plomb a quadruplé. BB XLIII. 129, 131. 1577.

V. pareille requête des Auneurs de draps, linge et langes du 6 8<sup>hre</sup> 1580. Ou leur accorde un relèvement moyen de 50 °/<sub>0</sub>. BB XLV. 9.

Dans une requête des praticiens du siège de l'Echevinage et de la Prévôté, du 25 8 bre 1582, en vue d'obtenir un 2 ème relèvement de leurs taxes et salaires de justice, il est dit que les journées des artisans ont triplé et quadruplé depuis 20 ans et que, depuis 10 ans, les loyers se sont élevés de 8 écus à 30 en moyenne. BB XLV. 172.

En 1576-77, 3 ans avant, l'Echevinage avait accordé déjà aux procureurs, greffiers, sergents à masse de sa juridiction et aux Echevins délégués à la justice une première majoration de salaires qui, contestée par les gens du Roi, donnait lieu à un conflit encore pendant. BB XLIV. 40°c, 18 76°c 1578 etc.

revenue, une fois de plus, l'initiative de ces démarches intéressées l'). L'ne première requête du 10 Avril 1577 avait posé la question comme une affaire de vie ou de mort pour leur industrie, de ruine totale pour la ville entière, le métier ne pouvant aucunement se pratiquer sans les esgardises accoutumées, qu'ils se déclaraient bien résolus à ne faire plus qu'au prix de gages raisonnables 2). L'Echevinage ouvrit une enquête; mais, trois mois s'étant écoulés sans qu'il en sortit aucun résultat, les requérans perdant patience se déterminèrent à lui présenter un projet de tarif où les anciens salaires étaient en général portés au triple. Comme les maîtres Saieteurs demandaient, de leur côté, d'être entendus contradictoirement, on ne put accorder que provisoirement une majoration du double, en en référant au fiscal pour

<sup>1)</sup> BB XLIII. 77, 99, 124, 129, 131, 143, anno 1577.

<sup>2)</sup> Les années précédentes sont d'ailleurs remplies de doléances sur les méfaits des Esgards qui violent impunément tous les règlements.

Cf. BB XL. 46<sup>vo</sup>, 16 Août 1571. Plaintes des marchands au sujet des abus commis par les Esgards de la Seiterie, tant sur le blanc, le foulage, le guelde que le noir «n'éstant la marchandise bien tainte ni guédée à moitié», ce qui vient, disent-ils:

<sup>1</sup>º de ce que les Esgards sur le guelde sont eux-mêmes teinturiers, malgré les statuts, et ferrent la marchandise bonne ou mauvaise qu'ils ont acoustrée;

<sup>2</sup>º de la négligence des Esgards en blanc qui ne vont ferrer sur l'estille et laissent les Saieteurs apporter les pièces en leurs maisons, pour y être ferrées, avec d'autres venant des villages;

<sup>3</sup>º des Esgards en noir qui passent indifféremment toutes marchandises mal teintes, gueldées et acoustrées, d'aultant qu'on les dit [...blanc...] aux teinturiers, conroieurs et marchands, aucuns desd. Esgards estant eux-mêmes marchands ou courtiers de marchands.

<sup>«</sup>Bien plus, il est constant que le pauvre Saieteur ne peut passer maistre, sans depenser 10 à 12 l. à donner à boire aux Esgards, ce qui ne s'est jamais vu et tourne à la ruine du public et des habitans dont les 2/3 vivent de la Saiterie».

L'Echevinage décide, à ce sujet, de faire, comme en 1528, nouvel échantillon de guelde, après consultation des marchands, teinturiers etc., pour le donner aux Esgards et intéressés. et de procéder à un rappel des règlements etc.

Expédients inutiles. En fait, tous ces abus étaient inhérents au régime de la vénalité qui faisait des magistrats chargés d'assurer le respect des statuts, les premiers intéressés à les enfreindre en leur particulier.

instituer un supplément d'enquête avant toute solution définitive. Le 26 7<sup>bre</sup>, on entendit le rapport de l'Echevin chargé de l'information et celui du fiscal qui concluait à la confirmation du nouveau tarif. Mais, dans la discussion qui suivit, un senl Echevin émit un avis favorable. Un autre conclut à plus ample informé: Les témoins entendus avaient été, disait-il, subornés par les Esgards; et lui-même s'était vu gratifier d'un camelot qu'il avait renvoyé au donateur. L'on ne pouvait enfin avoir trop d'égards à la surcharge du pauvre Saieteur, quand certains maîtres du métier, dont il avait charge expresse, s'offraient soit à rembourser les Esgards et à exercer leurs offices aux conditions anciennes. soit à payer un supplément de finance - 400 l., au lieu de 2 ou 300, prix normal - pour jouir de l'augmentation proposée. Cet avis entraîna tous les autres, et il fut décidé de n'adopter les conclusions du fiscal que si, dans la huitaine, les offres en question n'étaient confirmées. En fait, on attendit une quinzaine entière et sans résultat. Le tarif nouveau fut donc homologué, le 10 8bre, mais toujours sous réserve de révocabilité, dans le délai d'un an, au cas où l'on trouverait gens disposés à reprendre les offices aux salaires anciens.

Inutile de dire qu'il ne fut pas appliqué un seul jour sans soulever une foule de protestations et d'appels — appels des Teinturiers et de la Communauté des Saieteurs contre le principe de la majoration, refus des Esgards de remplir leurs offices sans être payés intégralement, jalousies des Auneurs qui, mûs des mêmes convoitises. «n'aulnent plus les pièces et se contentent de jeter l'aulne dessus», faute de gages raisonnables.

Ce fut bien autre chose quand la multitude des petites gens s'émut à son tour: En dépit du parti-pris du Magistrat de faire le silence sur ces manifestations populaires et spécialement sur leurs causes, quand celles-ci, au lieu de naître de circonstances fortuites, engagent sa propre responsabilité, on devine assez, au secret avec lequel il procède, comme à tout l'appareil des précautions prises, et l'étendue de ses craintes et la relation directe entre les troubles qui suivirent et les griefs que nous venons d'exposer.

L'agitation fut telle que, durant plus d'un mois, la ville dut

être soumise au régime d'un véritable état de siège. Commencé par des mutineries de pauvres gens contre les passages de grains, le renchérissement des vivres et des monnaies, le mouvement avait dégénéré très-vite, suivant l'usage, en désordres autrement graves menaçant tout l'ordre public et social 1).

Plusieurs semaines durant — 7<sup>bre</sup>, 8<sup>bre</sup> 1577 — la multitude remplit la ville du tumulte de ses attroupements et de conciliabules factieux, effrayant de ses clameurs la partie paisible et timorée de la population, répondant à la force par la force, et arrachant, à main armée, aux défenseurs de l'ordre ceux des meneurs et des mutins dont ils cherchaient à s'emparer.

Cependant l'Echevinage tenait assemblées sur assemblées 2); il faisait informer, dans le plus grand secret, contre les auteurs présumés des troubles, poursuivre les prisonniers élargis par force, recenser la partie flottante et vagabonde de la populace. Il adressait aux chefs de porte, aux capitaines des compagnies privilégiées et leurs lieutenants des convocations répétées, leur enjoignant, sous peine de grosses amendes, de comparaître devant lui et de lui prêter serment solennel «de le reconnoistre comme ayant soubz le Roy le gouvernement et superintendance de la garde et police de lade ville», serment qu'ils devaient faire répéter à leurs compagnons portiers et privilégiés, endedans le tiers jour. En assignant à chacun son poste en cas d'émeute, aux compagnies privilégiées devant l'hôtel de ville, aux chefs de porte en leurs quartiers de la garde stationnaire, il recommande à ceux-ci de «parler soubz main à leurs chefs d'escaddes. des gens du guet. - affin aussi que, le plus doulcement et à moindre bruict que faire se pourroit, ils advertissent les plus aisez et mieux zellés de leurs escaddes de se tenir prests en

<sup>1)</sup> BB XLIII. 144. 14 7<sup>bre</sup>, 19 9<sup>bre</sup> 1577 et AA XVI. 183<sup>vo</sup> séq. Ordonu. 22 9<sup>bre</sup> et jours suivants. L'Echevinage dut ouvrir un atelier de terrassements, au bastion de Longueville, pour les ouvriers congédiés par leurs Maîtres «qui ne pouvoient recouvrer fil de Saiette à l'occasion des monnoies».

<sup>2)</sup> Ces assemblées et convocations ne figurent pas au recueil des déliberations. Nous ne connaissons que par allusion une importante résolution du 26 9<sup>hre</sup>, plusieurs fois citée, dont un des principaux articles concernait précisément la nouvelle prestation de serment.

armes pour la défense de l'ordre». Quant aux mots d'ordre et consignes, ils sont des plus formels: C'est «de soubdainement rompre toutes assemblées, saisir et constituer prisonniers les perturbateurs . . . Et sy aucuns se vœullent rebeller et user de force et d'autres voies illicites, et qu'ils voient apparemment qu'il n'y ait aultre remède pour les séparer et rendre obéissans, sinon par la force des armes, leur coureront sus et les tailleront en pièces, sy besoing est, dont ils ne seront aucunement travaillés ni recherchés, ains en seront loués et du tout deschargés par lade ville. C'est, comme on le voit, la guerre de classes, la coalition discrète et silencieuse de tous ceux qui ont à conserver et à défendre contre la conspiration bruyante et désordonnée des meurt de faim.

Au reste, si porté que fût l'Echevinage aux idées de résistance et de conservation, il se gardait bien d'abuser de la manière forte et de pousser à bout cette populace dont l'humeur batailleuse et la résolution lui inspiraient plus que du respect: Les choses rentrèrent dans l'ordre quand, sacrifiant le principe de ses mesures récentes, il consentit à accepter les remontrances de la Communauté des Saieteurs et à discuter avec elle une transformation radicale du régime de l'Esgardise 1). Il y fallut 3 mois de négociations et d'efforts, - consultations des marchands et des divers corps de métier intéressés, rapports et conclusions du fiscal etc., — tout cela à peine indiqué par de brèves mentions des délibérations. Ce qui du moins, dans ce peu de renseignements, se laisse entrevoir avec une clarté suffisante, c'est que le principe de la vénalité fut tout d'abord dénoncé par les métiers, et un nouveau système proposé, à la fois plus démocratique et moins onéreux, qui devait assurer aux revendications du peuple une satisfaction tardive mais à peu près complète. L'accord finit par se faire, le 13 Mars 1578, par l'institution de la Vingtaine. Il est permis de penser que l'arrêt du 8 Février, rendu au profit des Houpiers, n'avait pas été

<sup>1)</sup> BB XLIV. 6, 8. 6, 13 Mars 1578 et Aug. Thierry II, 904. Préambule du statut d'institution de la Vingtaine. Il y est question d'une remontrance des Saieteurs présentée le 12 X<sup>bre</sup>, contenant plusieurs points et articles pour pourvoir au règlement dud. état de Saiterie.

étranger à ce résultat. Quoi qu'il en soit, et quelques arguments pour ou contre qu'on soit tenté de tirer du silence des textes et de la discrétion de la principale partie intéressée, l'hypothèse la plus vraisemblable est que l'Echevinage dut se résigner à subir les conditions du peuple et ne fit guère qu'homologuer ses propositions ).

Une analyse sommaire du nouveau statut va nous en convaincre:

L'objet essentiel de l'institution de la Vingtaine était visiblement de ramener la Saiterie au régime démocratique de ses origines par le retour au double principe de l'élection et de la gratuité des fonctions d'esgards, dans la mesure où il pouvait se concilier avec les droits acquis et les conditions propres à la grande industrie. Sans faire disparaître tous les offices existants, elle en réduisait le nombre et surtout l'importance en leur retirant leurs attributions principales, celles qui avaient donné lieu aux plus fâcheux abus, partialité et fiscalité. De même, pour concilier les deux systèmes contraires de l'élection populaire et de l'institution par le Magistrat, on ramenait l'un à un droit de présentation, l'autre au choix par l'Echevinage sur une liste double de 40 maîtres arrêtée par la Communauté du métier. Le renouvellement annuel et la répétition des garanties d'aptitudes, d'impartialité et d'honorabilité consacrées par l'usage complétaient les dispositions relatives au mode de recrutement de la Vingtaine.

Pour le partage des attributions avec les Esgards conservés, le statut entrait dans les plus grands détails. La visitation des pièces en blanc, au domicile du Saieteur avec la vérification des largeurs, nombre de fils etc., l'aunage aux lieux publics accoutumés, la surveillance et examen des chefs d'œuvre, le contrôle et la superintendance des opérations des métiers auxiliaires des Foulons, Teinturiers, Conroyeurs, Calendreurs et de leurs Esgards particuliers, enfin la visitation en halles des pièces en noir et l'apposition du dernier plomb de l'esgardise étaient attribués sans partage à la Vingtaine, aux conditions suivantes: La première visitation des pièces sur l'estille devait se faire sans autre remuné-

Le document fut pourtant inséré dans le Recueil des Ordonnances de cette période. AA XVI, f° 204 seq. et non au Registre aux Brefs et Status. AA XIII-

ration que la part des amendes adjugée par l'Echevinage, tous les lundis et jeudis, sans exception, set ès autres jours quand bon leur sembleroit», les vingt se partageant la ville par quartiers et par groupes de 5; l'inspection des métiers auxiliaires et de leurs esgards, au moins une fois le mois et gratuitement comme devant; l'aunage et la visitation aux halles en noir, tous les jours, aux heures accoutumées, au moins une fois. Cette dernière vacation, la plus importante de toutes, et qui exigeait la présence de 9 membres au moins, comportait seule un salaire, fixé, d'un commun accord, avec les Saieteurs, aux chiffres de l'ancien tarif antérieur à la majoration votée le 10 8hre précédent. Il leur était de même alloué, par chaque maîtrise, un droit unique de 13 s., dont les fils de maîtres restaient d'ailleurs exempts, toute autre dépense de réception étant absolument prohibée, sous peine de 10 écus d'amende, tant pour ceux de la Vingtaine qui l'exigeraient que pour le nouveau maître qui la consentirait, avec privation de la maîtrise à tout jamais pour celui-ci.

D'autres articles fixaient, d'une manière très rigourense, les responsabilités de la nouvelle magistrature: En cas de conflit et d'accusations de malversation portées contre elle par les Saieteurs, c'était au conseil des 7, c'est à dire à cette sorte de jury désigné par ordre de roulement, à informer, suivant la procédure établie en 1548. Les fautes et abus constatés entraînaient, pour la première fois, une amende de 2 écus, - de 10 # pour la seconde, avec suspension de 3 mois - de 20 # pour la troisième, avec privation de la charge à jamais. La contrainte par corps, pour l'acquittement des amendes, s'exercait contre tous et chacun des 20 solidairement, sans préjudice du recours en dommages intérêts pour le marchand. «Et pour avoir meilleure connoissance des Maistres Saieteurs», il était prescrit à la Vingtaine de procéder, dans les 15 jours qui suivraient son institution, à un recensement général des maîtres et des ouvroirs, de leurs noms et surnoms, «coing et enseigne de chascun, dont seroit dressé un nouveau registre en l'Hostel commun».

En regard de ce dispositif nouveau, les conditions faites à l'ancienne esgardise étaient les suivantes: Les 6 Esgards en noir étaient, d'ores et déjà, supprimés en principe, sous condition de remboursement des deniers principaux, droits seigneuriaux et oyaux coustz de leurs offices, dont la ville fournirait une moitié et les métiers intéressés le surplus ()— l'exercice leur restant permis jusqu'à entier acquittement.

Tous les autres offices subsistaient mais singulièrement réduits dans leur compétence et leurs profits. Les uns, les ferreurs en blanc, perdaient, à la fois, la visitation des pièces sur l'estille. l'aunage, la surveillance des chefs d'œuvre et les droits attachés à chacune de ces vacations. Il leur était enjoint de remettre aux mains des gens de la Vingtaine, dans les 24 heures qui suivraient l'institution de celle-ci et la prestation de serment, les jauges servant à mesurer la largeur des pièces sur l'estille et à compter les fils. On leur laissait sculement le droit de ferrer sur l'estille, quel que fût l'état d'avancement des pièces, — mais non jus 2) — «leur plomb ne testifiant rien autre chose que l'origine», celui de présenter les apprentis devant l'Echevinage, avec la redevance attachée à l'enregistrement. C'était là, étant donné le prix élevé de leurs offices, une véritable spoliation.

Les autres Esgards, — foulons, teinturiers etc. — subordonnés à la Vingtaine, c'est à dire, à peu près annihilés en fait, moins gravement atteints dans leurs intérêts. l'étaient peut-être davantage dans leur autorité et leur crédit. Aussi s'explique-t-on que le remboursement des Esgards houppiers, opéré quelques mois après, n'ait pas laissé trace de protestation. Ce fut d'ailleurs une exception.

L'Echevinage, prévoyant, au contraire, des résistances très vives et de toutes sortes, se réservait la faculté de rétablir les

<sup>1)</sup> Dès le 6 Mars, la Communauté des Saieteurs s'était offerte à contribuer, pour un tiers, au remboursement, et les Marchands Saieteurs pour <sup>1</sup>/<sub>4</sub> de l'autre tiers, soit <sup>1</sup>/<sub>12</sub>. Le 13, l'Echevinage décide, à son tour, de fournir la moitié et de faire appel, pour le reste, aux dons volontaires des marchands, maîtres Saieteurs et Teinturiers. Cependant 2 Teinturiers mandés en séance se refusent à contribuer en rien, malgré l'avantage de la réduction de tarif qu'on fait valoir devant eux. Ils se bornent à répliquer qu'ils sont en procès avec les Esgards sur cette question de salaires et espèrent avoir gain de cause, qu'au surplus ils préfèrent avoir affaire à 6 Esgards plutôt qu'à 20. Le remboursement n'en eût pas moins lieu le 23 8bre. BB XLIV. 6, 8, 48.

2) Littéralement sà bass, c'est à dire, la pièce descendue de l'estille.

offices abolis et de révoquer le régime nouveau ou de le proroger, au bout d'un an, selon que l'expérience et la considération du bien public l'y détermineraient.

Une dernière clause, qu'il n'y a lieu de citer qu'à titre de témoignage du progrès réalisé dans les mœurs et les idées, renouvelait aux marchands forains et indigènes, sans fixation de délai, la liberté tant de fois requise d'exporter des pièces en blanc, simplement foulées et tournées, mais non teintes et acoustrées, sous condition du paiement de tous droits d'impositions, visitations et plombs, comme si elles étaient intégralement traitées dans la ville.

Le nouveau régime entra en vigueur, le 17 Avril, avec l'élection et prestation de serment de la première Vingtaine ). Les résistances commencèrent le jour même. Elles vinrent à la fois des esgards spoliés et de certains métiers hostiles. D'autres difficultés devaient suivre imputables à la Vingtaine elle-même, dont, plus d'une fois, l'Echevinage crut devoir dénoncer les abus et corriger le mode de recrutement:

Le 20 Avril, l'article du statut, relatif à la remise des jauges n'ayant été exécuté par les ferreurs, on le leur fit notifier par exploit de sergent 2). Deux sur 6 répondirent par un appel devant le bailli. Mais, sur une nouvelle mise en demeure de l'Echevinage les sommant d'obéir le jour même, sous peine de 100 et 200 1 d'amende et de révocation immédiate, tous consentirent à s'exécuter, le 23, et, en remettant leurs jauges, certifièrent qu'ils n'en avaient d'autres en leur possession. Or, quelques jours après, ceux de la Vingtaine dressaient contre l'un d'eux double contravention, pour avoir trouvé chez lui sur l'estille une pièce de serge défectueuse, mêlée de fil double et de fil simple, et un jauge de largeur, «d'un pied de roy trop large», avec lequel il avait fait plusieurs visitations comme Esgard. Circonstance aggravante de ce dernier délit! le coupable, apparemment moins sévère pour lui-même que pour les autres, se trouvait en état de récidive, avant été condamné, quelques mois avant, en 12 s. ps. d'amende,

<sup>1)</sup> BB XLIV, 12.

<sup>2)</sup> Ibid. 18vo seq. 15, 17 Mai.

pour deux serges trop étroites trouvées chez lui sur le métier').

La sentence de l'Echevinage fut particulièrement rigoureuse: Elle édictait, sur le premier chef de délit, une amende de 50 sols; sur le chef de récidive, nouvelle amende de 1  $\frac{n}{4}$  ' $t_4$  et contrainte par corps jusqu'à l'entier acquittement des deux sommes; enfin, à raison du recel de jauge défectueux, abus et malversations commis avec led. instrument, faux témoignage etc.. privation d'office et confiscation au profit de la ville.

Deux jours après, le condamné, mandé en séance pour entendre le prononcé de la sentence, cherchait en vain à révoquer ses premiers aveux comme surpris par un Eschevin son mortel ennemi». l'argument fut déclaré controuvé et la condamnation confirmée; il ne lui resta plus qu'à en appeler.

Le silence se fait d'ailleurs très-vite sur ces oppositions de la première heure. L'institution de la Vingtaine empruntait aux circonstances de ses origines comme aux tendances dont elle consacrait le succès un caractère qui la rendait chère au peuple. Il n'en allait pas de même des dispositions de l'Echevinage à son endroit. Celui-ei ne pouvait oublier qu'elle lui avait été, autant dire, arrachée dans une heure d'épouvante et de capitulation. Il entendait bien revenir sur une partie des sacrifices consentis, sinon sur le tout. La clause de révocabilité lui en ménageait le moyen. Ainsi s'expliquent sans doute les récriminations contre les méfaits réels ou prétendus de la nouvelle magistrature qui reviennent si souvent dans ses délibérations et ses efforts répétés pour en remanier le mode de recrutement. Le système de la présentation par la communauté tout entière devait surtout lui paraître une concession dangereuse. Il réussit à lui substituer, au bout de quelques années, celui de la présentation par la Vingtaine sortante<sup>2</sup>). Puis il en vint à prendre en défiance ce pouvoir annuel dont la durée lui semblait tardivement

<sup>1)</sup> Ou voit quelles libertés prenaient les Esgards avec les articles des statuts leur interdisant les diverses formes du travail, et combien caduque devenait de jour en jour toute cette règlementation. On remarquera que le statut d'institution de la Vingtaine garde le silence sur toutes ces vieilles prohibitions.

<sup>2)</sup> BB XLVII, 30, 18 Jlet 1585,

suggestive de fraudes et d'arbitraire; à plusieurs reprises, il essaya, mais en vain, de le réduire à 6 mois 1).

Nous arrivons ainsi aux années de guerre civile et de rébellion où des circonstances particulièrement dramatiques rejettent, pour un temps, au second plan les préoccupations d'ordre économique et social, sans les éliminer d'ailleurs. Ce n'est pas en effet l'un des traits les moins intéressants de la physionomie du mouvement ligueur, dans la ville d'Amiens, que la force de la poussée démocratique qu'il emprunte à la vitalité de la grande industrie, dans la période immédiatement antérieure, et à l'intensité des souffrances causées par le chômage. Seulement on vit alors les énergies populaires, momentanément deviées de leur voie traditionnelle, s'exalter pour un autre idéal politique et religieux, avec cette ardeur passionnée et presque morbide que la misère développe si facilement dans l'âme des foules. Que si l'on veut mesurer par avance la puissance du mouvement, une dernière question se pose: Quelles étaient, à la fin du XVIe siècle, les forces réelles de ce prolétariat d'artisans de la Saiterie, et le rapport de son effectif au chiffre global de la population? quel avait été, sur la condition de cette classe, le contrecoup de la révolution économique, dont nous venons d'étudier les effets sur le régime de l'esgardise et ses transformations?

Bien que ces questions rentrent surtout dans le plan d'une autre étude sur l'organisation de l'assistance, qui ne saurait se confondre avec celle-ci, il y a lieu pourtant d'y répondre provisoirement par quelques indications très générales, qui nous donneront comme la conclusion de l'histoire de la Saiterie au XVI<sup>e</sup> siècle.

Nous sommes d'ailleurs très inégalement renseignés sur ces différents points: assez bien sur les questions d'effectif et la statistique du personnel ouvrier, beaucoup moins sur la réalité des conditions d'existence qui lui sont faites par le mouvement des transactions et l'avilissement des espèces monétaires.

Un fait tout au moins est certain, c'est qu'il se produisit, dans ces dernières années, avant la crise finale, une nouvelle poussée vers les métiers de la Saiterie, analogue à celle que

<sup>1)</sup> Ibid. 88vo. 13 Févr. 1586.

nous avons observée vers le milieu du siècle et qui s'était, depuis 1565, notablement ralentie. Les chiffres de 150 à 200 inscriptions annuelles d'apprentis, de 1582 à 86, succédant brusquement à des moyennes de 40 à 50, en sont un témoignage suffisant. Il est encore permis de penser que la soudaine majoration du prix des choses, qui signala ces années, ne fut point étrangère à ce phénomène et que le petit patronat de la Saiterie, en raison même de l'extension des débouchés de ses produits, ne laissa pas de s'en ressentir à son avantage 1 et d'en disputer, pour une part, le bénéfice à la marchandise.

Jusque-là pourtant, rien d'absolument nouveau. Ce qui le fut davantage, c'est l'application de l'Echevinage à enrayer le mouvement et à restreindre l'accès de la maîtrise, dans le temps même où l'on s'y portait d'un nouvel élan. Ces dispositions sont trop contraires à ses habitudes anciennes et à l'esprit nouveau qui l'anime, à cette époque, pour n'avoir pas besoin d'être expliquées: Il se débattait alors avec les difficultés inouïes que lui créaient la disette et le reflux sur la ville de milliers de mendiants et de vagabonds chassés de leurs demeures par la désolation du plat pays et l'interruption de toute espèce de travail. Les rapports officiels de ses commissions lui signalaient, comme une des causes du fléau, l'admission quotidienne «d'un nombre effrené de Saieteurs aux épreuves du chef d'œuvre. C'était là confondre l'effet avec la cause, mais un effet particulièrement grave et redoutable en ses conséquences; car il est certain que, dans cette foule de candidats, l'élément immigré tenait une forte place et qu'il ne pouvait, par la conquête de la maîtrise, que peser d'un poids très lourd sur les conditions du marché et du travail urbain. Après avoir eu à se défendre, en ses débuts, contre les velléités d'émigration de ses premiers éléments, la Saiterie en venait à redouter, comme plus inquiétant encore, ce retour en sens inverse. C'est donc bien plutôt pour enraver cette immigration de pauvres gens, particulièrement exposés aux effets désastreux du chômage, que pour modifier, dans un sens oligarchique, les conditions de recrutement du petit patronat, que l'Echevinage multipliait alors

<sup>1)</sup> BB XLV. 172, loc. cit.

les mesures restrictives où il cherchait une sauvegarde contre un mal devenu fléau. Au reste, c'était là des expédients, dont on trouve, avant 1580 , dans ses ordonnances, plus d'un exemple. Mais jamais il ne les soutint plus longtemps et avec plus de rigueur, et ne parut plus près de céder à l'esprit de système que de 1583 à 85.

Depuis 10 ans, une ordonnance de 1573°), inspirée des mêmes préoccupations, fixait un âge légal pour l'admission à la maîtrise, un certain pécule minimum — «le moyen de fournir et avoir l'estofe pour charger 2 estilles» — et des conditions de publicité pour l'exécution du chef d'œuvre, qui devait se faire en halles ³), devant les esgards, et seulement sur l'une des deux estilles affectées à cet usage. Mais ces prescriptions quotidiennement enfreintes, avec la complicité des Esgards, étaient restées lettre morte.

Il les reprit, par une nouvelle ordonnance du 10 Février 1583<sup>4</sup>), en les entourant d'un ensemble de mesures propres à en assurer l'exécution: Il était spécifié notamment que le congé de faire chef d'œuvre ne serait plus donné que par lui seul, en son Echevinage.

<sup>1)</sup> Cf. BB XXX. 48, 64. 1557, loc. cil. Aug. Therry II, 809. Ordonn. du 17 Avril 1573, art. 13, 14, loc. cil. BB XL. 161, 22 Janv. 1573. Sur la proposition du fiscal de suspendre, pour quelque temps, toute réception de Maîtres et d'apprentis, l'Echevinage avait ajourné sa décision dans la crainte de voir le fermier de l'aide de la Saiterie demander une remise ou une modération. C'est dans la même pensée de prévoyance et de défense contre le fléau du paupérisme qu'il décidait de prohiber, avec l'assentiment de l'Evêque, tous mariages d'ouvriers avant 24 ans pour les garçons, 17 pour les filles, «lesquels se marioient alors à XIV et XVIII, XIII et XIV ans», en sorte que peu après ils étaient chargés d'enfants qu'ils envoyaient mendier, souvent mendiant eux-mêmes avec eux.

<sup>2)</sup> Aug. Thierry II, 809, loc. cit.

<sup>3)</sup> Il y avait eu, dès la première moitié du siècle, «maison lieu et plache» spécialement affectés pour la confection des chefs d'œuvre de la Saiterie. V. Série CC. aunées 1536, 37, 38, seq. Comptes du Domaine, Chapitre. Despence Commune, art. Taxe au «Commis à clorre et ouvrir lade maison et à prendre garde que les ouvriers n'y fassent aucun interest et dommage».

Mais il y avait eu depuis des fraudes et des complaisances signalées par le statut de 1573, loc. cit.

<sup>4)</sup> BB XLVI, 10.

après audition des postulants, que nul ne subirait l'épreuve ailleurs que sur les 2 estilles des halles et en présence d'un Echevin adjoint aux Esgards, et que la mesure porterait effet rétroactit pour tous ceux qui ayant obtenu permission n'avaient encore commencé. Défense formelle était faite aux gens de la Vingtaine et au greffier de la ville, chargé d'enregistrer les autorisations, de contrevenir à ces règles, sous peine de grosses amendes.

Deux ans durant, l'Echevinage tint scrupuleusement la main à leur exécution 1); il les aggrava même. Sourd aux doléances des postulants, condamnés à attendre leur tour 6 mois ou un an, même aux requêtes des Esgards qui lui proposaient de faire installer aux halles 2 nouvelles estilles 2), à raison de l'allongement inquiétant des listes de candidats, il ne consentit à céder, sur ce dernier point, qu'en Janvier 1585, quand il eut constaté que depuis deux ans il estoit mort trois fois plus de Maistres Saieteurs qu'il n'en avoit esté fait et que présentement la Saiterie se vendoit bien». Encore, en faisant cette concession, exigeait-il des aspirants qu'ils justifiassent de la possession d'une quantité de fil suffisante pour charger non plus deux, mais 3 estilles; et, en cas de déclarations simultanées, recommandait-il de donner la préférence aux apprentis nés dans la ville et spécialement aux fils de maîtres.

Entre temps, il avait renouvelé ou remis en vigueur3) de

<sup>1)</sup> Les autorisations de faire chef d'œuvre données en Echevinage reviennent presque à chaque page des délibérations. Cf. BB XLVI. 39, 135. 16 Juin 1583, 21 Juin, 3 Août 1584 etc. Par exception, et pour raison de convenances, ou accorde à des femmes la faculté de le faire en la maison d'un Esgard. Ibid. 137, 145. 19 Juillet, 23 Août etc.

<sup>2)</sup> BB XLVI. 145, 177. 23 Août 1584, 3 Janv. 1585.

A la 1<sup>rc</sup> requête des Esgards, on se borne à répondre qu'ils aient à faire travailler diligemment les postulants, de façon que les chefs d'œuvre soient finis en 8 jours et les pièces enlevées, avec défense d'intervertir l'ordre des rangs fixé en Echevinage.

Cependant ou peut admettre que la moyenne des candidats ne mettaient pas moins de 15 jours, car, le 21 Juin 1584, dans une requête présentée par quelques uns de ceux-ci, il est dit qu'il en reste à passer plus de 20 à 25, ce qui les renvoie à 6 mois.

<sup>3)</sup> BB XLVI. 52, 16 Juin 1583.

vieilles ordonnances prescrivant aux nouveaux maîtres de tous métiers de venir présenter leur chef d'œuvre devant lui et en séance, sauf le cas d'impossibilité manifeste, par exemple, d'ouvrages non transportables, comme étaient ceux des Maçons, Charpentiers, Couvreurs, à la visitation desquels il déléguait des commissions d'Echevins, pour entourer les enregistrements de maîtrises de toutes les garanties officielles.

Le 21 9<sup>bre</sup> 1585<sup>1</sup>), il assignait une heure et un lieu spécial pour ces sortes de réceptions — le matin de 9 à 11 hs, au bureau de la chambre du conseil, «à cause des abus et surprises des Esgards», — et défendait au greffier d'enregistrer à toute autre heure etc.

Malgré toutes ces restrictions et le retour périodique des crises qui les motivaient, le développement continu de la main-d'œuvre et de la production de la Saiterie d'Amiens est un fait établi par les témoignages les plus probants, notamment par la progression du rendement des taxes que prélevait la ville, à l'entrée comme à la sortie des pièces vendues sur son marché.

Ces taxes, instituées l'année même de l'introduction de la Saiterie à Amiens 2), au tarif modeste de 12 deniers par pièce entrant ou sortant, étaient arrivées très-vite à former, par ordre d'importance, le second élément de la Recette des Aydes. Remaniées plusieurs fois par l'addition de droits proportionnels sur

Ainsi le régime de la Saiterie, à ses débuts, fut le libre échange, en dehors du droit exclusif de la production locale aux fer, sceau et esgardise.

Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte. V. 7

<sup>1)</sup> BB XLVII. 71.

<sup>2)</sup> BB XIII. 190%. Le 16 75% 1481, la Communauté du métier présente une requête à l'Echevinage en vue de conjurer une première aggravation de tarifs. Il y est dit que, des le principe, on leur a imposé une taxe de 12 ds. à passer à l'eswart, au profit de la ville, pour l'entretien du fer et autres frais. Et depuis est question d'instituer nouvelle taxe de 2 sols sur toute pièce exportée; ce qui serait la ruine du métier et de la ville elle-même, toute la Saiterie se vendant au dehors et surtout à Lyon, à grands frais de transport. Car les marchands, à qui on retrancherait ainsi presque tout leur bénéfice, ne manqueraient pas de délaisser Amiens pour s'approvisionner ailleurs, «attendu qu'au lieu dont ils étaient partis, (Arras) la taxe n'était que de 16 deniers, tant pour le droit du prince, maletôte, droit de ville, fer, hallage, estallage, etc. Satisfaction leur est donnée par l'abolition du droit de 2 sols et la réduction de 2 s. à 12 ds. du tarif des importations.

les différents articles de «novalités» et par la majoration du tarif des importations, qui en faisait un véritable instrument de protection, elles avaient fini par se fixer aux chiffres suivants 1)

sur chacune pièce de saye faite en la ville et	
banlieue	12 ds.
sur chacun satin ou autre pièce d'ouvraige de	
Saiterie scellée ou justiciée	6 ds.
sur chacune pièce de camelot ou de taffetas	
entrant en lado ville pour y être vendue .	2 sols ts.
sur chacune pièce de satin, damas ou camelot	
de saye	4 s. ts.
sur chacune pièce de velours, 8 s. ts.; et sur le	es doubles
et demy pièces, à l'équipollent.	

La perception en était affermée, chaque année; mais le compteur, en n'inscrivant à sa recette que le chiffre global du prix d'adjudication<sup>2</sup>), nous prive malheureusement des précieux éléments d'information que nous cût fournis le détail des divers articles, comme faisait encore, au XVe siècle, celui de l'Aide du vin <sup>2</sup>). Une recherche attentive permet pourtant de suppléer, en partie, à l'insuffisance de ces données et d'établir approximativement le nombre de pièces qui sortaient annuellement de la manufacture d'Amiens.

Nous pouvons d'abord admettre comme vraisemblable la production moyenne de 2 saies ou satins communs par mois et par ouvrier, patron ou maître reçu à ouvrer sous autrui. On sait que la durée habituelle d'élaboration du chef d'œuvre, qui était toujours une pièce commune, était de 15 jours, ce qui concorde avec les articles des statuts enjoignant aux Esgards en blanc, ou ferreurs sur l'estille, de passer en chaque ouvroir, au moins une fois par quinzaine: soit 24 à 25 pièces pour la production annuelle d'un ouvrier, et 30 à 40000 au total, pour ces années

Aug. Thierry II, 604. Tarif octroyé pour 10 ans par François 1er en 1539 et depuis périodiquement renouvelé.

<sup>2)</sup> V. notre Essai p. 380, 381.

<sup>3)</sup> Ibid. p. 25.

1550 à 53, où nous voyons le nombre des maîtres s'élever régulièrement de 12 à 1600 1).

Le produit de la taxe, pour ces mêmes années, est de 15 à 1600 l. Majorons d'un tiers, pour tenir compte des frais et bénéfices du fermier, et tenons pour secondaire l'appoint de l'importation, en raison des tendances de plus en plus protectionnistes qui se manifestent à cette époque<sup>2</sup>); faisons enfin la part de la fraude et des sorties clandestines, si souvent signalées, et nous retrouvons sensiblement le même résultat.

Trente ans après, la moyenne du rendement de la taxe dépasse 600 écus <sup>3</sup>), et le chiffre de la production doit être relevé dans la même proportion.

De même pour l'effectif de la main d'œuvre '): Le nombre de 4 à 5000 ouvriers, vivant de la Saiterie, cité dans une plaidoirie du Parlement, en 1544, est des plus vraisemblables, si l'on fait entrer dans ce total l'ensemble des professions subalternes, qui devaient au moins en représenter la moitié; les délibérations parlent quelque fois d'assemblées de 3 à 4000 Saieteurs <sup>5</sup>); et les doléances au Roi, de 1576, de 5 à 6000 pauvres Saieteurs que le chômage prolongé laisse à la charge de la bourgeoisie <sup>6</sup>).

Il ne semble pas d'ailleurs que le nombre des vrais maîtres Saieteurs ait jamais dépassé 2000; et celui des patrons chefs d'ouvroir, 12 à 1500; peut-être même pourrait-on conclure de certains indices, comme la réduction du chiffre des apprentis, par rapport aux années 1526-30, la fréquence des plaintes sur l'accaparement des estilles de novalités, les abus du marchandage,

<sup>1)</sup> BB XXVI. 110 (1550) loc. cit. 1200 maîtres; XXVIII. 26 (1552) 14 à 1500; 28 (1553) 1600, loc. cit.

<sup>2)</sup> On sait que le statut de 1548 va jusqu'à prohiber l'importation des pièces en blanc pour couper court à la frande dans les ateliers de teinture.

<sup>3) 610 #</sup> en 1585-86. V. notre Essai p. 381.

<sup>4)</sup> X<sup>1</sup>A 4921. f° 231, 8 Janvier 1544. Nous ajouterons moins de créance au témoignage de l'Avocat quand il dit qu'il se vend annuellement, à Amiens, «de la Saiterie . . . pr. 30 000 l. et plus». Le chiffre de 30 000 l. est certainement au-dessous de la réalité; car on ne peut admettre que chaque pièce ait payé au fisc ½ de sa valeur. Peut-être a-t-il voulu dire 30 000 pièces.

<sup>5)</sup> BB XLVI, 49, 8 Jlet 1583.

<sup>6)</sup> AA XV. 45vo, 24 Février.

la misère croissante, que ce dernier nombre a dû fléchir dans la seconde moitié du siècle.

En tout eas, on peut tenir pour démontrée cette affirmation de certains marchands 1), bien placés pour en juger, que les 2/3 de la ville vivent de la Saiterie. Il suffit de feuilleter un instant les Registres aux maîtrises, où les inscriptions de maîtres et d'apprentis Saieteurs font à elles seules, dans les années normales, environ la moitié du total, sans parler du contingent des professions auxiliaires des Houpiers, Teinturiers, Conreurs, et des métiers non jurés des Foulons, Fillatiers, Calendreurs etc. pour se convaincre que telle est bien l'exacte expression de la réalité. Nous manquons des éléments d'une statistique analogue pour connaître approximativement l'effectif de la classe marchande, tout au moins de l'élément indigène, et la place qu'il tenait dans la bourgeoisie. Tout ce que nous en savons, c'est que, s'il figurait encore, chaque année, sur les listes de la magistrature élue, ce n'était plus depuis longtemps qu'à un rang effacé et grâce à l'intervention sans cesse renouvelée des édits du Roi qui veillaient à contenir l'envahissement de l'Echevinage par les officiers royaux et les praticiens. Au point de vue politique, la marchandise, comme on disait encore, était une classe déchue; elle n'avait plus qu'une valeur économique, puisqu'elle restait, en somme, la seule voie par où l'on arrivait à la fortune, à l'étude du droit et à ces offices si recherchés qui seuls classaient les hommes dans la véritable hiérarchie publique. C'est assez dire que «le génie des affaires», l'esprit d'entreprise et les grandes fortunes se rencontraient aussi peu, dans Amiens, à cette époque, que dans la généralité des villes françaises. L'aisance et un office, tel était l'horizon très borné, et d'ailleurs très français, que ne dépassaient pas les ambitions individuelles. Dans quelle mesure ces ambitions modestes étaient-elles permises elles-mêmes à l'homme du peuple, artisan ou fils d'artisan? c'est là une question qu'il serait encore plus intéressant de résoudre, mais qui, faute de renseignements, reste pour nous une énigme. Nous n'avons même pas trouvé un seul prix de vente, qui nous

<sup>1)</sup> BB XL. 46vo, loc. cit., 1571.

permît de calculer, par à peu près, la rémunération du travail personnel du petit patron ou du travail familial, qui constituait, nous le savons par les registres aux maîtrises, la généralité des cas. Pas davantage de chiffres de salaires; les conditions d'existence de ces classes laborieuses sont encore un mystère; nous ne connaissons d'elles que leurs souffrances et les clameurs menaçantes, trop souvent répétées, de ces fils de la «colérique Picardie», victimes de mœurs publiques et économiques surannées, comme d'une politique nationale détestable, plutôt que de ce que nous appelons aujourd'hui l'exploitation du capitalisme.

Nous nous refusons pourtant à croire que, même en ce temps de guerres civiles et de guerre étrangère que fut la seconde moitié du XVIº siècle, la détresse navrante dont l'histoire de l'assistance et du Bureau des pauvres nous présentera le tableau ait été autre chose qu'un fléau passager et l'effet de circonstances anormales que nul ne se résignait à croire sans issue. Nous n'en voulons pour preuves que la résolution avec laquelle ce peuple de prolétaires défend contre ses gouvernants ce qu'il croit être son bien et l'intérêt passionné qu'une magistrature de légistes porte aux problèmes du travail. Rien ici qui ressemble à cet état de prostration mortelle qu'apportent avec eux la misère sans remède et le désespoir; mais plutôt un bouillonnement d'énergies qui s'irritent contre l'obstacle et se soulèvent pour faire violence à l'adversité. Vienne un temps de répit, et toute cette sève se rouvrira ses voies, elle s'épanouira de nouveau en une floraison vigoureuse de labeurs et de liberté.

Parmi les questions secondaires que soulève encore l'histoire de la Saiterie, il n'en est pas de plus intéressante que celle de l'intervention du pouvoir central, tant dans son régime intérieur et la législation des métiers que dans la police de ses échanges et ses rapports avev le fisc. Il était inévitable qu'en raison de son activité, de l'extension de ses relations, de ses origines mêmes et de la séparation politique qui s'était accomplie avec les provinces du Nord, son premier berceau, l'industrie d'Amiens et des villes picardes ne parût un jour rentrer dans la catégorie de ces intérêts nationaux dont la royauté avait spécialement la charge. Aussi

ne saurait-on donner une preuve plus péremptoire de l'autonomie juridique des métiers d'Amiens que de montrer comment, dans l'espace de plus d'un siècle, en un temps de centralisation politique déjà fort avancée, cette intervention, exception faite des procès en Parlement que nous avons rapportés, se réduisit presque à rien. Deux ou 3 incidents seulement révèlent des velléités d'ingérence, où l'esprit de fiscalité eut certainement plus de part que toute autre considération, et qui ne furent, autant dire, suivies d'aucun effet.

La première fut d'ailleurs provoquée par les intéressés euxmêmes. En 1536 1), l'Echevinage profitant de la reprise des hostilités avec l'Empereur, avait présenté au Roi une requête pour faire prohiber toute importation de Saiterie des Pays-Bas dans le royaume. Six mois après, François Ier, alors en Picardie, pour récompenser les villes et la province du concours patriotique qu'il en avait obtenu, lors du recouvrement de Hesdin et du Comté de St Pol, et en considération, disait-il, de la prospérité de la Saiterie dans les villes d'Amiens, Abbeville, Doullens, Corbie, Hesdin, St Pol. Montdidier, Rove, St Quentin, Beauvais, leur accordait la prohibition souhaitée, en l'entourant des garanties suivantes<sup>2</sup>): Toute pièce fabriquée dans ces villes devait porter désormais un sceau d'origine, sous peine de confiscation et d'amende arbitraire. Pour les marchandises étrangères importées avant la publication de l'édit et non encore vendues, un délai de 15 jours était concédé, pour en faire inventaire pardevant les officiers royaux et les marquer d'un sceau particulier, sous la garantie duquel elles pourraient être achetées. Passé ce délai. toute pièce ni inventoriée ni marquée devait être saisie et le détenteur puni en ses corps et biens.

<sup>1)</sup> BB XXIII. 31. 13 Xbrc. Cette requête ne nous est connue que par une courte mention d'une déliberation où il est enjoint à un député envoyé en Cour de poursuivre, entre autres affaires, «l'expédition desdes défenses pour les causes portées par la requeste de ce faite et expédiée».

Peut-être y avait-il eu entente préabable avec les autres villes. Un sait que cette discrétion est dans les traditions de l'Echevinage, surtout quand il traite de questions délicates dont il nous laisse ignorer ainsi les circonstances les plus intéressantes.

<sup>2)</sup> Aug. Thierry 11, 596,

Faut-il penser que la perspective de ce contrôle rigoureux des agents du fisc sur leurs marchandises et leurs transactions. avec les suites qu'il laissait pressentir, ait donné à réfléchir aux marchands d'Amiens? ou bien les avis étaient-ils partagés, entre la fabrique et le négoce inégalement intéressés à ce régime de prohibition, sur ses effets probables et le profit à en attendre? les premiers avertissements de l'expérience eurent-ils raison du préjugé? le silence des documents autorise toutes les suppositions. Un fait seulement est certain, c'est que les prohibitions annoncées, si elles furent appliquées, le furent à peine un an. Les trèves de 1538 avaient à peine suspendu les hostilités 1) qu'on signalait le départ, pour Arras et autres villes de l'Artois, de nombreux marchands d'Amiens et de Paris qui allaient acheter de la Saiterie, en contravention de l'édit; et nul ne songeait à requérir contre eux. Ce qui est plus significatif, c'est que l'Echevinage ait attendu jusque-là pour requérir du lieutenant du bailli, le vidimus officiel des lettres du Roi<sup>2</sup>), et 4 ans encore. pour solliciter celui du Lieutenant général de la province?), qui n'étaient plus désormais l'un et l'autre que des parchemins sans valeur. Il est douteux que, par la suite, on en ait usé même pour le temps de guerre; au moins n'en est-il plus jamais question. Durant toute la seconde moîtié du siècle, les importations des Pays-Bas se firent sans autres entraves que les droits protecteurs percus, en partie double, par le fisc et par la ville; et les Saieteurs d'Amiens mieux inspirés ne songèrent à lutter contre leurs rivaux qu'en s'appropriant les secrets de leur fabrication et en redoublant d'efforts pour les égaler, voire pour les dépasser.

Quant aux prétendues garanties qu'à plusieurs reprises encore la royauté se proposa de conférer à la qualité de leurs produits, sous la forme du contrôle et de la vérification de ses agents, leurs répugnances à en être dupes et à y voir autre chose que la promesse de tracasseries administratives et d'exactions fiscales ne se démentirent jamais. Elles se manifestèrent notamment, avec éclat, à la suite de l'édit de mars 1571 sur la draperie.

<sup>1)</sup> BB XXIII. 58, 11 Jlet 1538.

<sup>2)</sup> Inventaire Sm 1551, pièce cotée Z 4, Vidimus du 11 Jlet 1538.

<sup>3)</sup> BB XXIV. 192. 25 Août 1542. AA XII, fo 210.

E. Maugis

104

Sous le prétexte de rémédier aux abus et vices de fabrication des draps, estamets, serges et autres lainages dans le royaume, et de faire revivre les anciennes ordonnances, le Roi v formulait un règlement général, «tant sur la manufacture . . . que pour la délivrance (la vente) desd. draps et serges». Pour prévenir spécialement la supposition des noms des villes réputées pour l'excellence de leurs produits, il ordonnait qu'en chacune pièce teinte dans le royaume «seroit mise une marque ou sceau de plomb contenant le lieu de la teinture», sans laquelle nulle ne pourrait être mise en vente. Prescription bien modeste, semblet-il, et doublement désintéressée, puisqu'elle ne faisait que sanctionner un usage généralement établi; pourtant la confiance était telle dans la vertu de cette sanction et l'appréhension si générale qu'il y eut quasi unanimité des villes intéressées à en écarter le bienfait et à retarder, par tous movens, la publication de l'édit. dont l'exécution se trouvait encore différée plus d'un an après. Quant aux gens d'Amiens, ils avaient mis tout en œuvre pour obtenir une exemption spéciale, en faveur de la Saiterie, qui leur fut conférée par lettres patentes de Juillet 1572.

Le Roi y déclarait ') avoir égard «au nombre de personnes ayant l'œil et visitation sus ladº Saiterie, laquelle d'ailleurs, estant faite de fil sec, n'avoit rien de commun avec la draperie», et reconnaître que toute autre inspection, apposition de sceau et paiement de droits était chose inutile et superflue '). Il ajoutait seulement cette clause, que nous signalons, comme l'unique exemple d'une confirmation, d'ailleurs indirecte et globale, de statuts industriels qu'on puisse relever à Amiens, dans tout le cours du siècle: «à la charge de garder par les ouvriers et esgards jurés de ladº Saiterie les status et ordonnances cy-devant faictes et publiées en nostredº ville d'Amiens, tant sur la longueur, largeur et loyauté de ladº marchandise que sur les aulnages, nombre de fils, visitation et apposition de plombs ou sceaux.» Il ne paraît pas que les intéressés d'aucun parti se soient jamais, par la suite, au cours de leurs démêlés, prévalus de cette garantie.

<sup>1)</sup> Inventaire F, 13. 315, fo 37.

L'imposition fut d'ailleurs payée par les Saieteurs drapauts comme il résulte d'un réglement d'Echevinage du 23 Août 1571. BB XL, 50.

Le gouvernement d'Henri III en usa plus franchement, 10 ans après, en édictant sur la matière une ordonnance purement fiscale 1), en vertu de laquelle la ville d'Amiens se vit dotée d'un nouveau bureau pour la perception d'une imposition de 12 ds. par livre sur les tissus de fil gras ou mélangé. Les Saieteurs, se fondant sur la distinction admise par Charles IX, en 1572, prétendirent encore soustraire à la taxe leurs tissus de fil sec. Cette fois, il ne leur fallut pas moins de 2 ans d'efforts pour aboutir. ('e furent deux années extraordinairement troublées et misérables. années de détresse et de chômage, d'émoutes presque quotidiennes. Le peuple, qui sortait à peine de cette sorte d'état insurrectionnel qu'avaient provoqué, en 1577-78, la majoration des salaires de l'esgardise et la famine, jusqu'à l'institution de la Vingtaine, se déchaîna plus furieux que jamais contre toutes les formes de l'oppression sociale: contre de véritables coalitions de marchands qui suspendaient leurs achats pour contraindre les artisans à acquitter eux-mêmes la taxe; contre l'Echevinage qu'il accusait de mollesse et de complicité; contre le fermier de l'imposition et ses agents, dont le zèle intempestif faillit, plus d'une fois, faire tourner les choses au tragique. D'Octobre en Mai 1584. son attitude menaçante rendit impossible l'ouverture plusieurs fois annoncée du bureau. Même après un arrêt obtenu devant le Conseil du Roi, le 14 Mai, par le fermier général contre l'Echevinage, le bailli et les gens du Roi, sommés de lui prêter main forte, s'abstinrent de passer outre. La ville cût été mise à sac. Cependant le traitant faisait exécuter au dehors les marchands d'Amiens par les élections de Reims, Châlons etc., retenir leurs cargaisons sous séquestre, poursuivre le bailli après le corps de ville; et chaque nouvel exploit provoquait dans la ville, un nouveau tumulte.

A la fin, des démarches répétées près de la reinc-mère, du duc d'Alençon, de M<sup>r</sup> de Crèvecœur, Lieutenant général de la province, de M<sup>r</sup> de Lénoncourt, Conseiller d'état, Commissaire-député au gouvernement de Picardie, démarches appuyées d'un argument irrésistible de 2000 écus, «tant pour indemniser le

<sup>1)</sup> BB XLVI, 8, 49 et passim, 27 Janvier, 8 Juillet, 6 8hr. 1583.

fermier que pour payer les bons services», procurèrent un premier répit, sous la forme de lettres de surséance de l'arrêt, jusqu'à nouvelle audition devant le Roi, et peu après, à raison de la persistance des troubles, une solution définitive, en Juillet 1585 b. La Saiterie fut encore déclarée exempte de l'imposition des serges. La ville n'en recouvra point, pour cela, la plénitude de la paix publique. Ces agitations laissèrent après elles, dans les âmes populaires, contre le fisc et la royauté, des animosités et des rancunes qui n'allaient pas tarder à éclater à nouveau dans les Remontrances de 1585 et à entrainer toutes les classes, 4 aus après, dans la rébellion.

C'est sur ce résultat plutôt négatif que se clôt l'histoire assez sommaire des efforts tentés, au XVI° siècle, par la royauté, pour intervenir dans la règlementation du travail et des échanges de la Saiterie d'Amiens.

Au reste, le commerce amiénois, en général, ne retira nul avantage de ces tentatives que les Rois ne surent jamais compenser d'aucun service proportionné. L'esprit de fiscalité bien entendu eût dû pourtant les avertir de tout le profit qu'ils pouvaient tirer d'une politique résolument novatrice qui eût fait servir les progrès de la puissance publique au développement des facilités du trafic et à l'abolition des entraves que le passé féodal avait multipliées sous ses pas. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les marchands d'Amiens dénonçaient, sans succès, dans leurs doléances, les vexations que leur faisaient subir, depuis plus de 400 ans, les péagers de Bapaume et de Péronne, pour ne citer que ceux-la. Mais nous touchons ici à un point d'histoire capital pour l'étude de la vie économique du Nord, dans l'Ancien Régime, qui ne saurait être effleuré incidemment.

Une question qui se rattache plus étroitement à notre sujet est celle de l'organisation du crédit dans une ville manufacturière qui, sans être de premier ordre, devait pourtant au régime de l'industrie concentrée et spécialisée ces besoins particuliers que crée tout mouvement d'affaires un peu important, disponibilités

<sup>1</sup> AA XV. fo 121vo. 3 Jlet 1585.

de capitaux, facilités d'emploi, service de prêts et d'avances etc. C'e sera définir exactement la véritable mesure de l'activité économique de la ville d'Amiens que de dire que toute ébauche d'organisation spéciale, toute règlementation ou garantie officielle de ces sortes d'opérations semble lui avoir manqué jusqu'au milieu du XIV° siècle. Le seul document antérieur qui traite de la question est un statut de la draperie «moult ancien», renouvelé en 1308¹), qui lui consacre 5 articles sur 39. Ses dispositions sont d'ailleurs purement répressives. Elles ne visent qu'une catégorie de prêteurs, les usuriers, et ces opérations qui dégénéraient si aisément en abus: prêts sur gages, emprunts du travailleur à façon sur le produit ouvré passant par ses mains. Les voici en substance:

Art. 12. Défense aux usuriers de draper ou faire draper, pour le soupçon des laines et des filés sur quoy ils prêtent.

Art. 13. Défense . . . de prêter ne croire (credere) sur laines taintes ne sur fillé peigné à sain.

Art. 20, 24, 25. Défense au Tondeur, Tisserand, Teinturier d'emprunter «sur aultrui drap, ne mettre escru, fillés ou laines en gage, fort pour la déserte de tant que on lui devera».

Cette unique insertion dans un statut homologué par le Magistrat semble bien impliquer un certain pouvoir de juridiction de celui-ci sur la matière. Pourtant la question resta longtemps encore incertaine et litigieuse. Nous voyons, dans la seconde moitié du siècle, un même bailli, Jean de la Thuille, rendre, après enquête sur un conflit de compétence, une ordonnance d'avril 1378<sup>2</sup>) réservant à lui seul le droit de connaître «des déportemens et criées des usuriers», et, dans le même temps, reconnaître à l'échevinage celui de donner des règlements aux Changeurs<sup>3</sup>), dont le trafic s'étendait à des opérations presque semblables, enfin appliquer aux prohibitions de l'église les défenses du parlement<sup>9</sup>).

<sup>1)</sup> Aug. Thierry 1, 340.

Aug. Thierry I, 693.

Invent. S<sub>1</sub> nº 489, sans date. Notice d'une reconnaissance de ce droit par le même bailli. (Jeh. de la Thuille fut bailli d'Amiens de 1376 à 1379.)

A Amiens, comme partout, l'Eglise prêtait au prejugé hostile toute la force de sa propre autorité; et la royauté devait souvent contenir ses excès de zèle.

Ce régime d'incertitude prit fin et les conditions du prêt à intérêt se précisèrent avec l'établissement des Lombards à Amiens, par privilège royal, le 7 Août 1378 l). Ce privilège, renouvelé périodiquement, jusque dans la seconde moitié du XVe siècle, régissait encore la matière à l'époque de l'introduction de la Saiterie. Il y a donc lieu de l'analyser en substance et d'autant mieux qu'on le voit alors étendu, presque sans changement, à la plupart des villes de France.

Nous en résumons les dispositions principales, d'après l'octrei, en 29 articles, renouvelé, pour 15 ans, par le même roi Charles V. aux villes de Paris, Amiens et Abbeville, le 17 Août 1380°). Cet octroi plus précis et plus complet se repète ensuite à peu près littéralement dans toutes les expéditions de la période suivante 3);

- art. 1. Le roi prend lesd. Lombards, avec leurs biens, compagnons et familiers, serviteurs allans et venans, sous sa sauvegarde spéciale;
- art. 2. Il leur accorde la faculté de marchander, par toutes manières de contrats, de toutes denrées et marchandises et de prêter à toutes personnes, à raison de II den. par., par semaine, pour franc de XVI s. par. ou de II deniers et maille par. pour XX s. par. (soit au taux énorme de 54,16 %. l'an) );
  - art 3. . . . d'avoir changes, ouvroirs etc. ouverts et apparents,

Cf. AA I. 172. Révocation par l'Evêque d'Amiens, en exécution d'un arrêt du Parlement rendu contre lui, «de certains exploits par luy faits au préjudice du Roi et de la juridiction temporelle», entre autres, d'une publication faite au prône par les curés de son diocèse et sur son ordre «que auquns ne fust si hardis de louer sa maison à usurier à peine de XL l. ps.» et vidimus du bailli 17, 28, Juillet 1377.

<sup>1)</sup> JJ. 113 nº 70. Octroi pour 6 ans, à dater du 1er 9bre 1378, aux villes de Meaux. Amiens et Abbeville.

<sup>2)</sup> JJ. 117 nº 218.

<sup>3)</sup> JJ. 118 n° 321. Février 1380 a. st. Confirmation aux mêmes villes par le nouveau roi Charles VI. — JJ. 144 n° 110,110bis, 3, 4, 5, 6, Xbre 1392. Renouvellement du privilège aux villes de Troyes, Amiens, Lyon, Abbeville, Meaux et Laon. — JJ. 162 n° 9, 3 7bre 1406, id. etc. etc. BB X. 5 et 144. 26 9bre 1464, 23 Février 1467 etc.

<sup>4)</sup> L'octroi de 1378 a même la précaution d'ajouter eet ne prendront point d'usures».

nonobstant tous statuts et ordonnances contraires des villes de leur résidence;

- art. 5. . . . de pratiquer toutes sortes de prêts sur gages, excepté saintes reliques, ornements d'église, socs et fers de charrues, fers de moulins, gages de l'hôtel du roi, de ses enfants et du lignage des fleurs de lis, sauf excuse d'ignorance;
- art. 7. . . . Exemption de tous juges et juridictions ne relevant directement du roi, la connaissance de leurs causes étant réservée aux seuls juges royaux, sauf leur pure volonté, même si leurs maisons et demeurances sont d'autres ressorts;
- art. 8. . . . Dispense de toutes redevances à payer aux seigneurs des lieux de leurs résidences, hors les cens et rentes accoutumés des maisons qu'ils occuperont.
- art. 9. . . . Dispense de toutes poursuites pour recel prétendu des biens et gages sur lesquels ils auront prêté:
- art. 10. . . . et pour déjouer les fraudes des particuliers qui envoient leurs valets emprunter sur gages, pour poursuivre ensuite lesd. Lombards comme réceleurs, refus, dans lesd. cas, de toute action contre ceux-ci;
- art. 13. . . . Liberté de vendre lesd. gages, en cas de non remboursement, après un an et jour, et d'être crûs sur parole, quant à l'échéance dud. terme, les emprunteurs étant pareillement forclos de toutes poursuites;
- art. 14. . . . Liberté de passer d'une ville à l'autre, pourvu qu'avant leur départ ils fassent crier publiquement, par 3 fois, et vendre aux enchères les gages en leurs mains, en prenant lettres de la justice du lieu et en restituant le surplus de la vente soit aux emprunteurs, soit au juge lui-même, par manière de consignation;
- art. 15. . . . Pouvoir de faire contraindre leurs débiteurs et obligés, par tous officiers et juges du roi, sans aueune grâce ni dilation, le roi révoquant par avance toutes celles qui pourraient lui être surprises;
- art. 16... Exemption de tous subsides, maltôtes, aides d'ost et de chevauchées, garde des villes, fouages, prêts et tailles de villes pour réparations, fortifications etc., et autres redevances

quelconques, excepté les gabelles et l'aide sur les ventes de marchandises ');

- art. 17. . . . de tous péages, travers, chaussées, truages, hors ceux dûs de grande ancienneté;
- art. 18. . . . du droit de prise de tous maîtres d'hôtel ou prévôts du roi, de ses enfants ou ceux de son lignage;
- art. 19. . . . Monopole <sup>2</sup>) desd. prêts, pendant la durée dud. octroi, le roi s'interdisant d'accorder à quiconque pareilles libertés et franchises, dans lesdes villes, durant lesdes 15 années.
- art. 20. . . . Exemption des droits d'aubaine et de bâtardise. Pleine et entière liberté testamentaire;
- art. 21. . . . Liberté de vendre et transporter à tous autres chrétiens de leur choix, durant led. temps, les franchises dessusdes;
- art. 22. . . . Exemption de toutes lettres de marque, en temps de guerre, «et que nul ne les puisse appeler de gage de bataille»; art. 23. . . . Exemption de tous dons ou prêts requis au nom

du roi;

- art. 24. . . . Limitation des responsabilités, en cas de méfait desd. Lombards ou de leurs substitués, aux seuls coupables . . . et des amendes, que ceux-ci pourront encourir, à X l. ts. et au-dessous, hors les cas de mort. viol, affoleure, larein, infraction de trèves et asseurements;
- art. 25. . . . Exclusion de tout recours contre eux, des femmes de mauvaise vie habitant leurs maisons qui se diraient par eux violées et outragées;
  - art. 26. . . . S'il advenait mandement du pape, des légats ou

Le même Compte porte en restitution au même 342 l. La perte des Comptes suivants ne nous permet pas de dire à quel taux le prêt avait été consenti.

Les emprunts aux Lombards revieunent d'ailleurs fréquemment dans les Comptes de la ville Cf. CC. V f° 35, année 1389; BB VI 158, 185. 30 7bre 1449. 22 7bre 1450; VII 24, 1er Fevrier 1450 a. st. etc.

<sup>1)</sup> L'octroi de 1378 dit seulement «réservé les aides pour le fait de la guerre» (sous faire mention des gabelles).

Cet art. 19 ne semble pas avoir éte scrupulensement respecté. si nous en jugeons pas la mention, suivante.

CC. II. Compte du demi-Ayde par le passage de la mer de 1386: Reçu «de Croissant de Beauregard, juif, qui a presté à la ville, sur la vaisselle de plusieurs Eschevins, CCCC frans d'or.»

autres de sainte église requérant contre lesd. Lombards arrêt ou expulsion desdes villes ou du royaume, . . . promesse de leur laisser temps suffisant pour se retirer eux et leurs biens;

art. 27. . . . Liberté pour eux de se retirer desdes villes avant les 15 ans, auquel cas deux ans leur seront laissés pour poursuivre le recouvrement de leurs créances, sans marchander, ni payer aucuns droits au roi, durant lesdes deux années;

art. 28. . . . Promesse d'interpréter lesd. articles à leur profit, s'il s'y trouve quelque obscurité par la suite;

art. 29. . . . A raison desquelles franchises, lesd. Lombards établis à Amiens s'engagent à payer au roi, pour toute redevance, la somme de deux cens frans. l'an.

En vertu de ce privilège, la Table des Lombards put pratiquer, à Amiens, toutes les opérations de banque — avances sur gages et prêts de deniers à profit sur lettres obligatoires passées devant les juges du roi — au taux énorme de deux deniers du franc de 16 s. p. par semaine, sans que nul trouvât rien à y objecter, emprunteurs, Magistrat d'Amiens. juges du roi, Cour de parlement 1), pendant un siècle.

Il nous faut arriver jusqu'à la seconde moitié du XVI° siècle pour voir ce régime mis en discussion sur plusieurs points, à l'occasion de deux démarches d'autres Italiens pour instituer à Amiens, avec l'autorisation du Magistrat, une nouvelle banque de prêts, à des conditions legèrement adoucies. Nous ignorons d'ailleurs si l'ancienne Table des Lombards existait encore. On n'en trouve plus trace alors, depuis longtemps.

La première suivit de près la paix de Câteau-Cambrésis: Ses auteurs Th. Ghyrard et Marc Balbian<sup>2</sup>), 2 Piémontais établis dans les Flandres, motivèrent leur proposition par la nécessité de réparer «les pertes et ruines du pays provenues à l'occasion des

On trouvera, dans nos Documents extraits des Archives du parlement et du Trésor des Chartes pour le XIV° siècle (en cours d'impression), une série de pièces intéressantes sur la question. Citons seulement XIA 49 f° 149.
 Juin 1402 et surtout XIA 53 f° 256v°, 14 Août 1406.

<sup>2)</sup> On trouve déjà deux Balbian ou Barbian (Anthoine, Jean et Jacques), lombards du pays de Piémont, «maistres de la Table des usures de la ville d'Amiens», en 1469, XIA 8855 f° 166°0, 7 7 bre.

guerres et de secourir le pauvre peuple «en lui subvenant de deniers». Ils offraient de prêter sur gages, à raison de 14 deniers les 6 livres ') par semaine, soit 2 ds. 1/3 à la livre et un peu plus de 50 " par an, sous la condition de garder lesd. gages un an et jour, passé lequel délai, «ils pourroient les vendre à leur prouffiet, comme à culx acquis et appartenant». Il est difficile d'admettre, quoi qu'ils en disent, que ces conditions exorbitantes aient été alors d'usage courant dans les Flandres. En tout cas, l'Echevinage leur fit l'accueil qu'elles méritaient, en leur opposant un refus formel, «quelques lettres de permission qu'ils aient obtenu ou puissent obtenir du Roy».

La démarche renouvelée ³), quelques semaines après, avec permission du Roi, eut encore le même résultat. Les quelques concessions offertes, d'ailleurs minimes, réduction du taux de l'intérêt à 2 deniers à la livre, 43¹/₃ °/₀, engagement pris de ne recevoir comme gages aucuns ouvrages de Saiterie, don annuel à la Bourse des pauvres de 30 écus soleil, pendant la durée de la Banque, ne déterminèrent même pas l'Echevinage ⁴) à les discuter.

L'année suivante, c'est avec une nouvelle recommandation, l'exemple d'une ville voisine, Corbie, qui, la première en Picardie, venait de les admettre à tenter l'expérience que deux autres piémontais, Marcq Farina et Fr. Romaignan. réitéraient la proposition 5). Il faut croire que l'institution répondait à un réel besoin et rencontrait, dans le peuple, une faveur marquée puisque, après un nouvel échec, l'idée en fut reprise par les représentants des métiers eux-mêmes. Le 1 7 Août 1560 6), l'Echevinage eut, une dernière fois, à délibérer sur une requête présentée par

Il s'agit maintenant de la livre ts. seule usitée dans la comptabilité de la ville depuis le 28 8<sup>bre</sup> 1475 (CC. LIII), ce qui modifie légèrement les conditions du prêt.

<sup>2)</sup> BB XXXII, 120vo. 6 Jlet 1559.

<sup>3)</sup> BB XXXII, 128, 27 Jlet,

<sup>4)</sup> Un seul Echevin, Se Adrien Vilain, procureur du Roi au bailliage, proposa de renvoyer l'affaire au Roi «auquel appartient donner telles permissions». Mais son avis, suspect à bien des titres, ne fut pas davantage discuté.

<sup>5)</sup> BB XXXIII. 87, 28 Mars 1560.

<sup>6)</sup> Ibid. fo 138.

3 Esgards Merciers. 4 Menuisiers. 6 Houppiers. 4 Boulengers. 2 Viesiers, 6 maîtres Saieteurs et les 6 ferreurs en blanc, à l'appui de nouvelles propositions de l'arina, représentant l'extrême limite des concessions possibles pour celui-ci, et, sans doute, des conditions acceptables à leurs yeux. Le taux restait fixé à 2 deniers à la livre par semaine; mais la vente des gages ne devait plus se faire, après un au et jour, qu'en présence du déposant, qui, le prêteur une fois indemnisé de ses ayances, intérêts compris, rentrait en possession du surplus. Malgré l'avis du Procureur fiscal, auquel l'affaire fut renvoyée et qui conclut à une enquête près des notables bourgeois et des autres bonnes villes du pays, la solution négative prévalut encore, dussent les intéressés recourir au Roi et sans que le refus, comme toajours, fût autrement motivé.

Les pauvres gens de métier restèrent ainsi fivrés à l'arbitraire des prêteurs, et bien que les délibérations d'Echevinage nous signalent, plus d'une fois, la misérable condition de Saieteurs trop souvent réduits, par l'accaparement des matières premières, à ne pouvoir s'approvisionner de filés, au mépris de ses ordonnances, qu'en cachette ou à créance . . . en livran, gages, obligations ou cédulles et un proutiet excessif, accru de terme en terme » 1), rien ne fut tenté, jusqu'à la fin du siècle, pour les soustraire à cette exploisation claudestine.

On vir mêne, en 1587 à dans des circonstances exceptionneliement douloureuses. l'Echevinage prendre un instant en mains la cause de l'usure contre les prohibitions royales: La famine sévissait alors sur le pays avec la dernière rigueur: les terres n'étaient plus ensemencées; les paysans aux abois, sans grain, sans argent, ne trouvaient plus à carprunter depuis qu'un édit récent venait d'effrayer les prêteurs. Un Maître des requêtes, scennais à la recherche des usures dans le pays, parcourait la province, instrumentant avec une séverité extrême contre tous ceux qui lui étaient dénoncés. Cependant les pauvres gens refluaient sur la ville apportant avec eux l'épouvante et la contagion. On en comptait déjà plus de 2000 errant par les

<sup>1)</sup> BB XLII. 137vo, 16 Août 1575.

<sup>2)</sup> BB XLVIII. 23, 40. 16 Avril, 40 Juin.

rues en mendiant leur pain ou gisant sur le pavé: «Chascun jour, on en trouvoit plusieurs morts de la contagion au autrement.» Il était à craindre que la faim les portât aux pires extrémités; tous les jours, on pilloit et roboit au grand marché».

Entre autres mesures de défense. l'Echevinage se déterminait à implorer du Roi la mise en surséance de l'édit «jusques à deux ans» et la suspension de la commission de son maître des requêtes. L'arrêt de surséance obtenu, il fallut encore de nouvelles démarches près du Parlement et du Grand Conseil pour le faire accepter du Commissaire qui, alléguant un arrêt contraire du Conseil, «ne délaissoit besongner ausd. procès».

L'incident dit assez dans quelle ignorance cette bourgeoisie vivait encore des notions les plus élémentaires de la nécessité et de l'organisation du crédit. On aurait peine à s'expliquer autrement que des hommes si longtemps imbus du préjugé de la règlementation à outrance se soient précisément abstenus d'intervenir dans le seul domaine où l'action officielle se justifie par ces considérations empiriques sur lesquelles ils réglaient si volontiers, bien que si maladroitement, leur conduite.

## Index bibliographique et Références.

Sources manuscrites.

#### 1. Archives de la ville d'Amiens.

Cartulaires. Série AA. I, VI, X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII.

Registres aux déliberations d'échevinage. Série BB. V, X, XII, XIII, XIX à XXVIII, XXX, XXXII, XXXIII, XXXVIII, XL à XLVIII.

Registres aux Comptes. Série CC. Comptes des années 1386, 1475, 1536 à 44, 1550 à 53, 1586.

Anciens Inventaires. Série S, S<sub>1</sub> (inventaire de 1458); S<sub>111</sub> (inventaire de 1551). Registres aux métiers (non cotés); 4 registres de 1543 à 1596.

#### II. Archives nationales.

Fonds du Parlement. Série X<sup>1A</sup> Civil. Lettres Arrets Jugés. Registres 49, 53, 233,

" Conseil. Reg. 1484, 1530, 1536, 153,8 1539, 1553 à 1554, 1557, 1558. 1656.

,, ,, Plaidoiries. Reg. 4853, 4893, 4904, 4907, 4910, 4917, 4919, 4921, 4924, 4927, 4928, 4935, 5060, 8346, 8348, 8352, 8353, 8357.

, " Lettres patentes Reg. 8615.

" Amendes. Reg. 8855.

Fonds du Trésor des Chartes. Série JJ. Reg. 113, 117, 118, 144, 162.

#### Recueils imprimés et Bibliographie.

DE BEAUVILLE, Documents inédits pour servir à l'histoire de la Picardie. 4 vol. in-4° Imprimerie Natle 1865-70.

Recueil des ordonnances de la Saiterie d'Amiens de 1548 à 1640 (faisant suite à un Recueil d'ordonnances de police de 1586, coté présentement aux Archives d'Amiens AA XIX), édition de 1643, Amiens, petit 117-4°, et Bib. Natle, Inventaire F. 13314, 13315 (les 2 reliés ensemble).

DUBAND, Inventaire sommaire des Archives Communales autérieures à 1790 de la ville d'Amiens t. II. Série BB. Amiens gd. in-4°. Piteux 1894.

FONTANON, Ordonnances des Rois, tome Ier.

SECOUSSE ET LAURIÈRE, Ordonnances des Rois t. XVII.

Augustin Thierry, Monuments inédits de l'histoire du Tiers Etat (4 vol. in-4".

Paris, Didot).

EDOUARD MAUGIS, Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIVe à la fin du XVIe siècle, 1 vol. in-8°. Amiens, Yvert 1898.

HENRI SÉE, Louis XI et les villes, 1 vol. in-8°. Paris. Hachette 1892.

# Der Ursprung der sächsischen Dienstmannschaft.

Von

#### Ph. Heck (Tübingen).

§ 1. Problem und Stellungnahme. § 2. Die Amtstheorie Fürtus. § 3. Das erste Vergleichsobjekt = die sächsische Dienstmannschaft des 11. Jahrhunderts. § 4. Das zweite Vergleichsobjekt = die Abhängigkeitsformen des 10. Jahrhunderts. § 5. Ergebnis der Vergleichung. § 6. Die heuristische Bedeutung der Sozialfunktion. § 7. Das Hamburger Privileg. § 8. Verallgemeinerung. § 9. Die Erklärung der Dienstpflicht. § 10. Sonstige Kontinuitätsmerkmale. § 11. Die Bedenken Wittigers. § 12. Ausblicke.

Anhang 1. Die Ministerialen von Sunrike. Anhang 2. Die bäuerlichen Ministerialen von Gerden. Anhang 3. Die Amtstheorie des Libertinentums. Anhang 4. Die Autotradition des libertus miles Werinbreht.

## \$ 1. Problem und Stellungnahme.

Der Stand der Ministerialen hat in der zweiten Hälfte des Mittelalters in Staat und Gesellschaft eine außerordentlich wichtige Rolle gespielt. Der niedere Uradel ist in dem größten Teile Deutschlands aus der Ministerialität hervorgegangen. Die Frage nach dem Ursprunge dieses Standes hat allgemeinere Bedeutung. Bei einer Untersuchung der altsächsischen Standesgliederung und ihrer späteren Schicksale hatte sich mir eine neue Antwort ergeben ). Gleichzeitig mit mir hatte Wittener) den

<sup>1)</sup> Der Sachsenspiegel und die Stände der Freien, Halle a. S. 1905, S. 709-33 (zitiert Sachsenspiegel) in "Beiträge zur Geschichte der Stände im Mittelalter", Bd. II. Der erste Band der Beiträge "Die Gemeinfreien der Karolingischen Volksrechte", Halle a. S. 1900, sind als "Gemeinfreier zitiert worden.

<sup>2)</sup> W. WUTTICH, Altfreiheit und Dienstbarkeit des Uradels in Niedersachsen, 1906, erweiterter Sonderabdruck aus dieser Zeitschrift, 1906, S. 1 ff. tzitiert WUTTICH a. a. O.), vgl. dazu meine Ausführungen dieser Zeitschrift

Ursprung der niedersächsischen Dienstmannschaft untersucht, wennschon seine Arbeit später erschienen ist. Wittien hat gegen meine Ausführungen entschiedenen Widerspruch erhoben. Bei der Wichtigkeit des Problems will ich meine Ansicht nochmals und zwar wesentlich ausführlicher darlegen, als es im Rahmen einer Gesamtdarstellung geschehen konnte. Im Anschluß an die Begründung werde ich dann auf die einzelnen Bedenken Wittiens eingehen.

Die Frage nach dem Ursprunge der Ministerialität kann in verschiedenem Sinne gestellt werden. Einmal genealogisch. Welchem Stand gehörten diejenigen Vorfahren der Ministerialen an, die noch nicht Ministerialen waren? Zweitens rechtshistorisch oder, genauer, institutsgeschichtlich. Die Dienstmannschaft ist ein Rechtsinstitut. Es kann gefragt werden, wie sich dieses Institut zu den ständischen Instituten der älteren Zeit verhält (Ausgangsproblem), und welche Faktoren die Neu- oder Umbildung bewirkt haben (Fermentproblem).

Die genealogische Frage wird übereinstimmend dahin beantwortet, daß die Ministerialenfamilien verschiedener Herkunft sind. Ein Teil ist altfreier Abstammung und durch Ergebung oder Heirat in die Dienstbarkeit gekommen (Ergebungsleute). Ein anderer Teil stammt von Unfreien untersten Ranges ab. Ich will diese Art Unfreier "Schalke" nennen. Diese Schalke sind dann im Laufe der Zeit zu Ministerialen emporgestiegen (Altministeriale — avancierte Geschlechter). Diesem genealogischen Probleme ist die oben erwähnte Untersuchung Wittiens in erster Linie gewidmet. Wittien untersucht das Zahlenverhältnis, in dem die altdienstmännischen Geschlechter zu den Ergebungsleuten, den Geschlechtern altfreier Abstammung, stehen.

Hinsichtlich der institutsgeschichtlichen Fragen kann es als communis opinio gelten, daß die Ministerialität als aus-

a. a. O. S. 356 und meine Rezension in der Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen, 1906, S. 235 ff. (zitiert Rezension). Die Zitate "Grundherrschaft" und "Freibauern" beziehen sich auf das Buch Wittens "Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland", Leipzig 1896, und seinen Aufsatz "Die Frage der Freibauern" in Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Germ. Abt., Bd. 22 S. 245 ff.

118 Ph. Heck

geprägter Stand erst im 11. Jahrhundert nachweisbar und daß sie ein Berufsstand ist, eine Rechtsstellung, welche gerade die Verrichtung gewisser Dienste, sozialer Funktionen ihren Trägern verschafft hat, ein Stand jüngeren¹) Typs. Im übrigen gehen die Ansichten auseinander. Es treten zwei Hauptrichtungen hervor, die sich an die beiden gründlichsten Arbeiten anschließen, an das Buch von Fürth?) und an die Darstellung, die Waltz in seiner Verfassungsgeschichte 3) gibt. Fürth glaubt, daß die Dienstleute aus den Unfreien hervorgegangen sind, welche den Dienst in den vier Hausämtern versahen (Amtstheorie). Er ist ferner der Ansicht, daß diese Ämter ursprünglich von Schalken bekleidet wurden, und läßt daher die Dienstmannschaft aus dem Schalktum emporwachsen (Schalktheorie). Waitz betont die Bedeutung des Reiterdiensts (Rittertheorie), gibt aber auf die Ausgangsfrage eine ziemlich unbestimmte Antwort. Es seien ursprünglich verschiedene Elemente gewesen, die allmählich zu einem Stande zusammenwuchsen (Sammeltheorie). Die Mehrzahl der Forscher hat sich an Fürth angeschlossen. Andere haben eine Vermittlung versucht 1). Die Einzelkritik ist entbehrlich, zumal es oft ungewiß bleibt, ob die Annahme des knechtischen Ursprungs genealogisch oder institutsgeschichtlich gemeint ist. Erwähnt sei noch, daß Wittich seinen genealogisch-statistischen Untersuchungen gerade die Theorie Fürths zugrunde gelegt und diese Theorie gegen meine Ausführungen verteidigt hat. Neuerdings hat Sohm b) auf die germanischen liberti als Ausgangspunkt

<sup>1)</sup> Die ältere germanische und deutsche Standesgliederung war eine Gliederung nach Vorrechtsständen. Nicht der Beruf schied die Edelinge, Frilinge, Laten und Schalke, sondern nur der Umfang der Rechte.

<sup>2)</sup> Die Ministerialen, Köln 1836.

<sup>3)</sup> Verfassungsgeschichte V, S. 322—92, namentlich S. 336 und 346. Dazu die Anmerkung über die verschiedenen Namen der Ministerialen S. 476 bis 508 (zitiert WAITZ a. a. O.).

<sup>4)</sup> Von den Forschern, die sich mehr an WAITZ anschließen, seien genannt SIEGEL (Sitzsb. d. Akademie Wien CII Buch 1 S. 235 ff.), Sonderabdruck S. 14 Anm. 3, und von Below, Artikel "Ministerialität" im Handbuch der Staatswissenschaften. In den spezielleren Arbeiten von NITZSCH und SCHEELE ist keine Förderung des Problems zu erblicken.

<sup>5)</sup> Der Aufsatz von Sohm "Die liberti der germanischen Zeit" in Zschr. der Savigny-Stift. B. 21 S. 20 ff. betont mit Recht die sachliche Überein-

der Dienstmannschaft hingewiesen. Ferner ist Caro<sup>1</sup>) mit der Annahme hervorgetreten, daß die Ministerialen ursprünglich Freie gewesen sind, die sich in ein obligationenrechtliches Dienstverhältnis begeben hatten.

Das Abweichende meiner eigenen Ansieht betrifft lediglich die institutsgeschichtlichen Probleme. Ich glaube annehmen zu müssen, daß die Ministerialität weder eine Neuschöpfung des 11. oder auch 10. Jahrhunderts, noch ein Berufsstand jüngeren Typs ist, sondern nur die Sonderform eines uralten Instituts, des höheren Libertinentums (Libertinen- oder Mundlingstheorie). Die Gewalt, die der Dienstherr über seine Dienstleute handhabt, ist institutsgeschichtlich eine Fortbildung derjenigen Gewalt, die der germanische Patron kraft seines Mundiums über seine Freigelassenen und ihre Nachkommen, seine Mundlinge, übt 2). Die ständische Stellung des Dienstmanns ist die ständische Stellung des Libertinen. Und zwar haben wir in der Dienstmannschaft diejenige Sonderform des Libertinentums vor uns, bei welcher die Abhängigkeit des Mundlings in Diensten hervortrat. Das alte Verhältnis ist allerdings durch die steigende

stimmung von Libertinentum und Ministerialität. Aber er wendet sich nicht gegen die herrschende Auffassung der Ministerialität, sondern sucht diese Auffassung auf die germanischen liberti zu übertragen. Vgl. Anhang Nr. 3.

1) Beiträge zur älteren deutschen Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte. Leipzig 1905, S. 95 ff. Die Ableitung der dienstmännischen Abhängigkeit aus einem bloß auf Dienste gerichteten Vertragsverhältnisse scheint mir auch für das alamannische Stammesgebiet untunlich zu sein. Doch glaube ich von einer besonderen Polemik absehen zu dürfen. Das Schwergewicht der Ausführungen Cares scheint mir in der Ablehnung der Schalktheorie zu liegen. Und darin stimme ich ihm bei.

2) Für Leser, die der germanischen Rechtsgeschichte ferner stehen, sei betont, daß die Gewalt des Patrons in sehr drückenden Formen vorkommt. Hinsichtlich dieser Verhältnisse ist das norwegische Recht besonders lehrreich. Wir finden sehr verschiedene Klassen von Freigelassenen. Die unterste Stufe entbehrt unter anderem 1. die Freizügigkeit, 2. die Verehelichungsfreiheit, 3. die Verfügungsfähigkeit, 4. das Vererbungsrecht, auch bei Vorhandensein von Kindern. Die Stellung dieser Leute ist ebenso schlecht, vielleicht schlechter als die der sächsischen Laten, und doch heißen solche Leute "Freiheitsempfänger"; sie haben die Freiheit (frials) und zählen zu den Freien. Vel. MAURER im Sitzb. München 1878 S. I ff. Die Libertinen verschiedener Ordnung bilden in Westnorwegen die große Masse des Volkes.

120 Ph. Heck

Bedeutung eines Teils der Dienste allmählich umgestaltet und von der Schwesterform der Zensualität, der Abhängigkeit bloß zinszahlender Mundlinge schärfer gesondert worden. Aber nicht diese schon ältere sachliche Umbildung, sondern eine Veränderung der Terminologie ist es, die im 11. Jahrhundert den Schein einer neuen Standesbildung erzeugt hat (Sprachspiegelung). Hinsichtlich der genealogischen Frage stimme ich der allgemeinen Ansicht zu. Ich unterscheide gleichfalls Allministerialen und Ergebungsleute. Schon nach altem Rechte konnte auch ein Vollfreier durch Autotradition sich in die Abhängigkeit der liberti begeben (collibertus, Jamundling). Ebenso nehme ich an, daß die Vorfahren der avancierten Geschlechter dem Schalk- und Latenstande angehörten, bevor sie zu Libertinen befördert wurden. Nur glaube ich, daß diese Standesänderung sich ursprünglich in der rechtsgeschäftlichen Form der Freilassung vollzog und nicht ipso jure als Reflex sozialer Funktionen eintrat.

Die institutsgeschichtliche Untersuchung soll ausgehen von der Vergleichung der Dienstmannschaft, wie sie uns im 11. Jahrhundert entgegentritt, mit den Abhängigkeitsformen des 10. Jahrhunderts. Notwendig ist dabei die Kenntnis dieser älteren Formen. Sie ist nur für Sachsen genügend sieher. Deshalb und wegen der Gewißheit, daß später lokale Verschiedenheiten vorliegen ), will ich mich auch diesmal auf Sachsen beschränken.

Jede Vergieichung setzt die Verwendung von Identifätszeichen voraus. Auch die Amtstheorie Fürrus und seiner Nachfolger beruht auf einer Vergleichung. Aber es ist bei ihrem Aufbau in dem Worte ministerialis ein irreführendes Identifätszeichen zur Verwendung gelangt. Ich will versuchen, diesen Fehlerquell vor der Inangriffnahme meiner eigenen Vergleichung zu beseitigen.

## § 2. Die Amtstheorie Fürths.

Das Buch von Fürth enthält eine reichhaltige Materialiensammlung. Das Schwergewicht der Arbeit ist nicht in der Entsteinungshypothese zu suchen. Die Arbeit ist hervorgegangen

Der genetische Zusammenhang mit dem Libertinentum ist freilich für alle deutschen Stammesgebiete wahrscheinlich. Nur die Differenzierung hat sich in verschiedener Weise vollzogen.

aus einer akademischen Preisaufgabe') der juristischen Fakultüt Bonn "Über die Stellung der Ministerialen nach den Quellen des 12. und 13. Jahrhanderts" ). Mit dieser Aufgabe beschäftigt sich auch der größere Teil des Buches, wobei freilich etwas ältere und auch jüngere Quellen ziemlich unterschiedslos benutzt werden. Diesem älteren Hauptteile hat der Verfasser bei der Buchausgabe eine, wie er selbst sagt, "kurze Darstellung der Ministerialität der vorhergehenden Zeiträume" hinzugefügt. Von einer allgemeinen Vergleichung mit den älteren Abhängiskeitsformen ist gar nicht die Rede. Auch der Abschnitt über die Entstehung der "späteren" Ministerialität ist ganz kurz"). Die Hausamtshypothese wird einfach in Form der Geschichtserzählung mitgeteilt, fast olme Quellenbeleg. Wenn die Hausamtstheorie trotz dieser mehr als "leichten" Begründung so viel Anklang gefunden hat, so dürfte dies durch das Zusammentreffen von zwei Umständen zu erklären sein, welche ihr eine unmittelbar überzeugende Kraft zu verleihen schienen. Der Stand der Ministerialen steht 1. tatsächlich in einer Beziehung zu den Hausämtern, und er scheint 2. seinen Standesnamen diesen Ämtern zu verdanken.

Die Beziehung der Ministerialen zu Hausamt und Hofdienst ist völlig sicher. Jeder Dienstmann soll nach Hofrecht i durch seine Geburt (oder durch die Aufnahme) einem der vier Haus-

Die Arbeit FÜRTHS liefert einen Gegenbeweis gegen die oft betonte Bedeutungslosigkeit akademischer Preisaufgaben.

<sup>2)</sup> Vgl. Fürth S. XVI.

<sup>5 ·</sup> S. 40 -43.

<sup>4)</sup> Sachsenspiegel, Lehnrecht, Art. 63 § 1. Na hoverechte sal jewelk dienstman geboren druzste sin oder schenke oder marscalk oder kemerere. Ein Autotradent wird verpflichtet zu dienen "inter dapiferos, eum res exposeeret", Ehrhardt II, n° 405. Daß die Geburt nur die Bedeutung einer eventuellen Dienstpflicht hatte, nicht den Beginn einer aktuellen Verrichtung bezeichnete, ist ganz selbstverständlich (vgl. auch e. 10 des Kölner Dienstrechts, Waitz, a. a. O. S. 363, Anm. 1). Weshalb Wittich a. a. O. S. 3 diese Auffassung für "ganz unmöglich" erklärt, verstehe ich nicht. Ich halte seine Fornulierung für gleichbedeutend. Unsere Wege scheiden sich nicht schon bei der unmitteibaren Auslegung des Sachsenspiegels, sondern erst bei der weiteren Verwertung des Resultats.

<sup>5)</sup> Die Hervorhebung des Hofrechts ergibt, daß die landrechtliche Stellung nicht durch die Zugehörigkeit zu einem Hausamte bedingt war.

ämter zugeteilt und verpflichtet sein, in ihm eventuell zu diepen. Die herrschaftlichen Hausbeamten des 11. Jahrhunderts sind als Regel Ministerialen. Die besondere Beziehung zum Hofe ergibt sich ferner aus den Ausdrücken Hofrecht, Hoflehen und Hofgericht. Aber freilich die Existenz dieser Zuteilung zu einem Hausamt und die Hofbeziehung allein sind m. E. nicht ausreichend, um den genetischen Zusammenhang, die Entstehung des Standes aus den Hausbeamten zu erschließen 1). Die Rechtsgeschichte liefert uns zahlreiche Beispiele dafür, daß eine rechtliche Stellung mit einer Dienstpflicht verbunden ist, ohne durch diese Dienste erzeugt zu sein. Ein lehrreiches Beispiel bieten gerade die Hausämter. Schon unter den sächsischen Königen sind die Stammesherzöge verpflichtet, bei festlichen Gelegenheiten in den Hausämtern des Königs als Schenk u. s. w. aufzuwarten. Dennoch denkt niemand daran, die Entstehung des jürgeren Stammesberzogtums aus dem königlichen Hausamte abzuleiten. Die Erbuntertanen des Ostens mußten im Beginn der Neuzeit Fronden leisten und ihre Kinder zum Gesindedienst stellen. Aber sie sind nicht aus angesiedelten Arbeitern und Dienstboten hervor-Noch heute schreiten bei hohen Vermählungen die preußischen Staatsminister im Fackeltanze. Dennoch würde ein Rechtshistoriker der Zukunft etwas fehlgreifen, wenn er aus dieser Wahrnehmung erschließen wollte, "das preußische Staatsministerium hat sich geschichtlich aus einem männlichen Balletkorps entwickelt". Zu diesen Wahrnehmungen tritt noch manches andere 2). In der historisch erhellten Zeit hat z. B. bei der großen Masse der Ministerialen der Kriegsdienst eine weit höhere materielle Bedeutung als der Hofdienst. Deshalb würde eine isolierte Beachtung der Sozialfunktion mindestens ebensoschr zu der Kriegertheorie von Waitz<sup>2</sup>) führen wie zu der Hausamtstheorie, während doch eine Doppelentstehung ausgeschlossen ist.

<sup>1)</sup> Das erst ist diejenige Stelle, an der sich WUTTIGUS Gedankenweg von dem meinigen trennt. WUTTIGU hält die Existenz einer Hausamtsbeziehung für ausreichend, um eine genetische Bedeutung zu konstatieren. Ich glaube, daß eine solche Beziehung, isoliert betrachtet, verschiedene Auffassungen zuläßt, und daß die Gesamtheit der Umstände gegen WUTTIGU entsebeidet.

<sup>2)</sup> Vel. des näheren 8 9.

Wenn trotzdem die Hausamtstheorie den Obsieg davongetragen hat, so dankt sie dies der Unterstützung durch die Terminologie, die auch bei Fürth durchaus im Vordergrunde steht.

Der terminologische Tatbestand ist folgender: Die Worte ministerialis und minister werden, unter einander unterschiedslos, bis zum Beginn des 11. Jahrhunderts als Bezeichnung für die Inhaber eines Amtes gebraucht, für die Hausbeamten, aber ebense unterschiedslos für andere höhere und niedere Beamte (amtliches Wort). Ebenso hat ministerium die gleiche allgemeine Bedeutung. Alle diese Ausdrücke wechseln mit officialis und officium. Dieser Sprachgebrauch ist äußerst konstant. Die königliche Kanzlei hat bis zum Ende der Regierung Heinrichs H. ministerialis oder minister niemals als Standesbezeichnung verwendet. Dafür hat Waitz eine ungewollte Bestätigung erbracht. Waltz glaubte in der ersten Auflage die Standesbezeichnung in vier (fünf) Urkunden der sächsischen Könige zu finden 1). Aber von dieser Zahl haben sich zwei 2) inzwischen als gefälscht erwiesen, bei einer dritten bist die Stelle interpoliert und bei den zwei verbleibenden ist die ständische Bedeutung ausgeschlossen 1). Auch unter den sächsischen Königen werden

A. a. O. V, S. 477. Von den älteren Belegen, die Wattz a. a. O. IV S. 345 Ann. 3 anführt, würde die Frekenhorster Urkunde von angeblich 851 die ständische Bedeutung ergeben. Aber sie ist eben auch eine Fälschung. Vgl. Forsch. z. d. G. 24, S. 629 ff.

<sup>2)</sup> D. O. II, 104 S. 48. Heinrich II. N. 521 S. 673.

<sup>3)</sup> D. H. II, N. 335 S. 425 [40].

<sup>4)</sup> D. O. II, 272 S. 318. Der König erläßt einen Zins, welcher gefordert wurde de villa Medenbach. Kein Beamter soll ihn mehr fordern "ab abbate suisve successoribus sive eorum ministerialibus". Es kann nur an Beamte des Abts gedacht sein, welche der villa vorstehen. Denn die Intertanen waren selbst früher nicht verpflichtet, und es hätte keinen Sinn gehabt, Dienstleute zu befreien, Laten aber nicht. Heinrich II. schenkt nach der Vita Meinwerd e. 172 eine Grafschaft, aber fügt das Verbot hinzu, "alicui-militi at extraneo in beneficium dandi sed ministerialis ipsius ecclesiaqui pro tempore fuerit, presit predicto comitatui". D. H. II, 440 (1021) S. 562 [30]. Den Gegensatz zu dem Lehen bildet die Verwaltung durch einen auf Zeit bestellten "Beamten". Temporäre Dienstleute hat es meines Wissens nie gegeben; sie wären auch schwerlich besonders geeignet gewesen, die Interessen der Kirche zu wahren. Dieses "erste" Zeugnis für dienstmännische Grafen scheint auf einem Übersetzungsfehler zu beruhen.

124 Ph. Heck

seinon Personen erwähnt, die teils sieher, teils wahrscheinlich Dienstleute gewesen sind. Aber die Bezeichnungen sind servitor<sup>1</sup>), serviens<sup>2</sup>), servus<sup>2</sup>), endlich die mehr technischen Ausdrücke servi regales, regii, fiscalini und fiscales<sup>3</sup>). Mit dem Beginn des 11. Jahrhunderts treten zuerst in nichtköniglichen Urkunden neben diese alten Standesbezeichnungen auch neue: minister oder "vir ministerialis", ministerialis als gleichbedeutende<sup>4</sup>) Standesbezeichnungen, um allmählich in dieser Funktion die Vorherrschaft und schließlich im 12. Jahrhundert die Alleinherrschaft zu gewinnen (ständisches Wort). Daneben hat sich die ältere Bedeutung (das amtliehe Wort) in einzelnen Gegenden noch lange behauptet<sup>3</sup>).

FÜRTH erklärt sich diesen terminologischen Vorgang in der Weise, daß er ein "Ablegen" der Bezeichnung ministerialis, ein Meiden seitens der freien Elemente annimmt. Bei den unfreien Beamten sei der Ausdruck geblieben und noch als ehrenvoll empfunden worden. Nachdem die Beamtenfamilien zu einem Geburtsstande geworden, hätten sie die alte Amtsbezeichnung als Standesbezeichnung weiter geführt. Dieser Geschichtserzählung liegt folgender Gedanke zugrunde. Daraus, daß der Standes-

Das Wort servitor steht vielleicht schon technisch bei Konrad (Wormstein, N. 37, 8, 35, 5 (918) und bei Otto III. D. (Zürich) N. 4 8, 398 [20], 8, 399 [5]. Sicher ist die Bedeutung unter Heinrich II. Vgl. D. N. 20 (Wormstein, N. 501 (Mormstein, N. 500 (Maximin) 8, 638 [20] (1023). dazu 8, 642 [40], N. 501 (Wormsteinsch) 8, 641 [10] (1023) und 507 (Fulda-Hersfeld) 8, 649 [40] (1024). Die beiden letzten Urkunden zeigen die Gleichbedeutung beider Ausdrücke.

<sup>2)</sup> Vgl. noch Heinrich II. D. 335 (Fulda) S. 425 [5] und dazu S. 496 [5-15] (1015), dann Otto III. D. N. 150 (994) S. 561 [15]. Die servi haben beneficium und possessiones, darunter mancipia.

<sup>3)</sup> Vgl. die Belege bei Waitz V, S. 225 ff. N. 3, dazu Zeumer S. 226 Note 4, 6, S. 386 N. 3.

<sup>4)</sup> Ein Unterschied ist nicht vorhanden. Gleich die erste Erwähnung Ehrhardt I S. 71 (1015—16) zeigt ministri, welche Lehen haben und zu den mancipia gehören. Überhaupt dürfte im 11. Jahrhundert in Sachsen minister eher überwiegen.

So z. B. in Flandern (WARKÖNIG, Flandersche Rechtsgeschichte 3
 113 ff.) und in allen romanischen Gebieten, wo kein "Dienstmann" zu übersetzen war.

name des neuen Standes eine alte Funktionsbezeichnung ist, darf zefolgert werden, daß der so benannte Stand aus den Funktionären entstanden ist. Ein solcher Schluß hat sich in der Tat in einer Reihe von Fällen als zutreffend erwiesen. Der Stand der Ritter verrät in seiner Bezeichnung seinen wirklichen Ursprung. gleiche gilt von den Titeln der Freiherren, Grafen und Herzöge. Aber zwischen diesen richtigen Schlüssen und der Schlußfolgerung Figures besteht ein wichtiger Unterschied. Bei den richtigen Schlüssen werden deutsche Worte verwertet. Fürrn operiert mit einem Lateinworte. Ein lateinisches Wort kann die von Fürth vermuteten Schicksale nicht gehabt haben. Die freien Beamten konnten die Bezeichnung "ministerialis" weder als unpassend empfinden noch ablegen, weil sie in ihrer großen Mehrzahl die Existenz einer solchen Bezeichnung gar nicht geahnt haben. Lateinworte müssen eben bei rechtshistorischen Untersuchungen in einer so frühen Zeit nach der Äquivalentmethode i behandelt werden, die das Lateinwort verwendet, um das übersetzte deutsche Wort zu erschließen. Aus ihr kommt für unsere Aufgabe die Erwägung in Betracht, daß ein und dasselbe Lateinwort mehreren deutschen Äquivalenten entsprechen kann. Deshalb muß bei dem Auftreten verschiedener Bedeutungen eines lateinischen Wortes die eiste Frage sein: Ist die Bedeutungsverschiedenheit nicht durch Äquivalentverschledenheit zu erklären? Daß die ständischen Worte: ministerialis und minister nur Übersetzungen des deutschen "Dienstmann" sind, ist unbestritten") und völlig evident. Die Standesbezeichnung Dienstmann tritt in allen Teilen Deutschlands auf, und es gibt keinen Stand "ministerialis", der nicht mit diesen Dienstleuten identisch wäre. Dementsprechend herrscht Äquivalenz mit Dienstmann und diensthaft in dem jüngeren Glossenmateriale, welches Diefenbacht) verwertet hat. Die amslichen Worte sind die älteren. Deshalb haben wir ihre Äqui-

<sup>1)</sup> Vgl. über die große Bedeutung des Äquivalentprinzips, Sachsenspiegel S. 396, 97, S. 789. Der Aufbau der Amtstheorie bietet ein weiteres Beispiel für die unzureichende Beachtung dieser methodischen Gesichtspunkte. Vgl. über einen Mißbrauch der Äquivalentmethode Sachsenspiegel S. 680, 71

<sup>2)</sup> WAITZ, a. a. O., S. 322 Note 2.

<sup>3)</sup> Diefenbach, Glossarium latino-Germanicum 1857.

126 Ph. Heck

valenz in einer älteren Glossenschicht zu suchen. Bei Graff fehlt ministerialis. Aber minister ist häufig. Es steht noch dreimal für Dienstmann 1), aber zehnmal für "ambaht" 2). Ambaht ist dasselbe Wort wie unser heutiges Amt und bezeichnet den Amtsinhaber, den Beamten. Die übrigen Äquivalente der beiden Wortstämme 3), sowie die einzelnen Fundstellen ergeben, daß Amt und Dienst schon im Althochdeutschen die gleiche Verschiedenheit des Vorstellungsinhalts aufweisen wie heute. Von einer Kontamination der beiden Begriffe ist nicht die Rede. Deshalb ist anzunehmen, daß das amtliche Wort ministeralis, minister überhaupt nicht für Dienstmann steht, sondern für "ambaht". Dafür spricht das Zahlenverhältnis der überlieferten Äquivalenzen, die Schroffheit des scheinbaren Bedeutungswechsels, sowie der Umstand, daß die bei dem lateinischen Worte hervortretende Sinnverschiedenheit sich inhaltlich vollkommen deckt mit der Bedeutungsdifferenz der beiden bezeugten deutschen Äquivalente. Speziell hinsichtlich der Hausämter sei noch bemerkt, daß sie lateinisch nicht nur ministeria heißen, sondern auch, und zwar später vorzugsweise, officia 1), niemals aber servicia. In deutschen Quellen heißen sie lange nach der Blüte der Dienstmannschaft

Graff, Althochdeutscher Wörterschatz 5 8, 91 ff. Andere Äquivalente für Dienstmann sind: apparitor (6), pedissequus (5), servitor (2), famulus (1), curialis (1).

<sup>2)</sup> A. a. O. 3 S. 25 ff.

<sup>3)</sup> Wenn man die Worte desselben Stammes zu einer Gruppe zusammenfaßt, so entspricht die Ambahtgruppe 25mal der Ministerialgruppe, niemals der Servilgruppe. Andere als Ministerialäquivalente sind selten und unter sich isoliert. Am häufigsten (5) findet sich noch Officium. Dagegen entspricht die Dienstgruppe nur 5mal der Ministerialgruppe, dagegen 26mal Worten der Servilgruppe. Die Verschiedenheit der Aequivalenz beweist schon die auch sonst sichere Bedeutungsdifferenz.

<sup>4)</sup> Bezeichnend ist folgende Wendung in der Urkunde Konrads II. für Corvey 1150 (WILMANNS II, S. 306): "dapiferi et pincerne et reliqui qui ministerii locum in domo Corbeiensis abbatis tenent quam dignitatem vulgari nomine officia apellant". Officium ist nicht etwa als deutsches Wort aufgefaßt, sondern der ganze Passus ist aus dem Deutschen übersetzt: "Truchsessen und Schenken und die übrigen Inhaber solcher Dienststellen, welche man gewöhnlich Ämter nennt". Die Stelle sagt einfach, daß die Hausämter im alltäglichen Sprachgebrauche nicht Dienste heißen, sondern Ämter.

immer noch Ämter, Hofämter, Erzämter, Erbämter, aber niemals Dienste, Ambaht und Dienstmann sind nun sachlich wie lautlich ganz verschiedene Worte. Von einem etymologischen Zusammenhange kann nicht die Rede sein. Folgerichtig hat die Entstehung der Standesbezeichnung aus der Amtsbezeichnung, welche bei Fürth so wichtige Folgerungen zeitigt. überhaupt nicht stattgefunden. Was wirklich vorliegt. ist eine Änderung der Übersetzungstechnik. Man hat am Beginn des 11. Jahrhunderts angefangen, das Wort Dienstmann mit ministerialis zu übersetzen, während man früher weniger signifikante und ehrenvolle Ausdrücke gebrauchte. Dieser Wechsel ist möglicherweise nicht bedeutungslos. Es ist vielleicht ein Anzeichen für das stärkere Eindringen der Dienstleute 1) in die ministeria, wobei nicht allein an Hausämter zu denken ist. Denn die Hausämter haben sie sicher schon früher gehabt. Aber mit der Entstehung des Standes hat dieser Wechsel der Übersetzung nichts zu tun. Die Dienstleute sind als Stand älter und durch die Urkundensprache nicht geschaffen, sondern nur beleuchtet worden. Sie sind auch nicht nach den Hausbeamten benannt worden, denn sie heißen eben "Dienstleute" und niemals "Amtsleute" oder "Aemterleute". Die Amtstheorie ist auf der lateinischen Sprachdecke aufgebaut. Sie sinkt zusammen, wenn man diese Decke wegzieht 2).

Durch das Vorstehende wird den Hausbeamten der früheren Zeit nicht jedes Interesse genommen. Die Hausämter des Königs und der Fürsten werden im 11. Jahrhundert von Dienstleuten verwaltet. Die Personen, welche dieselben Ämter bei den Herren desselben Ranges in 10. Jahrhundert inne hatten, würden

<sup>1)</sup> Auch dieses Steigen darf nicht überschätzt werden. Die Dienstleute haben in der Sprache des Lebens ihre alte Bezeichnung Dienstleute ruhig weitergeführt. Erst sehr viel später hat der gehobene Teil sie mit dem Namen Ritter vertauscht, der aber mit "Amt" nicht das mindeste zu tun hat.

<sup>2)</sup> Das Fehlen der "Ministerialen" in Frankreich erklärt sich daraus, daß die nene Äquivalenz nicht hinübergegangen ist. Daraus folgt noch nicht, daß der entsprechende Stand gefehlt hat.

<sup>3)</sup> Auch im 11. Jahrhundert gehörten nur die Hofdiener, die Aufwärter bei "Herren", dem Stande der Dienstleute an. Die entsprechenden "Hausdiener" der kleineren Leute waren Knechte. Der knechtische Ursprung der

125 Ph. Heck

ein Mittel der Induktion liefern, sofern sich ihr landrechtlieher Stand bestimmen liebe. Aber doch nur ein Mittel neben violen unst nur unter den hervorgehobenen Bedingungen. Deshalb dürfte os sich rechtfertigen, wenn ich in Abweichung von Fürtt und anderen auf eine Zusammenstellung der Dienstleute mit den Amsinhabern der Volksrechte u. s. w. verzichte, meiner Untersuchung auch zeitlich engere Schranken setze und sofort mit den beiden sachlich und zeitlich relevanten Vergleichsobjekten beginne.

#### Das erste Vergleichsobjekt. = Die sächsische Dienstmannschaft des 11. Jahrhunderts.

Die süchsische Dienstmanuschaft tritt uns sehon im Beginn des 11. Jahrhunderts als ein vollkommen fertiger, in sich einheitlicher und nach außen abgeschlossener Stand entgegen i mit althergebrachtem, erblichem Rechte, mit dem gewohnheitsrechtlich fixierten Institute des Dienstlehens i). Die wichtigsten Züge des Bildes sind folgende:

1. Als lateinische Standesbezeichnungen finden sich die oben erwähnten, daneben aber auch, selten, aber sieher, libertus, wuirscheinlich eilens b. Daraus ergeben sich als deutsche Äquivalent...Dienstmann wahrscheinlich friling und vielleicht "Mundling".

Ministerialen folgt daher weder aus der Etymologie von Seneschalk und Mirschalk, noch daraus, daß die Volksrechte Schalke dieser Art ohne Rücksicht auf die Person des Herrn höher bewerten als andere Schalke. Der Stand der Hausdiener gestattet keinen Schluß auf den Stand der Hofdiener. "Wie der Herr, so der Diener."

- 1) Vgl. Sachsenspiegel S. 716, 17 und Anhang 1 (1036).
- 2) Vgl. Ehrhardt I, S. 71 (1015-16) und Anhang 1 (1036).
- 3) Vgl. Wattz, a. a. O. S. 486, Anm. 1: "Über die verschiedenen Namen der Ministerialen". I azu hinsichtlich libertas a. a. O. S. 343, Ann. 2 und Sachsenspiegel S. 711. Ann. 3. Hinsichtlich der Äquivalenz libertus = friling vgl. Geminifreie S. 46 ff., Sachsenspiegel S. 664 ff., S. 684 ff. und unten § 12 a. A. Betont sei, daß die Einordnung unter die Kategorie servus und ebenso mancipium (Wattz a. a. O. S. 353, Note 2) auch in Sachsen vorkommt, und zwat in der Frühzeit wie später. Namentlich umfaßt die Pertinenzformel "cum mancipiis" auch die Ministerialen die zu dem Gute gehören. Vgl. z. B. Ehrhardt I, N. 87, 30 (1015—16) und N. 95 (1018). Ein Argument für die Schalktheerie ist daraus nicht zu entnehmen, weil der Stand schon damals

- 2. Der Dienstmann hat einen privaten Herrn, in dessen Gewalt er steht, einen dominus. Es ist deshalb durchaus richtig, wenn man die Dienstmannschaft als eine Art Hörigkeit bezeichnet. Nur muß, wer dies tut, bereit sein, ältere ebenso strenge oder noch strengere Abhängigkeitsverhältnisse in dieselbe Kategorie einzustellen. Der Dienstmann ist deshalb ein "unfreier" Mann im Sinn der jüngeren Bedeutung des Worts"). Was die Person des Herrn anbetrifft, so finden wir Dienstleute des Königs, der Stifte, der Fürsten und Herren. In der Gewalt einfacher Privatpersonen lassen sich Ministerialen nicht nachweisen.
- 3. Die Abhängigkeit äußert sich nun darin, daß der Dienstmann veräußert werden kann. Interessant ist, daß die Dienstleute gerade bei den ältesten Erwähnungen als Pertinenzen größerer Güter erscheinen?). Sie gelten auch ohne besondere Erwähnung ebenso wie andere Pertinenzen als mitveräußert, wenn sie nicht ausgenommen sind?).
- 4. Als Leistungen erscheint einigemal<sup>3</sup>) Zins. In einer der ersten Erwähnungen<sup>5</sup>) ist die Dienstpflicht auf wirtschaftliche Oberaufsicht beschränkt. Als das Gewöhnliche muß aber gelten, daß die Dienstleute Dienstlehen haben, von dem sie nicht Zins, sondern Reiter- und Hofdienste leisten. Dafür spricht ihr soziales Ansehen. Schon 1074—77 werden in einer Osnabrücker Urkunde Dienstmann und Bauer als Gegensätze behandelt<sup>6</sup>). Trotzdem wäre es unrichtig, Rittersart oder Besitz

über den Laten, geschweige denn über den Schalken steht, die gleiche Behandlung auch später vorkommt (vgl. Heinrich IV, 1065, WILMANNS 209 H. S. 273 und dazu z. B. EIRHARDT 182) und endlich mancipium, namentlich in der Pertinenzformel, überhaupt keine standestechnische Bedeutung hat.

- 1) Vgl. unten § 5.
- 2) Anhang 1.
- 3) Ehrhardt I, S. 71 (1015—16). Es wird zunächst ein Gut übertragen eum mancipiis nuptis et innuptis. Dann wird Lehnrecht für genannte Personen ausbedungen: Idem jus in reliquis ministris quos ipsa dedit habeatur.
- Seibertz, U.B. z. G.W. I, S. 46 (1119), Ehrhardt I, N. 175 S. 186 (1102), N. 181 S. 140 (1110—1113).
  - 5) Vgl. Anhang 1 N. 3.
- 6) Philippi, Osnabrück. U.B. I, N. 171. Eine Schenkung umfaßt "Hermannum servientem necnon et alios novem rusticane conditionis." Vgl. Wartz a. a. O. S. 349 Anm. 4.

von Reiferlehen als alfgemeines Standesmerkmal anfantassen. Ich halte es vielmehr für völlig sicher, daß es in sehr verschiedenen Teilen Sachsens im 11. Jahrhundert wie auch später bäuerliche Dienstleute gegeben hat h. Es ist unrichtig, wenn Wittress die bäuerlichen Dienstleute, die er in Minden konstatiert, für ein Unikum erklärt h. Es handelt sich nar um einen Spezialfall einer allgemeineren Erscheinung. Die Tatsache, daß bäuerliche Dienstleute vorkommen, ist um so mehr zu betonen, als sie bisher verkannt und doch von großer Bedeutung hist.

- 5. Die alten Hörigkeitsabgaben bei Heirat (Bumiete) und bei Todesfall (Besthaupt) werden erwähnt, aber sie sind schon im Schwinden begriffen <sup>4</sup>).
- 6. Der Dienstmann ist ein Höriger, aber er ist zugleich ein rechtsfähiger Mann; er ist frei im Sinne der älteren Wortbedeutung. Die Vorstellung, daß die eigenen Interessen des deutschen liörigen für das Landrecht nicht existierten, nur durch ein Horrecht nach innen Rechtsschutz genossen, ist schon für den sächsischen Laten unrichtig ), geschweige denn für die höher stehenden Klassen ). Der Dienstmann hat neben dem Dienstlehen Eigen, über das er innerhalb der Hausgenossenschaft (nach innen) frei verfügen kann ). Nach außen bedarf er der Zustimmung des Herrn. Das Erbrecht ist nach innen frei, nach außen versagt.
  - 7. Die dürftigen Nachrichten über Bußen und Beweisrecht
- Sachsenspiegel S. 719 ff. Anhang 2, Ehrmandt I, N. 181 S. 140 (1110)
   Sachsenspiegel S. 719 ff. Anhang 2, Ehrmandt I, N. 181 S. 140 (1110)
- Witten a. a. O. S. 73: "eine Konsequenz, zu der es in keinem der übrigen Gebiete gekommen ist".
  - 3) Vgl. § 12 a. E.
  - 4) Sachsenspiegel S. 723 ff.
  - 5) Sachsenspiegel S. 551 ff., S. 725. Rezension Anm. 36.
- 6) Die landrechtliche Anerkennung der Rechtsfähigkeit war Voraussetzung für den Empfang von Lehen durch andere als den Herrn. Dieses Verhältnis ist aber sehen sehr früh bezeugt. Vgl. SEELIGER bei WAITZ 6, S. 60 Anm. 4.
- 7: Vgl. z. B. Urkunden Heinrichs IV. für Hamburg (1064), U.B. Hamburg I N. 93. Von einem serviens, der geschenkt wird, heißt es: "Ipsi quoque prenominati servientes tali deinceps lege ac jure utantur quali ceteri eorum conservi, predia sua liberali potestate tenendi, intra ecclesiastica dandi, vendendi, precariandi heredibus suis relinquendi".
  - 8) Über das Wergeld der Ministerialen haben wir folgende Nachrichten.

enthalten Freiheitszüge. Ein wichtiger Freiheitszug ist auch die Fähigkeit des Dienstmanns, ohne nochmalige Freilassung ordiniert zu werden 1).

- 8. Die Dienstmannschaft entsteht durch Geburt, durch Erhebung von Laten, durch Tradition von Laten zu Ministerialenrecht und durch Ergebung. Die Erhebung und die Tradition der Laten werden ausdrücklich als Freilassung bezeichnet.
- 9. Der Stand der Dienstleute ist schon bei seinem ersten Auftreten rechtlich scharf abgegrenzt gegen Laten und Schalke einerseits, gegen die Altfreien andererseits. Nach unten wie nach oben fehlt die Ebenburt"). Dagegen gibt es eine Standesgruppe, mit der engere Beziehungen bestehen. Das ist die Gruppe der sächsischen Zensualen, die namentlich in Westfalen als Cerozensualen, Wachszinsige in erheblicher Verbreitung vorkommen. Gemeinsam ist die Art der Abhängigkeit, bis auf den Gegensatz von Dienst und Zins. Ferner besteht zwischen Dienstleuten und Cerozensualen desselben Herrn Connubium 1). In einer alten

Der Bamberger Ministeriale hat 10 l'fund (§ 2). Derselbe Betrag begegnet als Redemptionsbufie in Worms, Lorsch, Fulda und Hersfeld. Vgl. Heinrich II. N. 501 (1023) S. 641 [10], N. 507 S. 469 [40] (1024). Ein gleicher Betrag ist für den sächsischen Dienstmann deshalb wahrscheinlich, weil 10 Pfund das Wergeld des Landsassen sind und der freigelassene Dieustmann Landsassenrecht erhält. Er kann früher nicht mehr gehabt haben. Andererseits auch kaum weniger. Er steht über dem Laten, und der Late hat 9 Pfund. Der Betrag von 10 Pfund ist aber das karolingische Libertinenwergeld (200 fränkische Kleinschillinge à 12 Denare). Vgl. ferner Sachsenspiegel S. 716.

- WAITZ a. a. O. S. 351 Anm. 1. Weitere Beispiele bei FÜRTH a. a. O. S. 462 ff. Das Hildesheimer Formular für Freilassung zum Kleriker behandelt nur den Laten. Vgl. Quell. z. bayr. u. deutsch. Gesch. IX S. 396.
- 2) WAITZ a. a. O. S. 343, Anm. 2, Sachsenspiegel S. 726, 27. Vgl. nament-lich das Hildesheimer Manumissionsformular unten § 11 a. E. Spätere Nachrichten zeigen, daß es sich regelmäßig um einen Loskauf handelte. Der Graf von Hallermund erlöste von Laten, die er zu Ministerialenrecht tradierte. 1227 16 Pfund 6 Schillinge, 1244 6 Pfund. Vgl. U.B. Hildesheim II N. 249, 720 und unten S. 162, Anm. 1.
  - 3) Sachsenspiegel S. 725 vgl. Anhang 1.
- Seibertz U.B. I S. 44 (1101—11). Eine Frau ergibt sich in die Zensualität (in officium custriae) um Standesgenossin ihres Manns zu werden, der Ministeriale ist.

132 Ph. Heck

Erwähnung sind die Cerozensualen unter der Bezeichnung ministeriales einbegriffen '). Der Standesbeweis ist derselbe <sup>2</sup>).

10. In der vorstehenden Gestalt ist die Dienstmannschaft in alien Teilen Sachsens schon im 11. Jahrhundert etwas Vorhaudenes, nicht Entstehendes. Ihr Recht ist bei den jeweiligen Hausgenossenschaften wohl in Einzelheiten ein verschiedenes. Aber die Grundzüge sind durchaus gleichmäßig, und sie haben sich während des 11. und 12. Jahrhunderts nur sehr langsam verändert. Besonders zu betonen ist die landrechtliche Geschlossenheit des Standes. Die sozialen Gegensätze waren alle vertreten. Es gab innerhalb der Dienstmannschaft Ritter, Bauern, Bürger und Kleriker. Aber niemals, auch nicht bei den zahlreichen Erhebungen und Ergebungen, wird von verschiedenen Arten des jus ministerialium gesprochen. Auch nicht in den Zeiten, in denen die Scheidung in Ritter und Bauern große rechtliche Bedeutung erlangt hatte. Der altfreie Ritter blieb auch als Dienstmann Ritter, der altfreie oder litonische Bauer auch als Dienstmann Baner. Der Stand der Dienstleute ist durch die Ausbildung der lehnrechtlichen Scheidung ebenso durchkreuzt worden wie der Stand der Altfreien.

Die Gleichmässigkeit des Rechts, die Langsamkeit der Weiterbildung und die Unabhängigkeit von den jüngeren Fermenten der Standesbildung beweisen ein hohes Alter des Standes.

### § 4. Das zweite Vergleichsobjekt. = Die Abhängigkeitsstufen des 10. Jahrhunderts.

Die altsächsische Standesgliederung ist ausgezeichnet durch Einfachheit des Aufbaues und Schärfe der ständischen Gegensätze. Das Volk zerfällt in Edelinge, Frilinge, Laten und Schalke. Diese Gliederung ist uns durch eine größere Zahl von Nachrichten für das 8., 9. und auch für das 10. Jahrhundert als eine abschliessende, alle Elemente umfassende bezeugt.

<sup>1)</sup> Anhang 1 und 2.

<sup>2)</sup> Westf. U.B. IV (Paderborn) N. 250 (1289). Die soziale Entwicklung der Ministerialen und der Cerozensualen ist auseinandergegangen. Die gleiche Behandlung muß auf alter Rechtsgemeinschaft beruhen.

<sup>3)</sup> Vgl. Gemeinfreie S. 5, Sachsenspiegel S. 662.

ergibt drei Formen privater Abhängigkeit, die sich als Hörigkeit bezeichnen lassen und die deshalb für den Vergleich mit der Ministerialität in Frage kommen, nämlich Schalktum, Latentum und das Verhältnis des freien Mundlings, des liber in tutela. Die drei Formen haben eine abschließende Bedeutung. Natürlich komnten sie wieder Differenzierungen enthalten. Aber jeder abhängige Mann mußte sein: Schalk, Late oder Friling.

Die drei erwähnten Formen lassen sich nun einmal bezeichnen als Grade der Hörigkeit. Nach innen und außen steht der Schalk am schlechtesten, der Mundling am besten. Die drei Formen lassen sich aber auch als Stufen auffassen, als Beförderungsstufen. Verdienst und Herrengunst (auch erkaufte) kounte den Schalk zum Laten, den Schalk oder Laten zum Mundling erheben. Die Beförderung erfolgt durch den Rechtsakt der Freilassung.

Diese drei Formen sind es, die wir mit der Dienstmannschaft zu vergleichen haben. Die Aufgabe ist eigentlich neu. Bisher sind im Grunde nur die beiden unteren Formen herangezogen worden. Die sächsischen Mundlinge sind infolge der unrichtigen Deutung der altsächsischen Frilinge der Aufmerksamkeit entgangen. Dennoch verdienen sie besondere Beachtung. Die Behauptung ist nicht zu gewagt, daß bei einer institutsgeschichtlichen Untersuchung, welche der Hochstufe der späteren Hörigkeit gilt, gerade die Hochstufe der älteren Zeit besonderes Interesse bietet.

Die drei Formen repräsentieren juristisch wie sozial scharfe Gegensätze:

 Der Schalk findet sich in Sachsen unter der Bezeichnung dagewerchte<sup>1</sup>). Wie die altsächsische Standesgliederung nur eine

<sup>1)</sup> Kein technisches Äquivalent ist mancipium, namentlich nicht in der Pertinenzformel. Schon ganz früh gibt es mancipia diversae conditionis. (822 WILMANNS S. 20.) Die konkrete Beziehung gebt in der Hauptsache auf Laten. Aber der usuelle Sinn ist noch weiter. Das Wort wechselt einrach mit homines und bezeichnet alle im Pertinenzverhältnis stehenden Leute. Soweit ein deutsches Äquivalent vorliegt, ist dies Äquivalent das in den späteren Pertinenzformeln allgemein und allein vorkommende "mit luden". Deshalb können auch Mundlinge als mancipia erscheinen. Die mancipia bei SEIBERITZ

Klasse unter den Laten kennt, so noch der Sachsenspiegel III, 45. Das gleiche Resultat liefern zwei Urkunden des 11. Jahrhunderts). Der Schalk war ursprünglich rechtles und noch zur Zeit des Sachsenspiegels durch seine Buße als verachtet charakterisiert. Die Buße beträgt bekanntlich eine Mistgabel und zwei wollene Handschuhe. Sehr wichtig ist es nun, dass diese Schalke nur als Hofgesinde oder Fronhofarbeiter vorkommen, und dass sich nirgends unter den Laten stehende Hufenbesitzer nachweisen lassen, wenn wir von den Gegenden mit slawischer Bevölkerung absehen. Diese Erscheinung ist sehon von anderen konstatiert worden 2), und ich kann mich auf Grund eigener Durchforschung des Materials nur anschließen. Soweit uns in späteren Nachrichten dagewerchte als Ansiedler begegnen, sitzen sie auf altem Sallande"). Im Unterschiede von Wirrich sehe ich aber darin nicht eine spätere Verschmelzung, sondern den ersten erkennbaren Zustand. Schon das Werdener Urbar kennt pur Laten und freie Hintersassen (insbesondere Mundlinge), aber keine unter den Laten stehenden Bauern. Ebenso sprechen Immunitätsformeln des 9. Jahrhunderts, die durch den Gebrauch des Worts Late auf sächsische Verhältnisse Bezug nehmen, nur von Freien und Laten '). Endlich hätte sich die technische Standesbezeichnung dagewerchte schwerlich bilden können, wenn es hufenbesitzende, nicht zu täglichem Dienste verpflichtete Standesgenossen gegeben hätte. Es ist deshalb m. E. sicher, dass

UB, I. N. 34 S. 39 (1079-89) sind gut gestellte Zensualen. Auch in der Urkunde Heinrichs IV. von 1065 (WILMANNS I N. 209-8, 273) sind unter der Formel "cum mancipiis" auch Cerozensualen wie Ministerialen einbegriffen.

<sup>1)</sup> Sunricke, Anhang 1 und Rechtsverleihung Freckenhorst EHRILARET I. 164 (1083-85) liti et qui cotidie ad curtes serviunt.

<sup>2)</sup> Wittich Grundherrschaft S. 275. v. Hammerstein-Loxten, der Bardengau 1869 S. 587. "Im übrigen wurde der ganze bäuerliche Grundbesitz offenbar jure litonico, wie Urkunden es mehrfach ausdrücken, besessen, und es kommen andere Verhältnisse des bäuerlichen Grundbesitzes in den älteren Urkunden nicht vor". Vgl. a. a. O. S. 621.

Vgl. Erath, Cod. Quedlinb., S. 164 und 411, U.B. Merseburg S. 1061,
 feruer servitiales cotidiani U.B. Goslar I S. 324 [42], S. 325 [8], S. 326 [9],
 S. 329 [3] (1181).

<sup>4)</sup> Vgl. z. B. Ludwig I. 823, WHAANN 8 S. 23 "Tam ingenuos quamet latos". S. 26 - 73 "Tam liberos quam et latos".

diese untersten Hörigen nur unter dem Hofgesinde und anter den Hofarbeitern zu finden waren, nicht auter den Landbesitzern).

II. Die Laten bilden in allen Teilen Sachsens, wo keine Slawen in Betracht kommen, die breite Masse der Hörigen. Dir Recht zeigt noch später in entlegenen Gebieten eine so weitgehende Übereinstimmung, daß wir es für das 10. Jahrhundert als gleichartig annehmen müssen.

Der Late befindet sich auch in weitgehender Mößingigkeit. Er zinst und frohnt. Sein beweglieher Nachlaß fällt mesprünglich ganz, später zum Teil an den Herrn. Audererseits is schon der Late nach Landrecht, nicht etwa bloß in einem Hofrechte, rechtsfähig?). Er ist dies schon in fränkischer Zeit und hat seine Rechtsfähigkeit behalten. Er hat landrechtliche Persönlichkeit; er besucht die öffentlichen Gerichte und findet in ihnen Urteil. Auch sein Verhältnis zum Herrn ist landrechtlich anerkannt. Sein Latgut ist nicht etwa römisches Peculium, sondern sein Besitzrecht wird vom Landrechte berücksichtigt. Deskalb hat v. Amra wohl recht, wenn er den sächsischen Laten der Vorzeit als einen Libertinen niederster Ordnung auffast i. Im 10. Jahrhundert ist diese Auffassung längst verklungen. Der Late wird niemals als frei (ingenuus, liber) oder als libertus bezeichnet.

III. Unter den Laten stehende und doch abhängige Freie begegnen uns in ganz Sachsen im 9. und 10. Jahrhundert. 1. Die Bezeichnungen ) sind teils allgemeiner Natur, liber, in

<sup>1)</sup> Schröden Zschr, Savigny-Stift, 24 S. 366 bezeichnet es bei Besprechung der sächsischen Verhähmisse als einen Grundfehler meiner früheren Arbeiten, daß ich die späteren, von den Laten verschiedenen mancipia casata, "die mansie narii", nicht berücksichtigt hätte. Ich habe sie deshalb nicht berücksichtigt, weil sie in Sachsen gar nicht vorhanden sind. Schrödens Urteil über mein Buch berüht in dieser Frage wie in mancher anderen mit auf Unkenntnis des süchsischen Quellenmaterials.

<sup>2)</sup> Vgl. Rezension, Ann. 36.

<sup>3)</sup> Recht S. 86, 87.

<sup>4)</sup> Vgl. für colonus Sachsenspiegel S. 670, 728 Anm. 6, für liber in tutela a. a. O. S. 654, 55, Gemeinfreie S. 335 ff., für libertus und Friling Sachsenspiegel S. 664 ff. 684 ff. Gemeinfreie S. 46 ff. unten § 12, für die Widukindstelle unten § 8. für Mahnann, muntmann und verwandte Formen WATTZ

136 Ph. Heck

Immunitätsformeln auch ingenuus, namentlich aber colonus, teils spezieller, liber in tutela, libertus, libertinus, friling, malmann, malkerbon, muntmann, illi qui muntscat solvere debent. Nach einer wichtigen Nachricht, dem in § 7 näher besprochenen Hamburger Privileg, zerfallen sie in zwei Klassen, die liberti und die Jamundlinge (Ergebungsleute). Dieselben Klassen begegnen uns bei Widtkind als amici auxiliarii vel manumissi. Zu den personenrechtlich abhängigen Freien gehören auch die Zensualen oder Cerozensualen, deren Verhältnisse sich aus späteren Nachrichten genauer erkennen lassen. 2. Der Mundling hat einen Herrn, dominus, tutor. Er ist ebense und noch mehr wie der spätere Ministeriale ein höriger Mann, ein Unfreier im Sinue der jüngeren Bedeutung von frei. Was die Person des Herrn anbetrifft, so finden wir Mundlinge in der Gewalt des Königs<sup>1</sup>), der Stifte. Fürsten und Herren<sup>2</sup>). Dagegen werden liberi im Mundium einfacher Privatpersonen im 10. Jahrhundert nicht erwähnt. Es scheint fast, daß das karolingische Libertinenregal fortbestanden hat und deshalb manumissi eines Privatmanns in das Königsmundium traten, wenn sie nicht schon bei der Freilassung in die Gewalt eines Stifts gegeben wurden 3). 3. Die Abhängigkeit tritt

a. a. O. S. 318, dazu Westf. U.B. III N. 1715. für Jamundling Sachsenspiegel S. 854 ff., für die Gerozensualen und Zensualen Wartz a. a. O. S. 234 ff.

<sup>1)</sup> In dem Mundium des Königs stehen seine eigenen Freigelassenen, D.O. III N. 293-96 (983) S. 346 ff. Als solche gelten anscheinend die von ihm per denarium Freigelassenen, vgl. D.O. I N. 326 (966) S. 441 (a. M. WAITZ V, S. 247 Anm. 2, 3, der diese Urkunde nicht berücksichtigt) und vielleicht die Freigelassenen von Privatpersonen, die nicht an Stifte gegeben wurden, vgl. unten Note 6.

Dies folgt z. B. aus der Urkunde von Sunricke, Anhang 1. Westf. U.B. III, 1715.

<sup>3)</sup> Unmittelbar relevant scheint mir die Urkunde Heinrichs II. D. N. 416 (1019) 8, 531 [15]. Ein quidam nomine Abbo — per liberalitatem privater Herren manu missus liber effectus — will sich der Kirche ergeben und bedarf dazu — secundum legem forensem — der Zustimmung des Königs. Vgl. ferner Heinrich II. D. N. 125 (1007) 8, 151 [5] und Otto. II D. N. 37 (1973) 8, 48 [10]. Demnach scheint das karolingische Libertinenregal sich ebenso forterhalten zu haben wie die manumissie per denarium. Das wäre nicht auffallend, aber wichtig z. B. I. für die Fiskalbezeichnung der Dienstleute. 2. für die Beschränkung auf bestimmte Herren, 3, für die Seltenheit

auch darin hervor, daß die Mundlinge veräußert werden. Interessant ist, daß sie uns ebenso wie die Ministerialen als Gutszubehör begegnen 1). Ein Teil der Mundlinge leistet nur Zins, und zwar geringfügigen Rekognitionszins (Malseat): anderswo werden Dienste 2) erwähnt auch Heerfahrt und Hoffahrt (ad expeditionen et ad palatium regis) 3). 5. Bumiete und Besthaupt sind typisch 1). 6. Der Mundling ist ein Höriger, aber er ist zugleich ein Freier. Schon der liber in tutela der lex Saxonum hat eine hereditas, bei deren Veräußerung an einen Fremden er allerdings zugunsten des Herrn beschränkt ist 1). Auch die Cerozensualen sind überall rechtsfähig. Sie haben Eigen und können es vererben. Selbst die Beschränkung auf den Kreis der Hausgenossen ist später nicht überall vorhanden, Aber sie ist doch ursprünglich allgemein gewesen 1). 7. In Bußen und Beweis-

privater Freilassungen, 4. für die Autotraditionsprivilegien, 5. für Wergeldsprobleme, vgl. Sachsenspiegel S. XXII zu S. 653 Ann. 2. Leider ist das Material so dürftig, daß nur eine unsichere Vermutung möglich ist.

- 1) Vgl. z. B. Trad. Fuld. DRONKE, S. 101 N. 108 libertinos III, S. 102 N. 111, unam hobam cum libertino —. Heinrich II. tradiert Güter 1. "cum appenditiis, mansis, servis, liberis quoque qui regiae jam potestatis erant" (Schueder an Magdeburg), 2. "curtem cum omnibus appendiciis, servis ac ancillis libertis (liberis) quoque cum tali servitio et censu, qualem nobis persolvebant et agebant molendinis etc. (Drever an Paderborn), 3. cum utilitatibus videlicet utriusque etiam sexus familis et his quos malherbon dicunt. (Gemen an Nordhausen). Vgl. a. a. 0. 1. N. 100 (1005) S. 125 [15], 2. N. 421 (1020) S. 535 [15], 3. N. 377 (1017) S. 481 [35].
- 2) Vgl. U. Ludwigs d. Jüngeren für Paderborn, Wilmanns I S. 189 [881] und Ottos I. für Minden. N. 227 S. 312 [15] 961 hominibus quoque famulatum ejusdem monasterii facientibus qui Saxonice malman dicuntur, praedictum mundebursum constituimus. Wenn in den späteren Immunitätsurkunden für Minden das Wort "mahman" zuerst nur weggelassen, später an einer früheren Stelle wieder eingeschoben wurde, aber bei den famulantesweggelassen blieb, so kann sich dies nicht allein durch die Annahme erklären, daß das Wort unverständlich war (s. Stengell, D. Immunitätsurkunden der deutschen Könige, D. Berlin, S. 25), sondern auch durch die wachsende Differenzierung der "Dienstleute", für welche das famulare allein paßte. Das Wort malman war allgemein verbreitet.
  - 3) Vgl. unten § 8.
  - 4) Vgl. Sachsenspiegel S. 724.
  - 5) A. a. O. S. 654 ff. und Gemeinfreie S. 336 ff.
  - 5) Die Veräußerungsbeschränkung des Allodium placiti von St. Varst

recht siehen die Mundlinge als Freie über den Laten, aber unterhab der Vollfreien. Der Betrag des Wergelds läbt sich mit zieral, der Wahrscheinlichkeit auf 10 Pfund (200 Schillinge) bestimmen '). 8. Die Mundlingschaft entsteht durch Geburt, durch Freilassung von Schalken oder Laten und durch Ergebung ). Auf die Ergebungsleute bezieht sich die Teilbezeichnung: "Jamunding collibertus"). Dementsprechend zerfallen schon die Mundlinge in althörige, avancierte Familien und in Ergebungsleute. 9. Das Verhältnis der beiden nach Leistung und nach Ursprung sich ergebenden Einteilungen ist ursprünglich ein kreuzendes gewesen. Auch die Jamundlinge leisten Heerfahrt und Hoffahrt. Laren kounten zu Wachszins freigelassen oder tradiert werden. ber im ganzen scheint der Wachszins überwiegend Folge der Erzebung gewesen zu sein. Die Cerozensualen sind später in Sachsen ganz überwiegend Ergebungsleute; die liberti scheinen etwas anderes geworden sein. 10. Die Cerozensnalen haben sich noch lange als selbständiger Stand erhalten. Der diensttuende Teil der Mundlinge, der die Mehrzahl der liberti umfaßte, ist seit dem Beginn des 10. Jahrhunderts nicht mehr als ein von den Dienstleuten verschiedener Stand wahrnehmbar. Wo wir aiten bezeichnungen begegnen, ist die Beziehung auf die Ministerialen sicher oder wahrscheinlich. Dennoch ist ein sachliches Verschwinden der alten Klasse schwer vorsteilbar, schon deshalb, weil im übrigen die Grundzüge der alten Standesgliederung noch im Sachsenspiegel durchaus deutlich hervortreten.

# § 4. Das Ergebnis der Vergleichung.

1. Die vorstehende Übersicht ergibt zumächst, daß in allen Zügen, die unserer Erkenntnis zugänglich sind, das Institut der

<sup>1020,</sup> die von WATZ so betont wird (a. a. O. 8, 514), ist altes Zeusundenrecht, Allodium placiti ist nicht Schöffengut, sondern einfach Zeusundengur, denn die Zeusunden heißen in diesem Weistum "homines de placito". Die Einzelheiten sind dieselben wie in C. 64 der lex Saxon, und bei den sächsischen Ministerialen, vgl. oben S. 130.

<sup>1)</sup> Vgl. Sachsenspiegel S. XXII zu S. 653.

<sup>2)</sup> Vgl. Water a. a. 0, 8, 240 N. 3. "Aus Freigelassenen und freiwillig sich Ergebenden ist der Stand derselben (der Zensualen) zusammengesetzt."

Dienstmannschaft mit der Mundlingschaft übereinstimmt und nicht mit Schalktum oder Latentum. Eine sachliche Verschiedenheit zwischen Dienstmannschaft und Mundlingschaft ist niegends erkennbar. Nur die Terminologie ist verschieden, aber auch nar sehr teilweise. Dagegen unterscheiden sich beide Institute schare vom Schalktum und in wichtigen Zügen, namentlich in Erbrecht, Ebenburt, Busen, Beweisrecht vom Latentum, Betont sei, dan gerade derjenige Zug, welcher bei der Ministerialität die Aufmerksamkeit früher am meisten auf sich gezogen hat, die Koexistene von Freiheit und Hörigkeit, schon bei der Mundlingschaft vorhanden ist. Nicht viele rechtshistorische Probleme sind so leidenschaftlich erörtert worden, wie die Frage, ob die Ministerialen frei oder unfrei gewesen sind. Heute kann die Formulierung "unfreir als allgemeine Ansicht gelten '). Aber der beste Kenner des aften Materials, Warrz, betont, daß die Ministerialen auch als (roll gegolten haben. Zeumer hat ihm für die ältere Zeit zugestimmt : Und das Beweismaterial ist hinsichtlich dieser Periode überzeugend, auch für Sachsen. Die Ministerialen sind als frei bezeichnet worden und zugleich hörig gewesen. Dieseibe Verbindung scheinbar kontradiktorischer Auffassungen tritt uns bei den Mundlingen entgegen. Nur ist bei diesem Gegenstande einer älteren Nachrichtenschicht die äußerlich "liberale" Auffassung eine häufiger hervortretende. Wer sich noch heute über die Ministerialen wundern wollte, müste dieselbe Anteilnahme den Munulingen schenken. Natürlich würde die Verwunderung unberechtig: Freiheit und Hörigkeit sind nur dann kontradiktorische Gegensätze, wenn wir in das Wort "frei" denjenigen Vorstellungsinhalt hineinlegen, den wir heute mit ihm verbinden, frei mit "freizügig" oder "unabhängig" identifizieren"). Aber das ältere Recht verband mit "frei" nur die Vorsteilung "rechtsfähig".

<sup>1)</sup> Straffern, Lehrbuch S. 438 Ann. S meint: "es sei überilässig, auf der Streit in einem ernsthaften Buche einzugehen". Das in diesem Ausspruche enthaltene Urteil über Waftz und Zeumer ist ungerecht.

<sup>2)</sup> A. a. O. S. 346, 49, 50, 56.

<sup>3)</sup> Die Bemerkung Brunners über die Klassifikation der Laten (Handbuch I S. 148, 49) gilt auch für die Klassifikation der Ministerialen. Nur ist z betonen, daß die beiden Begriffe von "frei" geschichtliche Entwicklungsstute, darstellen.

Auch der hörige Mann konnte rechtsfähig sein. Es gab insofern von jeher eine freie Hörigkeit oder hörige Freiheit 1) oder richtiger: Es gab verschiedene Institute dieses Typs, und zwar in verschiedenen Formen des Libertinentums. Auch wenn man von den sächsischen Mundlingen und dem Materiale des 9. und 10. Jahrhunderts vollständig absehen wollte, so würde es doch keinem Zweifel unterliegen können, daß der Dienstmannschaft von allen Instituten des germanischen Rechts das Libertinentum seinem Typ nach am nächsten steht. Diese sachliche Übereinstimmung ist schon vor mir von den beiden Forschern hervorgehoben worden, die sich am eingehendsten mit der Ministerjalität beschäftigt haben, von Fürth und von Waltz, Fürth hat die Parallele hervorgehoben<sup>2</sup>), und auch bei Wartz erscheinen die Ministerialen als ein Stand, der zur Zeit seiner Vollendung ein Stand von Freien ist und sich, abgesehen von den Ergebungsleuten, nur aus Freigelassenen zusammensetzt3). Endlich hat Soum die Analogie der germanischen liberti und der Dienstleute in pointierter Skizze durchgeführt 1). Diese sachliche Übereinstimmung ist tatsächlich evident und keines weiteren Beweises bedürftig.

Mit dieser Feststellung sind nun freilich die eigentlich strittigen Frazen noch nicht erledigt.

1. Die sachliche Übereinstimmung beweist noch nicht unbedingt Kontinuität, sondern kann schließlich auch auf "Reproduktion" beruhen. Die allgemeine Wehrpflicht der älteren Zeit war abgestorben. Das übereinstimmende Institut der Gegenwart steht nicht in genetischem Zusammenhange. Eine gewisse Übereinstimmung des Rechts wird sich einstellen, so oft Sklaven in ihrer Stellung gehoben werden, ohne aus der Abhängigkeit

Es ist vom Standpunkte des älteren Rechts aus durchaus richtig, wenn x. AMIRA (Recht S. 86, 87) von "hörigen Freien" spricht.

<sup>2)</sup> Vgl. S. 48 und S. 7.

<sup>3)</sup> A. a. O. S. 350. "Der Ministeriale geht aus dem Zensualen hervor oder er erhält bei dem Eintritt in den Dienst die Lösung aus der Knechtschaft". Der erste Bestandteil setzt sich nach WATTZ wieder zusammen aus Freigelassenen und Ergebungsleuten.

<sup>4)</sup> Vgl. Anhang 3.

völlig auszuscheiden. Wenn wir provisorisch von den Quellen des 9., 10. und allerdings auch des 11. Jahrhunderts absehen. dann bietet sich folgende Möglichkeit. Die alte Rechtsform, die dazu bestimmt war, Schalke und Laten zu befördern, ohne ihre Abhängigkeit aufzuheben, ist in abusum geraten, sei es, daß keine Beförderungen stattfanden oder nur Beförderungen zu voller Unabhängigkeit. Als Surrogat hat sich eine neue Form der Beförderung entwickelt, die ohne Anlehnung an das Vorinstitut infolge des identischen Zwecks gleichsam im Spiegelbilde die alten Züge reproduziert. Diese Hypothese der Reproduktion scheint in der Tat den Ausführungen von Fürth und von Wattz, wahrscheinlich auch von Sohm, zugrunde zu liegen.

Die Heranziehung des relevanten Quellenmaterials ergibt in dieser Hinsicht bestimmten Aufschluß. Es ist sieher, daß wir bei unseren Vergleichsinstituten nicht Reproduktion vor um haben, sondern Kontinuität in institutsgeschichtlicher wie in genealogischer Hinsicht. Die Mundlingschaft ist nicht erloschen, um in einem neu entstehenden Institut ein Spiegelbild zu finden. Familien, die im 10. Jahrhundert zu dem Stand der Mundlingegehören, begegnen ums, ohne daß besondere standesändernde Tatsachen eingetreten sind, später als Altministerialen 1).

2. Die Feststellung, daß die Ministerialität sachlich aus der Mundlingschaft hervorgegangen ist, führt ferner zu den anderen Fragen, welche Form des alten Instituts sich zu dem neuen entwickelt hat (Relationsproblem), und welche Faktoren dabei differenzierend gewirkt haben (Fermentproblem). Mit der Libertinentheorie des Ausgangsproblems sind die hergebrachten Lösungen des Fermentproblems durchaus vereinbar. Man könnte sagen Heck hat recht, wenn er die Ministerialen aus dem Stande der Mundlinge hervorgehen läßt. Aber nicht alle Mundlinge sind Ministerialen geworden, sondern nur diejenigen, welche einem Hausamte zugeteilt waren (Hausamtstheorie) oder welche ritterlichen Lehnsdienst leisteten (Rittertheorie). Die zweite Hypothese ist meines Erachtens für gewisse außersächsische Gebiete richtig. Aber nicht für das Objekt dieser Untersuchung, für die sächsi-

<sup>1)</sup> Vgl. Anhang 4 und Sachsenspiegel S. 726 ff.

schen Dienstleute des 11. Jahrhanderts. Vielnicht ist, soweit den sehen kann, der Sachverhalt folgender: Die beiden Begriffe Mundling und Dienstmann sind ursprünglich wohl promiseue gebraucht worden. Dann sind diejenigen Elemente von den Diensttuern getrennt worden, die überhaupt nur zu Zins verpflichtet waren. Das waren in der Hauptsache Ergebungsleute. Sie haben Jon Stand der Cerozensualen gebildet. In Westfalen sind zu ihnen die Camerlinge ) mit niederer Dienstpflicht getreten. Später tinden sich auch in Sachsen verschiedene Gebiete, in denen der Begriff Dienstmana mit dem des hörigen Ritters und Lehnsmanns identisch ist oder in noch engerem Sinne gebraucht wird. Inwieweit diese Erscheinung auf einer Hebung des ganzen Standes beruht, auf einer Ausscheidung niederer Elemente, oder auf einem Doppelsinn des Wortes 2), das bedarf noch weiterer Feststellung 3). Allgemein ist diese Begriffsentwicklung nicht und ebensowenig sehr alt. Bei den sächsischen Dienstleuten des 11. Jahrhunderts sind Rittersart und Lehnsbesitz keine rechtlichen Merkmale des Standes 1).

Mit diesen beiden Fragen der Kontinuität und des Fermentproblems sollen sich nun die folgenden Teile unserer Ausführungen beschäftigen.

## \$ 6. Die heuristische Bedeutung der Sozialfunktion.

Die geschichtliche Bedeutung der Dienstleute beruht darauf, daß aus diesem Stande die abhängigen Ritter, die Hof- und Herrschaftsbeamten, hervorgingen. Schon im 12. Jahrhundert hat wahrscheinlich die große Mehrzahl der sächsischen Ritter dem Stande der Ministerialen angehört. Und gleiches gilt von dem

Vgl. über die Camerlinge Westf, U.B. IV N. 1223 (1280): "camerlingesunt medii inter ministeriales et homines servilis conditionis ecclesie attinentes".
 Dazu Waffz a. a. O. S. 216, 4.

<sup>2)</sup> Das Wort "Mann" bedeutet alleinstehend 1. "Person männlichen Geschlechts" und 2. "Vasall". Auch die Zusammensetzung Dienst-mann und deshalb das lateinische Äquivalent ministerialis kann diesen Doppelsinn gehabt haben = 1) Diener und 2) dienender Vasall. Vgl. Sachsenspiegel S. 719.

<sup>3)</sup> Die von mir mitgeteilten Ansichten sind von diesen Feststellungen unabhängig, da ich die späteren Verhältnisse stets im Auge gehabt habe.

<sup>4)</sup> Vgl. unten § 9.

Beaufentum der Zivilverwaltung. Es ist daher verständlich, dan diese Sozialfunktion in besonderem Grade die Aufmerksamkeit der Forscher auf sich gezogen und von jeher bei der Erklärung des Standes Verwertung gefunden hat. Ihre heuristische Bedeutung ist in der Tat eine große, und zwar eine doppelte. Sie gibt ein Mittel der Induktion und sie stellt ein Postulat.

I. Die induktive Bedeutung beruht auf der hohen Wahrscheinlichkeit, daß die funktionellen Vorgänger der späteren Dienstleute auch ihre Rechtsvorgänger gewesen sind. gewinnen wir ein Identifätszeichen und mit ihm die Möglichkeit. die Rechtsvorgänger der Ministerialen in den Quellen des 10. Jahrhunderts aufzuspüren. Die herrschende Lehre hat von diesem Induktionsmittel Gebrauch gemacht. Sie beruht ausschließlich auf diesem Gebrauche, soweit nicht das Wort ministerialis benutzt worden ist. Tatsächlich ist nun die Wahrscheinlichkeit, daß die abnängigen Krieger und Beamten des 11. Jahrhunderts mit denen des 10. Jahrhunderts in ständischem Zusammenhange stehen, eine sehr große. Das gilt insbesondere vom dem abhängigen Kriegsdienste. Seitdem die Ministerialität in das Licht der Geschichte getreten ist, sehen wir, daß die abhängigen Ritterfamilien sich in aufsteigender Entwicklung befinden. Sie erhalten Verstärkung durch Übertritte freier Ritter, durch Ergebungsleute. Aber nirgends werden sie durch Emporkommen niederer Elemente aus der einmal erworbenen Position verdrängt. Soweit es sich um die althörigen Familien handelt, sind es dieselben Familien, welche Kriegsdienst leisten, Lehen besitzen, dadurch steigen, Funktion und Rechtsstellung weiter vererben. Wir haben alle Ursache, diese wahrnehmbare Entwicklungslinie für dieselben Familien in die dunkle Zeit zurückzuziehen. Auch sachliche Gründe sprechen für die Kontinuität. Der abhängige Kriegsdienst war schon im 10. Jahrhundert Reiterdienst, wennschon vielleicht Dienst leichter Reiter. Er konnte nur von Lehn geleistet werden. Damit war aber die Kontinuität bindend vorgezeichnet. Fahrende Geldsöldner kann man entlassen und durch neue Scharen ersetzen. Aber mit Land ausgestattete Reiter muß man behalten. Der Herr konnte seine Krieger nicht von ihrem Land verjagen. Freilich konnte er sie sitzen lassen und dispensieren. Aber

dann hätte den Ersatzleuten Land, Ausrüstung und Übung gefehlt. Weder ein Vorgang der ersten noch der zweiten Art ist oms aus der Geschichte der späteren Ministerialität bekannt. Streitigkeiten zwischen Herr und Dienstmann kommen oft genug vor. Aber das Ende ist doch stets Versöhnung; die Herren konnten ihre Dienstleute weder entbehren noch ersetzen. Auch vor dem Auftreten der Übersetzung ministerialis können die Verhältnisse nicht anders gelegen haben. Deshalb ist es in hohem Grade wahrscheinlich, beinahe gewiß, daß die funktionellen Vorgänger der Ministerialen im Kriegsdienst, die wir im 10. Jahrhundert auffinden könnten, tatsächlich Vorgänger im Recht und Vorfahren späterer Dienstleute gewesen sind. Auch für den Hofdienst ist Kontinuität isoliert wahrscheinlich: Der Hofdienst gab Macht. Es ist nicht anzunehmen, daß alle die Familien, die ihn im 10. Jahrhundert übten, durch Standesfremde depossediert worden sind. Im übrigen sind gerade bei der sächsischen Dienstmannschaft Kriegsdienst und Hofbeziehungen absolut unlösbar verbunden. Dienstlehn heißt Hoflehn. Deshalb gilt die Kontinuität der einen Funktion auch für die andere. Die Anhänger der Schalktheorie glauben nun, daß vor dem Auftreten der Dienstleute Schalke als Krieger und als Hofbeamte verwendet wurden. Deshalb führen sie die Dienstleute auf Knechte zurück. Ich hoffe. daß sich diese Forscher zur Mundlingstheorie bekehren werden, wenn sie erkennen, daß die funktionellen Vorgänger im 10. Jahrhundert tatsächlich nicht Schalke, sondern Mundlinge gewesen sind.

II. Die soziale Funktion hat zweitens deshalb heuristische Bedeutung, weil ein so bezeichnender Zug des Standes der Erklärung bedarf. Wodurch ist es gekommen, daß es gerade die Dienstleute gewesen sind, die zum Ritterdienst herangezogen wurden, zum Hofe in Beziehung traten? Diese Frage bildet einen Prüfstein für jede Ursprungstheorie. Die Schwierigkeit der Beautwortung ergibt ein Hindernis, die Leichtigkeit eine Bestätigung.

Deshalb soll in dem nachfolgenden Abschnitte zuerst die Ermittlung der funktionellen Vorgänge im 10. Jahrhundert, dann die Erklärung der Sozialfunktion versucht werden.

#### § 7. Das Hamburger Privileg.

Den unmittelbarsten Aufschluß über den landrechtlichen Stand der für Kriegs- und Hofdienst im 10. Jahrhundert verwendeten Personen ergibt ein Immunitätsprivileg ), das von Otto I. 937 dem Erzbistum Hamburg erteilt wurde. Das Privileg enthält die Verleihung bezw. Bestätigung von vier Rechten. Es werden gewährt: 1. Immunität für Besitzungen und Klöster, 2. das Recht. Autotraditionen anzunehmen, 3. das Aufgebotsrecht über Klosterleute, 4. das Recht der Bischofswahl. Das Recht sub 3°) wird in folgenden Worten verliehen:

"habeat quoque potestatem praedictus Adaldag successoresque ejus Hammburgensis accelesiae archiepiscopi super libertos et Jamundilingos monasteriorum supradictorum in expeditionem sive ad palatium regis,"

Das Privileg gewährt uns zunächst einen sehr wichtigen positiven Aufschluß:

Die Sozialfunktion, zu der die Klosterleute aufgeboten werden, ist einfach "Heerfahrt und Hoffahrt". Die gebrauchten Ausdrücke sind die absolut technischen Bezeichnungen für den Gegenstand der Lehnspflicht. Sie begegnen uns schon im 11. Jahrhundert gerade in Sachsen, und zwar zweimal für den Lehnsdienst des Ritters"). Es ist daher gar kein Zweifel möglich. Die Aufgebotsleute des Privilegs sind die funktionellen Vorgänger der späteren Dienstleute.

Diese funktionellen Vorgänger sind nun aber in ihrem Landrechtlichen Stande charakterisiert. Darin liegt der heuristische Vorzug diese Urkunde vor verwandten. Es sind liberti und

<sup>1)</sup> Otto I. 11 S. 98, vgl. dazu Gemeintreie S. 329, Sachsenspiegel S. 666 ff.

<sup>2)</sup> Bei der Immunitätserteilung wird die Ausübung weltlicher Gewalt verhoten in "hominibus supradictorum monasteriorum, litis videlicet et colonis". Das Traditionsprivileg hat folgenden Worthaut: "Si vero aliquis ex libertis voluerit iamundling vel litus fieri aut etiam colonus ad monasteria supradicta cum consensu coheredum suorum, non prohibeatur a qualibet potestate, sed habeat licentiam nostra auctoritate".

<sup>3)</sup> Vgl. Minden. WÜRDWEIN, Subs. dipl. VI N. 100, 313 (1055-70). Ein Lehn wird gegeben, "ut 4 scutis serviat nobis sive in curte sive in expeditione". Vgl. ferner Philippi, Osnabrück. U.B. I N. 138, 39 (1037-52) "in expeditionem sive ad churtem regalem".

Jamundlinge. Diese Bezeichnungen sind ganz unzweideutig. Ihre Genauigkeit ist um so mehr gewährleistet, als der vorhergehende Satz der Urkunde die ständischen Unterschiede auseinander hält. Es ist gänzlich unmöglich, unter diesen liberti Laten oder gar Schalke zu verstehen. Die Aufgebotsleute sind ganz sicher Mundlinge. Es sind die beiden Ursprungsklassen, die uns hier begegnen.

Deshalb erweist das Privileg positiv, daß im 10. Jahrhundert Mundlinge die funktionellen Vorgänger der Dienstleute gewesen sind, sowohl im Kriegs- wie im Hofdienste.

Nicht weniger wichtig ist der negative Inhalt. Es sind nur Mundlinge, die erwähnt werden. Die Nichterwähnung von Vollfreien, nobiles, erklärt sich dadurch, daß die edlen Ritter nicht zu den Klosterleuten gehörten. Dagegen gestattet die Übergehung der Laten und Schalke nur die einzige Erklärung, daß sie an Heer- und Hoffahrt nicht teilnahmen. Eine andere Möglichkeit besteht nicht. Die Bedeutungslosigkeit der etwa vorhandenen Schalke ergibt sich auch daraus, daß sie in der Immunitätsformel gar nicht erwähnt werden. Dagegen entsprechen die coloni der Immunitätsklausel den liberti und Jamundlingen des Privilegs.

Die späteren Immunitätsprivilegien 1) weichen, obgleich sie das Diplom von 937 unmittelbar oder mittelbar als Vorurkunde benutzen, darin ab, daß sie die Rechte 2 und 3 weglassen und dafür in die Immunitätsklausel neben die coloni die Jamundlinge einsetzen. Diese Einsetzung ergibt, daß man coloni speziell auf die liberti bezog. Sonst hätte man auch die liberti besonders genannt.

## § 8. Verallgemeinerung.

Hinsichtlich der übrigen Gebiete Sachsens sind die beiden Merkmale des Kriegsdienstes und des Hofdienstes zu scheiden.

I. Das Merkmal des Kriegsdienstes liefert das gleiche Ergebnis in derselben Weise.

Einmal ist es ganz gewiß, daß im 10. Jahrhundert personen-

<sup>1)</sup> Vgl. D. O. H N. 61, O. III N. 40, H. H N. 50 und 325.

rechtlich abhängige Krieger in größerer Zahl existiert haben. Die milites agrarii des Widukind sind personenrechtlich abhängige Leute gewesen. Vollfreie konnten nicht einfach versetzt oder mit Getreidelieferungen belastet werden. Auch freie Vasallen brauchten nicht mehr als die im voraus bedungene Lehnspflicht zu leisten, Vollfreie Leute hatten ferner keine "confamiliares". Mit Recht sieht die vorherrschende Ansicht in den milites des Widukind die späteren Dienstleute. Namentlich ist diese Deutung neuerdings von Schäfer<sup>2</sup>) in durchaus überzeugender Darlegung vertreten worden. Noch schärfer tritt der ständische Unterschied solcher milites von den Altfreien in dem Halberstädter Priviteg von 9923) hervor. Neben einander stehen "milites liberi" und "milites servi". Servus ist natürlich nicht gleichbedeutend mit Schalk. Vielmehr haben wir für ein Lateinwort der Servilgruppe zunächst ein Äquivalent der Dienstgruppe zu vermuten. nach stehen sich wahrscheinlich gegenüber freie "Mannen" und "dienende Mannen" oder einfach "Dienstmannen". Sicher ist aber wiederum, daß diese milites servi keine vollfreien, sondern personenrechtlich abhängige Krieger gewesen sind. Sowohl bei WIDUKIND als in Halberstadt haben wir daher die funktionellen Vorgänger der späteren Ministerialen ebenso vor uns, wie in dem Hamburger Privileg.

Zweitens aber müssen bei der landrechtlichen Einordnung dieser milites in die abhängigen Stände sowohl Schalke als Laten ausscheiden. Schalke waren nicht angesiedelt<sup>4</sup>). Aber die milites agrarii, welche die Burgwardbewohner mit Getreide versorgen,

WIDTKIND I, 35. "Et primum quidem ex agrariis militibus nonum quemque eligens in urbibus habitare fecit, ut ceteris confamiliaribus suis octo habitacula exstrueret, frugum omnium tertiam partem exciperet servarefone."

<sup>2) &</sup>quot;Die agrarii milites des Widekind" im Sitzungsb. d. Kgl. Preuß. Akad. d. Wiss. 1905, S. 569 ff. Vgl. v. älteren Darstellungen namentlich Wittz, Jahrbücher 3. Aufl., S. 98 und Verfass.-G. V. S. 331 Note 3, S. 499 oben.

<sup>3)</sup> Otto III. verleiht an Halberstadt u. a. "regalem heribannum super milites liberos et servos ejusdem ecclesiae" D. O. III N. 104 (992) S. 516 [10]. Die Immunitätsformel nennt litos ac colonos seu quoslibet viros. Colonus bezeichnet regelmäßig den Mundling.

<sup>4)</sup> Vgl. oben S. 134.

sind angesiedelt gewesen. Die Laten waren angesiedelt, aber sie zahlten Heersteuer und waren vom Kriegsdienst frei. Es ist das Verdienst von Kötzschke!), dies zuerst nachgewiesen zu haben. Ich habe seitdem weitere Belege für die Heersteuer der Laten beigebracht?). Die Mundlinge waren dagegen sowohl angesiedelt, wie noch am Ende des 9. Jahrhunderts und im 10. heerespflichtig!). Sie bleiben allein zur Erklärung der abhängigen milites.

Dieses Ergebnis stimmt zu dem Inhalt des Hamburger Privilegs. Die Hamburger Diözese war im 10. Jahrhundert ein der Kriegsgefahr sehr ausgesetztes Grenzgebiet. Wenn in diesem Gebiete kein Aufgebot der Schalke und Laten stattfand, dann ist eine Heranziehung niederer Schichten in andern Gebieten erst recht nicht zu erwarten. In der Tat findet sich kein Gegenanhalt. Nirgends haben wir auch nur eine Andeutung für den Kriegsdienst von Schalken oder Laten 1). Dagegen erhält das gewonnene Ergebnis noch dadurch eine weitere Bestätigung, daß es mit der Sage von der Entstehung der sächsischen Stände übereinstimmt, die uns von Widukind mitgeteilt wird 5). Entstehungssagen sind volkstümliche Erklärungshypothesen. Sie müssen sich richten nach der Beschaffenheit des angeschauten Erklärungsobiektes und können daher der späteren Forschung einen Rückschluß auf diese Beschaffenheit gestatten. Nach der Sage sind die drei Volksstände der Sachsen, unter Ignorierung der Schalke (preter conditionem servilem), bei der Eroberung des Landes entstanden. Die Vollfreien, die nobiles, sind die erobernden Sachsen selbst. Die Laten sind unterworfene Thüringer. Die mittlere Klasse der Frilinge ist dadurch entstanden, daß die Sachsen das Land teilten

<sup>1)</sup> KÖTZSCHKE, Hist. Vierteljahrschrift 1899 2, S. 231 ff.

<sup>2)</sup> Sachsenspiegel S. 426 Anm. 3.

<sup>3)</sup> Kötzschke a. a. O.

<sup>4)</sup> Die Hypothese, daß die Leibdiener des Herrn in der Schlacht seine Leibgarde bildeten, hat den Vorzug einer gewissen Romantik. Aber die beiden liener, die jeder Ritter mitnahm, waren damals unberitten. Sie blieben mit Marschpferd und Packpferd beim Troß und konnten in dem Kampfe der eschlossenen Reitcrabteilungen ihrem Herrn ebensowenig als Leibgarde 6ienen, wie heute dem Kavalleriegenerale seine Pferdeburschen.

Mon. Germ. SS. III S. 424, 25; dazu Gemeinfreie S. 344 ff.; Sachsensniegel S. 662 ff.

cum amicis auxiliariis vel manumissis ("mit treuen Helfern und Freigelassenen"). Der Landempfang und die Motivierung durch "amicus" lassen darauf schließen, daß diese Empfänger als Teilnehmer am Kriege gedacht sind. Dieser Gedankengang wird nun völlig klar, sobald wir erkennen, daß diese beiden Gruppen identisch sind mit den Jamundlingen und liberti des Hamburger Privilegs, mit den milites agrarii. Es sind die abhängigen Krieger der Zeit, welche in die Urgeschichte verlegt und dabei nach den beiden Entstehungsgründen gekennzeichnet sind. Auch die Sage kennt weder angesiedelte noch kriegerische Schalke. Aber sie kennt einen ganzen Volksstand landbesitzender, Heerdienst tuender, den nobiles treu ergebener Mundlinge. Unter Benützung der späteren Terminologie können wir die Nachricht dahin frei wiedergeben, daß die Sachsen das Land teilten mit ihren "getreuen Dienstleuten, die sie durch Anschluß oder Freilassung gewonnen hatten".

11. Das Erkenntnismaterial, das uns die Hausämter liefern, ist etwas anders gelagert, aber das Ergebnis ist Übereinstimmung.

Näheres wissen wir nur über den Hofhalt des Königs. Bei festlichen Gelegenheiten sind es die Stammesherzöge, die uns als fanktionelle Vorgänger der Ministerialen begegnen. Die gewöhnliche Verwaltung liegt in den Händen anderer ständiger Beamter, deren Bestellung als hochwichtige Aufgabe galt. Diese Beamten sind, soweit sie urkundlich erwähnt werden, rechtsfähige Leute. Sie erhalten Geschenke und schließen Tauschgeschäfte. Ob sie königliche Mundlinge oder vollfreie Leute gewesen sind, läßt sich bei der großen Zahl nicht entscheiden. Vereinzelt finden wir Grafen bei der großen Zahl nicht entscheiden. Vereinzelt finden wir Grafen bei der großen Zahl nicht entscheiden. Vereinzelt finden wir Grafen bei der großen Zahl nicht entscheiden. Vereinzelt finden wir Grafen bei der großen Zahl nicht entscheiden. Vereinzelt finden wir Grafen bei der Schalke, sondern Personen in guter landrechtlicher Stellung. Damit wird aber der Stand auch derjenigen Amtsgenossen erkennbar, die im Schatten der Geschichte stehen. Der Gegensatz der Stände war zu schroff, um die Verwendung von Schalken und Grafen in denselben Amte zu gestatten.

Der Königshof erlaubt nun einen Schluß auf die Fürstenhöfe. Zu allen Zeiten haben sich die kleinen Höfe nach den größeren

<sup>1)</sup> Vgl. Waitz-Seeliger VI S. 327 Anm. 3.

gerichtet. Der Königshof muß sieh in den fürstlichen Höfen widerspiegeln<sup>1</sup>). Wenn am Tische des Königs an Ehrentagen die höchsten Vasallen des Dienstes walten, dann ergibt die siehere Parallele, daß auch bei den kleinen Höfen diese Dienste von den ersten der abhängigen Leute und nicht von Angehörigen der Tiefstufe versehen wurden. Nach der Anschauung des Mittelalters stand die Ehre des Herrn im Zusammenhange mit dem Range des Dieners<sup>1</sup>). Wenn die Ehre des Königs dadurch gewahrt wurde, daß ihm Herzöge dienten, so hätte die Ehre der Fürsten gelitten, wenn sie verachtete Schalke in derselben Stellung verwendet hätten.

Auch das Hausamt gewährt der Knechtstheorie keine Stütze. Es ist ganz sicher, daß, wie in Hamburg, auch anderwärts der Hofdienst von keinem geringeren Stande geübt wurde als der Kriegsdienst. Und wenn wir aus der Übersetzung ministerialis für Dienstmann entnehmen wollten, daß im 11. Jahrhundert dieser Stand die Beamten für den Hof des Königs und der Fürsten stellte, so führt die weitere Verfolgung auch dieses Anhaltspunkts nicht zum Schalktum, sondern zu der höchsten Stufe der Abhängigkeit, zu der Mundlingschaft.

# § 9. Die Erklärung der Dienstpflicht.

Die Pflicht der Ministerialen, als Krieger oder im Hausamt zu dienen, ist in Sachsen wie anderwärts ursprünglich unbedingte

<sup>1)</sup> Vgl. Hist. Welf. M. G. SS. XXI c. 1 S. 458: "domum quoque suam regio more ordinaverunt, ita ut que que officia curie id est ministeria dapiferi pincernae, marscalci camerarii signiferi per comites vel eis aequipollentes regerentur". — Mon. Sang. I 11 M. G. II S. 736: "Comedente autem Karolo, ministrabant duces et tiranni vel reges diversarum gentium. Post cujus convivium, cum illi comederent, serviebant eis comites et praefecti vel diversarum dignitatum proceres. Ipsis quoque manducandi finem facientibus militares viri vel scolares aulae reficiebant u. s. w. Diese Hierarchie des Aufwartedienstes ist natürlich Erfindung, aber für die Anschauungen bezeichnend.

<sup>2)</sup> Dafür sprechen auch aussersächsische Nachrichten. Beispielsweise sei bemerkt, daß unter Erzbischof Odalbert von Salzburg 923—35 zwei camerarii erwähnt werden, (vgl. ΗΛυτηλίες Salzburger Urkundenbuch 1898 I). Es sind dies Diotbald (N. 3 und 15) und Deganbert (N. 35—37, 38). Diotbald ist (N. 15) nobilis clericus, Deganbert (N. 37), "homo" archiepiscopi)

Standespflicht, Abhängigkeitswirkung. Sie wird später bedingt durch Lehnsempfang, um schließlich im Laufe der Zeit in eine reine Lehnspflicht auszumünden. Der Zeitpunkt der ersten Umwandlung ist jedenfalls früh eingetreten. Doch scheint eine Osnabrücker Urkunde dafür zu sprechen, daß noch im Anfange des 11. Jahrhunderts die Dienstpflicht begüterter Ministerialen unbedingt war, eine völlige Befreiung Standesänderung bedingte!).

Es fragt sich nun, ob diese Standespflicht erklärt werden kann, wenn man die Dienstleute aus den Mundlingen ableitet.

Hinsichtlich des Kriegsdiensts ist die Problemlage sehr einfach. Der Reiterdienst wird, soweit nicht die früher zahlreichen freien Vasallen in Betracht kommen, von den Ministerialen geleistet. Aber nicht von allen, sondern nur von den Lehnsbesitzern. Neben den Rittern stehen Bauern. Diese Erscheinung erklärt sich schon dadurch, daß die Mundlinge als Freie im 9. und 10. Jahrhundert den öffentlichen Heerdienst erfüllten. Sie hatten Ausrüstung und Übung. Sie erhielten bei wachsenden Anforderungen die erforderlichen Lehngüter. Natürlich konnte ja das Bedürfnis eintreten, das Aufgebot durch schalk- oder latengeborene Leute zu verstärken. Aber man konnte diese Krieger nicht ständisch schlechter stellen als ihre Genossen. Der Kandidat zum Reiterdienst wurde bei der Belchnung zum Libertus befördert. Später galt wohl schon die Belehnung oder der Ritterschlag als Freilassung. Deshalb erklärt sich die Beschränkung auf die Ministerialen sehr einfach. Das Lehn mußte auch die Pflicht zur Hilfe im privaten Kriegsdienste erzeugen. Daß für den Mundling eine alte Pflicht bestand, seinem Patron zu helfen, ist aus unabhängigen Gründen wahrscheinlich, aber für die Erklärung nicht erforderlich.

Komplizierter liegt das Problem bei dem Hausdienste.

Die erste Frage ist, ob dieser Dienst als Förderung materieller Interessen oder aber aufzufassen ist als Rekognitions- oder symbolischer Dienst, als Ausdruck der Abhängigkeit, Achtung und Treue. Ein sicheres Beispiel des Rekognitionsdienstes ist uns

<sup>&</sup>quot;liber". Er hat nach N. 35 einen advocatus. Diotbald war sicher vollfrei, Deganbert vielleicht frilaz. Aber keiner von beiden war Schalk, weder der nobilis, noch der liber.

<sup>1)</sup> Vgl. Anhang 4.

erhalten in der Pflicht der Herzöge, dem Könige als Schenk u. s. w. aufzuwarten. Von materiellem Wert ist nicht die Rede. Die Herzöge waren nicht geschicktere Aufwärter als gewöhnliche Diener. Aber als Rechtszeichen, als Symbol der Treue und Ergebenheit waren die Aufwartedienste vorzüglich geeignet. Sie waren ostentativ. Bei festlicher Gelegenheit geübt, vollzogen sie sich vor der Öffentlichkeit. Sie waren signifikativ: die Anhänglichkeit an die Person des Herru gelangt in der unmittelbaren Bedienung der Person zum passenden Ausdrucke.

Wie steht es nun mit dem Hausdienste der Ministerialen?

Für Sachsen ist die allgemeine Zuteilung bezeugt, ebenso die Ausübung des effektiven Dienstes durch die Chefs der Hausämter. Über die Heranziehung der übrigen Dienstleute wissen wir nichts. Auch die Quellen anderer Gebiete sind für unsere Zeit sehr dürftig. Immerhin lassen sich gewisse Züge erkennen, die dafür sprechen, daß auch bei den Ministerialen der Charakter des Achtungsdiensts vorwog oder vorhanden war.

1. Organisierte Hausämter haben als Regel anscheinend nur am Fürstenhöfen bestanden!). Für zahlreiche Ministerialen kann die materielle Bedeutung des Dienstes nur gering gewesen sein. Die agrarii milites des Widekind sind schwerlich öfters in die Lage gekommen, königlichen Hausdienst zu leisten. Gleiches gilt von den Ministerialen der zahlreichen Stifter und Herren, die keine organisierten Hausämter hatten?). Wenn der Hausdienst trotzdem dauernd festgehalten wird, uns in allen Teilen

<sup>1)</sup> Vgl. Waitz a. a. O. S. 362 ff.

<sup>2)</sup> Die Auffassung, daß die Hausämter eine Fürstensitte sind (vgl. Constit. de exped. Romana c. 6, Steterburger Chronik M. G. SS. XVI S. 200 und Schwabenspiegel Art. 65), hätte sich nicht bilden können, wenn jeder Herr und jedes Stift die 4 Hausämter besessen hätte. Ein außersächsisches, aber tenfendes Beispiel für die Unabhängigkeit der Ministerialen von der Existenz von Hausämtern bietet Benediktbeuren: In Beuren werden die 4 Hausämter erst 1278 neu eingeführt (Mon. Boica VII S. 143). Ministerialen werden dabei als existierend vorausgesetzt, außerdem aber schon erwähnt 1031—1062 (a. a. S. 41 Abs. 2), 1062—1090 (a. a. S. 46 Abs. 3, 12 Zeugen), 1116 (S. 47, 12 Zeugen, 1138—1168 (a. a. S. 43, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 61, 1168—1186 (a. a. C. S. 69, 70, 71, 21 Zeugen), 1183—1203 (S. 73, 45 Zeugen! S. 74, 75, 76, 77, 78), 1234 (S. 119), 1228 (S. 121), 1275 (S. 140).

Deutschlands begegnet, so beweist diese Erscheinung, daß der Dienst neben der materiellen Wirkung für die Bedürfnisse des Herrn noch eine symbolische Bedeutung gehabt haben muß.

- 2. Es ist ein sicherer Zug des älteren Rechts, daß jedes dauernde Verhältnis der Abhängigkeit durch wiederkebrende Leistungen bekundet wird, um nicht in Vergessenheit zu geraten. Die Einrichtung des Rekognitionszinses ist allbekannt. Auch der Dienstmann befand sich in dauernder Abhängigkeit. Er zahlte keinen Zins. Der Kriegsdienst war nichts Ständiges. Nur der Hofdienst kann als Zeichen des "obsequium" gedient haben.
- 3. Die allgemeine Zuweisung kann nicht bezogen werden auf die Chefstellen. Diese Ämter waren materiell bedeutungsvoll. Aber sie haben sich dauernd in denselben Händen befunden. Der gelegentlich bezeugte Reihedienst!) paßt am besten auf die nicht formellen Aufwartedienste, wie sie analog den Herzogen oblagen.
- 4. In den ältern Hofrechten und Urkunden hat die Nennung der Aufwartedienste in erster Linie die Bedeutung einer Pflichtgrenze, eines Qualifikationsmomentes für die Dienstart<sup>2</sup>). Die materiell wichtigen Angaben über Zeit und Entgelt fehlen. Auch diese Erscheinung spricht gegen die materielle Auffassung.
- 5. Das ältere Recht hält streng an der Bedeutung der Rechtssymbole fest. Wenn die ganz ebenso bestimmten Aufwartedienste bei dem Dienste der Herzöge sieher nur Achtungssymbole sind, so ist es wahrscheinlich, daß dieselbe Qualifikation anderwärts dieselbe Ernktion versieht.

Aus diesen Gründen glaube ich annehmen zu müssen, daß die allgemeine Aufwartepflicht aller Dienstleute vorwiegend oder doch zugleich die Bedeutung eines Achtungsdienstes gehabt hat.

Vom Standpunkte der Libertinentheorie würde sowohl eine materielle wie die symbolische Leistung der Aufwartedienste durchaus verständlich sein.

<sup>1)</sup> Vgl. Waitz a. a. O. S. 364 ff.

<sup>2)</sup> Leges Burghardi c. 29: "ut ad alind servicium eum ponere non debeat nisi ad". Bamb. Dienstr.: "A domino suo non constringantur nisi ad quinque ministeria". Fritzl. Hofr. c. 9: si pro beneficio ad aliquod ex istorum officiis ponatur, non contradicat. Vgl. derner WARTZ S. 328 N. 1, 2, 3.

a) Das Vorkommen einer Dienstpflicht bei Freigelassenen, die im Mundium bleiben, kann nicht auffallen. Der Herr hatte es ja in seiner Hand, Dienste aufzulegen. Wir haben allen Grund, "operae libertorum" auch in Deutschland zu erwarten. Von den sächsischen Mundlingen speziell ist es bezeugt, daß sie Dienste leisten, und zwar auch "in palatio"). Die Leistungen konnten materiellen Interessen dienen oder als Symbol der Ergebenheit fungieren oder beide Zwecke vereinigen. Von dem Zinse der Zensualen ist es ganz sieher, daß er für beide Zwecke bestimmt war. Wir werden vermuten dürfen, daß auch der diensttuende Mundling die Rekognition in irgendeiner Weise betätigt.

b) Die Dienstleistung des Freigelassenen höherer Ordnung, des Mundlings, mußte aber qualifiziert sein. Sie mußte sich unterscheiden von den Diensten der Schalke und Laten. Die Dienste des Schalks waren ursprünglich ungemessen und immer unqualifiziert, die Dienste des Laten waren gemessen, aber niederer Ordnung. Der symmetrische Aufbau des älteren Rechts verlaugt, daß die Dienste des Mundlings gemessen und als höhere Ordnung, ingenuili ordine, qualifiziert sind.

e) Deshalb fragt sich nur, ob die Beschränkung auf den Aufwartedienst in den Hausämtern geeignet sein konnte, die Dienstpflicht der Libertinen materiell und formell zu qualifizieren. Für die Bejahung sprechen drei Gründe: dem Herrn konnte es materiell erwünscht sein, sein eigenes Aufwartepersonal rechtlich gut zu stellen, ferner das Personal behufs Ermöglichung des Reihendienstes, für lokale Bedürfnisse oder für feierliche Gelegenheiten im Interesse des Prunks zu ergänzen. Die Aufwartedienste wurden bei den in Frage stehenden Herren auch sonst von Libertinen verrichtet und hoben sich daher scharf ab von den niederen Diensten der Schalke und Laten. Sie waren ihrer Natur nach ein vorzügliches Symbol für die dem Patron geschuldete Dankbarkeit und Treue.

Aus diesen Gründen scheint es mir, daß die vorgetragene Libertinentheorie durchaus geeignet ist, Heerdienst und Hofdienst in derjenigen Form, in der wir sie vorfinden, zu erklären. Sie teilt diese Eigenschaft mit keiner anderen Entstehungshypothese.

<sup>1)</sup> Vgl. oben S. 145.

Vor allen Dingen nicht mit der Annahme, daß die Dienstleute aus dem Schalk- oder Latenstande des 10. Jahrhunderts emporgestiegen sind. Die Dagewarchten und Laten dieser Zeit waren unkriegerische Leute; sie arbeiteten auf schwer belasteten Höfen und als Tagelöhner auf den Äckern des Fronhofs. Wie sollen wir annehmen, daß auf einmal ein Teil von ihnen die Ackergeräte mit der Lanze vertauscht, die liberti und Jamundlinge aus Rüstung, Hausamt und Lehn völlig verdrängt hat? Diese Annahme ist ganz unthunlich.

Aber auch die oben ) angedeuteten Auswahltheorien sind mit der bezeugten Gestalt und Verbreitung der Sozialfunktion nicht vereinbar.

Die Hausamtstheorie scheitert schon an statistischen Hindernissen. Die Zahl der Ministerialen ist von vornherein zu groß. Die agrarii milites des Widukind z. B. können nicht aus königlichen oder herzoglichen Hausbeamten entstanden sein. Diese Erklärung scheitert aber auch daran, daß bei der Masse der Klosterministerialen und bei den bäuerlichen Dienstleuten die Hausamtsbeziehung zu locker ist, um jemals genetische Bedeutung gehabt zu haben.

Die Rittertheorie ist ebensowenig durchführbar. Sie scheitert an dem frühzeitigen Auftreten und der weiten Verbreitung der bäuerlichen Dienstleute. Wer annehmen wollte, daß nur die Ritterart die Ministerialen von anderen Mundlingen unterschieden hat, der muß annehmen, daß dieses Recht der Ritter sehr früh und später massenhaft an Bauern verliehen worden ist aber ohne sie zu Rittern zu machen. Diese Annahme ist an sich unwahrscheinlich, weil der Gegensatz zwischen Rittern und Bauern immer wuchs und nicht abnahm. Gegen sie entscheidet, daß in all den zahlreichen Urkunden über Erhebung und Ergebung in den Stand der Dienstleute weder von gleichzeitiger Verleihung der Ritterart, noch von Vorenthaltung bei Eintritt in die Dienstmannschaft die Rede ist. Vielmehr erscheint in der Quelle als wichtigste Voraussetzung für das Aufrücken eines Laten — Geldzahlung, Einkauf\*). Die Gesamtwürdigung dieser Urkunden et

<sup>1)</sup> Vgl. oben S. 141,2.

<sup>2)</sup> Vgl. oben S. 131.

gibt mit Bestimmtheit, daß die Ritterart weder eine Voraussetzung, noch eine Wirkung der Standeszugehörigkeit gewesen ist.

Die Natur der Dienste erklärt die übrigen Hofbeziehungen der Dienstmannschaft. Die Dienste werden unmittelbar in dem Herrenhofe geleistet, nicht dem Villieus. Deshalb heißt das Recht "Hofrecht", das Lehn "Hoflehn", das Gericht "Hofgericht", und werden die Dienstleute wohl auch als euriales bezeichnet. Gedacht ist dabei nur an den Hof des Herrn, nicht an den Salhof der einzelnen Villikation.

# § 10. Sonstige Kontinuitätsmerkmale.

Außer durch die Übereinstimmung und die Erklärbarkeit der Sozialfunktion ist nun die Kontinuität noch durch eine Reihe anderer Erwägungen gesichert:

2. Für die Frage, ob bei Übereinstimmung zweier Rechtsinstitute Kontinuität oder Reproduktion vorliegt, ist das zeitliche Verhältnis der beiden Vergleichsobjekte von entscheidender Bedeutung. Auch bei der Institutsbildung herrscht das Gesetz der Assimilation. Solange ein altes Institut lebendig und in Übung ist, kann ein zweites ganz gleichen Inhalts nicht entstehen. Es muß einfach als identisch empfunden und nach altem Recht behandelt werden. Deshalb setzt Reproduktion einen genügend großen zeitlichen Abstand voraus. Bei Dienstmannschaft und Mundlingschaft liegt überhaupt kein Abstand vor, sondern langdauernde Koexistenz. Schon die Bezeichnungen gehen durcheinander. Zu derselben Zeit, an demselben Ort und für analog gestellte Leute finden wir alte und neue Bezeichnungen 1). Aber die sachliche Würdigung ergibt eine ungleich längere Dauer der Koexistenz. Der Stand der Dienstleute tritt uns in so einheitlicher Ausbildung und so scharfer Abgrenzung gegen Schalke und Laten entgegen, daß er sicher jahrhundertelang als abgetrennter Stand existiert hat, bevor die Bezeichnung Dienstmann vorherrschend wurde oder eine Änderung der Übersetzungstechnik die allgemeineren und deshalb verhüllenden Übersetzungen durch ein signifikanteres Wort verdrängte. Andererseits ist es unmög-

<sup>1)</sup> Dies gilt z. B. für Paderborn vgl. oben 8, 129 Anm. 3 und unten 8, 166.

lich, daß ein Stand, wie die coloni der Urkunden, die liberti des Hamburger Privilegs, die agrarii milites des Widukind, aut einmal sachlich verschwinden sollte. Die Hypothese Wittichs, daß alle Mundlinge in den Latenstand eingetreten sind 1), beruht nicht auf Quelleninduktion, sondern ist nur ein Versuch, das vermeintliche Verschwinden der Mundlinge irgendwie zu erklären. Die Erklärung ist sachlich unwahrscheinlich. Es gereicht der Identifizierung mit den Dienstleuten nur zur Stütze, daß sie diese Hypothese Wittichs entbehrlich macht. Die Koexistenz nach rückwärts und nach vorwärts schließt die Möglichkeit der Reproduktion aus.

3. Für die Kontinuität spricht ferner bedeutsam, wenn auch vielleicht nur dem Juristen voll einleuchtend, folgende Erwägung: die alte Ordnung der Stände, der Gegensatz der Freien und der Schalke, sowie die Stellung der Laten und Mundlinge war durch zwingendes Landrecht gegeben. Der Herr konnte seinen Schalk in formloser Weise so gut behandeln, wie er wollte. aber die landrechtliche Besserstellung Dritten gegenüber, Wergeld. Buße, Prozeßrecht, Rechtsfähigkeit des Freien, konnte er ihm einzig und allein dadurch verschaffen, daß er ihn freiließ. Nach dem Quellenbefunde haben die Dienstleute, auch die althörigen. diese Rechte; sie können sie nur durch Freilassung erlangt oder von Freigelassenen ererbt haben. Wer dem Ergebnisse der Quelleninduktion nicht glauben will, wird sich doch der hohen sachlichen Wahrscheinlichkeit dieses Zustandes nicht verschließen dürfen: Im 10. Jahrhundert winkte dem verdienten und angesehenen Knechte die Aussicht, libertus zu werden, mit den Vorzügen vor Laten und Schalken, welche das Volksrecht gewährte. Im nächsten Jahrhunderte stehen die Ministerialen an Einfluß. Ansehen und Ansprüchen auf einer höheren Stufe, als sie von den verdienten Knechten der früheren Zeit eingenommen wurde. Es ist nicht abzuschen, weshalb diesen Leuten die volksrechtliche Beförderung versagt wurde, welche früher eintrat; weshalb der angesehene Ministeriale des 11. Jahrhunderts zeitlebens in der unwürdigen Stellung des Schalks verbleiben mußte, ausgeschlossen von jeder Rechtsfähigkeit. Weshalb wurde ihm die Freilassung geweigert, die doch bei allen Völkern, welche die

<sup>1)</sup> Grundherrschaft S. 124, Freibauern S. 318 ff.

Sklaverei kennen, den Lohn des verdienten Knechtes bildet? Wer freilich die Existenz der Mundlingschaft ignoriert, der wird die Antwort bereit haben: "die Freilassung unterblieb, weil der Herr die Abhängigkeit aufrecht erhalten wollte." Diese Antwort versagt, sobald man erkennt, daß in der Mundlingschaft schon längst ein Mittel gegeben war, um die landrechtliche Besserstellung mit der Fortdauer der Abhängigkeit zu vereinigen. Dieses Ziel der landrechtlichen Hebung war andrerseits überhaupt nicht durch Reproduktion, sondern nur durch Benutzung der alten Beförderungsstufen zu erreichen.

Bei den übrigen Kontinuitätsmerkmalen wird die Aufzählung genügen. Es sind (4) die Übereinstimmungen der Terminologie. Die Ministerialen heißen liberti, die Erhebung heißt Freilassung <sup>1</sup>). (5) Das Vorkommen unritterlicher Ministerialen die den Stand als reinen Vorrechtsstand kennzeichnen <sup>2</sup>). (6) Die gemeinsamen Beziehungen zu dem Cerozensualen <sup>3</sup>). (7) Die Gemeinschaft der Spezialabgabe und der Gerade <sup>4</sup>). (8—11) Die speziellen Kontinuitätsbelege, die sich für 4 Lokalgruppen ergeben <sup>5</sup>).

Das Gewicht dieser Schlußfolgerungen wird dadurch gesteigert, daß die unter eigener Nummer angeführten von einander unabhängig sind. Sie sind auch nicht etwa gemeinsam bedingt durch die von mir vertretene Auffassung der altsächsischen Stände. Wie man die Frilinge und Edelinge der Ständetafel auch auffassen mag, die Existenz der liberti und Jamundlinge ist ganz unmittelbar aus den Urkunden evident und damit auch ihr Zusammenhang mit den Dienstleuten.

#### § 11. Die Bedenken Wittichs.

Wittich<sup>6</sup>) hat meine vorstehend dargelegte, in ihrem Kern aber schon früher vorgetragene Ansicht dahin wiedergegeben, daß

<sup>1)</sup> Vgl. oben S. 128,31.

<sup>2)</sup> Vgl. oben S. 130.

<sup>3)</sup> Vgl. oben S. 131.

<sup>4)</sup> Vgl. Sachsenspiegel S. 723 ff.

A. a. O. S. 726 ff. Die Lokalgruppen sind die Leute der Klöster
 Bücken (Hamburg),
 Hesslingen-Zeven (Hamburg),
 St. Moritz (Magdeburg),
 Werden.

<sup>6)</sup> WITTICH a. a. O. Anm. 11.

ich den Ursprung der Ministerialität aus der Hörigkeit bestreite, während die Ministerialität eigentlich eine besondere, allerdings sehr gemilderte Form der Hörigkeit darstelle. Dies Referat ist durchaus irreführend. Einmal institutsgeschichtlich genommen. Hörigkeit ist freilich ein dehnbarer Begriff. Ich habe in meinem Sachsenspiegel das Wort vermieden. Aber ich hatte ausdrücklich hervorgehoben, daß auch nach meiner Ansicht die Ministerialen aus einer strengeren Abhängigkeit zu einer milderen emporgestiegen sind 1). Wer deshalb die Ministerialität des 11. und 12. Jahrhunderts als Hörigkeit bezeichnet, der muß die von mir verwertete Mundlingschaft erst recht in diesen Oberbegriff einstellen. Noch unzutreffender wäre das Referat, wenn man es genealogisch auffassen wollte, da ich ja gleichfalls in den letzten Vorfahren der Altministerialen Schalke und Laten sehe. Einen anderen Sinn kann eine Libertinentheorie gar nicht haben. Die Unrichtigkeit des Referats beruht nun nicht auf einem Fehlgreifen im Ausdruck. Die Einzelaustührungen Wettichs ergeben vielmehr, daß er mich tatsächlich falsch verstanden hat. Es sind sechs Bedenken, die Wittign geltend macht 2):

1. Wetten verweist auf die ältesten Hofrechte, insbesondere auf die von Worms") und Limburg, "die sämtlich das Ministerialenverhältnis als den auszeichnenden, aber rein tatsächlichen Dienst der Hörigen in einem Hofamte darstellen". Dieses Ergebnis entspricht natürlich durchaus meiner Ansicht und ist eine ihrer Grundlagen. Nicht das Amt macht den Stand, sondern der Stand liefert den Beamten. Das Bedenken Wettens erklärt sich dadurch, daß er sich im Gefolge von Fürth mit dem Ministerialenverhältnis, d. h. der Rechtsstellung des Amtmanns, beschäftigt, während der Stand der Dienstleute zur Untersuchung steht. Die richtige Parallele geht nicht vom "Amtmann" aus, sondern

<sup>1)</sup> Sachsenspiegel S. 713, oben.

<sup>2)</sup> WITTICH a. a. O. Text S. 4, 5 Anm. 11, 12.

<sup>3)</sup> Vgl. z. B. Statuta Burchardi (1023-25). § 25. Lex crit si episcopus fiscalem hominem ad servitium suum assumere voluerit ut ad alium servitium eum ponere non debeat, nisi ad camerarium aut ad pincernam vel ad infertorem vel ad agatonem vel ad ministerialem.

von dem Stande, z. B. von den Wormser Fiskalinen selbst. Sie sind es, die den sächsischen Dienstleuten entsprechen!). Die Anhaltspunkte, welche dafür ins Gewicht fallen, daß fiscalinus die Bezeichnung des im Königsmundium stehenden Libertinen gewesen ist, würde eine neue Beweiskette zu meinen Gunsten schließen. Die Schalktheorie Wetteren würde Schalktum der Fiskalinen und Klosterleute erfordern. Davon kann gar uicht die Rede sein.

- 2. Das zweite Argument Wittichs beruht auf einer zu eiligen Lektüre. Wittich beruft sich darauf, daß der Bischof Hezilo von Hildesheim 1073 die empörten Ministerialen als "mancipia" bezeichne. Der Bischof nennt die Empörer zuerst servientes und sprieht später von "justissime excommunicatis et modo certissimis mancipiis Belial". Das Wort "Belialsknecht" läßt sich weder überhaupt, noch in diesem Zusammenhange als Standesbezeichnung auffassen. Übrigens kommt mancipium auch sonst vor") und ist auch sonst bedeutungslos, weil es für jede Abhängigkeit stehen kann 3).
- 3. Von größerer Erheblichkeit ist das dritte Angriffsmittel Wittich, eine Osnabrücker Ergebungsurkunde. Die nähere Untersuchung im Anhang 4 wird aber ergeben, daß sie schlechterdings nicht gegen, wohl aber für meine Auffassung ins Gewicht fällt.
- 4. Für "entscheidend" hält Wittien die "Gleichstellung der Ministerialen und Laten im Sachsenspiegel". Was Wittien als Gleichstellung auffaßte, ist Unterordnung beider Hörigkeitsformen unter den allgemeineren Oberbegriff unfrei"). Diese Terminologie bedingt weiter, daß der Spiegler nur die völlige Lösung der Abhängigkeit als Freilassung bezeichnet. Deshalb führt seine Freilassung bei allen Hörigen (Dienstmannen, Laten und Dagewarchten) zu demselben Ergebnisse, zu der Stellung des Landsassen, des mundfreien Frilings. Die Erhebung des Laten zum Dienstmann wird nicht erwähnt, aber offenbar im Unterschiede von älteren

<sup>1)</sup> U.B. Hildesheim I N. 132 (1073).

<sup>2)</sup> Vgl. oben S. 128 Anm. 3.

<sup>3)</sup> Vgl. oben S. 133 Anm. 1.

<sup>4)</sup> Vgl. Sachsenspiegel S. 34, 35.

Zeugnissen nicht mehr als Freilassung angesehen. Wenn Wittich aus der gemeinsamen Einordnung unterschiedslose Rechtsgleichheit folgert, so ist mir dieser Schluß ganz unverständlich. Er würde dazu führen, auch Laten und Dagewarchten zu identifizieren. Überhaupt ist der Gedanke, daß die Worte Dienstmann und Late im Sachsenspiegel stets denselben Stand bezeichnen, so unvereinbar mit dem Rechtsbuche und mit dem Ergebnisse des zeitgenössischen Kontrollbildes, daß er keiner weiteren Widerlegung bedarf.

- 5. Die Polemik gegen eine von mir angeblich verübte Mißdeutung des Hildesheimer Bumedeprivilegs von 1092 erledigt sich dadurch, daß ich die mir zugeschriebene Ansicht niemals gehegt, sondern das Gegenteil als selbstverständlich vertreten habe 1).
- 6. Eine eingehendere Würdigung verdient das Schlußargament, das Wertten im Text<sup>2</sup>) gegen mich vorbringt, weil es besonders deutlich zeigt, wie die unscharfe Auffassung des Problems dazu führt, daß auch der Erkenntniswert der einzelnen Anhaltspunkte unrichtig bestimmt wird. Wertten macht geltend: "Endlich sehen wir, daß auch in späterer Zeit Hörige durch einen Akt des Herrn, allerdings wohl nur mit Zustimmung der übrigen Dienstmannen, in die Ministerialität aufgenommen wurden." Unter den Belegen erscheint ein Hildesheimer Formular<sup>3</sup>), das die Beförderung eines Laten zum Ministerialen direkt als exemplum manumissionis bezeichnet, und zwar als einziges Formular einer Laienfreilassung bringt. Das interessante Formular hat folgenden Wortlaut:

Aliud exemplum (manumissionis):

...Supplicavit nobis H., lito ecclesiae nostrae, quod liceret, sibi conditionem suam mutare in melius; et nos peticioni

Sachsenspiegel S. 723 Anm. 3. Die Urkunde ist S. 717 Anm. 1 nur wegen der Aussage über die alte Befreiung in allen Kirchen zitiert. Denn diese Aussage beweist, daß keine Erinnerung an eine angebliche Rechtseinheit mit dem Latenstande existiert hat.

<sup>2)</sup> A. a. O. S. 5.

<sup>3)</sup> WITTICH a. a. O. Anm. 13 zitiert das Hildesheimer U.B. II N. 34. Daselbst steht nur ein ungenügendes Regest, dagegen der Text in Quellen zur bayrischen und deutschen Geschichte IX S. 396, von da aus Sachsenspiegel S. 721 Anm. 1.

ipsius annuimus, dummodo ita fieret, quod nobis in hoc et hildensemensi ecclesie non noceret. Unde ipse pro se dedit in cambium Ludolphum de tali loco ad idem jus, quo ipse fuerat nobis et ecclesie obligatur. Et hoc facto nos exemimus eum ab hujus jugo litonis et recepimus ad jus ministerialium, ut videlicet illud jus perpetuo habeat, quo ministeriales nostri utuntur.

Von Hofdienst, Kriegsdienst. Ritterart, Lehnsempfang ist bei dieser Standeserhöhung ebensowenig die Rede wie von einer Zustimmung der andern Ministerialen b. Der Late bittet nur um Beförderung schlechthin. Es erfolgt Freilassung, und ohne weitere Bitten wird er Ministeriale. Die Ministerialität erscheint in diesem Formulare genau so als die nächste Oberstufe über dem Latentum, als die normale Folge einer nicht privilegierten Freilassung, wie die Mundlingschaft des altdeutschen libertus. Die Erhebung zum Ministerialen ist nichts als eine Beförderung nach Landrecht. Eine solche Kennzeichnung des Dienstmanns als Freigelassenen ist nicht ein Hindernis der Libertinentheorie, sondern eine entschiedene Stütze. Gleiches gilt von dem ganzen Schlußargumente Wittichs. Wie kommt nun Wittich dazu, die rechtsgeschäftliche Erhebung von Laten in den Stand der Dienstleute gegen mich statt für mich zu verwerten? Die Antwort ergibt sich, wenn wir das oben hervorgehobene Referat Wittiens als richtig fingieren und auf das genealogische Problem beziehen. Wenn ich erstens behauptet hätte, "die Dienstmannschaft ist nicht aus der Hörigkeit hervorgegangen", und wenn ich zweitens eine solche Behauptung genealogisch gemeint hätte, dann würde ich durch Freilassungszeugnisse widerlegt werden. Wittich hat somit an sein eigenes Referat buchstäblich geglaubt und außerdem die institutsgeschichtliche und die genealogische Fragestellung nicht auseinandergehalten.

Die vorstehende Heerschau über die Bedenken Wittiens ergibt, daß ein etwas tumultuarisches Aufgebot stattgefunden hat.

<sup>1)</sup> Auch in den anderen Hildesheimer Urkunden, welche sich auf den Eintritt der Laten in die Dienstmannschaft beziehen, ist nie von den im Texte erwähnten Momenten die Rede. Vgl. N. 151 (1093), N. 236 (1145), N. 480 (1190 –97), N. 525 (1196, 97), H. N. 249 (1227), N. 669 (1242), N. 720 (1244), N. 911 (1252).

Die zusammengebrachten Bedenken sind nicht geeignet, die Richtigkeit meiner Ergebnisse zweifelhaft zu machen. In meinem Buche hatte ich meine Ansicht als provisorisch bezeichnet. Ich bin jetzt in der Lage, sie bestimmter zu vertreten.

#### § 12. Ausblicke.

Die Erkenntnis, daß die Dienstleute aus dienstpflichtigen Libertinen und Mundiumsgenossen hervorgegangen sind, ist bei aller Einfachheit doch von großer Bedeutung sowohl für die rückschauende Betrachtung wie für die Probleme der späteren Ministerialität.

Die Zurückdatierung der Dienstleute wirft ein Licht auf die soziale Bedeutung der Mundlinge in der dunklen Zeit des 10. Jahrhunderts. Sie sind sehon damals, und wahrscheinlich sehon viel früher, die abhängigen Krieger und die Hofbeamten gewesen und deshalb ein Stand von sozialer Bedeutung.

Diese Erkenntnis ist nun von erheblichem Werte für die viel umstrittene Deutung der altsächsischen Gesamtgliederung. Wie oben') hervorgehoben, bezeugen uns zahlreiche Nachrichten, daß in der Zeit vom 8, bis zum Ende des 10. Jahrhunderts das sächsische Volk oberhalb der Schalke in drei Stände zerfiel, die in Wergeld, Bußen, Leistungspflicht und Ebenburt scharf geschieden waren, in Edelinge, Frilinge und Laten. Die sächsische Volkssage sah in den Edelingen die Nachkommen der sächsischen Eroberer, in den Laten die Nachkommen der unterworfenen Thüringer, in den Frilingen die Nachkommen der amici auxiliarii vel manumissi. Wir haben oben 2) in diesen Frilingen die "getreuen Dienstleute" vermutet. Moderne Rechtshistoriker sind anderer Ansicht als die Volkssage. Sie finden in den Edelingen altsächsische Volksfürsten und in den Frilingen (den amici auxiliarii vel manumissi) die alt- und vollfreien Sachsen selbst. "Friling" sei die technische Standesbezeichnung der Altfreien gewesen. Die auch in karolingischen Nachrichten, in der Tutelstelle der

<sup>1)</sup> Vgl. oben S. 132.

Vgl. S. 148.

lex Saxonum 1) (c 64) und in den Berichten über den Stellingaaufstand<sup>2</sup>) hervortretende Abhängigkeit der Frilinge wird durch die Annahme erklärt, daß Karl der Große den "Fürsten des sächsischen Volks", um sie für seine Herrschaft zu gewinnen, Herrschaftsrechte über ihre gemeinfreien Volksgenossen belassen oder neu eingeräumt habe (Hypothese der Fürstenherrschaft). Es ist einleuchtend, daß bei dieser Auffassung die tatsächlich doch vorhandenen liberti und Jamundlinge überhaupt keinem Stande angehören; sie müssen bei allen diesen Erwähnungen übersehen sein. Die Untunlichkeit dieser Annahme wird um so evidenter, je höher wir die Bedeutung der Mundlinge als Vorgänger der Dienstleute veranschlagen müssen. Zugleich verschließt sich ein anderer Ausweg, der zwar nicht betreten worden ist, aber versucht werden könnte, nämlich die Annahme, daß die Mundlinge und die Altfreien unter der Bezeichnung Frilinge zu einem einheitlichen Mischstande vereinigt waren. Die Dienstleute stehen auch nach erfolgtem sozialen und rechtlichen Emporsteigen in einem scharfen Gegensatze zu den Altfreien. Es ist vollkommen ausgeschlossen, daß sie jemals mit ihnen zusammen einen einheitlichen Volksstand gebildet haben. Deshalb bleibt nur die eine Annahme. daß die Vorgänger der späteren Dienstleute und Cerozensualen. die Freigelassenen und Ergebungsleute, die Standesbezeichnung Friling geführt haben, unter den Frilingen gemeint sind. Diese Auffassung, die in den Frilingen einen Stand von minderfreien, abhängigen Leuten sieht, wird nun auch durch die übrigen Nachrichten bestätigt, insbesondere durch die Frilingsstellen 3).

<sup>1) (&#</sup>x27;. 64: liber homo qui sub tutela nobilis cujuslibet erat qui jam in exilium missus est, si hereditatem suam necessitate coactus vendere voluerit, offerat eam primo proximo suo. si ille cam noluerit offerat tutori suo vel ci qui tunc a rege super ipsas res constitutus est. si nec ille voluerit, vendat cam cuicunque libuerit. Vgl. Gemeinfreie S. 336 ff., Sachsenspiegel S. 654 ff.

<sup>2)</sup> Vgl. NITHARD, M. G. SS. II S. 668, 69: dominis e regno pene pulsis. Gemeinfreie S. 47, S. 336 ff. Dazu Rudolf von Fulda M. G. I S. 363 "validissimam conspirationem libertorum legitimos dominos opprimere conantium" und Annal. Xant. a. a. O. II S. 227: "codem anno per totam Saxoniam potestas servorum valde excreverat super dominos suos et nobiles illius patriae a servis valde afflicti et humiliati sunt".

<sup>3)</sup> Vgl. Gemeinfreie S. 47 ff., Sachsenspiegel S. 519 ff., 666 ff., 684, 5. Vgl

Auch die Tragweite für die Zustände der späteren Zeit ist eine erhebliche. Nach unserer Auffassung ist die Ministerialität zunächst ein Volksstand im Sinne des alten Rechts gewesen, ein Vorrechtsstand im Vergleich zu der niederen Schicht der Hörigen, aber kein Berufsstand, kein Stand, der auf Ritter und Beamte beschränkt ist. Auch Leute, die nicht von Rittersart waren, Dörfler und Kaufleute, konnten Ministerialen sein. Für viele historische Detailforschungen, namentlich auch auf sozialem und wirtschaftlichem Gebiete, ist es aber eine wichtige Vorfrage, ob aus der Bezeichnung einer Person als ministerialis überall und ohne weiteres ritterlicher Stand erschlossen werden darf oder aber noch nicht. Je nach der Stellungnahme erhält z. B. das Vorkommen der städtischen Ministerialität eine sehr verschiedene Bedeutung. Nach anderer Richtung wird die Tragweite des Problems durch die eingangs erwähnte Arbeit von Wittich erläutert. Wittien hat sich zur Aufgabe gestellt, das statistische Verhältnis der beiden Ursprungsgruppen, der Althörigen und der Ergebungsleute, zu ermitteln. Das Bild der althörigen Dienstleute hat er sich auf Grund der Fürtuschen Theorie zurechtgelegt. Bilde entsprechen die Ministerialengeschlechten des 12. und 13. Jahrhunderts nicht. Die zahlreichen Geschlechter, die mit guter Rechtsfähigkeit ringsumher im Lande auf uraltem Familiengut sitzen, können nicht aus dem des Landrechts darbenden Hofgesinde entsprungen sein. Sie sind altfreien Ursprungs, Ergebungsleute. Aber dieser Schluß beruht auf der Theorie Fürths. Sie hat die Induktionsmittel, die Merkmale der Altministerialen geliefert. Wenn wir erkennen, daß die Altministerialen aus den altsächsischen Frilingen hervorgegangen sind, dann verschiebt sich die Untersuchungsbasis. Die altsächsischen Frilinge, die milites agrarii des Widukind, sasen zerstreut auf dem Lande; sie waren ein zahlreicher Stand mit Freiheitsrechten und schon 802 einer hereditas fähig. Sie sind deshalb qualifizierte Vorfahren auch für die Masse der späteren Ministerialen. Schon diese Vorfahren schieden sich nun in liberti und Jamundlinge, Althörige und Ergebungsleute. Dadurch führt die statistische Aufgabe in vorstatistische Zeiten.

ferner für Norwegen die Belegstellen bei K. MAURER. Vorlesungen über altnordische Rechtsgeschichte. Leipzig 1907, S. 124. Ann. 9 und 10.

Die Arbeit Wrttichs liefert ein treffendes Beispiel für den engen Zusammenhang eines sozialstatistischen und eines rechtshistorischen Problems.

## Anhang 1. 1. Die Ministerialen von Sunrike.

Die Schenkungsurkunde ) des Bischofs Bruno von Würzburg hinsichtlich des Hofs Sunrike (bei Borgentreich in Westfalen) vom 15. August 1036 enthält eine Reihe von Angaben, welche für die rechtliche und soziale Stellung der Dienstleute am Anfange des 11. Jahrhunderts von Bedeutung sind. Sie ergeben namentlich die vollständige Ausbildung des Geburtsstandes und seine scharfe Sonderung von den Laten für eine sehr frühe Zeit. Deshalb sollen sie im Zusammenhange mitgeteilt werden. Der Hof Sunrike wird übertragen: 1. "cum omnibus appendiciis suis, videlicet ministerialibus, litonibus, mancipiis, agris" usw. Hinsichtlich der Einzelheiten wird Bezug genommen auf zwei eherne Tafeln, die in der Kapelle Sunrike angebracht seien. Dort seien auch verzeichnet: 2. "attinentes proprietati nostre ministerialium jure suis nominibus, ne illorum posteritas a suo jure possit alienari; illi auoque suis nominibus de utroque sexu, qui duos fundos cere quolibet anno persolvant, et de cetero ab omni exactione tam privata quam communi liberi quamdiu vivant, existant; item litonum justitia." - Nach einer Notiz über Litonen wird gesagt: 3. "Ministerialibus vero nostris hoc officium injungimus, ut singulis annis tantum 4 ex eis in tempore messis ad predictam curiam veniant et villico consulant et una cum illo de reditibus universis debitum exquirant et suscipiant." 4. "Quorum unum nomine Ricboldum pre ceteris nobis familiarem transtulimus in consorcium et jus ministerialium ecclesiae nostrae." 5. "Cui cum femina quedam libera et liberis orta parentibus nomine Richeza legitime nupsisset, mansos duos in Natesingau cum omnibus attinentibus utrisque in beneficium concessimus, insuper, quod et illa arbitrata fuit, ut libertate sua et eodem beneficio cum posteritate sua potiretur". Darauf wird dann verordnet, daß der Bischof von Würzburg einmal im Jahr nach Sunrike kommen

Additamenta z. Westfälischen Urkundenbuche v. WILMANNS, Münster 1877, N. 9 S. 7, 8.

soll und am Michaelstage die Ministerialen und die Familien bewirten solle. Den oben erwähnten 4 Ministerialen soll dann noch eine besondere Zuwendung gemacht werden. Von einem Aufwartedienste der Dienstleute ist nicht die Rede.

#### Anbang 2. Die bäuerlichen Ministerialen von Gerden.

Eine Urkunde von 12201) bekundet, daß namentlich genanute Laten um die Überführung a proprietatis condicione in jus ministerialium - gebeten haben. Her Wunsch sei unter folgenden Bedingungen gewällrt worden: 1. Treueid "jure ministerialium". 2. Diejenigen, die eigenen Haushalt haben oder das Haus der Eltern verlassen haben, sollen einmal im Jahre bei der · Messe erscheinen und eine nach Kräften zu bemessende "oblatio" bringen. Strafe = Rückfall in den Latenstand. 3. Bei Todesfall entrichten die "Selbständigen" das beste Viehhaupt, Wenn sie gar kein Vieh haben, dann wird das beste Kleidungsstück gegeben. Strafe = Rückfall in den Latenstand. 4. Wenn jemand ohne Erben stirbt, so nimmt die Kirche das Erbe. kann nun keinem Zweifel unterliegen, daß wirklich eine Erhebung in den Stand der Dienstleute vorliegt. Das "jus ministerialium" wird betont. Der bekannte Ministerialen eid wird geleistet. Andererseits ist es ebenso sicher, daß diese Ministerialen Bauern sind. Weder von Reiterdienst noch von Hofdienst noch von Lehnsempfang ist die Rede. In dem Nachlasse eines Ritters müßten sich Pferde finden. Mit der als möglich gedachten Beschränkung auf Kleider ist der Ritterstand nicht vereinbar. Die ganze Rechtsstellung ist durchaus die der Cerozensualen. Bezeichnend ist, daß in späteren Urkunden die Leute angeführt sind, von denen das Kloster Erbe nimmt, ohne zwischen Gerozensualen und Ministerialen zu unterscheiden 2).

#### Anhang 3. Die Amtstheorie des Libertinentums.

Einen besonders engen Zusammenhang zwischen Hausamt und Libertinenstand hat Sohm in angenommen. Sohm sieht in

<sup>1)</sup> Addit. I. z. Westf. U.B. N. 93 S. 75.

<sup>2)</sup> A. a. O. N. 94 S. 76.

<sup>3)</sup> Ztschr. d. Savigny-Stiftung G. 21 S. 20: "Die liberti der germanischen Zeit".

den liberti des Tacitus die Hausbeamten und nimmt an. daß sie ihre Stellung der Beschäftigung, nicht aber einer rechtsgeschäftlichen Freilassung verdankten. Es ist die Amtstheorie der Ministerialität nach rückwärts projiziert auf die Taciteischen liberti. Ich bin nun mit Sonm der Meinung, daß die Hausbeamten der größeren Herren schon zur Zeit des Tacitus Libertinen gewesen sind. Aber ich glaube, daß sie diesen Rang durch Rechtsgeschäft erlangt hatten. Die ständische Wirkung des Hausdienstes ohne Rechtsgeschäft scheint mir weder dem formellen Charakter des älteren Rechts noch den Nachrichten zu entsprechen. Die Mehrzahl der Hausdiener hat zur Zeit der Namensbildung aus Schalken bestanden; sie sind es bei den niederen Herren immer geblieben. Wir finden sie in den Volksrechten als besonders hochgeschätzte Schalke, aber rechtlich durchaus verschieden von den Libertinen. Eher könnte man daran denken, die Hypothese Soums in einer Variante zur Erklärung des Hausdienstes zu verwenden. Man könnte annehmen: "Die Rechtsform der höheren Freilassung ist ursprünglich entstanden für die Bedürfnisse des Hausamts, um die verdienten Hausbeamten vor andern liberti auszuzeichnen. Bei der Übertragung auf andere Elemente ist die Assimilation durch die Pflicht zum Hausdienste zum Ausdrucke gelangt". Diese Hypothese läßt sich nicht völlig ausschließen, aber auch nicht erweisen. Der Aufwartedienst erklärt sich genügend als der durchaus adäquate Ausdruck fortdauernder Treue und Ergebenheit. Gegen Soum fällt ins Gewicht, daß die volle Beschränkung der Libertinen beziehungsweise Ministerialen auf den Aufwartedienst in unseren Quellen noch nicht als uralte Überlieferung hervortritt, sondern sich zum Teil erst in späterer Zeit vollzieht. Noch von den Dienstleuten des Grafen von Ahr 1) wird berichtet, daß sie Ackerdienste geleistet haben.

Anhang 4. Die Autotradition des libertus miles Werinbreht.

Unter den Bedenken Wittichs bietet die Berufung auf eine Osnabrücker Ergebungsurkunde besonderes Interesse. Wir be-

<sup>1)</sup> LACOMBLET IV S. 775 (nach 1154).

sitzen aus der Zeit des Bischofs Alberich (1037—1052) zweitrkunden über Abkommen mit dem libertus Werinbreht<sup>1</sup>), einem miles (Vasallen) des Bischofs 1. eine Precaria remuneratoria und 2. eine jüngere Ergebungsurkunde mit Lehnvergütung. In beiden Fällen gehört zu dem stipulierten Entgelte, daß der libertus nicht genötigt sei "in expeditionem sive ad churtem regalem migrare" (1), "ire in expeditionem auf ad curtem regalem" (2).

Der heuristische Wert der Urkunde für unser Problem ist zunächst dadurch gegeben, daß dieser miles nach seiner Ergebung einen Eid leistet "sicut proprius Liddo merito debuit". Wittien konstatiert eine Ergebung in die Dienstmannschaft und schließt aus dem Eide, daß die Dienstleute damals im Rechtssinne noch Laten waren. Indessen die Konstatierung mangelt der Begründung. Die typischen Merkmale des Dienstmanns, die nach Wittien allein typisch gewesen sind, Heerfahrt und Hoffahrt. sind ja ausgeschlossen. Ebensowenig darf gesagt werden: "Daraus, daß ein so begüterter Mann Late wird, ergibt sich, daß irgendein höheres Abhängigkeitsverhältnis überhaupt noch nicht existierte". Damit würde zu viel bewiesen sein. Denn das Gegenteil ist sicher. Die Dienstmannschaft ist um diese Zeit überall sonst im ganzen Gebiete des sächsischen Rechts vorhanden und von dem Latentum scharf geschieden. Osnabriick kann in der Sache keine Ausnahme gemacht haben. Außerdem aber haben wir für Osnabrück noch die freien Kirchenleute, welche mahelmann heißen<sup>2</sup>) und in den Immunitätsurkunden "eos qui muntscat solvent". Es gab also ganz sicher eine höhere Abhängigkeit als die der Laten. Deshalb bedarf der Liteneid eine andere Erklä-

<sup>1)</sup> Philliph, Osnabrücker U.B. I.N. 138, 39 S. 168 ff. Waltz hat die Urkunde richtig gedeutet auf die Ergebung eines Ministerialen in den Latenstand, a. a. 0. S. 224 Ann. 3 und S. 343 Ann. 2. Ich hatte die Urkunde, bevor ich den Zusammenhang zwischen Dienstmann und Mundling erkannt batte, als Beleg dafür angeführt, daß die Dienstmannen im 11. Jahrhunders dem Rechte nach zu den Laten zählten, Biergelden S. 77. Darauf hat Wertten die Ergebung in den eigentlichen Latenstand festgehalten und durch die Abneigung vor dem Kriegsdienst motiviert. Freibauern, Ztschr. d. Savigny-Stiftg. 22 S. 311. Jetzt sind unsere Rollen vertauscht.

<sup>2)</sup> Vgl. Heinrich III., Osnabrück. U.B. I N. 147 (1051).

170 Ph. Heek

rung. Es handelt sich, wie dies Wittien früher selbst augenommen hat, wirklich um Eintritt in den Latenstand, um ein
konkretes Beispiel für die im Hamburger Privileg vorgesehene
Eventualifät. Und das Motiv ist zu sehen in der Aufhebung
der Dienstpflicht. Dafür sprechen gewisse Differenzen zwischen
Prekarie und Ergebungsurkunde. Die Prekarie gibt Besitz "frei
von molestia". Die Ergebungsurkunde fügt hinzu "et famulatu".
Die Prekarie verbietet das Aufgebot nur für den Bischof und
"propter illu d bonum". Die Ergebungsurkunde fügt hinzu "neque
alia persona" und läßt die Beschräukung auf das Lelmsaufgebot
fort. Deshalb ergibt meines Erachtens die Urkunde, daß der
libertus befürchtete, nicht nur wegen des Gutes, sondern auch
wegen seines freien Standes zur Heerfahrt herangezogen zu werden, und daß er deshalb Late wurde.

Die Urkunde hat aber ferner für unser Problem Bedeutung durch die Bezeichnung des miles als libertus. Schon wegen der gerade in Osnabrück hervortretenden Genauigkeit in den Standesbezeichnungen ist anzunehmen, daß eine Person durch diesen Ausdruck als "Minderfreier", als Mundling gekennzeichnet wird. Dazu kommt nun die allgemeine Bedeutung von miles. Es ist längst die Beobachtung gemacht worden 1), daß miles in den Quellen dieser Zeit eine andere Bedeutung hat, als etwa im 13. Jahrhundert. Für die Äguivalentfrage besagt diese Beobachtung, daß dem älteren "miles" ein anderes Äquivalent entspricht als dem späteren. Das spätere Äquivalent ist "Ritter". Darin tritt nur die Beziehung zu Beruf und Würde hervor. Die Induktion der älteren Fundstellen ergibt, daß das ältere Aquivalent, namentlich in der Verbindung mit einem Genetiv oder einem Possessivpronomen, bei dem "miles alicugus", der Vorstellung einer kriegerischen Abhängigkeit entsprochen hat. Vermutlich ist es einfach "Mann" gewesen in der Bedeutung Vasall, homo, vir. Diese milites gehören nun landrechtlich nur zwei verschiedenen Ständen an, die den freien oder edlen Vasallen und den Ministerialen der Folgezeit entsprechen. Wir haben in Halberstadt milites liberi und milites servi. Das Hamburger

Vgl. Waitz V, S. 497 ff., VI S. 54, Ann. 1 und 2. Schäffer im Sitz.-B. d. Berl. Akad. 1905 I, S. 572, 73.

Privileg zeigt uns, daß die unteren, die milites servi, nach ihrenlandrechtlichen Stande liberti waren. Wenn daher ein miles episcopi ausdrücklich als libertus bezeichnet wird, so ist er damit als Angehöriger der unteren Schicht, als Ministeriale, charakterisiert.

Dagegen könnte nun eingewendet werden, daß der reiche Eigenbesitz auf Vollfreiheit deute. Aber die Prüfung dieses Einwands ergibt eine überraschende Bestätigung der These. Otto II. hat nämlich 977 ) cuidam fideli nostro Heregiso nuncupato in bezug auf Land an 14 Orten, welches Heregisus von Osnabrück oder irgendwie sonst erworben hatte<sup>2</sup>), den Gebrauch des Eigentums zu voller Verfügung übertragen. Es handelt sich weder um Königs- noch um Lehnsgut. Deshalb spricht der Inhalt der Urkunde dafür, daß der fidelis Heregisus kein Vollfreier, sondern ein königlicher Mundling war. Diese Königsurkunde steht nun sicher in engster Beziehung zu unseren Problemurkunden. Denn von den 7 Orten, an welchen die Güter der Prekarie liegen. sind nicht weniger als 6 bereits in der Königsurkunde erwähnt. darunter der Ort des Haupthofes. Der Empfänger der Königsurkunde heißt Heregisus. Denselben seltenen Namen führt aber auch der Bruderssohn und Erbe des Werinbreht, der in beiden Problemurkunden als Konsentient auftritt. Wenn wir die altdeutsche Sitte beachten, dem Sohne den Namen des Großvaters zu geben, so tritt der Familienzusammenhang deutlich bervor. Werinbreht ist der Sohn des älteren Heregisus und hat die eine Hälfte der väterlichen Güter geerbt, während die andere Hälfte

<sup>1)</sup> D. O. H. N. 169 S. 192.

<sup>2) &</sup>quot;quidquid ipsius Liudolfi beneficio, ant data vel mumere, seu ipsius ad quisitione — adhue suum possidebat — in perpetuum proprietatis usum praedicto Heregiso donavimus — ea videlicet ratione —." Der Mann hat die Güter schon in "egenliker gewere" (adhue suum possidet), nicht in Lehnsgewere. Er hat sie teils vom Bischof erhalten durch Guust (heneficio) oder durch Dienst(?)(munere), teils hat er sie selbständig erworben (ipsius adquisitione). Dennoch gibt ihm erst der König das Recht des egenen to brukene (proprietatis usum), nämlich durch freie Verfügung. Der "proprietatis ususentspricht dem "usucapium possessionis" einer anderen dienstmännische: Urkunde, LACOMBLET I N. 470 (1179). Es handelt sich um die Rechtsfordes geteilten Eigentums. Vgl. Rezension S. 247, Ann. 36.

durch den Bruder an seinen Neffen gefallen ist. Wenn sehon der Vater nicht vollfrei war, so ist die technische Bedeutung des Wortes libertus beim Sohne erwiesen. Wer den ersten Schluß nicht isoliert zieht, wird zugeben müssen, daß die Behandlung des Vaters und die Bezeichnung des Sohnes zusammenstimmen. Die Bezeichnung des Sohnes als miles episcopi, sein Eintritt in den Latenstand ohne Königsbewilligung sprechen dafür, daß er sich bereits in dem Mundium des Bischofs befand. Im übrigen ist er aber durch die Kombination von Minderfreiheit und Vasallentum als Ministeriale im Sinn des 11. Jahrhunderts gekennzeichnet.

Die Urkunde ergibt daher zwei Erkenntnisse: 1. daß die Dienstleute in Osnabrück in der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts zu den liberti und damit auch zu den Freien gerechnet wurden: 2. daß einer dieser Dienstleute abstammt von einem königlichen Mundlinge des 10. Jahrhunderts. Beide Ergebnisse stimmen mit allen anderen Wahrnehmungen überein und enthalten eine weitere Bestätigung der Mundlingstheorie.

# Geleitswesen und Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. im 15. Jahrhundert.

Von

Johannes Müller (Nürnberg).

Das Geleitsrecht, ursprünglich ein Ausfluß der kaiserlichen Machthoheit, dann, nach Zerfall derselben, ein Attribut der landesfürstlichen Hoheit, war für den Nürnberger Handelsstand als den Vermittler des Handels zwischen den Gebieten des Oberrheins. der oberen Donau und der oberen Elbe besonders darum wichtig. weil durch die mehr oder weniger straffe Handhabung desselben einerseits der sehr wichtige Verkehrsstrom nach dem Oberrhein. namentlich zu den Frankfurter Messen, andererseits der nicht minder wichtige Verkehr nach Obersachsen zu den Leipziger Messen gefördert oder gehemmt, wenn nicht zeitweise ganz aufgehoben werden konnte. Wegen dieser großen Bedeutung der Straßen nach dem mittelrheinischen Gebiet und nach Obersachsen mußte dem auf den Schutz des heimischen Handels sorgfältigst bedachten Rat von Nürnberg an der Sicherung des Geleites durch die im Norden und Nordwesten der Stadt gelegenen Reichsgebiete viel liegen. Während nun die Geleitswerbungen nach den sächsischen Fürstentümern erst im 16. Jahrhundert aufkamen. waren die nach Frankfurt und auch nach Nördlingen schon im 15. Jahrhundert im Gebrauch. Besonders für die Sicherung der Geleitsstraße nach Frankfurt zur Zeit der beiden Frankfurter Messen wurde von dem Rat und der Handelswelt Nürnbergs im 15. Jahrhundert schon in so bestimmter Form Fürsorge getroffen. daß sich sowohl bezüglich der Werbung des Geleites bei den verschiedenen Dynasten, durch deren Gebiete die Reise zur Messe ging, als bezüglich der Ausführung der Reise selbst bereits bestimmte Regeln gebildet hatten.

Da die Kosten für das Geleite in die Frankfurter Messe nur zum kleineren Teil der Stadt zur Last fielen, sondern zum größeren Teil durch eine auf die Meßbesucher gelegte Umlage aufgebracht wurden, so lassen sich aus den für das dritte Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts und dann wieder von 1476 ab erhaltenen Angaben über diese sogenannten Freßgelder interessante Aufschlüsse über die Höhe des Güterverkehrs zwischen Frankfurt und Nürnberg zur Zeit der beiden Messen gewinnen. Die für die Mitte des 15. Jahrhunderts bekannten Zollsätze auf die verschiedenen Warengattungen und Geleitsgelder für die Begleiter der Warenzüge gestatten endlich eine annähernde Berechnung der Frachtkosten, deren enorme Höhe im Mittelalter weniger durch die eigentlichen Transportkosten als durch die Zölle und Geleitsgelder jener verkehrsfeindlichen Zeit herbeigeführt wurde.

## Geleitsstraße und Geleitswerbung um die Mitte des 15. Jahrhunderts.

Die große Handelsstraße von Nürnberg nach Frankfurt nahm ihren Weg im 15. Jahrhundert durch folgende sechs Gebiete: die Markgraßehaft Brandenburg-Ansbach-Baireuth, die Herrschaft Limburg-Speckfeld, die Graßehaft Castell, das Bistum Würzburg, die Graßehaft Wertheim und das Erzbistum Mainz 1. Den Hauptanteil an der Geleitsstraße hatte

<sup>1)</sup> In den ersten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts (Geleitsbriefe für die Frankfurter Herbstmesse 1419, Nbg. Briefbuch V, S. 26) kommen außer den sechs hier genannten Territorien für die Geleitsstraße noch drei weitere Gebiete, nämlich die Grafschaften Hohenlohe-Wernsberg und Rieneck und die Herrschaft Weinsberg, in Betracht. Von der Mitte der zwanziger Jahre des 15. Jahrhunderts an verschwinden diese drei Herrschaften aus der Reihe der Geleitsherren der großen Frankfurter Straße, was darauf hindeutet, daß die Handelszüge von dieser Zeit an nur noch über Tauberbischofsheim und Mittenberg gingen. In diesen frühesten Zeiten des 15. Jahrhunderts hat auch noch der Rat von Frankfurt den Nürnberger Kaufleuten für jede Meßzeit eigenes schriftliches Geleit zugesichert. Vgl. hiezu die Bemerkung des ersten Nürnberger Stadtbuches v. 6. Oktober 1404 (fol. 110).

das Erzstift Mainz; die in demselben verlaufende Strecke, die von Tauberbischofsheim bis fast an die Tore Frankfurts reichte. umfabte nahezu die Hälfte der ganzen Straße; in zweiter Linie kam dann das markgräflich brandenburgische Gebiet mit der Strecke Fürth-Kitzingen, nur unterbrochen von den kurzen limburgisch-speckfeldischen und castellischen Straßenanteilen in Betracht, und an dritter Stelle das Hochstift Würzburg, zwischen das und das Erzstift Mainz sich auf eine kurze Strecke an der untern Tauber zwischen Külsheim und Miltenberg die Grafschaft Wertheim einschob. Der Umstand, daß die Handelsstraße von Nürnberg nach Frankfurt im 15. Jahrhundert von Würzburg aunicht direkt mainabwärts und durch den vom Verkehr gemiedenen Spessart zog, sondern von der Hauptstadt des Mainlandes an in möglichst gerader Richtung der mittelalterlichen Welthandelsstrate Venedig—Augsburg—Donauwörth-Nördlingen—Dinkelsbühl-Feuchtwangen-Rothenburg-Mergentheim-Tauberbischofsheim-Frankfurt-Flandern zustrebte, bewirkte eine doppelte Knickung der Nürnberg-Frankfurter Geleitsstraße, nämlich bei Wirzburg und bei Tauberbischofsheim, und damit eine nicht unbeträchtliche Verlängerung, aber auch eine um so willkommenere Sicherung des Handelsweges in der zweiten Hälfte desselben.

Ein schon hier hervorzuhebendes, sehr bemerkenswertes Moment bei der Beurteilung der Verkehrsverhältnisse auf der

<sup>1)</sup> Die Schenken von Limburg, die nach dem Aussterben der Grafen Hohenlohe-Speckfeld, 1412, den Besitz dieses Geschlechtes, nämlich Sommerhausen, Winterhausen, Lindelbach, Gollhofen (bei Uffenheim), sodann Speckteld und Oberleimbach (zwischen M. Bibart und M. Einersheim) zur Hälfte geerbt hatten, hatten dadurch Zoll- und Geleitsrecht auf der Nürnberg-Würzburger Straße zwischen M. Bibart und M. Einersheim erhalten. Auf der gleichen Strecke hatten die Grafen von Castell, die die andere Hälfte der Hohenlohe-Speckfeldschen Güter geerbt hatten, das Geleitsrecht und den Zoll bis 1445, wo sie beides an ihre Miterben, die Schenken von Limburg-Speckfeld, verkauften. Dagegen verblieben die Grafen von Castell im Besitz des Geleitsrechts auf der Heerstraße von Kitzingen nach Würzburg, in specie auf der Strecke von Kitzingen bis zur Bubeneiche. Nach einem von dem Bischof Johann von Würzburg und Ritter Erkinger von Seinsheim 1413 (Jan. 31) geschlossenen Vertrag zwischen den Hohenloheschen Erben wechselten die Grafen von Castell und die Schenken von Limburg in der Bestellung der Zollstätten in zweijährigem Turnus miteinander ab. Monum. Castellana Nr. 485.

Frankfurt-Nürnberger Straße ist die Tatsache, daß infolge des der Stadt Miltenberg von Kaiser Karl IV. im Jahre 1368 verlichenen Stapelrechtes ein großer Teil der von Frankfurt den Main heraufgehenden Güter, die, soweit sie aus groben Waren bestanden, samt und sonders den vom Main dargebotenen Wasserweg benützten, zu Miltenberg auf die Achse geladen werden mußten, wodurch Miltenberg zu einem bedeutenden Umschlagplatz in den Meßzeiten erhoben wurde. Da der Niederlagszwang nur für diejenigen Güter zu Recht bestand, die nach Nürnberg bestimmt waren, während die Würzburger und Bamberger mit ihren Waren ungehindert durchfahren durften, so benützten dies die Nürnberger Kaufleute, um ihren Waren unter den Zeichen der Fürstentümer Bamberg und Würzburg den Paß durch Miltenberg per nefas zu verschaffen 1). Die Landstraße von Miltenberg abwärts hielt sich wie die heutige bayrische Staatsstraße durchaus auf dem linken Mainufer, ging also über Wörth, Obernburg, Stockstadt und Steinheim nach Sachsenhausen, wobei allerdings die rechts des Flusses gelegene Strecke Klingenberg - Obernburg auch als Geleitsstraße diente.

Die ganze, etwa 30 Meilen lange Geleitsstraße zerfiel nach den zu ihrer Durchmessung notwendigen sechs Tagreisen in folgende sechs Teilstrecken:

Länge der Strecken in Meilen

1.	Aurinerg - Acustaut		0
2.	Neustadt-Würzburg		7
3.	Würzburg-Tauberbischofsheim		31
4.	Tauberbischofsheim-Miltenberg		-1-
5.	Miltenberg-Aschaffenburg		5
G.	Aschaffenburg-Frankfurt		5

Die einzelnen Strecken waren, wie sich aus dieser Übersicht ergibt, an Länge sehr verschieden: denn der 7½ Meilen langen Strecke Neustadt—Würzburg, deren Bewältigung in einem Tage

<sup>1 ·</sup> Vgl. hiezu den Abschied der Mainzer Räte vom 20. März 1522 zu Miltenberg, den Abgesandten Würzburgs. Bambergs und Nürnbergs auf deren Werbung um Aufhebung des Miltenberger Stapelrechts erteilt. N. Kreisarchiv. Saal I. Lit. 51 Nr. 2 (Akt. über das in Miltenberg geübte Stapelrecht und Beschwerde der Nürnberger Bürger und Kaufleute hierüber).

für mittelalterliche Verhältnisse als eine höchst respektable Leistung angesehen werden muß, standen als Extreme die über die tiefeingeschnittenen Täler der fränkischen Muschelkalkplatte (Tauber. Erfa) und durch die Vorberge des Odenwaldes führenden Strecken Würzburg—Tauberbischofsheim—Miltenberg mit nur 7½ Meilen zusammen gegenüber.

Es ist schon oben (S. 174 Note 1) bemerkt worden, daß die große Geleitsstraße nicht von Anfang an den Verlauf genommen, den sie vom dritten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts an eingehalten hat. Mit der Festlegung der Geleitsstraße auf eine einzige Linie ist nun die Aufrichtung einer genaueren Ordnung für die Geleitsreise selbst seitens des Nürnberger Rates Hand in Hand gegangen. Bis zum Beginn der zwanziger Jahre hat nämlich der Nürnberger Rat nur dann in die Geleitsreisen seiner Kaufleute eingegriffen. wenn infolge von Anschlägen oder ausgebrochenen Fehden für die zur Messe Reisenden Gefahr in Verzug war 1). Dieser Grundsatz des laisser faire, laisser aller wurde im Jahre 1422 von dem Nürnberger Rat aufgegeben und für die Durchführung der Geleitsreisen genauere Bestimmungen aufgestellt, deren Vollzug ein vom Rat hiezu deputiertes Ratsmitglied zu überwachen hatte. Am 27. März 1422 gab der Rat von Nürnberg an seine zur Frankfurter Fastenmesse reisenden Kanfleute und Fuhrleute folgenden Erlaß hinaus:

Es sollen alle und jegliche burger und burgerinnen, kaufleut und auch furleut von Nürnberg, die jetzt und in der vastenmesse zu Frankfurt sein, wissen, daß wir Anthony Derrer, unsern lieben burger und ratgesellen, hinabgesandt und empfolen haben, euch allen unsern burgern, kaufleuten und furleuten zu sagen, wie und mit was ordnung ir mit euren leiben, gut, hab und kaufmannschafften von Frankfurt heraufkommen, ziehen und faren sullet, darin wir in unser meinung wol unterrichtet haben.

<sup>1) 1404</sup> Samstag vor Egidy: Es ist allen Genannten gesagt worden, dab man kein gut aus der vastenmeß füren will lassen dann bis auf St. Mertenstag (Nbg. Ratsbuch I, S. 110). 1408 fer. 3 ante Judica. Der Rat v. Nbg. an Pet. Schapert und Stcf. Koler gen Frankfurt in die vastenmeß, daß sie wegen der großen, jetzt drohenden gefärde keinerlei güter von Frankfurt heraufgen lassen (Nbg. Briefbuch II, S. 15).

Darumb so haißen und gepieten wir euch allen und einen jeden besunders bei den aiden, die ir uns geschworen habt, wie euch deshalb Anthony Derrer haißen und unterweissen wird, daß ir selbs heraufkommen und eure hab und kaufmannschafft heraufschicken sullet, auf wie viel wögen und geferten und ob er euch darumb icht uffpieten oder still zu liegen haißen wird, daß des alles euer jeglich gevolgung und gehorsam sei und das tu bei seinem eyd. Dem welcher das überfüre und nit gehorsam wêr, der wêr jeglichs, es wêr mann oder frauen, 200 Gulden an die Statt zu Nürnberg verfallen und dazu wollen wir den oder dieselben ungehorsamen ernstlich darumb straffen und püssen, als wir das zu rat wurden, nach dem und dem die tat gehandelt wêr 1).

Dieser Erlaß, der dem Ratsdeputierten nicht nur die Festsetzung des Beginns und der Zeitdauer der Reise sondern auch der Zahl der für die Meßkarawanen notwendigen Wägen überließ, wurde zu Beginn der Herbstmesse des Jahres 1422 wiederholt und auch in der Folgezeit diente er als Richtschnur für die bei den Meßreisen zu beobachtende Ordnung. In derselben Weise hat sich dann auch für die Geleitswerbung bei denjenigen Ständen, welche die Geleitsstraße beherrschten, eine feste Regel herausgebildet, wie aus dem in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts verfaßten Nürnberger Geleitsbuch zu entnehmen ist.

Die Werbung um das Geleite bei den Herren der seehs ohen erwähnten Territorien, die im 16. Jahrhundert regelmäßig durch den Prokurator oder Syndikus der Stadt Nürnberg vorgenommen wurde, geschah im 15. Jahrhundert teils durch Ratsherren, teils durch Beamte der Stadt, meist durch berittene Söldner, manchmal auch durch Schreiber der Stadt?). Der zur Geleitswerbung vom Rat ausgesandte Diener erhielt gemeiniglich einen Vorschuß von 12 bis 13 fl. L.-W., über deren Verwendung er nach seiner Rückkehr Rechnung ablegen mußte. Als Liebung für seine Mühe erhielt er einen Gulden L.-W. ausbezahlt, wo-

<sup>1)</sup> Nbg. Briefbuch V, S. 209.

<sup>2)</sup> Im Jahr 1422 warb der Ratsherr Wilhelm Ebner bei dem Uffenheimer Austmann Wilhelm von Rechberg auf Hohenrechberg um das Geleit in dem würzburgischen Gebiet, Nbg. Briefbuch V. S. 193.

tür er aber einem merkwürdigen Brauche gemäß jedem der drei Losunger, dem Losungsschreiber und dem Hausknecht (Hausmeister des Rathauses) ein Dutzend guter roter Nesteln mitzubringen hatte. Diese Ausgaben des Geleitswerbers und was sonst noch aus Anlaß der Messen für Ratsbotschaften und Botenlohn verausgabt wurde, notierte der Losungsschreiber auf einem besonderen Blatt des Manuals und zog nach Ausgang einer jeden Messe aus den einzelnen Posten die Summe, die dann in der Jahresrechnung in einer Frage verzeichnet wurde.

Die Summen für die von der Stadt aufgebrachten Kosten der Geleitswerbung schwanken in dem Jahrzehnt von 1432 bis 1442 zwischen 31 & (Jahrgang 1432) und 86 & (Jahrgang 1439). Die ziemlich großen Differenzen zwischen den Summen am Anfang und am Ende des vierten Jahrzehnts erklären sich nicht etwa aus einer in den dreißiger Jahren des 15. Jahrhunderts vor sich gehenden stetigen Steigerung der Geleitswerbekosten an sich, sondern daraus, daß bis zum Jahre 1435 ein Teil dieser Kosten - im Jahre 1432 z. B. drei Viertel — von den Kaufleuten bestritten wurden, während von der Mitte der dreißiger Jahre an diese Beiträge seitens der Kaufmannschaft teilweise unterblieben 1). Ende des Jahrhunderts beliefen sich die Kosten für die Geleitswerbung inklusive der Ausgaben für die Geleitsbriefe auf 14 bis 16 Gulden, so z. B. im Jahre 1495 auf 15 fl. 3 B, wovon 8 fl. 3 7 auf die Zehrung und die Nestel, 7 fl. auf die Geleitsbriefe gingen 2).

Während im 16. Jahrhundert die Geleitswerbungen unmittelbar vor dem Beginn der beiden Messen, und zwar diejenige zur Fastenmesse einen Tag vor Lätare und diejenige zur Herbstmesse einen Tag vor Ägidi, also am 31. August, begannen, ritten die Geleitswerber im 15. Jahrhundert zu ganz verschiedenen Zeiten, manchmal mehrere Monate vor dem Beginn der

<sup>1)</sup> Die Jahresrechnung v. J. 1436 (VIII. Frage) verzeichnet z. B. folgendes: ,48 7 15 Schill, das das Geleit in die nächstwergangene Frankfurter Fastenmeß zu werben gekostet hat und das auch K. Baumgartner darunter gen Plassenburg zum Markgrafen verzehrt hat. Und desselbigen Geldes hat man von den Kaufleuten nichts eingenommen, da die Herren uns diesmal kein Geleit zuschrieben".

<sup>2)</sup> Vgl. hiezu die Belege zu der Stadtrechnung pro 1495. N. Kreisarchiv.

Messen, aus 1). Die Form der Geleitswerbung war um die Mitte des 15. Jahrhunderts folgende:

Der Rat von Nürnberg an den Erzbischof Dietrich von Mainz. 1446, Dezember 30. Gnediger herr. Wir bitten eure fürstliche gnaden mit ganzem fleiß, daß dieselbe euer gnade unsere bürger und kaufleute, auch ihre habe und kaufmannschaft mitsamt den ihren in die nächstkünftige Frankfurter vastenmesse und wieder daraus mit geleite gnädig fürsehen wolle, also ob und wenn sie oder die ihren zu euerer gnaden oder den eueren darum kommen und des begehren, daß dann sie, die ihren und das ihre durch euer gnaden lande, herrschaften und gebiete zu wasser und zu lande sicher geleitet werden, als ir das wollen. Und wir bitten, daß euer gnaden uns antwortet bei diesem gegenwärtigen unsern diener. Scriptum feria sexta post Innocentum 2).

Derartig formulierte Gesuche um Geleitszusieherung nebst einem Kredenzschreiben überbrachten die Nürnberger Ratsbotschafter zuerst den Brandenburger Markgrafen, um die Mitte des 15. Jahrhunderts den Markgrafen Albrecht und Johannes, bezw. deren Statthaltern und Räten in Ansbach, sodann dem Bischof Gottfried in Würzburg, den Grafen von Castell und von Wertheim und den Schenken von Limburg-Speckfeld und endlich dem Erzbischof von Mainz, sowie dessen Amtleuten, dem Vitztum von Aschaffenburg, dem Amtmann zu Tauberbischofsheim und dem Burggrafen von Miltenberg. Die genannten Fürsten und Herren beantworteten das Ansuchen des Nürnberger Rates mit einem verschlossenen Zuschreiben an den Rat und mit einem offenen, zurückversekretierten Geleitsbriefe von folgender Form, der mut. mutand, auch von den Mainzer Amtleuten ausgestellt wurde.

<sup>1)</sup> Neben diesen offiziellen Geleitswerbungen des Rates finden sich öfters besondere Zuschriften einflußreicher Ratsmitglieder an den oder jenen fürstlichen Beamten der Nachbargebiete Nürnbergs, die die Sicherung des Geleites für die Messe bezweckten. So schrieb Karl Holzschuher, einer der sogen. Elteren Herren des Nürnberger Rates, am 10. März 1445 an den Würzburger Kanzler Friedr. Schultheiß, daß er darob sein wolle, daß die mit merklicher Hab gen Frankfurt hinabgehenden Geschirre mit Geleit versorgt werden. N. Kr.-Arch. Briefbuch Nr. 17, Fol. 235.

<sup>2)</sup> N. Kr.-Arch. Briefbuch Nr. 18, Fol. 135.

Geleitsbrief des Erzbischofs Dietrich von Mainz für die Kaufleute von Nürnberg. 1450, Juli 16.

Wir heißen euch alle unsere amtleute, untertanen, die unsern und euer jeglichen besunder, an die dieser unser brief kommen wird, daß ir die burger und kaufleut der Stadt Nürnberg, die zu dieser nächstkünftigen Frankfurter herbstmesse durch unsere lande wandern werden, mit ihren liben, kaufmannschaften, gütern und den ihren fürder und herwider zu wasser und zu land sicher geleitet und geleiten thunt, so sie des an euch alle oder euer jeglichen besunder gesinnent und lassent des nicht. Und wäre es, daß also von inen an euch alle oder euer jeglichen besundern nicht gesonnen würde, nemen sie des einigen schaden, wollten wir von inen zu memale one rede sein und bleiben? Urkunde dieß briefs versigelt mit unserm zurük uffgedruckten ingesigel, der geben ist zu Ulmen am freitag nach divisionem Apostolorum. an. domini millesimo quadringentes imo quinquagesimo ).

Für diese offenen Geleitsbriefe zahlte der Nürnberger Ratsbotschafter in die Kanzlei des Mainzer Erzbischofs 2<sup>1</sup>/<sub>4</sub> fl., in die Kanzlei der Brandenburger Markgrafen 2 fl., in die Kanzlei des Bischofs von Würzburg I fl., den Schreibern des Grafen von Castell, des Schenken von Limburg-Speckfeld und des Vitztum von Aschaffenburg je einen halben Gulden, den Schreibern des Burggrafen von Miltenberg und des Amtmannes von Tauberbischofsheim je <sup>1</sup>/<sub>4</sub> fl. oder 4 Batzen <sup>2</sup>).

Wenn der oder die Ratsbotschafter von ihren Reisen zurückgekommen waren und den zuverordneten Herren oder den Bürgermeistern die zugeschriebenen Geleite überantwortet hatten, hatten
die letzteren allen Fleiß fürzuwenden, daß sich die Bürger und
Kaufleute bezw. der mehrere Teil derselben auf dem Markte der
Geleitstage verglichen. Sobald solches geschehen war, schickte
der Rat, in der späteren Zeit der Syndikus, einen eigenen Boten

<sup>1)</sup> S. Geleitsbriefe des Nürnb. Kreisarchivs, Schwarz N, Nr. 2 u. 3. 2) Vgl. hiefür die Jahresrechnungen von 1440 und 1441, sowie das Geleitsbuch der Stadt Nürnberg vom Jahr 1549. N. Kr.-Archiv, M. S. A. 2322. Dem Schreiber des Grafen von Wertheim scheint der Ratsbotschafter keine Gebühr für die Ausfertigung des Geleitsbriefs entrichtet zu haben, da sich in den Stadtrechnungen keine Angaben darüber finden.

gegen Ansbach und schrieb den Statthaltern des Markgrafen das Verzeichnis der Geleitstage in folgender Form:

Gestrenge, hochgeehrte, edle und ehrenfeste herren. Eur gnaden und herrlichkeiten seien meine unterthänige dienste mit fleiß bevor. Gnädige und günstige herren. E. gnaden und herrlichkeiten gib ich unterthäniger meinung und günstig zu vernehmen, daß eines ehrbaren rats meiner gebietenden herren burger und kaufleute allhie auf die wie von altershere fürstliche und gnädigste, viel gnädige zugeschriebene Geleit sich der geleitstage zu der hinabreise in schierst künftiger Frankfurter vastenmesse verglichen haben, das nämlich die zu Nürnberg ausreiten und gen Emskirchen und der Neuenstadt a. d. Aisch kommen werden den n. Tag, derwegen und damit nun E. gnaden und herrlichkeiten dessen ein zeitlich vorwissen haben und darauf gnädige, günstige und notwendige verordnung zum vergleiten thun mögen, thu E. gnaden und herrlichkeiten aus ehrengedachter eines ehrbaren rats meiner gebietenden herren ich solchen bericht, bei diesem meinen eigenen boten, hiemit schriftlich übersenden und daneben E. gnaden und herrlichkeiten mich unterthänig befehlend. Nürnberg, den X. . . .

Dieses Verzeichnis der Geleitstage und der Tagereisen schrieb der Rat bezw. der Syndikus durch einen eigenen Boten in gleicher Weise wie den brandenburgischen Statthaltern an die Amtleute folgender Orte der Geleitsstraße:

- An den Geleitsmann von Fürth, den Amtmann von Kadolzburg, den Amtmann und Kastner von Neustadt, den Amtmann und Kastner von Kitzingen;
- 2. an die Amtleute der Schenken von Limburg-Speckfeld, des Grafen von Castell und des Grafen von Wertheim;
  - 3. an die Statthalter und Räte des Bischofs von Würzburg;
- 4. an den Amtmann von Tauberbischofsheim, den Keller von Külsheim, den Burggrafen von Miltenberg, den Amtmann von Klingenberg, dem Vitztum von Aschaffenburg, den Amtmann von Steinheim, den Marschall von Mainz.

Sobald sich die Burger und Kaufleute der Geleitstage verglichen und der ganze versammelte Rat gehalten war, machte der Älteste der Stadtreisigen oder Einspänniger auf einem Zettel

ein Verzeichnis der Geleitstage in folgender Form und ließ dieses am Markte anschlagen:

Den ehrbaren Herrn Burgern und Kaufleuten sei kund, daß die Geleit zu schierstkünftiger Frankfurter Fastenmeß werden auf den n. Tag zugeführt werden. Und sollen die Reitenden auf den n. Tag zu früh um 2 der großen Uhr anreiten. Die Fahrenden sollen auf obgemelten Tag des Morgens früh zu der Toraufsperrenszeit anfahren. Und sollen die Last- und Güterwägen, in das Geleit gehörig, am 4. Tag vor dem Geleit gegen Abend hinausgeführt und von dem Syndikus verzeichnet werden: der letztere hat von diesem Verzeichnis allein in dem Schreiben gen Ansbach und Fürth Meldung zu tun.

Nach dem Anschlagen der Geleitszettel am Markt ritt der Befehlshaber der Nürnberger (im 16. Jahrhundert der Syndikus) an dem Tage zu Nürnberg aus, an dem die Güterwägen hinweggeführt wurden, und verharrte bei denselben samt einem Einspänniger bis gegen Miltenberg. Auf der Strecke von Nürnberg bis Würzburg mußte der Einspänniger, der die fahrenden und reitenden Meßbesucher führte, gutes Aufsehen haben, damit keine Neuerung vorgenommen und die Nürnberger Kaufleute wider den alten Gebrauch nicht beschwert wurden; begab es sich, daß denselben etwas Widerwärtiges begegnete am Hinabreisen zwischen Nürnberg und Würzburg, so hatte der Einspänniger, da der Befehlshaber, der die Güterwägen begleitete, erst zu Würzburg zu dem Gesamtgeleite kam, solche Unregelmäßigkeit unverzüglich dem Rate zuzuschreiben, eine Verpflichtung, die von Würzburg abwärts dem Befehlshaber des ganzen Geleites zukam. Von Miltenberg an, wo die Güter der Meßbesucher auf die Schiffe auf dem Main verladen wurden, verritt der Befehlshaber über ein Tag zween gegen Frankfurt, während der Einspänniger in Miltenberg stilllag.

Ungefähr drei Tage nach der Ankunft der Nürnberger zu Frankfurt, die am Schlag am oberen Ende von Oberrad aus dem mainzischen Geleite in das Frankfurter Geleite übernommen wurden i). versammelten sich auf das Erfordern des Befehlshabers die Kauf-

<sup>1)</sup> S. Kriegk, Frankfurter Bürgerzwiste und Zustände im Mittelalter S. 307.

leute von Nürnberg in dem Nürnberger Hof und verglichen sich der Geleitstage zu der Heimreise aus der Messe. Das Verzeichnis der Geleitstage der Heimreise, das denen der Herreise, selbstverständlich in umgekehrter Reihenfolge, völlig glich, wurde von dem Befehlshaber den Amtleuten der fünfzehn oben benannten Orte mitgeteilt, desgleichen dem Rat von Nürnberg zugeschrieben, wann die Geleite zu Frankfurt ausreiten und auf welche Zeit und Tag sie nach Hause kommen.

Der Befehlshaber ritt von Frankfurt erst weg, wenn die in das Geleite gehörigen Güter alle auf das Wasser und in die Schiffe eingeladen waren. Auf der Heimreise ritt der Befehlshaber in die sieben mainzischen Ämter Steinheim, Seligenstadt, Stockstadt, Klingenberg, Miltenberg, Külsheim und Bischofsheim und überlieferte daselbst den mainzischen Geleitsreitern die vorgeschriebenen roten Nestel und zwar einem jeden Adeligen zwei Dutzend, einem gemeinen Reiter ein Dutzend. Da bei dieser Nestelverteilung Übervorteilungen vorgekommen zu sein scheinen, so ward dem Befehlshaber aufgetragen, den Vögten oder Schultheißen der genannten sieben mainzischen Ämter nur soviel Dutzend Nesteln auszuhändigen, als die von den Marschällen oder Reiterhauptleuten hergestellten Verzeichnisse der Geleitsmannschaften Personen aufwiesen.

Nach der Übergabe der Nestel an die mainzischen Geleitsmannschaften traf der Befehlshaber in Miltenberg wieder mit dem Geleite zusammen, das inzwischen von Frankfurt die Reise auf dem Main mit den Schiffen bewerkstelligt hatte. Waren die Güter zu Miltenberg wiederum auf die Achse verladen, so übernahm die Leitung des Geleites bis Nürnberg der von dem Einspänniger begleitete Befehlshaber, der allenthalben unterwegs gut achthaben sollte, wo sich etwa Reiterei sammeln wollte, von denen den Kaufleuten oder Gütern Nachteil zugefügt werden möchte, solches zum furderlichsten an die Geleitsorte, da ihnen Abbruch besehehen möchte, auch den Kaufleuten zur Warnung und zuvorderst auch dem Rat nach Nürnberg zu sehreiben.

Der Befehlshaber sollte auch, wo sich andere Unrichtigkeiten gegen die zugeschriebenen Geleite zutragen würden, solches bei den Amt- und Reitershauptleuten anstatt und im Namen des Rates und der Kaufleute sich beklagen und solche Unrichtigkeiten jederzeit dem Rate zuschreiben oder zu seiner Heimkunft referieren.

Wie groß war nun oder vielmehr aus wie viel Teilnehmern bestand durchselmittlich eine solche Nürnberger Meßkarawane im 15. Jahrhundert? Darüber gibt uns ein im Nürnberger Kreisarchiv aufbewahrtes Aktenstück Aufschluß, das die einem markgräflich brandenburgischen Amtmann anfallenden Geleitsabgaben verzeichnet, die die aus der Frankfurter Fastenmesse anno 1446 zurückkehrenden Nürnberger Kaufleute nebst den Regensburgern, Neumarktern, Passauern, Braunauern und Salzburgern für sich und ihre Güterwägen entrichteten 1). Danach ritten mit diesem Geleit Nürnberger mit 36 Pferden, Regensburger und Passauer mit 15 Pferden, die zusammen 32 Groschen oder 8 H Geleitsgeld bezahlten. Unter den Wägen, die aus der Fastenmesse 1446 gegen Nürnberg heraufführen, werden zunächst zwölf Wagen mit halber Ladung, die zusammen sechs Gulden an Geleitsgeld ertrugen, und acht Wägen mit Zentnergut, d. h. gewöhnlicher Ware, die miteinander 2 fl. Geleitsgeld gaben, unterschieden. Für die übrigen Wägen, deren Zahl nicht angegeben wird, ist bloß die Zahl der Zugpferde, nämlich 198 Pferde, sowie das dafür entrichtete Geleitsgeld, nämlich 521/2 fl., notiert. Nimmt man. was nach einzelnen Angaben zutreffen dürfte, die Zahl der auf einen Wagen treffenden Pferde zu vier an, so ergäbe sich als eine den 198 Pferden entsprechende Zahl von 49 Wägen, im ganzen demnach 69 Wägen und 51 Reiter, eine Karawane, die zusammen mit den Geleitsreitern eine recht stattliche Länge erreichte.

Weniger stattlich waren die Karawanen, die zur Zeit der Messen von Nürnberg nach Frankfurt zogen. Nach derselben Geleitsrechnung, aus welcher die Zahl der Reiter und Wägen, die im Jahre 1446 aus der Herbstmesse von Frankfurt gen Nürnberg heraufzogen, zu ersehen ist, bestand der Handelszug, welcher im September 1446 von Nürnberg nach Frankfurt hinabzog, lediglich aus Reitern, und zwar waren es im ganzen 86 Pferde,

<sup>1)</sup> Welches diese markgräfliche Zollstätte war, ist aus der nur als Fragment erhaltenen Urkunde (Konzept) nicht zu ersehen. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist es Neustadt a. d. Aisch gewesen.

die teils von Nürnberg, teils von Regensburg, Straubing und Landshut und anderen Städten kamen. Von Nürnberger Bürgern, die als Führer von Abteilungen mit 16 bezw. 14 Pferden damals nach Frankfurt zogen, werden Hans Kramer, Jobst Tetzel, Rummel und Gutwein genannt. Da von diesen Nürnberger Reitern nur Hans Kramer mit seinen 16 Pferden als ein aus der Herbstmesse zurückkehrender Meßbesucher erwähnt wird, so müssen die drei übrigen Nürnberger entweder bei ihrer Rückkehr eine andere Route als die Reichsstraße eingeschlagen haben oder sich über die Meßzeit hinaus in Frankfurt aufgehalten haben.

## 2. Der Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. im 15. Jahrhundert.

Aus der Anzahl der Wägen und der Reiter einer Meßkarawane läßt sich im großen und ganzen wohl ein Bild von dem zur Zeit der Frankfurter Messe sich abwickelnden Verkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt gewinnen; einen genaueren Einblick in die Menge und in die Art der Güter, die in den Meßzeiten zwischen den beiden Städten hin- und herbefördert wurden, können wir uns jedoch dadurch nicht verschaffen. Zu einer solchen Aufklärung verhelfen nur die in den Stadtrechnungen bezw. in den Belegen zu den Stadtrechnungen enthaltenen Angaben über die sogen. Freßgelder, d. h. über die Umlagen, die von den Kaufleuten im Verhältnis der Menge und Beschaffenheit ihrer in und aus der Messe gebrachten Güter zur Bestreitung der Verehrungen und Zehrungskosten der Geleitsreiter aufgebracht wurden. Der Gebrauch, die Geleitsreiter mit ihren Zehrungsgeldern und Verehrungen mittelst der sogen. "Freßgelder", auch "Freßbeutel" genannt, von einem aus der Kaufmannschaft erwählten Handelsherrn abfertigen zu lassen, mag etwa zu Anfang des 15. Jahrhunderts aufgekommen sein: denn die erste Stadtrechnung, in der dieser Freßgelder Erwähnung geschieht, ist diejenige vom Jahre 1422 1). Die Freßgelder werden ein Jahrzehnt lang, also

<sup>1)</sup> Vgl. das Große Register vom Jahr 1422. Die von P. Saxores in seinem verdienstvollen Werke "Die reichsstädtische Haushaltung Nürnbergs" S. 518 gemachte Angabe, daß wir nur für das Jahr 1480 über die Art der Umlage der Freßgelder genauer unterrichtet sind, ist nach den folgenden Ausführungen zu berichtigen.

von 1422—1431, unter dem Titel "Recepta von Anton Derrer und Michael Behaim (jüngere Bürgermeister) und Joh. Thumen, unserm Schreiber, die sie von den Kaufleuten eingenommen haben von der Habe wegen, die in der nächstvergangenen Frankfurter Fasten, (seil. Herbst)messe hinab- und heraufgegangen", in den Stadtrechnungen erwähnt und in demselben Jahrzehnt mit Ausnahme der Jahre 1429 und 1431 auch in je zwei Summen (Fasten- und Herbstmeßfreßgelder) gebucht.

Die Bestimmung dieser Freßgelder war übrigens in den ersten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts eine von den späteren etwas verschiedene. Bei der Angabe über die Rezepta der Fastenmesse vom Jahre 1427 heißt es nämlich: das hat man genommen an dem gelt, das Anton Derrer zu Frankfurt in der vastenmeß verzert hat, der von Rats wegen darnider war und das auch die verzert haben, die er mit den geschirren herauf gesant hat und das auch Peter Haidenaber zu Würtzburg und zu Bischofsheim darinnen verzert hat und das auch sonst von geleits wegen und allen andern sachen darauf gegangen war und über das, das man den zu liebung geben hat, die das ausgericht haben 1).

Aus diesen Anmerkungen ist ersichtlich, daß die von den Meßbesuchern aufgebrachten Abgaben zunächst zur Bestreitung der Zehrungskosten der vom Rat dem Geleite beigegebenen Ratspersonen und Stadtdiener sowie aller sonst auf das Geleit aufgegangenen Kosten bestimmt waren. Erst später, wie es scheint, von der Mitte der dreißiger Jahre an, als die Stadt für die Kosten der Geleitswerbung selbst aufkam, haben die Kaufleute die von ihnen entrichteten Freßgelder zur ausschließlichen Abfertigung der Geleitsreiter, sowohl der städtischen wie der fremden, mit Zehrungsgeld und Verehrungen verwendet.

Für die Berechnung der Menge und die Bestimmung der Art der Meßgüter kommt übrigens diese wechselnde Verwendung der Freßgelder nicht in Betracht. Hiefür ist allein der nach den einzelnen Jahren wechselnde Tarif für die drei Hauptarten

<sup>1)</sup> Genau dieselbe Anmerkung findet sich bei der Verbuchung der Rezepte der Herbstmesse 1427, nur ist da statt des P. Haidenaber Hans Cramer alderjenige genannt, dessen Zehrungskosten zu Würzburg und Bischofshein in die Einnahmen von den Kaufleuten eingerechnet sind.

der Güter, Gewand, schweres Gut und geringere Ware (Eisen, Kürschnerwerk etc.), ausschlaggebend 1). Der Tarif sowie die Summen der Freßgelder von 1422 bis 1430 ergeben sich aus folgender Tabelle, in welcher das & Heller (240 Heller) zu 120 3), also der Schilling, der zwanzigste Teil eines Pfundes, zu 6 3) angenommen ist.

Tabelle I. Sätze und Summen der Freßgelder für das dritte Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts.

Jahr	Messen	1 Saum od. 4 Ztr. Gewand	6 Ztr. schweres Gut	6 Ztr. geringe Ware	Summe der Freßgelder			
		Pfennige	Pfennige	Pfennige	Pfd, Heller	Schill		
1422	Fasten	371/9	371/2	183/4	131 97	16 9		
1423	Fasten) Herbst)	45	45	221/9	179 77	6		
1424	Fasten Herbst	30	30	15	98 67	7 2		
1425	Fasten Herbst	26 30	26 30	13 15	100 78	9		
1426	Fasten Herbst	34 35	34 35	$\frac{17}{17^{1/2}}$	116 105	3 14		
1427	Fasten Herbst	26 23	26 23	$\frac{13}{11^{4/2}}$	101 93	10 18		
1428	Fasten} Herbst	28	28	14	89 108	5° 15¹		
1429			-	-	_	_		
1430	Fasten Herbst	24 32	24 32	12 16	74 99	8		

Die Höhe der Freßgelder war zwar in den verschiedenen Jahrgängen eine wechselnde, doch blieb das Verhältnis der Sätze für die drei Arten der

Daß sich aus den Summen der Freßgelder Aufschlüsse über den Güterverkehr, der sich zwischen Nürnberg und Frankfurt zur Zeit der beiden Frankfurter Messen abwickelte, gewinnen lassen, ist ohne weiteres klar. Durch die bloße Umrechnung der Summen der Freßgelder in die entsprechende Anzahl von Saumlasten oder Zentner schweren Gutes oder Zentner geringer Ware, wie es z. B. Sander für das Jahr 1430 in seinem Buche über den reichsstädtischen Haushalt Nürnbergs (S. 519 Anm. 1) gemacht hat, würde aber doch ein kaum zutreffendes Bild von der Menge sowie von der Art der zwischen den beiden Handelsstädten hin und her transportierten Meßgüter gewonnen werden. Eine den tatsächlichen Verhältnissen wirklich entsprechende Anschauung von dem Meßgüterverkehr ist nur durch die Ausscheidung der drei Arten von Gütern, die im Tarif der Freßgelderumlage unterschieden werden, zu erzielen. Ein ganz eigenartiger Zufall fügte es nun, daß in der späteren Serie der Freßgelder, die uns aus dem 15. Jahrhundert erhalten sind, nämlich in den mit dem Jahre 1476 beginnenden, unter den Rechnungsbelegen zu den Nürnberger Stadtrechnungen befindlichen Freßgelderverzeichnissen, sich ein Verzeichnis, und zwar das vom Jahre 1476, vorfindet, in welchem diese Ausscheidung nach den drei Arten der Meßgüter auf das genaueste durchgeführt ist. Durch diese für die Verkehrsgeschichte des späteren Mittelalters außerordentlich wertvollen zwei Rechnungen von dem Zentnergut und von dem Gewand, die in die beiden Frankfurter Messen des Jahres 1476 und daraus gegangen sind, sind wir zunächst in den Stand gesetzt, die Menge der drei Warengattungen der Meßgüter für das letzte Viertel des 15. Jahrhunderts festzustellen. Die Menge der geringwertigen Güter, die im Jahre 1476 auf der Geleitsstraße Nürnberg—Frankfurt hin und her befördert wurden, betrug 5039 Zentner (2949 Zentner in der Fastenmesse, 2190 Zentner in der Herbstmesse), die Menge Gewand 1834 Zentner (865 Zentner in der Fasten-, 969 Zentner in der Herbstmesse), die Menge schweren Gutes 855 Zentner (372 Zentner in der Fastenwesse, 483 Zentner

Meßgüter, geringe Ware, schwere Ware und Gewand, durch die sämtliche: Jahre des dritten Jahrzehntes ein konstantes, nämlich 1:2:3.

in der Herbstmesse), so daß also Gewand und schweres Gut zusammen mit 2689 Zentnern ungefähr die Hälfte der geringwertigen Güter ausmachten, wobei schweres Gut und Gewand sich zueinander etwa wie 1:2 verhielten. Dieses Verhältnis der Mengen der drei Gütersorten dürfte in dem letzten Drittel des 15. Jahrhunderts wohl im ganzen konstant gewesen sein, so daß sich also aus den Freßgeldersummen die Menge der Güter, die in jenem Zeitraum den Weg zwischen Frankfurt und Nürnberg zu Land machten, für jedes Jahr annähernd ermitteln läßt.

Etwas anders liegen die Verhältnisse für das erste Drittel des 15. Jahrhunderts, für welches in den Nürnberger Stadtrechnungen die Freßgelder nach den drei Gütersorten nicht ausgeschieden sind. Für diesen Zeitraum sind wir deshalb bezüglich der Mengen der drei Gütersorten auf Vermutungen angewiesen, denen allenfalls dadurch eine gewisse Grundlage gegeben werden könnte, daß man bei der Schätzung den bedeutenden Aufschwung des Gewandhandels in Nürnberg gegen Ende des Mittelalters in Betracht zieht und dementsprechend die Menge des Gewands im ersten Drittel des 15. Jahrhunderts zum mindesten um die Hälfte niedriger ansetzt als gegen den Ausgang dieses Zeitraumes.

Wie lange der für das dritte Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts aufgestellte Freßgeldertarif Gültigkeit hatte, ist wegen des Fehlens der Umlagenverzeichnisse in den Stadtrechnungen vom Beginn des vierten bis zur Mitte des achten Dezenniums nicht mehr zu In den beiden ersten Freßgelderverzeichnissen der späteren Serie, d. h. in denen vom Jahre 1476, taucht ganz unvermittelt ein von dem früheren Umlagesatz durchaus verschiedener Freßgeldertarif für die drei Arten der Meßgüter auf. Während nämlich in dem ersten Drittel des 15. Jahrhunderts die Abstufung in der Weise erfolgte, daß das Freßgeld für einen Zentner schweren Gutes das Doppelte des Freßgeldes für einen Zentner geringer Ware, das Freßgeld für einen Zentner Gewand das Dreifache der für einen Zentuer geringen Gutes erhobenen Gebühr ausmachte, betrug nach dem Umlagesatz vom Jahre 1476 das Freßgeld für einen Zentner schweren Gutes das Dreifache des Freßgeldes für geringe Ware und das Freßgeld für einen Zentner Gewand das Zweiundeinhalbfache des Freßgeldes

für schweres Gut pro Zentner. Da im letzten Drittel des 15. Jahrhunderts für einen Zentner

Geringe Ware Schweres Gut Gewand 
$$2 \ \beta$$
  $6 \ \beta$   $14 \ \beta$ 

Freßgeld bezahlt wurden, so war das konstante Verhältnis der Freßgeldersätze 1:3:7, während das Verhältnis dieser Sätze im ersten Drittel desselben Jahrhunderts 1:2:3 war.

Es war demnach im Laufe des Jahrhunderts der von den Kaufleuten selbst regulierte Umlagensatz für geringe Ware um ein geringes zurückgegangen, der Satz für schweres Gut hatte sich im ganzen konstant erhalten, dagegen war die Umlage für Gewand ganz bedeutend in die Höhe gegangen, ein Beweis dafür, daß der Gewandhandel von den Kaufleuten als der einträglichste unter den Kommerzien jener Zeit angesehen und seine Vertreter deshalb am stärksten zu der Deckung der Geleitskosten herangezogen wurden.

In Tabelle II ist eine Übersicht über die Freßgelder der achtziger Jahre inklusive des Jahrganges 1476 gegeben. Aus einer Vergleichung dieser Zusammenstellung mit der in Tabelle I gegebenen Übersicht über die Freßgeldersummen des dritten Jahrzehnts des 15. Jahrhunderts tritt zunächst die Tatsache hervor. daß der Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt im Verlauf eines halben Jahrhunderts zum mindesten um die Hälfte der anfänglichen Gütermenge gestiegen ist. Denn reduziert man die Freßgeldersummen des neunten Jahrzehnts, die in alten Pfunden (1  $\mathcal{H}$  neu = 4  $\mathcal{H}$  alt) angegeben sind, auf neue Pfunde, so erhält man als Mindestsumme 117 H, als Maximalsumme 176 t, woraus sich als Durchschnittshöhe der bei einer Messe vereinnahmten Freßgelder 147 H ergibt; die Freßgeldersummen des dritten Jahrzehnts des 15. Jahrhunderts dagegen bewegen sich, wenn man von den extremen Jahren 1423 und 1424 absieht, in welchem einem Maximum von 179 % ein Mini mum von 67 T gegenübersteht, zwischen 77 und 131 T, d. h. sie erreichen im Durchschnitt nur die Höhe von 104 F pro Messe.

Tabelle II.

Sätze und Summen der Freßgelder für das neunte Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts.

I-1	Messen	Freßgeld pro einen Zentner			Freßgelder		Schw.	Ge- wand	ng- s Gut thern
Jahr		Ge- wand	Schw. Gut	t   Gut			Zent- nern	in Zent- nern	Gering- wertiges Gut in Zentaern
	Fasten	11	1 216.	1 116.	674	22	372	865	2949
1476	Herbst				703	16	483	969	2190
	Fasten				660	11			
1482	Herbst				518	3	_		
	Fasten Herbst		6		509	3	-		
1483					469	24		_	-
	Fasten				585	24			
1484					508	10	-		
					489	10			
1485	Herbst	14		2	530	19	!	-	
1486	Fasten				638	10			
1486	Herbst	- 11			611	1	-		-
1405	Fasten Herbst				512	21			
1487					684	23	-		
1400	Fasten				641	29			
1488	Herbst				620	2		-	
1400	Fasten				633				1
1489	Herbst			1	560	-	- 1		
		,	,	7					

Der Umstand, daß die Freßgeldgebühr für Gewand, die im ersten Drittel des 15. Jahrhunderts nur um ein Drittel höher gewesen war als das Freßgeld für schweres Gut, noch im Verlauf eines halben Jahrhunderts um mehr als das Doppelte des letzteren gestiegen war, deutet schon darauf hin, daß das bedeutende Wachstum des Güterverkehrs zwischen Nürnberg und Frankfurt innerhalb der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts mit dem Aufblühen des deutschen Tuchhandels im 15. Jahrhundert im Zusammenhang steht. In der Tat kommt der Hauptanteil

an dieser bedeutenden Verkehrssteigerung dem Gewandhandel zu: denn mit der zunehmenden volkswirtschaftlichen Blüte der deutschen Städte hatte nicht nur der deutsche Tuchhandel eine früher nicht gekannte Lebhaftigkeit und Ausdehnung erlangt sondern auch die Einfuhr fremder Tuche, besonders flandrischer, französischer und englischer Gewebe, in allen deutschen Gauen außerordentlich zugenommen 1). In Nürnberg war schon im Jahre 1430 ein Gewandhaus erbaut worden, in dem alle einheimischen und fremden Tücher, welche zum Detailverkauf nach Nürnberg gebracht wurden, zur Schau gestellt, d. h. nach ihrer Beschaffenheit untersucht und gemessen und dann mit dem Zeichen der Rechtmäßigkeit versehen wurden. Für das Zeichen wurde pro Tuch eine Gebühr von 3 A, für das Lagern der Tücher im Gewandhaus pro Loden 2 / erhoben 2). Diese Gebühren, unter dem Namen "Zoll und Hausgeld vom Gewandhaus" in den Stadtrechnungen verbucht, ertrugen in dem vierten Jahrzehnt im Minimum 13 W 6 Sch., im Höchstfall 41 W, also Summen, die auf einen mäßigen Umfang des Tuchhandels in Nürnberg schließen lassen"). Ein anderes Bild ergibt sich für den Nürnberger Tuchhandel hingegen nach den Einnahmen aus dem Zoll und dem Hausgeld vom Gewandhaus in den achtziger Jahren des 15. Jahrhunderts. In dem neunten Jahrzehnt betrugen nämlich diese Einnahmen pro Jahr zum mindesten 150 H, im Maximum 247 H, d. h. das Sieben- und Achtfache der Zoll- und Hausgeldeinnahmen vom Gewandhaus im vierten Jahrzehnt 1). An dieser bedeutenden Zunahme der Gewandhausgebühren, deren Satz, nach allem zu schließen, sich im 15. Jahrbundert gleich geblieben, war selbstverständlich in erster Linie der einheimische Tuchhandel beteiligt. Doch neben Nürnberger Tuchbändlern befanden sich, besonders unter den Großhändlern, auch manche bekannte Firmen aus an-

<sup>1)</sup> Inama-Sternegg, Deutsche Wirtschaftsgeschichte III, 2 S. 332.

Nürnberger Polizeiordnungen aus dem 18. bis 15. Jahrhundert, herausgegeben von BAADER, S. 163 165, außerdem ROTH, Geschichte des nürnbergischen Handels, III, S. 226.

P. Sander, Die reichsstädtische Haushaltung Nürnbergs von 1431 bis
 1440, I. S. 310.

<sup>4)</sup> Große Register des Nürnb. Kreisarchivs von 1486-1498. Vierteljahrschr. f. Social- u. Wittschaftsgeschichte. V.

deren süddeutschen Reichsstädten, wie Sigm. Gossenbrot von Augsburg, der in den Jahren 1476 und 1482 mit je 49 und 52 Säumen an dem Gütertransport von Frankfurt nach Nürnberg beteiligt war, die Vöhlin von Memmingen, die, durch ihren Faktor Bernhard Walther in Nürnberg vertreten, durchschnittlich 18 bis 20 Säume Gewand pro Jahr nach Nürnberg einführten bezw. ausführten. Unter den Nürnberger Gewandhändlern der achtziger Jahre stand hinsichtlich des Güterumsatzes Heinrich Wolf, der z. B. im Jahre 1486 ca. 60 Säupre von Frankfurt bezw. nach Frankfurt bringen ließ, obenan; diesem durch seine Geschäftsverbindungen mit Kaiser Maximilian I. bekannten Nürnberger Großkaufmann folgten sodann die bekannten Nürnberger Patriziergeschlechter Niklas Groß, L. Hirschvogel, H. Imhof mit durchschnittlich 18 Säumen pro Jahr, denen sich die Firmen Schmidmair, Franz Krell, Karl Link, Hans Thum, Barth, v. Evb, Dietmair, Hans Focker, Eberhard Meurel mit etwa gleichem Umsatz anreihten. Einen durchschnittlichen Umsatz von 10 Säumen erreichten die Gewandschneider Kunz und Hans Mair, Jobst Gschwind und andere; die übrigen Tuchhändler, meist wohl Gewandschneider, wie Erhart Haidecker, Fr. Beinbrenner, Nikl. Schuster etc., kamen meist über 5 Sänme Gewand im Meßverkehr nicht hinaus.

Unter den übrigen Nürnberger Kaufleuten, die sogen. Zentnergut von der Messe und in die Messe nach Frankfurt führten, ragen durch bedeutenden Umsatz der Krämer Greulich, Peter Zinner. Palfelder, Hillprant, Kühfüßer, Hans Kramer, Hans Mauerer, Hans Reichel, Kunz Toppler, Stamler, Schweiker. Schwerzer. Zolner und andere hervor. Von den zahlreichen Gewerbsmeistern, wie Rotschmieden, Flaschnern, Plattnern, Gürtlern, Spenglern, Kürschnern. Messerern etc., die an dem Meßgüterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt beteiligt waren, wurden meist nur ganz geringe Quantitäten Waren von Frankfurt bezogen bezw. dahingebracht.

Unter den auswärtigen Händlern, die über Nürnberg zu den Frankfurter Messen zogen, sind am häufigsten die von Taus, Amberg, Neumarkt, Regensburg, Tachau, Straubing, Landshut, Passau, also die böhmischen und bayrischen Kaufleute, vertreten; viel seltener sind schwäbische Orte, wie Donauwörth. Ulm, in den Freßgelderverzeichnissen zu finden. Auch Eisenacher und Greizer finden sich unter den über Nürnberg nach Frankfurt reisenden Meßbesuchern nicht selten, ein Beweis dafür, daß Nürnberg als Speditionsplatz für Thüringen in jener Zeit von nicht geringer Bedeutung war.

Die Gesamtmenge der zu den beiden Meßzeiten zwischen Nürnberg und Frankfurt hin- und hertransportierten Güter ist übrigens in den aus den Freßgeldern abgeleiteten Zentnerzahlen nicht enthalten; schwere Güter, wie Eisen, Kupfer, Blei, Galmei. Schwefel, Getreide, Wein u. dergl., die den Fuhrlohn auf der Achse nicht ertrugen, wurden trotz des von dem Erzstift Mainz gegenüber den Nürnberger Waren zeitweise geübten Stapelrechtes zu Miltenberg und trotz der Hindernisse, welche die Brandenburger Markgrafen auf Grund des von ihnen beanspruchten Straßen- und Geleitszwanges zu allen Zeiten der Beförderung der Nürnberger Güter auf dem Main von Bamberg bis Frankfurt in den Weg legten, von je auf dem Wasserweg transportiert 1). Da gerade diese schweren Waren, wie Eisen, Blei, Schwefel, Alaun, Calmei, Messing, Blech, die eigentlichen Massengüter bildeten, so würde sich für den gesamten Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt durch die Hinzuzählung der zu Wasser transportierten Güter ein wesentlich anderes Bild ergeben, als nach den allein den Verkehr zu Land repräsentierenden Frebgeldersummen, vorausgesetzt, daß eine Ausscheidung der direkt von Frankfurt bis Bamberg verfrachteten Güter von den auf dem Main überhaupt transportierten Gütern möglich wäre?).

<sup>1)</sup> Vgl. die Beilagen zu dem von Nürnberg ausgebrachten Pönahmandat vom 18. Sept. 1601 gegen die Markgrafen von Brandenburg wegen der von den letzteren zu Kitzingen arrestierten, von Bamberg nach Frankfurt gehenden Nürnberger Güter im Werte von 1000 fl. Nbg. Kreisarchiv, Saal 10, Nr. 1623.

<sup>2)</sup> Nach einem Ratschlag der 3 Ratsverordneten (Sig. Fürer, Endres Imher, Mart. Phinzing) vom Jahr 1532, die Niederlage der Meßgüter zu Miltenberg betreffend, betrug die Masse der schweren Güter, die alljährlich von Frankfurt gegen Nürnberg heraufgeführt wurde, zum mindesten 20 000 Zentner, die Masse der nach Frankfurt hinabgeführten schweren Güter 10 000 Zentner. Nimmt man, wie sich aus dem Freßgelderverzeichnis für das Jahr 1476 ergibt, die Menge der zu Land beförderten Güter zu 5500—6000 Zentner pro

196

Auch über den zwischen den beiden Frankfurter Messen statttindenden Nürnberg-Frankfurter Güterverkehr erhalten wir durch
die obenerwähnte Brandenburger Geleitsabrechnung einigen Aufschluß. Nach dieser Geleitsrechnung wurden nämlich in der Zeit
zwischen der Fasten- und der Herbstmesse des Jahres 1446 von
dem betreffenden Brandenburger Amtmann im ganzen sechs Wägen
und vierzig Pferden das Geleit gegeben, wobei allerdings nicht
zu erkennen ist, ob die sechs Wägen und die 40 Pferde sämtlich bis Frankfurt zogen. Diesen Fall auch augenommen, ergibt
sich für die Zeit zwischen den beiden Messen ein auffallend
geringer Güterverkehr auf der Reichsstraße von Frankfurt nach
Nürnberg.

Jahr an, so blieben für die auf dem Wasserweg beförderte jährliche Gütermenge noch reichlich 20000 Zentner übrig. Vgl. des Verf. Aufsatz "Der Kampf Nürnbergs mit Kurmainz um die freie Schiffahrt auf dem Main im 16. Jahrhundert". «Unterhaltungsblatt des "Fräuk. Kurier" 1906, Nr. 52, 54, 56, 58 u. 60).

(Schluß folgt im nächsten Heft.)

# Miszellen.

# Przemysl = Samo.

Von

### H. Schreuer, Münster i. W.

Zum drittenmal wird von slawischer Seite 1) mit einer Zuversichtlichkeit, die für den Fernerstehenden etwas Blendendes hat, über meine "Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der böhmischen Sagenzeit" (Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen, herausgegeben von GUSTAV SCHMOLLER XX 4), Leipzig 1902, oder wenigstens über eines der Hauptresultate, die Identität des sagenhaften Slawenfürsten Przemysl mit dem historischen Franken Samo, das Todesurteil gefällt. Zuerst versuchte es der czechische Historiker Pekař i - in der Hauptsache mit derben Worten. Hierauf veröffentlichte im Anschluß an eine angebliche Entdeckung Pekars der Berliner Slawist A. Brückner ein Feuilleton 3), worin er radikal kurzen Prozeß machte. Cosmas, die Hauptquelle für die böhmische Sage, sei ein frivoler Plagiator; echte Quelle sei der als Fälscher verlästerte, aber von Pekan rehabilitierte sogen. CHRISTIAN, besonders die Handschrift von Bödeken; der CHRI-STIANSche Przemysł könne aber aus inneren Gründen unmöglich mit Samo identifiziert werden.

Ich darf nicht unerwähnt lassen, daß der ezechische Bechtshistoriker Prof. HANEL in der Zeitschrift der Savignystiftung für Bechtsgeschichte XXIII (1902), germ. Abteilung S. 334 ff. meinen Ergebnissen im wesentlichen zugestimmt hat.

<sup>2)</sup> J. Pekař in Český Časopis Historický (ČČH.), hg. von J. Goll. und J. Pekař VIII (1902) S. 333 ff., vgl. unten S. 212 Anm. 3.

<sup>3)</sup> A. BRÜCKNER in der Beilage zur Münchener Allgemeinen Zeitung 1903 Nr. 204 und 205. Vgl. auch A. BRÜCKNER in Kwartalnik historyczny XVII (1903) S. 93 ff., in Biblioteka warszawska 1903 S. 39 ff. und in der Zeitschrift des Vereins für Volkskunde XIII (1908) S. 235 f.

Es war leicht, mit den beiden Kämpfern fertig zu werden 1). Gegenüber Pekar genügte eine Festnagelung 2). Gegenüber Brückner, dessen Ausführungen jedem halbwegs Sachverständigen auf den ersten Blick als völlig haltlos erscheinen mußten 3, genügte eine kurze, aber keinen Punkt unberücksichtigt lassende Auseinandersetzung 4), die aufwies, daß Cosmas selbständige Quelle sei 2), und daß, selbst von Cosmas abgeschen, auch der Przemysl Christians nach vernünftiger Methode gar nichts anderes sein könne als Samo.

In dieser Zeitschrift hat nun neuestens wieder der Grazer Bibliothekar Peisker") meinen Ausführungen über das Zusammentreffen des altslawischen Elements in Böhmen mit germanischen und auch awarischen Einflüssen eine längere Ausführung entgegengesetzt und darin insbesondere meine Gleichung Přemysl — Samo glattweg für abgetan erklärt. Es ist unschwer, die völlige Nichtigkeit auch dieses neuesten Angriffs darzutun.

- H. Schiefer, Zur altböhmischen Verfassungsgeschichte, in den Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung XXV (1904)
   385 – 413. Auch als Sonderabdruck.
- 2) a. O. S. 388. Über die eigentümliche Art Pekaks, zu polemisieren, von neuestens B. Buefflolz, Zur Lösung der Christianfrage. Sonderabdruck aus der Zeitschrift des Deutschen Vereins für die Geschichte Mährens und Schlesiens X (1906).
- 3) Selbst Phinker hat es in seinem unten Anm. 9 zitierten Aufsatze reinieden, den Brücknerschen Aufsatz auch nur zu zitieren selbst dort, wo er dagegen polemisieren muß, z. B. S. 521 ein zartes, aber entschiedenes Eingeständnis der Haltlosigkeit von Brückners Ausführungen. Brückners Feuilleton ist aber nichtsdestoweniger in einer Übersetzung des ezechischen Sozialphilosophen Masaryk unter das Publikum verbreitet worden. Eine freilich etwas derbe Zurückweisung erfuhr der Hauptschlag Brückners, Lubossa sei ein Mannsname, durch den ezechischen Slawisten Flajšhans in Osvěta (Oktober 1904). Über diese, allerdings jeden Kenner der ezechischen Sprache verblüffende Behauptung Brückners vgl. auch sehon meine Ausführungen, Mitt. d. I. f. ö. GF. a. O. S. 401 f.
- Meine oben Anm. 1 zitierte Abhandlung beschäftigt sich vorwiegend mit den Angriffen Brückners.
- 5) a. O. S. 391—397 und neuestens sehr eingehend Bretholz, Zur Zur Being der Christianfrage; ygl. oben Ann. 2. Es ist mir dank der Mitwirkung des Herrn GR. Pintern gelungen, die "Bödecker Handschrift", auf die Pekan und Brückner so viel gebaut hatten, aufzufinden. Das Ganze ist bloß eine Verarbeitung aus dem 15 Jahrhundert. Alles Nähere an anderer Stelle.
- 6) J. Peisker in seinem Aufsatze über die älteren Beziehungen der Slaven zu Turkotataren und Germanen und ihre sozialgeschichtliche Bedeutung. VJS. f. Social- und Wirtschaftsgeschichte III (1905) S. 187 ff. und 465 ff.: speziell mich betreffend S. 526 ff. Eingeweihte werden einen gewissen, hier vielleicht weniger interessierenden Parallelismus in dem Aufbau der Polemik Peiskers und Brückners wahrnehmen. Auch hier möchte ich nicht unerwähnt lassen, daß Peiskers eigenartige Methode, zu diskutieren, auch von ezechischer Seite gelegentlich der Debatten über die Hauskommunion ausreichend festgenagelt worden ist.

#### I. Peisker verstümmelt meine Beweiskette.

Vor allem hat sich Peisker einer groben Entstellung in der Wiedergabe meiner Argumentation schuldig gemacht. Er schreibt a. O. S. 527 ff.:

"Nur eines erscheint mir sieher, daß nämlich der Bauer Przemysl nicht aus dem fränkischen Kaufmann Samo, nach Fredegar dem Befreier der böhnischen Slaven vom Awarenjoche, ungedichtet werden konnte. Schreuer stützt diese Idee mit der Stammtafel – 7 lose Fürstennamen —, durch welche Cosmas den Fürsten Borziwoj († 894) mit Przemysl verknüpft: "Legt man an diese Stammtafel den üblichen Generationenmaßstab an, so fällt Neklan etwa in die Zeit Karls des Großen, Przemysl in in die Zeit des geschichtlichen Samo..." Ein Trugschluß. Die 7 Fürstennamen können denn doch nicht auch 7 Generationen derart bezeichnen..." [Es folgen Ausführungen, die ich sofort weiter unten¹) in ihrem wahren Lichte zeigen werde.] "Schreuers Berechnung ist daher falsch und damit auch die Gleichung: Samo — Przemysl²)."

Das klingt ja sehr schlüssig, ist aber schlümmer als ein Trugschluß. PEISKER hat hier ein einziges aus der ganzen Reihe meiner Argumente hervorgezogen, dieses mit einer gewissen Fixigkeit geköpft<sup>3</sup>), alles andere aber verschwiegen. Jeder nichts ahnende Leser wird dadurch irregeleitet, zu glauben, ich hätte die fragliche Gleichung bloß auf meine Interpretation der Stammtafel ge-

stützt, und damit sei es ja nun "sonnenklar" nichts.

In Wahrheit habe ich dagegen die Datierung der Sage in meiner "Verfassungsgeschichte" S. 11-21 auf Grund des Cosmas und in den Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung XXV (1904) S. 21-27 auf Grund der - möglicherweise inhaltsechten -Angaben des sogen. Christian eingehend erörtert. Daß die Stammtafel nicht der einzige Grund für meine Datierung sei, wie Peisker den ahnungslosen Leser notwendig glauben macht, konnte dem scharfen Kritiker unmöglich entgehen. In meiner "Verfassungsgeschichte" sage ich ausdrücklich in der von Peisker unterdrückten Fortsetzung der von ihm angeführten Stelle (S. 11): "Eine methodische Untersuchung soll zeigen, daß die mit Hilfe der Stammtafel gewonnene Datierung des Sageninhaltes in vollem Umfange stichhaltig ist". Ich lasse darauf eine Reihe von Gründen folgen (S. 13-17), welche die Identität von Przemysl und Samo ganz ohne Rücksicht auf die Stammtafel dartun. Darunter zeige ich auch an der Hand vollwichtiger Quellen, wie der fränkische Kaufherr allmählich in einen slawischen Bauer verkleidet worden ist4). In meinem angeführten Aufsatz in den Mitteilungen des

<sup>1)</sup> S. 201 ff.

<sup>2)</sup> Der letzte Satz ist von mir hervorgehoben.

<sup>3)</sup> Vgl. darüber unten S. 203 ff.

<sup>4)</sup> Also das, was Peisker a. O. S. 527 als unbedingt sichere Unmöglichkeit erscheint. Vgl. auch Mitt. d. I. f. ö. GF, XXV S. 409 und 418,

Instituts für österreichische Geschichtsforschung aber bin ich vollends zunächst unter geflissentlicher Ausschaltung des damals angefochtenen Cosmas — auch schon auf Grund der bloßen Legende CHRISTIANS, wosich die Stammtafel gar nicht findet, ganz aus inneren Gründen zu derselben Datierung gelangt!).

Also: selbst wenn Peisker alle Bedeutung der Regententafel vernichtet zu haben glaubte, durfte er die so mißliebige Gleichung "Przemysl — Samo" nicht ohne weiteres für abgetan erklären. Es ist eben unwahr, wenn Peisker die Sache so darstellt, als ob ich die Gleichung auf die

Stammtafel allein gegründet hätte.

# II. Meine Interpretation der Cosmasschen Stammtafel und Peiskers Polemik.

Und nun zu den Ausführungen Peiskers über meine Interpretation der Regententafel! Ich will dabei möglichst meine alten Worte gebrauchen.

Cosmas bietet eine Stammtafel, die Borziwoj mit Przemysl verknüpft". Die sagenhaften Fürsten nach Przemysl sind in der poe-

PEISKEIK hau auch hier bloß die oberflächliche Schwierigkeit hervorgehoben, meinen positiven Nachweis aber dem
Leser verschwiegen. Ich betone nochmals: Przemysl ist auch in der
alten Sagenform nicht in einen Bauer verwandelt, sondern bloß
verkleidet. Die alte Sage lässt in ihrem Przemysl noch sehr wohl den
germanischen, dem Slawen direkt antipathischen Charakter des militärischen
und staatsrechtlichen Organisators hervortreten. Die slawisch-bäurischen
Elemente erscheinen jedem, der sich die Mühe nimmt, auch nur den
Cosmaschen Bericht ruhig durchzulesen, als selbständige, dem wahren
Charakter des sagenhaften dux und solus dominus nicht entsprechende Schicht,
als Mantel, mit dem der (relativ) friedliche bäurisch-slawische Volksgeist den
Fremden verkleidet hat. Vgl. auch noch "Verfassungsgeschichte" S. 84 ff.
Andererseits ist Samo bereits für die bayrische Tradition des 9. Jahrhunderts
ein Slawe, also auf dem besten Wege, im Volksmunde zu verbauern — ein
Przeß, wie er bei dem vir acris ingenit (= Przemyst) Hernann Billung, teilweise auch bei Heinrich dem Finkler noch greifbarer nachzuweisen ist.

- 1) Peisker freilich zitiert a. O. S. 527 meinen Aufsatz so, daß der harmlose Leser glauben muß, ich hätte auch hier bloß mit der Stammtafel operiert. Er sagt wörtlich: "Schreuer (Verfassungsgeschichte S. 11f. und Mitt. d. I. f. ö. GF. S. 397f.) stützt diese Idee mit der Stammtafel.
  - 2) Cosm. 1 9. Premizl iam plenus dierum... raptus est ad Cereris generum.

Cui Nezamizl successit in regnum. Hunc ubi mors

Menata principales obtinuit fasces. Quo decedente ab hac vita,

Vogen suscipit rerum gubernacula, Huius post fatum, Unezlau rexit ducatum, Cuius vitam dum rumpunt Parcae, Crezomisl locatur sedis in arce, tischen Ausführung des Chronisten bloß als dessen Nachfolger, nicht auch als dessen Deszendenten erwähnt. Das hindert nicht, daß sie das letztere tatsüchlich sind. Ob sie zueinander in direktem Deszendenzverhältnisse stehen, wie sehen eine Quelle des 12. Jahrhunderts es will, kann dahingesteilt bleiben. Legt man an diese Stammtafel den üblichen Generationenmaßstab an, so fällt Neklan etwa in die Zeit Karls des Großen, Przemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo. Diese Datierung, gelegentlich auch schon von Anderen, aber mangels tieferer Begründung ohne besonderen Erfolg versucht, wird durch eine methodische Untersuchung des Sageninhaltes vollauf gerechtfertigt. So erscheint die Vermutung, die Fürsten gehörten wenigstens aufeinanderfolgenden Generationen an, nicht allzu gewagt.

Peisker entgegnet a. O. S. 528:

"Ein Trugschluß. Die sieben Fürstenmamen können denn doch nicht auch sieben Generation en derart bezeiehnen, daß jedem dieser sieben Herrscher ein Sohn oder Neffe nachgefolgt wäre. KANTECKI") und Losekthe wiesen ja sonnenklar nach, es habe in Böhmen ebensowenig wie bei den anderen slavischen Völkern irgendein Erbrecht auf den Thron gegeben 3, sondern bloß eine mit freier Wahl des Volkes verbundene Nachfolgeordnung nach dem Senioratsprinzip. Dem scheidenden Fürsten folgte somit in der Regel sein Sohn oder Neife nicht, sondern sein an Jahren ältester Agnat der ganzen stirps regia, also zumeist ein älterer Mann, wenn nicht ein Greis, dessen Regierungsdauer nur in außer-redutlichen Fällen "dem üblichen Generationenmaßstab" SCHREUERS S. 12 Ann. 2), einem vollen Viertel- bis Dritteljahrhundert, entsprochen haben kamn. Und hier soll es siebenmad nacheinander gesehehen sein?

Samo hatte nach FREDEGAR von seinen 12 wendischen Frauen 22 Söhne, und die werden sich auch wieder verzweigt haben. Wäre nun Samo († um das Jahr 658) = Przemysl, wie könnte man dann bei dem herrschenden Senioratsprinzip, welche in der Regel Fürsten im vorgeschrittenen Mannesalter, ja auch Greise

Hoc sublato e medio. Neclan ducatus potitur solio. Hic ubi vita decessit, Gostivit throno successit.

Cosm. I 10: Gostivit autem genuit Borivoy.

1) Diese Schrift ist eine Breslauer Dissertation: "Das Testament des Boleslaw Schiefmund. Seniorat und Primogenitur in Poleu", Posen 1880. Sie enthält Richtiges und Falsches — über das Seniorat in Böhmen nicht gerade sehr viel.

2) Gemeint ist Loserth, Das angebliche Senioratsgesetz des Herzogs Břetislaw I. im Archiv f. österr. Geschichte 64 (1882) S. 1 ff. Vgl. hiezu

unten S. 206, insbesondere Anm. 1.

3) Sie! Peiskers Vorstellungen über Erbrecht ruhen offenbar nicht gerade auf breiter rechts- und sozialgeschichtlicher Basis. Daß es sich um ein Erbrecht handle, hätte der unbarmherzige Kritiker aus ebendemselben Außsatze Losentus ermitteln können, den er hier für das Gegenteil anführt. Vebrigens hätte auch jeder Jurist im ersten Semester ihm dasselbe gesagt.

auf den Thron brachte, mit den ersten sechs Männlein (Nezamysl bis Neklan) die lange Zeitperiode bis zu Karl dem Großen ausfüllen! Schreuers Berechnung ist daher falsch . . . (vgl. oben S. 675)."

Das alles heißt mit kurzen Worten: Mit Rücksicht auf die altböhmische Senioratserbfolge können "denn doch nicht" sieben Nachfolger auch sieben Generationen entsprechen, kann also "denn doch nicht" Przemysl unter Anlegung des üblichen Generationenmaßstabs in die

Zeit Samos verlegt werden 1).

Diese Auslassungen werden von zwei Anmerkungen getragen. In der einen erklärt es Peisker als meine freie und willkürliche, aber rechtsgeschichtlich unmögliche Erfindung. daß die auf Przemysl folgenden Sagenfürsten dessen Deszendenten gewesen sein sollen 21. In der zweiten Anmerkung führt Peisker mit vielen Ziffern aus, daß die (ersten) sieben Sagenfürsten der Cosmasschen Tafel nach Analogie der historischen Przemysliden unmöglich als eine Nachfolge von sieben Generationen aufgefaßt werden dürften 3). In beiden Anmerkungen werden selbst längere Stellen aus meiner "Verfassungsgeschicht-" zitiert. Für den naiven Leser sieht alles höchst vertrauenerweckend aus.

Die folgenden Zeilen sollen zeigen, ob das Vertrauen gerechtfertigt ist.

### III. Peiskers Vorwurf, die "Przemysliden" seien meine Erfindung.

Ich will zunächst den ersten Vorwurf erledigen - den Vorwurf einer garnicht vorhandenen Originalität. "Tatsächlich" fühle sich "b 10 ß Schreuer nicht gehindert", in den sagenhaften Fürsten nach Przemysl nicht bloße Nachfolger, sondern auch dessen Deszendenten zu sehen 1) - meint Peisker.

Tatsächlich hätte Peisker des Gegenteil in meiner von ihm hier

1) Wohin eigentlich der epochale Sagenfürst zu verlegen sei, darüber schweigt sich Peisker pathetisch aus. "Ob Przemysl vor oder nach Samo oder mit ihm zugleich gelebt, wer kann das entscheiden!" deklamiert er S. 530. Soviel scheint mir jedenfalls sicher, daß Peisken die Frage nicht entscheiden kann.

2) Siehe unten Anm. 4.

3) Siehe unten S. 203 Aum. 3.

4) Da der normale deutsche Leser die sonderbare Methode Peiskers, zu polemisieren, kaum für möglich halten würde, drucke ich, um Evidenz herzustellen, auch die Anmerkungen Peiskers vollständig ab. Es heißt zunächst S. 527 Anm. 2 nach Anführung von Cosmas I 9 und I 10 vgl. oben S. 676

Anm. 2 und "Verfassungsgeschichte" S. 11 Anm. 1):
"Dazu bemerkt Schreuer, Untersuchungen, S. 11 Anm. 1: "Die sagenhaften Fürsten nach Przemysl sind in der poëtischen Ausführung (vgl. Loserth im Archiv für österr. Geschichte 64 [1882] S. 37) bloß als dessen Nachfolger, nicht auch als dessen Deszendenten erwähnt. Dies hindert nicht, daß sie das letztere tatsächlich sind." Dies hindert tatsächlich bloß Schreuer nicht, welcher in derselben Abhandlung Loserths (Das angebliche Senioratsgesetz des Herzogs Bretislaw I.) das Gegenteil hätte ermitteln können."

zitierten Fußnote ermitteln können, aber auch dem Leser nicht vorenthalten dürfen. Peisker bricht nämlich meine Anmerkung gerade an der richtigen Stelle ab, nämlich dort, wo eine ganze Reihe von Belegen seit dem 12. Jahrhundert angeführt wird, welche die Sagenfürsten sogar untereinander in ein kontinuierliches Deszendenzverhältnis bringen!). Und dazu habe ich in derselben von Peisker verstümmelten Anmerkung kritisch einschränkend hinzugefügt, es genüge, aber es rechtfertige sich auch reichlich aus inneren Gründen, zu vernuten, daß die Fürsten wenigstens aufeinander folgenden Generationen angehören?)!

Daß aber die Sagenfürsten als Deszendenten Przemysls, als Przemysliden gemeint und zu nehmen sind, ist nicht bloß von mir als Einzigem behauptet worden. Im Gegenteil — so viel ich von hier aus zu übersehen vermag: Peisken wird vielleicht der Einzige sein, der es bestreitet. Auch aus der Abhandlung Loskeths über die Senioratserbfolge ist das Gegenteil nicht zu ermitteln. Ja ich glaube sogar, auch Peisker zu "meinen" Anhängern zählen zu dürfen. Was soll denn das Seniorat, auf das er so viel Gewicht legt, wenn die Leute untereinander nicht verwandt waren? Und da auch Peisker von Przemysliden spricht, so bleibt kaum viel anderes übrig als anzunehmen, daß auch er die "Männlein" für Nachkommen, d. h. Deszendenten Przemysls hält. Sollte da die Hitze des Gefechtes nicht eine — freilich etwas bedenkliche — Trübung der rechts- und sozialwissenschaftlichen Vorstellungsweit des scharfen Kritikers verschuldet haben?

### IV. Peiskers und meine Berechnungen.

Bei der materiellen Erörterung der Regententafel erlaubt sich Peisker einen eigenartigen Kunstgriff<sup>3</sup>). Er unterschiebt mir zunächst, ich hätte per analogiam aus der Ahnentafel der geschicht-

<sup>1)</sup> Vgl. auch noch den "Exkurs" in meiner "Verfassungsgeschichte" S. 21: daselbst und S. 12 auch moderne Schriftsteller, die ähnliche Rechnungen anstellten. Der Vorwurf Peiskers wird um so unverständlicher, als mein Kritiker in seiner nächsten Anmerkung (S. 527 Anm. 3) ein Stück aus meinen Ausführungen abdruckt, wo ich Luppers Generationenrechnung zitiere.

<sup>2) &</sup>quot;Verfassungsgeschichte" S. 11 Anm. 1: "... Oh die sagenhaften Nachfolger Przemysls zu einander in direktem Deszendenzverhältnisse stehen, wie se die angeführten Annalen wollen, kann dahingestellt bleiben. Die Vermutung, daß sie wenigstens aufeinanderfolgenden Generationen angehören, ist mit Rücksicht auf die Resultate, die sich dabei ergeben, wohl nicht allzu gewagt.

<sup>3)</sup> S. 527 Anm. 3 zitiert und schreibt Peisker weiter:

<sup>&</sup>quot;Das [nämlich die Anlegung des üblichen Generationenmaßstabs an die Cosmassche Tafel der sagenhaften Czechenfürsten] ist — behauptet Schreuer — im ganzen wohl zulässig. Von Samo wissen wir, daß er 35 Jahre regiert hat. In das zehnte Jahrhundert fallen die drei Generationen: Wratislaw I. († 920), Wenzel der Heil. — Boleslaw I. († 967) und Boleslaw II. († 997). In das elfte Jahrhundert . . . Ebenso drei Generationen in das zwölfte Jahrhundert. In das dreizehnte Jahrhundert . . .

lichen Przemysliden nachweisen wollen, daß auch die sagenhaften sieben Fürsten sieben Generationen gebildet hätten. Er zeigt dann im Anschluß an den voll abgedruckten Stammbaum der zur Regierung gelangten Przemysliden klipp und klar, daß auf Grund der Senioratsfolge die 10 Generationen von Borziwoj abwärts "26. sage sechsundzwanzig Fürsten" umfaßten — "und es ist") über die gänzliche Haltlosigkeit der Schlußfolgerung Schrecers kein Wort mehr zu ver-

lieren nötig" - so Peisker.

Nun, Zahlen beweisen — nicht immer, aber sie verblüffen gewöhntich. Zunächst die Frage: Warum gerade zehn Generationen? So viele kommen ja für die Sage gar nicht in Betracht! Auch die Regierungsdauer dieser zehn Generationen, rund 350 Jahre, reicht über die der sagenhaften Zwischenfürsten nach meinen von Peisker hier bekämpten Ansätzen (von Przemysł-Samo † 658 bis zum Antritt Borziwojs I. rund 860, also rund 200 Jahre) weit hinaus. Und warum gerade diese zehn Generationen? Der Grund ist durchsichtig. Gerade die achteneunte und zehnte Generation nach Borziwoj, aber auch nur diese?), geben zufällig 13, sage dreizehn Fürsten zu-

Auch J. Lippert, Sozialgeschichte Böhmens I 128 f., ist geneicht, hier "nach Art des Chronisten eine Generationszeit durchschnittlich zu 30 Jahren zu rechnen". Er zieht aber keine Konsequenzen daraus:

zu 30 Jahren zu rechnen. Er zieht aber keine Konsequenzen daraus. Solche Konsequenzen, wie sie SCHREUER zieht (daß nämlich die Fürstentafel Nezamysl-Hostivit = 7 Mann, mit auch siehen Generationen ausmachen dürfte, können überhaupt nicht gezogen werden. Daß durchschnittlich drei Generationen ein Jahrhundert auszufüllen pflegen, ist allerdings richtig, aber keine böhmische Spezialität, sondern so ziemlieb überall der Fall. Auf diese an sich heilige Wahrheit kommt es jedoch hier gar nicht an, sondern auf die, von Schleduer bejahend beantwortete Frage, oh eben die Fürstentafel Nezamysl-Hostivit als eine Nachfolge von sieben Generationen mitverstanden werden darf. Den Beweis dazu soll per analogiam der Stammbaum der späteren Przemyslidenfürsten liefern. Hier der ganze Stammbaum der zur Herrschaft gelangten Przemysliden: [Es folgt nun dieser Stammbaum]. Siehe S. 681.

Man sieht: die Nachfolge von Borziwoj I. bis Przemysl Ottokar I.

umfaßt zehn Generationen, und zwar:

Generation	I.	(Borziw	oj)									1	Fürst.
22	П.	dessen	Söhne								=	2	Fürsten.
11	Ш.	dessen .	$_{ m Enkel}$							٠	_	2	Fürsten.
	TV.	dessen	Urenk	cel	(Bol	esla	w	$\Pi$ .)			=	1	Fürst.
59	V.	Boleslav	ws II.	Sö	hne						-	3	Fürsten.
••	VI.	Boleslav	ws II.	En	ikel	(Bř	eti	slav	νI.	)		1	Fürst.
94	VII.	Břetisla	ws I.	Söl	nne						_	3	Fürsten.
7	VШ.	Břetisla	ws I.	En	kel							5	Fürsten.
	IX.	Břetisla	ws I.	Ur	enke	el					=	3	Fürsten.
**	X.	Břetisla:	ws I.	Ur	uren	kel						5	Fürsten.

Somit umfassen die zehn Generationen 26, sage sechsundzwanzig Fürsten, und es ist über die gänzliche Haltlosigkeit der Schlußfolgerung Schreulers kein Wort mehr zu verlieren nötig.

1) Von mir hervorgehoben.

2) Noch durchsichtiger wird die Sache, wenn man die von Peisker aufgestellte Tabelle zu Ende führt. Die XI., XII., XIII., XIV. Generation haben je nur einen Fürsten!

sammen, also genau so viel wie die sonst noch herangezogenen sieben vorhergehenden Generationen. Sie ergeben dann mit diesen zusammen die schöne Summe von "26. sage sechsundzwanzig Fürsten"! Das ist doch gegenüber den "sechs Männlein", von denen über dem Strich gesprochen wird, verblüffend mehr! Gewiß! Die Ziffern werden noch drastischer, wenn man gleich bloß die achte, neunte und zehnte Generation herausgreift - allerdings springt dann der Kunstgriff mehr in die Augen.

Man kann nun aber auch andere, solider fundierte Durchschnittsrechnungen anstellen. Mit derselben Stammtafel der geschichtlichen Przemysliden wird die Zeit von 894 bis 1034, also die Zeit von 140 Jahren, ausgefüllt von Spytilmiew I., Wratislaw I., Wenzel I., Boleslaw I., Boleslaw II. und Boleslaw III. († 1037) ), also durch .. 6 Männlein". Davon ist der eine, Boleslaw I., nur durch Brudermord. also bloß zufällig, zur Regierung gelangt. Es bleiben daher eigentlich wieder nur fünf Männlein - genau so wie nach der Stammtafel der Sagenfürsten zwischen Przemysl-Samo († 658) und Neklan (aus der

Zeit Karls des Großen) 2).

Ich bin weit entfernt, damit einen "Beweis per analogiam" für die Sagenzeit erbringen zu wellen3). Das gäbe einen schweren methodischen Fehler. Peisker hat hier offenbargarnicht verstanden, worum es sich handelt. Es handelt sich um eine chronologische Prüfung und Interpretation der positiven Angaben und des sachlichen Inhalts bei Cosmas und in den anderen Quellen, die auf ein Generationenverhältnis der sagenhaften Fürsten hinweisen, ja mehr oder weniger ausdrücklich ein Deszendenzverhältnis behaupten. Und da ist doch die erste Frage die nach der realen geschichtlichen Möglichkeit dessen, was die Quellen nahelegen oder behaupten. Zur Erhärtung dieser Möglichkeit aber, um die allein es sich hier handelt, unternahm und unternehme ich eine Prüfung vollwichtig verbürgter Daten, der Daten über die geschichtlichen Przemysliden nicht, weil ich es für eine "böh-

1) Hier die Stammtafel, genau nach Peisker.

1. Przemysl. 2. Nezamysl. 3. Muata. 4. Vojen. 5. Unislav. 6. Kresomysl. 7. Neklan. S. Hostivit.

9. Berziwey I. + ca. 894 10. Spytihněw I. † ca. 912 11. Vratislav I. † ca. 920 12. Wenzel I., der Heilige, † 935 - 13. Boleslaw I. † 957 14. Boleslaw II. + 999 16. Jaromir 17. Udalrich 15. Boleslaw III. † 1037 + 1035 der 16. war der polnische Piastide Władiwoj, † 1003]

Von den revolutionären, außerordentlichen Wendungen während der Lebenszeit Bolesławs III., also von der polnischen Herrschaft, von Jaromir und und Udalrich ist füglich abzusehen.

2) Vgl. hierüber am einfachsten unten S. 207.

3) PEISKER unterschiebt mir das, a. C. S. 528 Ann. Er selbst verfällt aber in diesen Febler S. 529 Ann. durch die sonderbare Verwertung seiner Tabelle.

mische Spezialität" halte, daß drei Generationen durchschnittlich ein Jahrhundert auszufüllen pflegen, sondern weil ich zunächst an verbüggten Nachrichten glaubhaft machen möchte, daß der "übliche Generationenmaßstab" auch für die damalige, alte Zeit bei den böhmischen Fürsten Anwendung finden könne, daß auch für diese alten bähmischen Verhältnisse drei Generationen auf ein Jahrhundert gerechnet werden dürfen. Nichts mehr!

Den Einwand aber, der sich von selbst aufdrängt und sich auch aus der Vergleichung der geschichtlichen Zeit ergibt, daß nämlich auch Brüder oder Oheime bei der Thronfolge in Frage kommen könnten, die in kürzeren Zeiträumen aufeinanderfolgen — ein Einwand, den auch schon Palacky gemacht hat! — den habe ich Verfassungsgeschichte S. 12 Anm. 1 ausdrücklich in Betracht gezogen und durch die Fülle der übrigen für meine Interpretation sprechenden Indizien für erledigt erklärt. Peisker unterdrückt aber wieder diese Bemacht hätte.

### V. Das Senioratsprinzip.

Damit erledigt sich aber implicite auch der von Peisker mit so viel Aplomb ins Treffen geführte Einwand des Senioratsprinzips. Angenommen, dieses hätte wirklich in so schroffer Weise seit jeher gegolten, wie es als Grundlage der Peiskerschen Beweisführung notwendig ware 1); was folgt daraus? - Nichts. Die ersten 140 Jahre der geschichtlichen Przemysliden ergeben -- wenn man die Revolutionen außer Rechnung setzt - genau so fünf Männlein, wie (nach der Cosmasschen Stammtafel) die Zeit zwischen Przemysl und Neklan 21. die sich nach den Bemerkungen des Chronisten durch träges Dahinleben, Geschichtslosigkeit auszeichnete. Neklan, Gostiwit, Berziwoj machen aber - aus einer Reihe von Gründen 3) - zusammen ein Jahrhundert aus. Was soll da das — von mir übrigens gar nicht bestrittene und auch nicht, wie mir Peisker unterschieben möchte, überschene - Senioratsprinzip? Die sieben Fürstennamen können ganz wohl sieben Generationen darstellen. Und darauf allein kommt es an4). Dana fällt aber Przemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo. Es bleibt

<sup>1)</sup> Gegenüber dem Seitenhieb Peiskers a. O. S. 527 Ann. 2 (siehe oben S. 678 Ann. 4), ich hätte nich über das Senioratsprinzip in einem Aufsatze Losekerus (den ich selbst an der inkriminierten Stelle zitiere!) unterrichten können, verweise ich einfach auf meine Bemerkungen in der Kritischen Vierteljahrsschrift für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft 1896 S. 359 und meine Verfassungsgeschichte S. 57 ff. Für weniger Eingeweihte möchte ich nur nochmals besonders hervorheben, daß die Senioratserbfolge, soweit sie wirklich durchdringt, wie jede altböhnische Erbfolge in der Regel zunächst nur innerhalb eines kleineren Familienkreises, wenn nicht gar bloß innerhalb einer itausgemeinschaft in Betracht kommt, so daß also auch aus diesem Grunde die Senioratserbfolge nicht überschätzt werden darf.

<sup>2)</sup> Siehe oben S. 205.3) Vgl. unten S. 207.

<sup>4)</sup> Die Berechnungen dürfen nicht überschätzt werden; die Detailprüfung darf sich, wie oben gesagt, nur auf die Möglichkeitsfrage erstrecken.

wertwörtlich dabei, was ich "Verfassungsgeschichte" S. 11 ff. behauptet habe, und Peiskers Angriff ist nur ein strafbarer Versuch mit untauglichen, aber verbotenen Mitteln.

VI. Peisker als Anhänger meiner Rechnungsmethode.

Um die ganze Nichtigkeit der Peiskerschen Attacke noch drastischer zu zeigen, will ich noch auf Eines hinweisen. Peisker alkzeptiert seilbst einen Teil meiner Stammtafelinterpretation, allerdings ohne es den ahnungslosen Leser besonders merken zu lassen. "Verfassungsgeschichte" S. 17 ff. führe ich aus, und Peisker druckt es auch S. 527 f. ab, daß Neklan in die Zeit Karls des Großen falle, und zwar sowohl nach meiner Interpretation der Stammtafel als auch im Wesen deshalb, weit "die Ereignisse der Neklansage mit den Unternehmungen des Kaisers gegen Böhmen in den Jahren 805 6 verblüffend zusammenfallen"). Es ist das für mich eine der Proben für die Richtig-

Man kommt sonst zu Kindereien, wie sie durch HAGEK etabliert worden sind. Vgl. darüber meinen Exkurs "Verfassungsgeschichte" S. 21. Im Wesen kommt es nur darauf an, daß die sieben Fürsten zusammen auch sieben Generationen oder, noch genauer gesagt, rund 200 Jahre ausmachen können. Die Vermutung, daß dem wohl auch so sei, stütze ich a. O. S. 11 ff. Mitt. d. I. f. ö. GF. XXV (1904) S. 385 ff. durch eine methodische Untersuchung der Persönlichkeiten, Begebenheiten und Zustände. Das Charakteristische von Durchschnittsrechnungen sind ja immer Fehlerquellen im Detail. andererseits aber auch die Erfahrung, daß diese Fehlerquellen irgendwie sich in der Hauptsache kompensieren. Daß gelegentlich ein alter Mann mit kürzerer Regierungsdauer auf den Thron gelangt sein könne - was verschlägt das? Es braucht z. B. nur einmal ein Fürst so lange zu regieren, wie Kaiser Franz Joseph I., also rund zwei Generationen bindurch, so kompensiert das so manche kürzere Regierungszeit. Selbst ein alter Mann kann übrigens noch ganz gut "ein volles Viertel- bis Dritteljahrhundert" regieren, so z. D. Kaiser Wilhelm I., geboren 1797, Regent seit 1858, König seit 1861, ge-

A priori ist es gewiß möglich, daß - wie Peisker will - in der Regel Greise mit kurzer Regierungsdauer gefolgt seien. Dazu fehlt aber jeder quellenmäßige Anhaltspunkt, und was vorliegt, spricht dagegen, nicht dafür. Das Aeußerste, was man vernünttigerweise erwägen kann - wiewohl auch dieses schon im Widerspruch zu den Quellen steht -, ist, daß nicht jedesmal ein Sohn oder Neffe, sondern gelegentlich auch ein Bruder oder, noch seltener. ein Oheim gefolgt sei. Das "fällt aber nicht zu sehwer ins Gewicht" ("Verfassungsgeschichte" S. 12 Anm. 1). Es kann sich, wie gezeigt, in der verschiedensten Weise wieder ausgleichen. Es gibt eben eine ganz unerschöpfliche Menge von Einzelmöglichkeiten, die darum auch nicht weiter zu diskutieren sind, die aber immer wieder auf die eine und einzig maßgebende Möglich keit zurückführen, daß unsere "sieben Männlein" eine Zeitdauer von rund 200 Jahren, von sieben Generationen repräsentieren, selbst wenn sie dem Ausspruche der Quellen zuwider nicht in direktem Deszendenzverhältnisse zueinander stehen sollten. Ich habe unter den ungezählten Möglichkeiten in vorsichtiger Abschwächung der Quellenberichte die einfachste meiner Berechnung zugrunde gelegt. Die Zuspitzung, die Peisker S. 529 der Frage gibt: "Hier soll es siehenmal nacheinander geschehen sein", daß nämlich ein Greis ein volles Viertel- bis Dritteljahrhundert regiert hätte, ist eine aufliegende Fangfrage.

1) Siehe auch Mitt. d. I. f. ö. GF. XXV S. 386. keit meiner Berechnungen gewesen. Peisker gleitet darüber hinweg; aber 8,529 spricht er nur von "seehs Mannlein (Nezanysl bis Neklant, welche "die lange Zeitperiode" von Samo "bis zu Karl dem Großen") ausfüllen" sollen. Offenbar akzeptiert er also meine Stammtafelinterpretation für die Zeit Neklan—Gostiwit—Borziwoj, für die Zeit von Karl dem Großen bis zum Jahre 894, dem Todesjahr Borziwojs. Es besteht sonst, soviel ich sehe, kein plausibler Grund, die drei letzten Sagenfürsten von den Berechnungen auszuscheiden. Insoweit hätte also auch Peisker den "üblichen Generationenmaßstab Schreuers" anerkannt — trotzdem Cosmas ein Deszendenz- oder Generationenverhältnis zwischen Neklan und Gostiwit nicht erwähnt! Was aber dem 9. Jahrhundert recht ist, wird doch wohl auch den höchstens 140 Jahren vorher billig sein!

### VII. PEISKERS Aufstellungen.

Ich will mich nun auch noch etwas mit den Vorstellungen beschäftigen, die sich Peisker selbst von Przemysl und seiner Zeit macht.

### A. Przemysl-Samo.

Vor allem muß ich es mit Freude begrüßen, daß PEISKER meine Grundlichre akzeptiert, Przemysl sei gar kein Bauergewesen — wie es ja nach einem Stückchen der Sage scheinen sollte und wie vor mir communis opinio gewesen und auch nach mir von PEKAR und BRÜCKNER übereifrig verfochten worden ist. Auch für PEISKER ist Przemysl von Hause aus ein Fürst³). Freilich hätte PEISKER mich auch hier zitieren müssen, um so mehr, als der von ihm augeführte Grund nichts anderes ist als eine nackte

1) Von mir gesperrt.

- 2) Ganz falsch ist es, wenn Peisker S, 523 Ann, bemerkt, "alle Chronicen, mit Ausnahme einer einzigen" (der von Pekalt "entdeckten" berichtigten Legende des sog Christian, nennen Przemysl rund heraus einen Bauer. Peisker unterdrückt hier wieder meine Ausführungen Mitt. d. l. f. ö. GF, XXV S, 409. Er verschweigt allerdings auch die von mir als unhaltbar erwiesene Behauptung Bucknehm, der Przemysl der Legende sei und bleibe bloß Bauer. Uebrigens notiert Peisker selbst a. O. S. 524 "euf tantum agriculturae officium erat" (so die Legende). ein Euphemismus für rustigens?"
- 3) a. O. S. 520: "Der internationale Verkehr war somit (nämlich wegen der Grenzwälder) nicht so einfach, und es ist ausgeschlossen, daß die Czechenfürstin Ljuboscha aus einer so beträchtlichen Entfernung, vielleicht über mehrere Landeskonfinien hinaus, einen einfachen Bauer, den Untertan eines stammfremden Knézen, herausgegriffen und zum Gemahl erkoren hätte. Es ist vielmehr anzunehmen, daß Przemysl kein bloßer ausländischer Bauer, sondern der Bauernknez des benachbarten oder auch nicht benachbarten Staatchens war." Näheres über diesen "Bauernfürsten" unten S. 685 ff. Hier genügt es, festzustellen, daß auch für Peisken die Volkssage einen wirklichen Fürsten zu einem Bauer "umgedichtet" hat, und daß Peisken diese Erkenntnis sich sans phrase von mir aneignet.

Negation des Sagenberichtes, also gar kein eigentlicher Grund, sondern nur eine Behauptung, während ich meine Lehre aus einer ganzen Reihe von Gründen entwickle.

Peisker erklärt a. O. S. 520 f. Przemysł als Bauernfürsten "des benachbarten oder auch nicht unmittelbar benachbarten Startchens", der Lubossa, die Fürstin des Czechenvolkes, geheiratet habe. Auch dieser nicht sagengemäße Gedanke der ebenbürtigen Fürstenheirat stammt von mir bezw. von Samo. "Samo hat bekanntlich eine sehr ausgedelnte Vereinigung geschaffen, zum Teil wohl dadurch, daß er die Töchter der angesehensten Häuptlinge heiratete. Es ist nicht unmöglich, daß ein Bruchstück dieser Vorgänge in der Przenysl-Sage wiedergegeben ist", heißt es in meiner "Verfasslaggeschichte" S. 91.

Was aber Peisker a. O. S. 530 trotzdem gegen die Identifizierung Przemysls mit Samo vorbringt, ist vöilig haltios. Man braucht nur meine Ausführungen, die Peisker abermals volliständig unterdrückt, daneben zu stellen. Peisker sagt: "Samo war ein Großfürst, welchen im Augenblicke der äußersten, gemeinsamen Not eine Reihe von Slavenstämmen zum Anführer gegen die Awaren erkoren hatte. Nach seinem Tode zerfiel das riesige Reich." Es genügt, hinzuzufügen, daß die Wahl nicht bioß zum Anführer gegen die Awaren und nicht in einem Augenblicke plötzlich aus heiterem Himmel geschah in, und daß Samo zwölf Frauen ex genere Winodorum hatte in, so daß die Vermutung begründet ist, er habe "einen großen Teil seines Reiches zusammengeheitatet". Bevor dieser längere Prozeß beendet war, war Samo natürlich allenfalls wohl Großfürst, d. h. Fürst über mehrere Gaue"), aber noch nicht Großfürst des durch ihn allmählich und schließlich begründeten großen Slawenreichs in dessen voller Ausdehnung.

Nun fährt Peisker, um einen Gegensatz herzustellen, fort: "Przemysls Bauernfürstentum war dagegen ein Kleinstaat, und noch nach ihm gab es mehrere Fürstentümer in Böhmen. Zumächst war er Fürst des Bilmer Ländchens..." Daß aber Przemysls "Bauernfürstentum" bloß ein Kleinstaat gewesen sei, ist eine leere Vernutung Peiskers, die gar nichts für sich h, aber vieles gegen sich hat. Es scheint

<sup>1)</sup> FREDEGAR IV 48: Cum in exercito Winidi contra Chunus fuissent adgressi, Samo negucians... cum ipsos in exercito perrexit; ibique tanta ci fuit utiletas de Chunis facta, ut nimia... multitudo ex cis gladio Winidoram trucidata fuisset. Winidi cernentes utilitatem Samones cum super se eligunt regem, ubi 30 et 5 annos regnavit feliciter.

<sup>2)</sup> Fredegar a. O.

<sup>3)</sup> Meine "Verfassungsgeschichte" S. 14 und 47.

<sup>4)</sup> Ausgegangen ist er vielleicht nur von einem Gau.

<sup>5)</sup> Für die Sage bei Cosmas und auch beim sog. Christian ist Przemysl seiner ganzen Wirksamkeit nach g ar nicht Bauer, sondern ein überschlauer (= Przemysl) Staats- und Kriegsmann. Vgl. meine "Verfassungsgeschichte" S. 15 ff., 84 ff. Mitt. d. I. f. ö. GF. XXV S. 409 und die Bemerkungen von Prisker selbst über kleinstaatliche Verhältnisse a. O. S. 510 f.

Die vage Argumentation Peiskers S. 530 aus der "so lebhaft an Kürnten erinnernden geographischen Lage des Ländchens" (Belina) erledigt sich für jeden nüchtern denkenden Leser von selbst. Sie zeigt nur, welche phantastischen Hypothesen Peisker zutage zu fördern instande ist. Dagegen

nämlich durch den Przemysl "von Staditz" auch die noch später hervortretende Verbindung des Gaues Belina nicht nur mit dem Czechengau, sondern auch mit dem Gaue Lutomerici angebahnt worden zu sein — wie ich "Verfassungsgeschiehte" S. 13 f. und 92 eingehender ausführe, natürlich ohne daß Peisker den Leser darauf aufmerksam macht. Przemysl entspricht also weder seinem Charakter nach, als überschlauer Staats- und Kriegsmann, noch auch als Einiger mehrerer Gaue dem beschränkten Typus eines kleinstaatlichen Bauernfürsten. Gerade durch die Vereinigungstätigkeit ist er der typische Großfürst<sup>1</sup>). Was soll man aber zu der Gegenüberstellung Peiskers sagen: "Nach seinem (Samos) Tode zerfiel das riesige Reich" und "noch lange nach ihm (Przemysl) gab es mehrere Fürstentümer in Böhmen"?

### B. Die Awarenzeit.

Als besonders charakteristisch will ich noch die Behandlung der Awarenfrage heranziehen. Wir wissen aus Fredegar, daß die Slawen von den Awaren sehr bedrängt worden sind<sup>2</sup>), bis endlich die filii

möchte ich den Leser aufmerksam machen, daß ich auf die Parallele der Berufung des Przemysl-Samo in Böhmen und der altertümlichen Herzogseinsetzung in Kärnten in meiner "Verfassungsgeschichte" S. 86 etwas eingegangen bin, was Peisker in seinen Ausführungen S. 517 ff. abermals verschwiegen hat. Auf ein Argument Peiskers für die echte Bauern-qualität Przemysls möchte ich aber noch hinweisen. S. 521 f. tut sich Prisker viel auf die Bastschuhe zugute, die nach Cosmas I 7 Przemysl "fecit servari in posterum, et servantur Wissegrad in camera ducis usque hodie et in sempiternum." Ich möchte nicht mißverstanden werden. Peisker meint S. 522 wirklich, daß "die Basttasche Przemysls sich zu Cosmas' Zeiten nebst den Schuhen in der Wyschehrader Burg tatsächlich befunden hat" (auch von Peisker hervorgehoben!) und daß, wie PULKAWA berichtet, selbst Karl IV. bei seiner Krönung "die (echte!) Tasche umgehängt und die (echten) Schuhe vorgezeigt" worden seien, - .vorgezeigt, nicht angelegt, weil nicht auf jeden Fuß passend und wohl schon morsch." Was kann man nicht heute noch alles auf dem Prager Hradschin und anderwärts sehen! Das erinnert doch lebhaft an das Schwert Karls des Großen in Westfalen. Ueber die Bastschuhe vgl. meine "Verfassungsgeschichte" S. 15 f.

1) Daß aber Przemysł nicht gerade der erste Biliner Bauernfürst gewesen sein muß, wie Prisker S. 530 f. besonders kräftig hervorhebt, kann man rubig dahingestellt sein lassen. Die Quellen bieten gar keinen Anhaltspunkt hiefür. Einiges ygl. meine "Verfassungsgeschichte"

S. 77 und 92. Die Sache ist recht gleichgültig.

2) Fredegar IV 48: Winidi befulci Chunis fuerant iam ab antiquito, ut Chuni in exercitu contra gentem qualibet adgrediebant, Chuni pro castra adunatum illorum stabant exercitum, Winidi vero pugnabant; si ad vincendum prevalebant, tunc Chuni predas capiendum adgrediebant; sin autem Winidi superabantur, Chunorum auxilio fulti virebus resumebant. Ideo befulci vocabantur achunis, eo quod dublicem in congressione certamine vestila priliac facientes, ante Chunis praecederint. Chuni aemandum annis singulis in Esclavos veniebant, uxores Selavorum et filias corum strato sumebant; fributa super alias oppressiones Selavi Chunis solvebant.

Chunorum, quos in uxores Winodorum et filias generaverant, tandem non subferentes maliciam ferre et oppressione, Chunorum dominatione

negantes, ut supra memine, ceperant revellare.

Ich habe a. O. S. 20 über die Verhältnisse folgendes ausgeführt!): "Ist aber die Datierung der Przemysl- und der Neklansage auf Grund der Cosmasschen Stammtafel richtig, so legt sich auch die Vermutung nahe, daß der Beginn des Zeitalters des Eigentums, wie es die Sage schildert, in das Ende des sechsten Jahrhunderts fällt, und daß mit Rücksicht auf Przemysl-Samo die wirtschaftlichen Umwälzungen, die es darstellt, und die sozialen Organisierungen, von denen es ausgefüllt wird, auf Berührung mit den Franken, speziell auch mit fränkischen Kaufleuten, zurückgehen, während das goldene Zeitalter2) noch rein slawische Verhältnisse unter awarischem Drucke zeigt. - Die Einwirkung der Awaren darf nicht überschätzt werden. Sie dauerte nur während der Winterszeit. Außerdem konnte sie bei der schwachen Organisation der Unterdrückten keine allzu schweren Spuren hinterlassen. Formlose Gebilde sind mit Gewalt nicht zu fassen3). Erst mit der Zeit fing man an, sich dagegen aufzulehnen, ein Kampf, der mit den Mitteln fränkischer Kultur, allerdings in nationaler Umformung, durchgekämpft wurde." Das kann doch nicht leicht jemand mißverstehen. Die altslawischen, fast noch westarischen Zustände, insbesondere die losen Organisationen (lose Ehe, Sippe u. s. w.), wie ich sie fast durch mein ganzes Buch hindurch eingehend erörtert habe, sind begreiflicherweise durch den awarischen Druck in ihrer Entwicklung niedergehalten worden. Dagegen tritt die germanische Beeinflussung erst mit dem "Zeitalter des Eigentums" durch Berührung mit den Franken ein. Das sind zunächst also "rein slawische Verhältnisse unter awarischem Drucke".

Wenn man aber Peiskers Wiedergabe und Polemik liest, so muß man fast glauben, ich hätte da recht widersinniges Zeug zusammengeschrieben. Peisker unterdrückt nämlich zunächst die von mir oben hervorgehobenen Worte, so daß die Wendung "rein slawische" für den flüchtigen Leserleicht eine wesentlich andere Färbung erhält. Dann fragt aber unser Sozialhistoriker erregt weiter: "Was soll man sich hier unter "formlosen Gebilden" vorstellen? Rein slavische Verhältnisse unter awarischem Drucke", erinnern die nicht an die Republik mit dem Herrn Großherzog an der Spitze? Konnten "unter awarischem Drucke" die Verhältnisse, "rein slavisch" bleiben?" So gelingt es dem schneidigen Kritiker, "rein slavisch" in einen Widerspruch zu dem "awarischen Drucke" zu bringen, einen Widerspruch, den kein ruhig lesender und

denkender Mensch in meiner Ausführung finden kann.

<sup>1)</sup> Von Peisker S. 531 f. grob verstümmelt abgedruckt.

<sup>2)</sup> Der Sage; vgl. darüber meine "Verfassungsgeschichte", namentlich S. 7 ff.

<sup>3)</sup> Ich verweise hier, S. 20 Anm. 40, z. B. auf die Flucht der Czechen in die Wälder vor dem karolingischen Heer im Jahre 805, die Luczanen nach CAESAR B.G. IV 19 n. s. w. Vgl. auch "Verfassungsgeschichte" S. 98.

Was aber die Einschätzung des awarischen Druckes anbelangt, so muß ich trotz der ungläcklichen Tadschiken, die Peisker a. O. zu seiner Hilfe aufruft!, bei meiner etwas nüchterneren Auffassung bleiben. Ich selbst habe ja auf den "Eintluß der awarischen Zwingherrschaft, der eine Desorganisation des normalen Ehelebens fördern mußter, methodisch eingehend hingewiesen?). Die Einwirkung der Awaren darf aber nicht überschätzt werden. Trotzdem ich wegen meiner Betonung des sittigenden germanischen Kultureinflusses in Böhmen von ezechischer Seite sehr heftig angegriffen worden bin "); trotzdem ich nicht leugnen will, daß in der ezechischen Entwicklung bis auf den heutigen Tag gelegentlich vielleicht awarische Charaktereigenschaften durchbrechen i, glaube ich doch nicht, wie Peisker a.O. aus Vambery, Geschichte Bocharas, abschreibt und auf die böhmischen Zustände überträgt, die Awaren hätten in Böhmen "nicht nur Fluren verwüstet" (wenigstens nicht als Hauptbeschäftigung) 5), "sondern jede Spur der edleren Gefühle aus der menschlichen Seele (nämlich der böhmischen Slawen) ausgerottet"! Böhmen sei "der scheußliche Pfuhl aller iener Laster geworden, die in den mohamedanischen Ländern Westasiens vereinzelt anzutreffen sind"! Ich bleibe dabei, daß die Nation ihre Rettung und ihre Kultur zum größten Teil dem Germanentum zu danken hat. Daß aber des Volk je so verkommen, degeneriert gewesen wäre, wie der Czeche Peisker es schildert, ist mir unwahrscheinlich. Den ormen Tadschiken Transoxaniens könnten wohl nicht einmal die Preußen so leicht auf die Beine helfen!

<sup>1)</sup> Peisker S. 532: "Ist nicht vielmehr die altslavische Desorganisation eben diesem awarischen und überhaupt dem turkotatarischen Drucke zuzuschreiben, jenen Zuständen ähnlich, denen wir bei den Tadschiken begegnen?"

Verfassungsgeschichte" S. 46 -- von Peisker unterdrückt; vgl. auch daselbst S. 100.

B) J. PUKAŘ erklärt ČČH. VIII (1902) S. 336 meine Aufdeckung der frühektigen und grundlegenden deutschrechtlichen Einflüsse in Böhmen als "beklagenswerte Erscheinung und als Zeichen eines niedrigen wissenschaftlichen Niveaus".

<sup>4)</sup> LIPPEUT, Sozialgeschichte Böhmens I 125 f., erörtert auch noch im Auschluß an forahim (10. Jahrh.) die dunkle Komplexion bei den böhmischen Slawen. Man könnte auch noch auf Bilder zum Sachsenspiegel hinweisen. Dabei ist aber sicher nicht alles auf Beimischung awarischen Blutes zurückzufähren.

<sup>5)</sup> Die Awaren kommen ja hauptsächlich, um zu überwintern und sich satt zu essen. Beachtenswert, wenn auch vielleicht noch nachzuprüfen ist hier Lamer a. O. S. 126 Ann. 1: "Die Bezeichnung dieser awarischen Slawen als bifulci — Ochsenbauern —, für welche Frederaus eine sehr mißnugene Erymologie (vgl. oben S. 686 Ann. 2) versucht, scheint recht zutreffend das Verhältnis der landbautreibenden Untertanen zu odien. Selbstverständlich int gedurch für Peistera-Puntschaufs Revolutionstheorie nichts gewonnen; vgl. "Verfassungsgeschichte" S. 16, 14, 86, 100; E. Goldmann, Die Einführung der deutschen Herzoesgeschlechter Kärntens in den slovenischen Stummverband (Gerriere S. 16, 14, 86, 100; E. Goldmann, Die Einführung der deutschen Herzoesgeschlechter Kärntens in den slovenischen Stummverband (Gerrieres Untersuchungen Heft 68) S. 2, 24 ff.; Mitt. d. I. ö. GF. XXV 409.

Ich glaube auch gar nicht an "die Zerstörung jedes Familienlebens", we sie Peisker a. O. S. 552 den Awaren vorwirft, und ich maß angesiehts der unglaublichen Maßlosigkeiten Peiskers erst recht genz entschieden "vor der Über schätzung des awarischen Einfusses warnen".

Wir wissen aus Fredegar, daß die Awaren nur im Winter komen. Daß sie, wie Peisker meint, etwa (nach Art der slowakischen Restelbinder?) ihre Weiber für den Sommer bei den Slawen zurückgelassen hätten 1), um dafür — im Winter auch noch die slawischen Weiber heranzuziehen, wie l'hedegar berichtet, ist wohl logisch möglich, mir aber nicht gerade wahrscheinlich. Vielleicht kann Peisker hier wieder eine Enquete veranstalten 2). Was aber die slawische Familie anbelangt, so darf nicht übersehen werden, daß Fredegar ausdrücklich von uxores et filiae Winodorum, also von slawisch en Familienangehörigen, spricht, daß ferner die mehrgenannten filli Chunorum trotz ihrer awerischen Blutbeimischung gleichfalls als Angehörige der slawischen Familien gelten, als solche mit ihnen von den Awaren bedrückt werden und als solche gegen die Awaren zu rebellieren beginnen"). Wie sehr sich trotz wilden Druckes indogermanische Lichtseiten, ja seibst Gesinnungsund Rassenadel in Europa bewahren können, zeigt das Beisviel der Gstgoten. Und die ungarische Verfassungsgeschichte lehrt, wie slawische und germanische Organisationsformen ein Jahrt ausend hindurch ständigem mongolischen Druck standzuhalten, ja sich dem Sieger aufzudrängen vermögen 1.

Diese vorstehenden Beispiele genügen wohl, um auch den feroerstehenden "nichtslawischen Gelehrten", um den Peisker so sehr besorgt ist, über die Arbeitsweise dieses Rechts-, Sezial- und Wirtsch-fts-

<sup>1)</sup> Peisker schreibt a. O. S. 212; "So wie die Skythingen nach Herodot, mögen auch etwa die Ausrenweiber während der häufigen Abwesenheit ihrer Männer die Herrschaft als Amazonen geführt haben, so oab auch die höhmische Amazonensage — Cosmas 1 9 durchaus nicht ganz aus der Luft gegriffen sein muß." 8, 531 führt er aus; "Für diese Zeit oder awarischen Herrschaft) gab es für den Unterworfenen nicht einmal eine blie, im Zastand, der vielleicht zu metrarchischen (matriarchalischen) Formen nührte. Dahin scheint die böhmische Amazonensage bei Cosmas I 9 zu weisen." Ich bemerke, daß Peisker fast alles, was er in der heiklen Amazonenfrage vorbringt, sich von mir - ohne mich zu nennen - angeeignet hat. Vgl. namentlich meine Verfassungsgeschichte S. 41 46. Er hätte aber wohl besser getan, gleich alles zu nehmen und seine Erfindungen zu unterdrücken. Für mutterrechtliche Ansätze in Böhmen sprechen nicht so sehr die zurückgelassenen Awarenweiber Persikens, als die vergewaltigten filiae (allenfalls auch uxores) Winodorum, die von den Awaren Kinder, aber keine Gatten bekamen. Vgl. sonst meine Ausführungen a. O., namentlich S. 45 f.

Die wertvollen Auslassungen von naturwissenschaftlicher und philologischer Seite hätten wahrlich eine bessere Enveloppe verdient.

<sup>3)</sup> Es ist also so ziemlich das Gegenteil von dem richtig, was Peisker S. 531 Text zu Anm. 2 erklärt.

<sup>4)</sup> Vgl. meine Ausführungen in der Zeitschrift der Savigaystiftung für Rechtsgeschichte, Germ. Abt. XXVI (1905) S. 326 ff.

historikers aufzuklären. Einsichtige Leser werden mich — so hoffe ich — von weiteren Auseinandersetzungen entbinden <sup>1</sup>).

# Zur Abwehr.

In meiner letzten Abhandlung über die slawische Vorzeit<sup>2</sup>) mußte ich auch einiges aus Prof. Schreuers Arbeit<sup>3</sup>) heranziehen und leider ablehnen. Das war mein gutes Recht und geschalt, wie sich jeder a. a. O. S. 527 (Sonderabdruck 237) ff. überzeugen kann, rein sachlich, ganz unpersönlich. Der Herr Professor duldet jedoch keinen Widerspruch, verteidigt in dem vorstehenden Artikel jeden seinen Einfall auf das leidenschaftlichste.

Allein starke Ausdrücke und Phrasen haben in der Wissenschaft keinen Wert, und Prof. Schreuer täuscht sieh sehr, wenn er hofft, daß die allerschärfste Tonart, die er hier gegen mich anschlägt, ihm etwas nützen kann und die seinen "Lehrsätzen" fehlenden Beweise aufzubringen geeignet ist.

Zum "drittenmal" werde "von slawischer Seite" über seine "Untersuchungen", "oder wenigstens über eines der Hauptresultate, die Identität des sagenhaften Slawenfürsten Premysl mit dem historischen Franken Samo das Todesurteil gefällt".

Dasselbe widerfuhr ihm jedoch auch von "deutscher Seite" auf das nachdrücklichste; dagegen hebt er selbst hervor, daß er auch "čechischerseits" Anklang gefunden habe, während meine "eigenartige Methode, zu diskutieren, auch von čechischer Seite... ausreichend festgenagelt worden" sein soll (S. 198 Anm. 6). Somit besäße Prof. Schrecer ebenso wie ich Anhänger und Gegner auf beiden "Seiten", und seine Herbeizerrung des persönlichen nationalen Momentes hat

<sup>1)</sup> Dieser Aufsatz ist in der ersten Hälfte des Juni an die Redaktion abgegangen. Im Juli teilte mir Herr Nemeörek durch Zusendung eines von zug in Verstoß geraten — mit, daß meine Verbindung der böhmischen Sage und Geschichte ihn zu Heiterkeit angeregt hätte. Um auch seinerseits zur Erheiterung beizutragen, vernichtet Herr Nemeörek — was Awaren und Franken nicht gelungen ist. — das Reich Samos. Ich bin durch die Lektüre des Programms zu keiner Änderung meiner Ausführungen veranlaßt worden.

<sup>2)</sup> J. Peisker, Die älteren Beziehungen der Slawen zu Turkotataren und Germanen (Vierteljahrschrift f. Social- u. Wirtschaftsgesch. III, Stuttgart, 1905. — Auch im Sonderabdruck, mit einem Vorworte, als erster Teil der Neuen Forschungen zur Social- und Wirtschaftsgeschichte der Slawen von J. Peisker).

<sup>3)</sup> H. SCHREUER, Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der böhmischen Sagenzeit. Leipzig, 1902 (Staats- n. sozialwiss. Forschungen hg. von Schmoller XX, 4). — SCHREUER, Zur altböhmischen Verfassungsgeschichte (Mittheilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung, 25. Bd., 1904).

mit seiner Gleichung Přemysl = Samo nichts zu schaffen; es gibt eben keine wissenschaftliche Instanz "deutscherseits", "slawischerseits".

Prof. SCHREUER hier S. 212: "Trotzdem ich wegen meiner Betonung des sittigenden germanischen Kultureinflusses in Böhmen von czechischer Seite sehr heftig angegriffen worden bin: J. Pekař erklärt CCH. viii (1902) S. 336 meine Aufdeckung der frühzeitigen und grundlegenden deutschrechtlichen Einflüsse in Böhmen als beklagenswerte Erscheinung und als Zeichen eines niedrigen wissenschaftlichen Niveaus' ".

Prof. Jos. Pekař im Český Časopis Historický a. a. O.: "Wir leugnen nicht die deutschen Einflüsse' somit auch nicht die deutschen wohltuenden Einflüsse auf unsere Entwicklung in der Vergangenheit — ich kann darauf hinweisen, was ich in dieser Beziehung gegen Jasinskij in dieser Zeitschrift geschrieben habe -, allein ein derart voreiliges und gewaltsames Folgern und Suchen dieses Einflusses, wie es in Schreuers Arbeit wahrzunehmen ist, müssen wir bezeichnen als beklagenswerte Erscheinung und als Merkmal eines nicht hohen wissenschaftlichen Niveaus . . .

"Aber ich halte daran fest, daß diese Fragen mit der Würdigung des alten Kaisertums nichts zu tun haben, und daß in aller Weise und von allen Seiten danach gestrebt werden soll, daß unsere historische Wissenschaft von den Stimmungen und Wünsehen der Gegenwart unbeirrt bleibe" - sagt G. WAITZ gegen H. v. SYBEL!), und dasselbe möchte ich mutatis mutandis hier gegen Prof. Schreuer gekehrt haben.

Prof. Schreuer baut seine Darstellung der ältesten Verfassungseinrichtungen der böhmischen Slawen auf Kosmas († 1125). konnte jedoch über diese, zu seinen Zeiten längst nicht mehr bestandenen Einrichtungen gar nichts Tatsächliches wissen, denn für längst ausgelebte Volks zustände gibt es keine Tradition<sup>2</sup>).

<sup>1)</sup> Göttinger Gelehrte Anzeigen 1862, Stück 4 S. 131.

<sup>2)</sup> Prof. Schreuers "Belege" für das Gegenteil:

<sup>&</sup>quot;Die Erinnerung an die Awarenzeit ist denn auch tatsächlich nicht vollständig verschwunden. Der Gedanke an die Bedrückungen lebt bekanntlich in dem Worte obr (der Riese) fort" ("Untersuchungen" S. 9). — "... daß im 9. Jahrhundert sich noch die Bayern des Samo erinnerten, obwohl sie ihn zu

einem Slawen machten" ("Verfassungsgeschichte" S. 19).

In dem Worte obr "lebt bekanntlich" irgendein "Gedanke" überhaupt nicht, sondern, wie in jedem andern Worte, nur ein Begriff; daß dieses Wort auf den Volksnamen Aware zurückgehen dürfte, ist erst von der modernen Wortforschung ermittelt worden, und es ist eine Ungeheuerlichkeit, in dem Worte eine "Erinnerung an die Awarenzeit" zu suchen. - Ebenso grundlos ist die Behauptung, "daß im 9. Jahrhundert sich noch die Bayern des Samo erinnerten". Zwar sagt die Conversio Bagoariorum et Carantanorum c. 4: "Samo nomine quidam Selavus manens in Quarantanis", aber das ist kein Beleg dafür, daß im 9. Jahrhundert sich noch "die Bayern des Samo erinnerten", denn die Conversio verwertet hier (wie Or. Nemecek, Das Reich des Slawenfürsten Samo, XXIII. Jahresbericht der deutscher.

Was Kosmas darüber fabelt, ist für die Sozialgeschichte wertlos, und wenn es Prof. Schreuer dennoch einer Untersuchung unterzieht, dann könnte er höchstens ermitteln, wie sieh Kosmas die Dinge vorstellt, nicht aber, wie sie sich tatsächlich zugetragen haben. Allein was uns Prof. Schreuer darüber erzählt, ist nicht einmal das, was Kosmas zusammengedichtet hat, sondern was Prof. Schreuer in ihn hinciniterpretiert. "Um auf Grund der Sage [Kosmas] zu bestimmten Resultaten zu gelangen, preßt er mitunter die Erzählungen und Ausdrücke der Sage allzusehr..." "Hier preßt Schreuer unzweifelhaft den Wortlant der Quelle, um aus ihr das herauszulesen, was er in ihr finden will", sagt Rachfabl.¹), und Paul Richter urteilt nicht anders.

Nach welcher Forschungsmethode ist denn Prof. Schreuer da vorgegangen? Darüber gibt er selbst im Vorworte zu seinen "Unter-

suchungen" S. IX einen erschöpfenden Aufschluß:

"Es geht meines Erachtens nicht an, die einzelnen Bestandteile der Sage etwa nach ihrem Hauptinhalt herauszudestillieren und sich dann über diese Abstraktionen zu verbreiten. Sint und sunt! Das, was uns vorliegt, ist die Erzählung des Kosmas, und dieserreale Boden darf nicht verlassen werden. Zuerst heißt es interpretieren! Das so gewonnene Rohmaterial muß dann dem Feuer der Kritik unterworfen und aus diesem selben, nur geläuterten Steff muß der weitere Bau aufgeführt werden. Ich glaube auch, durch die nachstehenden Ausführungen gezeigt zu haben, daß dieses Verfahren wirklich lohnend ist. Daß die erzielten Resultate nicht leicht wiegen, ergibt ein Blick auf die zahlreichen Stützen, durch die sie von außen her gehalten werden."

Prof. Schreuer lehnt hier jede Quellenkritik, welche aller modernen Geschichtsforschung vorangehen mußgrundsätzlich und im vorhinein ab. Die Erzählung des Kosaas ist für ihn der reale Boden, der nicht verlassen werden darf. Sint at sant! Unmittelbar und unvermittelt auf dieses at sant wird sodann eine "sorgfältige [?] Interpretation und Analyse der Quellengewendet, denn "zuerst heißt es interpretieren!" Wie er das macht, entspricht genau der älteren Bibelferschung, welche ebenfalls von dem

LORealschule in Mähr. Ostrau, 1906, S. III richtig hervorhebt) "die Notiz Fardbaars über Samo für ihre Zwecke; durch die Verbindung Samos mit den karantanischen Slawen sollte die Zugehörigkeit dieser letzteren zum fränkischen Reiche und damit zur Salzburger Diözese bewiesen werden. (Deshalb muß hier Samo von den Franken besiegt werden, während er bei Fardbaart siegt.)" Von einer "bayrischen Tradition" (s. oben S. 200 Ann.) kann da keine Rede sein.

1) F. Rасирани, Zur ältesten Wirtschafts- und Sozialgeschichte Böhmens. Заhrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik hg. v. Conrad, 1903. III. F.

25. Bd. S. 82 f.

2) Jahrbuch f. Gesetzgebung, Verwaltung u. Volkswirtschaft hg. v. Schmoller, 28, Jg. 3, Heft, 1904, S. 284.

Sintutsuntstandpunkte ausgegangen ist. Was ist nun von dieser Bibelforschung beute übrig geblieben? Nichts, gar nichts, auch die Apologeten geben sie auf, sie ist durch die Quellenkritik für immer abgetan.

Sint at sant ist die Protasis eines Grundsatzes, welcher den mächtigsten Orden aller Zeiten zu Falle gebracht; der Gang der Weltgeschichte hat sich eben zu der Apodosis: aut nam sint gewendet. Und wenn jetzt Prof. Schneuer denselben Grundsatz sogar für die Geschichts fors eh ung aufstellt und sogleich auch an dem vorgesteckten Thema durchführt, so wird und kann ihn zwar niemand an diesem aussichtslosen Beginnen hindern, allein mit der ernsten Wissenschaft hat es nichts zu tun. Stellt sich ja mit diesem absurden Grundsatze Prof. Schreuer außerhalb jeder nüchternen historischen Forschung, ja außerhalb aller geltenden Denkregeln.

Offenbar haben alle seine bisherigen Rezensenten das "Vorwortüberschlagen oder übersehen, sie hätten sonst daran genug haben
müssen und sich jede weitere Besprechung ersparen können, denn
contra principia negantem disputari non potest; auch ich würde hier
innehalten, wenn ich nicht, vom Herrn Professor herausgef rdert, mit
ihm einen Strauß persönlich auszufechten hätte<sup>1</sup>).

#### Zu I.

Ich soll seine "Beweiskette" verstümmelt haben. Nein, von einer Beweiskette findet sich in seinen Ausführungen nichts, namentlich hat er nicht, und am allerwenigsten "en der Hand vollwichtiger Quellen" gezeigt, "wie der fränkische Kaufherr [Samo] allmählich in einen slawischen Bauer [Přemys] verkleidet worden ist", sendern einfach seine Quellen so lange gepreßt und gepreßt, bis er das herauslas, was er in ihnen finden wollte. Alle diese Pressungen jedoch zu zitieren und einzeln zu widerlegen, war ich weder verpflichtet, noch gewillt, ich hätte sonst ein ganzes Buch darüber schreiben müssen, und das kann weder mir, noch dem Verleger zugenutet werden.—

Kosmas nennt sieben lose Namen von Přemysls Nachfolgern, und

<sup>1)</sup> Hier möchte ich eine Bemerkung über Zitieren voranschieken: Man soll ein Zitat so fassen, daß der Gedankenzusannnenhang des Autors nicht leide und der Leser durch Interpolationen von Anmerkungen. Ausrufungsund Fragezeichen im Zitate nicht zu einer, der des Autors widersprechenden Meinung gedrängt werde; andererseits soll man Stellen, die zu dem behandelten Gegenstande nicht nötig sind, weglassen (natürlich aber durch Punkteerkenntlich machen), damit der Leser über den Zweck des Zitates nicht in Zweifel gerate.

Gegen meine, nach diesen Grundsätzen gehaltene Art zu zitieren erhebt nun Prof. Schreuer: stürmischen Widerspruch und beschuldigt mich, daß ich seine Augaben einerseits "verstümmle", "unterdrücke" u. s. w., andererseits "abzeptiere", später aber dennoch bekämpfe, woraus er dann künstliche "Widersprüche" in meinen Ausführungen konstruiert. Das zwingt mich nun, ganz wider meinen Geschmack, dort, wo ich mit Prof. Schreuer der Künze halber nicht ausführlich polemisieren mag, Anmerkungen. Frage- und Austrufungszeichen in eckigen Klammern in meine Zitate einzufügen.

diese hält Prof. SCHREUER für ebensoviele Přemyslidengenerationen. Dies ist unter seinen "Ausführungen" das einzige, was einem Argument entfernt ähnlich sieht, und gegen dieses Argument erhob ich meinen Widerspruch. Vergeblich verwahrt sich Prof. SCHREUER gegen meine "grobe Entstellung", seine eigenen Worte sprechen gegen ihn¹); sie beweisen, daß er tatsächlich die Stemmtafel aus ihr selbst datiert, nicht "aus der ganzen Reihe meiner [seiner] Argumente", in der Tat aber ungeheuerlicher Pressungen, und wenn er hier, S. 200 Ann., "nochmals betont": "die alte Sage läßt in ihrem Přemysl noch sehr wohl den germanischen, dem Slawen direkt autipathischen Charakter des militärischen und staatsrechtlichen Organisators hervortreten", so ist es eine bloße "Betonung", aber wahrlich kein Beweis.

#### Zu II und III.

Daß die sieben Namen der Fürstentafel bei Kosmas Přemysls Deszendenz bedeuten sollen, wird allgemein angenommen und auch von mir geteilt. Wenn ich mich dennoch gegen Prof. Schreuer wende, so geschieht es, weil er eben darunter eine Deszendenz mit ebensovielen Generationen versteht.

Schreuer, Untersuchungen S. 11 Ann. 1: "Die sagenhaften Fürsten nach Přemysl sind in der poetischen Ausführung bloß als dessen Nachfolger, nicht auch als dessen Deszendenten erwähnt. Das hindert nicht, daß sie das letztere tatsächlich sind ... Daß es sich um irgendeine Art von Erbfolge handelte, ist zweifellos ... Die [ich sage: für unsere Frage wertlesen] Hradisch-Opatowitzer Annalen haben ein Deszendenzverhältnis bis auf Bohemus hinauf ... Ob die sagenhaften Nachfolger Přemysls zueinander in direktem Deszendenzverhältnisse stehen, wie es die angeführten [Hradisch-Opatowitzer] Annalen wollen, kann dahingestellt bleiben. Die Vermutung, daß sie wenigstens [] aufeinanderfolgenden Generationen angehören, ist mit Rücksicht auf die Resultate, die sich dabei ergeben [?], wohl nicht allzu gewagt. Daher [!] scheint mir die Bemerkung von PALACKÝ, Dějiny I, 1. 103 f., daß hier auch eine bloße Thronfolge vorliegen könne, wo event. Brüder oder Oheime in kürzeren Zeiträumen aufeinanderfolgen, nicht allzuschwer ins Gewicht zu fallen" [von mir gesperrt].

<sup>1)</sup> Schreuer, "Untersuchungen" S. 11: "Die bisherigen Auseinandersetzungen ergeben eine ziemliche Vertrauenswürdigkeit des Kosmas...das ganze Bild gewinnt aber noch besonders an Festigkeit durch den Unstand, daß sich der Sageninhalt ganz gut datieren läßt. Bekanntlich bietet Kosmas eine Stammtafel, welche Bořivoj mit Přemysl verknüpft. (Von mir gesperts) Legt man an diese Stammtafel den üblichen Generationenmaßstab an, so fällt Neklan etwa in die Zeit Karls des Großen, Přemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo... — S. 17: "Neklan fällt nach unserer Stammtafel in die Zeit Karls des Großen". — "Verfassungsgesch. S. 387: "... der Franke "Samo", in dessen Zeit nach der Kosmasschen Stammtafel Přemysl zu setzen ist...". — S. 402: "... das Resultat, daß Přemysl nach der Stammtafel des Kosmas in dieselbe Zeit fällt, wie der Franke Samo". — Oben S. 211: "Ist aber die Datierung der Přemysl- und der Neklansage auf Grund der Kosmasschen Stammtafel richtig..."

Der hier gemachte Unterschied zwischen Deszendenz im allgemeinen und direkter Deszendenz: Nach der ersteren wären die sieben sagenhaften Nachfolger Přemysls seine Deszendenten schlechthin; nach der direkten Deszendenz dagegen wäre jeder der sieben auch Deszendent seines Vorgängers. "Mit Rücksicht auf die Resultate, die sich dabei ergeben", ich sage aber: Mit Rücksicht auf die "Resultate", die Prof. Sembetten aus seinen "Quellen" herauspreßt, begnügt er sich mit der Deszendenz im allgemeinen nicht; die direkte läßt er dahingestellt und entscheidet sich für ein drittes: "daß sie wenigstens aufeinanderfolgenden Generationen angehören".

Also: Ob jedem der sieben Fürsten sein Sohn nachgefolgt, bleibe dahingestellt, aber nachdem sie nach Prof. Schletters "Vermutung wenigstens aufeinanderfolgenden Generationen angehören", so rechnet der Herr Professor, wenn ich ihn richtig verstehe, damit, daß dem oder jenem Fürsten statt eines Sohnes ein Neffe nachgefolgt sein kann. Einen Neffen als Nachfolger ließe er somit zu, aber ja keinen Bruder oder Oheim, durch welchen die von ihm angenommene Zahl von ebensovielen (sieben) Generationen beeinträchtigt würde.

Daß Brüder, Oheime und Vettern die an Jahren jüngere Deszendenz des Fürsten von der Nachfolge bei allen Slawenvölkern ausgeschlossen haben, daß die Senioratsnachfolge bei allen Slawen gegoften hat, fielt Herrn Prof. Semest en hier nicht an; er bleibt dabei, seine "Vermutung" sei "wohl nicht allzu gewagt", Palackýs Brüder oder Oheime fallen ihm "nicht allzu sehwer ins Gewicht".

So hat Prof. Schreuer die sieben Generationen schön beisammen, legt dann an sie "den üblichen Generationenmaßstab an", und siehe: "Premyslällt in die Zeit des geschichtlichen Samo"! Man vergesse jedoch nicht, wie Prof. Schreueren über seine eigene Grundvermutung urteilt: "wohl nicht allzugewagt", dagegen über Palacky's hundertfach beglaubigte Einwendung: "nicht allzuschwer ins Gewicht zu fallen".

"Wohl nicht allzu gewagt", "nicht allzuschwer ins Gewicht zu fallen" sind Imponderabilien und für die Wissenschaft sehr bedenkliche Argumente, die gewiß "nicht allzuschwer ins Gewicht fallen" können. Ich weiß nicht, ob sich der Leser in allen diesen "allzu" zurechtfinden

Ich weiß nicht, ob sich der Leser in allen diesen "allzu" zurechtfinden wird; gerne hätte ich ihn damit verschont, aber ich mußte ermitteln, was sich Prof. Schreuer unter der von mir angefochtenen Deszendenz der Fürstentafel vorstellt: nämlich eine von sieben Generationen, und gegen diese Vorstellung will ich meinen Widerspruch erhoben haben.

Die einzige Quelle für die sieben Fürsten ist Kosmas; die HradischOpatowitzer Annalen sind für diese Frage ebenso wertlos wie etwa Hager.
Kosmas führt bloße sieben Namen an ohne itgendeinen genealogischen Zusammenhang. Daß sie als Pfemysliden gemeint sein wollen, nehme auch ich
an, weil die bäuerliche Herkunft der Premyslidendynastie durch das bäuerliche Inthronisationsritual meiner Ansicht nach genügend beglaubigt ist. Ermitteln zu wollen, wie viele Generationen die sieben Fürsten ausgemacht
laben, bleibt jedoch vergeblich; den einzigen Maßstab bildet die Geltung
der Senioratsnachfolge, und diese schließt jede Möglichkeit aus, daß wir es
hier mit ebensovielen Generationen zu tun haben.

"Wohin eigentlich der epochale Sagenfürst zu verlegen sei, darüber schweigt sich Peisken pathetisch aus. "Ob Přemysl vor oder nach Samo oder mit ihm zugleich gelebt, wer kann das entscheiden!" deklamiert er 8.530. Soviel scheint mir jedenfalls sicher, daß Peisken die Frage nicht entscheiden kann". Richtig; ignoro, ignorabo und schäme mich nicht, es zu bekennen.

In seiner "Verfassungsgeschichte" macht Prof. Schreuer S. 397 gegen Brückner geltend: "Kosmas bringt eine Regententafel, die Bojivoj mit Pfemysl

verknüpft. Diese Tafel . . . ergab mir . . . den Schlüssel für die Datierung der sagenhaften Begebenheiten und Zustände. Legt man nämlich an die vorgeführte Regententafel den üblichen Generationenmalistab an, so fällt Neklan etwa in die Zeit Karls des Großen, Přemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo. Diese Datierung wird dann durch eine methodische [?] Untersuchung vollauf [?] gerechtfertigt. Was bat nun Brucknen gegen diese Stammtafel einzuwenden? Die Namen sind erdichtet, meint BRUCKNER . . . Das möchte ich fast auch glauben [von mir gespert]. Auch der Name Přemysl (Prometheus, der Überschlaue), den nach BRÜCKNER KOSMAS vorgefunden hat, ist ungeschichtlich -, genau so wie der von BRÜCKNER besonders bemängelte Nezamys! (Epimetheus, Unbedacht). Daß Namen in dieser Beziehung (besonders wo immer sie Prof. Schuzuen nicht passen) unzuverläßlich sind, habe ich selbst mehrfach ausgeführt. Die Ungeschichtlichkeit der Namen ist hier also ganz belanglos. Aber erwähnenswert scheint es mir mir doch, daß der Vorwurf Brückners, die Ahnentafel sei erlogen (seil. von Kosmas), weil die Slawen stets beim Enkel den Namen des Großvaters wiederholen, was bei den Namen der Stammtafel nicht zutreffe - mir offenbar unrichtig zu sein scheint . . .: Bořivojs I. Enkel heißen Wenzel und Boleslay: Vratislay hat auch keine gleichnamigen Enkel: der Name Boleslay geht einfach durch drei Generationen vollständig hindurch und verschwindet dann; u. s. w. Dadurch ist aber m. E. das Argument abgeschnitten, als ob die Volkssage die bemängelte Namenreihe nicht hätte bilden können".

Man bedenke: Kosmas' Fürstentafel nennt sieben lose Fürstennamen, sieben Nachfolger Přemysls: Nezamysl. Minta. Vojen, Unistav oder Unsstav, stětšennysl, Neklan, Hostivit. Diese Namen sind nach Brückner erdichtet, und "das möchte" Prof. Schreuer "fast auch glauben". Was bleibt dann aber übrig von der ganzen Fürstentafel, die Prof. Schreuer durch "Anlegung des üblichen Generationenaßstabes" dennoch "datieren" will? Nichts, als die bloße Siebenzahl, und gerade eine Sieber zahl ist mehr als verdächtig.

macht jede Datierung illusorisch.

Nebenbei bemerkt, balte ich die Ablehnung der Geschichtlichkeit dieser Namen, darunter auch der Namen Primyst und Nezumyst, als vermeintlicher Übersetzungen von Premetheus und Primyst und Nezumyst, als vermeintlicher Übersetzungen von Premetheus und Primetheus in für unrichtig: sie sind zweifellos geschichtlich, wie das Vorkommen der Ortsnamen Premyst. Premystere Premystere, Premystere (böhm, mähr.), Niesumyst (poln.); Mröttig: Vojenice, Wojanowo; Unistaw, Unistawice (poln.); Niektari (poln.); Hostivice (nur für Kresomyst finde ich unter den Ortsnamen keinen Belego nicht nur in Böhmen, sondern auch in anderen Slawenländern unwiderleglich beweist. Diese Ortschaften können doch nicht nach den "erdlichteten" Namen der Fürstentafel bei Kossuas benannt worden sein, und Analoga, wie etwa der berühmte Imphiktyon. treffen hier nicht zu. Die Behtheit dieser Fürstennamen halte ich demnach für möglich, und solche Namenreihen sind gewiß viel widerstandsfähiger zogen Vergessenheit, als historische Begebenheiten oder gar längst untergegengene Volks zu stände.

Aber bedenklich ist und bleibt die Siebenzahl, die spottet jeder Datierung.

<sup>1)</sup> Nach Prof. J. Gestauers freundlicher Mitteilung besteht in den Namen Prémyst und Prometheus (= der Vorsorgende, Vorsichtige, JACOBUTZ und SEILER Wtb.) eine gewisse Ähnlichkeit in der Bedeutung, aber deswegen ist es nicht nötig, sie gleichzustellen. Dagegen widersprechen einander Veramyst und Epimetheus in der Bedeutung, denn Nezamyst ist einer, der nicht zamystil (zamysliti = decernere u. ä.) oder nicht trifft zamystilt u. s. w.

Auch Brückners Bedenken, daß die Slawen stets beim Enkel den Namen des Großvaters wiederholen, kann ich der Fürstentafel bei Kosmas gegenüber nicht gelten lassen, denn es träfe höchstens bloß im Geltungsgebiete der Prim ogeniturerbfolge und auch nur dann zu, wenn immer der älteste Sohn, Träger des Großvaternanens, tatsächlich zur Erbfolge gelangt wäre; starb er jedoch zuvor, dann folgte sein nächster Bruder, bezw. Oheim, Vetter, der nicht den Namen des Großvaters trug. Allein von einer Primogeniturerbfolge kann zur ältesten Pfemyslidenzeit keine Rede sein; damals galt in Böhmen, wie überhaupt in den Slawenländern – ohne daß es eine slawische Eigentümlichkeit wäre! – die Seniorais nachfolge, gegen welche eine solche Namengebungsregel nicht einwendbar ist.

#### Zu IV.

"Bei der materiellen Erörterung der Regententafel" erlaube ich mir keinen "eigenartigen Kunstgriff", nichts "unterschiebe" ich dem Herrn Professor; denn ist es nicht ein Schluß per analogiam aus der Ahmentafel der geschichtlichen Premysliden, wenn er ("Untersuchungen" S. 11f.) sagt?:

"Bekanntlich bietet Kosmas eine Stammtafel, welche Bofivoj mit Premysl verknüpft. Legt man an diese Stammtafel den üblichen Generationenmafistab an\*», so fällt Neklan etwa in die Zeit Karls des Großen, Přemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo..."

\*) "Das ist im ganzen wohl zulässig. Von Samo wissen wir, daß er 35 Jahre regiert hat. In das 10. Jahrhundert fallen die dei Generationen: Vratislav I. († 920), Wenzel d. Heil.—Boleslav I. († 967) und Boleslav II. († 997). In das 11. Jahrhundert Boleslav III.—Jaromir—Udalrich, Břetislav I. und Spytilnév II.—Vratislav II. († 1092). Ebenso drei Generationen in das 12. Jahrhundert . . "

Also hat Pref. SCHREUER tatsächlich per analogiam aus der Stammtafel der geschichtlichen Přemysliden darlegen wollen, es sei "im ganzen wohl zulässig", an die Stammtafel der sagenhaften sieben Přemysliden, den üblichen Generationenmaßstab anzulegen". Ein solcher Schlußper analogiam wäre übrigens ganz in Ordnung, wenn nur die Analogie zutreffen würde.

Demgegenüber zählte ich die Fürsten der von Prof. Schreuer angezogenen Stammtafel der geschichtlichen Premysliden von Bořivoj abwärts ab, und siehe da: es ergaben sich 26. sage sechsundzwanzig Fürsten in bloß zehn Generationen!

Prof. Schreuer fragt: "warum gerade zehn Generationen?"

Nun, weil eben bloß bis zu der zehnten Generation Kollateralen auf den Fürstenstuhl gelangt sind und erst mit der elften Generation die direkte Deszendentennachfolge ununterbrochen einsetzt.

Prof. Schreuer will aber "andere, solider fundierte Durchschnitisrechnungen anstellen". Die Solidität besteht darin, daß er zuvor (8. 204)
die achte bis zehnte Generation nach Bořivoj mit "zufällig" 13 Fürsten
einfach ausstößt und die Zeit von 894—1034, also die Zeit von
140 Jahren — ausgefüllt von Spytihnev I., Vratislav I.; Wenzel dem
Heiligen, Boleslav I.; Boleslav II.; Boleslav III. — mit "6 Männleinherausschält, von diesen sodann einen ablehnt, weil dieser, Boleslav I.,
"nur durch Brudermord, also bloß zufällig, zur Regierung gelangt. Es

bleiben daher [!] eigentlich [!] wieder nur fün! Männlein — genau so wie nach der Stammtafel der Sagenfürsten zwischen Přemysl-Samo († 658) und Neklan (aus der Zeit Karls des Großen)"!

Was dem widerspricht, wird von Prof. Schreuer für "zufällig" erklärt und ausgestoßen und das übrige so lange gepreßt und gepreßt, bis das herausgepreßt ist, was er haben will. Das sollen die "solider

fundierten Durchschnittsrechnungen" sein?

Prof. Schreuer setzt fort: "Ich bin weit entfernt, damit einen Beweis per analogiam" für die Sagenzeit erbringen zu wollen... Es handelt sich um eine chronologische Prüfung und Interpretation der positiven [!] Angaben und des sachlichen Inhalts [!] bei Kosmas und in [von mir gesperrt:] anderen Quellen, die auf ein Generationenverhältnis der sagenhaften [7] Fürsten hinweisen, ja mehr oder weniger ausdrücklich ein Deszendenzverhältnis behaupten..."

Das alles ist einfach unwahr; für die sieben sagenhaften Fürsten gibt es nämlich, wie bereits hervorgehoben, bloß eine einzige "Quelle": Kosmas, und der führt bloße sieben Namen au, ohne irgendeinen genealogischen Zusammenhang; erst spätere Chroniken dichten einen solchen der nackten Fürstentafel des Kosmas hinzu und können aus

diesem Grunde wahrlich nicht als "andere Quellen" gelten").

"Den Einwand aber — meint Prof. Schreuer —, der sieh von selbst aufdrängt und sich auch aus der Vergleichung der geschichtlichen Zeit ergibt, daß nämlich auch Brüder oder Oheime bei der Thronfolge in Frage kommen könnten, die in kürzeren Zeiträumen aufeinanderfolgen — ein Einwand, den auch schon Palacký gemacht hat! —, den habe ich (Verfassungsgesch. S. 12 Ann. 1) ausdrücklich in Betracht gezogen und durch die Fülle [!] der übrigen [!] für meine Interpretation sprechenden Indizien für erledigt erklärt.....

Diese "Erledigung" findet der Leser oben S. 218; sie besteht blob in den Worten: "daher scheint mir die Bemerkung von Palacky"...

nicht allzuschwer ins Gewicht zu fallen".

Eine treffliche "Erledigung"! "durch die Fülle der übrigen ... Indizien"? Nein, sondern durch die Fülle von Pressungen Prof. Schreuers!

<sup>1)</sup> Wo überall Prof. SCHREUER seine "Belege" sucht und findet, möge folgende Stelle in seinen "Untersuchungen" S. 46 zeigen: "Für die Existenz der eigentümlichen Amazonenehen sprechen auch Züge aus dem Leben Lubossas. Sie sucht sich ihren Gatten selbst aus, ja die Sage [nämlich Kosmas] kennt auch ein Gerücht, wonach die Scherin-Fürstin schon vorher mit Přemysl "mgang gehabt hätte..." Dazu die Anmerkung Prof. SCHREUERS: "... Mir ist auch vom Hörensagen die Erzählung bekannt, die heutige Ruine auf Wyschehrad sei ein Bad Lubossas gewesen; dort habe sie Männer empfangen und dann in die Moldau hinabgestürzt" [von mir gesperrt]. Also auch das, was sich die heutigen Kerzelweiber zu Vyschrad und die Podskaler Flösser Prags "erzählen". ist für Prof. SCHREUERS "Beweiskette" gut genug. "Quelle" ist ihm (S. 108) LEGIS GLÜCKSELIG, Geschichten und Alterthümer der böhmischen Burg- und Felsenstadt Wischehrad. Prag u. Leitmeritz, 1853, S. 19.

## Zu V.

"... Für weniger Eingeweihte möchte ich nur nochmals besonders hervorheben, daß die Senioratserbfolge, soweit sie wirklich durchdringt, wie jede altböhmische Erbfolge in der Regel zunächst nur innerhalb eines kleineren Familienkreises, wenn nicht gar bloß innerhalb einer Hausgemeinschaft in Betracht kommt, so daß also [1] auch aus diesem Grunde die Senioratserbfolge nicht überschätzt werden darf."

"In der Regel", "zunächst", "wenn nicht gar", "nicht überschätzt werden darf", lauter für die Wissenschaft unbrauchbare Imponderabilien; und die "Hausgemeinschaft" ist überhaupt eine Fabel aus

der gefälschten Grüneberger Handschrift.

Daß "die Senioratserbfolge . . . in der Regel zunächst nur innerhalb eines kleineren Familienkreises . . . in Betracht kommt", mißte Prof. Schreuer erst beweisen, aber angenommen, es wäre richtig; was würde daraus folgen?: daß auch innerhalb eines solchen "kleineren Familienkreises" der Bruder des gewesenen Fürsten dem an Jahren jüngeren Sohn des letzteren vorangeht, daher mit dem letzteren ebenso zu einer und derselben Generation gehört, wie etwa ein Vetter zweiten oder dritten Grades; die Logik Prof. Schreuers führt aber zum entgegengesetzten Schlusse: "Die sieben Fürstennamen [bei Kosmas] können ganz wohl sieben Generationen darstellen. Und darauf allein kommt es an. Dann [!!] fällt aber Přemysl in die Zeit des geschichtlichen Samo. Es bleibt wortwörtlich dabei, was ich "Verfassungsgeschichte S. 11 ff. behauptet habe, und Peiskers Angriff ist nur ein strafbarer Versuch mit untauglichen, aber verbetenen Mitteln".

Was alles will nicht Prof. Schreuer verbieten!

#### Zu VI.

Es ist nicht richtig, daß ich "offenbar" "einen Teil seiner Stammtafelinterpretation" "akzeptiert" habe, "allerdings ohne es den ahnungslosen Leser besonders merken zu lassen". "Verfassungsgeschichte 8. 17 ff. führe ich aus., und Peisker druckt es auch 8. 527 f. ab, daß Neklan in die Zeit Karls des Großen falle, und zwar sowohl nach meiner Interpretation der Stammtafel, als auch im Wesen deshalb, weil "die Ereignisse der Neklansage mit den Unternehmungen des Kaisers gegen Böhmen in den Jahren 805 6 verblüffend zusammenfallen".

Ich habe davon nichts "akzeptiert", darüber kein cinziges Wort verloren, weil Prof. Schreuers Gleichung: Samo = Přemysl zu Neklan, dem nach Kosmas sechsten Nachfolger Přemysls, in gar keiner Beziehung steht, ich somit keinen Anlaß hatte, mich mit Neklan zu beschäftigen. Nachdem jedoch Prof. Schreuer seine Neklanfrage hier dennoch gegen mich geltend macht, will ich ihm nicht ausweichen:

Das "verblüffende Zusammenfallen" der Neklansage mit Karls des Großen Unternehmungen ist eine freie Erfindung Prof. Schreuers.

Er sagt darüber ("Untersuchungen" S. 17 ff.):

"Neklan fällt nach unserer Stammtafel in die Zeit Karls des Großen. Es ist verblüffend, wie die Ereignisse der Neklansage mit den Unternehmungen des Kaisers gegen Böhmen in dem Jahre 805 und 806) zusammenstimmen. Nach der Sage (Kosmas I. 10) erfolgt ein Stoß des westböhmischen, um das pätere Saaz herum gelegenen Reiches der Lučanen gegen das zentrale Čechien und die Gaue Bělina und Lutomerici. Die Boëmi verhalten sich defensiv. Es kommt zu einem großen Treffen bei Tursko, in der Nähe der Elbe, bei dem ein besonders hervorragender Held, Tyro, fällt. Nichtsdestoweniger endet die Geschichte mit einem Erfolge der Boëmi. Nach den Berichten der fränkischen Annalen erfolgt der Vorstoß Karls des Großen im Jahr 805 von der Saazer Gegend aus. Die Böhmen verhalten sich defensiv. Das fränkische Heer dringt verwüstend bis über die Elbe hinüber. Ein dux der Slawen, Lecho, fällt. Nichtsdestoweniger endet das Unternehmen ohne bedeutenden Erfolg. Ist die Sage von Vlastislav und Neklan nicht wieder das innere Gegenstück zu den äußeren fränkischen Berichten? Den Saazer Fürsten Vlastislav dem karolingischen Unternehmen einzugliedern, fällt wohl nicht schwer. Auch die Verschiedenheit der Namen Lecho und Tyro macht nicht viel aus").

#### 1) Dazu Professor Schreuers Zitate:

"Kosmas I, 10: tempore ducis Neclan in campo qui dicitur Turzco consertum est (bellum) inter Boemos et Luczanos qui nune a modernis ab urbe Satec vocitantur Satcenses . . . His praefuit dux nomine Właztizlaw. Nam contra Boemos frequenter susceperat bellum, et semper ... praevaluerat, terramque eorum saepe ingressus, caedibus incendiis ac rapinis ... devastarat, et ipsos populi primates in tamtum praesidiis attenuaverat, ut parvo clausi in oppido, quod dicitur Levigradec hostium incursiones timerent oppido. Hic condidit urbem . . . in confinio duarum provinciarum Belina et Lutomerici . . . — exaltatum est cor ducis . . . ut mente feroci exardesceret omnem Boëmiam ad obtinendum. — (I. 11) . . . At contra Boemis resistere non valentibus . . . (I. 12) . . . Tyro wird mit der Führung der böhmischen Scharen betraut. Ventum erat ad campum ab utrisque exercitibus condictum . . .; sed prius Boëmi praeoccupant collem in medio campo eminentem, unde et hostes praeviderent adventantes, et ... concionaretur ad milites Tyro: . . . nos pro patria dimicamus . . . Interea dux Lucensis . . . ut vidit hostes non cedere loco . . . his dictis acuit animos suorum [folgt die Ansprache] ... ruit ... Tyro in ... hostium cuneos ... donec ... super magnam struem occisorum cecidit. - - Boemi potiti sunt triumpho II. S. W.

"Chronicon Moissiacense zu 805 Mon. Germ. SS. I, 308, II, 258: Et venerunt ad fluvium qui vocatur Agara (Eger) illi tres hostes insimul (die fränkischen Armeen), et inde venerunt ad Canburg (jedenfalls Kaaden a. d. Eger, bei Saaz ...), qui et illum obsiderunt et vestaverunt regionem in circuitu in ista parte Albiae et ultra Albiae. Dazu Annales Laurissenses zu 805 Mci. 88. I, 192: Karoli autem regis et principum qui cum eo erant imperio usus, totus ille exercitus ipsam regionem invasit. Sed Sclavi invia et saltus penetrantes se minime ad pugnam praeparaverunt. Vastata autem et incensa . . . eadem regione, ducem corum nomine Lechonem (...) occidit. Et dum nec iam pabula equis aut cibaria exercitui superessent, vastata . . . regione ad propria reversus est. — Betreffend das Unternehmen von 806 siehe Ann. Laurissenses a. a. O. S. 193: Missa est manus de Baivaria et Alamannia atque Burgundia sicut anno superiore in terram Beeheim, vastataque terrae non minima portione, absque ullo gravi incommodo regressa ..."

Kosmas († 1125) teilt hier eine Sage mit, deren Inhalt Prof. Schreuer in die Jahre 805,6 versetzt, also 300 Jahre vor Kosmas. Für die Verwertung so später Nachrichten schreibt die moderne Forschung die peinlichste Quellenkritik vor; für Prof. Schreuer besteht ein solches Gebot grundsätzlich nicht; statt dessen preßt er den Kosmas einerseits, die Fränkischen Annalen andererseits, um aus ihnen das herauszulesen, was er in ihnen finden will, bedient sich zu den beiden derselben Ausdrücke und Wendungen, findet dann die so hergestellte "Übereinstimmung" "verblüffend"; "den Sazzer Fürsten Vlastiskav dem karolingischen Unternehmen einzugliedern, fällt [ihm dann] wohl nicht sehwer; auch die Verschiedenheit der Namen Lecho und Tyro macht nicht viel aus", und der wichtigste Beleg für seine Gleichung: Piemysl = Samo ist fix und fertig. "Es ist das für mich eine der Proben für die Richtigkeit meiner Berechnungen gewesen. Peisker gleitet darüber hinweg" (oben, S. 207 f.).

Nun bin ich darüber nicht hinweggeglitten.

## Zu VII. A. Přemysl = Samo.

. Vor allem muß ich es mit Freuden begrüssen, daß PEISKER meine Grundlehre akzeptiert, Přemysl sei gar kein Bauer gewesen... Auch für PEISKER ist Přemysl von Hause aus ein Fürst... Hier genügt es, festzustellen, daß auch für PEISKER die Volkssage einen wirklichen Fürsten zu einem Bauer "umgedichtet" hat, und daß PEISKER diese Erkenntnis sich sans phrase von mir aneignet."

Leider muß ich dem Herrn Professor seine Freude verderben und erklären, daß ich seine "Grundlehre" nicht nur nicht "akzeptiere", sondern rundweg ablehne; seine Beschuldigung aber, mir von ihm irgendetwas "angeeignet" zu haben, weise ich weit von mir zurück.

Ich sage 8. 521 (im Sonderabdruck 231) nicht, "Přemysl sei gar kein Bauer gewesen", er sei "von Hause aus ein Fürst", "zu einem Bauer umgedichtet", sondern daß "Přemysl kein bloßer ausländischer Bauer, sondern der Bauernkněz des benachbarten oder auch nicht benachbarten Staatchens war". Ein Bauernkněz ist nicht ein zu einem Bauer "umgedichteter" "Fürst von Hause aus", sondern ein auf den Knězenstuhl erhobener Bauer, oder Nachkomme eines solchen.

Prof. Schreuer preßt und preßt, bis er aus mir herausgepreßt hat, was er haben will.

"Peisker erklärt Přemysl als Bauernfürsten..., der Lubossa, die Fürstin des Čechenvolkes, geheiratet habe. Anch dieser nicht sagengemäße Gedanke der ebenbürtigen Fürstenheirat stammt von mir bezw. von Samo [4]. "Samo hat bekanntlich eine sehr ausgedehnte Vereinigung geschaffen, zum Teil wohl [4] dadurch, daß er die Töchter der angesehensten Häuptlinge heiratete. Es ist nicht unmöglich, daß ein Bruchstück dieser Vorgänge in der Přemyslsage wiedergegeben ist, heißt es in meiner "Verfassungsgeschichte" S. 91".

Was in Prof. Schreuers "Verfassungsgeschichte" steht, ist kein Evangelium, und zwischen Přemysls Ljubošaheirat und der Heirat Samos von Töchtern "der angesehensten Häuptlinge" gibt es keine Analogie, um so weniger, da diese "Töchter der angesehensten Häuptlinge" von Prof. Schreuer frei erfunden sind, denn die Quelle (Frederich IV. 48) sagt bloß: Samo "XII uxores ex genere Winidorum habebat". "Es genügt — meint Prof. Schreuer — hinzuzufügen.... daß Samo zwölf Frauen ex genere Winodorum hatte, so daß [!] die Vermutung begründet ist, er habe "einen großen Teil seines Reiches zusammengeheiratet". Hier gilt Herrn Prof. Schreuer als Quelle er selbst ("Untersuchungen" S. 14, 47).

Zu einer Zusammenheiratung "eines großen Teiles des Samonischen Reiches" wäre eine entsprechend große Zahl von Erbtöchtern nötig, und wo will Prof. Schreuer diese hernehmen für eine Zeit, zu welcher in weiblicher Herrscher eine ganz besondere Seltenheit war? Daß zu jenen Zeiten auf einmal so viele Erbtöchter vorrätig gewesen wären,

ist eine etwas starke "Vermutung".

"Die vage Argumentation Peiskers S. 530 aus der "so lebhaft an Kärnten erinnernden geographischen Lage des Ländchens" (Bélina) erledigt sich für jeden nüchtern denkenden Leser von selbst. Sie zeigt nur, welche phantatischen Hypothesen Peisker zutage zu fördern imstande ist." (Oben, S. 209 Ann. 5)

Nein, Herr Professor, das "zeigt" anderswo hin; denn es ist keine vage Argumentation, wenn ich die Tatsache anführe, daß die Beschaffenheit dieses Berglandes: "jeder Kegel eine schier uneinnehmbare Festung", der Bevölkerung einen viel stärkeren Rückhalt gegen die Awaren zu bieten geeignet war, als die "mehr offenen Gebiete und Ebenen" des Čechenstammes im Zentrum von Böhmen (S. 531, Sonderabdruck 241). Desselben Vorteiles erfreuten sich und nutzten ihn auch erfolgreich aus die Slowenen Ostkärntens, während ihre unittelbaren Nachbarn in Untersteiermark das turkotatarische Županenjoch bis tief in die Zeit der deutschen Herrschaft weiter tragen mußten.

Die außerordentliche Verteidigungsfähigkeit des Biliner Ländehens erinnert also tatsächlich lebhaft an Kärnten, und tatsächlich begegnen wir in diesen beiden Gebieten einem Bauernstaate im Gegensatze zu den beiderseits benachbarten Županenstaaten Daleminziens und Unter-

steiermarks.

"Auf ein Argument Peiskers — setzt Prof. Schreuer S. 210 Anm. fort — für die echte Bauernqualität Přemysls!) möchte ich aber noch hinweisen. S. 521 f. tut sich Peisker viel auf die Bastschuhe zugute, die nach Kosmas I, 7 Přemysl "fecit servari in posterum et servantur Wissehrad in camera ducis usque hodie . . . Ich möchte nicht miliverstanden werden. Peisker meint S. 522 wirklich, daß "die Bastsasche Přemysls sich zu Kosmas! Zeiten nebst den Schuhen in der Wyschehrader Burg tatsächlich befunden hat" . . . und daß, wie Pulkava berichtet, selbst Karl IV. bei seiner Krönung die (echte!) Tasche ungehängt und die (echten) Schuhe vorgezeigt worden seien, — "vorgezeigt, nicht angelegt, weil nicht auf jeden Fuß passend und wohl schon morsch". Was kann man nicht heute noch alles auf dem Prager Hradschin und anderwärts sehen! Das erinnert doch lebhaft an das Schwert Karls des Großen in Westfalen."

<sup>1)</sup> Aber, aber, zwei Seiten zuvor beschuldigt mich ja Prof. Schreuer, ich hätte seine "Grundlehre akzeptiert", "Pfemysl sei gar kein Bauer gewesen", sondern "von Hause aus ein Fürst", "zu einem Bauer umgedichtet"!

Nein, Herr Professor, das erinnert an etwas ganz anderes, denn die Interpolationen "echte" und "echten" stammen nicht von mir, sondern von Ihnen; meine Worte lauten anders: (8. 519, Sonderabdruck 8. 229 Ann. 3): "Kosmas sagt...: Přemysls Bastschuhe — ob echt oder unecht, ist Nebensache — servantur in der Vyšehrader Burg bei Prag".

Somit hat mir Prof. Schreuer die "Echtheit" der Bastschuhe und der Tasche erst angedichtet und vergessen, was er selbst (Verfassungsgeschichte S. 409)<sup>1</sup>) geschrieben hat. —

Ich sage (S. 530, Sonderabdruck S. 240 ff.):

"Ob Přemysl vor oder nach Samo oder mit ihm zugleich gelebt, wer kann das entscheiden! Samo war ein Großfürst, welchen im Angenblicke der äußersten, gemeinsamen Not eine Reihe von Slawenstämmen zum An-führer gegen die Awaren erkoren hatte. Nach seinem Tode zerfiel das riesige Reich?). Přemysls Bauernfürstentum war dagegen ein Kleinstaat. und noch lange nach ihm gab es mehrere Fürstentümer in Böhmen. Zunachst war er Fürst des Biliner Ländchens . . . Wenn die Biliner den Awaren überhaupt unterworfen waren, so bildeten sie jedenfalls die äußerste Grenze des Awarenreiches, welches jenseits des Erzgebirges nach Daleminzien nicht reichte ... Wahrscheinlich hatte [das Biliner Ländchen] dereinst eine, der daleminzischen konforme Zupanenverfassung ... Wie die Kärntner, wurden auch die Biliner Bauern durch einen Aufstand ihrer zupanischen Peiniger los, während ihre umnittelbaren Nachbarn ..., die Daleminzier (ebenso wie die Untersteierer) infolge ihrer mehr offenen Gebiete im Zupenenjoche stecken blieben. Wie die Kärntner, wählten auch die Biliner siegreichen Bauern einen aus ihrer Mitte zum Fürsten und stellten wahrscheinlich ebenfalls ein für alle Zukunft gelten sollendes Ritual mit Wahlkapitulation fest, durch welches die wichtigsten Bauernbedürfnisse von jedem Anwärter bei der Besteigung des Fürstensteines gewährleistet werden sollten. Přemysl muß nicht gerade der erste Biliner Bauernfürst gewesen sein. Südlich des Biliner Volksstammes . . . saß der Cechenstamm (im engeren Sinne) in mehr offenen Gebieten . . . die nicht so leicht verteidigt werden konnten. Hier ist auch der Kern der von Fredegar erwähnten awarischen Winterquartiere zu suchen ... und es ist bezeichnend, daß nach FREDEGAR die schließliche Auflehnung gegen die Unholde nicht von den eigentlichen "Slawen", sondern von den eigenen, aus den vergewaltigten Slawenfrauen geborenen Söhnen der Awaren ausging. Hier, in Zentralböhmen, dürfte der Franke Samo zum Fürsten gewählt worden sein und von da aus viele andere Slawenstämme gegen die Awaren vereinigt haben. So entstand ein föderativer Großstaat, der bloß auf der persönlichen Autorität Samos aufgebaut war und mit dessen Tode auch einging. Man sieht, wie sehr es sieh empfiehlt, unter den einzelnen Stämmen der böhmischen Slawen möglichst genau zu unterscheiden, denn anders gestaltete sich ihr Schicksal in der offenen Ebene, als in einem durch Gebirge geschützten und leicht zu verteidigenden Tale. In dieser Beziehung ist namentlich zwischen den Biliner Slawen und den Cechen [im engeren Sinne] ein gewaltiger Unterschied wahrzunehmen; ihre

<sup>1) &</sup>quot;... eine Zeremonie, deren Grundgedanke auch aus den noch zu Kosmas' Zeiten auf Wyschehrad aufbewahrten bäuerlichen Bastschuhen Přemysls herausleuchtet".

<sup>2)</sup> Das "riesige Reich" nehme ich heute zurück, nachdem mich Or. Nemečer (siehe oben S. 215 Anm. 2) überzeugt hat, es habe ein solches micht gegeben.

politischen Geschicke konnten nicht gleich sein, und so kann auch ein Biliner Bauernfürst nieben dem Großfürsten Samo, der zugleich Fürst der Ucchen sein mochte, vor der Wissenschaft bestchen. Der Großstaat zerfiel, einzelne Stämme wurden selbständig, und wenn die von Kosmas überlieferte Sagenicht täuscht, wurde auf den čechischen Fürstenstuhl nach Absterben der eigenen regia stirps (der Samoniden?) der Biliner Bauernfürst Přemysl berufen und dadurch ein Staat geschaffen, der kaum ein Sechstel des heutigen Böhmen ausmachte."

Prof. Schreuers Einwendungen (oben S. 209):

"Daß aber Přemysls "Bauernfürstentum" bloß ein Kleinstaat gewesen sei, ist eine leere Vermutung Peiskers, die gar nichts für sich, aber vieles gegen sich hat. Es scheinf nämlich durch den Přemysl "von Staditz auch die noch später hervortretende Verbindung des Gaues Bélina nicht nur mit dem Cechengau, sondern auch mit dem Gau Lutomerici angebahnt worden zu sein – wie ich "Untersuchungen" S. 13 f. und 92 eingehender ausführe, natürlich ohne daß Peisker den Leser darauf aufmerksam macht."

Nun, sei es, der Leser möge es hören, was da Prof. Schreuer "eingehender ausführt": "Durch den Pfemysl, von Staditz" scheint auch die noch später, unter Neklan, hervortretende Verbindung des Gaues Betina, vielleicht auch Lutomerici, angebahnt zu sein. Das ergibt schon ein ganz flüchtiger Blick auf die Sage. Es wird bei den Einzelausführungen noch mehr hervorterten" (S. 13 f.). Diese auf S. 92 aufgeschlagen, lesen wir: "Eine friedischere Vereinigung, offenbar [!] eingeleitet durch Premysl, hat stattgefunden zwischen den Boëmi und den Gauen Belina und Lutomerici. Diese Vereinigung scheint aber auch dementsprechend durchaus lose zu sein". (Was weiter folgt, hat auf Přemysl keinen Bezug.)

Das sind doch keine "eingehenderen Ausführungen", sondern immer disselben Phrasen, an denen der Leser, den ich auf sie nach Prof. Schreuers Rüge hätte aufmerksam machen sollen, wahrlich nichts verloren hat. — Prof. Schreuer setzt (oben S. 210) fort:

"Pfemysl entspricht also [nämlich nach den soeben gehörten "eingehenderen Ausführungen"] weder seinem Charakter nach, als überschlauer Staats- und Kriegsmann, noch auch als Einiger mehrerer Gaue dem beschränkten Typus eines kleinstaatlichen Bauernfürsten. Gerade durch die Vereinigungstätigkeit ist er der typische Großfürst. Was soll man aber zu der Gegenüberstellung Peiskers sagen: "Nach seinem (Samos) Tode zernel das riesige Reich", und "noch lange nach ihm (Přemysl) gab es mehrere Fürstentümer in Böhmen"?"

Der "überschlaue Staats- und Kriegsmann" ist der Hauptkitt Prof. Schreuers für seine Gleichung Přemysl = Samo. Nun, woher hat er den "überschlauen"?: "sein Name [Přemysl] = Prometheus hat gar nichts Bäuerliches [!] an sich; er wird von Kosmas ausdrücklich durch die schlaue Reformtätigkeit, Gesetzgebung seines Trägers erklärt").

Eine aufgelegte Spielerei des Kosmas mit dem bloßen Namen ist hier Baustein; wie sieht es nun mit dem "Kriegsmann" aus?: ..... gilt Přemysl zur Zeit des Kosmas als Bauer κατ ἔξοχήν, wiewohl er in seiner ganzen Wirksamkeit nicht Bauer ist" (a. a. O. S. 15. Wieso denn? Erzählt nicht Kosmas lang und breit, wie der Bauer

<sup>1)</sup> Kosmas I, 5: nam hoc nomen latine sonat praemeditans vel super-exceptions (Schreuer, Untersuchungen S. 15).

Premysl vom Pfluge weg zum Fürsten erkoren wurde? Also eine andere "ausdrückliche Erklärung" von Kosmas, eine offenbar echte Sage, ist nicht Baustein. Nun, wie stimmt das mit Prof. Schreuers programmatischem Grundsatze: "Es geht meines Erachtens uicht an, die einzelnen Bestandteile der Sage etwa nach ihrem Hauptinhalt herauszudestillieren . . . sint ut sunt! Das, was uns vorliegt, ist die Erzählung des Kosmas, und dieser reale Boden darf nicht verlassen werden"? (oben S. 216). Aus dem sint al sunt wird nach Bedarf einfach ein sint al non sunt gemacht und dann stimmt dem Herrn Professor alles wunderbar.

Nun zur Frage, ob Přemysl Klein- oder Großfürst war; ich trete für das erstere ein, weil sein Staat kaum ein Sechstel Böhmens ausmachen konnte und der Sage nach von ihm unmittelbar beherrscht wurde; Samos Staat ist dagegen nur als Föderativstaat denkbar. Daher bleibt auch meine Gegenüberstellung aufrecht: "Nach [Samos] Tode zerfiel das (riesige) Reich"; "noch lange nach [Přemysligab es mehrere Fürstentümer in Böhmen".

#### B. Die Awarenzeit.

Prof. Schreuer beschuldigt mich (oben S. 211 Ann. 1), ich hätte seine Darstellung der awarischen Herrschaft "grob verstümmelt abgedruckt". Nein, ich habe nur jene Stellen ausgelassen und, wie es sich gebührt, durch Punkte erkenntlich gemacht, die sich auf die Awaren nicht beziehen, und das war mein gutes Recht. Prof. Schreuer meint: "Wenn man aber Peiskers Wiedergabe und Polemik liest, so muß man fast glauben, ich hätte da recht widersinniges Zeug zusammengeschrieben". Allerdings, denn "rein slawische Verhältnisse unter awarischem Drucke", welcher nach Fredegar "ab antiquito" gedauert hat, ist und bleibt unter allen Umständen widersinnig.

Auf S. 531 (Sonderabdruck 241) führe ich aus:

"Alljährlich kamen zum Wintern die Awaren, breiteten sich in kleinen Gruppen über alle Ortschaften der unterworfenen (slawischen) Bauernschaft aus und hausten nach Wilkür und Übermut. Sie nahmen die Weiber und Töchter der Slawen und schliefen bei ihnen, und zu den übrigen Mißhandlungen nußten die Slawen den Awaren noch Abgaben zahlen (Firsdecare). Im Frühjahr zogen zwar die Horden zur Sommerweide in die Berge, lie ßen aber ge wiß die nötigen Besatzungen und Obrigkeiten zurück, um die geknechteten Slawen im Zaume zu halten. Unter solchen Umständen nuß jede slawische Rechtspflege, jeder gesellschaftliche Zusammenhang, ja jedes Familienleben längst verschwunden sein, denn für diese Zeit gab es für die Unterworfenen nicht einmal eine Ehe, ein Zustand, der vielleicht zu metrarchischen (matriarchalischen) Formen führte. Dahin scheint die böhnandlung "ab antiquito" mußten alle Keime gesellschaftlichen Lebens ersticken, die Geknechteten von Tag zu Tag widerstandsunfähiger, geradezu vertierter werden ..."

Und was dichtet mir Prof. Schreuer (oben S. 213) an:

"Wir wissen aus Fredegar, daß die Awaren nur im Winter kamen. Daß sie, wie Peisker meint, etwa (nach Art der slowakischen Rastelbinder?) ihre Weiber für den Sommer bei den Slawen zurückgelassen hätten . . . ist wohl logisch möglich, mir aber nicht gerade wahrscheinlich . . . "

Ich spreche vom Zurücklassen von Obrigkeiten und Besatzungen, Prof. Schreuer ersetzt sie mit Weibern, unter Hinweis auf eine andere Stelle meiner Arbeit (S. 212, Sonderabdruck S. 26):

"So wie die Skythinnen nach Herodot, mögen etwa auch die Awarenweiber während der häufigen Abwesenheit ihrer Männer die Herrschaft als Amazonen geführt haben, so daß auch die böhmische Amazonensage — KOSMAS I, 9 — durchaus nicht ganz aus der Luft gegriffen sein muß."

Die Abwesenheit der Awaren bezieht sich hier nicht auf die Slawen, sondern auf die Awarenweiber. Auf Raubzüge in entfernte Länder nahmen die Awaren — wie überhaupt die Reiternomaden — ihre Weiber gewiß nicht mit, und die Geschichte kennt Beispiele, daß solchen Horden die Rückkehr mitunter für lange Zeit oder auch für immer abgeschnitten wurde, so daß die zurückgelassenen Weiber dann selbst schauen mußten, mit den Unterworfenen fertig zu werden.

Diese Erscheinung ist jedoch was ganz anderes, als der periodische Wechsel des Aufenthaltes im nomadischen Volksleben. Sieben Monate lang winterten Jahr für Jahr die Awaren mit ihrem ganzen Haushalt unter den Slawen in den Niederungen und bezogen nachher mit Weib und Kind die Sommerweiden der Gebirge, um sodann wieder unter die Slawen, samt Weib und Kind, zum Wintern zurückzukehren.

Prof. Schreuer wirft das alles durcheinander! -

Den furchtbaren Einfluß des Awarentums auf das slawische Volksleben schildert Fredegar mit kurzen Worten, aber so erschöpfend, daß man sich ein hinreichend klares Bild darüber machen kann, wenn man, die Lebensweise der turkotatarischen Wanderhirten im Auge, Fredegars Bericht bis zu den letzten Konsequenzen durchdenkt. Prof. Schreuer will jedoch seine "rein slawischen Verhältnisse unter awarischem Drucke" um jeden Preis retten und besteht darauf, daß man den awarischen Einfluß nicht überschätzen dürfe: "Die Awaren kommen ja hauptsächlich, um zu überwintern und sich satt zu essen" (oben S. 212 Anm. 5). Richtig, allein dieses "Überwintern" und "Sichsattessen" muß zuvor ins Wanderhirtliche übersetzt werden, soll man seine Tragweite genügend würdigen:

Der Aware kommt zum Wintern mit allen seinen Herden und seiner Familie und will mit allem dem nach seinem Behagen einquartiert werden und verproviantiert sein. Das slawische Dorf, das er zu diesem Zwecke heimsucht, muß somit die Eignung haben, den Herrn samt Familie zu beherbergen und auch die Herden aufzunehmen, muß also zugleich als Viehhürde dienen. Die bekannten westslawischen Rundlinge, Runddörfer mit einem einzigen Ausgang, haben nun eine zu solchen Zwecken derart geeignete Form, daß sie höchst wahrscheinlich auf eine der vielen turkotatzrischen Knechtschaften zurückzuführen sind.

Man bedenke, welch einen ungeheuren Einfluß sehon das Wintern der Awaren allein auf die unterjochten Slawen ausgeübt haben nuß! Und nun das "Sichsattessen". Der awarische Wanderhirt als Galaktophage ißt sich anders satt, als wir, zivilisierte Menschen, auch anders, als der geknechtete slawische Vegetarier!); damit es jedoch geschehen könne, müssen sich zuvor seine Melktiere, Schafe und Stuten gesättigt

1. Die unmittelbare, von den Wanderhirten bestrichene bäuerliche Nach-

barschaft Turkestans ist bis zu unseren Tagen vegetarisch.

2. Konstantin Porphyrogenetes berichtet dasselbe von den Russen, indem er sagt, sie kaufen von den Petschenegen, ihren Bedrückern, Rinder. Pferde und Schafe, da bei ihnen keines von diesen Tieren vorkomme.

Man sieht, der räuberische Wanderhirt brachte an beiden Seiten der südrussisch-turkestanischen Steppenregion dasselbe soziale Produkt zustande: ein absolutes Vegetariertum der Unterworfenen; dieses Produkt ist typisch für ihn, nicht als Turkotataren, aus ethnischem Grunde, sondern als Wanderhirten, und so sind wir berechtigt, mit demselben, von Erhoros und anderen bezengten Produkte auch in altslawischer Zeit zu rechnen, seitdem nämlich die Slawen, als sie noch auf einem engeren Gebiete beisammen wohnten, in ihrer Gesamtheit im Bereiche wanderhirtlicher Migrationen waren. -- Die Skythen sind die ältesten historisch beglaubigten Wanderhirten Südrußlands, aber gewiß nicht die ältesten überhaupt, wir können daher auch noch viel ältere, vorskythische Wanderhirten Südrußlands als Beherrscher der Slawen, somit auch ein uraltes Vegetariertum der letzteren annehmen. Daß der "waldige Charakter" ihrer Ürheimat die Slawen nicht — wie NIEDERLE ("Národopisný Věstník Českoslovanský" I. Jg. Prag 1906 S. 199) meint! vor einer Knechtung durch skythische und auch schon vorskythische Wanderhirten bewahren konnte, beweisen die ungeheueren Eroberungsgebiete nicht nur der Skythen, sondern auch der Hunnen, Awaren, Mongolen: der Wanderhirt ist eben auf die Steppenregion nicht ausschließlich angewiesen.

Ein altslawisches Vegetariertum schließt während seiner ganzen Dauer selbstverständlich jede Viehzucht aus; dies fand in historischen Zeiten von neuem statt bei den Russen im Joche der Petschenegen. Ein solcher absoluter Mangel an Viehzucht mußte aber auch in der slawischen Sprache selbst nachwirken, einen Teil der die Viehzucht betreffenden Nomenklatur aus der Sprache ausschalten, einen andern umdeuten. Und so findet der sonst so betremdliche Umstand eine überraschende Erklärung, daß nämlich

3. der slawische Ausdruck für Topfen: tvaroge ein turkotatarisches Lehnwort ist, während die Ausdrücke für Milch im allgemeinen: utikke: für Rind: skota. für Herde: nuta: für den schwereren, ein Tiergespann unbedingt benötigenden Pflug: pluge aus dem Germanischen entlehnt sind. [Dagegen neuestens J. Janko, Zur ültesten Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der Slawen ("Öech ische Revue" I. Jg. Prag 1906/07 S. 324 ff.): "Das Wort tvaroge könnte echt slawisch sein ..." "Mičko ... braucht wegen des auffallenden - k - durchaus nicht aus dem Germanischen entlehnt zu sein ..."]

Bei ihren turkotatarischen Herren sahen nämlich die Slawen die Nutzmilch nur im geronnenen Zustande, als Topfen, daher die Entlehnung des Wortes teuregis. In der germanischen Knechtschaft dagegen lernten sie von neuem die Viehzucht kennen und betreiben, sie wurden — nach Taerrus zu schließen — daran von den germanischen Herren nicht gehindert und entlehnten von diesen die dazugehörigen Ausdrücke.

Purch Annahme eines altslawischen Vegetarismus und einer durch wanderhirtliche Unterjochung entstandenen Zweischichtung (Zupane, Smurden) erklärt sich glattweg und restlos die ganze slawische Vorzeit, namentlich auch die Zupanenstaaten in Untersteiermark und Daleminzien, sowie deren unmittel-

<sup>1)</sup> Daß der Slawe im Joche des Wanderhirten zum Vegetariertum verurteilt war und keine Viehzucht treiben konnte, dafür habe ich folgende Belege vorgebracht:

haben; dafür hatten die Slawen ebenfalls aufzukommen, indem sie den Sommer über Futtervorräte anlegten. Das ist aber nur die wirtschaftliche Seite der awarischen Knechtschaft; die gesellschaftliche war noch furchtbarer, wie Fiederschaft und andere bezeugen und das Schicksal der Perser und Tadschiken lehrt, das Schicksal eines gehetzten Wildes, das man zu Tode martert, wenn man es nicht versilbern kann. Und die Versilberung der slawischen Menschenware war so reichlich, der Slawe als Knecht so häufig, daß schließlich sein Name an der Knechtung selbst haften blieb: Slawe = Sklawe.

Alles das ist für den Herrn Professor Luft; er "muß angesichts der unglaublichen Maßlosigkeiten Peiskers erst recht ganz entschieden "vor der Überschätzung des awarischen Einflusses warnen"! (oben

8, 213) -

Die wanderhirtliche Knechtschaft der Slawen halte ich für ebenso alt, wie ihre wanderhirtliche Nachbarschaft in Südwestrußland selbst, also ungezählte Jahrhunderte, wenn auch mit Unterbrechungen; die awarische allein war nach Fredegar "ab antiquito", so daß von "rein slawischen Verhältnissen unter awarischem Drucke", einem "Lehrsatze" Prof. Schreuers, keine Rede sein kann. Prof. Schreuer wendet ein: "Wie sehr sich trotz wilden Druckes indogermanische Lichtseiten, ja selbst Gesinnungs- und Rassenadel in Europa bewahren können, zeigt das Beispiel der Ostgoten. Und die ungarische Verfassungsgeschichte lehrt, wie slawische und germanische Organisationsformen ein Jahrtausend hindurch ständigem mongolischen Druck stand-

zuhalten, ja sich dem Sieger aufzudrängen vermögen".

Beide Vergleiche sind unangebracht: Die Slawen, ab antiquito Knechte, sind eine ohnmächtige, wehr- und formlose Masse, ohne irgendein festeres staatliches Gefüge, das slawisch und nicht turkotatarisch oder germanisch wäre; die Goten, mit auch die Ostgoten, dagegen ein urkräftiges, überschäumendes Herrenvolk, das große Reiche gegründet und auch zahlreiche, durch frühere Knechtschaften gänzlich geknickte Slawenvölker beherrscht hatte. Mit der Widerstandskraft der Ostgoten war es daher ganz anders bestellt, zumal sie bloß 83 Jahre (370—453) die hunnische Herrschaft — keine unmittelbare Knechtschaft, sondern nur Tributherrschaft und Plünderungen¹) — zu ertragen hatten; dabei ist nicht zu übersehen, daß die Lebensweise der Goten von der turkotatarischen nicht derart grundverschieden war, wie die der Slawen, denn auch die Goten waren Viehzüchter, wenn auch keine Wanderhirten²).

bar benachbarter Gegensatz: die Bauernstaaten in Kärnten und Nordwest-

böhmen als Folge von Bauernrevolutionen.

2) Vielleicht meint Prof. Schreuer nicht den Kern der nach dem Westen

<sup>1)</sup> Jordanis, De origine actibusque Getarum XLVIII: . . . quos constat morte Hermanarici regis sui, . . . Hunnorum subditos dicioni, in eadem patria remorasse, Vinithario tamen Amalo principatus sui insignia retinente . . . Balamber . . . iam omnem in pace Gothorum populum subactum possedit, ita tamen, ut genti Gothorum semperum proprius regulus, quamvis Hunnorum consilio, imperaret et mox defuncto Venethario rexit eos Hunimundus, filius quondam regis potentissimi Hermanarici . . .

"Und die ungarische Verfassungsgeschichte lehrt" nicht, "wie slawische und germanische Organisationsformen ein Jahrtausend hindurch ständigem mongolischen Druck standzuhalten, ja sich dem Sieger aufzudrängen vermögen", denn die ungarische Verfassung ist erst von König Stephan dem Heiligen nach nachbarlichen Mustern rezipiert worden: sie ist nicht bodenständig, und namentlich stammt sie nicht von den ungarischen Slawen her, von denen ja die vielen vormagvarischen Knechtschaften alle "altslawischen" Lebensformen längst und im vollsten Sinne des Wortes hinweggeschunden haben. Zwar beruft sich Prof. SCHREUER auf seine "Ausführungen" in der Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte, Germ, Abt. XXVI (1905) S. 328 (Rezension von Akos von Timon, Ungarische Verfassungs- und Rechtsgeschichte, übersetzt von F. Schiller, Berlin, 1904), aber diese seine "Ausführungen" bestehen aus dem bloßen, durch nichts bewiesenen Diktum: "Die ungarische Grafschaftsverfassung ist eben überhaupt nichts Magvarisches. etwa von Stephan errichtet, sondern ursprünglich eine germanischslawische [!] Ordnung, in die die Magyaren erst allmählich hineingewachsen sind" [von mir gesperrt]. Allein, von irgendeiner "germanisch-slawischen Ordnung" wissen wir gar nichts, es gab keine; die Einteilung dort in Gaue, hier in Zupen macht an sich noch keine "Grafschaftsverfassung" und überhaupt keine "slawische" oder "germanische Organisationsform" aus: die termini Gau, suppa, suppanus, comitatus, comes decken ebenso wie princeps, rex, regulus, du.c, Fürst u. s. w. örtlich ganz verschiedene Begriffe; und daß die Grafschaftsverfassung Ungarns etwas Magyarisches wäre, hat niemand behauptet; auch TIMON erklärt sie ausdrücklich für rezipiert; sie stammt nicht von den ungarischen Slawen her, wurde von ihnen nicht durch die Magyaren übernommen. Und wenn man schon Vergleiche überhaupt anstellen will, so suche man sie wenigstens dort, wo die Folgen eines "ständigen mongolischen Druckes" noch irgendwie sichtbar sind: furchtbar und entsetzlich an den Südrändern Turkestans und in Rußland, wo man vergeblich nach althergebrachten "indogermanischen Lichtseiten", nach ...slawischen und germanischen Organisationsformen" fahnden wird. —

Zum Schlusse gestattet sich Prof. Schreuer (oben S. 213 Anm. 1) die Verdächtigung: "Ich bemerke, daß Peisker fast alles, was er in der heiklen Amazonenfrage vorbringt, sich von mir — ohne mich zunennen — angeeignet hat. Vgl. namentlich meine Verfassungs-

geschichte S. 41-46."

Ich spreche darüber auf S. 210 ff. und 531 (Sonderabdruck S. 24 ff. und 241); der Leser möge nachschlagen und vergleichen; er wird

abgezogenen Ostgoten, sondern ihre in Südrußland verbliebenen Reste, deren Sprache sich bekanntlich bis in die Neuzeit erhalten hat. Aber auch diese behaupteten, dank der günstigen geographischen Lage ihrer Gebiete, lange Zeit ihre Unabhängigkeit oder wenigstens Autonomie unter eigenen Fürsten (R. LOEWE, Die Reste der Germanen am Schwarzen Meere. Halle 1896 S. 108 f., 127, 213 u. a. m.); wie weit man jedoch bei ihnen von "indogermanischen Lichtseiten, ja selbst Gesinnungs- und Rassenadel" sprechen könnte, darüber wissen wir gar nichts.

finden, daß sich da kein einziger Gedanke, kein einziges Wort deckt, wie überhaupt Prof. Schreuers und meine Ausführungen im schärfsten Gegensatze zueinander stehen.

Eine ähnliche Beschuldigung Prof. Schreuers ist schon oben (S. 225)

als gänzlich aus der Luft gegriffen nachgewiesen worden.

\*\*

In der letzten Fußnote erwähnt Prof. Schreuer eines "mährischen Realschulprogrammes" von Ot. Němkček; die Schrift sei ihm aber in Verstoß geraten"). Es ist eine wertvolle Untersuchung über Lage und Ausdehnung des Samonischen Reiches, und der Verfasser begründet die Ansicht, dieses Reich habe nicht nur nicht bis nach Karantanien gereicht, sondern nicht einmal Böhmen umfaßt; Samo sei "nur als Häuptling eines einzelnen, an den Grenzen des fränkischen Reiches angesiedelten slawischen Stammes und als Führer dieses Stammes oder eines Bundes benachbarter Stämme im Kampfe gegen die Awaren" gewesen (S. 14).

Über Prof. Schreuers Darstellung der altböhmischen Volkszustände

äußert sich Němeček:

"Eine Würdigung der wirtschaftsgeographischen und sozialen Verhältnisse des alten Böhmens wird uns zeigen, daß es eine mitßige Talmudisterei ist, aus einem Vergleiche der Angaben Freddears aus dem VII. Jahrhundert mit jenen der im XII. Jahrhundert (von Kosmas) fixierten Sage Argumente für die Gleichung Samo-Pfemysl abzuleiten. Ich gönne Schreder auch das methodologisch sündhafte Vergnügen, die sieben Könige des čechischen Livius zu "datieren". Allein wenn nach dem üblichen Generationsmaßstab Pfemysl in der Tat in die Zeit Samos fiele, ließe sich doch bei der verfassungsrechtlichen und geographischen Beschränktheit des "Fürstentums" jener Zeit aus der Identifizierung der beiden Gestalten nicht die geringste Bereicherung unseres historischen und verfassungsgeschichtlichen Wissens über jene Zeit gewinnen. Wenn auch Pfemysl auf Samo zurückginge, wüßten wir dann etwas mehr über die rechtliche Natur jenes Fürstentums, über die innere soziale und ökonomische Struktur der Stämme?" (S. 6.)

"... Des Scherzes halber sei hier nur ein Gifed aus Schleeuere Beweistenung erwähnt. Schleeuer (S. 16) findet sogar Samos Namen bei Kosmas – allerdings nicht ausdrücklich genannt, aber sinnig angedeutet: Das slawische Wort Samo bedeutet solas. Gerade diese Qualität aber lieht Kosmas bei seinem Přemysl besonders hervorzuheben. Te solum nobis in dominum elegimus sagen die Boten zu Přemysl ... jura quibus hace terra utitur solus cum sola Lubossa dictavit. Vor diesem Argument, das lebhaft an schlechte Wortwitze erinnert, verstummt jede Kritik. Schleeuers neuerlicher Hinweis auf die ähnlichen Spielereien des Kosmas mit den Namen Venclav und Vojtkeh kann die Lächerlichkeit dieses Versteckenspielens nicht verringern. In den beiden angeführten Fällen handelt es sich um eine phantasiegefällige Interpretierung bekannter und genannter Namen. Der Name Samo wird aber von Kosmas überhaupt nicht erwähnt. Schreuers Methode sei noch durch folgenden Satz illustriert: "Samo hat bekanntich (!) eine sehr ausgedehnte Vereingung geschaffen, zum Teil wohl gefördert dadurch, daß

Hier der Titel: Or. Němeček. Das Reich des Slawenfürsten Samo. XXIII. Jahresbericht der deutschen LORealschule in Mährisch-Ostrau, 1906.

er die Töchter der angeschensten Häuptlinge heiratete' (§ 9 8.91). Erstenist Fredegar von einer ausgedehnten Vereinigung nichts bekannt... zweitens hatte Samo (nach Fredegar IV, 48) 12 Frauen, ex genere Winidorum', die erst Schreuber taxfrei in den Adelstand erhob... Danken wir Schreuber, daß er das nebelhafte Gebiet der ältesten böhmischen Geschichte durch sonnige Heiterkeit erhellt." (8.7.)

"Mit Schreuers ,Verfassungsgeschichte' lohnt keine weitere Auseimandersetzung, nachdem die Kritik (Loserth in Hist. Zs. 92, Pekař in Český Časopis Hist. VIII, Brückker, Beil. zur Münchner Allg. Ztg. 1903 Nr. 204 f., Richter, in Jahrb. f. Gesetzgebg., Verw. u. Volkswirtschaft 1904 N. F. 28 S. 1112 f.) das Buch mit vielen zwingenden Gründen zurückgewiesen. Die Fassung der Sage bei Kosmas ist zum Teil aus antiquarischen Lesefrüchten, zum Teil aus dem ökonom. Gesichtskreis sein er Zeit entstanden. Nur eine Illustration von Schreuers Verfahren: Aus der Stelle Kosmas I, 9: "Est leeus in sitva, villa qui distat ab ipsa" und der gelegentlichen Erwähnung des Wortes "curia" (Kosmas I, 4 intrant curiam!) schließt Schreduer: "An der Burg [eastrum bei Kosmas I, 3], dem Haus, ist ein Hof. curia. und an diesem eventuell das herrschaftliche Dorf (S. 26). Es kaun niemanden entgehen. dab hier Schreduer das Bild der Größgrundherrschaft in die böhmische Sagenzeit projiziert. Jene Formen der wirtschaftlichen Organisation, die in Deutschland erst am Schlusse der Karolingerzeit ihre volle Ausbildung fanden (IMANA-Sternege, Die Ausbildung der Größgrundherrschaft S. 44) sollen in dem vor Deutschland (wie Schreduer S. 22 selbst bemerkt) entwicklungsgeschichtlich zurückstehenden Böhmen bereits zur Sagenzeit, also im VII. und VIII. Jahrhundert, vorhanden gewesen sein!" (S. 11.)

Prof. Schreuers Artikel ist eine ununterbrochene Reihe von Beschuldigungen; ich hätte "mit einer Zuversichtlichkeit, die für den Fernstehenden etwas Blendendes hat". über eines seiner Hauptresultate die Identität des sagenhaften Přemysl mit dem historischen Franken Samo, das Todesurteil gefällt", dabei seine "Beweiskette" "grob verstümmelt", "entstellt", "unterdrückt" "vorenthalten". "mit einer gewissen Fixigkeit geköpft", einzelnes "herausgegriffen", von ihm nicht Behauptetes "unterschoben", "Fangfragen" gestellt, "seinen positiven Nachweis aber dem Leser verschwiegen", um den "ahnungslosen", "flüchtigen", "harmlosen", "naiven Leser" zu hintergehen. "Wenn man ... Peiskers Wiedergabe und Polemik liest, so muß man fast glauben, ich hätte da recht widersinniges Zeug zusammengeschrieben". Daher appelliert Prof. Schreuer an den "normalen deutschen Leser" mit seiner von mir "unterdrückten" "Beweiskette", "daß ... Přemysl... nach vernünftiger Methode gar nichts anderes sein könne, als Samo".

Die Redaktion dieser Zeitschrift hatte die Freundlichkeit, mir den zur Abwehr nötigen Raum zur Verfügung zu stellen, und "der normale Leser" möge entscheiden, gegen wen von uns beiden Prof. Schreuers "Beweiskette" spricht. Diese "Beweiskette" ist übrigens nicht nur von "slawischer", sondern auch von gut "deutscher Seite", ja von dieser noch viel nachdrücklicher in das Reich der Fabel gewiesel worden:

PAUL RICHTER schreibt 1):

"Kosmas . . . [† 1125] hat auch die sagenhaften Berichte über die Vorzeit Böhmens überliefert ... Gewiß täte man unrecht, an dieser Tradition ganz achtlos vorüberzugehen; aber welcher historische Wert ihr zukommt, müßte doch vorerst gewissenhaft geprüft werden; was echte Volksüberlieferung, was späte gelehrte Erfindung und Nachdichtung, was im besonderen eigene Zutat des Erzählers Kosmas ist, müßte nach Möglichkeit klargestellt oder doch wenigstens kritisch erwogen werden. Indessen diese Aufgabe sieht der Verfasser teils nicht als die seinige an, teils macht er sie sich leicht. Die innere Wahrheit der Sage im ganzen soll durch die Richtigkeit der geschilderten Verhältnisse bewiesen werden; daß diese aber richtig sind, bedarf zuvor des Beweises. Für diese Prüfung gibt es aber keine nahestehende sonstige Tradition, kein vergleichendes Material von naher Verwandtschaft, böhmischen oder doch wenigstens nordslawischen Ursprungs. Aus der deutschen oder gar indogermanischen Überlieferung werden die verwandten Züge herbeigeholt; wie aber, wenn diese erst durch gelehrte Nachbildung und späte Ausschmückung in die böhmische Sage hineingetragen sind? Zur Entkräftung dieses Einwandes ist nichts von ernsthafter Bedeutung gesagt. Die Überlieferung des Kosmas ist wertvoll, weil sie zeigt, wie zu seiner Zeit gewisse Kreise in Böhmen sich die vorhistorischen heimischen Ereignisse und Zustände gedacht haben; es lassen sich auch diese rechtlichen und sozialen Vorstellungen mit Nutzen herausarbeiten und als Ausstrahlungen großer, vielleicht allgemeiner Ideenkreise hinstellen - daß aber diesen Vorstellungen in der besonderen böhmischen Landes- und Volksentwicklung zu irgendeiner Zeit wirkliche Zustände entsprochen haben, wird mit irgendwelcher historischer Sicherheit nicht behauptet werden können. Wenn jemand heute sich die vorhistorischen Dinge im Böhmerland nach Art des Kosmas vorstellen, oder auf Grund seiner Berichte die damals geltenden Rechtsanschauungen konstruieren will, so hat das mit der Erkenntnis historisch bewiesener Tatsachen nichts zu tun . . . Schreuer glaubt nur das zu bieten, was sich ihm "gerade ohne alles Pressen geboten hat". Der Rezensent muß bekennen, daß er des gegenteiligen Eindrucks sich mehr als einmal nicht hat erwehren können. Immer wieder muß dieselbe Erzählung des Kosmas herhalten, um bei dem Bauwerk der altböhmischen Verfassungsund Rechtsgeschichte als Baustein für die verschiedensten Teile verwandt zu werden ....

Welche ungeheuerliche Schlüsse Prof. Schreuer aus Kosmas' Lesefrüchten zieht, möge folgende Probe ("Untersuchungen" S. 22 ff.) zeigen:

"Die Wirtschaft der in Böhmen im sechsten Jahrhundert eingewanderten Slawen ist im ganzen von der der Germanen Cabsars nicht allzusehr verschieden gewesen. Beide erheben sich nicht weit über das Stadium der gemeinsamen westarischen Periode. Nach den Andeutungen des Kosmas [† 11251] treibt das Gefolge des Bohemus Jagd und Viehzucht und daneben jedenfalls als Erbschaft der indogermanischen Zeit etwas Ackerbau nach dem System der wilden Feldgraswirtschaft, Es ist aber nicht unwahrscheinlich, daß hier die Slawen hinter den Germanen Cabsars zurückstehen. Eine solche "Eigentumslosigkeit", wie sie Kosmas an die Spitze seinen Darstellung stellt, und die ich in ihrem Kern für glaubwürdig halte, ist uns

<sup>1)</sup> Jahrbuch f. Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich, herausgeg, von Schmollen. 28. Jahrg., 3. Heft. Leipzig 1904, S. 284.

von den Germanen nicht bekannt. Diese Eigentumslosigkeit läßt aber auf eine entsprechende Unwirtschaftlichkeit resp., Wirtschaftslosigkeit" schließen. Unter diesem Gesichtspunkt [!] erscheint auch die absolute Negation des Körnerbaus durch Kosmas keineswegs völlig erdichtet oder gar abgeschrieben."

Man merke: Das Gefolge des Bohemus treibt nebst Jagd und Viehzucht "jedenfalls . . . etwas Ackerbau nach dem System der wilden Feldgraswirtschaft . . . Unter diesem Gesichtspunkt erscheint auch die absolute Negation des Körnerbaus durch Kosmas keineswegs völlig erdichtet oder gar abgeschrieben". Nun, wie stellt sich Prof. Schreuer "etwas Ackerbau nach dem System der wilden Feldgraswirtschaft" bei einer "absoluten Negation des Körnerbaues" eigentlich vor? Worin bestand dem dieser "Ackerbau"? "Ackerbau" ohne "Körnerbau" ist ein Messer ohne Heft und Klinge, gehört höchstens in die "Fliegenden", nicht aber in die Wissenschaft.

Prof. Schreuer preßt aus Kosmas [† 1125!] weiter:

"Auch die ursprüngliche Organisation der Wirtschaft weist vielfach Ähnlichkeiten mit der germanischen auf, hinter der sie doch wieder zurück-Namentlich ist aber die spätere Entwicklung stark verschieden. Der Patriarch Bohemus weist seinem Gefolge das Land zur Besiedlung an, ähnlich [!] wie etwa noch die principes Caesars es den gentibus cognationibusque gegenüber tun. Dann beginnt aber eine Divergenz. Zur Zeit des Tacttus schon findet genossenschaftliche Okkupation der Ackerflur und ebensolche Disposition darüber statt. In Böhmen dagegen, speziell im Zentrum der Sage [!], verschärft sich das herrschaftliche [!] Element immer mehr und mehr. Das Bild der Entwicklung, das uns die Sage [d. i. Kosmas Lesefrüchte] bietet, und das vom Standpunkt der wirtschaftsgeschichtlichen Theorie wohl kaum [!] angefochten werden kann, ist etwa folgendes: Das golden Zeitalter zunächst ist charakterisiert durch eine weitgehende Eigentumslosigkeit. Der überreichliche Boden gehört der Gesamtheit . . . An der beweglichen Habe, namentlich an den Waffen, dem Vich, den Zelten u. dergl. hat jedenfalls eine Art Eigentum [also doch!] stattgefunden . . . Auf das golden-Zeitalter läßt Kosmas das Zeitalter des Eigentums folgen. Gründe für den Umschwung gibt er nicht an [schade!]. Da [!] namentlich auch keine Hungersnot genannt ist', sondern vielmehr ausdrücklich ein patriarchalischer Reichtum, so [!] scheint es, daß sich diese Periode des Eigentums einfach durch fortgesetzte Wirtschaft entwickelte. Diese Annahme wird durch die Ausgestaltung der wirtschaftlichen Verhältnisse gerechtfertigt [!]. Dem Zeitalter der "eigentumslosen" gleichmäßigen Armut folgt in den Gebieten der Ursage [d. i. Kossaas' Lesefrüchte] ein Zeitalter der Wohlhabenheit
– Einzelner . . Noch für die Zeit vor Krak erwähnt Kossaas
einzelne reiche Leute. Die Bewegung ist also [!] im Kern wirtschaftlicher
Natur, und es ist nicht unwahrscheinlich, daß sie von außen her durch Einfluß fremder, namentlich fränkischer Kaufleute veranlaßt worden ist ... "... So geht es fort mit dem Fabulieren in infinitum.

1) Was in Kosmas steht, ist für Prof. Schreuer Quelle; was in Kosmas nicht steht, ebenfalls, wahrscheinlich nach dem Grundsatze: quod non est in Cosma, non erat in mundo!

2) Alles das hat Prof. Schreuer aus folgenden Stellen des Kosmas herausgepreßt. Kosmas I, 3: ferinis aut ovinis pellibus utuntur pro vestibus... ferner: sagittas propter feriendas feras. I, 9: virgines... veluti Amazone... venationibus per silvas viriliter insistebant (folgen Stellen aus Bischof Heinrich von Würzburg und aus Herrordo Vita Ottonis). — I, 3: CereriDazu bemerkt Loserth kurz und bündig: "... das von Kosmas geschilderte goldene Zeitalter möchte ich auch lieber ad acta legen. Ähnliche Bedenken werden auch gegen die Ergebnisse [Prof. Schreuers] des zweiten und der folgenden Paragraphen laut werden<sup>1</sup>)."

Die "ad acta" zu legenden Paragraphen 2 ff. enthalten:

§ 2. Die Datierung der Sage (darunter: Premysl = Samo, Die Neklansage und das Unternehmen Karls des Großen 805,6. — Zeitalter des Eigentums und fränkische Einflüsse. — Das "goldene" Zeitalter und die Awarenherrschaft. — § 3. Die Wirtschafts- und die Eigentumsverhältnisse. — § 4. Die Familie. — § 5. Das Geschlecht. — § 6. Hausgemeinschaft und Dorfschaft. — § 7. Höhere Organisationen. — § 8. Rechtliche Natur des Fürstentums. — § 9. Staatenvereinigungen. — § 10. Friede und Friedfertigkeit. — Schluß.

Ad acta mit allem, von S. 1 an!

Graz, den 8. Januar 1907.

J. Peisker.

"Eine kurze Erwiderung Prof. Schreuers wird im nächsten Heft erscheinen. Die Red."

# Zur neuesten Literatur

über die

# Wirtschafts-u. Rechtsgeschichte des deutschen Bergbaues.

Von

## A. Zycha (Prag).

Mit zwei allgemeinen Bemerkungen seien die folgenden Erörterungen eingeleitet. Was über die reiche Geschichte des deutschen Bergwesens mit Fleiβ, und ich möchte sagen, mit besonderer Hingebung, wenn

et Bachi munera haut norant quia neque erant [dazu fügt Prof. SCHREUER die Bemerkung: "Das Kleingedruckte ist fast wörtlich aus BOETIUS II, 5. Die Cereris munera sind also KOSMASSChes Original", daher für Prof. SCHREUER Baustein!]. — I, 2: Hacc est illa terra, quam saepe me [d. i. Bohemus!] vohis promisisse memini [frei nach Mossel]. — I, 3: Nec quisquam "meum" dicere norat, set ad instar monasticae vitae quicquid habebant "nostrum" ore, corde et opere sonabant. "Mit diesen letzten Worten sind auch Mobilien gemeint." — I, 3: neque inops quisquam erat [folgt ein Zitat aus Helmold). — securam paupertatem olim amabilem ... vitant ... quia amor habendi ... in omnibus ardet. — Quicunque in sua tribu vel generatione persona moribus potior et opibus honoratior habebatur. —

<sup>&</sup>quot;Vollwichtige Quellen", nicht wahr? 1) Hist. Zs. 92, N. F. 56. Bd., 1904, S. 137.

auch nicht immer mit zureichender historischer Bildung geschrieben wurde, stellt eine Literatur vor, die alt, erheblich an Umfang und im ganzen nicht unbedeutend ist. Leider läßt sich nicht leugnen, daß sie überwiegend in das engste montanistische Interesse gebaunt blieb. Wollte man darauf eine Probe machen, man brauchte nur die neuesten, namentlich von wirtschaftshistorischer Seite ausgehenden Versuche zu verfolgen, gewisse allgemeine Probleme auch für unser engeres Untersuchungsgebiet zum Austrag zu bringen. Wie da die Fachliteratur versagte, hat sich gezeigt, als Schmoller die Geschichte der Unternehmung in Angriff nahm: die ältere Entwicklung der Gewerkschaft lag völlig im Dunkeln. Und nicht besser war für Sombarts Untersuchungen über die Ausbildung der großen Kapitalvermögen die Antwort auf die besondere Frage vorbereitet, in welcher Art und in welchem Maße der Bergbaugewinn zur Kapitalanhäufung geführt habe. Daß es auch im Augenblick noch nicht überflüssig ist, die Notwendigkeit einer Erweiterung des Gesichtskreises zu betonen, beweist die hier zu besprechende Literatur der letzten Jahre. Denn so erheblichen Zuwachs wir verzeichnen können, viel zu wenig wird auch noch von ihr gerade dem Zusammenhang mit allgemeinen Problemen und Erscheinungen der Wirtschafts- und Rechtsgeschichte Beachtung geschenkt. Wie manche lohnende Untersuchung steht da noch aus! Nur beispielsweise sei darauf hingewiesen, daß Forschungen über die Geschichte der Arbeitslöhne oder über die Bedeutung der bergmännischen Kolonisation für die Städtegründung und Stadtverfassung oder über die Entwicklung des bergmännischen Gerichts- und Buchwesens alle Aufmerksamkeit wird zugewendet werden müssen.

Nach anderer Richtung ist dagegen früher Versäumtes bereits in erfreulichem Maße nachgeholt oder doch ein Anfang gemacht worden. Das betrifft die Erweiterung des alten, beschränkten Quellenbestandes durch neue Editionen. Der verdienstlichste Schrift geschah vor 20 Jahren, als in einem besonderen Baude des Freiberger Urkundenbuchs auch das den Bergbau und die Münze betreffende Material in moderner Bearbeitung in Druck gelegt wurde 1). Der Gefahr der einseitigen Verwertung dieser handbaren meissnisch-sächsischen Quellen, der die Literatur zunächst nicht zu entgehen vermochte 2), begegneten weitere Veröffentlichungen. Das Goslarer Urkundenbuch hat auch die auf das Bergwesen bezüglichen Stücke berücksichtigt 3), und was Böhnen betrifft, sind die grundlegenden Quellen des Iglauer Rechts durch die

3) Bis jetzt 3 Bände, herausgeg. von Bode (1898-1900), bis 1355 reichend.

<sup>1)</sup> Cod. dipl. Sax. reg., Hauptteil II, Bd. 13, herausg. von H. Ermisch 1886. 2) Darauf ist z. B. hauptsächlich die Theorie zurückzuführen, es seien die Gewerkschaften bis gegen 1400 bloße Arbeiterverbände gewesen, eine Ansicht, die auch zu falschen allgemeinen Vorstellungen über die Entwicklung des kapitalistischen Unternehmungsgedankens führt, oder die Erklärung der Bergteile als Räume, die das gewerkschaftliche Verbandsrecht unverständlich macht. Der Versuch, jene Quellen aus sich selbst zu erklären, mußte bei ihrer Lückenhaftigkeit in der älteren Zeit schiefe Resultate zeitigen.

Ausgaben von Tomaschek und mir zugänglich gemacht worden 1). Nun liegen auch die in den Kreis dieser Besprechung gezogenen Sammlungen des schlesischen Materials von WUTKE und ZIVIER vor, und bezüglich jenes der österreichischen Alpenländer, insbesondere Tirols - hier besteht eine besonders empfindliche Lücke<sup>2</sup>) - hat wenigstens eine stückweise Veröffentlichung begonnen (s. Worms). Dagegen sind die in manchem eigenartigen (wie es wenigstens scheint) Schwarzwälder Quellen zwar von Gothein verwertet3), aber leider noch immer nicht ediert worden. -- Im ganzen sind es die Rechtsquellen, welche in den genannten Sammlungen Berücksichtigung gefunden haben; sie fließen ja auch am reichlichsten, und durch die rechtshistorische Erkenntnis muß hauptsächlich die wirtschaftshistorische hindurchgehen. Doch ist zu wünschen, daß grundsätzlich der Rahmen weiter gezogen werde, und beispielsweise auch Betriebsrechnungen, Ertragsstatistiken, Gewerken- und Belegschaftsverzeichnisse u. dgl. Aufnahme finden. Es gilt dieser Wunsch insbesondere für Tirol, wo ein blühendes Rechnungswesen uns auch über diese Dinge eingehende Berichte überliefert hat. - Viel, ja vielleicht das meiste bleibt noch für die Geschichte des Salinenwesens und Salzbergbaues zu tun 4).

Die Disposition für das Folgende ist so getroffen, daß zuerst die auf das süddeutsche, sodann die auf das schlesisch-böhmische Bergwesen, schließlich die auf allgemeine Fragen bezüglichen Neuerscheinungen

zur Besprechung gelangen.

I.

Bischoff F., Beiträge zur Geschichte des süddeutschen Bergrechts.

Zeitschr. f. Bergrecht 39 (1898) und 41 (1900);

v. Wolfstrigl-Wolfskron M., Die Tiroler Erzbergbaue 1301—1665.

Innsbruck 1903;

WORMS St., Schwazer Bergbau im 15. Jahrhundert, Wien 1904;

v. Isser-Gaudenthurm M., Schwazer Bergwerksgeschichte. Berg- und Hüttenm. Jahrb. 52 (1904) und 53 (1905)<sup>5</sup>);

Redlich K., Bergbaue Steiermarks, Heft 1—6 (1902—1905); Bittner L., Das Eisenwesen in Innerberg—Eisenerz, Wien 1901;

1) J. A. von Tomaschek, Das alte Bergrecht von Iglau, 1897. Zycha. Das böhmische Bergrecht d. M.A., 1900. Bd. H.

3) E. GOTHEIN, Wirtschaftsgeschichte d. Schwarzw. I, 1892.

S. 145 ff.

<sup>2)</sup> Auch die große bergrechtliche Sammlung von F. A. Schmidt ist nicht bis zu Tirol gedichen. — Für das mit dem österr-alpenländischen verwandte deutsch-ungarische Bergrecht hat neuen Stoff gesammelt G. Wenzel, Mag. banyaszatanak kritikai törtenete, Budapest 1880.

<sup>4)</sup> Verdienstlich wäre es namentlich, die bisher sehr vernachlässigte Geschichte des Salzbergwerks Hall i. T. zu behandeln. — Die das Salzwesen betreffenden Neuerscheinungen gedenke ich an späterer Stelle zu besprechen. 5) in kürzerer Form schon in der Zeitschr. d. Ferdinandeums 37 (1893)

<sup>6)</sup> Separat abgedruckt aus dem Archiv f. öst. Gesch. Bd. 89.

V. Pantz A., Beiträge zur Geschichte der Innerberger Hauptgewerkschaft (= Veröff. d. histor. Landeskommiss, f. Steiermark) 1903.

Viel durfte von obiger Literatur zunächst für die Geschichte des tiroler und insbesondere des Schwazer Bergwesens erwariet werden. Denn hiefür erliegt ein Material, wie es sich schwerlich für ein zweites Bergbaugebiet wiederfindet, und nur wenige von diesen Schätzen sind. seit der treffliche v. Sperges sein Büchlein über die "Tirelische Bergwerksgeschichte" (1765) geschlossen, beachtet, geschweige denn er-

schöpfend verwertet worden.

Allein wider Erwarten gering ist der Ertrag der nun vorliegenden Schriften ausgefallen. Zwar bedeuten die Untersuchungen von Bischoff zur Quellengeschichte, die sich außer auf steinisch-kärntnerisches auch auf tiroler Bergrecht beziehen, schätzbaren Gewinn. Dagegen ist das Werk von Wolfskron leider verfehlt. Aus größtenteils unverarbeiteten Archivsexzerpten zusammengesetzt, kann es seiner ganzen Anlage nach nur als Materialsammlung in Betracht kommen, entbehrt aber auch als solche der Verläßlichkeit. Größeren Wert darf Issers Abhandlung beanspruchen, obschon der Verfasser nicht als Historiker, sondern gleich Wolfskron vom Standpunkt des montanistischen Praktikers schreibt und nur wenig mehr als die Topographie und den Ertrag der alten Baue im Auge hat. Auf das 15. Jahrhundert beschränkt sich das Buch von Worms, das sich selbst als eine erste Frucht langjähriger archivalischer Vorarbeiten bezeichnet. Worms, der mit der Veröffentlichung der Schwazer Quellen bereits begonnen hat und eine umfassende Sammlung des ganzen alpenländischen Materials in Aussicht stellt, darf bei der hohen Bedeutung und bisher mangelhaften Würdigung gerade des süddeutschen Bergwesens gewiß ein Verdienst in Anspruch nehmen. Dem unbeschadet muß aber doch im einzelnen manches als mißglückt bezeichnet werden, was um so weniger zu versehweigen ist, als es sich um die Fortsetzung der Arbeit handelt und die zu erhoffenden Hauptergebnisse noch ausstehen. Des Verfassers künftige Mitarbeit wird um so willkommener sein, wenn er der Versuchung zu kommentierender Anlehnung an bestimmte Bergordnungen u. dgl. widersteht, um eine systematische Darstellung des systematisch gesammelten Stoffes zu liefern, gestützt auch auf ausreichende Heranziehung verwandter Quellen und der bisherigen Literatur. Am meisten ist BITTNERS Buch über Eisenerz gelungen, das uns einen klaren Einblick in den inneren wie äußeren Betrieb, die ganze kleine Welt des Innerberger Eisenwesens gewährt. -

Ich beginne mit den quellengeschichtlichen Ergebnissen.

Zuerst durch Bischoff, sodann durch Worms ist eine Reihe neuer Quellen des Tiroler Bergrechts aus dem 15. Jahrhundert ans Licht gezogen worden. Zunächst eine B.O. für Gossensaß von 1427 !), die mutmaßlich aus einem Gutachten der Berggemeinde oder der Unteruehmer entstanden, hauptsächlich deshalb lehrreich ist, weil sie für die

<sup>1)</sup> Bischoff 39 S. 323 ff., 329 ff.; Worms S. 99 ff., hier leider ohne Unterteilung in Artikel, ein Mangel, der auch andere Stücke betrifft.

ersten Bedürfnisse eines in glücklicher Entwicklung begriffenen Bergwerks berechnet erscheint, auch wichtige Sätze über Forstnutzung und Lohntaxen enthält. Sie wurde auf 2 Jahre erlassen und sollte für alle

Bergwerke in der Grafschaft Tirol Geltung haben 1).

Die älteste Schwazer B.O., die nunmehr bekannt wurde, datiert von 14492). Sie besteht aus einem im Auftrag der Kammer verfaßten Entwurf (Erfindung) und der Bestätigung des Herzogs Siegmund, die cinige Abänderungen und Zusätze anfügt. Der (modernisierte) Abdruck dieser B.O. bei Bischoff 3) weicht von jenem bei Worms 1), der ihn (bezw. die Vorlage) leider nicht berücksichtigte, manchmal erheblich ab. So liest z. B. Worms in a. 8 "costen", Bischoff "Kasten" (was auch möglich); jener "fuhrlohns", dieser "Fürkaufes". In a. 18 a. E. bringt Bischoff einen verständlichen. Worms (entgegen einem von ihm kollationierten älteren Entwurf) einen unverständlichen Text 5).

Auch bezüglich eines andern wichtigen Stücks, das Worms als n. 15 nach Bischoff aus der nämlichen Vorlage (Abschrift) veröffentlicht. ergeben sich Differenzen. Dieser datiert die fragliche Schwazer B.O. mit 1474, jener") mit 1477. Mehrere Stellen hat Bischoff wohl stillschweigend gebessert, während Worms den Fehler der Vorlage beibehält, wie z. B. "schnur" statt "schiuer", "marschild" statt "marscheid" (S. 153), "khainem" statt "haim" (S. 154); S. 153 ff. muß mit Bischoff eine Ergänzung eingeschaltet werden u. s. w. Wie hier, so macht Worms auch sonst von der Textkritik einen überaus mäßigen Gebrauch, selbst wenn es sich um die offenkundigsten Abschreibefehler handelt.

Unter den übrigen Stücken, die Worms (ohne Anspruch auf Vollständigkeit, s. Vorwort) über die Schwazer Baue bis zum Ende der Regierung Siegmunds erstmalig veröffentlicht, bieten besonderes Interesse der Entwurf einer Holzordnung (um 1460), mehrere Gutachten der Gewerken bezw. der Berggemeinde und der Gegenbrief des Ludwig Meutting über die auf das Silber verwiesene Anleihe der Regierung von 1456 s). Aus dem Publizierten erhellt eine reiche Verordnungs-

Bergrichter erging schon 1447, Worms S. 110.

3) 41, S. 336 ff.

4) S. 111 ff.: dazu S. 49 ff.

6) Bischoff S. 346.

<sup>1)</sup> Ähnlich sollte die Zeiringer B.O. (s. u.) für ganz Steier (wenigsteus zugunsten der Zeiringer Bürger) gelten.
2) Eine auf etliche Punkte beschränkte Anweisung an den Schwazer

<sup>5)</sup> Daß Worms seine Vorlage (s. XVIII) richtig wiedergibt, hat eine Nachprüfung meinerseits ergeben. Auch ist z. B. in a. 4 "verwigt" statt "verswigt" ein Versehen der Quelle; dagegen in a. 10 "erweichen" statt "weichen" ein Versehen des Herausgebers. In a. 13 muß es natürlich statt "grundwasser runst" heißen "grund wasserrunst" u. s. w.

<sup>7)</sup> Z. B. S. 100 "gemayde" statt "gemaynde", S. 160 "schriften" statt "schurfen", S. 163 "freien" statt "feiern". Allerdings gibt W. die besseren Lesungen kollationierter Vorlagen wenigstens in den Noten wieder. - Zu bessern sind die Überschriften von n. 2. 4, 16: vielleicht auch die Datierung von n. 4 und 5.

<sup>8)</sup> Die ersten Fuggerischen Verschreibungen sind leider nicht aufgenommen. Eine Republizierung hätte die B.O. von 1468 (WAGNER) verdient.

tätigkeit Siegmunds. Das Bild wäre noch zu vervollständigen durch Heranziehung der für die Bergwerke außerhalb Schwaz ergangenen Ordnungen, von welchen man schon derzeit, wenigstens dem Namen nach, mehrere kennt¹).

Neues erfahren wir durch Bischoff über den Schladminger Bergbrief von 1408, den "Eckelzain" 2), der ihn schon früher beschäftigt hat. In der (abschriftlichen) Vorlage der oben erwähnten Gossensaßer B.O. folgt auf diese der Bergbrief, von dem Herzog Friedrich in der Ordnung sagt, daß er ihn in beglaubigter Abschrift mitverleihe. Damit ist ein im 15. Jahrhundert geschriebener, mutmaßlich auf die beglaubigte Abschrift zurückgehender Text gewonnen, der vor allen bisher bekannten den Vorzug hat3). Leider verzichtete Bischoff auf die

Herausgabe 1); doch ergibt sich aus seiner Vergleichung mit dem Freiberger Text b), daß die Abweichungen geringfügig sind.

Der Eckelzain fand auf tirolischem Boden nicht nur in Gossensaß Aufnahme, auch die aufblühenden Schwazer Baue, deren Gewerken mit den Gossensaßern häufig gemeinsam vorgingen (zum Teil waren es wohl die nämlichen Unternehmer), wurden auf den Bergbrief gefreit"). Bald aber kam er zu Schwaz, über das sich eine Flut eigener Privilegien und Ordnungen zu ergießen begann 7), in einigen Artikeln außer Anwendung, für die z. B. 1468 Abänderungsvorschläge gemacht

Sehr wünschenswert wäre überall die Berücksichtigung des Abstammungs-

verhältnisses der einzelnen Ordnungen gewesen.

1) Es existiert z. B. eine B.O. für Gossensaß von 1462 (Dobel., Z. d. V. f. Schwaben und Neuburg, 9 S. 203 ff.); für Primör von 1477 (Wollfskon S. 341); für den Vintschgau von 1479 (Senger, Sammler I S. 123); für die Bergwerke an der Etsch, Valsugana u. s. w. von 1483 (das. S. 132) u. s. f. Auf die l.f. Gesetzgebung wurde das Synodalwesen von großem Dieses ist übrigens noch nicht näher untersucht worden.

2) So benannt nach dem Bergrichter, der im Eingang als Vorsitzender der Berggemeinde angeführt wird. Der Name, der in zahlreichen verderbten

Schreibungen auftaucht, bedeutet so viel wie Stahlstäbchen.

3) Insbesondere gegenüber dem von Lori, dem Freiherger, Murauer, dem Wiener (den Khull edierte), auch wohl dem Churer, den Plattner (Gesch. d. Bergb. d. östl. Schweiz, 1878, S. 21 ff.) in moderner Übertragung unglaublich entstellt hat (die Vorlage wurde hier nicht näher beschrieben). Im PLATTNERschen Text fällt eine Stelle wegen Berücksichtigung konkreter Verhältnisse auf; in dem Artikel nämlich, der von dem Mitbaurecht der Herzogin handelt, wird statt der allgemeinen Vorschrift, die Samkost zu geben, gesagt, die Herzogin solle alle Wochen 2 Pfund Samkost geben. - Ubrigens ergibt sich aus einer Urkunde von 1428 bei Woms S. 104, daß dies letztere Recht des lobl. hawss Österreich u. unser grafischaft Tyrol in Gossensass nicht be-achtet worden war, weshalb es die Herzogin Anna reklamiert.

4) Der Abdruck bei Wolfskron enthält zahllose offenkundige Fehler. 5) Gedr. von Bischoff in der Z. f. Bergr. 33 S. 211 ff. u. bei Schwind-

Dopsch, Ausgew. Urk. S. 311 ff.

6) Nach LADURNER, A. f. Gesch. u. Alt. Tir. I (1864) S. 316 ff. fand schon 1427 die Verleihung einer Grube an dem Gebirge ob Schwaz auf das Schladminger Recht statt. Siehe weiter Urk. v. c. 1450 bei WORMS S. 132.

7) Vgl. die Aufzählung schon in der Urk, v. c. 1450 bei Worms S. 130 ff. und BISCHOFF 39 S. 333.

wurden'), und im 16. Jahrhundert trat er, obwohl den Schwazer Ertindungen einverleibt, ganz außer Übung2). Außerhalb Tirols (des österreichischen) hat ihn die jüngere bayrische Gesetzgebung, ebenso die sal dangische, görzische und bambergische rezipiert<sup>3</sup>). Die Rattenberger B.O. von 1463 erscheint als eine "Erläuterung" des Eckelzain, und neben dieser wird er noch besonders (offenbar subsidiär) für anwendbar erklärt in der Bergfreiheit für Kufstein. Kitzbühel und Rattenberg von 1468). Hauptsächlich durch das Rattenberger Recht fand er weitere Verbreitung im Bayrischen, und ebendaher kam er auch in die Salzburger B.O. von 1477. Bischoff weist ferrer die Aufnahme in eine ungedruckte Görzer B.O. von 1486 und die bambergischen von 1496, 1522 und 1550 nach (deren zweitgenanate gleichfalls ungedruckt ist). Endlich haben das Schladminger Recht zum Teil auch die großen B.Q. Maximilians und Ferdinands für die niederösterreichischen Länder von 1517 mind 1553 und Maximilians II. für Ungarn von 1573 übernommen. Woher, bedürfte erst der Untersuchung.

Es könnte die Frage sein, worin bei den Freiungen auf das Schladminger Recht hamptsächlich der Vorteil erblickt wurde. Besondere Begünstägungen bezüglich regalherrlicher Ansprüche oder im Verhältuis zum Grundeigentümer sichert der Bergbrief nicht. Meines Erachtens schätzte man ihn lediglich als das Weistum der Gemeinde eines "freien" Bergwerks und deren bewährte Ordnung für die kollidierenden Unter-

nehmerinteressen.

Unaufgeklärt bleibt auch bei BISCHOFF, wie es sich mit einer zuerst von PLATINER") mitgeteilten, von ihm den Herzog Siegmund von Tirod zugeschriebenen und damit in Widerspruch mit 1408 datierten B.O. verhält, die später mehrfach rezipiert wurde, wie von der Rattenberger B.O. von 1463, der Salzburger von 1477, der Görzer von 1486, der Bleiberger von 1496, der niederösterreichischen von 1517 u. a. Gemäß der Überschrift, nach welcher die Artikel "auf den Eid erkannt" wurden, handelt es sich um ein Weistum. Die Entstehungszeit ist nur nach der Aufnahme in der erwähnten Rattenberger B.O. zu begrenzen"), der Entstehungs-

1) Urk, bei Worms S. 149: darin wol etlich artigkl sein, den nicht nach-

gangen wirdt u. s. w.

1) Lori Sammlung S. 95.

5) Dagegen nicht die vorderösterreichische vom gleichen Jahr, bezüglich deren übrigens Bischoff S. 180 aufmerksam macht, daß sie bereits in einem Neudruck veröffentlicht wurde, nämlich im Schau ins Land 14 (o. J.) S. 18 ft.

6) A. a. O. S. 17 ff. Nach PLATTNER hätte ein Bischof Johann von Chur Bergwerke im Hochstift "nach Bergrecht und Herkommen unsres lieben Herzogs Sigmund" und speziell nach der zitierten B.O. verliehen, was jedoch Beschopt widerlegt (S. 343).

7) Bischoff a. a. O. datiert wohl zu spät. Ein Anhaltspunkt könnte sich aus a. 21 ergeben, wo nach PLATENER (anders Bischoff) von der "alten" Münze gesprochen wird; dies weist wohl auf die Münzreform Siegmunds (1449).

<sup>2)</sup> Das sogen. Ettenhardsche Bergbuch (1556) sagt vom Eckelzain: diese Erfindung gilt aber nicht, wird auch bei Gericht weder gütlich noch rechtlich darnach gehandelt. FREISE, Berg- u. Hüttenm. Jb. 14 (1864) S. 126.
3) Bischfort 39 S. 333 ff.

ort nicht bestimmbar!). Der gekürzte Abdruck bei Bischoff läßt einige Zweifel?). Die Bedeutung der Quelle ist nach mehreren Richtungen eine sehr erhebliche: darum wire eine Aufhellung ihrer Herkunft zu wünschen.

Eine weitere Untersuchung Bischoffs beschäftigt sich mit dem Zeiringer Recht, dem er für Steiermark größere Bedeutung zuschreibt, als dem Schladminger Bergbrief, der, obwohl steirischen Ursprungs und sonst weit verbreitet, hier doch nur lokale Bedeutung gehabt zu haben scheint. Dagegen sollte die Zeiringer B.O. für alle Bergwerke in Steier gelten (vgl. oben S. 242), und mehrere jüngere B.O. nahmen Zeiringer Recht auf, wie namentlich die bambergischen für St. Leonhard von 1325, 1438 und 1486 (Bestätigung), u. z. jene unmittelbar, die beiden andern durch Vermittlung der Ernestinischen B.O. für Semriach von 1424 s.).

Bisher kannte man die Zeiringer B.O. einerseits aus der St. Leonharder von 1825, die selbst sagt, dab sie auf einer von den Zeiringern übersandten Abschrift beruhe 1), anderenseits aus zwei verschiedenen, sieh als Privileg Albrechts II. gebenden Fassungen, deren eine Sperges unch einer nicht nüher bezeichneten Ubschrift), die andere ZAHN (aus einer Dresdener Handschrift s. XV) veröffentlicht hat h. Hier trägt sie die Jahrzahl 1839, bei Sperges 1326%). Bischoff druckt jetzt eine dritte Fassung (aus der Abschrift eines Privilegs des Erzherzogs Karivon 1586) ab 7), die dem Zahnschen Text zuwächst steht, auch mit 1339 datiert ist, jedoch einige Artikel mehr enhälten. Sperges weicht erheblich ab 9), enthält auch diese Artikel nicht.

1) Bischoff denkt an Schwaz. Dies scheint mir aber zu den bekannten Schwazer Quellen nicht recht zu stimmen (vgl. auch den Eingang der B.O. von 1468 bei Wagner Sp. 133), um so mehr, als sich in der Sammlung der Schwazer Erfindungen (Wagner Sp. 137 ff.) nichts findet. Worms int unserer B.O. keine Erwähnung.

B.O. keine Erwähnung.2) So bei a. 16, 17, 22, die m. E. teilweise anders lauten müssen. Der

Phytenensche Druck (in einigem abweichend) bietet keine Gewähr.

3) Gedruckt (modernisiert) bei Plattner a. a. 0, 8, 23. Bischest S. 181 ff. 4) Gedr. im A. f. vaterl. Gesch. etc. für Kärnten 4 (1858) S. 84 ff. Die jüngere Leonharder B.O. ist bei Chmel., Geschichte Friedrichs IV. I S. 608 ff. zu finden.

 v. Sperges, Tyrol. Bergwerksgesch. (1765) S. 281 ff.; danach Schwing-Dorsen, Ausgew. Urk. S. 170 ff. v. Zahn in Stei. Geschichtsbl. 2 (1881) S. 174 ff.

 Wegen des Widerspruchs mit dem Namen des Herzogs will Stehtels 1336 oder 1346, event, 1356 verbessern.

7) 39 S. 174 ff.

8) Die Zusätze sind zum Teil (a. 18 und etwas verändert a. 31 bei Bischoff) sehon in der B.O. von 1325 enthalten. Bischoff S. 178 meint, daß die Zusätze in der Zahnschen Fassung deshalb fehlen, "weil sie sich speziell auf Zehnste beziehen oder weil sie nicht bergrechtlichen Inhalts sind".

9) Übrigens weist sein Druck auch wesentliche Lücken und Versehen auf. So führt die Stelle über das Holzbezugsrecht irre; es ist vor Schluß einzuschalten (nach Zahn): Wo ain newer wald ist, da mag man freilich ausnemmen, was man holez bedarff [die B.O. v. 1325 fügt hinzu: Jahr und Tag]. an smelezkol nicht. Sonst ist insbes. zu bessem (ich zitiere nach

In der sich nun ergebenden Frage, ob Herzog Albrecht zwei Privilegien, eines 1339, das andere vorher oder nachher erteilte, glaubt BISCHOFF die beiden letzten Alternativen verneinen zu sollen. weil beide Privilegien doch großenteils gleich lauten, eines älteren 1339 keine Erwähnung geschieht, für die spätere Erteilung eines weniger günstigen aber - dafür sieht er die Fassung bei Sperges an - kein Grund ersichtlich sei. Meines Erachtens muß der Spergessche Text als jünger angesehen werden. Denn einmal spricht er bereits von Ober-Zeiring (die andern von Zeiring schlechtweg), was auf die Zeit nach 1340 verweist1), sodann enthält er die Abgrenzung des Berggerichtssprengels, wie sie 1391 bestätigt wurde 2), auch eine Strafsanktion für jeden Bruch des Briefes, welch beide Bestimmungen 1339 wohl nicht eliminiert worden wären. Andererseits schließen sich die mit 1339 datierten Fassungen enger an die B.O. von 1325 im Umfang. dann bezüglich der stellvertretenden Verleihung durch den Grundeigentümer und in zwei anderen, mehr altertümliches Gepräge tragenden Punkten an 3). Damit ist freilich nicht entschieden, daß der Text bei Sperges ein wirklich erteiltes Privileg vorstellt. Zumal es unaufgeklärt bleibt, warum später Maximilian (1501) und Erzherzog Karl (1586) das Privileg von 1339 - dafür, daß etwa dieses unterschoben wäre, ist kein Grund ersichtlich - und nicht das jüngere, wenn es existierte, bestätigt haben 4).

Ungewiß wie diese Frage bleibt auch das Alter der ersten Zeiringer Erfindung, wie sie 1325 nach St. Leonhard überschickt wurde. Sie kann einige Jahrzehnte älter sein. Das von ihr aufgestellte Verbot für die landesfürstlichen Beamten. Erze oder Teile von den Gewerken

SCHWIND-DOPSCH): S. 171 Z. 3 das sint zwen tag [vnd ain nacht oder zwo nacht vnd ain tag]; Z. 7 da mitten statt damit; Z. 42 warten [vor dem perg]; Z. 44 soll man in dreistund [= 3mal] ruffen: S. 172 Z. 16 ganczen stein statt gengenstein. Die Konjektur S. 171 Z. 25 soll in [richtig: sollen] [ver]bauen ist trotz Zahn unrichtig, möglich wäre verre, da es sich um weiterbauen handelt. Die überall verderbte Stelle Z. 20 hinter "auf" vermag ich nicht richtigzustellen.

<sup>1)</sup> Nach Schmut (bei Redlich, s. u.) S. 31 erfolgte erst damals die Gründung von Nider-Zeiring. Bei Zahn, Ortsnamenbuch d. Steierm. 1893 S. 516 wird Ober-Zeirich für 1355, Nider-Zeirich für 1343 nachgewiesen.

<sup>2)</sup> Urk. bei Schmut S. 41: Der Bergrichter soll 6 Meilen weit u. breit vom Markte leihen (an Stelle der allgemeinen Bestimmung, er solle den Fund leihen). Der Marktgerichtssprengel wird in dem Text von Bischoff a. 28 nach natürlichen Grenzen abgegrenzt.

<sup>3)</sup> So bezüglich der Ernennung von Schiedleuten bei Durchschlägen und in der wohl dem ursprünglichen Weistum entsprungenen Stelle, wonach dem Fronmann, wenn er nicht rechtzeitig zur Teilung erscheint, die Frone auf die Halde zu schütten ist. Dies fehlt bei Spenges ebenso wie der bezeichnende Schluß: der Brief sei so gegeben, "als er erfunden ist worden".

<sup>4)</sup> BISCHOFF S. 173. Daraus zieht B. den Schluß (S. 180), "daß eben nur dieses Privilegium [von 1339] als die maßgebende Beurkundung des Zeiringer Rechtes betrachtet wurde". Übrigens benützt auch die Ernestnische B.O. von 1424 diese Fassung. — SCHMUT S. 29 nimmt ein zweites Privileg von 1346 an.

zu beanspruchen, ist wohl dem Privileg Albrechts für Zeiring von 1286<sup>1</sup>) entnommen.

Wenig sind bisher die Bergbücher ausgenützt worden, von welchen übrigens auch nur eine kleine Zahl bisher bekannt geworden ist. BISCHOFF hat nun kurz den inhalt eines Bergbuchs von St. Leonhard aus der Zeit 1512--1550 mitgeteilt?). Wir erfahren von den mannigfachen Gegenständen der Eintragungen (die der bischöflich bambergische Bergrichter oder Berggerichtsschreiber vornahm), inbesondere Verleihungen. Zusammenschlagungen, Durchschlägen, von der Art der Veräußerung von Gruben und Teilen, von dem Verfahren über Klagen um Lidlohn u. a. Wichtig sind die Bemerkungen über die Zusammensetzung der Unternehmer<sup>3</sup>). Die große Mehrheit derselben bildeten Bürger und Grundbesitzer in oder bei St. Leonhard und in der Nachbarschaft, in Reichenfels, Wolfsberg, aber auch Leoben, Judenburg u. s. w. und "andere kleine Leute". Doch auch Adel und höhere Beamte waren namhaft veranteilt. Der Kaiser selbst erwarb an dem bedeutendsten Bau 1518 ein Neuntel, an eben demselben war auch ein Graf zu Ortenburg, der niederösterreichische Kanzler, der Vizedom in Österreich o. E., jener in Steier und sein Gegenschreiber, der steirische Münzmeister. Sevfried von Windischgraz u. a. veranteilt. Interessant ist, daß auch der Hutmann und sämtliche Arbeiter ein halbes Neuntel daran besaßen. Daß es auch Gruben gab, in welchen Gewerken ihre eigenen Arbeiter waren, wird von BISCHOFF mit Recht als wahrscheinlich bezeichnet4); es kommt da auch der Fall der Einantwortung von Teilen wegen schuldigen Lidlohns in Betracht. Gute Beispiele gibt das Bergbuch für Gedingverträge und Lehenschaften (vgl. noch unten). -

Nach diesen quellenhistorischen Bemerkungen wenden wir uns der Geschichte der Schwazer Betriebe zu, und im besonderen ihrer Unternehmungsorganisation, die meines Erachtens im Vordergrunde des Interesses steht.

Der Beginn des glanzvollen Bergbaues nächst dem Marktflecken Schwaz<sup>5</sup>) ist nicht näher zu bestimmen. Gegenüber älteren, nur beiläufigen Angaben<sup>6</sup>) beruft sich jetzt Worms (S. 11) auf eine (übrigens mit der Mitteilung von Sperges S. 336 zusammenstimmende) Notiz im Münchener Exemplar des sogenannten Ettenhardschen Bergbuches<sup>5</sup>), die Beachtung verdient, weil sie sich auf den "inhalt des lehenspuechs"

<sup>1)</sup> Bei Bischoff S. 176.

<sup>2) 39</sup> S. 184 ff.

<sup>3)</sup> Vgl. für das 15. Jahrh. v. Luschun, A. f. ö. G. 47 S. 236.

<sup>4)</sup> S. 191. Der Ausdruck "Gesellenbaue" scheint aber für solche Betriebe nicht belegt. Andererseits auch nicht "Herrenbau" für Betriebe größeren Umfangs (S. 186).

<sup>5)</sup> Die Verleihung eines Wochenmarktes für den Freundsbergischen (ort geschah 1326, Schwind-Dopsch, Ausgew. Urk. n. 88.

<sup>6)</sup> Darüber z. B. Egger, Gesch. Tirols I (1872) S. 639; JAGER, Gesch. der landständ. Verf. Tir. II 2 (1885) S. 87; HAWMER, Z. d. Ferdin. 49 (1905) S. 488 ff.

<sup>7)</sup> Über die verfehlte Bezeichnung dieses Buches Worms S. 9. Der teilweisen Veröffentlichung desselben durch FRIESE im Berg- u. Hütt. Jahrb. 14 (1864) S. 125 ff. tat Worms keine Erwähnung.

stützt. Danach wäre die erste Grube auf dem Falkenstein 1446 aufgenommen worden. Dagegen setzen Wolfskron und Isser (8, 412) den Beginn um Jahrzehnte früher an - schon Burglehner nannte das Jahr 1409 - und Isser zählt bereits für die Zeit vor und um 1420 emige Gewerken mit Namen auf (freilich ohne Beleg dafür). Gewiß gab es außerhalb des Falkensteins Betriebe, die weiter zurückreichen!), weiter jedenfalls als bis in die letzte Zeit des Herzogs Friedrich (1428-1439), welche Annahme Worms nicht überzeugend und offenbar in Unkenntnis jenes Materials, das Isser zu verwerten in der Lage war's), glaubhaft zu machen sucht 3). Nach Isser wurde die "alte Zeche" schon 1420 (wieder-)eröffnet, und man kennt für 1430. 1435, 1438 u. s. w. Lehenträger in diesem Revier. Am Ringenwechsel bauten Hans und Jakob Tänntzl seit 1435. Für die Jahre 1420, 1428. 1435 u. s. w. neunt Isser bereits Schwazer (Vomper) Bergrichter 1). Gleichwohl dürfte der eigentliche Außehwung des Berghaues nicht viel vor Mitte des 15. Jahrhunderts anzusetzen sein. Mag sein, daß die undatierte, recht primitive Verhältnisse bezeugende Urkunde bei WORMS S. 108 ff. noch in die Zeit Friedrichs (bis 1439) gehört 5) und für später nichts beweist. Einen gewissen Anhaltspunkt gibt wohl die Tatsache. daß die Haller Münze jünger ist", und auch der Umstand darf betont werden, daß erst 1449 ein eigenes geschriebenes Recht für Schwaz zustande kam; das Bedürfnis eines größeren Bergwerks hätte vermutlich. wie in Gossensaß 1427, schon früher dazu geführt?). -

1) Die von Issen (58 S. 70) herangezogene Schwazer Bergchronik sagt: Aynig alt arztgrüeben seyn allda vil ender in ghang als der Valchenstayn... daz yar man nit khennet. Vgl. auch das Regest von 1449 bei Luchsowsky. Gesch. des Hauses Habsburg 7 (1843) S. CCXLV: wann manigerlai ertz vnd bergkwerckh in der grafschaft Tirol, an der Etsch u. im Inuthal sind vnd teglich funden werden... Noch 1418 wird aber bei Brandus, Gesch. d. Landeshauptleute (hg. 1850) S. 192 der Bergwerke im Inntal nicht gedacht.

2) Allerdings beruft sich Isser öfter auf eine Schrift von "Sektionsrat A. R. [oder R. A.] Schmidt, Unterinnthaler Erzbergbaue, 1857", die, wie schon Hammer a. a. O. S. 486 feststellte, nicht zu finden und nach Vermutung des letzteren nur Handschrift ist. — Isser geht bei Zitaten überhaupt äußerst flüchtig vor, sowohl bei Archivzitaten (vgl. unten), als bei seinen summarischen Berufungen auf Druckwerke, z. B. Eggers Gesch. Tir., wo man die Belegstelle sehr oft vergeblich sucht. Wichtig wäre es, das "Lehenbuch ex 1450 mitgeteilt von Sektionsrat A. R. Schmidter" (Isser 53 S. 43) kennen zu lernen.

5) S. 11 II

4) 53 S. 70, 43; 52 S. 416. — Siehe auch LADURNER, oben S. 243 Note 6. war urkundliche Augaben für 1427 u. 1429. Warum ISSER 52 S. 440 bis in den Anfang des 14. Jahrh. zurückgehen will (so für den Falkenstein SENGER. Sammler 1 S. 113), ist nicht ersichtlich.

5) Vgl. unten S. 260.

6) c. 1450. Nachtrag. Nach der neuesten Untersuchung fanden die Silberprägungen in Hall freilich nicht schon c. 1450, sondern erst von 1477 ab statt; NAGL, Das Tiroler Geldwesen unter Erzh. Sigmund (1906, S. A. aus dem im Erscheinen begriffenen 38. Bande der Wiener Numismat. Zeitschr., S. 22.

7) Von den c. 1450 von Gossensaß und Schwaz gemeinsam berufenen älteren Briefen dieser Bergwerke ist mit Sicherheit nur einer der Laudschaft Über die Wirtschafts- und Rechtsordnung der Schwazer Unternehmungen im 15. Jahrhundert hat Worms Untersuchungen angestellt. Seinen Ergebnissen muß ich aber in bestimmten Grundfragen entschie-

den widersprechen.

Vor allem ist die Vorstellung abzuweisen, daß sich der spezifisch kapitalistische Betrieb während des 15. Jahrhunderts noch in einem Übergangszustand aus der Periode der Arbeitsgenossenschaft befand zu schweigen davon, daß Worms gar noch späte Spuren eines herrschaftlichen Betriebes gefunden haben will<sup>1</sup>). Mit Recht verlegt der Verfasser den Schladminger Bergbrief (1408) bereits in eine Epoche der "tief eingelebten Unternehmungsform des kapitalistischen Betriebes". die von vornherein die Grundlage des Schwazer Berghaus gebildet habe. Allein dazu stimmt durchaus nicht die auf die Zeit der B.O. von 1449 bezügliche Bemerkung (S. 57), daß von den Gewerken "bereits viele nicht mehr persönlich in der Bergbauunternehmung tätig" waren. "Bereits viele?" Also betrieb noch immer eine große Masse den Bergbau in nichtkapitalistischer Weise 2)? Worms denkt an ein Zusammenwirken kapitalistischer und nichtkapitalistischer Gewerken in der Art, "daß ein Gewerke auch zugleich den Teil eines andern für diesen und auf dessen Rechnung mitbaute, woraus bereits eine Disserenzierung zwischen jenen Gewerken, welche sich persönlich an dem Bergbau beteiligten, und jenen, welche dies nicht taten, zu entnehmen ist" (S. 25).

Es ist aber verfehlt, hiefür einen Beweis in dem Artikel des Bergbriefes zu finden: Es sol ainer [A] dem andern [B] nicht lenger furpawen denn viertzehen tag n. s. w. Das "furpawen", für welches der A die Samkost verlangen darf, widrigenfalls ihm der Theil des B vom Richter eingeantwortet wird, ist persönliche Arbeit nicht eines Mitgewerken, sondern des von dem B zu bezahlenden Lohn arbeiters B.O. von 1463, deutlicher noch der Salzburger von 1477 (Lora S. 58, 105) läßt dies zweifellos erscheinen: hier wird mit aller Bestimmtheit der Arbeiter mit seinem Lohnanspruch dem Gewerken gegenübergestellt. Was aber ein Gewerke eventuell für den andern leistet, ist nicht persönliche Arbeit, sondern vorschußweises Verlegen fremder Teile, für welche die Kost- bezw. Zubußleistung eingestellt wurde; hieraus erwächst ein bedingtes Recht auf die verlegten Teile (s. Art. 1 der eben von Wormsveröffentlichten B.O. von 1449) D. Daß es auch persönlich in der Grube

in die Zeit vor Siegmunds Regierungsantritt (1446) zu setzen. Urk bei Worms S. 132.

<sup>1)</sup> S. 23, 28, 37, 52.

<sup>2)</sup> Oder meint der Verfasser nur ein Zurücktreten der unmittelbaren Unternehmertätigkeit an Ort und Stelle? Die im Text folgende Stelle läßt wohl keinen Zweifel.

<sup>3)</sup> Vgl. mein Böhm, Bergr. I S. 269 Note 12.

<sup>4)</sup> Der Sinn ist der: Wenn einer "seine thaill gern bauen wolt", andere ihm aber nicht mehr zu "helfen" gewillt sind, geriete die Unternehnung ins Stocken, ja es könnte Auflässigkeit eintreten. Darum wird dem unternehmungslustigen und kapitalkräftigen Gewerken ermöglicht, die Teile

arbeitende Gewerken gegeben hat, ist keineswegs zu bestreiten. Das geschah aber nie im Dienst eines kapitalistischen Mitgewerken — wie ließe sich eine derartige mehrfache Arbeitsleistung einerseits mit regelrechter Schichtarbeit, andererseits mit der physischen Leistungsfähigkeit des einzelnen vereinen! -, sondern immer nur für sich selbst, um

einen Arbeitslohn an der Zubuße zu sparen1).

So wenig aus dem angeblichen persönlichen Bau des einen Gewerken für den andern "bereits" eine Differenzierung unter den Gewerken zu entnehmen ist, so wenig ist es richtig, daß in dem Auftreten der Lehenschaften "ein Symptom des langsamen Scheidungsprozesses von Kapital und Arbeit" und "die erste Stufe der Trennung des Kapitals von der eigentlichen Froduktionstätigkeit" zu erblicken sei (S. 41). Die Lehenschaften waren weder im Schwaz des 15. Jahrhunderts (Worms spricht von der letzten Zeit des Herzogs Friedrich) 2). noch sonstwo die erste Stufe dieser Trennung. Mehr als zwei Jahrhunderte früher schon nachweisbar, bildeten sie in ihrer älteren Gestalt

von der jüngeren wird sofort die Rede sein - Afterunternehmungen in bestimmten Teilen des Grubenfeldes neben der (kapitalistischen) Hauptunternehmung der Gewerken. Vielfach waren sie auch selbst schon im 13. Jahrhundert (wie in Böhmen) kapitalistisch organisiert

und ließen durch Arbeiter bauen.

Auf den für die Betriebsorganisation so wichtigen Begriff der Lehenschaft näher einzugehen, wäre gerade für Tirol aller Anlaß gegeben gewesen?). Was Worms bietet, bedarf der Ergänzung wie Richtigstellung. Zwar könnte man zutreffend die Stellung der Lehenhäuer als die von "Unternehmer-Arbeitern" bezeichnen (WORMS S. 33 ff.). Unzutreffend ist dagegen die Behauptung, daß die Lehenhäuer "zu den einzelnen Gewerken in direkter Beziehung standen" (S. 58)4).

1) Nur eine interne Verabredung eines Gewerken mit einem Kapitalisten ließe sich denken, wonach jener gegen Empfang von Lohnpfeunigen diesem Anteil an seiner künftigen Ertragsquote gewährte. In Not geratene Ge-werken können sich vielleicht so geholfen haben; wahrscheinlicher ist, daß

sie dann einen Bruchteil ihres Anteils verkauften.

3) Um so mehr, als die Literatur zur Berichtigung herausfordert, wie SCHMOLLER, Jahrb. 15 S. 1002 ff.

der übrigen (die sie ihm nicht leicht freiwillig abtreten würden) kraft Rechtens durch vorschußweises Verlegen während 14 Tagen an sich zu bringen, wenn sie nicht etwa nachträglich ihren Beitrag liquidieren. Words S. 56 ff. spricht bei diesem Artikel wieder von dem "arbeitenden" Gewerken (was wenigstens mehrdeutig ist), bezeichnet auch mit Unrecht die Bestimmung als Neuerung. — Vgl. die St. Leonharder B.O. 1325, die von der Zubußversäumung sagt: swer auf denselben tail gepawen hat, der sol vor dem richter das demselben anbeweren, das er sein gab auf sein tail geben hat in der zeit, dez sey der tail. - Vgl. auch unten die kritische Besprechung von BERNHARD. Gedingordnungen.

<sup>2)</sup> Worms scheint überhaupt die Entwicklung in Schwaz von vorn begiunen zu lassen und findet Entwicklungsstadien, die nach dem allgemeinen Stand der Bergwirtschaft gar nicht mehr zu denken sind.

<sup>4)</sup> Es ist kein Beweis, daß nach a. 5 der B.O. von 1449 der Arbeiter eines Lehenhäuers wegen seines Lohnes eventuell auf einen Gewerken "aus-

Der einzelne Gewerke konnte gar keine Lehenschaft vergeben, weil er über keinen Teil des Grubenfeldes allein zu verfügen hatte. Hier spielt die irrige Grundanschauung herein - die aber doch jetzt nicht mehr vertreten werden sollte —, daß das Grubenfeld nach räum-lichen Teilen an die Gewerken verteilt gewesen sei<sup>†</sup>). Der Widersinn dieser Annahme ergibt sich schon aus der technischen Zwecklosigkeit, ja Unmöglichkeit einer solchen Teilung?), was hier nicht weiter beleuchtet werden soll. Stets war es die Gewerkschaft, die Grubenteile bezw. Örter, die sie nicht selbst in Bau nahm, au Afterunternehmer, Lehenhäuer vergab. Es ist nicht im geringsten eine Neuerung, wenn 1485 bestimmt wird, die Lehenschaften sollten durch die Gewerken insgesamt bezw. ihre Mehrheit hingelassen werden in. sondern nur eine Wiederholung dessen, was negativ ältere Bestimmungen durch das Verbot ausdrücken, kein einzelner Gewerke dürfe sich die Hinlassung von Lehenschaften herausnehmen 1). Es sollte nämlich nicht nur der Wille der übrigen respektiert, sondern auch ein unlauteres Vorgehen<sup>5</sup>) hintangehalten werden. Das ist der Sinn der so vielfach mißverstandenen Stelle des Schladminger Bergbriefes von 1408: Es soll auch kein gesell keinen halfenschaft () [jüngere Texte sagen:

geführt" werden kann (vgl. n.ö. B.O. 1517 a. 139). Der Gewerke ist in dem Falle Schuldner des Schuldners, aber nicht als Vergeber der Lehenschaft. sondern entweder aus dem Titel der Erzlösung oder gemäß einem besonderen Verhältnis. Irreführen könnte auch die n.ö. B.O. 1553 a. 79 (Bamb. B.O. 1550 bei SCHMIDT III 1 S. 3321; gemeint ist: die Grube (Teile) kann durch Ansprüche solcher Arbeiter nicht belastet werden.

1) Allerdings spricht sich Wottels darüber nicht direkt aus, vgl. aber Stellen wie: "dem ihm zugemessenen Teil" (S. 25); "wenn jemand in betrügerischer Weise über die Grenzen des ihm zugemessenen Anteils hinausging und für sich mehr abbauen wollte . . . " (S. 26).

2) Vgl. mein Böhm, Bergr. 1 S. 241. Wie soll man sich gar das Schwazer

Stollenfeld real geteilt vorstellen!

3) Worms S. 91; 165 ff. Vielleicht ist aber neu die Vorschrift der Beio) Works S. 91; 160 ii. Vieneicht ist aber het die Vorschrift der Betziehung von Bergrichter und Bergmeister. Über den im 16; Jahrt, Ivielleicht schon früher) üblichen jährlichen "Anlaß", wobei die Lehenschaften auf ein Jahr (s. Erf. bei Wagner Sp. 148, 6) unter bergbehördlicher Intervention vergeben wurden, vgl. z. B. Hinx, Ezh. Ferd. II. von Triol (1885) I S. 551.

4) Vgl. schon die Const. jur. met. Wenzels II., De concessionibus [Ver-

lehenschaftungen) per magistrum montis factis sine scitu colonorum, III 5 \$ 1 ff. Danach durfte nicht einmal der als Vorstand fungierende Gewerke (magister montis) Lehenschaften hinlassen, ohne dazu bevollmächtigt zu sein.

5) Der Gewerke konnte persönlicher Vorteile willen das gewerkschaftliche Interesse hintansetzen. Vgl. die Ferd. B.O. von 1553 a. 55. Darin hat hauptsächlich auch das Verbot seinen Grund, daß ein Gewerke an Lehenschaften anders als mit eigener Hand (also auf Samkost) mitbaue, z. B. 1485 (s. oben Note 3; so schon das massanische Bergrecht 1299). Vgl. die Begründung in der Ferd. a. 78. Worms sieht den Grund darin, daß kein Gewerke den Lehenhäuern "das Risiko für ihren Anteil" abuehmen sollte.

6) Lehenschaft mit Halbteilung des Ertrags. Vgl. mein Böhm. Bergr. 1 S. 243 N. 16 u. S. 294 N. 33. Auf Scheidwerk (eine verderbte Form von halfenschaft ist halfen schaid), wie Bischoff a. a. O. 39 S. 335 vermutet.

ist der Ausdruck nicht zu beziehen.

lehenschaft] hinlassen . . . an seiner gesellen aller will und gonst. Nicht aber sind, wie Worms aus dieser Stelle ableitet (S. 33), Verträge von "Halbunternehmern" (die als eine besondere Kategorie aufgefalt werden) mit einem einzelnen Gewerken gemeint, wonach einer "gegen volle Arbeit und halbes Risiko an der Hälfte des Ertrags des einem Gewerken gehörigen [realen?] Anteils beteiligt" gewesen wäre.

Worms meint (S. 33), daß die Lehenschaft in Schwaz schon seit Anfang auf Lieferung eines "gewissen Quantums abgebauten Erzestür einen von den Gewerken bestimmten Preis "in Erz(?) oder Geldging. Es wäre aber auch der alten Lehenschaft und des Unterschieds zu gedenken gewesen. Diese lautete auf Ertragsteilung; die Erzquote, die für die Lehenhäuer entfiel, konnten diese beliebig veräußern. Dagegen hatten gemäß der neuen Lehenschaft ') die Lehenhäuer die Pflicht, das Erz aus dem ihnen überlassenen Bergraum nach Kübeln (Star, Zentner, Hülle) den Gewerken gegen ein vereinbartes Entgelt zur "Lösung" zu liefern, wobei es auf ihre Gefahr ging, ob sie eine hinreichend lohnende Anzahl Kübel zu erobern vermochten: ob das Erz überhaupt einlösungswürdig war, bestimmten die Gewerken, so daß für diese eine Pflicht zur Lösung nicht bestand. Daß nun die alte Lehenschaft, etwa in der Form der Schladminger Halfenschaft, zu Schwaz nicht mehr Anwendung fand, scheint mir keineswegs ausgemacht?).

Sieher ist, daß eine eigentümliche Zwischenbildung in Brauch war von der das sogen. Ettenhardsche Bergbuch (1556) sagt, sie sei eine "auf vielen Bergwerken" bestehende Einrichtung. Danach hatten die Lehenhäuer von jedem Star den xten Pfennig gemäß dem jeweiligen Vertrag — an Stelle der Abführung einer Ertragsquote — zu entrichten und den Gewerken den Kauf der Erze anzutragen, über deren Preis man sich von Fall zu Fall einigte"). Der Kauf erfolgte nach

2) Der Vertrag eines gewissen H. T. mit dem Herzog 1429, ihm eine halbe Grube in Gossensaß "umb halb ärzt getrewlich zu arbeiten vnd ain in das veld zufaren" (WOLESKRON S. 278) dürfte wohl eben diese "halfenschaft" sein.

3) FRIESE a. a. O. S. 149 ff.: "Form eines Spanzettels [die Lehenschaftsauf-nahme wurde verurkundet]. Vermerkt, daß Z. K. u. s. w. eine Lehenschaft . . . auf ein ganzes Jahr frei aufgenommen haben: sie sollen . . das Erz auf 10 Pfund machen, Stuf. Kern und Schrämklein auf das beste und

<sup>1)</sup> Die Verträge lauteten z. B. nach einem St. Leonharder Bergbucheintrag bei Bischoff a. a. 0. S. 192 dahin: daß M. F. dem M. B. hat gelassen ein lehnschaft . . in der Gestalt: er gibt ihm vom Centen Stuff, Schlich und Kern, das gut ganz gemacht ist, 50 Pfennige, von der Khleh 25 Pfennige. Vgl. die deutliche, auf Reichenstein bezügliche Schilderung bei WUTKE, Schles. Bergbau etc. I S. 159 zum Jahre c. 1530: mit dem macht man ein beredung, was man ihm von einer huellen erz zu gewinnen giebt. Darnach num das ertz mechtig oder viel u. s. w. . . . und ist der gemeine kauf die huelle vor 20, 21, 22, bis ihn 24 u. 25 pölischen oder kreuzer; darauf muss der lehenschafter alles auf seine unkosten halten, als hener. knechte u. s. w. Schon das Goslarer Bergr. aus der Mitte des 14. Jahrh kennt diese Lehenschaft; a. 138 (Schlummann) sagt über die lenscap: Dar beholt de, des dat eghen hort, wedder entighen vppe ienen, wu vele he wel, dat he ome gheuen sculle vor den toghe stenes eder vor dat scherue stenes.

der "Güte" des Erzes, d. h. nach der mutmaßlichen oder durch die Probe ermittelten Hältigkeit, wobei ein auskömmlicher Arbeitslohn den Mindestpreis regulierte.

Indes versuchte man auch dort, wo die Erzlösung nichts anderes als der von vornherein verabredete Lohn war, das Erz nach der Güte zu lösen. Denn darauf läuft es hinaus, wenn die Gewerken das Scheidwerk, d. h. die geschiedenen Roherze, nach der Art der Scheidung einlösen und für das minder reiche. Klein" weniger als für die reichen Stufen zahlen wollten, obsehon die Lehenhäuer das natürliche Vorkommen nicht zu bessern vermochten!). Preilich konnten sie durch die Art der Scheidung auch Mißbrauch treiben, wogegen in der differenzierten Einlösung ein Hilfsmittel lag (s. w. u.).

Es muß dahingestellt bleiben, ch die Lehenschaft schon im 15. Jahrhundert jene außerordentliche Bedeutung für die Schwazer Betriebe besaß, die ihr seit dem 16. Jahrhundert unzweifelhaft zukam. Da war es, wie sich schon früher, z. B. aus der Ferdinandeischen Gesetzgebung, vermuten ließ, und wie jetzt aus WOLFSERON und ISSER hervorgeht, geradezu die normale Einrichtung, daß der Abbau der eigentlichen Erzmittel an Lehenhäuer vergeben wurde, wilhrend man im tauben Gestein mittelst Geding-2) oder Herrenarbeit (d. i. Zeitlohnarbeit) bante. Wir ersehen dies aus vielen tabellarischen Nachweisungen über

sauberste scheiden und klauben ... Dagegen soll ihnen für jedes Maß nach der Güte desselben Bezahlung gethan ... Sie sollen auch das Erz, welchessie hauen und machen, den Dienern jener Schmelzherrn und Gewerken, so ihnen zum Erzkauf verordnet sind, zuerst antragen und vor jedem andern zu kaufen geben". Bricht das Erz nicht so reich, daß sie es auf 10 Pfund bringen können, und vermag man sielt über den Preis nicht zu einigen, so erfolgt Einschmelzung des Gelieferten und Bezahlung jeder Mark nach der Probe mit 27 Pf. B. u. 6 Kr. Sie sollen ferner den Gewerken "von jedem Star Erz den ... Pfennig zinsen und den Zins bei dem, der das Erz oder den Stein kauft, lassen, jedoch den Herrn und Gewerken vorbehalten". Das Erz ist auf jedes Gewerkenneuntel besonders aufzuteilen, wenn mindestens 2 Star auf 'a entfallen. – Bei Verlehenschaftung von Halden wird als Zinsder 3., 4., 5. oder 6. Pfennig genannt. – Zu der Taxe von 27 Pf. 6 Kr. vgl. die auf etwa die gleiche Zeit bezügliche Angabe bei Weitsiskion S. 331. Lösung zu stehen kam (1 Pfund Berner = 12 Kr., 1 Mark = 16 Lot).

1) Über das Auskonmen der Lebenhäuer im allg, vgl. die im Cod. 44 des Arch. d. K. Minist. d. I. S. 87 mitgeteilte Erfindung: es komme vor. daß die Lehnhäuer bei Lohn und Lösung nicht bestehen können, so daß ihnen die Gewerken eine Besserung tun müssen; ungekehrt aber, wenn sich eine Lebenschaft "greßlich gebessert bat und dem lechenheyer vill geldt und ein großen überschuß getragen hat", müssen sie die Gewerken dabei belassen: darum soll der Bergrichter zusehen, daß die Gewerken daran auch leidlich

gehalten werden.

2) Die Anwendung des Gedinges (Akkord) ist zweifellos älter, als man nach der Bemerkung von Wotwas S. 91 ff. über die erste urkundliche Erwähnung (1474) annehmen könnte. Gedinge ist die sogen. Klafterarbeit; vgl. schon den Schlad. Bergbrief, Schwind-Dorsen, S. 313: auch kein bergelafter aufgeben . . . Das Aushauen des Gesteins wurde nach Klaftern verdingt.

die Belegschaften und über die Produktionskosten des Grubenbaues<sup>1</sup>). Die Post "Erzlösung" spielt unter den Passiva der Ausbeutezechen eine um so entscheidendere Rolle, je reicher der Ertrag; immer steht ihr aber natürlich auch eine Post "Samkosten"<sup>2</sup>) gegenüber, da ja Herrenarbeit oder Gedinge für allen sonstigen Betrieb, außer der eigentlichen Erzgewinnung, in Anwendung kommen mußte<sup>3</sup>). Neben beiden Posten findet sich übrigens auch ein "Kaufgeld", welches die von andern Gewerken gekauften Erze der Schmelzherren ausdrückt<sup>4</sup>).

Über die Zahl der Lehenhäuer im Verhältnis zu den Herrenarbeitern b und Gedingern erhalten wir mehrfachen Aufschluß. Jahre 1589 gab es am Falkenstein 2195 Herrenarbeiter, 1368 Gedinger. 603 Lehenhauer (Isser S. 454)6). Am Rörerbühel war 1583 das Verhältnis: 1046:79:307 (Lehenhäuer und Scheider), wozu noch 116 "Hilfund Sucharbeiter" ausgewiesen werden (Wolfskron S. 212); in Rattenberg 7 Jahre später: 391 (worunter 33 Hilfshäuer): 36: 452 (das. S. 162). Nach den Ausweisen über die Zahl der Lehenschaften und der Lehenhäuer in den einzelnen Gruben ergibt sich, daß z. B. am Falkenstein im Jahre 1556, abgesehen vom Erbstollenschachtbau, im Maximum eine Grube 91, im Minimum 4 Lehenschaften vergeben hatte, während sich 1589 der Niedergang darin ausdrückt, daß (ungefähr) die gleichen Gruben nur mehr 10 bezw. 1 Lehenschaft besaßen (Wolfskron S. 68. ISSER S. 454). In Rattenberg finden wir 1590 im Maximum 55 Lehenschaften in einer Grube (Wolfskron S. 163). Hier kommen durchschnittlich nur etwas über zwei Lehenhäuer auf eine Lehenschaft, am

- Leider lassen die Tabellen nicht die Produktionskosten der Gewerkschaft ersehen, sondern beziehen sich auf Aktiva und Passiva der Schmelzherren.
- 2) Vgl. das sog. Ettenhard. Bergbuch: Alles Geld und Unkosten, so über die Gruben und Gebäu außerhalb der Lehenhäuer oder Erzlösung auflauft... das heißt man Samkost. FRIESE a. a. O. S. 146.
- 3) Vgl. die Tabellen bei WOLFSKRON S. 58 (1539); 202 (1635); 216 (1604): die beiden letzten beziehen sich auf den Rörerbühel. Samkost und Erzlösung sind zusammengezogen: S. 70 (1560), 112, 300 u. s. w.: zweifelhaft, ob auch bei Issei: S. 447.
- 4) Vgl. Wolfskron S. 70, 112, 300; Isser S. 448 (vgl. vorige Note a. E.). Das Kaufgeld war im Verhältnis zu Samkost und Erzlösung oft sehr hoch: vgl. z. B. Wolfskron S. 70, 300.
- 5) Die Bezeichnung schwankte. In einem engeren Sinn scheint unter einem Herrenarbeiter der nicht als Häuer, sondern bei den Nebenarbeiten Beschäftigte verstanden worden zu sein.
- 6) Der Ausweis von 1582 bei Wollskron S. 88 zieht einerseits "Geding oder Herrenheier", andererseits "Hilf- und Lehenheier" zusammen. Herrenhäuer ("herrschaftliche" Häuer) sind Häuer im Schichtlohn (vgl. Ettenh. Bergbuch a. a. O. S. 148). Nach dem Ausweis bei Issen S. 455 war ihre Zahl gegeniber den Gedingern sehr gering, Hilfshäuer sind wohl die auf den "Hilfen" beschäftigten, vgl. Wollskron S. 163; "Hülfen Hülfshäuer", "Lehenschaften Lehenheier". Hilfen Hilfsätter) sind vielleicht keine Hoffmungsschläge (Issen S. 443), sondern Baue (Örter), für welche Hilfen S. n. gewährt werden.

Falkenstein zur gleichen Zeit fast vier. Nach denselben Quellen arbeiteten an einem Gedinge am Falkenstein fast vier, in Rattenberg etwas über drei.

Den Lohn (Lösung) empfingen die Lehenhäuer, wie bemerkt, für den Kübel geschiedener Erze. Dabei beklagten sich die Unternehmer. daß absichtlich das Stuferz zerschlagen und mit tauben Bestandteilen versetzt werde, offenbar, um eine größere Menge Scheidgut zu erzielen. Bei gleichem Lohn für den Star mußten die Gewerken dadurch be-nachteiligt werden. Zudem steigerten sich mit der geringeren Hältigkeit die Schmelzkosten. Darum verlangten sie, nach Isser zum erstenmal 15542), von den Lehenhäuern "dreierlei Scheidwerk" (Stuf. Kern, Klein), das absteigend gelohnt werden sollte. Darüber erhob sich ein immer wieder auflebender Streit mit den Lehenhäuern, die sich entschieden der Neuerung widersetzten, auch den erhobenen Vorwurf zurückwiesen, und mit der Regierung, die sich im allgemeinen auf die Seite der Arbeiter stellte. Wie ernst die Frage war, lehren mehrere nus diesem Grunde entstandene Arbeitseinstellungen und Aufstände. Ein Bericht der Kammer von 1589 sagt, daß auf der Scheidwerksfrage die wolfart oder der undergang des perges beruen thuet (WOLFS-KRON S. 92), und 1598 wird die Befürchtung ausgesprochen, daß sich des dreierlei Scheidwerks wegen die Lehenhäuer, "die Säulen des Berges". in die Kriege oder sonst von dannen begeben (das. S. 95). Wiederholt stand das dreierlei Scheidwerk trotz des Widerspruchs in Anwendung: dauernd vermochten aber die Unternehmer ihren Willen doch nicht durchzusetzen 3).

Unter den Herrenarbeitern 1) überwogen weitaus an Zahl die Truhenläufer und Sänberbuben 5). Sonst zählen zu ihnen: Hutleute (Ober- und Unterlutleute), Schreiber. Zimmerleute (Meister und Knechte), Herrenhäuer. Haspler und Zuweihner. Scheider (Kuttern 1). Schmiede 7) u. s. w.

<sup>1)</sup> Nach dem Ettenhard. Bergbuch (a. a. O. S. 149) bauen 2, 3 oder 4 Lebenhäuer zusammen.

<sup>2)</sup> S. 441. Vgl. Wolffskron S. 62 ff., 92; Hun, Erzh. Ferd. H. von Tirol (1885) f, S. 552, 561 ff., 565. Das Scheiden geschah am Tage. Über die Art der Aufbereitung am Falkenstein belehrt das sogen. Ettenhardsche Bergbuch; siehe Friese a. a. O. S. 141 ff.

<sup>3)</sup> Übrigens war es an anderen Orten, wie es scheint, anstandslos im Brauch. Vgl. Wolfeskier S. 159 (Rattenberg), 241 (Klausen, woselbst fünferlei Scheidwerk gemacht wurde), 63 ff. (Salzburg); s. auch die vorderöst. B.O. 1517 a. 38. Die Anforderung, daß der taube Zusatz nicht über ein bestimmtes Verhältnis hinausgehe, kommt besonders in Betracht.

<sup>4)</sup> Über Obliegenheiten und Lohn der Herrenarbeiter vgl. die klaren Schilderungen des sog. Ettenh. Bergbuches, a. a. O. S. 146 ff.

<sup>5)</sup> Vgl. z. B. Wolfskron S. 88, 163; Isser S. 455. — Säuberbuben, bis 10 und 20 in einer Grube beschäftigt, waren Knaben von 12 bis 18 Jahren. die Erz und Berg an die Orte brachten, von welchen aus die regelmäßige Förderung durch die Truhenläufer möglich war (Ettenh. Bergb. a. a. 0. S. 148).

<sup>6)</sup> Nach der Schwazer B.O. von 1474 war das Scheiden nur auf Samkost. nie auf Geding zu vergeben. WORMS S. 156.

<sup>7)</sup> Die meisten Gruben hatten ihre eigene Bergschmiede. Vgl. die Tabelle bei ISSER S. 454. Worms behauptet S. 92, die Schmiede seien 1485 in

Bei der Wasserhebung stand ein besonderes Personal im Dienst, das am Falkensteiner Erbstollen zunächst ungeheure Kosten verursachte, bis es mit der Inbetriebsetzung der Künste reduciert werden konnte<sup>1</sup>). Über die Gesamtstärke der Belegschaft für die Gruben und bei der

Über die Gesamtstärke der Belegschaft für die Gruben und bei der Aufbereitung stehen nun mehrfache Daten zur Verfügung. Es sei hier gegenüber früheren unzuverlässigen Augaben nach detaillierten Ausweisen hervorgehoben, daß z. B. am Falkenstein der Knappenstand folgender war²): 1526: 4596: 1554: 7460°); 1589: 4490 (4166); 1678: 1550; Ende des 18. Jahrhunderts: 275 Mann¹). Die Belegschaft der einzelnen Bergwerke zeigt eine außerordentlich verschiedene Stärke, zumal seit dem 16. Jahrhundert die Grubenfelder durch Zusammenschlagungen nicht mehr die nämliche Größe hatten³).

Für die Löhnung bürgerte sich das bekannte System ein, den Lohn zum Teil in Proviant ("Tfennwert") und nur den Rest ("Freigeld") in Münze zu zahlen. Das Trucksystem war nämlich nicht absolut verboten, nur wider Willen sollte der Arbeiter zur Annahme von Pfennwerten nicht genötigt werden"). So sehon die Schwazer B.O. von 1449 a. 34 und danach die jüngeren Ordnungen. Im 15. Jahrhundert scheint es mit der Proviantlieferung noch verschieden gehalten worden zu sein; die Zahl der Gewerken war eine große, und nach Belieben mochte der eine mit Geld, der andere mit Getreide, Schmalz. Käse u. dgl. lohnen. Immer kam es auf den einzelnen an, denn den Lohn zahlte, wenn auch durch die Hand des Beanten, wie ehedem

gewöhnliche Lohnarbeiter mit Zeitlohn umgewandelt worden; aus dem Worte "Lohn" kann dies aber nicht begründet werden. Dagegen spricht auch die n.ö. B.O. von 1517 a. 163 u. s. w. — Mit den Schmieden Gemein und Teil zu haben, d. h. in Gesellschaft zu stehen, war Gewerken wie Hutleuten und Arbeitem verboten. B.O. von 1485, WORMS S. 166.

 Nach dem sog. Etteuh. Bergbuch arbeiteten 1532 beim Falkensteiner Tiefbau täglich 500 bis 600 Wasserheber, was einen Aufwand von über 20 000 Gulden jährlich erforderte. Die große Kunst wurde 1556 in Betrieb gesetzt. Die Künste am Rörerbühel waren älter. Priisse a. a. O. S. 144 ff.

2) Die Angabe Issens (S. 415), daß der Falkenstein 1489 schon 7400 Knap-

pen zählte, ist unbelegt.

3) Mitte des 16. Jahrhunderts betrug der Knappenstand der Schwazer Baue überhaupt etwa 12 000 Mann; Issen S. 438. Die Gesamtbevölkerung von Schwaz schätzt der Tiroler Landreim (1558) auf 30 000 (Männer und Prauen, jung und alt). Vgl. Higg S. 554.

WOLFSKRON S. 45; ISSER S. 428, 438 ff., 458, 468, 472.
 An Rörerbühel arbeiteten 1579; 1197, 1597; 1615 Mann (Hirx S. 554); andere Angaben lauten höher, z. B. Öst. Z. f. Berg- u. Hw. 31 (1883. S. 132); in Rattenden 1576.

berg 1589: 1000 (WOLFSKRON S. 163).

5) Die Belegschaft von 4596 Mann im Jahr 1526 (s. Text) verteilt sich auf 142 Gruben. Vgl. Issen 8, 455, Wollskrox 8, 163. Von den Altzechner Gruben weist 1545 die am stärksten belegte 280, die schwächste 12 Mann auf; Issen 53 8, 74.

6) Doch konnte bei Ledigung von Teilen, auf die wegen Lidlohns geklagt war (im Gegensatz zur regelmißigen Lohnzahlung), auch Etz in Zahlung gegeben werden; nur mit liegenden Gütern. Harnisch oder Wehr, altem Plunder und Hausrat durfte nie gezahlt werden, es hätte denn der Schuldner nichts anderes; n.ö. B.O. 1517 a. 196; 1553 a. 137. auch weiterhin der Gewerke, nicht die Gewerkschaft (weshalb auch die Klage um Lidlohn auf den Teil des schuldnerischen Gewerken ging) 1). Allgemein dürfte die Pfennwertlöhnung erst im 16. Jahrhundert geworden sein, als sich die Unternehmungen in den Händen weniger konzentrierten und seitens dieser im großen ein Pfennwerthandel errichtet wurde, wie seitens der Fugger, Dreiling u. a. .. Nun begannen auch trotz der Schutzbestimmungen, die der Bergbehörde Ingerenz gewährten2), die Klagen über unrechten Gewinn aus diesem Handel4). Gleichwohl scheint für die Gewerken mehr das Interesse an einer regelmäßigen Versorgung der Knappschafter als die Gewinnabsicht entscheidend gewesen zu sein, und jedenfalls wirkte die Regierung zugunsten der Arbeiter regulierend. Mehrmalerklärten die Gewerken, weiterhin die Pfennwertlieferung nicht mehr besorgen zu wollen, aber es kam doch nicht dazu. Außer Proviant lieferten die Gewerken entgeltlich auch Unschlitt (zum Geleuchte) und Eisen (zu den Gezähen, Werkzeugen) für die Lehenhäuer und Gedinger, ohne daß übrigens diese zur Abnahme grundsätzlich verpflichtet waren 6). Nach einer Schwazer Vorschrift von 1485 (Worms S. 166) sollten Eisen und Unschlitt "in gemein" eingekauft werden; was da-

<sup>1)</sup> Vgl. SCHMIDT, Samml. III, 1 S. 401 (1550), wonach der Gewerke "seinen" Arbeiter hatte; Ettenh. Bergb. (Friese S. 147); der Grubenschreiber soll "jedem Arbeiter seine Besoldung, auf welchen Gewerken er dieselbe hat anzeigen". Über die Teilklage vgl. mein Böhm. Bergr. 1 S. 266 ff. Auch Bischoff sagt (39 S. 194) f. d. 16. Jahrh.: "Stets wurde gegen einzelne Gewerken geklagt, niemals gegen die ganze Gewerkschaft".

<sup>2)</sup> Zu Sterzing errichtete 1531 Hans Stöckl einen Pfennwerthandel für seine Bergarbeiter im Einvernehmen mit der Stadt; Manlich und Dreiling führten ihn seit 1556 fort. Vgl. Fischnaler. Urkunden-Regesten etc. n. 609. 663, 673, 725.

<sup>3)</sup> Ettenh. Bergb. (FRIESE S. 154): Schätzung der Pfennwerte durch Richter und Geschworene über jeweilige Autforderung seitens der Arbeiter: Ferdin. 1553 a. 140 ff. (Ortspreise, Mäßigung); Vorschreibung der Haller Marktpreise 1528: ISSER S. 427.

<sup>4)</sup> Man klagt, als die Bergherren eine Bäckerei errichten, über die Kleinheit der Brote, oder daß der Käse zum doppelren Preis wie sonst in Kitzbühel abgegeben werde u. s. w. Bei einer Visitation 1583 wird über den Getreidevorrat von Dreiling bemerkt: "ziemlich schlecht". Hun S. 558; WOLFSKRON S. 200. Übrigens berechnete die Kammer, die 1556 den Gewinn aus dem Pfennwerthandel auf 2000 fl. schätzte, im Jahr 1587, daß den Arbeitern das Korn noch immer um einiges billiger geliefert werde, als der gemeine Kauf stehe. Hun a. a. O. — Über die Herkunft der Waren vgl. den Tiroler Landreim (1558), herausg, von Fischmalen 1902.

<sup>5)</sup> In dieser Richtung verdient nach Hirn a. a. O. bemerkt zu werden, daß 1568 und schon früher seitens der Gewerken (und der Kammer) den Schwazer Metzgern ein jährliches Hilfsgeld geleistet wurde, um den Fleischpreis in leidlicher Höhe zu erhalten. In den Ausgaben der Tiroler Kammer von 1542 beziffert sich die Post "Metzger zu Schwaz Hilfsgeld" auf 233 fl. Mit. d. Inst. Erg.Bd. 4 S. 236.

<sup>6)</sup> Die Verpflichtung konnte aber vertraglich übernommen sein; s. Etteuh. Bergb., FRIESE S. 150.

mit gemeint ist, wird nicht ganz klar<sup>1</sup>). Im 16. Jahrhundert bestand cine "Gesellschaft" aller Gewerken zum Zwecke des gemeinsamen Einkaufs der bezeichneten Artikel. Die Verkaufspreise wurden von 5 zu 5 Jahren festgestellt; dabei übten Statthalter und Regenten der ober-

österreichischen Lande das Recht der Taxierung<sup>2</sup>).

Das Freigeld wurde gemäß den Raitungen (die monatlich oder auch in längeren Zeiträumen stattfanden) innerhalb kurzer Frist danach gezahlt — oder auch, nur zu häufig! — ins Unbestimmte schuldig geblieben. Selbst die Fugger und der Fiskus zahlten unregelmäßig oder gar nicht 3), waren doch die Knappen durch die Pfennwertlieferung vor dem Außersten, vor dem Verhungern, bewahrt. Die steigende Verarmung und Notlage der Knappschaft, von der mit dem Niedergang des Falkensteins, Röhrerbühels u. s. w. die Quellen alsbald beredte und traurige Kunde geben, hängt gewiß auch damit zusammen. Dann aber auch mit mancher Teuerung 1) und insbesondere mit der den Arbeitern bei ieder weiteren Erhöhung der Produktionskosten drohenden sofortigen Auflassung zahlreicher Betriebe seitens der wenigen Großgewerken, die sie ohnedies nur halb wider Willen unter dem Druck der Regierung fortführten. Eine Erhöhung der Löhne war unter diesen Umständen nicht zu erzielen. Das traurigste Zeugnis für die Verelendung der tiroler Bergarbeiter, von deren früherem Wohlstand und Stolz manches berichtet wird<sup>5</sup>), ist wohl die im Jahre 1611 zu Schwaz ausgebrochene "Sucht" (Hungertyphus), wobei sich allerdings die sonst harten Fugger mitleidig zeigten 6).

2) Nach dem Ettenh. Bergbuch, Friese S. 135 ff., 154.

<sup>1)</sup> WORMS S. 89 ff. spricht von einer "zwangsweisen Einkaufsgenossenschaft" ohne nähere Erklärung. Wahrscheinlich handelt es sich um den Gegensatz zur Anordnung z. B. der Bamb. B.O. von 1550 (SCHMIDT S. 316). wonach "ein jeder seine Teile selbst damit versehen und belegen" sollte, doch vorbehalten, daß keiner den andern "domit vertheuer". Man wird aber mit dem selbständigen Einkauf, der hier offenbar gemeint ist, üble Erfahrungen in Schwaz gemacht haben (Steigerung der Einkaufspreise durch die Konkurrenz, Verteuerung); darum die Vorschrift eines gemeinsamen Vorgehens der Mitglieder derselben Gewerkschaft oder - wahrscheinlicher - aller Gewerken (vgl. die Einkäufe von Zunft wegen).

<sup>3)</sup> Wolfskron S. 114, 232, 401. Im Jahr 1595 wurden die Fugger von der Kammer aufgefordert, mehrjährige Lohnrückstände zu bezahlen: ISSER S. 456. Andererseits hören wir allerdings wieder von Schulden der Arbeiter aus Vorschüssen des Pfennwerthandels. 1657 erließen die Fagger, die ihrerseits mit Löhnen im Rückstand waren, bei ihrem Abgang den Knappen 12360 fl. Pfennwertschulden; Issen S. 465. - Überhaupt scheint es sehr häufig vorgekommen zu sein, daß seitens der Gewerken "Kostgeld, Speise und andere Ware", Unschlitt und Eisen "fürgegeben" wurde. Vgl. n.ö. B.O. 1553 a. 99; Friese S. 154. Nicht Lohnvorschuß, sondern Handgeld dürfte dagegen in den Bestimmungen der Schwazer B.O. von 1449 u. 1477.

bei Works S. 110 und 159 gemeint sein.
4) Vgl. Hirn S. 556 ff. über die Teuerung von 1570—1573.
5) Hier sei nur auf das Blühen des Meistersanges in Schwaz aufmerksam

gemacht; Fischnaler, Z. d. Ferdin. 3. F. 46 S. 300 ff.

6) Wolfskron S. 100 ff. Vgl. auch über die teilweise jämmerliche Lage der Knappen das. S. 62, 97, 122.

Niemals erstarb in den Knappen Hoffnung und Streben, durch eigene kleine Unternehmungen in arbeitsfreier Zeit ihr Glück zu machen. Selbst als gewerkschaftliche Baue sehon aufgelassen wurden, ließ mancher den Mut noch immer nicht sinken und baute, von Abgaben befreit und bergbehördlich an eine bestimmte Arbeitszeit nicht gebunden, als "Freigrübler" weiter"). —

Wenden wir uns nach diesen, der Stellung der Arbeit geltenden Bemerkungen dem Kapital zu, das in die tiroler Bergbauunternehmungen investiert wurde. Zunächst interessiert die Frage nach dessen Herkunft oder, spezieller, nach dem Maße des Anteils des süddeutschen Handelsgroßkapitals. Es ist im allgemeinen bekannt, daß eine Reihe von "Kaufleuten", darunter einige der hervorragendsten überhaupt. in dauernde Beziehungen zum tiroler Bergwesen traten, um sich eine mächtige Quelle neuen Reichtums zu erschließen. Nur bedarf die Annahme, sie hätten, was sie von ihrem Silber in Bächen den tiroler Bergen zugeleitet, alsbald in Strömen wieder ausgeführt, in der Richtung (wie sich zeigen wird) einer gewissen Begrenzung, daß der eigentliche Bergwerksgewinn (gegenüber dem Handelsgewinn) nicht überschätzt werden darf. Man hat aber auch behauptet - so R. Ehren-BERG -, daß es erst die oberdeutschen Kaufleute waren, die den "Bergbau in Tirol . . . durch das Eingreifen ihrer Kapitalkraft zur Blüte brachten" 2). Ob dies richtig ist, soll im folgenden untersucht werden. Denn leider hat auch unsere neueste Literatur die Frage ganz beiseite gelassen, so sehr ihre Lösung auch noch in anderer Hinsicht bedeut-

Obschon in der Vorzeit "der Geschäftsgeist der Tiroler kein besonders reger" war und sieh vorwiegend im Kleingewerbe und Kleinhandel betätigte"), auch gerade im Bergbau während des 14. Jahrhunderts mehrfach ausländische Kapitalisten als Unternehmer auftreten"), ist doch zu erweisen, daß schon vor der Zeit, da sich jene süddeutschen Geldmächte als Großgewerken und Schmelzer ins Bergwerk einließen. die Silber- und Kupferproduktion im Unterinntal sich ins Große entfaltet hatte.

sam ist.

Bis etwa zum Schluß der Regierung Herzogs Friedrich (1439) mag eine Periode kleiner Anfänge gedauert haben. Seither kamen nament-

<sup>1)</sup> Beispiele von Knappenbauen bei Wolfskron S. 16, 285 (1501). In den Jahren 1598—1605 zählte man am Falkenstein bei 300 Freigrübler: ISSER S. 456.

<sup>2)</sup> R. Ehrenberg, D. Zeitalter d. Fugger 1 (1896) S. 187.

<sup>3)</sup> V. VOLTELINI in Beitr. z. Rechtsgesch. Tirols (Festschr. z. 27. Deutsch. Juristentag, 1904) S. 30.

<sup>4) 1330</sup> erteilt K. Heinrich dem Nicolao de Poswicz aus der Breslauer Diözese, geboren in Kuttenberg, eine Verleihung in Persen; Mitt. d. V. t. Gesch. d. Deutschen in Böhmen 43 (1904) S. 192. Eine Verleihung auf Bergwerke im Landecker Gericht erhielten 1352 Jacob Freymann und Grimold der Drechsel, beide Bürger von München, und Fritz, Goldschmied in Augsburg; Sperges, Tyrol. Bergw.-Gesch. S. 69. Sperges vermutet auch eine Anteilnahme der Florentiner, wofür kein Beweis vorliegt. — Auch als Münzpächter werden bekanntlich Ausländer genannt.

lich die Falkensteiner Baue in raschen Aufschwung (s. o. S. 248). Auf noch bescheidene Verhältnisse läßt es schließen, wenn in einer Urkunde. die unbedingt vor die Zeit der B.O. von 1449 zu setzen, im übrigen aber nicht genauer nach ihrem Alter zu bestimmen ist 1), die Berggemeinde unter anderen Klagen und Bitten, die auf ihre Schwierigkeiten deuten, auch die dem Herzog vorträgt: er möge, da viele Arbeiter2) des schweren Wechsels wegen von dannen zögen, "uns arm leut" gnädiglich bedenken. Großer Kapitalbesitz hat sich da kaum sehon erheblich beteiligt. Nach Beobachtungen anderwärts dürfte an ein Zusammenströmen von Unternehmern hauptsächlich aus der Umgebung"). namentlich von Innsbrucker und Haller Bürgern, zu denken sein, die auch später generell als Gewerken genannt werden 1). Doch kommt es für unsere Untersuchung nicht auf die große Zahl der kleinen Eintagsunternehmer an, die sich allerdings nicht mehr sicherstellen lassen. sondern auf die erfolgreichen Großgewerken. Diese kennen wir dafür. allerdings erst seit den letzten drei Jahrzehnten des Jahrhunderts, um so genauer. Denn wenigstens bezüglich der wichtigsten, der Falkensteiner Produktion sind von da ab vollständige Ausweise überliefert, aus welchen zu ersehen ist, wieviel jährlich an Silber aus Falkensteiner Erzen jeder mit Namen genannte Schmelzer zum Brennen auf "Schwazer Brand" gegen "schweren Wechsel" (s. u.) dem landesfürstlichen Silberbrenner eingeliefert hatte 5). Allerdings ist dabei zu berücksichtigen. daß diese Brandsilber nicht durchwegs aus eigenen Bauen der Schmelzer herrühren müssen; es wurde schon an früherer Stelle (S. 254) bemerkt. daß die Schmelzer auch Erze kauften. Immerhin ist nicht zu bezweifeln twas z. B. durch die Ausweise über die verliehenen Felder bekräftigt wird), daß die hervorragendsten Schmelzer auch die bedeutendsten

Vgl. Worms S. 35 ff. bezw. 109 u. oben S. 248. Die Urkunde kennt noch kein anderes geschriebenes Recht als den Schladminger Bergbrief.

<sup>2)</sup> Muß hier, wie manchmal sonst, so viel wie Gewerken bedeuten.
3) Die älteste urkundlich bekannte Verleihung "am Gebirge ob Schwaz" vom Jahr 1427, welche LADURNER a. a. O. I S. 316 ff. mitteilte, geschah für "Hansen Kremser, Pfleger zu Weinberg", und den "langen Hansen von Swacz".

<sup>4)</sup> Siehe Schwazer Erfindung bei Wagner Sp. 153 (hier mit der Jahreszahl 1498): Vnnser vndtertan von Ynnsprugg, so zu Schwatz pawen, sollen

insgemain ainen verweser haben, deßgleichen die von Hall . . .

<sup>5)</sup> Für die Jahre 1470-1534 vgl. die vielbenützte Handschrift der K. Hofbibliothek in Wien n. 3078; daraus die Verzeichnungen bei BERGENANN, Anzeigeblatt zu den Jahrb. d. Literatur 113 (Wien, 1846) S. 17 ff.: JAGER, A. f. öst. Gesch. 53 (1877) S. 433 ff.; WOLFSKRON S. 52 ff. u. WORMS S. 173. Von 1470-1623 reicht die Handschrift des Innsbrucker Pestarkivs XIV n. 897. Hierauf gehen meine Angaben im folgenden, wenn nichts Besonderes bemerkt wird, zurück. Im Innsbrucker Archiv erliegt auch ein Verzeichnis, welches die Erzeugung von Falkensteiner Brandsilber und auch Kupfer 1470-1605 für jeden Schmelzer summiert; ad Leop. lit. S. n. 102. Schr wichtig wire es, die "Liste aller Ringenwechsler Gewerken mit Angabe des in der Periode 1460 bis 1520 gebrannten Silbers für jeden einzelnen festzustellen, von der Issen 53 S. 44 spricht. Das Zitat "Pestarchiv Suppl. 898 und 899" und "Pestarchiv I fol. 181-185" ist aber leider falsch, und es gelang mir vorläufig nicht. die erwähnte Liste ausfindig zu machen.

Gewerken gewesen sind. Und noch ein weiteres ist in Rücksicht zu ziehen: daß die genannten Namen auch Gesellschaften eines Schmelzwerkshandels vorstellen können, ja wahrscheinlich vorstellen, als deren Häupter sie erscheinen 1).

Welche Gewerken ungefähr 1461 die ersten an Rang waren, dürfte aus einem Gutachten zu entnehmen sein, das seitens der "gewerkn des perkwerchs zu Swatz" über die "noturft des pergkwerchs" damals dem Herzog erstattet wurde") und seine Urheber ausdrücklich nennt; denn es werden die meistbeteiligten Unternehmer gewesen sein, die da gesprochen haben. Als solche sind sohin, was auch mit unseren andern Daten zusammenstimmt, folgende anzusehen: Hans Fuger [Füger]. Hermann Ringsmaul [Rindsmaul], Jacob Tenntzl, Benedit Stolprock. Hans Sigwein, Jorg im Stockach, Lienhart Perensteck, Oswalt Gescheif. Hanns Schrotter. Von diesen ist die Mehrzahl — vielleicht alle, jedenfalls die glücklichsten — einheimisch. Häufig finden wir mehrere Mitglieder derselben Familie gleichzeitig tätig.

Schon unter den ältesten Schwazer Gewerken erscheinen Angehörige der Innsbrucker<sup>3</sup>) Familie Tänntzl. 1435 wurden Hans und Jacob T. auf dem Ringenwechsel<sup>4</sup>), 1439—1442 Hans T. auf der "alten Zeche" mit Grubenrechten belehnt<sup>5</sup>). Crystan T. (Jacobs Nachfolger?) war Falkensteiner Gewerke; ISSER nennt ihn sehon für ungefähr 1430—1450<sup>4</sup>); auf ihn bezw. seine Erben<sup>7</sup>) entfällt unter allen Schmelzern, die in der Periode 1470—1534 Falkensteiner Silber brennen ließen, der reichste Ertrag, über 356 000 Mark Silber; die höchste Jahrespost an Brandsilber erzielte er 1486 mit fast 7900 Mark; für seine Erben werden 1502 über 9000 Mark verzeichnet"). In bescheideneren Grenzen bewegte sich (soweit bekannt) die Produktion des Stollprockh, Ringsmaul und Sigwein wenigstens soweit die Falkensteiner Betriebe in Frage kommen — es liegt wohl ihre Blütezeit schon vor dem Beginn unserer Produktionstatistik. Ben Stollprockh wird zuerst vor 1450 genannt"), zuletzt 1478.

<sup>1)</sup> Z. B. geht aus den Summierungen am Schlusse des Cod. 3078 hervor. daß das für Steffan Täntzel ausgewiesene Brandsilber auch den drei Brüdern Schlosser zugehörte.

<sup>2)</sup> Urk. bei Worms S. 139 ff. bezw. 143.

<sup>3)</sup> Ein Jacob T. bereits 1370 Bürger zu Innsbruck. Vgl. v. Hohenbehelt.
Jahrb. d. K. K. Herald. Gesellschaft Adler N. F. 1 (1891) S. 141. — Über die
Herkunft der tiroler Gewerkenfamilien hat mir Herr K. Schwarz, KustosAdjunkt des Museums Ferdinandeum in Innsbruck, freundlichst mehrfache
Aufschlüsse erteilt, wofür ihm hiemit gedankt sei.

<sup>4)</sup> Isser 53 S. 43; er beruft sich auf das "Lehenbuch ex 1450" bezw.

A. R. SCHMIDT.

<sup>5)</sup> ISSER das, S. 71. Das Archivszitat "Gem. Missiven ex 1439" etc. ist freilich falsch; was gemeint sein könnte, ließ sich nicht eruieren.

<sup>6) 52</sup> S. 413.

<sup>7)</sup> Sie werden von 1492 ab genannt. Crystan (in der Schwazer Pfarrkirche begraben) ist der Erwerber des herzoglichen Schlosses Tratzberg bei Schwaz, wonach sich die Familie sodann nannte. Jahrb. Adler a. a. O.

<sup>8)</sup> Bis 1483 wird neben Crystan auch Steffan T., jedoch mit geringeren Ziffern, genannt.

<sup>9)</sup> ISSER S. 413. - Für die Herkunft habe ich keinen Anhaltspunkt gefunden: doch kommt der Name unter den Kaufleuten, soviel ich sehe, nicht

und zwar als Falkensteiner Schmelzer<sup>1</sup>). In gleicher Eigenschaft war Herm. Ringsmaul, einer 1420 nach Hall eingewanderten Familie angehörend2), spätestens seit den 60er Jahren bis 1478 tätig, wo sich seine Baue erschöpften (da die Einlieferung plötzlich herabsinkt). Er war übrigens auch im Haller Salzbergwerk Unternehmer<sup>3</sup>) und wird 1462 Bergmeister im Hallberg genannt<sup>4</sup>). Hans Sigwein gehört einer alten Haller Familie an 5); wir finden ihn unter den Haller Holzmeistern in den 50er Jahren 6); er baute am Falkenstein, nach unseren Ausweisen zuletzt mit größerem Erfolg (über 1000 Mark jährlich), bis 1496, danach seine Erben bis 15057). Außergewöhnlich hoch waren wieder die Silbereinlieferungen des Hans Füger [Fieger], gleichfalls aus Hall<sup>8</sup>); gegen sein Ende - er starb 1503 - belief sich seine Produktion auf ungefähr 5000 Mark jährlich. Er war überdies Gewerke in der "Alten Zeche"9), in Sterzing und sonst. Neben und nach ihm werden seine Söhne erwähnt, Hans, Christoph und insbesondere Siegmund 10). Von den übrigen Gewerken, die das Gutachten von 1461 abgaben, wird Perensteck meines Wissens nicht weiter genannt; Gescheff (Gschoff) und Schrotter erscheinen unter den Falkensteiner Gewerken bis Anfang der 80er Jahre. Ob sie Ausländer waren, muß offen bleiben 11). Ihre Einlieferungen seit 1470 weisen nur geringe Höhe auf.

vor. In dem Regest n. 284 von 1467 bei Fischnaler, Urk.-Regesten aus dem Stadtarchiv in Sterzing (1902) wird er "von Swatz" genannt; ebenso schon 1453 in dem Regest n. 683 bei Ottenthal u. Redlich, Archivber. aus Tirol III (1903) "zu Schwaz".

Ein Jack St. empfängt Belehnungen bei der "alten Zeche" 1439-1442.
 oben S. 261 Note 5. Einen Andre St. nenut z. J. 1474 die berufene Statistik.

Nach Mitteilung von K. Schwarz. Über die Herkunft der Rindsmaul vgl. Hist. Herald. Handbuch zum gen. Taschenbuch d. gräfl. Häuser 1855 S. 777 und Gothaisches gen. Taschenbuch d. gräfl. Häuser 1877 S. 740 ff.

<sup>3)</sup> CHMEL, Materialien z. österr. Gesch. II (1838) S. 381 ff. (1459).

<sup>4)</sup> Wolfskron S. 282.

<sup>5)</sup> Nach Mitteilung von K. Schwarz.

<sup>6)</sup> JÄGER, Gesch. d. landst. Verf. Tirols II 2 (1885) S. 93; Öst. Viertelj. f. Forstwes. 46 (1896) S. 351 (über die Stellung der Holzmeister: TRUBING. das. S. 348); s. auch Urk. bei WORMS S. 137 (1460). Ein Lyenhart S. kommt 1450 bei ISSER 52 S. 416 als Schwazer Bergrichter vor.

<sup>7)</sup> Cod. 3078.

<sup>8)</sup> Heinrich Fieger, 1217 zu Sparberegg in Hall, Ahnherr; s. Jahrb. Addett a. a. 0. S. 55. Vgl. Anzeigebl. d. Jahrb. d. Lit. 114 (1846) S. 4. Hans F. war mit einer Tänntzl verheiratet. Daß die Sigwein bereits zu den ersten Haller Bürgern gehörten, ergibt z. B. Brandes, Gesch. d. Landeshauptl. S. 221 (1439).

Isser 53 S. 71 bezeichnet ihn als Hauptgewerken der alten Zeche, wo er 1472 die ersten Erwerbungen machte.

<sup>10)</sup> Bei Isser S. 43 muß es statt Fugger heißen Füger. Siegmund F. war ein bedeutender Chemiker; Isser S. 72.

<sup>11)</sup> Ein Hans Schroter mit dem Beisatz "von Üenpach" z. J. 1464 bei Ottenthal und Redlich a. a. O. S. 131. Gescheff war auch Rattenberger Gewerke ca. 1464; Peetez. Volkswiss. Studien (1880) S. 31.

Damit schließt aber noch nicht die Reihe der bekannten einheimischen Großgewerken. Manche mögen um 1460 noch nicht sonderlich emporgekommen sein, machten aber seither ihr Glück. Es ragen namentlich noch hervor: Hermann der Münzmeister, wohl identisch mit Herm. Gruenhofer 1), und nach ihm Hans Gruenhofer; Anndre Jaufner 2), Lamprecht Erlacher<sup>3</sup>), Hans Kaufmann<sup>4</sup>), inbesondere Jürg Perl<sup>5</sup>). Als jüngere (jedenfalls später von Erfolg am Falkenstein begünstigte) Unternehmer dürften die Hofer und Stöckl anzusehen sein. Virgili H.6) ließ 1475 bis 1495 (nach ihm seine Erben bis 1525) überaus bedeutende Mengen Silber brennen, so 1487 über 10000 Mark. Auch der Schwazer (?) Hans Stöckl<sup>7</sup>) (1481—1493) und dessen Erben erzielten hohe Erträge. die sich allerdings nicht ebenso ziffernmäßig angeben lassen, weil der Ausweis mehrfach zugleich auf ihre Gesellschafter gestellt ist\*). Die glänzendste Rolle fiel Hans Stöckl dem Jüngeren, dem zeitweiligen Gesellschafter der Fugger (s. u.), zu; er war es, der sich in der späteren Zeit Ferdinands I. rühmte, in 40 Jahren an 800 000 fl. Frone und Wechsel gezahlt zu haben 9). Außer am Falkenstein bauten die Stöckl auch in der Alten Zeche, in Klausen und Gossensaß. Noch jüngere Gewerken sind Benedikt Burckart, wahrscheinlich der Innsbrucker

<sup>1)</sup> Dieser wird bei LADURNER, A. f. Gesch. u. A. Tirols 5 (1869) S. 47 ff. als Meraner, zuletzt (bis 1483) als Haller Münzmeister und Schmelzer genannt. Hermann d. M. bei Issen (52 S. 413) schon 1430—1450; in unserer Statistik kommt er bis 1482, danach Haus Gruenhofer (bis 1503) vor. Vgl. NAGL. Numismat. Z. 37 (1906) S. 76 und a. a. O. S. 23, 71 ff., 88, 91.

<sup>2)</sup> In der Statistik bis 1510. Der Name Jaufner findet sich in Tirol mehrfach früher bezeugt, doch ließ sich für unsere Gewerken die Abstammung nicht genauer bestimmen. Ein Rudolf J. ist Mitverfasser der Schwazer B.O. von 1449 (WORMS S. 112).

<sup>3)</sup> Bis 1497, seine Erben noch 1498. Lampr. E. kommt schon 1410-1420 in Schwaz vor; gefl. Mitteilung des Herrn Dr. L. von Erlach, Hall.

<sup>4)</sup> Die Familie, aus der mehrere Gewerken hervorgingen, stammt aus Sterzing; s. oben N. 5. Vgl. den Index bei FISCHNALER.

<sup>5)</sup> Aus Hall? s. Jahrb. Adler (wie oben) S. 50. Jörg P. lieferte zuletzt über 4000 M. ein, seine Erben (seit 1491) sogar bis 8860 M. (im J. 1500).

<sup>6)</sup> Die Herkunft ließ sich freilich nicht bestimmen, doch kommt der Name m. W. unter den Kauffeuten nicht vor. Als Rattenberger Gewerken nennt ihn Peetz a. a. O. Ein Abram H. schon unter den ersten Falkensteiner Gewerken bei Isseπ S. 412.

<sup>7)</sup> Stammt wahrscheinlich von den Herren von Matrei ab; Jahrb. Adler 8. 139. Ein Heinrich St. 1236 in einer Urkunde des Grafen Albert von Tirol, nach K. Schwarz.

<sup>8)</sup> Die Einlieferungen von Stöckls Erben enden nach plötzlichem Herabsinken 1498, beginnen sodann für die Gesellschaft Zipprian v. Serntein, Jörg u. Hanns di Stockl 1501, u. z. sofort mit über 9000 M.; nach dreijähriger Pause heben 1510 bis 1520 Verzeichnungen für Jörg und Hans St. an, die 1517 bis auf 12831 steigen. Von 1522 ab ist Hans St. mit Jakob Fugger vergesellschaftet (s. u.) u. s. w.

<sup>9)</sup> Hirn S. 548. Nach der Statistik in Leop. lit. S n. 102 erzeugten die Stöckl 1470-1552 über 300 000 M. Falkensteiner Brandsilber.

Goldschmied und Stempelschneider dieses Namens<sup>1</sup>), und Christof Reiff<sup>2</sup>). Von auderen wären noch Jöchl<sup>3</sup>) und Geizkofler<sup>4</sup>) zu nennen.

Viele Gewerken stellte der Landadel, der seinerseits nicht wenigen unserer Unternehmer seine Reihen alsbald erschlossen hat. Unter den ültesten Namen, die überliefert werden, finden wir Haus den Fyrmianer<sup>5</sup>), dem mehrere andere seines Namens folgten: später Rettenstayn, Wolfg. v. Puechach, Matheus Türndl, Wolfg. v. Gynn. Pauls v. Liechtenstain, Ziprian v. Sernthein u. a. <sup>6</sup>). Zu dauerndem Erfolg scheint aber, soweit nicht einer der oben Genannten, wie Stöckl. hieher zu zählen sein sollte, keiner gelangt zu sein, und mancher setzte wohl auch vergeblich sein Vermögen zu <sup>7</sup>). Nur Anthony vom Roß (de Caballis) <sup>8</sup>), von dem ich freilich nicht zu sagen vermag, wie er unter den Tiroler Adel kam <sup>9</sup>), bildet eine glänzende Ausnahme. Wie er um Hofe Siegmunds die hervorragendsten Stellen bekleidete, als oberster Schenk (1473) <sup>19</sup>), Rat, oberster Antmann (1483, 1491) <sup>11</sup>, auch als oberster Bergrichter zu Schwaz (1478) <sup>19</sup>) genannt wird, zählt sein

 Dürfte Innsbrucker gewesen sein; ein Paul R. 1494--1505 Verweser des Bürgermeisteramtes, 1505 Kirchpropst das. (nach K. Schwarz).

3) Vgl. FISCHNALER, Index, auch Anzeigebl. etc. S. 18 ff.

4) Aus Sterzing; vgl. Wolf A., Lucas Geizk. und seine Selbstbiographic. 1873, S. 181; Jahrb. Adler S. 63. — Woher der mehrfach genannte Lienh. Languell stammt, konnte ich nicht feststellen.

5) 1438, ISSER 53 S. 70.

6) Cod. 3078, Pestarch. a. a. O. u. Isser. Über Adelige, die in Sterzing

1481-1499 bauten, Wolfskron S. 283.

7) Z. B. Kaspar von Vels, der 1480 Fron- und Wechselfreiheit erbittet, weil er sich in Schwaz und anderwärts schwer verbaut habe, auch in Anbetracht seiner kleinen, unerzogenen Kinder: WOLLSKRON S. 32; ISSEN 58. S. 56.

8) Die Identität ist z. B. nach einem Kopialbucheintrag von 1473, Inns-

brucker Statth.A., zu erweisen (gefl. Mitteilung des Archivvorstandes).

dem Archivmateriale nicht festzustellen. "In Tirol nachweisbare Angehörige von Familien gleichen Namens werden als von Verona (Bern, 1434), Mailand (1397) und Trient (1428) herstammend erwähnt." Als Ständemitglied weist ihn z. J. 1472 nach das Verzeichnis der Geschlechter etc. in Z. d. Ferdin 3. F. 34 S. 17. Auf Grund wessen ihn R. Ehhenberg, Zeit. d. Fugger I. S. 89, einen Genuesen nennt, wird nicht klar.

10) S. oben N. 8.

11) LADURNER, Z. d. Ferd. 15 (1870) S. 107: ADLER S., D. Org. d. Central-verw. unter Max. (1886) S. 334.

12) Siehe u. S. 267.

<sup>1)</sup> Vgl. Jahrb. d. kunsthist. Samml. d. a.h. Kaiserhauses 1 (1883) S. 295 ff., 200; 2 (1884) S. XXXIX n. 919, 921 u. S. LXVIII n. 1184; 14 (1893) S. 14. Ben. B. war Bürger von Innsbruck, 1485 Siegelschneider Siegmunds, 1496 Stempelgraber Maximilians, verlor aber 1508 das Amt, das er mit Unfleiß (wegen seiner Bergbauunternehmungen?) verwaltet hatte. Im gleichen Jahre 1508 wurden ihm zwei l.f. Wälder zu seinem Schmelzwerk in Mühlau rbei Innsbruck) verliehen. Der Ausweis seiner Brandsilber beziffert sich für 1509—1526 mit 56 000 M. Vgl. noch S. 281.

Name auch in unserer Produktionsstatistik — er war übrigens schon vor 1470 Gewerke 1 — zu den ersten (mit über 6000 Mark im Jahre 1487)2).

Von vornherein nahm der Landesfürst an dem aufblühenden Bergbau gewerkschaftlichen Anteil. Nach Herzog Friedrich, von dem wir wissen, daß er in Gossensaß schon seit 1423 Teile besaß 3, war es Herzog Siegmund, der hier, wie nun auch zu Schwaz und sonst in viele Baue sich einließ 4). Im Anfang hat er es vielleicht auch, wie aus einer Bemerkung bei Isser geschlossen werden könnte 5), mit Feldesreservationen versucht. Zu Ende seiner Regierung war die Zahl der I. f. Teile bezw. der Gruben, an welchen der Landesfürst hauptsächlich veranteilt war, eine stattliche 5). Die Behauptung Issers, es seien die (namentlich angeführten) "erzherzoglichen Gruben" am Falkenstein "verpachtet" worden, ist schwerlich richtig". Welche Höhe die Grubenproduktion des Regalherrn selbst damals erreichte. läßt sich nach den mir bekannten Quellen nicht einschätzen. Die Stifter bauten, wie es scheint, im Unterinntal nicht, wohl aber bei Klausen, Sterzing u. s. w. 3).

Bis nun hatten wir es fast ausschließlich mit einheimischem Unter-

<sup>1)</sup> ISSER 52 S. 414.

<sup>2)</sup> Die Jahresausweise reichen nur bis 1491, die Zusammenrechnung am Schlusse des Cod. 3078 verzeichnet aber für 1470-1513 fast 190 000 M.—Anthony v. R. scheint auch der Erfinder einer Kunst (Schmelzkunst, vielleicht für das Saigern von Kupfer?) bezw. der Besitzer eines Privilegs dafür gewesen zu sein, da ihm eine Gebihr für den Gebrauch derselben zu zahlen ist (1479, Wortas S. 163). — Ein Junker Hans vom Roß baute gegen Endedes Jahrh. in Sterzing: Wolfskron S. 283.

<sup>3) 4,6</sup> der Küchenmeistergrube u. s. w. Wolfskron S. 277 ff.; Ladurner, A. f. Gesch. u. A. Tir. 1 S. 318; s. auch Urk. von 1428 bei Worms S. 104, betreffend das regalherrliche Neuntel.

<sup>4)</sup> WOLFSKRON S. 9 ff., 255, 283; SENGER, Sammler I S. 115; LADURNER, Z. d. Ferd. 15 (1870) S. 103. Seine Gattin Eleonore baute 1480 in Persen. WOLFSKRON S. 261.

<sup>5)</sup> Isser sagt, Z. d. Ferdin, 37 (1893) S. 149; der Herzog hätte sich 1440 [1449 ?] selbst belehnt und dadurch den Widerspruch der Gewerken hervorgerufen.

<sup>6)</sup> Im Innsbrucker Pestarchiv (XIV n. 980) erliegt ein Verzeichnis der Samkosten für des Erzherzogs "eigene Teile" in den Jahren 1490, 1491, 1492, 1495 (s. auch Wolfskron S. 33, Worms S. 88 Note), wobei die Gruben aufgezählt werden. Um Alleinbetrieb dieser Gruben handelt es sich nicht.

<sup>7)</sup> Issen 52 S. 415. Die Annahme widerspricht der Ausweisung der Samkosten für die gleiche Zeit; auch hat es ausschließlich "erzherzogliche Gruben" schwerlich gegeben (s. vorige Note). An späterer Stelle, wo Issen wieder von einer "Verpachtung" spricht, liegt offensichtlich ein Irrtum vor. s. u. S. 275. Ebensowenig ist richtig (S. 413), daß Hzg. Siegmund 1456 (1465 ist offenbar Druckfehler) seine Bergwerksanteile an die Mentting-Gesellschaft verpachtet habe; vgl. den Inhalt dieses Vertrages w. u.

<sup>8)</sup> Es werden Baue des Bischofs von Brixen bei Klausen, Sterzing, am Schneeberg, in Taufers Ende des 15., anfangs des 16. Jahrhunderts bezeugt (WOLFSKRON S. 241 ff., 284, 350); des Bischofs von Trient in Persen, anfangs des 16. Jahrhunderts (das. S. 263); des Abtes von Wilten bei Sterzing (1481 ff., das. S. 283); hier bauten auch mehrere Pfarrer.

nehmertum zu tun. Es erübrigt die Untersuchung, seit welcher Zeit und auf welche Art die ausländischen Großgewerken Anteil am tiroler Berg- und Schmelzwerk genommen haben. Um dieses Eingreifen des landfremden Großkapitals zu würdigen, muß aber weiter ausgeholt werden. Wie sich nämlich ergeben wird, hängt es bei mehreren dieser Gewerken mit Handels- und Kreditgeschätten zusammen, die mit der Tiroler Regierung abgeschlossen wurden und sich hauptsächlich auf das regale Recht des Wechsels gründen. Darüber ist, da die Frage literarisch noch keineswegs völlig klargestellt erscheint, zunächst im besonderen zu handeln.

Die landesfürstliche Kammer bezog unter viererlei Titeln Erze aus den Bergwerken oder Silber und Kupfer als Hüttenprodukt. 1. Die Frone, d. i. den Zehnten der gewerkschaftlichen Erzausbeute; 2. die Teilerze aus den eigenen landesfürstlichen Bergwerksanteilen; 3. Silber das auf Grund des Wechselrechtes eingelöst, und 4. Kupfer oder Erze.

die nach Übereinkommen angekauft wurden.

Das Recht des Wechsels (cambium, Lösung) 1) war ein qualifiziertes Vorkaufsrecht an dem aus dem Verhüttungs- und Brennprozeß hervorgehenden Produkt der Schmelzer. Sein Inhalt ging dahin, daß "die Gewerken das erzeugte ... Metall nicht nach eigener Willkür verhandeln, sondern dem ... Wechselant gegen minderen Preis, dessen Bestimmung von Willkür ... abhing, einliefern mußteu" 2). Die Höhe des Einlösungspreises bestimmte einerseits der Fiskalismus, andererseits die Bergbaupolitik (s. u.). Der Gewinn, Wechselgewinn, wurde auch selbst kurz "Wechsel" genannt.

Zur Geltendmachung eines derartigen Vorkaufsrechtes — das im benachbarten Salzburg schon durch eine Urkunde K. Heinrichs von 1195 auf Grund eines Reichsspruches für die Erzbischöfe sichergestellt erscheint<sup>3</sup>) — war für die tiroler Landesherren<sup>4</sup>) kein Anlaß, solange der Bergbau über mehrfache Anläufe nicht hinauskam. Es wurden ja, um die Münze zu Meran mit Metall zu versorgen, die Kaufleute im 13. und auch noch 14. Jahrhundert gezwungen, einen Teil ihres mitgeführten Silbers den Münzern in Wechsel zu geben, und zwar zu

4) Die Bischöfe von Trient scheinen das Silber aus den berühmten alten

Bauen nächst der Stadt freigegeben zu haben.

Vgl. i. A. Stobbe. Handbuch II 1° S. 548; Schröder, Rechtsg. 4. A. S. 527, 594; v. Luschus, Allg. Münzkunde und Geldgeschichte (1904) S. 226: mein Böhm. Bergr. I. S. 170; auch Werunsky, Öst. Reichs- u. Rechtsgesch. S. 363.

So zutreffend (Kleimayen) Unpartheyische Abhandlung von dem Staate des h. Erzst. Salzburg 1770, S. 336.

<sup>3)</sup> Steierm. Urkb. II n. 8: ut argentum, quod a montibus et villis et aliis quibuscumque locis ad monetam archiepiscopi Salzb. deferri consuetum, secundum consuetudinem illuc deferatur. Demgemäß z. B. auch Gasteiner B.O. 1346 in Österr. Weist. I S. 201: das niemant dehain golt verchauf den unserm wechsler, der sol im geben u. s. w.; wolt sein der wechsler darumb nit haben, so mügen sie es geben, wem si wellent. Ebenso übten das Wechselrecht die österr. Herzöge, wahrscheinlich auch Gurk (LUSCHIN, A. f. öst. G. 47 S. 230, 233) u. s. w. Dagegen Zusicherung der Freiheit z. B. in der St. Leonh. B.O. 1438 durch den Bischof von Bamberg.

einem Preis, der ihnen, falls keine Einigung zustande kam, für die Mark des vorher zu brennenden Silbers vorgeschrieben wurde 1). Da änderte sich die Sachlage im 15. Jahrhundert, ja es entstand alsbald im Verhältnis zum Münzbedarf eine gewaltige Überproduktion. Nun trat auch der Vorkauf in Anwendung<sup>2</sup>), aber nicht etwa beschränkt auf die Zwecke der Münze. Man wollte auf den Wechselgewinn selbst dann nicht verzichten, wenn ein eigener Bedarf an Silber gar nicht vorhanden war, und so erfolgte, statt das Silber als Handelsgut freizugeben, die Lösung: entweder zu dem Zwecke, um es selbst an Dritte zu verhandeln, oder aber, um es sofort dem nämlichen Schmelzer, der es einlieferte, unter Aufschlag des Wechsels rückzuveräußern. Das heißt der Produzent mußte sich im letzten Fall das Recht der freien Verwertung seiner Ware um den Wechsel erkaufen. Derart konnte der Wechsel schlechthin zur Abgabe werden. Darum hat Worms (S. 29 ff.) teilweise recht, wenn er den Wechsel als eine Abgabe er-klärt (allerdings nicht "beim Schmelzen oder Brennen"), unrecht dagegen, wenn er in einer Polemik gegen ältere Schriftsteller die gleichzeitige Bedeutung von Wechsel = Einlösung leugnet. Diese war nicht nur die ursprüngliche, was ja schon der Name sagt, sondern es wurde auch weiterhin "gewechselt", insbesondere zum Zwecke der "Silberkäufe", von denen nachher zu sprechen ist, wobei das eingelöste Silber seitens der Kammer an eine oder mehrere Gesellschatten, ganz oder zum Teil, verkauft wurde.

Bezüglich der Handhabung von Einlösung und Wechsel unter Siegmund und Maximilian ist insbesondere auf das Material zu verweisen. das Ladurner vom münzgeschichtlichen Standpunkt gesammelt hat. Hier sollen nur einige Belege folgen, die zugleich das vorhin Gesagte beleuchten. 1448: Die Silber sein im Wechsl gelösst worden von Gewerken 1 M[ark] wien. Gew. pr. 24 Pf. und verkauft worden pr. 34 Pf. B.3). — 1456: Silber ist eingelösst wien. Gew. pr. 6 fl. rh. . . . und wiederum verkauft worden pr. 8 fl. rh. 4). — 1464: Der Salzmair zu Hall hat die Schwazer und Gossensaßer Silber . . . jede Mark wien. Gew. eingelösst um 25 Pf. B.; hingegen hat er . . . dem Münzenmaister an Meran jede Mark Silber wien. Gew. als Silberlosung, Wexl und Schlagschatz gegeben pr. 40 Pf. B.5). — 1478: Obrist Bergrichter zu Schwaz Anton von Ross gerait auf jede M. Silber wien. Gew. Aufwexl 3 fl. oder in Münz 15 Pf. B: Camermaister 1 fl. oder rh. fl. pr. 60 Kr.9).

<sup>1)</sup> Vgl. LADURNER, Arch. f. Gesch. u. A. Tir. 5 S. 15, 26 (1306; falls das Silber gebrannt wird, sollen die Münzer für 1 Mark 14 Pf. B. zahlen); 29 (1312; Herabsetzung der Einlösung auf 13½ Pf. B.). Kink, Codex Wangian. (1852) S. 440; Einlösung mit 16 Pf., 1316.

<sup>2)</sup> Von 1425—1427 wurden während 14 Monaten als Wechsel von Gossensaber Silber 1952 Dukaten eingenommen; WOLPSKRON S. 278. Aus der Angabe bei BISCHOFF a. a. O. 39 S. 331 für 1427 oder 1428 ergibt sich, daß die Einlösung in Hall stattfand.

<sup>3)</sup> LADURNER a. a. O. S. 295.

<sup>4)</sup> Das. S. 297.

<sup>5)</sup> Das. S. 299.

<sup>6)</sup> Das. S. 303,

- 1479: Hauscameramt, 1 M. Silber wien. Gew. eingelösst pr. 25 Pf. und Aufwexl ist 15 Pf., thuet 40 Pf.1). Wenn mehrfach außer vom Wechsel auch vom Schlagschatz gesprochen wird, so bezieht sich dies auf den Entgang, der dann entstand, wenn das den Schmelzern gegen Zahlung des Wechsels überlassene oder wenn nach Einlösung verkauftes Silber außer Landes vermünzt wurde. Die Bezahlung des Schlagsatzes gewährte sohin das Recht zur Ausfuhr der Barren; denn grundsätzlich war die Ausfuhr von ungemünztem Bergwerks-Silber oder -Gold, wie auch von Pagamenten verboten?). Umgekehrt wurde, wenn das Silber doch an die inländische Münze verkauft ward, der sonst zu bezahlende Schlagschatz nicht berechnet<sup>3</sup>). Es scheint aber nicht immer der Schlagschatz besonders taxiert worden zu sein; namentlich war er bei den "Silberkäufen" wohl in den vereinbarten Kaufpreis stillschweigend eingeschlossen. Auch die Bewilligung zur Ausführ ist übrigens in diesen Fällen nicht immer ausdrücklich gegeben worden. Im Gefolge der Schmalkaldischen Kämpfe wurde den Schmelzern zu Schwaz, die bisher in Kempten und Kaufbeuren hatten münzen lassen, ebenso den Kitzbühlern jede Ausfuhr verboten und der Verkauf an die Haller Münze vorgeschrieben 4).

Mit der Einlösung bezw. der Einhebung von Wechsel und Schlagschatz waren verschiedene Stellen jeweils betraut, wie der Salzmaier zu Hall<sup>5</sup>), die Bergrichter<sup>6</sup>), die Münze<sup>7</sup>). Damit keine Hinterziehungen

Das. S. 303.

2) Darüber erging für die n.ö. Länder eine besondere Instruktion Maximilians von 1511, SCHMIDT, Sammlung III 1 S. 39. Das Verbot fand aber vielfach keine Beachtung, so daß der silberkauff "hoch erstaigert" wurde und

das Münzwerk Abbruch litt; das. S. 278 ff. (1546).
3) Vgl. die bei Worms S. 31 zitierte Urkunde von 1494, wonach neben 3 fl. Wechsel noch 1,4 fl. Schlagschatz gefordert wird; diejenigen, die "ire silber in die munss verkaufen wurden, dieselben sollen allain die drei gulden zu wechsel geben"; im andern Fall darf das Silber "wem und wohin sie wellen verkauft werden. Gegen Worms ist zu bemerken, daß für wirklich eingelöstes Silber nicht noch die Wechselabgabe gefordert werden konnte, und daß Einlösung und Ankauf der Münze (wenn diese nicht zugleich Wechselstelle ist) auseinanderzuhalten sind. — Zur Erklärung des Punktes über den Schlagschatz in der oben zitierten Notiz zum Jahr 1464 sei auf eine Vorschrift für die Meraner Münze von 1473 hingewiesen (LADURNER S. 48): die Münzer müssen das ihnen vom Herzog gelieferte Silber aus den Bergwerken annehmen und mit 10 fl. rh. bezahlen; "dafür aber dürfen sie uns keinen Schlagschatz zahlen" (jetzt bei Nagl., Tir. Geldw. S. 106).

4) Wolfskron S. 64 fl., 191 fl. Vgl. auch Hirn I S. 542.

5) Vgl. z. B. oben S. 267; Urk. von 1449 bei Worms S. 130. 6) Z. B. oben S. 267 und LADURNER an verschiedenen Stellen.

7) Die neugegründete Haller Münze wurde schließlich die Haupteinlösungsstelle. Vorher versah auch die Meraner Münze diesen Dienst, wohin z. B. noch nach einer Verordnung von 1481 alle Vintschgauer und Nonsberger Silber einzuliefern waren (SENGER, Sammler etc. 1 S. 123). Übrigens haben auch das Hauskammeramt zu Innsbruck, der Zöllner am Lueg und noch andere Stellen zeitweilig eingelöst. Die Schmelzer waren natürlich bemüht, eine nahe Einlösungsstelle bewilligt zu erhalten; z. B. wollten die Gossensaßer 1427 (1428) ihr Silber nicht mehr zu Hall, sondern zu Sterzing lösen lassen; s. oben S. 267 Note 2. stattfänden, war das Brennen der Blicksilber nur dem geschworenen landesfürstlichen Silberbrenner gestattet1), der zu Schwaz die Mark Wiener Gewichtes auf 1412 Lot zu brennen hatte ("Schwazer Brand")21. Jeder Brand wurde gewogen, mit eingeschlagener Marke gezeichnet und eingeschrieben 3). Das fertige Produkt war nun "Kaufmannsgut". So kaufte os die Einlösungsstelle und kaufte es die Münze, wenn sie nicht selbst Einlösungsstelle war, von dieser (s. z. B. oben S. 267), doch auch von den Schmelzern oder Silberkäufern der Kammer (z. B. 1488 von Fugger. Puml, Stockl, Hofer u. a., 1489 von Tantzl. Füger, Jaufner 14). Kein Erz durfte außer Landes verschmolzen oder auch im Lande ohne Vorwissen der Bergbehörde verführt werden 5). Wer ausnahmsweise das Recht dazu erhielt, mußte den Wechsel eventuell nach der Probe zahlen6). Eine Ausnahme war es auch, wenn die Umrechnung des Wechsels auf eine Pauschalsumme erfolgte; so erhielt Anthony vom Ross 1486 die Bewilligung, gegen Zahlung von 4000 fl. sein Silber ein Jahr lang frei zu verführen, ohne weitere Berechnung des Wechsels ... Ebenso, wenn der nämliche v. Ross für freie Ausfuhr eine Gewinnbeteiligung mit dem Herzog vereinbartes).

Für Kupfer wurde neben Einhebung der Frone ein Vorkaufsrecht nicht geltend gemacht"). Doch entsprach hier dem Wechsel als Abgabe ein Zoll, dessen normale Höhe wenigstens im 16. Jahrhundert ein Gulden für den Zentner gewesen zu sein scheint 17). Auch fand ein

Z. B. Gossens, B.O. 1427 a, 13. Vgl. Gast. B.O., Österr. Weist, 1 S. 199.

2) B.O. 1477, WORMS S. 160; LADURNER S. 291, 307.

3) Gossens, B.O. a. 14; n.ö. B.O. 1517 a. 174, 1553 a. 86. Nach der Rattenberger B.O. 1463, Loui S. 63, wurde auch das Zeichen des Schmelzers eingeschlagen. - Wer nicht gewogenes und "gemarktes" Silber verkaufte, sollte mit Leib und Gut verfallen sein. Trotzdem wurden "Blicke" vor dem Brennen unrechtmäßig verkauft; s. Urk. bei WORMS S. 107.

4) Originalraitung über die vermünzten Silber (Ankauf und Empfang). Pestarchiv XIV n. 979. Vgl. übrigens auch die Vorschriften für die Ensisheimer Münze bei Beemulmans in Forsch. u. Mitt. z. G. Tirols etc. 2 (1905) S. 313 ff.

5) Vgl. Rattenberger B.O. 1463 a. 69; n.ö. B.O. 1517 a. 169 (1553 a. 91). Verboten war auch der Zwischenhandel mit Erzen (Fürkauf); Womes S. 146.

Für Schwaz war die Zuführung von Erzen (z. B. Schneeberger) als Frischwerk von großer Bedeutung; vgl. Canaval, Öst. Zeitsehr. f. Berg. u. Hütt. 1905 S. 206. — Vgl. Schwazer Erf. bei Wagner Sp. 151 ff.

6) Vgl. WOLFSKION S. 157, 267. Beispiele für fixes Entgelt nach dem Kübel in Salzburg bei Charl, Gesch. Friedr. I S. 186: MUCHAR, Gesch. Steierm, 7 S. 349.

7) Worms S. 87.

8) Innsbruck, Schatzarchiv Urk. n. 7212, Gegenbrief des Ross von 1477. Er erhält das Recht, Kupfer zu saigern, auch Erze, soviel auf 2 Öfen geht, zu verarbeiten und das gewonnene Silber zu "verkauffen wem ich will vnd pin nit schuldig, das in seiner gnaden wechsl zu antwurten"; dafür soll dem

Herzog die Hälfte des Reingewinns gebüren.

9) Vgl. S. 270 Note 2. Im benachbarten Salzburg war dagegen z. B. in der allgemeinen Freiheit von 1477 vorgeschen, daß Kupfer und Blei dem Erzbischof "um ein ziemlich landläufigen Kauf" anzubieten seien: Unpartheyische

Abhandlung von dem Staate . . . Salzburg 1770 S. 349.

10) HIRN I S. 546. WOLFSKRON S. 205. Der Zoll wurde auch Wechsel

Ankauf jener Kupfer statt, welche die Schmelzer freiwillig anboten. Diese Einrichtung, wenigstens soweit sie der Tendenz der Bergbantörderung als Begünstigung der Schmelzer entsprach) 1), dürfte von Maximilian ausgegangen sein; über die Höhe des Ankaufspreises traf man wiederholt auf Zeit Vereinbarungen 2), ebenso auch über die Menge des zum Vorzugspreis anzunehmenden Kupfers, wobei die Silberproduktion zum Maßstab genommen wurde 3).

Auf das Recht des Silbervorkaufes1) gründete die Kammer die schon oben kurz gekennzeichneten Handelsgeschäfte, durch welche das tiroler Silber mehr oder weniger oder auch gänzlich in die Hände bestimmter Ankaufsgesellschaften geriet. Und wie überhaupt die Finanzwirtschaft teilweise oder gar vornehmlich nicht mit den Einkünften selbst, sondern mit dem Kredit der Einkünfte arbeitete, wurden sofort

Kreditgeschäfte auf den Silbervorkauf fundiert.

Das erste dieser Geschäfte ist aus dem Jahre 1456 bekannt. Neu war damals weder die handelsmäßige Veräußerung eingelöster Silber als solche, noch daß die Veräußerung an eine einzige Gesellschaft stattfand. Schon 1428 hatten z. B. zwei Wiener Bürger das ausschließliche Recht zum Ankauf alles vom Schladminger Wechsler einzulösenden Silbers auf 4 Jahre vertraglich erworben<sup>5</sup>). Neu war aber allerdings, in welcher Art das Geschäft ins Große ging. Ludwig Meutting aus Augsburg und seine Gesellschaft verpflichten sich, dem Herzog Siegmund 20 000 fl. und dazu 15 000 fl. zur Vornahme der Einlösung des Silbers — die dem Herzog obliegt") — vorzustrecken, dafür soll ihnen und niemandem sonst bis zur Abzahlung "alles sein silber, das

genannt. In Idria hieß auch der einbehaltene 4., später 8. Zentner Queck-

silber "Wechsel".

1) Vgl. Schwazer Erf. bei Wagner, Sp. 140 [hier mit der Jahreszahl 1507]: Dieweil wir aber zu guet vanserer schmeltzer vad gwerken ainen kupherkauff vnd artzkauff, darinn wir aber den schmeltzern vnd gwerkhen zu genaden

großen nachtail leiden, aufgericht haben . . .

2) Z. B. 1505 (Innsbruck, Gesch. v. H. Fol. 126): für 1 Zent. Wiener Gew., der zu Schwaz gemacht wird, werden auf 2 Jahre 31 g fl. soffenbar unter Abzug des Kupferzolls, vgl. die Kupferpreise bei Ladurner S. 305 ff.] zugesichert; welchm schmelczer aber solchs nicht gemaint were oder seine kupher in hoherem werd . . . zuuertreibenn wiste, derselb mag solhs . . . annder endt verkauffen.

3) 1507: auf je 5 Mark erzeugten Silbers, die zur Einlösung kommen, 2 Zent. Kupfer für 4 fl. 30 kr.; Pestarchiv XIV n. 980 (auch LADURNER 8. 65 fl.). Ebenso Urk. von 1508, Schatzarchiv n. 7459. Nach dem Tirol. Landreim (1558) wurden in Schwaz auf je 1 Mark Silber 40 Pfund Kupfer erzeugt (100 Pfund = 1 Zentner).

4) Das Fronsilber und jenes aus den eigenen Anteilen wurde wohl mitverkauft (wie z. B. offenbar in dem sofort zu besprechenden Vertrag von 1456),

spielte aber im Verhältnis eine geringere Rolle.

5) SCHMIDT, Sammlung III 1 S. 47 ff. Als Wechsel, den sie neben der Lüsungssumme zahlen sollten (in Wahrheit trugen ihn die Schmelzer), wurden berechnet 4 Pf. 5 Schill. 15 Pfg. für die Mark Wiener Gew.

6) Daß die Gesellschaft die Einlösung auf sich nahm, WORMS S. 70. ist

unrichtig.

in seinen perkehwerchen zu Swacz und Gossensazz und allenthalben in seiner Grafschaff Tirol gevellet und gemacht wirdt", zum Preise von 73/4 fl. rh. für die Mark wien. Gew.¹) "kaufweise" überantwortet werden; wenn der Herzog Silber zur Münze bedarf, soll er es gegen bare Bezahlung zum selben Preis zurückkaufen²). Die Mitglieder der damaligen Gesellschaft des Meutting findet man — bis auf den Namen Meutting selbst — alle unter den Schwazer Schmelzern. Es zählten zu ihnen die uns schom bekannt gewordenen: Ryngsmaull, Geshof. II. Kauffmann, Perl und H. Schrotter, überdies noch acht Teilhaber. bezüglich deren wir aber keine Anhaltspunkte besitzen, daß ihre (nach den Falkensteiner Ausweisen bald nach 1470 endende) Produktion besonders erheblich gewesen wäre. Es darf daher um so eher dahingestellt bleiben, ob sie Ausländer gewesen sind ³).

Der nächste große "Silberkauf", von dem wir Kenntnis habenist der des Ufrich, Georg und Jakob Fugger von 1488. Kurz vorher
hatte Jakob Fugger in Gesellschaft mit Antonio de Caballis dem Herzog Siegmund ein Darlehen gewährt, das für den Fall der Nichtrückzahlung auf die einzuliefernden Silber der Tänzl, Füger. Perl, Sigwein
und Jaufner — nach Ablauf der älteren Verschreibungen — sichergestellt sein sollte 4). Das neue Geschäft<sup>5</sup>) lautete auf ein Darlehen
von 150 000 fl., wovon 120 000 (f. aus dem einjährigen Bezug aller
im Bergwerk zu Schwaz erzeugten Silber, der Rest sodann durch allwöchentlichen Bezug von 200 Mark abgezahlt werden sollten, die Mark
immer zum Preise von 8 fl. berechnet 6). Im Gegensatz zum Meuttinger
Vertrag hatten aber die Fugger die Einlösung selbst vorzunehmen an

<sup>1)</sup> Im gleichen Jahr ist sonst Silber zu Hall (?) und im Lueg mit 8 fl. verkauft (mit 6 fl. eingelöst) worden. LADURNER S. 297.

Vgl. EHRENBERG R., D. Zeitalter d. Fugger I (1896) S. 187; WORMS
 69. Der Gegenbrief des Meutting ist gedruckt bei WORMS S. 132 ff.

<sup>3)</sup> Die Namen zählt Issen 52 S. 414 auf; außer obigen noch Ultz Lew. Herm. Aychhorn, Andrae Goldtschmitt, Herm. Franckh, Hanns Stöckl, Lyenhart Frey, Max [Marx] Pockh, Benedickt Ungehannt. Statt H. Stöckl mußes wold heißen H. Säckhl; dieser lieferte Brandsilber bis 1474 ein, Stöckl erscheint erst später. Frey gehört möglicherweise der Konstanzer Familiedieses Namens an; L. F. 1480 Landrichter zu Freundberg bei Ottenthal und Redlich a. a. O. Sterzing genannt. Hermann Aychhorn war noch 1488 Altzechner Gewerke, Issen 53 S. 72.

<sup>4) 1487.</sup> JÄGER, A. f. K. öst. Gesch. 51 (1873) S. 363 ff. und Geschichte d. Landst. II 2 S. 343; DOBEL, Z. d. V. für Schwaben und Neuburg 9 (1882) S. 198 ff.; EHRENBERG I S. 89. Der Schadlosbrief des Erzherzogs abgedruckt bei Printsepp. Sammler etc. 2 (1807) S. 275 ff.

bei Primisser, Sammler etc. 2 (1807) S. 275 ff.

5) Vgl. Laduenner a. a. O. S. 57; Dobel S. 199; Wolfskron S. 32 ff.
Der Originalrevers des Ulrich F. und seiner Gesellschaft erliegt im Innsbr.
Schatzarchiv, Urk. n. 7231. — Dan sich die Fugger für geliehene 150 000 ff.
hätten 200 000 ff. verschreiben lassen, ist mit Unrecht mehrfach behaupter
worden; die Gesamtsumme wird im Revers ausdrücklich mit anderhalbhunderttawsend angegeben.

<sup>6) 1487</sup> hatte die Münze zu 8 fl. 1 Pf. 3 kr. gekauft; Ladurner S. 304. Daß die Hauskammer 1488 den "Kaufleuten" die Mark zu 8 fl. verkaufte. bezieht sich wohl schon auf unseren Vertrag.

Stelle des Herzogs. Da die Lösung auf 5 fl. festgesetzt war, machten sich somit die Gläubiger aus jeder Mark für 3 fl. ihrer Forderung bezahlt!). In den 3 fl. steckte zugleich der Schlagschatz für die Ausführzdarum sollte ihnen für das freiwillig der Münze verkaufte Siberbis zu einem bestimmten Betrage wurden sie hiezu verpflichtet?)—

1/4 fl. als Schlagschatz ausgefolgt werden.

Unter Maximilian führte die ständige Finanznot trotz der Bedenken der Stände gegen die Belastung des Kammergutes zu immer neuen und weiterfristigen "Verschreibungen" der Silber, die schließlich, wie es scheint, nicht mehr zurzeit eingehalten werden konnten. Im Jahre 1490 erhielt Hans Vöhlin von Memmingen für vorgestreckte Summen Schwazer Silber zu 8 fl. verschrieben, mit dem Recht, es außer Landes zu führen oder aber im Falle der Vermünzung zu Hail 🦙 fl. Schlagschatz zu beziehen 😘 Auch andere zogen aus Silber- und Kupferverträgen mit der Kammer Gewinn. Das Hauptgeschäft fiel aber den Fugger bezw. ihren Gesellschaften zu. 1494 hatten sie noch 40 000 fl. auf Silber gut 5). 1496 scheinen sie einen besonders günstigen Vertrag geschlossen zu haben 6), denn es wird zu diesem Jahre berichtet, die Hauskammer habe ihnen die Mark zu 7 fl. 45 kr. und 8 fl. 10 kr., "aber andern pr. 8 ft. 45 kr. verkauft<sup>11</sup>). Jüngere Verträge sind von 1499, 1508 u. s. w. bekannt\*). Nach einer Erklärung Jakob Fuggers war 1515 von Darlehen per 300 000 fl. das meiste noch unbezahlt und das Silber dafür bis ins 7. und 8., das Kupfer bis ins 4. Jahr verschrieben<sup>9</sup>). Wiederholt fehlte es infolge des "Finanzens" an Metall für die Münze 10)

<sup>1)</sup> Die Rückzahlung der 120000 fl. erforderte also den Ankauf von 40000 Mark mit 200000 fl. Diese Silbermenge hätten die Falkensteiner Erträge nach der damaligen Produktionshöhe allein knapp gedeckt. Dazu kam aber noch die Ringenwechsler Produktion mit damals etwa 10000 Mark (ISSER 53 S. 45), die Altzechner u. s. w.

<sup>2) 200</sup> Mark per Woche (nicht per Monat, worüber LADUUNER zweifelt).
3) Doch war Maximilians Vertragstreue anerkannt: vgl. Chr. d. deut.
Städte 25 S. 201: die selben kafleut gewunnen vil gelt au im, dan er wasfrum u. hielt in die keff redlich. Kluckhoun in Hist. Aufs. f. WAITZ (1886)
S. 672.

<sup>4)</sup> LADURNER S. 101; EHRENLER 1 S. 194. Die Vöhlin-Gesellschaft lieferte zu dieser Zeit Silber an die Mailänder Münze; Schulte, Gesch. d. m.a. Handels 1900 I S. 572.

<sup>5)</sup> Ehrenberg S. 90; vgl. S. 190.

<sup>6)</sup> Das. S. 91.

<sup>7)</sup> LADURNER S. 305. lm Jahr vorher kauften die Fugger von der Kammer zu 8 fl. 10 kr. u. verkauften an die Münze zu 8 fl. 15 kr.; das. Der zu niedrige Verkaufspreis der Kammer wurde von den Ständen 1518 gerügt.

<sup>8)</sup> DOBEL S. 199; EHRENDERG S. 93. — In dem bekannten Vertrag mit Gossembrot 1502 wird dieser dazu ermächtigt, "die silber, so in unser munz zu Hall im Inntal, auch in unser hawscamer zu Ynnsprugk gefallen", zu verkaufen und Geld darauf zu erlangen; Adler S., D. Organis d. Centralverw. unter K. Max. (1886) S. 542.

<sup>9)</sup> Dobel S. 200; Ehrenberg S. 95.

<sup>10)</sup> LADUKNER S. 65 (1505), 74 (1517), 80 (1519). — 1514 wurde ein Ersuchschreiben von Maximilian an Fugger und Hochstetter gerichtet, einen

- bei einer Produktion von gewiß über 60 000 Mark im Jahre eine bittere Ironie! Zuletzt wurde über die Silber- und Kupferschulden vor dem Innsbrucker Ausschußlandtag 1518 insbesondere verhandelt und seitens der ober- und n.ö. Stände eine teilweise Auslösung, jedoch mit Vorbehalten wegen Wiederverpfändung der abgelösten Silber und Kupfer, beschlossen; damais hatte der Kaiser die Gesamthöhe der Schuld angegeben 1). Unter Ferdinand fanden die Verschreibungen ihre Fortsetzung 2). Die Schulden an zu lieferndem Metall schleppten sich fort. Im Jahre 1530 hatten z. B. die Fugger an einzulösendem Schwazer Silber fast 82 000 Mark, an Silber der Kammer 10 500 Mark. dazu an Kupfer über 5000 Zentner zu fordern 3).

Die tiroler Silber- und Kupferverträge trugen das wesentlichste dazu bei, daß einige Kaufleute den Metallhandel monopolisieren konnten. entgegen dem reichsgesetzlichen Verbot des monopolischen Handels (1512)4). Dazu boten Maximilian und Ferdinand selbst die Hand. Dieser sagt sogar einmal in einem (übrigens nicht auf Tirol bezüglichen) Vertrag ausdrücklich: er habe ihn aufgerichtet, "daß solcher khauf in ainer handt beleib vnd vmb sovil hoher gesteigert werden mûge" 5). Darum entbehrt die Verteidigung der Fugger u. a. seitens des Reichsoberhauptes gegen den Vorwurf des Monopols nicht des besonderen Interesses<sup>6</sup>). Allerdings hatte Ferdinand im Zusammenhang

Betrag Silber an die Wiener Münze zu verkaufen; Jahrb. d. kunsthist. Sammlungen etc. 2 (1884) S. LXV (vgl. dazu S. LVI).

1) Brandis, Gesch. d. Landeshauptleute von Tirol (1850) S. 454, 483 ff.: Zeibig, A. f. K. öst. Gesch. 13 (1854) S. 219, 230, 289; Ladurner S. 75; Ulmann, Gesch. Max. I. (1884) S. 845.

Vgl. Ehrenberg S. 95, 112, 123, 130, 230; Dobel S. 201; Wolls-KRON S. 47, 187; s. auch u. S. 278, ferner Hirn S. 642 (Kupferkäufe von

Paller). EGGER, Gesch. Tir. II S. 176.

3) OBERLEITNER, Arch. f. K. öst. G. 22 (1860) S. 45. - Übrigens scheint sich aus den Einnahmen der tiroler Kammer von 1522, 1523, 1524 — siehe HUBBER, Mitt. d. Inst. f. ö. G., Erg.Bd. 4 (1893) S. 183 u. 223 ff. — zu ergeben, daß die Fugger und Hochstetter damals gegen bar kauften; also hatte wohl eine Auslösung des Kammergutes stattgefunden, wie sie 1518 und 1520 vorgesehen ward. Dasselbe folgt offenbar aus der Post "Wechselgeld vom Schwazer Silber in die Münz (zu Hall) gefallen". - Über die spätere Einlösungspraxis vgl. die Tabelle bei Wolfskron S. 70 (Post "Losungssilber" und "Brandsilber"); HIRN S. 565, 569; HUBER a. a. O. S. 186.

4) Vgl. die angef. Abhandlung von Kluckhohn.

5) 1541, betr. einen Verkauf von Idrianer Quecksilber und Zinnober bei

SCHMIDT, Sammlung III 1 S. 252 ff. (hier Fehler, die oben gebessert sind). Vgl. BUCHOLTZ, Gesch. d. Reg. Ferd. 8 S. 245 ff.

6) Vgl. die auf den ungar. Kupferhandel der Fugger bezügliche Urk.
n. 220 von 1511 in Hauserezesse III. Abt. 6. Bd. S. 260 und das eingehend begründete Mandat Karls V. (dessen in der Wahlkapitulation übernommene Verpflichtung bekannt ist) von 1525 bei Schmidt, Sammlung III 1 S. 118 ff. Hier wird auf die Notwendigkeit der Förderung des Bergbaues wegen des gemeinen Nutzens hingewiesen und als das dienlichste Mittel hiezu bezeichnet. daß "gold, silber, kupfer, quecksilber ... vil ehe in einem gutten v. gultigen, gleichen, auch bestendigen, dan einem schlechten ... werdt" verkauft werden, "vnd also die nit in vil, sonder in ein oder wenig hendt zu verkauffen ... mit der beabsichtigten Münzreform in Aussicht genommen (1526), es sollten zur Erzielung eines "beständigen Silberkaufs im ganzen beiligen Reich" alle Fürsten und Herren, die mit eigenen Bergwerken begabt wären, "alle ire gold vnd silber selbst vermunssen vnd nyemannd weiter

kauflich zuestellen"1). Allein dazu kam es nicht2).

Nach diesem Exkurs zurück zur Frage, von der wir ausgegangen. Wenn es sich um die Rolle handelt, die dem süddeutschen Handelskapital für die Entwicklung des Tiroler Bergbaues zukommt, so ist aus dem eben Gesagten unmittelbar festzustellen der indirekte Anteil, den es an dieser Entwicklung durch Schaffung geregelter Absatzverhältnisse genommen hat. Was aber den direkten Anteil an den Unternehmungen selbst betrifft, so läßt sich sehr wahrscheinlich machen, daß er eben durch das Medium des Metallhandels und namentlich auch die mit demselben zusammenhängenden Kreditgeschäfte der erwähnten Art vermittelt wurde.

So war es vor allem - vielleicht gilt es schon von dem einen oder andern Mitglied der Meutting-Gesellschaft - bei den Fugger". Trotz der in dieser Frage herrschenden Verwirrung gerade auch in der neuesten berggeschichtlichen Literatur darf es als fast gewiß bezeichnet werden, daß sie vor 1488 (dem Jahre ihres oben erörterten Silberkaufs) Gewerken in Tirol nicht gewesen sind; aber selbst nicht vor 1520. obschon dies nur mit geringerer Sicherheit behauptet werden kann. Die entgegengesetzten Angaben, die frühere von ISSER, der gar das Jahr 1448 nannte<sup>4</sup>), und die neuesten von demselben Verfasser und von Wolfskron beruhen, wie eine archivalische Nachschau ergeben

zu lassen, wie dan solchs ... lenger dan vor viertzig jaren her an ettlichen orten in . . . Tirol . . . der gebrauch . . . gewesen vnd noch also ist". Was von den Bergwerken gefällt, zu verkaufen, sei eine ehrbare Handlung, zumal sich viele Leute hoch und hart verbauen. Auch werde Kupfer und Quecksilber zumeist in andere Länder verführt, und es seien das nicht Waren, die der gemeine Mann zu seiner Notdurft brauche. Die Handwerker aber, die Kupfer nötig haben, werden nicht geschädigt, weil sie ihren Lohn danach erhalten, "darnach das Kupffer güllt"; entstünde ein Mangel an Kupfer, so würde der Preis noch höher steigen. - 1524 wurde in einem Quecksilbervertrag Ferdinands I. und der gemeinen Gewerken von Idria mit den Hochstetter vorgesehen, daß Ferdinand diesen Gewährschaft leiste, "ob sy ditz kaufs halb von des raichs regiments oder desselben filialen augesprochen würden; Schmidt S. 113 ff.

1) Schmidt S. 131 ff. Bezüglich der abzuwickelnden älteren Silberkäufe

wollte Ferdinand bedacht sein, "dieselben silberkeuff zu irer mayest, selbst munss vnd hannden . . . mit der zeit ze pringen" oder die Käufer bewegen. "das dieselben silber in irer k. m. munss auf diss korn vermvnsst wurden".

Vgl. auch das. S. 138.

2) Im selben wie auch im nächsten Jahre nahm Ferdinand Darlehen auf Silber von den Fugger auf; Oberleitner S. 45.

3) Über die Anfänge der Fugger in Tirol vgl. jetzt Strieder, D. Inventur d. Firma Fugger aus d. J. 1527 (1905) S. 38 ff.
4) Zeitschr. d. Ferdin. 37 (1893) S. 147. Wie jetzt ein Vergleich mit

der neuen Abhandlung Issers (52 S. 414) ergibt, ist 1448 nur ein Druckfehler für 1488; es handelt sich um den damaligen Silberkauf.

hat, nur auf Versehen und Mißverständnis oder sind wenigstens unbewiesen. Weder ist dargetan, daß die Fugger ca. 1490 (?) "Pächter" landesfürstlicher Gruben am Falkenstein<sup>1</sup>), noch daß sie 1505 Schmelzer in Schwaz waren2), noch daß sie wieder 1515 Gruben vom Landesfürsten in Pacht hatten". Man findet auch unter den "Bauberre" der Falkensteiner Grubenfelder von 1513 die Fugger nicht, wohl aber z. B. Baumgartner 1). Es steht auch vorläufig keineswegs außer Zweifel, was ISSER behauptet, daß Jakob Fugger 1520 bereits "Ringenwechsler Hauptgewerke" gewesen ist 5), doch mag es damit schon seine Richtigkeit haben; denn bald darauf erhalten wir das erste zuverlässige Zeugnis. zwar direkt nur für Schmelzwerks-, aber indirekt doch auch für Bergwerksunternehmungen der Fugger. Es ist der Ausweis ihrer Brandsilber in der uns bekannten Produktionsstatistik für das Jahr 1522 6). Zwar ist nicht ausgeschlossen, daß sie Silber schon früher produzierten. das deshalb in dieser Statistik nicht erscheint, weil es nicht vom Falkenstein herrührte, oder weil sie die Erze oder ungebrannte Blicksilber ausführten oder zwar im Lande, aber nicht zu Schwaz brennen ließen?). Doch hat auch DOBEL aus dem Fugger-Archiv kein früheres Datum als 1522 zu finden vermocht\*). In diesem Jahre verband sich Jakob Fugger mit Hans Stöckl dem Jüngeren, um die Teile des in Schulden geratenen Martin Baumgartner in Schwaz, Rattenberg und Lienz, zuerst verwesungsweise, zu übernehmen?). Die Verbindung mit Stöckl dauerte

1) Isser S. 415. Das Zitat "Pestarchiv Fasz. XIX fol. 980" ist falsch. Sollte XIV n. 980 gemeint sein, so wäre gerade das Gegenteil gesagt, denn dieses Stück enthält die Samkostenausweise für die erzherzoglichen Teile (s. o. S. 265 Note 6). Daß die Fugger zeitweilig die l.f. Teile verwalteten (micht "Gruben pachteten"), wäre möglich, irgendein Hinweis darauf ist mir aber nirgends begegnet. – Über den Irrtum Issers 53 S. 43 s. o. S. 262

2) WOLFSKRON S. 37 identifiziert sie willkürlich mit den in der Quelle nur allgemein genannten "unsern Schmelzern" (Gesch. v. Hof 1505 fol. 126).

3) ISSER S. 422. Der Irrtum ergibt sich schon daraus, daß er von einem Pachtschilling "Wechsel genannt" spricht. Das Zitat "Schatzarch. Nr. 7530" betrifft etwas ganz anderes.

4) ISSER S. 419 ff.

5) ISSER zitiert (53 S. 44) "ein" Manuskript der K. K. Hofbibliothek. das ich nicht auffinden konnte, und die gleichfalls unerreichbare Schrift von A. R. SCHMIDT. - Die Angabe von Wolfskron, die Fugger hätten 1515 mit dem Tiefbau des Falkensteiner Erbstollen begonnen, ist unbelegt.

6) Cod. 3078. In jener des Pestarch. a. a. O. lautet der Ausweis nur

auf Stöckl, erst 1523 auf Fugger u. St.
7) Ein Vergleich des Kod. 3078 mit Dobel a. a. O. S. 202 ergibt, dail die aus der Fuldepper Hütte (Rattenberg) stammenden Silber von 1527, 1528 in den Ausweis der Schwazer Brandsilber nicht aufgenommen wurden.

8) Darum bezweifle ich auch die Richtigkeit der mir erst nachträglich aufgestoßenen Angabe (die ich nicht mehr prüfen konnte) von Poservy.
A. f. prakt. Geol. I, Wien, 1880, S. 444, daß die F. nach Registratursakten von Klausen "Ende des 15. Jahrhunderts" am Pfundererberg bei Klausen Stollen mit großem Erfolg angelegt hätten. Vielleicht sind Füger geneint. 9) DOBEL a. a. O.; STRIEDER, Inventur S. 41. — Im Innsbr. Pestarch, XIV erliegt eine ungefähr aus dieser Zeit stammende Schätzung der Teile de-

bis 1525 und bezog sich auf einen getrennten Berg- und Schmelzwerkshandel zu Jenbach und zu Rattenberg. Die Lösung des Verhältnisses nuß kurz vor Jakob Fuggers Tod (er starb am 30. Jänner 1526) erfolgt sein 1). In der nächsten Zeit werden Jakob Fuggers Erben und Jörg und Hans Stöckl selbständig als Schmelzer genaunt, wobei übrigens der höhere Ertrag auf diese fällt 2). Der Fuggersche Teilbesitz außerhalb des Unterinntals dürfte etwas jünger sein 3). Über ihren Gesamtbesitz an Bergwerksteilen gibt die Inventur vom Jahre 1527 Aufschluß, die num Strieder herausgegeben hat 1). Später fehlen sie kaum in einem tiroler Berggerichtsbezirk.

Somit hat sich erst Jakob Fugger der Ältere und dieser wahrscheinlich nicht viel früher als im letzten Lustrum seines Lebens dem tiroler Bergwerk zugewandt. Es mag dies einigermaßen auffallen, denn in andern Ländern waren seine Betriebe allerdings schon früher im Gang: der Vertrag mit Thurzo über den ungarischen Bergwerkshandel datiert von 1495; die kärtnerischen Unternehmungen wurden zur selben Zeit gegründet<sup>5</sup>), die schlesischen nicht um vieles später (1502, s. diese Abhandlung unter II). Was ihn nach langjährigen — wie wir oben gesehen - Beziehungen zum tiroler Bergwesen, die ausschließlich Silber- und Kupferhandel und damit verbundene Kreditoperationen zum Gegenstand hatten, spät, aber doch bestimmte, selbst Unternehmer zu werden, darüber lassen sich nur Vermutungen aussprechen. Vielleicht hatte er Besorgnisse, ob sich der gewinnreiche Metallhandel ohne eigene Produktion auf die Dauer gegen die Konkurrenten halten ließe 6). und ob er insbesondere sich im Kupferhandel würde behaupten können. da Kupfer dem Lf. Vorkauf nicht unterlag und er es durch Vor-

Martin Baumgartner am Falkenstein, z. B. 's bei S. Otilgen mit 400 fl., 's bei S. Jörgen mit 1000 fl., 's am Fürstenbau mit 500 fl., 's am Erbstollen mit 1000 fl.

Noch für 1525 werden einerseits Einlieferungen der Gesellschaft, andererseits je der beiden Stöckl und des Jakob F. ausgewiesen, bei Stöckl mit der

Bemerkung "in 7 Monaten" (Pestarch. a. a. O.).

2) In der Zeit bis 1552 war das günstigste Jahr für Stöckl 1526 mit über 10 000 Mark, das ungünstigste 1537 mit 5435 Mark. Die Fugger blieben

fast immer hinter St. zurück.

3) Vgl. Stenedener S. 42 ff., wonach sie in Klausen seit 1524, zunächst in Gemeinschaft mit Hans Baumgartner, Teile hatten. Besitz an Bergwerken und Schmelzhütten im Montafon ist für 1530 bezeugt; Sengen. Sammler 1 S. 117.

4) A. a. O. S. 38 ff.

5) Dobel S. 195 ff. Beziehungen zu verschiedenen alpenländischen Bergwerken, wohl des Handels, vielleicht Verlags wegen bestanden schon früher: nach Dobel a. a. O. 6 S. 35 hatten sie 1489—1498 in Rauris-Gastein, Vellach.

Rottenmann, Schladming ihre Diener.

6) Vgl. das im Innsbr. Archiv (Max. XII) erliegende Schreiben Jakob Furgers von 1509 an die Räte der Raitkammer: er habe gehört, daß etliche nach Hüttenwerken im Inntal trachten und Schmelzer werden wollen, und daß sie sich bei Majestät verwenden, um ihre Silber und Kupfer frei verführen zu dürfen, was gegen seine Verträge sei (die Einwechslung aller Silber voraussetzen).

schüsse an die Kammer nicht oder doch nur zum geringen Teil an sich ziehen konnte; vielleicht gaben die Zahlungsschwierigkeiten des Martin Baumgartner den eutscheidenden Anstoß, insofern er sich aus dessen Teilen, als sein Hauptgläubiger, bezahlt machen mußte - ein Fall, der oftmals Gläubiger zu Gewerken machte. Jedenfalls, und dies ist nach anderer Richtung für uns sehr wichtig, schätzte er den Ge-winn aus eigenen Betrieben unter den tiroler Verhältnissen, bei der schweren Belastung im fiskalischen Interesse — sie wird noch genauer gekennzeichnet werden -- nicht für entsprechend hoch ein, um ungesäumt sich selbst als Gewerke und Schmelzer zu beteiligen.

Gleich den Fugger scheint auch die Augsburger Baumgartner der Metallhandel zum Bergwerk gezogen zu haben. Hans B. v. Kopstein 1), von dem Strieder sagt, daß er den gewaltigen Aufschwung seines Vermögens eben diesem Handel zu verdanken haben dürfte 2). wird in unsern Quellen seit den 80er Jahren in solchen Geschäften genannt<sup>3</sup>). Seit 1491 erscheint er unter den Schwazer Schmelzern; es werden seine Brandsilber ausgewiesen. Die Markzahl steigt fast sofort auf 6000 Mark, zur Zeit seiner mehrjährigen Gesellschaft mit Melchior Stunz (Augsburg) und zwar im Jahre 1509 auf fast 18000 Mark (davon 13 000 auf die Gesellschaft entfallend) und beträgt 1521: 16 761 Mark. die höchste Ziffer, die für einen Schmelzer verzeichnet wird 1. Außer am Falkenstein baute er auch in Gossensaß, Klausen, am Schneeberg und sonst<sup>5</sup>). Von seinen Handelsgeschäften ist besonders der Kupfersyndikatsvertrag von 1498 und 1499, eingegangen mit den Gesellschaften Gossembrot, Ulr. Fugger und Herwart, bekannt geworden 6). In diesem Vertrage, demzufolge "eine Summe Kupfers" zusammengelegt und in Venedig "durch eine Hand" verkauft werden sollte. verpflichtete sich Baumgartner, zum gemeinsamen Verkauf "die ausstende summa schwatzer Kupfer . . . herrurend von wegen der K. M." - also offenbar aus einem mit Maximilian abgeschlossenen Kupfer-

<sup>1)</sup> So nennen ihn unsere Quellen wiederholt, z. B. Cod. 3078. In welchen Beziehungen er zu Kufstein (Kopstein) steht, finde ich nicht aufgeklärt. Der weiter genannte (Ritter) Martin B. stammt von den Schiffmeistern und Handelsberrn dieses Namens in Kufstein her; Jahrb. Adden a. a. O. S. 114. Er ist wohl jener "Paumgartner von Kufstein". der für c. 1464 als Rattenberger Gewerke bei PEETZ a. a. O. S. 31 erwähnt wird. 1508 verbaute er sich in Rattenberg nach Wolfskron S. 157.

STRIEDER, Zur Genesis d. modernen Kapitalismus (1904) S. 53.
 Für 1485 ist bezeugt, daß ihm wie Tänntzl, Sigwein u. a. zu Venedig Kupfer entwert worden war; Innsbr. Schatzarch, Urk. n. 7222. In den J. 1482. 1488, 1489, 1489, 1490 kaufte von ihm die Münze Silber an: NAGL, Tirol. Geldw. S. 72, 79, 81; Innsbr. Pestarch. XIV n. 979. Im uächsten Jahre lag Silber von ihm in Venedig; SIMONSFELD, Fondaco dei Tedeschi I S. 586; STRIEDER, a. a. O. In Beziehung zur Tiroler Goldmünze nennt ihn (oder Martin B. ? schon zum J. 1480 eine mir nicht recht verständliche Notiz bei LADURNER S. 287: Paumgartner von Kopfstain. Goldmünz. Von kaufleuten u. andern ist allerlei golt erkauft 1628 Mk. . . für jede mark 104 fl. rh. 4 kr.
4) Cod. 3078 u. Pestarch. a. a. O.
5) Wolfskron S. 242, 244, 284, 289; Senger S. 127.

<sup>6)</sup> EHRENBERG I S. 417 ff.; vgl. das. S. 192, 395 ff.

kant - und dazu eine weitere Menge (wohl aus eigenen Betrieben. aber auch von andern Schmelzern erkauftes Kupfer) einzubringen 1). Auch im auswärtigen Quecksilberhandel suchte er Gewinn<sup>2</sup>), und daß er in den Silberkäufen als Gläubiger der Kammer seine Hand hatte. dürfte wenigstens zu vermuten sein?). Sein Sohn, Hans der Jüngere. ein vorzüglicher Gewerke in zahlreichen Bergwerken Tirols, setzte den Metallhandel fort 1), war auch am Silberkauf beteiligt 5). Über dessen Söhne aber brach das Verhängnis herein 6), wie schon viel früher über Martin Baumgartner, dessen Erben die Fugger wurden (s. o. S. 275).

In die Reihe der vergleichsweise früh als Unternehmer auftretenden Ausländer gehören (Cristof Laubinger (Augsburg)) und Peter Rummel von Liechtenau (Nürnberg)<sup>9</sup>), jener mit geringem, dieser mit größerem Erfolg tätig. Ob sie sich vorher mit Metallhandel befaßten, läßt sich nicht feststellen. Von den Brüdern Hochstetter aus Augsburg melden die ersten Nachrichten ungefähr gleichzeitig, daß sie eine Kupfer- und Messinghütte nebst Zubehor von Maximilian konzessioniert erhielten (Ende 1509) 10), und daß sie mit tiroler Kupfer Handel trieben (1510) 11); als Falkensteiner Schmelzer werden Ambrosi und Hans H. erst von 1521 ab genannt. Ihr Berg- und Hüttenhandel hat aber schon 1529 geendet; damals kauften die Fugger aus ihrer Konkursmasse das

2) Mit Idrianer Quecksilber, 1524. SCHMIDT a. a. O. S. 113 ff.

3) Vielleicht bezieht sich noch auf ihn die z. T. auf einen Silberkauf fundierte Anleihe Ferdinands bei Hans B. von 1527; BUCHOLTZ a. a. O. 8 S. 305. S. jetzt NAGL a. a. O. S. 81 (1486).

4) BUCHOLTZ a. a. O. 4 S. 515 (1536, Kuttenberger Kupfer): SCHMIDT

a. a. O. S. 252 ff. (1541, Idrianer Quecksilber).
5) Ehrenberg S. 193. Mit Fugger und Haug lieh er 1544 auf Silber 100 000 fl.

6) EHRENBERG a. a. O.

7) Der von Ehrenberg I S. 87 erwähnte Augsburger Münzmeister Bäsinger scheint mit seiner Saigerhütten-Unternehmung in Hall (1451, s. LADURNER S. 50) kein Glück gehabt zu haben. Über sein angebl. Münz-meisteramt zu Hall vgl. jetzt NAGL, Tirol. Geldw. S. 22. 8) Als Falkensteiner Schmelzer 1470—1475.

9) In gleicher Eigenschaft 1479-1495; als Gewerke 1513 und 1520 ff. bei Isser S. 420, 431. Über die Herkunft des Geschlechtes s. Chron. d. d. Städte II 2 S. 130. Rumml wurde Rat der Innsbrucker Schatzkammer (LADURNER S. 289 [1497]; ADLER S., Organis. etc. S. 515 [1498]); vorher wird er als Hauskämmerer und Verweser des "Obersten Amtes" genannt (ADLER S. 334, 494). Er war Erfinder einer Schmelzkunst; Jahrb. d. Kunsthistor, Samml. etc. 3 S. XXXVII n. 2667.
10 LADURNER, Z. d. Ferd. 15 (1870) S. 103; STRIEDER, Genesis S. 171,

11) 1510 verkauft ihnen Maximilian Tauferer Kupfer; Jahrb. d. Kunsthistor. Samml. 2 S. LXXV. Im gleichen Jahre führen sie neben den Fugger. Manlich, Burckhart u. a. Kupfer durch Lueg: Innsbruck. Maxim. XII 57.

<sup>1)</sup> Daß B. "den Schwazer Kupferbergbau beherrschte", wie STRIEDER, Genes, S. 53, Inventur S. 40 meint, läßt sich nicht ableiten. Die Stelle des Vertrags: "Auch sollen Paumg. u. Knoll u. gesellschaft den von Schwaz nicht vergunnen, kein kupfer zu Venedig zu verkauffen" bezieht sich nur auf die Kontrahenten seines Kupferkaufes, da es weiter heißt: "biss zu ausgeend ires vertrags, so sy mit einander in kupfer kawff haben".

Hüttenwerk zu Jenbach<sup>1</sup>). Seit Beginn des neuen Jahrhunderts war Melchior Stunz (Augsburg) als Falkensteiner und Gossensaßer Gewerke und Schmelzer tätig<sup>2</sup>). Dagegen werden Püml, Manlich u. a. bis zur Fuggerischen Zeit nur im Metallhandel erwähnt (s. u.). Die Welser, die an böhmischen und sächsischen Bergwerken einigen Anteil hatten, finden wir in Tirol nicht<sup>3</sup>).

Aus den vorstehenden Angaben über die Großgewerken und Schmelzer des ersten Jahrhunderts der Betriebe des Unterinntals erhellt, daß das fremde Unternehmertum erst spät eingegriffen hat, erst zu einer Zeit, da die Tänntzl, Füger u. s. w. bereits seit langem und mit höchstem Erfolg an der Arbeit waren, die Schätze der heimatlichen Erde durch Tausende von Händen in jene Ware umzuwandeln, welche die "Kaufleute" für ihren monopolistischen Handel suchten und die sie schließlich selbst zu erzeugen trachteten. Die Bedeutung des einheimischen Unternehmertums erhellt noch besser, wenn man die Höhe der Gesamtproduktion verfolgt. Schon im Jahre 1486 wurde am Falkenstein die zweithöchste Produktionszisser unter allen jemals erreichten Erträgen erzielt: es wurden 52 663 Mark Brandsilber erzeugt 1). Damals bauten weder Baumgartner, noch Fugger oder Hochstetter oder Pümel; es sind hauptsächlich Tänntzl, Füger, v. Ross, Jaufner, Perl, Hofer und Grünhofer die Produzenten, und nur Peter Ruml von Nürnberg kann sich etwa mit dem letztgenannten oder mit Jaufner messen. Die höchste Falkensteiner Produktion überhaupt fällt ins Jahr 1523: 55 855 Mark. Davon gehören allerdings über 14 000 Mark allein Hans Baumgartner,

<sup>1)</sup> Vgl. Dodel. a. a. O. 9 S. 202; Strieder, Inventur S. 46. Für 1529 weist unsere Statistik für sie die letzte (geringe) Post Brandsilber aus. 1524 hatten die H. für 300 000 fl. Idrianer Quecksilber gekauft: Schmidt. Sammlung III 1 S. 113 ff. — Vgl. Ehrenberg S. 95, 214.

<sup>2)</sup> Vgl. oben S. 277 und Wolfskron S. 286 (1506). Derselbe war Gewerke im Oberpinzgau 1510; Anzeigebl. zu d. Jahrb. d. Lit. 113 (1846) S. 22. Von 1507 bis 1513 erzeugte er fast 63 000 Mk. Falkenst. Brandsilber (Statist. Leop. a. a. 0.). — In Kitzbühel bauten Münchener Gewerken, Wolfskron S. 178 (1515).

Im Valsugan sollen bis 1487 Venetianer auf Silber gebaut haben;
 EGGER, Gesch. Tir. I S. 611.

<sup>4)</sup> Cod. 3078 (hienach die Tabelle für 1470—1490 bei Worms S. 173) und Pestarchiv a. a. O. Die erstzitierte Quelle gibt nur die auf "schweren Wechsel" geschmolzenen Brandsilber der Privatunternehmungen an, die andere später auch den landesfürstlichen Anteil. Die 100jährige Erzeugung von 1470—1569 wird an letztzitierter Stelle mit 3 319 489 Mk. beziffert. Eine rollständige Produktionsstatistik von 1470—1827, auf mehrjährige Zeiträume umgerechnet, bringt Issen 52 S. 422, 432 u. s. w. Die erste dieser Tabellen, angeblich nach Pestarchiv a. a. O.. stimmt jedoch mit dieser Quelle nicht, ihre Ziffern bleiben um einiges zurück; offenbar ist die Vorlage eine andere. Auch im weiteren ergeben sich Differenzen. Was die übrigen Unterinntaler Reviere betrifft, verzeichnet Issen 53 S. 45 ff. die Produktion des Ringenwechsels von 1460—1840 — sie betrug im ersten Jahrhundert über 10000 Mk. jährlich — und des Altzechner Reviers von 1470—1803 (das. S. 74 ff.), die im gleichen Zeitraum um einiges geringer war. Der Rörerbühel gab 1552 fast 23 000 Mk. als höchsten Ertrag, Spenkers S. 120: vgl. Issens Abhandlung in der Öst. Z. f. Berg- u. Hw. 31 (1883).

über 3000 Mark Hochstetter zu, während fast 17 000 Mark auf Fugger und Stöckl entfallen und das übrige auf Hofers Erben, Tänntzl, Burghart und Füger. Immerhin war auch damals noch die Position der alten tiroler Gewerkengeschlechter eine sehr starke. Daß übrigens die Höhe des Ertrages nicht für den Umfang der Betriebe entscheidend ist, versteht sich von selbst; das Anwachsen des Knappschaftsstandes im 16. Jahrhundert beweist vielmehr deren Ausdehnung.

Für die Folgezeit ist, soweit man nach den mangelhaft vorliegenden Daten urteilen kann, charakteristisch, daß die einheimischen Gewerken von den bedeutendsten Betrieben abscheiden und diese sich immer mehr in den Händen weniger großer Gesellschaften, denen zumeist Ausländer angehören, konzentrieren, daß die Fugger eine überragende Stellung erringen und neben ihnen hauptsächlich der landesfürstliche Anteil wächst - dies alles aber bei im ganzen sinkender Konjunktur und allgemeinem Rückgang. Altberühmte Gewerkengeschlechter waren um die Mitte des 16. Jahrhunderts nach dem Ausspruch der Kammer am Bergwesen "gestorben und verdorben", Füger, Tänntzl, Stöckl1), von welchen namentlich dieser am Falkenstein noch reichen Ertrag gewonnen hatte (8000, 9000 Mark, auch darüber) und häufig allen andern Schmelzern voraus gewesen war. Vom Landadel zählte noch mancher den Gewerken zu, wie Wolkenstein, Botsch, Welsberg, aber gerade im Unterinntal fehlt er2). Überhaupt finden wir die alten Verhältnisse in der persönlichen Zusammensetzung des Gewerkentums nur in den minder bedeutenden und kleinen Revieren, wie im Berggerichtsbezirk von Windisch-Matrei oder zuerst auch jenem von Kitzbühel erhalten, wo eine große Zahl kleiner Gewerkschaften sich aus einer bunten Menge von Adeligen, Beamten, Doktoren, Geistlichen, Bürgern, auch ganz kleinen Leuten zusammensetzt4). Dagegen begegnen uns im Unterinntal und später auch am Rörerbühel immer ausschließlicher die süddeutschen Handelshäuser, die übrigens auch in anderen Revieren ihre Betriebe hatten. Neben Fugger und Baumgartner findet man, zumeist auch am Kupfer- oder Silberhandel oder an Kreditgeschäften mit der Regierung 5) beteiligt, Manlich 6), Püml 7), Herwart 7), Neithart,

<sup>1)</sup> HRN S. 548. In unserer Falkensteiner Produktionsstatistik wird Sigmund Füger bis 1529, Stöckhl (ohne Vornamen) bis 1551 (bezw. Stöckhlischhandl 1552), Tänzl (ohne Vornamen) bis 1552 (bezw. Lingg und Tänzlhandl 1553) genannt. Das Stöcklsche Erbe fiel Preiling zu (s. u.), das Tänntzlsche scheinen Lingg und Hang angetreten zu haben.

<sup>2)</sup> HIRN S. 548.

<sup>3)</sup> Vgl. namentlich auch Wolfskron S. 283 ff. über Sterzing.

der Deutsche Ritterorden, z. B. in Nals und Terlan, baute (WOLFSKRON S. 327: vgl. auch das. S. 242, 246, 267), ferner die Landschaft (1654, das. S. 372).

5) Fremde und einheimische Gewerken spielen fortdauernd im Schulden-

<sup>5)</sup> Frende und einheimische Gewerken spielen fortdauernd im Schuldenwesen Tirols eine bedeutende Rolle. Mehrfach erscheinen sie als Besitzer von Pfandherrschaften (z. B. Hunn S. 627).

Vgl. oben S. 278 Note 11; Anzeigeblatt etc. 113 S. 22; LADURNER S. 71;
 EHRENBERG I S. 225.

<sup>7)</sup> Vgl. oben S. 269. 1526 ist Hans P. gleich Christof Herwart am Schwazer Handel der Fugger beteiligt (s. w.), darauf einige Jahre mit diesem

Lingg, Langenauer, Haug 1), Dreiling, Liegsalz 2), Rosenberg, Ilsung u. a. Eine neue Erscheinung ist der Zusammenschluß zu wenigen großen Gesellschaften . die nun eine außerordentliche Macht im tiroler Bergwesen wurden. 1565 erfolgte die Gründung des "Jenbacher Bergund Schmelzwerkshandels", an dem neben den Fugger zunächst auch Langenauer, Haug, Katzbeck erheblichen Anteil hatten 1). Doch geriet diese Gesellschaft -- nicht ohne Widerstand der Regierung -- immer mehr unter die Herrschaft der Fugger i, die dem Handel ihre auf über 114 000 fl. geschätzten Teile im Inn-, Eisack- und Etschtal einverleibt hatten 6); um 1640 besaßen neben ihnen nur noch Katzbeck (Augsburg) Anteil Die Jenbacher waren Hauptgewerken am Falkenstein, der damals nur mehr drei Gewerken zählte, nämlich außer dieser Gesellschaft noch die Kammer und Dreiling"). Am Rörerbühel, der um 1540 in Aufnahme kam und alsbald überreiche Hoffnungen erweckte. wurde, nachdem viele kleine Unternehmungen den Anfang gemacht hatten, die 1554 gegründete Kössentalersche Gewerkschaft zu Kitzbühel die bedeutendste, neben welcher Berger, Rosenberger, namentlich aber der Kirchberger Handel und die Fugger selbständig bauten:

vergesellschaftet u. s. w. Sein reichster Ertrag an Falkensteiner Brandsilber beträgt über 11 000 Mk, im Jahre 1533.

8) Vgl. oben S. 277, vorige Note und unten Note 6; auch EHRENBERG S. 218 ff. 1502 wird der Münze Silber von Gossenbrot, Baumgartner und Herwarter geliefert (wohl nur erkauftes): Jahrb. d. Kunsthistor. Sammlungen etc. 2 (1884) S. XVII.

1) Er war mit Neithart, Lingg, Langenauer der Reihe nach vergesellschaftet als Falkensteiner Schmelzer. Gleich Neithart baute er auch in Gossensaß. Vgl. auch EHRENBERG S. 228 ff. und HARTUNG in dieser Zeitschrift 6 (1898) S. 39, 62 ff.

2) Vgl. Anzeigebl. etc. 114 S. 23.

3) Die Zusammensetzung der Gesellschaften des Berg- und Schmelzwirkhandels ist noch ganz unklar. Auch läßt sich nicht sagen, inwieweit etwa Einheimische mit Einlagen beteiligt waren.

4) DOBEL a. a. O. S. 213; ISSER 52 S. 449 (das Gründungsjahr ist hier

mit 1570 wohl unrichtig angegeben).

5) Vgl. Hirn S. 550. — Wie sehr die Regierung das Fuggersche Monopolfürchtete, geht u. a. aus dem 1642 erreilten Auftrag hervor, nachzuforschen wie eine von ihnen nachgesuchte Verleihung bergrechtlich abgeschlagen.

werden könnte: Wolfskron S. 21.

6) Der Anteil am Rörerbühel nebst dem kärntnerischen Handel wurde nach Dobell als "Tiroler und Kärtner Propriohandel" constituiert. — In den 1526 mit Ben. Burkhart. Christof Herwart. Anton und Hans Pimel eingegangenen "Schwazer Berg-, Schmelz- und Pfennwerthandel" hatten die Fugger eine Einlage von 24 000 fl. eingebracht; Dobell S. 202. Im Jahre 1527 schätzte Anton F. den Gesamtwert seines tiroler Bergbauhandels (Teile, Hütten u. s. w.) anf 60 000 fl.; STREEDER, Inventur S. 44. Über die Höhe des ganzen im Fuggerischen Bergbauhetrieb und Metallhandel investierten Betriebskapitals um die Mitte des 16. Jahrhunderts vgl. Doden. S. 210.

7) ISSER S. 463.

8) Später nimmt auch die Achenrainer Gesellschaft Anteil. Vgl. die Produktionsstatistik im Pestarch, a. a. O. Nach Issur S. 449 hatten um 1570 die Jenbacher 42 Anteile (nicht Lehenfelder!), der Erzherzog 26, die Preilinggesellschaft 22 (zusammen 90). sie erhielt sich bis 16541). Bis ungefähr in diese Zeit scheint sich auch der Kirchbergerische Handel (auch im Ringenwechsler und Rattenberger Revier) behauptet zu haben . Bereits Jahrzehnte vorher war jedoch auch hier den Fugger die Hauptrolle zugefallen - freilich als schon lange die Blütezeit des Rörerbühels vorüber war. Dies geschah dadurch, daß sie den kurz vorher vom Erzherzog in der Not übernommenen Besitz zuerst teilweise, dann ganz an sich brachten (1635), doch nicht mehr für lange3). Bald nach Mitte dieses Jahrhunderts fanden fast allgemein auch ihre Unternehmungen das Ende, insbesondere am Falkenstein und Ringenwechsel (1657); teilweise Auflassungen waren schon vorausgegangen 1). Bis anfangs der 60er Jahre blieben Fuggerische Werke am Rörerbühel wie auch am Schneeberg und in der Ridnau in Betrieb 5)

Um etwa ein Jahrhundert früher beginnen bedeutende Erwerbungen der Kammer, die in der drohenden Auflösung einzelner großer Unternehmungen, die das Privatkapital nicht mehr zu halten gewillt war, ihren Grund hatten, teilweise auch der Absicht entsprangen, einer bestimmten Gesellschaft die Erwerbung vorwegzunehmen, um sie nicht übermächtig werden zu lassen. So wurde durch Ankauf der Herwartschen Teile (ca. 1558), dann der Dreilingschen (1571) ein starker landesfürstlicher Besitz, namentlich am Falkenstein, begründet 6). Allein statt vorwärts, wie man immer wieder hoffte - war doch in Ungarn der Versuch vom Glück begünstigt - ging es bergab. Die Lage des "österreichischen Handels" wurde eine triste, und man äußerte schwere Befürchtungen über den Zusammenbruch 1. 1590 war Erzherzog Ferdinand II. so weit, daß er das Bergwesen der Landschaft unterstellen zu wollen erklärte. Die Sanierung muß aber doch irgendwie

3) Wolfskron S. 228, 230 ff.; Isser, am letztang. O. S. 164.

<sup>1)</sup> WOLFSKRON S. 186, 193, 234. Es gehörten ihr u. a. P. Behaim aus Nürnberg, wiederholt auch bayrische Herzoge an; LORI, Sammlung S. 376 ff.; ISSER, Ost. Z. f. Berg- u. Hüttenw. 31 (1883) S. 91 ff. und Z. d. d. u. öst. Alpenver. 1884 S. 31 ff., 34; WOLFSKRON S. 186. 194. Sie hatte auch in Rattenberg und Sterzing Betriebe.

<sup>2)</sup> ISSER 53 S. 45 ff. Unter den Gründern (1560) nennt ISSER, Ost. Z. etc. a. a. O. auch Fugger.

<sup>4)</sup> WOLFSKRON S. 121.
5) Siehe oben Note 3 und WOLFSKRON S. 29, 302. – Die Höhe der Fuggerschen Produktion läßt sich, soweit der Falkenstein in Betracht kommt und nicht die Gesellschaftsverhültnisse die Angaben verdunkeln, bis 1623 genau, sonst nur stellenweise übersehen (vgl. Dobel). Im ganzen übrigens und auch für den Falkenstein darf man nicht überschätzen, was im Verhältnis zu anderen Produzenten auf das Konto ihrer Erzeugung entfällt. Die Statistik Leop, a. a. O. berechnet für sie von 1523-1605 etwas weniger als 650 000 Mk.

<sup>6)</sup> HIRN S. 548 ff. und oben S. 281 Note 8. Der Kaufpreis für Dreilings 16 Viertel betrug 20 000 fl.; das Zugehör wurde mit 12 000 fl. abgelöst. Dreiling versicherte, sie von Stöckl mit 80 000 fl. erworben zu haben. Sein Sohn kaufte später einige Teile zurück und wirtschaftete damit völlig ab.

<sup>7)</sup> Wolfskron S. 86 ff.

<sup>8)</sup> HIRN S. 547.

erfolgt sein, denn seit Ende des 16. Jahrhunderts datiert eine Reihe neuer Erwerbungen '). Freilich war es nicht viel mehr als ein Auflesen dessen, was die Fugger u. a. übrig ließen, und Mitleid mit der Knappschaft, die brotlos werden sollte, erscheint als ein Beweggrund, der nun immer bestimmter aus den Quellen hervortritt"). Selten nur, wie es allerdings beim Rörerbühel der Fall gewesen zu sein scheint, bewährte sich das Vorgehen, insofern man über tatsächlich nur zeitweilige Schwierigkeiten hinwegkam. Als wahrer Nothelfer lud der österreichische Handel eine schwere Schuldenlast auf sich, und um die Mitte des 17. Jahrhunderts war wieder viel von seinem Untergang die Rede 3). Dennoch glaubte man den Ankauf des Kössentalerschen Bergund Schmelzwerks 1654 nicht ablehnen zu können , und als die Fugger 1657 ihre sämmtlichen Anteile am Falkenstein, Ringenwechsel, in Palleiten und Rattenberg aufgaben, wurde in einer Konferenz, welcher der Erzherzog selbst vorsaß, die Übernahme beschlossen ...

A. SCHULTE hat die Ansicht ausgesprochen, daß es zuerst die Augsburger Kaufleute waren, die zur kapitalistischen Ausbeutung der Bergwerke übergingen 6). Wir wollen nach den obigen Erörterungen die Herkunft jener neu erstandenen Geldmächte, die sich die Exploitierung der Tiroler Berge zum Ziele setzten, nicht weiter in den Kreis der Betrachtung ziehen, dafür aber die Frage dahin erweitern: ob und welche Umgestaltungen der älteren Unternehmungsart durch die Anteilnahme des Großkapitals überhaupt hervorgerufen wurden.

Soviel hat sich uns schon früher ergeben, daß die Entwicklung der kapitalistischen, d. h. auf der Beteiligung der Gewerken mit Kapital, nicht mit persönlicher Bergmannsarbeit aufgebauten Gewerkschaft in keinen Zusammenhang mit dem so viel späteren Auftreten des neuen Großkapitals gebracht werden kann. Die Gewerkschaften waren schon längst Unternehmungsorganisationen von Kapitalisten, nicht Arbeitsgenossenschaften.

Auch das wäre verfehlt, an einen nunmehr raschen Übergang zum konzentrierten Großbetrieb des Bergwerks zu denken. Bereits hatte die in allen Teilen des Landes und voraus nächst Schwaz sich entfaltende fieberhafte bergmännische Tätigkeit einzelnen Unternehmern

2) Z. B. wird 1619 beschlossen, im Rattenberger Revier 4/1 aus Mitleid mit den armen Arbeitern zu belegen, weiter 1624 u. s. f. Wolfskron S. 167 fl...

233 u. ö.

6) Gesch. d. m. a. Handels I S. 648.

4) Das. S. 234.

WOLFSKRON S. 93 (c. 1596), 165 (1613), 166 (1615) u. s. w. Der öst. Handel baute in vielen Revieren des ganzen Landes.

<sup>3)</sup> Wolfskron S. 117.

<sup>5)</sup> Das. S. 121. Sie war nach Isser S. 466 ff. von gutem Erfolg begleitet. Die Höhe der l.f. Jahresproduktion wird in den 40er Jahren des 16. Jahrhunderts mit ca. 5000 Mk. angegeben (Pestarch, a. a. O.), Seit den Erwerbungen am Falkenstein betrug der Ertrag daselbst jährlich etwa 4-7000 Mk., mit seit dem 17. Jahrhundert sinkender Tendenz (das.); die oben zit. Quelle. LEOP. lit. S. n. 102 summiert von 1558-1605 fast 300 000 Mk. Über die Gebarung des österr. Handels 1635-1640 s. Wolfskron S. 112 ff., 299 ff.

einen unerhörten Erfolg gebracht, und erste Geldmächte hatten sich dem Bergwerk zugewendet - gleichwohl blieb das alte System der selbständigen Kleinbetriebe aufrecht. Nicht nur in dem Sinn, daß die Gruben des herkömmlichen, engen, für alle gleichen Maßes 1) auch weiterhin die technischen Einheiten bildeten: sie sind auch Gegenstand je einer Unternehmung geblieben. Nicht ohne Zusammenhang wohl mit dem zu dieser Zeit so überaus starken Vergesellschaftungstrieb, der jedes Risiko zu teilen trachtete, aber auch andererseits wegen der ebenso charakteristischen Abneigung gegen den Großbetrieb auf seiten der Allgemeinheit bauten selbst die geldkräftigsten Gewerken je in einem der kleinen Grubenmasse mit andern zusammen. Nur aus der Summe solcher Anteile") setzte sich ihre Großunternehmung zusammen. Es ist daher richtig, nicht von dem ausgedehnten Gruben besitz z. B. der Fugger, sondern von ihrem ausgedehnten Teilbesitz zu sprechen. Um dies gerade für die Fugger zu bewähren: aus ihrer Inventur von 1527 ist jetzt bekannt geworden, daß sie in Gossensaß an 13, am Schneeberg an 19 Gruben Anteile verschiedenster Größe, bis herab zu 106, besaßen; am Falkenstein hatten sie an 45 Gruben - es gab ein Jahr vorher im ganzen 1423) — "mehr oder minder große Anteile" 1). Nach DOBEL 3) bauten sie im Jahre 1544 Teile an 40 Gruben des Falkenstein, an 19 des Ringenwechsels u. s. w. Ebenso wird von andern Großgewerken immer ihr Besitz an Teilen, nicht an Gruben hervorgehoben 6). Das Feldesmaß ergeben uns überall die B.O.

Allerdings konnten nun aber technische und ökonomische Mängel, wenn sie sich unter Umständen allzusehr fühlbar machten, zur nachträglichen Vereinigung selbständiger Kleinbetriebe drängen. Man braucht nur an die Schwierigkeit der Einhaltung der Feldesgrenze jener kleinen Maße und die daraus entstehenden Streitigkeiten?), an die Vervielfältigung der Kosten für gesonderte Sicherung, Wasserhebung, Förderung

fang beschränkt worden seien; nach rückwärts ging man doch nicht.
2) Den Mitbau an mehreren Gruben übersicht Sombart bei seinen Erörterungen über die Vermögensbildung aus Bergwerksgewinn. D. mod. Kapi-

talismus I (1902) S. 278.

3) ISSER 52 S. 428 nach einer alten "Bergbeschau".

4) STRIEDER, Inventur S. 43.

5) A. a. O. S. 202 ft.

6) Darum kann auch die Angabe eines einzelnen "Bauherrn" für jede der Falkensteiner Gruben in dem "Auszugh" von 1513 bei Issek S. 419 ft. nur dahin verstanden werden, daß es sich je um den Hauptgewerken bezw. Lehenträger handelt. Das Verzeichnis der Falkensteiner Bergwerkslehen von Bergrichter Adam Kolar, das nach Issek S. 431 die K. K. Hofbibliothek besitzen soll, vermochte ich bisher nicht zu finden.

7) Es ließ sich mach der Art und Kleinheit des Maßes schwer vermeiden worüber die Schwazer Gewerken klagen, daß "die pau dickh in einanden ligend, darin wir besorgen, hinfur werd irrung darinn": Urk. bei Worms S. 109.

<sup>1)</sup> Vgl. Gossens. B.O. 1427 a. 1; damit ainem als geleich gescheh als dem andern. Die Tendenz richtet sich gegen den Großbetrieb, der die kleinen Finder ausschließt (vgl. das entsprechende Prinzip des städtischen Gewerberechts). — Auf Mißverständnis beruht die Behauptung von Worms S. 82. daß die Betriebe in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts in ihrem Umfang beschränkt worden seien; nach rückwärts ging man doch nicht.

zu denken. Darum kam es, zumal wenn dies der überragende Teilbesitz einzelner Gewerken an benachbarten Gruben erleichterte, zu Zusammenschlagungen, die im 16. Jahrhundert, nachdem sie vereinzelt und in kleinem Maßstab seit je zur Anwendung gekommen waren, im größeren Stile durchgeführt wurden. So durch den "Anlaß" von 1525 am Falkenstein"), wo sich die Zahl der Gruben bald danach auffallend verringert"), später am Rörerbühlel. Hier waren kurz nach Entdeckung der Lager Hunderte von Schächten bezw. Gruben eröffnet worden; zahlreiche gingen alsbald wieder ein, und auch die andern hatten infolge der kleinen Maße durch Streitigkeiten, großen Holzbedarf u. s. w. zu leiden. Darum wurde auf Ansuchen der Gewerken 1543 bergbehördlich eine Neuordnung der Maße vorgenommen, wonach "am Rörerpühl, Holztratten, Ruedlwald und Rainanckhen alle gegen zusamen verglichen sein in aindlif zechen".

Beim alten blieb es ferner, was die Trennung des Bergwerks vom Schmelzwerk betrifft. Wie seit je, hatten die Gewerkschaften als solche — anders als z. B. in Sachsen 1) mit der Verarbeitung des gewonnenen Rohproduktes nichts zu tun; der gewerkschaftliche Produktionsprozeß endete mit der Verteilung der Erze. Die Verhüttung war Gegenstand selbständiger Unternehmungen der Hüttenherren oder Schmelzer. Diese sind allerdings zugleich auch die höchstveranteilten Gewerken gewesen. Sie - bezw. ihre Gesellschaften des "Bergund Schmelzwerkhandels" - ließen das ihnen gemäß den gewerkschaftlichen Teilungen zufallende Erz, aber vielfach auch fremdes, das sie kauften, in ihren Hütten zu Blicksilber oder Kupferbarren verschmelzen (event, Kupfer saigern), nahmen aber auch gegen Entgelt die Verhittung für andere vor. Von den ältesten Schwazer Großgewerken besaßen z. B. Hütten nächst dem Orte Schwaz selbst Anthony vom Ross, Stoff Tänntzl, die Brüder Schlosser ). Die Fugger legten 1527 drei Hütten an nächst Schwaz, Jenbach und in der Fuldepp (Rattenberg), davon die zweite die bedeutendste?). Andere Fugger-Hütten standen in Klausen, Sterzing, Lietzlfelden u. s. w. 8).

<sup>1)</sup> Woums S. 82. Schon vorher war eine größere Zusammenschlagung beabsichtigt. 1516 ordnet Maximilian eine Untersuchung an, weil er vernommen, daß die Gewerken bei den Gruben Kaltenbrunn und Fürstenbau, auch bei den anhängenden Gruben willens seien, "sich mit einannder zunerainnen vnd zunertragen, es beschehe dann durch kauff oder in annder wege, vnd alsdann dieselben grueben zusamen zu slagen". Innsbruck, Max. XII n. 4 a Stück 76.

<sup>2) 1526</sup> bestanden 142 Gruben (bereits nach Durchführung des Anlasses?), 1531 nur mehr 38; ISSER S. 428. Wie sich die Zahl der Gewerkschaften veränderte, ist nicht ersichtlich.

<sup>3)</sup> Wolfskron S. 181 ff.

<sup>4)</sup> Vgl. mein Böhm. Bergr. I S. 276 ff.

<sup>5)</sup> Das Gegenteil will wohl auch WORMS S. 39 nicht behaupten.

<sup>6)</sup> ISSER S. 414. Dieser nennt auch die Meutting-Gesellschaft, welche die größte Hütte (mit 6 Öfen) besessen haben soll. Doch erwähnte ich schon oben, daß der Name Meutting unter den Schmelzern nicht vorkommt.

<sup>7)</sup> DOBEL S. 202; STRIEDER, Inventur S. 45.

<sup>8)</sup> Die Orte, an welchen sich Hütten befanden, zählt der Tiroler Land-

Noben den privaten Hütten gab es landesfürstliche. Sie dienten der Verarbeitung der Fronerze und dessen, was aus den eigenen Anteilen entfiel, sollten aber auch einem weiteren Zweck entsprechen. Jene Gewerken nämlich, die nicht selbst Hüttenunternehmungen gründen konnten oder wollten, also ihre Erze verkaufen oder in fremden Hütten versehmelzen lassen mußten, unterlagen leicht der Bedrückung durch die Hüttenherren und hatten ein Interesse, daß öffentliche Hüttenwerke errichtet würden, die besseren Preis zahlten oder billiger arbeiteten. Das gleiche Interesse besaßen die Lehenhäuer, welchen minderes Erz nicht abgelöst wurde. Darum stellte schon die älteste Schwazer Berggemeinde die Bitte, "das ewr gnad ain gemaine hüten da slahe, das sew ir ärzt auch zu gelt mügen bringen"). Sie scheint nicht erfüllt worden zu sein2), wohl aber ließ Herzog Siegmund zu Mühlau und Innsbruck zwei Schmelzhütten bauen für das Bergwerk am Höttingerbach"), von dem es heißt, daß er es besonders lieb gehabt. Andere landesfürstliche (kaiserliche) Hüttenwerke standen zu Sterzing4), im Kitzbühler Bezirk und anderwärts; die bedeutendsten waren jene zu Rattenberg Brixlegg, aus der bayrischen Zeit) und Kundl<sup>5</sup>). Die Erzankäufe scheinen, wie schon früher bezüglich der Kupferankäufe bemerkt (o. S. 270), seit Maximilian, wenn gewiß nicht neu eingeführt, doch aus Rücksichten der Bergbauförderung mehr in Brauch gekommen zu sein 6). Maximilian hat auch in seiner vorderösterreichischen B.O. von 1517 die Errichtung einer landesfürstlichen Schmelzhütte und die Einsetzung eines Erzkäufers zugesagt, der da ertz kaufft von denen, so selb nit schmeltzen wollen oder konnen vmb ein zimblich gelt, des daßselbig ertz werth ist?). In der Tiroler Bergbaupolitik hat dieser landesfürstliche Erzkauf anscheinend eine bedeutende Rolle gespielt. - Ausschließlich dem Regalherrn stand das Recht auf den Brenngaden zu.

Nach alledem hat sich seit der Beteiligung des Großkapitals außer den großen Zusammenschlagungen nur wenig an der älteren Organisation der Bergwirtschaft geändert. Da sich aber in deren Rahmen die Eut-

reim auf. Hier wird auch die Größe der Hütten geschildert: als wer yede ein dorf gar gross.

1) Urk. bei Worms S. 109.

2) Ca. 1461 ist wieder von diesem Begehren die Rede; Worms S. 143. 3) Wolfskron S. 11; Ladurner S. 285 (1460).

4) 1510 wird es als baufällig und müßig stehend bezeichnet, Wolf-KRON S. 286, später ist es verpachtet, das. S. 292.

5) Zu dessen Geschichte einiges bei JUFFINGER, Kundl (1902) S. 249 ff.

Bemerkenswert ist, daß Kundl zeitweilig als Gewerke baute.

6) S. Schwazer Erf. bei WAGNER Sp. 152 (1512?). Das fiskalische Recht zum Ankauf (Vorkauf) von Erzen wahrt die bayerische B.O. für Ratten-

berg 1463 a. 69, Lori S. 63. Ein Beleg bei Pestz a. a. O. S. 34.

7) § 87, gedr. in Schau ins Land 14 S. 24. Das Projekt wurde übrigens nach Gothen, Wirtschaftsgesch. d. Schwarzw. I S. 649 nicht ausgeführt.

8) Vgl. Ettenhard. Bergbuch bei Friese a. a. O. S. 156; WOLFSKRON S. 104. Ein Verzeichnis der Erzankäufe von 1495 enthält das Pestarch. XIV n. 980. - Im allg. s. auch Schmoller, Jahrb. 15 S. 977.

wicklung des Bergbaus ins Große vollzog, muß auch die Möglichkeit, ja eine gewisse Wahrscheinlichkeit zugegeben werden, daß das Unternehmungskapital dafür zunächst hauptsächlich aus den Renten der Berge selbst stammte. Denn es bedurfte eben nicht von vornherein bedeutender Gründungsfonde, wie dies konzentrierte Großbetriebe erfordert hätten. sondern es konnten aus jährlichem Gewinn schrittweise neue Kleinbetriebe ins Leben gerufen und derart die Produktion stetig gesteigert werden. So wird es zum guten Teil nicht bergfremdes Kapital, sondern bergmäßiger Gewinn gewesen sein, den die Tänntzl. Füger u. s. w. investierten. Anders allerdings bei den Kaufleuten, die allem Anschein nach einen bedeutenden Besitz aus fremden Händen übernahmen und insbesondere auch dort einsetzten, wo bei Niedergang das einheimische

Kapital nicht mehr zu folgen vermochte.

Eben den "Kaufleuten" ist auch zuzuschreiben, was sich in der Tat mit dem Übergang der Bergwirtschaft an Großkapitalisten verändert hat, das Neue an der "kapitalistischen Ausbeutung" der Bergwerke. Neu war das rationalistische Moment, der spezifisch kaufmännische Geist des Unternehmertums, den das alte Gewerkentum nicht kannte<sup>1</sup>). Namentlich die Fugger galten infolge davon der Knappschaft als harte Herren, kamen in Konflikt mit den Bergbehörden und gericten in einen tiefen Gegensatz zur Volksauffassung. Am bittersten wurde das Urteil über sie, wenn sie sich anschickten, hoffnungslose Betriebe eingehen zu lassen, mochte selbst ein wirtschaftlicher Zusammenbruch der Bevölkerung bevorstehen, während man andererseits schwerlich würdigte, in wie vielen Fällen nur durch ihre Kapitalkraft und sichere Berechnung das Eingehen von Werken infolge von Augenblickshindernissen vermieden wurde, die vordem die Unternehmungen kurzlebig gemacht hatten. Neu war auch die Verbindung der bergmännischen Produktion mit dem Fernhandel in Metallen, insofern nämlich die hervorragendsten Händler - gerade das waren die Ausländer - auch die ersten Gewerken und Schmelzer waren bezw. wurden. Vereinigung von Produktion und Handel bildete die ökonomische Grundlage, auf welcher ihr "Berg- und Schmelzwerkshandel" stand. Von den einheimischen Gewerken gilt dies nicht oder doch lange nicht in dem Maße. Immerhin haben das fremde Beispiel und Gesellschaftsverhältnisse auch sie angespornt, den bedeutenden Handelsgewinn zu suchen. und als die monopolistischen Silber- und Kupferkäufe die übrigen gänzlich auszuschließen drohten, vermochten sie sich doch wenigstens einen Teil des Geschäftes zu sichern 2). -

Schließlich soll noch der Berghaupolitik der Tiroler Regierung gedacht werden. In der ersten Periode fällt der fiskalische Zug auf,

<sup>1)</sup> Belege z. B. bei HIRN S. 548, 550, 564.

<sup>2)</sup> Wir finden z. B. ein Abkommen in der Art, daß die Fugger als Käufer alles einzulösenden Silbers doch den vierten Teil zum gleichen Preis den Schmelzern rücküberlassen sollen, jedem nach der Anzahl des von ihm erzeugten Silbers; Pestarch. XIV n. 716 (vor 1520). Den Brüdern Stöckl wurden von Maximilian aus besonderer Gnade 400 Mk. von den an die Münze abzugebenden Silbern verkauft; Geschäft von Hof 1505 fol. 86.

der sich in dem ungemein hohen Wechsel äußert. Die ursprüngliche Höhe des Wechsels ist nicht bekannt!). Wohl aber läßt sich feststellen, daß er um die Mitte des 15. Jahrhunderts etwa 2 fl. rh. betrug, sodann jedoch eine Steigerung, bezw. der Einlösungspreis eine Herabsetzung erfuhr ein Zeichen des außergewöhnlichen Erzreichtums der Schwazer Gruben<sup>2</sup>). Die Einlösung mit 6 fl. rh., wie sie für 1440. 14483), dann wieder für 1456, 14581) bezeugt ist, und die bei einem gleichzeitigen Verkaufspreis der Einlösungsstelle von 8 fl. (oder etwas darüber (5) einen Wechsel von 2 fl. ergibt, erfuhr zugunsten der Gossensaßer und Schwazer Schmelzer durch das Privileg Siegmunds von 1449 cine Unterbrechung, indem dieses auf fünf Jahre 61 g fl. (oder ebensoviel in Münze) zusicherte b. Danach aber erfolgte die auffallende Reduktion auf 5 fl. Schon 1463 wurde mit 25 Pf. B. vom Haller Salzmaier eingelöst, was zwar in Münze eine Erhöhung gegenüber dem Satz z. B. von 1454 1), nach dem Gulden rh. aber eine Erniedrigung bedeutet, und zwar, als seit den 70er Jahren sich die Gleichung 1 fl. rh. = 60 kr. einstellte, auf die eben genannten 5 fl. 5). Damit war der niedrigste Einlösungspreis erreicht, aber nicht eigentlich auch der höchste Wechsel. Denn während für den Ankauf weiterhin der 5 fl.-Satz als Normalsatz aufrecht blieb, stieg der Preis für den Verkauf noch. Doch scheint der Wechsel als faktisch eingehobene Abgabe nie mit mehr als 3 fl.

 Vor 1427 bitten die Gossensaßer, sie beim herkömmlichen Wechsel zu lassen (Bischoff a. a. O. 39 S. 329); dessen Höhe wird aber nicht angegeben. Über den damaligen Schladminger Wechsel vgl. oben S. 270 Note 5.

2) Allerdings heißt es auch, daß viele des schweren Wechsels wegen

von dannen zögen; vgl. oben S. 260).

LADURNER S. 295. Für 1448 wird die Lösung mit 24 Pf. angegeben,
 d. i. (1 fl. = 48 kr.) 6 fl.

4) LADURNER S. 297 ff.

5) 1442. 1 Mark . . . ist verkauft für 8 fl. rh., jeden solchen fl. pr. 45 kr. gerait. — 1448 . . . verkauft worden pr. 34 Pf. B. [= 8½ fl.]. — 1456 . . . wiederum verkauft worden pr. 8 fl. rh. — 1459 . . . Im pfannhaus silber verkauft um 8 fl. rh., jeden pr. 48 kr. neuer Münzel zu raiten. Ladurnit S. 295 ff.

6) Urk, bei Worms S. 129 ff. Damit stimmen die Angaben über die Einlösung 1449—1451 bei LADURNER überein. Verkaufspreise werden für diese Zeit bezeugt: 8½ fl. (1449), 83 fl. (1450, 8½ fl. (1453). — Die Unrichtigkeit der Annahme von Worms S. 67, daß in den 6½ fl. Einlösung der

Wechsel eingeschlossen sei, ergibt sich ohne weiteres.

7) Der Zöllner am Lueg löste von den Gossensaßer Schmelzern um 20 Pf. 2 Vierer und 2 Berner neuer Währung ein, "auch pr. 6 u. 6 ef. fl. rh..

einen solchen pr. 38 kr. gerait". LADURNER S. 297.

8) Vgl. die Angabe zum Jahre 1464 bei LADURNER (oben S. 267); zum Jahre 1465 (das. S. 300); jede Mark Silber von Schwaz und Gossensaß wien. Giew. eingelöst um 25 Pf. B.; zum Jahre 1507 (das. S. 306): von jeder Mark Schwazer Silber ist der Wexl 3 fl. u. Silberlosung 5 fl. — Die von Frieße. a. a. O. S. 162 (auch Worms S. 68, etwas abweichend) mitgeteilte allgemeine Bemerkung des sog. Ettenhardschen Bergbuchs, es sei zur Zeit Siegmunds mit 5 bis 6 fl., unter Maximilian mit 8 bis 9 fl. n. s. w. eingelöst worden, ist ungenau bezw. unrichtig.

berechnet worden zu sein 1). Als starres Fixum ließ sich der 5 fl.-Satz natürlich nicht behaupten, doch suchte man ihn als Grundlage festzuhalten und im Bedürfnisfall durch "(Inaden" zu helfen"). In zahlreichen Bergwerken war an eine Belastung, wie sie der Falkenstein zu tragen vermochte, von dem sie wohl ursprünglich ausgegangen war, überhaupt nicht zu denken; sie hätten bei weit geringerem Reichtum ihrer Erze niemals erhoben werden können oder hätten erliegen müssen, wären für sie nicht Ausnahmen gemacht worden. So ergab sich je nach der durch Rücksichten der Bergbaupolitik diktierten Begünstigung einzelner Reviere, ja einzelner Grubenbaue, eine bedeutende Verschiedenheit von Lösung und Wechsel, die mit dem allgemeinen Niedergang im 16. Jahrhundert immer größer wurde und den normalen Satz zum abnormalen oder unpraktischen machte. Einige Beispiele sollen die abgestufte Einlösung, wie sie schon im 15. Jahrhundert gehandhabt wurde, beleuchten, 1465 wurde jede Mark Silber, "so zu Innsbruck gemacht worden", mit 40 Pf. eingelöst (= 10 fl. zu 48 kr.), dagegen die von Schwaz und Gossensaß mit nur 25 Pf. (s. o.). 1470: "Die Schwazer und etliche Gossensaßer Silber sind eingelöst worden per 25 Pf., aber etliche Gossensaßer Silber per 31 Pf. B<sup>3/3</sup>). In den Jahren 1471—1473 wurden die Nonser Silber zu 34 Pf. gewechselt, 1478 fanden Einlösungen zu 40 Pf. statt u. s. w. Für die spätere Zeit ist vorläufig auf Wolfskron zu verweisen 4).

Der begünstigten Einlösung entspricht ein verringerter Wechsel dort, wo den Schmelzern ihr Produkt überlassen blieb. Zahllose Privilegien beziehen sich auf die zeitliche Herabsetzung der Wechselabgabe. Im Gegensatz zum vollen Wechsel, der der "schwere" hieß— ihn hatten insbesondere die Falkensteiner Gewerken zu tragen— wurde besonders häufig der niedrige Ansatz zu 30 Kreuzern oder 12 fl. als "ringer" Wechsel bewilligt"), wie er z. B. schon seit der bayrischen Zeit den Rattenberger Schmelzern zugute kam". Es kommt aber als "ringer Wechsel" auch der Satz von 20, 15, 10, auch 6 kr. vor"). Die weiteste Begünstigung war die volle Wechselfreiheit").

<sup>1) 3</sup> fl. = 15 Pf., s, oben S. 267; ferner Ladurner S. 304, 306.

<sup>2) 1505</sup> bewilligte Max. den Schwazer Schmelzern außer der bisherigen Lösung von 5 fl. auf 2 Jahre noch 30 Kreuzer (= ½ fl.); Innsbruck, Gesch. von Hof 1505 fol. 126. Nach einem Bericht von 1564 wurde den Falkensteiner Gewerken 5 fl. "Losungsgeld" und dazu 2 fl. "Gnadengeld" gezahlt; HUBER, Mitt. d. Inst. Erg.Bd. 4 S. 186. Unter Erzherzog Ferdinand II. stieg das Losungsgeld auf 7 fl., das Gnadengeld blieb mit 2 fl. bemessen; HIRN S. 546.

<sup>3)</sup> LADURNER S. 300; die folgenden Angaben von ebenda.

<sup>4)</sup> Über die Einlösung mit erhöhtem Anschlag des Talers im 17. Jahrhundert vgl. Wolfskron z. B. S. 98, 107.

S. B. WOLFSKRON S. 59, 182 ff., 225; LADURNER S. 304 (1484).
 SENGER, Sammler 1 S. 144. Bayr. BO. von 1459 a. 6 und 1468 a. 7
 heir die Begründung) bei Lors S. 53, 96. In einem Privileg Maximilians 1507
 werden die Schwazer gegenüber den Rattenbergern zum Vorkauf von Frischwerk berechtigt, weil sie "in dem großen oder schweren Wechsel schmelzen".
 WAGNER Sp. 151; WOLFSKRON S. 290.

<sup>7)</sup> Z. B. WOLFSKRON S. 158, 186, 187, 286, 331. In der Vorderösterr. Vierteljahrschr. f. Social- u, Wirtschaftsgeschichte, V.

Ein anderes Mittel der Bergbauförderung lag in der Ermäßigung der Frone. Die Frone war der 10. Kübel geschiedenen Erzes<sup>1</sup>). Die Herabsetzung lautete häufig auf den 19. Kübel, ausnahmsweise gar auf den 30. In dringenden Fällen wurde völlige Fronfreiheit auf Zeit gewährt.

Ein drittes Mittel war die Leistung von Geldzuschüssen, Hilfen oder Gnaden. Sie wurden in verschiedener Art bewilligt. Eine war die, daß für jeden Kübel der Förderung ein Zuschuß gezahlt wurde (z. B. 1511 für jeden Star 1 Pf. B. oder 1521 für jeden Star 33 kr.) =); oder die Kammer trug einen Teil des Verbauens, d. h. des Überschusses der Betriebspassiva (z. B. "halbes Verbauen")"); oder sie zahlte z. B. den dritten Pfennig aller Kosten 1); auch wurden fixe Summen für die Fortführung bestimmter Unternehmungen geleistet<sup>5</sup>), namentlich auch kleine Leute unterstützt6). Es ist überraschend, welche Höhe die Hilfen sowohl im Verhältnis zu den landesfürstlichen Bergwerkseinkünften als auch zur Bilanz der einzelnen Unternehmung erreichten. Die Schwazer Einkünfte aus Fron und Wechsel, zu Maximilians Zeit - unter ihm scheint die intensivere Bergbauförderung begonnen zu haben — auf 150 000 fl. jährlich geschätzt 7), beliefen sich zu Beginn der Regierung Ferdinands nach Abzug aller Gnaden noch auf 100 000 fl. 8); diese Gnaden aber werden für 1525 mit 24 000 fl. 9), 1525 sehon mit 70 000 fl. (für Schwaz allein) angegeben 10). Im Jahre 1564 betrug Wechsel und Frone vom Falkenstein 12 000 bezw. 10 000 fl., an Hilfen wurden jedoch 28 000 fl. gezahlt; die Überschüsse aller Montaneinkünfte

B.O. 1517 a. 41 sind 20 Kreuzer Wechselgeld bestimmt. — Über das Verhältnis der Wechselkosten zu den übrigen Produktionskosten orientiert die Tabelle bei WOLFSKRON S. 70.

8) Z. B. das. S. 176.

1) Z. B. das. S. 182 ff.

2) Bergbuch im Cod. 44 des A. d. K. K. Minist. d. I. S. 123; WOLFS-RRON S. 42; ISSER 52 S. 424.

3) Wolfskron S. 210. Vgl. auch z. B. Hirn S. 545.

4) Öst. Z. f. Berg- u. Hw. 31 (1883) S. 131.

5) Z. B. Wolfskron S. 48.

6) Z. B. erhielt ein Knappe für seinen Bau am Höttingerbach 1567 als Hilfe 5 fl. bewilligt. Durch Hilfen und Vorschüsse auf abzulösendes Erz wurden Freigrübler mit 50—100 fl. unterstützt, Hun S. 546. Daselbst auch über Geschenke und Neujahrsgelder für Bergarbeiter. — Mit dem Zweck der Bergbauförderung hat nichts zu tun die Bewilligung von "Almosenerz", z. B. 1507, Reg. n. 711 (vgl. n. 713) in den Arch. Ber. von Ottenthal. und Redlich III.

7) S. ULMANN a. a. O. I S. 839 (nach dem Weißkunig) u. Huber a. a. O. S. 186. Die Angabe bei Wopfner, Das Almendregal d. Tir. Landesfürsten 1906 S. 38 beziffert Frone und Wechsel für 1505 auf 90000 fl., was mit Abzug

der Hilfen u. s. w. zu verstehen sein dürfte.

8) Huber a. a. O.

9) OBERLEITNER, A. f. K. öst. G. 22 S. 17.

10) BUCHOLTZ a. a. O. 8 S. 290. Nach der Tabelle bei WOLFSKRON S. 58 wären sie für den Falkenstein 1539 schon auf über 97 000 fl. gestiegen, doch bestehen Bedenken, ob die Post nur die Gnadengelder enthält.

machten zu dieser Zeit nur 42 080 fl. aus 1). Im ganzen scheinen damals den Schwazer Bauen gegen 40 000 fl. an Hilfen zugewendet worden zu sein 2). Auch die Fugger haben übrigens aus der Regierungskasse geschöpft 3). Wie liberal man, um den Niedergang zu wenden, trotz der schwierigsten Finanzverhältnisse in der Bergbauförderung verging — von der Erkenntnis erfüllt, daß einst, als Ferdinand I. die Regierung übernahm, zwei Drittel aller Kammereinkünfte vom Bergwerk und von der Münze und Saline hergekommen waren 4) —, erhellt daraus, daß selbst Überschüsse infolge der Hilfen berechnet werden konnten, wie am Falkenstein 1560 — 1565 5) oder im Kitzbühler Revier, da die Gewerken 1570 einen Reingewinn von 30—40 000 fl. erzielten zur selben Zeit, als sie 15 000 fl. Gnadengeld erhielten 5.

Wiederholt wurde die Gewißhrung von Hilfen an die Bedingung einer Besserung der Lage der Knappen geknüpft<sup>7</sup>). Der Arbeiterschaft nahm sich die Regierung überhaupt, namentlich in bösen Zeiten, warm an, so sehr ihr auch durch finanzielle Abhängigkeit und stete Drohungen mit der Auflassung schwer behaupteter Betriebe die Hände gebunden waren. Von den Lehenhäuern und Freigrüblern — auch den kleinen Gewerken — löste sie die Erze, für die sie sonst keinen Käufer fanden, ein<sup>8</sup>); sie schützte die Arbeiter durch Mitwirkung bei der Lohnsetzung und Einschreiten gegen eine Übervorteilung beim Proviantverkauf, gegen die von der Knappschaft so sehr bekämpfte Einführung des dreierlei Scheidwerks und sonst in manchem einzelnen Fall. In weitem Maße wurde, wie wir schon hörten, die Fortführung selbst unrentabler Baue übernommen, um das Brotloswerden ganzer Arbeiterschaften zu verhüten.

Manche Einrichtung, die der Gemeinsinn der Gewerken nicht zuwege brachte, ging gleichfalls vom Regalherrn aus. Schon früher war von den gemeinen Schmelzhütten die Rede. Die berühmte Wasserkunst des Lasser im Schachtbau des Falkenstein wurde auf alleinige Kosten der Kammer errichtet"). Andererseits trugen allerdings wieder die

<sup>1)</sup> Huber S. 186 ff.

<sup>2)</sup> Leider sind die sonst so lehrreichen Tabellen aus dem Anfang der 60er Jahre bei Issen S. 447 und namentlich Wolferkhon S. 70 offenbar willkürlich und unkritisch zusammengestellt; überdies scheinen auch die Ansätze der Vorlagen abzuweichen. Issen bezieht die Tabelle auf den Fuggerischen Handel am Falkenstein, was aber nach der ausgewiesenen Produktionshöhe nicht angeht, Wolferken und den Falkenstein überhaupt, was ebensowenig richtig sein dürfte.

<sup>3)</sup> Vgl. z. B. Isser S. 433 ff. (1535); Wolfskron S. 101, 108, 111 (1612—1630).

<sup>4)</sup> Vgl. Huber S. 183.

<sup>5)</sup> Dies ergibt sich aus den in Note 2 zitierten Tabellen.

<sup>6)</sup> HIRN S. 547.

<sup>7)</sup> WOLFSKRON S. 210, 218; HIRN S. 552 ff. — Auch zu anderen Zwecken sind mit einer Begünstigung Auflagen verbunden worden, z. B. der Betrieb von Hoffnungsbauen (1505, oben S. 289 Note 2).

<sup>8)</sup> Vgl. oben S. 286.

<sup>9)</sup> Isser S. 435. Vgl. Sperges, Tyrol. Bergwerksgesch. S. 117.

Gewerken einen Teil des Aufwandes für Unterhaltung der Bergwerks-

geschworenen und Offiziere1).

Wie sonst seit dem ausgehenden Mittelalter, machte sich auch in Tirol gegenüber der Privatwirtschaft der Unternehmer eine gewisse bergbehördliche Reglementierung geltend, die einerseits das fiskalische, andererseits das Gewerkeninteresse rücksichtlich der Amtsführung der gewerkschaftlichen Beamten und Diener verfolgte. Von einem weitergehenden "Direktionsprinzip" ließe sich nicht wohl sprechen.

Im ganzen muß man anerkennen, daß die tiroler Regierung in warmer Fürsorge für den Bergbau und sein eigengeartetes Völkehen niemals erlahmte, und daß sie insbesondere nicht engherzig verfular, als die reichen Hauptlager sich zu erschöpfen begannen und das

Privatkapital alsbald Ernst machte, abzuziehen<sup>2</sup>). —

Was ich im vorstehenden ausführte, soll und kann keine einzelne Frage erledigen. Es dürfte aber, wie ich beabsichtigte, genügend angedeutet sein, welch dankenswerte Untersuchungen gerade auf dem Boden der tiroler Bergbaugeschichte des Bearbeiters noch harren. —

## Neue Theorien über das kirchliche Zinsverbot3).

Von

## Fedor Schneider (Rom).

Es gab bis vor kurzem zwei Anschauungen über das kanonische Zinsverbot: die ältere, besonders von katholischen Moraltheologen vertreten, hielt den Wucher unter allen Umständen für eine Sünde gegen die christliche Nächstenliebe, das Wucherverbot für einen unentbehrlichen Bestandteil des Gebäudes der Sittenlehre. Die jüngere, wesentlich von dem verdienten Endemann verteidigt, aber schon weit früher

1) Huber S. 183 Note 3.

2) An Bemühungen, immer wieder die private Unternehmungslust zu wecken, ließ man es nicht fehlen. 1650 gab die Kammer nach älterem Muster ein Mandat an sämtliche Pfleger und Bergrichter heraus, "die Unterthanen zur Erweckung neuer Bergwerke und Schürfe zu bewegen und ihnen dabei behilflich zu sein". WOLFSKRON S. 21.

3) Franz Schaub, Der Kampf gegen den Zinswucher, ungerechten Preis und unlauteren Handel im Mittelalter. Von Karl dem Großen bis Papst Alexander III. Eine moralhistorische Untersuchung. Freiburg 1905.

KARL LESSEL, Die Entwicklungsgeschichte der kanonistisch-scholastischen Wicherlehre im 13. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Geschichte der mittelalterlichen Wirtschaftstheorien. (Dissertation von Freiburg im Üchtland). Luxemburg 1905.

Über den Inhalt des Buches von Schaub habe ich ein paar kurze, mehr orientierende Bemerkungen im Literarischen Zentralblatt LVII (1906) n. 12 S. 414 gemacht; an dieser Stelle fehlte mir die Gelegenheit, einzelne Punkte der Arbeit eingehender zu behandeln. begründet, führte dagegen abstrakte Prinzipien des Naturrechtes ins Feld und war darin, wenn auch unbewußt, im Banne ihrer Zeit, im Banne von unhistorischen Theorien, die man wohl als "manchesterlich" bezeichnet. Ihre Vertreter, und zu ihnen gehört noch heute die Mehrzahl der Forscher, die sich mit diesem Gebiete des Wirtschaftslebens beschäftigen, halten den Zins ohne Unterschied zu allen Zeiten, auf allen Stufen des Völkerlebens für berechtigt, ja sie glauben nicht, daß es jemals zinslose Darlehen gegeben habe; läßt sich im konkreten Falle der Zins nicht urkundlich erweisen, so helfen sie sich mit der Annahme versteckten, aus Furcht vor der Kirche verschleierten Wuchers. Im letzten Menschenalter wurde dann, zuerst durch Funk, eine rein historische Auffassung angebahnt, die für vorherrschend naturalwirtschaftliche Zeitalter die Zinslosigkeit - wohlverstanden des Geldes. nicht unbedingt der Naturalleihe - als ebenso selbstverständlich ansieht, wie die wirtschaftliche Billigkeit in geldwirtschaftlich geordneten Zuständen den Zins erfordert. Diese Betrachtungsweise führte mich 1: dann zu einer, wie mir scheint, gerechteren Würdigung des päpstlichen Zinsverbotes und überhaupt der kurialen Praxis gegenüber dem Geldhandel im 12. und 13. Jahrhundert; nachdrücklich hob ich hervor, wie alle Theorie des mittelalterlichen Kirchenrechtes nur als Folge der wirtschaftlichen Erscheinungen zu verstehen ist. Nun sind seitdem zwei Bücher erschienen, deren Verfasser trotz allen guten Willens sich die historische Auffassung nicht zu eigen gemacht haben; sie haben viel Gemeinsames, besonders eben den kanonistisch-theoretischen Standpunkt und das Mißverstehen des praktischen, das heißt historischen Wirtschaftslebens"). Weil sich außerdem die eine zeitlich an die andere anschließt, empfiehlt es sich, beide gemeinsam zu betrachten.

Schaub, dessen Buch von der theologischen Fakultät der Universität München als Habilitationsschrift genehmigt worden ist, hatte, wie er ausdrücklich sagt, ursprünglich die Absicht, die Wirkungen des kirchlichen Zinsverbotes auf die Bildung des modernen Kapitalismus zu untersuchen, also wohl unter der Einwirkung der bekannten Ideen von Sombart. Da sich nun, wie so oft auf dem Felde der Wirtschaftsgeschichte, im Laufe der Arbeit herausstellte, daß die Grundlagen dieser Entwicklung dunkel blieben, ging er selbständig auf frühere Zeiten zurück und kam, das sind seine Worte, "schließlich bei Karl

<sup>1)</sup> In meinem Aufsatz über "Das kirchliche Zinsverbot und die kuriale Praxis im 13. Jahrhundert" in der "Festschrift, Heineller Finne zugeeignet" (Münster 1904, S. 129 ff.) und dem ersten der Beiträge "Zur älteren päpstlichen Finanzgeschichte", der "Die Staatsschulden Alexanders III." behandelt (in "Quellen und Forschungen" IX, 1—14). Die Ursachen und praktischen Wirkungen des verzinsten Darlehens in einem engeren Gebiet (geistliches Stift) suchte ich in der Arbeit "Bistum und Geldwirtschaft, zur Geschichte des Bistums Volterra im Mittelalter" (in "Quellen und Forschungen" VIII, 77 ff. und IX, 271 ff.) zu verfolgen. Siehe jetzt auch Koch, Lehrbuch der Moraltheologie 533—541.

<sup>2)</sup> Wenn Schaub, der die Praxis fortwährend heranzieht, leider aber recht häufig mißversteht, auf S. 65 ganz richtige Ansichten über ihr Verhältnis zur Theorie äußert, so steht diese Stelle ziemlich allein gegenüber andern, wo er diese Einsicht nicht hat; vergleiche beispielsweise S. 177.

dem Großen an". Schade, daß er nicht noch etwas weiter ging. Vielleicht hätte er mehr Verständnis gewonnen, wenn er auf den Quell dieser christlichen Wuchertheorie, auf das Wirtschaftsprogramm Jesu, oder auf dessen Voraussetzung, die jüdische Wirtschaftsorganisation, oder — fast noch besser — auf die bei allen Völkern, ehe sie eine gewisse Stufe materieller Kultur erreichen, gemeinsame Abneigung gegen den Zins von Geld (im allgemeinsten Sinne) zurückging 1). Da hätte er gesehen, daß in dem vielgestaltigen Organismus der Weltwirtschaft, der uns Europäer seit Jahrtausenden aufgenommen hat, der einfachste Fall der reinen Naturalwirtschaft so selten ist, wie das einst bei der klassischen Nationalökonomie beliebte Schulbeispiel Robinsons, der alles, dessen er bedarf, selbst hervorbringt und alle seine Produkte selbst verbraucht; ebenso selten, wie in der Natur ein chemisch reines Element oder ein reguläres Dréieck. Es gibt eben - und die prähistorischen Forschungen zeigen es ja immer deutlicher2) - seit unvordenklichen Zeiten einen Welthandel, und wo ein Markt ist, da sind auch Ansätze zur Geldwirtschaft, zur Bildung eines produktiven Zahlungsmittels oder, kanonistisch ausgedrückt, eines "nummus, qui nummum parere potest". Der Begriff "Naturalwirtschaft", den die Wissenschaft mit Recht als Maßstab der wogenden Einzelerscheinungen eingeführt hat, ist eben eine Abstraktion; sehen wir ihn als Näherungswert an, so werden wir nicht erstaunt sein, überall in bedeutenderen und durch ihre handelsgeographische Lage zum Aufschwung vorausbestimmten Ländern frühzeitig in verschiedener Stärke Anläufe zur Geldwirtschaft zu finden: Vorräte an barem Geld, Bildung eigner Münze oder gar Rudimente von Kreditverkehr.

Und doch kann der Forscher, der über Besonderheiten den Blick auf das Allgemeine erhebt, solche Zustände nicht einmal als Übergänge zur Geldwirtschaft bezeichnen. Für naturaltauschende Perioden ist Zinslosigkeit des etwa aus der Ferne eindringenden gemünzten Geldes oder Edelmetalls die gegebene Wirtschaftsordnung. Gesetzt, in ein Land auf dieser Stufe kommt ein fremder Kaufmann aus einem hochkultivierten Staate mit seinen Luxusartikeln und stundet den begehrlichen, in jener von BÜCHER 3) so feinsinnig geschilderten naiven Sorglosigkeit dahinlebenden Naturkindern den Preis seiner Ware, bis er das nächste Jahr desselben Weges fährt, vielleicht unter der Vorspiegelung, es müsse ihnen leicht sein, inzwischen die nötigen Münzen zusammenzubringen. Als er wiederkommt, können die Kunden noch immer nicht bezahlen, und nun schlägt er — wie er es in seinen aus andern Zuständen abstrahierten Anschauungen vielleicht für berechtigt

<sup>1)</sup> In meiner (Schaub bekannten) Arbeit über "Das kirchliche Zinsverbot" hatte ich eine kurze Skizze der älteren Entwicklung vorangestellt; S. hätte sie vertiefen sollen, hätte dann aber freilich seinen Widerspruch gegen meine Auffassung der Karolingerzeit, von dem noch die Rede sein wird, aufgeben müssen.

<sup>2)</sup> Eine gute Übersicht findet man etwa in Sophus Müllers "Urgeschichte Europas", deutsche Übersetzung 1905.
3) In seinem klassischen Buche "Arbeit und Rhythmus".

hält — einen Zins zum Kapitale oder verlangt an dessen Stelle ein Quantum Naturalien, das er willkürlich festsetzt: verbietet nun der König des Landes den Zins, befiehlt er Rückgabe derselben Ware, die geliehen war, bestraft er den Umtausch in eine andere zum Zweck der Rückzahlung, beweist dann eine solche Gesetzgebung wirklich, daß in dem gedachten Lande eine wilde, zügellose, sozial schädliche Geld-

wirtschaft völlig durchgedrungen ist?

Nun, dieses etwas theoretisch zugespitzte Beispiel passt im ganzen auf manche Provinzen des Karolingischen Weltreiches, in dessen gefährlichem Wucher Schaub die Ursache der zahlreichen Zinsverbote in den Kapitularien und Synodalbeschlüssen, in dessen Zinsverbeten er die Grundlage der jüngeren Wuchergesetzgebung 1) sieht. Es war aber die Eigentümlichkeit des Karolingerstaates, daß er die langsam sterbenden Reste alter Kultur mit solchen kinderjungen Völkern vereinte. Daß sich die Wuchergesetzgebung mehr auf jene handelspolitisch noch immer wichtigen alten Zentren, als auf einzelne Fälle von "usura" in den germanischen Ländern bezog, das ist doch nicht ganz reine Vermutung; wir haben auch Beweise. Je mehr die letzten Trümmer des antiken Kulturlebens zerfallen, je mehr sich die Monarchie Karls des Großen auflöst, desto mehr hören jene legislativen Akte auf, sie fristen noch unter den letzten Karolingern ein kümmerliches Dasein, aber nur auf romanischem Boden; gerade in Ostfranken sind sie schen längst vergessen. Und war in der karolingischen Gesetzgebung mit "usura" wirklich der Zins vom Kapital gemeint, wie Schaub S. 34 gegen mich wieder behauptet? Ich habe oben versucht, einen Ausnahmefall zu konstruieren, in dem auch in primitiven Verhältnissen der Zins einmal vorkommen kann, füge aber gleich hinzu, dass ich die karolingische Gesetzgebung weder damit noch mit den Ruinen des römischen Wirtschaftslebens ausreichend begründet finde; hauptsächlich wollte man durch Übernahme von Bestimmungen der alten Kirche ein geschlossenes System des geltenden Rechts schaffen. Ich komme darauf zurück.

Die grundlegende irrtümliche Auffassung der karolingischen Zinsgesetzgebung ist zum Teil auf einen Dispositionsfehler zurückzuführen, der sich schwer gerächt hat. S. behandelt im ersten Teile, der sich mit der Karolingerzeit beschäftigt, zuerst den "Zinswucher" (das heißt den Geldhandel) und bringt an dieser Stelle nochmals fast alle Zitate aus Gesetzen, Konzilsakten oder Schriftstellern, die er als Quellenmaterial für den ganzen Hauptteil schon einleitend besprochen hat. Der Grund ist eben das Verkennen des Begriffs "usuna". So ist seine Darstellung des "Zinswuchers" recht umfangreich und durch zahlreiche

<sup>1)</sup> Ich will diese einmal als Ganzes so bezeichnen im Gegensatz zu der älteren, die die frühchristliche Kirche für Kleriker und, selten einmal, für enge, von ihren Priestern abhängige und durch sie kontrollierbare Gemeinden, wie die stadtrömische und die wenigen Orthodoxen im spanischen Westgotenreiche, erlassen hat. Natürlich rechne ich die karolingische Kreditgesetzgebung überhaupt nicht zu jener Gruppe der jüngeren Zinsverbote, die die Entwicklung seit dem hohen Mittelalter bestimmt haben; s. "Das kirchliche Zinsverbot" S. 139.

Belege gestützt; die der beiden weiteren Abschnitte — über Preispolitik und Handel — gerieten übermäßig mager; reden doch so wenig Quellenstellen ausdrücklich von Warenhandel und Preisbildung! Ein wirtschaftshistorisch Denkender hätte da eigentlich bedenklich werden müssen. Eine solche Verteilung der Zeugnisse wäre auffällig, selbst wenn sie eine Bankierstadt wie das Florenz des 14. Jahrhunderts beträfen; denn auch dort mißte weniger ausschließlich von Kreditgesetzgebung die Rede sein. Ganz unmöglich ist sie natürlich für jede abendländische Wirtschaft des 9. Jahrhunderts.

Nun habe ich (Zinsverbot S. 139) darauf hingewiesen, daß in der Karolingerzeit unter "usura" aus allen Gründen etwas ganz anderes zu verstehen sein muß als der Geldhandel. Das paßte aber S. wohl nicht in den Zusammenhang seines Buches; er stellt ja - ich weiß nicht, auf welche incrollable Autorität er sich stützt - im Vorwort den Lehrsatz auf, daß Karls des Großen "Zinsverbot den entscheidenden gesetzgeberischen Wendepunkt für das ganze Mittelalter bildet". Da mit diesem Satze das Gesamtergebnis der Arbeit - nicht ihre Bedeutung im einzelnen - steht und fällt, verlohnt es sich, einen Augenblick auf die Art und Weise einzugehen, wie S. sich mit meiner Ansicht abfindet. Vor allem richtet er sich in seiner Entgegnung gegen meine Behauptung, die ganze Aktion gehöre unter die Symptome karolingischer Renaissance. Karl ist nämlich, so belehrt er mich, ein praktischer Staatsmann gewesen. Und die Bischöfe Theodulf, Hinkmar und andere sind ja auch nur aus realer Notwendigkeit gegen den Wucher in die Schranken getreten; das gleiche beweisen ein paar "flammende Entrüstungen" und "dringende Vorhaltungen an den Kaiser" auf Konzilien, sowie "die klare Auffassung des Wuchers, die scharfe Scheidung von Betrug und Erpressung, die genaue Bezeichnung der Wuchersubjekte und -objekte - unter diesen auch Geld"!! Ja was soll denn das alles? Habe ich denn nicht ausdrücklich gesagt, daß ich "usura" für die Karolingerzeit nicht als Geldzins fasse und deshalb ihre Gesetzgebung, soweit sie sich etwa doch auf Kapitalzins bezieht, als gelehrte Spielerei betrachte? Daß man Betrug von Erpressung unterscheiden kann, ist noch kein Zeichen von außergewöhnlichem juristischem Scharfsinn; auch wird es einem Händler immer schwer fallen, an seinen Kunden eine Erpressung zustande zu bringen, denn ihm fehlt ja die Voraussetzung dazu, irgendwelche Gewalt. Daß die Wuchersubjekte je sehr klar bezeichnet worden wären, ist mir nicht bekannt; vielmehr stritt man sich noch 500 Jahre später, wer Wucher begehen könne; die Wucherobjekte werden dagegen, in der moralisierend-verallgemeinernden Tendenz, die schon den Vorbildern der karolingischen Jurisprudenz eigen war, so vollständig wie möglich aufgezählt; man ließ wirklich keine Form der Handelsbetrügerei und des Termingeschäftes straflos, das beste Zeichen, daß man hauptsächlich an Naturalhandel dachte. Warum hätte man da nebenbei nicht auch das Geld erwähnen sollen? Geld gab es ja damals. - Alles andere, was S. an dieser Stelle sagt, widerlegt sich durch zwei Betrachtungen.

Die Zeiten vor Karl dem Großen haben in Gallien keine Zinsver-

bote gekannt. Man muß schon sehr weit zurückgehen, um auf Spuren davon zu stoßen, und sehen wir einmal von dem spätrömischen Kulturkreise ab, so finden wir dort vorher keine Erwähnung für die naturalwirtschaftlichen Teile des Landes. Im Jahre 774 ließ sich Karl der Große vom Papste Hadrian I. die damals geltende Kompilation des kanonischen Rechts, die Dionysio-Hadriana, schenken, in der eine Anzahl alter Zinsverbote zu finden war. Seitdem sind Herrscher und Episkopat gleich eifrig mit der Bekämpfung der "usura" beschäftigt. Waren denn vorher die Ursachen nicht vorhanden, die Karl zum Einschreiten bewogen haben sollen? War der "sozialökonomische Zustand seines Reiches", der "ein generelles Zinsverbot nicht nur als möglich, sondern auch als sehr nützlich, wenn nicht gar als nötig zu empfehlen schien" (S. 31), plötzlich bei Karls Thronbesteigung aus dem Beden gewachsen? Das sind ja alles ganz unmögliche Auffassungen, die bei genaueren Erwägungen von Grundbedingungen und Folgen in sich zusammensinken, und S. weiß das auch recht gut; denn S. 30 hält er den Einfluß des "alttestamentarischen Schriftwortes" auf Karl noch für sehr groß, da der Herrscher, "der im Freundeskreis sich David nennen ließ, für sein Regierungsideal überhaupt im Alten Bund geeignete Vorbilder fand. 1); später freilich läßt S., wenig konsequent, nur praktische Motive gelten. Die Selbständigkeit des karolingischen Zinsverbotes habe ich schon 2) unter Hinweis auf die Verordnung Leos I. abgelehnt und brauche nichts hinzuzufügen; die (8. 33) gerühmte "Originalität" des "Kapitularienzinsverbotes" ist keineswegs damit zu erweisen, daß kein Zusammenhang mit den zeitlich und örtlich nächsten Wuchergesetzen besteht, sondern ältere Autoritäten zugrunde liegen müssen. Nicht die Dekretale Leos des Großen, die allerdings so weit zurückliegen würde, daß man an jedem Zusammenhange zweifeln dürfte, sondern die Dionysio-Hadriana als Brücke zu ihr klärt uns über die Herkunft der Wucherfeindschaft des Kaisers auf.

Ein zweiter Einwand. Fast von größerer Bedeutung, sagt S. (35), sei dies Zinsverbot als alle andern bis zum 13. Jahrhundert. Bedeutet also die eben besprochene Gesetzgebung wirklich die Grundlage, lätit sich dagegen ein einigermaßen ernster Kampf gegen die "usura" erst auf Alexanders III. Laterankonzilskanon hin nachweisen, so müßte man bei Ss. Ansicht annehmen, daß Hand in Hand mit der Verbreitung des Wuchers die Gesetzgeber immer mehr auf seine Gefahren aufmerksam wurden, bis sie dann in den welthistorisch bedeutsamen Bestimmungen von 1179 ihre ganze Strenge entfalteten. Ist diese Entwicklung nicht nachzuweisen, dann gibt es keine innere Verbindung zwischen den karolingischen und den späteren päpstlichen Wuchergesetzen, dann ist aber auch das karolingische Zinsverbot nicht der entscheidende Wendepunkt, sondern, wie ich es darstellte, der letzte Ausläufer der altehristlich-moralischen Zinsgesetzgebung. Und es

<sup>1)</sup> Über die Macht biblischer Einflüsse auf das Handeln des "praktischen Staatsmanns" Karls des Großen vergleiche das Buch von WILHELM OHR, "Der karolingische Gottesstaat".
2) "Das kirchliche Zinsverbot" S. 139.

besteht keinerlei historischer Zusammenhang zwischen den letzten Maßregeln aus Karolingerzeit und den schon auf Alexander III. hinleitenden ersten Zinsgesetzen der geldwirtschaftlich beeinflußten Periode. Etwa 175 Jahre lang, von 877 bis 1049, ist kein Zinsverbot erlassen oder eingeschärft worden. Ich muß also, da S. das Gegenteil wohl behauptet, doch keinen irgendwie gültigen Gegenbeweis gegen meine Darstellung erbracht hat, das früher Gesagte Wort für Wort aufrechthalten und bedaure nur, daß sich S. der prinzipiellen Bedeutung unseres Gegensatzes so wenig bewußt geworden ist; er hätte ihn sonst nicht mit

ein paar Worten abzutun versucht.

Und eine Darstellung des Kampfes gegen den "Zinswucher" — um das a priori gehässig übertreibende Schlagwort Ss. zu gebrauchen -, die wirklich dem Historiker und Wirtschaftshistoriker über diese Bewegung Aufschluß geben sollte, die für die Übergangszeiten vom primitiven zum entwickelten Wirtschaften so wichtig ist, sie müßte, ich betone es nochmals, ganz anders angelegt werden. Die ältere Periode, von dem Grundgesetz der Wucherfeindschaft einer naturalwirtschaftlichen Organisation und den deshalb mit dem Niedergang der antiken Welt sich häufenden Zeugnissen einer antiusurarischen Richtung ausgehend, müßte mit Karl und seinen Epigonen ihren Abschluß finden. Das Reizvolle an dieser Behandlung wäre, die Theorie viel sorgfältiger an der Praxis zu prüfen, als es S. versucht hat1); dabei würde sich zeigen, wo moral-idealistische Predigten, wo wirklich real begründete Kämpfe gegen den Geldhandel vorliegen. Dabei würde sich aber auch erweisen lassen, warum Karls Einschreiten so ungleich energischer war als das der Pänste und Synoden im 5. und 6. Jahrhundert, warum die Ent-

<sup>1)</sup> Leider muß ich mir versagen, die von Brunner (Zeitschrift für das gesamte Handelsrecht XXII, 64 ff.) für Italien und von KOHLER, Pfandrechtliche Forschungen 86 ff. für Frankreich zusammengestellten "Schuldurkunden" aus der Karolingerzeit im einzelnen zu erörtern, hoffe aber, bald in größerem Zusammenhange die Spuren des Schuldwesens in der Periode vorherrschender Naturalwirtschaft verfolgen zu können, die langsam zu den Ansätzen wirklichen Geldverkehrs hinüberleiten. Schaub S. 45 verkennt den wahren Charakter dieser Geschäfte und unterscheidet auch nicht die verschiedenen Abarten, die in den Urkunden erkennbar sind; ich will deshalb kurz darauf eingehen. Nicht eine einzige fällt nämlich unter die Kategorie des verzinslichen Darlehens, des "contractus usurarius". Eine setzt in Erinnerung an wirklichen Zins eine feste Naturalabgabe "pro usuris" fest, nur zwei nennen statt des Zinses die Verpflichtung des Gläubigers zum Frondienst; diese Form des Übergangs ist also im 9. Jahrhundert im Schwinden. Die große Mehrzahl (14) sind Pfandleih- oder Rentengeschäfte. Da diese wesentlich zur Zerstörung des kleinsten freien Grundbesitzes beitrugen, hat 829 eine Synode gegen sie geeifert und die Vornehmen, die dadurch ihren Besitz vergrößerten oder abrundeten, geradezu "feneratores" genannt. Dann erhebt sich 300 Jahre hindurch keine Stimme dagegen, bis die neue Bewegung des 12. Jahrhunderts dort einsetzt, wo die alte aufgehört hatte; der Kampf gegen den Geldhandel richtet sich zuerst speziell gegen den — freilich inzwischen kapitalistisch organisierten — Rentenkauf; so besonders die Synode von Tours 1163 (Zinsverbot 142. SCHAUB 45).

rüstung seiner Bischöfe gar so "flammend" auszufallen hatte. Das ist, da S. die Frühzeit beiseite läßt, in seiner Untersuchung ganz verwischt, hängt aber natürlich von den Mißständen ab, die sich jeweilig im praktischen Leben zeigten, nur daß diese unter Karl dem Großen wenig mehr mit Geldhandel zu tun hatten; und geht man auf den Begriff "usura" im Wandel der Zeiten ein¹), so wird sich ergeben, daß kreditähnliche Geschäfte um so häufiger sind, je weiter wir von Karl dem Großen zeitlich zurückgehen. Man betrachtete den Zins offenbar als erlaubt, hatte ja auch die Bekanntschaft der Dionysio-Hadriana noch nicht gemacht. Was sind das aber für Geschäfte? Ist das wirklich der technische Begriff "usura", wie ihn die spätere kanonische Gesetzgebung, wie ihn schon Aristoteles und die römische Jurisprudenz scharf erfaßten? Nein, Es ist kein Geldhandel. Es handelt sich um winzige Beträge, meist nicht einmal in Münze, sondern in Edelmetall nach Gewicht; die Kreditoren sind Großgrundbesitzer, die Debitoren kleine Bauern; der Grund ist Krieg, Hungersnot oder gesetzliche Buße; Pfandputzung wird mehr und mehr als selbstverständlich betrachtet, Geldzins kommt nur zu Anfang noch vor. Später wird auch diese Form unpraktisch, die reine Naturalleihe verdrängt sie; bei dieser ist eine Naturalquote — Pfandnutzung oder ähnliches — ebenso berechtigt wie der Geldzins in der Geldwirtschaft. Während der Übergangszeit von der einen Art zur andern bekämpft nun eben jene karolingische Gesetzgebung, die den neuen Begriff noch nicht von dem alten, verhältnismäßig leicht erkennbaren Zins in Prozenten des baren Kapitals2) schart zu scheiden gelernt hat, die Naturalabgaben ebenso wie den Geldzins. bis sie sich mit den neuen Erscheinungen vorherrschender Naturalwirtschaft abfindet. Tausch und Pfandsetzung beherrschen die folgenden stillen Jahrhunderte des Wirtschaftslebens<sup>3</sup>).

<sup>1)</sup> Zum Beweise, daß "usura" in den Kapitularien in einer sehr verallgemeinerten, von der scharfen Präzisierung der alten Rechtssprache abweichenden Bedeutung gebraucht wird, verwies ich auf das Nymwegener Kapitulare von 806 (c. 11. 16–18), wo der Begriff so paraphrasiert wird, "daß man sieht, kein Mensch war damals mehr mit ihm vertraut". S. lehnt meine Folgerung ab, weil zu beachten sei, "daß an der betreffenden Stelle . . . nieht bloß usura und fenus, sondern nebenan c. 12–14 auch die jenem Zeitalter gewiß nicht fremden Begriffe cupiditas und avaritia pedantisch definiert werden". Eine eigenartige Widerlegung. Ich muß gestehen, daß mir "cupiditas" und "avaritia" als strafrechtliche termini allerdings der Definition äußerst bedürftig erscheinen, weit mehr als "usura". Daß, wie SOMMERLAD, Die wirtschaftliche Tätigkeit der Kirche in Deutschland II, 119 aufstellt, die Nymwegener Wuchertheorien auf Lactantius zurückgehen, weist S. 59 Note 4 mit Recht zurück.

Beide, auch die Naturalquote, können ja in dem allgemeinen Wertmesser Geld ausgedrückt werden.

<sup>3)</sup> Zum Glück können wir an der Hand der merowingischen Formein auch den frühsten Übergang verfolgen. Am ältesten sind — außer den westgetischen Formein 38 und 44, die, auf Spanien oder die Provence berechnet, entwickeltere, nie so völlig primitiv gewordene Zustände voraussetzen und deshalb hier nicht verallgemeinert werden dürfen — die Marculfschen 26 und 27 und n. 24 von Sens; sie rechnen noch nach Goldsolidi und haber

So bleibt es bis zum Ende dieser ersten Periode; etwa seit der Mitte des 11. Jahrhunderts beginnen dann die Zeugnisse neuen Geldhandels und erneuten Kampfes gegen ihn; erst spärlich, unbestimmt, allmählich häufiger werdend. Daß dieser zweite große Abschnitt kaum in loser, keineswegs aber in innerer, entwicklungsgeschichtlicher Verbindung mit dem ersten steht, das hat S. also verkannt und damit ein vielfach falsehes und verzerrtes Bild der Wirtschaftszustände gezeichnet, die er als Korrelat der auf sie bezüglichen kirchlichen Bestrebungen vorführen muß; dadurch ist auch die Geschichte dieser selbst nicht richtig behandelt. Nicht allein der Wortlaut der Texte, auch die innern Beweggründe der Gesetze sind maßgebend für ihre Selbständigkeit oder Abhängigkeit.

Einige Einzelheiten dieses ersten Teils mögen noch kurz zur Sprache kommen. S. 42 ist "pecunia" absolut nicht als "Geld", sondern als "Habe" zu fassen. S. 41 betont der Verfasser — ganz allgemein —, daß der Wucher seiner ersten Periode "Sachwucher" und nicht "Geldwucher" war. Ja freilich! Aber dann gehörten alle diese Zeugnisse nicht in den ersten Unterteil, der "Geldwucher" aber war zu scheiden und allein in Beziehung zum Zinsverbot zu setzen. Zu S. 45: die Annahme, daß die gegenseitigen verzinslichen Darlehen der Händler unter

etwa die Verhältnisse gegen 650 im Auge. Wann die Sammlung als solche entstanden ist, bleibt dabei für unsern Zweck ganz gleichgültig, da sich in einer Formel, namentlich bei der Zähigkeit wirtschaftlich stagnierender Zeiten, ein ungewöhnlich gewordener Wertausdruck lange halten kann. Marc. 27 und Sen. 24 setzen einen Entgelt in Fronden voraus; Visig. 44 nennt als Pfand einen "servus". Die beiden alten, wohl die ältesten, kennen noch einen Geldzins (er ist in Marc. 26 auf 33½ % normiert), was in den erhaltenen Urkunden nicht mehr vorkommt. Der Frondienst, der zwar sicher nicht "usura", aber doch eine Form der Entschädigung ist, für die der Debitor - und zwar oft schon "sub pena dupli" - haftet, bildet den Übergang zu den andern Formen, die ein bloßes Rentengeschäft darstellen. Noch RAI-MUND VON PENNAFORT, Summa II, 7 § 9 kennt Entschädigung des Gläubigers durch Arbeitsleistung. Zu dieser Zwischenstufe würden dann von den späteren Formeln, deren Kennzeichen die Zahlung in Silber nach Gewicht, nicht mehr in Münze ist, noch Andec. 18 und 38 gehören; zu ihnen leiten Cart. Sen. 3 und Andec. 22 über, in denen zwar der Goldsolidus noch Rechnungsmünze, die Zahlung aber in Silber nach Gewicht vorausgesehen ist. Dem Abschluß der Entwicklung gehören die Darlehen an, die anstatt irgendeiner Form oder eines Surrogates der Zinsen das Pfand zur Grundlage haben. Es sind Cart. Sen. 48 - nach Goldsolidi gerechnet, aber in Silber nach Gewicht bezahlt -. Form. Tur. 13 und append. 1, ohne Angabe der Zahlungsweise. So bieten die Formeln nicht, wie S. meint, 12 verzinsliche und zwei zinslose Darlehen, sondern zwei mit Geldzins und 12, die alles mögliche, nur keinen Geldzins beweisen. Im ganzen ergibt sich aus den Formeln die gleiche Entwicklung wie aus den etwas späteren Urkunden (oben S. 298 Anm. 1). Die eigentümliche agrarische Gebundenheit der Zustände, die beiden Quellengruppen zugrunde liegt, äußert sich darin, daß durchweg der Gläubiger Herr des Schuldners ist; oft wird er als "frater" bezeichnet, ist also Vertreter eines Klosters. Wenn der arme bäuerliche Schuldner seine Fronden nicht leistet. wird er nach diesen urwüchsigen "Obligationen" vom "Geldgeber" durchgenrügelt!

sich dem Gesetzgeber entgingen, weil keine Klage laut wurde, ist eine zu vage Hypothese und zeugt nicht gerade von tiefem Verständnis des damaligen Handels. S. 47 leugnet S. sehr zu Unrecht die Zinslosigkeit in der spätkarolingischen Zeit. S. 75 erklärt er kurzab den Preiswucher als verwandt mit dem Zinswucher. Das ist eben der Irrtum! Es kam den ganz moraltheologisch und wenig sozialökonomisch denkenden Geistlichen des frühen Mittelalters so vor, war aber eine Konfusion. S. 87 bestreitet S. sehr mit Unrecht die von Soetbeer und Inama gefundene Erklärung der Werttarife von 794. S. 91 zieht er aus der von Othloh, also mehr als ein Jahrhundert später, verfaßten Vita s. Wolfkangs Schlüsse für "kirchlich-staatliche Praxis" gegenüber dem Getreidehandel im 10. Jahrhundert. Unerklärlich, wie S. (101) der launigen Schnurre des großen Novellisten NOTKER von der auf Befehl Karls des Großen von einem Händler dem Erzbischof Richulf von Mainz als orientalisches Wundertier angedrehten einbalsamierten Maus eine Bedeutung für die "Psychologie des damaligen Handels" abgewinnen will. Zu S. 79-103: Die Beurteilung der karolingischen Preispolitik, die sich mangels exakten Materials in allerlei schönen theoretischen Abhandlungen ergeht und besonders mit dem Postulat operiert, daß die Regierung zu allen Zeiten übermäßigen Handelsgewinn einzuschränken habe, ist recht müßig und wird auch durch das Hineintragen von Vergleichen mit unserer Zeit (S. 92 Karls Bestimmungen über den Verkauf von Domänenerträgen mit moderner "Schleuderkonkurrenz"!) nicht sachlicher. S. 101, gelegentlich des Gesetzes Karls gegen die Preiserhöhung friesischer Tuche, dekretiert S. schlankweg, daß diese "ökonomisch vollständig unbegründet war", und stempelt Karls Verfahren zu einem "Akt politischer Ethik" (sic!). Woher weiß er denn, was er voraussetzt, nämlich, daß jener Preisaufschlag durch nichts gerechtfertigt war? Und mit Begriffen wie "politische Ethik" sollte man auf diesem Gebiete überhaupt nicht operieren; es wird etwas Ungehöriges, weil nicht Meßbares hineingetragen in Dinge, die, wie die Wirtschaftspolitik, an sich exakter Untersuchung zugänglich sind. Mehr wie "wirtschaftliche Billigkeit" würde ich nicht zugeben. Den Ginfel der Geschmacklosigkeit erreicht aber der Verfasser, wenn er auf S. 102 seinem Heldentenor für politische Ethik zumutet, er würde gegen den bösen Willen seiner an Termingeschäften interessierten Richter und Beamten die Reform des Wirtschaftslebens haben durchführen können, "wenn er nicht beständig in Kriege verwickelt gewesen wäre"! Ein tiefes Verständnis für das Wesen germanischen Heerkönigtums. Nebenbei bemerkt, ist S. (103) der Ansicht, "gemeine Kornhäuser wären die besten Preisregulatoren gewesen". Da wäre ich lieber gleich für einen karolingischen Antrag Kanitz. S. 105: Die durch ihren Salzexport ins Langobardenreich berühmte Seestadt an der Po-Lagune 1) heißt nicht Comaclo, sondern Comacchio. Köstlich finde ich die Versicherung auf S. 105: "Man mag einen Kaufmann noch so hoch achten - und es gibt

<sup>1)</sup> Hartmann, Zur Wirtschaftsgeschichte 75 ff. Kretschmayr, Geschichte von Venedig I, 100. Schaube, Handelsgeschichte der romanischen Völker 3.

viele ehrenwerte Kaufleute" u.s. w.! Alle Oberflächlichkeiten des § 13. "Handelspolitik der Karolinger", anzuführen sei mir erspart. Von den konfessionspolitischen Auslassungen am Schlusse des ersten

Hauptteils (S. 118 f.) kein Wort.

Der zweite Abschnitt, der die Entwicklung von etwa 900 bis zu Alexander III. behandelt, bringt wertvolle Zeugnisse für das ganz allmähliche, anfangs in enge Grenzen geschlossene Neuaufkommen des Geldhandels; leider hat S. sich selbst das Verständnis des fleißig zusammengetragenen Materials durch seine falschen Anschauungen über den Gang der Wirtschaftsgeschichte verschlossen. Warum werden auf S. 143 Endemanns "Studien in der romanisch-kanonistischen Wirtschaftsgeschichte" nicht für die Stellung der Glossatoren zum Wucherverbote zitiert? Zu S. 142 Anm. 2: die dort vorausgenommenen Ergebnisse einer angekündigten Untersuchung über die "consuetudines" von S. Victor in Paris, die Lamprechts Zeitansätze sehr herabdrücken wollen, sind mir vorläufig etwas problematisch. S. 159 ff. werden durchgehend Seedarlehen, "commenda" und "societas" durcheinandergeworfen. Genaue Kenntnis von Goldschmidts Universalgeschichte des Handelsrechts und Silberschmidts Buche über "die Kommenda" 1) könnte man doch verlangen. Zu S. 166: Der Ausdruck "iudaizare" für wuchern, den Bernhard von Clairvaux gebraucht, ist nicht bezeichnend für die damalige Allgemeinheit des Wuchers bei den Juden, sondern für den etwas manirierten Stil dieses Schriftstellers. Über die prinzipielle Bedeutung der Zinsgesetze Alexanders III., die im Gegensatz zu der älteren Wuchergesetzgebung weniger von moralisierenden Tendenzen wie von Beobachtungen juristisch-formalistischer Natur ausgingen, zu denen eine gute Kenntnis des wirklichen Geschäftslebens trat, ist - getreu der Grundanschauung, nicht sie, sondern die karolingischen bildeten die Epoche - viel zu wenig eingehend gesprochen. Daß S. (200) es fertig bringt, das lächerliche, in verbissener Wut und Voreingenommenheit entworfene Zerrbild, das der mönchische Sittenrichter Alpert von den Tieler Kaufleuten entwirft, auch nur zum kleinsten Teile ernst zu nehmen, zeigt, daß seine historische Methode nicht immer einwandfrei ist. Im allgemeinen fordert dieser Teil -der freilich mehr eine Sammlung der Zeugnisse als eine Darstellung enthält - weniger zu Widersprüchen heraus als der erste.

Mein Urteil zusammenfassend, bedaure ich, daß das Buch nicht auf ernsteren wirtschaftsgeschichtlichen und überhaupt sozialökonomischen Studien aufgebaut ist. Weil S. Quellen und Literatur mit großem Fleiß in rühmenswerter Vollständigkeit herangezogen hat, habe ich keinen Abstand davon genommen, in einer streng wissenschaftlichen Zeitschrift über seine Arbeit zu berichten, trotzdem unwissenschaftliche, hohl doktrinäre Tendenzphrasen und selbst politische Voreingenommenheiten den Charakter exakter Forschung häufig beeinträchtigen.

L. GOLDSCHMIDT, Universalgeschichte des Handelsrechts, I. (einziger)
 Stuttgart 1891. Stleberschmidt, Die Kommende in ihrer frühsten Entwicklung bis zum 13. Jahrhundert (mit einer Einleitung von GOLDSCHMIDT), Würzburg 1884.

Wir kommen zu Lessel, der sich mit der Entwicklungsgeschichte der Wucherlehre im 13. Jahrhundert beschäftigt. Sein Hauptvorzug ist, daß er systematisch arbeitet; ferner gewinnt seine Arbeit dadurch, daß er sich grundsätzlich der "Bezugnahme auf Verhältnisse der heutigen Volkswirtschaft" enthält 1) — aus der bei Schaub ja doch nur so oft Parteitendenz sprach. Freilich, so grundsätzlich möchte ich einen Vergleich mit andern Wirtschaftszuständen — ganz allgemein — nicht ablehnen; doch gehört sehr viel Takt dazu, und gerade für eine Dissertation hätte ich auch davon abgeraten. Leider fehlt die praktische Gegenprobe, was L. selbst als Nachteil seiner Arbeit ansicht; aber auch der reinen Theorie zu folgen ist unter Umständen ersprießlich?). In Wirklichkeit entstellt freilich die absolute Ignoranz auf dem Gebiete der wirtschaftlichen Realität in der behandelten Zeit das Buch so, daß wir es ad acta legen würden, wäre es nicht geboten, gegen die blanmäßige Nichtberücksichtigung neuerer Arbeiten zeitig die Stimme zu erheben.

Irrtümlich ist der erste Satz der historischen Einleitung, daß die Anfangsgründe der scholastischen Wucherlehre in den Schriften der Kirchenväter liegen (S. 6). Die ganze Einleitung ist etwas matt und bewegt sich in allgemeinen Redensarten; die einschlagende Literatur ist nicht erschöpft. S. 8 n. 1 lies "Remigius Autissiodor." statt "Antiss." Dab es am Verfasser liegt, wenn er Werke wie die des Rather ohne jedes Ergebnis für seine Studien durchblätterte (S. 8), zeigt ein Vergleich mit Schaub, der überhaupt gründlicher in der Quellensammlung ist. Im übrigen ist auch L. nicht auf den Gedanken gekommen, daß das Zinsverbot von 1179 — auch für die Theorie — den Wendepunkt bildet und deshalb erst um den Jahrhundertwechsel eine irgendwie bedeutsame theoretische Literatur beginnt. Meine Arbeit über das Zinsverbot, die eine vollständigere Übersicht der Entwicklung enthält. ist ihm entgangen, wie überhaupt ein starker Nachteil der Schrift in Ls. geringer Belesenheit liegt. Besonders ist die allmähliche Ausgestaltung der Doktrin von 1200 bis 1250, die nach meinen Untersuchungen über die gleichzeitige Praxis3) höchst interessant sein müßte, gar nicht berücksichtigt, sondern der Zeitraum als Ganzes zusammengefaßt. Ein Zeichen groben Unverständnisses der wirtschaftlichen Wirklichkeit, wie es nur bei absoluter Beschränkung auf die Theorie möglich ist, bildet die apodiktische Behauptung, die Idee von der Unfruchtbarkeit des Geldes habe den tatsächlichen Wirtschaftszuständen des 13. Jahrhunderts entsprochen, die sich auf S. 13 und, noch törichter gefaßt, auf S. 16 findet. Zu S. 14: Gegenüber Ls. Behauptung. daß GRATIAN nicht nötig hatte, eine rationale Begründung des Wucherverbotes zu geben, weil der autoritative, historisch eingelebte Rechtssatz genügte, verweise ich auf meine ganz entgegengesetzten

S. 5

<sup>2)</sup> In meinem Aufsatze über "das kirchliche Zinsverbot" habe ich das Korrelat einer Arbeit über die Theorien darüber lebhaft vermißt und bin dem Verf. daher dankbar, daß er wenigstens eine Periode darauf hin untersucht. 3) "Das kirchliche Zinsverbot" 147 ff.

Ausführungen'); wieder liegt bei L. ein Fall von Verkennen der histocischen Entwicklung vor. Zu S. 14-15: Wichtig ist die Beweisführung RAIMUNDS VON PENNAFORT, des Kompilators von Gregors IX. "Liber Extra", daß "mutuum" und Handelsdarlehen unproduktiv seien, weil die Gründe für die Entgeltlichkeit der "locatio" (des Mietsvertrages) auf sie nicht zuträfen. Mehr als die Einzelheiten der Begründung interessiert den Historiker, daß auch die kirchliche Praxis ("Zinsverbot" 150) damals noch viel schroffer gegen den Zins auftrat als nach 1250. RAIMUND empfand bereits den Einfluß der in c. 11 D. 88 des Dekrets nachträglich<sup>2</sup>) als Palea eingeschobenen Chrysostomusstelle, die in ihrer auf Aristoteles 3) zurückgehenden abstrakten Schärfe die Unproduktivität des Geldes als unwiderlegbares Axiom aufstellt4). Später hat man die Bedeutung dieser Palea sehr abgeschwächt. -Zu S. 16: L. stellt das ganze logische System auf den Kopf, wenn er aus der Anm. 3 zitierten Stelle des Wilhelm von Auxerre f. 226: "fructus denarii sunt non ex se, sed per accidens" schließt, daß die kirchlichen Autoren annähmen, bisweilen könne auch das Geld produktiv sein. Die Scholastiker entscheiden sich unter allen Umständen für die Unproduktivität des Geldes "ex se", dagegen meinen sie, wenn es (scheinbar) Ertrag bringe, so sei das (nicht "ex se", sondern) eine Folge hinzutretender Nebenumstände (per accidens; wer sich mit den Scholastikern beschäftigt, müßte wissen, daß das nicht "bisweilen" bedeutet!). So umging man die vor Augen liegende Tatsache der Produktivität durch einen dialektischen Kniff, um die Doktrin zu retten. Zu S. 18 Anm. 3: Wenn sich in venezianischen Urkunden "prode" für Zins erst im 14. Jahrhundert findet, so kommt es in Pisa spätestens schon im 13. Jahrhundert vor, bei Guittone d'Arezzo 1260 sogar in übertragener Bedeutung<sup>5</sup>). Daß sich praktisch wirkliche Zinsen ("usurae", keine "äußern" Zinstitel) während des 13. Jahrhunderts viel häufiger finden, als L. glaubt, habe ich öfters gelegentlich in kleineren wirtschaftsgeschichtlichen Aufsätzen berührt, und die vom Kgl. Preußischen Historischen Institut zu Rom () vorbereiteten "Regesta chartarum Italiae" werden das Material dafür sehr vermehren. Zu S. 19: Zu den tituli "damni emergentis" und "morae" wären meine

1) Daselbst 140 f.

Aber nicht erst, wie Lessel meint, Ende des 12. Jahrhunderts; ver-gleiche Schaub 200. Es ist die bekannte Palea "Eiciens".

4) Das gibt Schaub 201 mit Recht an.

6: In Verbindung mit dem Istituto storico italiano; doch scheiden die von diesem übernommenen Bände im vorliegenden Falle aus, da sie nur bis

zum Jahre 1200 gehen sollen.

<sup>3) &</sup>quot;Das kirchliche Zinsverbot" 148 Ann. I, wozu ich jetzt ergänzend bemerken möchte, daß RAIMUND VON PENNAFORT die aristotelische Lehre micht bloß durch Vermittlung von Ambrosius, sondern auch von Chrysosto-MUS kannte.

<sup>5)</sup> In der Kanzone "Foll' è chi fugge il suo pro' e chêr danno". Zu der angegebenen Stelle bei L. möchte ich noch hinzufügen, daß unser Wort "Zins" nicht von "census", sondern von "centesima" (vergleiche FORCELLINI s. v.) abzuleiten ist.

Angaben "Zinsverbot" 148 zu vergleichen gewesen. Übrigens ist die "pena dupli", die sich schon in den ältesten italienischen und französischen Obligationen des frühen Mittelalters findet 1), zugleich mit den juristischen Begriffen "lucrum (cessans)", "damnum (emergens)" von Justinian am 1. September 5312) in die Gesetzespraxis eingeführt worden. - Zu S. 20: Für den Widerwillen der Praxis gegen den "titulus poenae conventionalis" ist bezeichnend, daß er niemals in den mir bekannten, nach hunderten zählenden Schuldurkunden des 12. und 13. Jahrhunderts als Grund der Verzugszinsen genannt wird. Übrigens stellt die Theorie den Titel meines Erachtens ganz umsonst auf, da sie unter ihn einfach alle andern Titel subsummiert"), so daß er allgemein "dampna, expensas, interesse" nach der um 1250 üblichen Formel 4) umfabt. Interessant. daß Wilhelm von Auxerre, bei weitem der Praktischeste unter den Kanonisten, hinzufügt, so weit könnten auch Papst und Kardinäle in ihren Briefen die Poen anerkennen. Er kennt also die kuriale Praxis, die 5) um 1230 etwa solche Grundsätze gehabt haben muß, wie ihre Entscheidungen ergeben. - Zu S. 21: "damnun" umfabt nur in der Theorie auch die Beitreibungskosten der Schuld; in der Praxis werden diese gewöhnlich besonders als "expensae" (auch "labores et expensae") aufgeführt, oft auch genau definiert (etwa ..expensae duorum equitum mercatorum cum duobus scrvientibus usque ad solutionem totius debiti") 6). Dagegen sind die Erörterungen über "lucrum cessans" und "titulus periculi") klar und richtig. Gründe, die Gratian veranlaßten, die Ansichten der II. Lateransynode iiber den Wucher zu ignorieren, obgleich er sie kannte, habe ich ") Vermutungen aufgestellt, auf denen ich gegenüber L. S. 24 f. bestehen muß. S. 32 wird über den Viehvertrag in der Theorie gehandelt, dessen Bedeutung noch um 1250 für die noch immer umfangreiche Naturalwirtschaft nicht gering ist.

Diese erste Periode steht nur indirekt und zum kleinsten Teile unter dem Einfluß von Aristoteles; in der zweiten hat dessen Lehre. dati das Geld ausschließlich dem Tansch zu dienen habe") und deshalb nur konsumtiv sein könne, die unbestrittene Herrschaft errungen (L. S. 39 ff.). Zu S. 48: Nach DUNS ist "interesser etwa wieder, wie die "poena conventionalis" nach Wilhelm von Auxerre 10), der allgemeine Begriff, der alle erlaubten Entschädigungen für geliebenes

Li Siehe oben S. 299 Anm. S.

<sup>2) 1 (°.</sup> Vil 47.

<sup>3)</sup> So the es Whilliam von Aumerre f. 225.

<sup>4)</sup> Über deren Entwicklung vergleiche "Das kirchliche Zinsverbot" S. 149-152.

<sup>5)</sup> Daselbst S. 149 Anm. 1.

<sup>6)</sup> A. SCHULTE, Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien II, 288.

<sup>7)</sup> Besonders beim Seedarlehen gebraucht, doch durch Entscheidung Gregors IX. c. 19 X. V 19 für unzulässig erklärt. St. "Zinsverbet" 141 Anm. j.

<sup>9)</sup> Aristoteles, Politica I, 6.

<sup>10)</sup> Siehe oben.

Viert ljahrschi, f. Somal u. Wirtschaftsgesof, else, V.

Kapital umfaßt. Тномая unterscheidet nun zwar scheinbar - doch nur scheinbar, siehe L. S. 50 - zwischen "damnum" und "interesse". Man sieht: um diese Worte wirklich zu verstehen, hilft das Studium der grauen Theorie sehr wenig; man muß von der Praxis ausgehen, die sich damals daran gewöhnte, die Verzugszinsen unter "damna, expensae, interesse" zusammenzufassen, und die Entwicklung solcher Bezeichnungen verfolgen<sup>1</sup>). Im allgemeinen möchte ich auch die Darlegung Ls. über die Stellung der Doktrin zu "lucrum cessans", "damnum", "interesse" anerkennend hervorheben. Demnach ist den Scholastikern "lucrum cessans" ein virtueller, in der Zukunft als möglich gedachter Schade, während "damnum emergens" ein de facto erlittener Verlust ist2). — Interessant sind (8, 51—53) die Ausführungen über das Wuchersubjekt, also über die Frage, wer durch Wucher sündige. auch der Schuldner, der Zinsen zahlt, oder nur der Geldgeber, der Zinsen fordert und nimmt. Diese viel ventilierte Frage beantwortet L. nach einigem Schwanken doch - im Sinne der späteren Doktrin. während die frühere strenger dachte - dahin, daß nur der Geldgeber sündige 3). - S. 53-56 stellt L. die Ansichten der kanonistischen Doktrin über die Nichtintervention des Staates zusammen; dabei zeigt sich so recht, wie sehr damals die Legisten noch gegen das Zinsverbot gewesen sein müssen, was sich erst sehr allmählich geändert hat. Natürlich suchen die Kanonisten die kirchliche Ansicht gegenüber der Ignorierung seitens der Lehrer des römischen Rechts zu stützen. indem sie den Zins naturrechtlich als strafbar erweisen. Thomas von Aquino, der Erbe alter Staatsweisheit seines Hauses, denkt in diesem Punkte wirklich auffallend frei und groß über die Pflichten des Herr-

2) Daß diese Unterscheidung eigentlich schon im Wortsinn liegt, dagegen für die Praxis ohne jede Bedeutung ist, hob ich a. a. O. hervor.

Das Notwendigste darüber habe ich "Zinsverbot" 150 ff. zusammengestellt.

<sup>3)</sup> Diese Frage wurde kirchenrechtlich und kirchengeschichtlich bedeutsam, als Gottlob, Historisches Jahrbuch XX, 665-717 bewiesen zu haben glaubte, die Päpste des 13. Jahrhunderts, also gerade diejenigen, die den Wucher am schärfsten in ihrer Gesetzgebung bekämpften, hätten selbst kein Bedenken getragen, in ihren politischen Nöten Usuren zu zahlen. Gorrhob führte diese mildere Praxis an, die in dem Zinsenzahlen des Schuldners kein Vergehen sieht, überging aber, daß die frühere, den meisten seiner Beweisstücke gleichzeitige Scholastik der strengeren Anschauung huldigte. Die Kontroverse hat jetzt doch wohl an Interesse verloren, da ich alle Zeugnisse von Usurzahlung durch Päpste, die Gottlon beibrachte, als nicht beweiskräftig erwiesen habe ("Zinsverbot" 161—167. "Zur älteren päpstlichen Finanzgeschichte" II: "Die große Staatsanleihe für Karl von Anjou und ihre Tilgung" in "Quellen und Forschungen" IX, 15—29, besonders 21 Anm. 3). Anders lag es bei den päpstlichen Anleihen, die vor 1179 geschlossen wurden, während Alexander III. nach dem Zinsverbot des dritten ökumenischen Laterankonzils sofort alle Anleihen "sub usuris" abstieti oder in unverzinsliche konvertierte; vergleiche "Zur älteren päpstlichen Finanzgeschichte" I: "Die Staatsschulden Alexanders III.", a. a. O. 1-14. Diese Haltung der kurialen Praxis bildet übrigens wieder einen starken Beweis dafür, daß ich mit Recht das Zinsverbot von 1179 für das entscheidende ansehe.

schers. Der öffentliche Kredit würde leiden, sagt er, wenn der Staat sich das Wucherverbot zu eigen machen wollte, und das wäre für da-Gemeinwesen ein Unglück, da das "mutuum" oft großen Nutzen biete. "licet sub usuris". Das ist doch ziemlich revolutionär gedacht: viel weltlicher konnte auch ein Legist diese Dinge nicht anschen 1). -Auf S. 56-62 beschäftigt sich L. und das ist für die Geschichte des Geldhandels wichtig - mit der Stellung der scholastischen Doktrin zum Seedarlehen, das sie (in dieser Zeit, auf Grund der Entscheidung Gregors IX.2) ablehnt, und zu der "societas", die sie unscharf erfaßt und wenig berücksichtigt. Thomas Aquinas erkennt Erträge, die das in die "societas" von einem Teilhaber eingezahlte Kapital macht. als berechtigt mit Hilfe eines Trugschlusses an, der die gleiche Folgerung für jedes "mutuum" haben müßte; doch das leugnet er. Von der "societas" kennt Thomas überhaupt nur die einfachste Spezialform, die "commenda" 3). Auf S. 62 hält übrigens L. selbst "commenda" und "societas" nicht scharf auseinander; nur diese, nicht jene. erlaubt einen Gesellschaftsvertrag, nach dem Eigentum und Gefahr dem Kapitalisten bleibt und daher die Gewinnbeteiligung kanonistisch ohne Sünde erfolgt; ich füge hinzu, der Hauntgrund für die Berechtigung der "societas" ist, daß der Gewinn in der Hauptsache als Produkt der Arbeit des "socius" aufgefaßt werden kann.

Teilt somit auch Ls. Buch den Mangel von Schaub, daß die wirtschaftshistorische Grundlage zu eberflächlich ist, so bietet es trotzdem und trotz der zahlreichen Verstöße in Einzelheiten doch reiche Belehrung, und gerade der Historiker, für den es sehwer ist, das kunstvolleaber oft bizarre Gebäude der Scholastik in allen Einzelheiten richtig zu würdigen, ist gehalten, seine Dankbarkeit für ähnliche Untersuchungen auszusprechen. Darf ich nun zum Schluß noch einen frommen Wunschäußern, so wäre es, daß wir endlich einmal für die Geschichte des Kampfes gegen den Geldhandel eine umfassende, nicht auf eine einzelne Periode beschränkte, wirtschaftshistorisch gut fundierte und Praxis wie Theorie behandelnde Monographie bekämen. Für die Probleme der mittelalterlichen Volkswirtschaft würde ihr Ertrag unerwartet groß sein.

<sup>1)</sup> Freilich stellt sich der große Scholastiker nach der üblichen Methode dann sofort wieder auf den kirchlichen Standpunkt, da der Kanonist das Heil nicht nur der Gesamtheit, sondern vor allem des Individuums vor Augen haben und darum den Wucher strafen misse.

<sup>2)</sup> Siehe oben S. 305 Anm. 7.

<sup>3)</sup> Wenn ich die "commenda" so bezeichne, so muß ich gleich hinzufügen, daß das in diesem Zusammenhange, d. h. systematisch, aber nicht historisch berechtigt ist; nach der geschichtlichen Entwicklung sind "societas" und "commenda" selbständig nebeneinander zu stellen, da sie verschiedene Ursprung, verschiedene Verbreitungsgebiete haben und in der Ausgestaltung verschiedene Wege gegangen sind; vergleiche die oben 8. 302 Anm. 1 angeführten Werke von Goldschmutt S. 254 ff. und Shuelberschmudt. — Über die Stellung von Thomas zu den Handelsgesellschaften schließe ich mich also der von L. bekämpften Auffassung von Rambaut, Historie des doctrines économiques (Paris 1899), 25. 36 an, da der Aquinat trotz aller vagen Ausdrücke nur so interpretiert werden kann, daß er sich auf die "commenda" bezieht.

## Literatur.

## L'histoire de l'Industrie à Mulhouse et en Haute-Alsace, d'après une enquête récente<sup>1</sup>).

Une des difficultés les plus graves qui aient retardé jusqu'ici le progrès des études d'histoire économique provient de l'absence de bonnes monographies. L'excellente enquête dont la Société Industrielle de Mulhouse a publié récemment les résultats donne à cet égard un exemple que les grands centres industriels en France et en Allemagne feraient bien de suivre, aussi bien qu'un modèle qu'ils devraient imiter. Il est malaisé de rencontrer un travail aussi approfondi que celui-là, aussi riche en documents de tout ordre, aussi soigné au point de vue de l'abondance des renseignements et de l'exécution matérielle. C'est un véritable monument de caractère historique et artistique à la fois que la Société Industrielle vient d'élever à la gioire de la grande cité de la Haute-Alsace. Les Mulhousiens ont accumulé dans ces deux gros volumes de plus de mille pages un véritable trésor de notes, d'observations, de détails précis qu'utiliseront les historiens de l'industrie. Mettant à profit quelques travaux antérieurs de mérite, par exemple ceux de Mathieu Mieg, de Penot et de Bourcart, connaissant à merveille les études relatives à l'histoire industrielle de l'Europe, ils ont surtout versé à pleines mains dans leur ouvrage les documents inédits des archives publiques et privées, de sorte que leur monographie épuise i vrai dire le sujet. C'est cette richesse qui séduira les économistes et les savants. Les artistes, les amateurs, les gens du monde admireront surtout cette belle collection de 261 illustrations dans le texte, de 46 planches et cartes en phototypie hors texte auxquels s'ajoutent 138 portraits, et cette exécution typographique superbe, qui font de ce recueil un magnifique album, une publication de luxe et de goût, dignes de la réputation des célèbres maisons Braun et Clément, ainsi que de la vieille imprimerie Bader.

Tout au plus, les délicats pourront-ils trouver le monument trop

<sup>1)</sup> Histoire Documentaire de l'Industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX° siècle. Enquête Centennale publiée par la Société industrielle de Mulhouse. 2 vol. in-f°. 1100 pp. Imp. Vec Bader et Civ. 1902.

Referate. 309

compact. Les lettrés nourris des traditions classiques de méthode et de mesure regretteront peut-être que cette exposition un peu confuse. morcelée en chapitres, tableaux, notes, soit dénuée d'idées d'ensemble. surchargée de détails, n'ait pas toute la sobriété et la précision désirables. Peut-être voudrait-on plus d'air et de lumière dans cette luxuriante moisson de documents. Sans doute, condensée par un écrivain mieux rompu à nos habitudes de composition, ce grand ouvrage serait-il plus vivant, plus alerte, plus clair, plus apte à retenir l'attention du public. Mais pourquoi se plaindre de cet excès de richesse? Les Alsaciens qu'intéressent au plus haut point les détails de leur histoire provinciale, où Mulhouse occupe une si belle place, les savants de tous les pays à la recherche de travaux solides, les économistes et les sociologues préoccupés de recueillir des faits plutôt que d'admirer le vêtement dont la pensée se couvre, tous les esprits sérieux en un mot, rendront hommage à la conscience des recherches, à la multiplicité et à la variété des analyses, à l'immense labeur qu'ent accompli les industriels mulhousiens eux-mêmes, groupés sous la direction d'un Comité central de rédaction. On doit remercier ces spécialistes, les THIERRY-MIEG, les DOLLFUS, les SCHEURER, les ZUBER, les SCHLUMBERGER, bien d'autres encore, qui ont pris la peine de résumer l'histoire de chacune des spécialités industrielles de la H<sup>1</sup> Alsace et d'apporter à cette enquête le fruit de leur expérience. Leur œuvre collective mérite d'attirer et de retenir l'attention de tous ceux qui considérent que le tableau de l'évolution économique et sociale doit tenir l'une des premières places dans la préoccupations de la science contemporaine. Elle devra figurer désormais dans toutes les collections scientifiques et bibliothèques des pays civilisés.

ī

L'intérêt de cette publication monumentale ne saurait mieux ressortir que d'une étude où l'on s'efforcera de grouper avec logique et concision les données essentielles de l'enquête admirable conduite par la Société industrielle. En un temps où l'on commence à comprendre que les manifestations de l'activité humaine dans l'ordre matériel, à l'atelier, à l'usine, aux champs, s'imposent aux recherches de l'historien, et où l'on admet qu'elles constituent la trame de l'histoire, la naissance et le développement des industries de Mulhouse et de la Haute Alsace peuvent intéresser les esprits réfléchis. On y saisit sur le vif les causes qui influent sur la formation de la vie industrielle, qui la maintiennent et qui la propagent, et l'influence d'une portée immense qu'exerce le progrés des diverses industries sur l'existence des masses.

D'une petite ville alsacienne, obscure et confinée dans la médiocrité, un siècle et demi de travail a fait l'une des ruches humaines les plus actives de l'Europe, les plus connues du monde entier, et les plus riches du continent. Ce résultat provient de l'effort perséverant de plusieurs générations d'Alsaciens. Sans doute, le voisinage de trois foyers industriels de premier ordre, tels que la France, l'Allemagne et la Suisse, l'émigration d'ouvriers et de chefs d'entreprise de ces

310 Referate

pays en Alsace, et l'heureuse initiative de quelques entrepreneurs de cette province, ont amené l'essor de la première grande industrie mulhousienne au milieu du 18 siècle. Mais la vie industrielle si intense et si diversifiée de la Haute-Alsace est avant tout une création du génie alsacien. Dans ce pays frontière, où les traits du caractère de deux grands peuples semblent s'être combinés par une harmonieuse fusion, quelque chose de la vivacité d'esprit, de la promptitude d'invention, de la délicatesse de goût de la race française semble s'être uni à la patience, à l'obstination, aux habitudes de méditation et de méthode innées à la race germanique!). Quel beau tableau ne pourraiton pas composer avec ces notes un peu sèches extraites des feuillets des archives privées, qui ont été picusement accumulées dans cette enquête par les familles industrielles de Mulhouse. A travers ces généalogies, ces biographies sommaires, ces chiffres, ces brefs résumés, on apercoit le fourmillement de vie de la vieille cité alsacienne, la formation et la naissance de ces dynasties de travailleurs, inventeurs, artistes, savants, chefs d'entreprise, les uns hommes de pensée, les autres hommes d'action, que ont mis leur orgueil à accroître le patrimoine de richesse de leur province. Ces portraits et ces notices nous révèlent des âmes habituées au travail intérieur de la réfléxion, réservées ou timides dans l'expression, hardies et énergiques dans l'action. En cux, on sent la force calme des manieurs d'hommes et d'affaires, aussi bien que la générosité, l'élevation d'esprit et d'idées des promoteurs de réformes sociales. A côté des inventeurs de procédés industriels et des créateurs d'usines, des André Kochlin, des Emile Dollfus, des Schlumberger, des Hübner, des Heilmann, voici en effet les belles figures des penseurs et des philanthropes, des Jean Dollfus, des Kestner, des Lalance et des Siegfried 2).

Le milieu est, il est vrai, admirablement préparé pour l'éclosion de ces talens et de ces caractères. De bonne heure, l'Alsace a compris le rôle éminent que joue l'instruction dans la formation dens intelligences. Mulhouse s'est distinguée dans cette diffusion méthodique des moyens de culture intellectuelle. Ses administrations municipales secondées par l'initiative privée ont créé une multitude d'écoles primaires, auxquelles sont venues s'adjoindre les écoles supérieures (Mittelschule) depuis 1875, sans compter les cours d'adultes et les établissemens d'enseignement secondaire. En soixante-dix ans, le budget de l'enseignement primaire y est passé de 22301 fr. (1830) à près de 1 million (1899). Bien avant que l'Allemagne et que la France aient eu l'idée d'organiser méthodiquement l'instruction professionnelle, le sens pratique des Mulhousiens s'était manifesté par la création d'Ecoles (1828) et de Musées (1858) de dessin industriel, de gravure (1881), d'art professionnel féminin (1885), de chimie industrielle (1822, 1872), de tissage (1861), de filature (1864), d'un Institut commercial (1798), d'une Ecole supérieure de commerce (1866), auxquelles en a ajouté en 1899 l'Ecole technique

Voir les études pénétrantes de Fischer sur la Psychologie de l'Alsace dans la Revaissance Latine 1 et seur 1901.
 Histoire Documentaire de Mulhouse I 396, 504; Il 955 - 964.

de machinerie pour les apprentis ouvriers. Pour la plupart de ces institutions, ce sont de généreux bienfaiteurs, groupés sous les auspices de la Société industrielle, tels que Dollfus-Ausset, J. Siegfried, Auguste Lalance, M<sup>me</sup> Baumgartner-Favre, qui ont suscité l'organi-

sation de cet outillage remarquable 1). L'esprit d'association aussi développé en Haute-Alsace que dans les centres industriels les plus vantés du monde anglo-saxon revendique aussi une part considérable dans l'expansion industrielle de cette province. On trouverait difficilement en Europe un groupement dont l'action ait été plus féconde que celle de la Société industrielle de Mulhouse. Associant les études spéculatives aux créations d'ordre pratique, stimulant les recherches, récompensant les découvertes, propageant les meilleurs procédés, elle a été l'initiatrice du mouvement économique et social qui depuis près d'un siècle transforme la métropole industrielle alsacienne. On lui doit la création d'une foule de Musées d'art, d'histoire, d'archéologie, de géologie, de sciences naturelles, de technologie, d'ethnographie, d'un grand nombre d'écoles, la propagation des procedes industriels perfectionnés, la publication d'une véritable encyclopédie scientifique 2). Depuis l'époque lointaine (1826) où 16 Alsaciens d'esprit éclairé, tels que Ed. Schlumberger, Daniel Keechlin, J. G. Mieg, Josué Heilmann, Emile Dollfus l'organisèrent, elle n'a pas failli à sa tâche. Dans son hôtel, où s'accumulent les collections scientifiques 3), brûle encore le fover dont la lumière n'a cessé de guider l'industrie alsacienne dans sa marche.

C'est ainsi qu'attentifs à suivre l'évolution de la science, les chefs d'entreprise de Mulhouse et de la région voisine, ont su adopter les innovations de plus en plus rapides qui changent périodiquement les conditions d'existence des industries modernes. Les usines mulhousiennes ont même été parfois les premières à connaître quelques unes de ces

découvertes et à en tirer profit.

L'emploi de la houille, de la vapeur et de la machine s'y est introduit de bonne heure. A l'imitation des Anglais, les industriels de Mulhouse ont généralisé, depuis le premier tiers du XIXº siècle l'usage du combustible minéral que leur ont fourni les bassins de Ronchamp, de la Loire et de Sarrebrück, et plus récemment ceux du Nord français, de la Belgique et de la Ruhr!, L'introduction des mécaniques à filer la laine et le coton d'origine britannique (1806—1826), y suscitait un mouvement d'émulation qui devait aboutir à quelques unes des inventions capitales dont l'industrie contemporaine a été dotée. C'est à Mulhouse que Josué Heilmann et Hübner construisaient leurs célèbres machines peigneuses qui ont transformé les industries textiles. C'est là qu'une légion de chimistes et de dessinateurs, les Malaine, les Hirn, les Grosrenaud, les Zipelius, les Scheurer-Kestner, modifient la fabrication des tissus imprimés, qu'Engelmann invente l'imprimerie

<sup>1)</sup> Histoire Documente de Mulhouse 1 64 - 104; H 81, 633 - 644.

<sup>2</sup>º Son Bulletin comptait 100 volumes en 1900. 5º Histoire Documente de Mulhouse I 108-128.

<sup>4.</sup> Histoire Documente de Mulhouse 1 393; II 825 838.

312 Referate.

lithographique et Braun la photographie en couleurs ). La science est devenue l'auxilieure de l'ingéniosité, de la patience et de l'esprit

pratique de la Haute Alsace.

Le groupement des moyens de production, outillage, main d'œuvre, capitaux, conséquence du machinisme, a rendu cette expansion industrielle plus rapide. Les industries mulhousiennes qui ne comportaient au début du XIXº siècle que des ateliers et un personnel restreints et qui n'exigeaient que de faibles avances, se sont transformées, comme les entreprises semblables du monde contemporain. L'exemple le plus frappant de cette évolution est fourni par les tissages. Quand la laine et le coton étaient tissés à la main (18e siècle), le rôle du maître-fabricant se bornait à avancer de petits capitaux sous forme d'argent, de matière première et d'outils, et à revendre les produits fabriqués. Il les recevait de l'entrepreneur ou maître ourrier avec lequel il établissait le prix de façon, de sorte que cet intermédiaires put arriver à prélever par pièce de 154 mètres un benéfice de 05,54. Dans l'atelier de l'entrepreneur, travaillaient 10 à 60 métiers à bras, qui recevaient le fil des ouvrières de la campagne, par l'entremise du maître fabricant et du maître ouvrier"). Les grandes usines, telles que celle de Daniel Huguenin pour les calicots à Cernay (1750) et de Mathias Risler pour le tissage à Mulhouse, étaient rares et à peine comparables aux fabriques moyennes de nos jours. Pendant le premier tiers du XIXº siècle, c'est à peine s'il en existe 3, celles de Dollfus-Mieg à Carspach près d'Altkirch, de Grosheintz à Mulhouse, de Hartmann-Keechlin à Willer. Depuis 1830, et surtout depuis 1870, apparaissent les grands établissemens. Le tissage de coton de 1854 à 1864 comprend en moyenne 400 ouvriers; de 1865 à 1900, il en compte 7 à 800. Telle Compagnie, par exemple la Société Alsacienne de filature, avait 3000 broches en 1838 et produisait 27000 kg de fil; elle possède en 1898 plus de 86 000 broches et file 1 500 000 kg. Ce fait n'est pas limité aux industries textiles; il s'observe dans les autres spécialités industrielles de la Haute Alsace"). Les vastes bâtimens des usines mulhousiennes contemporaines, où des centaines d'ouvriers, servis par la vapeur et par l'électricité, sont les maîtres ou les auxiliaires de la machine, présentent l'image même de l'industrie alsacienne transformée, agrandie, passée de la faiblesse de l'enfance à la puissance de l'âge mûr.

Les capitaux groupés par l'association se sont portés vers ces vastes entreprises. Depuis 1830, et principalement à partir de 1870, presque toutes ont pris la forme de sociétés anonymes ou de sociétés en commandite. Elles ont leurs actionnaires et parfois leurs obligataires. Elles ont dû progressivement augmenter leurs ressources. La Société Alsacienne de filature de laine peignée créé par Kœchlin et Risler (1838) a porté, par exemple, son capital primitif de 605 000 fr. à 1100 000 fr. (1844) et à 2750 000 fr. 1876). Bon nombre d'entreprises

<sup>1)</sup> Voir ci-dessous.

<sup>2)</sup> Histoire Documente de Mulhouse I 262.

<sup>3)</sup> Ibidem I 261, 262, 273, 278, 448 et sq.: 32 et sq.

industrielles alsaciennes sont aujourd'hui pourvues de capitaux qui

dépussent plusieurs millions 1).

A ces puissants organismes, les progrès des moyens de communication, d'approvisionnement et d'échange sont venus apporter de nouveaux stimulants. Les matières premières qui arrivaient jadis chargées de frais énormes 2) au temps du roulage et des grandes charrettes à 2 roues traînées par 6 chevaux qui mettaient une journée pour franchir 30 à 40 kilomètres, les produits fabriques qui devaient emprunter le même mode de transport ou bien recourir, si leur prix le permettait, aux services plus accélérés des messageries et de la poste aux cheraux, ont pu circuler avec plus de rapidité et moins de dépense, grâce au développement des routes, des canaux, des chemins de fer et des tramways. En 1838, le Haut-Rhin avait 371 477 km de routes départementales et royales, en 1890 il en possède 1788 191 km<sup>3</sup>). Depuis 1792, un réseau de canaux de premier ordre déroule ses mailles autour de la métropole industrielle de la Haute Alsace. Les travaux de canalisation qui ont uni le Rhône et le Doubs au Rhin (1792-1834) complétés par l'établissement des docks et entrepôts de Mulhouse (1836-1872), ont puissamment aidé à sa fortune. D'autres ont achevé d'assurer la sécurité. l'hygiène, les approvisionnements, les expéditions des fabriques de la Haute Alsace, tels que les canaux de l'III et de la Sinne, des houillères de la Sarre (1858), d'Aizenheim à Colmar (1864), de Brisach et d'Huningue (1863-1877) 1). Presque en même temps, les chemins de fer pénétraient de toutes parts la plaine Alsacienne et les Vosges, donnant aux transports une rapidité inconnue jusque-là. Dès 1837, était inaugurée la ligne de Mulhouse à Thann qui se reliait en 1841 à la voie ferrée de Bâle à Strasbourg et en 1863 à Wesserling. En 1858, on ouvrait la grande ligne de Mulhouse à Paris, et depuis cette époque le developpement des réseaux français et allemands mettait la Haute Alsace dans une situation privilégiée. Des entreprises d'intérêt local, chemin de fer de Ceinture (1884), tramways de Pfaffstadt, d'Ensisheim, de Brunnstadt, services de transports urbains, combinées avec les services perfectionnés des postes, des télégraphes et des téléphones ont mis Mulhouse et sa région au niveau des centres industriels les mieux desservis de l'Europe<sup>5</sup>). Encore mal outillée, il y a un demi siècle, au point de vue des institutions de crédit et d'échange ou de commerce, l'industrie Alsacienne a largement profité de l'abaissement du taux de l'intérêt, de l'installation de magasins généraux (1848), de succursales de la Banque de France (1848), puis de la Banque d'Alsace-Lorraine (1871). d'un grand nombre de banques privées d'origine Bâloise et d'agences des grandes Sociétés financières, telles que le Comptoir d'Escompte et

<sup>1)</sup> Exemples: Sociétés Heffely et C° 2 millions fr.; Wehrlin, Hofer et C° 4 millions: Bourcart fils et C° 3 millions. Histoire Document® de Mulhouse I 448, 481, 492.

<sup>2)</sup> La houille, par exemple, au début du XIXº siècle arrive à Mulhouse grevée de frais 4 ou 5 fois supérieurs au prise d'achat initial.

<sup>3)</sup> Histoire Documente de Mulhouse II 857 -868.

<sup>4)</sup> Histoire Document, de Mulhouse I 137 160; II, 869 -879.

<sup>5)</sup> Ibidem I 197 200; II 880-902; 904 916; 917 925.

la Société générale Alsacienne. Le Comptoir du Commerce et de Undustrie (1866) lui fournit des avances sur nantissement 1). La Chambre de Commerce de Mulhouse crééé en 1828, et dont l'un des présidents les plus actifs Jules Albert Schlumberger (1849-1891) a cté le promoteur du Canal houiller de la Sarre, défend les intérêts des industriels Alsaciens avec intelligence et activité, aidée dans son œuvre par la Société des Intérêts de Mulhouse (1892), qu'ont organisée. sous les auspices de la Société industrielle, Meiningen et Doll, et secondée enfin, soit par un Bureau d'informations commerciales (Verkehrs-Bureau), soit par un certain nombre de maisons de commission<sup>2</sup>). Des syndicats locaux ont aidé de leur action au maintien du régime protecteur dont l'industrie de la Haute-Alsace croit ne pouvoir se passer. Ils ont soutenu en 1846 l'Association pour la défense du travail national, pris part à la campagne pour l'élévation des droits sur les files de coton ou de laine après le traité de commerce de 1860, adhéré en 1869 au fameux syndicat cotonnier de l'Est, participé à la formation du Syndicat industriel Alsacien (1873) qui a contribué au relèvement des droits de douane de l'Empire Allemand sur les produits textiles "). C'est sans doute avec l'aide de cette protection, aujourd'hui tempérée, autrefois excessive, qu'ont grandi les industries de Mulhouse et de la Haute Alsace. Mais c'est principalement grâce aux qualités des industriels, à l'organisation méthodique de l'éducation technique, aux perfectionnemens incessants des moyens de production et d'échange, qu'elles ont pu se développer, soutenir une lutte toujours ardente, jamais interrompue, et se faire une place considérable, d'abord sur le marché français, puis sur celui de l'Europe et du monde.

1

Toute la fortune industrielle de Mulhouse et de sa région a été liée depuis un siècle et demi à la naissance et au développement d'une industrie maîtresse, celle des toiles peintes on cotonnades, dont toutes les autres spécialités industrielles tirent leur origine, ou leur transformation et leur vitalité. Les débuts de la fabrication des toiles imprimés y ont été lents au 18º siècle. Longtemps avant la Haute-Alsace, dès la seconde moitié du 17º siècle, le Languedoc et le Comat en France, quelques fabriques en Angleterre avaient inauguré la production des tissus de coton imprimés 1). Les réfugiés protestants français dotérent de cette industrie la Suisse, et l'établirent, soit à Genève, soit à Neuchâtel D. C'est de là qu'après un essai infructueux tenté vers 1740, un Mulhousien entreprenant, Kochlin-Schmalzer, associé

<sup>1)</sup> Ibidem 1 57-63; II 912-916.

<sup>2)</sup> Histoire Documente de Mulhouse I 57 63; II 950-953, 1015.

<sup>3)</sup> Ibidem II 930-936 etc.

<sup>4)</sup> Nos recherches nous out permis de constater notamment en Languedoc ces origines peu commes.

 <sup>5)</sup> PETTIPIERRE, Un demi siècle de Vhistoire économique de Neuchâtel 1871.
 Histoire Documente de Mulhouse I 300 et sq.

avec le négociant Samuel Kochlin et avec le peintre Jean Henri Dollfus appela les ouvriers qui l'aidèrent à fonder la première fabrique d'indiennes de Mulhouse (1745-46). Modeste entreprise qui débuta avec un fonds de 40 000 fr., mais dont le succès suscita de nombreuses imitations, et encouragea l'afflux des fabricans Neuchâtelois et des capitaux Bâlois en Haute-Alsace. La province possédait ainsi en 1789 jusqu'à 22 indienneries, en dépit des règlemens locaux restrictifs qui protégeaient les filatures et les tissages de laine contre l'industrie nouvelle ou qui repoussaient les commandites étrangères 1). Bientôt même, la matière première des fabriques d'indiennes, la toile de coton, cessa de venir exclusivement des Indes, d'Angleterre ou de Suisse. Les toiles fines scules continuèrent à être fournies par ces pays étrangers. Dès 1762, Mathieu Risler fabriqua en Alsace, avec des cotons du Levant, de bonnes toiles communes, tandis que G. Reber fondait à Ste Marie la première usine pour la filature et le tissage du coton teint. De là sortirent des siamoises dites de Ste Marie qui jouirent d'une réelle vogue?). Les toiles pour impression coûtent alors encore cher 26 à 44 centimes le mètre), et les indiennes, produites en quantité restreinte, sont loin d'avoir l'énorme débit qui leur a été depuis réservé. C'est qu'en effet, tout le travail se fait à la main dans les indienneries. Pour blanchir la toile, il faut trois semaines, pendant lesquelles le tissu est apprêté à la colle de riz et ensuite dégemmé. Les toiles blanchies qui viennent de Suisse ou d'Orange sont elles-mêmes soumises à un apprêt, la macération (citriolage) dans l'eau étendue d'acide sulfurique. Puis, dans des cuves en bois, les unes et les autres sont lavées, dégorgées, passées à une première teinture (engallées), cylindrées, avant d'être livrées à l'imprimeur3). C'est seulement vers 1780 qu'on commence à blanchir les toiles avec des cendres gravelées ou de la potasse, puis à les étendre sur le pré, c'est-à-dire à les soumettre à l'action de l'ozone contenue dans l'atmosphère et à celle de la lumière Les procédés d'impression se sont sans doute améliorés. D'abord appliqués à la main et au pinceau (1746), limités aux trois couleurs rouge, violette, noire et à leurs nuances, les dessins ont été exécutés à l'huile siccative et au vernis, et fixés au moyen de mordants d'alumine et d'acétate de fer. Chaque atelier contient une presse à graver, des moules et des planches en bois que le dessinateur grave en relief; le succès dépend du talent de l'artiste et de l'exécution de ses moules ou de ses planches. Quand l'étoffe est imprimée, on la rentre à la main, on la lave au moulin à foulon, on tixe les couleurs par l'aérage dans de vastes salles (étendoirs) où elle reste 10 jours; on la sèche sur le pré, ou à l'air libre ou à l'air chaud; on l'apprête au moyen d'une calandre à deux rouleaux, mue, soit par un manège à chevaux ou à bœufs, soit par une chute d'eau; on la lustre avec des frottoirs de verre. Quelques améliorations s'introduisent peu à peu. De nouvelles couleurs, le jaune, l'olive, le bleu de pinceau, le bleu

<sup>1)</sup> Ibidem i 286-298, 306.

<sup>2)</sup> Ibidem 229, 219, 286, 299.

<sup>3)</sup> Histoire Documente de Mulhous, 1 296 257.

d'indigo, le vert jaune et le jaune rouille, la gaude, le quercitron s'ajoutent aux couleurs primitives. Vers 1782, les Dollfus inventent une machine à planches plates pour imprimer les grands dessins des ramages à une seule couleur (genre camaïeu) et les tissus d'ameublement. On s'approprie en Alsace le procédé du rival d'Oberkampf, le grand fabricant Schule d'Augsbourg, qui rend les couleurs garance plus solides en les additionnant de craie et en les faisant passer au savon. On apprend à débouillir les mordans, c'est-à-dire à les éprouver, en les passant aux bains de bouse de vache (1780)!). Avec un matériel valant 20 à 50 000 fr., avec un capital de roulement de 50 à 120 000 fr., une indiennerie de cette époque arrive à réaliser un bon chiffre d'affaires. Elle obtient des produits moins variés qu'au XIXe siècle, mais d'une éxécution soignée et d'une réelle beauté. Ce sont d'abord presque uniquement des surates à une seule couleur, violette ou noire, des tapis et des couvertures de lit à fond rouge et noir, des mouchoirs dits paillaras à double face. Puis, à l'imitation des Anglais et des Suisses. on fabrique des indiennes communes à plusieurs couleurs, telles que les patnas. En vue de la clientèle français, on a des indiennes fines (perses) qui dépassent celles des Indes pour le beauté et le bon marché, des schalls, des tissus riches d'ameublement. Dès lors, on commence à apprécier en Europe les toiles de Mulhouse pour le goût du dessin, la délicatesse des bouquets et des guirlandes, la netteté de l'impression, l'éclat et la solidité des couleurs 2). Les fabricants français s'inquiètent de cette concurrence, et font limiter à 40 000 pièces par an (1785) la quantité de toiles peintes d'Alsace que les Mulhousiens pourront importer en France. Partout, sur les marchés français, suisses, italiens, allemands, l'indienne de Mulhouse à fond blanc avec dessins violets et rouges séduit les acheteurs. On la vend en gros par piles de 100, ou en détail à raison de 18 à 20 fr. la pièce (soit 1 fr. le mêtre). Toutefois, comparée à la production intensive des fabriques actuelles, celle des usines d'autrefois semble mesquine. En 1789, les 22 indienneries de Haute-Alsace fabriquent ensemble 200 000 pièces de 16 aunes (soit 38 à 39 000 pièces de 100 m) par an, c'est-à-dire à peine la quantité que produit une petite usine aujourd'hui. Il est vrai qu'à la fin du 18° siècle, cette activité industrielle ne laissait pas que d'être considérable. Mulhouse avec ses 23 maisons (1786) qui vendaient 208 000 pièces par an pour une valeur de 8 millions et 1/2 de francs, semblait devenir l'émule des plus importantes indienneries de l'Ile de France ou du Lyonnais. Elle groupait autour d'elle 18 autres maisons en Haute-Alsace, et à côté des indienneries, elle avait suscité la création de filatures et de tissages pour le coton à Ste Marie, à St Amarin, à Cernay, sans parler de ceux qui s'étaient organisés dans son enceinte elle même 3).

2) Ibidem I 297, 301—303, 290, 366—392.

<sup>1)</sup> Ibidem I 359-366, 372, 380-384, 387, 392.

<sup>3)</sup> Ibidem I 290, 366—392, 297, 289, 301—302, 299, 437; II 306, 1006, 1004. — Voir aussi les études de Bourcart sur l'ancienne industrie de la Haute Alsace, Bull. Soc. Ind. de Mulhouse 1884, 305. Vers 1786, Mulhouse a 200 métiers à tisser le coton produisant 69 670 pièces de 16 aunes. St Amarin 226 métiers, Cernay 66 etc.

Avec le régime protecteur de la République et du premier Empire qui élimine par un droit exorbitant de 50 fr. au quintal, puis par la prohibition, les toiles de coton des Indes et d'Angleterre, le monopole du marché français devenu, aprés les traités de Bâle, d'Amiens, de Presbourg et de Tilsitt, le plus vaste de l'Europe se trouve acquis à l'industrie cotonnière française. C'est de cette époque que date la grande prospérité des fabriques de la Haute Alsace et de Mulhouse, annexée depuis 1796 à la France. Après 1814, quand la concurrence anglaise reparaît sur le marché européen, l'industrie alsacienne affronte la crise et en sort victorieuse: l'Amérique, le Levant, les Indes lui ouvrent de nouveaux débouchés 1). Les inventions se succèdent avec rapidité; l'outillage mécanique révolutionne la production des filatures, des tissages et des indienneries. Les cotons des Etats Unis (Louisiane) font leur apparition, et leur afflux fait descendre le prix de cette matière première à 77 fr. les 50 kg en 1840, à 90 fr. en 1855, à 100 fr. en 1860, au lieu de 743 fr. en 1813<sup>2</sup>). Le nombre des usines où on file le coton s'accroit sans cesse. En 1846 sur les 3500 000 broches qui travaillent ce textile en France, 739 000 (dont 191 000 à Mulhouse) sont en activité dans la Haute Alsace. En 1828, le Haut Rhin comptait 49 filatures avec 466363 broches, 10240 ouvriers et une production de 3699000 kg de fils, valant 16 millions de francs. En 1862, on y recensait 88 filatures, 1237314 broches, 14 à 15000 ouvriers, et la valeur de la production des filés de coton s'y élevait à 60 millions de

On avait importé d'Angleterre en 1821 à Willer et à Mulhouse les premières mécaniques à filer le coton. Elles étaient chères et compliquées!). Le célèbre inventeur Mulhousien, Josué Heilmann (1796 -1848), pauvre ouvrier dont Nicolas Schlumberger devina le génie et seconda les efforts, dota l'industrie de sa patrie et celle du monde entier d'appareils ingénieux qui donnérant aux filatures alsaciennes la plus vive impulsion. En 1823, il trouve une machine pour nettoyer les cotons courts; avant 1854, il en invente une autre nour les cotons longs, tandis qu'apparaissait après 1840 l'épurateur découvert par Risler. Mais l'invention capitale d'Heilmann, celle qui a transformé l'industrie textile toute entière, consiste dans la découverte du peignage mécanique. La muchine primeus qu'il construisit après de longues recherches (1840-45), permit de remplacer les opérations lentes, incomplètes et insalubres du cardage à la mai, par un primage automatique rapide. inoffensif, propre à donner aux fibres textiles la pureté, la netteté et le brillant, sans les énerver ou les briser<sup>5</sup>). Déjà, en 1827, Hartmann de Munster avait perfectionné le cardage, et un émule d'Heilmann,

<sup>1)</sup> Ibiden: I 273 -320, 2) Ibidem I 125 et sq.

<sup>3)</sup> En (827, Mulhouse seule possède 10/828 i roches à filer le coton et ses 2088 ouvriers fabriquent 828455 kg de fibs. — Didem I 219-281, 273: II 934, 1002—1003. 4) Ibidem I 219—281, 265, 275, 525.

<sup>5)</sup> Ibidem I 224, 228-229, 273, 276.

Emile Hubner, compléta la découverte du grand inventeur en imaginant la prégreuse circuluire et continue (1854) au moyen de laquelle on obtient les filés de la meilleure qualité. La production se trouva quadruplée; au lieu de 18 à 20 kg de coton cardé par carde et par an, on obtint 60 à 80 kg<sup>4</sup>). Elle devint plus variée; à côté des filés

communs, on put sabriquer les silés sins?).

Le développement rapide des filatures pendant les soixante premières années du XIXº siècle va de pair avec celui des tissages de coton. Entre 1815 et 1846, le Haut-Rhin compte 20 à 30 000 métiers de ce genre, dont la majeure part se trouve à Mulhouse et dans sa banlieue. Presque partout, le travail du tissage se fait encore à la main. Mais en 1803, Gros et Roman à Wesserling, Ziegler à Mulhouse introduisent la navette volunte. Puis, lentement le métier mécanique d'origine anglaise, successivement perfectionné par Jourdain, Risler, Heilmann, se substitue dans les grandes fabriques au métier à bras. En 1826, sur 22 000 métiers en activité, le Haut Rhin ne compte encore que 426 métiers mécaniques; mais ce dernier chiffre passe à 1500 ou 2000 en 1830, à 8000 sur un total de 24 000 en 1841, à 10 000 sur 22 000 en 1846. Le tissage mécanique accroît la production qui passe de 718000 pièces (1828) à 1300000 en 1841, à 2 millions en 1846 ). Il réduit les frais de main d'œuvre, abaisse le prix de façon de la pièce de 12 fr. (1808) à 3 fr., bien que les dimensions aient été portées de 20 aunes à 30 ou 32 1). D'autres machines ingénieuses pour ourdir (1821), parer et encoller les tissus (1811-1841), contribuent à abaisser encore le prix de revient. Batteuses, épurateurs, bancs à broches, peigneuses, transformées entre 1850 et 1860, fournissent le coton pur en quantités énormes aux métiers perfectionnés qui remplacent alors le mull-jenny. Grâce à Nicolas Schlumberger, le métier demi automate (self-acting) de 1008 broches paraît dans les tissages, et Dollfus-Mieg en 1853 installe à Mulhouse le premier assortiment de machines de ce genre comprenant 12 600 broches 5). Aussi peut-on varier la fabrication, joindre aux toiles pour l'impression la production des tissus plus fins destinés à être vendues en blanc (1814-1829), celle des satins de coton imitant les satins de soie, des tissus damassés pour ameublement, des grands tapis en couleur, des toiles fortes pour la marine, des moleskines tissées à la mécanique 6).

Toutefois, c'est toujours l'industrie des toiles peintes qui sert de régulatrice à toutes les autres. Elle se procure désormais à bon marché sa matière première, la toile pour impression, dont le prix variant entre 4,75 et 2,40 fr. l'aune avant 1815 tombe peu à peu à 0,75 et 0,65 fr. après cette date. La filature mécanique lui fournit des produits plus fins, tels que les perceles?). Les procédés de blanchiment sont

2) Ibidem I 219-281.

<sup>1)</sup> Ibidem I 273, 219, 281, 225, 230.

<sup>3)</sup> Ibidem I 273, 228, 229, 276, 275, 277; II 1004.

<sup>4)</sup> Ibidem I 319.

<sup>5)</sup> Ibidem I 230 et sq., 232 à 246.

<sup>6)</sup> Ibidem 1 274 276.

<sup>7)</sup> Ibidem I 273, 318.

révolutionnés, d'abord par la substitution du sel de soude à l'hypochlorite de chaux, puis par l'usage du chlore qu'a indiqué Berthollet et que propage Descroizilles; par celui des lessives alcalines; et enfin par le chlorage au tambour inventé à Mulhouse (1846), pour remplacer le chlorage à la vapeur d'origine anglaise. Les opérations du blanchiment faites jadis au bois et au feu, sont simplifiées et accélérées, grâce à l'emploi des cuves de déversement qui se substituent aux chaudières ordinaires dès 1815; grâce au chauffage à la vapeur importé d'Angleterre par Dollrus-Ausset (1820), et enfin grâce au système continu que l'Alsacien Fries (1850) emprunte aux Anglais. Les travaux de Chevreul sur les corps gras (1827) donnent le signal d'une série d'études dues aux Alsaciens Penot, Grein, Ed. Schwartz, Auguste Scheurer-Rott sur l'action successive des lessives de soude, de chaux et d'acide chlorhydrique. Dance en 1836 trouve enfin le meilleur procédé de blanchiment au sel de soude en indiquant le lessivage à la chaux, puis au carbonate de potasse, tandis que l'emploi de la colophane 1828) permet de réduire notablement le nombre des lessives!). On simplifie et on accélère les opérations de teinture ou d'impression. La vapeur remplace le feu nu (1818) pour le chauffage des euves à teindre. On connaît en 1828 la teinture continue dite en boyaux, en 1852 la cuve à teindre et à savonner actuelle?). On s'ingénie à accroître l'homogénéité. la finesse, la variété et le bon marché des contents employées pour la teinture ou l'impression. On y parvient par l'emploi de batteries de chaudières, d'agitateurs mécaniques (1840), de condensateurs économiques, de systèmes de bascules et de robinets, de broyeuses, de machines à tamiser, de evindres et de presses hydrauliques (1846), qui économisent la main d'œuvre, assurent une préparation et une cuisson uniformes et presque parfaites. Les déconvertes des chimistes enrichissent la gamme des couleurs. On applique au coton les couleurs végétales employées déjà pour la laine et la soie. Henri Schlumberger par ses travaux sur la théorie des couleurs, Camille et Horace Keechlin par leurs découvertes relatives à l'action oxydante des sels de cuivre joints aux sels ammoniacaux, au dégommage par la bouse de vache, puis par les sels, à la fixation du cachou par le bichromate de potasse 1835-39), exercent la plus heureuse influence sur la production des colorants et sur leur emploi2). On produit les enlevages colorés en additionnant de sels d'étain les décoctions de matières colorantes. Jean Michel Haussmann, un Alsacien, élève de Schulé d'Augsbourg (1749-1824), imagine à la grande usine du Logelbach les colerages blancs ou de couleur au moyen des acides et des sels, multiplie les belles couleurs d'application, tels que les bleus de Prusse et les verts de Saxe, trouve, pour fixer le rouge de garance. l'emploi de la chaux, et a la première idée des mordans organiques. Bientôt on découvre les mordants d'alumine, et après la garancine (1828), on isole l'alizarine, principe colorant de la garance. Au moyen de l'albumine des œufs et du sang, on réussit à fixer les matières minérales colorées insolubles. On obtient

<sup>1)</sup> Ibidem I 317, 359-362, 386,

<sup>2)</sup> Ibidem 1 309, 380, 308 - 310, 292, 324 - 328,

des impressions en bleu d'outremer (1853). Enfin Th. Lauth arrive.

a fixer la pourpre sur coton (1855) 1).

L'impression ou gravure mécanique se propage et se perfectionne. Dès 1803, Oberkampf à Jouy, Ebingre et Lefèvre à Wesserling dans les fabriques Gros, Davilier, Nicolas Keehlin, introduisent la machine à imprimer dite à rouleaux, due à l'Ecossais Bell, qui dépose les couleurs sur les tissus au moyen de rouleaux en cuivre, gravés en taille-douce, et de cylindres dont l'organe essentiel se nomme la racle. Cette machine imprimait à 6 couleurs et fut employée concurremment avec la machine à planches plates fixes et à rapport. On la perfectionna par l'invention des molettes en acier et du tour à graver. Puis, la perrotine imaginée par le Rouennais Perrot, introduite à Mulhouse vers 1840 par Isaac Schlumberger, permit d'imprimer jusqu'à 18 couleurs. La vapeur se substitua en 1853 aux moteurs hydrauliques pour actionner les rouleaux?). Ainsi, l'impression gagna en rapidité et en variété. La fixation des couleurs sur le tissu fut obtenue directement à Mulhouse depuis 1811 par l'emploi de la vapeur qu'avaient imaginé les Anglais, et le raporisage au tonneau, à la cure, à la colonne ou à la chambre se généralisa dans les indienneries d'Alsace. Au lieu du long aérage dans les immenses étendoirs où pendant 10 jours on s'efforçait de fixer les oxydes métalliques des mordans déposés sur les tissus, on découvrit des procédés réguliers et rapides. Depuis que Nicolas Kechlin eut montré le rôle de l'atmosphère humide dans la fixation des mordants. on construisit des salles de fixage et d'étendage, dont le psychromètre régla la température (1847-1851), puis W. Crumm inventa la machine continue (1856) où passent les pièces d'étoffe et où l'opération est achevée après 30 à 40 minutes 3). Pour le lavage et le dégorgeage des tissus. l'antique moulin à foulon fait place d'obord aux batteries d'Oberkauapf (1793), dans lesquelles le tissu est comprimé et lavé par des battoirs frappant sur une plateforme tournante, puis au clapot, ensemble de 2 roues evlindriques entre lesquelles passe l'étoffe suspendue au dessus d'une cuve (1794), ensuite aux nombreuses machines laceuses issues du clapet primitit imaginé par le Rouennais la Boulaine. En 1837, Mulhouse emprunte enfin aux Anglais le larage continu. Un an auparavant, l'Alsacien Dollfus-Ausset assurait l'essorage rapide des pièces lavées, en inventant le diable ou hydro-extracteur, tambour vertical percé de trous où les tissus sont essorés à une vitesse de 1200 tours à la minute. Successivement, le séchage des toiles imprimés, obtenu au moyen de tuyaux de fer chauffés, puis avec des tubes à vapeur, est activé par l'emploi de plaques à vapeur chauffées à la température de 12 atmosphères et placées dans des sécheirs qu'aèrent des centilateurs 1). Dollfus-Ausset y installe les premiers appareils dits à trois tambours inventés par l'Anglais Sheffield (1818), puis apparaissent les rames à pinces, à picots, à clargisseurs (1846); pour donner ou rendre aux tissus

<sup>1)</sup> Ibidem I 308-310, 292, 324-328.

<sup>2)</sup> Ibidem II 645-658; I 308, 310, 367, 370-372.

<sup>3)</sup> Ibidem 380-384.

<sup>4)</sup> Ibidem I 371-372; 384-387.

leur largeur normale. Dollfus et Haussmann facilitent les derniers apprêts en perfectionnant la calandre anglaise à trois rouleaux inventée en 1790, de façon à y passer deux pièces à la fois. Pois Frier introduit en Alsace les machines lustreuses et circuses (1840). Avec l'invention de l'Irlandais Beetle et des manules (1850), aussitôt adoptée à Mulhouse, on donne aux étoffes de coton le gaufrage, on leur fait prendre le brillant des soieries. Les flambeuses et les grilleuses au gaz (1808-26) nettoient les tissus. La machine à coudre de Birch (1850). qui en 12 heures fait 1200 coutures, les coud, les coupe, les timbre, et les livre prêtes à être emballées!).

Ces procédés rapides augmentent la production, la rendent plus économique et plus variée. Quand la période impériale est passé, où, grâce au monopole, l'indienne pouvait se vendre jusqu'à 10 à 12 fr. l'aune avec 100 % de bénétices, la concurrence oblige le fabricant à transformer ses méthodes et à réduire ses prix dans des proportions énormes. C'est alors que l'industric mulhousienne contribue à vulgariser l'usage des indiennes qui deviennent les tissus préférés des classes populaires dans l'univers entier, sans cesser de rechercher les variétés propres à séduire le goût des classes riches. Elle produit alors des mouchoirs schalls grande largeur, des mouchoirs lapis ou mérinos, des toiles imprimées au rouleau, des mousselines imprimées, des jaconas unis ou faconnés auxquels Keechlin frères (1829) par l'addition de bandes satinées donnent le lustre de la soie, des mouchoirs fins dits naulres (1818), des guingans, tissus fins faits de filés teints et imprimés, des cravates, des calicots, des madapolam, des organdis, des mousselines façonnées, des satins de coton unis, et une foule d'autres articles unis ou rayés?). Aussi la production des 21 maisons de Mulle use qui était en 1813 de 298 000 pièces de 26 aunes (20 m) valant 39 millions et 1/2 de fr. passe-t-elle dès 1828 à 459 060 pièces de 26 à 29 aunes valant plus du double, occupant 24 maisons et 9795 ouvriers 3).

L'évolution de la grande industrie mulhousienne pendant cette première période du XIX siècle peut paraître rapide comparée à celle qui l'a précédée. Elle semble aujourd'hui acsquine par rapport à celle qui emporte avec une vitesse vertiginause les industries contemporaines depuis 1860 jusqu'à l'aurore du XXº siècle. La diffusion de la culture du coton a mis à la disposition des industriels une matière première dont le prix décroît régulièrement au point que les 50 kg de coton de Louisiane vendus 743 fr. en 1813 ne valent plus que 257 fr. en 1865, que 116 fr. en 1870 et que 41 fr. en 1898 ). Avec la généralisation des machines préparatoires, épuratrices, batteuses, avec l'introduction des métiers qui comptent 500 broches à la fois, avec l'adoption du métier à filer continu que peuvent conduire des jeunes filles, la filature a pu donner une production 30 à 40 fois plus forte qu'auparavant, un produit plus solide et plus régulier, dans des conditions de bon marché

<sup>1)</sup> Ibidem I 387, 384-386.

C Ibidem 307, 316 317, 320, 274.

<sup>3)</sup> Ibidem 11 1006.

<sup>1</sup> Ibidem 1 280-282.

322 Referat

jusque là inconnues : Enfin, les métiers récents Northrop on Seaton impertés à Mulhouse et avec lesquels on obtient mécaniquement et sans arrêt le mouvement de la navette ainsi que la charge mécanique de la trame, réduisent au minimum les frais de main d'œuvre, puisqu'un seul œuvrier suffit à conduire 16 à 24 de ces mécanismes. Peut-être, le métier électrique avec porte fils mobiles et freins mus par l'électricité est-il appelé à transformer encore davantage la filature et le tissage du coton "). C'est ainsi que le deni kilogramme de fil de chaîne coten ne coûte plus que 1,62 fr. en 1899, tandis qu'il se vendait 25,61 fr. en 1811. Le prix moyen du kg de fil se'est à dire de 1000 métres a pu être abaissé de 18 fr., chiffre de 1838 à 4,95 fr. en 1898, et celui du mêtre de calicot pour impression est descendu de 3,42 fr. (1805) à 0,23 (1899) en meins d'un siècle ").

La statistique met en évidence les changemens accomplis. Mulhouse en 1900 possédait 15 filatures, quatre de plus qu'en 1827, mais une broche de filature actuelle produit (1899) plus de 20 kg de filés par an, c'est à dire quatre fois ½ plus qu'en 1818. Au lieu de 828 000 kg de filés (1827), ces usines peurvues de 949 098 broches avec 7313 ouvriers produisent aujourd'hui 28 à 30 millions de kg (1899). En 1828, la valeur des filés fabriqués dans tout le Haut-Rhin ne s'élevait qu'à 16 millions de fr., en 1900, elle atteignait à 50 millions fr. Les tissages de coton de leur côté étaient au nombre de 20 000 dans le Haut-Rhin (dont 8000 à Mulhouse) en 1869, occupant 14 132 ouvriers, et produisant 100 millions de mitres de cotonnades pures ou mélangées. Eu 1890, le rayon seul de Mulhouse comptait encore 18 369 mètiers, avec 10 780 ouvriers, et la production des tissus arrivait à 211 millions de mètres 4).

C'est cependant encore dans la spécialité maîtresse de l'industrie cotonnière, celle des toiles imprimées, que le progrès s'est manifesté avec le plus de force. Une foule de découvertes ont révolutionné cette variété industrielle. Le blanchiment des toiles se fait maintenant à Mulhouse en quelques jours, avec des matières peu coûteuses, suivant des méthodes sûres. Le lessivage à haute pression imaginé par Waddington (1861), avec les chaudières, réchauffeurs et autres appareils mécaniques inventés par Dollfus-Mieg, Scheurer-Rott, Matter et Platt, a transformé au point de vue de la rapidité et du prix de revient cette opération importante. Horace Keechlin a introduit une nouvelle méthode, le blanchiment à la sonde caustique et au bisulfite de soude, puis à l'eau exygénée, et il a supprimé le lessivage en cuve. Mather et Thomson modifient en même temps le culorage des toiles (1885). Enfin, grâce aux travaux d'Hermitte (1886) est découvert le blanchiment électrolytique qui se fait au moyen de divers sels que décomposent des dynamos à lumière électrique. Ainsi, actuellement certaines fabriques de Mulhouse peuvent blanchir journellement 4000 pièces de 100 m, c'est-à-dire une longueur de toiles suffisante

Ibidem I 232-247.
 Ibidem I 265-272.

<sup>3)</sup> Ibidem I 221, 237, 273, 280-281.

<sup>4)</sup> Ibidem I 221: II 1004 1006, 1002 -1003.

pour pavoiser à neuf pendant deux jours la distance de la métropole de la Haute Alsace à l'aris. Le prix du blanchiment qui était en 1840 de 10 fr. par pièce de 100 m a pu tomber à 0,60 fr. en 1900 b.

Une découverte capitale, celle des matières colorantes dérivées des goudrons de houille, a enrichi d'une manière merveilleuse l'impression sur toiles. Avec le noir d'aniline, Lauth et Kochlin (1863 69, obtenaient de nouvelles et délicates couleurs pour les tissus imprimés. Avec l'alizarine, principe colorant de la garance isolé par Grabe et Liebermann (1868), on obtient à bon marché (c'est à dire à 30,52 fr. en 1869, à 1.95 fr. les 1000 kg en 1900) une matière colorante dont les applications sont multiplices. La gamme des violets, des roses, des bleus, des verts. des noirs, des filas et des héliotropes se nuance à l'infini. D'une seul série, celle des diagrines, depuis 1887, on parvient à extraire 60 colorants divers, et denuis 1570 les chimistes ont isolé plus de 800 matières colorantes, dont la plupert trouvent leur application dans les atclierde toiles imprimées. Pendant cette période, Horace Korchlin (1873) donne aux couleurs un éclat et une solidité inconnues en les assemblant au moyen des huiles pour renge appelées sulforir mi e ce sonde e d'ammoniaque. Schlumberger (1874) obtient des noirs d'aniline inverdissables, Schützenberger les nuances les plus délicates en fixant l'indigo par l'hydrosulfite de soude. On arrive même à teindre le coton, par exemple en rouge, sans intermédiaire, c'est à dire sans mordant (18-0), et à imprimer des pièces de couleurs différentes sur les deux côtés (genre réversible anglais). L'impression devient si rapide, que depuis 1883 on imprime 90 à 100 pièces de 100m chacune par journée de dix houres. Une découverte capitale celle des couleurs naphtoloxòrques (1878, par Gries semble appelée à produire une nouvelle révolution dans l'impression sur toiles. En effet, depuis 1886, on est parvenu à Mulhouse à fixer toutes les couleurs, sauf le vert, sur ces tissus en faisant passer ceux-ci imbibés au préalable d'une préparation de naphtol dans des solutions diazoïques. On obtient ainsi des couleurs peu coûteuses, plus vives qu'autrefois, plus solides au lavage, sans frais élévés d'impression. Peut-être même est-on à la veille de substituer aux mordants actuels des substances plus économiques du genre des couleurs azorques. Enfin, la production intensive de l'indigo artificiel inaugurée par Bayer et Hermann (1898) à Zurich clôt le XIXº siècle. Elle fournit aux fabricans une substance régulière, d'une limpidite extraordinaire, avec laquelle on a pu simplifier et rendre sûre la marche des cuves; elle dote l'impression des nuances les plus claires. Des appareils spéciaux, tels que le tamis mécanique circulaire à pinceau automatique de Dollfus-Mieg (1883) facilitent la préparation des couleurs 2).

Les machines à imprimer ont été perfectionnées de manière à rendre le travail rapide et à donner des produits excellens. La gravure sur rouleaux s'est généralisée dans chaque fabrique, et elle occupe aujourd'hui à elle seule dans les ateliers Mulhousiens 7 à 800 ouvriers qui gagnent ensemble 1 million de marks. L'impression mécanique s'est substituée

<sup>1)</sup> Ibidem I 361—362; II 1002—1003.

<sup>2)</sup> Ibidem 1 324-339, 349, 352, 357, 374 376.

presque partout depuis 1870 à l'impression à la main, qui ne subsiste plus que pour quelques articles très-riches. La machine à imprimer, dont on a appris à varier le métal, suivant les couleurs qu'il convient d'appliquer, dont les rouleaux mus par la vapeur commencent à l'être depuis 1890 par des moteurs électriques à courant continu, et depuis 1897 par des dynamos à courant triphasé, marchent maintenant à la vitesse prodigieuse de 5 à 10 m par minute. Elle pouvait dès 1860 imprimer 12 couleurs à la fois; elle en imprime aujourd'hui jusqu'à 20. Bien mieux, depuis 1865, on est arrivé à imprimer l'étoffe à l'endroit et à l'envers simultanément. Depuis 1865, la machine à double face construite par Gadd et perfectionnée à Mulhouse rend possible l'impression simultanée de 16 couleurs de chaque côté du tissu. En même temps, on parvenait à donner aux impressions appelées mille raies le meximum de netteté. Enfin, la machine récemment inventée par Samuel et mue par l'électricité permet d'imprimer un nombre illimité de couleurs. Avec le blanc de zinc, la viscose et l'opaline (1855-1895), dont les chimistes alsaciens Lauth et Scheurer indiquerent les applications à l'impression sur étoffes, et depuis 1894 avec le procédé anglais qui consiste à ralentir le jeu des rouleaux de manière à frôler seulement la toile (impression traînée), on a donné aux tissus de coton l'aspect des tissus de soie brochés et faconnés. Le lustre ou le brillant de ceux-ci est attribué à ceux-là grace aux divers procédés techniques imaginés depuis 1844 jusqu'en 1896 notamment par Mercer et par Dosne 1).

Le vaporisage qui fixe les couleurs se fait depuis 1874 à Mulhouse avec de grands appareils continus qui vaporisent 400 pièces de 100 m en 10 heures. Depuis 1880, on y oxyde, c'est-à-dire on y enlève les principes volatils des colorants avec le petit appareil à oxydation continu qui économise le temps et la main d'œuvre. Farmer, Lalance, Gebauer y ont propagé, à partir de 1880 surtout, les cures à compartiments multiples, au moyen desquelles les étoffes imprimés subissent en un seul passage les opérations jadis distinctes du dégommage, du bousage et du chromage, de sorte qu'en 10 heures on passe 400 pièces de 100 m. D'autres inventions ingénieuses rendent aisés le plaquage des couleurs et le mordançage des tissus unis. Avec les clapats (machines laveuses) de tout genre, un jour suffit pour laver 1000 à 1200 pièces. L'essorage se fait au watermangle, sorte de calandre qui n'oblige pas à découdre les pièces et qui en exprime l'eau à grande vitesse. Dans des séchoirs appelés hot flue, mansardes, courses chaudes, on est parvenu à sécher rapidement avec des plaques d'acier chauffées à la vapeur sous une pression énorme et à remettre à leur largeur primitive au moven de picots les étoffes encore humides (1860). si bien qu'aujourd'hui dans le hot flue à télescope de Wetter (1891), on sèche et on étire en un jour 80 pièces de 100 m chacune. Avec des calandres de 9 à 11 rouleaux, dont la puissance est triple de celle des anciennes machines, on donne aux tissus les derniers apprêts. On plaque ces tissus au moyen du foulard-plaqueur universel. On a

<sup>1</sup> Hidem 1 103, 645 658, 569, 371-372, 368, 389-392, 354, 377.

Referate. , 25.

d'autres appareils mécaniques rapides, mus par le gaz, la vapeur. l'eau froide, l'électricité, pour rehausser (merreriser) l'éclat du cotou par le passage à la soude caustique, pour rafraîchir et humecter les étoifes, pour les nettoyer et les gratter, pour les vérifier, les plier, les mêtrer, pour les presser, pour imprimer les chefs, pour pointer et

couper les échantillons 1).

C'est grâce à cet outillage, à ces procédés tout puissants, que l'industrie des étoiles de coton imprimées a pu devenir l'une des premières du monde et conserver à Mulhouse sa place prépondérante. La variété infinie et la transformation continuelle de ses produits confond et déroute l'imigination. Les tissus de ceton vulgarisés, présentant tous les types depuis les plus riches jusqu'aux meins coûteux, se pliant aux besoins de toutes les classes et de tous les peuples, ont conquis la clientèle de l'univers. A force d'ingéniesité, de patience et de science, la fabrique Mulhousienne a su conserver, en dépit de graves crises économiques et politiques, une bonne part des marchés qu'elle s'était ouverts, s'en créer de nouveaux quand celui de la France lui a été en partie fermé (1871), vaincre enfin les difficultés sans cesse renaissantes qui proviennent du renchérissement de la main d'œuvre et du combustible, de la transformation des procédés, et de l'âpreté de la concurrence. La production devenue si intense qu'une seule fabrique mulhousienne de nos jours produit 3 fois 1/2 plus que toutes les indienneries de 1788, a facilité la baisse du prix des toiles imprimées et en a singulièrement accru la vente. Ainsi, Mulhouse au lieu de 6 millions de mètres de tissus de ce genre (chiffre de 1813 en livrait (avant 1870) 82 millions 1/2 environ (1869), et en 1900 ses 12 principales usines ne fabriquent pas moies de 60 millions de metres 2).

## III'.

C'est sous l'influence de l'industrie maîtresse, celle du coton, que Mulhouse a vu naître ou se transformer les autres grandes spécialités

industrielles dont elle est justement fière.

En première ligne, il faut placer l'industrie du peignage et de la draperie de laine. Nées avant les ateliers de cotonnades, les fabriques de lainages vivaient obscurément à Mulhouse depuis le XV siècle, se bornant à approvisionner le marché local. Elles cardaient les laines communes du pays qu'on apportait filées de la campagne, et les transformaient en draps de couleur unis ou en draps croisés et frisés dits ratinés. La fabrication n'était que de 144 pièces en 1648, de 382 en 1662; elle occupait vers 1750 environ 80 maîtres drapans, en 1798, 40 à 50 ménages. Elle exportait quelques pièces en Suisse et en Italie. Les fabriques de draps mulhousiennes atteignent à leur apogée en 1812; elles sont alors au nombre de 7, emploient 508 ouvriers et réussissent dans la production de la draperie commune, des tricots, des tissus de laine

<sup>1)</sup> Ibidem I 381-383, 371-372, 387.

<sup>2)</sup> Ibidem I 339, 306, 358, 1006.

526 Referat

cpaisse dits audiouses. Le filage au rouet occupe peu ayant cette cpoque des milliers d'ouvrières à la campagne et fournit par an aux ateliers mulhousiens 2000 quintaux de laine de Bohême filée h. Mais depuis la propagation des procédés mécaniques et surtout depuis la révolution qui tend à substituer aux laines indigênes les laines du Cap, d'Australie et de la Plata, des centres industriels mieux outillés et mieux situés ont concentré la fabrication des lainages. En dépit d'essais divers pour créer à Buhl (1830) et à Mulheuse même (1817) la fabrication des draps en laine, ou des lainages fins et légers, l'ancienne industrie des lainages cardés s'est réduite tellement, qu'elle n'est plus représentée que par un seul établissement dans la métropole industrielle de la Haute-Alsace<sup>2</sup>).

Mais, en compensation, se sont organisées diverses spécialités industrielles qui ont pour objet la préparation et l'utilisation de la On a installé à Mulhouse des ateliers munis de machines perfectionnées pour le lavage, l'ensimage, le dégraissage et le rinçage automatique des laines, pour l'étirage, le bobinage et le filage des Dès 1850, la maison Schwartz, Trapp et Co y a remplacé l'emploi onéreux du savon de Marseille par l'usage économique du savon à l'oléine que les filateurs fabriquent eux mêmes, et peu après 1860, les industriels Mulhousiens apprenaient à extraire la potasse et le gaz d'éclairage du suint des laines lavées. A côté des filatures de laine, où à l'aide des self acting perfectionnés et des métiers continus (ring-throstles), on arrive à produire les filés de diverse finesse3), depuis 1838 apparaissent à Mulhouse les peignages de laine. Le premier est crée par la société André Kochlin (1838, puis sont organisés ceux de Kochlin-Dollfus frères (1839), et de la Car de Malmerspach près de St Amarin (1845). En 1838, le Haut Rhin comptait 3000 broches pour le peignage des laines; en 1870, il en avait 104 410 avec 2613 ouvriers; en 1899, 554 000 avec 7580 ouvriers. La production prodigieusement accrue, grâce à l'emploi des peigneuses mécaniques dues à Collier, à Godard, à Heilmann, à Schlumberger, à Grün, s'élève aujourd'hui par journée de 11 heures à 1000 kg au lieu de 30 kg en 1825. L'invention des machines lisseuses et des appareils Obermeier, où la teinture traverse par pression de grosses bobines, et celle des ringthrostles (métiers continus), a rendu aisées les opérations du dégraissage, du séchage, de la vaporisation, du retordage et de la teinture des filés. Elle a facilité la préparation des fils de laine écrus, des laines à broder, des fils retors gazés, qui sont, avec les filés et rubans teints, les principaux articles, produits en quantité croissante par les peignages de Mulhouse. En moins de 30 ans (1870-99, la production des filés de laine y a passé de 1980 000 kg à 10 400 000 1).

Ce n'est pas tout. Les Mulhousiens n'ont pas tardé à concevoir l'idée d'imprimer les tissus de laine comme ils imprimaient les cotonnades.

<sup>1)</sup> Jbidem I 522-529, 531, 506, 509, 514.

<sup>2:</sup> Ibidem 528-531.

<sup>3)</sup> Ibidem I 506-510, 528, 512, 527.

<sup>4)</sup> Hidem I 505 -508, 510 - 512, 514 - 522; II 1005.

La maison Dollfus-Mieg l'essayait dès 1810 pour les mérinos imitant les châles de cachemire. L'impression des lainages, qui se heurtait à de sérieuses difficultés provenant du petit nombre des matières colorantes et de l'ignorance relative aux conditions de la vaporisation des couleurs, fut peu-à-peu améliorée par Georges Dollfus, Haussmann et Loffet. Finalement, Hartmann-Liebach et Lefèvre à Thann arrivèrent à fixer les couleurs sur des lainages légers. L'impression sur laine à la perrotine, machine mue à la main, fut portée à sa perfection, quand la découverte du carmin d'indigo et des laques par le l'arisien Broquelle (1847) fournit au lieu des extraits de cochenille, d'orseille et de bois jaune, des colorants plus aisés à employer. Dans la seconde moitié du XIX siècle, Mulhouse appliquent Pimpression mécanique aux lainages, a successivement, après la découverte du noir d'aniline (1860, excelle dans la fabrication des lainages foncés à rouleau, dans celle des mousselines de laine (1887), des pannes (1880) et enfin dans la production des crépons de laine imprimée (1898), due à l'ingéniosité de Siefert et de Grandmougin 1).

Si les tissages de lin assez actifs dans la région de Mulhouse au 18" siècle, ent aujourd'hui disparu malgré un regain passager d'activité que leur avait donné Gaspard Schlumberger-Schwartz (1838), par l'application du métier Jacquart et par la fabrication intensive des mappages 2), en retour quelques variétés de l'industrie des soieries ont pris un développement considérable. C'est d'abord la rubannerie, qui importée à Mulhouse et à Ste Marie-aux-Mines, à l'imitation de Bâle et de Zurich, avant la Révolution, ne devint très-active qu'à partir du moment où les Bary-Respinger et les Mérian fondèrent à Guebwiller le premier grand tissage de rubans de soie (1804-1830), exemple bientôt suivi (1831) à Thann par Joseph Hermann. Peu après, Albert de Bary introduisait le métier mécanique. Puis Dietsch frères (1853) essayaient à Ste Marie la fabrication de la rubannerie de couleur à la machine, et cette spécialité a obtenu un tel succès que le tissage du ruban en couleur y occupe actuellement 35 manufactures. D'autre part des maisons de rubannerie de soie s'organisaient à S' Louis pour le compte des fabricants Bâlois. Récemment encore, les Zurichois ont fondé 3 grandes usines en Haute-Alsace pour la fabrication des soieries façonnées et des armures, tandis que Dollfus-Mieg et ('e introduisaient dans la région de Mulhouse l'industrie nouvelle, inaugurée à Lyon, des tissus mélangés ou satins sur chaîne de soie et trame de coton, qui, en dehors de St Marie, fournit du travail à 1500 ou 2000 métiers Alsaciens. Si l'on n'a pas réussi à maintenir les ateliers de Haguenau et de Soultzmatt qui tentérent (1844-52) d'acclimater en terre alsacienne la fabrication bâloise des tissus faits de déchets de soie, du moins Soultzmatt a conservé une fabrique de fil peigné et Colmar une usine pour la production des cordonnets de soie a). Enfin, divers essais ont été faits pour importer à Cernay, à Dornach, à Steinbach, à Malhouse

<sup>1)</sup> Ibidea 1 333 334, 347, 356, 531.

<sup>2)</sup> A Illzach, on comptait 200 métiers. Ibidem 1 276, 527,

<sup>3)</sup> Ibidem I 277; Il 545 549,

328 Geferate.

même, depuis 1844, le fabrication des tissus inperméables en caentcheue et des élastiques soie et coton pour chaussures le.

Comme une plante vigourense qui pousse des remeaux de tous côtés. l'industrie cotonnière a régéneré ou stimulé celles de la laine et de la soie, n'étouffant autour d'elle que les rejetons trop malingres pour supporter les conditions nouvelles du milieu, propageant en un mot bien plus de

vie qu'elle n'a développé de germes de mort.

Bien d'autres industries oui ne semblaient guère destinées à grandir sur le sol de la H<sup>10</sup> Alsace ent surgi sons les auspices de cette variété fondamentale de la production mulhousi une. Tel est le cas de quatre grandes spécialités aujourd'hui florissantes dans la région de Mulhouse: les constructions mécaniques, la fabrication des produits chimiques, celle des popiers peints, la lithographie et la photographie. Bien que la Haute-Alsace ait des mines de houille et de fer peu riches qu'on exploitait irrégulièrement depuis le 18° siècle, elle était join de possèder, il y a cent ans, les élémens d'une importante industrie métallurgique. Deux circonstances sont venues les lui donner. D'une part, la mise en valeur des minerais de fer de la Lorraine et l'exploitation des houillères de la Sarre et de la Saône lui ont fourni avec abondance et à prix réduits depuis 50 ans les matières premières indispensables à l'industrie du fer. Mais ce sont surtout les besoins des filatures et des tissages qui ont fait substituer aux hauts fourneaux longuissants, maintenant disparus, de Massevaux2, les ateliers si vivants et si actifs des constructions mécaniques. Le premier était crée à Mulhouse au début du XIXº siècle par Albert qui avait en 1796 dérobé, au péril de sa vie, des modèles de métiers anglais. Puis se fonde en 1817 la fameux établissement des Risler qui pendant 15 ans dote l'Alsace d'an immense matériel de filature et inaugure la fabrication des pièces de machines en fonte de deuxième fusion. Antérieurs encore, puis qu'ils datent de 1795, les ateliers Stehelin et Huber conquirent une grande réputation pour cette variété d'industrie, et ils gardent au début du XXe siècle le rang auxquels ils étaient parvenus. L: fabrication du matériel des industries textiles, stimulée par les découvertes des Heilmann et des Hübner, est restée l'une des branches les plus actives de de la production des ateliers de construction. Mais, on ne tarda pas à y joindre celle des moteurs hydrauliques (1812); Furneyron, Jonval, André Korchlin inventent en Haute-Alsace leur turbines. Bientôt, en v ajoute la confection des moteurs à vapeur : J.J. Mever y fabrique la machine à détente variable; G. A. Hirn, le savant du Logelbach, fait profiter ces ateliers de ses belles déconvertes sur le rôle des enveloppes de vapeur et sur l'équivalent mécanique de la chaleur (1830-1850). Quand on commence à construire les premiers railways, les usines mulhousiennes fabriquent des engins de traction. C'est de ceux de Bischwiller (Société Stehelin-Huber) que sort le matériel d'un des premiers chemins de fer français, celui de Paris à S. Germain (1834),

<sup>1)</sup> Ibidem 1 275; H 799, 802,

<sup>2</sup> Historia H 658 - 661, 688 - 689, 833.

<sup>3 -</sup> Ibidera 11 6-2.

let a de. 329

et la grande usine André Koechfin et Cie de Mulli use en soixante ans a pu fournir 5000 iocomotives. Enfin, La fabrication des machines-outils. qui à elle seule occupe aujourd'hui dans cette région 10000 ouvriers. celle des machines d'imprimerie et des moteurs électriques ont achevé de donner à l'industrie alsocienne des constructions mécaniques un essor magnifique. Aussi de nombreuses usines ont-elles été organisées. parmi lesquelles on peut citer celles de Ducommun et Hugueniu, de Gran et Co, de Vogt et Cie. La plus fameuse, comue aujourd'hui dans le monde entier, est celle d'André Kachlin et Cie, née vers 1830 et qui a été absorbée en 1872 par la Société Alsacierne des constructions mécanique, dont les ateliers se trouvent répartis entre Mulhouse, Grafenstaden et Belfort. Sous la direction d'éminents spécialistes, Gaspard Ziegler et H. Thierry, elle a groupé l'outillage le plus puissent. entrepris la construction des diverses espèces de moteurs à vapeur à double et à triple expansion, des machines soufflantes et du matériel des hauts fourneaux, développé celle des locomotives compound; depuis 1887 elle est devenue la première fabrique de l'univers pour la fabrication des dynamos et machines électrogènes; son usine de Belfort est à cet égard sans rivale. C'est ainsi que cette seule Société peut occuper 9000 ouvriers et faire annuellement 30 à 40 millions d'affaires 1).

Grace à ses ateliers de constructions, la H<sup>te</sup> Alsace s'est procurée sur place l'emillage mécanique nécessaire à ses filatures et à ses tissages. Les exigences de sa principale industrie, celle des toiles imprimées, y ont amené également la création des usines de produits chimiques. C'est à Ph. Ch. Kestner que sont dues les deux premières fabriques de ce genre, ouvertes l'une à Strasbourg (1808) l'autre à Thann. Son fils Charles leur donnait une réelle importance, grâce à ses découvertes, qui lui permirent de fabriquer en grand l'acide sulfurique (1834), le sel de soude raffiné (1837), et les matières colorantes pour l'impression des tissus. C'est en 1856 qu'il prit pour gendre et collaborateur Auguste Scheurer, ce savant de caractère ferme et droit, de haute intelligence et d'énergie froide, qui a illustré le Sénat français. Sous la direction de ce grand novateur, l'usine de Thann met à profit l'inventi n des colorants artificiels, transforme ses procedes et prélude à l'organisation nouvelle qu'elle a reçu d'abord en 1872, puis en 1884. Depuis cette date, la Société anonyme de Thann, abserbant trois autres usines à Mulhouse, élevant son capital à 4 millions 1/2 de francs, soutient sans faiblir la concurrence des grandes usines allemandes de Hochst, de Ludwigshafen et d'Elberfeld. En 1896, elle employait 3 à 400 ouvriers, et expédiait 25000 tonnes de produits divers parmi lesquels dominent les colorants. A côté d'elle, prospèrent 3 établissemens, qui remplaçant les petites amidonneries du 18º siècle, fabriquent des amidons, des fécules et des dextrines, ainsi que 2 usines pour la production des savons et chandelles, avec 5 fabriques qui produisent les huiles de graissage pour machines d'après les procédés Roth et Hirn<sup>2</sup>).

<sup>1.</sup> Ibidem II 661 -- 770.

<sup>2 |</sup> Fidem H 573-593, 032.

Le region où grandissait l'industrie des toiles peintes semblait destunce à devenir l'un des centres de la fabrication des papiers peints. Lu effet, à peine cette variété industrielle venait-elle de naître en France que Nicolas Dollfus fondait la grande fabrique alsacienne de papiers peints (1790), installée depuis à Rixheim et devenue si prospère sous la direction de Jean Zuber (1797), dont les descendants ont aujourd'hui 60 tables à imprimer et 6 machines, c'est-à-dire possèdent on des premiers établissemens de l'Europe en ce genre. Grâce aux Zuber associés aux Rieder, la papeterie elle même a été transformée. Au lieu des 7 ou 8 moulins à papier qui alimentaient la consommation locale de la Hi Alsace au 15e siècle, ils ont organisé (1542) la grande usine de l'île Napoléon, qui a fabriqué en 1898 2800 000 tonnes de papier, et qui rivalise avec nos papeteries de la Have-Descartes, d'Annonay et de Voiron! De vastes imprimeries très actives telles que celles de Risler et des Bader ont également remplacé les petits ateliers typographiques qui végétaient obscurément à Mulhouse depuis 1557; elles tirent aujourd'hui à des milliers d'exemplaires de nombreux journaux, dont le plus connu l'Express est depuis 1877 l'héritier du vénérable Journal de Mulhous. (1812). C'est encore dans ce centre toujours en éveil que Godefroi Engelmann a créé l'imprimerie lithographique, dont le premier établissement fut fondé à Mulhouse (1815). et la chromolithographia (1837) qui a obtenu depuis un immense succès. A peine la photographie est-elle inventée (1842), qu'un Alsacien au tempérament de grand artiste. Adolphe Brann crée ces célèbres ateliers de Dornach (1855) dont le renom est universel, et qui ont tant fait pour la vulgarisation des chefs d'œuvre de l'art au moven de la photogravure, de la typogravure et de l'héliogravure. Aujourd'hui dirigés par Gaston Braun, transformés en société, ils ont obtenu un regain de faveur par l'invention des procédés orthochromatiques et par la reproduction des conleurs 2).

Le travail incessant du génie alsacien a donc répandu une semence inépaisable de richesse. Si les conditions nouvelles de la concurrence ent fait décliner ou disparaitre quelques industries secondaires, comme la tannerie jadis florissante à Mulhouse, comme la fabrication du verre tentée à Wildenstein (val de St Amarin) pendant un siècle et demi, comme la production de l'alcool et du sucre de betteraves essavée pendant près de cinquante ans (1808-1857). en retour combien de spécialités industrielles de premier ordre n'ont-elles pas surgi et n'ont elles pas prospéré! Combien d'autres parmi les petites industries de première nécessité ne se sont-elles pas développées, par exemple celles de la meunerie, de la brasserie 4), du bâtiment 5)!

<sup>1)</sup> Ibidem II 559-566, 567-572, 701-726.

<sup>2)</sup> Ibidem II 720—726, 727—739. 5 Psidem II 801—802, 803. 4) Ibidem II 751—766, 592, 767—798.

<sup>5</sup> Cest à Aitkirch qui les Gilardoni ont inventé les tuiles mécaniques les tuiles vernissées, les tuiles à écailles (1841-1872) fabriquées aujourd'hui par millions, Ibidem II 805-824.

## TV

Les résultats de cette activité économique incessante ne provoquent pas une moindre admiration que le spectacle même des créations industrielles multipliées dont la région de Mulhouse offre tant de modèles. Ces fabriques ont contribué à accroître la puissance productive de l'Europe et à mettre à la portée des masses des produits d'une exécution soignée, d'un bon marché croissant. Elles ont travaillé à faire de cette zone industrielle de la Haute-Alsace l'un des pays les plus prospères du continent. C'est grâce à elles que l'humble bourg, ancienne dépendance de l'abbaye strasbourgeoise de S' Etienne, que la petite ville du 18° siècle est devenue une des métropoles de la région En un siècle, Mulhouse a vu sa population grandir de 8000 âmes (1798) à 87000 (1899), et les recettes de son budget municipal grossir de 52000 fr. (1806) à 8422000 fr. (1899)!). Elle a pu construire la plupart de ses 131 monuments publics, de ses S églises, de ses écoles, de ses 11000 bâtimens privés ou industriels, percer ses beaux quartiers, se donner à coups de millions l'outillage perfectionnée d'une grande cité moderne, eau potable en abondance 2), gaz<sup>3</sup>), lumière électrique 1), égoûts, abattoirs, marchés, cimetières, casernes, théâtres, salles de concert, musées, jardins 5).

Dans ce milieu d'industriels d'esprit ouvert, d'humeur indépendante, d'âme généreuse, le progrès social devait marcher de pair avec le progrès economique. C'est à Mulhouse que commença avant 1840 l'agitation philanthropique destinée à limiter l'emploi des femmes et des enfans dans les manufactures et à réduire la durée de leur labeur. On s'y préoccupa également des adultes, et dès 1864 l'usine Kestner à Thann ramenait le travail de ses ouvriers à 10 heures 1/2, y compris 2 heures pour la nourriture et pour le repos, abolissait les amendes, renonçait à l'emploi de la main d'œuvre infantile et féminine. Depuis 1860, la plupart des tissages de la région mulhousienne réduisaient la journée de l'ouvrier à 11 heures, et depuis 1852 dans les filatures de laine, le labeur était successivement réduit de 13 heures à 12, puis à 11 (1890), et enfin à 10 (1899)6). On est loin du régime auquel était soumis le tisseur du 18º siècle qui lançait la navette de 4 heures du matin à 10 ou 11 heures du soir 7). Moins surmené qu'autrefois, l'ouvrier alsacien de nos jours est aussi mieux rémunéré. Il y a un peu plus de 100 ans, le tisseur mulhousien gagnait 16 à 18 fr. par gainzaine, puis seulement 12 fr. (vers 1830); il arrive aujourd'hui pour 12 jours de travail à 43 ou 50 fr. de salaire. Pour la même durée de labeur, la remunération

<sup>1.</sup> Ibidem I pp. 1-32; II 819, 818.

<sup>2) 150</sup> litres par tête.

<sup>3)</sup> Consommation, du gaz 21 000 m. cabes en 1852, 540 000 en 1900.

<sup>4 99</sup> mocears électriques, 19000 lampes en 1899.

<sup>5)</sup> Ibidem I 105 -118; 130 -433; 142, 156 -160, 190 - 196, 241 -208; II 839 -856.

<sup>6)</sup> Ibidem I 279, 513; H 580,

<sup>7)</sup> Bidem 1 262.

du personnel des tissages s'est élevée de 1830 à 1900, suivant les catégories, dans les proportions suivantes:

Catégories	Années 1830   1890 .		Catégories	Années 1830 1890	
Bobineuses		1	Pareurs et en- colleurs	36 ir.	55 à Totr.
Ourdisseuses .	13,90	40 à 50		36 fr.	65 (

Dans les filatures de laine, en moins de soixante ans, les salaires ent doublé en général, et parfois même la hausse est plus forte.

Tableau de la promession des salaires journaliers dans les filats es de laines

Catégories	Années	Catégories	Années	
	1842 1899		1842 1899	
Dégraisseurs . Aiguiseurs de	2,00 fr. 5,70 fr. 0,90 ,, 12,80 ,, 1,40 fr. (1852) 2,75 ., 1,90 fr. 3,75	Peigneuses . Fileurs Bobineurs . Dévideuses . Retordeuses . Eplucheuses .	1.05 fr.  2,75 fr.  3,00 ,	

La progression n'est pas moins sensible dans l'industrie des tissus imprimes. Le taux moyen par 12 jours de travail effectif était pour les imprimeurs sur étoffes de 30 à 40 fr. entre 1800 et 1830; il varie aujourd'hui, suivant les catégories, de 55 à 150 fr. Les graveurs seuls ont peu à se louer de l'évolution de cette spécialité, puisque gagnant autrefois 3000 à 6000 fr. par an, ils ne gagnent guère actuellement que 3700 à 5200 fr. Mais pour les ouvriers manœuvres, les teinturiers, les chloreurs, les étendeurs, les cylindreurs et les apprêteurs, l'élevation des salaires est sensible. Au lieu de 12 à 18 fr. par quinzaine, chiffre du premier tiers du 19° siècle, ils parviennent à 36 ou 40 fr. La moyenne du salaire de quinzaine pour les diverses catégories s'est élevée entre 1866 et 1876 de 24,32 à 31,70 fr. Dans les filatures de coton, où le maximum de salaire de quinzaine (12 jours effectifs) était de 38 fr. en 1838 et le minimum de 7.80 fr., on constate aujourd'hui (1900) des maxima de 70 fr. et des minima de 26 fr.1). Pour les ouvriers du bâtiment et des papiers peints, la rémunération a généralement doublé entre 1830 et 1900; pour ceux de l'industrie chimique. la hausse est de plus de moitié en 35 ans 2). Sans doute, ces améliorations sont loin de répondre aux aspirations des classes ouvrières. L'élevation des salaires a en effet pour contrepartie l'augmentation du prix du logement, de la viande, des boissons, du bois de chauffage;

<sup>1)</sup> Ibidem 1 513, 395, 279, 392, 243; II 564, 818, 581.

<sup>2)</sup> Ibidem I 818, 581.

seuls, les prix du pain et du blé ont proportionnellement diminué à Mulhouse depuis un siècle.). Mais il n'en est pas moins exact qu'une tendance très-heureuse se manifeste en H<sup>1</sup><sup>1</sup> Alsace pour une plus juste

appréciation de la valeur du labeur ouvrier.

D'ailleurs, les efforts intelligens des industriels Alsaciens tendent à atténuer ou à prévenir les conflits douloureux du capital et du travail, en améliorant la condition matérielle et morale des classes laborieuses. En même temps que par l'emploi croissant des machines, on diminuait l'effort physique de l'homme, on s'efforçait aussi d'accroître la sécurité des ouvriers. Ernest Zuber fondait en 1866, sur le modèle de la société créée par Fairbairn à Manchester, l'Association Alsacienna des propositioires d'appareils à vapeur qui se charge de l'épreuve et du contrôle des machines de tout genre et qui en 1900 a contrôlé jusqu'à 4000 chaudières. Un philanthrope, Engel-Dollius instituait (1867) cette admirable Societe préventive des accidents de sauchines qui a servi de modèle au monde civilisé et qui dépensait en 1887, 100 000 marks pour protéger par l'installation d'appareils préventifs la vie de 90 000 ouvriers dans 900 établissemens de l'Alsace. L'hygiène des ateliers a été très améliorée. Le chauffage est assuré au moven de calorifères ou de chaudières à vapeur. Le cube d'air accru par une ventilation paissante est au besoin rendu plus respirable par des procédés d'humidification. L'éclairage a été transformé 2. Un illustre bienfaiteur des classes ouvrières, Jean Dollfus, dès 1852, fait multiplier les bains et les lavoirs publics et les bains-douches populaires. Une Commission municipale et un Conseil d'hygiène, aidés depuis 1894 par une Société civile d'assainissement, s'attachent à élargir les rues à y faire pénétrer l'air et la lumière, à supprimer les habitations meurtrières 3). Après les essais de boulangeries économiques, vendant au prix de revient, tentés par Jean Pollfus et par Bourcart (1852), un grand nombre d'industriels ont organisé des réfectoires et des cuisines pour les repas de leurs ouvriers, tandis que la municipalité créait des salles réchauffoirs en vue du même objet pour les familles ouvrières.

Un élan de philanthropie a donné également naissance aux 39 sociétés coopératives de consommation de la région mulhousienne, aux sociétés laitières qui centralisent et contrôlent la vente du lait, aux cafés de tempérance où l'on vend à bon marché les boissons hygiéniques: lait, café, thé et chocolat l. Parai les créations du génie philanthropique de l'Alsace, figure en première ligne celle des cités ouvrières. C'est à Jean l'alfus et à Boureart qu'on en doit l'idée initiale et la réalisation (1852). Les habitations salubres isolées avec jardin et logements ouvriers existaient dès 1854 à Mulhouse; elles devenaient la propriété du locataire moyennant le versement d'une annuité de 25 fr. pendan. 20 ans. La fondation Dollfus avait en 1900 assuré la création de 1243 de ces maisons ouvrières couvrant 32 hectares et formant une sorte de ville

b Ibidem II 765, 823, 942, 1046.

<sup>2)</sup> Ibiden: I \$35, 128; H \$33, 1019 (Fig.).

<sup>3)</sup> Bidem I 20, 48, 494; H 1019, 1023.

<sup>4)</sup> Hidem I 447; H 762, 1017.

33 ! Returate

tleurie remarquable par son air d'aisance et de propreté. Par malheur, la spéculation a fait dévier cette institution de son but primitif; une partie des ouvriers, devenus propriétaires, a «liené ces immeubles avec bénéfice, de sorte que 24% des maisons ouvrières ont cessé de mériter ce nom. C'est pourquoi la Société industrielle a remis la question à l'étude. Grâce à la libéralité d'Augr Lalance (1901), elle a pu employer 125 000 fr. à la construction d'une nouvelle cité, deut les logemens seront loués, mais non aliénés à des ouvriers pauvres et permettront l'établissement de plusieurs familles dans le même inancuble ).

La floraison des institutions de prévoyance sociale ne surprend pas dans un milieu aussi accessible aux idées de solidarité que la patrie des Dollfus et des Lalance. La Caisse d'épargne municipale ouverte en 1852 y a prospéré aussitôt. Les industriels se sont ingéniés à assurer l'avenir des ouvriers d'une foule de manières. Ch. Kestner tentait des 1852 la participation aux bénéfices. L'usine de Thann emploie 12 000 fr. par an en moyenne pour faire des avances remboursables par annuités sans intérêts, afin de permettre à son personnel d'acquérir des maisons: elle recoit les dépôts de ses ouvriers qui s'élèvent anicard'hui à 240 000 fr. en leur assurant un interêt de 5%. Presque partout, les chefs d'industrie alsaciens ont admis le système des primes supplémentaires, variables avec le salaire, ou celui des licres de cuisses d'éparque destinés en majorant la rémunération de l'employé à l'associer en quelque sorte aux bénéfices de l'entreprise. Bien avant les lois allemandes du 13 juin 1883 et du 6 juillet 1884, les Kestner, les Heffely, les Lalance, et la majeure part des industriels mulhousiens. de 1851 à 1862, avaient fondé des Caisses de secours en faveur des ouvriers invalides, et des Caisses de retraites ouvrières, voire même des associations pour secourir les malades et les femmes en couches. L'intervention de l'Etat a uniformisé et généralisé ce système, déterminé les fabricants à se syndiquer pour constituer les fonds d'invalidité et de vieillesse. Plusieurs d'entre eux, comme les Dollfus-Mieg et les Kestner ont même voulu prendre à leur charge le timbre obligatoire des livrets d'assurance et majorer de leurs deniers le taux des retraites

Non contents de ces améliorations de la vie matérielle, les Mulhousiens se sont préoccupés d'élargir l'horizon intellectuel et de développer la vie morale des classes ouvrières. De la cette multiplication des établissemens d'instruction primaire et professionnelle, des musées et des bibliothèques, des réunions, concerts, conférences, sociétés de musique, d'escrime et de gymnastique, dont la Société industrielle, le Cercle ouvrier de Dornach crée par Engel-Dollfus (1868) et le Cercle ouvrier mulhousien fondé par J. Siegfried (1868–1887) ont pris tour-à-tour l'heureuse initiative 3). Une foule d'institutions philanthropiques assurent enfin ici le soulagement de la misère sous ses diverses formes, à tous ses degrés, à tous les âges; hôpitaux, crèches, salles d'asile,

<sup>1)</sup> Ibidem I 18, 448; II 579-580, 1023.

<sup>2)</sup> Ibidem I 447-448; II 580, 1023, 1014.

<sup>3)</sup> Ibidem I 20-48, 128; II 1014.

orphelinats, maternités, patronages, colonies de vacances, soupes populaires, asiles de nuit, instituts d'aveugles, dispensaires gratuits, maisons de santé, bureaux de bienfaisance, instituts des pauvres, maisons de refuge, dues, soit à l'initiative des pouvoirs locaux, soit à celle de philanthropes éclairés, les Nicolas Kechlin, les Jean et les Eugel-Dollfus.

Nulle part, le développement industriel n'a en de plus nobles effets. Nulle part mieux ou'à Mulhouse et en Haute Alsace, la classe industrielle u'a mieux compris cette belle loi de solidarité qui fait de la richesse un depot, dout l'individu ne saurait se réserver la jouissance exclusive et égoïste. Quel exemple à méditer et à suivre que celui de cette active et grande cité, di l'aristocratie du travail connait si bien ses devoirs, s'attache à faire prospèrer l'œuvre commune, se montre si attentive à profiter du progrès incessant des méthodes scientifiques, tempère l'audace par le bon sens, s'euvre sans effort aux meilleures inspirations de l'esprit nouveau de justice sociale! C'est pourquei l'histoire de l'activité industrielle de la Haute Alsace, dont la Société de Mulhouse a recucilli patiemment les preuves, est l'une des plus consolantes qu'on puisse connaître. Spectacle bien supérieur à coup sûr à celui des évenemens politiques et militaires, ce tableau de l'effort pacifique de plusieurs générations pour l'amélioration matérielle et morale du sort d'une fraction de l'humanité est fait pour donner confiance à ceux qui ont foi dans l'avenir de la société de demain

P. Boissonnade.

FRITZ RORIG, Die Entstehung der Landeshoheit des Trierer Erzbischofs zwischen Saar. Mosel und Ruwer und ihr Kampf mit den patrimonialen Gewalten. (Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Erginzungsheft XIII.) Trier, Lintz 1906. VIII und 86 Seiten. 8º.

Unter den an Zahl nicht gerade geringen Abhandlungen, die sich mit der Entstehung der Landeshoheit in einem begrenzten Gebiete Deutschlands beschäftigen, nimmt die hier zu besprechende Schrift in mehr als einer Hinsicht eine durchaus eigenartige Stellung ein.

Diese Eigenart zeigt sich zunächst in der Begrenzung des Themas. Während sonst regelmäßig für ein bestimmtes Territorium oder für ein mehrere Territorien umfassendes größeres Gebiet die Entwicklung der Landeshoheit untersucht zu werden pilegte, hat R. sich absiehtlich auf ein kleines, nur wenige Quadratmeilen umfassendes Gebiet innerhalb eines größeren Territoriums beschränkt, für dies Gebiet aber neben den gedruckten Quellen auch die archivalischen Schätze in reichem Maße ausgebeutet. Ich halte an und für sich eine derartige Beschränkung für durchaus glücklich; ermöglicht sie doch eine Vertiefung in die einzelnen lokalen Erscheinungen, wie sie bei einer auf ein weiteres Gebiet ausgedehnten Untersuchung schwer durch-

<sup>1)</sup> Ibidem I 185 et sq.; II 1026-1040.

Heferate.

führbar ist. Welch reiche Früchte eine solche Detailuntersuchung für die allgemeine Forschung tragen kann, weiß jeder, der mit Theodor KNAPPS mustergiltigen Untersuchungen vertraut ist. Allerdings muß aan sich dabei immer vor Augen halten, daß die lokale Überlieferung uns vielfach nur einzelne Tatsachen als solche überliefert, während die historische Erklärung dieser Tatsachen allein aus den Quellen des Gesamtgebietes erschlossen werden kann. Ferner aber hängt sehr viel davon ab, ob gerade die Wahl des betreffenden Gebietes besonders glücklich ist. Im vorliegenden Falle muß es nun von vornherein zweifelhaft erscheinen, ob gerade für die Entstehung der Landeshoheit das Gebiet zwischen Saar, Mosel und Ruwer besonders ergiebig ist. Es ist ein Gebiet, in dem ausnahmslos die Landeshoheit dem Trierer Erzbischof zustand. Mir scheint aber, die letzten Ursachen der Landeshoheit lassen sich dort besser ergründen, wo verschiedene Gewalten in engster Nachbarschaft und in stetem Kampfe miteinander ihre Landeshoheit begründet haben.

Rs. Schrift ist aber noch in anderer Beziehung durchaus originell: ihren Resultaten. Während eine ältere Richtung in der Grundherrschaft den Ursprung der Landeshoheit erblickte, führt die neuere, besonders von G. von Below inaugurierte Forschung die spätere Landeshoheit auf die Grafschaftsgerichtsbarkeit und die hohe Immanifitisgerichtsbarkeit zurück. Beide Theorien werden von R. in gleicher Weise abgelehnt, und ebenso wird eine dritte Möglichkeit verneint, die gerade bei dem hier behandelten Gebiete in Erwägung gezogen werden

muß, die Ableitung aus der Forsthoheit.

Mit dieser letztgenannten Frage beschäftigt sich das erste Kapitel. Wir wissen aus Urkunden des 9. bis 12. Jahrhunderts, daß die Erzbischöfe in dem fraglichen Gebiete infolge königlicher Verleihung eine geschlossene Forsthoheit ausübten; was R. darüber ausführt, ist durchaus zutreffend. Und wir wissen, daß im 14. bis 16. Jahrhundert innerhalb dieses Gebietes die erzbischöflichen forestarii vorzugsweise als Träger von landesherrlichen Rechten, insbesondere Hochgerichtsrechten, auftreten. Und doch wäre es falsch, wollte man die Landeshoheit auf die Forstgerechtsame zurückführen. Aus einer Fülle von Urkunden weist R. mit absoluter Sicherheit nach, daß schon seit dem 13. Jahrhundert von einem geschlossenen Forstbesitz des Erzbischofs in dem Gebiete des alten officium foresti absolut nicht mehr die Rede sein kann. Die verschiedensten lokalen Herrschaften teilen sich in die Forstrechte; wo der Erzbischof sie noch besitzt, gründet er seine Befugnis auf spezielle Rechtstitel. Die eigentümlichen Funktionen der späteren forestarii miissen also eine andere Grundlage als die Forsthoheit haben. Allen diesen Ausführungen Rs. stimme ich nicht nar im wesentlichen zu. ich halte sie auch für sehr wertvolle Bereicherungen unseres Wissens.

Ein günstiges Urteil kann ich — von den letzten zwei Seiten abgeschen — im ganzen auch über die Untersachungen fällen, die R. im zweiten Kapitel der Bannherrschaft widmet. Um das Jahr 1200 erscheint das ländliche Gebiet des von R. behandelten Distriktes in Bannbezirke (bann) eingeteilt, die aicht Strenbesitz, sondern geschlossene, meist eine, selten mehrere Ortschaften umfassende Bezirke sind.

Hiese Bannbezirke sind Modergerichtsbezirke, zum Teil auch Horbgerichtsbezieke, ferner steht in der späteren Zeit dem Bannherren, den Träger dieser Gerichtsbarkeit, vielfach auch die Grundherrlichkeit! und die Allmendehoheit im ganzen Banngebiete zu. Wie sind diese Banngebiete entstanden? Was ist ihr ursprünglicher Charakter? In Beantwortung der letzteren Frage führt R. aus, daß die hochgerichtjiehen, grundherrlichen und aihmendehoheidiehen Betugnisse des Bannherrn etwas nachträglich entstandenes sind; "das einzig mögliche Kriterium der Bannherrschaft ist der Besitz der geschiessenen Niedergerichtsbarkeit" (S. 30). R. berührt sich in dieser Beziehung nuh den Resultaten, die H. Schöningh für die niederrheinischen Territorien Milch und Köln ermittelt hat.

So gern ich auch den Scharfsinn, der in R.s Beweisführung zutage tritt, anerkenne, so bin ich doch zweifelhaft, ob der Gang der Entwicklung, den er zeichnet, der richtige ist. Daß die Verteilung der Hochgerichtsrechte sich an die vorhandene Niedergerichtsbarken angelehnt hat, halte auch ich für richtig. Und ebenso ist es sieher, daß die Banngrundherrschaft der späteren Zeit der alten Grundherrschaft gegenüber eine Erweiterung bedeutet. Ob aber diese Erweiterung eine Folge der Erwerbung der Niedergerichtsbarkeit ist (wie R. meint) oder ob sie gleichzeitig mit ihr eingetreten ist oder ob sie erst die Voraussetzung war, auf der sich die Niedergerichtsbarkeit des Bannherren aufbauen konnte, das läßt sich auf Grund des Rörigschen Quellen-

karolingischen Modergerichtsbezielle ealstanden, sondern Neubildungen sind, darin hat R. Recht. Aber im übrigen versagt er vollständig; auf Seeliger (S. 31 f.). An den von R. zitierten Stellen behandelt jedoch Seeliger in der Hauptsache etwas ganz anderes, nämlich die durch die oftonischen Privilegier, geschaffenen geschlussenen Gerichtsbezirke, die von den moselländischen Dorfbännen grundverschieden sind. Denn die ottonischen Privilegien verleihen durchweg hohe Geriehtsbarkeit?); das Charakteristikum der kleinen Hünne ist aber eine Hagatellgerichtsbarkeit, die noch unter der niederen Gerichtsbarkeit Die exemten Hochgerichtsbezirke des 10. Jahrhunderts sind terner durch königliche Privilegien geschaffen. Es gibt aber kein einziges königliches Privileg, das einen niederen Bannbezirk, wie ihn die Trierer Queller kennen, ins Leben ruft; ja es Ist nach Lage der Sache

2) SMELIGER, Grundherrschaft S. 112 behauptet zwar das Gegenteil, aber nur, weil auch er die kleinen Bänne in seine Untersuchungen hineinmengt.

<sup>1)</sup> Ungemein interessant ist vor allem auch der Anhang auf S. 70 nl., wo die Entstehung des Agrarkommunismus der Gehöferschaften auf diese neue Banngrundherrlichkeit zurückgeführt wird. Ob diese Ansicht das richtige trifft, darüber wird nur der ein Urteil abgeben können, der das einschlagende Quellenmaterial völlig beherrscht und an Ort und Stelle Untersuchungen angestellt hat. Jedenfalls scheint mir, daß R.s Auffassung viel für sich hat.

sehlechthin ausgeschlossen, daß diese kleinen Bänne ihren Ursprung einzelnen königlichen Exemtionsprivilegien verdanken. Das einzig Gemeinsame zwischen beiden Erscheinungen ist das Wort bannus; das sagt indessen gar nichts, da es lediglich obrigkeitlichen Befehl, Befehlsgewalt, Befehlsbezirk oder Befehlsstrafe bedeutet, aber die verschieden-

artigsten Befehlsgewalten bezeichnen kann.

Sind aber diese kleinen Bänne nicht durch königliches Privileg ins Leben gerufen, dann ist die Frage nach ihrem Ursprung durch Seeliger nicht gelöst. Auch die von R. zitierte Außerung Seeligers, diese Bänne seien "Zwischeninstanzen, welche dem Inhaber die zwingende Gewalt gewährten - nach verschiedener Richtung hin entwicklungsfähig" ist doch genau ebensowenig eine Erklärung wie R.s eigene These, sie seien "herausgeboren aus dem Bedürfnis nach neuer, zeitgemäßer Verteilung der Bezirke unterster<sup>1</sup>) staatlicher Tätigkeit<sup>e</sup> (S. 32). Wir wollen doch zunächst wissen, wie diese Bänne entstanden sind, bevor wir fragen können, welchem Bedürfnis sie entsprungen sind. Da hätte R. doch etwas mehr die Tatsache würdigen sollen, daß diese Bänne überall, wie es scheint, an eine im Orte vorhandene Grundherrschaft anknüpfen. Und er hätte sich etwas gründlicher mit den Forschern auseinandersetzen sollen, die sich mit der Frage nach der Entstehung dieser Bannbezirke beschäftigt haben, vor allem mit den ernsten Untersuchungen von FR. v. Wyss (Abhandlungen zur Geschichte des schweizer, öffentlichen Rechts S. 33 f.) und Stutz (Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte Germ, Abt. XXV S. 199 ff., insbes. S. 208 f.).

Ist R. nun auch über den Ursprung dieser Bänne im unklaren, so hat er doch vollkommen recht, wenn er in ihnen den Ursprung der Landeshoheit nicht sucht. Ist doch nur in einem kleineren Teil derselben der Erzbischof Baumherr. Und ebenso werden wir ihm zustimmen, wenn er im Anfang des 3. Kapitels die Ableitung der Landeshoheit aus der Grundherrschaft des Erzbischofs mit voller Entschiedenheit ablehnt. Wie steht es nun aber mit dem Zusammenhang zwischen Landeshoheit und hoher Gerichtsbarkeit? Davon redet

der größere Teil des 3. Kapitels.

R. geht aus von der hunria, über die vor allem mehrere Urkunden aus dem Anfange des 13. Jahrhunderts handeln. Mit Recht stellt er fest, daß der Schwerpunkt der gesamten ländlichen Kriminalgerichtsbarkeit in den jährlich stattfindenden Dingen liegt, welche die Inhaber der Hunriarechte in den einzelnen Dörfern bezw. Gruppen einzelner Dörfer abhalten, und in durchaus zutreffenden Weise schildert er, wie durch Verpfändungen diese Hunriarechte in den einzelnen Dörfern an die verschiedensten Herrschaften gelangen und nur zum kleineren Teil dem Erzbischef zustehen. Und nun kommt die Schlußfolgerung (S. 41): "Bei dem Auflösungsprozeß der alten Hunriarechte in denen wir Reste alter Hochgerichtsrechte des Grafen zu erblicken haben, tritt keineswegs der Erzbischof als Erbe

<sup>1)</sup> So ist nach einer beigefügten Druckfehlerberichtigung statt des im Texte stehenden Wortes "zentraler" zu lesen.

dieser alten Grafschaftsrechte auf." Ergo: Die hohe Gerichtsbarkeit ist nicht Wurzel der Landeshoheit.

Diese Schlußfolgerung ist der entscheidende Fehler, an dem R. gescheitert ist, und zwar ist die eigentliche Fehlerquelle der oben von mir gesperrt gedruckte Nebensatz. Nicht Reste alter Hochgerichtsrechte des Grafen sind die Hunriarechte, sondern Reste der fränkischen Zentenargerichtsbarkeit. Wer etwas näher mit der fränkischen Gerichtsverfassung des späteren Mittelalters vertraut ist, für den kann nicht der geringste Zweifel darüber bestehen, daß die moselländischen Hunrisgerichte oder, wie sie in Weistümern heißen, Hommeldinge 1) genau dasselbe sind wie die Zent gerichte der ostfränkisch-hessischen Gebiete; es sind, wie schon der Name sagt, die Reste des alten Hundertschaftsgerichts des Zentenars. Nur insofern besteht ein Unterschied, als die Zentverfassung im 13. Jahrhundert noch in voller Blüte steht, während die Hunriaverfassung um dieselbe Zeit wenigstens an der Mosel in der Auflösung begriffen ist. Im übrigen herrscht volle Übereinstimmung. vor allem auch hinsichtlich der Kompetenzen. Denn es ist ja eine bekannte Tatsache, daß die fränkischen Zentgerichte (ebenso wie die ihnen entsprechenden sächsischen Gogerichte) schon im 13. Jahrhundert die gesamte Kriminalgerichtsbarkeit, auch die Blutgerichtsbarkeit, über die bäuerliche Bevölkerung handhaben, während die Grafengerichte verschwunden oder zu Adelsgerichten oder Gerichten höherer Instanz geworden sind (vgl. z. B. Schröder, Rechtsgeschichte, 4, Aufl. S. 601. Nur ist es meines Wissens bisher niemandem eingefallen, diese Kriminalgerichtsbarkeit der Zentgerichte für den Rest alter gräflicher Hockgerichtsrechte zu erklären oder aus ihr die Landeshoheit abzuleiten. Das gleiche gilt aber für die Hunrien. Wenn man die Landeshoheit der deutschen Landesherren auf die hohe Gerichtsbarkeit zurückführte, dachte man nicht an die in den Godingen, Zenten oder Hunrien sich abspielende bäuerliche Kriminalgerichtsbarkeit des 13. Jahrhunderts, sondern an die Hochgerichtsbarkeit des 10. Jahrhunderts, die Gerichtsgewalt der Grafen oder der ihnen gleichstehenden Immunitätsherren oder Immunitätsvögte. Äußerte sich diese Gerichtsgewalt im 13. Jahrhundert auch nur ausnahmsweise in persönlicher Abhaltung des Dinges und hatte sie auch die meisten alten causae majores längst den ehemaligen Hundertschaftsgerichten zur Aburteilung überlassen, verschwunden war sie darum doch nicht und ebensowenig bedeutungslos geworden. Ihr und ihrem Schicksale galt es nachzuspüren. Das hat aber der Verfasser versäumt, weil er das eigentliche rechtsgeschichtliche Problem gar nicht sah, weil er glaubte, mit dem Nachweis, daß die Landeshoheit nicht auf den Hunriarechten beruhe, alles erledigt zu haben. Auch nicht mit einem Wort sind die grätlichen und Immunitätsrechte

<sup>1)</sup> Ganz anders geartet sind dagegen die keinerlei gerichtlichen Charakter tragenden niederrheinischen Honschaften. Die gesamte bisherige Forschung krankt ausnahmstos darun, daß sie diesen Unterschied nieht bemerkt oder wenigstens nieht genügend gewiirdigt hat. Ich werde noch an anderer Stelleeingehend diese Probleme behandeln, insbesondere auch die Frage, woher die Honschaften ihren Namen haben.

des Erzbischofs nüher berührt: jede Auseinandersetzung mit der beitschenden Lehre fehrt, offenbar weil sie Verfasser nach seinen Austührungen für völlig übertlüssig hielt. Dieser fundementale rechtsgeschlichtliche Irrtum hat dem Verfasser jede Möglichkeit, das riektige zu erkemien, geraubt. Hätte ihn ein Sachkundiger über diesen Irrtum aufgeklärt, so wäre er vermutlich zu einer Bestätigung der herrschenden Lehre gelangt, ebenso wie Fr. RUDOLPH in seiner kurz vorher erschienenen Abhandlung über "Die Entwicklung der Landeshoheit in Kurtrier bis zur Mitte des 14. Jahrhundertse (Trier 1905). Mag auch RUDOLPH an Originalität hinter Rörig zurückstehen, so hat er doch vor ihm den großen Vorzug voraus, daß er in der Hauptfrage den methodisch richtigen Weg gegangen und das richtige Resultat gefunden hat.

Mit gespannten Erwartungen wendet man sich nun dem 4. Kanitel zu, das "Die Entstehung der Landeshoheit" überschrieben ist. Hier soll also die Lösung des Problems geboten werden. Diese Lösung ist: Die Landeshoheit ist durch Usurpation entstanden. R. führt aus, wie seit dem 14. Jahrhundert die erzbischöflichen Forsthufner (foresterii), die früher blob im Besitze einfacher Forstgerichtsbarkeit gewesen seien, immer mehr ihre gerichtliche Tätigkeit ausdehnten, wie sie die gesamte Hochgerichtsbarkeit auch in den Pörfern beauspruchten. und wie es ihnen gelungen sei, die Gerichtsrechte der sonstigen Gerichtsherrn auf das Gebiet innerhalb des Dorfetters einzuschränken, während außerhalb des Etters die Forsthumer richten. Ja, wir sehen in Quellen des 15. Jahrhunderts auch diese Ettergerichtsbarkuit in einer gewissen Abhängigkeit vom Erzbischof: bei mangelhafter Rechtspflege in den ktierbezirken können die Forsthufner einschreiten, forner muß jede Hinrichtung im Beisein des erzbischöflichen Amtmanns und unter seinem "Schirm" vollzogen werden. Diese Tätigkeit der Forsthufner habe erst einen geschlossenen Trierer Hochgerichtsbezirk ze-"Die auf dem Wege der Ursurpation erworbene schaffen. geschlossene Gerichtshoheit in Hochgerichtssachen bildet die Grundlage der Landeshoheit des Trierer Rezbischofs in dem behandelten Gebiete."

Ich lengue nun seibstverständlich nicht daß im Mittelalter hänfig Gewalt vor Recht gegangen ist. Aber daß die gesamte erzbischörtliche Landeshoheit einfach durch eine jedes lächtsgrundes entbehrende Vergewaltigung der dem Erzbischöf rechtlich gleichstehenden Gerichtsberrn seitens der erzbischöflichen Beamten geschaffen worden ist, das scheint mir allerdiags eine etwas kühne Vorstellung. Durchaus begreitlich dagegen werden alle diese Vorgänge, wenn wir uns vor Augen latten, laß der Erzbischof vor seinen Konkurrenten in dem betreffenden Gebiete zweierlei voraus hatte: er war Erbe der alten gräftlichen Rechte und er war Immunitätsherr des großen seiner Kirche geschenkten Forstes. Diese beiden Eigenschaften waren es, auf die sich seine Landeshoheit gründete, sie machten ihn zum dominus terrae und er-anglichten ihn, die lokalen Gewalten in immer größere Abhängigkeit von sich zu bringen. Die Vorgänge, die uns R. geschildert hat, bedeuten nicht die Entstehung der Landeshoheit, sondern setzen deren

Existenz voraus; sie gehören unter das, was Rörig in der zweiten Hälfte der Überschrift seines Buches den "Kampf mit den patrimonialen Gewalten" nennt. Allerdings möchte ich dabei nicht verhehlen, dab manches, was R. erst als die Errungenschaften dieses Kampfes ansieht, höchstwahrscheinlich alte erzbischöfliche Rechte waren, die in der gräflichen Gewalt (vielleicht auch in der Immunitätsgewalt) ihren Ursprung hatten und nur in den spärlichen älteren Quellen dieser Gegend nicht erwähnt werden. Ich denke dabei an das Rocht, bei Rechtsverweigerung einzuschreiten und an die Mitwirkung bei peinlichen Exekutionen. Hat man diesen richtigen Ausgangspunkt der Landeshoheit gewonnen, dann wird man auch über die beiden Königsurkunden von 1309 und 1332, in denen die erzbischöflichen Rechte geschildert werden, nicht wie R. mit der Verlegenheitsauskunft hinweggehen, daß die darin bestätigten Rechtsansprüche keineswegs der Wirklichkeit entsprachen. Was endlich in dem Exkurs S. 63 ff. über die Forstabgabe der villae gesagt wird, bedarf einer durchgreifenden Berichtigung: vor allem ist Verfasser völlig im unklaren über den Rauchhafer, die "nachseilde". die in dem Gastungsrecht des Königs und seiner Beamten ihren Ursprang hat (vgl. darüber jetzt S. Riezler, Nachtselden und Jägergeld in Bayern, in den Abhandlungen der k. bayr. Akademie der Wissenselaften HI, Kl. XXIII. Bd. HI, Abt. (München 1905) S. 537 ff., insbesondere S. 552 ff.).

Eine erfreuliche Leistung ist dagegen das 5. Kapitel, das sich mit der neueren Zeit beschäftligt. Trotz der Kürze der Darstellung bietet es für die weitere Konsolidierung der Landeshoheit munch wertvoller Gesieltspunkt; interessant ist insbesondere die Einbezielung der Ge-

meinden in den staatlichen Organismus.

Ich bin am Schluß und sehe nun, daß meine Kritik einen ungewöhnlichen Umfang angenommen hat. Aber einerseits glaube ich, daß manches von dem, was ich gebracht habe, auch über das Thema der vorliegenden Abhandlung hinaus ein gewisses Interesse beanspruchen kann. Andererseits aber verdient Rs. Schrift wirklich, daß man sich eingehend mit ihr beschäftigt. Nicht nur, daß ich seiner Dissertation rei de Anregung und Belehrung verdanke; ich kenne in der Tat wenige Insulugeschriften, in denen grate Quelleninterpretation, scharfsinnige Beob ehtungsgabe, seibständiges Deaken und gewandte Darstellung in gleicher Weise vereinigt sind. Gerade darum bedaure ich, daß die ung migende rechtsgeschichtliche Ausrüstung den Verfasser um den vollen Enfolg seiner Arbeit gebracht hat. R. ist insofern ein Opfer jener neuerdit 28 leider nicht selten in optimissischen Unterschätzung der Schwierigkeiten, die eln verfassungsgeschichtliches Arbeiten mit sieh bringt, Wer dabei auf altbewährten, gebahnten Straben zieht, mag mit einem relativ leichten rechtsgeschichtlichen Gepäck auskommen. Wer aber, wie Rörig, nene, unerprobte Wege einschlägt, wird fast immer auf Schwierigkeiten stoben, die man nur im Besitze allseitiger rechtsgeschichtlicher Bildung

L'iibingen.

SIEGFRIED RIETSCHEL.

The Great Revolt of 1381. By Charles Oman (Oxford: Clarendon Press, 1906).

Materials for a better understanding of the great revolt of 1381 have been accumulating during recent years, thanks to the labours of Mr POWELL, Mr GEORGE TREVELYAN and M. ANDRÉ RÉVILLE. Upon these, and in particular upon the documents edited by Réville's friend M. Petit-Dutaillis, Professor Oman has based his narrative, while he claims from personal investigation of the Poll-tax documents at the Record Office to add to our knowledge of the final causes of the rising. REVILLE only lived long enough to complete, from masses of material. the detailed account of the rising in Hertford, Suffolk and Norfolk: Mr Powell has traced the history for Suffolk, Norfolk and Cambridgeshire, and Dr. Kriehn, to whose valuable work Professor Oman makes no reference, has already re-written the narrative of the London rebellion with the help of the anonymous French Chronicle discovered by Mr Treve-Lyan and the inquest of 1382 transcribed by Réville. We therefore already possess detailed and recently published accounts for the most important districts, and not merly for two counties as seems to be suggested (p. iii). Since Professor OMAN aims at rewriting the whole history of the rebellion, we expect him to fill the remaining gaps, and to trace in detail the movement 'in the rest of England' which he remarks has not been told at all (p. iii). Disappointment awaits us. For the most part the ground worked by his recent predecessors is once more covered, and for the less important districts little is added to the summary, based upon the REVILLE transcripts, which M. Petit-DUTAILLIS gives in his excellent historical introduction to REVILLE'S essay. We are glad to see, that Professor OMAN in working through the evidence again as to commutation in the 14th century confirms the view generally accepted since the publication of Dr. Page's monograph some years ago. As a compilation which embodies the results of some recent investigation into the underlying causes and the actual course of the rising the book will be welcomed by the general reader. It offers in a compact pleasant and popular form a vivid account of one of the most dramatic episodes in our history. The student, at a distance from libraries, will be glad to have so easily accessible the valuable documents contained in the appendices, even though he may in some cases be unable to interpret them as the Professor has done. It is useful to be able to have at hand I) a transcript of the writ of enquiry as to the fraudulent levying of the poll-tax of March 16, 1381, II) REVILLE's transcript of the inquest of 1382 into the treacherous action of certain London aldermen, and III) the translation of the anominalle cronicle belonginge to the abbey of St. Maries in Yorke'. We hope that Dr. Kriehn's suggestion of 'anonymous French chronicle' may be generally adopted rather than the title of 'Anonimal chronicle of St. Mary's, York', which Professor OMAN uses.

This anonymous French chronicle is rated very highly, as the work of a contemporary, and in parts of an eye-witness, and a full account of the movement in London is based upon it. Accepting Dr. KRIEHN's view that the new material available from this source is chiefly in

connexion with the Smithfield meeting, and that, if an eve-witness anywhere, the writer must have been present on this occasion, we wonder that his account of the rebels' demands are so lightly passed over by Professor OMAN. The unmannerliness of Tyler, drawn from the anonymous chronicle, is described by him in detail; the far reaching programme of the rebels is merely mentioned with a doubt as to whether Tyler really broached it (p. 74). The confiscation of all church property above a reasonable sustenance for the parish chlergy and its distribution among the commons, the abolition of the episcopare with the exception of 'one bishop for all England' were demands which struck at the wealth of the Church and at the hierarchy, but which did not affect the question of doctrine. They fit in with the artitude of many rebels towards the Church, and it is not clear why Professor OMAN has doubts about the paragraph containing these demands when he so unreservedly accepts the details which immediately follow. If this French version of the meeting is to be credited at all, we may be forced to Dr. Kriehn's conclusion that the reliefs were religious reformers of the most advanced type', and that their demands involved 'the most democratic reformation of the Church ever proposed'. Dr. KRIEHN has also drawn from the story of the French chronicle the conclusion that Wat Tyler's death was probably due to pre-arrangement, and that it was nothing less than a deliberately planned State murder. This view will, we hope, receive some consideration in a revised edition of 'the great Revolt'.

For it is necessary to warn the general reader that such revision is required. The book is not merely a compilation and collection of transcripts. Professor Oman claims to give us new material as the result of his own enquiry into the Poll-tax documents at the Record Office and to offer us new conclusions based upon this material. And it is from this point of view that the book must in the main be judged. He thinks he has discovered 'why that impost met with such universal reprobation, how the poorer classes in England conspired to defeat its operation, and how the counterstroke made by the Government provoked the rebellion' (p. IV). But for the falsification of the returns and the action consequent upon the order of the government for revised returns from certain districts there would, we are told, have been a continuance of isolated riots, but there would probably have been no single movement worthy of being called a rebellion' (p. IV). Now it has usually been held that the unfair levy of the tax in 1381 was the last-straw. Mr Powell has shown that the results obtained from the collection of the tax were so unsatisfactory as to make it clear to the central authorities that the collectors must have been guilty of favouritism and negligence. Hence there followed the appointment of a second commission to scrutinise in sixteen districts the lists of inhabitants, and to compel payment in cases of earlier evasion. As Mr Powell notes, 'the action taken under this second commission . . . was the more immediate cause of the outbreak' (Rising in E. Anglia, p. 6). So far there is nothing new in what we infer to be part of the discovery. But Professor OMAN goes further. He suggests deliberate suppression in wholesale fashion of the female dependants in the

villages as the cause of the difference between the returns of 1377 and 1381. The conjecture is ingenious and may be correct, but it cannot be said to be proved. Definite evidence would be supplied by a comparison of the figures given in the detailed Poll-tax lists, as furnished in 1377 and in 1381 in the same districts. But we only find figures drawn from one set of Poll-tax returns for 1381 covering part of the Hundred of Hinckford in Essex; these show a significant preponderance of males and a strange lack of widowed mothers and sisters in the district. Totals are also given for other districts, which bring out the same result, and upon these cases Professor OMAN's theory is based. For only two counties (Norfolk and Suffolk) are we supplied with figures which show how correct the government was in suspecting evasion. Only in two cases (Nortolk and Suffolk) can we find the figures for a general comparison of the three sets of returns: nowhere do we get that detailed comparison so essential to establish the proof of suppression. The curious use made of the different returns must strike the most careless reader. Thus, on p. 27, the decline in population between the poll-tax levy of 1377 and that of 1381 is stated to be 'incredible' and is accounted for by falsification in the returns of 1381. In support of this view, we naturally expect to find a comparison between the Poll-tax returns of 1377 and the first returns of 1381. But we are actually given the figures of the final set of returns made by the commissioners whose business it was to detect the falsification and evasions sanctioned by the collectors earlier in the year. Use of the earlier set of figures and comparison of these with the later figures are essential to the argument, and might have sevad us from the distrust which follows the discovery of such a mistake. Quite apart from falsification there was a decline in the rateable population of Norfolkand Suffolk and this is brought out clearly, though unincentionally, from the figures actually used by Professor OMAN. Thus, for Norfolk, the population of 88797 persons in 1377 is compared with that of 66719 in 1381 (p. 28). Now these latter are the figures supplied (as we find on page 30) in the revised set of returns. The argument required the use of the first set in which the estimate is 58 714 (b. 30), which would mean a decline of 30 083 persons since 1377. The commissioners in May 1381 were able to revise this. and to raise the number by over 8000 persons, so that the fall in population was reduced to 22078. Falsification probably accounts to the discrepancy revealed by comparison of the two returns of 1381. The talsification of the earlier returns of 1381 is probably oven greater than the Professor has realised. But it does not touch the problem which remains. Why, we still ask, was there a decline of over 25% (from 88797 to 66 719 in the population of Norfolk during the four years between the lavy of the Poll-tax in 1377 and the enquiry of commissioners whose special business it was to hunt down those who had evaded the law eatilier in the year? Will suppression of the female dependants account for this still striking decline? Only comparison of detailed lists would show this, and so far they have not been given.

In the appendix on the population of England in 1381, a similar

contusion is apparent, and the figures become worthless as a basis for the argument. Among others, the Norfolk figures are again used in support of the assertion that 'it is mere trickery and corruption that is displayed not an imperfect return' (p. 163). But, as before, the figures given for 1381 are those of the revised and presumably correct returns, while the first and false returns for Norfolk are not even mentioned in the appendix. Again, the Poll-tax returns of 1377 are given in detail side by side with the figures as summarised in the enrolled accounts of 1381 (App. II). A comparison between these reveals a startling decline of 458 720 persons in the total population of England. This we are told is 'monstrous and incredible' (p. 27), and we not unnaturally conclude that the figures in the enrolled accounts most be those of the falsified returns. For some counties the original returns must, we admit, have been used in drawing up the summary, since the writ of enquiry only covered sixteen districts. But for counties, such as Norfolk and Suffolk, and for towns such as Norwich and Lynn, whence revised returns were sent, these revised and presumably correct figures were entered upon the roll. Professor OMAN does not point out that the roll is in fact based partly upon the original returns of 1381 and partly upon the revised returns. He leaves untouched the question as to how many of the districts mentioned in the writ of March 16. 1381 were actually visited for purposes of revision and what results were obtanied. Yet this knowledge is essential before we can draw conclusions from the figures entered for any particular county in the enrolled account. Even if we possessed this knowledge, we should still be doubtful as to the value of the figures entered for districts which had escaped such revision. The unsatisfactory chalation must surely be obvious. Only when we see side by side for any district the returns for 1377, those for the early months of 1381 (before March 16) and those for the following months (after March 16) do we get some data towards determining the diminution in population in that district'; only then can we even suggest that diminution was due partly to falsification and partly to a real decline. Suppression which remained uncorrected for some counties; in other parts, even when revision had taken place, there remained a decrease in population for which further explanation must be sought. The returns for 1377 and for 1381 do not enable us to say what the general decline actually was.

Our confidence in the writer's handling of statistics is shaken. We would only notice that in estimating the clerical Poll-tax returns for 1381 there appears to be a startling difference between his totals and those given by Mr POWELL. The same document has been used by both writers, but whereas Professor OMAN estimates the clerical population as 20 676, Mr POWELL raises the number to 27 835.

In another appendix (I) a guide to the hist of Poll-tax rolls still in the Record Office is given. Here there is frequent confusion between 'hundredum' and 'villa'. The inaccuracy and confusion in the list of hundreds given under the heading of Suffolk is unaccountable.

Any county history or a cursory inspection of Mr Powell's transcripts of all remaining Poll-tax lists for Suffolk would have made it impossible to enter as hundreds such places as Westeretyng, Buxball, Stowmarker, Wetherden and Finberg Magna. Then, as to-day, all these places were in the hundred of Stow. And further instances of similar mistakes might be cited from the Suffolk list. As a list of Suffolk hundreds it is obviously wrong: as a list of Suffolk 'villae' for which Poll-tax lists remain it is quite incomplete. Under Surrey we find Haslemere entered as a hundred. We should be surprised to find that it has ever figured in records as any thing but part of that hundred of Godalming, which is also mentioned.

When we pass to Appendix III we feel that the fitle 'detailed Poll-tax returns of a typical hundred' is misleading, and the expanded forms of some place-names need correction. It may prevent mismderstanding to mention that only thirteen out of forty-six Essex 'villachave been deait with. Professor OMAN is doubtless continuing his researches with a view to the second edition of a book which when thoughly revised will meet a real need. In that edition the merits of the present narrative will re-appear, and it will, we hope, solve some of the problems still connected with those early years of Richard II's reign during which Englishmen sprung from different classes and inspired by different

aims were preparing for the great revolt of 1381.

Cambridge.

ELLEN A. Mº ARTHUR.

Sigmund Riezler, Geschichte Bayeris, 6. Band (1508—1651). Gotha 1903, F. A. Perthes. XVI und 521 S. (Geschichte der europäischen Staaten, 20. Werk, 6. Band.)

KANKE hat im Jahre 1873 geäußert (Abhandlungen und Verstelle. Neue Sammlung S. 583), "daß unter allen Provinzialgeschiehen, die wir in Deutschland besitzen, die württembergische von Ställn den Preis verdient". Unter denen, die seitdem erschienen sind, kommt dies Lob ohne Zweifel Riezlers bayrischer Geschichte zu. Und gerade der Band von ihr, der zuletzt veröffentlicht ist, verdient es besonders in unserer Zeitschrift hervorgehoben zu werden, da er umfassende Schilderungen der Zustände und namentlich auch der wirtschaftlichen enthält. Es ist die Zeit des 16. Jahrhunderts und des dreißigjährigen Krieges, die uns hier vorgeführt wird. Aus der Fülle des interessanten, das Riezler bietet, mag einiges erwähnt werden. Interesse erweckt zunächst die landesherrliche Wirtschaftspolitik, die eben in dieser Zeit lebhafter einsetzt und auf den verschiedensten Gebieten sich betätigt. Unter Maximilian I. können wir Anfänge einer merkantilistischen Politik konstatieren (S. 185 ff.). Ein charakteristisches Beispiel, aber nicht das einzige, liefert die staatliche Begünstigung der Glasfabrikation (8, 192). Maximilian faßte die Anpflanzung des Maalbeerbaumes für die Seidenzucht ins Auge (8, 202) und suchte die Kultur der Weidpflanze (von Erfurt her) einzubürgern (S. 232). In der sozialen Gesetzgelung meint man der Vermehrung des Proletariats entgegenwirken zu müssen (S. 64 f.). Im 16. Jahrhundert begann aus diesem Gesichtspunkt in Bayern die

Politik der Eheerschwerung, mit der erst unser Zeitalter gebrochen hat cs. 219; Wichtig ist ferner die Geschichte der bayrischen Zinsgesetzgebung (8, 175 ff.). Inzwischen hat A. Cohen, Die Verschuldung des bäuerlichen Grundbesitzes in Bayern (Leipzig 1906), ausführlicher über diese Dinge gehandelt. Aber als knapper Überblick behält RIEZLERS Darstellung ihren Wert. Die Mißbräuche im Zunftwesen werden von der Regierung bekämpft. Interessant ist es, daß sie die Beschränkung der Zünfte auf eine gewisse Kopfzahl, also die Schließung der Zunft, aufhebt (S. 186). Wie es in der letzten Zeit viele Autoren getan haben, so hebt auch Riezler hervor, daß der wirtschaftliche Rückgang Deutschlands schon vor dem Dreißigiährigen Kriege beginnt. Hinsichtlich des Rückgangs des deutschen Handels tritt R. der Anschauung bei, die neuerdings am energischsten von Dietrich Schäfer vertreien wird, daß nämlich hierbei der Mangel eines kräftigen politischen Schutzes eine wesentliche Rolle spielt, und lehnt die noch immer in manchen Kreisen bestehende Meinung ab, daß die Verlegung des Seeweges sofort und an sich eine entscheidende Wirkung geübt habe (S. 179). Übrigens sind die auf den Landtagen erhobenen Klagen über die Abnahme der Geschäfte (8, 180) natürlich mit kritischer Vorsicht zu beurteilen; dem Geschäftsleute klagen immer. Die Verheerungen des Dreißigjährigen Krieges gaben dem Weinbau in Bayern wohl an den meisten Orten für immer den Todesstoß (S. 196). Aber der Wein hatte schon viel früher einen Kampf zu bestehen gehabt, nämlich mit der zunehmenden Bierproduktion<sup>1</sup>). In der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts vornehmlich gingen die großen Velksmassen vom Wein- zum Biergenuß Die Zahl der Brauereien vermehrte sich jetzt außerordentlich (8, 192). 1583 wurde das Hofbräuhaus in München gegründet (8, 195). Sehr bald klagte man über die Konkurenz, die es den privaten Brauereien Die Berechtigung wird man den Klagen jedoch absprechen. mache. wenn man erfährt, daß die Produktion des Hofbräuhauses zum weitaus größten Teil in der Hofhaltung verbraucht wurde. S. 185 Anm. 1 gibt R. einen Exkurs über das Zollwesen. Seitdem hat er sich über diese Materie in seiner sehr wichtigen Abhandlung "Studien zur älte sten Geschichte Münchens, zugleich ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Zollrechts", Abhandlungen der K. Bayer, Akad. der Wiss., III. Kl., 24. Bd., 2. Abt. S. 281 ff. geäußert. — S. 217 deutet R. den Ausdruck "arme Leute" als "bäuerliche Hintersassen". Meines Erachtens geht er auf Bauern überhaupt, nicht bloß auf Hintersassen.

Ich benutze die Gelegenheit, um eine Angabe, die sich in Bd. 4, 8. 381 unserer Zeitschrift findet, zu korrigieren. Es ist daselbst — unter Hinweis auf die patronymische Deutung der Orsnamen auf ing — dem Bedauern Ausdruck gegeben, daß für Bayern in der Ortsnamenforschung noch viel zu tun übrig bleibe. Gerade aber RIEZLER hat

<sup>1)</sup> Einen nützlichen Beitrag zur Geschichte der Bierbrauerei lieferte kürzlich G. TUMBELT in seiner Schrift: "Die fürstlich Fürstenbergische Brauerei zu Donaueschingen" (Stuttgart 1905). Hier ist auch das technische gut berücksichtigt. Vgl. ferner H. POTOTZKY, Beitrag zur Geschichte der kleingewerblichen Brauerei in der Schweiz, Zeitschrift für schweizerische Statistik, Jahrgang 1905.

eine mustergültige Abhandlung über bayrische Ortsnamen, in der eben auch iene Ortsnamen als Sippendörfer (wenigstens der Mehrzahl nach) gedeutet werden, veröffentlicht ("die Ortsnamen der Münchener Gegend". Oberbayrisches Archiv für vaterländische Geschichte, 44. Bd. [1887]. S. 33 ff.). Diese an feinsinnigen Beobachtungen reiche Untersuchung ist dem Wirtschaftshistoriker besonders auch durch die Berücksichtigung der Lage und Bodenbeschaffenheit der Ortschaften wichtig. R. erbringt hier (zweifellos als erster) den Nachweis, daß die Ansiedlungen der Sippen, die durch die echten, alten -ing-Namen gekennzeichnet sind, da erfolgten, wo der Boden am meisten zum Ackerbau einlud, daß also die Bajuvaren im Beginn des 6. Jahrhunderts bereits als ein vorwiegend ackerbauendes Volk ins Land kamen und daß unter ihnen damals die alten Geschlechterverbände noch in örtlichem Zusammenhalt fortbestanden. Wimmer, Geschichte des deutschen Bodens (Halle a. d. S. 1905), würde seinen Lesern einen Dienst erwiesen haben, wenn er 8, 39 und 8, 43 auf Riezlers Abhandlung aufmerksam gemacht Weller, Die Besiedlung des Alamannenlandes, Württemberg. Vierteljahrshefte 1898, S. 310 Anm. 3 verweist auf sie. Es mögen hier nech weitere Arbeiten zur bayrischen Ortsnamenforschung notiert werden. An Riezlers Arbeit knüpfen an: F. Weber, Karte zur Verteilung der -ing-Orte in Oberbayern (Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns, Bd. 14); Mondschein und Vierling, Die Verteilung der -ing-Orte in Niederbayern, in der Oberpfalz (wo sie trotz der bajuvarischen Bevölkerung aufhören) und den ergänzenden fränkischen Bezirken (ebenda Bd. 15); Fastlinger, Zur Kartenskizze der Verreilung der -ing-Orte in Oberösterreich: derselbe, Zur Kartenskizze der -ing-Orte im Kronland Salzburg, dem angrenzenden Tirol und Steiermark Gebenda, Bd. 16): Vierling, Die slavischen Ausiedlungen in Bayern (chenda, Bd. 14-16). Vgl. ferner: Kucher, Erklürung von 1000 Ortmainen der Altmühlalp und ihres Umkreises (Eichstätt 1873). GOTTHARD, Über die Ortsnamen in Oberbayern (Neue Aufl., Freising 1884). Wessinger, Die Ortsnamen des Bezinksamtes Miesbach (Belgräge zur Anthropol, Bd. 7); derselbe, Bavrische Orts- und Flubminen München 1886). Jos. Hartmann, Beitrige zur Heimarkunde in Erklärungen der Ortsnamen des Stadt- und Landbezirkes Ingolstadt and Ungeburg, 1902 (1906 unter Ausdehnung auf die Flurnamen in neuer Ausgabe erschienen). F. Weber, Über Namen von Orten in Oberbayern, die aus Römerzeiten bekannt sind (Beiträge zur Anthrop. B.I. 13 und 14). Viele Namenserklärungen werden auch bei MAYER-Westermayer. Statistische Beschreibung des Erzbisaums München-Freising (3 Bde) und Jans den bayrischen Alpen) bei M. Höfter. Führer durch Bad Tölz und Umgebung (1901) geboten. In die Siedlungsgeschichte schlägt auch die in unserer Zeitschrift Bd. 2, 8, 323 f. besprochene Schrift von Fastlinger ein, sowie desselben Verfassers Arbeit "die Kirchenpatrocinien in ihrer Bedeutung für Altbayerns ältestes Kirchenwesen" (Oberbayr, Archiv Bd. 50 [1897]. S. 339 ff.). Die Schrift von KNITL. Die Ortsnamen der Freisinger Umgegend (Freising 1882) wird mir von fachmännischer Seite als dilettantisch bezeichnet.

Freiburg i. B. G. v. Below.

George Caro, Privatdozem an der Universität Zurich, Leiträge "nätteren deutschen Wictschafts- und Verfassung geschichte, Cesammelle Aufsätze. Leipzig, Veit u. Comp. 1905. 132 S. 8°.

Bändchen vereinigten sieben kurzen Aufsätze eng zusammen; sie be-Gebietes, dem Caro seit Jahren fast seine ganze Arbeitskraft gewidmet hat, der nordöstlichen Schweiz. Vier der hier abgedruckten Aufsätze waren schon in den Jahren 1901 bis 1904 in Zeitschriften erschienen: unter einer größeren Anzahl demselben Gebiete gewidmeter früherer Arbeiten hat Caro sie ausgewählt, offenbar weil in ihnen am meisten allgemeinere Probleme berührt wurden. Sie beziehen sich durchweg auf die Agrargeschichte. Nr. 1 sucht aus den Sanktgallener Traditionen. die Grundbesitzverteilung in der Nordostschweiz zur Farolingerzeil. insbesondere das Verhältnis von freien Bauern und Grundherrschaften festzustellen, Nr. 3 versucht für dieselbe Periode eine Bevölkerungsstatistik, Nr. 4 gipfelt in dem Nachweis, daß vom 10. bis 13. Jahrhundert in der Nordostschweiz bäuerliches Eigen unverändert fortbestanden hat, Nr. 5 bietet einen kleinen Beitrag zur Gütergeschichte eine Auseinandersetzung mit Beyerle über die Frage der Zugehörigkeit des Klosters St. Gallen zu Konstanz (Nr. 2), ein Aufsatz über die (Nr. 6) und endlich eine Studie über das St. Gallener Klostergut und

Obgleich, wie gesagt, die sämtlichen Aufsätze sich auf ein enges Gebiet beschrinken, würde man Caro Unrecht tun, wollte man ihn als bloßen Lokalhistoriker anschen. Ähnlich wie es vor 20 Jahren—allerdings in viel großartigerem Maßstabe — Ladprecht für die Mosellande getan hat, nutzt Caro sein lokales Material aus, um die großen allgemeineren Fragen der deutschen Agrargeschichte ührer Lösung näher zu bringen. So liebevoll er auch in das Detail hineinsteigt und Einzelheiten der Ortsgeschichte aufspürt, sie sind ihm nie Selbstzweck, sondern immer nur Mittel zur Erkenntnis der allgemeinen Probleme der äheren deutschen Wirtschafts- und Verfassungerschichte. Geraddas macht seine Untersuchungen so interessant und zugleich so wertvoll. Überall tritt uns ein Historiker entgegen, der über die großen, die Forschung bewegenden Fragen und die Mittel zu ihrer Lösung

selbständig nachgedacht hat.

Allerdings birgt diese Arbeitsweise eine Gefahr in sich, die der voreiligen Generalisierung dessen, was man als lokale Erscheinung gefunden hat. Nicht immer ist CARO dieser Gefahr entgangen; ich erinnere an die Art und Weise, wie er in früheren Arbeiten seine bekannte, aus Sanktgallener Urkunden erschlessene Hufentheorie verallgemeinerte. In den vorliegenden Aufsätzen hat er sich von diesem Fehler im allgemeinen ferngehalten. Auch die Hufentheorie taucht nur in zwei aus den Jahren 1901 und 1902 stammenden Aufsätzen gelegentlich auf (8. 13 f., 63), in den neuen Beiträgen wird nirgendsauf sie Bezug genommen. Mir scheint das ehensowenig zufällig wie

die Tatsache, daß CARO keinen von seinen früheren Aufsätzen, in deren Mittelpunkt die Hufentheorie stand, in den vorliegenden Band aufgenoamen hat. Sollten ihm nicht selbst Zweifel gekommen sein?

Etwas anderes ist es, was mir in den hier vereinigten Aufsätzen Bedenken macht, nämlich die Forschungsmethode. Im Gegensatze zu den meisten neueren Wirtschaftshistorikern, die außer den eigentlichen Urkunden Ortsnamen, Flurkarten und sonstige topographische Hilfsmittel, ferner Altertumsfunde nach Kräften für ihre Untersuchungen nutzbar machen, verzichtet CARO (und zwar, wie es nach den Äußerungen auf S. 12 f. scheinen möchte, grundsätzlich) fast ganz auf diese Erkenntnismittel und beschränkt sich auf das, was er allein Quellen nennt, auf die schriftliche Überlieferung (Urkunden, Urbare etc.). Ich kann diese Beschränkung nicht gutheißen. Mag auch die Flurkartenund Ortsnamenforschung, mag die archäologische Forschung gelegentlich fehlgegriffen haben, so ist das doch nur ein Anlaß, sie zu reformieren, nicht sie zu reprobieren und zu ignorieren. Gewiß, für die späteren Zeiten, wo der Urkundenstrom reicher und mannigfaltiger fließt, macht sich dieser Verzicht nicht so bemerklich. Dagegen für die ältere Zeit wird es sich immer rächen, wenn nicht alles vorhandene Erkenatnismaterial herangezogen wird. Meines Erachtens hätte der erste Aufsatz entschieden durch eine gründliche Berücksichtigung der Topographie gewonnen. Und auch in der im zweiten Aufsatz behandelten Kontroverse mit Beyerle über das ursprüngliche Verhältnis des Arbongaus und St. Gallens zu Konstanz scheint Caro mir gerade die topographische Seite der Arbeit Beyerles viel zu gering eingeschätzt zu haben. Trotz allen aufgewandten Scharfsinns ist es ihm meines Erachtens nicht gelungen, die Argumente Beyerles für eine alte Zugehörigkeit des Arbongaus und St. Gallens zu Konstanz zu entkräften, wenn ich auch gern zugebe, daß volle Sicherheit über diese Verhältnisse sich kaum erzielen läßt.

Andererseits ist es bei dieser Arbeitsmethode nur zu begreiflich, daß Caro mehrfach die Erkenntnismöglichkeit, die Urkunden bieten, überschätzt. Wohl macht er sich klar, daß selbst in der an urkundlicher Überlieferung so reichen Nordostschweiz das uns Erhaltene nur einen kleinen Teil des einst vorhanden Gewesenen darstellt (vgl. 8. 9). Dagegen berücksichtigt er viel zu wenig, daß ganze Kategorien von Rechtsgeschäften und sonstigen Rechtsakten überhaupt nicht schriftlich fixiert zu werden pflegten, daß insbesondere die Vorgänge, durch die sich das Wachstum der Grundherrschaften im engeren Sinne, der Fronhofsgenossenschaften, vollzog, und überhaupt das ganze Rechtsleben dieser Fronhofsverbände sich in der Nordostschweiz ebenso wie im übrigen Deutschland in der Hauptsache der urkundlichen Verbriefung entzogen haben. Infolgedessen gelangt er in seinem an und für sich durchaus berechtigten Kampf gegen die ältere Hofrechtstheorie (deren Verbreitung er übrigens überschätzt) meines Erachtens zu einer Unterschätzung der Bedeutung der Grundherrschaft.

Wer auf andere Erkenntnismittel verzichtet und sich nur an die Urkunden hält, wird aber auch nur allzu leicht geneigt sein, aus diesen mehr herauszulesen als sie verraten können. Auch Caro hält sich von

diesem Fehler nicht frei. So steht seine Annahme, daß in allen Fällen, in denen die Sanktgallener Traditionen die Schenkung von mancipia nicht erwähnen, das gaschenkte Gut als bäuerliches, nicht als grundherriiches Gut aufzufassen sei (S. 13, vgl. S. 15, 16), entschieden auf recht unsicherer Grundlage. Vor allem aber verfällt er in den genannten Fehler in dem kleinen Aufsatz "Zur Bevölkerungsstatistik der Karolingerzeit" (S. 38 ff.). Ich kann diesen Versuch, die Zeugenreihen der Urkunden in ihrer Gesamtheit als eine nahezu vollständige Aufzählung der freien Männer zu behandeln und dann dies Ergebnis einer Pseudostatistik mit Brunners Theorie der variablen Hundertschaften in Verbindung zu bringen, nur als eine Verirrung bezeichnen, die besser ungedruckt geblieben wäre. Bezeichnend für die methodische Einseitigkeit Caros ist es aber, daß er bei diesen statistischen Untersuchungen absolut nicht auf den Gedanken kommt, das einzige historische Material zu verwenden, aus dem wir vielleicht für einzelne Orte die Zahl der gleichzeitig lebenden waffenfähigen Freien annähernd bestimmen können, — die alamannischen Reihengräberfelder.

Trotz dieser Entgleisung und trotz mancher durch CAROS Methode bedingter Schwächen kann man das Schriftehen als eine erfreuliche Leistung bezeichnen. Der Verfasser hat fleitig gearbeitet, er besitzt eine gute historische Schulung kritisches Unterscheidungsvermögen und eigene Gedanken, verfügt auch über eine gute Darstellungsgabe, so daß man seine Arbeiten mit Genutb liest und viel Belehrung und Anregung aus ihm schöpft, mag man auch manchmal ein Fragezeichen

an den Rand setzen.

Einen Wunsch hätte ich allerdings, nämlich daß Caro uns nach dieser Fülle von kleineren Vorarbeiten bald ein größer angelegtes Werk schenkt, eine zusammenfassende Agrargeschichte der nordöstlichen Schweiz während des früheren Mittelalters. Erst in einem solchen größeren Zusammenhang, der das gegenseitige Verhältnis der einzelnen Großgrundherrschaften, ferner die Verschiedenheiten der einzelnen Landstriche deutlich erkennen läßt, werden seine wertvollen Einzelnntersuchungen ihre richtige Beleuchtung erfahren. Dann wird Caro sich wohl entschließen missen, neben den geschriebenen Quellen auch die Flurkarten, die Ortsnamen, die Gräberfunde etc. eingehend zu berücksichtigen, vor allem, wenn er die von ihm bisher kaum gestreifte und doch für das volle Verständnis der späteren Entwickelung einbezieht.

Tübingen.

SIEGFRIED RIETSCHEL.

Der Kölner Fischhandel vom 14. 47. Jahrhundert. Von Dr. Bruno Kuske in Köln. Sonderabdruck aus der Westdeutschen Zeitsetrift für Geschichte und Kunst, Jahrg. XXIV, Heft III, gr. 8 (87 S.). Trier 1905, Buchdruckerei von Jakob Lintz.

Die vorstehend bezeichnete Abhundlung stellt einen sehr beachtenswerten Beitrag zur deutschen Handelsgeschichte dar. In der zeitlicher

tiegrenaung, velche schat ourch die lieschaffenkeit des Queliennator le minten ehieu (8, 2), wird sie dirent bee assande nach seiner wirzschaft geschichtlichen und mach seiner allgemein peinis dezoschichtlichen tiedeutung gleichmäßig gerecht. Die besonderen Eigenschaften der die Gegenstand des Fischhandels bildenden Ware haben schon früh zur Latsellung besonderer Berrichstormen für diesen Handel geführt (8, 1), ber Wirtschaftspolitik des Milteleiters entsprechend, die auch auf dem Gebiete des Handels nichts weniger als dem laiser dire zugetam von, haben jene Betriebsformen den Schutz besonderer rechtlicher Einzichtungen für sich gewonnen. Ihre Betrachung ist von derjenigen der Handelstechnik nicht zu treunen. Die Untersuchung des Verfassels ist daher auch für die Geschichte des Handelsrechts von Interesse.

Der Verfasser gliedert seine Darstellung nach dem Gegensatze von Groß- und Kleinhandel (S. 3 ff., 70 ff.). Da aber der Kleinhandel, zumal mit Seefischen, sich an den troßhandel anschließt, ist ein tell cer auf diesen bezüglichen Nachweisungen auch für jenen von Bedeutung. Gegenstand des Gronhandels bildenden Fische selbst. Unter ihner steht hinsichtlich der technischen Entwicklung und rechtlichen Regelung des Verkehrs der Hering an erster Stelle, während er diese, soweit es sich um die tatsächliche Wichtigkeit handelt, mit dem einfacher zu behandelnden Stockfisch teilen muß (S. 35). Zwar fehlt es nicht an Zeugnissen defur, daß die großen Heringsmärkte von Skanör und Faleurho auch von kölnischen Kaufleuten aufgesucht wurden (S. 8 f.). nur eine geringe Rolle gespielt haben. In der Hauptsache bezogen sie (S. 9) den Hering aus zweiter Hand, auch nachdem er seit der zweiten Hälffe des 16. Jahrhanderts sich von Seitonen zu verziehen begonnen hatte und intelgedessen seine l'angplätze für die Kölner genstiger lagen. Der Fisch, der von den Niederlanden nach Köln gebracht war, wurde dann von hier in die Oberlande weiterverkauft (S. 11 ff.). Der Embant erfolgte toils in dea Niederlanden durch die Kölner Kauffente selbst (S. 14 f.) oder durch ihre Dieser und Faktoren (S. 53 ff.), teils in Köln, wo dann der den niederländischen verklinfer vertrecende Wirt dem Küufer als Gegenkontrahent gegenübertrat. Der Verkauf seitens des Kölner Händlers vollzog sich in entsprechender Art.

Aber Diener ist lediglich ein Angestellter des Kaufmanns, für den er zu kaufen oder zu verkaufen hat. Faktor und Wirt dagegen sind selbständige Kaufiente, die für fremde Rechnung kaufen und verkaufen, und zwar dergestalt, daß der Faktor nur als Einkäufer, der Wirt nur als Verkäufer tätig sein darf. Es ist daher nicht genau, wenn der Verfasser (\* 55) den Faktoren die Stellung der modernen Agenten, den Wirten die der Kommissionäte zuweist. Sie können vielmehr beide im heutigen Sinne sowohl Agenten als auch Kommissionäre sein, je nachdem sie die stets für fremde Rechnung gehenden Geschäfte in eigenem oder in fremdem Namen abschließen. Anscheinend sind sie meist als Agenten aufgetreten. Der Verfasser schreibt (\$ 54) den Faktoren halbantlichen Charakter zu, weil sie in lieren Gewerbe vom Rate beaufsichtigt und vereidigt wurden, und läßt (\$ 55) auch die

ebenfalls vom Rate auf ihre Obliegenheiten vereidigten Wirte als eine Art Beamte gelten. Indessen ist damit die Bedeutung der Beeidigung verkannt. Der Verfasser selbst erwähnt bald darauf (S. 60) die Sechzehner, "städtische Arbeiter, die vom Rate angestellt und vereidigt wurden", die also trotz Anstellung und Vereidigung nicht Beamte waren. Die Eidesleistung dient hier, wie im Mittelalter häufig, nur dazu, die gehörige Erfüllung der dem Schwörenden obliegenden Verpflichtungen zu sichern und an deren Verletzung die Rechtsfolgen des Eidbruches zu knüpfen. So gehören denn auch die Wirte der Zunft der Fischmenger, d. h. der Fischkleinhändler<sup>1</sup>), an (S. 56), was sich gleichfalls nicht mit einer amtlichen oder halbamtlichen Stellung Freilich, wenn wir dem Verfasser (8, 73) folgen wollten, müßten wir auch den Fischmengern "direkt halbamtlichen Charakter" zugestehen. "Sie wurden wie die Wirte und Faktoren vom Rate verpflichtet, und die Ordnungen, die er für sie erließ, sind in den erhaltenen Gesetzessammlungen als "Eider bezeichnet". Der Verfasser folgert auch hier mit Unrecht eine Eingliederung der Fischmenger in den Organismus der Stadtverwaltung aus Vorschriften, die lediglich als Ausfluß der weitgehenden gewerbepolizeilichen Aufsicht des Mittelalters zu verstehen sind. Die gründliche Einzelschilderung, welche der Verfasser (8, 70-77) der Tätigkeit, Stellung und Organisation der Fischmenger zuteil werden läßt, bestätigt durchaus, daß sie ihrem Namen entsprechend Kleinhändler waren, deren Betrieb im öffentlichen Interesse zum Gegenstand einer uns auch sonst vielfach bekannten, bis in das Einzelne gehenden obrigkeitlichen Kontrolle gemacht wurde.

Seinen örtlichen Mittelpunkt fand der Kölner Fischhandel, soweit er Großhandel war, im Fischkaufhaus (8, 62 ff.), soweit er Kleinhandel war, auf dem Fischmarkt (8, 77 ff.), wo den Händlern je nach der Art der feilgehaltenen Fische bestimmte Plätze zugewiesen waren. Das Fischkaufhaus spielte in der Handelspolitik der Stadt eine wichtige Rolle. Hier wurde das Stapelrecht (8, 15 f., 30 ff.) ausgeübt, vermöge dessen sich Köln die Stellung des Vermittlers zwischen den niederfäudischen Produzenten und den oberländischen Konsumenten dauernd zu erhalten wußte. Vernehmlich, wenn auch nicht ausschließlich (vgl. 8, 83), im Großhandel übten auch die städtischen Unterkäufer (8, 65 ff.) ihr Amt aus. Über den Betrieb im einzelnen, über die Beschaffenheit und Behandlung der Ware, über Mißbräuche im Handelsverkehr und Maßregeln gegen solche, über Preise und Preistaxen u. s. w. gibt der

Verfasser zahlreiche interessante Nachweisungen.

D KUSKE meint S. 70 Anm. 263), das in "Fischmenger" enthaltene Wort "mengen" sei etymologisch und nach seiner Bedeutung nirgends gemügend erklärt. Fischmenger hat aber mit "mengen" nichts zu tun. Das mittelniederdeutsche "menger" (manger, monger, altnord, mangari), welches einen Kleinhäudler bezeichnet, geht vielmehr aller Wahrscheinlichkeit nach auf lat, mango zurück; vgl. Schiller und Leiden, Mnd. WB. III 24 onanger), 69 (menger, monger, MULLER und Zarveke, Mhd. WB. II 1 8, 60 (mangære), 69 (menger, monger, MULLER und Zarveke, Mhd. WB. II 1 8, 60 (mangære), 60 (menger m.), 2019 (menger). Figuzker, Crdbog over det gamle norske Sprog II 637f, s. v. manga (ab. mangari, Hertzzierke, Norges gamle Love V 433 s. v. manga, mangari.

In der ausgezeichneten Einleitung zu seiner Ausgabe des Buches des Hibeckischen Schonenvogts hat Dietrich Schäfer ein lebensvolles Bild von dem Fischhandel an dem wichtigen Platze entworfen, den der deutsche Kaufmann in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters aufsuchte, um den Hering am Fangorte von dem dänischen Fischer zu erstehen. Ein bemerkenswertes Gegenstück dazu bildet die Untersuchung KUSKES, indem sie ungefähr für dieselbe Zeit dem Fischhandel einer Stadt nachgeht, welche, von den Fangplätzen selbst entfernt gelegen, sich zur begünstigten Vermittlerin zwischen ihnen und ihrem eigenen Hinterlande zu machen verstanden hat.

Kiel.

MAX PAPPENHEIM.

Justus Wilhelm Hedemann: Die Fürsonge des Gutsherrn für sein Gesinde (brandenburgisch-preufsische Geschichte). Sonderausgabe aus "Festgabe für Felix Dahn zu seinem 50 jährigen Doktorjubiläum". I. Teil (Deutsche Rechtegeschichte) 8, 167–220. Breslau, M. u. H. Marcus, 1905.

Der Titel der kleinen Schrift, deren Besprechung an dieser Stelle durch die Schuld des Referenten leider verspätet erfolgt, läßt ihren Inhalt nur unvollkommen erkennen. Dem Verfasser, Privatdozenten der Rechtswissenschaft an der Breslauer Universität, war es anscheinend in erster Linie um eine Vorarbeit zu tun für die selbständige Behandlung des beutigen deutschen Gesinderechtes, die er in einer Schlußbemerkung für später in Aussicht stellt. Die juristische Seite des Problems steht bei ihm im Vordergrunde der Erörterung, die wirtschaftliche tritt mehr zurück. Andererseits beschränkt er sich nicht streng auf das im Titel bezeichnete Sondergebiet des ländlichen Gesindewesens, sondern sucht zugleich das letztere im Ganzen geschichtlich zu beleuchten, im geographischen Rahmen von Brandenburg-Preußen. für die ältere Zeit in dem von ganz Deutschland. Daß dabei manche Fragen, die dem Historiker wichtig erscheinen, nur obenhin berührt werden, auch die Darstellung der früheren Entwicklung stadien des Prozesses bisweilen zu Einwendungen Anlaß bietet, wird kaum überraschen; tiefgehende Forschungen über das Gesindewesen älterer Epiochen lagen offenbar nicht im Plane des Verfassers. Immerhin bietet seine Arbeit auch dem Vertreter der geschichtlichen Disziplinen manche dankenswerte Belehrung, und die durchsichtige Klarheit und der warme Ton des Vortrags erhalten das Interesse des Lesers lebendig.

Gesinde im späteren Rechtssinne kannten die Germanen der Vorzeit noch nicht, sondern nur unfreie Dienstkräfte. Jenes bildete sieh erst im Mittelalter heraus, auf dem Lande nach iledemaans Meinung dadurch, daß der Grundherr die heranwachsenden Kinder seiner Untertanen gegen bescheidene Lohnzahlung in seinen Dienst nahm. So allgemein aufgestellt, wird diese Ansicht, auch abgesehen von dem anachronistischen Ausdrucke "Untertanen", sieh kaum halten lassen. Auch der Bauer des Mittelalters hatte ja häufig genug Gesinde, und selbst die Knechte und Mägde der sozial höherstehenden Laudbesitzer

hat man schwerlich durchweg, vielleicht nicht einmal in ihrer großen Mehrzahl, den Hintersassenkindern des betreffenden Grundherrn selber entnehmen können. Ebenso muß dahingestellt bleiben, inwieweit das günstige Bild, das H. nach süd- und westdeutschen und nach städtischen ostdeutschen Rechtsquellen von der Lage des Gesindes im Mittelalter entwirft, auf die ländlichen Zustände des Ostens und speziell der Mark Brandenburg Anwendung findet. Nähere Angaben über diese haben wir erst seit dem Ausgang des 15. Jahrhunderts; sie lassen, wie H. mit Recht hervorhebt, bereits für diese Zeit einen weitverbreiteten Mangel an Landgesinde erkennen. Nur möchte ich den Hauptgrund der Not nicht mit ihm in der Beschlagnahme der ländlichen Arbeitskräfte durch die Städte erblicken; sie hätte sonst doch wohl in Süd- und Westdentschland ebenso fühlbar hervortreten müssen als im Osten, was meines Wissens nicht geschehen ist. Entscheidender erscheint mir amgekehrt die stark vermehrte Nachfrage nach Landgesinde infolge des Aufkommens der ostelbischen, von den besonderen Verhältnissen der Kolonisationsgebiete abhängigen Großgutswirtschaft gegen das Ende des Mittelalters (im Gebiete des Deutschen Ordens schon früher). Eben die gesteigerte Bedeutung, die hierdurch jene Dienstklasse im öffentlichen Leben des Ostens gewann, ist wohl auch eine Hauptursache dafür, daß wir auf märkischem Boden fortan näheres von ihr erfahren. Vor allem aus der dortigen Gesetzgebung, die dem freilich, unter dem dominierenden Einflusse der Grundherren, in erster Linie deren Interesse zu fördern suchte. Darin hat mit unr einer. durch besondere Umstände veranlaßten Ausnahme vom Jahr 1645 auch der 30jährige Krieg schwerlich eine Unterbrechung hervorgebracht. Die den Dienenden günstigen Bestimmungen in den Gesindeordnungen von 1620 ff. - den ältesten aus der Mark bekannten -, auf welche der Verfasser seine gegenteilige Ansicht stützt, sanktionierter höchst wahrscheinlich nur bereits vorhandenes Gewohnheitsricht, das bis dahin doch derart drückend, wie H. annimmt, noch nicht gewesen war (vgl. zu jenen Ordnungen die erst nach der vorliegenden Arbeit erschienene Schrift von E. Lennhoff: Das ländliche Gesindewesen in der Kurmark Brandenburg etc. in Gierkes Untersuchungen Heft 79 [1906]). Daß vollends die in der zweiten Hälfte des 17. und in der ersten des 18. Jahrhunderts ergangenen Gesetze mit Entschiedenheit darauf ausgehen, das Gesinde rechtlich wie wirtschaftlich vom Gutsherrn ganz abhängig zu machen, während von einer Fürsorgepflicht desselben gegen seine Leute so gut wie nichts verlautet, erkennt auch HEDE-MANN an.

Aber noch vor Ablauf dieser Periode setzt eine veränderte Strömung ein, in deren Aufdeckung mir das Hauptverdienst von Hs. Arbeit zu liegen scheint. Bereits die Gesindeordnung für die Stadt Berlin von 1718 läßt einen neuen Geist erkennen, ein Streben zunächst nach Stärkung der Staatsautorität, dann aber auch nach Berlieksichtigung der Forderungen sozialer Gerechtigkeit. Noch stärker tritt diese Tendenz hervor in der Revision dieser Ordnung vom Jahre 1746. Auf dem Lande freilich verbleibt es vorerst beim alten; noch die "Revidierte Gesindeordnung für das platte Land" von 1769 bringt neben wenigen Er-

B56 Referate.

leichterungen eine weitere Ausdehnung der Zwangsdienstoflicht für die Kinder der Gutsuntertanen. Allmählich erst, gefördert durch die Ideen der Aufklärungsepoche, gewinnt die Überzeugung von der Notwendigkeit weitergreifender gesetzlicher Maßnahmen zugunsten des Gesindes Eingang in Regierungskreisen und findet gegen Ende des Jahrhunderts entschiedene Vertreter in den Bearbeitern des Allgemeinen Preußischen Landrechtes, namentlich in C. G. Svarez. Aber die Erbuntertänigkeit der Bauern und die auf sie gegründete Zwangsdienstpflicht ihrer Kinder, vom Landrecht noch nicht beseitigt, setzten bei der großen Mehrheit des in der Landwirtschaft tätigen Gesindes den Reformbestrebungen jener Männer enge Schranken. Um so nachdrücklicher bemühten sie sich, in dem Verhältnis nicht nur des spezifisch städtischen, sondern - was bei Hedemann nicht klar hervortritt - überhaupt des nicht erbuntertänigen Gesindes, das im Landrecht gewiß absichtlich geradezu als Normaltypus des gesamten Standes hingestellt wird, neben dem Moment einer einseitigen Unterordnung zugleich das einer Gesinde wie Herrschaft gleichmäßig bindenden Vertragspflicht zur Geltung zu bringen und die Fürsorgepflicht des Herrn besonders bei Erkrankung des Gesindes zu steigern. Und diese neue Rechtsordnung kam bald auch denjenigen Elementen in vollem Maße zugute, die an ihren Wohltaten anfangs nur sehr begrenzten Anteil gehabt hatten. Denn ihre Bestimmungen fanden fast unverändert Aufnahme in die neue Gesindeordnung vom 8. November 1810, die ohne Einschränkung für das gesamte Stadt- und Landgesinde Geltung gewann, nachdem inzwischen das Edikt vom 9. Oktober 1807 die Erbuntertänigkeit der Bauern aufgehoben hatte. Da sie in dieser Form noch jetzt zu Recht bestehen. so wird man allerdings in gewissem Sinne "die Wurzela der heute noch geltenden Fürsorgepflicht des Gutsherrn nicht in der Gesindeordnung der Stein-Hardenbergischen Periode, sondern schon in der Zeit der Svarezschen Kodifikation zu suchen" haben (S. 201), dabei aber nicht übersehen dürfen, daß ohne Gesetze wie die von 1807 und 1810 eine gutsherrliche Fürsorgepflicht trotz des Landrechtes noch heute nicht existieren würde. Ihrer Durchführung und dauernden Beibehaltung begegneten in der Folgezeit, wie der Verfasser weiterhin darlegt. aus interessierten Kreisen noch manche Widersprüche, die jedoch an der festen Haltung der Regierung abprallten. Auch die Versicherungsgesetzgebung der neuesten Zeit und das Bürgerliche Gesetzbuch haben die selbständige Existenz des Gesinderechtes nicht beseitigt, allerdings ergeben sich nach H. eben hieraus einzelne Schwierigkeiten, deren Überwindung erst von der Zukunft zu erwarten ist.

W. V. SOMMERFELD.

Dr. Konrad Beverle (Professor an der Universität Göttingen), Ergebnisse einer alamannischen Urbarforschung. Aus: Festgabe für Felix Dahn zu seinem fünfzigjährigen Doktorjubiläum. I. Teil (Deutsche Rechtsgeschichte) 67–128. Breslau 1905, Verlag von M. & H. Marcus<sup>4</sup>).

Die erhöhte Aufmerksamkeit, welche in den letzten Jahren der Durchforschung und Edierung des so reichlich vorhandenen urbarialen Materials zugewendet wurde, hat B. bewogen, dem bisher fast gar nicht beachteten ältesten Urbar des Bistums Konstanz seine Aufmerksamkeit zuzuwenden. Dies Urbar ist entstanden unter der Regierung des tatkräftigen Bischofs Heinrich von Klingenberg (1293 1306), der durch musterhafte Verwaltung seines Bistums hervorragt. Die Entstehungszeit des Urbars, das nur in einer schlechten Kopie des 15. Jahrhunderts vorliegt, glaubt B. aus inneren Gründen auf den Zeitraum vom 18. März bis 10. Juli 1302 festsetzen zu können. In sehr dankenswerter Weise hat der Verfasser zur Ergänzung der Angaben dieses älteren Urbars die ausführlicheren eines jüngeren, aus dem Jahre 1546 stammenden, herangezogen. Hiedurch wurde es ihm ermöglicht, sich genauere Kenntnis über Größe und Lage der einzelnen Zinsgüter zu verschaffen, sowie sich über die Frondienstleistung und Mortuargebühren, deren das ältere Urbar keine Erwähnung tat, zu unterrichten. Die Untersuchung dieser beiden Urbare hat nun im Zusammenhang mit einer früheren, auf die grundherrlichen Rechte des Bistums Konstanz sich beziehenden Arbeit B.s (Grundherrschaft und Hoheitsrechte des Bischofs von Konstanz in Arbon; Sonderabdruck aus Heft XXXII der Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung, Frauenfeld 1904) in der Tat zu Ergebnissen geführt, welche für die Geschichte der Grundherrschaft von großer Bedeutung sind.

Die Grundherrschaft des Bistums Konstanz erstreckte sich unter anderem über den zum einstigen Römerkastell Arbor Felix gehörigen Gau, den Arbongau (pagus Arbonensis), der zusammen mit dem Gebiet des Römerkastells Konstanz die älteste Ausstattung des von den Merowingern errichteten Bistums Konstanz bildete. Neben den aus dem Arbongau fließenden grundherrlichen Einkünften verzeichnet das Urbar noch eine Reihe weiterer Gefälle, die mit der Grundherrlichkeit nichts zu tun haben, sondern aus dem Zehentbezugsrecht der dem Hochstift einverleibten St. Martinskirche sich herleiten. Wichtig ist nun, daß dieser grundherrliche Besitz sich keineswegs als Streubesitz darstellt, sondern als geschlossenes Gebiet. Mit Recht betont B. die Wichtigkeit dieser Beobachtung für die Stellungnahme gegenüber der

<sup>1)</sup> Der Teil der Festgabe für Dams, welcher der Geschichte gewidmet ist, hat außer der Abhandlung von Betyerte noch folgenden Inhalt: Allie Schultzee, Gerüfte und Marktkauf in Beziehung zur Fahrnisverfolgung; S. Brie. Die Stellung der deutschen Rechtsgelehrten der Rezeptionszeit zum Gewohnheitsrecht: J. W. Hedemann, Die Fürsorge des Gutsherrn für sein Gesinde Brandenburg-Preußische Geschichte); H. Nandburg-Dogmengeschichte der Arten mittelalterlicher Ehrenminderungen. Unsere Zeitschrift widmet den Arbeiten von Schultzeit und Hedemann (s. S. 354) eine besondere Besprechung. Die Red.

grundberrlichen Theorie, namentlich für das Verhältnis von Grundberrlichkeit und Immunität. Für die Entstehung der Immunität ist ja begreiflicherweise die Frage von großer Bedeutung, ob der Grundherr neben zerstreuten Besitz auch über eine geschlossene Masse von Gütern, ein geschlossenes, rein grundherrlich besiedeltes Gebiet verfügte. Derartige grundherrliche Gebiete, die sieh ja auch anderwärts nachweisen lassen, haben jedenfalls bei der Entwicklung der Immunitätsbezirke und der späteren Hofmarkgerichtsbarkeit eine bedeutsame Rolle gespielt.

Durch eine eingehende Untersuchung des älteren Urbars kam B. weiter in die Lage, den Versuch einer Rekonstruktion der Grundherrschaft Arbon, wie sie sich in karolingischer Zeit darstellte, zu unternehmen. Demnach stand an der Spitze der grundherrlichen Verwaltung der villicus als grundherrlicher Hofrichter, der in späterer Zeit regelmäßig dem Kreis der Ministerialen entnommen wurde. Die Grundherrschaft Arbon zerfiel dann weiter in eine Reihe von Kellhöfen (= Fronhöfen) mit bedeutendem zugehörigem Salland und dienenden Gütern. Das Verhältnis von Salland zum Zinsland dürfte nach B. zwischen 1:1,8 und 1:3 geschwankt haben. Die Zinsgüter erweisen sich zum größten Teil als Kleingüter. 59-72 Prozent derselben erreichen das Normalmaß der Dreißigmorgenhufe nicht. werden diese Güter meist als Schupposen (scopoza) oder Lehen. Während die Verwaltung der Kellhöfe in der Karolingerzeit den Celleraren als unmittelbaren Wirtschaftsbeamten übertragen war, sind zur Zeit der Urbarsanlegung auch diese Güter meistenteils gegen Zins verliehen worden; ihre Inhaber erfreuten sich wirtschaftlicher Selbständigkeit. Das schon von Wittich hinsichtlich der nordwestdeutschen Grundherrschaft beobachtete Zwischenstadium zwischen Fronhofwirtschaft alten Stils und völligem Eigenbetrieb der Meier oder Kellhofbauern, welches die Fronhöfe wenigstens noch als zentrale Hebungsstellen aufrecht hält, läßt auch im Urbar von 1302 seine Spuren erkennen.

Neben den rein grundherrlichen Lasten, welche auf den Gütern ruhten, unterscheidet das Urbar noch bedeutsame Vogteilasten und die bereits erwähnten Zehenten. Grundherrlicher Zins und Vogteiabgabe stehen bei den Zinsgütern regelmäßig in bestimmtem Verhältnis zur Größe des Gutes. Scheinbare Abweichungen hinsichtlich der auf manchen Gütern ruhenden Vogteilasten erklären sich daraus, daß unter der Vogtherrschaft Neurodungen vorgenommen wurden, welche dem Vogt zinspflichtig waren. Außer der Zinshebung stand der Grundherrschaft noch ein Recht auf Forderung von Frondiensten zu, welche zur Bewirtschaftung des Sallandes verwendet wurden. Die Inwohner des geschlossenen grundherrlichen Bezirkes gehörten einer einheitlichen Kategorie kirchlicher Höriger an. Diese Hörigkeit geht nicht zurück auf eine irgendwann erfolgte Unterdrückung der persönlichen Freiheit dieser grundberrlichen Hintersassen, sondern dürfte bereits bei den ersten Anfängen der Konstanzer Gerechtsame im Arbongau bestanden haben. B.s Arbeit ist als Beilage ein Abdruck jenes Teils des Urbars

von 13(2) beigegeben, der sich auf die Grundherrschaft Arbon bezieht.

Haben auch die Ergebnisse der Arbeit B.s von seiten eines gründlichen Kenners der einschlägigen Verhältnisse, G. Caros. Anfechtung erfahren (Zur Urbarforschung. Histor. Vierteljahrschr. IX 2 158 ff.), so sichert in jedem Falle die selbständige und anregende, auf die Verhältnisse einer bestimmten Grundherrschaft projizierte Behandlung einer Reihe von wichtigen Problemen der älteren Agrarverfassung den Untersuchungen B.s bleibenden Wert.

Innsbruck.

H. WOPFNER.

HEYNEN, R., Zur Entstehung des Kapitalismus in Venedig. Stuttgart 1905 (Münchener Volkswirtschaftliche Studien, herausgeg. von L. Brentano und W. Lotz).

Die Anregung zu der vorliegenden hübschen Untersuchung kommt von Sombarts bekannter Theorie, welche die Entstehung des Kapitalismus aus Grundrentenakkumulation und Kolonialwirtschaft ableitet. H. sucht an dem Beispiele Venedigs nachzuweisen, daß sie falsch ist und daß die Ableitung aus dem Handel das Richtige trifft. Er bespricht zu diesem Zwecke "Venedig bis zur Besiedelung von Rivoalto"; "Die Quellen des Reichtums in der Frühzeit"; "Ausdehnung und äußerer Verlauf des Handels im 11. und 12. Jahrhundert": "Innere Organisation des venezianischen Sechandels" - und schildert im fünften Kapitel auf Grund einer großen Reihe neu erschlossener Privaturkunden einen "Handels- und Reedereibetrieb im 12. Jahrhundert", nachdem er in den vorhergehenden Kapiteln die wirtschaftlich relevanten Tatsachen aus der Geschichte Venedigs übersichtlich zusammengestellt hat. Geschichte des Handelshauses Romano Mairano ist eine außerordentlich interessante Monographie und gibt auf eine ganze Menge von Fragen Antwort, die bisher nicht beantwortet werden konnten, weil es an derartigen Spezialuntersuchungen fehlte; sie ist sicherlich auch typisch für eine ganze Anzahl von Handelsbetrieben im 12. Jahrhundert, für welche sicherlich Bodenrentenakkumulation nicht in Betracht kam und Handelskapital das einzige Fundament war. Nichtsdestoweniger ist die von Sombart aufgeworfene Frage im allgemeinen dadurch nicht entschieden; aus zwei Gründen; erstens weil Venedig in seiner Entwicklung allen anderen Handelszentren weit voraus war; zweitens weil die ursprüngliche Akkumulation durch die Klarlegung des Handelsbetriebes des 12. Jahrhunderts nicht aufgeklärt werden kann. Die ersten Anzeichen der Akkumulation in Venedig weisen aber, wie H. auch hervorhebt, auf die Salzproduktion — außerdem auf Sklavenhandel, doch schon in späterer Zeit, und Transportdienste — hin. So erscheint Venedig durch seine Bodenbeschaffenheit als ein singulärer Fall, und man wird seine Geschichte weder für noch gegen die SOMBARTsche Theorie, insofern sie allgemeine Gültigkeit nur für die Durchschnittsverhältnisse beansprucht, ins Feld führen können. Unzweifelhaft aber ist es, daß nur durch derartige Spezialuntersuchungen auf den verschiedensten Gebieten die einmal aufgeworfene Frage entgültig beautwortet werden wird. L. M. HARTMANN.

In der von der Harvard University veröffentlichten Zeitschrift The Quarterly Journal of Economics, Vol. XX February 1906 p. 231—249 veröffentlicht Charles Gross, der durch sein Buch The gild merchant auch den deutschen Wirtschaftshisterikern wohlbekannte Forscher, eine kleine Studie "The court of piepowder". Man versteht darunter die bis ins 19. Jahrhundert auf den englichen Märkten und Messen abgehaltenen Marktgerichte, deren Publikum besonders aus den von Ort zu Ort ziehenden Kaufleuten, den pede pulveresi, bestand. Über Geschichte, Verfassung und Verfahren dieser Marktgerichte, sowie über ihren Einfluß auf das Verkehrsrecht erhalten wir trotz der Kürze der Arbeit höchst interessante, von völliger Stoffbehertschung zeugende Aufschlüsse. Den Schluß des wertvollen kleinen Aufsatzes bildet der Abdruck eines ausführlichen, die Curia de pepoudres betreffenden Passus aus dem bald nach 1344 aufgezeichneten Customal von Torksey (Lincolnshire).

Tübingen.

SIEGFRIED RIETSCHEL.

## Geleitswesen und Güterverkehr zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. im 15. Jahrhundert.

100

## Johannes Müller (Nürnberg).

(Fortsetzung und Schluß.)

3. Zölle. Geleitsgelder und Führlöhne auf der Nürnberg-Frankfurter Geleitsstraße im 15. Jahrhundert.

Das Recht, Zölle anzulegen und die Abgabensätze zu bestimmen, ein kaiserliches Hoheitsrecht oder Regal, war im früheren Mittelalter von den Kaisern zwar einzelnen Reichsfürsten, wie das Zollrecht im Fürstbistum Würzburg durch Konrad den Salier!), der Frankfurter Schiffszoll an die Chorbrüder von Ilbenstadt in der Wetteran durch Kaiser Lothar), verliehen worden; aber die Oberhoheit über den Zoll und dessen Verwaltung hatten sich die Herrscher Deutschlands dabei vorbehalten, so daß die damit Belehnten dem Kaiser und dem Reich als von ihnen aufgestellte Amtsträger verantwortlich blieben. Trotz dieses theoretischen Anspruchs des Reichsoberhauptes auf die Zolleinnahmen") war die faktische Ausübung des wertvollen Zollregals schon gegen Ende des 13. Jahrhunderts auf ein sehr bescheidenes Maß zusummengeschrumpft. Seit dem Anfang des 14. Jahrhunderts vermochten die meist machtlosen deutschen Könige sich den an sie gestellten Gesuchen der Reichsstände um Gestattung von Zollstätten nicht mehr zu widersetzen, die Überweisung von Reichszöllen an Fürsten und Städte, an die letzteren in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts durch Verpfändung und planlose Veräußerung,

<sup>1)</sup> LÜNIGS Reichsarchiv IV, 1, Ziff. 6.

<sup>2)</sup> BÖHMER, Codex Moenofrancofurtensis S. 14, 334-335.

<sup>3)</sup> Nach J. ASCHBACH, Geschichte der Grafen von Wertheim II, S. 75, bewilligt Kaiser Ludwig, daß Graf Rudolf von Wertheim den Zoll zu Wertheim dem Eberhard von Breuberg um 1000 \( \vec{n} \) Heller verpf\( \vec{a} \) Heller verpf\( \vec{a} \) det 1317, Juli 27. Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte, V.

seitens der Könige wurde immer häufiger, so daß trotz aller in den verschiedenen Landfrieden (Landfrieden König Ludwigs 1317, König Karls IV. 1351) erlassener Gebote der Handel und Verkehr dadurch aufs äußerste belästigt wurden 1). Zwar wurden durch königlichen Befehl oder auf einem Reichstage oder einem Landfriedensbunde gelegentlich besonders lästige und unbegründete Zollstätten abgeschafft und zu krasse Auswüchse der Tarife beschnitten; doch geschah auch dies meist planlos und ohne Nachdruck, so daß auch solche Maßregeln ohne bleibende Wirkung blieben.

Da also die Reichsgewalt nicht imstande war, den Zollmißbräuchen einen nachhaltigen Damm entgegenzusetzen, so war für die Entfaltung des Binnenhandels im Deutschen Reiche schon vom 13. Jahrhundert an die Politik maßgebend, welche die Herren der größeren Reichsgebiete zur Pflege ihrer finanziellen und volkswirtschaftlichen Interessen verfolgten. Da die möglichste Ergiebigkeit der Zölle und sonstigen Verkehrsabgaben, wie Geleits- und Marktgelder etc., das erste Ziel der handelspolitischen Maßnahmen der Territorialherren war, so mußten die Waren und die Handelstransaktionen nach ihrer Zollfähigkeit belastet werden. Diese Wahrnehmung können war im allgemeinen auch an den in Franken von Ende des 14. bis Ende des 45. Jahrhunderts zwischen den dortigen Reichsständen vereinbarten Zolltarifen machen. Die Zölle sind wie bei allen mittelalterlichen Zollrollen entweder nach den Transportmitteln (eine Pferdelast, eine Wagenfuhr) abgestuft oder es bestand, wie bei dem Viehzoll oder dem Zoil der Häute, Felle etc., ein Stücktarif. Zum rascheren Überblick über die den fränkischen Zolltarifen des 15. Jahrhunderts zugrunde liegenden Normalsätze seien hier in tabellarischer Form die zwischen den Markgrafen von Brandenburg und der Reichsstadt Nürnberg vereinbarten Zolltarife vom Ende des 14. bis zum Ende des 15. Jahrhunderts einander gegenübergestellt.

<sup>1) 1349,</sup> Mai 15, Verpfändung des halben Mainmündungszolles durch Karl IV. an die Stadt Mainz auf Wiedereinlösung gegen 10000 Mark Silbers, Mainzer Chroniken II, 2. Abt. S. 97, ca. 1355 Verpfändung und Erhöhung des Zolles zu Steinheim durch Karl IV. Böhnikk, Reg. Imp. VIII, Nr. 3212.

Zolltarif vom Jahre

sum- mid Lasttanif.

*	District b	Carrie Carrenge	Comment of Street, Str	BARTHER TATALANDER ACCULANCE AND RESERVE AND TACHNESS ACCUSED TO THE TACHNESS	Nuch larin.	HIII.	Usu prijesvomotu i pomećime činti i prima u materio a za nazada i pomećina i pomećina pomećina pomećina i pomećina pomeć
Von einem Pferd,	1386	+++++++++++++++++++++++++++++++++++++++	961		1386	1444	1496
ars zieme:	Pfg.	1.fg	Pig		Pfg.	Pf.	Pfg.
Gewand	21	2	2:	Von einer Tonne.			Stand West
Rauchwerk	e e	9	9	Herinov	_	G	A
Wolle	9	9	9		⊣ c(	1 00	ा च्
Federn	9	9	9	Ilonio		0 07	<del> </del>
Spezerei	9	9	9	Von 100 Hänten oder			1
Wachs	9	9	57	Fellen		57	54
Weid	30	::	x	., einer Roßhaut .	l	16	16
Blei, Eisen, Kupfer	00	cc	30	" einer Salzscheibe .	-	,	61
Zinn	900	90	9	einem Pferd, das in			
Flachs, Hanf	01	91	9	die Meß zeucht	9	9	12
Obst, Hirsekorn	ा	21	50	einem Pferd, das			
Verzinnies Eisen	21	21	200	ein Bauer kauft .	9	9	9
Unschlitt, Schner	_	-	. 31	" einem Ochsen	I .	21	2-3 (je n. d. Größe)
Schieneisen	-	1	1 2	" ciner Kuh	П	1	-
			1	einer Sau	- 1	21	2 - 3 (je n. d. Größe)
Ein Fuder (12 Einer):				" vierSchafen, Geißen	I	1 (v. 3 Schaf.)	I (von 4 Schafen)
Frankenwein	20	33	3-6	100 Gäusen	I	1	15
Elsässer Wein	1	9	9	einem Keyp Stock-			
Welsehwein		51	71	fische		99	ගා
Bier	1	21	!				
Holz, Heu, Stroh	i		22				
Getreide	1		I O Malter				
			1000 1000				

Der Zelltarif vom Jahre 1386 ist identisch mit den durch die Vermittlung des Bayernherzogs Friedrich zwischen Nürnberg und dem Burggrafen Friedrich vereinbarten Zöllen in Die Zölle vom Jahre 1444 sind einer für die brandenburgischen Zollstätten Tennenlohe. Bruck. Kleinlangheim und Feuerbach gemeinsamen Zollrolle entnommen in. Die Zollsätze vom Jahre 1496 endlich timmen mit den durch den sogen. Harrassischen Vertrag festgesetzten Zöllen überein, die Brandenburg nach diesem Vertrag zu nehmen berechtigt war <sup>3</sup>).

Aus der tabellarischen Übersicht der drei Zolltarife des Frankenlandes im 15. Jahrhundert ergibt sich, daß die Zollsätze im Laufe des Jahrhunderts im ganzen geringen Schwankungen Unter den nach dem Lastfarif verzollten unterworfen waren. Gütern erführen bloß die Positionen Wachs, Weid, Flachs bezw. Hanf und Zinn eine bedeutende Zollsteigerung, indem sich die Zollsätze für Wachs und Zina im Laufe des Jahrhunderts verdoppelten, diejenigen für Flachs und Weid sogar verdreifachten. Die Ursachen der Zollerhöhungen für diese vier Naturerzeugnisse sind leicht zu erkennen; das Wachs, das Nürnberg in überaus großen Mengen aus den Ländern Osteuropas (Polea, Galizien, Rußland) teils zu eigenem Bedarf für die bedeutende Nürnberger Wachszieherci, teils als Transitgut bezog, mußte schon wegen der fortwährend wachsenden Verwendung zu kirchlichen Zwecken im späteren Mittelalter ein sehr verbreiteter Handelsartikel werden, ebenso wie das Zinn, das, nachdem es in größerer Menge in Deutschland seit der Mitte des 15. Jahrhunderts gefördert wurde, die Grundlage der für Nürnberg so wichtigen Zinn- oder Kandelgießerei wurde ). Die Steigerung der Zollsätze für Flachs und Weid erklärt sich in ganz ähnlicher Weise wie diejenige des

<sup>1)</sup> Hist. Dipl. Norimb. S. 462.

<sup>2)</sup> Das ist der Zoll zu dem Dennenlohe und zu Pruck und zu Kleinlancheim und der Zoll zu Feuerbach als von alter herkomen ist, als geschriben stet im register, und das ist gescheen und geben auß der Canzelley nach Christi uns. Herrn gepurt 1400 und darnach in dem XLIIII jar. N. Kreisarchiv, Saal 10, Nr. 1544.

<sup>3)</sup> Extrakt aus dem Harrasschen Vertrag. N. Kreisarchiv, Saal 10, Nr. 15.

<sup>4)</sup> INAMA-STERNEGG, Deutsche Wirtschaftsgeschichte III, 2 S. 118.

Zinns; das Färbereigewerbe, das mit der im späteren Mittelalter müchtig aufblühenden Tuchindustrie im engsten Zusammenhang stand, bedurfte des Farbmittels des Weids so massenhaft, daß z. B. in Nürnberg sehon vor dem Jahr 1377 ein Weidhaus gebaut wurde, in dem vor allem die Ladungen der von Erfurt herkommenden Weidfuhren zur Schau gebracht werden mußten 'b. De die Leineweberei in den deutschen Städten erst in den ietzten Jahrhunderten des Mittelaiters emporkann, so ist es auch verständlich, weshalb Flachs und Hanf erst in dieser Zeit in größeren Mengen in Südwestdeutschland in den Handel kamen.

Unter den nach dem Stücktarif verzollten Waren treten nur zwei Positionen, Heringe and Schweine, als solche mit wesentlich höheren Zollsätzen am Ende des in Frage kommenden Zeitraums hervor. Von den Heringen, überhaupt den gesalzener. Fischen ist es bekannt, daß sie als Fastenspeise im späteren Mittelalter in außerordentlich großen Mengen von dem Norden Deutschlands nach dem Süden gebracht wurden: insbesondere durch die Vermittlung nürnbergischer Kaufleute verkauften Hol-Länder und Hanseaten (Hamburger, Läbecker, Stettiner) Heringe und Stockfische in das Innere Deutschlands und die Salzfischerei bildete deshalb schon im 15. Jahrhundert in Nürnberg ein umfangreiches Gewerbe<sup>2</sup>). Der gesteigerte Fleischbedarf der an Bevölkerungszahl stetig wachsenden Städte sowie der Umstand, dat. die Abfallverwertung gewisser städtischer Gewerbe, wie Brauer. Däcker, die Schweinehaltung in den Städten besonders begünstigte, mußte eine bedeutende Ausbreitung der Schweinezucht im 15. Jahrhundert zur notwendigen Folge haben. Die höheren Zollsätze für die beiden Artikel Salzfische und Schweine sind also wie die Steigerungen der Zölle für die oben erwähnten vegetabilischen Produkte inklusive des Zinns im letzten Grund auf die Vermehrung der städtischen Bevölkerung im Frankenland im letzten Jahrhundert des Mittelalters zurückzuführen.

Die zwischen Brandenburg und Nürnberg vereinbarten Zollsätze müssen, besonders vom Standpunkt mittelalterlicher Zoll-

J. F. Reffi, Geschichte des nürnbergischen Handels III, S. 241 und Siebenkees, Materialien zur Nürnb. Geschichte, IV. S. 694.

<sup>2)</sup> J. F. ROTH, Geschichte des nürnbergischen Handels III, S. 100.

tarife aus betrachtet, als sehr mäßige bezeichnet werden. Anders verhielt es sich mit den Zöllen in den Gebieten der fünf übrigen in Frage kommenden Geleitsherren; in diesen waren die Zollsätze wesentlich höher. So waren in dem limburgisch-speekfeldischen Gebiet, das die Kaufleute zwischen Oberleimbach (unweit Scheinfeld) und Markt Einershein durchziehen mutten, folgende Abstufungen:

Für	ein l	Pferd,	das	Gev	rand	Zog				. (	3 Sel	1. (36	11)
59	22	77	22	Krä	merv	vare	ı zog			. :	3 "	(18	,, )
		77								,		(9	
55	22	77	22	Pec	h od	er I	Inschl	litt	zog			$(4^{1} 2$	,, )
77	22	22	27	Led	er z	08,						$(1^{\frac{1}{2}})_2$	,, )
		Scheil										(1	
	ein	Fuder	We	iii								(12)	').

Ähnlich lagen die Verhältnisse im Bistum Würzburg, in der Grafschaft Wertheim und im Kurfürstentum Mainz. In den beiden geistlichen Gebieten stand die Sache für die Kaufleute darum noch um ein gut Teil schlimmer, als in denselben für Wein, einen der wichtigsten Importartikel für Franken, pro Fuder ein Gulden Zoll festgesetzt war, woneben noch für jedes Fuder, sei es, daß dasselbe zu Land oder zu Wasser befördert wurde, der sogen. Turnosenzoll im Betrage von 12 & pro Fuder bezahlt werden mußte<sup>2</sup>). Im Würzburgischen wurde auberdem für einen Malter (8 Metzen) Winterkorn ein Groschen, für einen Malter Sommerkorn 4 Pfennige Zoll erhoben. Außer diesen gewöhnlichen Zöllen, die lediglich den betreffenden Territorialherren zugute kannen, wurden, wenigstens in den ersten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts, auf Grund des von König Ruprecht im

<sup>1)</sup> Vgl. F. Stein, Geschichte der Grafen und Herren zu Castell. S. 226, außerdem Monumenta Castellana Nr. 408.

<sup>2)</sup> Nürnberg hatte erst im Jahr 1468 mit dem Bischof Rudolf von Würzburg ein Abkommen dahin getroffen, daß derselbe gegen eine Eutschädigung von 2000 fl. auf die Entrichtung des Guldenzolls seitens der Nürnberger Handelsleute verzichtete und sich mit einem Zoll von 6 & für das Fuder Wein begnügte. Dieses Abkommen wurde jedoch von den Nachfolgern des genannten Würzburger Bischofs nicht gehalten, denn der Nürnberger Rat sowie die Kaufleute Nürnbergs mußten später den Guldenzoll im Würzburgischen genau so wie früher entrichten.

Jahre 1404 errichteten Landfriedens für Franken noch eigene Landfriedenszölle erhoben, deren Verwaltung einer von dem König und den Mitgliedern des Landfriedens ernannten Komnission, aus dem Landfriedenshauptmann und acht Obmännern bestehend, unterstand 1. Diese Kommission bestimmte die Zahl und den Ort der Zollstätten, die Dauer der Zollerhebung und die Höhe der zu fordernden Zollbeträge. Die letzteren bewegten sich etwa in der Mitte zwischen den Brandenburger und den übrigen territorialen Zöllen Frankens, so datt z. B. für Gewand, Wolle, Wachs, Spezerei die Brandenburger Zollsätze Geltung hatten, während die Zölle für Wein. Unsehllit etc. den im Linburgisch-Speckfeitligenen erhobenen Abgaben gleichkamen.

Neben den Zollbeträgen mußte vor allem die Zahl der Zollstätten auf der Frankfurt-Nürnberger Geleitsstraße für die Nürnberger Handelswelt von Bedeutung sein. Denn wenn man auch, wie eine Bestimmung des nürnbergisch-brandenburgischen Vertrages vom Jahre 1386 ausdrücklich festsetzte, nach Entrichtung des Geleits an einer Zollstätte desseiben an allen andern Zollstätten des nämlichen Territoriums "überhoben, ledig und los sein sollter, so fand eine solche auf dem Papier sich ganz gut ausnehmende Bestimmung seitens der fürstlichen Zolleinnehmer in Wirklichkeit nur geringe Beachtung: denn dieselben nötigten die Handels- bezw. Fuhrleute dazu, einen einmal entrichteten Zoll noch an mehr Zollstätten, d. h. also wiederholt, zu entrichten, ein Mißstand, der sich infolge der Häufung der Zollstätten an den Flüssen besonders bei dem sonst billigeren Transport der Güter auf dem Main für die Nürnberger Handelswelt recht unliebsam bemerkbar machte. Um also ein ungefähres Bild von den Zolllasten zu erhalten, die den Transport der Güter im Spätmittelalter so außerordentlich verteuerten, ist es nötig, die Zollstätten der sechs bezw. neun Territorien, durch welche die Meßkarawanen teils zu Land teils auf dem Main sich zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. bewegten, in möglichster Voli-

D. R. T. Akten. 5, Nr. 426. Der Obermann des fränkischen Landfriedens war Friedrich Schenk von Limburg, dem von den wegen der Einung errichteten Zöllen jährlich 2500 fl. rh. ausgesetzt waren.

ständigkeit aufzuführen und die Bedeutung der einzelnen Malstätten nach den daselbst geltenden Zolltarifen kurz zu erörtern. Vorausgeschickt sei dabei, daß die im Jahre 1404 aufgerichteten Landfriedenszollstätten Frankens, deren Anzahl 22 betrug, nicht berücksichtigt sind, da sich die Dauer dieser Landfriedenszölle nur auf das erste Viertel (1404 bis 1429) des 15. Jahrhunderts erstreckte<sup>1</sup>).

Unter den 14 Zollstätten, an welchen die Brandenburger Markgrafen nach dem Vertrag vom Jahre 1386 Durchgangszölle zu erheben berechtigt waren, kamen ihrer Lage nach an der Straße nach Frankfurt vier, nämlich Hiltmannsdorf oder Hatmanusdorf, Ritzmannshof, Neustadt a. d. A. und Stubach, unweit Neustadt gelegen, in Betracht; Stubach und die beiden erstgenannten Orte scheinen nie von besonderer Bedeutung gewesen zu sein, da sie in den Akten aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts nur selten erwähnt werden. Dafür ist Fürth als Zollstätte im Laufe der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts emporgekommen; bereits um die Mitte des Jahrhunderts wird in Fürth wie von alters Herkommen seitens der Markgrafen in derselben Höhe wie zu Neustad: Zoll erhoben, so daß nach einer Beschwerde der Nürnberger Fuhrleute vom Jahre 1455 aus einem Zoll auf der Neustadter Straße deren zwei geworden waren 2). Die Höhe der Zölle an den beiden Zollstätten hatte sich gegen den Anfang des Jahrhunderts wenig geändert; nur für Häute. die früher per Wagen zu 24 8 verzollt worden waren, mußte man jetzt per Wagen 40 A geben. Kurz vor Markt Bibart trat die große Straße in das Gebiet der Schenken von Limburg-Speckfeld, die seit dem Jahre 1445 als alleinige Eigentümer über die Zollstätten zu Oberleimbach, südlich von Schwarzenberg, und

<sup>1)</sup> Nach dem ersten Nürnberger Ratsbuch, auch Geleitsbuch genannt, wurden die Landfriedenszälle unter Ruprecht und Sigmund an folgenden Orten erhöben: Farrnbach, Neustadt, Ochsenfurt, Würzburg, Ryndfeld, Karlstadt, Vach, Höchstadt, Burg-Ebrach, Schweinfurt, Bruck, Erlangen, Scheßlitz, Heroldberg, Rückersdorf, Erlbach, Fischbach, Rötenbach, Neumarkt, Kornburg-Pleinfeld, Gunzenhausen.

Vgl. Beschwerung der Zoll d. ann. 1455 und 1457. D. Nr. 34. N. Kreisarchiv, außerdem das Ratsbuch von Nürnberg Ib.

Markt Einersheim verfügten und daselbst den Zeil in der oben angegebenen Höhe bezogen.

Zwischen M. Einersheim und Iphofen begann das würzburgische Gebiet, das die Frankfurter Straße nun ohne weitere Unterbrechung bis zum sogen. Kalten Loch im Guttenberger Wald durchzog!). Der Würzburger Zolltarif war, wie schon oben bemerkt, insofern ein eigenartiger, als die hauptsächlichsten lendwirtschaftlichen Erzeugnisse des Untermaialandes, Wein und Getreide, einer für das ganze Bistum geltenden Zollabgabe, der Wein dem Guldenzoll und das Getreide dem Groschenzoll unterworfen waren. Für die Mehrzahl der übrigen Göter, die unter dem Namen Zentnergüter zusammengefaßt wurden, wurden per Zentner 3 Pfennige Zoll bezahlt, so daß also für einen Saum oder eine Pferdelast Wolle, Flachs etc. 12 Pfennige, d. h. eine Turnos, bezahlt werden mußte. Die an der Frankfurter Straße gelegenen Zollstätten waren außer den schon genannten Orten Markt Bibart und Altmannshausen Iphofen, Kitzingen, Würzburg und Böttigheim, unter welchen Kitzingen und Würzburg als Städte. die mit dem Recht der Erhebung eines Brücken- und Torzolles begabt waren, besondere Bedeutung beanspruchten 2).

Zwischen Böttigheim und Tauberbischofsheim trat die Frankfurter Straße in mainzisches Gebiet ein und verblieb in demselben, mit Ausnahme der kurzen Strecke zwischen Külsheim und Millenberg, die mit der Zollstätte Hartheim zur Graßebaft Wertheim gehörte, bis Oberrad bei Frankfurt. An Zollstätten gab es auf der ganzen Strecke folgende: Tauberbischofsheim, Külsheim, das wertheimische Hartheim. Miltenberg, Klingenberg.). Aschaffen-

<sup>1)</sup> Das Bistum Würzburg besaß übrigens inn rhalb des limburgischspeckfeldischen Gebietes eine Enklave bei M. Bibart, das nebst Altmannshausen selbst eine würzburgische Zollstätte war.

<sup>2)</sup> Vgl. außer Zöhen, Fränkische Handelspolitik im Zeitalter der Aufklärung S. 77 ff. (Schanz, Wirtschafts- und Verwaltungsstudien III) Oberihür, Taschenbuch für die Geschichte, Typographie und Statistik Frankenlands, 1798, S. 196 ff.

<sup>3)</sup> Der Zoll zu Klingenberg gehörte bis zum Jahr 1473 dem Geschlecht der Bickenbach; von 1493 bis 1495 besalfen den Zoll infolge Erbrertrags die Grafen von Mannsfeld. Erst 1495 kam die Hällfte des Zolles durch Kauf an Mainz. DAHL, Topographie und Geschichte von Klingenberg, S. 18, 19, 44 45, 48.

burg. Steinheim und endlich Frankfurt. In dem Erzstift Mainz war der Guldenzoll für Wein am unteren Main nicht so sereng durelogeführt wie im Würzburgischen; denn zu Bischofsheim. Kültheim, Miltenberg. Klingenberg und Aschaffenburg zahlte ein Fuder Wein 1/4 fl. und zu Steinheim 12 &. Für die übrigen Güter war teils ein Wagen- teils ein Stückzoll eingeführt. Der erstere betrug in Bischofsheim und Miltenberg vier Grosofren pro Wagen; die Höhe des Stückzolles wechselte je nach der Art der Ware.

Die größte Auswahl an Zöllen unter den sämtlichen für die Nürnberger Kaufmannschaft hier in Frage kommenden Reichsgebieten hatte die Keichsstadt Frankfurt, die für die mit ihren Messen verbundenen kommerziellen Vorteile von den ibemden Kaufleuten in den verschiedensten Formen Abgaben erhob. Auber einem ziemlich hohen Flußtransitzoll, der für ein Fuder Wein und andere Waren, die den Main auf- und abgingen. 1 fl. betrug, gab es in Frankfurt die sogen. Pforten- oder Torzölle, einen Brückenzoll, einen Pfundzoll, d. h. eine Abgabe von 1.67 ieder Einnahme oder Ausgabe, einen Meßzoll oder Großzoll magnum theloneum) während der Herbstmesse und einen Klein- oder Lusezoli (parvum theloneum), der von Krämern und Marktleuten, die ihre Waren unter freiem Himmel auf der Straße verkauften ). erhoben wurde. Obwohl nun Nürnberg und Frankfurt schon seit dem 12. Jahrhundert im Verhältnis der gegenseitigen Zollbefreiung standen, so waren die Närnberger Kaufleute mit diesem wechselseitigen Zollvergleich doch nicht von allen diesen Zollabgaben in Frankfurt befreit, sondern es bezog sich diese Befreiung vielmehr nur auf den Brückenzoll und auf den während der Menzeit zu entrichtenden Doppelzoll 2).

Noch wichtiger als die Landzölle waren die Wasserzollstätten, deren es an dem für die Beförderung von Massengütern so wichtigen Mainstrom eine ganz erkleckliche Anzahl gab. Das Kurfärstentum Mainz besaß von Frankfurt aufwärts bis Lohr 5, die Grafschaft Hanau 1, die Grafschaft Wertheim 2, Abtei Neustadt 1, die Grafschaft Rieneck 2, das Bistum Würzburg 11,

<sup>1)</sup> HUMMEL, Die Mainzölle von Wertheim bis Mainz etc., S. 33 ff.

<sup>2)</sup> Hummel, Die Mainzölle von Wertheim bis Mainz etc., S. 38.

die Grafschaft Castell und die Herrschaft Limburg-Speekfeld zusammen 1, die Grafschaft Henneberg 2, die Abtei Theres 1 Zoll am Main, also zusammen 25 Mainzölle von Frankfurt bis Bamberg. Diese Mainzollstätten waren an folgenden Ortau:

Würzburgische Mainzölle	Eltmann Habfurt Volkach Kitzingen Würzburg Ochsenfurt Karlstadt Zollhaus Gemünden Rotenfels Homarkt
(Abtei Theres)	Theres
Grafschaft Henneberg	Mainberg Schweinfurt
(Castell, Speck- feld-Limburg)	Marktbreit
(Grafschaft Wertheim)	Freudenberg Wertheim
(Abtei Neustadt)	Neustadt
Graftschaft Rieneck	Klein-Prozelten Lohr
Mainzische Mainzölle	Stadt Prozelten Miltenberg Klingenberg Aschaffenburg Steinheim
(Grafschaft Hanau)	Kesselstadt
0- 7 11-4-4	304 11 6 1

Die an den 25 Zollstätten des Mittellaufes des Mains erhobenen Zölle waren selbstverständlich ebenso voneinander verschieden, wie es die Landzölle an der großen Geleitsstraße von Nürnberg nach Frankfurt waren. Zur Veranschaulichung der Buntscheckigkeit der an den Mainzollstätten bestehenden mittelalterlichen Zolltarife seien für die zwei wichtigen Artikel Wein und Zentnergut, d. h. alle in Zentnerballen verschnijrten Waren,

föhr der Mainzölle von Bamberg bis Frankfurt in Pfennigen.

Zollstätten und	Zirka	1400	Zirka	Zirka 1500			
	Wein	Zentnergut	Wein	Gewöhnl.			
Territorialzugehörigkeit	pro Fuder	pro Zentner	pro Fuder	Gut pro Zentner			
	pro z actor	Zenther	pro ratio	pro Zentner			
Eltmann, würzburgisch .		1		3			
Haßfurt, würzburgisch	1	1	8 (6+2) 1)	1			
Theres, Abtei gl. Namens.	1	1	2	1			
Mainberg, hennebergisch .	1		30	4			
Schweinfurt, hennebergisch	1		6	1			
Volkach, würzburgisch	1	1	6	1			
2 : wirzburg.	1		6	3			
Kitzingen   brandenb.	1			11/2			
Marktbreit, limpurgisch .	1	1	6	2			
()chsenfurt . }	1			1			
Würzburg . würz-	1			1			
Karlstadt bur-	1			1			
Zollhaus gisch	1		18	2			
Gemünden . )	1		18	2			
Klein-Prozelten   rien-	1			2			
Lohr   eckisch	1			2			
Neustättlein, Abtei gl. Nam.							
Rotenfels, würzburgisch .			: 2 fl.	3			
Homarkt, würzburgisch .				1			
Wertheim, wertheimisch .	11/2 Turnos			8			
Stadt Prozelten, kurmainz.				4			
Freudenberg, wertheimisch	11/2 Turnos			8			
Miltenberg .	3 Turnos		1 Ort	8			
Klingenberg . kur-	1 Turnos			4			
Aschaffenburg   mainzisch	3 Turnos		1 Ort	4			
Steinheim )	2 Turnos			4			
Kesselstadt, gräff, hanauisch	1 Turnos		1 fl. für	4			
			eine ganze				
			Schiffs- ladung				
			Mading				

<sup>1)</sup> In Haßfurt mußten außer dem Zoll von 6 🕹 für ein Fuder Wein noch 2 🕹 für jedes gefüllte Faß bezahlt werden.

wie Wolle, Flachs, Leder etc., die Zollsätze an den 25 Zollstätten des mittleren Maingebietes zu Anfang und Ende de. 15. Jahrhunderts in tabellarischer Form aufgeführt, soweit dieselben festgestellt werden konnten 1. (Siehe S. 372.)

Aus beiden Tabellen springt zunächst einmal die Tatsache in die Augen, daß zwischen den Zollstätten am Mittelmain, die zumeist ins Hochstift Würzburg gehörten, und denen am untern Main (unterhalb Wertheim), die größtenteils kurmainzisch waren, ein großer Unterschied in der Höhe der Zölle bestand: die kurmainzischen inklusive der beiden wertheimischen Zölle waren durchschnittlich zwei- bis dreimal höher als die oberhalb der Stadt Wertheim von Würzburg, Neustadt. Rieneck, Heuneberg und Theres geforderten Zollabgaben. Eine Ausmänne hiervon nauchte nur das hennebergische Mainberg und die wärzburgischen Zollstatten Elmann und Rotenfels, welch letzeere als Auzollstätten des Würzburger Hochstiftes gegen Bamberg bezw. Wertheim eine besondere Stellung einnahmen und deshalb höhere Zollsätze hatten.

Eine zweite aus der Betrachtung der beiden Tabellen sich ergebende Tatsache ist die, daß im Anfang des 15. Jahrhunderts die Zollsätze für Wein und Zentnergut, abgeschen von den wert-

<sup>1)</sup> Die in der nachfolgenden Übersicht gegebenen Zahlen sind teils gedrucktem Material entnommen, wie A. Köberlins trefflicher Abhandlung "Der Obermain als Handelsstraße im späteren Mittelalter" (Wirtschafts- und Verwaltungsstudien, herausgegeben von G. Schanz IV, 1899), der von R. K. J. HUMMEL verfaßten Dissertationsschrift "Die Mainzölle von Wertheim bis Mainz bis zum Ausgang des 15. Jahrhunderts" Bonn 1892), sodann dem Wertheimischen Urkundenbuch, herausgegeben von J. ASCHBACH (Frankfurt 1843), teils wurden sie aus Akten des Nürnberger Kreisarchivs, insbesondere aus Rechnungsbelegen zu den Nürnberger Stadtrechnungen, ausgezogen. Die beiden Reihen der Zölle für Wein und Zentnergut konnten leider nicht völlig lückenlos hergestellt werden, da sich insbesondere für den Anfang des 15. Jahrhunderts für eine Anzahl der Mainzollstätten die Zollrollen nicht auffinden ließen. Doch können wohl schon aus den beiden Tabellen in dieser lückenhaften Form interessante Schlüsse bezüglich der Verschiedenheit der Zölle nach der territorialen Zugehörigkeit und der ungleichmäßigen Steigerung im Verlaufe des 15. Jahrhunderts abgeleitet werden.

heimischen und kurmainzischen Zollstätten, unter sich geringe Differenzierung zeigen, während zu Beginn des 16. Jahrhunderts sowohl zwischen den Weinzöllen einerseits und den Zentnergutzöllen anderseits als auch unter den beiden Zollarten an sich große Unterschiede hervortreten. Die Steigerung der Weinzölle ist dabei gegenüber der Steigerung der Zölle für Zentnergut, die sich nur bei einzelnen Stationen tatsächlich bemerkbar macht, eine ganz auffallende. So ist z. B. der Zollsatz für ein Fuder Wein in Mainberg vom Anfang bis Ende des Jahrhunderts von einem Pfennig auf dreißig Pfennige hinaufgesetzt worden, was einer dreißigfachen Steigerung des Weinzolles im Hennebergischen gleichkommt, während der Zoll für Zentnergut an dem gleichen Ort in demselben Zeitraum nur um das Achtfache gestiegen ist. Die außerordentliche Steigerung des Zolles auf den Wein erklärt sich wie diejenige des Weidzolles aus dem rasehen Wachstum des deutschen Weinhandels im späteren Mittelalter, mit welchem die Ausdehnung der Anbaufläche des Weinstockes in Deutschland bekanntlich gleichen Schritt hielt.

Neben dem Handelszoll (telonium), welcher die Waren traf ohne Rücksicht darauf, ob dieselben nur durchgeführt oder in loco verkauft wurden, gab es auf der großen Handelsstraße von Nürnberg nach Frankfurt sowie auf dem Main noch das Geleitsgeld (pedagium), das als eine Abgabe für den Schutz und die Sicherheit denjenigen Personen und Waren galt, die ein Gebiet nur zu gewissen Zeiten passierten. Um Nürnberg hatten nach Osten und Südosten die Herzoge von Bayern, nach Norden, Westen und Süden die Markgrafen von Brandenburg das Geleitsrecht, die letzteren in der Weise, daß sie zum Teil auch durch bischöflich eichstädtisches, bischöflich würzburgisches, Deutsch-Ordens- und hohenlohisches Gebiet geleiteten. Um diesen Nebenzoll sich zu sichern, vereinigten sich i. J. 1313 der Burggraf von Nürnberg, die Grafen von Hohenlohe, von Rieneck und von Wertheim, also die Landesherren des mittleren Maingebietes, gegen ein unter ihnen vereinbartes Geleitsgeld den Kaufleuten das Geleit zu geben und für jeden Schaden innerhalb ihres Gebiets gutzustehen. Die Abgaben, die diese Dynasten von den iler Gebiet durchziehenden Kaufleuten erhoben, betrugen für:

ein	Pferd	das	Gewand zog	4	3	(24	Δ1.
**	*9	**	Häute zog	2	1	(12	1) );
**	**	*1	ein Fuder Wein	•)	3	(12	1)).
	*3	22	Kupfer, Schieneisen	1	3	(6	1).
	**	*9	Eisen, Unschlitt, Schmer, Pech zog			(3	A).

Da diese Sätze ungefähr das Doppelte dessen angeben, was für die betreffenden Positionen an Zöllen in jener Zeit entrichtet wurde, so kamen die Geleitsgelder den Zöllen an Höhe ganz gleich, eine Erscheinung, die auch sonst vielfach zu beobachten ist b. Die Form, unter welcher der brandenburgische Geleits mann das Geleite übernahm, war folgende:

Ich N. N., meiner gnädigen Herrn Markgrafen Geleitsmann bekenne, daß ich an ihrer Gnadenstatt des N. N. Leib und Gütern Ihrer fürstlichen Gnaden Geleit geben, für Ihre Gnaden, die ihren und alle die, die Ihr Gnaden ungefährlich mächtig sein; ausgenommen offene Ächter, Landfriedbrecher des Bunds oder römischen Kaisers Feind.

Zu Urkund meines Petschafts<sup>2</sup>).

Trotz dieser Festsetzungen wurden das Geleitsgeld und die Zölle in der Folge willkürlich erhöht, was zu vielfachen Reibereien zwischen den Fürsten und Kauffeuten führte. Die Irrungen und Streitigkeiten, die sich daraus insbesondere zwischen Nürmberg und dem Hause Brandenburg ergaben, wurden durch eigene Verträge, so durch den Pfalzgraf Friedrichschen Vertrag vom Jahr 1386 und durch den Herzog Ludwigschen Verträge erwiesen sich als gänzlich wirkungslos, da. wenn auch die Obrigkeiten der fränkischen Territorien selbst zur Einhaltung derselben geneigt gewesen wären, die untergeordneten Organe eigenmächtige Erhöhungen wie an den Zöllen so an den Geleitsgeldern vornahmen. Die Folge dieser Eigenmächtigkeit war, daß die Sätze

<sup>1)</sup> Eine Ausnahme hievon machte das Geleite zu Roth, das für ein Pferd 12 3. also das Doppelte des Zolls (6 3) von einem Pferd, betraz. Beschwerung der Zölle vom Jahre 1455. Nbg. Kreisarchiv.

<sup>2)</sup> Vindiciae Noricae d. ann. 1691 S. 209 etc.

für die Geleitsgelder in ein und demselben Gebiet ziemlich große Verschiedenheiten aufwiesen. Wie sich aus den Beschwerungen der Kürnberger Fuhrleute über Zölle und Geleit v. J. 1455 und 1457 entnehmen läßt, betrug im allgemeinen das von einer Person für eine Meile zu entrichtende Geleitsgeld um die Mitte des 15. Jahrhunderts 7 oder einen böhmischen Groschen 1). Dieser Groschensatz war regelmäßig da üblich, wo ein Geleitsknecht mitging?): im andern Falle trat, namentlich bei gröbern Entfernungen, eine Er-"näßigung ein, so daß z. B. das Geleitsgeld von Nürnberg bis Neustadt a. d. Aisch, das ca. 5 Meilen von Nürnberg entfernt ist, 23 & oder ca. 3 Groschen, von Nürnberg nach dem ebenfalls 5 Meilen enffernten Ausbach 4 Groschen, von Nürnberg nach Rothenburg, dessen Entfernung von Nürnberg 9 Meilen beträgt, auch nur 4 Groschen, von Nürnberg nach dem 101 z Meilen entfernten Crailsheim 5 Groschen ausmachte ). Belege für diese an den modernen Zonentarif erinnernde Ermäßigung des Geleitsgeldes für den Fernverkehr lassen sich zunächst nur für markgräflich brandenburgisches Gebiet beibringen; doch ist anzunehmen, daß eine derartige Einrichtung auch in den andern Territorien Frankens

<sup>1)</sup> Nach der Eeschwerung der Zülie vom Jahre 1457, abgehört von Hans Tetzel und Endres Tucher als auditores, betrug das Geleit von einer Person zu Fuß von Nürnberg bis Fürth 7 & (I Groschen), N. Kreisarchiv Nr. 34. Nach einem Geleitsbrief vom Jahre 1521, der dem Michel Behaim von einem Windsbacher Amtmann für eine Fahrt von Windsbach nach Eschenbach gegeben wurde, zahlte ein zu Wagen Fahrender für eine Meile 8 & Geleitsgeld nebst 2 & Schreibgebühr. Für das Geleit von Nürnberg nach Schwabach (ca. 2 Meilen entfernt) zahlte eine Person zu Fuß 12 &, eine Person zu Pferd 18 &, also pro Meile 6 bezw. 9 & Nach dem Verzeichnis der Geleitsgelder derjenigen Kanfleute, die zu und von der Fastenmesse 1446 durch eine brandenburgische Zollstätte (aller Wahrscheinlichkeit nach Neustadt a. d. A.) gingen, betrug das Geleitsgeld von vier Personen, die von Neustadt (?) nach dem 2 Meilen entfernten Ochsenfurt begleitet wurden, 8 Groschen, also für einen Mann pro Meile einen Groschen oder 7 &.

<sup>2)</sup> Vgl. hiezu Erfarung der zöll und geleit durch den zollner unter dem Spittler Thor. ("Wenn ein Gleitsknecht mit get, so muß man im von der meyl einen Groschen geben.") N. Kreisarchiv Nr. 34.

<sup>3)</sup> Vgl. hiezu die Beschwerung der zoll und die Erfarung der zoll und geleit durch den zollner unter dem Spittler Thor.

Wie zu Land so wurde auch auf dem Main in und aus der Meß Geleit gegeben und dafür das emsprechende Geleitsgeld bezahlt. Doch bestand zwischen dem Geleitsgeld zu Land und dem auf dem Wasser der Unterschied, daß das letztere nicht nach der Zahl der Personen und im Verhältnis zu der zurückgelegten Entfernung, sondern im allgemeinen, d. h. entweder nach der Zahl der Schiffe oder nach der Zahl der das Geleite gebenden Reiter und Büchsenschützen entrichtet wurde. So zahlte jedes Schiff im Würzburgischen 3 fl., im Mainzischen 1 fl. Geleit. In dem Gebiet des Grafen von Wertheim, dessen Geleit von Freudenberg bis unterhalb Rotenfels reichte und das allemal mit 200 bis 300 Personen zu Fuß geleistet wurde, malste für jeden Reiter 1 fl., desgleichen für jeden Fußgänger 1 fl. Geleit bezahlt werden b.

Wie für einzelne Personen bezw. kleinere Gruppen von Reisenden bei Durchmessung gröberer Strecken eine progressive Ermäßigung des Geleitsgeldes eintrat, so genossen die nach und von den Frankfurter Messen reisenden Kaufleute wenigstens im brandenburgischen Gebiet den Vorzug eines ermäßigten Geleitsgeldes. Das schon mehrmals erwähnte Verzeichnis einer brandenbargischen Zollstätte über die im Jahre 1446 zu und von der Frankfurter Fastenmesse reisenden Nürnberger Kauf- bezw. Fuhrleute wibt als Geleitsgeld für jedes Pferd bezw. jeden Reiter 6 Δ, als Geleitsgeld für einen Wagen mit gewöhnlichem oder Zentnergut einen Ort, als Geleitsgeld für einen Wagen mit sog, halber Ladung, d. h. mit schwerem Gut oder Gewand, einen halben Gulden an. Daraus ergibt sich die interessante Tatsache, daß die markgröfliche Regierung bei der Erhebung der Geleitsgelder für Wägen eine genaue Abstufung nach der Ladung durchgeführt hatte"). Es entsprach diese Tarifierung der Geleitsgelder dem

Vgl. Verzeichnis der zöll und glait, wo mann die allenthalben und wem von Bamberg biß gen Frankfurt auf dem Wasser bezalen muß.
 N. Kreisarchiv S. 1, Lit. 51 Nr. 14.

<sup>2)</sup> Im Würzburgischen wurde nach Zöpfl (Fränkische Handelspolitik im Zeitalter der Aufklärung S. 45) das Geleitsgeld von den zur Messe reisenden Kaufleuten nach der Person, von den dahin fahrenden Fuhrleuten nach den Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte. V. 25

Gebrauch der Kaufleute, bei der Berechnung der Freßgelder zwischen Gewand und schwerem Gut einerseits und geringem Gut anderseits in der Weise zu unterscheiden, daß für erstere ein doppelt so hoher Satz wie für gewöhnliche Güter in Anwendung gebracht wurde.

Was die Verwendung der Freigelder anlangt, so kann nach der Angabe des Nürnberger Geleitsbuches vom Jahr 1548 kein Zweifel darüber bestehen, daß der von den Nürnberger Kaufleuten geführte "Freßbeutel" ausschließlich dazu bestimmt war, die Geleitsreiter mit ihren Zehrungsgeldern und Verehrungen abzufertigen. Wie hoch sich die Kosten für diese Zehrungen und Verehrungen beliefen, ist heutzutage nicht mehr festzustellen; kann doch für das 15. Jahrhundert nicht einmal die Zahl der Geleitsreiter der einzelnen Gebiete, die unter adeligen Geleitsführern oder Geleitshauptleuten standen, mit einiger Bestimmtheit angegeben werden. Im Ansbachischen fungierte, wenigstens im 16. Jahrhundert, der Amtmann von Kadolzburg als Geleitshauptmann, während im Bayreuthischen der Amtmann von Neustadt diese Funktion ausübte 1). Im Hochstift Würzburg hatten die Städte Kitzingen und Würzburg das Geleitsrecht und die Geleitspflicht, im limburgisch-speekfeldischen, castellischen und wertheimischen Gebiet selbstverständlich die betreffenden Territorialherren 2). Vom Kalten Loch im Guttenberger Wald bis Seligenstadt oberhalb Hanau erstreckte sich das kurmainzische Geleit. Dasselbe wurde in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts durch die Ritter von Kronberg, in der zweiten Hälfte dieses Zeitraums durch die Junker von Eppstein verwaltet, die das Geleitsrecht pfandweise von dem Mainzer Erzbischof inne hatten 3).

Wagen bezw. der Anzahl der Wagenpferde erhoben. Ein Unterschied des Geleitsgeldes nach der Wagenladung war demnach im Hochstift Würzburg nicht eingeführt.

<sup>1)</sup> J. F. ROTH, Geschichte des Nürnberger Handels, IV, S. 72.

<sup>2)</sup> ZÖPFL, Fränkische Handelspolitik etc. S. 44.

<sup>3)</sup> R. K. Jos. Hummel, Die Mainzölle von Wertheim bis Mainz bis zum Ausgang des 15. Jahrhunderts S. 21.

Die Unkosten, die den die Frankfurter Messe besuchenden Nürnberger Kaufleuten aus dem eigenartigen Zoll- und Geleitswesen des Spätmittelalters erwuchsen, waren also drejerlei Art: erstens die zur Erwirkung der Passierung eines Gebietes überhaupt zu entrichtenden Zölle, zweitens die zur Gewinnung des Schutzes für Personen und Waren zu bezahlenden Geleitsgelder und drittens die zur Bestreitung der Zehrungskosten der Geleitsmannschaften aufzubringenden Freßgelder. Unter diesen drei den Meßverkehr der Nürnberger Handelswelt stark beeinflussenden Faktoren standen die Zölle obenan; die Bedeutung derselben für den Handel zwischen Frankfurt und Nürnberg ist aus den oben vorgeführten markgräflich brandenburgischen Zolltarifen wohl zu erkennen, tritt aber vielleicht noch deutlicher hervor, wenn man sich die Zollerträge einzelner Zollstätten im Vergleich zu den daselbst vereinnahmten Summen von Geleitsgeldern vergegenwärtigt. Für eine solche Vergleichung liegen zwar keine Zollabrechnungen aus jener Zeit selbst vor, aber aus Verschreibungen und Verträgen, in welchen die Erträgnisse gewisser Zollstätten als Renten angewiesen wurden, läßt sich ein sicherer Rückschluß auf diese Zolleinnahmen machen. So betrug nach einem zwischen dem Grafen Wilhelm von Kastell und dem Schenken Conrad von Limpurg am 10. Mai 1445 geschlossenen Kaufvertrag der halbe Teil der Zölle zu Markt Einersheim und Leimbach 225 fl., der Gesamtertrag demnach 450 fl. 1). Nach dem zwischen den Brüdern Graf Michael und Graf Asmus von Wertheim am 18, Juni 1495 abgeschlossenen Teilungsertrag über das Erbe des Grafen Johann. durch welchen der erstere seinem Bruder Stadt und Schlots Freudenberg und eine Rente von 500 fl. abtrat, kann der jährliche Ertrag des Zolles zu Freudenberg auf ca. 500 fl. geschätzt werden, da Graf Asmus mit seiner Jahresrente zuvordest auf den Zoll zu Freudenberg angewiesen war<sup>2</sup>).

Vergleicht man mit diesen ziemlich beträchtlichen Zollsummen das Geleitsgeld, das nach dem mehrfach erwähnten Geleitsgehlerverzeichnis bei einer brandenburgischen Zollstätte von der Herbst-

<sup>1)</sup> Monum. Castellana Nr. 621.

<sup>2)</sup> Aschbacu, Wertheimisches Urkundenbuch Nr. 20c.

messe 1445 an bis zum Ausgang der Fastenmesse 1446 einging, nümiich 68 fl. 18 Å, so ist daraus ohne weiteres ersichtlich, daß die Zölie den Handel ungleich stärker belastet haben als die Geleitsgelder, wenn man auch zu letzteren die Unkosten für die Zehrung und die Verehrungen an die Geleitsreiter hinzurechnet.

Die Hauptausgabe neben den Zöllen und Geleitsgeldern bildete für die Kaufleute die Bestreitung der eigentlichen Transportkosten, des Fuhrlohnes und des Schifferlohnes. Was den Transport der Meßgüter von und nach Frankfurt zu Wasser, d. h. in dem gegebenen Fall auf dem Main, betrifft, so ist schon oben darauf hingewiesen worden, daß die sog. Massengüter, wie Eisen. Holz, Getreide etc., zum größten Teil auf dem Wasserweg befördert wurden. Diese Gewohnheit der Nürnberger Kaufmannschaft war besonders den Brandenburger Markgrafen ein Dorn im Auge, da diese durch die hierdurch bedingte Umgehung ihrer Zoll- und Geleitsstätten in ihren Einnahmen empfindliche Einbußen erlitten. Die markgräfliche Regierung hat den von ihr ungern gesehenen Wassertransport der Nürnberger Güter dadurch zu hindern gesucht, daß sie in dem ihr seit 1400 verpfändeten Kitzingen mehrmals Kaufmannsgüter mit Arrest belegen und sich zur Herausgabe derselben erst durch Strafmandate des Reichskammergerichts bewegen ließ!). Aber auch dem Erzstift Mainz war an der Einhaltung der Geleitsstraße von Miltenberg über Würzburg und Neustadt seitens der Nürnberger viel gelegen; der Gewinn, den die mainzischen Untertanen der Ämter Külsheim und Bischofsheim aus den Meßkarawanen der Nürnberger Kaufleute zogen, war die Hauptursache der zeitweise durchgeführten Mainsperre zu Miltenberg, durch welche sämtliche den Main heraufgehende Güter auf Grund des Miltenberger Stapelrechtes zur Ausladung und zur Fortführung auf der Achse über Külsheim und Bischofsheim gezwungen wurden. Als Nürnberg im Jahr 1539 dem Mainzer Kurfürsten Albrecht 2000 Goldgulden und dem

S. das Pönalmandat vom 15. Juni 1600 gegen Brandenburg-Ansbach wegen Arrestierung Nürnberger Güter im Wert von 1000 fl. N. Kreisarchiv, Akten: die Führung des Brandenburger Geleits und die Erhebung des Zolls von Nürnberg. Saal 10 Nr. 1623.

Mainzer Domkapitel 4000 Goldgulden auf vier Jahre ohne Interesse darlieb, hob dieser die von ihm seit 1521 verhängte Mainsoerre zunächst auf und erneuerte 1543 den hierüber mit Nürnberg geschlossenen Vertrag auf weitere vier Jahre. Der Nachfolger Albrechts auf dem erzbischöflichen Stuhle von Mainz, Erzbischof Schastian, hob diese Vergünstigung nach Rückerstattung der 4000 Gulden an Nürnberg im Jahre 1549 wieder auf und fügte dadurch dem Handel Nürnbergs neuen Schaden zu. Die Vorstellungen, die das Hochstift Würzburg, die Grafschaft Wertheim. die Niederlande und Nürnberg gegen die rigorose Anwendung des Miltenberger Stanelrechtes seitens Kurmainz, z. B. auf dem Augsburger Reichstag vom Jahr 1550, erhoben, erwiesen sich als wirkungslos; erst als im Jahr 1562 die Stadt Nürnberg dem Erzbischof Daniel von Mainz eine Summe von 1000 fl. in Gold ohne Interesse vorstreckte und zugleich die Verpflichtung übernahm, dem mainzischen Kammerschreiber jährlich 200 Goldgulder. zu bezahlen, eröffnete der genannte Kurfürst den Nürnbergert: den Main wiederum, doch zunächst nur auf sechs Jahre 1).

Die Opfer, die Nürnberg hiermit im Interesse seines Handelsnach Frankfurt brachte. lassen sich nur daraus erklären, daß der Transport auf dem Main trotz der großen Anzahl der Zollstätten, an der Hauptwasserader Frankens bedeutend billiger war als der vor allem durch seine Geleitsgelder und Verehrungen für die Geleitsmannschaften verteuerte Landtransport. Ein Vergieielt zwischen den am Ende des 15. Jahrhunderts üblichen Frachtsätzen des Land- und des Wassertransportes wird die Billigkeit des Wasserweges gegenüber dem Landweg am raschesten und eindringlichsten erkennen lassen. Zur Kontrolle über die Höhe der im Fränkischen üblichen Frachtsätze seien einige Landfrachtsätze, wie sie in der zweiten Hältte des 15. Jahrhunderts resp. am Anfang des 16. Jahrhunderts in drei andern deutschen Landsschaften gebräuchlich waren, vorangestellt.

<sup>1)</sup> Vgl. hiezu: Summarischer Auszug, was der Rat von Nürnberg mit dem Kurfürsten von Mainz wegen Eröffnung des Mains zu Miltenberg gehandelt. N. Kreisarchiv Saal 1, Lit. 51 Nr. 6 und des Verf. Aufsatz: Der Kampf Nürnbergs mit Kurmainz um die freie Schiffahrt auf dem Main im 16. Jahrhundert. (Unterhaltungsbl. d. Fränkischen Kurier 1906, Nr. 52-60.

66.85 - 79.01 Talest APT-2	ANT BAR THE CONTRACTOR OF THE PROPERTY OF THE			A	1000 Th 1000 ABARDER 104
Jahr	Abgangs- und Bestimmungsort	Entfernung in Meilen	Gewicht und Inhalt der Sendung	Frachtsatz pro 1 Ztr. auf die ganze Strecke	Frachtsatz pro 1 Ztr. auf e i n e Meile
	Görlitz Breslau	18	Ein Ballen Leinwand zu 6 Ztr.	5 (iroschen (37 3)	2,
1144	Frankfurt a. d. Oder— Breslau	82	Ein Fäßlein Essig zu 3 Ztr.	14 Groschen (105 -45)	34,
	Breslau—Leipzig	39.	2 Fässer mit Kupferwasser zu 21 Ztr.		3 1)
1507	Lindau—Nürmberg	31	5 Ballen Wachs und 4 Legel Wein zu 17 <sup>1/2</sup> Ztr.	15 Groschen (112 4)	31)
1510	Ammergau-Schongau   Schongau-Augsburg	4	_	5 Kr. (20 -5) 5 Kr. (20 -6)	5 2
1510	Schongau—Augsburg auf dem Lech	10		2 Kr. (8 . 45)	4 5 3)

Sieht man von dem doppelt so hohen Frachtsatz ab, der auf der Rodstraße von Ammergau nach Schongau am Anfang des 16. Jahrhunderts gegenüber den andern Frachtsätzen üblich

<sup>1)</sup> Die drei ersten Beispiele aus dem Jahre 1444 sind den Geschäftsbriefen entnommen, die Nürnberger Kauflente bezw. deren Faktoren von Breslau aus an ihre Geschäftsteilhaber bezw. Prinzipale in Nürnberg richteten. Die drei Angaben in specie sind einem Briefe E. Pennigers an seinen Bruder Urich Penniger (dat. Breslau 1444 Nov. 30) entnommen, der in der im Nürnberger Kreisarchiv aufbewahrten Sammlung mit Nr. 35 verzeichnet ist.

<sup>2)</sup> Der Frachtsatz von Lindau nach Nürnberg ist dem in dem Freiherrl. v. Kreßschen Archiv aufbewahrten Manual der Firma Koler, Kreß und Saronno entnommen.

<sup>3)</sup> Die Frachtsätze für die Warentransporte von Ammergau nach Schongau und von Schongau nach Augsburg finden sich in der Abhandlung des Verfassers: Das Rodwesen Bayerns und Tirols im Spätmittelalter und zu Beginn der Neuzeit. (Beilage XI A. Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte 1905.)

war und der sich wie alle Frachtsätze der Tiroler und südbaverischen Rodorte ohne weiteres aus den besonderen Terrainschwierigkeiten der Abenländer erklärt, so erkennt man unschwer. daß zwischen den Frachtsätzen für den Güterverkehr in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts in den einzelnen Landschaften Doutschlands im ganzen und groben geringe Verschiedenheiten bestanden. Der Kaufmann Sädwestdeutschlands wie derienige des Ostens unseres Vaterlandes zahlte durchschnittlich für einen Zentner pro Meile 21/2-31/2 Pfennige, wobei der Unterschied von einem Pfennig, der bei diesem Durchschnittsfuhrlohne zutage tritt, einesteils auf die Gattung der beförderten Waren, andernteils auf die wechselnde Dauer der Transporte zurückzuführen ist!). Subtilere Waren, wie Seidenstoffe, Spezereien etc., die in kürzerer Zeit von Ort zu Ort gebracht werden mußten, wurden eo inso nach einem höheren Frachtsatz befördert als geringwertige Güter, für deren Transport eine längere Zeitdauer vorgesehen war. Bemerkenswert ist der niedere Frachtsatz von 2 Å für einen Zentner, der auf der Rodstraße von Augsburg nach Schongau noch im Anfang des 16. Jahrhunderts üblich war und der den Frachtsatz auf dem Lech, der zu jener Zeit knapp 1 A betrug, nur um das Doppelte übertraf. Aus den nachfolgenden Beispielen, die zumeist den Rechnungsbelegen zu den Nürnberger Stadtrechnungen entnommen sind, sind zunächst nur die Transportkosten eines Zentners auf den Straßen von Nürnberg nach Bamberg und nach Schweinfurt und auf dem Main von Schweinfurt nach Bamberg zu ersehen. Die Frachtsätze, die für diese drei Verkehrswege am Ende des 15. Jahrhunderts üblich waren,

<sup>1)</sup> In dem aus dem Jahre 1540 herrührenden Bericht der Staffel halber heißt es: Nachdem zwischen den groben und anderen Waren ein großer Unterschied, wann dann die Führleut andere dann grobe Waren haben Lekemmen mögen, daß sie allweg dieselben, weil sie mehr Nutz und Vortheils dabei gehabt, aufgeladen und verfüert, also daß die groben Waren allweg dahinten bleiben müssen. — In dem von K. Nützel und Wolf. Harsdörfer am 16. Oktober 1539 erstatteten Bedenken auf die Handlung bei dem Kurfüsten von Mainz, die Öffnung des Mains zu Miltenberg betreffend, heißt es: Man zahlt von 1 Ztr. von Frankfurt nach Nürnberg, so man die Waren fürderlich allhie haben will, 14 Schilling, manchmal auch 1 fl. Wer mit seinen groben Waren warten kann, den kommt der Zentner herauf nur auf 10 Schilling zu stehen. N. Kreisarchiv Saal 1, Lit. 51 Nr. 14.

gelten selbstverständlich aber auch für die große Straße von Nürnberg nach Frankfurt sowohl zu Land wie zu Wasser und können deshalb ohne weiteres auf die auf der großen Geleitsstraße Nürnberg—Frankfurt beförderten Meßgäter übertragen werden.

Jahr	Abgangsort von	Bestimmungs- ort nach	Entfernung in Meilen	Gattung der Güter und Maßeinheit	Fuindolm für die entsprechende Maßeinheit	Frachtsatz für 1 Ztr. auf eine Meile Pfg.
		lweg				
1489	Bamberg	Nürnberg	7113	Wein	Ein Bamber-	24,5
				(Bamberger Fuder zu	ger Fuder:	
				12 Eimer	= 11. )	
				à 98 Liter)		
1490	Schweinfurt	Nürnberg	12	Wein	Ein Würzb.	25
2200	(jib, Gelbelwind			(Würzburger	Fuder:	
				Fuder zu	18 H 2)	
				12 Eimer		
				à 70 Liter)		
1490	Schweinfurt		12	Gerste und	Ein Malter:	21.
	(üb. Geißelwind	u. Schlüsselfeld)		Weizen (Mal-	1 Ort (1/1 fl.)	
1.400	Dambann	1 3~22 1	77.1	ter à 21/4 Ztr.)	TOT (111	13.1
1490	Bamberg	Nürnberg	1,15	Korn (Nürnb. Sümmer	Lin Summer:	313
				à 41 2 Ztr.)	+ ((	
			11	"	3 11	2-
	Wass	erweg			- ((	
1489	Schweinfurt	Bamberg	$7^{1/2}$	Wein	Ein Bamber-	1
				(Bamberger	ger Fuder:	
	r			Fuder zu	6 TE	
	1			12 Eimer		
1400		, D 1	~ .	à 98 Liter)	77. 75.1.	
1495	Schweinfurt	Bamberg	11 2	Korn (Malter		ca. 1
				zu 2½ Ztr.)	21 3 (inklusive des	
					Zolles von 4	
					an den vier	
					Zollstätten)	
		1				

<sup>1)</sup> Ein Gulden rh. galt zu jener Zeit: 8 % 12 4.

<sup>2)</sup> Ein # alt galt 30 3.

Nach diesen Beispielen, die sich selbstverständlich um viele weitere vermehren ließen, war die untere Grenze des Frachtsutzes für einen Zentner auf eine Meile zu Land 21 & S, während die obere Grenze hierfür bis zu 31 /2 Pfennigen reichte, d. h. die Beförderung eines Zentners auf der Achse kostate den Kaufmann im Maingebiet pro Meile rund drei Pfennige, ein Frachtsatz, der mit den aus Südbayern, Schwaben und Schlesien gewonnenen Resultaten ziemlich übereinstimmt. Die gleiche Übereinstimmung bestand zwischen den Frachtsätzen der auf dem Wasser beförderten Güter Südbayerns und Frankens, denn der Frachtsatz für einen Zentner pro Meile auf dem Leeh mit Pfennigen entsprach fast vollkommen dem Einpfennigsatz ihn einen Zentner pro Meile auf dem Main 1).

Die hier gewonnenen Ergebnisse über die Höhe der Frachtsätze zu Wasser und zu Land zu Ausgang des 15. Jahrhunderts weichen nicht unerheblich von den von Alfr. Köberlin in seiner Studie über den Obermain als Handelsstraße in späteren Mittelalter mitgeteilten Resultaten über diese Frachtsätze ab; denn nach diesen von Köberlin aus Bamberger Hofkastnerrechnungen erschlossenen Frachtsätzen betrugen disselben in dem Jahrzehnt 1491—1501 für einen Zentner auf 10 km zu Land nur 2 Å, auf dem Wasser 1,2 Å, Frachtsätze, die sich um ein Drittel bezw. um die Hälfte niedriger stellen als die nach den Nürnberger Stadtrechnungsbelegen orschlossenen Transportsätze. Da letztere mit den oben mitgeteilten Frachtsätzen Südbayerns, Schwabens und Schlesiens im großen und ganzen übereinstimmen, so kann wohl angenommen werden, daß die Bamberger Hofkammer bei dem Transport ihrer Güter

<sup>1)</sup> Die nech am Anfang des 16. Jahrhunderts besteinende tileiehheit der Wisserfrachtsätze Frankens und Sidbay, ens wer um die Mitte dieses Jahrhunderts nicht mehr vorhanden; dem nach den von Besse in den Mittellungen des Germ. Museums I veröffentlichten Rechnungen über den Eibenholzhandel der Fürer vom Jahre 1549, nach welchen der Schiffslohn für 50 Zentner Eibenholz von Bamberg nach Mainz (Entfernung 53 Meilen 8 fl. betrug, kam die Fracht für einen Zentner pro Meile auf dem Main immer noch bloß auf 4/5 3 zu stehen, während nach des Verfassers Abhandlung über das Rodwesen Bayerns und Tirols der Frachtsatz für einen Zentner pro Meile auf dem Lech um 1556 bereits 2 3 betrug.

sich eines niedrigeren Frachtsatzes erfreute, wie dem auch in Thol die Kammergüter nicht nur das Vorfahrrecht gegenüber den Kammansgütern hatten, sondern auch die Begünstigung ermäßigter Frachtsätze genossen ).

Unter der Voraussetzung, dan der Frachtsatz für ein Zentnerutt pro Meile zu Land am Ende des 15. Jahrhunderts im Durchschnitt drei Pfennige, derienige auf dem Main einen Pfennig betrug, kam der Landtransport eines Zentners von Nürnberg auch Frankfurt auf 90 A, die Beförderung eines Zentners von Bamberg bis Frankfurt zu Wasser auf 48 8 zu stehen. Da de: Transport eines Zentners von Nürnberg nach Bamberg nach den oben gemachten Angaben Ende des 15. Jahrhunderts auf aund 22 A zu stehen kam, so ergab sich für den Nürnberger Handelsstand ein Unterschied von 20 S zwischen dem Frachtsatz eines Zentners zu Land und eines Zentners zu Wasser, ein Wertverhältnis, das durch die Resultate einer von dem Nürnberger Rat im Jahre 1539 veranlaßten Berechnung der Transportkosten eines Zentners von Nürnberg nach Frankfurt zu Land und auf dem Main via Bamberg seine Bestätigung findet. In dem genannten Jahre war Nürnberg nämlich mit dem Erzbischof Albrecht von Mainz in Unterhandlungen getreten, um das seit 1521 wieder ausgeübte Stapelrecht von Miltenberg für die von und nach Frankfurt gehenden Güter, das unter den Vorgängern Albrechts auf dem Erzstuhl von Mainz lange Zeit geruht hatte, wiederum zu beseitigen. Um die Höhe der Opfer bemessen zu können, die Nürnberg dem Erzbischof von Mainz für die Aufhebung der Mainsperre zu bringen bereit war. ließ der Rat die Transportkosten eines Zentners Kaufmannsgutes und eines Fuders Wein von Frankfurt nach Nürnberg auf dem Land- und dem Wasserweg berechnen. Nach dieser Berechnung nun kosteten:

5 Ztr. Kaufmannsgut von Nürnberg nach Frankfurt hinab zu Land 2 fl., also 1 Ztr. (im Jahre 1490, wie oben dargethan, ca. 90 %) 101 (8½ Sch.)

1) Vgl. die Rodtagabschiede des Erzherzogs Ferdinand von Österreich vom Juli 1526 und Dez. 1530. Das Rodwesen Bayerns und Tirels im Spätmittelalter etc., Zeitschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte 1906, S. 558 und 560.)

	1)
1 Ztr. Kaufmannsgut von Frankfurt nach Nürn-	
berg herauf	(20 (10 Seh.)
1 Ztr. Kaufmannsgut von Frankfurt nach Nürn-	
berg herauf als Eilgut	168 (14 Sch.)
Auf dem Wasserweg	
12 Ztr. Gut von Nürnberg nach Bamberg zu Land	
1 fl., also 1 Ztr	21
100 Ztr. Gut von Bamberg nach Frankfurt auf	
dem Main 23 fl., also 1 Ztr. (im Jahre 1490	
nach oben gemachten Darlegungen 48 (8)	55
1 Ztr. Gut von Frankfurt nach Bamberg auf	
dem Main herauf	54 (41/2 Sch.)
8 Ztr. Gut von Bamberg nach Nürnberg 1 fl.,	
also 1 Ztr	30 (21 2 Seh.)
Ein Fuder Wein von Frankfurt bis Bamberg herauf	5-51 : 11.
Ein Fuder Wein von 15 Eimern von Bamberg	
bis Nürnberg	$2^{1/2}$ fl.

Eine andere aus derselben Zeit stammende Berechnung, "allerlei Bericht der Staffel halber"), gibt die Fuhr- und Schiffslöhne von Nürnberg nach Frankfurt in folgender Weise an:

"Der Zentner wird itzund auf und ab von Frankfurt gen Nürnberg über Land den Fuhrleuten ungeverlich für drei Ort, item zu Zeiten ein halben Gulden, darnach die Waren sind, angedingt.

Da vormals von Frankfurt bis gen Bamberg vier Zentner ein Gulden auf das höchst heraufwärts zu Schiff gekost haben, aber herab wird es etwas näher verdingt werden. Danach hat es von Bamberg gen Nürnberg über Land ungeverlich 21 Pfennig der Zentner gekost.

Aber die Bambergischen Schiffleut mogen unverhindert der Miltenbergischen Staffel auf- und abfahren, so sie anders bei ihren Aiden, daß dieselbigen Waren keiner andern Stadt dann Bamberg zugehörig, erhalten mögen."

<sup>1)</sup> Handlung des Mainstroms (Miltenberg) Nürnb, Kreisarchiv Saal 1, Lit. 51 Nr. 13.

In einem Bericht der Nürnberger Kaufleute vom 20. Dezember 1542 an die zu der Miltenberger Stapelfreiheit verordneten Ratsherren. Martin Pfinzing und Hieronym. Fütterer, heibt es: Zudem, daß man auch, wie Graf Ludwig von Wertheim vermeldet, diese Zeit der eröffnung des Mains wol 5 Ztr. auf dem Wasser hatte um einem Gulden bis gen Bamberg gebracht, do man doch auf der achs vom Zentner Bleis 1 R und von andern waren bis in 5 oder 6 β ungeverlich geben müssen.

Fürs andere: Nachdem zwischen den groben und andern Waren ein grober Unterschied, wann dann die Fuhrleut andere dann grobe Waren haben bekommen mögen, das sie allweg dieseibe, dieweil sie mehr nutz und vortheils darbei gehabt, aufgeladen und verfurt, also das die grobe waren allwig dahinder bleiben müssen.

Nach diesen Berechnungen stellten sich also die Transportkosten für einen Zentner von Frankfurt nach Nürnberg her auf sowohl auf dem Land- wie auf dem Wasserweg um ein geringes höher als die Fracht für einen Zentner von Nürnberg nach Frankfurt hin ab, und zwar betrug diese Differenz bei dem Landtransport ein Fünftel, bei dem Wassertransport dagegen bloß ein Sechzehntel der Frachtkosten für die Talfahrt. Diese Erhöhung der Bergfahrt gegenüber der Talfahrt ist nun aber beim Wassertransport nicht etwa auf das Konto eines höheren Schifferlohnes zu setzen, sondern auf die höheren Frachtkosten eines Zentners von Bauberg nach Nürnberg, die auf den Zentner 9 betrugen.

Die Bergfahrt auf dem Main stellte sich vielmehr, der gewöhnlichen Annahme schnurstracks zuwiderlaufend, pro Zentner um vier Pfennige niedriger als die Talfahrt, die wegen der Mitnahme einer größeren Anzahl von Knechten und wegen des Mitreitens der zur Rückfahrt nötigen Leinpferde den Schiffern größere Unkosten verursachte als die Bergfahrt 1).

<sup>1)</sup> Dieser nach dem Gutachten vom Jahre 1539 gemachten Annahme widerspricht allerdings eine in der Relation des Nürnberger Kauzleischreibers Witbolt Geblart, die Abstellung der Zollbeschwerung am Main 1540 betreffend, enthaltene Notiz, wonach ein Bamberger Schiffsmann für 7 Zentner bei der Talfahrt 2 fl., für dasselbe Quantum bei der Bergfahrt dagegen 3 fl. Löin erhalten hatte. N. Kreisarchiy S. I. Lit. 51 Nr. 8.

Immer aber war das Verhältnis der Kosten des Wassertransportes zu denjenigen des Landtransportes wie 4:5, so daß inbezug auf alle schweren Güter, wie Eisen, Blei, Kupfer, Galmei, Schwefel, Alaun, Holz, Wolle, Papier, Blech, Messing etc., die Beförderung auf dem Main für die Handelswelt Nürnbergs gewissermaßen eine Lebensfrage bildete. Von diesem Gesichtspunkt aus ist es zu verstehen, daß die Kaufleute Nürnbergs in den Creiniger Jahren des 16. Jahrhunderts bei den Unterhandlungen des Rates mit dem Kurfürsten von Mainz über die Aufhebung der Mainsperre zu Miltenberg gerne sich bereit erklärten, zu den von Nürnberg zur Sistierung der Standgerechtigkeit Miltenbergs aufgewendeten Kosten durch Frachtzuschläge zu den Wasserfrächtsätzen beizutragen b. Dann, so schliebt der Ruschlag der Verordneten, sich in der Tat befindet, daß die War und Güter zu Wasser car mit geringen Kosten und beifäutig um halb Geld dann zu Land auf der Achs herauf mögen gebracht werden, so lassen sich alle Hausierer und Händler, so diese Straten mit ihren Waren und Oütern besuchen, die Mittel und Fürschlag der H. Verordneten dazu ganz wohl gefallen und bitten darbei, man erlange das durch Zöll. Außehlag des Zentners oder durch andere Wege, so wollen alle samt and sonderlich ihre Gebürnis und Auflag gern leiden und geben.

Es erübrigt nun noch, an einzelnen konkreten Beispielen darzutun, wie hoch sich die Unkosten der Handelsleute Nürnbergs für Zölle exklusive Visier-, Kran- und Schrotgeld und für Fuhrund Schiffslöhne beliefen. Als erstes Excupel möge die Abrech-

<sup>1)</sup> In dem von Sig. Fürer, Endr. Imhof und Mart. Pfinzing, den Verordineten des Handelsstandes, im Jahre 1532 erstatteten Ratschlag über die
Mittel und Wege zur Authebung des Miltenberger Niederlagszwanges wird
als Zuschlag zu den auf dem Wasserweg von Frankfurt nach Nürnberg
gehenden Gütern 1 Schilling per Zentner vorgeschlagen: dadurch würde die
Flandelswelt Nürnbergs, die Menge der jährlich von Frankfurt nach Nürnberg
heraufkommenden schweren Güter zu 20000 Zentner angenommen, nur mit
einem Frachtzuschlag von 1000 fl. im ganzen belastet, wogegen es dem
Kaufmann an jedem Zentner zu Vorteil kommen würde um 7 Schilling —
unter der Voraussetzung, daß der Transport des Zentners zu Wasser auf
8 Schilling, der des Zentners zu Land auf 15 Schilling käme — also im
ganzen 7000 fl. Gewinn.

nung über die Zoll- und Transportunkosten für 87 Fuder. 9 Eimer und 3 Viertel Frankenwein dienen, die die Stadt Nürnberg im Jahr 1489 in der Umgegend von Schweinfurt angekauft und von Schweinfurt über Bamberg nach Nürnberg hatte bringen lassen.

Der Einkaufspreis des Weines, der pro Eimer auf 8 T bezw. 8 # 1 Sch. und pro Fuder auf 17 2 bis 20 fl. zu stehen kam. betrug insgesamt 1628 fl. 25 Å. Zu dieser Summe kamen dann für den Ankauf von 73 Fässern, die an Inhalt 73 Bamberger Fuder entsprachen . . . . . . . . . . . . . . . . 47 fl. 15 & für Fässer putzen und sprengen an den Büttner 6 fl. 1 Ort für Schrotgeld (pro Eimer 2 & n.), Visiergeld (pro Eimer 1 & n.), Unterkaufsgeld (pro Eimer 75 fl. 6 Seh. 3  $Fl. \widetilde{H}$ 76 Turnosenzoll im Würzburgischen, für ein Fuder 12 n. Pfennige . . . . . . . . . . . . . . . . 11 Zoll zu Schweinfurt für ein Faß, ob klein oder groß, ein neuer Schilling . . . . . . . 3 1 Sch. -Zoll zu Mainberg, für ein Fuder 1 7 neu . . 12 27 Zoll zu Theres, für ein Faß, ob klein oder groß, 2 n. Pfennige . . . . . . . . . . . . Zoll zu Haßfurt, für ein Fuder 6 n. Pfennige und für jedes Faß 2 n. Pfennige . . . . . . Visiergeld zu Bamberg, für ein Faß, ob klein oder groß, 4 alte Pfennige . . . . . . . Schiffslohn von Schweinfurt nach Bamberg für 41 Bamberger Fuder, à Fuder 6 %, dazu den Knechten 1/2 fl. Trinkgeld . . . . . . . 30 5 Schiffslohn für den andern Schiffsmann, der 32 Bamberger Fuder führte, à den Fuder 5 % und Knechten 2 % Trinkgeld . . . . . . 19 20 Aus dem Schiff und auf die Wagen zu heben, für ein Fuder 12 Pfennige . . . . . . . . . 3

	Fi.	Sch.	1.
Waggeld zu Bamberg, für ein Fuder 4 Piennige			
und von jedem Faß 2 Pfennige	-)	_	10
Torzoll zu Bamberg, von einem Wagen 8 Pfennige	2	2	
Fuhrlohn von Bamberg nach Nürnberg für 73 Bam-			
berger Fuder, und zwar für 62 Fuder à Fuder			
$16~\widetilde{\mathcal{U}}$ , für 11 Fuder à Fuder 2 fl	2()()	2	27
Zoll zu Bruck, für ein Fuder 3 Pfennige	-	8	-
Dem Ableger in Nürnberg für Ablegen vor dem			
Keller		16	
Dem Einleger für das Einlegen in den Keller	4	3	
MACA CARRIER	316	1.1	20

Summa, was die Weine machen 2020 fl. 48 S.

Da nach der oben gemachten Angabe der Einkaufspreis für den Wein in Unterfranken 1628 fl. 25 Å betrug, so belief siel, die Summe der Unkosten, die auf Fabzeug, Transport, Zolf etc. bis zum Einlegen des Weines in den Keller in Nürnberg gingenrund auf ein Viertel des in loco erstatteten Einkaufspreises für die 73 Bamberger Fuder. Scheidet man von den 392 fl. 23 Pfennigen, welche sich als Summe aller Unkosten für den Weintransport von Schweinfurt bis nach Nürnberg ergeben, die 53½ Gulden für Fabzeug aus, so bleiben für Transport- and Zollkosten zusammen rund 338½ fl. Da von diesen 338½ fl. auf die Zölle ca. 130½ fl. zu rechnen sind, so verhalten sich die eigentlichen Transportkosten zu den Zollunkosten wie 2:1, die Zollbelastung selbst aber betrug etwa des Wertes des Weines 3.

<sup>7)</sup> Dieses Verhältnis zwischen Transport- und Zollunkosten änderte sich wenig, wenn die Weinfuhren statt auf dem Land- und Wasserweg ganz auf dem Landweg von Unterfranken nach Nürnberg bewerkstelligt wurden. In diesem Falle verringerte sich zwar die Zahl der Zollstätten um zwei; aber da an den Mainzollstätten die Zölle viel niedriger waren als an der Straße von Schweinfurt nach Nürnberg (über Schlüsselfeld, Bruck), so glich sich dieser Unterschied wieder aus. Im Jahre 1491 z. B. hatte Nürnberg in Unterfranken 176 Fuder 3 Eimer 4 Viertel Wein um 2566 fl. 20 gekauft und deuselben per Achse über Geßelwind und Schlüsselfeld nach Nürnberg kommen lassen. Die Ausgaben für den Zoll (Schweinfurt per Faß 1 Schilling, Geißelwind per Fuder 6 🔊, Schlüsselfeld den Gulden- und

Hin solch hoher Zoliprozentsatz wie beim Wein, dessen Ausführ aus dem Würzburgischen infolge des Guldenzolles besonders er-Street war, traf auf andere Güter nicht zu. Bei einer im Jahr 1490 bewerkstelligten Lieferung von Getreide von 161 Maltern für die Stadt Nürnberg, dessen Einkaufspreis in Schweinfurt 169 fl. 2 Sch. 14 A betrug, erreichte die Summe des Zolls (Geißelwind und Schlüsselfeld pro Malter je 1 Pfennig) samt dem Meßgeld nicht zamz drei Gulden, während der Fuhrlohn (pro 1 Malter ein Ort) 40° : Il. betrug. Zoll- und Transportunkosten beliefen sich demnach beim Getreide wie beim Wein ca. auf ein Viertel des Einkaufspreises; als Zollbelastung dagegen ergibt sich für die Getreidesendung vom Jahr 1490 nur 1/54 des Wertes.

Zum Schlusse sei noch aus dem Verzeichnis der von dem Pamberger Schiffsmann Hans Klein während der Jahre 1538 und 1239 bezahlten Zollsummen ), das aus Anlaß der Unterhandlungen Nürnbergs mit dem Erzbischof von Mainz über das Miltenberger Stapelrecht hergestellt wurde, ein Beispiel angeführt, um daran die ganz unleidliche Beschwerung des Güterhandels auf dem Main im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts zu erweisen.

Der Schiffsmann Hans Klein fuhr nach seiner Angabe am Fronleichnamstag 1538 mit einem Schiff und zwei Zwiporten von Damberg nach Frankfurt und bezahlte auf dieser Fahrt folgende Zollsummen:

											Gi	ulder	i Seh.
$Z\mathfrak{n}$	Bamberg, von	1 Sch	iff 1	fl.,	V0	n 1	Zw	ipo	rt	$1/_{2}$	fl.		
	tut zusammen.									٠		1.:	1
27	Eltmann,	vom	Ztr.	3	8	tut						8	- 3
**	Haßfurt,	**	*9	1	**	**						4	
	Theres,	٠,		1	**							4	-
~ 7	Mainburg,	**	**	4	* *	٠,						10	

Turnosenzoll, Bruck den Dreipfennigzoll pro Fuder) betrugen im ganzen 233 fl., die Transportkosten 395 fl., so daß Zoll und Transportkosten zusammen ein Viertel des Einkaufspreises, der Zoll 1/11 des letzteren betrug.

1) Verzaichnis, was ich H. Dutsch, Klein Hans genannt, zu Bamberg vergangenen jars von meinen schiffarten für die zoll von Bamberg gen Frankfurt und wieder herruff ausrichten und zalen müssen. N. Kreisarchiv S. I. Lit. 51 Nr. 14.

									Gu	lden	Sch.
Schweinfurt,	vom	Ztr.	1	8	tut					3	
Volkach,	**	12	1	٠,	.,					4	
Trianing			3	12	für	Würz	burg	; t	ut	$4^{1}$ 2	
Kitzingen,	*5	"7	$1^{-1}$ 2	22	" B	rande	enbu	rg	22	$2^{1}_{4}$	-
Markt Breit		-,	2	*9	tut					$\frac{1}{4}$ 1 2	
Ochsenfurt,	12	-9	1	-4	* 9					4	
Würzburg,	-,	-9	1	٠,	**					4	
Karlstadt,	12	•9	1	- 9	- 1					4	
Zollhaus,	22	- 1,	2	**	**					4	
Gemünd,		-1	2	**	**					4	
Klein-Prozelten,	79	• •	2	**						5	_
Lohr,	29	-9	2		-,					5	
Neustättlein,	11	•9	1	**	٠,			٠		4	
Rotenfels,	19	• •	3	••	**			٠		6	_
Homarkt,	19	-9	1		*1					3	-
Wertheim,	49	*9	1	Zv	völfe	r tut				$9^{1}$ 2	
Stadt Prozelten	9 59	*9	: 2	W	eißpf	ennig	tut		٠	4	
Freudenberg,	12	• 9	1	Zv	völfe	1*	29			$9^{1}_{-2}$	
Miltenberg.	**	.,	1	W	eißpf	ennig	22	٠		$9^{\frac{1}{2}}$	
Klingenberg,	11	**	2		**					4	
Aschaffenburg,	19	**			-,					<b>\$</b> }	
Steinheim,	- 4	*9	1 2		٠,		**9			6	
Kesselstadt,	**	**	nac	h	Belie	eben				7	
	Volkach, Kitzingen, Markt Breit Ochsenfurt, Würzburg, Karlstadt, Zollhaus, Gemünd, Klein-Prozelten, Lohr, Neustättlein, Rotenfels, Homarkt, Wertheim, Stadt Prozelten Freudenberg, Miltenberg, Aschaffenburg, Steinheim,	Volkach, ,,  Kitzingen, ,,  Markt Breit ,,  Ochsenfurt, ,,  Würzburg, ,,  Karlstadt, ,,  Zollhaus, ,,  Gemünd, ,,  Klein-Prozelten, ,,  Lohr, ,,  Neustättlein, ,,  Rotenfels, ,,  Homarkt, ,,  Wertheim, ,,  Stadt Prozelten, ,,  Freudenberg, ,,  Miltenberg, ,,  Aschaffenburg, ,,  Steinheim, ,,	Volkach, , , , , , , , , , , , , , , , , , ,	Volkach,       " " " " " 3         Kitzingen,       " " " 1 1 2         Markt Breit       " " " 2         Ochsenfurt,       " " 1         Würzburg,       " " 1         Karlstadt,       " " 2         Zollhaus,       " " 2         Gemünd,       " " 2         Klein-Prozelten,       " " 2         Lohr,       " " 2         Neustättlein,       " " 1         Rotenfels,       " " 3         Homarkt,       " " 1         Wertheim,       " " 1         Stadt Prozelten,       " " 1         Freudenberg,       " " 1         Miltenberg,       " " 1         Aschaffenburg,       " " 2         Steinheim,       " " 2	Volkach,       " " 1 " " " 3 " " 1 " " " 1 " " " " 1 " " " "	Volkach,       " " " " " " " " " " " " " " " " " " "	Volkach,       """       1 """       """       1 """       """       Brande         Markt Breit       """       1 """       1 """       """       Brande         Ochsenfurt,       """       1 """       """       1 """       """"       """       """       """ <td< td=""><td>Volkach,         """         1 """"         <td< td=""><td>Volkach,         """         1 """"         """         """         1"""         <t< td=""><td>Schweinfurt,         vom         Ztr.         1         5         tut   .</td><td>Volkach,         """         1 """         """         4""           Kitzingen,         """         1"" 2 """, "Brandenburg """         2" 4"           Markt Breit         """         2""", tut         4""           Ochsenfurt,         """         1"""         """         4""           Würzburg,         """         1"""         """         4           Karlstadt,         """         1""         """         4           Zollhaus,         """         2""         """         4           Klein-Prozelten,         """         2""         """         5           Lohr,         """         2""         """         5           Neustättlein,         """         1""         """         4""           Rotenfels,         """         3""         """         4""           Homarkt,         """         1""         Zwölfer tut         9""         9""           Stadt Prozelten,         """         1""         Zwölfer """         9""         4""           Freudenberg,         """         1""         Zwölfer """         """         9""           Miltenberg,         """         1""         Weißpfennig ""         """</td></t<></td></td<></td></td<>	Volkach,         """         1 """"         """ <td< td=""><td>Volkach,         """         1 """"         """         """         1"""         <t< td=""><td>Schweinfurt,         vom         Ztr.         1         5         tut   .</td><td>Volkach,         """         1 """         """         4""           Kitzingen,         """         1"" 2 """, "Brandenburg """         2" 4"           Markt Breit         """         2""", tut         4""           Ochsenfurt,         """         1"""         """         4""           Würzburg,         """         1"""         """         4           Karlstadt,         """         1""         """         4           Zollhaus,         """         2""         """         4           Klein-Prozelten,         """         2""         """         5           Lohr,         """         2""         """         5           Neustättlein,         """         1""         """         4""           Rotenfels,         """         3""         """         4""           Homarkt,         """         1""         Zwölfer tut         9""         9""           Stadt Prozelten,         """         1""         Zwölfer """         9""         4""           Freudenberg,         """         1""         Zwölfer """         """         9""           Miltenberg,         """         1""         Weißpfennig ""         """</td></t<></td></td<>	Volkach,         """         1 """"         """         """         1"""         """ <t< td=""><td>Schweinfurt,         vom         Ztr.         1         5         tut   .</td><td>Volkach,         """         1 """         """         4""           Kitzingen,         """         1"" 2 """, "Brandenburg """         2" 4"           Markt Breit         """         2""", tut         4""           Ochsenfurt,         """         1"""         """         4""           Würzburg,         """         1"""         """         4           Karlstadt,         """         1""         """         4           Zollhaus,         """         2""         """         4           Klein-Prozelten,         """         2""         """         5           Lohr,         """         2""         """         5           Neustättlein,         """         1""         """         4""           Rotenfels,         """         3""         """         4""           Homarkt,         """         1""         Zwölfer tut         9""         9""           Stadt Prozelten,         """         1""         Zwölfer """         9""         4""           Freudenberg,         """         1""         Zwölfer """         """         9""           Miltenberg,         """         1""         Weißpfennig ""         """</td></t<>	Schweinfurt,         vom         Ztr.         1         5         tut   .	Volkach,         """         1 """         """         4""           Kitzingen,         """         1"" 2 """, "Brandenburg """         2" 4"           Markt Breit         """         2""", tut         4""           Ochsenfurt,         """         1"""         """         4""           Würzburg,         """         1"""         """         4           Karlstadt,         """         1""         """         4           Zollhaus,         """         2""         """         4           Klein-Prozelten,         """         2""         """         5           Lohr,         """         2""         """         5           Neustättlein,         """         1""         """         4""           Rotenfels,         """         3""         """         4""           Homarkt,         """         1""         Zwölfer tut         9""         9""           Stadt Prozelten,         """         1""         Zwölfer """         9""         4""           Freudenberg,         """         1""         Zwölfer """         """         9""           Miltenberg,         """         1""         Weißpfennig ""         """

Summa 1471 2 3

Nach A. Köberlin ("Der Obermain als Handelsstraße, S. 52, Anm. 6) betrug die Tragkraft eines Schiffes 480—600 Ztr., diejenige eines Zwiportes 60—70 Ztr. Nach den an Würz burger Zollstätten entrichteten Zollabgaben (Eltmann z. B. 630 Ztr., Mainberg 672 Ztr.) zu schließen, mögen die drei Fahrzeuge, die Hans Klein im Sommer 1538 nach Frankfurt hinabgeführt hat, mit ca. 650 Ztr. beladen gewesen sein. Nimmt man nun, für das Jahr 1538 (s. oben S. 32) für die Beförderung eines Zentners von Bamberg nach Frankfurt als Frachtsatz 58 Pfennige an, so ergeben sich für den Schiffslohn der drei Fahrzeuge des Hans Klein als runde Summe 150 fl., d. h. die Unvierteijahrschr, f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte, v.

kosten für Fracht und Zoll auf dem Main kamen einander im Jahre 1538 vollkommen gleich, was eine Verdoppelung der Zölle seit dem Ausgang des 15. Jahrhunderts bedeuten würde. Entsprechend dieser außerordentlichen Steigerung der Zölle war naturgemäß auch die Zollbelastung der Güter gegenüber der im 15. Jahrhundert im ganzen immer noch erträglichen Beschwerung durch die Zölle gewachsen. Angenommen, die drei Schiffe des Hans Klein, über deren Ladung keine Angaben gemacht sind, wären mit Kupfer, einem der häufigsten der den Main herabgehenden Artikel, beladen gewesen, so wäre, da der Preis des Kupfers pro Zentner um jene Zeit 52 s fl. betrug 1), der Wert der ganzen Ladung der drei Schiffe ca. 3690 fl. gewesen. Die Zolibelastung (1471 2 fl. 3 Schill.) hätte also in diesem Falle 1 25 des Wertes betragen, ein Prozentsatz, der gegenüber der für das Spätmittelalter ermittelten Zolibelastung als ein sehr hoher bezeichnet werden muß.

Bei nochmaliger Zusammenfassung der Ergebnisse der im vorhergehenden geführten Untersuchung lassen sich in Kürze folgende Punkte als kennzeichnende Merkmale des spätmittelalterlichen Güterverkehrs zwischen Nürnberg und Frankfurt a. M. feststellen:

Die Geleitsstraße Nürnberg—Frankfurt a. M., deren Verlauf wohl noch im 14. Jahrhundert zuzeiten geschwankt haben mochte, war im 15. Jahrhundert vor allem infolge des von dem Erzbistum Mainz streng gehandhabten Miltenberger Stapelrechtes an eine ganz bestimmte Route gebunden, die durch die Orte Neustadt, Würzburg, Tauberbischofsheim, Miltenberg und Aschaffenburg bezeichnet ist. Diese Geleitsstraße war in ihrem letzten Drittel (Miltenberg—Frankfurt) vorzugsweise Wasserweg, insofern als die von Frankfurt heraufkommenden Güter, die die Hauptmasse der Meßgüter repräsentierten, samt und sonders bis Miltenberg zu Schiff transportiert wurden. Die Werbung um das Geleit durch die Gebiete der in Frage kommenden sechs Terri-

Der Preis des Kupfers ist nach einem zwischen K. Wolf von Köhr und Herwert von Nürnberg abgeschlossenen Kupferlieferungsvertrag augegeben. Archiv des German. Museums in Nürnberg.

torialherren (Brandenburg, Limburg-Speckfeld, Kastell, Würzburg. Wertheim, Mainz) vollzog sich ebenso wie die sonstigen Vorbereitungen zu der Reise (Festsetzung der Geleitstage, Mitteilung der Zeit der Reise an die sämtlichen fürstlichen und gräflichen Amtsleute der Geleitsstraße, an die ansbachische Regierung etc.) in ganz genau vorgeschriebenen Formen. Auch für die Durchführung der Reise, und zwar sowohl der Hin- wie der Rückreise, hatten sich im 15. Jahrhundert bereits feste Normen herausgebildet. Die Kosten für das Geleite hatten der Rat und die Nürnberger Kaufmannschaft vom zweiten Drittel des 15. Jahrhunderts an so unter sich geteilt, daß der erstere die Kosten für die Werbung und die Nestelgeschenke im Mainzischen, die Kaufleute die Deckung der Verehrungen und Zehrungskosten der Geleitsreiter durch eine prozentuale Umlage übernahmen.

Die von Nürnberg vor den beiden Frankfurter Messen betätigte Geleitswerbung bezog sich nur auf das Geleite zu Lande. Um das Geleite auf dem Main, der für die Beförderung der Massengüter von ungleich größerer Bedeutung war als die große Landroute, wurde seitens Nürnbergs bei den einzelnen Territorialherren nicht nachgesucht, obwohl auch für die Benützung der Wasserstraße neben den obligaten Zöllen von den Kaufleuten Geleitsgelder, allerdings in viel geringerer Höhe als zu Land, eingefordert wurden. Aus den beiden Summanden der zu Land und zu Wasser beförderten Gütermengen würde sich die Höhe des Verkehrs zwischen Nürnberg und Frankfurt im 15. Jahrhundert ergeben. Was nun die auf dem Main beförderte jährliche Gütermenge betrifft, so ist dieselbe wegen der Unmöglichkeit, die von und nach Nürnberg gehenden Güter von den auf dem Main überhaupt beförderten Waren auszuscheiden, für das 15. Jahrhundert heutzutage nicht mehr festzustellen. Für das erste Drittel des 16. Jahrhunderts dagegen besitzen wir eine vom Nürnberger Rat selbst angestellte, deshalb wohl im ganzen zuverlässige Schätzung dieser Gütermenge, die sich danach für ein Jahr auf rund 30 000 Ztr. belaufen haben soll. Bei der wohl nicht weit fehlgehenden Annahme, daß diese Gütermenge auch schon am Ende des 15. Jahrhunderts erreicht worden ist, und unter Hinzarechnung der zu Land beförderten Meisgüter, deren

Menge nach den in Tabelle II gegebenen Beispielen zwischen 5000 bis 7000 Ztr. sich bewegt hat, dürfte die gesamte jährliche Gütermenge, die zu Ausgang des 15. Jahrhunderts zwischen Nürnberg und Frankfurt hin- und herbefördert wurde, die Zahl von 35 000 Ztr. nicht bedeutend überschritten haben. Bei den zu Land beförderten Waren war das Verhältnis der drei großen Warengattungen (geringe Güter, feinere Waren und Gewand) untereinander so, daß die Menge der beiden letzteren Gruppen zusammen ungefähr die Hälfte der Menge der geringwertigen Güter erreichte. Zwischen den feineren Warengattungen, wie Zucker, Spezereien etc., und dem Gewand bestand wieder ein ähnliches Verhältnis wie zwischen den hochwertigen und den geringwertigen Gütern, indem an Gewand mehr als doppelt so viel Zentner zwischen Nürnberg und Frankfurt hin- und hergingen als an feineren Waren.

Diese Verhältniszahlen haben übrigens nur Gültigkeit für den letzten Abschnitt des 15. Jahrhunderts, für welchen durch die detaillierten Angaben über die in den Belegen zu den Nürnberger Stadtrechnungen aufbewahrten Freßgelder die Möglichkeit einer genaueren Einschätzung der Menge der einzelnen Gütergruppen gegeben ist. In anderen Zeiten, besonders dann, wenn Kurmainz das der Stadt Miltenberg im 14. Jahrhundert verlichene Stapelrecht geltend machte, war das Verhältnis zwischen den zu Land und zu Wasser von Nürnberg nach Frankfurt und wieder herautgehenden Güter ein von dem oben angegebenen ganz verschiedenes, abgesehen davon, daß auch Kriegsläufte und Naturereignisse, wie niedriger Wasserstand des Maines etc., Einfluß auf diese Güterverkehrsverhältnisse übten.

Unter den den mittelalterlichen Handel besonders beschwerenden Verkehrseinrichtungen, Zoll, Geleits- und Stapelrecht, spielte das letztere auf den von Nürnberg nach Frankfurt führenden beiden Verkehrsstraßen die geringste Rolle, indem lediglich das von Kurmainz zeitweise ausgeübte Miltenberger Niederlagsrecht die Richtung und die Stärke des Nürnberg-Frankfurter Warenverkehrs beeinflußte.

Ein ungleich bedeutenderer Faktor als das für die Verkehrsentwicklung nur in geringem Maße sich geltend machende Milten-

berger Stapelrecht war das komplizierte Zollwesen Frankens, das nicht nur wegen der durch die territoriale Zersplitterung Frankens bedingten Buntscheckigkeit der Zolltarife sondern auch wegen der Eigenmächtigkeit der Zollbeamten, die die an und für sich hohen Zollabgaben noch willkürlich steigerten, sich als eine ganz enorme Belastung des Transithandels von Nürnberg nach dem Mittelrhein erwies. Unter den sechs Gebieten, welche die große Nürnberg-Frankfurter Straße durchzog, kamen die drei größeren Territorien, das markgräfliche, das würzburgische und das mainzische, nicht nur wegen der erklecklichen Anzahl ihrer Zollstätten sondern auch wegen der Streitigkeiten, die die vielfach widerstreitenden Interessen dieser drei Reichsstände unter sich zur Folge hatten, für den Handel Nürnbergs mit Frankfurt besonders in Betracht. Was die von diesen drei mächtigen Reichsständen im 15. Jahrhundert eingeführten Zollsysteme betrifft, so gilt von denselben das gleiche Urteil, das Zöpfl in seiner Geschichte der fränkischen Handelspolitik im Zeitalter der Aufklärung über das handelspolitische System des Hochstiftes Würzburg und der Markgrafschaft Ansbach gefällt hat, daß nämlich das brandenburgische Zollsystem das zweckmäßigste und mildeste wie für die eigenen Untertanen so auch für die fremden Kaufleute gewesen ist.

Bezüglich der neun Territorialherren, die als Zollherren für die auf dem Wasserweg transportierten Güter der Nürnberger in Frage kamen, gilt ungefähr dasselbe wie für die den Landweg beherrschenden Reichsstände, die zum Teil mit jenen zusammenfieien. Von den vier geistlichen Herrschaften, die an der Mainstraße Anteil hatten, waren die beiden großen, Würzburg und Mainz, die Höchstfordernden, während sich die beiden Abteien Theres und Neustadt mit recht bescheidenen Zollbeträgen begnügten. Unter den fünf weltlichen an dem Main gelegenen Gebieten waren es die Grafen von Henneberg und von Wertheim, welche durch ihre Zölle den Warenverkehr auf dem Main stärker belasteten.

Die Höhe der Zollsätze zu Land war, wenigstens innerhalb des markgräflichen Gebietes, im Laufe des 15. Jahrhunderts geringen Veränderungen unterworfen; dagegen war die Steigerung der Mainzölle vom Beginn des 15. bis zum Anfang des 16. Jahrhunderts eine ganz beträchtliche. Die stärkste Steigerung unter den sämtlichen Mainzöllen wies der Weinzoll auf, der in manchen Gebieten, wie im Hennebergischen, gegen das Ende des 15. Jahrhunderts das Dreibigfache des ursprünglichen Zollsatzes erzeichte. Zieht man dazu noch den im Würzburgischen und im Mainzischen geltenden sogen. Guldenzoll in Betracht, so wird man die Belastung des Weines durch den Zoll als eine ganz enorme bezeichnen müssen.

Von viel geringerer Bedeutung als die Zölle, wenigstens auf dem Wasserweg, waren die Geleitsgelder, die auf dem Main ganz summarisch pro Schiff eingefordert zu werden pflegten, auf dem Landweg dagegen in Geleitsgelder für Personen und in solche für Wagenladungen zerfielen. Für beide Arten war im markgräflichen Gebiet ein sehr genau abgestufter Tarif eingeführt, bei welchen bereits der Grundsatz einer der Entfernung proportionalen Ermäßigung der Geleitsgelder zur Durchführung gebracht war. Für die Fuhr- und Schiffslöhne hatten sich im 15. Jahrhundert bereits feste Frachtsätze herausgebildet und zwar können als Frachtsauz für die Beförderung eines Zenaners auf dem Main am Ende des hier in Frage kommenden Zeitraums ein Pfennig, als Frachtsatz für einen Zentner feinerer Waren auf dem Lande ca. 3 Pfennig, als Frachtsatz für einen Zentner geringer Waren ca. 2 bis 212 Pfennige angenommen werden. Modifikationen dieser im ganzen für den Ausgang des Mittelalters gültigen Frachtsätze ergaben sich, je nach dem die Güter talabwärts oder talaufwärts befördert wurden, wie denn z. B. der Transport eines Zenthers von Nürnberg nach Bamberg um einen Pfennig (ca. 3 A) niedriger zu stehen kam als derjenige eines Zentners von Bamberg nach Nürnberg (ca. 4 8).

Infolge der wenigstens für einige Jahrzehnte konstanten Frachtsätze und der wenigstens fleoretisch sich wenig verändernden Zollabgaben für bestimmte Artikel ist die Möglichkeit gegeben, für einen bestimmten Zeitraum, wie für das Ende des 15. Jahrhunderts, das Verhältnis zwischen dem Einkaufspreis einer Ware an ihrem Produktionsort und dem Wert derselben in Nürnberg oder Frankfurt, den Hauptzentren des fränkischen Handels-

gebietes, ziemlich genau anzugeben. Für landwirtschaftliche Erzeugnisse, wie Wein, Gerreide E. s. w., für welche nach den zwei olfen angeführten Beispielen dieses Verhältnis berechnet worden ist, scheint die Summe der durch Fracht, Zoll und dergleichen Snesen erwachsenen Unkosten am Ende des 15. Jahrhunderts etwa ein Viertel des Einkaufspreises der Güter betragen zu haben. Fünfunazwanzig Prozent mußte also der Nürnberger Kaufmann, der mit landwirtschaftlichen Produkten handelte, dem von ihm angelegten Einkaufspreis zuschlagen, wenn er beim Wiederverkauf seiner Ware auf seine Selbstkosten kommen wollte, ein Prozentsatz, der sich ("ür die Konsumenten in einer unverhältnismäbig hohen Preislage der Nahrungs- und Genußmittel fühlbar machen inunte. Wenn uns auch keine Beispiele für die Steigerung des Preises der Rohstoffe, die zu Industrieprodukten verarbeitet wurden, sowie für letztere selbst durch die Fracht- and Zollunkosten jener Zeit zur Verfügung stehen, so ist doch anzunehmen, daß das Verhältnis bei letzteren von dem der landwirtschaftlichen Erzeugnisse nicht sehr verschieden gewesen ist.

'ie Kauflust und die Kaufkrauf der Bevölkerung Nürnbergs hat aufer dieser Ungunst der Verhältnisse nicht gelitten; dem der Bedarf der Bevölkerung der Stadt sowohl an Nahrungsmitteln als an Robstoffen für gewerbliche Zwecke wurde gerade in der Übergangszeit vom Mittelalter zur Neuzeit immer größer, in demselben Maße aber wurden die Kontrollbestimmungen des Rates über reelles Gebaren bei den Warenunsätzen etwas milder gehandhabt!). Dagegen war der Rat auf die Sicherung und Erweiterung des interurbanen Verkehrs in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts um so mehr bedacht, indem er sowohl neue kaiserliche Privilegien, wie das von Friedrich III. erteilte Privileg vom Jahr 1464 bezüglich der Pflichten der Mitglieder einer Handelsgesellschaft, erwarb, als auch durch Verträge mit Nachbarstaaten, wie mit dem Landgrafen

<sup>1)</sup> So wurde durch einen Ratserlaß vom Jahre 1491 den Käufern von Heu die Wahl gelassen, das Heu künftig entweder nach den Augen oder nach dem Gewicht zu kaufen. Nur im letzten Fall mußte eine Wagtaxe bezahlt werden. Banden, Nürnberger Polizeiordnungen von dem 13. bis 15. Jahrhundert S. 274.

400

Ludwig von Hessen 1466, dem Würzburger Bischof Rudolf 1468 etc., Vergünstigungen für den Handel Nürnbergs zu erlangen verstand. Dieser systematischen Ausdehnung der Zollbefreiung und freien Hantierung der Nürnberger Kaufleute im Auslande verdankte der Nürnberger Handel neben dem hochentwickelten Gewerbfleiß seiner Bewohner bekanntlich zunächst seine Blüte; ohne die Überwindung der mannigfaltigen und oft unüberwindbar scheinenden Schwierigkeiten, die sich der Beförderung der fremden Rohstoffe und der Nürnberger Waren gerade im Bereich der Nachbargebiete der Stadt entgegenstellten, durch den von einem ausgeprägten Wirtschaftssinn erfüllten Handelsstand Nürnbergs selbst aber wären alle von dem Nürnberger Stadtregiment geschlossenen Verträge und Ordnungen wirkungslos gewesen. Es gingen demnach auch bei der erstaunlichen Entfaltung des Nürnberger Großhandels im späteren Mittelalter wie fast bei allen bedeutenden wirtschaftlichen Erscheinungen jener Zeit kluge Voraussicht der Regierung und tatkräftige Selbsthilfe der Untertanen treu miteinander Hand in Hand.

## Die Entwicklung und Organisation der Merchant-Adventurers.

Von

S. van Brakel Gz. (Amsterdam).

Daß das Mittelalter reich war an Organisationen von Kaufleuten, welche sich am auswärtigen Handel beteiligten, kann nicht wundernehmen, wenn man sich vor Augen stellt, unter welchen Umständen dieser Handel betrieben wurde. Das ganze Mittelalter hindurch blieb ja die absolute Rechtlosigkeit die Grundlage eines jeden Fremdenrechts. Fremd und Feind waren. wie im alten Rom, vielfach Wörter derselben Bedeutung. Sobald der Kaufmann mit seinen Waren das Gebiet seiner Heimatstadt verließ, war er Gefahren aller Art ausgesetzt. Aneinanderschliebung der Kaufleute, die eine selbe Strecke zurückzulegen hatten, war also geboten. Und wenn zum Besuch bestimmter Messen oder aus andern Ursachen dieselbe Reise an regelmäßig wiederkehrenden Zeitpunkten unternommen zu werden pflegte oder die Teilnehmer meistens dieselben waren, erwuchsen aus diesen losen, nur für die Dauer einer Reise gebildeten Organisationen dauernde Verbände.

Aber auch wenn der Kaufmann glücklich den Bestimmungsort erreicht hatte, war nur der erste Teil der ihn bedrohenden
Gefahren überstanden. Dem auch, wenn daselbst eine freundenfreundliche Stimmung herrschte und der Fremdenverkehr von
dem Landesfürsten oder dessen Untertanen gefördert wurde,
blieb doch die Rechtsstellung der Fremden eine unsichere. Kein
Recht konnten sie als ihnen von vornherein zustehend betrachten:
jedes Stück Recht, wodurch die anfängliche Vogelfreiheit um
einen auch nur geringen Teil eingeschränkt wurde, mußte ihnen

individuell oder gruppenweise in der Form eines Privilegs verlichen werden. Und obwehl diese Privilegien der Form meh einsoftige Willensäuterungen waren, leg deren Ausfertigung doch wohl fast innaer ein gegenseitiges Übereinkommen zugrunde. Jadenfalls geschah sie nur, wenn der Fürst für sich oder seine Untertanen die Zulassung der Fremden als vorteilhaft auseh und war ein Motiv zur Handhabung dieser Privilegien nur so lange vorhanden, als die ökonomischen oder politischen Imeressen derselben dies mit sich brachten.

Auch an diesen Marktorten war also gemeinsame Beratung und einträchtiges Auftreten für die Fremdkaufleute norwendig. Der Umgang mit ihren Landsleuten, welcher von den Kaufleuten um so stärker gepflegt werden mußte, da der weit geringere internationale Verkehr die nationalen Verschiedenheiten auch stärker hervortreten ließ, und der Umstand, daß auch die Privileglen aus ökonomischen und politischen Gründen meist den Angehörigen eines bestimmten Reiches verliehen wurden, führten dazu, daß diese Verbindungen nicht nur die Angehörigen einzelner Stödte, sondern ganze Nationen umfabten). Zu demselben Ergebais mußte das dem ganzen Mittelalter eigene Bestreben führen auch im Auslande bei Streitigkeiten das Urfeil von den Landsleuten der Beteiligten und ihrem heimischen Rechte gemäts fällen zu lassen. Diese Gewohnheit, die meistens wohl erst später rechtlich anerkannt wurde, brachte die Notwendigkeit mit sich, einige der Ältesten der "Nation" als Richter zu bestellen, die denn auch mit der Vertretung der gemeinschaftlichen Interessen den Behörden gegenüber, mit der Aufsicht über die Häuser und Kapeilen der Nation und der Einsammlung der von den Landsleuten zu zahlenden Beiträge beauftragt wurden.

Der Form nach kommten dergleichen Organisationen nur Vereine von Personen sein, die mit den Handwerksgilden eine starke

<sup>1)</sup> Bemerkenswert wegen der Wahrung sowohl des gemeinsamen nationalen Moments wie des Partikularismus der Einzelstädte ist die universitas mercaterum Italiae numdinas campaniae ac regnum Franciae frequentantium, welche von Gentersen (Universalgeschichte des Handelsrechts S. 193 f.) und von Schweite (Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien I S. 160) beschrieben wird.

Abolichkeit hatten. Denn auch ohne Stellung zu nehmen zur Frage, ob das Mittelalter einen Großhandel, besser gesagt eine Klasse von Großhändlern gekannt hat, darf wohl behauptet werden. deß im Mittelalter die Person des Kaufmanns der Träger der Unternehmung und seine persönliche Tüchtigkeit die eigentlich bewegende Kraft des Handels war. Dem Kapital kam nur eine sekundäre Bedeutung zu; es war sozusagen dem Kaufmann angegliedert und verstärkte dessen persönliche Tätigkeit. Der Gedanke, dan dem Kapitale eine eigene Bedeutung zukommen konnte, ja daß es der eigentliche Träger des Geschäfts war, konnte erst aufkommen, als zur Ausübung einer ökonomischen Tätigkeit größeren Stils der Besitz bedeutender Kapitalien erfordert wurde und dieselben in den Händen einer relativ kleinen Zahl von Personen angesammelt waren. Ja auch die Verstellung. dab eine Person unter Umständen nur als Beaufgragte einer Firma, als Organ eines Geschäfts in Betracht kam, mußte dem Mittelalter fremd sein. Denn auch wenn der Kaufmann nicht selber seine Waren begleitete, sondern deren Vertrieb einem Diener oder Faktor anvertraute, mußte dieser den Freuden gegenüber wonl selbständig auftreten. Die Entiernung und das mangelhafte Postwesen erschwerten is in hohem Make den Verkehr unt der Heimat. Auch konnte im Falle eines Prozesses meistens nur der Diener um die in seinem Besitz befindlichen Güter angesprochen werden.

Diese genannten Faktoren zur Bildung von Kaufmannsorganisationen waren im Mittelalter wohl fast überall wirksam, wo ein einigermaßen entwickelter Verkehr mit dem Ausland gepflegt wurde. Oben wurde schon auf die Organisation der Italiener auf den Champagner Messen hingewiesen; ein weiteres Beispiel bietet die Genossenschaft der deutschen Kaufleute zu Brügge.

Eine solche Organisation war auch die Bruderschaft der Merchant-Adventurers, von der in den folgenden Blättern nicht eine vollständige Geschichte geboten wird, sondern deren Entwicklung und Organisation nur in den Hauptzügen skizziert werden soll in.

<sup>1.</sup> Dies scheint möglich, seit Schanz in seinem Buche über die englische Handelspolitik gegen Ende des Mittelalters und — soweit es die innere Organisation betrifft — seit Lingelliggen in seinem Aufsatz: The internal

Die älteste Organisation des auswärtigen Handels Englands war der Stapel. Jedoch war dies, wenigstens anfänglich, keine Organisation der Kaufleute, sondern eine vom König getroffene Maßregel, wodurch bestimmte Hafenplätze, sei es in England, sei es auf dem Festlande, als die ausschließlichen Märkte für den Wollexport angewiesen wurden.

Die Kaufleute, welche in diesen Städten die Stapelgüter kauften, waren einem besonderen Rechte, dem "Law Merchant". unterworfen, wodurch ihnen eine schnellere und bessere Rechtspflege zugesichert wurde. So wurden die Kaufleute herangezogen und die Einkünfte der Krone gemehrt. Zur gleichen Zeit war eine wirksame Kontrolle über die Zolleinkünfte ermöglicht. Nicht die Förderung des Eigenhandels der Engländer also, sondern des Exports aus England war das Ziel dieser Einrichtung. Auch hatten wenigstens anfänglich sowohl Fremde als Engländer an den vom Stapel gewährten Vorzügen teil¹). Allmählich aber wuchs aus dieser Einrichtung eine mehr oder weniger festgefügte Organisation der Kaufleute, die sich an diesem Exporte beteiligten, hervor. Auch werden schon in den ältesten Gesetzen über den Stapel einigermaßen organisierte Gruppen von englischen Kaufleuten auf dem Kontinent erwähnt<sup>2</sup>), und es ist wahrscheinlich, daß im Anfang der Stapelmajor und dessen Constables zugleich als die Häupter dieser Verbände fungierten. Anders wurde dies, als auch die Ausfuhr anderer Artikel, welche nicht den Verordnungen des Stapels unterlagen, in Schwung kam.

organisation of the M. A. of England (Transactions of the Royal Historical Society, new Series XVI) und in seiner Quellenausgale: The M. A. of England; their laws and ordinances with other documents; Philadelphia 1902-eine Menge Material publiziert und teilweise auch schon verarbeitet haben. Auch der Aufsatz des letztgenannten: "The M. A. at Hamburgh", in dem American Historical Review IX kommt hier in Betracht. Weiteres Material bieten die von F. W. Dendy herausgegebenen: Records of the Merchant-Adventurers of New Castle upon Tyne I 1895, II 1899 (Publications of the Surtees Society of New Castle vols. 93, 101). LATIMER, The history of the Society of M.A. of the city of Bristol (1903) war mir nicht zugänglich.

Vgl. Gross, Gild Merchant I 140 ff. Cunningham, Growth of British Industry and Commerce I 316, 415.

<sup>2)</sup> CUNNINGHAM, op. cit. I 311.

Anfänglich waren die Kaufleute, welche sich damit beschäftigten, mit den andern Kaufleuten in eine und dieselbe Organisation aufgenommen 1). Als jedoch der Stapel 1353 von Eduard III. von Brügge nach England verlegt wurde, blieben sie dort zurück, wozu sie die Erlaubnis sowohl des Königs als des Grafen von Flandern erhielten. Zugleich wurde ihnen das Recht gegeben. in Brägge Versammlungen abzuhalten und einen Gouverneur zu wählen "a fin gils peussent auoir et enioier lour franchises et prinilèges"<sup>2</sup>). Nicht immer aber blieb die Stimmung in Flandern diesen Engländern gegenüber so freundschaftlich. Mit dem Erstarken der englischen Weberei wuchs der Export von Tuch, und wurde der flämischen Industrie beträchtlicher Schaden zugefügt. Schon seit der Mitte des 14. Jahrhunderts fängt Brügge denn auch an, die Einfuhr englischer Tücher zu erschweren, und im Anfang des folgenden Jahrhunderts hielten die englischen Kaufleute es für geraten, ihr Geschäft, wenigstens teilweise, nach dem brabantischen Antwerpen zu verlegen, wo sie noch im selben Jahre ein eigenes Haus erwarben. Zur gleichen Zeit (im

<sup>1)</sup> Wenn te Lintum (de Merchant-Adventurers in de Nederlanden, S. 8) meint, dies sei mit Rücksicht auf den später bestehenden Antagonismus zwischen den Stapelkaufleuten und den Merchant-Adventurers nicht möglich, übersieht er m. E., daß dieser Gegensatz sich erst entwickelte, als der Tuchexport auffing, der Hauptbetrieb der Merchant-Adventurers zu werden. Auch kommt ein solcher Gegensatz nur allmählich zum Vorschein.

<sup>2)</sup> Schanz, der nur die Bestätigung dieses Privilegs seitens Louis de Mâle kannte (vgl. sein Werk I 338 Ann.), sieht darin nur den Beleg für einen mißglückten Versuch des Grafen von Flandern, die Engländer wieder zum Besuch Brügges zu veranlassen. Seit aber Cunningham (I S. 623) die Charte Edwards III. veröffentlicht hat, ist bekannt, daß dem Privileg des Grafen von Flandern ein Ersuchen des Königs, der zu diesem Schritte durch die Bitte der zurückgebliebenen Kaufleute veranlaßt war, vorangegangen war. Die Initiative kam also von seiten Englands, und das Bestehen einer Gruppe englischer Kaufleute in Brügge, auch nach der Verlegung des Stapels, ist deshalb nicht zweifelhaft. Daß diese Kaufleute nicht oder nicht in erster Linie Stapelwaren verkauften, liegt auf der Hand, und das Gegenteil wird nicht bewiesen durch den Umstand, daß in der Charte Edwards nur Erlaubnis zur Ausfuhr von Stapelwaren erteilt wurde; zur Ausfuhr anderer Waren war ja keine Erlaubnis erfordert.

Jahre 1407) wird den englischen Kaufleuten von König Heinrich IV. eine neue Charte gegeben 1).

Wie Lingerbach mit Recht hervorhebt<sup>2</sup>), ist die Organisation der Kaufmannschaft, wie wir sie aus dieser Charte kennen lernen. noch ebenso lose wie 1359. Den Kaufleuten in den Niederlanden wird aufs neue das Recht verliehen, sich zu versammeln, wo sie wollen, und einen oder mehrere Gouverneure zu wählen, die als Richter bei Zwistigkeiten auftreten und denen alle Engländer in den Niederlanden gehorchen sollen. Auch das Recht, Verordnungen zu erlassen, wird den Gouverneuren und der Kaufmannschatt ausdrücklich bestätigt. Es liegt also kein Grund vor, die Entstehung der Gesellschaft der Merchant-Adventurers in das Jahr 1407 zu setzen. Die Charte spricht vielmehr ganz allgemein von the merchants of our kingdom ... in the regions of Holland, Zealand, Brabant and Flanders and in whatever other parts beyond the sea, which are in friendship with us": ebenso werden die Privilegien von niederländischen Fürsten zur selben Zeit den englischen Kaufleuten im allgemeinen verliehen, und ist von einer Gesellschaft, von einem Verein nirgends die Rede ).

Auch in der Charte von 1462, welche Eduard IV. den "common marchants and mariners, our subjects..., which abide, frequente converse, remain, inhabit and passe aswel by sea as by land into ye parts of Brabant, Flanders, Henault, Holland, Zeland" verlich"), treffen wir den Namen Merchants-Adventurers noch nicht an. Offenbar besteht noch kein eigentlicher Verein. Doch hat die Organisation entschiedene Fortschritte gemacht. Außer dem Gouverneur und den Versammlungen der Kaufleute treffen wir jetzt auch schon mannigfache Diener und Angestellte der gesamten Kaufmannschaft an, welche vom Gouverneur ernannt werden"). Anstatt mehrerer Gouverneure, von denen die

<sup>1)</sup> LINGELBACH, Laws and Ordinances 218.

<sup>2)</sup> Laws and Ordinances XXIV, 218.

<sup>3)</sup> SCHANZ, op. cit., Urkundliche Beilagen I.

<sup>4)</sup> Laws and Ordinances 221.

<sup>5)</sup> Laws and Ordinances 226 Note werden brokers, alnagers, weighers, folders und packers erwähnt. Die Erwähnung der folders weist auf den Tuchexport als eine der vornehmsten Branchen des Handels.

Charte von 1407 spricht, werden jetzt neben dem einen Gouverneur William Obray, der bereits früher, jedenfalls seit 1458, dieses Amt bekleidet hatte und jetzt vom König bestätigt wurde. 12 "justicers" erwähnt, die mit dem Gouverneur "in court" sitzen und Recht sprechen und ohne deren Zustimmung keine von den gemeinen Kaufleuten gemachte Verordnung bindend sein sollte.

Ein Verein mit persönlicher Mitgliedschaft liegt also noch nicht vor; der Verkehr mit den Niederlanden steht, jedenfalls theoretisch, noch jedem offen; jeder Engländer hat sich aber der Jurisdiktion des Gouverneurs und seines Rates zu unterwerfen und ihmen die üblichen, 1462 erhöhten, Abgaben zu entrichten.

Dies konnte aber nicht so bleiben. Denn Zwiste über das Recht, den Versammlungen beizuwohnen und eine Stimme abzugeben, konnten nicht ausbleiben it auch die gemeinschaftlichen Fahrten und der gemeinschaftliche Besitz an Häusern, Kapellen und eine gemeinschaftliche Kasse mußten zur Bildung einer gildenartigen Organisation führen. Dies mußte um so mehr der Fall sein, seit die großen Antwerpener Messen mehr und mehr den Kernpunkt des Verkehrs mit den Niederlanden bildeten. 1497 nennen die Kaufleute in einer Eingabe beim Parlament nur diese Messen als die für sie in Betracht kommenden 2).

Aber vielleicht als wichtigster Faktor kam dazu das Bedürfnis nach gewerbepolizeilichen Vorschriften. Fast alle Charters, wodurch die englischen Könige die Einrichtung und die Befugnisse der Kaufnannsgenossenschaft in den Niederlanden regeln, fangen an mit der Erwägung, ein Eingreifen der Krone sei nötig geworden durch die unter den Kaufleuten dort bestehenden Unruhen und "disorderly manners". Dies geht wohl nicht so sehr auf ein die öffentliche Ruhe störendes Auftreten als auf das ökonomische Benehmen der Händler, die, von einem erschlafften Zentralvorstand ungenügend im Zaum gehalten, sich einer zügellosen Konkurrenz ergaben. Denn ebenso, wie das Handwerk, empfand der mittelalterliche Handel das Bedürfnis, daß dieser Geschäftszweig nur von ehrlichen, sachkundigen Leuten in

Man vergleiche die ausführlichen Bestimmungen über diesen Punkt im 1. Caput der Laws and Ordinances.

<sup>2)</sup> Laws and Ordinances 205.

herkömmlicher, solider Weise betrieben wurde, daß nicht durch schlechte Ware die englischen Händler in Verruf gerieten und endlich, daß allen die Aussicht auf einen redlichen Gewinn zugesichert wurde. Insbesondere Verordnungen zur Regulierung der Konkurrenz waren dazu nötig. Auf einem lokalen Markte, selbst wenn er zur Zeit einer Messe eine Menge Fremder an sich gezogen hatte, konnte ein auch nur geringes Fehlen der gewöhnlichen Nachfrage oder ein Angebot, das auch nur ein wenig höher als gewöhnlich war, zu jähen Preisschwankungen Anlaß geben.

Mehr als in einem Handwerkszweige, der hauptsächlich zur Befriedigung der regehnäßigen Bedürfnisse der gewöhnlichen Kunden arbeitete, war hier eine straffe Organisation der betroffenen Kaufleute eine Notwendigkeit, um zu verhüten, daß der einzelne sich selbst zum Vorteil Geschäfte machen konnte, die der Gesamtheit zum größten Nachteil gereichten.

Auf die Verordnungen zur Regelung der Konkurrenz, "the stint of trade", legten die Merchant-Adventurers denn auch das größte Gewicht.

Nach dem Stande des Marktes wurde beschlossen, ob man die Messen besuchen würde oder nicht, und genau war die Zahl der Tücher bestimmt, welche jeder Bruder jährlich ausführen durfte. Diese Zahl war um so höher, je nachdem die Brüder länger der Gesellschaft angehörten. Übrigens waren auch strenge Maßnahmen getroffen, damit die Brüder einander keine unehrliche Konkurrenz machten.

Auch am Marktplatz selbst war das Geschäft strengen Regeln unterstellt. Nur an bestimmten Tagen durften die Tücher zur Schau gestellt werden, und streng war es verboten, einander die Kunden abtrünnig zu machen. Ebenso war es untersagt, einem Bruder durch Angebot eines höheren Mietgeldes den Gebrauch der von diesem gemieteten Geschäftsräume zu entziehen.

Am stärksten aber wird die Solidarität der Brüder bekundet von einem im Jahre 1553 von den Brüdern zu New Castle gefaßten Beschluß, wodurch bestimmt wurde, daß wenn einer der Brüder in einem Jahre auf den Antwerpener Messen seiner Wolle nicht los geworden sei, die andern während der folgenden Saison zu jeden zwei Päcken ihrer eigenen Wolle einen Pack der unverkauften Wolle verkaufen sollten, so lange bis der ganze übrig gebliebene Vorrat abgesetzt war. So wurden die Interessen der weniger glücklichen Brüder gemehrt und zu gleicher Zeit die Gefahr abgewendet, daß durch Notverkäufe der Preis herabgedrückt werden sollte 1).

Die Merchant-Adventurers selbst waren dem auch fest überzeugt, daß bei Aufhebung der fellowship oder dessen Privilegien die größte Verwirrung eintreten würde und namentlich, daß "the rich would eat out the poor".

Obwohl der Ausbau der Organisation also geradezu in der Natur der Dinge lag, wurde er doch nicht durch eine planmäßige Änderung der Statuten herbeigeführt, sondern wuchs aus einer, zu einem ganz anderen Zwecke gestifteten Institution hervor. Diese Entwicklung wird uns in der Parlamentsakte von 1497 heschrieben.

Seit der Verkehr mit den Niederlanden in Schwung gekommen war, hatten die Engländer sieh eigene Kapellen zur Ausübung des Gottesdienstes erworben. Namentlich ist aus der Charte von 1462 bekannt, daß sie solche in Brügge und Middelburg hatten, den zwei wichtigsten Stützpunkten ihres Verkehrs mit den Niederlanden in älteren Zeiten. Dies wird auch bestätigt durch eine Stelle des später noch zu erwähnenden Amsterdamer Manuskripts, wo bestimmt wird (Satzung 72), daß jährlich zu Pfingsten "den Mönchen, welche zu Brügge in der Kapelle singen", eine Geldsumme zu entrichten sei. Zum Unterhalt dieser Kapellen hatte sich eine religiöse Bruderschaft unter dem Patronat des St. Thomas à Becket gebildet.

Wie Lingelbach betont<sup>2</sup>), sind die Merchant-Adventurers immer sehr positiv gewesen in ihren Behauptungen, daß diese

<sup>1)</sup> Records of the M.A. of New Castle I 40. Die betreffende Stelle lautet ... and forther yt ys enackyde, that yf any wooll be left unsolde, and be remaynynge over the yeare, that no mane, being fre of this Felloshipe, shall sell no newe wooll bod after thys sort, that ys to saye, that for every two poks of newe wooll that shalbe solde, that thar shalbe one pok of old wooll utteryd, witheall of whose wooll so as ever it be, tyll all the olde wooll be utteryd ...

<sup>2)</sup> Laws and Ordinances 199.

Bruderschaft der Embryo ihrer Gesellschaft gewesen sei: doch scheinen die meisten modernen Schriftsteller an diesen Beziehungen, ja am Bestehen dieser Bruderschaft zu zweifeln.

LINGELDACH selber hat dann auf die schon erwähnte Stelle der Charte von 1462 hingewiesen ), wo bestimmt wird, daß ein Teil der Bußen, welche der Governor and Assistants empfingen, zum Unterhalt von zwei Kapellen, welche St. Thomas zur Ehre in Middelburg und Brügge gestiftet waren, verwendet werden sollte ). Dazu möchte ich noch bemerken, daß die älteste Erwähnung dieser Bruderschaft — in der Parlamentsakte von 1497 — herrührt von den Feinden der Merchant-Adventurers, die von den Erpressungen der letzteren zu leiden hatten. Wäre diese Darstellung falsch gewesen, wir würden sicherlich einen Widerspruch seitens der Merchant-Adventurers erwähnt finden. Da dies nicht der Fall ist, haben wir keinen Grund, die hier gegebene Darstellung zu verwerfen.

Die Entwicklung dann, die aus dieser Bruderschaft einen alle umfassenden Verein machte, welcher den Genuß der Privilegien, der früher allen englischen Kaufleuten zustand, für sieh zu monopolisieren wußte, wird von "Marchauntes Adventurers, inhabite and-welling in diverse parties of this realme of England oute of the citie of London" in folgender Weise beschrieben ): "the feliship of the Mercers and othre Merchauntes and Adventurers, dwellyng and being free within the Citie of London, by confederacie made amonge theym self ... for their singuler profite and lucre, contrarie to every Englisshemans libertie . . . have . . . made . . . an ordinaunce . . . . that noe Englishman resortyng to the seid Martes shall neither bye ne sell any godes, wares or merchaundises there, excepte he first componde and make fyne with the seid feliship merchauntes of London and their seid confederatis att their pleasure . . .: wiche fyne imposicion and exaccion at the begynnyng, when it was first token. was demaunded by colour of a fraternite of Seynt Thomas of

<sup>1)</sup> Ibid. 227.

<sup>2)</sup> Gross, Gild Merchant I 141, Ann. 5 erwähnt. daß auch der Stapel in Canterbury St. Thomas zur Ehre aufgerichtet worden war.

<sup>3)</sup> Laws and Ordinances 205.

Caunterbury, att which time the seid fyne was but the value of halfe a olde noble sterling and soe by colour of suche feyned holynesse it hath be suffered to be taken for a fewe yeris passid and affirward it was encreaced to Cs Flemmysh; and nowe it is soe that the seid feliship and merchauntes of London take of every Englishman or yonge merchaunte beyng there att his first comming xx li-Sterlinge for a fyne to suffre him to bye and sell his owen propre goodes..."

Wie gesagt, es scheint mir kein Grund vorzuliegen, an der Wahrheit dieser Darstellung zu zweifeln. Es ist nur zu natürlich, daß die Londoner, in deren Händen der größte Teil des Tuchexports lag, und deren eigentlicher Kern gebildet wurde von der Mercers Company, der Organisation der Tuchkaufleute in London, welche immer mit den Merchant-Adventurers in engster Verbindung gestanden hat 1), schon bald eine Bruderschaft mit religiösem Zwecke gestiftet haben zur Unterhaltung der beiden Kapellen. Da die Mercers aber zugleich eine leitende Stellung unter den englischen Kaufleuten einnahmen, und wahrscheinlich auch wohl die Ämter von Gouverneur und justicer, wie man damals noch sagte, der Regel nach von Mercers bekleidet wurden, lag der Gedanke nahe, diese Machtstellung auszunützen, um sich zu den ausschließlichen Inhabern des Tuchhandels zu machen.

Indem den Kaufleuten aus anderen Teilen Englands der direkte Handel nach den Niederlanden erschwert wurde, konnten die Londoner sowohl die Tücher in England zu niedrigem Preise einkaufen, wie auch, weil die Konkurrenz in der "Marte-Towne" teilweise beseitigt wurde, zu höherem Preise verkaufen"). Und ebenso ist es ganz glaubwürdig, daß sie sich dazu der Erhebang eines Beitrags bedienten zur Erhaltung der Kapellen, die ja zum gemeinen Nutzen unterhalten wurden").

Daß die Merchant-Adventurers selber den Ursprung der Bruder-

<sup>1)</sup> Einleitung der Laws and Ordinances. A brief history Seite XXI n. 4.

<sup>2)</sup> Laws and Ordinances 205.

<sup>3)</sup> Schanz I 341 sieht in diesem Beitrag eine Assekuranzprämie, zu deren Erhebung die Mercers 1425 ermächtigt worden waren. Aus der Parlamentsakte geht dies nicht hervor. Im Gegenteil, nur von Beiträgen zu religiösen Zwecken ist dort die Rede.

schaft ins 13. Jahrhundert verlegten und behaupteten, ihre Mitglieder seien die ersten nach den Niederlanden handelnden Kaufleute gewesen, tut der Wahrscheinlichkeit der obigen Darstellung keinen Abbruch. Es war ja bekanntlich immer das Streben der Merchant-Adventurers, glauben zu machen, daß alle Handelsbeziehungen zu den Niederlanden von ihren Mitgliedern angeknüpft worden waren, wie auch nach ihrer Behauptung alle Privilegien nur der Gesellschaft verliehen worden waren.

Der Streit wurde in der schon genannten Parlamentsakte zugunsten der Nicht-Londoner entschieden; die Merchant-Adventurers wurden angewiesen, jedermann, der sonst dazu qualifiziert war, gegen Zahlung von 10 Mark Sterling als Mitglied aufzugehung b.

Im Prinzip wurde aber in derselben Akte eine sehr wichtige Entscheidung zugunsten der Bruderschaft getroffen, da nicht nur — wie früher — dem Vorstande die Jurisdiktion über alle englischen Kaufleute in den Niederlanden aufgetragen blieb, sondern implizite der Gesellschaft auch für ihre Mitglieder das Monopol für den Handel mit den Niederlanden zuerkannt wurde. Von jetzt an konnten die Merchant-Adventurers nicht nur faktisch, sondern auch rechtlich alle Interlopers zur Anschließung zwingen und von ihnen Eintrittsgelder und andere Abgaben erheben 1.

Diese Befugnis war für die Merchant-Adventurers ein überaus wiehtiger Besitz, gerade wie es heute das höchste Ziel jeder Gewerkschaft ist, die gesamte Arbeiterschaft einer Industrie zu

- 1) Durch diese Bestimmungen wurden die Nicht-Londoner noch nicht ganz mit den Londonern gleichgestellt, da das von den damals schon zur Gesellschaft gehörigen, meist Londoner Kaufleuten und ihren Nachkommen zu zahlende Eintrittsgeld beträchtlich niedriger war. Man nannte nachher die letztgenannten die Mitglieder der alten die Nicht-Londoner dagegen die der neuen Hanse. Vgl. LINGELBACH in den Transactions of the Royal Historical Society 33/34.
- 2) Gerade aus dem Widerspruch der Stapler geht das hervor. Die Stapler bestritten ja nicht die Befugnis der Merchaut-Adventurers, im allgemeinen einen jeden Kaufmann, der mit den Niederlanden Handel trieb, zum Beitritt zu zwingen, sondern behaupteten, daß für sie kraft eines königlichen Patentes eine Ausnahme galt. Vgl. Schazz II, Urkundliche Beilagen 119, 120.

umfassen. Wie heutzutage die Gewerkschaften, suchten die Merchant-Adventurers anfänglich auf Umwegen, nötigenfalls mit ungesetzlichen Mitteln, audere Kaufleute zum Beitritt zu zwingen. Als dies Ziel erreicht war, suchten sie diese Machtstellung auszumitzen, um jede neuaufkommende Konkurrenz zu beseitigen, bis auf dem Wege der Gesetzgebung diesem Mißbrauche ein Ende gemacht, aber daneben auch der Mitgliedszwang sanktioniert wurde.

Nur mit den Staplern kam es darüber zu lebhaften Mißhelligkeiten, welche wenigstens zeitweise in der Art beendet wurden. daß den Merchant-Adventurers wohl das Recht zuerkannt wurde, von den Staplern die üblichen Abgaben zu erheben, jedoch nicht den Zutritt zur Mitgliedschaft zu erzwingen.

Als diese wichtigen Schritte getan und die Umwandlung aus einer losen Interessenvertretung in einen gildenartigen Verein vom Gesetze anerkannt worden war, ging die weitere Entwicklung schnell vor sich. 1490 wurde den Merchand-Adventurers vom König ein "coat of arms" verlichen, und die große Charte Elisabeths von 1564, worin die Merchant-Adventurers zu einem "body politick" konstituiert wurden, kann als der Schlußsteit dieser Entwicklung betrachtet werden.

Wenden wir uns jetzt der inneren Organisation der Bruderschaft zu. Auch diese ist nur zu verstehen, aber auch völlig erklärt, wenn man sich vor Augen hält, auf welche Weise damais der Handel, wenigstens der mit England, betrieben wurde.

Die Merchant-Adventurers waren, wie gesagt, eine Organisation der englichen Kaufleute, die nach den Niederlanden und Norddeutschland handelten. Die Somme und Kap Skagen waren die Grenzen ihres Monopols. In den Niederlanden lag denn auch der Schwerpunkt ihrer Tätigkeit.

Auf den Antwerpener Messen trafen einander die Kaufleute aus den verschiedenen Teilen Englands, dort hatten der Gouverneur und seine Assistants Recht zu sprechen oder mit Fürsten und Magistraten zu unterhandeln. Es dürfte also selbstverständlich erscheinen, daß auch in den Niederlanden, in dem "Marte-Town", der Hauptsitz der Gesellschaft lag. Doch ist Lingelbach der erste gewesen, der

darauf hinwies.). Schon in der genannten Charte von 1359 wird den englischen Kaufleuten von Edward III. erlaubt, "tenir entre eux en la ville de Bruges lour congregations et assembles". Später wurde es nicht anders. Alle Generalversammlungen wurden im "Marte-Town" abgehalten. "On this side of the seas" heißt es in diesen, in Antwerpen oder anderen kontinentalen Häfen genommenen Beschlüssen. In den hier abgehaltenen General Courts wurden der Gouverneur und die Assistants gewählt. Nur in diesen General Courts wurden für die gesamte Gesellschaft bindende Verordnungen erlassen, und nur hier konnten einst festgestellte Verordnungen widerrufen werden"). In diesen General Courts wurde auch über die Zulassung der neuen Mitglieder entschieden und ihnen der Eid abgenommen. In London konnte diese Zulassung nur mit besonderer Ermächtigung eines General Court geschehen und in andern englischen Städten gar nicht").

In England selber war die Wirksamkeit der Gesellschaft eine geringe. Dies geht schon daraus hervor, dat, obwohl die Merchant-Adventurers eine der angeschensten Handelsgilden bildeten, doch ihre Mitglieder zu Hause meistens auch einer der bestehenden lokalen Companies angehörten 4).

Die Tätigkeit die Merchant-Adventurers beschränkte sich hier wesentlich auf die Vorbereitung der Fahrten nach dem Kontinent. Dazu wurden von der Gesellschaft Schiffe bestellt, und wurden die Mitglieder überwacht, daß sie nicht mehr Waren, als ihnen

<sup>1)</sup> In seinem Aufsatze in den Transactions of the Royal Historical Society new Series vol. XVI (und nicht vol. XV, wie LINGELBACH selber in den Laws and Ordinances konstant angibt), wo weitere Beweise für diese These angeführt werden. Vgl. Laws and Ordinances 258.

<sup>2)</sup> Aus dem Amsterdamer Manuskript geht hervor (Satzung 47), dati Widerrufung bestehender Verordnungen nur während des Ostermarktes geschehen konnte.

<sup>3)</sup> Dies geht hervor aus dem Agrement mit New Castle. Laws and Ordinances 122.

<sup>4)</sup> Laws and Ordinances 42. In New Castle zum Beispiel schmolz die Genossenschaft der Merchant-Adventurers mit der älteren Gild-Merchant zusammen. Als Gild-Merchant regelten und beherrschten sie den Handel zu New Castle, als Merchant-Adventurers den mit dem Ausland. Vgl. Records M. A. of N. C. I Einleitung.

erlaubt war, und nur ihre eigenen luden. Auch blieb die Stellung der in den englischen Handelsstädten entstandenen lokalen Abteilungen der Generalversammlung auf dem Kontinent gegenüber eine untergeordnete. Sie wurden auf eine Linie gesteht mit den Subsidiary Courts auf dem Kontinent, den weniger wichtigen Stanelplätzen, wo keine Generalversammlung abgehalten wurde und keine bindende Beschlüsse gefaßt werden konnten. Ihr Vorstand, welcher aus einem Deputy-Gouvernor und einer Anzahl "Associates" bestand, wurde vom "Governor and Assistants" im Marte-Town ernannt 1), und seine Befugnisse waren beschränkt. Die Jurisdiktion lag in Händen des Couverneurs und dessen Assistants auf dem Kontinente, und auch, wenn in bestimmten Fällen die Jurisdiktion einem Court of Associates in London übertragen wurde, hatte dieser nur eine Untersuchung zu veranstalten, während die Entscheidung vom Court in Antwerpen getroffen wurde 2).

Diese lokalen Abteilungen scheinen aber, ungeachtet ihrer dem Ganzen gegenüber untergeordneten Stellung, nicht immer vom letzteren gebildet, sondern bisweilen selbständig entstanden zu sein.

Es ist dies dem Übergewicht Londons und dessen monopolistischen Bestrebungen gegenüber auch ganz erklärlich. Auch sind für einige dieser Lokalorganisationen in den Laws and Ordinances besondere Bestimmungen getroffen). So wurde mit den Merchant-Adventurers of Newcastle ein gesonderter "Agreement" getroffen, wodurch denselben eine gewisse Selbständigkeit zugesichert blieb. Speziell wurden abweichende Bestimmungen über Lehrlingszeit getroffen, wodurch offenbar ein sehon vorber bestehender Zustand beibehalten blieb<sup>4</sup>).

- 1) Laws and Ordinances 6. Siehe auch Wheeler, zitiert bei Gross Gild-Merchant I 153. London war ausnahmsweise das Recht gewährt, seiber seinen "Deputy, and other officers" zu wählen. Laws and Ordinances 195.
  - 2) LINGELBACH in den Transactions of the Royal Academy 58, 59.
- Laws and Ordinances 76; eine Aufzählung der lokalen Abteilungen gibt Gross, op. cit. I 150, 151.
- 4) Diese Sonderstellung war, wenigstens noch im 16. Jahrhundert, auch wohl nötig, da für die Brethern of New Castle im Gegensatz zu den andern Merchant-Adventurers die Wolle einen Hauptexportartikel gebildet zu haben

Wie aus den erwähnten Bestimmungen hervorgeht, war diese Organisation ganz und gar berechnet für, aber auch nur erklärlich aus einer Betriebsweise, wobei die meisten Kaufleute regelmäßig mit ihren Waren zu den Antwerpener Messen herüberkamen. Obwohl auch die älteste der uns bewahrten oder wenigstens bis jetzt bekannten Sammlungen von Satzungen der Genossenschaft ') der Mitte des 16. Jahrhunderts entstammt, also einer Zeit, wo die Betriebsweise sich schon beträchtlich geändert hatte, so enthält sie doch noch viele Bestimmungen, die uns diese mittelalterliche Betriebsweise veranschaulichen.

So wurde — damit die Mitglieder mit den bestehenden Verordnungen bekannt seien — bestimmt, daß am ersten Tage jedes Marktes die Verordnungen den Mitgliedern vorgelesen werden sollten<sup>2</sup>). Auf diesen Märkten mußten die Mitglieder dann auch eventuelle Forderungen wegen getaner Vorschüsse der Gesellschaft gegenüber geltend machen<sup>3</sup>). Hier hatte auch jedes Mitglied seine der Fellowship zu leistenden Gebühren zu zahlen "upon payne at his next Cominge to pay double<sup>4</sup>). An täglichen gemeinsamen Mahlzeiten<sup>5</sup>) im Courthouse wurde es bekanntgemacht.

scheint. Es ist merkwürdig, daß diese Wollhändler sich nicht der Stapel-Compagnie, sondern den Merchant-Adventurers anschlossen. Dies beweist wohl, wie damals die Merchant-Adventurers als die einzige Organisation der Händler in Flandern, Brabant u. s. w. angesehen wurden, und daß der Zwang zum Beitritt selbst ganzen Gruppen gegenüber ausgeübt wurde; auch daß der Unterschied zwischen Courtwaren, die nur von Mitgliedern, und freien Waren, welche von jedem Engländer. Merchant-Adventurer oder Interloper verhandelt werden durften, damals noch nicht bestand. (Über einen Streit, welche Waren Courtwaren sein würden, siehe TE LINTUM 123.) Die Merchant-Adventurers von New Castle, deren Selbständigkeit später noch von einer Charte Edwards VI. bestätigt wurde, haben immer mit der größten Hartnäckigkeit ihre Sonderstellung gehandhabt in einer ganzen Reihe von Prozessen mit den Londonern.

- 1) Das Amsterdamer Manuskript wurde im Jahre 1565, wohl von einer älteren Sammlung, abgeschrieben (vgl. TE LINTUM 225); die bekannte Sammlung der Laws and Ordinances, welche von LINGELBACH herausgegeben ist. wurde wahrscheinlich 1611 von JOHN WHEELER zusammengestellt.
  - 2) Amsterdamer Manuskript, Satzung I.
  - 3) Laws and Ordinances 24.
  - 4) Records M. A. of N. Castle II 3.
  - 5) THE LINTUM meint, die Brüder wohnten auch im Courthouse. Daß dies

wenn irgendein Kaufmann seine Schulden an Mitglieder der Gesellschaft nicht bezahlte.

Eine andere Bestimmung aus dem Amsterdamer Manuskript begibt einen interessanten Beleg für das fortwährende Hin- und Hergehen zwischen England und den Niederlanden. Die Gouverneure wurden, wie schon gesagt, in einem General Court gewählt, so nämlich, daß auf jeder Pfingstmesse der Gouverneur für den nächsten Kalten und Östermarkt und auf jedem Kalten Markt der für die Pfingst- und Bamismesse bernannt wurde. Das Amsterdamer Manuskript bestimmt nun genau die Tage, an welchen die so gewählten Gouverneure zu Dover sich bereitzuhalten hatten, mit der ersten Gelegenheit nach den Niederlanden zu segeln. Und nachdem der Gouverneur in Antwerpen dieses Amt während zweier Messen bekleidet hatte, vertrat er während der beiden folgenden Messen den inzwischen aufgetretenen neuen Gouverneur in London<sup>4</sup>).

Deutlich geht aus diesen Bestimmungen hervor, wie auch die leitenden Kaufleute abwechselnel in England und "on this side of the seas" verweilten"). Denn dieses Hin- und Herziehen war nicht eine Pflicht, welche die Vorstandsmitglieder etwa der Gesellschaft zuliebe ausnahmsweise vollbrachten. Noch in die Laws and Ordinances ist eine Bestimmung aufgenommen"), dab kein Sohn oder Lehrling als Bruder zugelassen werden soll, falls der Vater oder Meister in den ietzten 24 Jahren das Courthouse (in Antwerpen) nicht besucht hatte").

unrichtig ist, geht aus den Laws and Ordinances 46 hervor. Vgl. auch Eurenberg, Hamburg und England 211, 222.

- 1) Satzung 67 und 68.
- 2) = Christmas.
- 3) Im Herbste abgehalten.
- 4) Satzung 71.
- 5) Auf ein regelmäßiges Kommen und Gehen deutet auch die 56. Satzung, wo eine Buße statuiert wird für jeden, der seine Güter über Land (d. h. wohl über Calais) nach England zurückgeschickt hatte und sieh weigern würde, die Fracht zu zahlen, welche Buße einzufordern sei bei seiner Wiederankunft in den Niederlanden.
  - 6) Laws and Ordinances 28.
- 7) Die Ausnahme, welche von dieser Regel gestattet wurde für den Fall, daß der Vater oder Meister allen Handel "on this Side of the Seas" auf-

Die meisten der obengenannten Bestimmungen sind dem Anssterdamer Manuskript entlehnt, nur ausnahmsweise der Wheelerschen Sammlung. Dies beweist, wie sehr sich in dem Zeitzum zwischen dem Entstehen dieser beiden Sammlungen die Zustände und Handelsgewohnheiten geändert hatten.

Auch in diesem Falle sah das 16. Jahrhundert, das auf jedem Gebiet eine Zeit der Gärung war, zu gleicher Zeit und gegenseitig bedingt eine neue Lebensanschauung und eine neue wirtschaftliche Ordnung entstehen. Konnte noch im 15. Jahrhundert, wie die Parlamentsakte von 1497 uns lehrt, der fahrende Kaufmann, der zu regelmäßig wiederkehrenden Zeitpunkten mit der ihm von der Fellowship erlaubten Quantität Tücher zu den flämischen Messen zog, um dort in althergebrachter Weise sich einen redlichen Gewinn zu erwerben, als typisch gelten, so wurde seit dem Anfang des 16. Jahrhunderts der Kommissionshandel die vorherrschende Betriebsweise. Der Kaufmann bleibt zu Hause und dirigiert von dort aus seine Handelsunterachaungen b.

In den Niederlanden versehwanden die Scharen von Eng-

gegeben hatte, aber dafür 10 oder 12 Jahre in den Niederlanden gewohnt hatte, zeigt aber zugleich, wie sich damals sehon eine Kolonie für längere Zeit oder fürs Leben angesiedelter Engländer zu bilden anfing.

1) Vgl. die Akte der Merchant-Adventurers of New Castle vom 10. November 1575 (Records S. 11), wo die Folgen beschrieben werden, welche das einige Jahre zuvor ausgefertigte Verbot, neue Lehrlinge anzunehmen, für den Betrieb der Mitglieder gehabt hat. Das Verbot hat Vorteil gebracht, meinen die Merchant-Adventurers, insofern es eine Verringerung der Mitgliederzahl bewirkt hat, es hat aber auch manche Unbequemlichkeiten mit sich gebracht. "Perhaps he (i. e. der Kaufmann) is of that callinge and charged with either office or other necessarie affaiers at home, as he cannot in person applie his feate of merchandise abrode, so that he is inforced to make some atturnye in the same to doo his busynes. Yf he make any other servante of his, not free of this Feoloship to be agent or atturnye, that is not his apprentice or other strainger it is though he dooth not well by reason he traneth and practiseth those that are not free, in kn wledge of occypcing and trade of merchandise to the great prejudice of the Feoloship aforesaid. Yf he make certen of this Feoloship to be his atturnye (as lawfull is), their reconings retourned are thought to be not so good as was hoped by them that dit put them in trust by reson of their owne affairs, which they seemed rather to applie than others that credited

ländern, die jährlich wie Flut und Ebbe kamen und wieder abzogen. Dagegen bildeten sich Kolonien von Engländern, welche sich in den niederländischen Städten fürs Leben oder doch auf mehrere Jahre niederließen. Diese Kolonien bestanden in erster Linie aus den Lehrlingen, die "on this side of the seas" den größten Teil ihrer Lehrjahre verbrachten, die Geschäfte des Meisters hier verwalteten und zu gleicher Zeit den Handel erlernten. Daneben entstand aber eine große Gruppe Mitglieder, welche von den Niederlanden aus auf eigene Rechnung mit ihrem Mutterlande handelten oder als Faktoren die Geschäfte der in England zurückgebliebenen Brüder verwalteten 1).

Auch die Rechtsstellung im Ausland mußte sieh denzufolge ändern. Für eine Gruppe Kaufleute, welche sieh nur vorübergehend im Auslande aufhielten und nach ihren eignen Grundsätzen Handel trieben, war der Genuß des heimischen Rechtes geradezu eine Notwendigkeit. Dies war aber nicht mehr der Fall, nachdem anstatt dieser kommenden und gehenden Scharen sich Kolonien von auf längere Zeit angesiedelten Leuten gebildet hatten, die durch fäglichen Umgang, durch fägliche Geschäfte und Heiraten dauernd mit den Eingeborenen verbunden waren, ja sich mit ihnen zu vermischen anfingen?). Und dieselben Umstände mußten, zumal unter dem Einfluß der Ansätze zu einer universellen Kultur, welche die Renaissance brachte, dazu führen, daß man auch seitens der Eingeborenen bereit war, den Fremden den gleichen

Vgl. auch EURENBERG, Hamburg und England 210, 211, 220, 263.
 Auch in Norddeutschland waren im Anfang des 17. Jahrhunderts die Merchaut-Adventurers fast nur während ihrer Lehrlingszeit oder (und) als Faktor beschäftigt. Auch einige Großhändler zweiter Hand werden aber erwähnt.

<sup>2)</sup> Vgl. Note 7 S. 417 und die häufigen Bestimmungen in den Laws and Ordinances über das Kaufen von Land in den Niederlanden und das Heiraten niederländischer Frauen seitens der Brüder der Fellowship. Beides war verhoten. Der Übertreter wurde seiner Mitgliedschaft verlustig, und die Kinder aus dergleichen Mischehen konnten nicht wie die andern Söhne der Mitglieder ohne Lehrlingszeit zugelassen werden. Das Verbot wurde aber immer wieder übertreten, so daß man 1564 genötigt war, die vorher geschlossenen Ehen gelten zu lassen. In der Zukunft sollte aber das Verbot streng gehandhabt werden. Eben durch die geübte Nachsicht war dieses erneute Verbot jedoch noch weniger wirksam als das frühere. 1609 wurden denn auch gemischte Ehen erlaubt, falls die Fellowship ihre Zustimmung gegeben hatte.

Rechtsschutz wie den Eingeborenen zuteil werden zu lassen. Dagegen wurden jetzt auch die den Fremden gewährten Privilegien als eine nicht gerechtfertigte Ausnahme vom gemeinen Recht betrachtet, zumal wenn durch diese Privilegien die Fremden den Eingeborenen gegenüber bevorzugt wurden. Die Privilegien, welche die Merchant-Adventurers nachher in den holländischen und seeländischen Städten, wo die Bruderschaft ihren Sitz hatte, gewährt wurden, gingen denn auch, insbesondere auf justitiellem Gebiete, viel weniger weit als die früheren Antwerpener'). Und es ist merkwürdig, daß nur niedergehende Städte wie Delft und Dordrecht oder das damals noch schwache Rotterdam mit den Merchant-Adventurers zur Verständigung kamen. Mit dem mächtigen Amsterdam, das doch der Nachfolger Antwerpens war, haben sie niemals im Ernst unterhandelt.

Darum brauchte Amsterdam aber den Handel mit England, auch in Tuchen, nicht aufzugeben. Aber nicht die Mitglieder der stolzen und konservativen Gesellschaft der Merchant-Adventurers, sondern die freien Interloper waren es, die hier den Verkehr vermittelten. Diese brauchten sich nicht an die schwerfällige Betriebsweise der Merchant-Adventurers zu halten und konnten die modernen Handelsgewohnheiten, welche sich an der Amsterdamer Börse zu bilden anfingen, annehmen.

Dieser Vorgang ist bezeichnend für die Änderung der Umstände.

Nicht mehr war für die Engländer der Genuß der Privilegien und die Zugehörigkeit zur Gesellschaft der Merchant-Adventurers die notwendige Voraussetzung, um an dem Handel mit den Niederlanden teilzunehmen. Auch ohne Privileg war der Kaufmann gegen Unrecht und Gewalt gesichert, und viele Häfen standen den Interlopern offen.

Die Beteiligung der Interloper an dem Tuchhandel war dem auch nicht mehr zu beseitigen. Die Merchant-Adventurers versuchten dies jedoch wiederholt, aber stets ohne Erfolg. Da unter den veränderten Umständen die Fellowship nicht mehr in der Lage war, die Interloper vom Handel mit den Niederlanden ab-

<sup>1)</sup> TE LINTUM 57.

zuhalten, rief sie jetzt dazu die Regierung der Niederlande zur Hilfe i). Als diese nicht darauf einging griffen sie zu einem anderen Mittel und versuchten durch Ermäßigung der Bestimmungen über den Zutritt zur Fellowship die Interloper zu überreden, sich der Gesellschaft anzuschließen 2). Aber als auch dies mißlang, zogen die Merchant-Adventurers sich zurück in der stolzen Bewußtheit ihrer Superiorität als Mitglieder der alten Bruderschaft und begnügten sich mit einem verächtlichen, sei es auch etwas verdrießlichem Herabsehen auf die Emporkömmlinge, die ohne Privilegien und ohne Stint of Trade so gute Geschäfte machten. Die Merchant-Adventurers suchten dann wieder ihr Heil in der größtmöglichen Beschränkung der Mitgliederzahl.). Aber jetzt trug dieses Bestreben einen ganz anderen Charakter als am Ende des 15. Jahrhunderts, als sie durch die obenerwähmten Parlamentsakte gezwungen werden mußten, einen jeden als Mitglied zuzulassen. Damals war die Zugehörigkeit zur Fellowship die unerläßliche Voraussetzung für jeden erfolgreichen Handel mit den Niederlanden, und war jede Beschränkung der Mitgliederzahl zugleich eine Beschränkung der Konkurrenz. Jetzt aber war es das Bestreben der Merchant-Adventurers den Genuß der ihnen noch immer zustehenden Privilegien einer möglichst kleinen Zahl zuteil werden zu lassen, nicht damit diese den ganzen Handel monopolisieren konnten, sondern damit ihre Mitglieder den andern Kaufleuten gegenüber einen Vorzug haben würden.

Auch dieser Zug zeigt treffend, wie wenig Berechtigung das Bestehen der Privilegien jetzt noch hatte; aus einer Maßregel zur Hebung des ganzen Handels zwischen England und den

<sup>1)</sup> TE LINTUM erwähnt verschiedene dergleichen Versuche. Bemerkenswert ist es, dab, während in früheren Jahrhunderten die Regierung immer bemüht war, den Merchant-Adventurers in der Handhabung ihrer Privilegien beizustehen, jetzt sowohl die Staaten von Holland wie die Generalstaaten bemüht waren, den Verkehr der Interloper zu schützen. Freilich war dabei viel Mißgunst der Städte, wo kein Court gefestigt war, im Spiel, aber es beweist dieser Gegensatz doch, daß man jetzt überzeugt war von der Möglichkeit, den englischen Handel ohne Privilegien und ohne Organisation der Kaufleute zu treiben, auch wenn man dadurch den Handel der Merchant-Adventurers verlieren sollte.

<sup>2)</sup> Laws and Ordinances 246 (Note) und 247.

<sup>3)</sup> Vgl. Note 1 S. 418.

Niederlanden waren sie eine gänzlich unmotivierte Bevorteilung einer kleinen Gruppe, den andern Kaufleuten zum Nachteil, geworden.

Der Streit gegen die Interlopers wurde den Merchaut-Adventurers noch erschwert durch den Umstand, daß auch innerhalb der Gesellschaft eine große Anzahl Kaufleute es mit den Interlopern hielten, weil sie an dem Handel dieser letzteren das größte Interesse hatten. Denn auch innerlich hatte eine Zersetzung stattgefunden.

Die veränderte Betriebsweise nämlich hatte auch die Möglichkeit zu größerer Differenzierung unter den Mitgliedern geschaffen. Sowohl in den Laws and Ordinances als in den Records of the Merchant-Adventurers of New Castle finden wir denn auch häufig Bestimmungen, welche den Zweck verfolgen, die anfängliche Gleichheit zwischen den Brüdern zu erhalten, und zu verhindern suchen: "that the rich eat out the poor". Aber offenbar waren diese Versuche vergeblich. Aus dem Jahre 1548 wird uns ja berichtet, daß der ganze Wollen- und Tuchhandel zu New Castle in den Händen von zwei oder drei reichen Brüdern konzentriert war 1). Denselben Zweck, wie die damals getroffene - aber wohl ohne Erfolg gebliebene - Maßregel, verfolgen offenbar die zahlreichen Bestimmungen aus den Laws and Ordinances, welche verhindern sollen, daß zwei oder mehrere Brüder, indem sie sieh zu einer Handelsgesellschaft zusammentun, den schwächeren Brüdern durch ihre größere Kapitalkraft das Geschäft verderben.

Alle diese Maßregeln konnten nicht helfen. Während der Handel sich nach und nach in den Händen der reichen Brüder konzentrierte, entstand eine ganze Gruppe von Mitgliedern, die sich nicht mehr auf eigene Rechnung am Handel beteiligten. Aber darum war doch die Zugehörigkeit zur Bruderschaft für diese "untrading Brethren") noch nicht wertlos geworden. Nicht allein wurden ihre Interessen geschützt durch die Bestimmung, welche 1573 zu New Castle getroffen ward"), daß die Mitglieder

<sup>1)</sup> Records of the Merchant Adventurers of New Castle I 36.

<sup>2)</sup> Records Merchant-Adventurers of New Castle I 13.

<sup>3)</sup> Ibidem 72.

der Bruderschaft "beyond the seas", i. e. in den Niederlanden, außer Lehrlingen und Söhnen keine Diener haben sollten, die nicht selber Mitglieder der Gesellschaft wären, auch die bloben Rechte, welche ihnen als Mitglieder der Gesellschaft in England wie auf dem Festlande zustanden, konnten zu einer Einnahmequelle werden.

Es war nämlich verboten, mehr als einen Lehrling zu gleicher Zeit zu halten: gestattet war aber, daß Lehrlinge von einem zum anderen Meister übergingen. Diese Bestimmung benützend, nahmen nun die "untrading Brethren" Lehrlinge an. bloß um sie später in den Dienst der reichen Kaufleute, die ein größeres Personal bedurften, übergehen zu lassen"). Auch den Interlopera ließen sie den Genuß der Rechte der Gesellschaft zuteil werden, indem sie die Interloper nominell als ihre Lehrlinge annahmen und ihnen gestatteten, auf eigene Rechnung Handel zu treiben"). Sehr verbreitet scheint der Misbrauch gewesen zu sein, daß Merchant-Adventurers Interlopers gestatteten, auf ihren (der Mitglieder) Namen Güter zu versenden und dadurch von den den Mitgliedern zustehenden Zollvergünstigungen zu profitieren"). So konnte te Lantum") eine Klasse Mitglieder erwähnen, die nicht eigentlich Handel treiben, sondera nur Schmarotzer sind is

Daß diese veränderten Umstände nicht ohne Rückwirkung bleiben konnten auf das innere Leben und die Organisation der Gesellschaft, ist begreiflich. Denn, wie gezeigt wurde, war diese Organisation ganz und gar zugeschnitten auf den mintelalterlichen.

<sup>1)</sup> Records of the Merchant-Adventurers of New Castle I 13.

<sup>2)</sup> Ibidem 8.

<sup>3)</sup> Laws and Ordinances 63 ff.

<sup>4)</sup> Op. cit. 174.

<sup>5)</sup> Im Jahre 1612 mußte den Interlopern von der General Court in Hamburg formell gestattet werden, derthin Güter von nichtenglischer Herkunft auszuführen, vorausgesetzt, daß sie der Genossenschaft eine Gebühr entrichteten und die Güter an Mitglieder derselben konsignierten. Diese letzten treten also als Kommissionäre für die Interloper auf. Wie die Erwähnung des "Unfreemens Toll" als ein allen bekannter Begriff beweist, war dieser Beschuß nicht eine den Interlopern gemachte Konzession, sondern ein, wohl mitblungener Versuch, den Handel der Interloper wenigstens in gewissen Schränken zu halten. Laws and Ordinances 32.

Verhältnissen. Für die Verhältnisse, wie sie sich unter dem Einflut der neuen Betriebsweise entwickelt hatten, war das alte Kleid nicht mehr passend. Insbesondere entstand die Gefahr, dats in den General-Courts, welche nach wie vor auf dem Kontinente abgehalten wurden und noch immer als das höchste Organ der Gesellschaft galten, nicht die Londoner Großhändler, sondern die in den Niederlanden ansässigen Brüder die Mehrheit bildeten. Denn nicht nur die vollberechtigten Brüder durften in diesen Courts eine Stimme abgeben, auch den Lehrlingen, welche Faktor oder "Atturney" waren, stand dieses Recht zu"). Daß die Londoner Kaufleute, die von alters her gewöhnt waren, in der Gesellschaft die erste Rolle zu spielen, dies nicht ohne weiteres geschehen ließen, ist begreitlich. Da sie auch beim Hofe durch ihren Reichtum einflußreich waren, gelang es ihnen vielfach, ihren Ansiehten zum Sieg zu verhelfen?).

Dieser Streit wird uns anschaulich gemacht durch ein von SCHANZ ) herausgegebenes, aber erst von Lingelbach ') richtig gewürdigtes Dokument, welches uns sowohl den faktischen Einfluß, welcher von den Londonern ausgeübt wurde, wie auch die formell noch immer leitende Steilung der General Courts auf dem

<sup>1)</sup> Die anderen Lehrlinge durften nur "with due Reverence" Wünsche äußern. In den Laws and Ordinances treffen wir an 1. Lehrlinge, welche als Faktor oder "Atturnye" auftreten Seite 20, 49). Faktoren trieben Handel für fremde Rechnung, aber ohne den Namen des Auftraggebers zu nennen Laws and Ordinances 132). Häufig findet man aber auch den Ausdruck "his Masters factor" (so Laws and Ordinances S. 20). Atturnys scheinen Prokuristen gewesen zu sein, denen eine formell geschriebene Vollmacht gegeben wurde, welche dem Gouverneur gezeigt werden sollte. Daneben werden noch "Covenant-Servants" erwähnt, welche eine von gewöhnlichen Bedienten abweichende Stellung eingenommen zu haben scheinen (Laws and Ordinances 20, 92, 132). Die Gesellschaft ernannte auch noch eigne "Broker", deren Stellung eine untergeordnete war (Laws and Ordinances 9).

<sup>2)</sup> Wie sehr die Londoner reicher und anschnlicher waren als die Mitglieder in den anderen englischen Städten, zeigt uns die Bestimmung, daß die Londoner nur Großhandel treiben durften, während in anderen Städten auch das Treiben von Detailhandel gestattet war (Laws and Ordinances 111, 114, 115).

<sup>3)</sup> Op. cit. II, Urkundliche Beilagen 132.

<sup>4)</sup> In die Transactions of the Royal Historical Society S. 59.

Kontinente veranschaulicht. Nachdem ein General Court in Antwerpen 1542 zweimal nacheinander einen Gouverneur gewählt hatte, der die Ernennung ablehnte, schrieb man an die Londoner Mitglieder "being wyse and grave men, and men off great experience" mit der Bitte, einen geeigneten Kandidaten zu nennen: "whom they (i. e. der General Court in Antwerpen) sholde and wolle elect to the rome abovesayd". Es scheint, daß der darauf von London Empfohlene den Antwerpenern nicht gefiel, denn ungeachtet der Empfehlung wählten sie darauf einen anderen, der in den Augen der Londoner für das Amt gar nicht taugte. Die Londoner gerieten darüber in die größte Entrüstung und beklagten sich, daß die Antwerpener "nether regarding the keping of theyre promes nether vett having suche respect as they owght to have hadde to the marchauntis here being theyr heddis (heads) and masters" einen ganz und gar unfähigen Mann gewählt hatten.

Eine Deputation, wozu auch der berühmte Th. Gresham gehörte, ersuchte den Privy council, angesichts des ihnen angetanen Hohns und der Mißachtung, welche die Antwerpener für den guten Rat und die Briefe der Londoner gezeigt hatten, die Wahl nichtig zu erklären und die Antwerpener anzuweisen, den Kandidaten der Londoner, ihrem Versprechen gemäß, jetzt noch zu wählen. Der Privy-Conneil wandte darauf seinen Einfluß zugunsten der Londoner an, aber leider ist uns unbekannt ob dies die Sache ins Reine brachte.

Zu einer gründlichen Statutenänderung, wodurch der Londoner Abteilung auch formell eine ihrem faktischen Einfluß angemessene Stellung zuerkannt wurde, ist es jedoch niemals gekommen. Bis zum Untergang der Gesellschaft blieb dem Namen nach der General Court im "Marte Town" im Besitz der höchsten Macht.

In einem Lande, wo, wie in England, fast nie eine ganz neue Institution geschaffen, sondern immer das Alte modifiziert wird, war dies fast selbstverständlich. Doch mag auch dazu beigetragen haben die Mißgunst der kleineren englischen Städte. Auch fürchteten die Londoner vielleicht, und angesichts der mächtigen Bewegung, die sich im 17. Jahrhundert gegen die monopolisierten Kompagnien erhob, nicht ohne Ursache, daß, wenn einmal zu

einer gründlichen Statutenänderung geschritten wurde, die Frage sich aufdrängen würde, ob wohl genügender Grund zur Handhabung der Gesellschaft und ihrer Privilegien vorliege.

Dies hinderte die Londoner aber nicht, faktisch ihren Willen wohl meistens durchzusetzen, auf einzelne Punkte selbst sich auch formell einen mehr oder weniger ausgedehnten Einfluß zusichern zu lassen. So ist schon in die Sammlung Laws and Ordinances, welche 1611 zusammengestellt wurde, die Bestimmung aufgenommen 1), daß kein Beschluß "concerning shipping" genommen werden kaun, wenn nicht vorher die Meinung der Londoner eingeholt worden ist. Dasselbe geschah 1634 mit Beschlüßsen vom General Court in Hamburg, die über Prüfung der Tücher gefaßt wurden 2).

Der größte Schritt in dieser Hinsicht wurde 1688 gemacht, im selben Jahre, das der Gesellschaft die Aufhebung ihres Monopols brachte. In einem "Agreement between the residences of London and Hamburgh" wurde bestimmt, 1. daß die Londoner ihren eigenen Abteilungsvorstand. "deputy and associates", wählen dürften. 2. daß in der Zukunft keine die ganze Gesellschaft bindende Verordnung vom General Court in Hamburg würde erlassen und keine Abgaben würden erhoben werden ohne vorherige Zustimmung von London. 3. daß diese Bestimmungen nicht ohne Zustimmung Londons widerrufen werden dürften.

Während also auch damals noch die nominelle Hoheit des General Courts beibehalten blieb, wurde faktisch den Londonern die Macht gegeben, wenigstens alle anbeliebsamen Bestimmungen fernzuhalten °).

<sup>1)</sup> Laws and Ordinances 56.

<sup>2)</sup> LINGELBACH in den Transactions of the Royal Historical Society 58.

<sup>3)</sup> Daß auch im 16. Jahrhundert noch immer der Sitz der General Court, also des Hauptvorstands der Gesellschaft, auf dem Festlande lag, dafür bieten insbesondere die Records of the Merchant-Adventurers of New Castle eine Fülle von Belegen. Nur einige besonders schlagende seien hier erwähnt. In einer am 9. Januar 1609 zu Middelburg abgehaltenen General Court, welche von dem bekannten Sekretär der Fellowship John Wheelen, besucht wurde, heißt es von Middelburg: "where att this tyme the Auctorytie and Government of the Companye as in the Cheife Courte, solie remayneth" (Records 1 S. 109). 1619 war die Chief Court nach Hamburg verlegt worden. In

Fassen wir das Ergebnis der vorigen Blätter zusammen. Wir haben gesehen, wie die gemeinsamen Interessen der Kaufleute

einem Schreiben der Middelburger Court wird gesagt, daß alle die Bücher der Gesellschaft "are att the Cheife Courte, which is now at Hamburgh" (ibid. 125). Und in dem großen Prozesse, den die Merchant-Adventurers von New Castle um 1640 mit den Londonern führten, weisen die letzteren darauf hin, daß es ungeachtet der verschiedenen bestehenden Courts nur eine Gesellschaft der Merchant-Adventurers of England gibt, welche alle Mitglieder bindet "by such orders as should be made by the head court of their society which ever was and is yet beyond the seas and not in London (Records II 19).

Ich glaube, daß angesichts dieser Belege auch Dr. TE LINTUM, welcher in seinem öfters zitierten Buche behauptet, daß seit 1505 der Hauptvorstand der Merchant-Adventurers nicht auf dem Festlande, sondern in London ansässig war, die Unrichtigkeit dieser Darstellung wird zugeben müssen.

Das von te Lintum herangezogene Material besagt meines Erachtens nur, 1. daß im 17. Jahrhundert die ansehnlichen Merchant-Adventurers, auch die Mitglieder des Hauptvorstands, sich vielfach in London aufhielten; 2. daß die Londoner Mitglieder den größten Einfluß auf die Entschließungen über die Gründung neuer Courts hatten. Beides stimmt ganz überein mit dem oben Gesagten, aber berechtigt nicht zu der Annahme, daß nun auch der "Chief Court" nach England verlegt worden war. Da TE LINTUM es denn auch ganz und gar unterläßt, die Beweise, welche Lingelbach für seine, denjenigen TE LINTUMS entgegengesetzten Ansichten anführt, zu besprechen, geschweige denn zu widerlegen, und es sogar den Schein hat, als ob TE LIN-TUM mit Ausnahme der öfter zitierten Einleitung die Laws and Ordinances nur ganz oberflächlich gelesen hat, wie ihm auch der Aufsatz Limerenachs in den Transactions R. H. S. und die Records der Merchant-Adventurers of New Castle ganz und gar unbekannt zu sein scheinen, dürfte wohl ohne weiteres an diesen Behauptungen vorübergegangen werden. Merkwürdig ist nur, daß Herr te Lintum dem Amsterdamer Manuskript Beweise für dieselben entnehmen will. Denn er fängt selber damit an, aus diesem Manuskripte die oben erwähnte Bestimmung wiederzugeben, wonach die Wahl von zwei Gouverneuren jährlich "on this side of the sea" stattfinden soll. Diese Bestimmung aber, behauptet Herr te Lintum, sei in der Zeit der Entstehung dieses Manuskripts schon nicht mehr zutreffend und gebe einen veralteten Zustand wieder.

Nun steht fest, daß das Manuskript 1565 verfaßt wurde, für die Amsterdamer Abgeordneten auf einer zu Brügge abgehaltenen Konferenz, wo die Handelsbeziehungen mit Eugland geregelt werden sollten. Das Manuskript war bestimmt, diesen Abgeordneten einen Einblick in die Ordnung der Gesellschaft der Merchant-Adventurers zu gewähren. Da ist es doch recht unwahrscheinlich, daß der Verfasser eine Bestimmung wie die obengenannte abschreiben würde, falls sie schon lange außer Kraft gesetzt wäre, eine Bestimmung,

einer Nationalität die Aneinanderschließung in der Fremde nicht nur natürlich, sondern geradezu notwendig machten. Den anfänglichen Bedürfnissen genügte eine lose Organisation. Wie aber stets im Mittelalter eine solche Organisation nicht nur eine Seite des Lebens der beteiligten Personen oder einzelne Handlungen regelte, so führte auch hier das Bedürfnis nach Regelung der Betriebsweise zu einer Organisation, die das ganze Leben der Kaufleute "on this side of the seas" umfaßte. Damit der gute Ruf der Engländer, die solide Betriebsweise, die notwendige gegenseitige Beschränkung der Konkurrenz gewahrt blieben, war es notwendig, nur anständige Kaufleute, geborene Engländer, die in dem Geschäft eines der Brüder die Handlung gelernt hatten, als Mitglieder zuzulassen.

Das Bedürfnis einer gemeinsamen Vertretung war an erster Stelle auf den von allen besuchten Märkten vorhanden: dort war also auch der Sitz des Vorstandes. Ebenso wurden im Auslande, wo sich alle Kaufleute, die gemeinsam den Genuß der verliehenen

die noch dazu nicht im Corpus der Satzungen der Fellowship, sondern unter den "other acts of court not being in the register" aufgenommen ist. Der einzige Beweis, den TE LINTUM für das Alter dieser Bestimmung beibringt, ist, daß in der hier abgeschriebenen Sammlung von Verordnungen nicht die Rede ist von den 24 "assistants", welche — nach TE LINTUM — seit 1505 in London verblieben. TE LINTUM deutet das Schreiben Heinrichs VII. vom 24. Januar 1506 (Schanz II 553) nämlich so, als ob darin von einem besonderen Kolleg von Assistants die Rede sei, das neben dem Court of Assistants, der auf dem Kontinent ansässig blieb, in London seinen Sitz haben würde. Auch diese Deutung ist aber falsch. Wie wenig in diesem Briefe von einem in London ansässigen Gerichte die Rede ist, erhellt schon aus der Bestimmung, daß als Gefängnis für die Vollstreckung der Strafe zu Ualais angewiesen wird.

TE LINTUM wird sich vielleicht darauf berufen, daß in dieser Charte zum ersten Male dem Gouverneur die Befügnis erteilt wird, Versammlungen in London zu berufen. Die Beifügung aber "at the place of old accustomedbeweist, daß nichts Neues eingestellt, sondern einfach Althergebrachtes neu sanktioniert wird. Und auch nach te Lintums Meinung war früher der Sitz der Merchant-Adventurers auf dem Kontinent. Die Stelle beweist nur, daß damals Versammlungen nicht nur auf dem Kontinent, sondern auch in London abgehalten wurden. Dies war auch natürlich, da die Bruderschaft ja im Anfang ausschließlich aus Londonern bestand. Auch damals aber mußte die Wahl des Vorstandes schon auf dem Kontinent stattfinden (SCHANZ II 550).

Privilegien hatten, trafen, die allgemeinen Versammlungen abgehalten, die neuen Brüder augenommen, die Verordnungen gemacht und widerrufen.

All diese Umstände, welche zu dieser Organisation der Merchant-Adventurers leiteten, waren nicht nur in diesem Falle vorhanden, sondern sind zutreffend für den Zustand und die Bedürfnisse aller Fremdkaufleute im Mittelalter. Da das Entstehen und die Organisation der Merchant-Adventurers eine notwendige Folge war der mittelalterlichen Betriebsweise, kann auch die Organisation dieser Bruderschaft, wenigstens ihren Hauptzügen nach, wohl als typisch für andere derartigen Verbände gelten.

Dies an mehreren Beispielen weiter auszuführen, ist mir hier nicht möglich. Nur einen Fall möchte ich erwähnen, wo es sich ebenfalls um eine Organisation des Handels zwischen England und den Niederlanden handelt. Ich meine die flämische Hanse von London, deren innere Organisation, wie ich glaube, deutlicher wird, wenn wir sie auffassen als eine den Merchant-Adventurers ähmliche Organisation. Erst die Vergleichung dieser beiden Organisationen führt uns zum vollständigen Begreifen verschiedener Stellen in den Statuten der flämischen Hanse.

Was die Merchant-Adventurers waren für den von England aus mit den Niederlanden betriebenen Handel, war für eine ältere Zeit die flandrische Hanse für den Handel von Flandern mit England<sup>1</sup>). Sie war eine Bruderschaft, in die nur Mitglieder der lokalen Kaufmannsgilden eintreten konnten<sup>2</sup>).

Den Söhnen der Hansemitglieder war der Zutritt leichter als andern. Der Verein hatte das Monopol des auswärtigen Handels Flanderns, insbesondere des mit England. Seiner Waren ver-

<sup>1)</sup> Vgl. über diese Organisation H. PIRENNE, La hanse flamande de Londres, Bruxelles 1899. K. HÖHLBAUM, Über die flandrische Hanse von Lendon, Hansische Geschichtsblätter 1899. Den Text der Statuten in lateinischer und französischer Fassung bei WARNKERIG, Flandrische Staats- und Rechtsgeschichte I, Diplomatischer Anhang 81.

<sup>2)</sup> Eine Föderation der lokalen Gilden war sie eigentlich nicht. Ein persönlicher Eintritt jedes einzelnen Mitglieds dieser Gilden war erforderlich. Daß den Gilden als solchen irgendwelcher Anteil an der Administration zukan, geht aus nichts hervor.

lustig wurde jeder, der, ohne zum Verein zu gehören, in England, oder wo sonst die Hanse handelte, angetroffen wurde.

Wie Pirenne bemerkt, sind in der Hanse zwei Gruppen zu unterscheiden.). Die erste umfaßt die Kaufleute aus Brügge und den in der Nähe von Brügge gelegenen Kleinstädten, die andere die Leute aus Ypern und dessen Umgebung.

Es ist merkwürdig, daß auch diese beiden Städte, früher als alle anderen zur Hanse gehörigen, in England Privilegien erhielten?). Aus diesem Umstand läßt sich die genannte Gruppierung und ebenso die leitende Stellung dieser beiden Städte einfach erklären. Die Einwohner der kleinen Nachbarstädte werden sich den Kaufleuten der beiden Handelszentren augeschlossen haben, damit sie im Gefolge dieser auch den Genuß der diesen zustehenden Privilegien erlangten. Andererseits verstärkte der Zutritt dieser neuen Mitglieder die Macht und das Ansehen jener auf der Reise und am Bestimmungsort.

Ganz wie bei den Merchant-Adventurers gaben also auch hier der gemeinsame Genuß der Privilegien und das Bedürfnis nach Vertretung der gemeinsamen Interessen den Stoß zur Bildung einer Organisation.

Der Vertreter nach außen war der Hansegraf<sup>\*</sup>), der zugleich bei Zwistigkeiten unter den Mitgliedern nach heimischem Rechte Recht sprach<sup>\*</sup>). Der Vorstand wurde gebildet vom Hansegrafen, mit dem Fähnrich "Scildraka" genannt, der den Ypern entnommen werden mußte, und eine Anzahl "inventores".

Genau war bestimmt, wie viele dieser "Inventores" aus jeder teilnehmenden Stadt genommen werden sollten.

<sup>1)</sup> Op. cit. 28.

<sup>2)</sup> Höhlbaum, op. cit. 159 ff.

<sup>3)</sup> PIRENNE, op. cit. 21 ff. Höhlbaum 163 ff. Daß die ältesten Privilegien von Brügge und Ypern wesentlich jünger sind als die Abfassung der uns bekannten Lesung der Statuten der Hanse, scheint mir zu dieser Annahme kein Hindernis. Es ist doch wohl die Verleihung dieser Privilegien nur die Folge, vielleicht nur die Anerkennung der hervorragenden Stellung, welche die Kanfleute dieser Städte schon längst einnahmen.

<sup>4)</sup> Er mußte Bürger von Brügge sein.

<sup>5)</sup> PIRENNE 30 ff. Höhlbaum 153 ff.

Wie bei den Merchant-Adventurers wurden auch die Mitglieder dieses Vorstandes nicht in der Heimat, sondern in England, im "Marte Towne", wie die Merchant-Adventurers sagten, gewählt.

Deutlich geht dies hervor aus der Bestimmung der Statuten, dan: "in omni pleno jure hansae debent habere illi de Brugis octo inventores si praesentes sunt; et illi de Ypra debent eligere scildraca, et si unus solus ibi esset debet esse scildraca et illi de Ypra debent quatuor inventores si sunt praesentes; sed si nullus de Ypra ibi esset, illi de Dixmuda debent esse scildraca et duos habere inventores, si ibi essent...").

Pirenne<sup>2</sup>) hat schon bemerkt, daß die Bestimmung aus den Statuten der Hanse von Valenciennes, welche die Mitglieder verpflichtete, bewaffnet und im Harnisch den Markt zu besuchen, nur Sinn hatte, wenn von einem auswärtigen Markte die Rede war. Ebensowenig Sinn würden die oben wiedergegebenen Bestimmungen haben über das, was geschehen sollte, wenn keine Einwohner von Brügge und den anderen Städten in genügender Zahl anwesend waren, am die ihnen zugewiesene Anzahl Vorstandsmitglieder zu stellen, wenn von einer zu Hause abgehaltenen Wahl die Rede war ). Ja es scheint, das mit der Zurückkehr nach Flandern auch das Amt aufhörte. In dem lateinischen Text finden wir wenigstens ein besonderes Kolleg erwähnt, das über die Bestimmung von Gütern entschied, welche von einem der Mitglieder in England hinterlassen worden und vom Scildraka heimgeführt waren. Wie sehr die Bestimmungen, welche uns über Organisation und Wirkung der Hanse überliefert sind, die Regelung der Verhältnisse im Auslande ins Auge faßten, geht auch hervor aus der Bestimmung (Art. 6 der lateinischen Statuten), daß ein Mitglied, das vor dem Hansegericht verklagt worden war, seine Zeugen nicht daselbst, sondern an einer der nächstfolgen-

<sup>1)</sup> Lateinischer Text § 3.

<sup>2)</sup> Op. cit. 19.

<sup>3)</sup> Daß auch nicht eine Versammlung in Flandern gemeint ist, geht hervor aus dem Worte "ibi", das in dem französischen Text wiedergegeben wird mit "où on hanseroit".

den Messen in Flandern vor einer besonders dazu eingesetzten Kommission vorführen sollte <sup>1</sup>).

Und zum Schluß möchte ich hinweisen auf die Bestimmungen über die Zulassung neuer Mitglieder. Die lateinische Fassung der Statuten bestimmt, daß dies nur geschehen konute "apud Londonium, vel apud Winchester, vel apud Sanctum yvonem vel in portu Angliae vel in portu Scothiae ubi potest luerarir, d. h. nur in einer der von den Mitgliedern der Hanse regelmäßig besuchten Städte oder Hafen, wo die Mitgliedschaft (herkömmlicherweise) gewonnen werden konnte. Die französischen Statuten behandeln in einem absonderlichen Paragraphen auch die Zulassung zu Brügge. Ungeachtet dieser gesonderten Erwähnung konnte man meinen, daß die Zulassung zu Brügge auch früher möglich war und die Nichterwähnung Brügges als Zulassungsort in den lateinischen Statuten einer unwillkürlichen Auslassung zuzuschreiben sei <sup>2</sup>).

Jedoch eine Vergleichung mit den bezüglichen Bestimmungen bei den Merchant-Adventurers, wo, wie gesagt, die Zulassung der Regel nach nur im Marte-Town und nur mit besonderer Ermächtigung des General Court auch in London geschehen konnte, muß, glaube ich, auch in diesem Falle zu einer anderen Ansicht führen und die Annahme wahrscheinlich machen, daß in der älteren Zeit, der die lateinische Fassung der Statuten entstammt, die Zulassung zu Brügge wirklich unmöglich war.

<sup>1)</sup> Vgl. KŒHNE, Das Hansgrafenamt 223.

<sup>2)</sup> So PIRENNE S. 21.

## Probleme der deutschen Agrargeschichte.

Von

#### G. Caro.

Von verschiedenen Gesichtspunkten aus ist die deutsche Agrargeschichte in neuerer Zeit behandelt worden b. Ausbildung und Verfall der Großgrundherrschaften des früheren Mittelalters bilden den wesentlichen Gegenstand der einen Gruppe von Forschungen. die andere legt das Schwergewicht auf die grundstürzenden Agrarreformen des ausgehenden achtzehnten und des neunzehnten Jahrhunderts und greift nur, gleichsam einleitungsweise, mehr oder weniger weit auf die vorher bestehenden Verhältnisse zurück. In der Mitte aber wiederum recht isoliert, liegt die umfangreiche, um den Bauernkrieg von 1525 gruppierte Literatur. die, vorzugsweise dessen äußerem Verlauf zugewandt, doch aicht verabsäumen konnte, auch Ursachen und Wirkungen in ihr Bereich zu ziehen. Bei der Zwiespältigkeit der Behandlungsweise sind ein wenig die Fragen in den Hintergrund geschoben worden. die mit den leitenden Gesichtspunkten nicht unmittelbar zusammenhängen; es kommen wohl auch die Zeitepochen zu kurz, in denen die eine oder die andere Form der Agrarverfassung noch nicht oder nicht mehr voll ausgebildet war. Am nachhaltigsten hat aber die Verschiedenheit der Ausgangspunkte für die Untersuchungen auf die Problemstellung eingewirkt. Wer die Zustände

<sup>1)</sup> Vorliegende Skizze mit umfangreichen Literaturnachweisen zu belasten erschien überflüssig, da alles wesentliche jetzt zusammengestellt ist in der neuen (siebenten) Auflage von DAHLMANN-WALTZ, Quellenkunde der deutschen Geschichte, Leipzig 1905, s. besonders S. 117 ff. u. S. 310 ff.; vgl. auch G. v. Bellow, Der Osten und der Westen Deutschlands, in Territorium und Stadt (Hist, Bibliothek, bg. v. d. Redaktion der Hist. Ztschr. B. 11, 1900) S. 1 ff.

434 G. Caro

der Neuzeit ins Auge faßt, konzentriert sein Interesse auf das ostelbische Rittergut, oder sucht etwa zu zeigen, inwieweit dessen charakteristische Formen in anderen Gegenden Deutschlands sich nicht wiederfinden: ebenso nimmt die Villikation eine zentrale Stellung ein in der Betrachtung des früheren Mittelalters, und keine gangbare Brücke verbindet die beiden, nach Raum und Zeit so weit voneimander entfernten Institutionen. Den gesamten, mehr als tausendjährigen Entwicklungsgang selbst nur unter lokader Begrenzung darzustellen, ist noch erst selten versucht worden. So wird es nicht unangebracht sein, einige Momente zu erörtern, die zur Zusammenfassung der deutschen Agrargeschichte unter einheitlichen Gesichtspunkten hinleiten.

Das Bestreben, die Füile der Einzeltatsachen zu ordnen und zu sichten, hat zu begrifflichen Scheidungen Anlaß gegeben 3. deren wesentlichste die Gegenüberstellung von zwei Formen der Agrarverfassung ist, von Grundherrschaft und Gutsberrschaft. Der Grundherr nutzt den in seinem Obereigentum befindlichen Boden nicht selbst durch eigenen oder für seine Rechnung geführten Landwirtschaftsbetrieb, sondern begnügt sich mit der Grundrente, die ihm unter mannigfachen Rechtstiteln von den Hintersassen geleistet wird. Auch der Gassherr bezieht solche Rente; aber für ihn fällt der Schwerpunkt der Bodennutzung in den Eigenbau. zu dessen Betrieb ihm die Frondienste der abhängigen Bauern zu Gebote standen. Während des 18. Jahrhunderts und schon früher hatte die Gutsherrschaft ihre Stätte im Osten Deutschlands; am Rhein und in Schwaben war der landwirtschaftliche Großbetrieb in Gestalt des Ritterguts, der ienseits der Elbe vorherrschte, so gut wie unbekannt, in den übrigen Ländern deutscher Zunge war er nicht stark verbreitet. Der Unterschied in der Agrarverfassung von Ost und West ist mit dem zwischen Gutsherrschaft und Grundherrschaft gleich zu setzen, der sich noch weit über die deutschen Grenzen hinaus erstreckte. Man darf Frankreich als Land der reinen Grundherrschaft betrachten, und in Polen bestand eine bis zu äußerster Schärfe ausgeprägte Form

<sup>1)</sup> S. das grundlegende Werk von G. F. Knapp, Die Bauernbefreiung und der Ursprung der Landarbeiter in den älteren Teilen Preußens, Leipzig, 1887.

der Gutsherrschaft. Unstreitig sind die beiden Begriffe vorzüglich geeignet, zwei Gestaltungen der Agrarverfassung zu charakterisieren, die wiederum zusammenfallen mit der Hänfigkeit
größerer (durch öffentlich-rechtliche Vorrechte ausgezeichneter)
landwirtschaftlicher Betriebe und dem Vorwiegen der Bodennutzung im bäuerlichen Mittel- und Kleinbetrieb: die beiden Arten
der Grundbesitzverteilung wurden, wie noch gegenwärtig, durch
die Elbe ziemlich scharf voneinander abgegrenzt. Indessen die
Begriffe sollen nicht nur Formen der Agrarverfassung scheiden,
die nebeneinander bestanden haben, sondern auch für eine zeitliche Aufeinanderfolge gelten. Getsherrschaft und Grandherrschaft
sind Entwicklungsstufen der Agrarverfassung: jene ist im Osten
aus dieser hervorgegangen. Eben hier beginnen die Schwierigkeiten.

Vergleicht man die Betriebsorganisation eines neuzeitlichen ostelbischen Ritterguts mit derjenigen einer karolingischen Villikation, so tritt die Ähnlichkeit in wesentlichen Stücken unverkennbar vor Augen. Hier wie dort wurde der dem Gutsverbande eingegliederte Boden teils unmittelbar vom Herrn oder für ihn bebaut, teils war er parzelliert an Bauern zur Nutzung gegen Dienste und Abgaben ausgetan. Mit der größeren, herrschaftlichen Eigenwirtschaft standen die kleineren, bäuerlichen Betriebe in organischer Verbindung; sie lieferten einen erkeblichen Teil der für jene erforderlichen Arbeitskräfte durch die Fronden, die auf ihnen lasteten, und denen für die herrschaftliche Wirtschaftsführung eine erhebliche Bedeutung zukam. Die Fronden der Bauern machten das Halten eines zahlreicheren Gesindes auf den Herrenhöfen überffüssig, ersparten die Heranzichung von Lohnarbeitern und ermöglichten Beschränkungen der Betriebsmittel. Was über den unmittelbaren Selbstbedarf der herrschaftlichen Wirtschaft hinaus produziert wurde, war ein reiner Überschub, von dem verhältnismäßig geringe Ausgaben abgingen; nur in der Verwendung des Überschusses zeigen sich Unterschiede, insofern als er den Grobgrundherrn des früheren Mittelalters hauptsächlich in natura zum eigenen Unterhalt und dem ihres Hofgesindes diente, während er den Rittergutsbesitzern der Neuzeit durch Verkauf Einnahmen in Bargeld brachte.

436 G. Caro

vermag der Unterschied zwischen dem geld- und naturalwirtschaftlichen Zweck des Betriebes nicht die Tatsache von der Ähnlichkeit seiner Organisation zu beeinträchtigen; kannte doch bereits die Römerzeit Gutsherrschaften, die für den Verkauf produzierten, und ebensowenig fällt ein "quantitativer" Unterschied schwer ins Gewicht, daß nämlich das Salland karolingischer Villikationen dem Umfange nach kaum je heranreichte an den Herrenacker eines ostelbischen Ritterguts.

Zweimal sind in der agrarischen Entwicklung Deutschlands analoge Organisationsformen des Landbaus in den Vordergrund getreten, aber räumlich und zeitlich getrennt voneinander durch einen sehr weiten Abstand. Die alte Villikation fand ihre eigentümliche Ausgestaltung am frühesten und deutlichsten im äußersten Westen, besonders links vom Rhein in den zur Zeit der Völkerwanderung von den Franken eroberten Gebieten. Dort kamen geschlossene Hofbezirke vor, die eine ganze Gemarkung umfaßten, und es bestand das Dorf ausschließlich aus Hütten der Hörigen, die sich um den Herrenhof gruppierten. Anderwärts überwog die Streulage des grundherrlichen Besitzes; die Pertinenzen des Hofes erstreckten sich über mehrere Ansiedlungsplätze und lagen zwischen denen anderer Höfe oder auch den Gütern freier Bauern. Das neuzeitliche Rittergut hatte dagegen seine Stätte östlich der Elhe in den vom zwölften his vierzehnten Jahrhundert durch deutsche Einwanderer neu besiedelten Landschaften, die vorher von Slawen bewohnt, gar nicht zum Frankenreich gehört hatten, und wo auch die Villikationsverfassung in ihrer typischen Gestalt niemals bestanden haben kann. Schon deswegen ist ein unmittelbarer Zusammenhang zwischen Villikation und Rittergut kaum je ernstlich behauptet worden: läßt es sich doch überdies nachweisen, wie die Villikation im Laufe der Entwicklung einer fortschreitenden Auflösung anheimfiel oder doch einer so tiefgreifenden Umwandlung, daß gerade ihr vom wirtschaftlichen Standpunkt aus wesentlichstes Merkmal, der grundherrliche Eigenbetrieb unter Verwendung bäuerlicher Dienste, so gut wie völlig verschwand.

Besser noch kann die jüngeren Zeiten angehörende Ausbildung des Ritterguts schrittweise verfolgt werden.

Beide Prozesse sind für die verschiedenen Landschaften, in denen sie sich jeweils ziemlich gleichzeitig abspielten, der Gegenstand vielfacher Untersuchungen gewesen, und sie verdienen die ihnen geschenkte Beachtung; haben sie doch zu dem Ergebnis geführt, daß eben da, wo die alte Villikation fehlte, das Rittergut entstand, während es nicht emporkam, wo jene geblüht hatte.

Einen recht sonderbaren Entwicklungsgang hätte demnach die deutsche Agrargeschichte genommen, sie wäre in diametralen Gegensätzen verlaufen. Im Westen hätte die Gutsherrschaft die Grundherrschaft abgelöst; im Osten wäre gerade das Umgekehrte eingetreten. Ein solches Gegenteil von Einheitlichkeit erscheint unbegreiflich in Anbetracht der allezeit vorhandenen Wechselbeziehungen zwischen Osten und Westen. Fiel doch, zumal im 18. Jahrhundert, die wirtschaftliche Scheidelinie kaum irgendwo selbst nur mit den Grenzen von Territorialstaaten zusammen. Die Sachlage gewinnt denn auch ein anderes Ansehen, wenn man sie nicht nur vom Standpunkt der landwirtschaftlichen Betriebsorganisation aus betrachtet, sondern auch rechtsgeschichtliche Erwägungen mitsprechen läßt.

Dreierlei Arten von Rechten konnte im Rahmen der Staatsund Gesellschaftsordnung, deren Sturz die französische Revolution nach sich zog, ein Herr über abhängige Leute üben, leibherrliche, auf die Person bezüglich, grundherrliche, die aus dem Eigentum am Boden stammten, und gerichtsherrliche, auf öffentlich-rechtlichen Befugnissen beruhende. Die Unterscheidung, dem Begriffe nach klar, ist vom französischen Recht mit aller Schärfe zum Ausdruck gebracht worden; in Deutschland hat allerdings eine gewisse Begriffsverwirrung sich eingeschlichen, die gelegentlich noch auf die neuere Literatur nachwirkt. Tatsächlich mochte es bereits in älterer Zeit nicht leicht sein, den Ursprung bäuerlicher Lasten mit Sicherheit auf eines der drei Herrschaftsrechte zurückzuführen: oft genug wurde die gleiche oder doch eine sehr ähnliche Leistung kraft verschiedenen Rechts beansprucht. Fronden forderte der Grundherr und der Gerichtsherr, Hühner kamen beiden zu und auch dem Leibherrn. Der Zehnten endlich, vom Staat der Kirche zuerkannt und häufig durch sie an weltliche Empfänger entfremdet, läßt sich in keiner der drei Kategorien 438 G. Caro

anterbringen; er wurde von freieigenem Boden so gut wie von grundherrlich gebundenem entrichtet. Da übrigens der Ursprung der Zehntberechtigung kaum je merklich verdunkelt worden ist, wird es nur selten schwer fallen, den Grundzins vom Zehnten zu sondern; aber auch sonst müssen, soweit irgend möglich, die Leistungen von Bauern an die Herrschaft, die in Urbaren und anderweitig aufgezählt sind, auf ihren Ursprung zurückgeführt werden.

Die Unentbehrlichkeit solch reinlicher Scheidung für eine gesicherte Erkenntnis der agrarischen Zustände unterliegt wohl keinem Zweifel; durch die bloße Wiedergabe der Quellennachrichten läßt sich auch bei kunstvoller Gruppierung nur ein verschwommenes Bild des Zuständlichen liefern. Prüft man nun aber die agrarischen Verfassungsformen auf den Anteil, den die drei Gewalten an ihrer Ausgestaltung hatten, so wird leicht ersichtlich, daß die Villikation vorwiegend auf Leib- und Grundherrschaft beruhte, auf der Gewalt des Herrn über die Person der Hintersassen und seinem Eigentum an dem von ihnen bebauten Boden; das Rittergut dagegen leitete seine wesentlichsten Gerechtsame aus der Gerichtsherrschaft ab. den obrigkeitlichen, vom Landesherrn übertragenen Befugnissen. Die beiden äußerlich so ähnlichen Institutionen sind aus verschiedenen Wurzeln erwachsen.

Die Villikation in ihrem Bestand aus Herrenhof mit Salland und dienstbaren Hufen war dem Ursprung nach ein privatrechtliches Gebilde. Aus dem Leiheverhältnis, kraft dessen die Hintersassen den Boden innehatten, schrieb sich ihre Verpflichtung zu Abgaben und Fronden her; der Unfreie mußte wohl die Hufe annehmen, auf die ihn der Leibherr setzte, und leisten, was ihm auferlegt war, wenn nicht der Landesbrauch feste Normen bestimmte. Allerdings übte der Villikationsherr Gerichtsbarkeit über seine Hintersassen; er schlichtete selbst oder durch seinen Vertreter, den Meier, Streitigkeiten wegen Xutzung des von ihm verliehenen Bodens. Er hatte auch Strafgewalt, verschieden abgestuft gegenüber Unfreien, Halbfreien und den Freien, die sich in seinen Schutz begeben hatten; aber all das stand ihm auf Grund privater Berechtigung zu. ohne spezielle Verleihung durch die Staatsgewalt. Die in frünkischer Zeit den geistlichen und

vielen weitlichen Grundherren von den Königen gewährte Immunität befreite die grundherrlichen Besitzungen vom Zutritt der Staatsbeamten und förderte so die Ausbildung einer geschlossenen Hotverfassung; aber sie war nicht eine unentbehrliche Voraussetzung für deren Bestehen. Viel eher beeinträchtigte sie ihren rein privaten Charakter durch den Zusatz öffentlich-rechtlicher Momente, wie das ganz besonders die geistlichen Grobgrundherrschaften zu empfinden hatten, als in ihnen die Vögte kraft staatlicher Bevollmächtigung schalteten.

Das ostelbische Rittergut dagegen fußte in dem für seine Ausbildung maßgebenden Bestandteil auf der Gerichtsherrschaft. In seiner Eigenschaft als Inhaber der (höheren) Gerichtsbarkeit hatte der Gutsherr Anspruch auf Dienste der Bauern, soviel er für seine Notdurft brauchte. Nur durch diese Erklärung ist das Rätsel von der enormen Ausdehnung der Frondienste im Osten zu lösen. Leibherrliche Rechte im eigentlichen Sinne des Wortes fehlten dem ostelbischen Gutsherrn ganz. Als freie Leute waren die deutschen Ansiedler ins Land gekommen, weß Standes sie immer in der Heimat gewesen sein mögen, und die slawische Hörigkeit hat weniger sichere Spuren hinterlassen als die echte, alte Unfreiheit des Westens. Was man später im Osten als Leibeigenschaft bezeichnete, war nichts anderes als ein gesteigerter Grad der Erbuntertänigkeit, die gleichfalls auf Gerichtsherrschaft beruhte und nur von sehr kenntnislosen oder voreingenommenen Juristen der römischen Sklaverei gleichgesetzt werden konnte. Grundherrliche Fronden mögen jenseits der Elbe die Ansiedler gelegentlich von Anfang an auf sich genommen haben. Dereneleichen kamen überall vor, wennschon zu bemerken ist, dan sie gerade während des klassischen Zeitalters der Kolonisation im Westen, bei dem Rückgang des grundherrlichen Eigenbaus, sich sehr vermindert haben müssen, und grundherrliche Fronden waren ein für allemal durch den Leihevertrag festgelegt; sie konnten richt einseitig gesteigert werden, sowenig wie der Grundzins, der, bei der Ausetzung des Dorfs nach deutschem Recht den Hufen auferlegt, bei deren Übertragung von einem Inhaber auf den anderen durch Erbgang oder Kauf sich nicht wohl erhöhen ließ und oft genug bis zu seiner Ablüsung im 19, Jahrhundert

440 G. Caro

kaum wesentlich verändert worden ist. Auch die Fuhrfronden (für Kriegszwecke), die in der Mark Brandenburg der Landesherr vielfach seinen Rittern überließ, waren gemessen und konnten bei ihrer Umwandlung in Ackerdienste nicht erheblich gesteigert werden.

Anspruch auf ungemessene Fronden vermochte nur die (hohe) Gerichtsbarkeit zu geben, die den Grundherrn des Ostens zugleich mit der Erlaubnis zur Ansetzung deutscher Bauern verliehen oder doch von ihnen später erworben wurde. Allerdings hing es nicht allein vom Belieben des Gerichtsherrn ab, Fronden zu verlangen oder zu vermehren, nur bittweise konnte er die Bauern darum angehen; aber inwieweit diese die Bitte abschlagen durften, ließ sich wohl im Einzelfall schwer ermessen. Was von Zwangsmaßregeln der Grundherrn berichtet wird, mag sich auf die zur Einwilligung in die Bitte geübte Nötigung beziehen, nicht aber auf völlig rechtswidrige Gewalttat: denn die Bitte war eben ein gutes Recht des Herrn, ihre Verweigerung, abgesehen von der tatsächlichen Mißlichkeit, auch juristisch bedenklich, und selbst wenn eine Übereinkunft betreffs der Höhe der Fronden geschlossen war, konnte der Gerichtsherr später neue Forderungen erheben. Die gerichtsherrlichen Fronden waren im Prinzip ungemessen, analog den Steuern oder Beden, wie sie etwa im Südwesten von den Inhabern der hohen Gerichtsbarkeit, Grafen oder Vögten, bereits sehr früh ihren Gerichtseingesessenen auferlegt wurden.

Für den ostelbischen Gutsherrn fiel der Schwerpunkt der bäuerlichen Leistungen in die Dienste, ganz so wie einst der römische Possessor von den Kolonen in erster Linie Arbeit verlangte und der Pacht weit weniger Wert beimaß. Die Bestellung des Ritterackers geschah durch die von den Bauern geschuldeten Fronden. Vergrößerte der Gutsherr die Eigenwirtschaft durch Einziehung von Bauernhufen, so pflegte er zu verlangen, daß die übriggebliebenen Bauern durch vermehrte Fronden für die wegfallenden der gelegten Bauern und für den Mehrbedarf aufkamen. Daher wird es begreiflich, daß im 18. Jahrhundert Untertanen dem Gerichtsherrn sechs Tage in der Woche fronden mußten, während die Leibherrn der auf mansi serviles ange-

siedelten Unfreien zur Karolingerzeit sich mit drei Tagen begnügt hatten.

Um den Unterschied der agrarischen Entwicklung von Osten und Westen, jenen anscheinend entgegengesetzten Übergang von Grund- in Gutsherrschaft und umgekehrt, zugleich zu kennzeichnen und zu erklären, ist die Formel aufgestellt worden, daß im Osten regelmäßig die (uneigentliche) leibherrliche, die grundherrliche und die gerichtsherrliche Gewalt in einer Hand sich vereinigten, während im Westen fast ebenso regelmäßig die drei Gewalten auseinandergingen, - außer wenn sie dem Landesherrn selbst zustanden. Diese begriffliche Bestimmung entspricht den Tatsachen. Es ist richtig, daß der dem niederen Adei angehörige Gutsherr des Ostens einen landwirtschaftlichen Großbetrieb zu begründen imstande war, weil er als Obereigentümer die Bauernhufen einziehen konnte, als Gerichtsherr über die zur Bewirtschaftung erforderlichen Arbeitskräfte verfügte, und als Leibherr die bedrückten Untertanen am Entlaufen hinderte. Indessen ist doch bemerkenswert, daß im Westen, selbst wenn durch Vereinigung der drei Gewalten in einer Hand die gleiche Möglichkeit vorhanden war, nicht die gleichen Folgen eingetreten sind. Das Rittergut als wirtschaftlicher Organismus war fast ausschließlich dem Osten eigentümlich; was man am Niederrhein Rittergut nannte, war "kein wirtschaftlicher Begriff" 1).

Trifft es nun aber zu, und damit komme ich auf die bereits mehrfach berührte, entscheidende Frage zurück, daß die Entwicklung im Gegenzug verlief; stehen Ost und West, vom gleichen Volke bewohnt, einander gegenüber wie fremde Welten? Soweit es sich um die rechtlichen Grundlagen der Agrarverfassung handelt. läßt sich das unmöglich zugestehen. Es sind augenfällige, starke Abweichungen vorhanden; deswegen darf jedoch ein Parallelismus der Entwicklung nicht in Abrede gestellt werden. Gleichgerichtete Strömungen machten sich in ganz Deutschland geltend.

Der Schwerpunkt des Vergleichs fällt in die Gerichtsherrschaft, die spätestens seit dem 13. Jahrhundert an Bedeutung für die soziale Lage der Landbevölkerung die anderen beiden Gewalten

<sup>1)</sup> Below l. c. S. 159.

.142 G. Caro

weit überragte. Eben erst auf Grund der Gerichtsherrschaft konnte die neue Leibherrschaft des Ostens entstehen, die in ihrer Ausbildung vielfach auf der milderen Stufe der Erbuntertänigkeit verharrte und nicht zur vollen Fesselung des Bauern an die Scholle führte, geschweige denn zu der Möglichkeit, ihn ohne den Boden, auf dem er saß, zu veräußern; aber auch im Westen hat sich mit den Resten der alten Unfreiheit eine neue, gerichtsherrliche Leibeigenschaft verschmolzen, die gerade am Ende des Mittelalters bedenkliche Tendenzen zur Ausdehnung zeigte und unter den Ursachen des Bauernkriegs eine keineswegs geringfügige Rolle spielte. Die Grundherrschaft wiederum beschränkte sich in ihren Wirkungen, wenn sie nicht mit der Gerichtsherrschaft in einer Hand lag, auf das Recht zum Rentenbezug, und die Belastung des Bodens zugunsten der Grundherren blieb allerwärts merkwürdig stabil, selbst wenn der Bauer einem bloßen Zeitnächter nahekam, wie das zeitweise im Gebiet des Meierrechts der Fall war.

In der Beschaffenheit der bäuerlichen Besitzrechte kann jedenfalls kein durchgreifender Unterschied zwischen Ost und West gefunden werden. Hier wie dort tritt die Hinneigung zu tatsächlicher Erblichkeit hervor, ob sie nun beim Meiergut vom Landesherrn begünstigt wurde, oder beim Laßbesitz bis zu einem gewissen Grade im Interesse des Gutsherrn selbst lag. Eigene Güter hatten die Kölmer in Ostpreußen, das niederschlesische, als erbeigen bezeichnete Erbzinsrecht war kaum viel schlechter als das südwestdeutsche, und das baverische Freistiftrecht nicht erheblich besser als etwa der pommersche Laßbesitz. Wenn selbst bei Vorhandensein eines ungünstigen Besitzrechts und (nominellem) Fortbestehen der Leibeigenschaft die Lage der Bauern im Westen und Süden sich durchschnittlich günstiger gestaltete als im Osten, so beruhte das auf den abweichenden Formen, welche die Gerichtsherrschaft angenommen hatte, und den verschiedenen Wirkungen, die sie übte.

Den diametralen Gegensatz stellen der Südwesten und der Nordosten dar. In Schwaben und am Oberrhein, im Lande der territorialen Zersplitterung, war fast der gesamte Adel reichsunmittelbar. Höhere Gerichtsbarkeit, die er auf Grund von Grafschaftsoder Vogteirechten besaß, rührte unmittelbar vom Reich her und bildete die Basis für die Landeshoheit des Inhabers; das gleiche zilt für die geistlichen Gerichtsherrn. In den großen Territorien des Nordostens gab es dagegen nur landsässige Ritter und Prälaten, denen aber im Lauf der Zeit fast durchweg, nicht vom Reich, sondern vom Landesherrn die höhere Gerichtsbarkeit zuerkannt worden war. Den vielen kleinen Landesherren des Südwestens stand also im Nordosten eine noch weit erheblichere Zahl von Gerichtsherren gegenüber, die, wenigen großen Landesherren untergeordnet, nicht selbst Landeshoheit erlangten. Nur der Landesherr bezog im Nordosten die Steuer oder Bede, die im Südwesten von den Einkünften des Gerichtsberrn wohl das wesentlichste Stück ausmachte. Wollte der ostelbische Gutsherr seine Einkünfte aus der Gerichtsbarkeit steigern, so blieb ihm kaum anderes übrig als die Fronden zu erhöhen, ein Weg, den übrigens gegen Ende des Mittelalters die Landesherren des Südwestens gleichfalls einschlugen. Auch die Bedrückung durch gesteigerte Fronden spielte unter den Ursachen des Bauernkrieges eine Rolle, und selbst die Verwendung der Fronden zu herrschaftlichem Eigenbau im Zusammenhang mit dessen Vergrößerung scheint damals im Südwesten nicht ganz ungewöhnlich gewesen zu sein; aber immer nur der Gerichtsherr konnte die Fronden steigern, nicht der Grundherr. Beide Gewalten fielen im Nordosten regelmäßig zusammen, nicht jedoch im Südwesten. Grundherrschaft ohne Gerichtsherrschaft gab auf nichts weiter Anspruch. als auf den Bezug einer, meistens fixierten Grundrente.

In dem Sinne, wie es zu Anfang der Erörterungen geschehen war, läßt sich also gar nicht Grundherrschaft und Gutsherrschaft in Gegensatz zueinander stellen: die Entwicklung führte nicht sowohl den Übergang von der einen zur andern und umgekehrt herbei, sondern vielmehr: die eigentliche, reine Grundherrschaft, auf der die alte Villikationsverfassung beruht hatte, verflüchtigte sich mit deren Verfall zu einem bloßen Anrecht auf Grundrentenbezug; dafür trat als das für die Lage der Landbevölkerung maßgebende ilerrschaftsrecht die Gerichtshoheit in den Vordergrund, die im Osten zur Ausbildung der Gutsherrschaft führte, während sie im Südwesten überwiegend mit der Landeshoheit

4.14 G. Caro

zasammenging -. Zwischenstufen sind ebenso zahlreich als mannigfaltig. Die spätere, sogenannte Grundherrschaft des Westens. in-oweit sie mehr zu bedeuten hatte als bloßes Obereigentum am Boden, und die Gutsherrschaft des Ostens beruhen gleichmäßig auf Kombination der eigentlichen Grundherrschaft mit der Gerichtsherrschaft und haben sich ziemlich gleichzeitig, etwa seit dem 13. Jahrhundert, ausgebildet, allerdings nach verschiedenen Richtungen hin wegen des Einflusses, den die Landesherrschaft ausübte. In wirtschaftlicher Hinsicht fielen für den Grundherrn des Westens, der zugleich Gerichtsherr (und Landesherr) war. die Einnahmen aus seinen gerichtsherrlichen Gerechtsamen am schwersten ins Gewicht, während dem Grund- (und Guts-)Herrn des Ostens der Eigenbau, den er pflegte, den meisten Ertrag brachte. So fehlten dem Westen die für den Osten charakteristischen landwirtschaftlichen Großbetriebe fast völlig. Diese Differenz gehr jedoch so weit zurück, daß mit ihr für die Entwicklung der ostelbischen Verhältnisse von vornherein gerechnet werden muß.

In ganz Deutschland bis zur alten Slawengrenze war seit dem 13. Jahrhundert der kulturfähige Boden, wenn nicht vollständig, so doch zum allergrößten Teil unter Bauern aufgeteilt, die ihn in Mittel- oder Kleinbetrieben bestellten. Die Frage, ob das gleiche zu irgendeinem Zeitpunkt, etwa unmittelbar nach Abschluß der Kolonisation, jenseits der Elbe der Fall war, mus meines Erachtens schlechthin verneint werden. Es gab im Osten stets landwirtschaftliche Betriebe, die an Umfang den eines mittleren Bauernguts erheblich übergrafen?). Nicht gar soviel anders

<sup>1)</sup> Das ergibt für die Mark Brandenburg der Bedevertrag von 1281, Riedel, Cod. dipl. Brand. T. 3. B. 1, S. 10 f. No. 9, der besagt, daß der Ritter 6 Hufen, der Knappe 4 Hufen unter seinem Pfluge haben wird, die sollen steuerfrei sein: und wenn sie mehr unter dem Pfluge haben werden, sollen sie von diesen die Steuer entrichten. 6 mansi dominicales hätten in einer alten Villikation ein recht ansehnliches Salland ausgemacht, auch wenn man das größere Ausmaß der Hufen im Kolonialland gar nicht in Betracht zieht, vgl. Großsmann, Über die gutsherrlich-bäuerlichen Rechtsverhältnisse in der Mark, Schmoller, Forschungen B. 9 H. 4 (1890) S. 6. Der Einwand von Fuens, Zur Gesch, d. gutsherrlich-bäuerlichen Verh. in d. Mark, Ztschr. der Savigny-Stift. f. R. G. B. 12 (1891) S. 21, daß der Ritter damals Nach-

wie heutzutage nach Auflösung des gutsherrlich-bäuerlichen Verbandes die Gutsbezirke neben den Dörfern lagen in Schlesien die herrschaftlichen allodia neben den bäuerlichen ville; und wenn in der Kolonisationsepoche viele Allode nach Hufen vermessen an deutsche Ansiedler ausgetan wurden, so blieben ihrer noch immer genug übrig!). Jene Abnahme des herrschaftlichen Eigenbaus die im Westen eintrat, ist im Osten niemals gleich weit vorgeschritten. Früher wurde er auf den Alloden betrieben und später auf den Vorwerken, aus denen die Rittergüter hervorgingen?). Daß hier ein Zusammenhang bestehen muß, ließe sich kaum bezweifeln, selbst wenn nicht fortlaufende Zeugnisse dafür sprächen?). Es mag sein, daß die Zahl der Großbetriebe sich

bar, nicht Herr des Bauern war, mag für die Mark und in geringerem Grade auch für andere Landschaften zutreffen, berührt aber nicht die Tatsache, daß es im Jahre des Bedevertrags im westlichen Deutschland herrschaftliche Landwirtschaftsbetriebe, die 6 oder selbst nur 4 Hufen Ackerland umfaßten, wohl überhaupt nicht mehr gab.

1) Vgl. bei P. BOENISCH, Die geschichtliche Entwicklung der ländlichen Verhältnisse in Mittel-Schlesien, Diss. Jena 1894, die Tabellen S. 28 ff.

2) Die gewundenen Auseinandersetzungen von Dessmann, Geschichte der schlesischen Agrarverfassung (Abhandl, a. d. staatswiss, Seminar zu Straßburg H. 19, 1904) S. 31 ff. können nicht recht befriedigen. Das Allod (im wirtschaftlichen Sinne, nicht in dem sonst üblichen rechtlichen, als Gegensatz zu Lehen) ist das Vorwerk, auf dem der Grundherr Eigenbau betreibt. Es ist nicht selten parzelliert worden, ganz oder teilweise, und es sind auch wieder aus eingezogenen Bauernhufen neue Vorwerke errichtet worden; das zeigen in typischer Weise die für das Dorf Domslau von Mehtzen, Codex dipl. Silesiae B. 4 (1863) mitgeteilten Urkunden. 1288 hat Herzog Heinrich IV. der Kantorei des Kreuzstifts in Breslau ein Allod von sechs Hufen zugewiesen, das einst der Pfarrkirche in Domslau gehörte (ibid. S. 4 No. 3); dieses Allod wird im Landbuch des Fürsteniums Breslau 1353 58 aufgeführt (ibid. 8. 18 No. 23) und nach den Grundsteuerkatastralakten von 1743 (ibid. S. 119 ff. No. 204) hatte das Kreuzstift 6 Hufen in Kultur, auch ist bemerkt: "diese 6 Hufen werden das Warusche Vorwerk oder Carlau genannt". Eine Entscheidung des Oberpräsidenten von 1783 (ibid. S. 124 No. 207) gesteht zu. daß "von je dazugezogenen Bauer-Huben keine Spur vorhanden ist". Dagegen ist ein anderes Vorwerk am Orte aus vier Bauerngütern "zusammengezogen" worden (ibid. S. 114 No. 200, 1690), und zur Zeit des Landbuchs gab es in Domslau außer dem Allod der Kantorei noch andere, vgl. Meitzen in der Einleitung S. 35.

3) Auch für Livland ist herrschaftlicher Eigenbetrieb von Beginn der

446 G. Care

später durch Anlegung neuer Vorwerke erhöhte und ihr Umfang sich vergrößerte, indem der Gutsherr wieder mehr Äcker unter den Pflug nahm. Nur um quantitative Verschiebungen kann es sich dabei handeln, nicht um eine grundstürzende Umwälzung in der Besitzverteilung. Allerdings sind spezielle, für Schlesien augestellte Berechnungen, die für das Verhältnis des Hoflandes zum Bauernlande eine Verschiebung von etwa 1 zu 2 auf 2:2 ergeben ), wohl nicht ganz unanfechtbar oder dürfen doch nicht allgemeine Geltung beanspruchen 3. Immerhin wird man nur zwischen einer Periode unterscheiden dürfen, in der ein Rückgang des grundherrlichen Eigenbaus eintrat (die Kolonisationszeit) und einer Epoche erneuter Zunahme, die gegen Ende des Mittelalters kräftig einsetzte. Nach beiden Richtungen hin hatte

Kolonisation an nachgewiesen, s. H. Freiherr v. Engelhardt, Beitrag zur Entstehung der Gutsherrschaft in Livland während der Ordenszeit. Diss. Leipzig, 1897, S. 21 ff.

- 1) Boenisch I. c. S. 27 berechnet für die Zeit des Landbuchs Karls IV. den ritterlichen Besitz zu 35.64 °°, Gemeindeland 64,36 °°; für die Zeit der preußischen Besitzergreifung (1740, s. S. 56) herrschaftlichen Besitz 49,71 °°, davon 7,94 °°, wüste Hufen, Gemeindeland 47,75 °°; nach der Grundsteuerveranlagung von 1861 65, s. S. 96, herrschaftlichen Besitz 48,31 °°, Gemeindeland 49,14 °°, davon bäuerlicher Privathesitz 47,04 °°; vgl. dagegen Dessmann S. 34.
- 2) GROSSMANN 1. c. S. 6 f. berechnet aus dem Landbuch von 1375, daß in der Mittelmark "der bäuerliche Besitz um zirka achtmal größer als der ritterschaftliche war", für die Uckermark stelle "sich das Verhältnis fast nur wie 5:1"; er hält jedoch diese Zahlen als zu niedrig für letzteren. Es wäre zu bemerken, daß die Allode oder Vorwerke gar nicht immer genau nach Hufen ausgemessen gewesen sein müssen. In dem "Extract aus Wolfgang REDORFFERS Landbuche des Landes Ruppin, das Schloß Goldbek und dessen Zubehör betreffend, vom Jahre 1525" bei RIEDEL, Cod. dipl. Brand. T. 1. B. 2 S. 339, heißt es für das Vorwerk zu Goldbek nur: "hatt itzliche Preiten ackerwerck auss den vorwerck geackert": für das (nicht wüste) Dorf Titzütz ist ibid. S. 341 die Hufenzahl angegeben. Im Urbar des Klosters Amelungsborn, ibid, B. 1 S. 451 ff., das nur die zum Hofe Dransee gehörigen Hufen aufführt, nicht aber den Hof selbst beschreibt, bemerkt der Verfasser, der jedenfalls vor 1430 schrieb, ausdrücklich (S. 458), daß dem Landesberrn soweit irgend möglich die Zahl der Hufen verheimlicht werden soll, "sie siniliter de agris curie Dransee, oui de curia coluntur, nunquam sane mensura mansorum nominetur, sed in perpetuam manchant, prout huc usque est servatum, immensurati".

bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts die Entwicklung noch kein Extrem erreicht; damals hatte selbst in Mecklenburg und Schwedisch-Vorponmern der Ritteracker noch nicht das Bauernland verschlungen, aber es war eben auch im 13. und 14. Jahrhundert der Boden nicht vollständig unter die Bauern aufgeteilt gewesen 1).

Um die Parallele zwischen der Entwicklung des Ostens und Westens zu vervollständigen, wird man gut tun, die (west)slawische Agrarverfassung, wie sie vor der deutschen Einwanderung bestand, unter denselben Gesichtspunkten zu betrachten wie die gleichzeitigen Zustände in deutschen Gebieten. Trotz markanter Unterschiede tritt die Ähnlichkeit unverkennbar hervor. Selbst das typische, schlechte Besitzrecht der slawischen Bauern findet seine Analogie in den Villikationen. Freilich waren deutsche Einflüsse auf die Westslawen is seit Beginn der historischen Zeit wirksam, nicht nur auf die früh und vollständig Unterworfenen an Saale und Main, sondern auch auf die jenseits der Elbe wohnhaften, die zu eigenen Staatenbildungen fortschritten. Speziell für die Länder zwischen Elbe und Oder fällt geradezu die Auflösung der alten Agrarverfassung mit der Germanisierung zusammen, also mit einer nationalen Umwälzung in der Bevölkerung, während im Westen die Umwandlung der Villikationen einen rein internen Vorgang ausmachte, der nicht wie dort durch fremde Einwanderung verursacht war, sondern von innen beraus sich entwickelte.

Daß im Osten gegen Ende der Kolonisationsepoche hin ein Höhepunkt in der Verteilung des Bodens unter bäuerliche Be-

<sup>1)</sup> Ein recht interessantes Beispiel für (beabsichtigtes) "Bauernlegen" am Anfang des 13. Jahrhunderts gibt eine Urkunde von 1204 im U.B. d. Klosters Pforte T. 1. Halle 1893. (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen B. 33) S. 76 No. 58. Allerdings handelt es sich hier um ein Kloster des Zisterzienserordens, der prinzipiell den Eigenbau auf Grangien bevorzugte, ein Moment, dessen nicht genügend gewürdigte Bedeutung für die Kolonisation des Ostens sehr mit Recht von W. Schullte, in Silesiaca, Festschrift für Grünhagen, Breslau 1898, S. 62 hervorgehoben worden ist.

<sup>2)</sup> Über südslawische, unter byzantinischem Einfluß ausgebildete Agrarverfassung vgl. M. WLAINATZ, Die agrarrechtlichen Verhöltnisse des mittelalterlichen Serbiens, in Sammlung nationalök, und statist. Abh. d. staatswiss. Seminars zu Halle, hg. von J. CONRAD, B. 40, Jena 1903.

448 G. ('aro

triebe eingetreten war, entsprieht recht gut der gleichzeitigen Entwicklung im Westen. Hier war ungefähr in der ersten Hilfte des 14. Jahrhunderts die Grundbesitzzersplitterung sehr weit fortgeschritten, zumal in den Gegenden, wo die Hufen, parzellenweise von den Inhabern selbst zerteilt, nur noch eine ideelle Belastungseinheit innerhalb der Grundherrschaft bildeten oder ganz verschwanden.

Später ist dann ein Rückschlag gegen die allzuweitgehende Güterteilung eingetreten. Es bildeten sich wieder größere Bauerngüter, die nach Bestimmung des Grundherrn oder erbrechtlicher Gewohnheit ungeteilt bleiben mußten 1). Die Tendenz zur Vergrößerung der landwirtschaftlichen Betriebe trat gegen Ende des Mittelalters vieler Orten hervor. Im Westen kam sie wesentlich für die Bauerngüter zur Geltung, aber auch im Osten blieb sie durchaus nicht auf die Rittergüter beschränkt. Es kann keinem Zweifel unterliegen, daß auch die Bauerngüter an Umfang zugenommen haben. Wenn bei der Kolonisation die Hufe als Normalmaß für das grundherrlich abhängige Gut nach dem Osten übertragen wurde, und das in einer Zeit, als sie im Westen bereits ihre Bedeutung zu verlieren begann, so muß angenommen werden, daß die Absicht bestand, jedem bäuerlichen Ansiedler je eine Hufe zu geben. Sonst liebe es sich nicht erklären, weswegen die Flur überhaupt nach Hufen aufgeteilt wurde, die bei aller lokalen Verschiedenheit durchgängig erheblich größer waren als die des Westens. Hätte man nicht je eine Hufe als ausreichend für den Ansiedler erachtet, so würde doch nichts im Wege gestanden haben, ihr Ausmaß noch größer zu gestalten, als es in Wirklichkeit ist. Später aber findet sich sehr häufig. daß ein Bauer zwei Hufen Ackerland und mehr unter dem Pfluge hat2). Gewiß mochten die Verwüstungen des Landes, welche

<sup>1)</sup> Vgl. dazu Gothein, Die Hofverfassung auf dem Schwarzwald, Ztschr. f. Gesch. d. Oberth. N. F. B. 1 (1886) S. 257 ff., und auch die Nachweise in meinen Beiträgen zur älteren deutschen Wirtschafts- und Verfassungsgesch.. (Leipzig 1905) S. 84 ff.

<sup>2)</sup> So schon im Urbar von Amelungsborn (vor 1430) Riedel, Cod. dipl. Brand, T. 1, B. 1 S. 451 ff. Allerdings ist beachtenswert, daß bereits zur Karolingerzeit nach dem breviarium Lulli in den thüringischen Besitzungen

die Kriege des späteren Mittelalters mit sich brachten, eine Zusammenlegung der Hufen erleichtern und selbst bei dem Menschenmangel erfordern. Immerhin erscheinen im Osten wie im Westen neben den eigentlichen, spannfähigen Bauernnahrungen die kleineren der Kossäten, Gärtner oder wie sie sonst heißen, so daß relativ größere, mittlere und kleine Betriebe überall vorhanden waren, wenn sie auch dem absoluten Umfang nach recht verschieden sein mochten, und noch mehr Verschiedenheiten die Verteilung des Bodens unter sie aufwies und vollends im Laufe der Zeit erreichte.

Im Osten vergrößerten sich die großen Betriebe auf Kosten der mittleren, Niedersachsen und Bayern blieben die Heimat eines behäbigen Bauernstandes, während im Südwesten die Neigung zur Güterzerstückelung sich später wieder freie Bahn machte. Bis zur letzten Stufe der Entwicklung, zur fast vollständigen Aufsaugung der Bauerngüter, sind die Großbetriebe nur in einem verhältnismäßig engbegrenzten Gebiet, in Mecklenburg und Schwedisch-Vorpommern, in den letzten Jahrzehnten des 18. und im 19. Jahrhundert gelangt. Wirtschaftliche Ursachen haben dabei stark mitgewirkt; in der letzten Periode des Bauernlegens waren die nach verbesserten technischen Grundsätzen geleiteten Grobbetriebe entschieden die leistungsfähigeren: freilich wäre auch hierbei noch zu fragen, inwieweit die Steigerung der privatwirtschaftlichen Rentabilität mittels Vergrößerung des Betriebsumfangs beeinflußt wurde durch eine Gestaltung der Agrarverfassung, die es so sehr erleichterte und verbilligte, jene durchzuführen. Dan früher, vor Aufnahme der technischen Verbesserungen, der Großbetrieb dem mittleren selbst nur rein privatwirtschaftlich über-

des Klosters Hersfeld öfters auf eine Hofstätte zwei (oder auch mehr) Huten Ackerland zu entfallen scheinen, während nach dem polyptichum Irminenis in Nordfrankreich häufig zwei Kolonenfamilien auf einem mansus saßen. In den Tabellen für die Mark bei Grossmann 1. c. S. 111 ff. ist durchgängig die Zahl der Bauernhufen größer als die der Bauernstellen. Für das siddliche Niedersachsen rechnet WITTICK, Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland S. S6 mach Entstehung des Meierrechts, das hier die Vergrößerung der Bauerngüter mit sich brachte den Voll-, Dreiviertel-, Halb- und Viertelhof zu je 4. 3. 2 oder 1 Hufe Ackerland.

(5) G. Caro

legen war, ist nicht nachgewiesen). Jedenfalls konnte er die Schwierigkeit, an der bereits die römische Plantagenwirtschaft gescheitert war, die Arbeiterfrage, nur auf öffentlich-rechtlicher Grundlage lösen, durch Steigerung der bäuerlichen Fronden kraft der gutsherrlichen Gerichtsbarkeit und durch die von den Landesherren zugestandene Einführung des Zwangsgesindedienstes. So läßt sich nicht behaupten, daß eine unabweisbare Notwendigkeit die Entwicklung des Nordostens verursacht hat. Im Nordwesten wurde die Vergrößerungstendenz gleichsam an der Wurzel abgeschnitten, weil die Landesherren steuerpflichtigen Bauerngütern vor den steuerfreien Rittergütern den Vorzug gaben; und auch jenseits der Elbe genügte noch weit später eine Maßregel polizeilichen Gepräges, das einfache Verbot, Bauernstellen einzuziehen, um das Fertschreiten einer Bewegung zu hemmen, deren volkswirtschaftliche Schädlichkeit dem Zeitalter der Aufklärung zum Bewußtsein gekommen war.

Bereits die letzten Erörterungen haben von der rein deskriptiven Betrachtung in das viel schwierigere Gebiet der Ursachenerklärung übergeleitet, für die das Operieren mit Begriffen nicht ausreicht. Allerdings ist, um die so überaus mannigfaltigen Unterschiede in den lokalen Verhältnissen zu erkennen und zu würdigen, ein fester Grundstock von Begriffen erforderlich, an den sich die Einzelforschungen angliedern lassen, damit nicht ihre Ergebnisse lose Splitter bleiben; aber die letzten Gründe werden nicht durch Begriffsbildungen erschlossen, die unentbehrlich sein mögen für eine mehr als die Oberfläche der Dinge berücksichtigende Zustandsbeschreibung, aber doch selbst wieder nur aus den augenfälligen Erscheinungen des Wirtschafts- und Rechtslebens abgeleitet sind. Aus dem Handeln von Menschen ist das Zuständliche hervorgegangen, und das Handeln beruht auf menschlichem Fühlen. Denken und Wollen. Wohl mag der einmal vorhandene Zustand gleich einer Naturkraft auf den Menschengeist einwirken, und die Entstehung des ältesten, wahrnehmbaren Zustands verliert sich in das Dunkel der vorgeschichtlichen Zeiten.

<sup>1)</sup> S. dagegen G. H. SCHMIDT, Zur Agrargeschichte Lübecks und Ostholsteins (Zürich 1887) S. 110 ff.

Die sukzessiven Veränderungen sind jedoch mit den Mitteln historischer Forschung erkennbar: vom gegebenen Ausgangspunkt an muß die Ursachenerklärung eintreten, — ein völlig einwandtreies Ergebnis wird sie immer nur für den nach allen Richtungen hin geprüften Einzelfall liefern können, daher der Wert der Spezialuntersuchungen mit lokaler Abgrenzung, die auf agrargeschichtlichem Gebiet bereits vielfach, wenn auch noch nicht in ausreichendem Maße angestellt worden sind. Immerhin möchte ich auf einige, für den Kausaluexus beachtenswerte Gesichtspunkte kurz zurückkommen.

Die Villikationsverfassung steht nicht am Anfang der deutschen Agrargeschichte. Eine ältere Form der Grundherrschaft, zusammenhangloses Nebeneinanderbestehen von Eigenwirtschaft des Herrn und seiner angesiedelten Unfreien ließe sich vielleicht schon nach den Worten des Tacitus für die Germanen der Urzeit annehmen. Vor allem aber ist es als ein besonderes Kennzeichen rein deutscher Zustände anzusehen, daß nicht aller Boden in grundherrlicher Abhängigkeit sich befand. Freie Leute, die auf rechtem Eigen saben, machten vor dem Aufkommen der Großgrundherrschaften im Südwesten, in Alamannien und am fränkischen Mittelrhein, wo die Halbfreien (Liten, Aldien) fehlten, wohl selbst die Mehrzahl der Bevölkerung aus. Wenn in der Karolingerzeit. vornehmlich durch Traditionen an Kirchen, viele Landgüter einen Obereigentümer erhielten, so büßten deswegen die Inhaber ihre persönliche Freiheit nicht ein, und es blieb noch genug freies Eigen übrig, das niemals unter abgeleitetem Besitztitel von Bauern innegehalten worden ist'). Eigengut konnte, zumal in älterer

<sup>1)</sup> Nach Tu. Knapp, Über die vormalige Verfassung der Landorte des jetzigen Oberamts Heilbronn, in Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde, Jahrg. 1899, S. 55 waren die eigenen Güter, die keine grundherrlichen Lasten trugen, sondern nur (Kirchen) Zehnten entrichteten und Abgaben, die aus Rentenkanf oder Schenkung stammten, "in manchen Dürfern sogar recht zahlreich"; so waren in Bonfeld 1739 "eigen ungefähr 5/12 der Äcker, 3/5 der Wiesen, fast alle Weingärten", in Großgartach bestanden 1802 "Äcker und Wiesen zur Hälfte in eigenen" Gütern, in Böckingen war dagegen weniger als 1. eigen. Es ist gewiß anzunehmen, daß manches bäuerliche Eigen erst durch Ablösung grundherrlicher Lasten toder Ankauf zu Eigen, vgl. Knapp 1. c. S. 53 n. 3) entstanden ist; deswegen darf aber

452 G. Care

Zeit, bei Erbgang oder Verkauf beliebig vom Eigentümer geteilt werden. Der Einfluß des Vorhandenseins von freieigenen Grundstücken auf die Bodenzerstücklung im Südwesten darf nicht außer acht gelassen werden neben der ohnehin dem Kleinbetrieb günstigen Formation des Geländes 1).

Rein wirtschaftliche Ursachen, wie die Ergiebigkeit des Bodens, abhängig von seiner geologischen Beschaffenbeit und dem Klima. haben ohne Zweifel auf die Grundbesitzverteilung eingewirkt. Ebenso würde die durch bessere Absatzmöglichkeit gesteigerte Ertragsfähigkeit in Betracht kommen; aber für die Bedeutung dieser Momente werden sich allgemein gültige Regeln kaum aufstellen lassen. Die Großbetriebe haben keineswegs mit Vorliebe den schlechteren Boden sich ausgesucht, und die mittleren und kleineren sind nicht ausschließlich im Hügelland zu finden. Wenn die Entwicklung der Rittergüter als wirtschaftlicher Organismen hauptsächlich in der norddeutschen Tiefebene vor sich ging, so bestand doch ein durchgreifender Unterschied in der Häufigkeit ibres Vorkommens zwischen Nordwest und Nordost, und die Nähe von Städten kann als ein den Bauern günstiges Moment wenig austragen, da es an solchen hier wie dort nicht mangelte: selbst durch die Ausbreitung der Industrie auf dem Lande ist die Gatsherrschaft, wo sie bestand, nicht beeinträchtigt worden 5.

Eher noch ließe sich umgekehrt an einen Einfluß des Getreidehandels auf die Vergrößerung der Betriebe denken, die dessen naturgemäßem Bestreben. Vorräte für den Export zu beschaffen, entgegenkam; aber auch hier bleibt der unmittelbare Zusammenhang und vor allem die Kausalwirkung zweifelhaft). Es mockte

nicht ein Zusammenhang mit dem im frühen Mittelalter im Südwesten so häufigen bäuerlichen Eigen in Abrede gestellt werden, das nur bei der Beschaffenheit des Quellenmaterials in den mittleren Jahrhunderten sich schwer nachweisen läßt, vgl. meine Beiträge S. 67.

Auf die Keapp, Die Grundherrschaft im südwestl. Deutschl., Ztschr. der Savigny-Stift. f. Rechtsgesch. germ. Abt. B. 22 (1901) S. 104 das Schwergewicht legt.

<sup>2)</sup> Vgl. Н. Кхотиє, Die Stellung der Gutsuntertanen in der Oberlausitz zu ihren Gutsherrschaften, in Neues Lausitzisches Magazin, В. 61, 1885. s. 8, 199 f.

<sup>3)</sup> Vgl. Below l. c. S. 40 ff.

besonders bei der Preissteigerung im 16. Jahrhundert den Gutsherrn vorteilhaft erscheinen, ihre eigene Produktion, die ihnen ganz für den Verkauf zu Gebote stand, zu vermehren; aber auch den Bauern mußte der Mehrwert der Bodenerzeugnisse zugute kommen, sodaß es sich schließlich nur darum handeln konnte, ob Gatsherr oder Bauer den Löwenanteil am Gewinn davontragen sollte. Wirtschaftliche Ursachen sind eben nur teilweise für die Ausgestaltung einer Agrarverfassung maßgebend gewesen, unter deren Bestandteilen das öffentlich-rechtliche Moment überwog. Die einzige durchweg zutreffende Erklärung scheint auf staatsrechtlich-politischem Gebiet zu liegen. Die Ausbildung der gutsherrlichen Großbetriebe ist um so weiter fortgeschritten, je mehr Einfluß die Stände and vor allem der grandbesitzende Adel auf die Regierung eines Territorium erlangten.

Indessen wäre es ein Zirkelsebluß, die Konstatierung dieser Tatsache als letzte Lösung des Problems zu betrachten, so eng auch immer der Konnex zwischen Ausbildung der Gutsherrschaft und Einfluß der Stände auf die territoriale Gesetzgebung sein mag. Es ließe sich eben das Verhältnis umkehren und die Frage aufwerfen, ob nicht gerade deswegen die landesherrliche Gewalt schwach war, weil sie einem zahlreichen Adel gegenüberstand. der die Bauern in sezialer und auch rechtlicher Abhängigkeit hielt. Hat doch selbst der aufgeklärte Absolutismus in Preußen nicht mehr erreichen können, als daß einige Härten des bestehenden Systems gemildert wurden. Nun ließe sich wohl vermuten, daß für die Ausbildung von Staats- und Agrarverfassung zugleich ein psychologisches Moment nicht ohne Bedeutung war. Neigung zu Gewalttat bei den höheren Klassen und träge Unterwürfigkeit der niederen wird als Kennzeichen slawischer Stammesart angesehen. Es könnte die infolge der Kolonisation eingetretene Rassenmischung einen ungünstigen Einfluß geübt haben. Indessen ist es doch bedenklich mit Volkscharakter und vollends mit Rasseneigenschaften als schlechthin gegebenen Größen zu rechnen, da beides selbst wieder mindestens ebensosehr Ergebnis der Entwicklung als ihre Ursache ist. Gewiß lassen sich Nachwirkungen der älteren slawischen Zustände bis weit über die Zeit der Kolonisation hinaus verfolgen, vor allem die Erhaltung 454 G. Caro

des schlechteren (lassifischen) Besitzrechts in seiner juristisch unklaren Form scheint dem besseren deutschen Erbrecht schädlich gewesen zu sein: vielleicht noch wirkungsvoller war für den Osten das schlimme Vorbild, das die gutsberrlich-bäuerlichen Verhältnisse der benachbarten Adelsrepublik Polen boten. Auffällig bleibt es immerhin, daß je weniger tief die Germanisierung in die Landbevölkerung eindrang, um so ungünstiger sich später die Lage der Bauern gestaltete. Doch gilt auch dieser Satz nicht unbedingt, und es läßt sich die Zahl der deutschen Einwanderer kaum annäherungsweise schätzen. Inwieweit also das weichere slawische Naturell von Einfluß war auf mangelnde Widerstandskraft gegen Übergriffe der Gutsherrn, muß höchst zweifelkaft bleiben 1). Gutwillig haben sich jedenfalls auch im Osten die Bauern nicht überall der wachsenden Bedrückung gefügt 2).

Im Südwesten und in Mitteldeutschland hat die Erbitterung über die gegen Ende des Mittelalters eingetretene Steigerung der Lasten zum Ausbruch offener Empörung geführt"). Der große

<sup>1)</sup> Ibid. S. 20 ff., Die Rückführung der im Vergleich zur Mark und Pommern günstigeren Entwicklung in Schlesien auf das "gemütlichere" Temperament der hier eingewanderten Oberdeutschen, vgl. DESSMANN S. 55. im Gegensatz zu den dort seßhaften "rauheren, härteren" Niederdeutschen würde eigentlich den ungekehrten Schluß ziehen lassen, daß nämlich letztere besser der Unterdrückung durch die Gutsherrn widerstanden als erstere.

<sup>2)</sup> Vgl. für die (stark slawische) Oberlausitz KNOTHE l. c. S. 236 ff. Für den Unterschied zwischen Schlesien und der Mark dürfte denn doch auch die günstigere prozessuale Rechtstellung der Untertanen bei Klagen gegen die Obrigkeit, die Grünberg, die Bauernbefreiung etc. in Böhmen, Mähren und Schlesien, Leipzig 1894, 1, 30 ff., allerdings erst für die Zeit nach dem dreißigjährigen Kriege nachweist, in Betracht kommen.

<sup>3)</sup> Gegen die feinsinnigen Ausführungen von Gothetn, Die Lage des Bauernstandes am Ende des Mittelalters, vornehmlich in Südwestdeutschland, Westdeutsche Ztschr. B. 4 (1885) S. 1 ff. erheht Kuener, Zur Vorgeschichte des Bauernkrieges, Ztschr. f. Gesch. d. Oberrheins N. F. B. 19 (1904) s. S. 503 sehr zu Unrecht Widerspruch. Below I. c. S. 72 geht auf den (indirekten) Einfluß, den die Schweizer Bauernfreiheit auf die Bewegung übte, nicht näher ein; ich möchte dazu bemerken: Gerichtsherrschaft (und Landeshoheit) haben die drei Urkantone erlangt, zur Zeit als sie in ihren späteren Formen sich ausbildete, Glarus und Appenzell haben die bereits vorhandene Gerichtsherrschaft nachträglich in revolutionärer Weise abgeschüttelt bezw. selbst in die Haud genommen. Die leib- und grundherrlichen Lasten wurden hier abgelöst,

Bauernkrieg des Jahres 1525 war trotz des hineinspielenden religiösen Moments eine Agrarrevolution, wie einst der Bagaudenaufstand im römischen Gallien, wie die Jacquerie und in wesentlichen Stücken die Bewegung von 1789 in Frankreich. Von der Ansicht, daß die tiefe, durch den Bauernkrieg hervorgerufene Erschütterung keine Nachwirkungen hinterlassen habe, ist man jetzt wohl zurückgekommen. So standen die Dinge doch nicht, daß nach der blutigen Unterdrückung des Aufstands die Sieger hätten einfach ihr bisheriges Treiben in gesteigertem Maße fortsetzen können, ganz abgesehen davon, daß mancher Orten die Bauern überhaupt nur durch vertragsmäßige Zugeständnisse zur Ruhe gebracht wurden. Die Furcht vor einer Wiederholung der Ereignisse blieb noch lange lebendig: Neuerungen einzuführen mochte deswegen den Bauern gegenüber, die am alten, besseren Recht festhielten, nicht ratsam sein. Es scheint in der Tat, daß seit dem Bauernkriege die agrarischen Zustände des Südwestens

in Schwyz, Uri und Unterwalden durch Einzelverträge der Pflichtigen mit den Berechtigten, von Glarus kollektiv, während die Appenzeller überhaupt nur sehr ungern zu Entschädigungen sich verstanden. Bemerkenswert bleibt immerhin, wie genau das Volksbewußtsein zwischen den sonst so gern vermengten privaten (leib- und grundherrlichen) Berechtigungen und der öffentlich-rechtlichen Gerichtsherrschaft unterschied, den Ausschlag gaben allerdings kriegerische Ereignisse. Abgesehen von den ganz freien Landkantonen war die Lage der Bauern in der Schweiz der im südwestlichen Deutschland sehr ähnlich. Der wesentlichste Unterschied ist, daß in der Schweiz die Städte viel ausgedehntere Landgebiete erworben hatten als das irgendwo in Deutschland der Fall war, in denen sie die Landeshoheit übten, vielfach, aber nicht einheitlich verbunden mit (niederer, mittlerer und hoher) Gerichtsbarkeit, Grund- und Leibherrschaft über die Bauern, so daß also wiederum ein schweizerischer Stadtstaat einem südwestdeutschen Fürstentum bis auf die Konstituierung der höchsten Gewalt ähnelte. Der Bauernkrieg hat daher auch auf die Schweiz übergegriffen, jedoch nahm hier die Bewegung bei dem Fehlen erheblicher, spezieller Anlässe zur Unzufriedenheit einen verhältnismäßig milden Charakter an und gipfelte etwa im Gebiet von Zürich in einem großen Schmaus und Trinkgelage auf Kosten des bedrohten Klosters Töß, s. H. NAB-HOLZ, Die Bauernbewegung in der Ostschweiz 1524 25, Diss. Zürich 1898, S. 59. Es ist übrigens bemerkenswert, daß gerade in den der Schweiz benachbarten Landschaften, in Oberschwaben und im Schwarzwald, von wo der Aufstand seinen Ausgang nahm, die Bauern vergleichsweise am gemäßigsten auftraten, aber auch am nachhaltigsten ihre Forderungen verfochten.

456 G. Caro

ziemlich stabil geblieben sind. Freilich liegt darin wohl nur zum geringsten Teil die Ursache für die mangelnde Ausbildung größerer Gutsbetriebe, und die Stabilität, den Bauern an sich nicht unverteilhaft, hat dem Lande, im ganzen genommen, keinen rechteu Segen gebracht, das bei der Zersplitterung in viele kleine Territorien nicht die ihm nach seiner alten Kultur zukommende politische und wirtschaftliche Bedeutung behauptete.

In der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts kam allerwärts die Überzeugung zum Durchbruch, daß die Lage der Bauern dringend der Verbesserung bedürfdig sei. Nicht als ob die gleichen Mißstände es gewesen wären, welche in den verschiedenen Landschaften die numerisch obenan stehende Bevölkerungsklasse bedrückten. Schwerer noch als die erstarrten Überreste einer veralteten Agrarverfassung im Westen lasteten auf den Pauern des Ostens die Folgen einer Entwicklung sehr jungen Datums. Daß die durchgreifende Umwandlung im Gefolge einer politischen Umwälzung eintrat, ist durchaus kein Zufall. Niemals waren auf den Verlauf der deutschen Agrargeschichte ausschließlich wirtschaftliche Ursachen wirksam. Die Organisation des Landbaus läßt sich für keine Epoche schlechthin in ein statistisches Rechenexempel auflösen, so daß die Ergebnisse für die einträglichste Betriebsform zugleich die Lösung der Frage nach der jeweils vorwiegenden Entwicklungsrichtung in sich schließen. Zwischen Druck und Gegendruck schwankend hat im Lauf der Jahrhunderte das Verhältnis von Freien und Unfreien, Grundherren und Hintersassen, Gutsherrn und Bauern sich sehr mannigfach gestaltet. Selbst jene Ansicht, die für die soziale Lage der Landbevölkerung eine aufsteigende Richtung bis etwa zum 14. Jahrhundert und darauf ein anhaltendes Sinken konstatieren will, ist nicht unbedingt zutreffend, schon weil vor dem Höhepunkt des Mittelalters die Landbevölkerung keine einheitliche Masse bildete und neben vollfreien bäuerlichen Eigentümern Unfreie standen, denen gegenüber die Strenge des alten Rechts noch wenig genug Milderungen erfahren hatte.

Die Agrargeschichte ist nicht identisch mit der Geschichte der Landwirtschaft, aus der sie Belehrungen über die technische Seite der Bodenkultur schöpft. Zu Staatsverfassung und Standes-

verhältnissen, Volkscharakter und Strömungen des Geisteslebens steht sie in vielverschlungenen Wechselbeziehungen, die nur durch lokale Einzelforschung entwirrt werden können; deswegen war es jedoch wohl nicht ganz überflüssig, einmal die allgemeinsten Gesichtspunkte ins Auge zu fassen. Ich hoffe gezeigt zu haben, daß die geltenden Begriffe, Grundherrschaft und Gutsherrschaft, einiger Modifikation bedürfen, um für die Darstellung des Entwicklungsganges brauchbar zu werden. Die frühmittelalterliche Grundherrschaft, auf Leibherrschaft und Eigentum am Boden beruhend und maßgebend für die Ausgestaltung der Villikation, hat wenig gemein mit der neuzeitlichen Grundherrschaft '), in die sie sich umbildete, deren wesentlichster Bestandteil aber die Gerichtsherrschaft wurde. Auch die (neuzeitliche) Gutsherrschaft des Ostens beruhte hauptsächlich auf der Gerichtsherrschaft und ist nahezu gleichzeitig mit der jüngeren Grundherrschaft entstanden, wenigstens umschließen die Jahrhunderte vom Höhepunkt des Mittelalters bis zur französischen Revolution Ausbildung und Verfall dieser beiden Formen der Agrarverfassung, die auf gleichen Grundlagen nach verschiedenen Richtungen hin sich entwickelten, indem bei der jüngeren Grundherrschaft des Westens der der älteren eigentümliche herrschaftliche Eigenbau stark zurücktrat oder ganz verschwand, während er im ostelbischen Rittergut 2) zu landwirtschaftlichen Großbetrieben sich auswuchs.

<sup>1)</sup> Der grundlegende Fehler in den Ausführungen von Wettlich I. c. über die älteren sächsischen Agratzustände war (s. jetzt Ztschr. d. Sav.-St. G. A. 22, 271), daß er die ältere und die jüngere Grundherrschaft zusammenwarf und daher den sächsischen nobiles, die gleich den bayerischen häufig Grundherren gewesen sein werden, Eigentümer von Latenhufen, den Eigenbau absprach, den eben in älterer Zeit jeder Grundherr betrieb, vgl. HLUK, Die Gemeinfreien der karolingischen Volksrechte, Halle 1900, S. 320.

<sup>2)</sup> Gegen Grossmann I. c. S. 10 ist zu bemerken, daß die gutsherrliche Verfassung nicht "mit und durch die Kolonisation" entstanden sein kann, weil die gerichtsherrlichen Rechte, auf denen jene beruhte, wenigstens in der Mark von Rittern anscheinend erst später enworben wurden. Es kann aber auch nicht eine "rein grundherrliche" Verfassung bestanden haben, weil die Ritter im 13. Jahrhundert, wie ihre Vorfahren in Sachsen von jeher, Eigenbau trieben.

### Miszellen.

# Tumulti e scioperi a Siena nel Secolo XIV°.

Romolo Broglio d'Ajano.

Il secolo XIV rappresenta per l'industria in Italia il completo trionfo del capitalismo nella forma consentita da una tecnica imperfetta. Specialmente in quelle industrie che lavoravano per i mercati esteri si era venuta compiendo, già nei secoli precedenti, un opera di differenziazione; era già sorta una classe di Maestri, i quali, perchè provvisti di maggior capitale e di conoscenze tecnico-commerciali primeggiavano sugli altri Maestri. La naturale tendenza di questa classe era di porre sotto la propria dipendenza tutto il processo di produzione, per modo di poterlo adattare alle congiunture del mercato; essa cercò di ottenere il suo intento, riducendo alla condizione di lavoranti a domicilio i Maestri più poveri e affidando una parte del lavoro a lavoranti direttamente sottoposti.

La supremazia economica della classe più agiata e più intelligente dei Maestri ebbe poi la sua sanzione legislativa, allorchè il potere politico, verso la fine del secolo XIII°, passò alle Arti. In conseguenza di questo sviluppo noi vediamo in principio del secolo XIV, che le così dette Arti maggiori, comprendono: pochi ricchi e potenti imprenditori, depositari del potere politico ed una numerosa classe di lavoranti, apparentemente differenziati, ma pari nella soggezione incondizionata alla prima classe.

L'oppressione dei pochi esercitata sui molti genera alla lunga la reazione, più o meno violenta, dei molti che vogliono scuotere il giogo od almeno migliorare la loro condizione, ma acciocchè una tale reazione si determini è necessario: 1º che gli oppressi si siano sollevati un pò dal primitivo avvilimento ed abbiano pregustato i vantaggi di una posizione migliorata; 2º che l'esempio di altre classi abbia loro infusa la confidenza nella possibilità di un miglioramento.

Tali condizioni si verificarono, in Italia, nel secolo XIV. In questa epoca i Salari dapprima crebberò per cause economiche, poi per una causa demografica, la diminuzione della Popolazione, dovuta alla Peste

del 1348¹). In pari tempo si ebbe la lotta e la più o meno definitiva vitoria delle Arti minori sulle Maggiori. Questi fatti aprirono la via alle sollevazioni delle infiime classi sociali, quali si ebbero a Perugia nel 1371, a Siena nello Stesso anno, a Firenze nel 1378²) ed in altre città in quei anni. Qui ci occupiamo solo dei moti di Siena.

#### Io.

Narrano i cronisti e confermano i documenti che nel luglio del 1371 si ebbero scioperi e tumulti in Siena. Tali moti furon promossi dagli scardassieri dell'arte della lana e condussero ad importanti mutazioni politiche. Quali le cause, quali le circostanze, quali le consegnenze di quei fatti? Prima di rispondere a queste domande è necessario di gettarre uno sguardo sullo svolgimento della costituzione politica di Siena, da una parte, e sull' Organizzazione dell' Arte a cui appartenevano gli scardassieri tumultuanti, dall' altra.

La storia politica di Siena ci presenta, similmente a quella di altri Comuni italiani, il successivo assurgere al potere di elementi sempre più democratici. L'unica caratteristica di Siena è che le classi che hanno conquistato il potere, possono collegarsi momentaneamente, ma non si fondono mai.

Fino all' anno 1147 il Governo di Siena fu esclusivamente aristocratico<sup>3</sup>); da quest' epoca cominciò la classe popolare a prender parte
al potere, finchè nell' anno 1277 i grandi furono espulsi dal Supremo
Magistrato ed il Governo divenne popolare; esso passò in mano di
quella parte della borghesia che corrisponderebbe al popolo grasso di
Firenze, composta di mercanti e banchieri a cui si aggiunsero più
tardi i giudici e i notai. Il Supremo Magistrato, detto "Concistoro",
modificò successivamente il numero dei suoi membri, che nel 1288 furono
ridotti a nove.

Nel 1355 il, così detto, partito dei Nove veniva abbattuto e si formava un governo più democratico composto dal popolo mediocre — megotiatores abiecti — li chiama l'aristocratico Pio II.4). Il nuovo governo doveva essere emanazione delle Arti, come a l'irenze: e perciò si formarono 12 Capitudini di Arti e corrispondentemente, il Concistoro ebbe 12 Signori, le Arti erano così raggruppate per formare le 12 Capitudini: Lanainoli, Arte del Fucco, Calzolari, Notai e Giudici, Carnainoli, Pizzicainoli, Maestri di legname, Setainoli, Banchieri, Ligrittieri <sup>5</sup>), Ritagliatori e Calzettai, Speziali <sup>6</sup>).

Vedi: Kovalesky, Die wirtschaftliche Folge des sehwarzen Todes in Italien. Zeitschr. für Sozial- u. Wirtschaftsgesch. pag. 412 3. Bd. 1894.
 Cf. Doren, Studien aus der Florentiner Wirtschaftsgeschichte.

<sup>3)</sup> Per tutto questo vedi: C. Paoli — "I Monti o Fazioni nella Repubblica di Siena. — Nuova Antologia 1891 vol. 34º pag. 402 e segg.

<sup>4)</sup> L. c. pag. 412.

<sup>5)</sup> Venditori di panno al minuto.

<sup>6)</sup> Arte della lana — Statuto No. 2, dell' anno 1305 (Arch. di Stato di Siena).

Il Governo dei Dodici ebbe breve durata: nel 1368 sostituoronsi a loro i nobili; ma questi, dopo pochi giorni, furono cacciati da tutte le fazioni popolari insieme riunite, aiutate dall' Imperatore e si formò un governo di cui entrarono a far parte i più umili artigiani. Fu questo il così detto Governo dei Riformatori, esso era misto e comprendeva 4 dei Dodici, 3 dei Nove e 5 del Popolo minuto. L' 11 dicembre 1368 il popolo minuto cacciò dal magistrato i Nove ed i Dodici; ma ben presto questi venivano riammessi nel mentre che si concedeva la maggioranza al Popolo minuto, portando il numero dei Signori di questa Fazione da 5 ad 8.

Così stavan le cose quando scoppiò il tumulto del 1371. Vediamo ora quale fosse la condizione dei lavoranti della lana, che si larga

parte ebbero nel tumulto stesso.

L' Arte della Lana era senza dubbio, specialmente nel Duccento e Trecento, la più importante fra le Arti di Siena; ripetutamente gli Statuti accennano a tale importanza<sup>1</sup>) ed i fatti la confermano: Per esempio, nel 1205 si stabiliva che nessuna Arte potesse crearsi dei Consoli nè compilare Statuti eccettuato la Mercanzia e l'Arte della Lana<sup>2</sup>). Inoltre nel 1280 si decretava che i lanainoli fossero esenti dal giurare sul Breve dei Mercanti, giuramento a cui erano tenuti tutti quelli che esercitavano il commercio 3). Più tardi, nel 1305, una Commissione eletta dai Nove doveva rivedere tutti gli Statuti delle Arti: da questa revisione furono esenti la Mercanzia e la Lana<sup>4</sup>). Importante è pure la disposizione che dichiarava inappellabili le sentenze dei Consoli dell' Arte della Lana, fino a 10 lire: anche questo, privilegio esclusivo della Mercanzia e dell' Arte della Lana. L' Arte della Lana, come la Mercanzia, poteva perfino mandare ambasciatori a proprie spese presso gli altri Comuni o Stati 5).

L' organizzazione dell' industria della Lana, a Siena, in quell' epoca, era quella, come si direbbe oggi, di una industria a domicilio. I lanaiuoli, i così detti "Pubblici Maestri" () avevano la direzione tecnico-economica dell' Arte, essi acquistavano la materia prima che facevano successivamente lavorare dai battitori, vergheggiatori, cardatori, filatori e filatrici, tessitori, tintori, conciatori etc. 7) e che poi vendevano all' ingrosso. Era espressamente vietato dagli Statuti, ai Sottoposti, di confezionar

panni per rivenderli 8).

Per ognuno degli stadii della produzione si avevano Maestri che

<sup>1)</sup> Item cum ars lane valde sit utilis in civitate Sene et multe pauperes persone ex ministerio dicte artis continue substentetur etc. . . . Arte della Lana Statuto No. 2 pag. 3a (Arch. di Stato di Siena).

<sup>2)</sup> Statuto No. 2 pag. 7b. 3) Statuto No. 2 pag. 3b. 4) Statuto No. 2 pag. 9a. 5) Statuto No. 2 pag. 2b.

<sup>6)</sup> Caratteristico questo nome!

<sup>7)</sup> Negli Statuti si incontrano ad ogni momento disposizioni per prevenire i furti della materia prima. Vedi: Arte della Lana — Statuto del 1298 — Capitoli: 37, 69, 95, VIII 10, 58. (Arch. di Stato di Siena.) 8) Statuto del 1298 — III, Cap. 11 VIII, Cap. 58, 68. —

lavoravano nelle loro case insieme a lavoranti e garzoni<sup>1</sup>); però tali Maestri erano economicamente dipendenti dai Lanaiuoli da cui venivano rimunerati pel loro lavoro e non possedevano altro capitale che i pochi istrumenti indispensabili all' esercizio della loro Arte<sup>2</sup>). Tutti coloro che esercitavano l' Arte della Lana erano riuniti in una Corporazione, ma mentre che tutti dovevono sottoporsi alle regole degli Statuti3), questi venivano compilati dall' Assemblea, che comprendeva i soli Lanaioli, i così detti Maestri pubblici 4).

Nelle controversie che sorgevano tra i Lanaiuoli e gli altri Maestri, giudicavano, come abbiamo veduto, in parte senz' appello, i Consoli della Corporazione, emanazione essi pure dell' Assemblea 5). Dato questo stato di cose era naturale: 1º Che i Maestri minori tendessero a costituirsi in Corporazioni indipendenti, e tentativi di questo genere non mancarono, infatti negli Statuti si trovano ripetutamente divieti di formare "conjurationi" al di fuori della grande Corporazione della Lana"). 2º Che i Sottoposti fossero indotti a ricorrere anche alla forza brutale per far valere le loro ragioni: ed anche di questo modo di procedere non mancano esempi.

Prima del 1371 si ebbero certamente in Siena movimenti popolari di carattere economico, troviamo la memoria di uno di essi in un documento pubblicato dal Rodolico 7). Si tratta della condanna a morte di 3 nobili e 30 del popolo minuto di Siena, emanata nel 1347, dal Podestà Fortebracci. Nell'atto d'accusa è notato come i rei avessero attraversata, armati, parte della città cercando di sollevare il popolo al grido di "Viva il popolo e morte ai cani che ci affamano". Fra 21 condannati, di cui si conosce la professione, ve ne sono 7 dell' Arte della Lana, in massima parte scardazzieri.

Le classi inferiori formavano anche allora un elemento turbolento di cui si servivano e nobili e popolani per raggiungere i loro fini politici; ma fu solo nel 1371 che esse rivolsero consciamente i loro sforzi alla conquista del potere politico, unico mezzo allora, per ottenere anche miglioramenti economici.

Il 1371 fu anno di carestia. Per cercare di far fronte al bisogno urgente di grano, fu creato, come di consueto in simili casi, l'ufficio

<sup>1)</sup> Le gualchiere erano in gran parte esercitate dalla Corporazione direttamente.

<sup>2)</sup> Non risulta dagli Statuti, che a Siena, come a Firenze, i telai fossero in parte o totalmente in proprietà dei Maestri pubblici. I Conciatori di panni ricevevano perfino il grasso per conciare - Statuto 1298 - III, Cap. 4.

<sup>3)</sup> Siano tenuti li Signore fare giurare (lo Statuto) tutti li uomini che lavoranno continuamente de li lanaiuoli dai XIIJ anni in su — Statuto del 1298 Cap. 30.

<sup>4)</sup> Idem. idem. VIII, Cap. 76.

<sup>5)</sup> Al Podestà spettava poi di far rispettare i patti e di fare eseguire le sentenze dei Consoli dell' Arte — Statuto No. 2 pag. 7b.

<sup>6)</sup> Statuto del 1298 VIII, Cap. 1. - Che niuno tingitore possa overo debba fare alcuna comunita o reunione o lega, o setta o conspiratione o posta con veruno tingitore etc.

<sup>7)</sup> Il Popolo minuto. 1899 - Documento X.

dell' Abbondanza, ma questo, come dice il Tommasi <sup>1</sup>), per trascuraggine, per avarizia, o per altra ragione, introdusse in Inogo della dovizia, maggior carestia. Per quietare il popolo si sostituirono i Nove ed i Dodici, che tenevano quell' ufficio, con uomini tutti di popolo minutoi

La carestia, peggiorando le già tristi condizioni dei Sottopost. dell' Arte della Laua, rese più tese le relazioni tra essi ed i Lanaiuolii ed alla prima occasione presentatasi scoppiò un' aperta rivolta. Il moto sembra esser stato determinato da un ordinanza emanata dai Lanaiuoli e sfavorevole ai Sottoposti<sup>2</sup>). Certo è, che i Sottoposti dell' Arte della Lana, e specialmente i Scardazzieri, già nell' anno precedente avevano formato un' Associazione denominata "Compagnia del Bruco", dal nome della Contrada, evidentemente allo scope di resistere ai Maestri. Dice il cronista Neri") e ripete il Tizio<sup>4</sup>), che i Sottoposti, in questa sommossa, domandavano di divenir Maestri; cioè essi volevano ottenere il diritto di prender parte, insieme ai Lanaiuoli, alle deliberazioni dell' Assemblea della Corporazione, che stabiliva le regole da seguirsi nei rapporti tra i diversi membri dell' Arte ed alla nomina degli Ufficiali cui spettava di far eseguire le deliberazioni dell' Assemblea stessa e di giudicare nelle contese tra Lanaiuoli e Sottoposti. D' altra parte, dichiaravano questi ultimi, che si sarebbero uniformati ai decreti dei Magistrati della Repubblica, non però a quelli già emanati unilateralmente dai Lanaiuoli 5). Alle ripulse dei Lanaiuoli risposero i Sottoposti correndo alle case dei Lanainoli più ricchi e di altri, obbligandoli a conceder loro, grano. I Sottoposti eran guidati da un certo Domenico di Lano, rivenditore di panni, e capo della Compagnia del Bruco.

Il Senatore, Magistrato criminale, a querela dei Lanaiuoli gravemente offesi, carcerò tre capi della sedizione, e trovatili colpevoli, li condanno a morte. I Sediziosi saputa la prigionia dei compagni decisero di

ottenere con ogni mezzo la loro liberazione.

Il Tommasi fa precedere la deliberazione da un lungo discorso con cui il Lano avrebbe dovuto convincere i compagni"). Caratteristiche in tali discorsi sono certe argomentazioni. In prima linea troviamo il timore del bargello . . . della pena, pei reati commessi, viene poi la speranza di poter prendere parte al Reggimento della città "come si

Com. di Siena; pag. 443.

Giugurta Tommasi, Historie di Siena, — Manoscritto 22 — pag. 143, Archiv. di Stato di Siena.

<sup>2)</sup> Tomması, l. c. pag. 143. — Paoli parla di controversie e di salari tra lavoranti Scardazzieri e Maestri dell' Arte della Lana, l. c. pag. 418.

<sup>3)</sup> Neri Di Donato. Cronache (Muratori rerum Italicarum scriptores) pag. 224.

<sup>4)</sup> Titus Sigismundus, Hist. Sene — Tom. III. Copia Manos: Bibli.

So Nel descrivere le particolarità di questo avvenimento seguo il cronista Neri, e gli storici Tommasi e Tizio, controllando il loro racconto sui documenti. Mancano i resoconti del Concistoro dei mesi di Luglio e agosto 1371, su cui si sarebbe potuto controllare questa asserzione degli storici e cronisti sulle pretuse dei Sottoposti; ma, come vedremo, essa trova conferma nelle disposizioni prese dal Consiglio Generale, dopo la vittoria del popolo minuto.

6) TOMMASI — l. c. pag. 146—147.

prende parte ai pesi" e tale speranza viene confortata dall' esempio del successo dei Dodici, sorti da unile condizione e dei presenti Riformatori. E che queste fossero presso a poco le argumentazioni adoperato per convincere i ribelli, crediamo anche noi ed in questa nostra fede siamo confortati dall' analogia coi fatti che si svolsero poi a Firenze.

In seguito alla suaccennata deliberazione, i Sediziosi, in numero di 300, tutti armati, se ne vennero al palazzo del Senatore domandando la restituzione dei prigionieri, e siccome le minaccie non sembravano esser sufficienti, cominciarono a combattere con la guardia del Senatore ed a tentar d'appiccar fuoco alla porta. Francino di Nadolo, Capitano del Popolo, accorse a trarre di pericolo il Senatore e per sedare il tumulto fece scarcecare i prigionieri. Questo atto accrebbe l'ardire dei sediziosi, che si portarono in piazza tentando di entrare nel Palazzo pubblico e non essendovi riusciti, cominciarono a gridare che i 4 dei Dodici ed i 3 dei Nove rinunziassero al Potere, ma i loro colleghi not consentirono. Avendo poi i sediziosi, cercato invano l'aiuto dei Salimbeni, s' impossessarono dei Gonfaloni di due dei Terzieri della Città e tentato di nuovo inutilmente di forzare il palazzo, si volsero contro i Salimbeni e consorti, per vendicarsi del mancato aiuto. Non si sa con precisione quale fosse l' esito della zuffa.

Il giorno seguente la Compagnia del Popolo, che era stata creata dai Riformatori con elementi di popolo minuto, guidata da Matteino da Menzano, si riuni a quella del Bruco ed insieme vennero in piazza domandando ad alta voce che i Nove ed i Dodici si ritirassero dal Supremo Magistrato. I Signori spaventati indussero i colleghi di quelle due Fazioni a ritirarsi ed in loro vece furono eletti 7 del popolo minuto, come dice Tommasi 1), "Comini in tutto nuovi", cioè, probabilmente

presi tra i ribelli.

Il popolo minuto, ottenuto il potere, volle pacificare la città e perciò

diede completa balià ai Riformatori<sup>2</sup>).

Segui una congiura contro il nuovo stato di case da parte dei Nove e dei Dodici, sobillati dal Capitano del Popolo; molti della Compagnia del Bruco, sorpresi nelle loro case, vennero uccisi, ma i congiurati furono

sconfitti ed in parte decapitati.

Il popolo minuto per rendere definitiva la sua vittoria spezzò la cassa d'onde si traevano a sorte i nomi dei Signori e formò definitivamente la nuova Signoria chiamandovi a farne parte 12 del popolo minuto e 3 dei Nove. Si videro quindi siedere tra i Signori, i Maestri delle Arti più umili: fabbri, falegnami, barbieri, pizzicaiuoli, mugnai etc., nonchè i sottoposti dell' Arte della Lana<sup>3</sup>).

1) L. c. pag. 152.

2) Deliberazioni del Consiglio Generale - Tomo CLXXXI. Deliberazione

17 luglio 1371. (Archiv. di Stato di Siena.)

<sup>3)</sup> Fra i membri del Supremo Magistrato, trovo, ad es. un Brando di Nese, cimatore, nel settembre, ottobre 1373, Amerigo di Dino, cerbolattaio nel Inglio-agosto 1374, un altro cerbolattaio nel Settembre - Ottobre 1374, un tintore nel settembre ottobre 1375. — Il Signorista di Siena — Biblioteca Comunale di Siena A. V. 32. Lo stesso Domenico di Lano, capo della Compagnia del Bruco, ebbe onorevoli incarichi dalla Repubblica. Tommasi I. c. pag. 2.

Il nuovo governo, per aumentare le proprie risorse economiche, oltre che servirsi del sistema allora comune delle confische, stabilì una specie di revisione amministrativa pei 16 anni precedenti. Il tutto frutto

10 mila fiorini d' oro 1).

Il movimento dei Sottoposti dell' Arte della Lana, generato da cause econoniche, aveva condotto ad un mutamento politico. I Sottoposti non tardarono però di servirsi del conquistato potere, per ottenere le agognate rivendicazioni economiche. Il 21 novembre 1371 venivano approvate dal Consiglio Generale certe Provisioni fatte da alcuni Savi uomini, eletti dal Consiglio stesso per riformare gli Statuti dell' Arte della Lana <sup>2</sup>). Secondo tale deliberazione i Consoli dell' Arte dovevano esser quattro, cioè, due scelti fra i principali Maestri, e due tra i Sottoposti, ossia, tra i Bigellari, Cardatori, Tintori, Cerbolattari, Conciatori ecc.<sup>3</sup>). I Consoli d' ora innanzi dovevano essere eletti da 12 Buoni Comini, scelti metà fra i Maestri suddetti, e metà fra i Sottoposti. Analogamente, il Consiglio dell' Arte doveva esser composto, per una metà di Lanaiuoli e per l' altra metà di Sottoposti.

Queste erano senza dubbio notevoli concessioni a favore dei Sottoposti; ad essi veniva assicurata una certa influenza sulle deliberazioni
dell' Arte e sulla risoluzione delle controversic; ma nel timore che essi
potessero tuttavia essere sopraffatti, nell' Assemblea dell' Arte, il Consiglio Generale stabili inoltre, che d' ora innanzi gli Statuti o Provisioni
emanate dall', Arte della Lana non fossero valide se non previa l' ap-

provazione da parte del Consiglio Generale.

Il governo popolare dei Riformatori non riuscì a dare la pace alla città di Siena. I popolani, ormai sicuri dell'appoggio della Signoria tumultuarono ripetutamente. Di ciò approfittarono nobili e borghesi, che collegatisi con una frazione del partito dominante, rovesciarono nel 1385 il governo popolare. Più di 4 mila del partito di Riformatori dovettero esulare 4) ed crano la maggior parte buoni artigiani che trasportarono la loro industria altrove con grave danno della città di Siena, che non si risollevò più economicamente.

In seguito, il partito popolare continuò ad esercitare una certa influenza sul governo, ma i suoi rappresentanti crano piuttosto i membri delle arti minori. Col declinare delle grandi industrie i Sottoposti di

esse perdettero agni importanza economica e politica.

## Appendice.

Provisioni prese dal Consiglio generale a favore dei Sottoposti dell' Arte della lana il 24 Novembre 1371.

Al nome di dio et de la sua santissima madre vergine maria et di tutti santi et sante di dio a bene et pacifico stato de la citta di Siena. Qui di sotto saranno scripti certi ordini e provisioni fatti per li savi distincti huomini

1) Tommasi l. c. pag. 157.

2) Vedi Documento in Appendice.

Mancano: filatori e ciò è caratteristico: per essi era impossibile ogni organizzazione perche in parte lavoravano in campagna. Statuto del 1298.
 TOMMASI I. c. pag. 292.

infrascripti eletti per lo generale consillio de la campana de la citta di Siena et per lo consillio del laudabile numero Riformatori d'essa citta a provedere agiugnere menomare et correggiare li statuti e ordini dellarte della lana e delli ufficiali della mercatantia e altre arti della ditta citta di Siena fatti ordinati e composti nell'anno della Incarnatione del nostro Signore idio MCCCLXXI adj... di novembre.

In prima volendo per bene e pacifico Stato de la detta citta correggiare li statuti e ordini de la detta arte de la lana et a essi Statuti et ordini agiugnere providero, et ordinaro che et consoli de la ditta arte de la lana, sieno per nomaro HH de quali IIII et due nesieno de principali maestri de la ditta arte de la lana et li antri due sieno de principali maestri dell' autre arte sottoposte al detto uficio de la lana cioe Bigellarij, cardatori, tentori, cerbolattari e dell' antre arte sottoposte al detto uficio de la lana ciota Bigellarij, cardatori, tentori, cerbolattari e dell' antre arte sottoposte al detto uficio de la lana et quali siano cittadini di Siena, Salvo et riservato che niuno condennato del mese dagosto proximo che passo per lo tractato de la subversione del pacifico stato dessa citta non possa essere consolo de la detta arte per insino a V anni preximi che vengono, si et impertanto che a niuno a al quale sia vetato per le riformagioni del comuno di Siena essare del consellio overo andare al consellio de la citta di Siena sintenda essare di consillio posto che fosse consolo dela detta arte dela lana.

Ancho agiugnendo al capitolo delli ordinj de la detta arte de la lana che parla del modo et forma de la electione de consoli de la detta arte et esso capitolo coneggendo dichiararono che ove nel detto capitolo, dice che detti consoli de la detta arte de la lana ragunato el parlamento et chiammeno nove buoni huomini maestri de la detta arte cioe tre per terço e milliori che conosciaranno. Dicha in questo modo cioe che detti consoli nel detto parlamento chiamino IIII buoni huomini per ciaschuno terço cittadini di Siena de quali huomini VI ne sieno de maestri principali lanainoli e liautri VI sieno de maestri principali dell autre arti sottoposte ala detta arte della lana cioe bigellari, tentori conciatori cardatori cerbolattari e dell autre arti alloro sottoposte come dicto e.

Ét ancho che ove dice ne detti capitoli che debbano fare tre brevi per terzo dica IIIJ brevi per α et θ per ciascuno terço cominciando prima in citta puoi in Sanmartino et puoi in Camollia. Et in questo modo sintendano et sieno limitati e alargati et detti ordini in qualunque parte dessi parla per numero o delli electori o di chi fosse eletto.

Ancho providoro et ordinaro chel consillio dela detta arte delalana si si faccia ordini et elegasi in questo modo cioc che lameta de consillieri siono de maestri principali lanainoli et lantra meta de le predecte altre arti alloro sottoposte cioc maestri tanto.

Ancho providoro et ordinaro e savi predetti che ogni lavorante darte de lana el quale nonavesse debito col suo maestro ne avesse promesso de fare alcuno lavorio de lana sia lecito de lavorare con qualunque persona vorra à. Ma se avesse alcuno debito col detto suo maestro overo promesso di fare alcuno lavorio non possa lavorare conalcuna persona se prima non fornisce el detto lavorio et non fa bene sicuro il suo maestro onde se volesse partire per lo maestro col quale volesse andare a stare a lavorare di pagarlo fra quactro mesi che da indi seguitassono.

Anco providoro et ordinaro che la libra dela lana la quale si fila a rocha sia di peso di XXVII once et non più ala pena di spergiuro et di X libr. di de laquale pena sidebba dare al camarlengo dellarte della lana et non dimeno sia tenuto a pagare la filatura del soprapiu che si trovasse pesare.

Ancho providono et ordinaro e savi predetti che e detti consoli dell'arte

della lana non possano fare directamente ne per obliquo niuno statuto ordine provisione Reformagione ne induciare alcuna consuetudine se prima non sapprova nel generale consillio della campana del comuno di Siena de la pena,

Ancho provido et ordinarono che qualunche persona vorra di nuovo fare avte di lana nela citta di Siena che allui sia lecito poterla fare liberamente. Si veramente che prima paghi XXV libr. di denari se e cittadino. Et se fosse forestieri L libr. al camarlingo de la detta arte delalana.

Dal libro delle Deliberazioni del Consiglio generale di Siena Tomo CLXXXI p LXXVIII e seguenti.
Archivio di Stato di Siena.

### Zum Abschluß.

In einer — irreführend als "Abwehr") überschriebenen — Replik hat Peisker in dieser Zeitschrift (Bd. V. S. 214 ff.) meine Verteidigung") gegen seine Angriffe") einer langatmigen und aufgeregten Erörterung unterzogen, welche durch aus nach seinem alten, von mir a. O. S. 197 ff. aufgedeckten Rezept angefertigt ist. Jeder der nur etwas an geistige Zucht gewöhnt ist, wird schon durch einfache Vergleichung mit meinen Ausführungen") — häufig wohl auch schon durch die Lektüre des Peiskerschen Aufsatzes allein — leicht herausfinden, daß Peisker auch diesmal nicht einen der von ihm so heftig bekümpften Punkte wegdisputiert hat"). Die Peiskersche "Abwehr" richtet sich von selbst. Ich kann daher ruhig auf eine detaillierte Auseinandersetzung mit den verwirrenden und verworrenen Auslassungen des temperamentvollen Rechts-, Sozial- und Wirtschaftshistorikers verzichten"). Gegenüber dem

Die von Peisker mit 8. Januar 1907 datierte "Abwehr" ist mir infolge der Verzögerung der Korrektur durch Peisken erst am 18. März 1907 zugekommen.

<sup>2)</sup> Przemysł = Samo daselbst S. 197-214.

<sup>3)</sup> Daselbst III (1905) S. 187 ff., 465 ff., 526 ff.

<sup>4)</sup> A. O. S. 197 ff., ferner "Zur altböhmischen Verfassungsgeschichte" in Mitteilungen des Instituts f. öst. Geschichtsforschung XXV (1904) 8, 385—413 und "Untersuchungen zur Verfassungsgeschichte der böhmischen Sagenzeit" (Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen, herausgeg. von GUSTAV

SCHMOLLER XX 4) Leinzig 1902.

<sup>5)</sup> Was die von Pieiseer als Eideshilfe angerufenen Rezensionen betrifft, so verweise ich auf meinen angeführten Aufsatz in den Mitteil. d. Inst. f. öst. GF. Speziell Rachfahl betreffend S. 387 Ann. 1, 389 Ann. 1, 403 Ann. 2 caus S. 402), 405 Ann. 1, 407 Ann. 1. Die Rezension Richterers, die nach Fertigstellung des eben angeführten Aufsatzes erschienen ist, findet ihre Erledigung in den metindologischen Ausführungen daselbst S. 411. Dasselbe gilt auch für die Bedenken Loserths. Vgl. dazu auch noch a. O. S. 389. Daß einen Historiker mitunter rechtsgeschichtliche Argumentation fremdartig anmutet, ist nichts Neues.

Dies um so mehr als mir die Redaktion den Raum, der hiefür nötig wäre, nicht zur Verfügung stellt.

grimmigen Bannstrahl aber, den Peisker am Schluße seiner "Abwehr" gegen meine Arbeit schleudert: "Ad acta mit allem, von S. 1 an!" — verweise ich nochmals auf die sachliche Beurteilung durch den um die deutsche und slavische Rechtsgeschichte hochverdienten Fachmann G. HANEL in der Zeitschrift der Savigny-Stiftung. Germ. Abth. XXIII (1902) S. 334 ff.

Münster i. W., am 19. März 1907.

Prof. Hans Schreuer.

# An early mention of scutage.

The following charter contains a reference to scutage which is, I believe, earlier than any of those which have hitherto been noticed in print. That scutage was taken from churches in the reign of Henry I is a point which M. J. H. Round has definitely established. In three of his works (Feudal England p. 268; Studies on the Red Book of the Exchequer p. 1, Calendar of Documents pp. 135, 223) he has called attention to a number of documentary references. Of these the earliest belongs to the years 1105-1119; it is contained in a letter of Herbert Losinga written during the alsence of Henry I from England. Our charter can be assigned to 1107-8. For it mentions Ranulf the Chancellor, who was appointed in 1107; and among the witnesses appears Gerard Archbishop of York († May 21, 1108). A feature of special interest in the passage relating to scutage is the stipulation that knights shall be provided when the king in person goes on an expedition. Presumably the church of Evesham compounded for this service. This inference fellows naturally from the assessment of the service at four and a half knights. H. W. C. DAVIS.

British Museum Campbell Charters XVIII. 12. (Contained in an inspeximus of Ed. III).

H. dei gratie rex Anglie archiepiscopis episcopis abbatibus comitibus baronibus vicecomitibus et ministris et omnibus fidelibus francis et anglicis tocius Anglie salutem. Sciatis me concessisse et praesenti carta mea confirmasse Deo et ecclesie beate marie de Evesham et Abbati et omnibus successoribus suis et monachis ibidem Deo servientibus quod habeant et teneant in perpetuam elemosinam hundredum de Blabhurst (2) cum omnibus que ad handredum pertinent in legitima et libera potestate et justicia sua; videlicet quod millus vicecomes vel corum ministri inde se quicquam intromittant vel placitent vel exigant. Volo etiam et firmiter praecipio pro salute anime mee et antecessorum meorum quod abbas et monachi habeant et teneaut omnes terras et possessiones suas in omnibus locis ubi terras habent bene et in pace, libere et quiete et honorifice in ecclesiis in decimis in possessionibus, in parochianis, in bosco, in plano, in pratis et pasturis, in aquis et moleudinis, in semitis et in viis, et in omnibus aliis locis cum socco et sacca et toll et theam et infanghetheft solutas liberas et quietas de shira et hundreto et

placitis et querelis et geldis et danegeld et hidagiis et tallagiis et de operatione castellorum et muragiorum et poncium et de murdro et de cariagio et paisnagio et de omni seculari servicio et operi servili et de scutagio, salvo tamen et retento servicio quatuor militum et dimidii in expeditione me praesente; et ad peticionem Radulfi Cancellarii volo et concedo ut apud . . . (name illegible) sit porth et mercacio die Jovis quaqua ebdomada et ipsa ecclesia de Evesham habeat imperpetuum omnes consuetudines et omnes libertates ad opus suum quas ego habeo in omnibus porthis et burgis meis. Volo eciam et praecipio quod Abbas et monachi et servi[entes] corum quieti sint de toloneo per totam Angliam de omnibus rebus quas homines sui afiidare possunt esse suas proprias.

Hiis Testibus
Anselmo Archiepiscopo
G. Archiepiscopo
Sampsone Episcopo
Roberto Comite de Mellent
Henrico Comite de Warrewic
Henrico de Abetot
Apud Westmonasterium.

# Literatur.

Die landesfürstlichen Urbare Nieder- und Oberösterreichs aus dem 13. u. 14. Jahrhundert im Auftrage der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften unter Mitwirkung von Dr. W. LEVEC, herausgeg. von Alfons Dopsch. Wien u. Leipzig, W. Braumüller 1904.

Urbarien und andere Quellen verwandten Charakters sind lange Zeit von den Wirtschaftshistorikern recht stiefmütterlich behandelt worden. Im Jahre 1876 erhob Inama-Sternegg die Klage, daß die wissenschaftliche Forschung sich bis dahin mit den Urbarien in keineswegs genügender Weise beschäftigt habe 1). Und noch 1898 wies Josef Susta mit Bedauern darauf hin, daß die Urbare bisher trotz ihrer großen Bedeutung für die Kulturgeschichte keine genügende literarische Würdigung gefunden hätten. Er beklagt den Mangel an Verzeichnissen des ungedruckten Materials und den schlechten Stand der Editionen<sup>2</sup>). In den letzten Jahren ist nun auf diesem Gebiete manches geschehen. Die Überzeugung vom hohen Wert dieses Quellenmaterials ist gewachsen. Man bemüht sich gleichzeitig, durch Anlegung territorialer Verzeichnisse Übersichten über den gewaltigen Stoff zu gewinnen und einzelne besonders wertvolle Stücke durch eine allen wissenschaftlichen Anforderungen entsprechende Edition der Forschung zugänglich zu machen. In Österreich wurde mit einer systematischen Verzeichnung und Registrierung aller in den verschiedensten Archiven und Ämtern vorhandenen Urbarien und urbariellen Quellen begonnen, und damit der Grund gelegt für "eine Art Quellenkunde der Agrargeschichte Österreichs". Namentlich aber haben uns die letzten Jahre eine Reihe wertvoller Urbarausgaben gebracht. Die von Maag schon vor längerer Zeit eröffnete Herausgabe der habsburgischen Urbare für die Schweiz ist nunmehr durch O. Schweizer zum Abschluß gebracht worden 3). Ferner haben im Auftrag der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde B. Hilliger die Urbare von S. Pantaleon in Köln, Rudolf Kötzschke die Urbare der Abtei Werden a. d. Ruhr herausgegeben 1). Daran schließen sich die im Auftrag der Wiener Akademie unternommenen Publikationen der landesfürstlichen Urbare Nieder- und Ober-

2) A. a. O. 138 (am Schluß).

3) Quellen z. Schweizer Geschichte XV. 2 (1904).

<sup>1)</sup> Sitz.-Ber. der Wien. Akad., phil.-hist. Klasse 84 (1876) S. 180 f.

<sup>4)</sup> Publikationen der Ges. f. rhein. G. XX. 1 u. 2 (1902 u. 1906).

österreichs durch  $\Lambda$ . Dopsch und des Göttweiher Urbars durch  $\Lambda$ D. Fuchs  $^{1}$ ).

Diese Editionen zeigen nun eine sehr verschiedene Gestalt. Herausgeber der beiden rheinischen Urbare haben den Versuch gemacht, den Urbartexten selbst an ergänzendem und erläuterndem Quellenstoff so viel beizufügen, daß eine wissenschaftliche Benützung nicht nur nach der sprachlichen, sondern namentlich auch nach der wirtschaftsund rechtsgeschichtlichen Seite hin ermöglicht wurde, jedoch den Ausbau ihrer Arbeiten zu förmlichen Urkundenbüchern unterlassen?). Sie sind also nicht so weit gegangen, wie LAMPRECHT, der bekanntlich für die Schaffung institutioneller Urkundenbücher eingetreten ist. Immerhin sind jene kommentierenden Beigaben so reichlich ausgefallen, daß namentlich in Hilligers Edition die Urbartexte in der Masse des übrigen mitgeteilten Stoffes fast versinken. Ich will hier nicht die Prinzipien der Urbaredition erörtern, möchte auch den hohen Wert der beiden rheinischen Ausgaben nicht im mindesten herabsetzen. Nur eine Bemerkung sei verstattet: indem die Bearbeiter der rheinischen Urbare darauf verzichtet haben, ihre Editionen zu institutionellen Urkundenbüchern auszugestalten, wird der Benützer, namentlich wenn er sich für die gesamte Wirtschaftsgeschichte der beiden geistlichen Grundherrschaften interessiert, trotz der Fülle des gebotenen Stoffes doch wohl in den meisten Fällen genötigt sein, zur Ergänzung noch anderes Material heranzuziehen. Man findet viel und bedauert, daß man nicht alles findet.

Einen anderen Weg hat Dopsch eingeschlagen. Anstatt das Erläuterungsmaterial in extenso zum Abdruck zu bringen, begnügt er sich damit, es teils in der Einleitung, teils in sachlichen Anmerkungen zu den Urbartexten zu verarbeiten — ein Verfahren, das sich hier wegen der Länge der Texte und namentlich auch deshalb empfahl, weil die hauptsächlich zur Erläuterung herangezogenen Urkunden schon gedruckt vorlagen<sup>3</sup>). Die äußere Form seiner Edition verdient alles Lob. Die Anordnung des Textes ist sehr übersichtlich und läßt namentlich das gegenseitige Verhältnis der Handschriften und die verschiedenen Schichten der Überlieferung deutlich erkennen. Den Texten sind Konkordanztabellen der Handschriften, statistische Tabellen und 3 Karten beigegeben.

Vor allem aber wird Ds. Edition wertvoll durch eine überaus reichhaltige, sorgfältig gearbeitete Einleitung, die (im Gegensatz zu den Einleitungen der schweizerischen und rheinischen Urbare) sich nicht mit der Charakteristik der handschriftlichen Überlieferung, mit der Bestimmung der Entstehungszeit der Urbare begnügt, sondern das ganze Material nach verschiedensten Richtungen, wirtschafts-, rechts-, sozial-, verwaltungs- und finanzgeschichtlich auszubeuten sucht. Nicht nur der Benützer der Urbare, sondern jeder Forscher, der sich mit der inneren

<sup>1)</sup> Diese Arbeit bleibt späterer Besprechung vorbehalten.

<sup>2)</sup> Vgl. Kötzschkes Vorbemerkung VII. 3) Vgl. A. Dopsett, Die Herausgabe von Quellen zur Agrargeschichte des Mittelalters (ein Arbeitsprogramm) in "deutsche Geschichtsblätter" VI. 6 7. S. 145 f.

Geschichte Österreichs im 13. Jahrhundert beschäftigt, wird aus dieser Einleitung reiche Anregung und Belehrung schöpfen. Von den Ergebnissen, die D. bei seinen gründlichen Untersuchungen über die Entstehungsgeschichte dieser Urbarien, ihren Inhalt, Charakter und Bedeutung gewonnen hat, seien hier nur einige der wichtigsten mitgeteilt<sup>1</sup>).

D. hat seiner Edition 3 Handschriften (Kopien) zugrunde gelegt: zwei (O und H) sind ans Ende des 13. Jahrhunderts zu setzen, die dritte, enthaltend das Urbar der Hofmark Steyr, gehört der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts an. O und H sind nicht aus einer gemeinsamen Quelle geflossen, wie D. gegen Erben nachweist, sondern es lagen zwei Urbare aus babenbergischer Zeit vor. Die Vorlage von O dürfte in ihrem Kern zwischen 1220 und 1230, die von H vor 1235 entstanden sein. H benützt gelegentlich die Vorlage von O, übernimmt sogar einen Teil daraus ganz. Da für O und H nicht eine, sondern zwei Quellen angenommen werden müssen, deren Wortlaut nicht völlig übereinstimmt, so hat D. mit Recht die Texte von O und H nebeneinandergestellt und die Abweichungen deutlich gemacht. Aus der Ottokarischen Zeit finden wir in O einen Abschnitt über die niederöstereichischen, in H einen solchen über die oberösterreichischen Gebietsteile. Der Text von H beruht auf einer unter den ersten Habsburgern vorgenommenen Neuredaktion, die mit einer teilweisen Revision der Besitzverhältnisse Hand in Hand ging. O gibt die Eintragungen in chronologischer Folge, bewahrt also noch die ursprüngliche Gestalt des Urbars; der redigierte Text von H dagegen ist nach geographischen Gesichtspunkten geordnet.

Ihrer Form nach sind diese Urbarien zusammenfassende Urbarregister, die nicht für den praktischen Verwaltungsdienst in den einzehnen Änntern bestimmt waren, sondern offenbar für die Bedürfnisse
der Zentralstelle eine Übersicht über den Gesamtbesitz ermöglichen
sollten. Die Verzeichnung der Steuern und Regalien tritt stark zurück neben den Einkünften von liegendem Gat. Es sind Hubenzinsoder Urbarbücher in engeren Sinn des Wortes. Die hier verzeichneten
Güter waren teils Eigengut des Landesfürsten, teils Kirchenlehen,
welche sehon die Babenberger von den bayerischen Hochstütern Passau,
Freising, Regensburg und Bamberg innehatten. Für die Erwerbung
dieses Lehensbesitzes war vor allem wertvoll die Vogtei, welche die
Herzöge frühzeitig an sich brachten, und zwar nicht nur die Stiftsvogtei an einzelnen von ihmen gegründeten oder dorierten Kirchen,
sondern auch die Lehensvogtei über die zahlreichen Güter ausländischer

Kirchen.

Der landesfürstliche Besitz in Österreich erstreckte sich im 13. Jahrhundert über Nieder- und Oberösterreich. Hier umfaßte er die Riedmark, ein Gebiet nördlich der Donau und südlich davon das Trauniertel. Eigentümlich ist die Verschiedenheit der Siedlungsform; in Niederösterreich herrscht die Dorfsiedlung vor, während in den oberösterreichischen Gebietsteilen das Einzelhofsystem die Regel bildet.

<sup>1)</sup> Vgl. dazu Dorscu, Beiträge zur Gesch, der Finanzen in Österreich in Mitt. des Instit. f. öst. Gesch. Bd. 18.

In beiden Ländern aber bilden den Hauptstock des landesfürstlichen Besitzes bäuerliche Zinslehen. Der herrschaftliche Eigenbetrieb und die Villikationsverfassung sind fast gänzlich verschwunden. Wohl finden wir noch zahlreiche Meierhöfe, die sich von den gewöhnlichen Benefizien durch ihre Größe und durch die wirtschaftliche Betriebsart unterscheiden. Aber nur noch sehr wenige werden in Eigenregie betrieben. Weitaus die meisten sind gegen einen von vornherein bestimmten oder nach dem jeweiligen Jahreserträgnis zu bemessenden Zins ausgetan oder einem villicus oder Meier zur Bewirtschaftung überwiesen gegen einen bestimmten Anteil am Erträgnisse (Teilpacht). Diese Meierhöfe waren in der Regel nicht mehr Zentren der lokalen Wirtschaftsführung; meist bestand keine Verbindung mehr mit dem übrigen landesfürstlichen Grundbesitz. Von der alten Villikationsordnung war man übergegangen zum bäuerlichen Zinsgütersystem. Wie die Villikations- ist auch die alte Hufenordnung in Nieder- und Oberösterreich schon in voller Auflösung.

Sehr bemerkenswert sind auch Ds. Ausführungen über die Rechtsverhältnisse der Zinsbauern. Aus ein paar Stellen in den Urbaren selbst und aus anderen Urkunden läßt sich schließen, daß auch in Österreich während des 13. Jahrhunderts die Leihe zu Erbrecht wie die auf Lebenszeit heinnisch war. Daneben bestand aber auch die "Freistift", die Zeitleihe auf Widerruf, also ein für den Bauern wesentlich schlechteres Besitzrecht. Ob diese Leiheform, wie D. meint, eine weite Verbreitung gehabt habe, scheint mir doch nicht ganz sicher zu sein. Gerade die meisten der von D. angeführten Stellen lassen sich vielleicht auch in dem Sinn deuten, daß die "Freistift" die Ausnahme gebildet habe<sup>4</sup>).

Zinse und andere Abgaben sind der Höhe und Form nach verschieden, werden zum Teil in Geld, zum Teil in natura entrichtet. Es läßt sich dabei ein Unterschied nach der Siedlungsform bemerken. IN Niederösterreich, dem Land des Dorfsystems, überwiegen die Geld-, in Oberösterreich, dem Gebiet der Einzelhofsiedlung, die Naturalzinse. Doch ist bei manchen Abgaben wie auch bei den meisten Fronden schon

hier wie dort die Ablösung in Geld eingetreten.

D. versucht nun nachzuweisen, daß der Übergang vom Eigenbetrieb zum Zinsgütersystem von den Grundherren nicht gezwungen, sondern in der Hoffnung auf größere Rentabilität vollzogen worden sei <sup>2</sup>). Im Gegensatz zu INAMA-STERNEGG und LAMPRECHT vertritt er die Ansicht, daß diese große wirtschaftliche Wandlung den Grundherren (wenigstens in Österreich) reiche Vorteile gebracht habe. "Für Österreich stellt das 13. Jahrhundert nicht nur die Blütezeit des Bauernstandes dar, es ist zugleich die Periode einer steten wirtschaftlichen Erstarkung sowohl der geistlichen wie der weltlichen Grundherren." D. beruft sich dabei auf die Amortisationsgesetze, die schon Herzog Rudolf III. im Anfang des 14. Jahrhunderts gegen die Kirche erlassen habe, und auf die Gutsbeschreibungen, die seit derselben Zeit von einer ganzen Reihe Ministerialengeschlechtern erhalten seien. Wird aber dadurch bewiesen, was

Vgl. S. CXLI f.
 S. CCXI f.

D. beweisen will? Aus den Amortisationsgesetzen kann man wohl eine starke Besitzanhäufung in geistlicher Hand entnehmen, aus den weltlichen Urbaren eine Übersicht über den Besitzstand iener Geschlechter gewinnen. den Übergang zum Rentensystem deutlich erkennen. Aber damit ist meiner Ansicht nach der Beweis für die wirtschaftliche Erstarkung der Grundherren noch nicht erbracht. Diese Quellen geben keine Antwort auf die Fragen: konnten denn die Grundherren auch wirklich die volle Herrschaft über ihre Besitzungen behaupten, heimsten sie eine dem Wert des Bodens und den Preisen der Produkte entsprechende Grundrente ein? Gerade die Anlage von Urbarien, durch die sie nach Ds. eigener Erklärung Besitzentziehungen verhütet werden sollten1), deutet eher darauf hin, daß sich die Grundherren in ihrem Besitz nicht sehr sicher fühlten. An der Leistung einer hohen Grundrente wird man namentlich in all den Fällen zweifeln dürfen, wo die Güter nicht nach Freistift-, sondern nach Erbrecht oder in Zeitpacht ausgetan waren, wo es für die Grundherren also sehr schwer oder unmöglich war, eine Erhöhung ihrer Rentenbezüge durchzusetzen. Jedenfalls bedarf die Frage noch einer gründlichen Untersuchung,

Viel Belehrendes findet man auch in den Ausführungen über die politische und finanzgeschichtliche Bedeutung der Urbare<sup>2</sup>). Diese werfen manches Licht auf die gegen die Ministerialen gerichtete Politik der Herzoge Friedrich II. und Leopold VI., auf das Eindringen der Ritter und Bürger in die Verwaltung. Die Erträgnisse des landesfürstlichen Besitzes berechnet D. auf ca. 7000 % und zeigt dann, daß die Gesamtsumme der herzoglichen Einkünfte aus Grundbesitz, Steuern und Regalien auf ca. 35 000 %, nicht wie bisher geschehen, auf nur ca. 20 000 % zu veranschlagen seien. Die Erträgnisse aus dem Grundbesitz machen also nur ein Fünftel des Gesamteinkommens aus. Damit ist die These A. Schultes widerlegt, daß die Einkünfte des Herzogtums Österreich — im Gegensatz zum Elsaß — sich noch wesentlich aus Domänenerträgen und indirekten Steuern zusammengesetzt hätten.

DOPSCH hat durch seine Edition eine Quellengruppe erschlossen, aus der man auf die verschiedensten Fragen Antwort schöpfen kann, und hat für die Darstellung der älteren österreichischen Agrargeschichte ein wichtiges Fundament gelegt<sup>3</sup>).

KURT KASER.

Hansisches Urkundenbuch. Neunter Band: 1463—70. Bearb. von W. Stein. Leipzig 1903, Duncker & Humblot. XLIII und 751 S.

Das hansische Urkundenbuch gehört zu den inhaltreichsten deutschen Urkundenbüchern. Es gibt in jeder Edition öde Strecken, die sich auch bei der strengsten Komprimierung des Stoffs nicht beseitigen lassen; den Dingen selbst fehlt oft das Leben, und überdies ist es gelegentlich unvermeidlich, von bloßen Formalitäten Kenntnis zu geben.

<sup>1)</sup> S. CCXIII und CCXVII.

<sup>2)</sup> S. CCXVII f.

Den Anteil seines Mitarbeiters Levec hat er im Vorwort gewürdigt.
 Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte. V.

Gewiß gehen auch die Angelegenheiten, über die das hansische U.B. berichtet, nicht immer glänzend vorwärts. Aber wenn der Verlauf der hansischen Verhandlungen mehrfach auf dürres Gebiet gerät, so werden wir zweifellos mehr als anderswo entschädigt durch die Fülle von einzelnen Belehrungen, die nebenbei abfallen. Unser Hauptvergnügen — wir Historiker sind nun einmal so grausam — ist es, wenn wir von der Plünderung eines Warenzugs oder dem Untergang eines Schiffs erfahren und uns nun Inventare über die einzelnen mitgeführten Waren berichten. Ein prächtiges Exemplar der Art liefert Nr. 558 (s. 436 ff.) des vorliegenden Bandes, wertvoll unter anderem durch die Menge der aufgezählten Handelsmarken. Doch wir sind nicht so unbescheiden, nur solche Glanzstücke zu beanspruchen. Auch kleinere Abfälle verzeichnen wir dankbar.

Von dem hier anzuzeigenden 9. Band des hansischen Urkundenbuchs darf man sagen, daß er besonders ergiebig ist. Der Herausgeber, einer der besten Kenner der hansischen Geschichte, der auch schon wiederholt Veranlassung genommen hat, seine Anschauung von ihrer allgemeinen Entwicklung darzulegen (vgl. seine "Beiträge zur Geschichte der deutschen Hanse", 1900, und ganz neuerdings seine Ausführungen in den Gött. Gel. Anzeigen 1907, S. 337 ff.), hat in einer umfangreichen Einleitung die Hauptpunkte des Inhalts zusammengefaßt; sie verdient die allgemeinste Beachtung. Stein sagt mit Recht, daß die englischhansische Fehde (vgl. dazu seine Schrift: Die Hanse und England, Leipzig 1905) und der kölnisch-hansische Zwist, von denen die Urkunden unseres Bandes berichten, zu den interessantesten und sowohl für die politische wie für die Handelsgeschichte lehrreichsten Episoden der gesamten Geschichte der Hanse gehören. Köln sucht seine kommerziellen Angelegenheiten unabhängig von seinen Mithansestädten zu regeln und also eine selbständige Stellung in oder auch neben der Hanse zu gewinnen. Insofern hier die Frage des Zusammenhalts der Hansestädte in Betracht kommt, ist die Handelsgeschichte zugleich in eminentem Maße politische Geschichte. Wir beobachten, wie man sich bemüht, das politische Band fester anzuziehen, wie ein selbstsüchtiges Glied, schließlich zum eigenen Schaden, seinen besonderen Weg gehen will, wie ein gemeinsamer Gegner auch widerstreitende Elemente zusammenbringt.

Die hier veröffentlichten Urkunden sind namentlich auch deshalb wichtig, weil die Aufklärung, die sie bringen, sieh weit über die engere hansische Geschichte hinaus erstreckt. Im Vordergrund steht das, was sie über die Verdrängung Brügges als Welthandelsplatz durch Antwerpen enthalten. Stein äußert sich darüber in der Einleitung in höchst instruktiver Weise. Unterrichtend über jenen Vorgang ist auch der Verlauf des Schoßstreits (über die Frage, ob die in den Nachbarprovinzen Flanderns handeltreibenden Kaufleute, vor allem die Kölner, an das Kontor zu Brügge Schoß zahlen sollen), von dem wir in der Einleitung eine übersichtliche Schilderung erhalten. Erwähnung verdienen weiter die Nachrichten über die Bezichungen der Hanse zu den oberdeutschen Städten in der Angelegenheit des Fischhandels (mit der sich kürzlich auch Kuske beschäftigt hat; s. Pappenneums Referat

oben S. 351 f.) und zu Frankreich (S. VI). Aus dem speziell hansischen Gebiet sei hervorgehoben, was STEIN über das Vordringen des Nordseeherings im alten Absatzgebiet des Ostseeherings (S. VIII), über die Verhältnisse des Londoner Stalhofs, auf Grund der einzigen (jetzt verwerteten) ausführlichen Recinnungen desselben, die bisher aus dem Mittelalter bekannt geworden sind (S. XVI), und über die Organisation der hansischen Kaufmannsgenossenschaft in Brügge (S. XXI) feststellt.

Die Zuverlässigkeit der Edition steht bei einem so bewährten Herausgeber außer Zweifel. Wir mindern ihr Ansehen nicht, wenn wir zwei auf das Außere sich beziehende Desiderien vorbringen. Die Technik der Edition mittelalterlicher Urkunden ist an Ausgaben von Denkmälern früherer Jahrhunderte ausgebildet worden, in denen die einzelne Urkunde regelmäßig einen geringen Umfang hatte. Die spätmittelalterlichen Urkunden aber sind oft viel länger und nähern sich in ihrer Art den Aktenstücken des 16. Jahrhunderts. Deshalb sollte man die Editionen der letzteren in manchen Einzelheiten bei der Herausgabe von Urkunden des späteren Mittelalters zum Muster nehmen. Als Beispiel hebe ich aus dem vorliegenden Band Nr. 328 (Klagen der geldrischen Städte gegen Köln), Nr. 570 und Nr. 584 (Deduktionen über das Wesen der Hanse) heraus. Diese sind (mit Recht) wegen ihres längeren Umfangs in Paragraphen eingeteilt. Bei einer Edition zur Geschichte des 16. Jahrhunderts würde man solchen Stücken Regesten vorsetzen, die Stichworte über den Inhalt der einzelnen Paragraphen enthalten. Warum tut man es nicht, wenn das Aktenstück aus dem 15. Jahrhundert stammt? Ferner sollte man auch den Gebrauch der Editionen zur Geschichte des 16. Jahrhunderts, die Nummern in die Kolumnenüberschriften zu setzen, nachahmen; das Aufsuchen ist sonst zu beschwerlich.

Außer einem Orts- und Personenregister hat STEIN seiner Edition auch ein vortretfliches Sachregister beigegeben<sup>4</sup>). Man hat den Wunsch geäußert, es möchte bei ihm der Glossarcharakter etwas mehr betont werden. Ich würde es ungekehrt begrißen, wenn es zu einem vollkommenen Sachregister erweitert werden könnte, so daß es alle Dinge aus Recht, Wirtschaft und Technik verzeichnete. Diejenigen z. B., die sich mit der Natur der Handelsgesellschaften (vgl. S. 649 § 27) beschäftigen, würden es sehr dankbar empfinden, wenn sie sämtliche Stellen, die sich auf solche beziehen, im Register notiert fünden. Freilich ist das, was ich hier andeute, ein schweres Werk.

Über eine technische Bezeichnung, das Wort Faktor, über das ich mit Stein korrespondiert habe, möchte ich mich etwas näher auslassen. Es ist von außen her 2) nach Deutschland eingedrungen. In den Hansestädten des mittleren und östlichen Hansegebiets ist es, wie mir Stein mitteilt, im Mittelalter nicht gebräuchlich; das technische Wort ist hier lieger, Igger. Dagegen wird Faktor im 15. Jahrhundert häufig ge-

Ich vermisse das Wort culesticker (Nr. 572 f.). Vgl. auch KEUSSEN,
 Hist. Ztschr. 93, S. 319 und KEUTGEN in unserer Zeitschr. 1906, S. 578
 Anm. 3.

<sup>2)</sup> Vgl. Al. Schulte, Die Fugger in Rom I, S. 111; Ad. Schaube, Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets S. 800.

braucht in Köln. Vgl. im vorliegenden Band Nr. 491, 517, 532, 685, 709, 713 (in Nr. 86 heißt es: negociorum gestor). Diese Vollmachten und Zertifikate betreffen freilich, worauf mich STEIN aufmerksam macht, ausschießlich den Verkehr der Kölner mit England. Geläufig ist das Wort begreiflicherweise in den Niederlanden. Beispiele über seinen Gebrauch sind auch notiert im Register des 8. Bandes des hansischen Urkundenbuchs S. 846. Das Wort wird hier nur in Beziehungen zum Ausland oder für das Ausland gebraucht. Zwar erwähnt die erste der dort notierten Stellen, Nr. 132 (Einleitung), es aus dem Rezeß der Lübecker Tagfahrt von Juni-Juli 1454 (vgl. LÜBBEN-WALTHER, Mittelniederdeutsches Handwörterbuch S. 466). Indessen beweist dies Vorkommen nichts für den Gebrauch des Wortes im mittleren Gebiet der Hanse; denn die Stelle ist (s. STEIN a. a. O.) aus einer schriftlichen Eingabe flandrischer Gesandter an den Hansetag in den Rezeßgeraten; vgl. v. d. Ropp, Hanserezesse 4, S. 173 § 36. Wie mir STEIN ferner mitteilt, wird der 10. Band des hansischen Urkundenbuches (1471-85) Belege dafür bringen, daß Köln das Wort Faktor auch den Niederländern gegenüber in deutschen Schreiben anwendet auf Kölner Kaufleute, und daß auch die Holländer und Seeländer sich des Wortes bedienen (z. B. gegenüber Danzig). Über die Stellung des Faktors vgl. noch Pappenheim oben S. 352 f. und meinen Art. Faktoreien im Wörterbuch der Volkswirtschaft, 2. Aufl. In dem Register bei Dänell, Die Blütezeit der Hanse hätte wohl ein allgemeines Stichwort "Lieger" gegeben werden können (erwähnt werden die Lieger des Ordens bei einzelnen Städten, Brügge und Lübeck). Sehr instruktiv ist, was Danell II, S. 426 Anm. 2 über die Lieger mitteilt.

G. v. Below.

Schaub Franz, Dr., Der Kampf gegen den Zinswucher, ungerechten Preis und unlauteren Handel im Mittelalter. Von Karl dem Großen bis Papst Alexander III. Eine moralhistorische Untersuchung. kl. 8° XII 217 S. Freiburg i. B. Herder 1905.

Unter den Sozialisten ist es bereits zum Gemeinplatz geworden, daß die Wirtschaft das Recht bestimmt und nicht umgekehrt; daß aber auch auf die nichtsozialistischen Nationalökonomen diese Anschauung einen großen Einfluß ausübt, zeigt neuerdings Werner Sombart, der die Bedeutung der Gesetzgebung auf die Entwicklung des Kapitalismus so gering wie möglich veranschlagt. Er legt weder auf die denselben hemmenden Gesetze des Mittelalters noch auf die denselben fördernde der neuesten Zeit großes Gewicht. In der Tat entsprachen die mittelalterlichen Verbote des Zins- und Preiswuchers und die mittelalterliche Beschränkung des Handels dem naturwirtschaftlichen Charakter der Zeit. Wo diese Voraussetzungen uicht zutrafen, bekümmerten sich nicht einmal die Geistlichen um diese Verbote. Hieffir bietet die oben aufgeführte Schrift vorzügliches Material, während die allgemeinen Voraussetzungen des Zinsverbotes weniger eingehend behandelt sind. Wohl erwähnt der Verfasser die Tatsache, daß bei der Hauswirtschaft wenig

getauscht wird und daß das Leihen und Schenken das Tauschen weit übertrifft (74, 98), aber es fehlt der wirtschaftliche Hintergrund dieser Erscheinung. Unter einfachen Verhältnissen rechnen die Nachbarn und Sippegenossen immer auf gegenseitige Hilfe. Wie sie zusammen das Vieh weiden und züchten, zusammenroden, so helfen sie sich gegenseitig beim Hausbau und bei der Ernte. In ihrer Abgeschlossenheit kann sich die Hauswirtschaft nie und nirgends durchsetzen, sie setzt noch ein gutes Stück Komunismus voraus. Diese Beobachtung haben schon ältere Wirtschaftshistoriker gemacht und sprachen daher von einem Gegenseitigkeits-, von einem Gefälligkeitsfuß, von einem Patriarchalverhältnis (Justus Möser, Ihering, Schäffle). Noch heute kann man auf dem Lande diese Erscheinung beebachten. Eben diese Vorgänge haben die mittelalterlichen Theologen im Auge, wenn sie eine strenge Aquivalenz der Gabe und Gegengabe verlangen (Schaub S. 57). Usura est, ubi amplius requiritur quam datur. Ein Streit entstand nur darüber, ob nicht auch Artverschiedenes und Tauschwertgleiches als Rückgabe dienen kann und ob für Wertbemessung nur die Zeit des Leihens, nicht auch die der Rückgabe entscheide. Nicht nur auf den Tausch, sondern auch auf den Kauf und Verkauf wurde der Äquivalenzbegriff angewandt und zunächst, wie es immer im Mittelalter der Fall war, die Forderung an Mönche und Geistliche gerichtet und dann auf die Allgemeinheit ausgedehnt. Hatte doch eine Mönchsregel geradezu verlangt, beim Einkauf lieber mehr, beim Verkauf lieber weniger zu fordern als festgesetzt sei (WARNEFRIED und HILDEMAR S. 93, 184). Stephan von Grammont verbietet, Getreide teuerer zu verkaufen als es eingekauft wird. Ihren Höhepunkt erreicht diese Tendenz in der Palea Eiciens D. Grat 88, 11: Wer eine Sache kauft, um sie, wie sie ist, unverändert zu verkaufen und dadurch einen Gewinn zu machen, der ist ein Wucherer, der aus dem Tempel Gottes zu vertreiben ist. Übrigens hat schon Karl der Große gesagt usara est ubi plus requiritur quam datur und Gratian hat den Preis wie den Zinswucher zusammengefaßt in der Überschrift: Turpe lucrum sequitur qui minus emit ut plus Aber durfte der Kaufmann außer seinen Auslagen keinen Lohn und was für einen beanspruchen? An dieser schwierigen Frage scheiterten von Anfang an die Theoretiker, wie 8, 85 auseinandergesetzt wird. Die Händler, auch die ehrliehen, litten unter dem Umstand, daß infolge des Zinsverbotes Käufe und Darlehen oft zusammenfielen, daß die Verkäufe oft verschleierte Verpfändungen waren, wie dies der Verfasser richtig hervorhebt (184). Die Verpfändung oder Satzung stellt eine regelmäßige Umgehung des Zinsverbotes dar.

In älterer Zeit, wo das Zinsverbot sich noch an das Gewissen wandte und nicht so streng die Restitutionspflicht betonte, scheuten sich auch die Darlehensurkunden nicht, direkt Zinse oder Dienste zu fordern (8. 44). Der Verfasser meint sogar, da als Darlehensnehmer besonders freie und halbfreie Bauern auftraten, eben ihre Kapitalschulden haben diese vielfach der Freiheit beraubt und so sei das Darlehen hauptsächlich Schuld an dem Untergang der Bauernfreiheit (81, 52). Hier berührt er einen vielerörterten Streitpunkt, den er nicht weiter verfolgte. Der Streitpunkt dreht sich darum, ob in der Urzeit

die Bauern überwiegend frei oder unfrei waren. In der Beantwortung dieser Frage gehen die Forscher auseinander; doch dürfte so viel feststehen, daß viel mehr Unfreiheit bestand als sie wohl früher annahmen. Wenn die übrigen Bauern größtenteils ihre Freiheit verloren, so lag die erste Ursache in den gewaltigen Kriegslasten und Kriegsfronen, denen die Freien unterlagen, die zweite Ursache in der Unsicherheit der Zeit, in der Gewalttat, wogegen die Hörigkeit Schutz bot; erst in

dritter Linie kommt die Zinsverschuldung in Betracht.

Unter den Wucherern spielen die Juden von Anfang an eine Hauptrolle, die sich umsomehr einem lohnenden Geschäfte zuwandten, je mehr die Zinsverbote die Christen davon ausschloßen. Das Kapitulare de Judae is Karls des Großen verbietet zwar den Juden, wie Schaub S. 53 wohl richtig interpretiert, den geheimen Warenhandel, nicht aber den öffentlichen und noch viel weniger Zinsgeschäfte. Im Pfandleihgeschäft genossen sie gegenüber den Christen wesentliche Privilegien, wie 161 richtig angedeutet wird. Über diesen Punkt gestatte ich mir auf Grund anderweitiger Studien folgendes mitzuteilen: Ausgenommen kirchliche Geräte, Kirchengüter, blutige, also sehr verdächtige Kleider, durften die Juden alles zum Pfand nehmen und brauchten sich nicht zu bekümmern, ob das Pfand auf rechtlichem oder unrechtmäßigem Wege in die Hände des Schuldners kamen. Für Schaden und Untergang des Pfandes mußten sie nicht haften, über unbewegliche Güter ließen sie sich Pfandbriefe ausstellen, die sie wohl zu verwerten wußten. Das Pfand haftete nach vielen Rechtsbüchern nicht nur für das Kapital, sondern auch für die Zinsen. Wenn der Sachsen- und Schwabenspiegel die Haftung für das Kapital beschränkte, so konnte sich der Jude leicht helfen, indem er sich ein gut nutzbares Pfand stellen ließ. Mit diesen Pfandprivilegien steht im engen Zusammenhange das jüdische Hehlerrecht, wie es uns HERBERT MEYER in dem Buche Entwährung und Eigentum im deutschen Fahrnisrecht geschildert hat.

Nach germanischem Rechte konnte ein Eigentümer sein verlorenes geraubtes Gut sich nicht wie nach römischem aneignen, wo er es fand (ubi rem meam invenio, ibi vindico), sondern mußte sich an den Vormann, an den Gewährsmann halten, d. h. an den, den der Besitzer als Gewährsmann nannte (Hand muß Hand wahren). Nun führte aber infolge der Rechtsunsicherheit der territorialen Zersplitterung der Gerichte und bei den ungleichartigen Standesrechten diese Gewähr nicht immer zum Ziele, und die Leute waren froh, wenn sie ihre Sachen um einen mehr oder minder großen Hehlerpreis wieder auslösen konnten. Bei den häufigen Räubereien bedurfte man förmlich der Hehler so gut wie der Pfandleiher und Trödler. Daher hat schon Heinrich IV. 1090 den Juden hierin ein Vorrecht gegeben, das der Sachsen- und Schwabenspiegel und viele andere Gesetze bestätigten. Nichts beweist diese Notwendigkeit schlagender als der Umstand, daß man Trödler, Pfandleiher, Wechsler, Goldschmiede allgemein von der Gewährschaft befreite, auch wenn sie Christen waren, so auch die italienischen Geldwechsler, die Kawerschen und Lombarden. Solche Geschäfte konnten sich nicht darum bekümmern wie diejenigen, die Waren zum Kaufe anboten, seien es Kostbarkeiten oder geringere Waren gewesen, in den Besitz Referate, 479

dieser Gegenstände gekommen seien. Dem Verkehre mit Räubern, Dieben, Gaunern konnten sie nicht ausweichen, und sie wichen ihnen um so weniger aus, als sie ohnehin als unehrliche Leute galten. Den Ruf der Unehrlichkeit mußten sogar große Bankhäuser auf sich sitzen lassen.

GRUPP.

FRIEDRICH BOTHE: Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte der Reichsstadt Frankfurt. Leipzig, Duncker & Humblot, 1906<sup>1</sup>). IX und 172 S.

Diese Schrift ist eine Nebenfrucht der archivalischen Studien, aus welchen gleichzeitig das größere Werk des Verfassers, "Die Entwicklung der direkten Besteuerung in der Reichsstadt Frankfurt bis zur Revolution 1612—1614" (Schmollers Forschungen XXVI, 2), hervorgegangen ist. Beide Werke enthalten eine Fülle interessanten Materials zur Finanzgeschichte und anderen Gebieten der Wirtschaftsgeschichte. Während Bothe in dem ersten Teil des größeren Werkes bestrebt ist, ein Thema erschöpfend zu behandeln, sind die "Beiträge" nur lose aneinander gereihte Bruchstücke. In beiden Büchern ist der Stoff wenig geordnet. Der Verfasser hat selbst empfunden, daß die vorliegende Arbeit nicht ausgereift ist (S. III); er hat aber nicht den Entzustellen.

Der erste Teil behandelt die Stadtrechnungen. S. 1—23 legt BOTHE allzu breit die Schwierigkeiten dar, welche der Rekonstruktion des Stadthaushalts entgegenstehen. S. 27—37 führt er aus, wie sehr die wichtigsten Einnahmequellen im Laufe des 16. Jahrhunderts gewachsen sind. Z. B. haben sich von 1515—1610 bei gleichbleibenden Tarifsätzen die Einnahmen aus dem Zoll- und Wegegelde verdreifacht (S. 31). Bedeutender ist der zweite Teil: "Zur wirtschaftlichen und sozialen Lage der Frankfurter Bevölkerung im 16. und zu Beginn des 17. Jahrhunderts". Dieser Abschnitt wäre besser mit den dasselbe Thema behandelnden Teilen des oben genannten Buches verschmolzen worden. Besonders interessant sind die Mitteilungen über die seit der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts in Frankfurt blühende Posamentenindustrie und Färberei, ferner über die Geschichte der Frankfurter Judenschaft.

Unter den zahlreichen Beilagen sind mehrere Tabellen über die Berufsverteilung der Bürgerschaft und Judenschaft hervorzuheben. Auf BOTHES Editionsweise, welche die Beuntzung der Quellenbelege sehr erschwert, gehe ich in der Besprechung des größeren Werkes in der

Zeitschrift für Sozialwissenschaft ein.

Ober-Stephansdorf.

HEINRICH VON LŒSCH.

Auch als Beilage zum Jahresbericht der Liebig-Realschule zu Frankfurt a. M. Ostern 1906 erschienen.

#### Bei der Redaktion sind zur Rezension eingelaufen:

J. Schipper, Anfänge des Kapitalismus bei den abendländischen Juden im früheren Mittelalter. Wien u. Leipzig, W. Braumüller.

G. Juritsch. Handel und Handelsrecht in Böhmen bis zur husitischen Revolution. Leipzig u. Wien, F. Deuticke.

Chr. Meyer, Geschichte der Stadt Augsburg. Tübingen, H. Laupp.

Westfälische Landrechte. I. Landrechte des Münsterlandes, bearb. von F. Phillippi. Münster i. W., Aschendorffsche Buchhandlung.

H. Knapp, Das Lochgefängnis, Tortur und Richtung in Alt-Nürnberg. Nürnberg, Heerdegen-Barbeck (B. Hennings).

W. Leontief, Die Lage der Baumwollarbeiter in St. Petersburg. Die Geschichte der Industrie und die Fabrikgesetzgebung. München 1906.

Die Rechtsquellen des Kantons St. Gallen. Erster Teil: Öffnungen und Hofrechte. Zweiter Band: Toggenburg, Herausgeg, von M. GMUR. Arau, Verlag von H. R. Sauerländer & Co.

F. Körholz. Die Säkularisation und die Organisation in den preußischen Entschädigungsländern Essen, Werden und Elten 1802-06 (Münstersche Beiträge zur Geschichtsforschung, herausgeg. von Al. Meister, Heft 14). Münster i. W., F. Coppenrath.

J. Machmer, Das Krankenwesen der Stadt Hildesheim bis zum 17. Jahrhundert. (Dieselbe Sammlung, Heft 15.) Ebenda.

# Wirtschaftsgeschichte innerhalb der Nationalökonomie.

Von

## G. v. Below (Freiburg).

G. Schmoller, Grundriß der allgemeinen Volkswirtschaftslehre. Zweiter Teil. Leipzig 1904, Duncker & Humblot.

Wenn ein Führer einer großen wissenschaftlichen Richtung ein programmatisches Werk veröffentlicht, in dem er zugleich die Summe seiner Lebensarbeit und der Studien der mit ihm auf gleicher Bahn forschenden Gelehrten verwertet, so pflegen sich die fachmännischen Rezensionen, die zu ihm Stellung nehmen wollen, seine Bedeutung hervorheben oder es bekämpfen, förmlich zu drängen. In den Jahren 1900 und 1904 ist Schmollers Allgemeine Volkswirtschaftslehre erschienen. Der Verfasser gilt in manchen Kreisen als das Haupt, gar als der Begründer der historischen Schule der Nationalökonomie. Er hat sich selbst vor allem eine solche führende Stellung beigemessen, 1) und andere haben ihm darin mehr oder weniger zugestimmt?). In dem genannten Werk wünscht er ohne Zweifel ein Programm und eine umfassende Verwertung der Arbeiten seiner Schule zu geben. Da ist es nun merkwürdig, daß die Zahl der Fachleute, die das Wort zu ihm ergriffen haben, außerordentlich gering ist. Zwar von nicht nationalökonomischer Seite ist dem Buch verschwenderisches Lob gespendet worden, und unter den anonymen Referenten, die es verhimmelt haben, mögen sich auch wohl ein paar Nationalökonomen verstecken. Aber die angesehenen Fach-

<sup>1)</sup> Vgl. Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 222 ff.

Vgl. ebenda S. 145 f. und Lippert im Wörterbuch der Volkswirtschaft,
 Aufl., 2. Bd., S. 729.

leute haben sich ganz auffallend zurückgehalten. Das Buch hat entschieden eine sehr kühle Aufnahme gefunden. Mir sind nur drei Rezensionen von namhaften Nationalökonomen bekannt geworden. Der eine 1) lobte den ersten Band so maßlos, daß ihm selbst nachher wohl Bedenken gekommen sein mögen. Eine Besprechung des zweiten Bandes hat er nicht veröffentlicht: sie wurde vielmehr für dieselbe Zeitschrift von einem andern Forscher übernommen. Dieser andere, Diehl, äußerte sich zu beiden Bänden überwiegend kritisch<sup>2</sup>). Ein dritter angesehener Fachmann, K. Th. v. Jnama-Sternegg ), wubte mit der ihm eigenen außerordentlichen Liebenswürdigkeit¹) in Schmollers Buch viel treffliches zu entdecken, lehnte jedoch "ein Eingehen in das überreiche Detail" ab und fällte folgendes bemerkenswerte Urteil: "Auch die Nationalökonomen historischer Richtung, wenn ich mich an dieser Stelle als ihr Wortführer aussprechen darf, sind bei aller prinzipiellen Übereinstimmung mit der Schmollerschen Auffassung doch nicht imstande, die Wege, welche er betreten. durchaus alle als richtig, zum mindesten als die nächsten und besten zum Ziele anzuerkennen."

Wenn die Fachwissenschaft von Schmollers Buch so wenig Notiz nimmt), so darf man darin den Beweis sehen, daß es das nicht bietet, was man von ihm nach seinem Titel und nach der Stellung, die man dem Verfasser vielfach zuschreibt, erwarten mußte, und es könnte darum überflüssig erscheinen, in unserer

- Vgl. Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 147, 1905, S. 139 f. und S. 267 f.
- Vgl. ebenda 1904, S. 147 ff.; Jahrbücher für Nationalökonomie 84,
   S. 233 ff.
- Zeitschrift für Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung Bd. 15,
   462 ff.
- 4) Es ist gewiß ein schönes Zeichen für die liebenswürdige Beurteilung, die andere Autoren bei Ixama finden, wenn er das Dispositionslose in Schwollers Buch, den Umstand, daß dieser alles Mögliche und Unmögliche in dasselbe hineinpackt, aus seinem "Drang nach Gründlichkeit" (S. 468) erklärt. Richtiger wird man doch aber als Erklärung eine begriffliche Unklarheit, eine Verschwommenheit der Anschauungen anzunehmen haben. Vgl. Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 461.
- 5) INAMA sagt (S. 462); "Noch hat es keinen irgendwie sichtbaren Einfluß genommen". Dies Verhältnis wird wohl andauern.

wirtschaftsgeschichtlichen Zeitschrift näher auf seinen Inhalt einzugehen. Indessen wir haben damit zu rechnen, daß ihm von vielen Seiten und auch von solchen Nationalökonomen, die mit seinen theoretischen Ausführungen keineswegs einverstanden sind, die Bedeutung eines wirtschaftsgeschichtlichen Arsenals zugesprochen wird. In vielen Urteilen kehrt als Refrain wieder: wenngleich Schmollers Buch in vieler Hinsicht nicht befriedigt, wenngleich er in prinzipiellen Fragen, in theoretischer Beziehung versagt<sup>1</sup>), so ist doch das wirtschafts- und kulturgeschichtliche Detail. das er liefert, sehr wertvoll. Speziell auch Inama-Sternege spricht von dem "reichsten Inhalte gesicherter Tatsachenbestände", obwohl er doch ein Eingehen auf das Detail, das, wie er sagt, "viel kritischer Nacharbeit bedürfte", ablehnt. Offenbar hält er (ebenso wie viele andere)") die Zuverlässigkeit

<sup>1)</sup> Auf die Unklarheit Schmollers in prinzipiellen Fragen ist so oft hingewiesen worden, daß es eigentlich keiner Zitate bedarf. Von neueren Urteilen vgl. z. B. L. M. HARTMANN, Über historische Entwicklung (Gotha 1905), S. 55 Anm. 1, der auf den "sehr schwankenden Standpunktischen Schmollers aufmerksam macht. Siehe auch Flamm, Der wirtschaftliche Niedergang Freiburgs i. B. (Karlsruhe 1905), S. 81 Anm. 2. In den Tagesblättern kann man freilich die Verherrlichung Schmollers nach jeder Richtung hin lesen. So fand ich in einem mir zugeschickten Blatt der Chemmitzer Allg. Zeitung (vom 9. Nov. 1904) Schmoller als "Theoretiker größen Stiles" gefeiert. Das ist doch wenigstens amitsant. Für solche Irrgänge des Urteis sind die Männer der Wissenschaft verantwortlich, die dem Publikum die Schmollerschen Arbeiten in ganz unzulässiger Weise angepriesen laben. Über Widersprüche bei Schmoller vgl. übrigens auch G. Cohn, Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft 1906, S. 231 ff.

<sup>2)</sup> Vgl. noch folgendes Lob der historischen Gelehrsamkeit Schmollens bei dem übrigens die mangelhafte Präzision der Begriffe auch konstatiert wird): "Literarische Mitteilungen der Annalen des Deutschen Reichs", 1904, Nr. 10, Sp. 564; "Schmollen schreibt, gestützt auf ein riesiges historisches und tatsächliches Material und mit der Feder des Philosophen, dem das gauze reiche Material dazu dienen soll, Entwicklungsprozesse, Richtlinien für die Bewegung des volkswirtschaftlichen Lebens zu abstrahieren. Scharfe Definitionen bietet das Buch nicht; es ist Schmollens Art, mehr die Dinge zu beschreiben, als sie in präzise Begriffe zusammenzufassen. Dafür entschädigt die Reichhaltigkeit des Materials, dessen Durchdringung mit historischem und philosophischem Geiste. So wird das Buch demjenigen, der sich das gewöhnliche Rüstzeng des Nationalökonomen in Wissen und Erkenntnis be-

G. v. Below

des Details bei Schmoller für so zweifellos, daß er dem Buch auch ohne "kritische Nacharbeit" das Lob "gesicherter Tatsachenbestände" meinte spenden zu können. Da aber der Zweck unserer Zeitschrift in ihrem Verhältnis zur Nationalökonomie doch dahin geht, sie in den historischen Studien recht erfolgreich zu unterstützen und kritisch zu fördern, so werden wir uns einer "kritischen Nacharbeit" nicht entschlagen dürfen. Indem ich im folgenden dazu übergehe, den geschichtswissenschaftlichen Inhalt des zweiten Bandes") von Schmollers Allgemeiner

reits angeeignet hat [!], eine Quelle reicher Anregung und Belehrung, eine Fundgrube von Stoff und Geist sein wie kaum ein anderes."

<sup>1)</sup> Über den ersten Band habe ich zwar nicht eine eigentliche Rezension veröffentlicht; aber ich bin in meiner Aufsatzserie "Zur Würdigung der historischen Schule der Nationalökonomie", Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 145 ff. so vielfach auf seinen Inhalt eingegangen, daß ich mich jetzt auf eine Besprechung des 2. Bandes beschränken kann. Neuerdings hat GUYOT in seinem Artikel "La banqueroutte du socialisme de la chaire", "Journal des Economistes" 1907, vom 15. Mai, S. 174 jene meine Aufsätze so gedeutet, als ob sie gegen die Kathedersozialisten gerichtet seien. Das war nicht der Fall. Ich hatte a. a. O. S. 147 f. schon selbst bemerkt, daß meine Kritik keinen politischen Charakter hat. Sie stellt nur einen Protest von der historischen Auffassung und der historischen Methode aus gegen das nicht wissenschaftliche und speziell unhistorische Verfahren S.s dar. Ich nehme keinen Anstand, zu erklären, daß ich persönlich dem Kathedersozialismus keineswegs abgeneigt bin. - Gegenüber meiner Kritik führt Hasbach, Zeitschr, für Sozialw, 1905, S. 137 f. zur Entschuldigung Schmollers an, dessen Grundriß sei "kein historisches Werk, sondern eine Darstellung der Nationalökonomie vom historischen Standpunkte", und wirft, weil ich das nicht berücksichtigt habe, mir im Zusammenhang damit "bedenklichen Mangel an wirtschaftstheoretischer und philosophischer Bildung" vor. Ich habe nun schon ebenda S. 140 darauf hingewiesen, wie sehr bedenklich die hier vorgenommene Scheidung zwischen Historie und "historischem Standpunkt" ist. Außerdem aber hatte ich ja gerade is. dieselbe Zeitschr. 7, S. 148 ff. und S. 451 ff.) aufs eingehendste nachgewiesen - was H. ganz und gar unbeachtet läßt -, daß Schmoller einen höchst unklaren "historischen Standpunkt", ja einen solchen eigentlich überhaupt nicht einnimmt, sondern dem schlimmsten Synkretismus huldigt. Und ich bin doch wahrlich auch nicht der erste oder einzige, der festgestellt hat, daß Schmoller in den Prinzipienfragen unklar ist. Hasbach selber weiß im Widerspruch zu dem allgemeinen Lob, das er Schmoller spendet - an dessen Behandlung der eigentlichen Prinzipienfragen nicht viel zu rühmen (s. dieselbe Zeitschr. 7, S. 153 und 182). Ich

Volkswirtschaftslehre einer kritischen Prüfung zu unterziehen, weise ich zunächst noch auf einige neuerdings erschienenen Besprechungen seines Buches hin, in denen jene Art der Beurteilung ebenfalls hervortritt und die auch sonst Berücksichtigung verdienen.

In der Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie (herausgegeben von P. Barth) 1904, S. 438 ff., bespricht der Philosoph Gusti Schmollers Grundriß. Er hebt hervor, der Leser "vermisse einige prinzipielle Auseinandersetzungen in der Formulierung der grundlegenden Problemstellung und der prinzipiellen Behandlung der Probleme als solche. Es überrascht einen, daß dies Werk, welches als das programmatische Grundwerk der jungen nationalökonomisch-historischen Schule anzusehen ist [richtiger: als solches ausgegeben wird!], nicht eine eindeutige klare Stellung zu gewissen modernen geschichtswissenschaftlichen und methodologischen Erörterungen nimmt. . . . Sodann ist vom streng volkswirtschaftswissenschaftlichen Standpunkte aus zu bemerken, daß der Verfasser in seiner interessanten Stoffverteilung und Behandlung stillschweigend vieles voraussetzt, was meines Erachtens eine eingehende prinzipielle Erörterung notwendig macht." Es fehle bei Schmoller "eine wirtschaftlich-erkenntnistheoretische Fundierung". Gusti tadelt es ferner. daß Schmoller, der die Psychologie den Schlüssel zur Nationalökonomie nenne, gar nicht sage, welche Psychologie er meine. "Der Grund dieser methodischen Inkonsequenz liegt, wie mir scheint, in dem Mangel einer durchgeführten wirtschaftlichen Willenspsychologie, die die Grundlage jeder erklärenden Wirtschaftsuntersuchung bilden muß. Es ist natürlich, daß ohne eine wirtschaftspsychologische Fundierung der wirtschaftlich sittliche Wille nicht erschöpfend behandelt werden konnte." Meines Erachtens sind diese von Gysti gemachten Ausstellungen vernichtend, gerade wenn man Schmollers Leistungen an dem mißt, was er in seinem Buch hinsichtlich des Verhältnisses zur nationalökonomischen Theorie und der psychologischen Grundlegung zu

verstehe es nicht, wie man Schmoller als hervorragendsten Nationalökonomen feiern kann, wenn man zugeben muß, daß er unklar und vielfach unzuverlässig ist (und sonderlich original ist er ja auch nicht!).

bieten beansprucht. Trotzdem spendet Gusti dem Buch in anderer Hinsicht viel Lob. Indessen was er an ihm rühmt, entbehrt meines Erachtens meistens der Begründung. So sagt er: "Ein völkerpsychologisches Verdienst hat sich Schmoller erworben durch die Berücksichtigung der kulturgeschichtlichen Bedeutung der Sitte für die Wirtschaftstätigkeit." Schmoller ist ja aber nicht der erste, der darauf aufmerksam gemacht hat. Vgl. darüber z. B. M. Weber. Jahrbuch für Gesetzgebung 1903, S. 1210 Amn. 2. Wenn GUSTI SCHMOLLERS Grundriß "seinem Inhalte nach als einen soziologischen Grundriß der allgemeinen Volkswirtschaftslehre" bezeichnet, so stimmt das mit dem überein, was ich in der Zeitschrift für Sozialwissenschaft, Bd. 7, S. 157 und 457 gesagt habe. In einer Rezension über Schmollers Grundriß in dem "Journal of the Royal Statistical Society", Bd. 67, S. 513 ff. lesen wir: "this book sometimes degenerates into what after all is little better than good journalism, . . . If this book is meant to free economics from false abstraction, as the author states in the preface, he has given a powerful object lesson in favour of deductive economics." Daneben lobt der Rezensent andererseits das Buch wieder sehr, z. B.: "The learning of Professor Schmoller is immense, his historical knowledge is so great, that only specialists should attempt to criticise it." Wir wissen, wie es sich mit dem "immense learning of Professor SCHMOLLER" tatsächlich verhält. Interessant ist es aber hier zu sehen, wie die übertriebenen Lobsprüche auf Schmoller zustande kommen: Jemand, der selbst nicht Spezialist auf den betreffenden Gebieten ist, betrachtet staunend die aufgehäufte Masse der Gelehrsamkeit, und obwohl er gesteht, daß er nicht in der Lage sei sie zu prüfen, glaubt er doch seinem Staunen durch ein lebhaftes Lob Ausdruck geben zu müssen. Fontane sagt einmal: "Immer nur die, die von Kunst wenig wissen und verstehen, finden alles himmlisch und göttlich."

K. Diehl, der, wie erwähnt, sich entschieden kritisch zu Schmollers Buch stellt, will (Jahrbücher für Nationalökonomie 84, S. 233 ff.) zwar die "Menge wirtschaftshistorischen und wirtschaftsstatistischen Materials" anerkannt wissen, tadelt aber namentlich die theoretische Unklarheit sowie die Hinneigung zum Naturalismus, speziell die Anwendung darwinistischer Formeln. Ich habe mich über diesen letzteren Punkt schon früher geäußert (s. Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 150). Es wäre noch erträglich, wenn Schmoller mit strenger Konsequenz durch die darwinistische Theorie die nationalökonomischen Erscheinungen zu erklären versuchen wollte. Aber durch sein Durcheinandermischen der verschiedensten Vorstellungen zieht er nur die Unklarheit groß ). Es fehlt ihm eben an dem erkorderlichen Verständnis für den Gegensatz naturwissenschaftlicher und geschichtlicher Auffassung.

Über die Anlage des Schmollerschen "Grundrisses der allgemeinen Volkswirtschaftslehre" sagt Diehl, er enthalte "nicht nur alles das, was üblicherweise in der "theoretischen Nationalökonomie" abgehandelt wird, sondern auch fast alle die Themata, die in der "praktischen Nationalökonomie" zur Sprache kommen, und weit über die sonstige Stoffbegrenzung solcher Grundrisse hinaus werden sogar solche weitumfassenden und tiefgreifenden Probleme wie die Frage der Klassenbildung und Klassenentwicklung in die Erörterung einbezogen". Dieser Mangel einer schärferen Begrenzung des Themas erklärt sich auch aus Schmollers Unklarheit in allen theoretischen Fragen. Außerdem kommt in Betracht, daß er — bezeichnenderweise im Widerspruch zu dem, was er als sein Programm ausgegeben hat -- die Neigung hat, sich als Soziologen zu bekennen. Wie hiermit seine Unsicherheit zusammenhängt, habe ich in der Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 451 ff. schon dargelegt 2).

Für die soziologischen Neigungen Schmollers ist charakteristisch ein Abschnitt über "Allgemeine historische Entwicklungstheorien", den er dem zweiten Teile seines Buches (S. 655 ff.)

<sup>1)</sup> Zur Kritik der Übertragung der Deszendenztheorie auf die Erklärung sozialer Vergänge vgl. auch Diemi., Jahrbücher für Nationalökonomie 83, S. 823 ff.; Tönnies, Archiv für Sozialwissenschaft 19, S. 88 ff.; Stammler Wirtschaft und Recht, 2. Aufl. S. 662 f.; Viihkander, Ein Einbruch der Naturwissenschaften in die Geisteswissenschaften, Zeitschr. für Philosophie und philosophische Kritik, Bd. 127, S. 168 ff.

Daselbst S. 461 habe ich ein treffendes Wort MAY Webers zur Kritik der Soziologie angeführt. Vgl. auch Bortkiewicz, Deutsche Literaturzeitung 1994, Nr. 41, Sp. 2497.

eingefügt hat. Er bringt dadurch allerlei hinein, was mit einem Grundriß der Nationalökonomie recht wenig zu tun hat. Charakteristisch ist jener Abschnitt aber auch für die — sagen wir — merkwürdige Art zu urteilen, die Schmoller eigen ist ).

Er teilt die Entwicklungstheorien in "mechanische (materialistische)" und in "idealistische (teleologisch-metaphysische, psychologisch-geistige)". Als Vertreter der ersteren Reihe, also der "mechanischen, materialistischen" Theorien, nennt er a) diejenigen Autoren, welche die Schicksale der Völker aus dem Klima, den geographischen Verhältnissen ganz überwiegend herleiten, wie HERDER und MONTESQUIEU; b) die Vertreter der Rassentheorien; c) die Autoren, welche nach Hauptproduktionsund Berufszweigen einteilen, z. B. List und Schönberg ("Jäger-, Fischer-, Hirten-, Ackerbauvolk" usw.); d) Prähistoriker und Anthropologen, welche die Geschichte des technischen Fortschrittes nach dem Stoffe der Werkzeuge einteilen (Stein-, Bronze-, Eisenzeitalter): Hauptvertreter dieser Gruppe ist Morgan; e) Marx; f) DÜRKHEIM; g) Autoren, welche ihre Einteilungsversuche an den wirtschaftlichen Verkehr und seine technischen Mittel ankniinfen: Hauptvertreter dieser Gruppe ist Br. Hildebrand mit seiner Theorie von der Natural-, Geld- und Kreditwirtschaft. Als Repräsentanten der zweiten Reihe, also der "idealistischen" Theorien, neunt Schmoller a) die Stoa, das Christentum, Lessing, Vico: b) die Vertreter der "Herrschaft der Ideen": Kant, Hegel, SCHILLER, W. V. HUMBOLDT, RANKE; c) PLATO und ARISTOTELES; d) St. Simon and Aug. Comte; e) Lassalle and Rodbertus; f) L. v. Stein, Sumner Maine, H. Spencer; g) Lamprecht und BREYSIG; h) PETER LAWROW.

Die Wirkung dieser Liste würde man beeinträchtigen, wenn man sich darüber entrüsten wollte, daß Schmoller die und die Namen genannt und die und die Namen nicht genannt hat. Auch wollen wir nicht lauge bei der köstlichen Klassifikation verweilen. Warum zeigt sich Schmoller so sehr geneigt, die Prähistoriker und Antropologen ohne weiteres zu Materialisten

Über andere Leistungen Schmollers auf dem Gebiet der Geschichte der Historiographie s. Gött. Gelehrte Anzeigen 1907, S. 398 f.

zu stempeln? Man kann doch sehr gut ein Stein-, Bronze- und Eisenzeitalter unterscheiden, ohne irgendwie dem Materialismus zu verfallen. Und weshalb soll der arme Br. Hildebrand durchaus der mechanischen oder materialistischen Anschauung huldigen? Seine Stufentheorie hat damit wahrlich nichts zu tun. Überhaupt ist eine Einteilung der Geschichte der Wirtschaft nach den Verhältnissen des Verkehrs und seiner Mittel ja ebensowenig Vorrecht des Materialismus wie des Idealismus. Diejenigen, welche unsere Zeit das Zeitalter der Eisenbahnen nennen, sind doch keineswegs sämtlich entschlossen, die historischen Erscheinungen ganz oder überwiegend aus "den materiellen Elementen" (wie Schmoller S. 656 sagt) zu erklären und die Erklärung aus "den geistigen Elementen" abzulehnen. Auch Schönberg soll zu den Vertretern der mechanistischen Auffassung gehören! L. v. Stein und Spenzer werden in eine Schublade zusammen hineingequetscht! Wie Schmoller Marx von Comte trennt und, wie es scheint, an Hildebrand heranfückt, das zu beobachten ist wiederum interessant. Conte hält Schmoller offenbar für cinen großen Vertreter des Idealismus. Ich habe an anderer Stelle (Historische Zeitschrift 91, 8, 445 Anm. 2) meine Verwunderung darüber ausgesprochen, daß er Sombart Comte als Gegenmittel gegen Marx empfahl. Wenn er aber, wie man jetzt sieht, Comte als Führer zum Idealismus betrachtet, so begreift sich die Sache. Man darf wohl Comte als Idealisten in gewissem Sinne bezeichnen. Indessen wenn man an die Wirkungen denkt. die er mit "seiner von den Idealen des Polytechnikums beherrschten Weltanschauung") ausgeübt hat, so gelangt man zu dem Resultat, daß er mehr ein Führer zur mechanistischen, materialistischen, naturalistischen Auffassung geworden ist. Doch gehen wir etwas näher auf die Urteile Schmollers über die einzelnen Autoren ein; erst dabei wird sich uns seine Eigenart ganz erschließen.

Es zeigt sich hierbei von neuem sein bekanntes Bemühen, eine Mittelstraße zu gehen, mit der Sprache nicht gerade heraus-

<sup>1)</sup> Vgl. RICKERT, Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung S. 609. S. auch Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 149 Anm. 2.

zukommen, sich mit einem verwaschenen Bild zu begnügen. In der letzten Zeit ist viel über Rankes "Ideen" gestritten worden. Von einer Seite sind sie als "mystisch" bezeichnet worden. Von anderer Seite, und zwar von den zuverlässigsten Forschern, ist die Berechtigung dieser Bezeichnung entschieden bestritten worden. SCHMOLLER redet über diese Frage hin und her. Sein ganzes Gerede läßt aber weiter nichts erkennen, als daß er es gern vermeiden möchte, mit der einen oder andern Partei es zu verderben. Einerseits sagt er, es sei "gewiß nicht ganz falsch", RANKE Mystik vorzuwerten; "eine realistische Umkehr mußte kommen". Andererseits meint er, es fehle bei ihm doch auch "die realistische Erfassung, die Erklärung aus wirtschaftlichen, militärischen, kirchlichen, pädagogischen Ursachen neben den allgemeinen geisteswissenschaftlichen") nicht gauz. Schmoller hätte sich ebensogut wie andere Autoren orientieren können, daß RANKES Ideen nichts mystisches sind 2). Man muß aber leider sagen, daß er überhaupt gar keine Vorstellung von Rankes Ideen hat. Es fehlt ihm, wie man aus seinen Bemerkungen auf S. 660 ersieht, jede Ahnung davon, wie sehr Ranke (um mit Max Weber 3) zu sprechen die Nabelschnur, die seine Geschichtsauffassung mit der "Ideenlehre" (im metaphysischen Sinn) verband, durchschnitten hat und in welchem Maße er gegenüber Hegel Empiriker ist. Charakteristisch ist folgender Satz bei Schmoller: "Beide (Hegel und Ranke) sind die Hauptrepräsentanten einer idealistischen Ideenlehre, als Grundlage der Ge-

<sup>1)</sup> Man beachte auch Schmollers Ausdrucksweise im einzelnen. Die "allgemeinen geisteswissenschaftlichen Ursachen" stehen nach ihm im Gegensatz zu den "wirtschaftlichen, militärischen, kirchlichen, pädagogischen".

<sup>2)</sup> Gegen Schmoller vgl. Ed. Meyer, Zur Theorie und Methodik der Geschichte S. 20. Max Weißer, Jahrbuch für Gesetzgebung (welches Schmoller selbst herausgibt!), Jahrgung 1903, S. 1200: "Die Geschichte zerlegt nach Roscher wie nach Thekyddes und Ranke alles in menschliche, irdische, verständliche Motive, die aus dem Charakter des Handelnden folgen". Grotenfelt, Geschichtliche Wertmaßstäbe in der Geschichtsphilosophie bei Historikern und im Volksbewußtsein S. 126: "Das Wirken der Ideen", jener großen Tendenzen der Jahrhunderte, ist nach Ranke durchweg realistisch und natürlich zu erklären".

<sup>3)</sup> Weber a. a. O. S. 1201.

schichtserklärung: bei Hegen folgt die Ideenentwicklung einem logisch-dialektischen Gesetz: bei RANKE fehlt jede nähere Ausführung über die historische Abfolge der Ideenentwicklung". Bezeichnend ist es, daß er RANKE neben HEGEL als "den" Hauptrepräsentanten nennt. Bezeichnend ist es aber auch, daß er eine "nähere" Ausführung vermißt. Als ob es überhaupt in der Absicht Rankes gelegen hätte, irgend eine historische Abfolge in einer der Manier Hegels auch nur entfernt verwandten Art zu behaupten. Lehrreich ist ferner folgender Satz: "Immer wird man die Völkerpsychologen wie Steinthal und Lazarus, obwohl sie direkt an HERBART anknüpfen, und einzelne historische Philosophen wie Dilthey doch auch als Fortsetzer der Rankeschen Ideenlehre bezeichnen können." Man sieht, daß Schwoller ebensowenig wie über Ranke über die Völkerpsychologen Bescheid weiß. Durney hat natürlich, wie alle neueren Autoren, die sich in wissenschaftlicher Weise mit Geschichte beschäftigen, von RANKE viel gelernt. Wenn aber Schmoller glaubt, irgend etwas zu seiner Charakteristik durch die Titulatur "Fortsetzer der Rankeschen Ideenlehren beisteuern zu können, so liefert er nur den Beweis, daß er auch von Diethey wie von Ranke und den Völkerpsychologen nichts weiß. Er hat tatsächlich wold wir nehmen den günstigsten Fall an — eine gedankenlose Phrase ausgesprochen. Doch können wir uns darüber wohl nicht wundern. Derartiges soll ja bei den Soziologen öfters vorkommen 1. Nicht nur aber, daß Schmoller jene Dinge unrichtig darstellt; er hält sich überdies sehr im allgemeinen und unterläßt es ganz, das zu erwähnen, was RANKE tatsächlich über die Entwicklung der Menschheit, die Frage des Fortschritts in der Geschichte usw.

<sup>1)</sup> F. EULENBURG sagt über einen Soziologen: "Hier zeigt sich ein bedauerlicher Mangel an Kenntnissen und vor allem an konkreten Anschauungen des Verfassers, den er freilich mit vielen anderen "Soziologen teilt". Deutsche Literaturzeitung 1905, Nr. 15, Sp. 934. EULENBURG rechnet sich selbst zu den Soziologen; ich mache mich also keiner Parteilichkeit schubdig, wenn ich jene Behauptung ausspreche. Übrigens habe ich schon in der Hist. Ztsehr. 93, S. 96 bemerkt, daß ich, obwold prinzipieller Gegner der Forderung einer besonderen Wissenschaft der Soziologie, selbstverständlich nicht bestreite, daß in manchen Arbeiten mit dem Titel "soziologisch" viel Brauchbares, mitunter Vortreffliches steht.

vorgetragen hat. Und doch hätte nicht viel Mühe dazu gehört, die betr. Partien in RANKES Werken zu finden.

Wie bemerkt, hebt Schmoller hervor, daß gegenüber Ranke "eine realistische Umkehr kommen mußte". Spezieller drückt er sich so aus (S. 660 f.): "Die durchschlagende Betonung solcher (d. h. der wirtschaftlichen usw.)1) Ursachenreihen mußte durch Gelehrte erfolgen, die im Gegensatze zur Ideenlehre und zur Identifätsphilosophie standen oder nach und nach zu ihr kamen, von entgegengesetzten Ausgangspunkten aus ihre Systeme entwarfen." Gewiß mußte die Geschichtsforschung gegenüber RANKE noch realistischer werden, und sie ist es geworden. SCHMOLLER stellt die Entwicklung ganz verkehrt dar. Erstens steht Ranke selbst gar nicht mehr so in der Identifätsphilosophie, wie Schmoller glaubt. Zweitens hat sich die Wendung zur "realistischen" Forschung keineswegs vorwiegend im Gegensatz zu Ranke vollzogen. Es ist geradezu amüsant, wie Schmoller sich die Wendung denkt. Nach Ranke behandelt er die vorhin unter c bis g genannten Autoren; diese sind also nach seiner Meinung die Urheber der Wendung. Insbesondere vindiziert er zwei Forschern, Lamprecht und Breysig, diese Bedeutung, indem er den Übergang zu ihnen mit den Worten bildet: "Seit den letzten zehn Jahren haben zwei jüngere deutsche Historiker große Anläufe genommen, im Gegensatz zur alten idealistischen und politischen Geschichtsschreibung von einem realistisch-kulturgeschichtlichen Standpunkt aus die Geschichte der Menschheit als ein Ganzes zu begreifen und nach einheitlichen Gesichtspunkten, Begriffen, Ursachenreihen sie einzuteilen." Hier zeigt sich wieder der Soziologe: Schmoller imponiert es, daß Lam-PRECHT und Breysig ein allgemeines geschichtsphilosophisches System vorgetragen haben. Er vergißt vollkommen, daß der Fortschritt der Wissenschaft sich im 19. Jahrhundert ganz vorwiegend auf dem Wege der Einzelforschung vollzogen hat. Ja, er ist jetzt so sehr Soziologe, daß er sogar vergißt, welche Bedeutung in dieser Beziehung der historischen Schule der Nationalökonomie zukommt und daß er selbst früher die Weiterbildung

<sup>1)</sup> S. vorhin S. 490 Anm. 1.

der Wissenschaft von wirtschaftsgeschichtlichen Spezialarbeiten erwartet hat 1). Was sodann die Forscher betrifft, die tatsächlich die Wendung zur "realistischen" Forschung herbeigeführt haben, so ließen sich hier sehr viele Namen nennen. Wir könnten z. B. ant Mommsex (den Schmoller gar nicht nennt!) hinweisen, der ia in dieser Hinsicht tausendmal größere Verdienste hat als Lam-PRECHT und Breysig zusammen. Wir wollen uns jedoch begnügen, an die historische Rechtsschule und die historische Schule der Nationalökonomie, die in gewissem Sinne als die Tochter der ersteren gelten kann, zu erinnern. Unter den namhaften Vertretern der historischen Rechtsschule sei Willi. Arnold hervorgehoben, der gerade auf den Gebieten, mit denen Schmoller und Lamprecht sich beschäftigt haben, die hervorragendsten Verdienste um die realistische Vervollständigung unserer historischen Anschauungen besitzt. Wie Arnolds Schriften aufs Deutlichste zeigen <sup>2</sup>), stand er derjenigen "idealistischen" Geschichtsauffassung. wie sie von Hegel vertreten worden war, durchaus fern, ohne dem andern Extrem verfallen zu sein. Und er war Schüler und Gesinnungsgenosse Rankes. Von den Begründern der historischen Schule der Nationalökonomie sodann verehrt Roscher in Ranke seinen Lehrer. Schon diese geringen Andeutungen genügen zum Beweise, daß Lamprecutt und Breyste wahrlich nicht erst einen Kampf gegen die "alte idealistische und politische Geschichtsschreibung" zu führen brauchten. Unter den Historikern von Fach, und nicht bloß bei diesen, herrscht Übereinstimmung darüber, daß Geschichtskonstruktionen, wie sie von jenen beiden Autoren versucht worden sind und wie sie Schmoller so sehr imponieren, einen Rückfall in die Fehler der alten Geschichtsphilosophie von Hegel und vor Hegel bezeichnen, ohne ihnen an allgemeiner Bedeutung irgendwie verglichen werden zu können. Lamprecht und Breysig, vor allem der erstere, haben durch monographische Arbeiten, älteren Autoren folgend, unsere Kenntnis auf wirtschaftsund verwaltungsgeschichtlichem Gebiet erweitert. Dagegen ist

<sup>1)</sup> Vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 222, 327 u. 454 ff.

Vgl. z. B. W. Arnold, Recht und Wirtschaft S. 33. Bemerkenswert ist auch das daselbst ausgesprochene Urteil über Mommsens realistische Geschichtsauffassung.

von demjenigen, was SCHMOLLER an ihnen als originale Leistung preist, das gute nicht neu und das neue unbrauchbar.

Der speziellen Schilderung, die Schmoller von Lamprechts geschichtsphilosophischem System gibt, merkt man eine gewisse Unsicherheit an. Einerseits lobt er ihn außerordentlich (LAM-PRECIIT verstehe "glänzend und geistreich zu schildern und die letzten Probleme groß und tief anzufassen" usw.). Andererseits ist ihm bei diesem hohen Lob offenbar doch etwas bange. Diese Unsicherheit hat zweifelles ihren Grund einmal in seiner allgemeinen Neigung, zwischen den verschiedenen Standpunkten zu lavieren und ein entschiedenes Farbebekennen zu vermeiden 1), sodann aber und hauptsächlich darin, daß er gar nicht fähig ist, die Situation, die vorhandenen Gegensätze und den wissenschaftlichen Wert der Arbeiten Lamprechts zu würdigen. ist sein Referat über diese sehr oberflächlich. Er weiß im Grunde nur einen Einwand und zwar bloß einen formalen gegen Lam-PRECHT geltend zu machen, nämlich den 2), daß derselbe seine Ansichten zu schnell geändert habe; und dies ist überdies ein

<sup>1)</sup> Vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 380 und 802.

<sup>2)</sup> In den "Annalen der Naturphilosophie" Bd. 3 (1904). S. 442 ff. veröffentlicht Lympheeur unter dem Titel "Biopsychologische Probleme" eine Entgegnung auf Schmollens obige Bemerkungen. Er sagt von ihnen: "Diese Darstellung ist zweifelsohne von Wohlwollen [sie!] und gerechtem Sinne getragen. Gleichwohl ist sie in wesentlichen Punkten unrichtig." Wie man sicht, hat LAMPRECHT aus Schmollers Worten sehr wohl herausgefunden, daß er ihm "Wohlwollen" bekunden wollte. Im übrigen dürfte wohl die sachlichste und richtigste Kritik auch immer die gerechteste sein. LAMP-RECHT sucht sich namentlich gegen den Vorwurf zu verteidigen, daß er seine Anschauungen "alle paar Jahre" wandle. Mit der Widerlegung desselben macht er es sich doch wohl zu leicht. Einen Satz aus seinen Ausführungen hebe ich hervor. Nachdem er über die Bedenken gesprochen, die sich gegen die Annahme der "Notwendigkeit der absoluten Koinzidenz gewisser Stufen der materiellen und geistigen Kultur" erheben, fährt er fort: "Diese Lage hat mich nun dazu geführt, an die von vornherein angenommene Notwendigkeit überhaupt die Axt des Zweifels zu legen und zu fragen, ob sie denn so selbstverständlich sei." Warum hat er denn "von vornherein" eine solche Notwendigkeit angenommen? Warum räumt er nicht ein, daß er sie früher ganz ahnungslos für selbstverständlich gehalten hat und daß er die Zweifel an der Selbstverständlichkeit seinen Kritikern verdankt? Vgl. Historische Zeitschrift 81, S. 258 f.

Einwand, der sich auch gegen ihn selbst erheben läßt<sup>1</sup>). Sonst wendet er nur noch ein (S. 663), daß die Termini, mit denen Lamprecht die einzelnen Epochen charakterisiert. "nicht die letzten Ursachen aller historisch-gesellschaftlichen Erscheinungen" ausdrücken. Hier sieht man, daß er das, was er beurteilen will, nicht einmal verstanden hat. Jene Termini sollen ja gar nicht "die letzten Ursachen" bezeichnen. Diese Schwäche muß aber um so mehr auffallen, als es nach den eingehenden Kritiken, die Lamprechts Versuch gefunden hat, doch nicht schwer war, das wesentliche kurz hervorzuheben<sup>2</sup>).

Breysig wird wiederum von Schmoller maßlos gelobt. Wie schon bemerkt, schreibt er ihm (neben Lamprechtt) eine epochsmachende Bedeutung in der Geschichte der Historiographie zu. Speziell "seine Geschichtsparallelen gehören zum Lehrreichsten, was neuerdings auf dem Gebiete vergleichender Staatengeschichte geschaffen wurde" (S. 664). "Der Versuch Breysigs" — sagt Schmoller in seinem Jahrbuch 29, S. 737, wo er sich noch ausführlicher über ihn äubert — "greift tiefer und kommt der Wahrheit näher als die analogen Versuche Vicos, Hegels, Rodbertus". "Seine Fähigkeit, die großen Zusammenhänge und Linien der ganzen Geschichte zu erfassen und darzustellen." "Er geht Wege, die man bald allgemein anerkennen wird." Objektiv ist dies eine Reklame, die jeden mit größtem Unwillen erfüllen wird, der noch nicht auf dem Standpunkt absoluter Gleichgültig-

<sup>1)</sup> Vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 150 ff.

<sup>2)</sup> Gegenüber der Verschwommenheit, die wir bei Schwoller finden, berührt es wohltuend, bei einem andern Nationalökonomen einer reinlichen und energischen Kritik zu begegnen. Max Weißer sagt (Archiv für Sozialwissenschaft 21, S. 44 Ann. 79a) über die Verwendung der Termini der Psychologie: sie "würde lediglich die Versuchung schaffen unmittelbar verständlichen und ett geradezu trivialen Tatbeständen einen Schleier dilettantischer Fremdwörtergelehrsankeit umzuhängen und so den falschen Auschein erhöhter begrifflicher Exaktheit zu erzeutzen, wie dies z. B. für Lymanster leider typisch geworden ist". Vgl. zur Charakteristik der Geschichtschreibung Lamperenten und vings auch J. Heizman, Onze gouden eeuw "social-psychisch" bekeken, Vragen des Tijds 1906 Februarhett und M. Weißer a. a. O. Bd. 22, 1. Heft, Beilage S. 343 Anm. 86b.

keit angelangt ist. Zur Entschuldigung Schmollers läßt sich höchstens anführen, daß er für die Dinge, über die er spricht, kein näheres Verständnis besitzt. Brrysig bietet nicht im allermindesten etwas neues. Seine Theorie setzt sich aus drei Teilen zusammen. Erstens vertritt er den Gedanken, daß die Geschichte iedes Volkes in Altertum, Mittelalter und Neuzeit eingeteilt werden Den berechtigten Kern dieses Gedankens findet man schon bei Historikern, die vor ihm geschrieben haben 1). Er hat ihn nur bis zur Trivialität übertrieben. Zweitens spricht er sehr viel über das Verhältnis von Persönlichkeit und Gesamtheit. SCHMOLLER meint diese seine Erörterungen sehr hoch stellen zu müssen: "seine Antithese von Persönlichkeits- und Gemeinschaftsdrang trifft sicherlich den Zentralpunkt menschlichen Seelenlebens," Gewiß handelt es sich hier um einen "Zentralpunkt". Aber man ist darauf wahrlich nicht durch Breysig erst energisch hingewiesen worden; sondern die "Grundfrage aller Geschichtsforschung, wie Persönlichkeit und Gesamtheit ineinandergreifen" (BURDACH, S.B. der Berliner Akademie 1902, H. S. 793), ist seit alters von den Historikern aufs eifrigste erörtert worden. Was Breysig darüber bringt, ist nur fades Gerede. Drittens fügt er zu diesen Dingen noch eine Portion "Nietzsche"; er will Nietzsche nachahmen. Statt dessen sollte er sich lieber fragen, mit welchem Hohn dieser, in seiner guten Zeit, sein (Breysigs) System behandelt haben würde. Man braucht, um Breysigs Aus-

<sup>1)</sup> Vgl. meine Kritik der Breystoschen "Kulturgeschichte" in Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1903, S. 311 f. S. auch ebenda das Urteil Ed. Meyers über Breystos Theorie und die Kritik von Herkeberger-Frankell, Moderne Geschichtsauffassung (Uzernowitz 1906). S. 14 ff. — Um Breystos Theorie recht wirksam hervorzuheben, macht Schmoller die älteren Versuche einer Einteilung der Geschichte möglichst schlecht. So spricht er von "der platten Einteilung in alte, mittlere und neue Geschichte" (S. 659), von "der gänzlichen Geistlosigkeit der Schuleinteilung "alte, mittlere und neue Geschichte" (Jahrbuch f. Gesetzgebung 1905, S. 737). Im Eifer vergißt er dabei, daß Breystos Theorie ja eben auf dieser Einteilung beruht, nur daß er nicht die allgemeine Geschichte. sondern die Geschichte der einzelnen Völker nach jenem "platten" Schema einteilt. Daß H. Leo das Schema, mit dem Breysto jetzt sein Glück zu machen sucht, schon in umfassender Weise, nur weniger einseitig und mit mehr Geist angewandt hat, weiß Schmoller nicht.

lassungen zu charakterisieren, nur zu erwähnen, daß er 24 Gesetze der Weltgeschichte konstruiert hat. Wer nach allen den eindringenden Kritiken, die die "historischen Gesetze" erfahren haben, etwas derartiges noch fertig bringt, mit dem ist nicht zu debattieren. Warum soll denn die Weltgeschichte nur nach 24 Gesetzen regiert werden? Warum nicht nach 1003? "Gesetze" von der Art, wie sie Breyste aufgestellt hat, kann man mit Bequenlichkeit im Lehnstuhl dutzendweise fabrizieren. Es gibt noch heute viele Autoren, die an die Möglichkeit der Aufstellung historischer Gesetze glauben. Indessen diejenigen, die das Problem mit wissenschaftlichem Ernst behandeln, scheuen sich gerade, Gesetze von der Art der Breysteschen und mit seiner Fruchtbarkeit zu formulieren. So verhält es sich also mit dem Forscher, der nach Schmoller "tiefer und wahrer" als Vico, Hegel usw. ist").

<sup>1)</sup> Wir wollen nicht verschweigen, daß Schmoller auch einige Einwendungen gegen Breysig macht. So heißt es S. 664: "Individuum und Gemeinschaft ... bilden erst dann eine tragfähige Unterlage der Geschichtserklärung, wenn sie als Elemente einer wissenschaftlichen Psychologie überhaupt und einer psychologischen Geschichte nachgewiesen werden. Daran scheint es mir bis jetzt bei Breysig zu fehlen." Was mag sich Schmoller wohl bei jenem Satz gedacht haben? Wahrscheinlich gar nichts. Er wollte offenbar den Schein des blotten Lobredners vermeiden und kritische Bedenken in recht tiefsinnig scheinenden Worten zum Ausdruck bringen. Im Jahrbuch für Gesetzgebung 1905, S. 735 ff., wo er ein Referat über Britysigs Schrift "Der Stufenbau und die Gesetze der Weltgeschichte" gibt, führt er ganz ernsthaft gegen ihn an, "daß mir die letzte Lösung des Welträtsels der Menschheitsgeschichte (mit Britystes Theorie) doch noch nicht erreicht erscheint". Nun, so stolz ist Breysic selbstverständlich nicht, das zu beanspruchen; er verwahrt sich natürlich gegen eine solche Deutung (Stufenbau S. 107). Ferner macht Schwoller ein paar zaghafte Bemerkungen gegen die unbedingte Geltung einiger Gesetze Breystes. Aber die Erkenntnis, daß es einfach lächerlich ist, Gesetze in jener Art, und noch dazu gerade 24, zu formulieren, fehlt ihm völlig. Im Eingang jenes Referats erwähnt er, daß B. in Staatswissenschaften und Wirtschaftsgeschichte sein Schüler sei, und rühmt am Schluß (S. 741) die "gute Schulung" B.s. Überaus charakteristisch ist ferner die Art, wie Schmoller über die Aufnahme spricht, die Breysics "Kulturgeschichte" gefunden hat. Die Aufnahme in den Fachkreisen war bekanntlich eine vernichtend ablehnende. Aber S. weiß doch noch Gutes aus der Sache herau-zufinden afahrbuch a. a. O. S. 735 : "Das Buch erregte Vierteljahrschr. f. Social- u. Wirtschaftsgeschichte. V.

Nicht genug aber, daß Schmollers Urteil im einzelnen verkehrt ist b, man muß noch hinzunehmen, daß er gar keinen Maß-

ebensoviel Widerspruch bei Fachhistorikern, besonders bei den älteren, wie Beifall bei manchen Soziologen und zahlreichen jüngeren, vorwärtsdrängenden Elementen engerer und weiterer Kreise". Er will also den Anschein erwecken, als ob etwa nur die absterbende Generation sich gegen Britysigs "Kulturgeschichte" ablehnend verhalten habe. Natürlich nennt er nicht die Namen der Beurteiler, insbesondere auch nicht die der "zahlreichen jüngeren" Elemente. Er nennt diese nicht, weil sie nur in seiner Phantasie existieren, Und wer sind denn die "älteren", die Breysigs Geschichtskonstruktion abgelehnt baben? Will SCHMOLLER EDUARD MEYER, TRÖLTSCH (Gött. Gel. Anz. 1906, Nr. 9, S. 688 ff.) und mich als abgelebte Greise, Breysig als den Mann der Zukunft auffassen? Er geht aber ferner so weit, daß er zu verstehen gibt, Breyske sei ein Märtyrer seiner wissenschaftlichen Überzeugung geworden (a. a. O. S. 735 f. und S. 740 f.), indem er von "Schädigung der Karriere" usw. spricht. Einen solchen Hinweis durfte er nur geben, wenn er in der Lage ist, ganz bestimmte Dinge namhaft zu machen. Welche Fakultät will er anklagen? Es ist ein ganz urteilsloses Lob, das er Breysig spendet, und der allerschlechteste Dienst wird durch ein solches stets dem Protegierten selbst erwiesen. Es ist tief bedauerlich, daß man Zeit und Mühe auf die Feststellung dieser unerfreulichen Dinge verwenden muß. Indessen läßt sich jenes Unwesen nur durch rückhaltlose Kritik beseitigen. Vgl. übrigens Zeitschr, f. Sozialwissenschaft 1904, S. 796 Anm, 1 (über weitere Beispiele iener Art des Lobes).

1) Zu dem vorhin Bemerkten möchte ich noch folgendes hinzufügen. Die kritischen Sätze, mit denen Schmoller seinen Überblick über die Entwicklungstheorien begleitet, halten sich ziemlich an der Oberfläche, während es bei dem heutigen Stande der Forschung doch leicht gewesen wäre, das Wesentliche kurz und scharf hervorzuheben. Wenn er z. B. die Frage, ob eine besondere Epoche der Kreditwirtschaft anzunehmen sei, beantworten wollte, hätte er doch vor allem fragen müssen, ob denn Geld- und Kreditwirtschaft Gegensätze seien. Vgl. hierzu wie zu den Entwicklungstheorien überhaupt Histor. Zeitschr. 86, S. 15 ff. Auf S. 668 f., wo SCHMOLLER von der "Stufenfolge der wirtschaftlichen Verfassungsformen" spricht, übertreilet er wieder seine persönlichen Verdienste. Wenn er sich schlechthin als den Urheber der betreffenden Theorie bezeichnet, so setzt er sich damit in schroffen Widerspruch zu den Tatsachen. Ich habe das wahre Verhältnis in Zeitschrift für Sozialwissenschaft 1904, S. 367 ff. und in der Hist. Zeitschr. a. a. O. S. 4 ff. dargelegt. Schmoller verschweigt z. B. noch immer ängstlich, was er Hildebrand verdankt. S. 669 sagt er: "meine und Büchers Einteilung". Erstens gilt es doch nicht als höflich, die eigene Person voranzustellen. Zweitens fehlt im vorliegenden Fall aber auch die sachliche Berechtigung dazu. Ebenda behauptet Schmoller: "In einem großen Teil der

stab für die Bedeutung, die den verschiedenen Autoren innerhalb der Nationalökonomie zukommt, besitzt. Man beachte z. B. den

volkswirtschaftlichen und historischen Literatur des In- und Auslandes, ja sogar bei heftigen wissenschaftlichen Gegnern von mir, ist heute der mit dieser Einleitung geschaffene Sprachgebrauch (den Schmoller nämlich gebildet zu haben glaubt) weit verbreiter". Hierzu ist zu bemerken, daß der einzige von Schmoller formulierte Terminus (die "Territorialwirtschaft") fast allgemein verworfen worden ist. Vgl. neuerdings Fucus, Volkswirtschaftslehre, 2. Aufl., S. 31. Die andern von Schmodlen gebrauchten Termini sind zwar so gut wie allgemein rezipiert worden, aber sie rühren nicht, wie er sich einbildet, von ihm her, sondern er hat sie älterern Forschern entlehnt! S. 668 behauptet er, er habe (im J. 1884) die Entwicklungsreihe "vom spezifischwirtschaftlichen Standpunkte aus" zerlegt. Wir glauben ihm gern, daß er nachträglich den Wunsch hat, es so gemacht zu haben; tatsächlich jedoch hatte er es ganz anders gemacht. Dies konstatiert neuerdings wieder mit Recht Flamm. Der wirtschaftliche Niedergang Freiburgs i. B., S. 39 Anm. 5. Betreifs der angeblichen Periode der "Territorialwirtschaft" führt Schmoller den Eiertanz auf, den er auch sonst (vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904. S. 163 f.) aufgeführt hat, wenn eine seiner Behauptungen widerlegt ist. Einerseits spricht er an einer Stelle (S. 658) noch von der "Territorialwirtschaft" und stellt in der Weise, wie er es früher getan, die Epoche der Territorialstaaten vollkommen in Parallele mit der Epoche der Stadtwirtschaft und mit der der Volkswirtschaft (S. 668), schreibt ihr also die gleiche Stellung zu. Andererseits vermeidet er an der entscheidenden Stelle (S. 668) offenbar absichtlich den Ausdruck "Territorialwirtschaft". Die Wirkung dieses Verfahrens soll offenbar die sein, daß er nun der Kritik leichter auszuweichen vermag, Aber es ist doch nicht die Aufgabe des Autors, sich an dem Kritiker vorbeizuwinden, sondern dem Leser ganz klare, eindeutige Vorstellungen zu übermitteln. Bewundernswert ist immerhin die große Zähigkeit, mit der er dem Publikum den Glauben an seine angebliche Originalität beizubringen sucht (vgl. auch Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 222 fl.). — Gegen die Autoren, welche Einteilungsversuche nach den technischen Mitteln des Verkehrs machen, glaubt Schmoller S. 659 einwenden zu müssen, daß die Entwicklung der Technik nicht die Ursache der volkswirtschaftlichen Entwicklung sei. Aber das haben die meisten von ihnen, z. B. Hildebrand, ja auch gar nicht behauptet. Ebenda sagt Schmolaer: "Die steigende Geldwirtschaft setzt Staat, Recht, Moral, eine hohe geistige Entwicklung voraus". Man weiß ja ungefähr, was er hiermit andeuten will. Indessen drückt er sich doch recht sonderbar aus. Gibt es denn Recht und Moral in der Zeit der Naturalwirtschaft nicht? Oder ist die Moral in der Zeit der Geldwirtschaft unbedingt höher als in der der Naturalwirtschaft? Es ist für Schmoller charakteristisch, daß er die "Moral" in unklarer Weise herbeizieht. Darin kommt offenbar seine "ethische" Auffassung zum Ausdruck. S. 600 behauptet er, die Grundideen GNEBSTS Raum, der einerseits Lamprecht und Breysig, andererseits Lassalle und Marx in seiner Darstellung zugewiesen ist.

Diehl (a. a. O. S. 234) hebt hervor, es sei Schmollers Bestreben, ...aus der historischen Entwickelung der einzelnen wirt-

seien halb oder ganz hegelianisch. Hat er sich wohl klar gemacht, was tatsächlich die Grundideen von GNEIST gewesen sind? S. 664 findet sich folgendes Urteil: "Bueysig ist nicht Kollektivist . . . Er räumt wohl der Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte eine Art kausalen Vorranges vor der geistigen Geschichte ein: der handelnde Mensch bestimmt in erster Linie nach ihm die Geschichte; aber er ist doch ein entschiedener Gegner des ökonomischen Materialismus von Marx". Dies "aber" ist amüsant. Neigen denn etwa an sich diejenigen, welche die Bedeutung des handelnden Menschen betonen, zu MARX hin? S. 665 heißt es: "Läßt man die sozialistischen Spitzen weg [s. S. 501], so ist LAWROWS Theorie in ihren Grundzügen nicht gar so wesentlich entfernt von Lessings Erziehung des Menschengeschlechts, von HEGELS Sieg des objektiven Geistes, von RANKES Ideenlehre". Man sieht hier wieder, daß sich Schmoller ein ganz eigenes Bild von einer "Ideenlehre" RANKES gemacht hat. Auch im übrigen ist der Satz ja unterhaltend. Im Jahrbuch f. Gesetzgebung 1905, S. 736 heißt es: "Die großen historischen und staatswissenschaftlichen Probleme liegen nicht in der Spezialuntersuchung, sondern in den allgemeinen Fragen, die von dem rein historischen Gebiet hinüberreichen in jene allgemeinen Gebiete staatswissenschaftlicher, soziologischer, philosophischer Untersuchung". Wer vermöchte es, diesen Satz logisch zu zergliedern! Mit ihm will SCHMOLLER die Berechtigung der Soziologie dartun. - Ich habe mich früher gewundert (s. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 371 Anm. 1), daß Schmoller gar nicht energisch auf das Manchestertum Spencers hinweise, daß er, der doch in erster Linie die Manchesterpartei bekämpfen wolle, die Bücher Spencers für die wichtigsten Stützen der Wissenschaft (vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 465) erkläre. In dem 2. Band des Grundrisses (S. 663) macht er nun doch wenigstens auf das Manchestertum Spencers aufmerksam. Freilich tut er es in einer Weise, welche erkennen läßt, daß er von Spencers Standpunkt tatsächlich doch keine ganz zutreffende Vorstellung hat. Er sagt nämlich: "Spencer ist sich nicht bewußt, wie sehr er bei seiner Verherrlichung des friedlichen Gesellschaftstypus in der Tagesmeinung des englischen Manchestertums stecken geblieben ist". Nun, Spencen ist nicht bloß darin sehr stecken geblieben, sondern stellt sich mit Bewußtsein und ganz und gar in dessen Dienst und bekämpft aufs äußerste das, was Schmoller verehrt. Die wenigen kritischen Bemerkungen, die der letztere S. 662 f. gegen Spencers System richtet, sind unglaublich schwach. Es ist für Schmoller charakteristisch, daß er sich Spencers soziologischen Konstruktionen gegenüber wehrlos zeigt. Daraus erklärt sich auch der vorhin erwähnte Widerspruch. Zur Erklärung desselben vgl. ferner Dieul., Jahrbücher für Nationalökonomie 81, 8, 236,

schaftlichen Institutionen von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart den Maßstab zur Beurteilung der Fragen de lege ferenda zu gewinnen." In der Tat stehen bei ihm wie bei kaum einem andern Nationalökonomen die historischen Betrachtungen in engstem Zusammenhang mit den Interessen, die er in der praktischen Politik verfolgt. Allein man wird jenen Satz Dienus dahin umformen müssen, daß Schmoller sich stets bemühe, für das, was er in der praktischen Politik beabsichtige, Beweise aus der Geschichte herbeizuschaffen. Und zwar ist ihm, wie wir es schon früher an mehreren Beispielen kennen gelernt haben '), die praktische Politik, der praktische Zweck der lex ferenda überwiegend der Maßstab, nach dem er das historische Material modelt. Den Eindruck, daß ihm Resultate wissenschaftlicher historischer Forschung Regulativ, bezw. Korrektiv für die praktische Politik sind, erhält man nicht. Daß es ihm mehr auf die Politik als anf die Wissenschaft ankommt, zeigt auch jener Überblick über die Entwicklungstheorien. Morgan lobt er aufs höchste: im wesentlichen nur eines tadelt er an ihm (8, 657): seine "sozialistischen" Neigungen"). Durch ein solches Verfahren kann man nicht die Sozialisten bekämpfen. Diese sehen ebenso, wie SCHMOLLER MORGANS sozialistische Neigungen tadelt, in ihnen etwas sehr erfreuliches. Die Aufgabe der Wissenschaft ist es. unabhängig von politischen Neigungen die Richtigkeit einer Theorie zu prüfen. Dazu aber ist Schmoller gar nicht imstande, wie er sich denn den phantastischen Konstruktionen Morgans ganz gefangen gegeben hat.

Wir wolfen nun an weiteren einzelnen Beispielen zeigen, wie Schmollers Grundriß gearbeitet ist. Es wird sich dabei zugleich Gelegenheit bieten, von neuem den politischen Einschlag des Buches kennen zu lernen. S. 119 spricht Schmoller über die Geschichte der Taxen. Nachdem er bemerkt, über das Altertum sei man nicht näher unterrichtet, fährt er fort: "Jedenfalls sind dann Taxen vom älteren Mittelalter bis auf das letzte Jahr-

Vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 304 ff., S. 372 und S. 465 (besonders Anm. 4).

<sup>2)</sup> Vgl. übrigens schon Zeitschr, f. Sozialwissenschaft 1904, S. 166 Ann. 1 and S. 374 Ann. 3.

hundert 1) so allgemein vorgekommen, daß ich glauben möchte. sie seien ein Bestandteil auch des antiken Marktwesens gewesen." Aber in der allgemeinen Verbreitung der Taxen vom 8. Jahrhundert bis zur Neuzeit kann man doch unmöglich einen Beweis dafür sehen, daß sie dem Altertum geläufig waren! Nachher erwähnt Schnoller den Preistarif Diokletians als Beweismittel: warum beschränkt er sich nicht darauf, wenn ihm doch nichts anderes bekannt ist2)? Weiter lesen wir den Satz: "Die karolingische Verwaltung hat dann ebenso Taxen auf den Märkten gekannt wie die ganze folgende Zeit." Dies "ebenso" ist doch unbegründet. Es folgt der Satz: "Das Augsburger Stadtrecht von 1276 sieht Taxen für Lebensmittel, Wein, Brot als selbstverständlich an; es verfügt nur, daß der Burggraf die Mitglieder des Rats dabei zuziehen soll." Warum hebt Schmoller dies letztere hervor? Will er damit beweisen, daß die Taxen nicht ohne Zustimmung der Stadtgemeinden zustande kamen, so hätte er dafür viel ältere und bessere Beispiele anführen können. Will er aber die Mitglieder des Rats hier als Vertreter des Publikums gegenüber der Obrigkeit deuten, so würde er irren. Es ist unzweckmäßig, ein solches Beispiel zu wählen, bei dem die zufälligen Verfassungsverhältnisse einer einzelnen Stadt in Betracht kommen. Weiter führt Schmoller den Landfrieden von 1281 an, wobei er hätte erwähnen können, woher die betr. Bestimmung desselben stammt. Der nächste Satz lautet: "Wo die Taxen verschwinden, verlangt das Volk sie immer wieder, wie z. B. das populäre Programm, das unter dem Namen eines Testaments Kaiser Sigismunds bekannt ist." Die Sache ist jedoch die, daß

<sup>1)</sup> Es läßt sich doch nicht behaupten, daß Taxen bis auf das letzte — d. h. das 19. — Jahrhundert "allgemein vorgekommen" sind. Indessen hat S. HMOLLER hier offenbar auch nicht das 19., sondern das 18. im Sinn. Sein "Grundriß" beruht ja auf einem Manuskript aus dem vorigen Jahrhundert. Vgl. Zeitsehr, f. Sozialwissenschaft 1904, S. 170 Anm. 3.

<sup>2)</sup> Über Preisregulierung durch den Staat im byzantinischen Reich und im frühmittelalterlichen Italien s. L. M. HARTMANN, Zur Wirtschaftsgeschichte Italiens im frühen Mittelalter S. 23, 38, 92 und 98. Über Preistaxen seit Karl dem Großen vgl. CURSCHMANN, Hungersnöte im Mittelalter S. 71 und S. 74 ff.; LEWISON, Neues Archiv 32, S. 454.

die Taxen inzwischen gar nicht verschwunden waren! Schmoller zaubert ihr Verschwinden in die historische Entwicklung binein. Es ist auch ersichtlich, weshalb er das tut. Der ganze Abschnitt läßt nämlich erkennen, daß sein gesamtes Bestreben dahin geht, dem Leser so recht dick vor Augen zu malen, daß ein obrigkeitliches Eingreifen in die wirtschaftlichen Verhältnisse sehr nötig und auch von der Volksstimme gefordert worden sei. Auf dieselbe Art ist der nächste Satz zu beurteilen: "Wenn Geldund Münzrevolutionen alle Preisbildung verwirren, werden die Taxordnungen wieder nötiger als sonst, dehnen sie sich auf zahlreichere Waren und Leistungen aus, wie 1622-30. Woher weiß SCHMOLLER, daß sie damals "wieder nötiger" wurden? Vermag er quellenmäßig nachzuweisen, daß sie vorher abgenommen hatten und daß sie sich jetzt gerade stark ausdehnten? Weiter hebt er noch besonders hervor, daß "überall, wo Truppen sich selbst verpflegen sollen, die Taxen besonders eingeschärft, ausgedehnt, mit größerer Sorgfalt als sonst gemacht werden". Ist er darüber wirklich genau orientiert, daß sie in solchen Fällen "ausgedehut und mit größerer Sorgfalt gemacht" werden? Es ist meines Erachtens erstens unbegründet und zweitens überflüssig (zumal in dem hier in Betracht kommenden Zusammenhang), solche Behauptungen auszusprechen. "Ausgedehnter" waren die Taxen in jenen Fällen gewiß nicht. Sie wurden ja nur für die besonderen Bedürfnisse des Soldaten aufgestellt. Auffällig ist es, daß SCHMOLLER bei dem Überblick über die Geschichte der Preistaxen nicht der Einwirkung der kanonistischen Wirtschaftstheorie gedenkt, und noch mehr fällt es auf, daß er Seite 575 ff., wo er von dem gerechten Preis spricht, auf jene gar nicht Rücksicht nimmt. Seite 198 ff. spricht Schmoller über "die historische Entwicklung des Kreditrechts und die Wuchertheorien". Seite 199 lesen wir: "Die Römer versuchten, nachdem die Schuldabhängigkeit der unteren Klassen bis zur sozialen Revolution geführt hatte, die Höhe des Zinsfußes gesetzlich auf 10 % zu beschränken, das Darlehen zwischen Römern zeitweise ganz zu verbieten (lex Genucia 332 v. Chr.); aber im ganzen umsonst; die von Tugend triefenden Aristokraten der späteren Republik nahmen schr hohe Zinsen, wie z. B. Markus Brutus 48 ° von

Provinzialen, obwohl sein Schwiegervater Cato den Zinswucherer für noch einmal so schlecht als den Dieb angesehen hatte. 12 % wurden dann durch die Magistratsedikte erlaubt, und Justinian schließt die römische Entwicklung ab, indem er" usw. Darstellung, die ich hier in vollem Wortlaut anführen mußte, zeigt recht deutlich, wie wenig es Schmoller gelingt, das wesentliche in knappen Sätzen zusammenzufassen. Nach seiner Darstellung müßte man annehmen, daß die Römer immer Zinsgesetze gehabt haben, daß sie zeitweise das Zinsnehmen ganz verhoten, sonst (bis zu Justinian) sehr hohe Zinsen zuließen, daß aber namentlich die Aristokraten tatsächlich sich an die Zinsgesetze nicht kehrten, sogar noch höhere als die gesetzlich zugelassenen nahmen. In Wahrheit verhielt es sich im alten Rom ganz anders<sup>1</sup>). Es hat wohl römische Zinsgesetze gegeben; ihr Datum und ihre Bedeutung, den Grund ihrer Entstehung zu erkennen ist aber schwer, faßt unmöglich. In der späteren Zeit kannte man sie nur als alte Gesetze; rechtliche Geltung hatten sie nicht. Zinsnehmen war etwas ganz gewöhnliches. Besondere Zeitumstände haben mitunter den Zinsfuß sehr gesteigert; in der Regel war er jedoch nicht sonderlich hoch. Zum Fallstrick ist SCHMOLLER sein Renommierbeispiel mit den 48 " des Brutus geworden (er kann sich nicht enthalten, es auf Seite 2062) noch einmal anzubringen). Etwas wirkte wohl auch der Wunsch mit, an dem Beispiel Roms von neuem die Möglichkeit der Mißbräuche im Zinsnehmen und die Zweckmäßigkeit der Durchführung von Wuchergesetzen zu demonstrieren.

Seite 200 bemerkt SCHMOLLER, nachdem er dargelegt, daß im 12. und 13. Jahrhundert die volle Ausbildung der kirchlichkauonistischen Wucherlehre (mit dem Verbot aller Zinsennahme) stattgefunden habe: "Die Juden hatten, als dem christlichen Ver-

Vgl. darüber z. B. Niese, Gött. Gel. Anzeigen 1899, S. 903 ff. Warum schreibt Schmoller immer lex genucia statt Genucia? Über das Jahr derselben zu diskutieren ist hier überflüssig.

<sup>2)</sup> An dieser Stelle macht er richtigere Angaben über das Zinsnehmen bei den Römern. Um so merkwürdiger ist es, daß er sich an der anderen so schief ausdrückt. Das Beispiel mit Brutus schädigt aber auch auf S. 206 die Darstellung.

bot nicht unterworfen, . . . das Darlehens- und Pfandgeschäft am meisten betrieben, aber auch durch betrügerische Praktiken die unteren Klassen damit sehr ausgebeutet. Überhaupt hatten die verschiedenen Arten der Kreditzeschäfte zunächst in den breiten Schichten halbkultivierter, roher Menschen mehr Unheil angerichtet als genützt. Die Klagen über die Mißbräuche und Verschuldung ertönten so laut, revolutionäre Bewegungen gegen die Gläubiger, Judenverfolgungen und -verbannungen (1096 - 1400), brutale Kassationen der Judenschulden, bald im Interesse der vornehmen Herren, bald in dem der kleinen Leute, waren so häufig, daß die regierenden Gewalten und das Recht gezwungen waren, dazu Stellung zu nehmen. Die katholische Kirche ging in den Konzilienbeschlüssen von 1179, 1275 und 1311 zur vollen Konsequenz ihres Standpunktes voran; sie belegte alle Wucherer, d. h. Zinsennehmer, schlechtweg mit den höchsten Kirchenstrafen, erklärte alle entgegenstehende weltliche Gesetzgebung für nichtig, nötigte diese mehr oder weniger zur Nachfolge. Die revolutionären Bewegungen gegen die Gläubiger von 1200 - 1500 wie diese schroffe kirchliche Lehre sind die Parallele zu dem, was Solon, was das Zwölftafelgesetz, die lex Genucia beabsichtigte. Aber die Kirchenlehre griff viel tiefer ein" usw.

Wir wollen versuchen, uns klar zu machen, was Schmoller in den obigen Sätzen sagt. Sie geben einen gewissen Sinn, wenn man die Worte (bei den Juden) "als dem christlichen Verbot nicht unterworfen") streicht. Schmoller würde dann etwa folgendes behaupten: "Am meisten die Juden, jedoch auch andere betrieben eifrig das Kreditgeschäft und richteten damit großes Unheil an. Man macht seinem Unwillen über sie durch Gewaltakte, besonders durch Judenverfolgungen, Luft. Deshalb müssen "die regierenden Gewalten und das Recht" einschreiten. Dies tut die Kirche, indem sie alle Zinsennehmer mit den höchsten Strafen belegt, gegen sie vorgeht wie einst Solon' usw. Nun hat aber S. tatsächlich behauptet, daß die Juden dem christlichen

Auf die Frage an sich, ob sich das kirchliche Wucherverbot auf die Juden erstreckt habe, gehe ich hier nicht ein. Es kommt mir nur darauf an, festzustellen, was S. gesagt hat.

Verbot nicht unterworfen waren, und deshalb hat es keinen Sinn, daß er das Vorgehen der Kirche gegen die Zinsennehmer als etwas, was namentlich durch die Judenverfolgungen hervorgebracht worden sei, hinstellt. Die Zinsennehmer, gegen die die Kirche einschreitet, müßten nach dem Zusammenhang der letzten Sätze vorzugsweise Juden sein; und doch hatte Schmoller vorausgeschickt, daß die Kirche diese ganz außer Betracht ließ! Doch halten wir uns bei derartigen Widersprüchen nicht auf. Jene Sätze enthalten noch vieles, was direkt unrichtig oder schief ist. Nach Schmoller müßte man glauben, daß die Zeit von 1096-1400 allgemeine "revolutionäre Bewegungen gegen die Glänbiger" gekannt habe. In Wahrheit fehlen solche durchaus: sie sind gerade in diesen Jahren nicht allgemein, sondern auf die Juden beschränkt. Gläubiger gibt es außer den Juden noch in größter Menge; aber sie werden als solche nicht angegriffen; der Kampf der Handwerker gegen die Patrizier hat damit nichts zu tun. Das chronologische und ursächliche Verhältnis zwischen den Judenverfolgungen und der kirchlichen Zinsgesetzgebung, das Schmoller anzunehmen scheint (man sieht ja freilich, wie erwähnt, nicht, was er eigentlich sagen will), ist gar nicht vorhanden gewesen. Woher weiß er ferner, daß die Kreditgeschäfte "mehr Unheil angerichtet als genützt haben"? (Bei diesem Satz scheint er auch an die der Christen zu denken.) Ganz zweifellos hat die Möglichkeit, auf allerlei Art Geld zu erhalten, z. B. dem städtischen Handwerker und Kaufmann sehr viel genützt. Schon die Quellen des 12. Jahrhunderts lebren uns, daß ein Bürger von einem andern sich erfolgreich mit Kapital unterstützen ließ. Ohne solche Kreditgeschäfte wäre z. B. die gewaltige Ausdehnung des hansischen Handels gar nicht möglich gewesen. Indessen auch der Handwerker konnte ohne Kredit nicht auskommen. Doch man merkt auch hier wieder, worauf es Schmoller absieht: dem Leser soll immer von neuem klar gemacht werden, daß von Zeit zu Zeit sich solche Unordnungen im wirtschaftlichen Leben anhäufen, daß der Staat eingreifen muß. Daher wird das Feuerwerk von dem "Unheil", den "Mißbräuchen", den "revolutionären Bewegungen gegen die Gläubiger" abgebrannt. Daß Schmoller das Eingreifen "der regierenden

Gewalten und des Rechts" in ein solches "der katholischen") Kirche" auslaufen läßt, darauf weise ich nur nebenbei hin. Was für Kreise er bei "den breiten Schichten halbkultivierter, roher Menschen" im Auge hat, sagt er nicht. Sollte er auf die Bauern hinweisen wollen, so wäre zu erwidern, daß in jener Zeit von ihnen am wenigsten "Bewegungen gegen die Gläubiger" ausgehen. Aber er gebraucht jenen Ausdruck auch wohl nur, weil er so schön in die von ihm beabsichtigte Schilderung bineinpaßte. Merkwürdig ist es, daß er die "revolutionären Bewegungen gegen die Gläubiger, Judenverfolgungen und -verbannungen von 1096 bis 1400° bald darauf sich in die "revolutionären Bewegungen gegen die Gläubiger von 1200 - 1500" verwandeln läßt. Zu beanstanden ist es chenso, daß er die letzteren mit der "schroffen kirchlichen Lehre" und den solonischen Maßnahmen in Parallele setzt, Judenverfolgungen, kirchliches Zinsverbot und solonische Reform haben doch recht wenig miteinander zu tun. Gewiß haben die Judenverfolgungen auch starke wirtschaftliche Ursachen; aber diese sind überwiegend anderer Art als die Gründe der solonischen Reform 2).

Weiterhin finden wir folgendes Urteil (S. 200): "Die Kirche erzeugte in der kanonistischen Literatur des 13.- 16. Jahrhunderts die theoretisch-juristische Grundlage, auf der das ganze Kreditwesen sich entwickelte". Man darf gewiß der kanonistischen Literatur nachrühmen, daß sie sehr interessant ist, oft großen Scharfsinn zeigt und vielfach berechtigte Ideen vertritt. Man wird auch nicht bestreiten, daß sie namhaften Einfluß geübt hat. Aber zu behaupten, daß auf ihr "das ganze Kreditwesen sich

<sup>1)</sup> Den Zusatz "katholische" hätte S. sich — bei der Schilderung des Mittelalters! — auch sparen können.

<sup>2)</sup> Gewiß darf man behaupten, daß die Kreditgeschäfte innerhalb solcher Kreise, in denen die wirtschaftlichen Beziehungen noch wenig entwickelt waren, oft Unheil angerichtet haben, und kann hiermit das kirchliche Zinsverbot in Zusammenhang bringen. Aber SCHYDLLER bewegt sich ganz im allgemeinen und unterscheidet nicht die betreffenden Kreise. Vgl. F. SCHNEIDER in "Festgabe für H. FINKE" (Münster i. W. 1904), S. 146: "Wesentlich durch die Lage der Bistümer und Abteien wird die Kurie zu ihrer Gesetzgebung veranlaßt worden sein, die dann freilich weiter ausgedehnt wurde".

entwickelte", das ist denn doch absolut unzulässig ¹). Nach SCHMOLLERS Worten müßte man annehmen ("sich entwickelte"), daß er sogar das Kreditwesen der gesamten neueren Jahrhunderte auf sie zurückgehen läßt. Natürlich ist davon gar keine Rede. Indessen selbst für die Zeit bis zum 16. Jahrhundert trifft jener Satz keineswegs zu. Es sieht fast so aus, als wollte SCHMOLLER den mittelalterlichen Rentenkauf als einfaches Produkt der kanonistischen Wirtschaftstheorie ansehen. Jedoch auch davon abgesehen, ignoriert er die selbständigen Leistungen des Stadtrechts des Mittelalters ²)? Mehrfach wird man doch zu konstatieren haben, daß das Kreditwesen sich zu einem sehr erheblichen Teil im Gegensatz gegen die kanonistische Theorie oder neben ihr entwickelt hat.

Nachdem Schmoller die kanonistische Zinstheorie gefeiert ), fahrt er fort (S. 200): "Wie schon Accursius und Thomas von Aquino das Zinsennehmen unter gewissen Bedingungen genehmigt, wie dann spätere Kanonisten den Zins gestattet, wenn der Gläubiger einen Gewinn hätte machen können oder wenn der Schuldner in mora sei, so hatte Martin V. den Rentenkauf gebilligt usw. Man ist über diesen Satz überrascht. Nachdem Schmoller das Zinsverbot erörtert, kommt er auf Thomas von Aquino zu sprechen, und dasjenige, was er bei ihm erwähnenswert findet, ist, daß er das Zinsennehmen unter gewissen Bedingungen gestattet habe. Also dies ist die historische Stellung des Thomas in der Geschichte des Zinsverbotes: seine Bedeutung liegt darin, daß er dasselbe abschwächt! Sonst hat man ihn doch immer als klassischen Repräsentanten des Zinsverbotes aufgefaßt! Nicht weniger fällt es auf, daß Schmoller Accursius mit Thomas in einem Atem

Diese Behauptung S.s steht parallel seiner famosen Theorie von den Bußordnungen als Quelle des Zunftrechts. Vgl. Zeitsehr. für Sozialwissenschaft 1904, S. 324.

<sup>2)</sup> Vgl. dazu z. B. m. Ursachen der Rezeption des römischen Rechts in Deutschland S. 156 Anm. 1.

<sup>3)</sup> Hier sei noch auf einen Widerspruch in Schmollers Darstellung hingewiesen. Zuerst schildert er, wie erwähnt, die Kreditverhältnisse des Mittelalters als sehr traurig ("Unheil", "Mißbräuche" usw.). Dann lobt er die weise Gesetzgebung der Kirche und ihre Praxis. Tatsächlich fallen aber beide Entwicklungsreihen zeitlich zusammen.

nennt. Accursius ist ja Legist und in seiner Auffassung durchaus von Thomas verschieden. Würe Schmoller näher unterrichtet, so würde er nicht gesagt haben, daß "schon Accursius", sondern, daß "Accursius noch das Zinsennehmen gestattet habe". Im übrigen will ich hier die Einzelheiten jenes Satzes nicht erörtern.

Weiter schildert Schmoller, daß die Kirche im Laufe des 15, und 16, Jahrhunderts immer mehr Kreditvergräge "genehmigt" habe, "Und wenn Luther und später die Gegenreformation vorübergehend wieder auf den extremen Standpunkt jeder Kreditverurteilung zurückgriffen, so hatte das praktisch keine Bedeutung. Melanchthon und Calvin hatten sich den gemäßigten Kanonisten genähert. Die berechtigten Kreditgeschäfte wurden so ziemlich überall gegen 1500-1600 anerkannt". Hier kommt man nicht aus dem Staunen heraus. Also "Luther und die Gegenreformation . . . griffen wieder auf den extremen Standpunkt jeder Kreditverurteilung zurück". Nach dem Zusammenhang muß man. da Schmoller auseinandergesetzt hat, daß "schon Accursius und Thomas" das Zinsnehmen unter gewissen Bedingungen gestattet haben, als die Zeit, auf die "Luther und die Gegenreformation zurückgriffent, die Periode vor jenen beiden, also etwa das 12. Jahrhundert deuten. Nun ist es bekannt, daß Luther in der Zinsfrage noch die Anschauung des Mittelalters teilt. Gelegentlich drückt er sich sehr extrem aus, ein anderes Mal wieder mabvoller; er bleibt sich nicht ganz gleich. Jedenfalls aber verwirft er im allgemeinen das Zinsnehmen. Indessen um diesen Standpunkt einzunehmen, braucht er nicht auf irgendein früheres Jahrhundert zurückzugreifen; es war vielmehr der Standbunkt seiner Zeit, die noch durchaus an der kanonistischen Theorie festhielt. SCHMOLLER hat so viel Eifer entwickelt, von den Einschränkungen des Zinsverbots durch die mittelalterlichen Kanonisten zu erzählen, daß er vergessen hat, wie die Theorie vom Zinsverbot trotz mancher Milderungen im einzelnen doch noch die Literatur beherrschte. Wenn er dann zu Luther noch "die Gegenreformation" hinzugefügt hat, so ist das wohl ganz gedankenlos geschehen. Vielleicht wollte er die konfessionelle Parität wahren und, nachdem er die katholische Kirche gelobt, sie nun auch einmal tadeln.

Oder vermag er einige Kanonisten der "Gegenreformation" zu nennen, die etwa zu der Auffassung des 12. Jahrhunderts "zurückgriffen"? Die Kanonisten, die im Zeitalter der Gegenreformation lebten, stellten sich tatsächlich zum Zinsverbot nicht anders als ihre unmittelbaren Vorgänger. Verkehrt ist es sodann wiederum, Melanchthon ud Calvin in einem Atem zu nennen, Denn wenn Melanchthon etwas von der kanonistischen Zinstheorie abweicht, so nimmt er in dieser Hinsicht doch keine bedeutende Stellung ein. Umgekehrt zeigt sich Calvix als originaler Geist: er widerspricht mit Entschiedenheit dem kirchlichen Zinsverbot. Da unendlich oft schon auf den großen Neuerer Calvin energisch hingewiesen worden ist, so begreift man nicht, wie Schmoller ihn so nebenbei abfertigen konnte. Und nun soll Calvin sich noch dazu "den gemäßigten Kanonisten genähert" haben! Das "sich nähern" würde nach dem Zusammenhang bedeuten, daß er, gegenüber "Luther und der Gegenreformation", zwar wieder Anschluß an die "gemäßigten Kanonisten" gesucht, aber sie doch nicht ganz erreicht, sondern sich ihnen eben nur "genähert" habe. Eine interessante Vorstellung! Indessen lassen wir das und fragen nur: an welche "gemäßigten Kanonisten" hat hat denn Calvin sich angeschlossen? Schmoller wird die Antwort schuldig bleiben. Schließlich noch ein Wort betreffs des Satzes über die "berechtigten Kreditgeschäfte". Er ist nur richtig, wenn er auf die weltliche Gesetzgebung bezogen wird. Schmoller hatte aber bisher von der Zinstheorie, von ihrer Behandlung in der Literatur (besonders der kirchlichen) gesprochen, und nach diesem Zusammenhang müßte man jenen Satz eben auf diese deuten, in welchem Falle er dann ganz unrichtig wäre.

Zur Würdigung dieser Ansführungen Schmollers hat man sich gegenwärtig zu halten, daß er selbst eine Abhandlung über die "nationalökonomischen Ansichten in Deutschland während der Reformationszeit" verfaßt hat. Allerdings ist sie nicht gerade vollständig. Aber man sollte doch von jemand, der über einen Gegenstand eine Abhandlung geschrieben hat, erwarten, daß er das Bedürfnis empfindet, sich über ihn wenigstens nachträglich näher zu orientieren.

Seite 218 ff. spricht Schmoller über "die älteren Kredit-

organe". Nachdem er die verschiedenen Gruppen derjenigen, die im Kreditgeschäft tätig waren, aufgezählt hat, bemerkt er (S. 218): "Alle diese Geschäftsleute sind . . . in Italien wie in Deutschland und anderwärts von der Obrigkeit konzessioniert und kontrolliert, haben einen gildeartigen Zusammenschluß mit festen Sitten, Recht, Standesehre, kaufmäunischen Gewohnheiten". Es wird doch nicht möglich sein, gerade die Allgemeinheit der staatlichen Konzessionierung nachzuweisen, ebenso nicht die des gildeartigen Zusammenschlusses. Nach einigen Bemerkungen über die Girobanken heißt es Seite 219: "Schon in der Zeit von 1400-1700 traten andere Organisationen neben die Girobanken". Hat es einen Sinn, von "schon" zu sprechen, wenn es sich um einen Zeitraum von drei Jahrhunderten handelt? Im übrigen ist das Verhältnis tatsächlich umgekehrt: nicht die "anderen Organisationen, d. h. die Banken allgemeiner Natur. traten neben die Girobanken, sondern die letzteren neben jene: jene waren das ältere und häufigere, die Girobanken das spätere und seltenere. Weiter bemerkt Schmoller, daß die Klagen über die großen Banken (Medici, Fugger, Welser) nichts halfen; ihre Macht war zu groß, "als daß man gewagt und verstanden hätte. ihnen die Instrumente ihrer Wirksamkeit aus der Hand zu nehmen oder ihnen ernstlich Konkurrenz zu machen". Wie sollte ihnen denn "Konkurrenz gemacht" werden? Man wollte sie einfach vernichten oder einschränken. In merkwürdiger Weise bildet SCHMOLLER dann den Übergang zum folgenden (S. 219 f.); "Anders war das bezüglich der kleinen als Wucherer verschrieenen Kredithändler, der Juden und Pfandleiher. Thre Geschäfte hatte man seit den Tagen der Kreuzzäge und dem zunehmenden Sieg der kanonistischen Wucherdoktrin bald ganz zu unterdrücken, bald durch Normen und Verbote der verschiedensten Art, durch Zinsmaxima für das jüdische Darlehen und Pfandgeschäft zu regulieren gesucht". Nach Schmoller beginnt also mit den Kreuzzügen die Unterdrückung, beziehungsweise Einschränkung der Kreditgeschäfte, namentlich des Pfandleibgeschäfts der Juden. Es verhält sich doch aber so, daß diese Geschäfte seit den Kreuzzügen erst eine größere Bedeutung erhielten. Vor allem aber wäre es eine irrige Vorstellung, wenn man (wie SCHMOLLER hier

zu behaupten scheint) glauben wollte, die "kanonistische Wucherdoktring habe eine besondere Spitze gegen den Judenwucher gehabt. Die Regulierung des jüdischen Darlehens ferner hat doch mehr den Zweck, ihm einen großen Spielraum zu geben, als den, ihn einzuschränken. Schmoller fährt dann fort (S. 220): "Man sah endlich von 1400 ab ein, daß alle Verbote und Judenverbannungen nichts nützten, wenn man nicht eine bessere Konkurrenz Die Bischöfe und Stadträte versuchten an die Stelle setzte. Leihanstalten und Wechselgeschäfte zu errichten: so in Frankfurt a. M. 1402, in Florenz 1473, in Nürnberg 1498. In vielen Städten nahmen die öffentlichen Kassen alles Geld, was sich ihmen bot, und liehen es in verschiedener Form wieder aus. In den italienischen Städten gründeten die Franziskaner von 1462 an eine erhebliche Anzahl Pfandleihhäuser, die Montes pietatis 1)." Es ist ja richtig, daß die Begründung der letzteren mit der Bekämpfung des Judenwuchers zusammenhängt und daß auch städtische Leihhäuser gegründet worden sind, um den Judenwucher überflüssig zu machen 1). Allein man darf doch unmöglich alles das, was Schmoller dort anführt, auf den Gegensatz gegen den Judenwucher zurückführen. Insbesondere die großen und ausgedehnten Kreditoperationen der Stadtgemeinden, welche SCHMOLLER mit den Worten "in vielen Städten nahmen die öffentlichen Kassen alles Geld" usw. andeutet, haben damit gar nichts zu tun.). Aber auch die Leihanstalten und Wechselgeschäfte, die die Städte errichteten, stehen keineswegs sämtlich in ienem Zusammenhang. Schmoller rechnet die Frankfurter Bank von 1402 dahin. Ist es denn aber sicher, daß sie um der Bekämpfung des Judenwuchers willen begründet worden ist? Bei Kriegk, Frankfurter Bürgerzwiste und Zustände S. 334 ff., der über sie eingehend spricht, steht davon nichts4).

Über die neuere Literatur zur Frage der Entstehung der Montes pietatis vgl. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1905, S. 132 und Hist. Zeitschr. 95 S. 466 f. Danach sind Schmollers Angaben etwas zu berichtigen.

<sup>2)</sup> Vgl. z. B. M. RITTER, Deutsche Geschichte 2, S. 464.

SCHMOLLER spricht von ihnen tatsächlich in dem ganzen § 194 nur an dieser Stelle, wo er von der Bekämpfung des Judenwuchers handelt!

<sup>4)</sup> Nach Khirkok S. 336 "bestand das neugeschaffene Institut wesentlich darir, daß die Stadtbehörde das ganze Geschäft des Geldwechselns in ihre

Schmoller einen derartigen Zusammenhang vermutet, so ist er doch nicht berechtigt, ihn einfach als vorhanden auszugeben. Im übrigen fällt es auf, daß Schmoller jene großen Kreditoperationen der Stadtgemeinden nur "in vielen Städten" stattfinden läßt, während sie doch so verbreitet sind, daß man von einer allgemeinen Erscheinung reden darf. Überhaupt überrascht es, daß er ihre — tatsächlich gewaltige — Bedeutung in dem ganzen Paragraphen über "die älteren Kreditorgane" so wenig würdigt.

Aus dem Schluß dieses Paragraphen führen wir noch eine charakteristische Äußerung Schmollers au (S. 220): "Knies hat den Ausspruch getan, die Kreditorganisationen dieser älteren Zeit seien teils auf private Geldwechsler-, Giro- und Kreditgeschäfte, teils auf staatliche und öffentliche Tätigkeit zurückgegangen; die Staatsregierungen hätten jenen Geschäften eine prüfende, beaufsichtigende, normierende und unterstützende Tätigkeit zugewandt, aber auch bestimmte Dienste im öffentlichen Interesse von ihnen verlangt. Nasse will dies letztere bleugnen, weil er in Venedig eine Staatseinmischung erst spät (1587) findet. Ich glaube, Knies hat doch recht gesehen. Schon der Ursprung der Kreditgeschäfte aus der Münzverwaltung erklärt, daß die Regierungen frühe sieh einmischten: sie sahen von Anfang an die große Bedeutung, die Macht und die möglichen Mißbräuche der Kreditorgane, das Interesse, das alle wirtschaftlichen Kreise an der richtigen Kredit-

Hand nahm und daß sie sich desselben bediente, um ihre überflüssigen Gelder nutzbringend zu machen". Hiernach würde die Begründung der Bank doch wesentlich aus üskalischen Gründen zu erklären sein. Allerdings hat sie Gelder auf Unterpfänder geliehen (noch mehr tritt diese Tätigkeit bei den Banken des Jahres 1403 hervor; s. Kriffok S. 338), und man könnte daraus ja schließen, daß sie auf diesem Wege den Juden das Pfandleihgeschäft abnehmen sollte. Indessen wäre dies ein keineswegs sicherer Schluß. Jedenfalls scheinen nach Aussage der Quellen andere Zwecke im Vordergrund gestanden zu haben. Unter allen Umständen ist es unzulässig, mit Schmoller die Begründung bezw. Konzessionierung von Wechselgeschäften (die Frankfurter Bank hieß auch "Wechsel") durch die Städte so schlechthin aus dem Motiv der Bekämpfung des Judenwuchers zu erklären.

 Die Worte "dies letztere" beziehen sich nach dem Zusammenhang auf den ganzen zweiten Teil des KNIESschen Ausspruchs (beginnend mit den Worten "die Staatsregierungen hätten" usw.).

organisation hatten". Man merkt hier wiederum, daß Schmoller um jeden Preis die frühe staatliche Einmischung in die wirtschaftlichen Verhältnisse beweisen will. Aber seine Beweise sind doch eigentümlicher Art. Er behauptet im Grunde nur das, was er zu beweisen meint. "Der Ursprung der Kreditgeschäfte aus der Münzverwaltung" — übrigens ein sonderbarer Ausdruck beweist nichts. Es ist nur so viel richtig, daß die Münze oft (nicht immer!) mit dem Wechsel verbunden war; diese Verbindung hatte aber, wenn nicht lediglich, so jedenfalls überwiegend fiskalische Motive. Weiterhin haben zwar die Wechsler vielfach das Geldleihgeschäft betrieben. Indessen daraus, daß aus den oft staatlich konzessionierten Wechslern oft Gelddarleiher hervorgegangen sind, folgt doch nicht, daß die Regierungen das Kreditwesen regelten. Soweit sie es taten, geschah es, wie bemerkt, zunächst wesentlich aus fiskalischen oder münzpolitischen Gesichtspunkten. Die Behauptung Schmollers, daß sie "von Anfang an" aus allgemein volkswirtschaftlichen Motiven vorgingen, ist Phantasie. Ein Mißgeschick ist Schmoller insofern passiert, als er Nasse mit Unrecht als einen Gegner der Ansicht, daß in Venedig früh eine Staatseinmischung stattfinde, anführt. Nasse hat ia diese Ansicht gerade verteidigt. In den Jahrbüchern für Nationalökonomie 34, S. 330 hebt er hervor, Ferrara habe "die staatliche Beschränkung und Regulierung der Banken nach den Urkunden nachgewiesen". Das Jahr 1587 spielt allerdings bei ihm auch eine Rolle. Es ist aber nicht das erste Jahr einer Staatseinmischung überhaupt, sondern das der Errichtung einer Staatsbank.

Ich greife aus Schmollers Darstellung ferner den Abschnitt "Das Wesen des volkswirtschaftlichen Fortschrittes" (S. 653 ff.) heraus. Der Grundgedanke, den er hier vertritt, ist enthalten in dem Satz (S. 653): "Die älteste Kooperation, später die Arbeitsteilung, die Entstehung der Betriebsformen, die soziale Klassenbildung, die staatliche Wirtschaft, sie sind nie bloß wirtschaftlich, sondern nur aus dem gesamten Seelen- und Gesellschaftsleben, aus allen natürlichen und geistig-moralischen Ursachen desselben zu erklären. Sie sind das Ergebnis von Sprache und Gemeinschaftsgefühlen, von Bluts- und Geschlechtszusammen-

hängen". Er macht zu diesem Problem manche treffende Bemerkung. Es verdient ausdrückliche Anerkennung, daß er für den - freilich auch schon vor ihm mit Energie verfochtenen -Gedanken, die wirtschaftliche Entwicklung dürfe nicht als eine isoliert wirtschaftliche betrachtet werden, seit Jahren mit großem Eifer eingetreten ist und daß er auch in dem vorliegenden Buch immer von neuem dem Leser diese Tatsache klar macht. Es darf jedoch nicht verschwiegen werden, daß seine Formulierungen vielfach anfechtbar, jedenfalls oft inkorrekt und fast stets von praktischen Tendenzen beeinflußt sind. Schon der vorhin angeführte Satz — vgl. besonders den Passus über "das Ergebnis" — erregt Bedenken. Und so kann man überhaupt kaum einem Satz ohne Einschränkungen zustimmen. Einige Äußerungen SCHMOLLERS mögen noch hier angeführt werden. "Die Art, wie aus den ehemaligen natürlichen Gruppen weniger zusammenlebender Menschen Gemeinden und Staaten, Kassen und Korporationen, Betriebe und Unternehmungen als wirtschaftliche Organe sich bildeten, wie durch Sitte, Recht, Moral und Religion die Stämme, die Stadt- und Volkswirtschaften als wirtschaftliche Körper entstanden, geordnet wurden, . . . das ist das eigentlich zu erklärende Rätsel" (S. 654). Meint Schmoller wirklich, daß so einfach "durch Sitte, Recht, Moral und Religion" jene Verbände als wirtschaftliche Körper entstehen? Nimmt man diese und andere Äußerungen ernst, so könnte man glauben, daß er die wirtschaftlichen Verhältnisse lediglich als Produkt der "Ideen" betrachtet, eine Auffassung, die doch durch seine großen Meister LAMPRECHT und Breysig erfolgreich widerlegt worden sein soll. "Der wirtschaftliche Fortschritt . . . besteht gewiß einerseits in einer Steigerung der Bedürfnisse, in einem Fortschritt der Technik. in der Zunahme des Kapitals und der Bevölkerung, andererseits aber und noch mehr [!] in dem . . . Prozeß der gesellschaftlichen Organisation, der moralisch-politischen Zucht. Nur diese Zucht kann größere, harmonischer zusammenwirkende wirtschaftliche Körper erzeugen, in denen eine bessere Familien-, Gemeindeund Staatsordnung, bessere und größere Organe der Produktion und Verteilung, vollendetere soziale Institutionen vorhanden sind." Wie man sieht, hält Schmoller nicht auseinander, was als wirt-

schaftlicher oder technisch-wirtschaftlicher Fortschritt gelten kann und was ihm in sozialer und politischer Hinsicht wünschenswert erscheint. In sein Urteil über das, was im Laufe der Geschichte erreicht worden ist, mischt er ohne weiteres seine sozialpolitischen und allgemein politischen Forderungen hinein. "Die Schwierigkeit des Fortschrittes liegt immer darin, daß größere Gesellschaftskörper, kompliziertere Organe gebildet werden müssen, daß hierfür wenigstens die Führer, eine Elite schon fähig sein muß, daß die übrigen Glieder der Gemeinschaft wenigstens die Möglichkeit der Erziehung und Emporhebung bieten." Wie wird denn aber eine Elite fähig? Darauf würde Schmoller zweifellos mit einer Formel des Darwinismus antworten, ebenso wie auf die andere Frage, auf welche Weise denn "die übrigen Glieder" in jenen Zustand gebracht werden könnten. Oder vielleicht antwortet er auch, die betreffende Gruppe müsse zuvor "moralisch" eine gewisse Höhe erreicht haben. Äußerungen über "Moral", die der Ausdruck des hochgespanntesten Idealismus zu sein scheinen. wechseln mit darwinistischen Formeln bei ihm ab, wie denn natürlich auch der Satz nicht fehlt (S. 655): "Im Kampfe der Stämme und Völker gehen immer wieder die schwächeren unter". Wenn es nur so einfach zu sagen wäre, welches die "schwächeren" sind 1)! Der praktische Zweck jenes Satzes über die "Elite" ist

<sup>1)</sup> Überaus oberflächlich ist die auf darwinistische Formeln gestützte Verteidigung der "Aristokratie", die S. im 1. Bande S. 409 f. gibt. Ich bin selbst kein Gegner aristokratischer Einrichtungen; es läßt sich vieles zur Verteidigung der Aristokratie sagen. Aber S.s Verteidigung ist teils phrasenhaft, teils brutal. Wie kann heute ein Autor, zumal einer, der Historiker sein will, einen Satz wie den folgenden aussprechen: "Jede Ausbildung einer Klassenordnung hängt mit dem Aufsteigen der Tüchtigeren, mit der Führerrolle zusammen, welche den Leistungsfähigsten stets von selbst zufällt". S. spricht gern von "Aristokratie". Natürlich lobt er auch die andern Stände sehr. Den Übergang zu der Schilderung derselben macht er mit folgenden Worten (S. 410): "Aber nicht bloß die oberen Klassen, auch die mittleren und unteren erscheinen mit ihren eigentümlichen Berufssphären, ihren eigentümlichen Eigenschaften, Tugenden und Trieben als eine Bereicherung der sozialen Gemeinschaft". Welche erdrückende Weisheit liegt doch in diesem Satz! Wie nett ist es von S., daß er "auch die mittleren und unteren" Klassen "als eine Bereicherung der sozialen Gemeinschaft" anerkennt! -Mit jenem Satz über das "Aufsteigen der Tüchtigsten" will S. wohl die Herrschaft der polnischen Schlachta über die Ruthenen in Galizien rechtfertigen?

offenbar der, eine Rechtfertigung der "Aristokratie" zu liefern (solche - regelmäßig kuriosen - Rechtfertigungsversuche finden sich bei Schmoller oft) 1). Erinnern wir uns in diesem Zusammenhang, daß er die Handelsgesellschaften des Mittelalters und der neueren Jahrhunderte als das Ergebnis der Bildung einer Aristokratie auffaßt2). Im übrigen bedarf es keiner näheren Darlegung, daß "die Schwierigkeit des Fortschrittes" doch auch wesentlich darin liegt, ob ein einzelner sich findet, der neue Ideen seinen Mitmenschen mitteilen kann. Es fällt auf, daß SCHMOLLER die Bedeutung des Individuums in der geschichtlichen Entwicklung so sehr gering achtet. Dies tritt auch in dem folgenden Satz hervor (S. 654): "Gerade die Neubildung wirtschaftlicher Organisationen, wie z. B. jeder Schritt der Arbeitsteilung, ... ist das schwierige, stets von massenpsychologischen Prozessen abhängige". Warum sollen die Fortschritte der Arbeitsteilung "stets von massenpsychologischen Prozessen abhängig" sein? In erster Linie wird doch wohl hier wie überhaupt der geschichtliche Fortschritt von dem einzelnen ausgehen. Diese Ignorierung der Bedeutung des Individuums hat bei Schmoller wohl auch wiederum einen praktischen Grund. Er will dem Leser klar machen, daß das Volk und seine verschiedenen großen Gruppen von oben her erzogen werden müssen. Die Notwendigkeit der staatlichen Erziehung, der "Einschulung" ist ein Lieblingsgedanke von ihm. Alles wird bei ihm "eingeschult". Bei Schmoller "verwandelt sich" - wie man treffend gesagt hat") - "die ganze

Vgl. die vorige Anmerkung. 8. auch Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, 8 1004 ff.

<sup>2)</sup> S. Zeitschr. für Sozialwissenschaft 1904, S. 391. Man darf sich von der Information S.s keine zu hohen Vorstellungen machen. Offenbar hat er aus der Lektüre die Erinnerung, daß die Handelsgesellschaften, von denen in den Darstellungen der Zeit um 1500 so viel die Rede ist, über sehr viel Geld verfügten. Diese Erinnerung setzt sich ihm in die Vorstellung um, daß die Handelsgesellschaften das Ergebnis der Bildung einer Aristokratie seien. Tatsächlich fanden sich Handelsgesellschaften erstens auch in kleinbürgerlichen Kreisen oft. Zweitens sind die Mitglieder jener vielgenannten großen Handelsgesellschaften der Zeit um 1500 keineswegs bloß Patrizier. Bei S. ist eine Aristokratie offenbar sehr schnell vorhanden.

<sup>3)</sup> Vgl. Hist. Zeitschr. 83, S. 461. Von der Würdigung der staatlichen

Weltgeschichte in einen riesigen Einschulungsprozeß". Vgl. dazu auch seine oben erwähnte Äußerung über "moralisch-politische Zucht" und seine Auslassungen über Probleme "der Verträglichkeit" (S. 654). Seite 655: "Je mehr eine Gesellschaft an die Grenze ihres Nahrungsspielraums mit ihrer hergebrachten Technik und Organisation kommt, desto mehr steht sie vor der schwierigen Aufgabe neuen technischen Fortschrittes, neuer Betriebsorganisation, vor dem Problem der Auswanderung, der Markteroberung: das sind komplizierte gesellschaftliche Prozesse, die meist nur auf Grund sozialer Kämpfe und Reibungen, großer sozialer Reformen, neuer Gesetze und staatlicher Aktionen und zuletzt großer geistigsittlicher Fortschritte gelingen". Es ist notwendig, sich solche Schmollerschen Sätze, die den Anschein großer Tiefsinnigkeit haben, einmal genauer anzusehen. Ist es nicht eine entzückend geistvolle Beobachtung, daß "das Problem der Auswanderung meist nur auf Grund großer geistig-sittlicher Fortschritte gelingt"? Versucht man jenem Satz einen schlichten Ausdruck zu geben, so schrumpfen die hohen Gedanken allerdings sehr zusammen. Aber wie schön klingt es, wenn man sagt, daß "das Problem der Markteroberung meist nur auf Grund" usw.! Der "ethische" Gesichtspunkt fehlt in jenem Satz natürlich auch nicht. Indessen wo sind die "großen geistig-sittlichen Fortschritte" vorhanden, wenn ein Volk einfach durch brutale Gewalt einen neuen Markt sich aneignet und so die Markteroberung glänzend "gelingt"? Weiter hebt Schmoller hervor (S. 655), daß "der wirtschaftliche Fortschritt . . . an so viele individuelle, körperliche und psychologische Fortschritte . . . gebunden ist". Er sollte sich doch darüber äußern, in welchem Verhältnis "individuelle" zu "körperlichen und psychologischen Fortschritten" stehen. Doch lege ich auf diesen Punkt kein Gewicht. Was aber versteht SCHMOLLER unter "psychologischen" Fortschritten? An einer andern Stelle (S. 179) bemerkt er, "eine bestimmte Phase der psychischen Entwicklung und der gesellschaftlichen Einrichtungen" habe die Menschen zu der sogenannten

Tätigkeit aus könnte S. gerade auch die Wichtigkeit des Individuums betonen. Aber es ist charakteristisch, daß er diesen Gesichtspunkt vernachlässigt.

kapitalistischen Tätigkeit gebracht. Offenbar hat er, wie man hiernach vermuten darf, ähnliche Vorstellungen wie LAMPRECHT mit seiner Theorie von der gesetzmäßigen Entwicklung der nationalen Psyche und dem Wachstum der psychischen Energie 1). Mit solchen Formeln würde er aber auf echt historische Forschung Verzicht leisten. Es mag hier auf die neuesten Untersuchungen über die Entstehung des Kapitalismus hingewiesen werden?). Ihren Resultaten kann Schmoller mit seinen allgemeinen Formeln nicht gerecht werden. Von jener Art ist es auch, wenn er an anderer Stelle (S. 185) als Beweis dafür, daß "die Ursachen des Reichtums noch mehr in den Menschen . . . als in den gesammelten Gütern liegen", den Umstand anführt, "daß eine hochstehende Nation große Kapitalverluste leicht erträgt und ersetzt, daß träge, alternde Völker durch denselben Verlust ganz anders getroffen werden". Was sind "alternde" Völker? Sind die Spanier und Russen, die heute durch ihre Kapitalverluste schwer getroffen werden, alternde oder junge Völker? Mit der Formel vom "alternden" Volk sollte man doch heute nicht mehr operieren. Und was ist eine "hochstehende Nation"? Offenbar eine, die viel Geld hat! Waren die Franzosen, die die Milliarden von 1871 mit Leichtigkeit ersetzt haben, jünger oder älter als die Russen? Doch ich will jenen Satz nicht weiter zergliedern.

In jenem Abschnitt über den wirtschaftlichen Fortschritt zieht Schmoller weiterhin die Rassen heran (S. 655): "Die niedrig-

<sup>1)</sup> Zur Kritik vgl. Max Weber oben S. 495 Anm. 2 und Jahrbuch für Gesetzgebung 1903, S. 1204 Ann. 5. Betreffs der Frage der "historischen Gesetze" hat Schmoller, wie man weiß (s. Zeitschr. f. Sozialwissenschaft 1904, S. 153 f.), mancherlei Schwankungen durchgemacht. Um seine neueste Äußerung zu diesem Problem anzuführen, so sagt er in seinem Jahrbuch 1905, S. 739: "An eine Gesetzmäßigkeit glauben wir beide (d. h. Breyste und er) ganz gleichmäßig". Es ist bemerkenswert, daß Menger, Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften S. 124 ff. Veranlassung hat, gegenüber Vertretern der historischen Nationalökonomie hervorzuheben, daß man doch nicht so leichthin von historischen Gesetzen sprechen solle. Vgl. S. 127 Ann. 43: "Als seltsam muß es bezeichnet werden, daß gerade eine Gelehrtenschule, die sich eine "historische" nennt, ihre Hauptaufgabe in der Feststellung der obigen "Gesetze" sucht".

<sup>2)</sup> Vgl. Max Weber, Archiv für Sozialwissenschaft 21, S. 1 ff.

stehenden Rassen sind viele Jahrtausende oder Jahrhunderte auf demselben Niveau . . . geblieben. Auch die höherstehenden sind off zeitweise mehr stabil geblieben, sind dann erst wieder langsamer oder schneller vorangekommen". Worin unterscheiden sich niedrig- und höherstehende Rassen? Man sollte meinen: in der geringeren oder größeren Entwicklungsfähigkeit. Aber SCHMOLLER macht hierin keinen prinzipiellen Unterschied: denn die niedrigstehenden Rassen bleiben doch nur "viele Jahrtausende oder Jahrhunderte" stehen und die höherstehenden bleiben auch "oft zeitweise mehr stabil". Nimmt er an, daß der oder ein Hauptgrund der abweichenden Entwicklung in der Rasse an sich liegt? Es scheint so; aber recht bestimmt drückt sich Schmoller nicht aus. Nach jenen Sätzen fährt er fort: "Und deshalb" - d. h. weil die Rassen nicht gleichmäßig Fortschritte machen - "vollzieht sich der wirtschaftliche Fortschritt nicht in einer geraden Linie". Nur "deshalb"?

Eigentümlich widerspruchsvoll ist, was Schmoller über den Zusammenhang der verschiedenen Seiten der Kultur sagt (S. 655). "Der wirtschaftliche hängt aufs engste mit den Fortschritten auf den übrigen Gebieten des Lebens zusammen." "Kein Volk wurde reich und mächtig, dessen Moral, Religion, Recht und Verfassung tiefstehend war; höhere Kunst und Wissenschaft war immer mit der Blüte anderer Seiten der Kultur verknüpft." Hiernach muß man vermuten, daß Schmoller wie einen streng sachlichen so auch einen eng zeitlichen Zusammenhang der verschiedenen Kulturgebiete annimmt. Im folgenden indessen behauptet er, daß es sich nicht um gleichzeitige, sondern um aufeinanderfolgende Dinge handelt: "Wir wissen schon ziemlich sicher, daß meist die historische Abfolge der Blüte der einzelnen Kulturgebiete bei den verschiedenen Völkern eine ähnliche ist, z. B. daß die religiöse und kriegerische Kulturblüte in der Regel der technisch-wirtschaftlichen und künstlerischen vorausgeht". die verschiedenen Seiten der Kultur sollen doch miteinander "verknüpft" sein, und kein Volk soll reich sein, dessen Religion, Recht usw. nicht hoch stehen? Wie ist es, daß trotzdem der hohe Stand der Religion nicht mit dem hohen Stand der Wirtschaft zusammenfällt? Was die tatsächlichen Behauptungen

Schmollers im einzelnen betrifft, so ist es überflüssig, sie zu kritisieren: das vielerörterte Problem des Zusammenhangs der verschiedenen Kulturgebiete ist hier mit großer Oberflächlichkeit behandelt. Hervorgehoben sei nur, daß er auch die "Moral" nicht unerwähnt läßt.

SCHMOLLER geht auch dazu über, sich über die Ursachen des geschichtlichen Fortschritts zu äußern (S. 655). "Wir sehen die langsame Umbildung der seelischen und körperlichen Grundkräfte der Völker als die Ursache der einheitlichen Entwicklung und ihrer einzelnen Stufen an. Auch das Verhältnis der einzelnen in der Kulturblüte sich folgenden Völker werden wir versucht sein, auf analoge seelische Ursachen und ihre Folgen zurückzuführen". Der Zusammenhang der verschiedenen Kulturgebiete "geht auf gemeinsame Ursachen zurück". Wie denkt sich wohl SCHMOLLER "die langsame Umbildung der seelischen und körperlichen Grundkräfte der Völker"? Er wird ja darüber nicht näher nachgedacht haben. Aber etwas ähnliches wie die Formel Lamp-RECHTS von der gesetzmäßigen Entwicklung der nationalen Psyche wird ihm wohl vorgeschwebt haben; nur daß Lamprechr in der Formelbildung gewandter ist und, wenngleich auch bei ihm sieh noch viel Verschwommenheit findet, mit der Sprache mehr herausgeht und daß bei Schmoller zu der psychischen noch die "körperliche" Umbildung hinzukommt. Solche Formeln sind billig und bequem, aber sehr unhistorisch 1). Dann noch eine Nebenfrage: ist denn wirklich eine "einheitliche Entwicklung", deren Ursache Schmoller angeben will, vorhanden?

Im vorstehenden habe ich einige Partien aus Schmollers Darstellung zergliedert. Es war notwendig, daß ich ausführlich wurde, damit seine Eigenart klar dargelegt werden konnte. Die gegebenen Belege werden genügen ). Wollte man Schmollers

<sup>1)</sup> M. Weber, Archiv für Sozialwissenschaft 22, S. 160: "Die Nachwirkung gewisser Entschlüsse des Themistokles ist noch heute fühlbar, — so ärgerlich uns dies bei dem Versuch einer recht eindrucksvoll einheitlichen entwicklungsgeschichtlichen Geschichtschreibung auch in die Quere kommen möge".

<sup>2)</sup> Über die Ungenauigkeiten, die sich bei S. finden, ist man manchmal geradezu erstaunt. S. 447 behauptet er: "Sombart will neuerdings allen

Darstellung wirklich berichtigen, so müßte man ein doppelt se diekes Buch als das ist, das er verfaßt hat, schreiben. Denn gerade bei seiner weichen, unbestimmten Art ist das korrigieren nicht einfach. Mein Zweck war, zu zeigen, von welcher Art sein vielgerühmtes "historisches Material" ist. Die Quantität ist unbestreitbar. Der Fehler liegt jedoch in der Qualität. Schmollers Sache ist offenbar die zusammenfassende historische Darstellung, bei der es auf allseitiges Wissen, Sinn für das wesentliche und namentlich auch Präzision in erhöhtem Maße ankommt, ebensowenig wie die strenge Einzeluntersuchung, während ihm der

europäischen städtischen bürgerlichen Geldreichtum von 1200-1600 auf städtische und ländliche Grundrentenbildung zurückführen". Die Zeitangabe ist hier ganz falsch. Und dabei hat S. über Sombarts Buch eine lange Rezension geschrieben! Vor einiger Zeit ging folgende Notiz durch die Zeitungen: "Professor Hartmann vom Orientalischen Seminar in Berlin hat jüngst einen Vortrag über die "Wirtschaftsgeschichte des ältesten Islam" gehalten. In seiner Einleitung ging der Vortragende von der Tatsache aus, daß das neueste Werk von Prof. Schmoller als "Wahrzeichen einer neuen volkswirtschaftlichen Epoche' gefeiert worden sei. Er habe sich deshalb verpflichtet gefühlt, das nachzulesen, was S. hier über die Geschichte des Islam gesagt habe. Zu seinem großen Bedauern sei ihm aber bei S. nichts als eine schwere Mißhandlung der islamitischen Geschichte begegnet. Gegen solche wirtschaftsgeschichtliche Darstellungen müsse er in formeller wie materieller Hinsicht entschieden Verwahrung einlegen." - Ich habe schon der Neigung S.s für sehr allgemein gehaltene Sätze gedacht. Vgl. dazu noch S. 452: "Die Besitzungen der Fürsten, der Großbankiers, des Grundadels häuften sich von 1400-1800 sehr, während bereits gewisse Schichten der mittleren und unteren Klassen ihren Besitz ganz oder teilweise verloren". Dieser Satz soll für "Mittel- und Nordeuropa" gelten. In seiner Allgemeinheit ist er aber nicht richtig. Auf ihn läßt S. dann eine Reihe gar zu spezieller Angaben folgen. So wird die Darstellung ungleichmäßig. Außerdem werden Beispiele aus sehr verschiedenen Zeiten und Ländern durcheinander gemischt. Über die schwierige Frage, wie es sich mit der "Häufung" von 1550-1800 in Deutschland verhielt, geht S. hinweg. - Es ist von S. nicht liebenswürdig gegen das Publikum, daß er sogleich die 1.-6. Auflage hat drucken lassen und sich so der Möglichkeit einer häufigeren Korrektur seiner Darstellung beraubt. - Ich habe mich, als Historiker, im obigen auf die Prüfung des historischen Materials bei S. beschränkt. Man wird aber schon hiernach seinen statistischen Aufstellungen ebenfalls mit starken Zweifeln begegnen. Sie sind denn auch in der Tat bereits bestritten worden (Zeitschr. für Sozialwissenschaft 1907, S. 226).

historisch-politische Aufsatz oder die Betrachtung oft geglückt ist. Er hat seinen großen Ruhm - neben seiner mehr praktischnolitischen Agitation — namentlich dem Umstand zu verdanken, daß die Historiker Respekt vor dem Nationalökonomen, die Nationalökonomen vor dem Historiker haben zu müssen glaubten. Es wirkt aber befreiend, wenn man sich klar macht, daß er eine spezifisch wissenschaftliche Kraft überhaupt nicht ist. In den Prinzipienfragen ist er nicht klar, in der Quellenbenutzung willkürlich. Er ist mehr ein einflußreicher Vertreter fremder Ideen 1) und eifriger Agitator für sie als selbständiger Denker. Seiner politischen Agitation wollen wir auch auf dem Gebiet der historischen Literatur nicht eine gute Wirkung absprechen. Wenn die Situation von der Art ist, daß die historische Literatur ganz von den Anschauungen des Manchestertums und des manchesterlichen Freihandels erfüllt ist, so kann ein Autor, der solche unbewiesenen Voraussetzungen bestreitet und ausdauernd bekämpft, auch in dem Fall sich um die Förderung der wissenschaftlichen Erkenntnis verdient machen, daß ihm eine spezifisch wissenschaftliche Fachbildung fehlt 2). Aber das letztere muß man sich freilich gerade bei Schmoller stets gegenwärtig halten; seine eigenen historischen Arbeiten bedürfen durchaus der Kontrolle, "Die im Gebiet der politischen Geschichtsschreibung längst erprobten kritischen Grundsätze müssen auch den kulturhistorischen Arbeiten zugute kommen" ) — dieses kürzlich ausgesprochene sehr wahre Wort muß man in besonderem Sinne den Lobrednern SCHMOLLERS entgegenhalten.

Wie wir sahen, trägt Schmoller seine politischen Wünsche in die historische Darstellung hinein und macht diese förmlich zu einem Agitationsmittel für seine Forderung eines Eingreifens des Staates in die wirtschaftlichen Verhältnisse. Um einem Mißverständnis vorzubeugen, hebe ich hervor, daß ich einem solchen

<sup>1)</sup> Man denke z. B. an Schmollers Abhängigkeit von Huldebrand, Droysen, Nitzsch, um nur von historischen Arbeiten zu sprechen.

<sup>2)</sup> Über S.s Verdienste auf dem Gebiet der historischen Literatur siehe Näheres in der Zeitschr. für Sozialwissenschaft 1904, S. 799 ff. und in der Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte 1905, S. 142 ff.

<sup>3)</sup> Westdeutsche Zeitschr. 23, S. 137.

Eingreifen keineswegs abgeneigt bin; ich bin nie auch nur eine halbe Sekunde in meinem Leben Manchestermann gewesen. Indessen, wenn wir historische Nationalökonomie treiben, haben wir doch die Pflicht schlicht zu ermitteln, wann und mit welchem Erfolg der Staat in die wirtschaftlichen Verhältnisse eingegriffen hat; nicht eine angebliche Tätigkeit desselben in die Vergangenheit überall hineinzudekretieren b. Die Wichtigkeit der von Schmoller so oft betonten "Moral" zu bestreiten, kommt mir ebenfalls nicht in den Sinn. Allein wir haben doch auch hier zwischen praktischen Forderungen und wissenschaftlicher Darstellung der Vergangenheit zu unterscheiden. Überdies stört es den Leser, in einem Buch, dem — wenigstens objektiv — der höchste Status des wissenschaftlichen Ernstes fehlt, so viel die "Moral" erwähnt zu finden.

Subjektiv freilich wird Schmoller das Bewußtsein haben, daß er mit größtem Fleiß gearbeitet habe. Es ist ja das Kennzeichen des Autors, der die spezifisch fachmännische Schulung nicht besitzt, daß er die ihm sympathischen Vorstellungen von dem, was sich aus den Quellen ergibt, nicht genügend sondert, nicht genügend sondert kann.

<sup>1)</sup> Hasbach spricht im Archiv für Sozialwissenschaft Bd. 24 (1907), S. 29 mit Recht die Bitte aus, "daß der in einem Teile der deutschen National-ökonomie stark hervortretenden Neigung, theoretische und historische Untersuchungen zur Stütze volkswirtschaftlicher und sozialpolitischer Forderungen vorzunehmen, nicht weiter nachgegeben werde; denn sie bedeutet den Verderb der Wissenschaft". Hasbach hat hierbei einen Autor im Auge, der Sern steht (wohl eher ein Gegner desselben ist). Aber S.s Verfahren ist doch vielfach tatsächlich das gleiche. Im gleichen Sinne wie Hasbach äußert sich M. Webbr (vgl. Zeitschr. für Sozialwissenschaft 1904, S. 374 Anm. 3).

The Constitution and Finance of an English Copper Mining Company in the Sixteenth and Seventeenth Centuries: being an account of "The Society of the Mines Royal".

By

## W. R. Scott.

The right of claiming all mines of the precious metals in England had been a part of the prerogative of the Crown from a very early period. This claim was partly based on customary law as expressed in a paragraph of the so called laws of Edward the Confessor — "thesauri de terra domini Regis sunt" — partly "on the excellency of the metal, the necessity of it and its tendency to the public utility: "1). During the reigns of the Plantagenet kings, it was customary to grant the privilege of discovering and working the Royal Mines within a certain district to some patentee for a limited period reserving to the Crown either a money rent or a certain proportion of the precious metals won, frequently a tenth part. Plowden quotes a number of these grants, extending over a long period."). A patent granted by

<sup>1)</sup> The Commentaries or Reports of Edmund Plowden, London 1818 p. 321, cf. Die Gesetze der Angelsachsen von Reinhold Schmid, Leipzig 1832. Erster Theil p. 282, Ancient Laws and Institutes of England, 1840, p. 193. In the latter this passage is referred to, in the Index, under the head of "Treasure Trove", which appears to be intended by the context.

<sup>2)</sup> Grant to Nicholas Wake cleric of Mines Royal in Devon for ten years from 15 June 8 Rich II. (p. 316). Grant to Walter Fitzwater for England dated 10 May 2 Henry IV (p. 317). Grant to Francis Duke of Bedford of Mines Royal in England for 10 years dated Feb. 24 5 Henry VI. (p. 317). Grant to Richard Duke of Gloucester, Henry Earl of Northumberland and others, Mines Royal in specified places in Cumberland, Northumberland and York for 15 years dated March 23 15 Ed. IV. (p. 318). Grant to Richard

Henry VII in 1485 mentions a number of partners who are thereby constituted governors of the mines or as it was expressed later the "Masters of the mines".

In England the precious metals were always found intermixed with other ores and therefore the patentees practically controlled all mining for lead and copper besides sometimes interfering with the tin miners.

It therefore became important that the best method should be adopted for the separation of the ores, and, for this reason. the patentees in the sixteenth century began to call in the services of miners trained abroad, who were acquainted with the latest devices for the reduction and extraction of ores. One family, named Hochstetter, was prominently connected with British mining for over a century. In 1526 there is a record of a grant of a mining lease to a Company of foreigners for 43 years for gold and silver in Scotland and the first person named was Joachim Hochstetter 1). In the reign of Elizabeth a Daniel Hochstetter was very prominent in mining undertakings. In 1565 he had invented a new engine for the draining of mines 2), a patent for which was granted in May 15683). At the same period Thomas Thurland and John Steynbergh were also interested in mining operations. Elizabeth was anxious to increase the efficiency of mining so as to add to the royalty payable to the Crown. It was thought desirable also that a more thorough and systematic examination should be made of the different mineralised ores, with a view to the discovery of new mines. To effect this object considerable expenditure would be required and in 1561 steps were taken towards the formation of a "corporation for working mines in England". On July 16th of that year an indenture

Duke of Gloucester and others of all Royal Mines in Northumberland, Cumberland and Westmoreland for ten years dated March 11 18 Ed. IV. (p. 318). Grant to Jasper Duke of Bedford, Thomas Archbishop of York and divers noblemen soldiers and others of Mines in England and Wales . . . copper lead and tin as well as gold and silver, for twenty years dated 27 Feb. 1 Henry VII. (p. 318, 319).

<sup>1)</sup> Report of the Royal Commission on Historical MSS, IV, p. 517.

<sup>2)</sup> Calendar State Papers Dom. 1547-1580, p, 255.

<sup>3)</sup> Ibid., p. 310.

was signed between the Queen and John Steynbergh and Thomas Thurland with a view to effecting this object 1). Stevnbergh was soon replaced in the management by Sebastian Spydell but it does not appear the partners had taken any active steps under the grant up till 1563. On September 10th of the following year (1564) all the privileges under the indenture of 1561 were transferred by Spydell and Thurland to the latter and Daniel Hochstetter on behalf of a new company and this may be taken as the beginning of the active career of the organisation which was subsequently known as "the Society of the Mines Royal". On October 10th a fresh agreement was signed by the Queen which authorized the search for gold, silver, copper and quicksilver in the counties of York, Lancaster, Westmoreland, Cumberland, Cornwall, Devon, Gloucester, Worcester and in the Principality of Wales. The one-tenth parth of all the metal won was reserved to the Crown as well as the right of preemption of refined gold at 18d per oz. below the market price, of silver at 1 d per oz. below the market price. Copper was purchasable at 2<sup>s</sup> 6<sup>d</sup> per cwt below the current rates 2).

The method of providing the capital needed is of considerable interest. The whole undertaking was divided into 24 parts or shares some of which were disposed of in Germany and the remainder, amounting to fourteen were sold in England. The average price realised was £ 1200 a share b Since early companies did not keep a capital account, it is difficult to decide how this payment should be treated. It might be regarded either as representing the good-will of the enterprise or else as a premium paid on the purchase of shares. It does not appear that the original grantees had any tangible assets to transfer to Thurland so that at this date it may be assumed that the payments made by the English shareholders were wholly for the right of participating in the monopoly. Therefore after each of

State Papers Dom. Eliz. XVIII, Nov. 18, 18 (1) and 18 (II). Calendar 1547—80, p. 180.

<sup>2)</sup> Ibid., XXXIV, Nos. 58-60; Calendar 1547-80, p. 244.

<sup>3)</sup> Record of George Bowes and Francis Needham sent to take view of the Mines Royal at Keswick. MS Lister 17 Bodleian Library.

the shareholders interested in these fourteen shares had paid his £ 1200 he had still to find his proportion of the assessments made to provide capital for prospecting and for the development of mineral properties. As will be seen the amount of these calls was considerable so that very few could have afforded to pay the two kinds of liability on more than a single share and many not even on one share and therefore it was not long before shares were divided into halves, quarters and even into eighths.

Immediately after the issue of capital in 1564 operations were prosecuted vigorously for which funds were provided by calls made upon the shareholders both in England and Germany. At first work was begun in Cumberland and Westmoreland in which counties both copper and silver had already been found. Mention is made of "old workings" near Keswick whence "immense quantities" of copper had been obtained and there is a reference to a find of lead ore containing 50 to 60 oz, of silver to the ton1). About 1566 the agents of the Society had found and were working a vein of copper at Newlands near Derwentfells in Cumberland on the manor of the Earl of Northumberland. Altogether 600,000 lbs of ore had been raised, when Northumberland prohibited the miners from removing it. This action led to a celebrated suit, the Queen v. the Earl of Northumberland, which was heard in the court of Exchequer before all the judges of England and the Barons of the Exchequer. This action raised the question whether the beneficiaries under a grant of mine royal were entitled to enter on private property and remove ores, and in addition Northumberland relied on the wording of the grant of the lands to his predecessor in title, urging that the right of mine royal was conveyed by that grant. After exceedingly erudite arguments on both sides all the judges and barons agreed that all mines of gold and silver within the realm, whether in the lands of the Queen or of subjects, belonged to the Crown. It was also agreed, but not unanimously, that in the case of other ores containing gold or silver these also belonged

<sup>1)</sup> History and Antiquities of Westmoreland and Cumberland, by Joseph Nicholson and Richard Burn, 1777, i p. 50.

to the Queen. Three judges qualified their finding on the latter point to the effect that mines of copper, lead etc. containing traces of the precious metals should not be held to be royal unless the value of the latter exceeded that of the former. In spite of this minority report the verdict against Northumberland was unanimous, the three judges, who differed from the majority. holding that since it was admitted that the Newlands ore contained silver and that the quantity was not stated the presumption was that its value exceeded that of the copper and therefore, on their finding, the mine was royal 1). This was a very important judgment which settled the precedent until the passing of the Mines Royal Act in the reign of William III. The difficulty contained in the decision was that it frequently happened in England that many ores contained silver and anyone mining these was subject to the interference of the Society of the Mines Royal. However it would appear that the company did not extract the uttermost under this decision for Sir John Pettus, writing in 1670, defined a mine royal as one "that doth yield so much gold or silver that the value thereof doth exceed the charges of refinining and loss of baser metal in which it is contained" 2).

One indirect effect of this case was the realisation of the original intention of uniting the members more closely as an incorporation and on May the 28th 1568 a charter was signed which created a body therein described as the Gocernors, Assistants and Comminalty of the Mines Royal and which confirmed the privileges of the previous indentures. The charter authorized the election of two governors, four deputygovernors and six assistants who were to be chosen from amongst the English shareholders, the number of whom was never to be less than sixteen 3). In 1571 a return was made of the names

<sup>1)</sup> Plowden's Reports ut supra, p. 336.

<sup>2)</sup> Fodinae Regales, London 1670, p. 9.

<sup>3)</sup> The voting rights were one vote for each quarter share. Fodinae Regales, p. 54. The arms of the Society are blazoned on p. 23. They were ... Silver with a Mount Vert. A man working within a mine with two hammers and a lamp all in their proper colours on a chief Azure. A 35

of the shareholders in England and the holding of each, whence it appears that fourteen shares were divided as follows:

3	persons	held	2	shares	each	= 6	share
2	17		1	share	4.0	2	-1
1	•,	*9	3/4	•,		B, 1	
5	*7	**	1. 2	*9	44	$2^{\frac{1}{2}}$	**
1	**	99	3/8	**		3/8	*9
9	**	**	1 4	77	17	$2^{1} \cdot 4$	**
1	••	•,	1,8	22		1 8	**
22						14	

The remaining 10 shares were owned by Germans'). Therefore to have elected the twelve office bearers authorized by the charter would have required more than half of the whole "comminalty" and so during the early years of the history of the company only one governor and three assistants were chosen<sup>2</sup>).

To defray the costs of the action against Northumberland and to provide funds for mining operations, a total amount of £850 per share was called up by 1569°). These assessments were paid by both the English and German shareholders and therefore at this date the total capital was £20 400 but in 1571 three members, owning between them three whole shares, had not disbursed "such money as they ought to pay" 1), and so the actual amount received was less than £20000 and may not have exceeded £17850. It is to be remembered also that in

cake of copper between a bezant and a plate on a wreath Silver. A Demiman (called in Dutch "the Schich Master") with an eschutcheon on his breast Or and Azure per bend inverted, and in one of his hands an instrument called a wedge and in the other a compass, gold-mauteled Silver doubled Azure, supported with two men, the one called the hammer-man, with a hammer on his shoulder and the other the smelter with a fork in his hand, all in proper colours, cf. The General Armory, by Sir Bernard Burke, ... Mines Royal.

State Papers Domestic Elizabeth, vol. LXXVII, No. 29 (1); Calendar 1547—80, p. 408.

<sup>2)</sup> Fodinae Regales, ut supra, p. 54.

<sup>3)</sup> MS. Lister 17, ut supra.

State Papers Domestic Elizabeth, vol. LXXVII, No. 29 (1); Calendar 1547—1580, p. 408.

addition to the assessments most of the English shareholders had paid £ 1200 per share as a premium on joining the society.

At this period ore was being raised and smelted near Keswick. Pettus, writing in the time of Charles II, stated that "a very great profit had been made there", but contemporary statements of the officials of the society point to an opposite conclusion!). For instance it is recorded that the English partners, after six years trial (i. e. at the end of 1569), seeing no hope of profit stayed their hands from further disbursements?), and in a petition by some of the shareholders against the management of Hochstetter, complaint is made of the "many contributions so grievous and inexpectate" while out of the great "riches" of the mines, treasure had been received by Hochstetter "and by none else".

There is no doubt that very considerable quantities of copper had been won but the difficulty was to obtain a market for it. At this period the chief use for the metal was for the making of cannon and for coinage. But Elizabeth had reserved the right of receiving one-fifteenth part of the metal won or its cash equivalent. The remaining demand in England was not great and it was illegal to export copper or a number of other metals under an act of Henry VIII 1). For this reason Hochstetter in 1570 asked permission to make exports, urging that the price at Frankfort was £ 3 5s per quintal, which compares with £ 3 in England for rough copper.). The difficulty of finding a market was accentuated in 1571 owing to the depression of trade in England during that year. Much of the capital of the society had been sunk in preliminary operations, some calls were in arrear, there was a large quantity of copper unsold and the shareholders would not subscribe more until some return on their outlay had been received. An exhaustive inquiry was made in order to ascertain the value of the tangible assets of the society, with the result

<sup>1)</sup> Fodinae Regales, p. 32.

<sup>2)</sup> MS. Lister 17.

<sup>3)</sup> Lands. MS. 28 (6) British Museum.

<sup>4) 33</sup> Henry VIII c. 7. Statutes of the Realm, III, p. 836.

<sup>5)</sup> Historical MSS Commission, Salisbury MSS, I. p. 467.

all the property was inventoried and "an Estimate of the Stock remaining at the mines and the value thereof at Christmas last" (1571) was drawn up 1). This document is of very great importance as a very early instance of a balance sheet of a joint stock company. The copper, silver and lead were taken in at different rates according to the labour needed to bring each to a completed state. The fuel and other stores were also entered at varying rates and credit was taken for certain rents and other payments made in advance. In several items the arithmetic appears to be faulty and in one instance there is a discrepancy of about £ 27. The following is a summary of the Estimate:

800 quintals of conner

	890	quintals of copper
		stone at 60/— £ 2670 0 0
	807	quintals of copper
	001	stone at 52 — pr. q. 1 2098 4 0
Doduct	E 0	1 1
Deduct	99	quintals being
		Queen's 1 15 159 0 0 1936 4 0
	754	
	1402	quintals of copper
		contained in 24,296 q.
		of ore
Deduct	0.9	quintals being
Deduct	99	
	_	Queen's 1/15
	1309	at 60/— pr. q. for
		rough copper £ 3927 0 0
Deduct		expenses of refining 2469 12 0 1457 8 0
	1409	quintals of lead ore
		at 4 — pr. q £ 282 00
	122	quintals of lead ore
		at 8 — pr. q 48 16 0 330 16 0 5 6394 8 0
		Fuel, including charcoal, peat coal,
		, , ,
		Horses and wagons — 9 horses at
		50 — each, 4 wagons at 60 — each 34 10 0
		Furniture and bedding 90 0 0
		Silver Plate
		Debtors
		Payments made in advance 531 9 41 2 620 7 41 2
		rayments made in advance

<sup>1</sup> State Papers Dom. Elizabeth lxxxv, No. 46; Calendar 1547-80, p. 436.

T1 1	4.	== 110	10	4.1
Forward	1	1930	19	Ŧ, 5
Brewhouse and Windmill 150 00				
Tools and implements 480 00	_	630	0	0
"Sum Total" — [·	£	8194	15	$4^{1/2}$
(N.B. The sum total of the items recorded				
only amounts to £ 8166 19 $4^{1/2}$ . There is thus				
an unaccounted for amount of £ 27.)				
Buildings e. g. melting house, coal houses,				
"roasting house", wheat houses, smithies, &c.		3888	15	8

£ 12 083 15 0<sup>1</sup>/<sub>2</sub>

What is most remarkable in this account is that (neglecting minor errors) the sum unaccounted for. The absence of complete information as to how the total of £8194 15 4½ is made up has rendered it necessary to follow the order of the original document (which has been condensed only to the extent of grouping together under one heading a number of entries given separately). But a more natural grouping of the items would be to divide the £12 055 14 0½ as between copper and lead on the one hand and buildings (including the brewhouse and windmill), tools and fuel. Thus 53 per cent of the assets falls under the former heading and 42 per cent under the latter, the remainder consisting of the debtors.

From another point of view, assuming that there were assets to the whole sum of £ 12 083 11 0½, there remains the question of the liabilities. Although considerable payments had been made in advance there were also debts due by the society of an unknown amount. In addition there was the share-capital of £ 20 400 so that there was a deficiency of over £ 8000 or about two-fifths of the contributions from the members. To some extent this was a relative rather than an absolute adverse balance. Against it there were the following items for which credit was not taken in the foregoing account. First 281,424 quintals of unessayed ore, which had not been valued because "it is not yet known what may be made thereof". Then there was the development of the mine and lastly the cost of the great law-suit which must have been considerable. So that on the whole the balance against the subscribed capital was less than might appear

<sup>1)</sup> State Papers Domestic Elizabeth, vol. lxxvii, No. 29 (1).

<sup>2)</sup> State Papers Domestic Elizabeth, vol. lxxxv, No. 46.

at first sight and any great success in finding a rich copper vein would have placed the society in a sound position. But with reference to the shareholders, who had paid a premium of £ 1200 per share, it is plain that only a remarkable improvement in the situation could have reimbursed them.

Once both the English and German shareholders had refused, after 1569, to pay any more calls a great difficulty was experienced in finding working capital. This was increased by the demand of Elizabeth to be paid her fifteenth in cash and not in copper. Therefore the Society had in fact not only "to carry" its own stock but also that portion of the total production whence the royalty was to be paid. In a memorial to the Governor of the company in 1571, the want of ready money is attributed to this cause, and it is added that had the Queen been prepared "to take copper for ready money" there would have been "sufficient means to have discharged us from such need hereafter, having always the stock to maintain the work with gain"").

At this juncture an ingenious method was propounded for providing further resources. The society had over 2000 quintals of copper at various stages of extraction. This was valued at  $\pounds$  3383 8 but when completely smelted it would be worth  $\pounds$  3 a quintal or  $\pounds$  6000 in all, and more as finished copper. It was therefore proposed that each of the English shareholders should receive a rateable division of copper, advancing money for it at  $\pounds$  3 per quintal  $^2$ ). The reason that this offer was confined to the English shareholders was that about this time the German members were in difficulties themselves and on their failure soon afterwards, their holding was acquired by a number of merchants at Augsburg  $^2$ ).

The proposal of a copper division was not accepted by the members. It was in fact the provision of a loan on the security of the stock of the society. If for any reason the copper were not made, the security would be difficult to realise and, should the copper be actually delivered, the noblemen and gentlemen who were shareholders would find it troublesome to dispose of.

<sup>1)</sup> State Papers Domestic Elizabeth, vol. lxxvii, No. 29.

<sup>2)</sup> State Papers Domestic Elizabeth, vol. lxxvii, No. 29 (1).

<sup>3)</sup> MS. Lister 17, ut supra.

The amount falling to an owner of one whole share was 83 quintals and the question would arise how a private person not engaged in trade could market this large quantity of about 4 tons weight. Besides there was the financial aspect of situation. The general feeling was that most of the shareholders, having disbursed in premium and calls & 2050 per share, were indisposed to make further payments. Each holder of one share would require under the proposed scheme to find < 250 or to add about 12 per cent to the existing investment. For these reasons the proposal was not adopted and as time went on the need for working capital became greater and greater. Evidently nothing could be obtained from the shareholders and the only person who was gaining from the venture and who was in a position to help was Elizabeth. It was obviously to her interest that the partly refined copper should be made marketable since her royalty would amount to nearly \$\mathcal{E}\$ 430 1). She was therefore approached by some of the prominent members of the company and consented to purchase copper to the value of £ 1383, which was to be used either in the office of the Ordnance "or elles about the tombes which are meant to be edified for Kinge Henry VIII. Kinge Edward and Queen Marie" ), besides lending \$2500 at 8 per cent, that being a low rate for the time i). The amount was partly disbursed in redeeming copper deposited as security against a loan in London and in paying a portion of the outstanding debts, leaving a sum £ 201 12 5 in hand at Christmas 1575.

An account was framed at Christmas 1576 in order to show the claims then outstanding against the society. It comprises 1) the debts due in 1575; 2) the copper, silver and lead either made, partly made, or contained in ores at the same date; 3) the copper, silver and lead made during the year ending December 25, 1576; 4) "the accompte and reckoning of the premises" i. e. the payments made out of the loan of £ 2500;

1)	i. e. Estimated	total va	lue of	copper	in	sight	 	€ 6428
	Deduct royalty	of $1/15$			٠			428
	Balance							£ 6000

<sup>2)</sup> MS. Eg. (Brit. Mus.) 2723 f. 63b.

The Extract of the Mines Royal at Christmas anno 1575. British Museum, Lands MS. 22 (5), cf. State Papers Dom. Elizabeth. vol. cxxxi, No. 49.

5) the balance of the loan and the sums realised by sales during the year; 6) "the estate of the mines at Christmas 1576" i. e. the debts then due: 7) the quantities of copper, silver and lead either made, partly made or contained in ores 1576. These various data enable a statement to be framed of the financial position of the society at this period. First of all the amount of indebtedness was decreased by nearly one-third, as will appear from the following figures.

0 0				
Debts due	Xmas	1575	Xmas	1576
To country people for fuel and				
workmen's wages	1458	1 8	907	3 10
"More owing diverse ways"	849	17 8	896	0 0
To Queen Elizabeth	2500	0 0	1300	0 0
interest (at) 8 ° ° _			200	0 0
	€ 4807	19 4	£ 3303	3 10 <sup>2</sup> )

The cost of production in relation to the quantities sold made a favourable showing. Since the items in the account are of great intrinsic interest it is worth giving the details.

(? Cash) Sales of Copper, silver and lead Christmas 1575 to Christmas 1576.

Christmas 1576.				
"Sold of rough copper 437 quintalls at £ 3 the				
quintall amounting unto	£	1311	0	0
Sold of wrought copper 354 quintalls 69 lb				
weight at divers prices (but most part at				
10 d the lb) arising one with another after				
the rate of £ 4 7 6 the quintal and better.				
The whole sales amounting unto	F,	1552	5	2
Sold of fine silver delivered unto the mint 87 lb				
weight 3 oz at 4 s 9 d the oz all duties				
deducted, amounting the said sales unto .		334	6	10
Sold in lead 20 foulders 12 quintall weight part				
at £ 6 and part at £ 6 10 the foulder				
amounting to"		129	12	6
Total sales	£	3327	4	6

<sup>\</sup> Thid

<sup>2)</sup> In the account the reduction of debt is stated as £ 1454 15 6 but

Expenses during the same period.  "Paid for the whole charges of the work this year" £ 1878–12 8  Paid in sundry other debts owing by the mines in divers ways as by the balance and accompt							
appeareth¹)							
Total expenses							
Therefore the general result is as follows:							
Proceeds of sales							
Expenses							
Balance £ 1193 16 4							

This balance is subject to the deduction of  $\varepsilon$  200 for interest on the loan leaving a gross profit of  $\varepsilon$  993–16–4. Since, moreover,  $\varepsilon$  1200 of this loan had been repaid, supposing that the results in 1577 were similar, the interest-charge would be reduced leaving on this basis a gross profit of nearly  $\varepsilon$  1100 or about 5 per cent on the called up capital.

Probably the shareholders accepted this estimate of the "estate of the mines" since there was a prevalent opinion amongst them that "a gain" was being made, and that all that was required was that the debts should be cleared off so that dividends could be paid out of the surplus. There are however other facts that are not brought out in the accounts but which may be deduced from them which show that the apparent profit was not a real one. To obtain the amount (which was paid to Elizabeth) it

as a matter of fact it was £ 1504 15 6. This arose from the debts owing in 1576 being overstated by £ 50 apparently through an error in addition, the total being given as £ 3353 3 10 instead of £ 3303 3 10.

<sup>1)</sup> The account giving these items is a purely cash account, and makes no attempt to ascertain the cost of working. It might be assumed therefore that the second item represented a payment on account of old debts since the first is entered as "the whole charge of the work". Possibly however the first item refers to the local expenses at Keswick and the second to expenses elsewhere (except duties on silver). There is another element of uncertainty namely the introduction amongst the debts due by the mines of an item of £ 214 owing to the mines for copper sold. This seems to be an old credit. The difference between these two sums may account for the discrepancy of £ 50 already noted.

was necessary to reduce to a material extent the "reserves" of copper and ore. The following are the quantities at the beginning and the end of the financial year:

Metal and ove in stock,	Xma	ıs 1575	Xm	as 1576
Stock of made copper	470	quintals	212	quintals
Copper "in sundry rostes"	356	**	138	**
Ores "ready gotten above ground				
containing perfect copper" 1) .	1075	"	763	
Total copper	1901	**	1113	
Silver contained in lead ore	298	1bs	264	1bs
Lead ore	5.4	fouldors	10	fouldons

It will be noted that the reserve of copper above ground had declined by nearly 800 quintals. This was the amount sold during the year so that it follows that absolutely no development had been done. In order to ascertain how such cessation of underground work would affect the results of the year, it is necessary to obtain some basis for valuing the copper in different stages of completion. Probably that adopted in 1571 would be sufficiently exact for the purpose namely taking the copper almost finished at 52 per quintal and that partly made at .37 of £ 3 per quintal. There would be on this method of calculation a deficiency in the reserve of copper and ore of about \$\mathcal{E}\$ 1260. Since the gross profit was under £ 1200 it becomes evident that, under analysis, it has disappeared altogether and still some allowance should be made for the diminution in the stocks of silver and lead ore, which though smaller must also be included. Therefore the nett result was that in 1576, provided proper measures had been taken for development, the mines were working at a small loss. and that the apparent profit was realised only through suspending the winning of ore, in order to devote all the labour to smelting so as to repay a portion of the Queen's loan.

From quite a different point of view these accounts are of interest. It may be remembered that in the Northumberland case, great weight was given to the presence of silver in the

In all cases the royalty of 1 15 was deducted before entering these quantities.

copper ore. It was upon this ground that the society was entitled under the royal grant to enter upon private property and open a mine. At Keswick in 1576 there is no record of silver being obtained from copper at that time, and during the whole future history of the company, the silver won was separated from lead ores.

After 1576 the position of the society was that it owed the balance of the sum borrowed from Elizabeth and at the same time had reduced the reserve of ore "above ground". The members, or some of them were most unwilling to subscribe more capital and vet further resources were needed. For a short time the works were carried on but by 1579 the want of funds became more felt and Hochstetter made two proposals, either that the shareholders should provide a further sum of £ 1000 (or over & 41 per share) or else that he and his partners would undertake to work the Keswick mines for a period of 15 years, guaranteeing the society against loss 1). At the same time another German and his partners made an offer which would have provided profit to the company and on an assay of the ore being made it was alleged that three times as much copper could be extracted from it as had been won by Hochstetter, while, at this rate. there were prospects of sufficient returns to discharge all the outstanding debts2). In 1580 it became clear that, owing to the disinelination of some of the shareholders to find more capital. some method of leasing the mines must be adopted.), and eventually one of the shareholders, Thomas Smythe or Smith, Collector of Customs for the Port of London, took a lease of the northern mines. For some years Smith had been interested in mining ventures, and as will be seen below he was also engaged in working mines in Cornwall from 1583 to 1587. The society let the Keswick mines on the basis that Smith and his partners should in the first place undertake the liability of the royalty of one fifteenth part of the copper won, due to the

<sup>1)</sup> Lands, MS. British Museum, 28 (6).

<sup>2)</sup> Ibid.

State Papers Domestic Elizabeth, vol CXLIV No. 32; Calendar, 1547—80, p. 688.

Queen. He bound himself moreover to pay the society oneninth part of the produce, which was estimated to amount to £ 166-13-4 a year and in addition to this to make a money-rent of £ 433-6-8. This system was the best that could have been adopted under the circumstances. It brought in some return to the shareholders and at the same time it freed those who were unable to subscribe more capital from that liability, while giving an opportunity to others desirous of undergoing further risks of reaping the reward of their enterprise. Besides the reservation of a royalty to the society safeguarded it against parting with its property at an under-value. Should Smith's subsidiary company prove successful a part of the profit would find its way to the parent organisation and would go to providing interest on the capital which had been without any return for upwards of twenty years.

Meanwhile steps had been taken to search for silver and copper ores elsewhere within the limits of the society's charter. As early as 1579 Piers Edgecumb had written offering to form a partnership to work mines in Devon and Cornwall. In the latter county there had been a celebrated mine at Comb-marton which had yielded large quantities of silver in the time of Edward 12). In 1579 the mines in this district "lay unwrought and yielded no profit at all"." Edgecumb proposed to Lord Burghley (who owned two shares in the Mines Royal) that in the proposed partnership, Burghley should be credited with a similar proportion of the profit without any payment. Edgecumb however was not at this time a member of the society and Smith offered to lease the mines in Cornwall and Wales, taking Edgecumb into partnership. This offer was accepted on the basis of an annual rent of £ 300 for the mines in Cornwall, Devon and

 <sup>&</sup>quot;A Declaration of the yearly rents of the mineral works of England": Lands, MS. 47 (66).

<sup>2)</sup> Camden Britannia, p. 47.

<sup>3)</sup> Lands, MS. 29 (1).

<sup>4)</sup> Lands, MS. 29 (1) i. e. there were 24 shares in the Mines Royal of which Burghley owned two or one-twelfth of the whole. Thus Edgecumb offered him 1 12 of the profit of his company which 1/12 he estimates at 1 100 a year.

Cardigan 1). The society used the rent received from Smith to pay off the balance of the loan received from Elizabeth and by 1586 there was only £ 292 17 11 outstanding. At the same date it was estimated that the "stock", or working capital at Keswick amounted to £ 900 and it was proposed to devote the rent of £ 600 a year for the next two years bringing the funds up to £ 2100 wich was calculated to be sufficient 2). After these adjustments had been made the society would have in royalty and rent about £ 900 a year as free profit. This would give nearly £ 38 per share and supposing the paid up capital remained at £ 850 for each share the yield would be under 4½ per cent. Those members who had given a premium of £ 1200 received less than 2 per cent on the whole cost of their investment, while the loss of interest for over twenty years must be allowed for.

During the period from 1580 to 1596, the interest in the fortunes of the mines rests rather with the subsidiary, than with the parent undertaking. Reports as to the Keswick venture are contradictory. In 1586 the accountant of the society estimated that during the five years of Smith's lease, he and his partners would gain £ 2600 and it was then expected that the society would have an income from these mines in royalty and rent of £ 1200 a year. According to another report, also prepared for the society it was stated that during the first seven years of Smith's farming of the works in the Keswick district he made £ 3691, "so that" many of the old debts were discharged by him. On the other hand it is recorded, at a later date, that Smith risked a capital of £ 11000 and that he lost £ 500 besides receiving no interest. These statements may not be so divergent as they appear since the first two expressly relate

Lands, MS. 47 (66). According to another account, Lands, MS. 47 (65)
 he paid £ 1070. This seems to represent about 3½ years rent.

<sup>2)</sup> Lands, MS. 47 (65).

<sup>3)</sup> Lands, MS. 47 (65),

Report of George Bowes and Francis Needham, MS. Lister, 17 (Bodleian Library).

State Papers Domestic, Elizabeth, vol. cclxxv, No. 145; Calendar 1547—80, pp. 501—2.

to the Keswick mines, whereas the last may include Smith's results under the Cornwall lease and the evidence points to the fact that on the whole he lost money in the south. The first mention of Smith's connection with the mines in Cornwall, Devon and Cardigan is as early as 1583, at which date his men were sinking shafts at "Treworthie" and had sunk 15 fathoms 1). During the early part of the following year search was made for lead mines, and by April ore had been found, through draining certain old works. The hundredweight of ore yielded on assay 50 lbs of lead and 1 2 oz of silver 2). At this period Smith's partners refused to advance any more money 3), and the manager at the mine wrote that recent results could be of small comfort to his master, adding piously "God send him better" 4). In June it had been found impossible to overcome the water at Treworthie, but good ore in great quantities had been reached at a place called Logan and it was expected that 100 tons of perfect copper a year could be made "). To smelt this ore, a "copper house" had been established at Neath in Wales "). In August just when a good vein of lead ore had been found "the water burst in upon the men so suddenly that they barely escaped with their lives" ). A month later the yield at Logan had decreased and the mine at Treworthie was making a serious loss"). In July 1585 ores were being raised at St Ives and St Just 10) and by November of the following year the manager was able to declare that the latter mines had never been better than they were at that date 11). In 1587 there were very favou-

<sup>1)</sup> State Papers Dom. Eliz., vol. clxiv, No. 4; Cal. 1581-90, p. 134.

<sup>2)</sup> Ibid., vol. clxx, No. 37; Cal., p. 172.

<sup>3)</sup> Ibid., clxix, No. 16; Cal., p. 164.

<sup>4)</sup> Ibid., clxx, No. 82; Cal., p. 176. 5) Ibid., clxxi, No. 4; Cal., p. 179.

<sup>6)</sup> Ibid., clxxi, No. 36; Cal., p. 183.

<sup>7)</sup> Ibid., clxxii, No. 16; Cal., p. 189.

<sup>8)</sup> Ibid., clxxii, No. 60; Cal., p. 194.

<sup>9)</sup> Ibid., clxxiii, No. 16; Cal., p. 201.

<sup>10)</sup> Ibid., clxxx, No. 5; Cal., p. 250.

<sup>11)</sup> Ibid., excv, No. 39; Cal., p. 370.

rable reports of silver at Penrose<sup>1</sup>); but it would appear that Smith was unable or unwilling to undertake further risks. As early as 1585 difficulty was experienced in finding £ 100 necessary to discharge certain debts at the mines and the wages of the men fell into arrears<sup>2</sup>). By 1587 the ore at St. Just was seized and the workmen discharged<sup>3</sup>), and it is probable that Smith and his partners withdrew from this district soon afterwards. His interest was bought by Piers Edgecumb, who some time afterwards restarted the Cornish mines. There is no information whether Smith prospected for silver in Wales. It is probable that, since Cardiganshire was within his lease, he made some efforts there and indeed, according to one account, he had coins struck at the mint in London from silver he discovered in Wales<sup>1</sup>).

It is not clear how far a remarkable discovery of silver ore made in 1587 was related to the finances of the society. This discovery took place at Comb Marton. In a contemporary work — Stephen Atkinson's Discoverie of Gold Manes — a long quotation is given from a manuscript treatise by Beyis Bulmer (who was interested in this mine), which begins by a description of the Society of the Mines Royal. Since this mine was within the area of the lease of Smith, it is possible he may have derived some revenue from the discoverers of it - Adrian Gilbert and John Poppler. The ore although rich was "stubborn to smelt". The discovery excited so much interest, not only in England but also abroad that foreign miners came to view it. Bevis Bulmer at this time was working lead mines in the Mendip Hills and he succeeded in obtaining a specimen of the ore and in smelting it. An agreement was made that the existing partners should have one-half of the ore won and Bulmer the other half, he paying all expenses. For the next two years the mines yielded each of the partners & 10000. From 1589 to 1590 the pro-

<sup>1)</sup> Ibid., exeviii, No. 68; Cal., p. 390.

<sup>2)</sup> Ibid., clxxxv, No. 6; Cal., p. 290.

<sup>3)</sup> Ibid., excix, Nos. 5, 18; Cal., pp. 392-3.

<sup>4)</sup> An Historical Account of English Money, by S. M. LEAKE, London 1793, p. 287.

duction of silver declined but in the latter year the profit was £ 1000. Bulmer caused the last piece of silver smelted to be made into a goblet which he presented to the City of London!).

To return to Smith's operations, if as suggested, he lost on his own mining in Cornwall and made a profit at Keswick, he would be more disposed to concentrate his efforts in the latter district. Accordingly, on the determination of the original lease for the northern mines, a new one was made to Smith and the German miners. This partnership was in existence between 1587 and 1596; and, during that time a capital of £ 1200 had been provided, all of which was lost, with £ 450 in addition.

Although Smith was giving most attention to the northern mines he retained his lease covering Cornwall, Devon and Cardigan and on August 31st 1594 he sub-let his rights for the two counties first named to Edgecumb who had been a shareholder since 15852). In 1595 there were a number of persons interested in this lease and £ 2000 had been expended, without any return as yet.). By 1597 the capital outlay had risen to £ 4000, and the prospects appear to have been sufficiently satisfactory to induce the partnership to apply to the society for a promise of the reversion of this part of Smith's lease which determined in 15994). By that year, however, the yield was low and it was necessary to ask for an extension of time to pay the rent, since according to Edgecumb's statement, he and his partners had made a loss 5). From 1599 to 1632 there is a gap in the information about the Cornish mines, which in the latter year were leased by the society to the Earl of Suffolk and his partners for 21 years").

It has already been shown that the subsidiary company,

<sup>1)</sup> The discoverie and Historie of the Gold Mynes of Scotland, by Stephen Atkinson. Edinburgh, Bannatyne Club, 1825, pp. 52, 53.

Report Royal Commission on Historical MSS., Cecil MSS., Part V, pp. 14, 15, 198.

<sup>3)</sup> Ibid., pp. 198-9.

<sup>4)</sup> Ibid., Part VII, p. 233.

<sup>5)</sup> Ibid., Part IX, p. 437.

<sup>6)</sup> State Papers Domestic, Charles I., ccxviii, 73; Cal. 1631-3, p. 358.

constituted by Smith and the Germans had lost money up to the end of 1596. Early in the summer of the next year the society notified Marcus Steinberg, Richard Ledes and Emanuel Hochstetter that it would hold them liable for the rent and other covenants under Smith's lease. The partners replied that owing to the wet summers and want of peat they had been unable to smelt their ores and they asked time to pay the rent. It was also stated that a place called "God's Gift" was "a plentiful mine" but that the hindrance to the obtaining good returns was the want of an adequate working capital. Although for some vears past a "reasonable" quantity of partly made copper had been in stock, owing to delay in obtaining payment for some of it, the wages had been unpaid and it was necessary to take up money at interest. It was estimated that the working capital required would be 2 2020 13 4 calculated on the basis of 5 marks for every cwt of copper unsold 1). In view of these circumstances the society decided to again take the risk of mining operations, which were now pushed forward at Caldbec and God's Cift. The "huge new water-works" at the latter place cost a 301. It was reported that at Bolton there was the best coal in the country which would be pleatiful if well-wrought but that, at fais time. it was badly worked. Little hope could be expected from Caldbee. At present not more than 2 3 worth of silver ore was obtained annually and the cleaning out of the old shaft and opening up the vein would require an expenditure of from £ 100 to £ 1202). The managers at the mines wrote that the deposits were worked out, but some of the members of the society believed that the Hochstetters had not treated the company honestly and that very considerable profits had been made 3). Several of the mines proved unworkable owing to the inflow of water, and when the

<sup>1)</sup> State Papers Dom. Eliz., vol. cclxiv, Nos. 30, 31; Cal. 1595—97, pp. 461—462. It is interesting to notice that the word directors occurs in this document, in the following connection . . "as the works are now very low, four directors or principal afficers will serve until the works increase".

<sup>2)</sup> MS. Lister 17 (Bodleian Library).

State Papers Dom. Elizabeth, vol. cclxxi, No. 40; Cal. 1598 to 1601,
 pp. 229-30.

accounts were made up to Christmas 1599 it was found that the society had lost & 700 in the three years 1).

In 1600 a full inquiry was made as to the position and prospects of the undertaking. A statement was prepared showing the financial history of the northern mines from 1564 to 1599. During the thirty-six years after paying to Elizabeth & 4500 for her royalty the account stood as follows:

It may be noted that in this account the capital outlay of the society is given as £ 27 000. In 1569 it had been £ 20 400 and two years later a call of £ 1000 was suggested. It is possible that, after 1569 assessments may have been made raising the amount called up per share from £ 850 to the round sum of \$\varepsilon\$ 1000 per share. This would have provided \$\varepsilon\$ 24000. There is mention of the rent having been remitted as against capital outlay by the farmers and it may have been that the society provided funds out of the rents payable to it from the mines elsewhere. Altogether it would appear that after 1584 for a considerable period there was an income from rents of about £ 1000 a year. The statement prepared in 1586, showing a rental of £ 900 was derived from the mines in Cumberland. Cornwall. Devon and Cardigan, besides which the society had the privilege of mine-royal in York, Lancashire, Westmoreland, Gloncester, Worcester and the remainder of Wales, Whether any revenue was drawn from these rights is doubtful but there are indications that prospecting was being carried on and in 1596 the governor of the society was informed by Thomas Aeworth

State Papers Dom. Elizabeth, vol. cclxxv, No. 145; Cal. 1598 to 1601, pp. 501, 502.

<sup>2)</sup> Ibid.

that he had good hopes of finding royal mines.) Whether the whole amount was divided to the shareholders does not appear. If as suggested above some £ 3000 was spent on the Keswick mines out of revenue, it would of course have been necessary to diminish the dividend accordingly. Supposing in any year the sum available for distribution amounted to about £ 1000 and that the paid up capital was £ 24000 the return would have been only about four per cent. This view of the financial position is confirmed by a petition of Edgecumb who stated that in the seven years, ending Christmas 1594 there was due to him, as dividend on one share, 500 marks. This would represent an income for the whole undertaking for that period of £ 8000°).

In the beginning of the seventeenth century the position of the society might be described in the following terms. The southern mines were paying some rent but not a large one and eventually a new subsidiary company was formed by the Earl of Suffolk for this district. In Cumberland, the company had first worked copper, then had let its property there to groups of partners and had again conducted operations on behalf of the parent society. It was not long before direct working was abandoned and these mines were leased to the Hochstetters, who appear to have carried on the industry up to the time of the Civil War. As late as 1627 Joseph and Daniel Hochstetter presented a petition asking for a release from a moiety of the royalty reserved to the Crown 3.

When matters were unfavourable to the society in Cornwall and Cumberland, it fortunately happened that silver was discovered in Wales. Smith during the period of leases had found some, which he brought to the Tower at London'). On the determination of his lease the society worked the Welsh mines for a number of years'). It therefore appears that Gerard Malynes

<sup>1)</sup> State Papers Dom. Eliz., celvi, No. 61; Cal. 1595—1597, p. 177.

<sup>2)</sup> Calendar Salisbury MSS, Part V, pp. 198, 199, 206.

<sup>3)</sup> State Papers Dom, Coll. Sign Manual Charles I., vol. III, No. 2; Calendar 1627—1628, p. 93.

An Historical Account of English Money, by Stephen Martin Leake, London 1793, p. 303.

<sup>5)</sup> Pettus Fodinae Regales, ut supra, p. 33.

was not well informed when he wrote about this time that "there is none of that company that doth advance any works that I can learn" 1). About 1620 the connection of Hugh Middleton with Welsh mining began. Pettus indeed states that it was out of the profits of this undertaking that the New River was constructed, adding somewhat quaintly, had he (Middleton) not used his money in this way "he would have been master of a mass of wealth, but great wits and purses seldom know how to give bounds to their designments and, by undertaking too many things, fail in all". Middleton paid the society & 400 a year for his lease and he formed a company to work the concession known as the Mines Royal of Wales which was still in existence when he drew up his will in 16312). According to Pettus the profits of this company for some time were as much as 2 2000 a month 3).

The beginning of Middleton's connection with these mines is uncertain. In 1625 it is recorded that he had, by his great industry and charges, brought certain works in Cardigan to "very good perfection". At the same time his work had been to some degree frustrated by the "interference" of certain persons and by want of labour. Accordingly a commission was appointed to assist him in his operations 4).

With regard to the position of the society about 1630, it was receiving £ 400 a year from Middleton's company and in 1632 a new lease was made to the Earl of Suffolk and his partners of a mine at Kentwyn in Cornwall at 100 marks per annum ). There were in addition the northern mines and any others in Cornwall, Dorset or Wales not included under the leases to Suffolk and Middleton. Still it is unlikely that the Society was receiving as much as £ 700 a year from its property which represented a slight decline as compared with the figures of 1586.

<sup>1)</sup> Consuetudo vel Lex Mercatoria, p. 185.

<sup>2)</sup> The Will of Sir Hugh Myddleton in Hydraulia, by WILLIAM MATTHEWS. London 1835, p. 55.

<sup>3)</sup> Fodinae Regales, p. 33.

<sup>4)</sup> Foedera, XVIII, p. 66.

<sup>5)</sup> State Papers Domestic, Car. I., ccxviii, 73; Calendar 1631-1633, p. 358.

In 1636 the society granted a licence to a number of persons to dig for minerals in Carmarthen, Carnavon and Flint 1), and in the following year two of these Thomas Bushell and Edmund (involvere obtained a patent for the extraction of silver 2). Bushell set to work and he claimed to have discovered new royal mines besides precovering the old drowned and forsaken works at Talabant". At this stage he encountered a succession of difficulties. He was unable to find sufficient fuel, "ill-disposed persons" destroyed his machinery and a local mineowner Sir Richard Price (a predecessor of the Sir Carberry Price whose mine was acquired in the next century by the notorious Mine Adventurers Company) also impeded him 3). Moreover his title was far from clear. The licence under which he worked did not include Cardigan, for which county the lease now owned by Lady Middleton, was still in being. Bushell offered £ 1000 a year for a lease in his own favour but he was directed to deal with Lady Middleton to whom he bound himself to pay 2 400 fine and 2 400 a year during the currency of her lease 1).

On this arrangement being made Bushell proceeded to form a company and in 1642 nine persons had undertaken to venture \$\mathcal{E}\$ 3700°). This company was successful in finding considerable quantities of silver, some times 20 lbs, sometimes 15 lbs and sometimes 6 lbs to the ton of lead, and the annual out-put was valued at about \$\mathcal{E}\$ 5000 a year °). To avoid the heavy charges of sending the silver to London to be coined a mint was established at Aberystwyth, and the coins struck there were to be marked by feathers on the obverse and reverse °). This mint continued

- 1) State Papers Domestic, Car. I., ccexxvi, 68; Calendar 1635-1636, p. 369.
- 2) Ibid., Charles I., cccxxvi, 69; Calendar 1635—1636, p. 569.
- 3) Journals of the House of Lords, IV, p. 364, V, p. 78. Reports of the Com. Hist. MSS, V, p. 24; Foedera XX, p. 163.
- 4) The case of Thomas Bushell truly stated, London 1649. British Museum c. 27 f. 1. A Just and true Remonstrance of His Majesties Mines Royal in Wales, 1642.
  - 5) Ibid. Five subscribed 500 and four 5300.
  - 6) The Petition of Thomas Bushell (1660), Britin Museum,  $\frac{516}{95}$
- 7) Annals of the Coinage of Britain, by Rogers Ruding, London 1817, iii. p. 162.

its operations in coining silver ore and plate on behalf of the Royalists until it was seized by the Parliamentary forces. By 1647 Goodycre, one of the shareholders in Bushell's company petitioned for its reestablishment 1).

Since most of the prominent members of the society were Royalists, its operations were suspended from 1650 to 1660. After the Restoration the undertaking was revived and its organisation modified in several respects. Many of the shareholders were also interested in the Mineral and Battery Works and. partly because both had adopted the farming system, partly too since the latter had rights of Mine Royal elsewhere than in the counties reserved to the older society, it was decided to elect one governor (Prince Rupert), nine deputy governors and thirteen assistants for the two undertakings2). Another working agreement was made with the Royal African Company a few years later. The reason for this arrangement was that the latter had the right of mine royal within its chartered limits. It imported considerable quantities of gold and the guineas coined from it were distinguished by a small elephant, copied from the arms of the company"). By this agreement an effort was made to control the production of the precious metals in British dominions — the Royal African Company importing gold and the Society of Mines Royal supplying silver, which understanding, according to Pettus, conduced to "the better intercourse between them in such public concerns".

About 1670 an effort was made to prosecute silver mining in a vigorous manner as distinguished from the policy of depending on the proceeds of leases. In that year another subsidiary company was formed which was described as the "Undertaking for the Working of Mines Royal in the Counties of Cardigan and Merioneth". The proposed capital was fixed at £ 4200 divided into forty-two shares of £ 100 each. There was a clause in the "articles of subscription", which disallowed the holding of more than three shares by any member. Voting rights consisted

<sup>1)</sup> Reports Royal Com. on Hist. MSS, VI, p. 162.

<sup>2)</sup> Fodinae Regales, ut supra, p. 25.

<sup>3)</sup> State Papers Dom., Charles II., cxxxvi, 50; Calendar 1663-1664, p. 389.

<sup>4)</sup> Fodinae Regales, p. 27.

of one vote for each share up to the maximum of three, subject to the proviso that no member might record more than a single vote unless five shareholders were "personally present". Twice a year general meetings were to be held, on which occasions the roll of shareholders was called and those absent were fined 20 — each. At the general meetings "a standing Committee" of nine persons was elected, at the deliberations of which any member might be present. A full meeting of the committee consisted of five, always provided that three at least must be members of the committee. These articles also contain full details of the salaries and duties of the subordinate officials, such as the Surveyor General (£ 100 a year and 2 40ths, of the clear profit), the chief steward (the same), the Steward (£ 30), the Clerk of the Mines (£ 30), the Clerk or "Register" (£ 20), the Sergeant (£ 10).

Information is wanting as to the history of this subsidiary company. It is not improbable that, after the capital had been spent, it was wound up and the society reverted to the system of farming out the right of mine royal in certain areas. In cases where lead was found containing silver and no royalty had been paid, it endeavoured to establish its claims and actions were frequent. A somewhat remarkable instance of this happened in 1690 when Sir Carberry Price discovered a vein of lead containing large quntities of silver and there was considerable litigation, which resulted in the act of 1693 to prevent disputes about royal mines. The Society petitioned against this measure which it was advised "would be very prejudicial to its just rights and privileges". This act, which permitted any person, owning ground containing precious metals, to work it under

<sup>1)</sup> i. e. not represented by proxy.

<sup>2)</sup> Articles of Agreement and Subscription between Hiss Highnes Prince Rupert and Divers Noble and Honourable Persons and others, for the Undertakers for working of Mines Royal in the Counties of Cardigan and Merioneth, London 1670, British Museum C. 27, f. 1.

<sup>3)</sup> Lands MS. (British Museum) 841 ff., 161, 162.

<sup>4)</sup> A familiar Discourse or Dialogue concerning the Mine-Adventure, by William Shiers, London 1709, p. 3.

House of Lords MSS, Corporations of London. — Bill Royal Mynesreade 26 Jan. 1693.

reservation of certain rights of pre-emption to the Crown, necessarily terminated the active existence of the society. As a corporation, in close relation to the Mineral and Battery Works. it continued to exist in as far as it is said meetings were held and in 1710 a complete union was effected. Up to 1716 shares had been assigned by deed but after that date, bye-laws were made according to which such assignments could only be effected in the transfer books of the united companies 1). Evidently the governor and assistants were able to convince speculators that the corporate existence had been maintained for in 1718 the charters were transferred to "Onslow's Insurance Company", by the latter purchasing the shares in the two societies from the owners of them. At this date it would appear that the shares of the Mines Royal had been increased to the same number as those of the Mineral and Battery Works and that both were dealt with in the form of half-shares, so that altogether these were 124 of these parts which were sold at £ 23 6 8 each, and a few of the shareholders in the societies were credited with the sums due them towards the calls on their insurance stock. On this basis the value of the Elizabethan undertakings in 1718 was about £ 3000 only. The insurance company carried on business under the very cumbrous title of the "Societies of the Mines Royal and of the Mineral and Battery Works who have undertaken to insure ships at sea". In 1720 this use of the original charters was submitted to a parliamentary committee which decided that "the carrying on of insurance under these charters was both illegal and unwarrantable" 2). The same instruments were used during the boom of 1720 for floating a mining company and from that date till the end of the century there are references which tend to show that from time to time they were still in use 4).

<sup>1)</sup> MS. Rawl. (Bod. Lib.) C. 441 f., 120.

<sup>2)</sup> Special Report of the Committee appointed to inquire into and examine the exeral subscriptions for Fisheries, Insurances and Annuities for Lives, London 1720, p. 40.

<sup>3)</sup> Daily Courant, February 8th 1720.

<sup>4)</sup> I am much indebted to the Carnegie Trust for the Universities of Scotland for its assistance towards making the investigations on which this article is based.

# Grundherrliche Rechte im Fronhof des Klosters Wörschweiler zu Udenheim in Rheinhessen und deren Ablösung durch eine Geldabgabe im Jahre 1266.

Von

#### Dr. Wilhelm Fabricius (Darmstadt).

Ablösung von Diensten und Naturalleistungen an die Grundherrschart durch Geldrenten fanden mitunter auch im Mittelalter statt. Ein besouders frühes Beispiel soll im folgenden veröffentlicht werden. Es ist entnommen dem 1420 geschriebenen Kopialbuche des Zisterzienserklosters Wörschweiler (Wernevillerio, Werneswilre) nördlich von Zweibrücken in der Pfalz. Originalurkunden dieses Klosters sind nicht erhalten; nur das Kopialbuch und ein 1588 verfahtes Repertorium begeben von dem reichen Inhalt des einstigen Klosterarchivs Kunde. Das Kopialbuch enthäh, als "Liber II" bezeichnet, nur einen Teil der im Repertorium verzeichneten Urkunden, die lateinischen mit hinzugefügter deutscher Übersetzung.

Das Kloster hatte 1253 vom Grafen Gerhard von Dietz an der Lahn einen vom Reiche als Fahnenlehen abhängigen Fronhof zu Udenheim in Rheinhessen (nordöstlich von Wörrstadt) gekauft <sup>2</sup>).

<sup>1)</sup> Beide Bücher im Geheimen Staatsarchiv in München, Kasten blau, 588 9 und 388 10. Das Kopialbuch ist von dem Prior des Klosters, frater Geshardus de Treisa in Hassia (Treis an der Lumda?), geschrieben und "die visitationis virginis gloriose" (2. Juli) 1420 beendigt. Das Repertorium ist nach der Aufhebung des Klosters von dem zweibrückischen Schaffner N. FELLSPERGER 1588 verfaßt.

<sup>2)</sup> Zu diesem Kauf liegen folgende Urkunden vor:

<sup>1.</sup> Friedrich Schultheiß, Richter, Rat und gesamte Bürger zu Mainz bekunden, daß Herr Arnold) Kämmerer, Ingebrand, Hermann, der Bruder des

Bald nachher, 1265, ließ es durch den Erzpriester des benachbarten Dorfes Sauwelnheim (Nieder-Saulheim) und den Schultheißen zu Udenheim eine Kundschaft oder Weistum über die Pflichten der Hubener und die Rechte des Fronhofes aufnehmen, worüber folgende Urkunde vorliegt:

Kämmerers, Amilius, Otto Altschultheiß (quondam Scultetus) und Heinrich von Ockenbeim, sämtlich Ritter, vor ihnen bekannt haben, die Güter mit den Leuten und allen Rechten, die der edle Mann Graf Gerhard von Dietscha in dem Dorf Udenheym früher hatte, an den Abt und Konvent des Klosters Werneswilre in Metzer Diözese für eine gewisse Summe Geldes verkauft zu haben. 1258, die b. Brigide (1. Febr.).

- 2. Die Quittung der genannten Verkäufer.
- 3. Graf Gerhard von Dietse und seine Gemahlin Agnes übergeben die Güter zu Udenheym den Rittern Arnold Kämmerer zu Mainz, dessen Bruder Hermann, Ingebrand von Selehoven, Otto von Olmena, Heinrich von Ockenheim, Otto von Mainz, Amilius von Schwalebach, seinen Bürgen (fidei jussores), damit sie aus dem Erlös beim Verkaufe alle seine Schulden bei seinen Gläubigern abtragen möchten. 1253 1. Juni (diese Urkunde scheint die Wiederholung einer älteren Vollmacht für die genannten Bürgen zu sein, da ja der Verkauf schon am 1. Februar stattgefunden hatte).
  - 4. Eine undatierte Ratifikation des Verkaufs durch den Grafen.
- 5. Feierliche Wiederholung des Verkaufs und Abtretung der Güter durch den Grafen, geschehen vor dem Erzbischof Gerhard von Mainz und dessen Vater, dem Wildgrafen Konrad dem Älteren. Es wird erwähnt, das König Wilhelm seine Einwilligung zu der Veräußerung dieses vom Reiche abhängigen Fahnenlehens gegeben habe. 1253 mense Junio.
- 6. König Wilhelm bestätigt dem Abt und Konvent des Klosters W. den Besitz des Hofes zu Udenheim und befiehlt den Reichsbeamten zu Oppenheim, Oberwesel und Kaiserslautern den Schutz der Güter des Klosters. 1255 VI. Idus Marcias Indictione XIII. 10. März.
- Urteil des Philipp. Herrn zu Hohenfels, anstatt des Königs Richard, daß Sifrid von Runkel kein Recht auf die Güter des Klosters Wörschweiler habe. 1260.
- Verzicht der Neffen des Grafen Gerhard von Dietz, des Mainzer Dompropstes Siegfried und dessen Bruders Heinrich, sowie anderer Geschwister auf die Güter, die Graf Gerhard an das Kloster W. verkauft hatte. 1266.
- 9. Verzicht der Schwester des Grafen von Dietz, Mechtildis, Witwe des Herrn Johann von Sigersberg (Siersberg b. Saarlouis?). Feria VI. ante vincula Petri (30. Juli) 1266.
- Bestätigung der Udenheimer Besitzungen des Klosters Werneswilre durch den Papst Clemens IV. 2. Pontifikatsjahr Nonis Decembris, 5. Dezember 1266.

Nos Godefridus archipresbiter de Sauwelnheym et Wolffwinus scultetus de Udenheym universis presens scriptum intuentibus volumus esse notum, quod omnes habentes mansus de bonis in Udenheym, que dominus Godefridus quondam comes de Dieteze pie memorie tenuit et possedit, nunc vero monasterio et conventui de Wernevillerio attinent, tenentur unusquisque de mansu suo solvere singulis annis in festo sancti Martini octo solidos censuales denariorum legalium, tres cappones, duas gallinas, decim ova, et quatuor denarios ad falcanda prata, et viginti denarios ad colendum vineas. Item prefati mansus habentes tenentur ducere tres carratas vini ad tria milliaria absque navigii deductione, quando et quo voluerint fratres monasterii supradicti. Item illis duobus diebus, quibus dicti fratres habent jus et potestatem premetendi annonam suam in agris ad hoc deputatis, dicti mansus habentes tenentur huiusmodi annonam metere vel messores eiusdem annone appreciare de nocte, dicti vero fratres debent dare messoribus commedere bis in die; panis vero. qui de nocte datur, messoribus a predictis mansus possidentibus cum precio tribuetur. Si vero predicta annona prefatis duobus dicbus meti non potuerit, ex integro metetur diebus aliis ab eisdem. Item tenentur in dictorum religiosorum horreo XXXII expansoria, que vulgo Sparren vocantur, preter porticum cooperire et ipsam curiam XXXII stipitibus sepire propriis laboribus et expensis. Potest eciam dictus abbas, vel eui vices suas commiserit, quocienscumque voluerit, indicere judicium, quod vulgo Gedingeze nuncupatur. Insuper de festo sancte Margarethe usque ad festum sancti Remigii 1) bandus ville in Udenheym est domini abbatis dieti monasterii de omnibus fore factis, de quibus due partes emende cedunt prefato domino abbati, tercia vero pars ipsius sculteto. Omnia jura et premissa servicia sunt ab omnibus, ut predictum est, mansus in Udenheim habentibus nobis frequenter mediantibus veraciter scientibus et videntibus, ab antiquo dudum usitata et approbata consuetudine

<sup>1) 13.</sup> Juli bis 1. Oktober (78 Tage).

dicto Gerhardo comiti de Dietze dictisque fratribus de Wernevillerio abjecta contradictione qualibet sine omni deminutione exhibita et soluta et a septem scabinis omnibusque mansus in Udenheym possidentibus, qui Habenere vulgo dicuntur, esse vera et justa vallato juramento sunt hactenus evidentissime confirmata. In cuius rei testimonium ego Godefridus archipresbiter prefatus presens scriptum sigilli mei monimine roboravi.

Actum anno domini MCCLX quinto.

Nach dieser Urkunde ist die ursprüngliche Verfassung des Fronhofes bereits unter dem Grafen Gerhard von Dietz (also vor 1253) zugunsten der Hubener in verschiedenen Punkten geändert worden: statt Arbeitsdienste beim Wiesenmähen und Weinbau sind Geldabgaben eingetreten, und auch bei Feldarbeiten zur Erntezeit können sich die Hubener durch von ihnen bezahlte Lohnarbeiter vertreten lassen.

Daß die besonderen Verhältnisse dieses Fronhofes zu einer solchen Entwicklung führten, lehrt die folgende Urkunde, deren Inhalt ich nur in einem Regest mitteilen kann, da ich verabsäumt habe, sie ganz abzuschreiben.

Am 22. August (octava assumptionis virginis gloriose) 1266 wurde durch den Domdechanten Burchard von Worms in einem Streite zwischen dem Abt und Convent des Klosters Werneswilre einer- und den Rittern Gernod Bubo und Wernher, sowie den Gebrüdern Johannes und Peter, "der Gräfin Söhne" "ceterosque mansus habentes apud Udenheim a curia dicta Vrönhove" andererseits ein Schiedsspruch gefällt, wobei der Erzpriester Gotfrid zu Sauwelnheim und die Ritter Hermann, Wilderich und Heinrich Rine als Vermittler mitgewirkt hatten.

Von jeder Hufe sollen, wie bisher, am Martinstag 8 Schillinge Zins gezahlt werden, dazu aber für alle übrigen Leistungen und Dienste andere 8 Schillinge. Der Abt hat das Recht, seine Ernte vom sogenannten "Vronegut" zwei Tage vor der Ernte der Gemeinde zu schneiden, aber er muß es nunmehr auf eigene Kosten tun lassen. Der Abt soll ferner seine Rechte behalten, die "Gedingetze" und "Ban" genannt werden: doch soll der Bann

jetzt von Remigii bis Martini dauern h. Wenn der Bann gebrochen wird oder ein Hubener vor dem Abt erntet oder Wein liest, soll der Schultheiß (den der Abt oder dessen Nuncius aus drei ihm von den gesamten Hubenern einstimmig vorgeschlagenen Hubenern ernennen wird) oder der "Budellus" zu Deutsch "Heymburge", den der Abt und Konvent dort haben sollen, mit den Hubenern die Buße nehmen, die man "Eynunge" nennt.

Wer ungehorsam ist und auf dreimalige Mahnung durch Abt und Konvent oder den Hofmeister (magister curie) die auferlegte Buße nicht zahlt, verfällt der Exkommunikation, die der Erzpriester oder der Pleban zu Sauwelnheim auf Ausuchen des Abtes und des Hofmeisters aussprechen soll.

Die halbe Hufe, "Herlant" genannt, soll wie bisher am Remigiustag zwei Schilling Zins zahlen. Heu wenden und Trauben keltern.

Kein Habener darf von seinem Hufenland etwas verkaufen, ohne es zuvor im Gericht, welches Gedinge heißt, feilgeboten zu haben, und der Käufer soll dem Abt und Konvent einen halben Martinszins als "Lantlosunge" zahlen. Wer ungehorsam ist und diesen Vertrag bricht, dessen Gut verfällt der "occupatio, que Vronde vulgo dicitur".

Dieser Vertrag klärt die Abweichungen des älteren Udenheimer Hofrechtes von der gewöhnlichen Form derartiger Hofrechte auf. Es waren unter den "mansus possidentes" einige Ritter und Söhne einer Gräfin. Und diese suchten die lästigen Dienste und Naturalabgaben loszuwerden und scheinen die Gelegenheit des Besitzwechsels wahrgenommen zu haben, um den schon unter dem geldbedürftigen Grafen von Dietz erlangten Vorteilen noch andere hinzuzufügen. Bei diesem Unternehmen stellten sie sich an die Spitze der gesamten Hubenerschaft und erlangten für diese schon unter dem Grafen die Ablösung von Wiesen- und Weinbergarbeiten und für sich die Möglichkeit, die Erntearbeiten durch Lohnarbeiter besorgen zu lassen, und dann durch den Vertrag mit dem Kloster die völlige Verwandlung aller Dienste und Naturalleistungen in eine Geldrente; ob auch

<sup>1) 1.</sup> Oktober bis 11. November (41 Tage).

der Einfluß auf die Ernennung des Schultheißen für die Hubenerschaft erst damals gewonnen worden oder schon altes Recht ist, kann ich nicht entscheiden. Die halbe Hufe Herlant (Herrenland oder Heerland?) blieb in ihren alten Verhältnissen zur Grundherrschaft.

Im übrigen enthält der Vertrag von 1266 noch einige Bestimmungen, die zwar in der Erkundigung des Erzpriesters von Saulheim nicht aufgenommen sind, aber doch altes Recht des Fronhofes sind, z. B. die Androhung der "occupatio".

## Droit de cuissage im Jahre 1744?

Von

#### A. Wahl (Freiburg i. B.).

H. Labroue hat im Märzheft 1907 der Zeitschrift La Révolution Française unter dem Titel 'Le droit de cuissage en 1744» eine äußerst verdächtige Urkunde veröffentlicht, in der das Recht des Seigneurs vorkommt, mit nacktem Schenkel eine oder zwei Stunden oder auch mehr im Bette bei der neuvermählten Frau des Hintersassen zu liegen. Man hatte hoffen können, daß vor allem seit dem Werke von Karl Schmidt. Jus Primae Noctis, Freiburg i. B. 1881 h, das J. P. N. nebst allen verwandten "Rechten des Seigneurs" und darunter auch dieses, hauptsächlich aus Voltabres Schriften und durch seinen Witz darüber bekannte droit de euissage aus der wissenschaftlichen Diskussion verschwinden würde. Hier teiert es indessen eine fröhliche Erweckung zum Leben. Die folgenden Zeilen wollen versuchen, den neuen "Beweis" für die Existenz dieses Rechtes zu entkräften.

Der Wortlaut der von Labroue veröffentlichten Urkunde ist folgender:

Par devant nous. Jean Le Febvre, lieutenant de la justice dudit Bertaucour, est comparu en personne ledit Thomas Douchet, lequel présent comparant audit nom, se faisant et portant fort pour ses sœurs, nous a requis la réception de ce présent aveu, après qu'il nous a affirmé icelui véritable, et a promis et promet payer annuellement audit seigneur, possesseur et postérieur, les cens et charges ci-dessus déclarés, tant et si longuement qu'il

<sup>1:</sup> Vgl. dieses Werk, und zwar hauptsächlich Kapitel 11, zum folgenden.

560 A. Wahl

en sera et demeurera propriétaire et détenteur, sans préjudice aux arrérages, si aucuns sont dus.

Et en outre reconnaît ledit comparant être dû pour droit local audit Bertaucourt droit de relief en cas de mutation, tel que trois sols et quatre deniers par chacune tenance, terre, masure on pré, payable dans quarante jours après ladite mutation, sous peine de soixante sols parisis d'amende, et qu'aucun ne peut se marier audit Bertaucourt sans le consentement exprès dudit seigneur, et que, le jour des noces. l'époux est obligé d'aller personnellement vers ledit seigneur et présenter et donner deux plats bien garnis, l'un de viande. l'autre de tarte, et demander congé de coucher avec son épouse, sous peine de pareille amende que dessus.

Li en outre qu'il est permis audit seigneur de coucher la ce sse nue dans le lit acec l'épouse une heure ou deux si bon lui semide, le tout sauf à augmenter ou diminuer si le cas y échet.

Sur quoi nous, ouï le procureur pour office d'icelle seigneurie, nous avons tenu ledit aveu pour reçu et, en conséquence, avons icelui comparant, après qu'il nous a subi juridiction et de son consentement, condamné et condamnons de satisfaire à l'avenir à l'entier accomplissement des présentes; qui fut fait et passé à Bertaucour par moi. Jean Decler, greffier comme soussigné, et a signé avec nous, le jour dix-sept septembre du mois, de l'année mil-sept-cent-quarante-quatre.

J. Lefebvre, Thomas Douchet, Am. Gauvel, Decler. Contrôlé à Ailly-sur-Noye, le 30 septembre 1744.

B. Le Moine.

Der in Kursiv gedruckte Passus ist natürlich der in Betracht kommende. Auffallend ist dabei zunächst, daß die hier vorliegende Schilderung des Herrenrechts sich gar nicht mit den Beschreibungen des angeblich sonst vorkommenden droit de cuissage deckt, sondern ein ganz anderes Bild ergibt. Sonst wird das dr. d. c. definiert als das Recht, einen (nackten) Schenkel in das Bett der Neuvermählten zu legen, was nur symbolische Bedeutung haben konnte. (Hierzu eben bemerkte VOLTAIRE, daß vermutlich das zweite Bein dem ersten gefolgt wäre.) Hier dagegen darf der Seigneur zwei Stunden, ja mehr, bei der Neu-

vermählten mit nacktem Schenkel liegen. Wir hätten hier also ein Neues, nicht eine Bestätigung schon vorhandener Nachrichten, vor uns.

Aber auch sonst ist die Urkunde verdächtig im höchsten Grade. Ihr Fundort ist der bekannte Speicher eines Bauern, aus dem sie ein Lehrer im Jahre 1901 ans Licht zog. Dort ruhte sie in einem "Registerbande", dessen Genossen dem Bauern dazu dienten, sein Feuer anzustecken. Wie andere berüchtigte "Urkunden", aus denen das Jus Primae Noctis "bewiesen" wird", ist auch diese also durch einen glücklichen Zufall dem Feuertode entgangen. Abenteuerlich, wird man sagen, aber nicht unmöglich! Labroue teilt uns ferner mit, daß jener Registerband nich acht weitere Stücke mit demselben Wortlaut enthalten habe, aber "mit anderen Namen der Ehegatten", wie er sich seltsamerweise ausdrückt, da in unserer Urkunde doch nicht von Ehegatten, sondern von einem Bruder und seinen Schwestern die Rede ist. Es ist außerordentlich schade, daß der Herausgeber sich über diese acht weiteren Dokumente so kurz faßt!

Unsere Urkunde besteht nach Labroue im Original aus zwei Teilen, von denen der eine auf die Vorderseite, der andere auf die Rückseite desseihen Blattes geschrieben ist. Die Vorderseite stellt einen von einem Hintersassen des Namens Thomas Douchet seinem Seigneur ausgestellten Lehensrevers, aven, dar, die Rückseite das Protokoll der Entgegennahme dieses aven von seiten des richterlichen Beamten der Seigneurie. Leider veröffentlicht Labroue nur die Rückseite, so daß über die Vorderseite ein Urteil nicht möglich ist. Es wäre demnach an sich durchaus denkbar, daß auf die Rückseite einer echten Urkunde eine gefälschte gesetzt worden sei.

Die Vorderseite der Urkunde also, so hörten wir, stellt einen

<sup>1)</sup> Vgl. z. B. Schmidt S. 259 ff., 265 ff.: Das — sicher gefälschte —, Urteil des Großseneschalls der Guyenne vom Jahre 1302, in dem die Deflorierung der jungen Frauen der Hintersassen von seiten der Seigneurs unter Assistenz ihrer Ehemänner anbefohlen wird, war im Begriff, in der Revolutionszeit auf der Place Dauphine verbrannt zu werden, als der Windes erfaßte und einem Reisenden zutrug, der es Herrn von Saint-Amand gab! Dieser veröffentlichte es im Jahr 1812.

562 A. Wahil

Lehensrevers, aveu, dar. Ein aveu i) (et dénombrement) ist, in der Hauptsache, die schriftliche Anerkennung seiner Verpflichtungen von seiten des Hintersassen an den Seigneur, eine Urkunde, welche beim Wechsel des letzteren und des ersteren ausgestellt zu werden pflegte. Da wir nur wenige derartige Urkunden besitzen, ist es doppelt zu bedauern, ja fast unbegreiflich, daß LABROUE sie nicht veröffentlicht hat. Was wir aber aus der (veröffentlichten) Rückseite schließen können, die auf die (unveröffentlichte) Vorderseite Bezug nimmt, macht doch auch gegen letztere mißtrauisch. Hier kommen nämlich unter den geschuldeten Abgaben in erster Linie Zinse (cens) vor. Hierzu ist folgendes zu bemerken: Wenn man vom Allod einerseits und den, außer in der Bretagne, seltenen lassitischen Besitzrechten andererseits absieht, konnte der französische Bauer sein Land entweder als Lehen (tenure en fief) oder als Zinsgut (tenure en censive oder roture) innehaben. Diese Formen waren durchaus verschieden, und aus keinem Lehrbuch des Feudalrechts<sup>2</sup>) oder aus keiner einzelnen Urkunde ist mir der Fall bekannt, daß beim Lehensverhältnis Zins — eben das Charakteristikum der censive! — bezahlt wurde. Umgekehrt wurde beim Zinsgut kein aven ausgestellt. Hier wurden vielmehr die geschuldeten Abgaben entweder durch einen Zinsvertrag (bail à cens) festgelegt, oder es galten, wo ein solcher fehlte, die Sätze des an dem betreffenden Orte herrschenden Gewolmheitsrechtes. Ebenso ist das in Labroues Text vorkommende droit de relief (Mutationsgebühr) ein spezifisches Lehensrecht, das beim Zinsgut, unter diesem Namen wenigstens, Da unsere Urkunde nun also die nie vorzukommen scheint. beiden Rechtsverhältnisse vermengt, ist der Schluß auf ihre Unechtheit ein nahezu sicherer, und zwar gilt dies sowohl für die Vorder- wie für die Rückseite 3).

Vgl. hierzu u. a. RENAULDON, Traité historique et pratique des droits seigneuriaux, Paris 1765, S. 97 f.

<sup>2)</sup> S. z. B. die Beschreibung der bei Lehen einerseits, bei der censive andererseits vorkommenden Abgaben bei Renauldon a. a. O. S. 98 ff. und S. 152 ff.

<sup>3)</sup> Die Möglichkeit ist freilich vorhanden, daß die auf der Rückseite vorkommenden Zinse auf der Vorderseite gar nicht erwähnt werden. Mau hätte es dann mit einer ganz plumpen Fälsehung der Rückseite zu tun.

Hiermit sind indessen die Bedenken noch lange nicht erschöpft! Die Rückseite, die der Herausgeber, wie gesagt, als "Protokoll der Entgegennahme des Lehensreverses" bezeichnet, er gänzt letzteren darch drei Punkte. Der Hintersasse Douchet erkennt darin nicht nur die im aven angegebenen Verpflichtungen an, sondern drei weitere: 1. droit de relief, 2. Heiratsconsens usw., 3. droit de euissage. Dabei wäre es nun an sich denkbar, daß man die beiden letzteren "odiösen Rechte" absichtlich aus dem eigentlichen aven fortgelassen bätte. Von dem droit de relief, einer der wenigen wesentlichen Einnahmequellen des Seigneurs beim Lehensverhältnis, ist das dagegen ganz unmöglich. Man könnte doch nicht annehmen, daß es im aven in aller Form vergessen worden sei!

Aber weiter: was stellt denn, wenn man nun näher zusieht, überhaupt diese (veröffentlichte) Rückseite dar? Ein "Protokoll der Entgegennahme des aveu" von seiten des richterlichen Beauten (lieutenant de police) der Seigneurie, wie Labroue sie nennt, ist sie in der Tat in ihrem größten Teil. Douchet erscheint vor dem Richter und fordert ihn auf, den Lehensrevers entgegenzunehmen, was geschieht. Der Schluß der Urkunde ist dagegen ein nach einer Rede des procureur, also nach einer Verhandlung, gefälltes Urteil"): "avons icelui comparant ... condamné et condamnons de satisfaire à l'avenir à l'entier arcomplissement des présentes". Ein Urteil gegen Douchet, das dieser dann doch wieder unterschreibt! Alles das sind Unmöglichkeiten.

Auch die vage Angabe "contrôlé à Ailly-sur-Noye" ohne Bezeichnung der Kontrollbehörde könnte Verdacht erwecken. Von anderen Seltsamkeiten im einzelnen sehen wir ab und weisen nur noch auf die (offenbar altertümlich sein sollende) unmögliche Form des Monatsdatums hin: le jour dix-sept septembre du mois!

Fast ebenso gewichtig, wie die oben dargelegten Gründe, die gegen die Echtheit der Urkunde sprechen, wird vielleicht manchem eine Wendung in dem Passus zu sein scheinen, in

Wie dem Fälscher des Urteils vom Jahre 1802 (s. o. Anm. 2) kam es offenbar auch diesem darauf an, zu beweisen, daß die Ausübung des Herrenrechts mittelst richterlicher Urteile durchgesetzt werden konnte.

564 A. Wahl

dem das droit de cuissage vorkommt, nämlich die Worte: le tout sauf à augmenter ou diminuer si le cas y échet. Man glaubt, vor allem in dem Konditionalsatz, den leichtfertigen Witz des Fälschers mit Händen zu greifen.

Noch sei darauf aufmerksam gemacht, daß die vorliegende Fälschung sehon im achtzehnten Jahrhundert unternommen sein kann.

Erheblicher für die ganze Frage, als die obigen kritischen Bemerkungen gegen die neue "Urkunde", dürfte der folgende philologische Beitrag sein, den ich der stets hilfsbereiten Gelehrsamkeit des Herrn Professor Baist hierselbst verdanke. Er schreibt: "Cuissage, von einem Herrenrecht, könnte, wenn von cuisse gebildet, so wenig das Recht bedeuten, den Schenkel ins Bett einzuführen, als péage oder chevage das Recht, den Fuß oder den Kopf hineinzustecken. Der einzige mögliche Sinn ist Schenkelabgabe, was sich nur auf das geschlachtete Tier beziehen könnte, Belegt ist, wenn auch nur einmal, bei Godefroy, la ferme de la boucherie de Baugency, nommée jambage<sup>1</sup>). Überliefert ist ein euissage (einmal neben cuisage) in der Bedeutung euisson: auch dies könnte für das so häufige fournage, furnatieum, gebraucht worden sein. Es wäre möglich, daß Voltaire das Wort zu dem Witz gemacht hätte; die Masse der verhaßten .-age' erlaubte es, und die Wortbildung war für seinen Zweck gut genug. Wahrscheinlich aber machte er den Witz zu dem irgendwo vorhandenen Wort und beliebte es dann, ihn ernsthaft zu nehmen."

Jus primae noctis, droit de cuissage, jambage in demselben Sinne (ebenso wie das Recht, "dem Hintersassen die Eingeweide herauszunehmen, um sich daran die Füße zu wärmen") sind zweifellos Erfindungen oder, zum Teil absichtliche, Mißverständnisse, vor allem der mit dem Ende des 15. Jahrhunderts in Frankreich einsetzenden und sich bis zur Revolution erstreckenden Zeiten, in denen die Regierung, wie die juristischen Theoretiker und Praktiker, der "Feudalität" energisch zu Leibe zu gehen anfingen und es nicht ungern sahen, wenn ihr Gräuel zugeschrieben wurden, von denen sie in Wirklichkeit frei geblieben war.

Auch jambage soll, wie cuissage, das Recht des Seigneurs bedeutet haben, ein Bein in das Bett der neuvermählten Frau des Hintersassen zu legen.

### Miszellen.

## Zur Handelsgeschichte der Mittelmeerländer.

Adolf Schaube, Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge (in: Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte, herausg, von G. v. Below und F. Meinrecke. Abt. III. Verfassung, Recht, Wirtschaft). München und Berlin, R. Oldenbourg. XIX u. 816 S.

in unserea Tagen hat das Verständnis für die Bedeutung der Wirtschaftsgeschichte, Hand in Hand mit der Erforschung aller Gebiete der Kultur, aller Zustände erfreuliche Fortschritte gemacht, nachdem man besonders in der mittelalterlichen Geschichtsforschung, wo wir so wenige Persönlichkeiten plastisch herausarbeiten können, von einer nur auf neuere Zeiten anwendbaren Methode abgekommen ist und sich in der Hauptsache den Institutionen zu widmen begonnen hat. Bücher wie SCHULTES Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien und Yvers Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIII et XIV siècle, wie die Forschungen von Sieveking über das Gemueser Finanzwesen. Doren über die Florentiner Industrie und vor allem Hartmann über die italienische Naturalwirtschaft zeigen, daß die Gelehrten nun mit aller Energie daran gehen, jenes noch so unbekannte, so schmählich vernachlässigte Gebiet zu entdecken und urbar zu machen. Freilich wird es noch mancher Austrengung bedürfen, bis alle einzelnen Züge wirtschaftlicher Evolutionen aufgeklärt sind. Da die Romanen der Mittelmeerländer die aktiven Träger, die Lehrer aller Kultur und somit auch der wirtschaftlichen von den frühesten Zeiten des Mittelalters bis auf seine Höhe und darüber hinaus waren, so hat man bei ihnen und besonders in Italien, dem Herzen der damaligen Welt, dem Zentrum der mittelalterlichen Kultur, einzusetzen, wo für die gedachte Periode die erdrückende Mehrzahl der urkundlichen Nachrichten liegt. dadurch erschwert, daß die Italiener selbst, wenn man von einzelnen Ausnahmen wie Salvioli, Arias, Mengozzi und Patetta absieht, der Wirtschaftsgeschichte noch wenig ihre Aufmerksamkeit zuwenden oder die Phrase auch in dieses Gebiet der Wissenschaft hineintragen, das sie vielieicht noch weniger verträgt als andere Zweige. Für den Fremden erschweren es die eigentümlichen Bedingungen italienischer Archivarbeit, weil es eigentlich umfassender systematischer Durchforschung bedarf, um die meist unansehnlichen Dokumente der Wirtschaftsgeschichte in ihrer Bedeutung zu erkennen und aus ihrem Versteck hervorzuziehen; den berufsmäßigen Bearbeitern der italienischen Archive fehlt aber meist die dazu nötige wirtschaftsgeschichtliche Schulung. O wie weit sind wir noch von einer abschließenden Wirtschaftsgeschichte Italiens! In den andern Ländern, besonders in Frankreich, ist das Quellenmaterial viel besser bekannt und auf neue Funde kaum zu hoffen. Immerhin haben die italienischen Historiker große Gruppen ihrer Schätze aus dem Winterschlaf in den Archiven zu neuem Leben

erweckt, und ähnlich liegt es mit dem Orient.

So war es gerechtfertigt, daß ADOLF SCHAUBE, der beste Kenner der italienischen Handelsgeschichte, die er auch bisher durch zahlreiche Arbeiten bedeutend gefördert hatte, nun an das gewaltige Unternehmen ging, den Handel der Mittelmeerromanen bis zum Ende der Kreuzzüge zusammenfassend zu schildern, und sein Buch ist die Musterleistung geworden, die man von ihm erwartete. Das zeigt schon der Vergleich mit den entsprechenden Abschnitten der Handelsgeschichte von Heyd, die, als sie vor 27 Jahren erschien, selbst ein unbedingt unübertreffliches Werk war und stets einen Markstein in der Geschichtschreibung des Handels bedeuten wird, wie es S. seinerzeit in seiner Erstlingsschrift betont hat. Aber wie hat sich seither unser Wissen erweitert! Wo HEYD über Andeutungen nicht hinauskommen konnte, sehen wir nun häufig alles auf sichere, nicht mehr verrückbare Grundlagen gestellt, und selbst an Einzelheiten ist für viele Zweige des Handels kein Mangel mehr, Einzelheiten, die in der Handelsgeschichte wesentlich mehr bedeuten als in der politischen: es sind keine niedlichen, aber entbehrlichen Capricci; sie machen das Leben, die innere Geschichte des Handels aus und sind deshalb mindestens ebenso wichtig als die äußeren Tatsachen, die politische Handelsgeschichte, wenn ich sie so nennen darf, die im Handelsverträgen, Sperren, Zollkriegen und wirklichen Kriegen besteht. Heyd hat die gleiche lobenswerte Gründlichkeit gezeigt wie jetzt S., und wenn dieser ihm gegenüber Fortschritte gemacht hat, so liegt darin kein Vorwurf für den Vorgänger: aber es ist das Verdienst von S., daß er eine ungleich größere, ungleich zersplittertere und schwerer übersehbare Menge von Quellen bewältigt hat. Er hat sich auf die gedruckte Literatur beschränkt und diese vollständig herangezogen; ich wüßte wenige Quellenstellen von einigem Werte zur Ergänzung hinzuzufügen, und das bei einem Gegenstande, bei dem jede beliebige Urkunde zu prüfen war, weil sie möglicherweise einen kleinen Beitrag enthalten konnte. Daß er das ungedruckte archivalische Material beiseite ließ, halte ich für richtig. Ein einzelner hätte eine systematische Archivdurchforschung für das behandelte Gebiet nie vollendet, und hätte er auf gut Glück in einzelnen wichtiger erscheinenden Archiven gestöbert, so wäre der Gewinn ungleichmäßig und wohl im Verhältnis zur aufgewandten Arbeit gering gewesen. Anders wird es liegen, wenn einmal die Reihe der Regesta chartarum Italiae, die das K. Preußische historische Institut zu Rom und das Istituto storico italiano auf Grund vollständiger Durcharbeitung der einzelnen Archive und Bibliotheken jetzt berauszugeben beginnen, fertig vorliegen wird. Der Unterzeichnete kann hier aus eigener Erfahrung von dem von ihm bearbeiteten Regestum Volaterranum so viel sagen, daß bei einer für den Welthandel ungünstig gelegenen Stadt wie Volterra die handelsgeschichtliche Ausbeute recht beträchtlich ist, wesentlich für den Geldhandel und die Geschichte der Seneser und anderer — kurialer und nichthurialer — Banken; so erscheint ein Jude in einer anscheinend kurialen Prälatenauleihe in Verbindung mit einem römischen Geldgeber; das Material für die Seneser Scotti. Bonsignori und Tolomei wird stark vermehrt; aber auch auf den Warenhandel fällt, teilweise durch bisher unbekannte Handelsverträge, neues Licht. Noch mehr werden denmächst die Regesten der schon durchforschten Archive von Siena und Pisa bringen. Nach Abschluß der Regesta chartarum Italiae wird die Zeit gekommen sein, eine neue, vielleicht endgültige Sammlung der Nachrichten über den Handel der Mittelmeerromanen vorzunehmen. Nor daß sich an den allgemeinen Ergebnissen von S. nichts ändern wird.

Deshalb würde ich den Vorschlag machen, es dann mit einer andern Anordnung zu versuchen, die sachlich weitere Vorteile verheißt. HEYD konnte mit seinem Material nur das hergebrachte Schema der chronologischen Herzählung gebrauchen; ohnehin lag seiner Zeit nech ein anderes fern. S. hat, SCHULTE folgend, die systematische Form gewählt, die unter allen Umständen große Verzüge hat und erkenntnisfördernd wirken muß, da sie eine bessere Übersicht über die inneren Zusammenhänge erzwingt. Beide wählen in der Hauptsache das geographische Prinzip, zu dem aber innere principia divisionis hinzutreten. So hat Schulte den Geldhandel, das Paßwesen u. a. im Zusammenhang erörtert; S. scheidet erstens die Anfänge bis 1100 von den beiden folgenden Jahrhunderten, die natürlich den größten Teil des Umfanges (680 gegen 106 Seiten der Darstellung) einnehmen. nimmt aber aus dem geographischen Aufbau die Vertragsformen und Zahlungsmittel (Kap. 9), die Organisation des Champagner Mebverkehrs (Kan. 27), die (sonstigen) Märkte und Messen (Kan. 47), Handelswege und Zölle (Kap. 48), kommerzielle Gebräuche (Kap. 49), kaufmännische Organisationen (Kap. 50): wie man sieht, einzelne Teile der inneren Handelsgeschichte. Davon abgesehen, beherrschen für die primitive Periode die Handelszentren (Venedig, Unteritalien, Rom, Pisc, Binnentoskana, Genua, Lombardei, Südfrankreich und die spanische Mark) die Einteilung; im Hauptfeil setzt S. ein anderes, ebenfalls geographisches Prinzip dafür ein, nach den Ländern, die das empfangende Objekt dieses Handels waren, und zwar den Kreuzfahrerstaaten und Sarazenen des Ostens, dem griechischen Reiche, den Westsarazenen, den Romanen Spaniens und Frankreichs, den Germanen, den Italienern unter sich. So kommen die aktiven Handelsvölker in den meisten dieser Abschnitte immer von neuem in ihrer Tätigkeit von 1100 bis 1250 vor, vielfach auch dieselben Persönlichkeiten, und man muß sich, wie der Anonymus im Literarischen Zentralblatt, Jahrgang LVII (1906), Sp. 1422 gerügt hat, das Bild des Aktivhandels einer bestimmten Stadt überall "aus den einzelnen Mosaikstücken" zusammensuchen. Ich kann darin keinen Nachteil sehen. Statt das Buch in einzelne Monographien zerfalten zu lassen, die sich nach dem Gesagten jeder selbst mit leichter Mühe zusammenstellen kann, hat der Autor den Vorteil. daß die gestichte Verteilung des Stoffes die Handelsartikel, die nach jedem der großen Märkte gingen, viel besser heraustreten ließ. Schade, daß der erste Hauntteil nicht ebenso disponiert werden konnte; davon hielt S.

wohl die Spärlichkeit des Materials ab.

Ich komme auf meinen Vorschlag zurück. Nachdem so die notwendige geographisch orientierte Handelsgeschichte der Mittelmeervölker vorliegt, sollte man später den Versuch machen, die sachliche Anordnung vollständig und rücksichtslos durchzuführen, und dabei Artikel und Organisation in den Vordergrund stellen. Die Träger und Empfänger des Handels würden bei den Organisationen charakterisiert, die äußere kommerzielle Geschichte — in sehr abgekürzter Form als Einleitung vorausgeschickt werden. Für sie wird die ausführliche und geradezu vorbildliche Darstellung von S., die nicht so leicht zu überholen oder auch nur zu ersetzen ist, durchaus genügen; ich habe nur das eine gegen sie, daß sie einen verhältnismäßig großen Raum einnimmt, der stellenweise durch Übergehung solcher Details, die in die allgemeine Geschichte gehören und dort ihre Behandlung gefunden haben, beträchtlich hätte verringert werden können. Aber das mag ein subjektives Gefühl sein. Die Vorteile meines Planes für die Geschichte der Hauptgegenstände des Handels springen wohl in die Augen. Für sich müßte man den Warenhandel — besonders Getreide, dann andere Feldfrüchte, Öl. Wein, Delikatessen, Salz, Edelsteine, Rohstoffe und Fabrikate für Kleidung, Lederwaren, Holz, Waffen, andere Metallwaren, um nur ein paar wichtige herauszugreifen -, dann den Geldhandel betrachten. Das würde auch auf die Geschichte der einzelnen Betriebe und Gewerbe fördernd einwirken. Aber freilich, die Voraussetzung dafür ist S.s Buch, ohne das jeder Fortschritt in der angedeuteten Richtung unmöglich wäre, ferner eine noch längst nicht erzielte Vollständigkeit des Materials.

Nam zum Inhalt der einzelnen Abschnitte; wobei ich mir von vornherein die Bemerkung gestatte, daß ich danauf verzichte, durch kleine oder kleinliche Ausstellungen oder Ergänzungen dieser Besprechung einige Pfauenfedern anscheinender Gelehrsanskeit umzuhängen. Das verdient ein Buch, das vom In- und Ausland (z. B. ZDEKAUER im Bulletino Senese di storia patria XIII, 1906, 250—254) als Ruhmestat deutscher Wissenschaft anerkannt wird, doch wohl nicht; ich würde bei der gewaltigen Stoffmasse, zumal S. mit Recht auf Vollständigkeit der Belege verzichtet hat, eine schiefe Vorstellung von seiner Bedeutung erwacken und will lieber gleich betonen, daß die historische und die Quellenkritik des Verf. gleichmißig auf der Höhe stehen. Es wird besser sein, den Inhalt und namentlich das Neue zu würdigen.

Für den Handel Venedigs konnte die Geschichte Venedigs von Kretschmayr (I. Bd., bis 1205, Gotha 1905) noch nicht benützt werden 1. Sie hätte übrigens hierfür wenig ergeben; vergleiche auch

<sup>1.</sup> Ebenso wie die tüchtige Arbeit von R. HEYNEN, Zur Entstehung des

SIMONSFELD in der Beilage zur Allgemeinen Zeitung 1906 n. 157-159. Venedig vermittelte den Übergang der von dem byzantinischen Kulturstaate erzeugten oder vermittelten Produkte nach dem rückständigen Westen; deshalb sind die Gegenstände in der Hauptsache Luxusartikel. Das Abendland zahlte mit Holz und Waffen; ihm führte die Seestadt auch das kulturell so wichtige und wirksame Salz zu, nachdem die Konkurrenz von Comacchio unterdrückt war. Die günstige Lage Venedigs als Brücke zwischen Ost und West hatte nur darum diese Bedeutung, weil Byzanz seine Marine verfallen ließ. Unteritalien, der Walplatz von Griechen und Sarazenen, Langobarden und Deutschen, konnte nicht aufkommen, besonders nicht der auf Byzanz angewiesene Osten 1): nur Amalfi, dessen Lage für die Zeit gar nicht so schlecht - weil auf der steilen Höhe vor Überfällen geschützt — war, als 8, p. 32 meint, hatte eine wichtige Rolle, weil es im Westen lag, ungestört von Venetianern und Griechen; es brachte deren Güter und Kultur, aber auch die der Sarazenen, nach Rom und Toskana. Als sich dort Pisa von den fürchterlichen Drangsalen der Araberzüge erholte, hat es, als eigennütziger Bundesgenosse König Rogers, bald Amalfi den Garaus gemacht. Was Griechen, Sarazenen und Pisaner noch übrig gelassen hatten, das besorgte der verständnislose Normanne auf administrativen Wege. Er legte die letzte Hand an die Schöpfung des Zustandes, dem die für Italien so vitale "meridionale Frage" entspringt. Rom war bedeutungslos; außer der Fremdenindustrie verdient nur das Selz, das an der Küser gewonnen wurde, Erwähnung, eine interessante Parallele zu den antiken Zuständen (Saline von Ostia, via Salaria, vgl. Speck. Handelsgeschichte des Altertums III 1); Rom war handelsgeschichtlich zu seinen Uranfängen zurückgekehrt. Das erfreulichste Bild dieser ersten Periode bietet Pisa und Toskana überhaupt; die episch wirkende junge Kraft dieses Aufschwunges ist nur von Anfang an durch Genua gelähmt worden. Hier standen S. so reiche, durch seine früheren Spezialstudien erworbene Kenutnisse zur Verfügung, daß er eine tief eindringende und äußerst interessante Darstellung geben konnte. Nur wäre Lucca, das zeitlich und als Stufe zurücksteht und dessen An-

Kapitalismus in Venedig (Münchener Volkswirtschaftliche Studien 71, 1905). die Sombarts bekannte These so gründlich abfertigt, wie Strutte in für Augs-

burg, SCHAUBE (siehe unten) für Genua.

<sup>1)</sup> Aus der von E. Caspar in: Quellen und Forschungen X 25—58 wieder herausgegebenen Chronik von Tres Tabernae in Kalabrien wäre zu beachten, daei um 1163 das Bistum Tres Tabernae an Squillace für ein Maultier, einen goldenen Ring, einen silbernen Becher und "unum pannum sericum, quod graece catablatti (so und nicht catablacci, wie C., der hier e und t verliest, ist zu lesen, ygl. Schauber 246) nominatur verschachert wurde (S. 41), nicht "nach echter Barbarenart", wie C. S. 20 meint; viel anders werden um 1100 die Geschäfte, besonders größere, in der gauzen Welt nicht gemacht, und bar Geld von diesem Werte hatten gar wenige zusammen. S. 36 werden Raubzüge der Sarazenen von Sizilien, Bugia und Almeria nach Kalabrien im 11. Jahrhundert erwähnt. Holder-Beger in: Neues Archix XXXII 525 hat jedoch gegen die von Caspax wieder verfochtene Echtheit jener Chronik Einspruch erhoben, so daß es besser ist, von ihrer Benutzung vorläufig abzusehen.

hängsel Pisa bis etwa 1000 durchaus war, besser yorausgenommen worden. Ich vermisse überhaupt eine Würdigung des primitiven Binnenhandels in der naturalwirtschaftlichen Zeit, der Periode des negotians, des hausierenden Meßkaufmanns, die gerade für Lucca gegeben werden konnte. Ihr sozialgeschichtlicher Ertrag wäre, wie ich aus einiger Kenntnis der Lokalgeschichte sagen kann, erstaunlich gewesen. Sehon unter Gregor dem Grotien, wie in der Langobardenzeit, haben Pisas Schiffer den — wohl regen — Güterverkehr von Südtoskana nach der Ebene von Arno und Serchio vermittelt, zumal seit Lacca einen wesentlichen Anteil an seinem Reichtum aus seinen reichen Besitzungen an den Mündungen der Cecina, Cornia und Fiora, in den Gebieten von Populonia, Rusellae und Sovana zog; von dort scheint es, bis die Sarazenennot andere Bahnen erzwang, mit Getreide versorgt worden zu sein, da seine Ebene hauptsächlich mit Wein und Oliven bepflanzt war. Später hat man die rauhe, von Wäldern starrende Garfagnana idas obere Serchio-Tal zwischen dem Lucchesischen Apennin und den Apaanerbergen bei Carrara) zu diesem Zwecke urbar gemacht. Viel rückständiger, viel weniger auf Tausch angewiesen war die Wirtschaft in der Lombardei 1): Südfrankreich und die Küste der spanischen Romanen haben sich erst viel später gehoben.

wir kommen zu dem Hauptteil des Buches, zu der Periode, in der sich der Welthandel der Mittelmeerromanen entfaltet, als dessen alleinige Trägger sie im 13. Jahrhundert dastehen. Da haben wir nun einige der Handelsgeschichte eigentümliche oder ihr vorzüglich dienstbare Quellen, die für die primitive Zeit fehlen, so Urkunden einzelner Handelsfamilien aus Venedig und Marseille (Manduel); ich möchte hinzufügen, daß geringe Trümmer des Archivs der Bonsignori in Siena sich dort im Staatsarchiv (Fonds S. Francesco) befinden, und daß Francesco Bandin-Precolomini die Reste des noch im 18. Jahrhundert unversehrten, nun zerstobenen Archivs der Piccolomini veröffentlicht hat it von diesem milite das alte Inventar mit Auszügen in der Biblioteca pubblica daselbst noch benützt werden. Wichtiger sind die Notularien oder besser Notariatsprotokolle, wie wir eines aus Genta schon für die Jahre 1155—1164 haben. In Toskam gehören sie meist dem ausgehenden 13. Jahrhundert an. Kaufmämische Korrespondenzen —

<sup>1)</sup> Immerhin bleibt merkwiirdig, daß in dem um 800 in der Schweiz verschartten, von einem aus Karls des Großen Langobardenfeldzug heimkehrenden Krieger stammenden Münzschatz unter 76 bestimmten auch zwei arabische Goldstücke waren. Der Eintausch des im Abendlande ämßerst setten gewordenen Goldes begann eben sehr früh. Vgl. Deutsche Literaturzeitung vom 6. März 1906.

<sup>2)</sup> Inzwischen habe ich bei einem Aufenthalte in Siena bestimmte Kunderhalten, daß es noch — im Privatbesitz und sehwer zugänglich — vorhanden ist. Ich hoffe bald genauere Angaben machen zu können. Ein Besuch, den ieh dem Archive des Hauses Tolomei dank der Liebenswürdigkeit des Grafen Claudio abstatten konnte, ergab für die Handelsgeschichte beispielsweise die von mir immer behauptete Tatsache, daß Scotti und Tolomei ursprünglich vereinigt waren: 1254 wird ihre Gesellschaftsliste in einem Papstbriefe gegeben.

zu erwähnen wäre die von Senesen auf den Champagner Messen aus der Zeit König Manfreds, die Paoli und Piccolomini herausgaben, S. in seinem bekannten Aufsatz "Ein ital. Kursbericht von der Messe von Troves" erläuterte -, Handlungsbücher - zu dem florentinischen von 1211 könnte man noch das der Firma Bonsignori in Siena aus dem späteren 13. Jahrhundert hinzufügen —, kaufmännische Lehrbücher und Statuten bilden schon für diese Zeit ein interessantes Material. — Nach ihnen behandelt S. die kaufmännischen Vertragsformen. Da möchte ich nun meine grundsätzlich abweichende Ansicht wenigstens andeuten. S. erklärt, die im Seehandel üblichste Ferm sei die societas, auch collegantia, colonna genannt: eine Abart, ein spezieller Fall von ihr sei die commenda. Weniger häufig sei das Seedarlehen. Diese Formen fänden sich auch ähnlich im Landhandel. Dabei kommt dieser zu kurz. Die (auch erwähnte) eigentliche Gestalt seiner Organisation ist die societas, die offene Handelsgesellschaft, auf dem Kern der Verwandtschaft ruhend, wie S. richtig sagt, aber durch Aufnahme der Gesellen des erweiterten Handwerksbetriebes, durch Verschmelzung ursprünglich selbständiger Betriebe, wie sie der Exporthandel erzwang und gemeinsame Karawanenreisen nach den Champagner Messen u. s. w. anbahnten, zur führenden Rolle im Welthandel geeignet geworden. Man tut gut, ihr, dem Sprachgebrauch der Urkunden folgend, den Namen societas vorzubehalten, mit dem die Gesellschaft des Seehandels nur ausnahmsweise und kaum ohne Zusatz bezeichnet wird. Von dieser. die zeitlich früher ist, hängt sie nicht ab, vielmehr hat sie sich in der bezeichneten Weise organisch entwickelt. In den Seestädten tritt sie nur in schwächlichen Ansätzen auf; vielmehr fanden diese, als sie zum Exporthandel schritten, die im römischen Recht überlieferte, aus Griechenland stammende, vielleicht in lückenloser Tradition (Amalfi!) seit der Antike geübte Form des foemus nauticum vor, das viel weniger freie Entwicklungsmöglichkeiten bet als die nur theoretisch aus dem Corpus iuris abgeleitete societas, weil es nur ein Rechtsverhältnis zweier Personen hergab, des Ware oder Kapital hergebenden Heimatkaufmanns und des arbeitenden Reeders. Aus ihm ist folgerichtig - nur durch Abänderung der Risiko- und Gewinnbereiligung — die Seegesellschaft abgeleitet, die ich allgemein commenda nennen möchte. Wählt man für ienen sehr nebensächlichen speziellen Fall (nämlich, daß sich der Reeder nur mit Arbeit, nicht auch mit Kapital beteiligt) dieses Wort. so nenne man sie compagnia. Das Wort kommt in der Rechtssprache unzählige Male vor. Für den geringen Landhandel genügte es, daß Pisa — anderswo kommt der Fall nämlich nicht vor — die compagnia de terra schematisch aus der commenda (compagnia de mari) ableitete. - Zu den vorzüglichen Darlegungen über Zahlungsmittel habe ich nur den Wunsch hinzuzufügen, daß 8. uns die verheißenen Begründungen der im Anhang beigegebenen Münz-, Maß- und Gewichtstabelle. deren Nutzen (s. Quellen und Forschungen IX 286, 298 f.) dadurch erst vollständig würde, bald geben möge.

Den Anfang machen die inhaltreichen Kapitel, die den Handel der Mittelmeerromanen mit den Völkern des Ostens, Kreuzfahrerstaaten, Sarazenen und dem Griechenreiche schildern. Vielleicht wäre es vor-

teillaaft gewesen, die Kreuzfahrer und das lateinische Reich, die so eng zusammengehören, nicht zu trennen. Jedenfalls zeigt sich, daß die Kreuzzugsbewegung von der politischen und Kirchengeschichte in ihrem Wesen nur oberflächlich zu erfassen ist; ohne sie wäre der wirtschaftliche Aufschwung der großen Handel-zentren im Abendlande, die bei dem Niedergang des arabischen Seewesens und Aktivhandels Stapelplätze und Kolonien brauchten, undenkbar, und ebenso wichtig wie die Ritter waren für die Kreuzzüge die Venezianer, Pisaner und Genuesen, mochten sie in ihrer Rivalität noch so viel sündigen oder gar Waffen. Schiffe und Kontrebande zu den Ungläubigen schmuggeln. - Zu S. 264: Der Dux von Kreta war wohl nicht der zweite im Range der venezianischen Kolonialgouverneure nächst dem Podestà von Konstantinopel. sondern stand hinter dem Bailo von Negroponte zurück, der 450 Goldhyperpern, gegen 350 des Dux, und das doppelte Reisegeld bekam: gleichgültig ist dabei, daß ganz Negroponte an die "Dreiherren" als Lehen ausgetan war. Es läßt sich übrigens eine bestimmte Karriere nachweisen; so war Jacopo Tiepolo 1212 Dux von Kreta, 1219 Podestà von Konstantinopel und 1229 Doge. Ein lapsus ist, wenn S. 267 Anm. 1 von der kaiserlichen Kurie in Brindisi im Jahre 1211 gesprochen wird 1). S. 268: Ragusa muß als venezianischer Schutzstaat (seit 1204?) und nicht als selbständig behandelt werden. S. 269: Gilius von Foligno kann doch nur sehr uneigentlich als Lombarde bezeichnet werden. Ich sehe diese Handelskompagnie (vgl. 8, 265 Anm. 1) nicht als international an; ein Teilnehmer ist Ragusaner, der, wie gesagt, als Venezianer zu gelten hat, Gilius wird in Venedig oder dessen Kolonie am Goldenen Horn eingewandert sein. Internationale Gesellschaften begegnen, wie ich öfter betont habe, bis 1240 häufig im Gebiet der societas, doch aus begreiflichen Gründen nie in den Seestädten. dem Gebiet der commenda. — Glänzend ist Venedigs Kolonialgeschichte behande't, die im 13. Jahrhundert ihre erste Blütezeit erlebte; abschliebende Darstellungen, die die Wege hätten ehnen können, fehlten. Vor allem würden wir systematische Beamtenlisten brauchen. — S. 276 Ann. 5: für die interessante Tatsache, daß sich König Roger während seiner tunesischen Episode König von Sizilien. Italien und Afrika genannt hat, war K. A. Kehr. Die Urkunden der normannisch-sizilischen Könige, zu zitieren -). S. 281 (und oft) sind die in italienischen Urkunden oft bis zur Unkenntnis verlesenen Eigennamen durch zwingende Korrekturen hergestellt. S. 283 (vgl. 278 und sonst) widerlegt S. die Angaben von Sombart über die geringen Kapitalien der Genuesen. Eine Schiffsladung hat ungefähr den Wert von 4000-8500 Pfund. d. h. etwa bis 225 000 M. Metallwert, die an Kaufkraft wohl einer Million Mark gleichkamen. Und solcher Schiffe verließ jährlich eine ganze Anzahl die Häfen. S. 239: Metallwert der Ladung über 200 000 M.: S. 231: von dreien der Durchschnitt 180 000 M.; S. 242: etwa 50 000 M.;

1) In den Regesta imperii V ist die Urkunde übersehen.

<sup>2.</sup> Dieser sagt, daß sich der Titel nie in Originalen findet; es handelt sich um die Datierumgszeile von Privaturkunden. 1157 58, wo nach S. Roger diesen Titel geführt haben soll, war er überhaupt nicht mehr am Leben.

S. 287: 80 000 M. Ich führe dabei nur Beisniele aus Genua an. S. 283 (vgl. 286): Das Kupfer kann toskanisches aus Montieri gewesen sein, wenn wir auch nur über den dortigen Silberberghau bestimmte Nachrichten haben. S. 284: Interessant, daß außer dem durch die Abendländer vermittelten Zwischenhandel zwischen den Sarazenen des Westens und Ostens (so weit war es mit diesen Königen der See gekommen!) mit Levantewaren, hauptsächlich Seide, Baumwolle und Metall — dieses wohl aus Italien — nach Afrika geführt wurden. Zu beachten sind die Zeugnisse der uralten italienischen Edelmetallindustrie, die enapi argentei (= nappi, langobardisch, mit dem deutschen ,Napfi zusammenhängend, Trinkbecher, die im langobardischen Italien bis ins 11. Jahrhundert eines der beliebtesien Zahlungsmittel waren). S. 256: Beachtenswert, daß Lucca den Rest seiner wirtschaftlichen Bedeutung dem Bund mit Genua verdankte, unter dessen Schutz seine Kaufleute überseeischen Handel trieben, wie die Florentiner (nach S. 301 auch unter gennesischem, und zwar zur Zeit von Kriegen mit Siena oder Pisa), Volterraner und Sangimignanesen unter pisanischem. Manchmal (S. 295, 301) wandten sich die Lucchesen aber auch nach Pisa. S. 288: Afrikanische Juden (aus Ceuta) nach Benjamin von Tudela in Genua; vgl. 298 zum J. 1227. Die internationalen Juden werden, wie in der Merowingerzeit die Syrer, den Handel mit den Muselmannen betrieben haben, ehe die italienischen Handelsstädte dazu reif waren. Amalfi und Pisa sind sicher schon im 11. Jahrhundert Konkurrenten gewesen. S. 297: Für die Geschichte der commenda interessant, daß ein Pisaner in Bugia einen sarazenischen Sozius hat. Das ist weit eher möglich als internationale commendae zwischen Bürgern christlicher Seestädte, die früh politisch rivalisierend auftraten. S. 298: Die Sarazenen des Westens waren so kapitalarm, daß man ihre Münzen in Pisa massenhaft nachprägte und einführte. S. 300: Die Pisaner und Genuesen hatten, trotz ihrer blutigen Kriege, im Ausland, in Bugia, Quartiere, die bis 1234 durch keine Mauer getrennt waren. S. 308: Trotz des Korán fand in Nordafrika lebhafte Einfuhr von Marseiller Wein statt. So soll, sagt man, heute insgeheim Eau de Cologne in ziemlicher Menge nach Sansibar für den Harem des Sultans (als Getränk) eingeführt werden. Übrigens: wie steht es mit der gesetzlichen Stellung der Karthager zum Weingenuß, die ebenfalls massenhaft Wein von Italien und den Inseln einführten? S. 311: boixiae sind wohl nicht Holzscheite, sondern hölzerne Schachteln mit Waren (von pyxis, frz. boite). S. 313: Die corda, nach der Garn gemessen wird, gibt S. mit "Faden" (heute Unterteil einer Strähne) wieder. Der Ballen hat einmal 66 cordae. 8. 313 ergibt sich die Gleichung boquerani = baccarani = barracani; also kam der Barchent, der später beliebte leichte Kleiderstoff, ursprünglich, aber wohl vor dem 12. Jahrhundert, aus Buchara. Eine Tatsache, der heute, wo man durch unsäglich glückliche Funde einen Einblick in die Bedeutung Zentralasiens als Kulturzentrum erhalten hat, besondere Aktualität zukommt. S. 314: Statt Savenarum wohl zu lesen Savonarum. Von der Stadt an der Riviera, nicht aus den Cevennen, wie der Herausgeber der Manduel-Papiere annahm, muß die Seide kommen. — Interessant sind die kulturellen Unterschiede der

sarazenischen Lande. Hohe Kultur, reicher Luxus (Seidenindustrie) in Spaniop. Robe Nomaden und Viehzüchter, Beduinen, in Marokko und Algier. Gesittung und Reichtum im Osten. Allen war die Ohnmacht zur See gemeinsam; einige Flibustierflotten macken da wenig aus, wenn die Einheit der Organisation fehlt, besonders in unsichern Zeiten. überlieb die Welt des Islam den Seebandel mit seinem Gewinn den Romanen, und S.s Vermutung, dem arabischen Element Siziliens komme ein wesentlicher Anteil am Handel zwischen den Mauren Spaniens und dem Königreich Sizilien zu (S. 327), ist mir unwahrscheinlich; in dieser Zeit waren die arabischen Bewohner - abgesehen von der Sarazenengarde - gedrückte Helsten, gewiß keine Großkaufleute. S. 309: Merkwürdig stark war das (noch nicht lange seßhafte, Beinamen aus Palermo, aus Alexandria, aus Akkon) Judenelement in Marseille, das sich stark am Handel nach Nordafrika beteiligte, zum Teil mit Christen associiert, was bei binnenländischem und besonders italienischem Handel so gut wie nie vorkommt (Ausnahme, bezeichnend genug, neben Pisa besonders Rom. S. 324 Anm. 5: Mit Recht sagt S., daß unter der .insula que Garbum dicitur, die Gregor IX. 1235 als Handelsziel der Genuesen neben dem Reich Valencia neunt, nur der Gharb, das heutige Marokko, von wo Wolle importiert wurde, und nicht die Insel Dscherba an der Kleinen Syrte verstanden werden kann. Der Irrtum des päpstlichen Notars ist erklärlich; er hatte wohl einmal von jener Insel gehört, mit der Unteritalien gewiß noch in Beziehungen stand, doch nicht von dem Lande im fernen Westen. Sonst sind die geographischen Vorstellungen der kurialen Diplomatie recht korrekt. S. 338; Viele Toskaner werden nicht bloß in Kriegsläuften den Weg nach Frankreich zur See genommen haben. Ursprünglich standen wohl Senesen und Lucchesen allein, wenn sie den Landweg wählten; die Florentiner, denen Heinrich IV, in der Lombardei Schwierigkeiten bereitete, pdegten die Beziehungen zu Pisa aufangs sehr und entschlossen sich kaum vor dem ersten Drittel des 13. Jahrhunderts zum selbständigen Betrieb mit Karawanen; in Volterra und San Gimignano war es Tradition, im Geleite der Pisaner Handel zu treiben. S. 346: Hervorzubeben die für die Zeit Honorius' III. charakteristische internationale Gesellschaft von Römern. Lucchesen und Pavesen: über ältere Beziehungen Roms zu Luccas Geldhandel siehe Quellen und Forschungen IX 5. 8. 349: Wie kann die "genuesische" (?) Indiktion XV zu Juli 1153 passen? Mir scheint, hier hat Davidson's mit Recht einen Irrtum in der Datierung behauptet<sup>4</sup>). S. 348: Honorius III. ist unzufrieden, dab Gelder der Kurie durch Bolognesen nach Rom befördert wurden: man war also damals mit dieser Beförderung noch nicht vertraut, weil sie für die noch unbedeutenden Beziehungen zu teuer war. Gottlob hätte sich die Stelle für die Kreuzzugsteuern nicht entgehen lassen sollen. S. 353 wird ein Konsortium von Römern und Senesen im Jahre 1217 erwähnt. S. 352 ff. und an andern Stellen sind zwar die Namen der

Im übrigen muß betont werden, daß Schaube den von Davidsonn und im Anschluß an ihn von Schulte nicht ganz richtig gedeuteten lucchesischgenuesischen Handelsvertrag zuerst in seinem Wesen erkannt hat.

Seneser Kaufleute, die ins Ausland Handel treiben, stets sehr genauverzeichnet, doch die Zugehörigkeit zur Firma, die bei diesen Gesellschaften von z. T. 50 bis 60 an sich meist unbedeutenden Socii alles Interesse hat, nicht immer untersucht. Das bezieht sich teilweise auch auf Florenz und andere Städte und geht im letzten Grunde auf die prinzipiell nicht immer scharfe Scheidung von Binnen- und Seehandel - oder besser von Industrie- und Großhandelsstädten - zurück; für die Seestädte bedeutet der Name des Einzelkaufmanns, der mit einer Reihe von andern vorübergehend und abwechselnd durch "commenda" verbunden ist, alles. Das ist aber das einzige, das gegen die mustergültige Darstellung des italienischen Exporthandels ins Ausland einzuwenden wäre. S. 354 bietet der Fall des verschuldeten Bischofs von Chalons (1231 ff.) ein neues Beispiel für die von mir (Festgabe für Finke 149 Ann.) für diese Zeit angenommene kuriale Praxis, keine prozentualen Verzugszinsen anzuerkennen. S. 355: Ich glaube nicht an die von S. konjizierten vielen privaten Schuldner der Senesen in Frankreich. Mit solchen Kleinigkeiten, die das Geschäft sehr umständlich machen mubten, gab man sich dort nicht ab. Es ist richtig, daß wir bisher zwischen 1239 und 1253 keine kuriale Prälatenanleihe bei Senesen kennen; aber 1243 (BERGER n. 347) kam die Kurie doch den Senesen schon sehr entgegen, und am 25. Februar 1253 sankt mierte Innocenz IV, bereits den großen Anleihevertrag des Volterraner Bischots mit den Bonsignori (Quellen und Forschungen IX 294). Wichtig ist. daß wir nun die wirtschaftlichen Grundbedingungen der Beziehungen Sienas zu Pisa — die ja seit der Regierung Friedrichs II. bis zum Ende der stautischen Epigonen von traditioneller Herzlichkeit waren kennen lernen, die Notwendigkeit des Seeverkehrs mit Frankreich über Pisa, als Ersatz für den durch die Lombardenkriege gefährdeten Landund Karawanentransport. Für die Unterbrechung dieses ursprünglichen Normalzustandes ist besonders auf die auch von S. angeführte Erkunde bei Davidsohn, Forschungen zur Geschichte von Florenz III 7 und 24 hinzuweisen. S. 364: ,feriae de Landi' bedeuten 1219 sicher Lagny und nicht die damals von Italienern noch nicht aufgesuchte Pariser Lendit-Messe. Eines der frühesten Zengnisse für italienischen Handel nach den Champagner Messen möchte ich zu diesem Kapitel, das die kommerziellen Beziehungen Italiens zu Frankreich meisterhaft nachweist, noch nachtragen: in der von Kehr-Schiaparelli, Papsturkunden in Friaul, Göttinger Nachrichten 1899, 280 edierten, von Schulte 262 erwähnten Urkunde Cölestins III. für Aquileja wird eine Schuld bei Piacentiner Kauffeuten erwähmt, die auf nondus Trecense in gemacht ist

<sup>1)</sup> Kurz erwähnt sei, daß in der umsichtigen Dissertation von RUDOLF (2018 HECKEL): Das päpstliche und sizilische Registerwesen (Berlin 1906) der etwa 1227 entstandene "Libellus petitionum" des Kardinals Guala zum eisten Male gedruckt ist, der in 321 die Formel für einen Kreditbrief eines Klosters für seinen nach Rom reisenden Prokurator enthält. Er ist "universis mercateribus Romanis et allis" adressiert, spiegelt also die Verhältnisse jener Zeit getreu wieder, wo die Römer ihre Beteiligung am Kreditgeschäft nur in Verbindung mit andern Plätzen aufrecht erhalten komten. Er trägt das Datun 1226 und setzt Bezahlung "ad nundinas Trescentes" (lies Trecenses) fest:

und deren Zinsen de feria in feriam lauten! Ebenso vollständig wird dann das Material für den Handel der Italiener mit England - bisher batten wir nur die treffliche Arbeit von Patetta (Bull, sen. IV) über den senesischen - und Deutschland verwertet. Noch interessanter ist mir der Abschnitt über den Handel der Mittelmeerromanen untereinander. Der zweite Teil davon, das provencalisch-katalanische Gebiet betreffend. ist freilich bis auf geringe Ausnahmen ebenso als Auslandshandel der Laliener aufzufassen, wie der nach Nordfrankreich, und ich hätte lieber gesehen, wenn er dort abgemacht worden wäre; aber im übrigen ist es fast von größerer, jedenfalls wirtschaftlich und kulturell von nachhaltigerer Wirkung gewesen, wie sich Italien auf seinem Inlandsmarkt bewegre. Da sind nun die südlichen Landschaften und die Inseln, die teilweise von den Seestaaten genau so behandelt wurden wie der Auslandsmarkt, von dem wieder im 14. Jahrhundert Florenz Getreide und Rohstoffe in Menge ausführte, ganz wie aus den kulturarmen Sarazenenländern; oft aber war unter dem Schutze einer starken, sehr absolutistischen, sehr "merkantilistischen" Monarchie, besonders unter Friedrich II., das Königreich Sizilien für die italienische Handelswelt fast unzugänglich. Jedenfalls waren die kommerziellen Verhältnisse zu der einen oder andern Seemacht stets durch politische Rücksichten der Regierung bestimmt, und das ließ auf die Dauer keine festen und gesunden Beziehungen entstehen. Im internen Handel war noch immer das allmählich auch diese geringe Bedeutung einbüßende Amalfi am rührigsten. Das Normannenreich Lockte die Staufer durch seinen sprichwörtlichen Reichtum; es wer aber nicht jener gesunde, nationale Kraft und Kultur spendende Wohlstand, der fast mehr auf der unterschiedslosen Tüchtigkeit des Volkes als auf den Gaben der Natur beruht, es waren die aus Zöllen und drückenden Lasten der zu Arbeitssklaven herabgedrückten niederen Bevölkerung von der Regierung angesammelten Schätze; selbst die Fürsorge des letzten Stauferkaisers

beides allerdings nur in dem von Hil and in die Noten verwiesenen Kodex von Tours, während der dem Text zugrunde gelegte Pariser Kodex den Text zu bessern sucht, wo er ihn nicht versteht, und hier wie sonst geradezu Unsinn bietet: auch tilgt er die tatsächlichen Namen und Daten und ersetzt sie durch ,N.', .tali loco et tempore usw. In der Einleitung hat P.: ,his quinque principalibus (!) et verbis utimur, T. richtig "principalibus utimur verbis". n. 1 P.: violenti . . . iniectione, T. richtig "violenta"; n. 10 P. "appellationem deferentes, T. richtig appellationi deferentes. So geht es fort. T. enthält auch den Autornamen und in unserer Formel Jahr und Zahlungsort, wie auch sonst mehr Namen. Um einen brauchbaren Text zu erhalten, müßte man T. zugrunde legen, gerade umgekehrt, wie es H. gemacht hat, und sich nicht dadurch voreinnehmen lassen, daß er Verlesungen enthält. Er ist zuverlässig. Das genügt aber noch nicht. P. geht unabhängig auf die gleiche Vorlage zurück und wird stellenweise nützen: die Vorlage selbst war ein durch Gualas Tod (1227) unvollendet gebliebenes Konzept mit Korrekturen, neben denen bisweilen der erste Text ungetilgt blieb (z. B. n. 9: ,usque ad finem calculum productis testibus'; eins, wohl ,calculus', ist Verbesserung; in n. 8 sind die bei T. fehienden Schlußworte ,et modo de causa appellationis' ein unverarbeiteter Nachtrag). Berücksichtigt man das, so ist ein endgültiger Text unschwer herzustellen.

wurde durch Kriegslasten, Fiskalität und Monopolsucht wettgemacht, und als die endlosen Feldzüge das Land auf die entscheidende Probe stellten, da hat es versagt. — Viel ersprießlicher und wegen ihrer Eigenart anziehend ist der Handelsverkehr von Ober- und Mittelitalien — die, im Gegensatze zur Antike, seit der langobardischen Eroberung bis zum heutigen Tage viel enger zusammengehören als zu dem scharf geschiedenen Unteritalien — unter sich. Die Beziehungen der Sectidite des Westens zu Rom und untereinander, zu der Poebene und Binnentoskana, zu der Adria, der Handel innerhalb des Adriatischen Meeres und von da ins Innere, das sind so verschieden geartete und doch für die Wirtschaft und Kultur so wichtige Fäden, daß es unmöglich ist, hier über einen Hinweis hinauszugehen.

Leider ist der Untergang der pisanischen Macht im Kriege mit Genua, Karl von Anjou und den toskanischen Guelfen (1284 Schlacht bei Meloria) nicht mehr berücksichtigt, der hier einen guten Abschluß gemacht hätte, weil später ganz neue Verhältnisse, direkter Verkehr von Florenz mit dem Auslande, Alleinherrschaft und Rivalität von Genua und Venedig, beginnen. Das wird wenigstens teilweise durch eine ansprechende kleine Arbeit von David Alexander Winter, Die Politik Pisas während der Jahre 1268-1282, Diss. von Halle-Wittenberg, Halle (1906), 75 S. 8°, ersetzt, der mit gründlicher Berücksichtigung der Literatur die Verwicklungen Pisas mit den Guelfen seit dem Ende der Staufer bis unmittelbar vor den Entscheidungskampf verfolgt, der in dem drängend folgerichtigen, dramatischen Gang der Ereignisse nur durch die eigentümliche Episode Gregors X. und Rudolfs von Habsburg in Toskana einen Augenblick zurückgehalten wird. Das Buch enthält fast nur politische Geschichte und sei nur erwähnt, weil es der Wirtschaftsgeschichte eine wichtige, aber bisher schwer zugängliche Zeit erschließt. Natürlich kann das nichts Endgültiges sein, da die Archive nicht benützt sind; so erklären sich auch die zahlreichen fehlerhaften Namensformen. Die falsch wiedergegebenen Ortsnamen und italienischen Buchtitel mögen dem Anfänger zugute gehalten werden. Die Anregung zu dem dankenswerten Versuche gab Sternfeld.

Von Schaubes letzten Abschnitten, die sich mit Wasser- und Landwegen und den dazugehörigen Abgaben, mit Repressalien, Herbergswesen, Maßen und Gewichten, Handelsbeschränkungen, kaufmännischen Vertretungen beschäftigen und ein reiches Wissen untzbar machen, war schon kurz die Rede. Wenn wir jetzt den skizzierten Inhalt als Ganzes überblicken, werden wir dem Autor für die vielfache Förderung danken müssen, die verschiedenste Zweige der Wissenschaft durch sein Buch erhalten haben.

Rom.

FEDOR SCHNEIDER.

## De quelques publications récentes relatives à l'histoire coloniale de la France (1903-1904).

Paul Masson: Histoire des Etablissements et du Commerce français dans l'Afrique Barbarresque (1560—1793; Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc). Paris, Hachette, 1903, in-8° de XXII—678 p.—Henry Weber: La Compagnie française des Indes (1604—1875). Paris, Arthur Rousseau, 1904, in-8° de XXXVI—716 p.—Eugène Guénn: La Route de l'Inde. Paris, Hachette, 1903, in-4 de 447 p.—Paul Chemin-Dupontés: Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert. Paris, Augustin Challamel, 1903, in-8° de 151 p.

L'histoire économique et l'histoire coloniale sont beaucoup trop étroitement liées pour que nons ne signalions pas dans cette revue, au fur et à mesure de leur apparition, les ouvrages d'histoire coloniale susceptibles de fournir à l'histoire économique des informations nouvelles, de mettre en lumière des faits encore insuffisamment étudiés. Pour ces raisons, quatre ouvrages, publiés en France dans les années 1903—1904.

émergent de la masse, et méritent d'être retenus.

Io De ces ouvrages, il en est un, l'Histoire des Etablissements et du Commerce français dans l'Afrique barbaresque, qui comble vraiment une lacune de la littérature historique française. Son auteur, M. PAUL Masson, professeur d'Histoire et de Géographie économiques à l'Université d'Aix-Marseille, a consacré, depuis plusieurs années déjà, tous ses loisirs à étudier l'histoire du commerce français, et surtout du commerce marseillais, dans la mer Méditerranée dans les temps modernes. A l'aide des sources qui lui avaient déjà servi naguère pour écrire son excellente Histoire du Commerce français dans le Levant au XVIIe siècle 1), c'est à dire surtout à l'aide des documents conservés dans les Archives des Ministères des Affaires Etrangères et de la Marine 2), dans les Archives de la Chambre de Commerce de Marseille, enfin au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, M. Masson a fait un livre très scientifique, plein de tant de renseignements nouveaux et de faits précis, que tout historien du commerce ou des tentatives d'établissement des Français dans les Etats Barbaresques aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles devra désormais débuter par y recourir. De tous les travaux antérieurs, en effet, - dont on trouve au début de l'ouvrage (p. XVII-XXII) une précieuse et abondante bibliographie, - M. Paul Masson a pris la "moëlle substantificque"; à tous, en particulier aux études du regretté H. DE GRAMMONT et aux consciencieuses publications de textes de M. Eugène Plantet, il a apporté d'intéressantes rectifications de détail et d'utiles compléments d'information, et on ne pourra désormais s'en servir qu'en les contrôlant sans cesse à l'aide de l'Histoire des Etablissements et du Commerce français dans l'Afrique barbaresque.

2) On sait que les Archives du Ministère de la Marine sont maintenant déposées aux Archives Nationales.

Paris, Hachette, 1897, in-8" de XXXIII-533-XXXIX pages, et carte des consulats et vice-consulats du Levant vers 1715.

Il est difficile d'analyser un ouvrage aussi considérable, à tous égards, que celui de M. Paul Masson; les lecteurs de la Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte ont d'ailleurs pu naguère, en prenant connaissance des pages que l'auteur a données à cette revue 1), se rendre compte par eux-mêmes de la sûreté et de la précision des informations de cet historien, de la valeur de son œuvre. Bornons-nous donc à indiquer sommairement les conclusions que le laborieux professeur tire de sa minutieuse étude. A partir de la fin du XVI siècle, de nombreux compétiteurs: Anglais, Hollandais, Danois, Suédois sont venus disputer aux vieilles cités méditerranéennes du moyen-âge le trafic dont elles avaient eu jusqu'alors le monopole; Venise, Gênes, Florence, ne surent pas, en face de ces rivaux envahissants, conserver leurs anciennes positions. Marseille seule lutta avec succès, et réussit, en dépit des attaques répétées et parfois même des coalitions de ses adversaires, à maintenir "pendant près de trois siècles la prépondérance du commerce et du nom français dans toute l'étendue de la Barbarie". Tandis que, pour sauvegarder le commerce méditerranéen, et surtout le commerce du Levant, les ministres du roi de France entraient, comme ceux des autres puissances chrétiennes, en correspondance suivie avec les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger et avec les chérifs du Maroc, des téméraires ne craignaient pas de s'établir en Barbarie même et d'y tonder des "échelles", d'y obtenir des concessions que différentes compagnies entreprirent successivement d'exploiter. A vrai dire, les efforts de ces compagnies ne furent guère couronnées de succès; "jamais le commerce des Français ne fut réellement important en Barbarie; jamais leurs établissements ne prirent un grand développement". Ecrire l'histoire de ces établissements et de ce commerce n'en est pas moins faire une œuvre d'une réelle importance historique, car c'est vraiment écrire l'histoire des origines des possessions françaises du Mâgreb el Aksa et raconter comment y fut établie et maintenue l'influence française, comment y fut préparée la conquête; "aucun exemple, dit tres justement M. Masson (p. VIII) ne montre mieux comment l'expansion d'un pays au dehors peut être préparée par de lointaines et obscures entreprises".

En même temps qu'un chapitre d'histoire coloniale, M. Masson a écrit un chapitre d'histoire locale; car ses recherches sur le commerce et les établissements français dans l'Afrique barbaresque l'ont amené à élucider plus d'un point obscur de l'histoire de Marseille. On le comprendra aisément en pensant que "les Marseillais furent à peu près les seuls, pendant plus de deux siècles, à représenter les Français en Afrique, sauf au Maroc où les Ponantais jouaient un certain rôle. Sans doute, des capitaux souvent importants furent fournis aux diverses compagnies d'Afrique par des habitants de Paris ou d'autres villes, mais la direction de ces compagnies fut toujours à Marseille; leurs agents et les directeurs des comptoirs furent toujours Marseillais; Marseille fut toujours le point de départ et de retour de leurs navires».

<sup>1)</sup> Une dernière Compagnie de l'Ancien Régime: la Compagnie Royale d'Afrique (1741—94). Vierteljahrschrift . . ., t. I, 1903, p. 235—276.

A joutons que les Marseillais se montrent, dans l'ouvrage de M. Masson. sous un jour tout différent de celui sous lequel on a contume de les envisager: pleins d'activité, d'énergie, de patience et de persévérance, incapables de découragement ni de lassitude, luttant avec une merveilleuse opiniatreté contre une mauvaise fortune persistante. Sans doute ils ont parfois commis de lourdes fautes; ils n'en ont pas moins été pour la politique royale d'excellents collaborateurs et de véritables pionniers

de l'influence française dans l'Afrique du Nord.

Ils l'auraient sans doute été de manière plus complète s'ils ne s'étaient pas continuellement jalousés et contrecarrés les uns les autres, et si l'octroi d'un privilège exclusif à quelques-uns d'entre eux n'avait pas suscité entre les Compagnies auxquelles appartenaient ces derniers et les négociants français établis à Tunis ou à Alger une rivalité dont la France ne tira naturellement aucun bénéfice. Mais comment pouvait-il en être autrement alors que les nombreuses compagnies commerciales successivement pourvues du privilège de l'exploitation des Concessions barbaresques se trouvaient dans une "situation spéciale, unique même"? En effet, ces compagnies "avaient un monopole, et cependant elles eurent toujours à lutter contre la concurrence des négociants particuliers, parce que leur monopole n'existait que pour les Concessions, dont le territoire était peu étendu; les capitales barbaresques, Alger et Tunis, resterent toujours en dehors. Il y eut donc, pendant plus de deux siècles, sur cette côte d'Afrique, une rivalité acharnée et intéressante entre les compagnies et le commerce privé". Sous ce nouvel aspect, - je veux dire l'histoire des compagnies commerciales sous l'Ancien Régime, — le travail de M. Masson présente encore un très vif intérêt; et l'on peut répéter sans crainte, après avoir comparé son récit détaillé avec quelques pages inexactes et imprécises consacrées naguère par M. P. Bonnassieux au même sujet 1), que son livre raconte scientifiquement pour la première fois l'histoire des différentes compagnies privilégiées de l'Afrique du Nord.

Est-ce à dire qu'il ne soit pas possible d'adresser la moindre critique à l'Histoire des Etablissements et du Commerce Français dans l'Afrique Barbaresque? En dépit de ses efforts répétés, de ses scrupuleuses recherches dans les dépôts d'archives et dans les ouvrages imprimés, M. Masson a ignoré plus d'un document, même déjà publié, dont il eût pu tirer bon parti. Sur les origines du commerce français au Maroc, par exemple, nombre de renseignements utiles lui ont échappé; le Catalogue des Actes de François I lui eût fait connaître le nom du marin qui conduisit au royaume de Fez, en l'année 1533, le capitaine Piton<sup>2</sup>); l'ouvrage du baron A. DE RUBLE sur Antoine de Bourbon et

1) Les grandes Compagnies de Commerce: livre III, France, chap. II, Afrique (Compagnies formées en France pour favoriser le commerce avec

l'Afrique), §§ 1 et 2 (p. 181—223).
2) N° 6720. "Bar le Duc, 27 janvier 1533 (1534). Mandement au trésorier de l'épargne de payer à Baptiste Auxillian, maître de la galéasse le Saint-Pierre, 225 livres tournois en récompense de ses services et pour avoir conduit au royaume de Fez le feu capitaine Piton" (Catalogue . . .. t. II. p. 605).

Jeanne d'Albret lui eût révélé les curieux projets de conquête d'une ville du Maroc formés en 1559 par le roi de Navarre Antoine de Bourbon et le nom de ses agents dans les pays du nord-ouest de l'Afrique 1); enfin le volume de Louis Pâris intitulé Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François II lui eût appris que, des 1560, un navire de Marseille était venu faire du commerce sur cette côte atlantique du Maroc<sup>2</sup>) qu'un peu plus tard, de 1567 à 1598, ont certainement fréquentée avec quelque continuité (les documents analysés par Gosselin et par les frères Ch. et P. Bréard en font foi) des navires normands partis de Honfleur et de Rouen 3). Le dépouillement de L'Inventaire des Arrêts du Conseil d'Etat pour le règne de Henri IV publié par M. Noël Valois cút permis d'autre part à M. Masson de douter de l'octroi aux frères de Moissac, en 1600, du titre de gouverneurs du Bastion de France 1). Ces exemples, qu'il ne serait pas impossible de multiplier, suffisent à prouver que des documents très accessibles peuvent sur différents points corroborer, préciser ou compléter le travail très intéressant et très neuf du savant professeur de l'Université d'Aix-Marseille.

C'est encore ce que nous avons constaté à propos de la curieuse histoire de l'île de Tabarka entre 1730 et 1742. M. Massox montre rès justement (p. 392) le ministre Maurepas préoccupé dès 1725 de l'acquisition de cet îlot, et chargeant le chevalier de Caylus, en 1731, de vérifier l'exactitude d'un plan qu'il lui envoie. N'est-ce pas à cette vérifieation qu'il convient de rattacher un plan manuscrit sur huilé, conservé au Ministère de la Guerre aux Archives des Cartes 9)? Ce plan, daté de l'année 1732 et œuvre d'un nommé Vorguin, est accompagné d'une légende assez développée fournissant sur l'île de Tabarka un certain nombre de renseignements d'une grande précision et d'un réel intérêt. "Il y a au N., y lisons-nous, un fort triangulaire où réside le gouverneur, y yant (sie) 24 pièces de canon montéjes]; il est placé

Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, t. II, p. 97. Cf. Louis Paris: Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François II, p. 506-507.

<sup>2)</sup> C'est ce que Buade raconte à Mr de Limoges; tombé malade à Fez, il y demeura jusqu'à ce qu'il se trouvât mieux, puis "je ... partis, dit-il, de Fez et m'en vins en Vacques, a troys journées dudit Fez, dans uny navire de Marseille qui estoit venu audit Fez en marchandise. Ce navire avoyt affaire en ceste ville pour charger des tonneaux pour Marseille ... "(Pâris, ouv. cité, p. 508).

<sup>3)</sup> Gosselin: Documents authentiques...pour servir à l'histoire de la Marine normande, p. 153-154, 155, 156; Charles et Paul Bréard: Documents relatifs à la Marine Normande et à ses armements aux XVIs et XVII et de la Region de

XVII<sup>e</sup> siècles . . . , p. 38—39.
4) V. le n° 5. 774: "8 février 1600. Arrét confirmant les privilèges de l'ancienne compagnie du corail, et ordonnant que les frères Thomas et Antoine de Lanche, sieurs de Moissac, seront entendus au Conseil au sujet du titre de gouverneurs qu'ils s'attribuent à Mascara [= Mascaretz, la Calle] en Barbarie" (Investigier t. II n. 5)

<sup>(</sup>Inventaire . . , t. II, p. 5).
5). "Plan de l'Isle de Tabarco (sic), Levé par le sieur Vorguin en 1732"
(Ministère de la Guerre, Archives des Cartes, 6. D. 24).

sur le plus haut de l'isle. On y voit encore au milieu sur la crête qui règne tout le long une tour [h]exagone et 4 canons. A l'Est du fort triangulaire, il y a un petit fort ruiné; au S., à 50 toises du moulin à vent, il y a un fort irrégulier razé à moitié et couvert; il y a 6 canons. C'est là que commence le terrain praticable, car le reste du côté de la mer est impraticable. Il y a 80 soldats pour la garde de l'Isle, et 32 bateaux corailleurs dans chacun les quels (sic) il y a 8 hommes; tout compris, femmes et enfants, il peut v avoir 1500 ames dans cette Isle . . . On ne boit dans toute l'Isle que de l'eau de citerne." Il semble inutile d'insister sur l'importance que présentent de tels détails pour qui songe à occuper l'île de Tabarka; les renseignements que donne Vorguin sur le port même de Tabarka et sur la possibilité de l'améliorer ne sont pas moins dignes d'attention et cussent pu fournir à M. Masson matière à quelques lignes intéressantes. - Est-ce parce que les négociations entre Français et Génois semblaient sur le point d'aboutir que le rédacteur du Monde Augustin attribue un peu plus tard, en 1737, la possession de l'ilot à "quelques marchands françois" 1)? Il est difficile de le dire. En tout cas, le texte de Vorguin cité plus haut semble bien autoriser à penser que, des 1732, plusieurs personnes songeaient à s'emparer par la force de l'île de Tabarka, et à faire au détriment des Génois ce qu'exécuta le bey de Tunis en 1741, ce que tenta de réaliser pour le compte de la France Saurins-Murat l'année suivante. On sait comment ce coup de main échoua; M. Masson l'a très brievement raconté (p. 395—396) en se servant, non seulement de documents français publiés et inédits, mais aussi du Mechra el Melki, cette intéressante chronique tunisienne du règne des quatre premiers beys husseinites qu'a écrite Mohammed Seghir ben Youssef, de Béja, et qu'ont traduite en français M. M. VICTOR SERRES et MOHAMMED LASRAM.

Cette constatation nous ramène à notre point de départ. Reconnaissons donc, sans insister davantage sur des critiques de pur détail, que, dans l'ensemble. l'Histoire des Etablissements et du Commerce Français dans l'Afrique barburesque est un ouvrage excellent. Des études particulières pourront sans doute le compléter et le préciser sur plus d'un point; mais elles ne prendront toute leur valeur qu'une fois replacées dans les eadres généraux que M. PAUL MASSON à le mérite d'avoir tracées le premier d'une main sûre.

H° Pour ne pas être, comme le travail de M. Masson, l'œuvre d'un mattre, le livre de M. HENRY WÉBER sur la Compagnie français des Lules présente cependant un réel intérêt. Cette thèse de doctorat e droit a en effet le grand mérite d'avoir été rédigée à l'aide des documents originaux que son auteur a consultés, soit dans les différents

<sup>1) &</sup>quot;Vis à vis de cette ville [Tabarka], il y a une isle de même nom qui n'en est éloignée que de deux milles. Quelques marchands françois possèdent cette isle et ils y tiennent une garnison de 200 hommes dans un fort qu'ils ont fait bâtir, et des munitions de guerre pour la sureté du commerce et de la pesche du corail; mais ils sont contraînts de payer 4000 écus au Bacha de Tunis et 2000 à celny d'Alger" (Le Monde Augustin, année 1787. Bibliothèque de la Ville de Vendôme, manuscrit 297, p. 17).

dépôts d'archives de Paris, soit à l'Arsenal de la Marine à Lorient. où sont demeurées en partie les archives de la Compagnie des Indes. Pressé par le temps, M. Wéber ne s'est pas tant efforcé d'y donner aune histoire complète de la Compagnie française des Indes' que d'y esquisser aune étude méthodique, quoique rapide, des différents aspects d'une institution qui a joné dans l'histoire économique de notre pays un rôle des plus considérables" (p. XXIV). Même ainsi réduite, l'œuvre demeure vraiment importante; M. Henry Wéber, s'il n'a pas heureusement rempli tout son programme, a su du moins en traiter certaines parties avec un réel talent, et ce nous est une raison suffisante pour nous arrêter quelque peu sur son livre, dont plusieurs chapitres sont vraiment neufs et marquent un réel progrès sur les monographies consacrées antérieurement à la Compagnie des Indes du XVIII° siècle, à la

compagnie fondée par Law en 1719.

Bien que cette compagnie ne soit dans l'ouvrage de M. Henry Weber qu'un anneau d'une chaîne, ou encore une des phases successives de l'évolution d'un corps unique (ce sont là des expressions qui se trouvent à la p. XXII), c'est sur elle qu'a porté tout particulièrement l'effort de l'auteur. Non content d'en retracer soigneusement l'histoire dans les chapitres I à VI de la troisième partie et dans le chapitre I de la quatrieme partie de son livre, il en a étudié les différents rouages avec une conscience méritoire, consacrant à son administration métropolitaine et coloniale, à son commerce, à sa marine, à ses finances, une série de chapitres (3º partie, ch. VII à X) extrêmement intéressants et vraiment neufs, où abondent les renseignements précis (noter en particulier, aux p. 520-524, un tableau de la flotte de la compagnie entre 1719 et 1769, établi d'après la collection des rôles d'armement conservés aux archives du Commissariat Général de Lorient) 1). M. Wéber a aussi fort bien montré comment la Compagnie des Indes de 1719, dont le privilège fut suspendu dès le 13 août 1769, s'est perpétuée en réalité jusqu'en 1793 (p. 661-666), et comment la Compagnie créée par Calonne en 1785 prolongea son existence jusqu'au 15 mai 1875 (p. 667-675). Ce sont là de véritables mérites, qui suffisent à expliquer l'estime dans laquelle nous tenons le travail de M. HENRY WÉBER.

Il nous faut malheureusement, à côté de ces éloges, formuler un certain nombre de critiques et de réserves, dont la prenière porte sur la manière même dont l'auteur a compris son sujet. "La Compagnie française des Indes, écrit-il dans son Avant-Propos (p. XXII), est une chaîne composée de plusieurs anucaux; son nom et son programme ont été en effet revendiqués depuis sa fondation par six compagnies successives, et cette multiplicité [est] plus apparente que réelle . . . On trouvera en effet, dans le cours de cette étude, des preuves répétées

<sup>1)</sup> M. Wéber s'est donné beaucoup de peine pour dresser cette liste. N'a-t-il donc pas trouvé au Commissariat Général de la Marine de Lorient, dans les Archives de la Compagnie des Indes, un répertoire de mille navires expédiés par la Compagnie du 22 juin 1718 au 12 avril 1771? Cette liste très soigneusement dressée existait, il y a quelques années encore, au "Répertoire général des papiers du bureau des armements de Lorient".

de l'existence entre elles des liens de filiation les plus étroits . . . En outre, . . . de ces Compagnies elles-mêmes, . . . les dernières se considérèrent toujours comme constituant toujours avec les premières un tout entre les parties duquel les distinctions devaient être tenues pour secondaires." Si, pour les quatre dernières de ces Compagnies, nous sommes absolument d'accord avec M. Wéber, du moins sur la question des liens de filiation, il nous est par contre impossible de le demeurer pour les deux premières, qui constituent, durant la fin du règne d'Henri IV et le début de celui de Louis XIII, quelque chose de tout à fait autre. Entre la Compagnie de 1604 et la Compagnie des Moluques de 1615 d'une part, et d'autre part la Compagnie de 1642, qui ne vise que Madagascar et les rivages et les îles de la partie occidentale de l'Océan Indien, il y a de grandes différences; et il est permis de se demander si Richelieu, qui approuva les projets du capitaine Rigault, cut concédé des privilèges aussi étendus à une compagnie constituée pour le commerce des Indes Orientales elles-mêmes. Ni ses conseillers. — le chevalier Isaac de Razilly entre autres, ni le cardinal lui-même n'ont cru que les Français fussent vraiment susceptibles d'y réussir. "Je n'entre point, lit-on dans le Testament Politique d'Armand Duplessis, cardinal duc de Richelieu<sup>1</sup>), dans le détail du commerce qui se peut faire aux Indes Orientales et en Perse, parce que l'humeur des François étant si prompte qu'elle veut la fin de ses désirs aussi-tôt qu'elle les a conçûs, les voiages qui sont de longue haleine sont peu propres à leur naturel. Cependant, comme il vient grande quantité de soie et de tapis de Perse, beaucoup de curiositez de la Chine, et toutes sortes d'épiceries de divers lieux de cette partie du monde qui nous sont d'une grande utilité, ce négoce ne doit pas être négligé". Cette dernière phrase semble indiquer que Richelieu. s'il en avait eu le temps, eût porté son attention de ce côté; mais la mort ne le lui ayant pas permis, c'est Colbert qui, le premier, s'est sérieusement préoccupé du commerce de l'Extrême-Orient, sur la route duquel Madagascar lui a d'abord paru devoir être une excellente escale; aussi a-t-il eu grand soin de faire de la Compagnie des Indes Orientales fondée en 1664 l'héritière de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, pouvaient prétendre à la colonisation ou à l'exploitation de l'Ile de Saint Laurent des Portugais.

Comment Colbert y arriva-t-il? M. Henry Wéber l'a incomplètement indiqué à la page 120 de son livre, mais il eût pu être plus précis, nous semble-t-il. D'ailleurs sans nous préoccuper des documents inédits qu'a mis en lumière, à peu près au moment où paraissait le volume dont nous rendons compte, M. Charles de La Roncière dans un remarquable article sur les Routes de l'Inde . . . au temps de Henri IV (R. des Questions Histor., t. LXXVI, 1er juillet 1904. p. 157—209), et en nous bornaut aux textes déjà publiés, que d'inexactitades et d'imprécisions eût pu éviter, que de lacunes eût pu combler M. Henry Wéber s'il eût pris soin de dresser une bibliographie plus complète et plus précise que

Seconde partie, chapitre X, section 6 du tome II de l'édition d'Amsterdam de 1708.

celle des p. XXXIII—XXXV! Un ouvrage sur lequel nous reviendrons tout à l'heure et publié dès 1903 lui eût fourni sur le premier voyage d'Augustin de Beaulieu à Sumatra des indications qu'il a ignorées (p. 64) et lui eût prouvé que le capitaine Lelièvre n'a pas été le compagnon du capitaine rouennais en 1616 (cf. également La fin d'un corsaire honfleurais: le capitaine Lelièvre, par Eugern Guern. Paris, Maurice Prudhomme, 1902, in-8º de 24 p.); le précieux recueil de Documents relatifs à la marine normande et à ses armements aux XVIe et XVIII siècles de MM. Charles et Paul Bréard) lui cût montré que les équipages de la "flotte de Montmoreney" n'étaient pas hollandais comme le donne à penser la note 1 de la p. 65, et les "Mémoires du voyage aux Indes Orientales du Général Beaulieu en 1619» publiés par Théxenot au tome 1 de son Recueil de divers voyages carieux

eussent pu être pour lui un texte à utiliser.

Plus utiles encore cussent été pour M. Henry Wéber les "Documents inédits relatifs à la constitution de la Compagnie des Indes Orientales de 1642" publiés en octobre 1898 dans le Bulletin du Comité de Madaguscar (p. 481-503); il en ressort avec une certitude absolue que le capitaine Rigault fut le fondateur de cette Compagnie, dont le nom officiel ne fut aucun de ceux qui lui ont été attribués par les historiens, mais celui de "Compagnie françoise des Indes Orientalles", et que, - contrairement à ce qu'on affirme trop souvent, et à ce que M. Wéber a répété après tant d'autres (note 4 de la p. 73), l'évangélisation de Madagascar ne fint aucune place dans les préoccupations des fondateurs de la nouvelle compagnie; leur but précis, comme l'organisation administrative de l'association fondée en 1642 se dégagent avec netteté et précision de ces textes, qui permettent de ramener à un objet surtout, et même presque exclusivement commercial la création de la Compagnie des Indes Orientales de 1642. Flacourt lui-même, inexactement cité par M. Wéber (p. 73), le donne nettement à entendre: "L'an mil six cens quarante-deux, écrit-il au début de sa Relation (éd. de 1658, p. 193), le sieur Rigault ... obtint de feu Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Duc de Richelieu . . ., pour luy et ses associez, la concession et privilege d'envoyer seuls en l'Isle de Madagascar et autres Isles adjacentes, pour là y eriger colonies et commerce, ainsi qu'ils adviseroient bon estre pour leur traficq, et en prendre possession au nom de sa Majesté Très-Chrestienne, laquelle concession leur fut octroyée pour dix années, à l'exclusion de tous autres, sans la permission des Associez, qui pour cet effet formèrent une Compagnie". Ni cette phrase, ni les textes publiés dans l'article auquel nous renvoyons ne permettent de voir dans la création de la Compagnie des Indes Orientales de 1642, comme le veut faire M. Wéber (p. 73), "une évolution notable dans la politique maritime française aux Indes". Un article des statuts de la même association (art. 4) permet aussi de rectifier une assertion erronée de Flacourt; la Compagnie des Indes Orientales, dont l'acte de constitution est daté du 30 avril 1642, n'a pas pu armer ni fréter pour Madagascar le Saint-Louis au mois

<sup>1)</sup> V. le chapitre V: Armements pour les Indes Orientales (p. 215-226).

de mars précédent, comme l'affirme à tert cet auteur, mais son fondateur Rigault a profité du départ de ce navire pour faire passer dans l'île quelques hommes "louez pour ledit païs" et placés sous le commandement de Prony. — Ainsi, sur les débuts de la Compagnie de 1642, M. Wéber n'est pas aussi bien documenté qu'il lui eût été facile de l'être; et en serrant de près la "relation" de Flacourt, en utilisant les premières pages du factum qui est relié à la fin de la plupart des exemplaires de l'édition de 1658¹) et quelques autres documents, notre auteur eût pu préciser plus qu'il ne l'a fait l'histoire de la même Compagnie entre 1642 et 1654.

Il fût également arrivé à un résultat plus satisfaisant si, pour les années suivantes, il avait utilisé la thèse de M. A. Malotet sur Etienne DE FLACOURT 2) et les documents inédits ou peu connus qui y sont cités ou publiés, en particulier les textes retatifs à la Compagnie émance de celle de 1642 qui fut constituée et pourvue de statuts en 1656 et dont Cazet semble avoir été l'âme 3). Sur les agissements, encore trop mal connus, du maréchal de la Meillerave et de Fouquet, sur leur rivalité, M. Weber eut pu très facilement être, non pas à peu près complet (on n'aura chance de le devenir que le jour où auront été retrouvés les papiers commerciaux et coloniaux de ces deux grands personnages), mais du moins un peu plus précis, et les historiens lui en eussent été reconnaissants. Ils l'eussent de même remercié d'avoir nettement indiqué par quelle décision royale la Compagnie de 1664 hérita des droits et des prétentions des derniers associés de 1642 et de 1656, et comment Louis XIV servit d'intermédiaire entre le Duc de Mazarin et la nouvelle association. Pour le premier point, le texte essentiel est l'article XXIX de la célèbre déclaration du mois d'août 1664 portant Etablissement d'une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales. "En tant que besoin est, y lisons-nous, nous avons subrogé ladite Compagnie [de 1664] à celle cy-devant establie pour ladite Isle de Madagascar, en conséquence du contrat de délaissement fait par les intéressez de ladite antienne Compagnie avec les sindics de la nouvelle, . . . que nous avons approuvé et ratifié, approuvons et ratifions par ces présentes". - En ce qui concerne le duc de Mazarin, héritier du maréchal de la Meilleraye, on trouve dans un "Mémoire sur l'affaire de Madagascar au sujet des prétentions des anciens Interessez en la Compagnie de Madagascar" 1) quelques indications qui ont leur prix; en voici le texte: "Led. Sr Mareschal

<sup>1)</sup> Cause pour laquelle les Interessez de la Compagnie n'ont pas fait de grands projits à Madagasear. S. l. n. d., in 4" de 42 p. — Sur ce factum, qu'il nous soit permis de renvoyer à notre article sur la Valeur historique des deux éditions de l'ouvrage de Flacourt (R. de Madagasear, 10 octobre 1900, p. 644—652).

<sup>2)</sup> Etienne de Flacourt ou les Origines de la Colonisation française à Madagascar (1648-1661). Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8" de XVIII-322 p., cartes et grav.

<sup>3)</sup> V. les pages 305-314 de l'ouvrage de M. MALOTET.

<sup>4)</sup> Archivés du Ministère des Colonies, C<sup>5</sup>, Madagascar, carton 1. — Ce mémoire a déjà été analysé et même partiellement cité au tome IX des Mémoires de la Congrégation de la Mission, p. 503—504.

[de la Meilleraye] a faict despence de trois à quatre ceus mil livres pour establir en cette isle l'aucthorité du Roy, une colonie françoise et le commerce pour le bien de ses sujetz; et le Sr Duc Mazariny son filz, pour contribuer de ce qui pouvoit dépendre de luy au service de Sa Majesté, luy en a faict la remise et à la nouvelle Compagnie des Indes par ses ordres sans avoir jamais prétendu aucune indempnité pour ses grandes et fortes despences pour le feu Sr Mareschal son père, estant assez satisfaict d'avoir faict quelque chose en une affaire aussy importante qui fut agreable à Sa Majesté . . . Le seul droiet d'esperence qui estoit resté aud. Sr Duc de la Melleraie (sie) en la possession de l'isle [de Madagascar] a esté remis de très bon cœur [par le duc de Mazarin] entre les mains du Roy pour en disposer ainsy qu'il luy plairoit; . . . et . . . Messieurs de la nouvelle Compagnie, à qui sa Majesté en a faict la remise, jouisse[nt] par la retuion de tous les droitz de cet[te] isle des travaux et de toutes les despeaces dudict feu Sr Duc de la Me[i]lleraie".

Il nous serait facile de multiplier des observations de ce genre; reconnaissons toutefois que la première partie de l'ouvrage de M. HENRY WEBER, constituant vérifablement l'introduction de son sujet, en appelle beaucoup plus que le corps même du livre. Reconnaissons aussi que, en dépit de nos critiques, la Compagnie française des Indes est le meilleur ouvrage d'ensemble qu'il soit actuellement possible de consulter sur l'histoire des grandes associations fondées en France dans le cours des XVIII et XVIII siècles pour le commèrce et la colonisation des

Indes Orientales.

IIIº S'agit-il, non plus des grandes Compagnies françaises, mais de cet épisode capital dans l'histoire économique aussi bien que géographique de notre planète qu'est la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance, il n'est que juste de signaler ici un ouvrage publié en 1903 par M. Eugène Guénin, ouvrage qui, pour appartent à une collection de pure vulgarisation (la "Bibliothèque des Ecoles et des Familles" de la librairie Hachette) et pour être dépourvu de tout appareil critique, n'en mérite pas moins de retenir l'attention; il a été. en effet, rédigé avec beaucoup de soin, à l'aide des sources originales mêmes, et contient un certain nombre de documents nouveaux et d'un incontestable intérêt. La Route de l'Inde, tel est le titre de ce gros volume, dans lequel l'aureur bien connu du livre sur Ango et ses Pilotes s'est attaché à "rechercher et faire connaître en recourant aux sources les plus autorisées, les longs efforts tentés par les nations européennes et la France en particulier pour découvrir la route de l'Inde et s'emparer du commerce de cette riche contrée".

"Portugais, Hollandais, Anglais, Français, ont fait dans ce but des efforts dont (dit très justement M. Guénn) nos rivaux ont su mieux que nous garder le souvenir." Aussi, dans cet ouvrage rédigé à l'usage des jeunes Français, la partie relative aux navigateurs, aux commerçants et aux colons français des XVII et XVII esiècles (car l'ouvrage s'arrête à la cession définitive du territoire de l'ondichéry à François Martin en 1690) a-t-elle été traitée avec un soin tout particulier et avec une grande ampleur. L'historien n'a pas hésité à y insérer le texte intégral

d'un certain nombre de documents typiques, les uns déjà publiés par lui dans le travail dont nous rappelions le titre tout à l'heure (dans les chapitres relatifs à Jean Ango) et dans son étude sur le capitaine Lelièvre (à propos d'Augustin de Beaulieu), d'autres encore inédits, relatifs à un armement effectué en 1607 à Saint-Malo par le comte de Choisy (p. 229—234) ou aux agissements de M. de la Haye dans la mer des Indes (p. 431—436), etc., d'autres mis en lumière par des travailleurs tels que les frères Bréard et l'excellent historien de la marine française qu'est M. Ch. De la Roncière. C'est donc, pour l'histoire du commerce français d'outre-mer, un ouvrage intéressant à plus d'un titre, et digne d'être consulté à l'occasion, que la Ronte de l'Inde

Sur plusieurs points cependant, et quelque grand que soit le mérite du livre, nous avouons ne pas être d'accord avec M. Eugène Guénin. C'est surtout à propos des anciennes navigations normandes à la côte occidentale d'Afrique que nous différons absolument d'opinion avec le savant auteur. Comme MM. Pierre Margry et Gabriel Gravier, et comme tant d'autres de nos historiens, M. Guénin croit à la parfaite authenticité des expéditions normandes à la côte de Guinée dans la seconde moitié du XIVe siècle. Après avoir reproduit (p. 30-35) le texte si souvent cité de Villault de Bellefond relatif à ces navigations, il déclare formellement (p. 36) que "cette relation . . . a été confirmée dans ses moindres détails par les recherches des historiens modernes; et il en ressort, sans contestation possible, que les premiers marins qui aient osé s'aventurer ainsi à la découverte de la côte d'Afrique ont été des Normands, Dieppois et Rouennais". Je crains bien, je l'avoue, que M. Eugène Guénin n'apporte dans ce jugement plus de sentimentalité patriotique que de critique scientifique; pour nous, les recherches des historiens modernes les plus érudits n'ont pu parvenir à confirmer les assertions de Villault de Bellefond, et la fradition qui veut faire des marins normands les premiers navigateurs qui aient osé s'aventurer jusqu'aux côtes de Guinée est dépourvue de toute base solide, et ne résiste pas à un examen rigoureux et purement critique. Notons simplement ici que: 1º jusqu'à la seconde moitié du XVIIe siècle, aucan document ne fait la moindre allusion à des expéditions exécutées par les Normands sur les côtes de Guinée sous le règne de Charles V; 2º les récits de Villault de Bellefond datent précisément de l'époque où Colbert s'occupait avec l'ardeur que l'on sait des origines de nos établissements d'outre-mer, et où l'on cherchait à établir la priorité de nos découvertes; 3º les cartes faites pour le roi Charles V ou lui ayant appartenu ne portent aucun tracé au-delà des caps Noun et Bojador; 4' il serait vraiment étonnant que les noirs, dont on sait la mémoire rudimentaire et enfantine, eussent conservé, dans la seconde moitié du XVII siècle, le souvenir, même si traditionnel et légendaire fût-il, de faits rementant trois cents ans en arrière. Pour nous, comme pour M. DE LA RONCIÈRE 1), les apparences sont loin d'être favorables aux prétentions normandes; pour nous, on invoque avec beaucoup trop de facilité,

<sup>1)</sup> Histoire de la Marine Française, t. II, p. 109.

comme contenant les documents sur lesquels s'appuient ces prétentions, les archives dieppoises anéanties en 1694; pour nous enfin, jusqu'au jour où seront produits des textes décisits, il sera d'une saine critique de tenir à tout le moins pour très douteuses les traditions relatives à la priorité des navigations normandes sur les côtes septentrionales du golfe de Guinée.

Il est par contre d'autres expéditions, postérieures de deux siècles, sur lesquelles aucun doute n'est permis, - telle cette expédition dieppoise de 1527, sur laquelle le rédacteur de la quatrième décade de l'Asia commencée par Joao de Barros a fourni dès le XVIº siècle des renseignements trop sommaires, complétés récemment sur un point par la découverte dans les archives portugaises de la Torre do Tombo, de la requête d'une partie de l'équipage de la Marie-de-Bon-Secours 1. Des 1832, Viter avait, dans son Histoire de Dieppe (II, p. 109, note 1), parlé de cette expédition, que n'a point découverte par conséquent, comme le croit M. E. Guénin (p. 110), M. Ch. de la Roncière. -Cela n'est qu'un petit détail sans importance; il n'en est pas de même du jugement très sévère porté sur FLACOURT, après et d'après M. A. MALOTET, par M. E. GUENIN (p. 323); il ne nous semble pas non plus qu'il soit légitime de considérer les Antanosy, comme le faisait avec tant de naïveté M. NACQUART, un bon Prêtre de la Mission envoyé par Saint Vincent de Paul à Madagascar, comme "des êtres simples et de mœurs primitives" (p. 324). Sans doute, Flacourt a plus d'une fois agi avec une implacable cruauté; mais la devise qu'il fit graver sur le padron portugais de l'îlot de Fanjahira?), Cara ab incolis (La Route de l'Inde, p. 334) nous apparaît comme parfaitement compréhensible et légitime, et comme devant être une des bases de la conduite d'un gouverneur soucieux de l'avenir de la colonie qu'il dirige. — En ce qui concerne le marquis de Mondevergue, nous croyons que M. Eugène Guénin n'a pas rendu suffisamment justice à ses très réels mérites; comme le reconnaît lui-même l'auteur de la Route de l'Inde (p. 387-388), ce vice-roi a "pourvu de son mieux à l'existence des colons restés avec lui au fort Dauphin, et à l'installation de ceux qui voulaient se livrer aux alentours à la culture des terres", et il a, par sa politique ferme et habile à l'égard des indigènes, véritablement "remis peu à peu la colonie en état de vivre". Mais suffit-il de le dire incidemment, après avoir reproduit (p. 382-386) une longue lettre de Louis XIV pleine d'amers reproches et rédigée sous le coup de la profonde déception causée à la Cour par les dépêches mêmes de M. de Mondevergue? Les grands défauts de ce vice-roi, ç'a été son manque d'adresse et son insuffisance à se faire valoir; indignement calomnié par les directeurs de la Compagnie des Indes, surtout par Caron, dont Souchu de Rennefort fait si bien connaître l'hostilité à

Cette requête a été publiée par M. Sousa-Viterro dans ses Trabalhos nauticos dos Portugueses nos seculos XVI e XVII, t. I, p. 84—85.
 On sait que l'Histoire de la grande Isle Madagascar contient une

<sup>2)</sup> On sait que l'Histoire de la grande Isle Madagascar contient une représentation de ce padron (en face de la p. 344 dans l'édition de 1658, en face de la p. 360 dans l'édition de 1661).

l'égard du gouverneur de l'île Dauphine, M. de Mondevergue a été le boue émissaire des erreurs commises par la Cour, ainsi que des fautes et des rivalités de ses prédécesseurs et de ses propres collaborateurs, la victime de la haine implacable du directeur Caron. Mais il demeure incontestablement le meilleur gouverneur que la France ait envoyé à Madagascar au XVII<sup>e</sup> siècle, et les résultats que, dans des circonstances éminemment défavorables, il a su obtenir permettent de comprendre tout ce que, fermement soutenu par la métropole, il eût pu faire à l'île Dauphine.

Avec l'arrestation de M. de Mondevergue par M. de la Haye, et le court passage de ce nouveau vice-roi à Fort-Dauphin, nous arrivons au moment où s'arrête M. EUGÈNE GUÈNIN, au moment où, après les Portugais, les Hollandais et les Anglais, les Français s'ouvrent définitivement le chemin de l'Orient et s'établissent enfin dans l'Inde. Ce qu'ils y ont fait au XVIII siècle, M. GUÈNIN nous le racontera sans doute un jour dans un nouveau volume qui sera, comme la Route de l'Inde, non seulement d'une lecture attachante, mais encore solidement

documenté et neuf en plusieurs de ses parties.

IV<sup>o</sup> Tandis que M. Eugène Guénin étudiait, dans la dernière partie du livre dont nous venons de rendre compte, l'œuvre de Colbert dans les mers de l'Inde, M. Paul Chemin-Dupontès s'attachait à rechercher de quelle manière le grand ministre de Louis XIV est parvenu à réaliser dans l'Afrique occidentale son programme commercial et colonial. C'est ce que, des 1899, il avait très succinctement indiqué dans un court article des Questions Diplomatiques et Coloniales 1); son récent travail, vraiment développé, accompagné des références essentielles, est une monographie digne, en dépit de ses inexpériences2), d'être tenue en sérieuse estime et d'être consultée par les spécialistes. Reprenant les idées naguère énoncées par le regretté Henri Pigeonneau dans un article des Annales de l'École des Sciences Politiques 3), M. CHEMIN-DUPONTES y a fourni la preuve que Colbert ... n'a pas embrassé aveuglément une théorie ou un système, mais que sa doctrine au contraire a varié suivant la nécessité des lieux et des temps, qu'il a recherché pour chacune de nos colonies le régime qui lui semblait devoir être le plus favorable à son développement, et que, ... lorsque l'expérience n'a pas réussi, après avoir recherché les causes de l'échec, il n'a pas hésité à reconnaître ses erreurs, erreurs qu'il s'est appliqué à corriger par des méthodes souvent toutes contraires" (p. 7). Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert contiennent une éclatante justification de cette manière de voir : mais elles contiennent encore autre chose et fournissent effectivement, sur le rôle joué au Sénégal par la Compagnie des Indes occidentales de 1664, sur l'histoire de la Compagnie du Sénégal de 1672 et sur les débuts de l'histoire

<sup>1)</sup> L'Afrique occidentale sous Colbert (T. VIII, 15 septembre 1899, p. 90-94).

Imprécision dans nombre de renvois manuscrits ou imprimés, insuffisance de la bibliographie des imprimés, etc.

<sup>3)</sup> La politique coloniale de Colbert (T. II, 1886, p. 487-509).

591

de la Compagnie du même nom fondée en 1681 des renseignements précis, des faits et des chiffres qu'on ne pourra trouver nulle part ailleurs groupés de semblable manière. M. CHEMIN-DUPONTÉS a su, au total, faire bon usage des documents qu'il a relevés, soit aux Archives Nationales, soit aux Archives du Ministère des Colonies.

Il est toutefois possible de lui adresser différentes critiques qui se ramènent presque toutes en réalité à une seule: notre auteur, si soucieux de l'inédit, semble l'être beaucoup moins des ouvrages déjà publiés; de là quelques regrettables . . . insuffisances bibliographiques ou autres. M. Chemin-Dupontès paraît ignorer, par exemple, que le très intéressant mémoire de Chambonneau dont il est question à la p. 56 a été publié dès 1898 dans le Bulletin de Géographie Historique et Descriptive!), et ne connaître aucun travail sur le commerce des Français aux côtes de Guinée dans le cours du XVIº siècle; "il est certain, écrit-il à la p. 60 après avoir résumé la relation de Villault de Bellefond, que les Français du XVI siècle firent un commerce très important dans ces régions bien qu'elles fussent partagées avec les Portugais". Cette assertion est très exacte, mais n'eût-il pas convenu de l'étaver, sinon sur quelques faits précis, du moins sur l'autorité de quelques érudits de notre époque? Si, au temps où Berlioux (cité par M. Chemin-DUPONTES) écrivait son André Brüez), la chose était impossible, elle ne l'est plus actuellement, alors que, indépendamment des recueils de Gosselin et des frères Bréard, nous possédons le curieux travail de M. CH. DE BEAUREPAIRE sur la Marine normande sur les côtes de Cininée et particulièrement près du castel de la Mine 3). - De même notre auteur cût dû tenir compte, quand il a parlé des prétendues navigations normandes du XIVe siècle à la côte de Guinée (p. 15-16), des réserves formulées à ce propos par quelques historiens; nous n'y revenons pas, puisque nous avons en déjà l'occasion de les signaler plus haut au sujet de la Route de l'Inde.

Nous avons en même temps fait connaître notre opinion à cet égard; elle diffère totalement, jusqu'à preuve du contraire, de celle de MM. Guérin et Chemin-Dupontés. Nous ne sommes pas davantage d'accord avec le second de ces historiens au sujet du but que se proposait d'atteindre Colbert quand il créa la Compagnie des Indes Occidentales. "Colbert, déclare notre auteur (p. 28), ne voyait pas dans cette exploitation des Îles [dont parle le P. Labat] le principal rôle de la Compagnie"; et il ajoute plus loin (p. 69): "Ce n'est pas le commerce des Antilles qui fut le but rôel de Colbert lorsqu'il créa la Compagnie des Indes occidentales, mais bien plutôt celui de Guinée ou de quelque autres pays nouveau". La chose est-elle si sûre que semble le donner à entendre M. Chemin-Dupontés? Pour nous, ce que Colbert a voulu fonder, on à tout le moins développer avant tout, c'est le commerce maritime de la France métropolitaine, ce sont les

La découverte de la chûte du Félou, 1687 (Bull. Géog. Hist. et Desc., 1898, nº 2, p. 300—321, carte).

André Brüe ou Vorigine de la colonie française du Sénégal (Paris, Guillaumin, 1874, in-8° de 349 p., carte).

<sup>3)</sup> Bullet. Soc. Histoire de Normandie, années 1887-1890, p. 249-271.

marchés susceptibles de lui être d'une réelle utilité. Et c'est ce qui ressort avec une évidence parfaite de textes cités par M. CHEMIN-Dupontès lui-même: écoutons parler Louis XIV, ou plutôt Colbert: .. La paix dont jouit cet état nous avant donné lieu de nous appliquer un vitablissement de son commerce... Il ne suffit pas à ces compagnies de se mettre en possession des terres que nous leur concédons ..., si elles ne se mettent en état d'y établir le commerce, par le moyen duquel les Français qui s'habitueront auxdits pays communiquent avec les naturels habitans . . . Il est absolument nécessaire pour faire ce commerce d'équiper nombre de vaisseaux pour porter aux Iles les marchandises qui s'y débitent et rapporter en France celles qui s'en retirent". Ce sont là des phrases empruntées au préambule de l'édit du 28 mai 1664; le 8 août 1669, la note -- encore que défavorable à la Compagnie dont la création a montré les inconvénients pour les Antilles, - est encore la même: ..Je veux que vous observiez une égalité entière, et même que vous protégiez particulièrement les vaisseaux des particuliers qui portent leur commerce dans les Iles, en sorte que le bon traitement qu'ils y recevront de vous puisse convier tous mes sujets à suivre leur exemple".

Il serait facile de multiplier les citations de ce genre; mieux vant indiquer en terminant, et à M. PAUL CHEMIN-DUPONTÈS et à M. EUGÈNE Guénin, un fait qui leur a échappé à rous deux et qui présente un très vif intérêt pour l'histoire du commerce maritime français à la fin du XVIe siècle: la persistance du commerce français à Gorée, qu'atteste en 1594 le .. Traité succinct sur les rivières de Guinée du Cap Vert, depuis le Sénégal jusqu'au fleuve Sainte-Anne" dû au capitaine portugais ANDRÉ ALVAREZ D'ALMADA<sup>2</sup>). Le canal qui sépare Gorée de la terre ferme a, écrit cot auteur"), souvent servi de refuge aux vaisseaux français quand ils étaient poursuivis par les nôtres. Dans l'état actuel des choses, cette ile sert d'entrepôt aux Français et aux Anglais; tous ceux qui vont à Sierra-Leone, à la côte de la Malaguette, au Brésil et aux Indes espagnoles s'y arrêtent pour y prendre langue, car ils s'y croient chez eux tout comme s'ils étaient dans un des ports de leur patrie. Aussi trouve-t-on sur cette côte beaucoup de nègres qui partent très bien le français, et qui ont même été en France". Bien que, au

<sup>1)</sup> Cette phrase prendra une valeur toute particulière si l'on songe qu'en 1664 même les ports du comté de Nantes n'armaient encore que deux ou trois navires pour les Antilles, comme le prouve la Sétuation de la Marine Marchande du Comté Nantais, d'après l'enquête de 1664, publiée par M. LÉON MAÎTRE dans les Annales deBretagne (t. XVIII, 1903, p. 326-343), qu'en 1662, au dire de Colbert lui-même, sur 150 vaisseaux faisant annuellement le commerce avec les Iles, on n'en comptait que 3 ou 4 partis des ports de France (Peytraud: L'esclarage aux Antilles françaises arant 1789, p. 150).

<sup>2)</sup> Tratado breve dos rios de Guino do Cabo Verde . . . Publié par Diego KÖPKE. Porto, 1841, in-8°.

<sup>3)</sup> Nous n'avons pu nous procurer le texte original du capitaine André Alvarez d'Almada; nous citons simplement le résumé inséré par TERNAUX-COMPANS dans les Nouvelles Annales des Voyages, année 1842, t. II (t. 94 de la Collection), p. 89 et 91.

moment où écrivait le capitaine D'ALMADA, les négociants anglais fussent en train d'évincer leurs rivaux français des ports du Sénégal, les uns et les autres continuaient à y faire un trafic sérieux, exportant "annuellement une grande quantité de cuirs de bouf, de buffle, de gazelle, ainsi que d'un autre animal qu'on appelle sur la Gambie dancoy . . ., de l'ivoire, de la cire, de la gomme, de l'ambre, du muse et de l'or", et donnant en échange "diverses marchandises de leur pays". Rien de plus formel et de plus intéressant que ce texte portugais, dont on n'a guère tiré parti jusqu'ici, et qui cût mérité d'être connu de M. C'hemin-Dupontes aussi bien que de M. Guénin. Il est vrai, - et ce nous est un devoir de le reconnaître bien haut. — qu'il n'existe encore aucun répertoire bibliographique d'ensemble sur l'histoire de la colonisation française; tant que cette fâcheuse lacune ne sera pas comblée, il sera impossible d'être complet, et il sera même souvent très difficile de se documenter de manière vraiment satisfaisante sur un point donné de notre passé HENRI FROIDEVAUX. colonial.

## Literatur,

OTTO MELTZING, Das Bankhaus der Medici und seine Vorläufer in: Volkswirtschaftliche und wirtschaftsgeschichtliche Abhandlungen, herausgegeben von Professor Dr. Wilhelm Stieda in Leipzig, Neue Folge, 6. Heft. Verlag von Gustav Fischer in Jena, 1906. 8°.

Der Verf. dieser im Leipziger volkswirtschaftlichen Seminar entstandenen (S. VI) Arbeit griff "die Zeit der ersten Blüte in der kommerziellen Entwicklung von Florenz" (S. V) heraus, weil er die Bankgeschichte dieser Stadt im vollen Umfange oder etwa eine andere Periode daraus nicht hätte ohne Archivstudien behandeln können. Die Bankgeschichte ist ihm "ein nicht unbedeutender Teil" der Florentiner Handelsgeschichte; dies Urteil ist verständiger als die beliebten Übertreibungen von Florenz als der Stadt des Geldhandels, die sich ganz auf diesen konzentriert habe; vgl. auch S. 16. Verf. ist sich bewußt, daß die Arbeit lückenhaft blieb. Er glaubt trotzdem, daß sie nicht unnütz, ja, um der Forschung den Weg zu ebnen, notwendig war. Ref. ist nicht ganz seiner Meinung. Wozu soll es denn führen, wenn der Autor es "späterer Einzelforschung" überläßt, "Daten richtig zu stellen"? Soll wirklich über jedes kaufmännische Geschäft des XIII. und XIV. Jahrhunderts eine Monographie oder auch nur eine Miszelle geschrieben werden? Da hätte M. schon lieber die nächsten Bände von Robert Davidsohns Geschichte von Florenz abwarten sollen, mit dessen Material er in der Hauptsache arbeitet. Davidsohn hatte bekanntlich den namentlich in Italien aufs wärmste anerkannten Entschluß gefaßt, seine reichen Funde sofort zu publizieren, um nicht die Wissenschaft bis zum Erscheinen der Darstellung warten zu lassen. Natürlich behielt er sich die allgemeine Verarbeitung vor; im einzelnen sind seine Regesten mit seiner Zustimmung oft benutzt worden, Jedenfalls wird er die interessanten Urkunden in seiner weitblickenden Art und durchaus exakt verwerten; gegen die bisher in der Wissenschaft nicht übliche Manier Ms. aber, sein Buch fast nur aus einer Quellenpublikation zusammenzuschreiben, deren Ausnutzung sieh der Herausgeber vorbehielt, muß die schärfste Verwahrung eingelegt werden.

Sehen wir, ob er den Gegenstand wenigstens gut behandelte, d. h. das übrige Material vollständig heranzog. In der Einleitung über die Entstehung des Florentiner (Tuch-)Handels stützt sich M. so ziemlich allein auf Davidsohns Geschichte von Florenz, soweit er überhaupt

tatsächliche Grundlagen gebraucht. Dabei wäre das lesenswerte und brauchbare Buch von Telesforo Bini, I Lucchesi a Venezia, das sich mit dem Ursprung des lucchesischen - nicht: luccanischen! - Tuchhandels beschäftigt, besser nicht übersehen worden. Der apodiktische Ausspruch (S. 2), "Verbannte, Abgewanderte usw." aus Florenz seien die Träger dieser Beziehungen zu Lucca gewesen<sup>1</sup>), das nach Florenz Schafwolle geliefert habe, zeigt eine so groteske Auffassung der älteren Wirtschaftsgeschichte Toskanas, daß ich nicht verstehe, warum M. überhaupt in der Einleitung so weit ausholte. Der Ort bei Parma, dessen Markt zu besuchen Heinrich IV. den Florentinern verbot, heißt nicht S. Dominio, sondern Borgo S. Donnino. Daß Jung, Das Itinerar des Erzbischofs Sigeric von Canterbury und die Frankenstraße<sup>2</sup>), die Urkunde anders auslegt wie DAVIDSOHN, war zu erwähnen. Seit wann sardische Wolle über Pisa nach Florenz kam, untersucht M. nicht. Wie kann man so großartigen Rohstoffimport in die Zeit des entstehenden Kommune setzen! Ebenso unhaltbar ist die Behauptung, daß wenige, aber mit Kapital verschene Kaufleute im XI. Jahrhundert den Tuchhandel betrieben; für diese Zeit ist nur die Gilde möglich. soll hier auf die Einleitung, die zuletzt in eine billige Polemik gegen SOMBART ausklingt, nicht eingegangen werden; wem diese Proben nicht genügen, der mag dort weiter nachlesen.

Der zweite Teil behandelt die hervorragenderen Handelsgesellschaften der vormedizäischen Zeit nacheinander, ohne erkennbare Ordnung und ohne Beachtung verwandtschaftlicher Zusammenhänge unter ihnen. Außer Davidsohn dienen noch die allgemein und in Einzelheiten der Nachprüfung bedürftigen Werke von Pigeonneau und Peruzzi als Quellen, für England die Urkunden, die seinerzeit Bond in Regestenform zugänglich gemacht hat, und RYMER; die "Calenders of patend roles" werden nach den Hanseakten zitiert! Nimmt man noch ein paar von den famosen älteren eingeborenen Florentiner Historikern dazu - Galluzzi wird in der Übersetzung von Jagemann benutzt! --, so hat man das wissenschaftliche Rüstzeug Ms. etwa beisammen. Was das Literaturverzeichnis sonst noch enthält, kam sachlich nicht in Betracht und wurde mehr gelegentlich, zu Vergleichen, herangezogen. Eine Quellengruppe fehlt noch, die Papsturkunden, die uns so unvergleichlich reiche Aufschlüsse über die damalige haute finance und ihre Geschäftspraktik bieten. Es klingt unglaublich, daß M. nur die tüchtige Arbeit von Georg Schneider über die finanziellen Beziehungen der Kurie zu den Florentiner Bankiers von 1285 bis 1303 benützt, der sich natürlich für die Zeit vor 1285 mit einer knappen Übersicht begnüzt: was er dert nicht findet - ich nenne nur die Regesten von POTTHAST, die französischen Ausgaben der Papstregister, die uralten Drucke von Briefen Urbans IV. und Klemens' IV. durch MARTÈNE und DURAND - existiert für ihn nicht. Viele der Gesellschaften sind für

Das war nicht nötig; seit der Langobardenzeit besaß Lucca große Güter im Florentinischen, durch deren Pächter der Zusammenhang fortwährend hergestellt blieb.
 In: Mitteilungen des Instituts f. österr. Geschichtsforschung XXV 1 ff.

die ältere Zeit nicht nachzuweisen, weil sie damals mit einer andern verbunden waren oder in ihr steckten; die nicht urkundlich beglaubigten legendären Nachrichten bei spitteren Historikern bedürfen sehr der Nachpriifung. Es ist ganz zwecklos, hier auf Einzelheiten einzugehen; bei dem geringen Material, das M. hatte, müßte alles noch einmal gemacht werden, und das wird ja wohl DAVIDSOHN besorgen und zwar mit mehr historischer Kritik, als sie M. zu Gebote steht.

Noch mehr enttäuscht hat mich der dritte Abschnitt. Er enthält fast nur die schlecht hinter einander erzählte politische Geschichte der Medici, für die man wahrhaftig nicht auf so abgeleitete Quellen angewiesen ist; an Stelle der Handelsgeschichte werden einige Zahlen aufgetischt, etwa in der Weise, wie vor einigen Jahrzehnten die Historiker ihre wirtschaftsgeschichtlichen Intermezzi herstellten.

Die nationalökonomisch geschulte Wirtschaftshistoriographie hat sich oft genug tiber dieses Operieren der Geschichtsforscher mit vagen, unverstandenen, oft nicht einmal innerlich möglichen Ziffern oder Schlagworten als Surrogat ökonomischer Einsicht lustig gemacht; noch vor einiger Zeit habe ich mit Vergnügen Sombarts Ausfall (Kapitalismus I 219) gegen Pirenne gelesen. Aber nie hat ein Vertreter der deutschen Geschichtswissenschaft eine so nichtssagende Aufzählung beliebig herausgegriffener Kontobuch-Zahlen für Handelsgeschichte ausgegeben, wie es hier ein Vertreter der Volkswirtschaftslehre tut.

M. spricht zu Anfang von seiner "aufgewandten Mühe und Arbeit". Das mag dem Anfanger freilich so scheinen; ich finde cher, er hat sich seine Aufgabe zu leicht gemacht. Er hofft, "andere zu weiteren Studien auf diesem Gebiete anzuregen". Das war von vornherein überflüssig. Die wirkliche Bankgeschichte von Florenz, wie jeden andern Außschluß, erwarten wir von DAVIDSOHN, der uns auch die Einzelkritik

Ms. bringen wird.

Rom.

FEDOR SCHNEIDER.

MORITZ HARTMANN, Geschichte der Handwerkerverbände der Stadt Hildesheim im Mittelalter (Beiträge für die Geschichte Niedersachsens und Westfalens, 1. Jahrg., 1. Heft; S. 1—40 auch als Münstersche Dissertation erschienen). Hildesheim, Lax, 1905. 89 S.

Walther Tuckermann, Das Gewerbe der Stadt Hildesheim bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts. Tübinger Dissertation, Berlin 1906,

Verlag von E. Ebering. 156 S.

Der reiche Stoff, den Döbners Urkundenbuch der Stadt Hildesheim zur Geschichte des dortigen Gewerbes, besonders des Zunftwesens, bietet, hat zu zwei unabhängigen, fast gleichzeitigen Bearbeitungen gereizt. Das Stoffgebiet ist verschieden begrenzt: Hartmann hat das Jahr 1583, Tuckermann ungefähr die Mitte des 15. Jahrhunderts zum Abschluß gewählt. Letzterer hat dagegen sein Thema sachlich weiter gefäßt, er behandelt das "Gewerbe", gibt demnach Auskunft über die vorkommenden Gewerbearten, die Einwanderung, das Gästerecht und manche andere von Hartmann nicht einbezogene Gegenstände.

Hartmanns Arbeit darf als eine der besten Darstellungen des Zunftwesens einer einzelnen Stadt gelten. Sie zeigt eine gute Quellen- und Literaturkenntnis; neben dem gedruckten ist auch archivalisches Material, besonders für das 16. Jahrhundert, benutzt worden. Die Nachrichten sind sorgfältig und vorsichtig erwogen und zu einer übersichtlichen

und gefälligen Darstellung verarbeitet worden.

S. 29 f. sucht Hartmann unter Ablehnung der Hofrechtstheorie und Berufung auf Philippi und Kettger den Ursprung der älteren Hildesheimer Zünfte in der Marktordnung, ohne auf die nicht übereinstimmenden Anschauungen der genannten Forscher näher einzugehen. In der Tat verlockt die häufige Erwähnung der Marktstände für Hildesheim zu Hartmanns Ansicht; aber er hat positive Beweise nicht beigebracht. Für Hildesheim können wir erst etwa seit 1300 die Entstehungsweise der Zünfte verfolgen. Sie werden auf Bitten der Genossen vom Rat anerkannt. Als Zweck der Gewerbetreibenden erscheint die Einführung von Rechtssätzen, unter denen bald mehr die Abwehrung lästiger Konkurrenten, bald mehr die Sicherung der Her-

stellung gangbarer Produkte hervortritt.

In Hildesheim war wie in manchen anderen Städten ein Teil der Zünfte vom Stadtherrn, ein Teil vom Rat abhängig. Zu den älteren, seit ihrer Gründung bischöflichen Zünften zählen neben Schulmnachern und Gerbern, Fleischern, Bäckern die Leineweber. Sowohl HARTMANN (S. 33 Anm. 5) wie Tuckermann (S. 35 Anm. 4) berichtigen Keutgens Annahme (Ämter und Zünfte S. 153), daß die Leineweber 1292 der Aufsicht des Rates entzogen und dem Bischof untergeordnet worden seien. Unter den in Hildesheim angewendeten technischen Ausdrücken des Zunftwesens sind Innung (innighe) und Einung (enighe) von besonderem Interesse. Wie üblich unterscheidet Hartmann diese Worte nicht; siehe dagegen Westdeutsche Zeitschrift XXIII (1904) S. 78. Gerade hier kann man den Unterschied gut wahrnehmen. Die Zulassung zur Zunft und damit zum Gewerbebetrieb und die Zulassungsgebühr werden stets "Innung", nicht "Einung" genannt. Dagegen tritt "Einung" Döbner II n. 1215 im Sinne von Einigung, Döbner III n. 1274 in dem von Bündnis auf. Das Wort unio (für Zunft) der älteren Originalurkunden wird deutsch durch Einung wiedergegeben, DÖBNER I n. 650, III n. 1045 und 1067. Vergleiche auch Stalmann, Beiträge zur Geschichte der Gewerbe in Braunschweig, Freiburger Dissertation 1907, Seite 22.

Nach Schönbergs Vorgang bringt Hartmann Zwangsrechte sehr verschiedener Art unter den einheitlichen Begriff "Zunftzwang". Diesen findet er (8. 72) in fast allen Rollen, insbesondere in mehreren angeführten Stellen, ausgesprochen, nur in verschiedener Weise. Tatsächlich ist der Inhalt dieser Stellen ganz verschieden. Die Restimmungen für die neuen Zünfte der Krämer und Kürschner sprechen den Beitrittszwang (Zunftzwang) aus. Die Bestimmungen für die längst bestehenden Zünfte der Leineweber (1292) und der Bäcker (1358) führen den Beitrittszwang nicht ein, sie setzen ihn vielmehr voraus. Dagegen wird bestimmt, daß Leineweber in der nächsten Umgebung, dem Zollgebiet, sich nur mit Einwilligung der städtischen Leineweber aufhalten

dürfen, daß ferner diese Weber außerhalb der Mauern zu dem von der Zunft gezahlten Zins Beiträge leisten sollen. Den Bäckern wird eine Beschräukung der Broteinfuhr bewilligt. Sodann hätte die Untersuchung in bezug auf die Sorge der Zünfte für die Güte der Produkte schärfer eindringen können. Die Ordnung der Schmiede von 1423 (D. III 1067 S. 481), in beiden Arbeiten wörtlich angeführt, spricht das von Hartmann, Tuckermann und der herrschenden Theorie nicht gewürdigte hauptsächliche Motiv, die Sorge für den Absatz, aus: "auf daß ihr Werk hier und in andern Gegenden nicht für nichts geachtet und für gutes Werk gehalten werde". Auf diese Probleme gehe ich in der Einleitung zu den denmächst erscheinenden Köhner Zunfturkun-

den (§ 28) näher ein.

Weiter haben HARTMANN und TUCKERMANN einige Vorgänge bei den Streitigkeiten der Gewandschneider und Wollenweber nicht ganz richtig aufgefaßt. Nach ihrer Darstellung (Hartmann S. 74 f., Tucker-MANN S. 124) haben die Weber der Altstadt 1346 in schwer begreiflicher Gutmütigkeit zugunsten der Gewandschneider auf den Kleinverkauf ihres Tuchs verzichtet und obendrein ihre Mitwirkung zur Ermittlung der Verstöße zugesagt. Im Zusammenhang mit vielen gleichzeitigen Nachrichten aus Norddeutschland (vgl. u. a. Schmoller, Straßburger Tucher- und Weberzunft S. 458 ff.) stellt sich die Sache anders dar. Die Weber verzichten auf einen rechtlich unbegründeten, vorderhand aussichtslosen Anspruch; durch ihre Mitwirkung bei der Ermittlung der Straffälle erlangen sie wenigstens einen Vorteil für ihre Zunftkasse. Ferner ist es (HARTMANN S. 77, TUCKERMANN S. 103) zu viel gesagt, daß die Dammstadt durch den 1298 ausgesprochenen Verzicht auf den Gewandschnitt "eine geradezu tötliche Einschränkung" ihres Handels erlitten, ihren "Lebensnerv" brachgelegt habe. "Damm" ist eine Weberkolonie wie der Braunschweiger "Hagen" (vgl. DÖBNER I n. 49 und n. 684 S. 378 oben), die Tuchproduktion, nicht der Tuchhandel, ist sein Haupterwerbszweig. Alle Tuchmacher verkaufen vorwiegend ganze Tücher; das Recht des Kleinverkaufs ist für sie wertvoll, aber nicht zur Existenz erforderlich.

Noch möge ein durch eine falsche Satztrennung Döbners veranlaßtes Mißverständnis Hartmanns (S. 32) berichtigt werden. In der Urkunde von 1287, D. I n. 419, hätten Absatz 2 und 3 zusammengezogen und in Absatz 2 hinter condicione ein Kolon gesetzt werden müssen; durch Döbners Interpunktion wird Absatz 3 unverständlich. Nicht die Erhebung der 28 Schillinge Zins von den Schuhmachern soll von der Zustimmung des Bischofs abhängig sein. Vielmehr bestimmt der Rat, daß die Schuhmacher statt der streitigen Gebäudesteuer und sonstigen Lasten jährlich 28 Schillinge an die Stadt zahlen sollen, daß dieser Zins aber wegfallen soll, sobald der Rat von Bischof die Genehmigung erlangt, von jedem neu eintretenden Schuhmacher 1 Pfund Pfennige als Bürgerrechtsgebühr zu erheben. Die allutarii der Urkunde sind meines Erachtens wie in Bremen in erster Linie Korduanschuhmacher, nicht Weißgerber. Später verschwindet hier wie überall die Unterscheidung zwischen Rinds- und Korduanschuhmachern. Die Gerber (cerdones, Hartmann S. 17, Tuckermann S. 23) sind eher

aus den calciatores als aus den allutarii hervorgegangen. In Straßburg bezeichnet im 14. Jahrhundert rintsuter den Gerber im Gegensatz zum schuchsuter (Straßb. U.B. IV, 2 S. 204).

Auch Tuckermanns genannte Schrift ist brauchbar, hält aber den Vergleich mit der Hartmanns nicht aus. Namentlich ist sie weniger zuverlässig, falsche Auslegungen sind mir häufig begegnet; bei Meinungsverschiedenheit zwischen Hartmann und Tuckermann erweist sich mehrfach die Darstellung des ersteren als richtig, so hinsichtlich des angeblichen Bestehens einer Gürtnerzunft, des Zeitpunkts der Gründung der Hökerzunft, des Gewandschnitts außerhalb des "Kaufhauses". Tuckermanns Disposition, nach der die gewerblichen Verordnungen meist nach Zünften getrennt behandelt werden, ist einer schärferen Durchdringung des Stoffes nicht günstig.

Seite 8 behauptet Tuckermann irrtümlich, der magister sutorum überreiche nach D. I n. 43 (1171-1190) dem Michaelisstift einen Zins als Vertreter der Bürgerschaft. Es ist aber sicher der Zins der Schuhmacher gemeint; die Urkunde rechnet ihn zum census civitatis. Das dankenswerte Verzeichnis der Gewerbearten hätte beträchtlich erweitert werden können, wenn Tuckermann nach Büchers und Laus Vorgang alle gewerblichen Beinamen einbezogen hätte. Einige Versehen mögen hier berichtigt werden. Tuckermann führt unter 50 einen budelsnider als Beutler, unter 99 einen seyger als Säger auf. Beide Gewerbe waren ja zweifellos vertreten; schlägt man aber die angeführten Stellen nach, so findet man, daß der "Beutelschneider" ein Taschendieb, der sevger eine Uhr ist (vgl. Döbner V S. 666). Statt renovatus (66) muß es Der snarmaker (60) macht doch wohl Stricke oder renovator heißen. Saiten. Unrichtig erscheint mir die Deutung der scoteldregere (S. 22 und 114) als Schüsseldrechsler. Sie sind dem Zusammenhang nach als Garbrater aufzufassen, welche das gebratene Fleisch in Schüsseln zu den Kunden tragen. Die Ausschließung der Söhne der Leineweber und Müller von gewissen Zünften ist im späteren Mittelalter zwar nicht allgemein üblich, aber auch nicht so auffallend, wie Tuckermann S. 45 annimmt; vgl. z. B. Hegel, Städte und Gilden II S. 423 und 471. Solche Maßregeln sind auf das Standesbewußtsein der Handwerker, nicht auf ihr Streben nach Verminderung der Konkurrenz zurückzu-

Am wenigsten befriedigt bei Tuckermann der Abschnitt über die Gewerbeordnung mit der bezeichnenden Überschrift: "Die städtische Gewerbepolitik". Tuckermann legt auf diese das Hauptgewicht, den Zünften will er "mancherlei Anregungen" bei der Festsetzung der Ordnungen nicht absprechen (S. 68... Das ist für den größeren Teil des Gewerberechts nahezu die Umkehrung der wirklichen Bedeutung der beiden Faktoren: in auffallendem Widerspruch zu dieser Auffassung bekennt sich der Verfasser (S. 33) mit Recht zu der Lehre, daß die Zünfte "vor allem der Initiative der Gewerbetreibenden" ihr Entstehen verdanken. Meines Erachtens sind auch in Hildesheim, abgesehen von der Nahrungsmittel- und Baupolizei, die Ordnungen in der Regel der Ausdruck der Bestrebungen der Handwerker.

Manche Ordnungen, so die der Schneider von 1423, der Kürschner von 1446, lassen keinen Zweifel daran zu, daß ihr gesamter Inhalt von der Zunft ausgeht. Allerdings ist im 15. Jahrhundert ein reges Interesse des Rats an der Förderung des Gewerbes zu erkennen.

Seite 68 deutet Tuckermann eine Stelle der Stadtrechnungen so, als ob sich der Rat bei einigen kleineren Nachbarstädten nach der Ordnung der dortigen Goldschmiede erkundigt hätte. In Wahrheit teilt er vielmehr diesen Städten die für die Hildesheimer Goldschmiede erlassene Produktionsordnung mit, damit die den Hildesheimer Markt etwa besuchenden auswärtigen Goldschmiede sich vor Schaden hüten (vgl. D. IV n. 497 von 1443).

Seite 134 vermutet Tuckermann, meines Erachtens irrtümlich, daß der Ausdruck mercator hier im 14, und 15. Jahrhundert eher den Krämer als den Gewandschneider bezeichne. Allerdings wird einmal, 1408, die Hildesheimer Kramerstrate mit strata mercatorum übersetzt. Da dies aber in einer zu Minden von einem dortigen Notar abgefaßten Urkunde geschieht, ist die Stelle jedenfalls für den Hildesheimer Sprachgebrauch bedeutungslos. Dagegen ist die in der Kürschnerordnung von 1328 D. I n. 786 erwähnte unio mercatorum nicht, wie Tucker-MANN annimmt, die Krämer-, sondern die Gewandschneidergilde. Kein Nichtkürsehner darf die Kürschnerbeize in seiner Wohnung haben; nur die Mitglieder der unio mercatorum sind hierzu ausnahmsweise berechtigt, aber nur zum Privatgebrauch. Die Stelle ist nur als Vergünstigung für vornehme Personen verständlich. Nun rekrutierten sich die Gewandschneider "aus den vornehmsten und angesehensten Familien der Stadt" (Tuckermann S. 130), die Krämer dagegen standen dem Handwerk nahe (S. 134). Auch in vielen anderen norddeutschen Binnenstädten hieß die Gewandschneidergilde, zum Teil nur im Anfang, Kaufleutegilde. Vergleiche Hansische Geschichtsblätter XII (1906) S. 335, 339 f. und 424.

Eine Bemerkung sei zum Sehluß gestattet. Tuckermann zieht (S. 27) zwei der von Irama-Sternege (Deutsche Wirtschaftsgesch. III, 2 S. 505 ff.) zusammengestellten Zunftverzeichnisse zum Vergleich heran. Diese Verzeichnisse ergeben nicht, wie Inama S. 92 annimmt, annähernd vergleichbare Daten. Daher ist, so nützlich und auregend diese Tabelle ist, vor ihrer Verwertung die Prüfung der Unterlagen unungänglich. Ich habe die meisten Listen geprüft. Manche (darunter Straßburg, Basel, Augsburg, Osnabrück, Braunschweig) verzeichnen die politischen Zünfte, manche grundsätzlich alle gewerblichen Zünfte (so Köln, Lübeck), andere endlich (Wien, Nürnberg) verzeichnen auch Gewerbe, welche keine besonderen Zünfte bildeten, ja für Wien werden viele unzünftige Berufsarten aufgeführt. Auch sonst enthalten manche Verzeichnisse erhebliche Mängel.

Ober-Stephansdorf.

HEINRICH VON LŒSCH.

Léon Mirot. Les insurrections urbaines au début du règne de Charles VI (1380-1383). Leurs causes, leurs conséquences. Paris, A. Fontemoing, 1906. XIII-242 p. in-8°.

Les insurrections urbaines qui caractérisent en France les premières aunées du règne de Charles VI sont strictement contemporaines de la grande révelte de Gand (1379—1385) et du soulèvement des travailleurs anglais de 1381. Elles n'en curent, il est vrai, ni la durée ni la violence, mais elles s'expliquent comme elles, du moins en partie, par la fermentation des esprits dans le prolétariat de l'Europe occidentale à la fin du XIVe siècle. On sera donc très reconnaissant à M. Léon Mirror des renseignements nouveaux qu'il nous apporte sur cet épisode important de l'histoire sociale du moyen âge. Une foule de détails inédits, tirés surtout des Archives nationales de Paris et des Archives municipales de Laon et mis en œuvre avec une critique très prudente, nous permettent désormais de suivre de fort près les diverses péripéties des évènements.

La cause occasionnelle de ceux-ci gît dans l'ordonnance du 16 septembre 1380 par laquelle Charles V, quelques heures avant sa mort, abolit les "fouages" établis dans le royaume pour subvenir aux frais de la guerre contre l'Angleterre. Le trésor royal étant privé par là d'une grande partie de ses ressources, Charles VI, on plutôt ses tont puissants conseillers, le duc d'Anjou et le duc de Bourgogne, durent recourir à l'intervention des Etats généraux. Ils obtinrent une aide au commencement de 1381. Mais, dès les premiers mois de 1382, le gouvernement cherche à rétablir l'impôt direct et ces tentatives provoquent à Paris comme en Picardie, en Normandie, dans l'Orléanais etc. des troubles qui d'ailleurs furent assez facilement réprimés et n'aboutirent, en fiu de compte, qu'à la restauration des prérogatives financières de la royauté.

M. Mirot voit très justement la cause de cet échec dans le manque de cohésion et d'entente entre les mécontents. Les Etats généraux ne surent point profiter des circonstances faute d'union entre les différents ordres de la nation. Quant aux villes, elles ne combinèrent point leurs efforts en vue d'une résistance commune. Chacune d'elle agit isolément et, dans chacune d'elle aussi, le prolétariat, qui donna le signal de l'insurrection, fut bientôt abandonné par la bourgeoisie.

L'auteur a envisagé son sujet plutôt du côté politique que du côté social: il y a vu surtout le conflit engagé entre la royauté et le peuple à propos des impôts. Il resterait à nous faire connaître, par une analyse attentive des milieux urbains français à la fin du XIV siècle, quelle était, à cette époque, la situation économique et sociale de la population et à découvrir dans ses besoins et dans ses tendances la cause profonde d'évènements que la conduite du gouvernement en matière financière ne parvient pas à expliquer en entier. Ce serait là sans doute une étude très ardue, mais de laquelle on peut attendre les résultats les plus intéressants 1.

1) Jusqu'ici, les érudits français ont surtout décrit les institutions politiques et administratives des bourgeoisies. Je ne vois guère que

Une question de détail avant de finir. M. MIROT nie, avec raison je crois (p. 85 et suiv.), l'existence d'une entente entre les Gantois révoltés et les instigateurs des insurrections françaises au moment de l'explosion de celles-ci. Mais il me paraît difficile d'admettre avec lui que les Flamands, après avoir appris la nouvelle des émeutes de Paris et de Rouen, n'aient pas cherché à provoquer de nouveaux troubles dans le royaume. Ils n'avaient certainement pas oublié qu'en 1358 Etienne Marcel s'était mis en rapport avec eux, et il est impossible d'autre part, de rejeter les témoignages du Religieux de Saint-Denys et de J. Jouvenel, relatifs à la découverte dans le camp de Philippe van Artevelde, après la bataille le Roosebeke, de lettres "très mauvaises et séditieuses", écrites aux Gantois par les Parisiens. D'ailleurs M. Mirot lui-même ne nous montre-t-il pas les émeutiers français poussant le cri de "Vive Gand!", et les habitants d'un simple village (Athechy, Oise) déclarant à leur seigneur "que ceux de Gand estoient alliés à ceux de Paris et de Rouen". N'est-il pas évident enfin que les Gantois ont dû chercher en 1382, ne fût-ce que pour empêcher le roi de marcher contre la Flandre à soulever les villes françaises, et que le prestige que leur valut la victoire remportée par eux sur Louis de Male (mai 1382) dut assurer un accueil favorable à leurs exhortations auprès des chefs du parti populaire? H. PIRENNE.

Paul Mantoux, La Révolution Industrielle au XVIII<sup>e</sup> siècle. Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre.

Few questions of public interest to-day arouse more attention in every thinking person, or make more demands upon the time and energies of the legislator, than so-called Social Problems. The conditions of industrial life seem to grow more and more complex. The apparently antagonistic interests of Labour and Capital are frequently demanding adjustment. The uncertainty of modern industry, with its vast enterprises resulting in colossal fortunes or financial ruin, and its alternations of feverish activity and stagnation, is attended by wide-spread social cvils, which existing institutions often fail to deal with satisfactorily.

How did such a state of things come about? What were the industrial and social conditions of an age when machinery was almost unknown, when the power of steam had not been discovered, when communication was slow, costly, and often dangerous? It is questions such as these that M. PAUL MANTOUX has attempted to answer, and, in fact has answered with conspicuous success, in the work he has just completed — "La Révolution Industrielle au XVIII" siècle".

M. Espinas qui, dans ses pénétrantes études sur Douai, ait cherché à expliquer celles-ci par les conditions d'existence de la population urbaine. On découvrirait certainement, du point de que économique et social, une foule de phénomènes trop négligés de l'histoire municipale de la France et qui, peut-être, la renouvelleraient en bien des points.

The name "Industrial Revolution" seems wellbestowed on a movement which changed the easy-going, sparsely-populated, mainly-agricultural England of the middle of the 18th Century into the densely peopled, bustling, manufacturing England of the middle of the 19th into what it then practically was, "the workshop of the world". Yet, as M. MANTOUX points out, it was a Revolution towards which events had long been tending, which took many years to accomplish, and the effects of which are still being felt. The chief sign of impending change was the gradual evolution of the capitalist employer, of whom we have a typical example, so for back as the days of Henry VIII, in the celebrated John Winchcombe, popularly known as "Jack of Newbury". The introduction of capital led in some parts of England to the establishment of an industrial system which M. MANTOUX, following KARL MARX, designates "la manufacture", and of which examples may be found in the woollen trade of the West of England, as well as in all industries which depended on imported raw material such as cotton and silk. Such a system, existing as it did side by side with domestic industry, helped to prepare the way for the Factory System - "la grande Industrie". But the way was also prepared by the colonial and commercial expansion of the 17th and 18th centuries. Trade had increased by rapid strides, but industry lagged behind. The supply of wool, the leading article of manufacture, was limited; the spinning-wheel and the hand-hoom could not do much more than supply existing needs; the iron industry was decaying owing to lack of charcoal. But the fact that markets were open was a wonderful incentive to investion and enterprise. Scientific farming improved the breed of sheep, the invention of machinery brought largely increased power of production, the use of coal for smelting revived the iron industry, and it, too, soon shared in the rapid development that was going on all round. Thus a revolution, agrarian as well as industrial, was begun, which was destined in about half a century to change the whole aspect of England and to affect all the circumstances of Eng-

With the condition of England antecedent to the revolution M. MANTOUX has dealt exhaustively, as also with her trade and commerce both external and internal. The agrarian movement of the 18th century receives very careful treatment. He traces the development of scientific farming, the growth of large farms, the rise of the capitalist farmer, the break up of the open-field system, the disappearance of the yeomen. On the subject of "Enclosures" we note that M. MANTOUX differs from many English writers. He states that the enclosures of the 18th century, like those of the 16th, were followed by the neglect of tillage and the increase of pasture. But against this view we may set that of Dr. Cunningham who says — "the low price of wool makes it most unlikely that any landlord would increase grazing ground at the expense of tillage"; and again, that the change "was induced in the interests of tillage". The question is the of considerable interest, and M. MANTOUX' arguments deserve careful study.

With regard to the revolution in industrial methods and its immediate

results, the only fault we have to find with the author's treatment of his subject is that he has confined himself within too narrow limits. That it is his plan not to go beyond the first years of the 19th century, he tells us in his introduction. But to stop at that point suggests a feeling of incompleteness. The term "Industrial Revolution" surely covers something more than the mere introduction of new methods of production, of new machines, new factories, a new motive force? The introduction of these was destined to bring about a revolution in the industrial world, but the revolution itself was not completed till the old order had passed away and the new had taken its place. For this it would be difficult to fix any definite date, but we should probably not be far wrong if we accepted the year 1840 as the time when the new order of things was well established. At the beginning of the century many of the features of "la Grande Industrie" were no doubt present and many of the evils connected with the change had become prominent, but the long struggle between the new factory system and the old cottage one was not over, things were still in a state of transition. By 1840, on the other hand, the Factory System was not only generally established, but an attempt had been made to deal with many of the evils at first associated with it: Factories were subject to inspection, and attention was paid to the conditions under which work was done in them. The weak side of Laissez Faire a policy with which the manufacturers had identified themselves, was already apparent and legislative interference deemed necessary. From the side of the workers, too, the period of change was over. A working class as opposed to an employing class had come into existence, and the repeal of the Combination Laws in 1824 had given working men a more independent position, affecting alike the scale of wages and the standard of character and comfort. Again, the improvements in communication which the industrial changes made necessary - steamships, railways, telegraphs - were not introduced much before 1840, the year of the Penny Post. In many other respects besides, it may be urged that the account of the movement would have been more complete if it had been continued to a considerably later date.

Of the history of the English Industrial Revolution during the 18th Century, M. Mantoux has given us a most interesting account. The work is evidently the outcome of deep study and research, and is an important contribution to the literature of the subject. The numberless references to contemporary documents and to the works of writers in many languages, together with the extensive bibliography, make the book especially valuable to the student, while the general reader will find in it such an account of the beginnings of modern industry as will help him to realise more fully how practically useful at the present day is a fuller knowledge of the history of former industrial movements.

T. H. Penson.

STIEDA, WILHELM, Die keramische Industrie in Bayern während des 18. Jahrhunderts, Leipzig, Teubner, 1906. (Abhandlungen der Philologisch-Historischen Klasse der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Bd. XXIV Nr. IV).

Die Porzellanindustrie ist mehr wie irgend eine andere ein Geschöpf der Fürstengunst, die aber auf diesem Gebiete nicht von mägenatischen Motiven geleitet war. Der Vorteil der fürstlichen Kasse, die Hoffnung, fremdes Geld ins Land zu bekommen und die Geldausfuhr zu mindern und die Hebung von Arbeitsgelegenheit waren vielmehr hier wie auf anderen Gebieten der Industrieförderung die treibenden Gründe. Große wirtschaftliche Erfolge wurden indes mit der Porzellan- oder richtiger Fayencefabrikation selten erreicht; infolge ungenügender Kapitalisierung und unzulänglicher technischer Kenntnisse der Unternehmer gingen von den 21 Fabriken, die im Laufe des 18. Jahrhunderts im Gebiet des heutigen Bayern errichtet wurden, die meisten wieder ein. Die Bedeutung des neuen Artikels liegt also mehr auf kunstgewerblichem Gebiet; doch bietet das Buch Stiedas, da die Herstellung des Porzellans der Natur der Sache nach Großbetrieb erforderte, manche interessante Tatsache für die Erkenntnis, wie die Staatsraison des 18. Jahrhunderts die Förderung desselben ins Werk setzte. In der Regel begann die Eröffnung einer Porzellanfabrik, vor allem in älterer Zeit, mit der Erteilung eines Privilegs, das ausländische Ware von gleicher oder geringerer Qualität ausschloß, die Errichtung ähnlicher Fabriken im Bereich des Fürstentums verbot, die Beschaffung des Rohstoffs erleichterte, die Fabrikation durch Lieferung billigen Holzes, zuweilen auch durch Geldzuschüsse aus der fürstlichen Kasse untersfützte und den Absatz durch Verbote gewährleistete, ja nach Möglichkeit monopolisierte. Vereinzelt wurden zur Beschleunigung des Absatzes sogar Lotterien (auch in Verbindung mit Geldlotterien) veranstaltet. Unternehmer und Arbeiter erhielten Befreiung oder Erleichterung von öffentlichen, besonders Militärlasten, in einem Fall, St. Georgen bei Bayreuth (S. 41), erhielt der Unternehmer über seine Arbeiter und deren Familien sogar die niedere Gerichtsbarkeit, die aber später zur "correctio domestica" abgeschwächt wurde. Kinderarbeit wird gelegentlich erwähnt, dagegen nicht das Vorkommen des dem früheren Großbetrieb eigentümlichen Verlagssystems, nur in Regensburg (S. 162 unten) scheint eine ausgedehnte Verwendung von Heimarbeit vorzuliegen. Die Lieferung von Halbfabrikaten an einen auswärtigen Unternehmer zur Veredelung und selbständigem Weitervertriebe wird nur für Passau erwähnt (S. 190, 191 f.). Die Bildung von Aktiengesellschaften ist nicht gelungen. Zum Kampf mit den zünftlerischen Töpfern, die für ihren Kleinbetrieb fürchteten, ist es nur in Pressath (S. 213 ff.) gekommen. Mit der Gegenwart ist die bayerische Porzellanindustrie des 18. Jahrhunderts nur durch 5 Fabriken verbunden.

Freiburg i. B.

H. FLAMM.

ZEHNTBAUER, RICHARD, Dr., Die Stadtrechte von Freiburg im Uechtland und Arconciel-Illens, Innsbruck, Wagner, 1906.

Durch einen glücklichen Zufall entdeckte der Herausgeber in einer Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts eine Kopie der alten Handfeste von A.-J. aus dem Jahre 1271, die bisher nur durch die Bestätigung der alten "fryheiten" aus dem Jahre 1334 und einigen späteren Urkunden bekannt war, welche, aber ohne über Entstehungszeit oder Inhalt näheren Aufschluß zu geben, das Stadtrecht von A.-J. auf einen Grafen Ulrich von Harberg zurückführten. Durch die Entdeckung Z.s steht nunmehr fest, daß die Handfeste von A.-J. vom ebengenangten Grafen, der einen Monat zuvor Aarberg Stadtrecht verliehen hatte. aus Rivalität gegen Freiburg i. Ü. am 1. Juni 127! ausgestellt wurde; sie deckt sich dem Inhalt, wenn auch nicht dem Wortlaut nach mit dem Stadtrecht von Freiburg im Uechtland, dessen Handfeste der Herausgeber nach dem Original mitabdruckt, da die bekannte Ausgabe von Lehr in kleinen Einzelheiten zu verbessern war. Weitere Untersuchungen, vor allem über die Frage des umstrittenen Freiburger Privilegs von 1178 behält sich der Herausgeber vor.

Freiburg. i. B.

H. FLAMM.

Notiz über Redlichs Rudolf von Habsburg (Innsbruck, Wagner 1903).

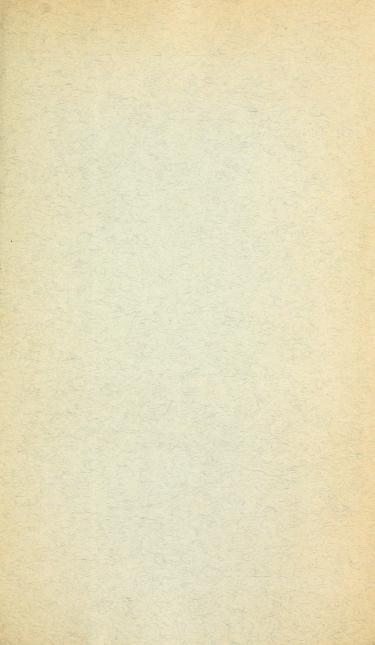
Redlichs vortreffliches, wohl abschließendes Werk über den Stammvater der Habsburgischen Dynastie enthält einige Abschnitte, die auch für den Wirtschafts- und Sozialhistoriker interessant sind. Namentlich kommen in Betracht die Kapitel über "Landfrieden und Reichsgut" (bes. S. 451–479) und über den "Reichshaushalt" (S. 479–511). In ersten schildert R. die Verteilung, im zweiten die wirtschaftliche Verfassung und die Erträgnisse des damals noch vorhandenen oder von Rudolf revindizierten Reichsguts, das der Verwaltung durch Landvögte unterstellt wurde.

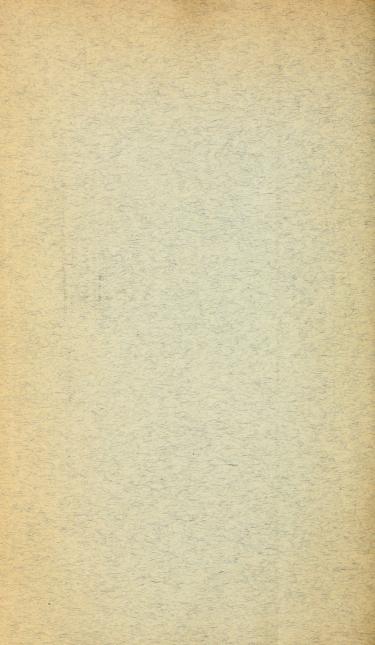
Auf Seite 486 f. werden, wesentlich im Anschluß an die Arbeiten Zeumers. Rudolfs Versuche dargestellt, von den Reichsstädten außerordentliche Steuern zu erlangen — Bestrebungen, die, wie bekannt, in den Städten eine lebhafte Opposition entfachten. Im Rest des Kapitels führt R. die sonstigen Einnahmequellen des Reiches (Münze, Judenregal) auf und zeigt, wie die Gewalt der Umstände seit 1276 den König dezu führte, ein Widerspruch mit seinen sonstigen Bemühungen um Revindikation des Reichsgutes dennoch wieder und wieder Reichsgut dahinzugeben mit der Gefahr dauernder Entfremdung. Zu erwähnen wäre noch die schöne Darstellung der seit 1284 in Deutschland auftretenden "Epidemie der falschen Friedriche" (S. 529 f.), einer Erscheinung, in der sich die "Idee von einem gewaltig wiederkommenden Kaiser" verknüpft mit den sozialen Gährungen, Strebungen und Gelüsten der unteren Schichten des Volkes, namentlich in den Städten.

Bei der Redaktion sind zur Rezension eingelaufen:

- Caspar Ott, Bevölkerungsstatistik in der Stadt und Landschaft Nürnberg in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Historisch-statistische Untersuchungen. Berlin, R. Trenkel.
- H. Edler von Hofmann. Die Entscheidung über Krieg und Frieden nach germanischem Recht. Tübingen, J. C. B. Mohr (P. Siebeck).
- ('. Kindermann, Parteiwesen und Entwicklung in ihren Wirkungen auf die Kultur der modernen Völker. Stuttgart, Ferd. Enke.
- Grewe. Das Braugewerbe der Stadt Münster bis zum Ende der fürstbischöflichen Herrschaft im Jahr 1802. Abhandlungen aus dem staatswissenschaftlichen Seminar zu Münster i. W., unter Mitwirkung von L. v. Savigny und J. Schmöle, herausgeg. von M. v. Heckel, 5. Heft. Leipzig. C. L. Hirschfeld.
- M. Duncker. Die neueren Zechenstillegungen an der Ruhr. Aus denselben Abhandlungen, 4. Heft. Ebenda.
- Emil Helms. Die sozialdemokratische und gewerkschaftliche Bewegung in Dänemark. Ebenda.
- Revue für Internationalismus, herausgegeben vom Bureau der Stiftung für Internationalismus im Haag, 1. Jahrg. Nr. 2. Leipzig und Amsterdam, Maas u. van Suchtelen.
- M. Büchler, Joh. Heinrich v. Thünen und seine nationalökonomischen Hauptlehren. Bern, A. Francke.
- J. Beutsch, Die Kinderarbeit und ihre Bekämpfung. Zürich, Rascher & Co. (Meyer & Zellers Nachfolger).
- A. Wild. Die körperliche Mißhandlung durch Personen, welchen die Fürsorgepflicht für dieselben obliegt. Ebenda.
- M. Meyer, Statistik der Streiks und Aussperrungen im in und Auslande. Leipzig, Duncker & Humblot.
- A. Schwanck. Die Reform des Heilverfahrens in der Kranken-, Unfall- und invalidenversicherung als organische Verbindung zwischen Krankenkassen. Berufsgenossenschaften und Landesversicherungsanstalten, Köln a. Rh., P. Neuhner.
- R. Nadolny, Verkehr nach Rußland. Berlin, Mittler & Sohn.
- Ad. Pischek. Die Vogigerichtsbarkeit süddeutscher Klöster in ihrer sachlichen Abgrenzung während des früheren Mittelalters. Tübinger Doktor-dissertation (Stuttgart, Union).
- A. Messerschmitt, Das Recht auf Arbeit und die Lösung der sozialen Arbeiterfrage. Essen-Ruhr, G. D. Bädeker.
- Revue de Psychologie soziale, Junihett 1907, Paris, Administration Rue de Condé 24.
- H. Maner. Das landschaftliche Kreditwesen Preußens. Agrargeschichtlich und volkswirtschaftlich betrachtet. Ein Beitrag zur Geschichte der Bodenpolitik des preußischen Staates. (Abhandlungen aus dem staatswissenschaftlichen Seminar zu Straßburg, Heft 22.) Straßburg, K. J. Trübner.

- P. Rosenstand-Wöldike, Zur Lösung der Agrarfrage. Die Sicherstellung der Volksverpflegung als Aufgabe der Landeskultur. Dorpat und Leipzig, F. Schledt.
- U. Broggi, Traité des assurances sur la vie. Traduit de l'Italien par S. Lattes. Paris, librairie A. Hermann.
- G. Ötelshofen, Das Schutzzoll- und Prämienproblem. Köln a. Rh., P. Neubner.
- Jos. Mauczka, Altes Recht im Volksbewußtsein. Wien, Manzsche Universitätsbuchhandlung.





H 5 V6 Bd.5 Vierteljahrschrift für Sozialund Wirtschaftsgeschichte

PLEASE DO NOT REMOVE

CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

